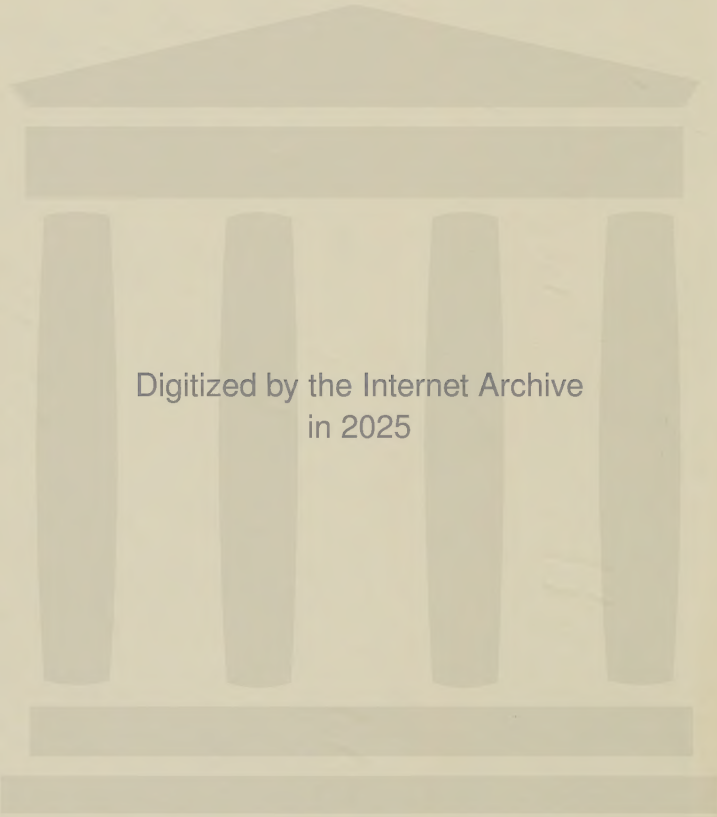




Digitized by the Internet Archive
in 2025

18789

ANNEE



DOMINICAINE

OU

VIES DES SAINTS

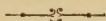
DES BIENHEUREUX, DES MARTYRS

ET DES AUTRES PERSONNES ILLUSTRES OU RECOMMANDABLES PAR LEUR PIÉTÉ

De l'un et de l'autre sexe

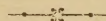
DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

DISTRIBUÉES SUIVANT LES JOURS DE L'ANNÉE



NOUVELLE ÉDITION

Revue et annotée par des Religieux du même Ordre



AVRIL



LYON

X. FEVAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

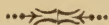
42, RUE SALA, 44

—
1889

AUG 2 X



APPROBATIONS



PERMISSION DU RÉVÉRENDISSIME MAÎTRE GÉNÉRAL.

Nos, Frater Antonius De Monroy, sacrae theologiae professor et totius Ordinis FF. Prædicatorum humilis Magister generalis et servus.

Cum jam tres tomos *Anni Dominicani* gallico idiomate evulgaverit R. P. Joannes-Baptista Feuillet, aliisque distentus, cœptum opus deseruerit, ut illud absolvatur peroptantes, harum serie et officii nostri auctoritate, tibi R. P. Fr. Thomæ Souèges, theologiae professori Provinciae nostræ Tolosanae, cujus etiam opera et studio tres priores hujus operis tomos in lucem prodiisse novimus, cæteros quamprimum edendi licentiam facimus, dummodo duobus Ordinis nostri theologiae professoribus fuerint approbati, et servatis aliis de jure servandis.

Datum Romæ, die 23 decembris 1682.

Fr. ANTONIUS DE MONROY,

Magister Ordinis.

Registrata fol. 6.

Fr. ANTONINUS CLOCHE,

Magister et Socius.

APPROBATION DES DOCTEURS DE SORBONNE

Nous avons lu le livre intitulé l'*Année Dominicaine*, ou l'Histoire des actions mémorables, que plusieurs saints et saintes de l'Ordre de Saint-Dominique ont faites pendant leur vie. Il est non seulement très édifiant, mais il est très capable d'inspirer à ceux qui le liront de très grands sentiments de piété. J'espère qu'ils y trouveront de sûrs moyens de s'avancer dans la pratique des vertus évangéliques, et de marcher facilement dans la voie de la perfection et

de la justice, ayant continuellement devant les yeux de si beaux et de si excellents modèles de la sainteté, à laquelle tous les vrais fidèles doivent incessamment aspirer. Il est très conforme à la foi et aux bonnes mœurs.

Fait en Sorbonne le troisième jour de mai 1684.

N. PETIT-PIED,

*Docteur de la Société de Sorbonne,
Curé de St-Martial.*

S. BORNAT,

*Docteur en Théologie de la Faculté de Paris,
et de la Maison et Société de Sorbonne.*

APPROBATION DES THÉOLOGIEUX DE L'ORDRE

Si les vies des Pères sont les lois des enfants, *Vitæ Patrum, leges Posterorum*, il y a sujet d'espérer que les vies de tant de personnes éminentes en sainteté, qui ont rendu l'Ordre de Saint-Dominique illustre dans toutes les parties du monde, ne contribueront pas peu à conserver toujours l'esprit de sainteté dans le même ordre, et à exciter ceux qui en font profession à imiter ces grands hommes qui les ont précédés et qu'ils doivent regarder comme leurs Pères. Nous espérons aussi que ce livre ne sera pas moins utile aux personnes séculières, puisque la vertu et la sainteté doivent être de tous les états. Elles y verront d'une manière presque sensible quelle est la bonté de Dieu à l'égard des âmes saintes, qu'il honore de tant de miracles, qu'il favorise de tant de grâces, qu'il console en tant de manières, à qui il rend bien le centuple de ce qu'elles peuvent avoir quitté pour son amour, à qui il fait déjà par avance goûter une partie des délices du ciel. Ce sont ces âmes, qu'il semble que Dieu ne fait paraître sur la terre que pour nous découvrir la grandeur du bonheur éternel ; puisque, selon saint Bernard, l'état de la contemplation a succédé à l'état de la prophétie et que ces grandes âmes, qui ont si souvent communication avec les bienheureux, sont comme les prophètes, qui nous apprennent des vérités éloignées de notre connaissance, et qui nous font connaître par leur propre expérience la grandeur du bonheur que nous espérons dans le ciel. C'est ce que nous témoignons dans notre couvent des Frères-Prêcheurs du faubourg St-Germain, à Paris, ce 10 juillet 1684.

Fr. A. MASSOULIÉ, *Prieur du couvent et professeur en Théologie.*

Fr. O. FOURNIER, *professeur en Théologie.*

Fr. E. MAISONNEUVE, *professeur en Théologie.*



LETTRE DE S. E. LE CARDINAL ZIGLIARÀ
De l'Ordre des Frères-Prêcheurs
Au T. R. P. Prieur des Dominicains de Lyon.

Rome, en la fête du Très Saint-Sacrement, 9 juin 1887.

Très Révérend Père Prieur,

La lecture des premiers volumes de l'*Année Dominicaine* que viennent de publier les religieux de votre couvent m'a remis en mémoire la parole de Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne : « Vois, lui disait-il, comment « dans l'Ordre de ton Père Dominique tout est parfaitement disposé pour « m'honorer et pour sauver les âmes par la lumière de la science ! » Quel magnifique commentaire de la parole du Seigneur dans la série des six mille Frères et Sœurs, dont vous ressuscitez aujourd'hui la mémoire ! Docteurs, apôtres, théologiens, inquisiteurs, évêques, missionnaires, tous ont été, en effet, d'admirables foyers de lumière, et leur science s'est manifestée dans la vie pratique par des œuvres fécondes, et sous des formes variées à l'infini.

Comment, d'ailleurs, s'en étonner ? Notre législation, nos usages, les exemples des ancêtres, tout parmi nous n'est-il pas ordonné à l'acquisition de cette science des mystères divins qui est comme le patrimoine de la famille et le fond même de notre vocation ? Notre vie de chaque jour où le silence et la prière, l'étude et l'austérité se rencontrent dans un harmonieux mélange, n'est-elle pas admirablement organisée pour arracher l'âme aux vains bruits de la terre et la maintenir dans les hauteurs sereines de la contemplation ? Nos observances enfin, en affranchissant le religieux qui les pratique avec amour du joug de ses passions et des autres servitudes d'ici-bas, n'ont-elles pas pour but de lui rendre plus facile l'acquisition de la science et la méditation des vérités qu'il doit enseigner et prêcher au monde ?

C'est dans cette atmosphère paisible et sainte que tous ces grands religieux, dont vous nous racontez la vie, sont venus s'abreuver aux sources de la véritable sagesse et mûrir leur génie. C'est là qu'ils ont puisé cette science toute divine dont ils allaient ensuite communiquer partout les bienfaits : les docteurs dans un enseignement sûr et profond, les évêques dans le gouvernement éclairé et vigilant de leurs églises, les confesseurs de rois dans de sages et prudents conseils, les apôtres et les missionnaires dans des prédications aussi remarquables par l'élévation et la pureté de leur doctrine que par l'éloquence de leurs accents.

C'est encore là, dans ces asiles de paix et de lumière, que se sont formées et sanctifiées ces vierges dominicaines, dont la contemplation, appuyée sur les données d'une théologie toujours exacte, était récompensée par les révélations, les extases et toute la série des ascensions mystérieuses du cœur dans la vie mystique.

Et la réalisation de cet idéal n'a pas été le monopole d'une époque privilégiée. Plus riche sans doute, au treizième siècle, la liste de nos religieux illustres se continue néanmoins dans les siècles suivants, en dépit des déchirements et des bouleversements sociaux, dans les différentes nations de la vieille Europe comme dans les races plus jeunes de l'Amérique et des Indes. Vous devez, je crois, la compléter en y ajoutant les biographies d'un certain nombre de religieux du dix-huitième et du dix-neuvième siècle. Je ne puis qu'applaudir à votre projet.

Le siècle dernier, qui fut loin d'être pour les Ordres religieux une période héroïque, nous a laissé cependant de beaux exemples de vertus, dont le souvenir mérite d'être conservé. Benoît XIII, nos martyrs de la Chine et du Japon, et parmi les généraux de l'Ordre, le Père Cloche, le Père Ripoll et le Père Brémond, pour ne citer que ces noms-là, vous fourniront le sujet d'intéressantes et admirables biographies. Quant aux religieux de ce siècle, combien dont la mémoire est restée justement en vénération parmi nous ! Combien dans l'Extrême-Orient, qui ont défendu la cause de la vérité jusqu'au sacrifice généreux de leur vie et au témoignage suprême de leur sang ! Combien en France, en Italie, en Espagne, qui, dans les différentes sphères de leur action, ont mis avec fruit et souvent avec gloire au service de l'Ordre, de l'Eglise et des âmes le talent de leur parole, l'ardeur de leurs convictions, l'autorité surtout de leur sagesse et de leurs vertus ! Si plusieurs d'entre eux nous touchent encore de trop près pour être l'objet d'un jugement définitif, tous, du moins, peuvent nous offrir dans leur vie religieuse une ample moisson de faits édifiants, dont quelques-uns seraient dignes de figurer dans les *Vies des Frères*, à côté des plus pieuses légendes du treizième siècle.

J'estime donc que la réédition de l'*Année Dominicaine*, dont notre Ordre vous sera redevable, est une œuvre utile à plus d'un titre. A tous elle montrera comment nos Frères, dans les siècles passés, ont exercé sur toutes les classes de la société chrétienne une haute et salutaire influence, comment leur science et leurs vertus leur ont permis de rendre à l'Eglise de nombreux et importants services, comment surtout et à quelles conditions les Frères-Prêcheurs de l'avenir pourront marcher dignement sur les traces de leurs devanciers et continuer saintement leur mission.

Je vous remercie, en terminant, du plaisir et de l'édification que m'a procurés, dans les rares moments libres qui m'appartiennent encore, la lecture de toutes ces vies. Je vous remercie également de m'avoir fourni l'occasion de vous être agréable et vous renouvelle,

Très Révérend Père Prieur,
l'assurance de mon affectueux dévouement,

Fr. THOMAS M. Card. ZIGLIARA.



ANNÉE DOMINICAINE



I AVRIL

*LE V. P. JOURDAIN CATHALA DE SÉVÉRAC,
Evêque de Coulam (Quilon) *.*

(12...-1336)



LE P. Jourdain Cathala est un de ces intrépides Frères-Prêcheurs du quatorzième siècle, qui, pour évangéliser les infidèles, sillonnèrent l'Asie dans tous les sens, au prix de fatigues inouïes et au milieu de périls incessants. Sa patrie n'est pas clairement connue. Deux nations, la France et le Portugal, se disputent l'honneur de lui avoir donné naissance,

(*) R. P. François Balme : *Le V. P. Jourdain Cathala.*

mais les raisons de la première reposent sur de meilleurs fondements. D'abord Frère Jourdain, au titre même de la relation de ses voyages, est dit explicitement originaire de Sévérac (1), et les savants croient ici reconnaître Sévérac-le-Château, dans le Rouergue (2). Il faut ajouter à cet argument que le célèbre apôtre des Indes parle fréquemment de Toulouse. Veut-il donner quelque idée d'une ville considérable ? c'est Toulouse qui lui sert de terme de comparaison. Enfin on relève dans sa relation des accents patriotiques qui semblent dénoter un Français, celui-ci par exemple : « J'estime que le roi de France pourrait, par lui-même et sans aucune assistance, subjuguier et convertir le monde entier à la foi chrétienne. »

Avant de pénétrer dans l'Inde, Frère Jourdain se dirigea vers les missions florissantes de la Perse. Lui-même nous retrace son itinéraire. Parti d'un port de la Méditerranée, il traverse le détroit de Messine et remarque, en passant, le gouffre terrible « où se perdent les navires qui s'y laissent entraîner. » Continuant ensuite sa route entre l'île de Négrepont et le continent, il arrive en Grèce, visite Thèbes, « où les tremblements de terre sont fréquents, » et gagne l'Arménie.

Là, il voit la montagne sur laquelle se reposa l'arche de Noé et où les dix mille martyrs furent immolés pour la foi. « Dans ce royaume de la grande Arménie, dit-il encore, les trois apôtres Barthélemy, Simon et Jude reçurent la couronne du martyre. » C'est saint Grégoire l'Illuminateur qui, dans les premiers siècles, convertit ce pays à la foi catholique. Cette province, ajoute-t-il, « est habitée en majeure partie par des schismatiques ; mais les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs en ont déjà ramené plus de quatre mille. L'archevêque, nommé Zacharie, a abjuré, avec tout son peuple, et nous espérons dans le Seigneur que le reste des schismatiques rentrera bientôt au bercail, pourvu, cependant, qu'il y vienne de bons Frères. »

Enfin, Frère Jourdain entre en Perse et arrive à Tauris (3). « C'est, dit-il, une très grande ville. Chose curieuse : la rosée du ciel ne tombe jamais en ce lieu. Nous y possédons une église assez remarquable,

(1) *Mirabilia descripta per Fr. Jordanum Cathalani oriundum de Severaco...*

(2) Coquebert-Mombrée, *Recueil de voyages*, publié par la Société de Géographie, IV, 4.

(3) *Mirabilia*. — Elisée Reclus dit de cette ville : « Tauris, au milieu de jardins arrosés par neuf cents canaux, paraissait être l'une des plus grandes villes du monde. »

que fréquentent plus de mille personnes, ramenées à notre foi du schisme et de l'hérésie. On ne compte pas moins de conversions à Ur de Chaldée, patrie d'Abraham, ville très riche et distante de Tauris de onze journées de marche. Pareillement à Sultanieh, qui est à huit jours de Tauris, nous avons une fort belle église et cinq à six cents catholiques. »

Sultanieh, fondée en 1305 par Karbende Khan, au milieu des riantes prairies du Councour, était une cité magnifique, qui devint en peu de temps le centre du commerce entre l'Europe et les Indes. Les étrangers, attirés par l'appât du lucre et l'amour du trafic, y affluaient de la Perse. L'empereur tartare avait fait de Sultanieh sa résidence d'été.

On conçoit que les missionnaires aient choisi ces villes pour y établir les principales stations de leur apostolat.

Il faut aussi mentionner « la charmante Maragha, située au milieu des vignes et des vergers, sur la pente méridionale du Shend, et alors illustre par ses fondations scientifiques. Là vivait, pendant la seconde moitié du XIII^e siècle, le célèbre astronome Nasser-Eddin. Le Khan lui avait bâti un observatoire, et toute une académie se groupa dans la petite ville naguère inconnue (1). » Les religieux des deux Ordres y avaient également planté leur tente et formé une florissante chrétienté.

Le Dominicain Franco de Pérouse était, à cette époque, archevêque de Sultanieh. Un autre Frère-Prêcheur, Barthélemy Abaliati, d'une noble famille de Sienne, était évêque à Tauris. Maragha avait aussi pour prélat un Dominicain, le B. Barthélemy de Bologne, plus tard apôtre de l'Arménie et archevêque de Natchivan.

Le V. P. Jourdain résida au couvent de Tauris. De ce couvent, comme d'un centre, il rayonnait avec ses Frères dans la Perse et les contrées voisines, répandant partout la semence de la bonne parole ; mais ces excursions, si laborieuses qu'elles fussent, ne pouvaient suffire à un zèle aussi ardent. Sans cesse il entendait retentir en son âme le cri du grand apôtre : « *Charitas Christi urget nos*, la charité de Jésus-Christ nous presse, » et il était de plus en plus tourmenté du désir d'aller, « voyageur pour le Christ, » prêcher son saint nom dans ce vaste empire tartare dont on racontait, autour de lui, tant de choses merveilleuses.

(1) Elisée Reclus.

L'occasion favorable appelée par ses vœux lui fut bientôt offerte par la divine Providence.

Un jour, vers l'automne de 1320, quatre Frères-Mineurs s'arrêtent à Tauris. C'étaient Frère Thomas de Tolentino, Frère Jacques de Padoue, Frère Pierre de Sienne et un Frère convers, Démétrius de Tiflis. Ils revenaient d'Europe et se dirigeaient vers l'Extrême-Orient. A leur vue, Frère Jourdain prend vite son parti et, se jetant aux pieds de son supérieur, Frère Nicolas de Rome, il en obtient la permission d'accompagner en Chine les vaillants Frères-Mineurs.

II. — Après les fêtes de Noël, les fils de saint Dominique et de saint François se mettent en marche, le bâton à la main, le crucifix sur la poitrine.

Deux mois plus tard, arrivés à Ormuz, ils s'embarquent sur un de ces vaisseaux que Fr. Jourdain lui-même nous décrit en ces termes : « Les vaisseaux qui naviguent vers le Cathay sont très grands ; ils contiennent plus de cent chambres dans leurs flancs et peuvent transporter plus de sept cents personnes. Par un bon vent, ils ont jusqu'à dix voiles déployées. Ces voiles sont très épaisses et faites de trois parties. La première est comme celle de nos grands navires, la deuxième va par le travers et la troisième est en long. Ces voiles se rompent rarement. Les vaisseaux hindous sont extraordinaires ; malgré leur grandeur, les parois ne sont pas jointes avec du fer, mais unies à l'aiguille avec du fil fait d'une certaine herbe ; ils ne sont pas couverts et l'eau y entre sans cesse, de sorte que des hommes sont toujours occupés à retirer l'eau de la cale (1). »

Sur le vaisseau oriental qui les emporte vers la Chine, au milieu de marchands et de païens, nos heureux voyageurs prient et s'abandonnent à l'espérance. Mais à la hauteur de Bombay, capitale actuelle des possessions anglaises dans cette partie des Indes, soit violence de la tempête, soit mauvais vouloir du pilote, ils dévient tout à coup à leur droite et abordent sur la côte ouest de l'île de Salsette, au port de Thana (2).

Thana, comme toutes les villes du littoral, était fréquentée par de nombreux marchands, venus de l'intérieur de l'Indoustan, de l'Arabie,

(1) *Mirabilia descripta per Fr. Jordanum.*

(2) Cette île de Salsette est maintenant unie par une chaussée à celle de Bombay.

de la Perse et des régions situées au-delà du Gange. On y voyait une église dédiée à saint Thomas. Les missionnaires, obligés de débarquer, découvrirent en ce lieu quinze familles chrétiennes, qui consentirent, quoique infestées de l'hérésie de Nestorius, à leur donner l'hospitalité.

Laissons maintenant la parole au dominicain François de Pise, qui évangélisa lui-même ces contrées. Voici en quels termes il raconte ce qui arriva aux saints voyageurs, de par la Providence de Dieu qui dispose des événements de ce monde, pour le plus grand bien de ses élus : « L'ange Raphaël, écrit le P. François de Pise, disait à Tobie : Il est bon de taire le secret du roi, mais il est glorieux de confesser et de révéler les œuvres du Seigneur. Et ailleurs on lit : Bénissez Dieu et racontez ses merveilles. Il convient donc de narrer comment, de nos jours, la grâce de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est manifestée en ses serviteurs, et comment aussi, selon la prophétie de Zacharie, est apparu un char mystérieux attelé de quatre coursiers nobles et robustes, qui ont parcouru toute la terre, j'entends les quatre Frères-Mineurs, avec Fr. Jourdain, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, ces hommes consumés de la soif du martyre et du zèle de propager la foi du Christ et sa vraie doctrine parmi les infidèles, les Sarrasins et les idolâtres. Etant montés sur un vaisseau pour gagner Columbo (Coulam), mais entraînés par les vents et la tempête, et aussi, victimes de la ruse des matelots qui voulaient visiter l'église de Saint-Thomas, ils furent, contre leur attente et leur volonté, portés vers la ville de Thana à trois mois de route de Tauris. Là se trouvaient quinze familles de Nestoriens. L'une d'elles, reçut avec joie les Frères dans sa demeure.

« Ils étaient à Thana depuis huit jours, quand les Nestoriens les engagèrent à envoyer l'un d'eux dans la ville de Paroth (Baroach), où beaucoup de chrétiens, manquant de maîtres capables de les enseigner, ignoraient ce qu'ils devaient croire. Les missionnaires tinrent conseil et sur l'avis de tous, Fr. Jourdain, qui possédait mieux que ses compagnons la langue du pays, résolut de s'y rendre. Il prit avec lui deux nestoriens, dont l'un, parfaitement instruit de la langue des Hindous, s'offrit à lui servir d'interprète. Partis de Thana, ils arrivèrent à Sourat, où l'apôtre saint Thomas avait autrefois prêché et construit une église.

« A Sourat, Fr. Jourdain catéchisa ; il baptisa environ quatre-vingt-dix personnes et leur administra le sacrement de l'Eucharistie, pendant

les quinze jours qu'il y demeura ; mais comme il désirait vivement poursuivre son chemin jusqu'à Paroth (Baroach), il pria des bateliers de l'y transporter. Chose merveilleuse ! A peine a-t-il mis le pied sur le navire, que celui-ci gagne subitement le large, bien que la mer fût calme, les flots tranquilles et le temps serein. Etonné d'un fait aussi insolite, et soupçonnant quelque disposition mystérieuse de la Providence, le Père juge que la volonté de Dieu ne lui permet pas de s'éloigner davantage de ses compagnons et il se détermine à leur envoyer un message par les chrétiens venus avec lui. Rentré à Sourat, il écrit une lettre qui commençait en ces termes :

« Aux Révérends Pères Frères Thomas de Tolentino, Jacques de « Padoue, Pierre de Sienne et Démétrius, les hérauts glorieux du « Seigneur. » Sa lettre achevée, il se retire dans l'église de Saint-Thomas, où, les yeux fixés au ciel, avec abondance de larmes et de soupirs, il se met à prier Dieu de diriger les actes des Frères ses compagnons. C'était le vendredi avant les Rameaux ; le jour précédent, ceux pour qui il priait avaient consommé leur noble combat.

« Dans la nuit du samedi, des indigènes qu'il avait instruits accoururent, tout tremblants, lui annoncer qu'un messenger, venu de Thana, rapporte qu'on a jeté les Frères en prison. Ils lui conseillent de s'enfuir au plus vite ; mais lui de leur répondre avec intrépidité qu'il n'en fera rien, et qu'au lieu d'abandonner ses Frères, il veut retourner à Thana, pour les défendre devant le préteur de la ville. Il part aussitôt. A une certaine distance, dans une hôtellerie, il rencontre le porteur de sa lettre et d'autres chrétiens terrifiés, qui lui racontent comment les quatre Frères-Mineurs ont été cruellement mis à mort : le V. Père ne peut retenir ses larmes, en voyant que ces excellents maîtres de la foi ne sont plus et qu'il ne leur a pas été associé dans le martyre. »

III. — Le récit que fait ensuite Fr. François de Pise de la scène glorieuse du martyre des quatre franciscains est d'un intérêt saisissant ; nous n'en donnerons toutefois qu'un simple résumé.

Le cadi, chef religieux des musulmans, sachant la présence des Frères dans la ville, les avait fait comparaître et leur avait demandé ce qu'ils pensaient de Mahomet, leur prophète. Fr. Thomas, avec une sainte indépendance, répondit que Mahomet était un imposteur et qu'il entraînait à leur perte éternelle ceux qui obéissaient à sa loi mensongère. A ces mots, les musulmans, saisis de fureur, emploient

tour à tour menaces et promesses pour obtenir une rétractation, mais trouvant les Serviteurs de Dieu inébranlables dans leur refus d'apostasie, ils les attachent avec une cruauté inouïe à des poteaux, pour les exposer à l'ardeur du soleil, dont, en ce lieu et à cette époque de l'année, on ne peut soutenir, pendant une heure, les rayons brûlants sans succomber. Occupés à louer et à bénir Dieu, les Frères restèrent depuis Tierce jusqu'à None, sans rien souffrir ; le Seigneur changeait pour eux les ardeurs du soleil en une brise suave et rafraîchissante. Les Musulmans, stupéfaits, les reconduisent au mélik, gouverneur de la ville, et au cadî. On les condamne au supplice du feu. Fr. Jacques de Padoue est précipité le premier dans la flamme ardente ; elle le respecte. Les Frères à genoux rendent grâces au Seigneur ; et le peuple de s'écrier : « C'est un saint, c'est un serviteur de Dieu ! » On les ramène en présence des chefs de la cité qui les font relâcher, crainte de la multitude ; mais la nuit suivante, des satellites sont envoyés par le mélik et le cadî pour les massacrer.

Les satellites, moins cruels que leurs maîtres, s'excusent auprès des saints confesseurs d'avoir à exécuter un tel mandat. « Faites, chers amis, s'écrient ceux-ci, faites ce qui vous a été prescrit. Pour nous, notre ferme espoir est d'obtenir l'éternelle vie au moyen de cette mort corporelle. » Aussitôt l'un des satellites saisit Frère Jacques de Padoue et, de son cimeterre, lui fend la tête jusqu'aux yeux. Frère Thomas était à genoux et priait les mains jointes ; un autre bourreau le prenant par la barbe lui plonge son épée dans le dos. Le vénérable vieillard en tombant crie et répète : Sainte Marie ! Sainte Marie ! jusqu'à ce qu'un autre licteur lui tranche la tête. Fr. Démétrius de Tiflis, après avoir reçu plusieurs cruelles blessures, eut également le corps traversé d'un cimeterre. Fr. Pierre de Sienne était demeuré dans la maison du nestorien qui lui donnait l'hospitalité. Les satellites s'y transportent et trouvent le Père en oraison et non encore informé de ce qui est arrivé à ses Frères. Aussitôt ils l'emmènent et après lui avoir fait subir un nouvel interrogatoire et une atroce flagellation, ils le pendent à un arbre. Pendant deux jours, Frère Pierre reste en cet état sans souffrance, exaltant le Seigneur Dieu et exhortant ceux qui s'approchent de lui à embrasser la foi du Christ : enfin le préteur lui fait trancher la tête ; c'était la veille du dimanche des Rameaux, à l'heure des Vêpres. Son corps disparut, et à l'endroit du supplice, on ne vit plus que des lumières éclatantes et mystérieuses. Les corps des trois autres martyrs demeurèrent gisants sur le sol,

jusqu'à ce que Fr. Jourdain vint les prendre. Ils exhalaient un parfum céleste, leurs membres étaient souples et flexibles comme s'ils venaient d'expirer. Aidé d'un jeune Génois, le Frère-Prêcheur les transporte immédiatement à Sourat, et les dépose dans l'église de Saint-Thomas.

Le ciel ayant montré sa colère par les châtimens qu'il infligea aux persécuteurs, le mélik repentant fit ériger en l'honneur des martyrs quatre oratoires ou petites mosquées. Ce changement ébranla un grand nombre de païens ; beaucoup, convertis à la foi, furent baptisés par Fr. Jourdain. Le cadi tenta une nouvelle persécution contre eux ; mais Dieu y mit fin en permettant que ce juge inique et le préteur encourussent la disgrâce du sultan.

Le Seigneur honora la mémoire de ses martyrs par des grâces signalées. Un jour, le jeune Génois qui aida Fr. Jourdain à emporter les restes des saintes victimes, souffrait de violentes douleurs d'entrailles. Le V. Père, afin de le soulager, déposa dans un vase d'eau une dent de Fr. Thomas de Tolentino qu'il avait religieusement conservée. Dès que le malade eut bu de cette eau, ses douleurs disparurent.

Le Père Jourdain, demeuré seul à Thana, ne se laissa point décourager ; il se crut assigné par la divine Providence à ce poste d'honneur, et, au lieu de secouer la poussière de ses pieds et de fuir cette terre ingrate, il s'y fixa généreusement avec l'espérance de cueillir à son tour la palme du martyre.

IV. — La mort bienheureuse des quatre franciscains avait eu lieu le 1^{er} et le 3 avril de l'année 1321. Vers le mois d'octobre de la même année, l'occasion tant désirée de donner de ses nouvelles se présenta et le V. Père écrivit une lettre touchante, qu'il nous faut reproduire ici tout entière.

« Aux très Révérends Pères dans le Christ, les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs, demeurant à Tauris, dans le Diagorgan et à Maragha, Fr. Jourdain, de l'Ordre des Prêcheurs, le dernier de tous, leur recommande son salut avec larmes, et baise leurs pieds vénérables.

« Vos Paternités apprendront que moi, pauvre pèlerin du Christ, je suis seul, sans compagnon dans l'Inde, où Dieu, mes péchés l'exigeant, m'a laissé vivre, après la Passion des quatre saints Frères-Mineurs, les BB. martyrs Thomas, Jacques, Pierre et Démétrius. Que

le Seigneur, qui dispose tout avec affection, comme il veut, soit néanmoins béni !

« Au moment du glorieux martyr des Bienheureux, qui a eu lieu le jeudi avant la fête des Palmes dans les Indes, je suis allé dans la contrée qui a nom Paroth (Baroach), distante de Thana de quinze jours de marche (1).

« Là j'ai baptisé près de quatre-vingt-dix personnes. Chaque jour je baptise de nouveaux néophytes, et j'en baptiserai davantage encore s'il plaît à Dieu. Entre Thana et Sourat, j'ai fait trente-cinq chrétiens. Louange soit au Seigneur Jésus-Christ, créateur de toutes choses ! Si j'avais un compagnon, je resterais quelque temps en ces lieux. Je prépare une église pour ceux de nos Frères qui viendront : je leur laisserai mon petit mobilier, celui des martyrs et tous les livres. Puis j'irai en Occident poursuivre la canonisation des Saints Frères, et traiter des intérêts de la foi et autres affaires difficiles et ardues. Le porteur de cette lettre vous racontera ce que je ne puis écrire, faute de temps. Quant aux fruits à recueillir en ces contrées, j'ajoute brièvement qu'ils seraient précieux et abondants ! Que des Frères se disposent donc à venir ! Je connais trois endroits où ils pourront faire beaucoup de bien et vivre en communauté : l'un est Sourat, deux Frères pourront y aller ; l'autre est dans la contrée de Baroach, deux ou trois pourraient y résider : le troisième est Coulam (Colombo) (2), sans compter beaucoup d'autres lieux propices que j'ignore.

« J'ai appris de nos marchands latins que la voie de l'Ethiopie (3) est ouverte pour qui voudrait porter la bonne nouvelle là où jadis prêcha saint Matthieu, l'évangéliste.

« Que le Seigneur m'accorde, avant de mourir, de parcourir ces régions en fidèle pérégrinant ; j'ai cela tout à fait à cœur : *Quod est totum mihi cordi*. Portez-vous bien comme je le désire, priez pour moi et recommandez-moi à tous les Frères.

« Donné à Caga (Thana), ce 12 octobre 1321. »

Cette lettre parvint en Perse, vers la fin de l'année 1321. Elle eut pour résultat de décider Fr. Nicolas de Rome à partir. On le sait par une lettre du Gardien des Frères-Mineurs de Tauris, datée du

(1) La lettre du Fr. François de Pise indique dix jours.

(2) Coulam était située sur la côte de Malabar, à 24 lieues de Cochîn.

(3) Au moyen âge et même jusqu'au xvii^e et xviii^e siècle, on désignait de la sorte toute l'Afrique orientale et occidentale.

21 mai 1322 (1). « Le Vicaire des Frères-Prêcheurs, s'écrie-t-il, « Fr. Nicolas de Rome, ayant reçu la lettre de son Frère, relative au « martyr des fils de saint François, se mit aussitôt en route et se « dirigea vers l'Inde en toute hâte. »

Frère Nicolas n'atteignit pas le terme de son voyage, et l'on ne put jamais savoir ce qu'il était devenu. Le P. Jourdain attendit vainement près de deux ans et demi. Enfin, ne recevant aucun renfort, il écrivit une seconde lettre au mois de janvier 1324.

A part quelques variantes de peu d'importance, cette lettre commence comme la première et continue en ces termes : « Pour moi, dit le V. Père, après le martyr et le triomphe des BB. Frères, comme je l'ai écrit, je suis venu à Thana et j'ai enseveli leurs corps, et maintenant je demeure seul en cette ville et dans la province qui l'avoisine, depuis deux ans et demi, allant et venant sans cesse, indigne de la couronne dont furent gratifiés mes fortunés compagnons. Malheur à moi, mes Pères, oui, malheur à moi, si tristement orphelin et étranger sur cette terre de l'erreur et dans ces solitudes ! Malheur à ce jour déplorable, où, pour le salut du prochain, ignorant hélas ! la récompense qu'ils allaient obtenir, je me suis fâcheusement séparé de mes saints compagnons ! Oh ! plutôt à Dieu que cette terre m'eût englouti vivant, et qu'après leur mort bienheureuse, elle ne m'eût pas laissé au milieu de tant de maux et d'adversités ! Qui pourra raconter toutes mes souffrances ? J'ai été pris par des pirates, mis en prison par les Sarrasins, accusé, maudit, couvert d'ignominie, et comme un ribaud, un scélérat, j'ai été laissé jusqu'à ce jour couvert indignement d'une simple chemise, sans l'habit de mon saint Ordre. Après la passion de mes BB. Frères, la faim, la soif, le froid, les ardeurs brûlantes du soleil, les malédictions, les infirmités corporelles, la pauvreté, la persécution, les calomnies des faux chrétiens, les intempéries des saisons et une infinité d'autres maux, j'ai tout enduré, tout souffert !

« Hélas ! qui donnera à mes yeux la pluie féconde des larmes pour pleurer sur la désolation et la tristesse amère de mon cœur ? Et cependant, je suis prêt à supporter en paix de plus grandes misères encore pour le doux Jésus, afin qu'au terme de ma vie, il me fasse l'heureux et joyeux compagnon, dans le ciel, de mes bien-aimés

(1) Cette lettre se trouve après celle du P. Jourdain, dans le Mss. 5006, de la Bibliothèque nationale.

compagnons de la terre ! A tout ce que je viens de dire, il faut ajouter que j'endure sans cesse dans tous mes membres des douleurs crucifiantes, et je suis seul, privé de tout secours humain ; de plus, dans le peuple, il y a schisme et division à cause de moi : à un jour bon succède un jour mauvais, par les intrigues des ennemis de la foi qui tâchent de séduire mes chrétiens. Néanmoins, j'ai baptisé heureusement jusqu'à cette heure plus de cent trente personnes des deux sexes, et l'on récolterait ici des fruits glorieux, s'il venait de saints Frères prêts à tout souffrir, même le martyre. Frères bien-aimés, je tourne mes regards vers vous ; puissiez-vous consoler le pérégrinant infortuné, séparé de ses saints compagnons. Je vous en conjure avec larmes ! Ah ! qu'ils viennent, ces Frères pieux, qu'ils viennent, enracinés dans la patience ! afin que le fruit béni du Baptême donné à ces âmes se conserve et qu'en son temps il puisse, après qu'on en aura exclu la paille inutile, être recueilli dans les greniers du Seigneur !

« Quant à la route de l'Ethiopie qui est ouverte, j'ajoute un mot : si quelque serviteur de Dieu veut s'y rendre pour prêcher la foi, il le pourra facilement et à peu de frais. Du lieu où je suis, d'après ce que j'ai entendu dire, ce serait une voie magnifique pour la propagation de l'Evangile.

« Je vous fais savoir que notre nom de Latins a plus d'autorité auprès des Indiens qu'auprès de nous. Continuellement, ils attendent la venue des Latins, car il est écrit dans leurs livres qu'une expédition de ce genre aura lieu. Chaque jour à leur manière, ils prient Dieu d'en hâter l'heure si désirée ! Si le Seigneur Pape avait deux galères sur ces mers, quel profit pour les âmes et quel détriment pour le sultan d'Alexandrie ! Oh ! qui annoncera ces choses au Saint-Père ! Moi, pauvre pérégrinant, je ne le puis ; mais à vous, mes Pères, je confie tout. A Dieu donc, ô pieux Pères.

« Dans vos prières, rappelez-vous le pèlerin du Christ, priez tous pour lui, intercédez auprès du bon Jésus pour que les néophytes indiens, par votre concours, puissent dans leur âme être rendus blancs et purs. Je m'arrête avec peine, et de nouveau je me recommande tout entier et de toutes mes forces aux prières de chacun.

« Donné à Thana des Indes, dans la ville même où mes compagnons ont été martyrisés, en l'an du Seigneur 1324, au mois de janvier, fête des saints martyrs Fabien et Sébastien ! »

Cette fois, le touchant appel du P. Jourdain à ses Frères et aux Frères-Mineurs de la Perse fut non seulement entendu, mais cou-

ronné d'un plein succès. Plusieurs dominicains ne tardèrent pas à rejoindre le saint apôtre de l'Inde, et, parmi eux Fr. François de Pise, qui nous a raconté plus haut le martyre des quatre Pères franciscains.

Les nouveaux missionnaires se montrèrent dignes de leur chef et de leur devancier dans cet apostolat laborieux et fécond, et le P. Jourdain lui-même put, dans ses *Mirabilia*, leur rendre ce témoignage. « De mon temps, cinq Frères-Prêcheurs et les quatre Frères-Mineurs, martyrisés à Thana, ont été immolés pour la foi en ces contrées. »

Ainsi au début du quatorzième siècle, pendant que les franciscains fondaient la mission de la Chine, les fils de saint Dominique, au prix d'héroïques labeurs et dans le sang des martyrs, créaient la mission de l'Hindoustan.

Les Frères-Prêcheurs établis aux Indes ne restèrent pas à Thana et dans la région circonvoisine, ils pénétrèrent dans l'intérieur de ces pays immenses. Bientôt ils eurent évangélisé toute la presqu'île en deça du Gange : le Mangalore, le Mayssour, le Molpha, le royaume de Travancore, théâtre, deux siècles plus tard, des œuvres apostoliques des dominicains portugais et du célèbre saint François Xavier, en 1542.

V. — En présence de ces progrès de la foi et du besoin de plus en plus grand de missionnaires, le V. P. Jourdain dut reprendre le chemin de l'Occident et aller se présenter au Souverain-Pontife Jean XXII, qui siégeait à Avignon. Il se mit donc en route, mais au lieu de suivre la voie qui l'avait amené dans les Indes, il se dirigea par mer vers l'Arabie et la parcourut tout entière. Il voulait se rendre compte de la situation morale et religieuse de cette contrée jusqu'alors à peu près inconnue et des espérances qu'elle offrait au point de vue de l'évangélisation (1).

De l'Arabie, il gagna probablement un port de l'Archipel, visita l'île de Chio, et atteignit enfin Avignon, séjour de la cour pontificale.

Pour un voyage aussi pénible, il ne fallut pas moins de six à dix mois, et puisqu'en août 1329 le Père Jourdain était depuis quelque

(1) Il est certain que le P. Jourdain a parcouru l'Arabie; on ne voit guère, d'après son propre récit, d'autre moment où il ait pu faire ce voyage.

temps déjà auprès du Pape, on peut donner pour certain qu'il quitta sa chère mission des Indes vers la fin de l'année 1328.

A Avignon, Frère Jourdain fut interrogé par Jean XXII et par les cardinaux, dont plusieurs étaient de son Ordre, sur les lointains pays qu'il venait d'évangéliser. Ce fut, on le croit, pour répondre à ces questions que le vénérable missionnaire rédigea son mémoire intitulé *Mirabilia* (1).

Dans cette relation, le P. Jourdain revient sur son apostolat chez les Hindous, et sur ses tribulations passées. Citons-en ce passage du plus haut intérêt :

« Quant à la conversion de ces peuples de l'Inde, je dis que si deux ou trois cents bons Frères voulaient leur prêcher l'évangile avec ferveur et générosité, il n'y aurait pas d'année, où plus de dix mille personnes n'embrasseraient la foi véritable !

« Pendant le temps que j'ai vécu au milieu de ces schismatiques et infidèles, dix mille environ se sont convertis. Nous n'étions qu'un petit nombre, nous ne pouvions tenir beaucoup de pays, ni les visiter tous. Une multitude d'âmes, ô douleur, ont péri et périssent encore, faute de prédicateurs qui leur annoncent la parole de Dieu !

« Quelle tristesse, quelle affliction de penser que les infidèles sont pervertis par la prédication des Sarrasins maudits et perfides qui vont ici et là par tout l'ouest, comme nous et plus que nous, afin de les gagner tous à leur perfidie ! Ce sont eux qui nous accusent, qui nous frappent, nous jettent en prison et nous lapident, comme moi-même j'en ai fait personnellement l'expérience ! Quatre fois j'ai été incarcéré par eux. Et combien de fois m'ont-ils arraché les cheveux, frappé, lapidé ? Dieu le sait. Mes péchés le méritaient, il faut le croire, puisque je n'ai encore pu donner ma vie par le martyre, à l'exemple de mes quatre premiers compagnons. Qu'il en soit de moi, du reste, comme le Seigneur voudra. De mon temps cinq Frères-Prêcheurs et quatre Frères-Mineurs sont morts en ces contrées, massacrés pour la foi catholique. Malheureux que je suis de n'avoir pu partager leur sort ! »

On sent au récit du Vénérable Père qu'il aimait ces peuples de l'Inde pour lesquels il avait souffert jusqu'à l'effusion du sang. Aussi, il n'existe pas, à son avis, de pays pareil, ni de peuples meilleurs.

(1) La *Société de Géographie* publia ce mémoire en 1822, d'après un manuscrit appartenant au baron Walkenaer.

Melior non est terra et pulchrior populus nec sic probus. Nulle part les vivres ne sont aussi bons et agréables ; les habitudes de la vie et les mœurs y sont aussi nobles qu'au sein de la chrétienté. On trouve chez eux plus de bonne foi. « Dieu m'en est témoin, dit-il, ceux qui ont été convertis à la sainte religion par les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs sont certainement dix fois meilleurs et plus charitables que nos chrétiens d'Europe. » Ailleurs, à propos de l'Inde-Mineure, il fait encore cette remarque : « Les païens ont des prophètes qui assurent que nous, Latins, nous devons conquérir le monde entier. Dans ces Indes, certaines tribus se disent chrétiennes et ne le sont pas. Elles n'ont pas le Baptême, ne savent rien de la foi, et pensent que saint Thomas était le Christ. J'y ai baptisé et gagné à la foi près de trois cents personnes, dont beaucoup étaient des idolâtres et des Sarrasins. »

Plus occupé du salut des âmes que des choses de ce monde, Fr. Jourdain ne dédaigna pas toutefois de prêter attention à l'histoire naturelle des pays qu'il habita ou qu'il parcourut. Dans son mémoire, il en décrit même certaines curiosités, il parle de la flore et de la faune de ces contrées : il expose les mœurs des éléphants, leur force, leur sagacité, la manière de leur faire la chasse et de les dompter.

Le missionnaire signale des oiseaux dont le plumage est d'une grande variété et qui ne ressemblent en rien à ceux d'Occident, notamment des perroquets de toute couleur. Il a vu des arbres gigantesques, des serpents dont quelques-uns, d'une grosseur énorme, sont inoffensifs.

Il donne également des détails de mœurs d'un véritable intérêt. A la mort d'un personnage de haut rang, il a vu ses femmes, au nombre de cinq, monter sur le bûcher disposé pour la dépouille mortelle du défunt, et se laisser brûler vives près du cadavre. Il fait l'observation que ces infortunées vont au supplice comme à des noces ; il décrit aussi l'attitude des guerriers allant au combat. Au point de vue de la religion, il dépeint les cérémonies de ceux qui sacrifient aux idoles, des adorateurs du feu, etc.

Enfin il énumère les différentes contrées qu'il a connues pour les avoir parcourues lui-même, et celles dont il a entendu parler par d'autres voyageurs. Il a visité la Grèce, l'Arménie, les îles de l'Archipel, la Turquie, la Perse, ce qu'il appelle l'Inde-Mineure, c'est-à-dire la partie supérieure des possessions anglaises de l'Hindoustan et les Grandes-Indes, ou l'Inde-Majeure. Il est allé en Chaldée, et en

Arabie. Dans la partie inférieure de la presqu'île Cisganguétique, il signale douze rois idolâtres, et désigne en particulier le roi de Malabar, le plus puissant de tous ; le roi de Singuyli, celui de Coulam, de Molephata (ou Molpha), de cette île de Ceylan, si remarquable par ses pierres précieuses et ses magnifiques éléphants ; le roi de l'île de Thana (ou Jana), le grand roi de Télène, le prince de Maratha dont le royaume est très vaste, et le roi de Batigola, soumis aux musulmans.

L'auteur des *Mirabilia* nomme une troisième Inde qu'il n'a pas vue ; on assure, dit-il, que le paradis terrestre se trouve entre cette Inde et l'Ethiopie. Cette dernière contrée est remarquable par deux grands volcans ; là, tout le peuple est chrétien, mais hérétique. L'empereur reçoit le tribut du sultan de Babylone, comme aussi du chef de la grande Tartarie ; Frère Jourdain cependant n'a visité ni l'Ethiopie, ni la Tartarie, mais ce qu'il en raconte, il le tient de témoins dignes de foi. Enfin il dit un mot de la terre d'Azan, de Morgan, des montagnes avoisinant la mer Caspienne, de la Géorgie et du royaume de Cathay ou Chine septentrionale, vers lequel il se dirigeait quand il fut arrêté à Thana. Il indique aussi les distances entre Constantinople, la Tartarie et l'empire de Perse qui s'étend, dit-il, depuis Trébizonde et la mer Noire jusqu'à l'océan Indien.

Tel est en résumé ce traité des *Merveilles* que le P. Jourdain offrit au Pape Jean XXII.

Mais le Souverain-Pontife, non content de s'instruire des curiosités de l'Orient, songeait à prendre les mesures les plus propres à étendre en ces contrées le règne de la foi. Il songea en particulier à créer des évêchés. L'un de ces nouveaux diocèses fut celui de Coulam ou Quilon, sur la côte de Malabar (1). Nous rapporterons ici la Bulle solennelle d'institution. On verra en quels termes le Pape y rend hommage à l'apostolat de nos saints missionnaires.

(1) Le nom de cette ville, dit Elisée Reclus, paraît dans les documents du moyen âge sous les formes de Kalouam, Kollam, Colom, Colombo, Columbum et Palumbum. La synonymie des mots latins et la proximité des lieux a fait croire que le siège de cet évêché, créé par Jean XXII pour le V. P. Jourdain, est Columbo, dans l'île de Ceylan. C'est une erreur ; il est impossible de ne pas adopter l'opinion d'Elisée Reclus quand on a lu attentivement les relations des voyageurs du moyen âge et la dissertation dont M. Coquebert-Montbree a fait précéder la publication des *Mirabilia* de Fr. Jourdain de Sévérac, dans le *Recueil des voyages* et *Mémoires de la Société de Géographie*.

« Nous avons appris par les témoignages les plus véridiques et les plus dignes de foi, écrit Jean XXII, que plusieurs Frères-Prêcheurs, embrasés du zèle de la foi et de la charité, et désirant gagner des âmes à Dieu, sont allés, avec la permission de leurs supérieurs, dans de lointains pays d'Orient et notamment aux Grandes-Indes. Ils ont parcouru, au prix de labeurs incroyables, des régions nombreuses de ce vaste empire. Ils y sont demeurés plusieurs années, prêchant avec ferveur à ces peuples la parole de Dieu et les instruisant. Ils en ont converti heureusement beaucoup, et les ont amenés des ténèbres de l'erreur à l'indéfectible lumière de la vérité.

« Afin donc que le bien avantageusement commencé se développe, afin aussi que les Frères qui se dépensent sans relâche à l'évangélisation de ces peuples en convertissent un plus grand nombre, Nous, successeur quoique indigne, sur cette terre, du B. Pierre, rendant grâces au Seigneur de la conversion de ces infidèles, voulant encourager et confirmer cette œuvre sainte, si conforme au divin bon plaisir, par la sanction des faveurs apostoliques ; après de mûres réflexions et sur l'avis de Nos vénérables Frères, de la plénitude de Notre pouvoir, à la louange et à la gloire de Dieu, à l'honneur de la Sainte Eglise, pour la dilatation de la foi orthodoxe et du culte du nom divin, enfin pour le profit toujours plus grand des âmes, Nous avons été amené à choisir dans le royaume des Indes, un lieu apte, convenable et renommé, *insignem, aptum et congruum*, et Nous érigeons ce lieu en cité sous le titre de Colombo. De plus, afin de réunir les fidèles de ces contrées en une Eglise particulière, Nous jugeons opportun de constituer dans cette ville une église cathédrale à laquelle Nous donnerons, Dieu aidant, un Epoux digne et capable de la gouverner... »

Quelques jours après, le 21 août, le Pape écrivait à Fr. Jourdain lui-même en ces termes :

« Jean, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre V. Fr. Jourdain Cathala, évêque de Coulam, salut : Considérant que Vous, Prêtre et Profès de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, versé dans la science théologique, avez appris à connaître la condition et la situation de ces peuples (des Indes) en leur prêchant la Parole divine et que vous avez gagné beaucoup de fidèles à Notre-Seigneur Jésus, pour qui le zèle de la vraie religion est une preuve de sainteté, *cui sacrae religionis zelus vitae munditia est*, Nous vous avons, en conséquence, fait donner la consécration épiscopale par Notre Vénérable Frère Bertrand, évêque de Tusculum. C'est pourquoi, par les présentes Lettres apostoliques,

Nous mandons à votre Fraternité de vous rendre à votre Eglise avec la grâce de Notre bénédiction (1). »

En même temps, le Vicaire de Jésus-Christ remettait au vénérable Evêque différentes lettres de recommandation en sa faveur et en celle des Frères-Prêcheurs et Mineurs, ses coopérateurs dans la mission. L'une d'elles était générale et adressée à « tous les chrétiens répandus dans les Indes ; » une autre était destinée spécialement à tous les chrétiens de la ville et du diocèse de Coulam ; une troisième au « Roi magnifique de Delhi de l'Inde-Mineure. »

Muni de ces lettres et fortifié par la bénédiction apostolique, le nouveau Pontife reprit le chemin de l'Inde, où il ne dut arriver que dans le courant de l'année 1331.

VI. — Ici s'arrête brusquement ce que nous avons pu découvrir sur le Père Jourdain Cathala de Sévérac. Vécut-il encore longtemps après son retour dans les Indes ? Comment se termina son existence et en quel lieu ? Toute donnée certaine, à ce sujet, nous fait défaut.

Si l'on en croit Jean de Réchac (2), écrivain du dix-septième siècle, le saint évêque de Coulam serait mort martyr à Thana en l'année 1336.

« Les mahométans et les hérétiques nestoriens, dit cet auteur, se saisirent du Père Jourdain, lui mirent une corde au col et le traînèrent ainsi hors la ville. Plusieurs chrétiens voulurent le défendre ; mais lui, craignant qu'à son occasion il n'y eût quelque carnage, il les empêcha, et voulut être comme un agneau sans défense parmi les lous : Eux donc l'ayans ainsi traîné hors la ville, l'assommèrent de coups de pierre.

« Leur passion assouvie, les chrétiens prirent son cors et l'ensevelirent fort honorablement. Et d'autant qu'il les avoit servy si lon temps avec une si grande édification, ils n'en voulurent jamais perdre la mémoire. Et, pour ce, mirent son image en relief, vêtue des habis de l'Ordre sur un des Autels de l'Eglise et le prirent pour un de leurs Patrons. Du depuis, les Mahométans devenans les plus forts, ils ruinèrent les Eglises et tout le christianisme du pays. »

Jean de Réchac appuie cette tradition, sur le témoignage du dominicain Sousa, dans son *Histoire de l'Ordre en Portugal et aux Indes Orientales*, et sur celui du Père Jean de los Santos, dans son ouvrage intitulé : *Ethiopia oriental* (3).

(1) Bibl. nation. mss. 8934 — Suarez, Or. christian., t. xxiii, p. 41.

(2) Jean de Réchac, *Vies des Saints de l'Ordre*, t. iii, p. 827.

(3) *Ethiopia oriental*, II^e part., livr. vi ; Sousa, t. v et vi.

Nous apprenons, en effet, de Sousa, qu'environ 170 ans après l'apostolat du P. Jourdain, et cinq ans après la découverte de la nouvelle route des Indes, par Vasco de Gama, les deux frères Alphonse et François d'Albuquerque ayant organisé une expédition pour s'emparer de ces vastes contrées au nom du roi de Portugal, quatre dominicains les accompagnèrent. La flotte portugaise aborda à Cochin, sur la côte de Malabar. On y éleva une forteresse, la première des Indes. Les Pères la bénirent et érigèrent une église en ce lieu. De Cochin, Alphonse d'Albuquerque se rendit à Coulam. Il existait encore en cet endroit une pauvre petite église toute dénudée et presque en ruines. Parmi les chrétiens, des adultes de 20 à 30 ans n'étaient pas même baptisés. Alphonse d'Albuquerque confia le soin de ce groupe d'anciens chrétiens au Père Rodrigo Honen, l'un des quatre dominicains qui accompagnaient l'expédition. Par une étonnante coïncidence, ce fut la première chrétienté de l'Inde organisée depuis la conquête par les Portugais. Le Père Maffei, jésuite, a écrit du Père Rodrigo de Coulam : « Ce religieux, d'une vie parfaite et d'une grande doctrine, confirma, en peu de temps, de nombreux chrétiens dans la foi véritable, et délivra beaucoup de pays du joug du démon pour les gagner à Jésus-Christ. »

Dans ce voyage on s'établit aussi à Cranganor (1) et à Méliapour, où se trouvaient plus de douze mille cases de chrétiens, successeurs de ceux que saint Thomas, et ensuite les dominicains du moyen âge avaient évangélisés. Bientôt après, les dominicains portugais fondèrent à Chaul un couvent, puis à Thana, dans l'île de Salsette, une humble maison servant d'hospice pour les religieux qui venaient du couvent de Bacaïm.

Bacaïm était une très belle ville se dressant en face de Thana, sur un promontoire, près de la mer. De nos jours, il n'y reste que des débris de palais et d'églises, et le tombeau d'Albuquerque.

Or, écrit Sousa, en l'année 1564, près de Bacaïm, dans la ville de Thana, en fouillant les ruines d'un édifice, on découvrit une statue bien conservée représentant un religieux dominicain. La nouvelle en vint au Père Alexis de Setuval présent alors au couvent de Bacaïm. C'était un homme de grand sens, non moins que le gouverneur Antoine de Sousa; tous les deux interrogèrent les gens du pays les plus âgés, et demandèrent à chacun séparément de qui était

(1) Cranganor, ville d'abord puissante, à huit lieues au-dessus de Cochin, est aujourd'hui complètement détruite.

cette image : tous, d'un commun accord, répondirent que dans leur enfance, ils avaient vu cette statue vénérée du peuple dans une pagode. C'était parmi eux une tradition qu'ils tenaient de leurs ancêtres, que, dans des temps reculés, deux caciques de Frenghistan — c'est le nom qu'ils donnaient aux prêtres catholiques — étaient venus en ce lieu, qu'ils avaient opéré des merveilles au-dessus du pouvoir de la nature, rendu la vue aux aveugles, l'usage de leurs membres aux boiteux et même qu'ils avaient ressuscité des morts, enfin, qu'ils avaient été cités et condamnés par le roi du pays qui les fit massacrer. Mais le peuple, ému de cette cruauté et reconnaissant des bienfaits dont les hommes de Dieu l'avaient comblé, fit faire une statue en mémoire des deux saintes victimes et la plaça parmi les idoles de la pagode. Ils ajoutaient, qu'à l'époque de la découverte des Indes, avait abordé à Thana un capitaine portugais qui détruisit une grande partie de leur ville, et l'image était demeurée cachée dans les ruines de la pagode ; ce qui est confirmé, remarque Sousa, par l'histoire des Indes, qui donne pour auteur du fait le capitaine-major Diego de Silveira.

Sousa conclut ainsi : « Il demeure donc prouvé qu'il s'agit ici du P. Jourdain, dominicain, le même que les chroniques franciscaines racontent être venu avec les quatre Frères-Mineurs martyrisés à Thana, près de Bacaïm, sur la côte des Indes. Ces mêmes chroniques font aussi mention d'un autre dominicain, Fr. François, qui vécut à Thana. » Le P. Jean de los Santos trace le même récit.

Pour nous, les documents qui nous ont montré le V. Père Jourdain, missionnaire dans les Indes et évêque de Coulam, ne nous permettent pas d'être aussi affirmatifs et de voir dans la statue trouvée à Thana, l'image commémorative des VV. Pères Jourdain de Sévérac et François de Pise, ni d'assurer qu'ils ont reçu la couronne du martyre à Thana. Au moins, le témoignage des Hindous, rapporté par Sousa, fait-il connaître avec éclat, la renommée de sainteté que les Frères-Prêcheurs du xiv^e siècle avaient laissée dans ces lieux arrosés de leurs sueurs, et où ils s'étaient dépensés, jusqu'au sacrifice de leur vie, pour la gloire de Dieu et l'extension du règne de Jésus-Christ ! (1)

(1) La mission de Quilon (Coulam) forme de nos jours un diocèse confié aux RR. Pères Carmes, et qui compte environ 84.000 catholiques. Quilon est redevenu récemment le siège d'un évêché, en vertu du Concordat passé le 26 juin 1886 entre le Saint-Siège et le Portugal.



LE V. P. THOMAS GUTIERREZ

*Profès du couvent d'Oribuela et missionnaire aux
Philippines (*).*

(1633)

CE saint et fervent missionnaire naquit à Orihuela, dans le royaume de Valence. Il reçut l'habit au couvent des Frères-Prêcheurs de cette ville, et fit de si admirables progrès dans la perfection, qu'au témoignage de son historien, il commença où les autres finissent, et acquit dès son noviciat toutes les vertus dans un degré éminent.

Après sa profession, ce fut encore au collège d'Oribuela qu'il étudia la philosophie et la théologie. Un peu plus tard, une occasion se présentant d'aller aux Indes exercer son zèle ardent, il l'embrassa avec joie, et partit pour la Province de Saint-Hippolyte d'Oaxaca, récemment séparée de celle de Saint-Jacques du Mexique. En peu de temps, la langue du pays lui fut connue et sa prédication ramena beaucoup d'âmes à Dieu. Mais cet amant de la Croix, qui avait quitté les délices de sa patrie pour les labeurs obscurs de la vie apostolique, fut déçu en voyant les honneurs extraordinaires que les Espagnols et les Indiens rendaient à son mérite et à son caractère. Il s'en affligea d'autant plus, que, pendant son sommeil, des visions terribles semblaient l'appeler, de la part de Dieu, à une vie plus crucifiée et à de plus grands travaux. Fidèle aux inspirations de la grâce, Frère Thomas résolut de quitter encore ce pays et de chercher quelque région plus écartée.

Pendant que le V. Père méditait son pieux dessein, le P. Michel Benavidès, depuis archevêque de Manille, passa par la Nouvelle-Espagne, accompagné de fervents religieux qu'il conduisait aux Philippines. Le P. Thomas, apprenant de lui les fatigues et les travaux que les missionnaires avaient à supporter en ces îles infidèles,

(*) Diego Aduarte, *Hist. de la Provincia de Philipinas*, t. 1, l. 11, c. XLIV.

obtint des supérieurs la permission de partir pour cette Province avec le P. Benavidès. A peine arrivé, il fut envoyé dans le district de Pangasinan. Il apprit avec une si merveilleuse facilité la langue du pays et plusieurs autres, parlées chez ces peuples sauvages, qu'il paraissait avoir un don particulier. Il se mit à prêcher contre les vices des païens, et sa parole inspirait un profond respect pour la Majesté souveraine de Dieu.

La mortification étant pour lui la source des vraies consolations, il s'y adonnait avec ardeur. Aux sept mois de jeûne ordonnés par les Constitutions, il ajoutait tous les ans deux autres carêmes, le premier pour se préparer à la venue du Saint-Esprit, le second, avant la fête de notre P. saint Dominique. Le mercredi, le vendredi et le samedi, les veilles des fêtes de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et des Saints de l'Ordre, il jeûnait au pain et à l'eau ; quant à son abstinence, elle était perpétuelle.

Il prenait, chaque nuit, de rudes disciplines et couchait tout habillé sur une simple planche, sans matelas ni paillasse. Son amour pour la vertu angélique était plein de délicatesse ; par modestie, il attendait les ténèbres pour changer de cilice ou de vêtement, usage que saint Vincent Ferrier lui-même gardait avec fidélité. Durant ses longs voyages à pied, il s'entretenait de Dieu ou avec Dieu, joignant à la récitation de l'Office divin la méditation des souffrances de Jésus-Christ. De même pendant l'Office de la Sainte Vierge, il ne manquait jamais de réfléchir aux mystères et aux grandeurs de Marie. En somme, toute sa vie se passait dans une dévotion et ferveur continues. Un mot de saint Bernard qui l'avait frappé, revenait souvent dans ses conversations : « *Devotio res est delicata* ; la dévotion, disait-il, est une chose délicate. »

Entraîné par l'ardeur de son zèle, le P. Gutierrez ne se laissait arrêter par aucune fatigue, aucun danger. A cette époque, dans la province de Ségovie, où il prêchait, les peuplades étaient encore enveloppées des ténèbres du paganisme, et livrées à des mœurs sauvages. La tête d'un étranger était un trophée de gloire, et les montagnes assuraient au crime l'impunité. Aussi, personne n'approchait de ces lieux redoutables ; les missionnaires les plus fervents osaient à peine s'avancer parmi les tribus voisines, inquiétées souvent par ces féroces montagnards. Mais le P. Thomas, portant au fond du cœur cette charité parfaite qui réprime toute crainte, s'offrit généreusement pour aller les instruire, les baptiser, et leur

administrer les Sacrements. Pendant qu'il vaquait aux fonctions de son ministère, un matin, quatre cents barbares armés de lances et de flèches descendent subitement de leurs repaires. Aussitôt les Indiens s'enfuient de tous côtés ; cinquante seulement se retirent dans une case et résistent aux assauts de l'ennemi. Mais la maison qui leur sert d'abri est livrée aux flammes et les nouveaux chrétiens remportent la palme du martyre. On les trouva tous morts, à genoux, et nullement endommagés par le feu.

La plus grande partie du peuple s'était précipitée dans l'église auprès du P. Thomas pour chercher un abri contre la fureur de ces sauvages. Le missionnaire ordonne de laisser ouvertes les portes et les fenêtres de l'église ; puis prenant un crucifix sur l'autel, il fait mettre les néophytes à genoux pour demander à Dieu miséricorde. Les ennemis croient déjà leur proie certaine, mais une force inconnue les empêche de franchir la faible palissade de roseaux qui forment l'enceinte. L'un d'eux, plus hardi, veut renverser ce frêle obstacle, sa témérité reçoit aussitôt un terrible châtiment ; il meurt, atteint d'une flèche qu'un Indien de son parti décoche par hasard.

Les assaillants lancent alors une grêle de flèches empoisonnées, qui s'arrêtent miraculeusement sur le toit ou parmi les roseaux de la palissade. Furieux de cet insuccès dont ils ignorent la cause, les barbares ont recours à l'incendie ; vains efforts ! La toiture de l'église, composée de cannes aussi combustibles que la paille, ne peut prendre feu, et les montagnards sont contraints de se retirer. Le P. Thomas rendant grâces à Dieu, profita de cette protection extraordinaire, pour fortifier ses néophytes dans la foi de Jésus-Christ qu'ils avaient embrassée.

II. — Ce qui lui arriva dans la province de Pangasinan, à Bimalatongan, mérite encore plus notre admiration. Cette bourgade, située aussi près d'une haute montagne, était exposée aux attaques continues des sauvages. Touché de compassion et ne voyant aucun moyen de mettre fin à cette situation, qui offrait un grand obstacle à la conversion des Indiens, le V. Père eut recours à Dieu par d'ardentes prières. Un jour, pendant son oraison, rempli tout à coup de l'esprit divin, notre missionnaire appelle deux néophytes de Bimalatongan, et leur commande d'aller en son nom vers les brigands, pour leur dire de ne plus faire aucun tort aux Indiens, et de descendre dans la plaine, afin qu'il puisse leur prêcher l'Evangile et les rendre ses

enfants spirituels. Les deux néophytes se chargent courageusement de cette périlleuse commission ; et après s'être confessés, ils se mettent en route, disposés même à mourir, si ces barbares attentaient à leur vie. Arrivés au sommet de la montagne, ils font un signal de paix, mais à leur vue, les brigands s'élancent pour leur donner la mort. A ce moment, Dieu change leurs dispositions, et quelques-uns s'écrient en s'adressant à leurs compagnons : « Ecoutons ce qu'ils viennent nous dire ; nous pourrons toujours » ensuite les égorger, puisqu'ils sont en notre pouvoir. » Les envoyés déclarent l'objet de leur mission ; aussitôt, comme s'ils subissaient un charme, ces loups altérés de sang deviennent semblables à des agneaux, et deux des principaux chefs, Düayen et Büaya, promettent, au nom de tous, d'obéir exactement aux désirs du Père. Le lendemain, ils abandonnaient volontiers leurs cavernes et leurs forêts, pour vivre dans la plaine.

Heureux de ce premier succès, le P. Thomas dressa une petite chapelle au milieu d'eux, les instruisit, et leur accorda le bienfait inappréciable du saint Baptême. Conversion véritablement divine, car Dieu seul peut changer en un instant les cœurs endurcis, et transformer les pierres en enfants d'Abraham, selon la parole de Jésus-Christ.

Les supérieurs qui savaient le V. Père infatigable, et toujours prêt à travailler au salut des Indiens, l'envoyaient indifféremment partout où il y avait des âmes à convertir. Le P. Diego Soria, évêque de la Nouvelle-Ségovie, ne trouvant point de missionnaires à envoyer à Narbacan, dans la province d'Ilocos, où le peuple ignorait les mystères de la foi, faute de prédicateurs instruits dans la langue, pria le P. Provincial de lui donner l'un de ses religieux. Le P. Thomas aussitôt désigné, se transporta dans cette mission et en un mois il apprit si parfaitement le dialecte de ces Indiens, qu'il put prêcher devant l'évêque, ravi d'admiration. Il ne séjourna qu'une année en cet endroit, et se rendit ensuite à Pangasinan.

Les fatigues excessives qu'il souffrit durant tous ces voyages lui causèrent une maladie, qui eût été mortelle sans une intervention céleste. Privé de médecins, de chirurgiens, de remèdes, il supportait son mal avec patience et allégresse, dans l'espoir d'aller bientôt jouir de Dieu. Mais il se rétablit ; l'heure de la récompense n'était pas encore venue.

Le démon, furieux de se voir arracher tant d'âmes à Pangasinan, à

Narbacan et à Bimalatongan, se mit à persécuter le saint missionnaire. Il lui apparut un jour sous une figure hideuse, capable de glacer d'effroi l'homme le plus courageux. Le vénérable Père lisait un livre spirituel, quand il aperçut le spectre ; aussitôt, il fit le signe de la croix pour le chasser. Le démon voulut le frapper, mais retenu par une vertu secrète, il s'écria avec colère : « Sans le chapelet que tu portes au cou, je me serais vengé de toutes les injures que tu m'as fait subir. » Après avoir ainsi parlé, il s'enfuit. Frère Thomas remercia la Sainte Vierge de l'avoir protégé par la vertu du saint Rosaire.

III. — Quoique affaibli par l'âge, les fatigues de l'apostolat, et les austérités, il désirait toujours, dans l'ardeur de son zèle, de nouvelles occasions de travailler à la propagation de la foi. A l'âge de 70 ans, il demanda très instamment au P. Provincial à passer au Japon pour administrer les sacrements aux chrétiens, éprouvés alors par une violente persécution. Le danger d'avoir la tête tranchée, les difficultés du voyage et mille autres travaux, auxquels il devait s'exposer pour exécuter ce généreux dessein, rien ne fut capable de l'en détourner. Mais Dieu se contenta de son désir, et les supérieurs lui refusèrent la permission.

Bientôt on l'envoya dans une des îles Philippines nommée Ituy, où les missionnaires ne demeuraient pas encore, malgré les bonnes dispositions et les instantes prières des Indiens. Ceux qui s'étaient autrefois généreusement dévoués à cette difficile mission avaient péri en chemin de fatigues et de misères. Avant de tenter un autre essai, le P. Provincial chargea d'abord le P. Thomas de visiter l'île et de lui faire un rapport.

Le P. Thomas partit donc avec le P. Jean-Louis Guete. Après avoir régénéré une partie de ces infidèles dans les eaux du saint Baptême, il fit planter des croix sur les chemins et au milieu des bourgs et des hameaux, afin que les nouveaux chrétiens, à la vue de ce signe adorable de notre Rédemption, n'oubliaient jamais l'engagement contracté avec Dieu par leur conversion à la foi de Jésus-Christ. Il composa même des prières en langue de Pangasinan, pour leur enseigner la manière de rendre leurs hommages à Dieu. Il ne les quitta qu'à regret ; et si l'obéissance, règle invariable de sa conduite, ne l'eût rappelé à Manille, il fût demeuré avec joie au service de ces pauvres Indiens.

Sur son rapport favorable, le P. Provincial proposa cette conquête à ses missionnaires. Le Père Thomas s'offrit le premier, et avec lui, plusieurs saints religieux animés du même zèle ; mais quelques autres représentèrent cette entreprise comme impossible, si bien qu'elle fut différée jusqu'en 1632, époque où les Indiens vinrent de cette île éloignée solliciter le P. Provincial d'avoir enfin pitié d'eux et de leur envoyer des prédicateurs. Le P. Thomas, âgé pourtant de 73 ans, partit alors généreusement avec le P. de Arjona, en compagnie des Indiens.

On ne saurait exprimer les travaux terribles qu'il endura dans ce long voyage. Pour en augmenter encore le mérite, Dieu permit que la petite caravane s'égarât dans les montagnes, et se vît exposée à périr de faim. Cet accident fut très utile. La Providence conduisit les missionnaires, à leur insu, dans un village d'Indiens convertis, mais fort ignorants. Aussitôt ils se mirent à les confesser, à les instruire et à baptiser tous leurs enfants. Une pauvre femme, privée du sacrement de Pénitence depuis plusieurs années, eut à peine confessé ses péchés et reçu l'absolution qu'elle mourut avec toutes les marques d'une âme prédestinée. La conquête de ces âmes rachetées du sang de Jésus-Christ adoucît pour les deux missionnaires les fatigues de leur voyage.

Reçus à l'île d'Ituy comme des Anges du ciel, ils baptisèrent les petits enfants, instruisirent les adultes, fortifièrent dans la foi ceux qui l'avaient déjà reçue et entreprirent avec un zèle ardent la conversion des infidèles. Mais comme cette île était d'une vaste étendue, et que les Indiens demeuraient fort loin les uns des autres, le P. Thomas leur conseilla de quitter leurs sauvages retraites, et de venir tous habiter près de la mer.

Attachés à leurs habitudes, ils firent d'abord quelque difficulté ; néanmoins ils se soumirent à la volonté du V. Père, et dans l'espace de trois mois, ils se bâtirent des cases le long d'une agréable rivière, qui coulait à plus de quatre lieues dans l'intérieur des terres ; et grâce au P. Thomas, ces Indiens qui jusque-là n'avaient vécu que dans les forêts comme des bêtes fauves, commencèrent à vivre en société. Le Père les instruisit et eut la consolation de ne les quitter qu'après avoir élevé plusieurs chapelles, où ces néophytes venaient remplir exactement leurs devoirs de chrétiens. Son bonheur fut au comble, lorsqu'il vit des religieux de l'Ordre venir demeurer dans l'île et cultiver cette nouvelle Eglise.

Son zèle pour le salut des âmes ne lui donnant aucun repos, il alla visiter un autre camp d'Indiens qu'il avait autrefois convertis, et qu'il voulut affermir dans la foi. Pendant ce ministère, il tomba malade, et fut obligé de s'aliter. Les pauvres Indiens firent leur possible pour le soulager, mais il refusa tout adoucissement à la dureté de sa couche, et n'apporta aucun changement à ses habitudes mortifiées. Après une confession générale de toute sa vie au P. Jean de Arjona, son compagnon, il reçut les derniers sacrements avec les dispositions d'une parfaite charité; il vécut encore quelques jours dans l'attente du souverain bonheur; puis, ce fidèle Serviteur du divin Maître alla recueillir au ciel la récompense de ses travaux et de ses grands mérites. Sa mort arriva en l'année 1633.



*Les VV. MM. AGNÈS DE HERCKENHEIM,
et AGNÈS DE MITTELHEIM,
Fondatrices du monastère d'Unterlinden, à Colmar (*)*

(12..)

PLUS noble encore par la foi et les vertus que par le sang qui coulait dans ses veines, Agnès de Herckenheim fut comblée de grâces dès le berceau et n'eut jamais d'autre désir que de renoncer au monde pour se donner à Jésus. Mais, sans tenir compte de ce céleste attrait, ses parents l'obligèrent à prendre un époux. Agnès obéit et vécut saintement dans le mariage, occupée de bonnes œuvres et de l'éducation de ses fils, Walter et Jean, qui, plus tard, à l'exemple de leur mère, s'enrôlèrent aussi dans la milice dominicaine.

Agnès était liée d'amitié avec une autre pieuse dame, nommée Agnès de Mittelheim. Toutes deux, devenues veuves, résolurent de se consacrer entièrement au service de Dieu et de s'enfermer désormais dans une profonde retraite. Après avoir conféré de leur dessein avec le B. Walter, lecteur et Prieur des Frères-Prêcheurs de

(*) Catherine de Guebwiller, *De vitis prim. Sororum.*

Strasbourg, elles louèrent à des étrangers leurs maisons de Colmar et s'établirent dans un des faubourgs, à Unterlinden, propriété d'Agnès de Herckenheim. La sœur de cette dernière, Bénédicte de Egensheim, vint bientôt l'y rejoindre avec ses deux filles, Tuda et Hedwige. Peu de temps après, les nobles fondatrices reçurent encore Bénédicte de Mulhouse, Agnès d'Ochsenstein et Hedwige de Laufenbourg. C'était déjà une petite communauté.

Mais cette première installation fut de courte durée. Il existait dans le voisinage de Colmar, au lieu appelé Uf-Mülhen (sur les moulins), une chapelle consacrée à saint Jean-Baptiste, pour laquelle Agnès et Hedwige avaient une grande dévotion : elles prièrent les dames de Herckenheim et de Mittelheim de transporter leur demeure auprès du sanctuaire. La proposition fut agréée et l'on se rendit à Uf-Mülhen le 23 juin 1232, veille de la fête de saint Jean.

Au mois de novembre suivant, sous les auspices de l'Apôtre saint André, les huit Sœurs obtenaient du Frère Walter, de Strasbourg, de revêtir l'habit religieux et d'adopter la règle de saint Augustin avec les observances dominicaines. Agnès de Mittelheim fut élue Prieure. Dans le cours de la même année, on construisit un vaste dortoir et plusieurs autres bâtiments. En moins de dix ans, le monastère était devenu un établissement considérable, présentant le spectacle de la plus édifiante régularité.

Afin de mieux posséder l'esprit de saint Dominique, les deux fondatrices allèrent à Rome visiter le monastère de Saint-Sixte, fondé par le B. Patriarche, et en revinrent avec un dessin des constructions et une copie des règles (1).

Au mois de septembre 1245, Innocent IV, sur leur demande, prit les Sœurs sous sa protection, leur accorda divers privilèges dans une Bulle solennelle signée de onze cardinaux. Quelques jours auparavant, il les avait placées sous le gouvernement des Frères-Prêcheurs, leur assurant ainsi pour l'avenir le bienfait de la sollicitude fraternelle et dévouée, qui avait jusqu'alors présidé aux débuts de leur monastère.

L'intérêt que leur portait le Souverain-Pontife ne les protégea pas contre les violences des habitants de Colmar. Cette ville, en guerre avec quelques cités voisines, s'entoura, vers cette époque, d'un mur et d'un fossé qui, malheureusement, n'enfermaient pas Uf-Mülhen

(1) Hunkler, *Geschichte der Stadt Colmar*, p. 209.

dans leur enceinte. La position des Sœurs devint très critique. Rien ne les mettait à l'abri d'un coup de main, et en cas de siège, leur couvent pouvait être envahi par les hommes de guerre qui s'en serviraient comme d'une forteresse contre Colmar. Les bourgeois s'en émurent, et un jour, à la nouvelle, peut-être, de l'approche des ennemis, ils se précipitèrent sur Uf-Mülhen et détruisirent les officines et une grande partie de la maison des Sœurs.

Celles-ci, cependant, n'étaient pas encore décidées à quitter ce berceau bien aimé de leur vie religieuse. Mais, devant les menaces des bourgeois de tout renverser à la prochaine occasion, elles n'osèrent relever leurs habitations, et finalement, Berthold, évêque de Bâle, dont dépendait la ville de Colmar, dut leur accorder, le 15 juin 1251, la permission de revenir à Unterlinden, dans l'intérieur de la cité (1).

Malgré la nécessité évidente, quelques-unes des anciennes refusaient encore d'abandonner la chapelle de saint Jean-Baptiste. Il fallut un fait miraculeux pour mettre un terme à leurs répugnances. Le voici tel qu'il est rapporté par la chronique du monastère :

« Les religieuses les plus respectables et plusieurs personnes séculières, dont les parents visitaient souvent Uf-Mülhen, nous ont raconté qu'un soir, la communauté, effrayée d'un terrible bruit d'armes et de cris qui retentissaient au dehors, s'était réfugiée dans la chapelle de saint Jean-Baptiste et adressait à Dieu de ferventes prières lorsque tout à coup le Saint apparut aux Sœurs, rayonnant de lumière, et leur dit :

« Retournez à Unterlinden ; j'y demeurerai près de vous, pour « être votre protecteur. Des afflictions vous y attendent, car nul « lieu ici-bas n'en est exempt. Mais je vous viendrai en aide en « toute occasion. »

Au moment où la vision s'évanouit, les Sœurs entendirent une voix qui semblait sortir de terre... « Gardez-vous, disait-elle, de vous « éloigner d'ici sans m'emporter ! » Immédiatement on creuse le sol à cet endroit et les fouilles amènent la découverte d'une image de saint Jean-Baptiste, sculptée en bois et ayant à ses côtés deux lampes allumées. Deux Anges lumineux furent aussi aperçus par les Sœurs, mais ils disparurent aussitôt.

Après cet événement, l'abandon d'Uf-Mülhen fut décidé ; et

(1) Arch. du Haut-Rhin. — Cf. Appendice de Mars, p. 886.

les religieuses retournèrent processionnellement à Unterlinden, emportant avec elles comme leur plus riche trésor l'image miraculeuse du saint Précurseur. C'était en 1252.

II. — Les fondatrices, recommençant à bâtir avec un nouveau courage, élevèrent un vaste monastère et une église magnifique, à la construction desquels contribuèrent les aumônes des fidèles.

En même temps, les pierres vivantes dont l'édifice spirituel était composé, se multipliaient de plus en plus. Des Sœurs généreuses, ferventes, accouraient se réunir à celles qui avaient formé le premier noyau de cette famille religieuse. Au nombre de ces nouvelles recrues, on voyait des jeunes filles de l'âge le plus tendre qui devenaient pour leurs compagnes un sujet de continuelle édification.

Nommons en particulier Odile, que sa sœur Bénédicté apporta dans ses bras en même temps qu'une autre Sœur, Bénédicté, déposait sur l'autel ses deux filles; puis Gertrude de Colmar, qui à treize ans s'enrôle hardiment dans la milice de Dieu; Agnès, humble et douce comme un agneau parmi ses sœurs; Tuda, Mechtilde, Hedwige, « que le bénin Seigneur, avant que rien de mondain ne s'insinuât dans leur âme, transplanta de sa très pieuse main, *sous les Tilleuls* (1), en son verger, où, parmi les blanches et odorantes fleurs de lys, elles brillaient comme des boutons de roses, aux jours de printemps, et répandaient un parfum de suavité. » Nommons enfin Anna de Wineck, « sainte petite enfant, qui, ainsi qu'une gentille avette vole de fleur en fleur et en cueille le suc, courait d'une vertu à l'autre, si pleine de grâce, que toutes les Sœurs en étaient réjouies et en devenaient meilleures (2). »

Agnès de Mittelheim et Agnès de Herckenheim, la première comme Prieure, la seconde comme Sous-Prieure probablement, s'appliquaient à faire fleurir autour d'elles les vertus religieuses, surtout par leurs bons exemples. Catherine de Guebwiller entre dans d'édifiants détails sur le spectacle que présentait le monastère à cette époque primitive.

« Plusieurs des Sœurs d'Unterlinden, dit-elle, nobles et riches selon le monde, avaient tout quitté pour embrasser la pauvreté volontaire; pleines de mépris pour le siècle, elles remerciaient sans cesse le

(1) Allusion à la signification allemande du nom Unterlinden.

(2) *Kurtze chronica durch Conradum Zittardum*. — Cf. *Lettre de D. Pitra au R. P. Lacordaire*, 21 mars 1846.

Seigneur de les en avoir retirées ; leur seul regret était de ne pas s'être données plus tôt à Dieu ; elles considéraient comme perdues les années qui ne lui avaient pas été exclusivement consacrées. Leurs pensées étaient toutes à Lui, et leurs cœurs brûlaient de la plus ardente charité. Toujours en présence de Notre-Seigneur, elles donnaient un prix infini à leurs moindres actions, en les unissant à celles de leur divin Modèle.

« Le silence était admirablement observé dans le monastère ; car on le regardait comme une des bases de la vie religieuse, et on se souvenait de l'anathème prononcé dans les saintes Ecritures contre les excès de la langue. Il arriva un jour, pour citer un exemple de la retenue des Sœurs, qu'une de leurs compagnes tomba évanouie ; toutes s'empressèrent pour lui prodiguer leurs soins, aucune ne rompit le silence. Une autre fois, un incendie se déclara dans une habitation voisine du couvent ; aussitôt toutes les Sœurs d'accourir, de porter de l'eau, et de prendre les précautions nécessaires pour prémunir leur propre demeure. Cependant, pas une parole : elles n'ouvrent la bouche que pour adresser de ferventes prières à Dieu, afin qu'il lui plaise d'éteindre l'incendie et de détourner le danger qui les menace.

« Les Offices divins se célébraient avec recueillement et solennité. Les Sœurs chantaient les Heures canoniales au temps voulu, avec allégresse et dévotion, *alacriter et devote*. Ces Heures possédaient à leurs yeux une signification d'autant plus auguste qu'on leur avait appris à les considérer comme un mémorial des principales circonstances de la Passion de Notre-Seigneur.

« Les Matines, chantées après minuit, retraçaient, au souvenir des religieuses, l'agonie et la capture de Jésus au jardin de Gethsémani et la trahison de Judas ; elles leur rappelaient aussi que l'homme, captif du péché, encourt la mort éternelle.

« Prime leur montrait le Sauveur en présence de Pilate, n'opposant qu'une inaltérable douceur aux clameurs de la foule qui demandait sa mort.

« A Tierce, Notre-Seigneur leur apparaissait flagellé, sanglant, mis en lambeaux ; elles le voyaient lié à la colonne, couvert du manteau de dérision et la tête couronnée d'épines. Mais la colonne à laquelle de coupables habitudes tiennent le pécheur enchaîné est bien autrement redoutable que celle du prétoire ; car si son âme ne brise les liens du péché, point de rédemption pour lui.

« L'Heure de Sexte rappelait le Sauveur portant sa croix, dépouillé de ses vêtements et cloué à l'instrument de son supplice. Elle inspirait l'horreur du péché, cause des souffrances de Jésus et enseignait à accepter, sinon avec joie, du moins avec résignation, les épreuves inséparables de notre existence sur la terre.

« A None, Jésus ouvrant par sa mort les portes du paradis apprenait aux Sœurs à s'abandonner entre les mains de Dieu, avec amour et confiance, à leur heure dernière.

« Le corps du Rédempteur, détaché de la Croix, avait été déposé dans les bras de Marie à l'heure de Vêpres, et celle de Complies était le mémorial de sa sépulture. Heureux qui ensevelit Jésus crucifié dans son cœur, et lui prodigue les marques du plus tendre amour ! O âme ! apprends à mourir au péché, afin de n'être pas ensevelie dans les ténèbres éternelles, loin de la gloire et des joies de la résurrection.

« C'est ainsi que les Sœurs d'Unterlinden comprenaient et célébraient les Heures ; mais la plupart ne se contentaient pas de se rendre au chœur au moment prescrit, elles y arrivaient longtemps à l'avance et y passaient souvent les nuits entières. Faibles, infirmes, âgées, elles ne regagnaient jamais leur humble couche, après Matines, et persévéraient dans l'oraison jusqu'au lever du jour.

« Elles affligeaient leur corps de différentes manières, surtout pendant le temps de l'Avent et du Carême, au moyen de verges armées d'épines, de cordes, de courroies et de chaînes de fer. Elles s'en frappaient impitoyablement, et se déchiraient avec une sainte cruauté.

La table conventuelle était d'une frugalité exemplaire ; néanmoins bien des Sœurs, non contentes de l'abstinence prescrite par la Règle, en augmentaient encore les rigueurs. Les unes renonçaient au sel et au vin, les autres ajoutaient de l'eau à leur nourriture pour lui ôter toute saveur ; d'autres refusaient de prendre leur part des mets agréables au goût.

« Plusieurs portaient de rudes cilices, des cordes très dures, des ceintures armées de clous, des chaînes fermées au moyen de cadenas, et malgré les blessures profondes que produisaient ces instruments de torture, rien ne trahissait leurs souffrances ; elles restaient calmes, sereines et toujours pleines de douceur envers leurs compagnes.

Une Sœur tombait-elle malade, les autres s'empressaient de remplir l'office d'infirmières, et, alors, malgré leur amour du silence, elles prodiguaient volontiers des paroles d'encouragement et de consolation.

III. — Dieu récompensa magnifiquement le zèle et la fidélité des humbles filles de saint Dominique, en multipliant au milieu d'elles les phénomènes mystiques de l'ordre le plus élevé. Parmi les âmes privilégiées, qui jouirent à Unterlinden de ces glorieuses manifestations de la grâce, figure Agnès de Herckenheim, l'une de ces deux fondatrices dont nous retraçons la vie. Elle ne cessa d'être pour ses compagnes un modèle accompli de dévotion et de piété. Les aimant d'une affection pure et, pour ainsi dire, maternelle, elle s'employait de toutes ses forces à leur avancement spirituel, et ses prières énergiques, semblables à un bouclier, les protégeaient contre les traits de l'ennemi. Elle se conserva dans une telle innocence, qu'au dire de ceux qui l'ont connue, jamais elle ne commit de péché grave.

Dieu, qui aime à verser ses grâces dans les cœurs purs, répandit d'insignes faveurs sur son humble servante. Une Sœur, confidente des secrets de sa conscience, la vit plusieurs fois ravie en extase. Dix ans avant sa mort, Agnès reçut, de la bouche même de Jésus, qui lui apparut, l'assurance du pardon de ses péchés et de son salut éternel. Bien plus, chaque jour, par un secret et suave murmure au fond de son âme, le bon Maître daignait l'avertir qu'aussitôt le pesant fardeau de la chair déposé, son esprit, par un libre essor, s'envolerait aux royaumes étoilés.

Dans les derniers temps de sa vie, Dieu lui envoya de grandes douleurs; elle les supporta avec une patience inaltérable. Si la souffrance lui laissait quelques heures de relâche, Agnès priait et chantait de beaux cantiques, ou elle s'adressait à Jésus avec tant de confiance, qu'elle semblait le voir des yeux du corps. « Mon bien-aimé, disait-elle, vous êtes mon père et ma mère, mon frère et ma sœur; vous êtes tout ce que j'aime et tout ce que je désire ! »

L'avant-veille de la mort d'Agnès, une religieuse entre dans sa chambre après Matines, et lui trouvant une expression de joie céleste, elle l'interroge pour en savoir la cause. « Ah ! répond la malade, le visage brillant comme celui d'un séraphin, Notre-Seigneur et Notre-Dame sont venus près de moi et m'ont promis que jamais je ne serais séparée d'eux ! »

Le lendemain, la même Sœur, qui recevait cette confidence, eut une vision. Il lui sembla que l'on cachait en terre, dans le cloître, une cassette ornée de pierres précieuses et remplie d'or très pur. Deux jours après, elle comprit le sens de cet avertissement, quand elle vit ensevelir en ce même endroit le corps de la Bienheureuse Sœur

Agnès de Herckenheim (1). Cette fidèle servante du Seigneur s'endormit de la mort des justes, un 1^{er} jour d'avril (2).

Quant à Sœur Agnès de Mittelheim, première Prieure de l'angélique monastère d'Unterlinden, nous ne savons rien des circonstances de sa mort. Mais on ne saurait douter que ses derniers moments n'aient répondu à l'ensemble d'une si belle vie (3).



La V. M. LOUISE DE DIEU,

*Professe du monastère de Sainte-Catherine de Sienne,
à Evora (*)*

(1641)

L OUISE atteignait à peine l'âge de onze ans, quand son père, Louis de Portugal, comte de Vimioso, et sa mère, Dona Jeanne de Castro y Mendonça, se séparèrent d'un commun accord, pour embrasser la vie religieuse dans l'Ordre de Saint-Dominique, le premier au couvent d'Almada, la seconde, à Lisbonne, au monastère du Très Saint-Sacrement. L'enfant, confiée d'abord aux soins de deux

(1) Catherine de Guebwiller écrit en tête du chapitre qu'elle consacre à cette Sœur : « De beata Sorore venerabilis memoriae nomine Agnete dicta de Herckenheim, hujus monasterii fundatrice. »

(2) On le sait par un des obituaires d'Unterlinden conservés à Colmar. — Cf. *Lettre de D. Pitra au R. P. Lacordaire*.

(3) L'une de ces deux Sœurs, probablement Agnès de Herckenheim, mourut en 1276. Voici, en effet, ce que disent, à cette même année, les Annales des Dominicains de Colmar, (Édition Gérard et Liblin, p. 50) : « *Soror Agnes ex primis quatuor quæ monasterium S. Joh. subtilia construxerunt, obiit.* » Suivant toute apparence, il ne s'agit pas ici d'Agnès de Mittelheim. L'auteur eût mentionné son titre de Prieure, comme il fait, à l'année 1281, pour Hedwige de Gundolsheim.

(*) Luc de Sainte-Catherine, *Quarta parte da historia de S. Domingos particular do reino de Portugal*. — Ce Dominicain portugais continua, au siècle dernier, l'histoire de l'Ordre en Portugal, commencée par les Pères Louis Cacegas et Louis de Sousa. Son travail comprend le cinquième et le sixième volume de cette histoire, dans l'édition récente parue à Lisbonne en 1866.

de ses tantes, dominicaines à Evora, revint ensuite auprès de sa mère à Lisbonne. Mais là on menait une existence rude et austère ; Louise n'y resta pas. Elle goûtait médiocrement ce spectacle continu des exercices de la pénitence, et son état maladif exigeait d'ailleurs des soulagements qu'on ne pouvait lui donner.

Rentrée dans le monde, la jeune demoiselle laissa un peu son cœur se prendre à l'amour de la parure. Cependant, inclinée au bien et douée d'une vive intelligence, elle lisait volontiers les livres de spiritualité, mais sans se proposer comme but pratique la réforme de sa vie. Le ciel ne tarda pas à lui ouvrir les yeux. Un jour, en particulier, la grâce divine l'éclaira si parfaitement, que Dona Louise résolut à l'instant même de réduire en cendres les autels élevés jusque-là dans son âme aux idoles de la vanité. Elle se mit à fréquenter les sacrements, à cultiver les fleurs du Rosaire, à rechercher la solitude, et recueillant bientôt le fruit de ses efforts, elle éprouva dans son oraison une suavité intérieure, qui la jetait parfois hors d'elle même et lui causait des extases.

De plus en plus attirée vers Dieu, la jeune fille se détermina promptement à embrasser l'état religieux. Son père et ses frères s'y opposèrent d'abord. Outre que Louise leur semblait trop faible de santé pour s'enfermer dans le cloître, ils désiraient lui voir accepter une alliance terrestre afin de conserver à leur maison sa noblesse et son importance. Un des premiers seigneurs du royaume la demandait précisément en mariage. Dona Louise, déjà fiancée dans son cœur à Jésus, n'avait garde de consentir à de tels projets. Elle répondit à toutes les propositions de ce genre qu'elle avait déjà fait choix d'un Epoux, le meilleur et le plus glorieux que sa famille pût souhaiter.

Après avoir triomphé des résistances de ses parents, Louise se demanda vers quel monastère elle se dirigerait. Sa préférence l'eût portée vers celui du Très Saint-Sacrement, dont la ferveur et les austérités, loin de l'effrayer comme autrefois, étaient devenues pour elle de puissants attraits. D'autre part, les religieuses du monastère de Sainte-Catherine de Sienna d'Evora où habitaient ses deux tantes la pressaient de venir prendre place dans leurs rangs. Mais un certain relâchement, qu'on avait laissé s'introduire dans cette maison, n'était pas de nature à lui attirer les cœurs généreux. Louise hésitait. Un songe mystérieux la tira de son indécision. Une nuit, pendant son sommeil, il lui semble apercevoir dans le monastère de Sainte-Catherine une troupe confuse qui s'enfuyait de part et d'autre, au

lieu de se rallier autour de l'image du Christ crucifié qui lui servait d'étendard. Comme elle considérait ce spectacle, une voix lui crie de remédier au désordre. Au même instant, une lumière intérieure l'éclairant sur le sens de cette vision, lui découvre que Dieu l'appelle à procurer par son zèle et par ses exemples la réforme de ce monastère. Peu de temps après, la fille du comte de Vimioso entrait à Sainte-Catherine d'Evora, et recevait, au jour de sa vêtue, le nom de Sœur Louise de Dieu, qui devait continuellement lui rappeler ce qu'elle voulait être.

II. — Devenue professe et plus tard maîtresse des novices, Sœur Louise ne cessa un seul jour de se distinguer par d'admirables vertus. Malgré la faiblesse de sa santé, son esprit de pénitence la faisait soupirer après les plus rudes macérations. Toutefois, aussi humble que mortifiée, elle couvrait toutes ses pratiques d'un voile impénétrable. Aux yeux moins attentifs elle était simplement une religieuse édifiante ; même la Sœur chargée de l'assister n'en connaissait pas davantage. Les tantes s'inquiétaient de la voir traiter son corps avec rigueur et il lui fallait dérober à leur sollicitude le secret de ses exercices. Un jour, trouvant son pauvre lit encore trop délicat, elle plaça quelques planches sous ses couvertures. La mortification était fort à son goût ; mais les bonnes tantes veillaient, les planches eurent bientôt disparu.

S'avisant d'un autre moyen, Sœur Louise obtint d'avoir dans sa cellule, une natte, sur laquelle, à l'insu de ses parentes, elle s'étendait la nuit pour prendre quelques heures de repos. Elle aggravait souvent les jeûnes des Constitutions, en se condamnant à des neuvaines entières au pain et à l'eau, en l'honneur de Notre-Dame et de sainte Catherine de Sienne.

L'oraison et la lecture des livres pieux faisaient ses délices, et son expérience à cet égard la mettait à même de fournir aux jeunes Sœurs d'excellents conseils pour s'appliquer avec profit à ces deux exercices. Après les Matines, elle restait au chœur en prière, jusqu'à ce que la crainte d'être surprise l'obligeât d'aller se reposer.

Son esprit de foi la rendait avide du travail de la sacristie, et la Sœur, régulièrement chargée de cette occupation, pouvait compter sur son aide en cas de besoin. Louise remplit d'ailleurs elle-même, quelque temps, l'office de sacristine, non sans recevoir parfois des assistances miraculeuses. Un jour, sa compagne s'aperçoit qu'il ne reste plus

d'huile dans les lampes du chœur. Il en fallait absolument pour les Matines de la nuit suivante ; elle court à la provision, plus une goutte ! Alors, tout en peine, elle se dirige vers Sœur Louise et lui dit son embarras. Celle-ci s'approche, elle examine une première lampe, elle la trouve garnie ; elle en prend une seconde, la lampe était pleine ; elle les passe toutes en revue successivement, toutes étaient approvisionnées, au point qu'elles purent éclairer pendant trois nuits, sans qu'il fût nécessaire de les garnir.

Notre pieuse Sœur soupirait continuellement après la patrie céleste. Voyait-elle mourir quelque religieuse, elle s'écriait avec une sainte envie : « La voilà déjà près de Dieu ! »

Non contente de travailler à son avancement dans la perfection, elle désirait beaucoup le progrès spirituel de ses Sœurs et de l'Ordre entier. Rien ne lui donnait de consolation, comme d'entendre dire que tel couvent de la Province, tel Frère ou telle Sœur de l'Ordre, se distinguait par sa ferveur et son zèle pour l'observance. Elle s'intéressait aussi vivement à la propagation de la Foi et de la religion chrétienne : tant elle était consumée de l'amour du prochain et du désir de voir Dieu glorifié !

Les religieuses l'écoutaient comme un oracle, et remarquaient l'assurance avec laquelle Sœur Louise annonçait certaines choses, qui ne manquaient jamais de se réaliser. On lui fit un jour observer ce singulier accord entre ses paroles et les événements. Pour empêcher qu'on vît là du surnaturel, elle répondit en plaisantant que le ciel lui avait départi assez d'intelligence. On doit, en effet, reconnaître qu'elle possédait un esprit supérieur, comme le montrent les ouvrages en prose et en vers sortis de sa plume. Mais tout son esprit n'aurait pu lui découvrir les secrets hors de portée de sa connaissance ; il appartenait à Dieu seul de les lui révéler.

Une nuit, comme elle priait au chœur, elle entend tout à coup un grand bruit, suivi d'un profond silence ; puis une voix claire retentit, elle entonnait avec tristesse la première leçon de l'Office des défunts. Sœur Louise comprit que quelqu'un était mort. Effectivement, elle sut plus tard qu'en ce même jour, son frère, don Ferdinand de Portugal, avait rendu le dernier soupir. La même chose lui arriva une autre fois, à l'occasion de la mort de son oncle, don Nuno Alvarès de Portugal, un des gouverneurs de ce royaume pour la Castille (1).

(1) Le Portugal était alors sous la domination des rois d'Espagne.

A ces faveurs, il s'en joignait d'autres non moins remarquables. La Très Sainte-Vierge Marie daignait lui apparaître, son divin Fils sur les bras, et, à cette vue, transportée de joie, la pieuse Sœur se répandait en affectueux colloques. Une fois même, comme jadis saint Jean Chrysostome et le B. Henri Suso (1), l'humble fille de saint Dominique put approcher ses lèvres de la source bénie où se désaltérait l'adorable Enfant Jésus. Longtemps encore après cette grâce insigne, elle sentait dans sa bouche une ineffable suavité, dont le souvenir demeura toujours gravé dans sa mémoire.

III. — Sœur Louise, on se le rappelle, avait reçu mission de réformer le monastère de Sainte-Catherine. Elle s'en acquitta avec un plein succès. Sa sœur, la V. M. Philippe, vint de la maison du Très Saint-Sacrement pour remplir la charge de Prieure. Elle-même fut maîtresse des novices. Unissant leurs efforts et bénies de Dieu, ces deux sages Mères parvinrent en peu de temps à rétablir la discipline régulière. A partir de cette époque, Notre-Seigneur combla de plus en plus sa servante de grâces et de lumières, comme elle-même le raconte au livre de sa vie.

Quelque temps après, il fut question de fonder un monastère de Dominicaines aux Indes orientales, dans la ville de Goa. Le P. Antoine Rangel, auteur du projet, jeta les yeux, sans hésiter, sur la M. Louise de Dieu, comme très capable de conduire à bonne fin cette entreprise. Il n'eut pas besoin de longs discours pour obtenir son consentement. Habitée à se sacrifier et à ne tenir aucun compte de sa faiblesse, elle accepta volontiers d'affronter les périls du voyage et d'aller s'exposer à l'influence peut-être meurtrière d'un climat étranger. Sa bonne volonté fut seule agréée, Dieu ne permit pas son départ.

Elle le regretta d'autant plus, que les religieuses la choisirent bientôt après pour l'office de Prieure. En vain elle résista, il fallut se soumettre et prendre en mains la charge difficile que lui confiait l'obéissance. L'humble Sœur s'en acquitta comme elle l'avait acceptée, en tremblant.

Il faut encore mentionner un autre sacrifice qui lui coûta beaucoup. Son confesseur, le P. Ferdinand Soeiro, lui commanda d'écrire le récit des grâces dont le ciel l'avait favorisée. Sœur Louise s'en défendit, autant que le lui permirent les droits sacrés de l'obéissance.

(1) Cf. *Act. SS.* Januar. t. III, p. 278 ; Ed. Palmé.

Elle présenta ses excuses, exposa ses raisons, gémit, supplia, tout fut inutile. Alors il lui vint à l'esprit de proposer un accommodement : elle consentait à écrire, mais à condition qu'il lui fût permis de raconter toutes les fautes de sa vie. Le confesseur savait que cette révélation n'était pas de nature à scandaliser, il accepta.

« Ce livre, dit le P. Luc de Ste-Catherine, se conserve encore
« au monastère d'Evora avec la vénération due à son auteur. On y
« voit, comme dans un miroir, la profonde humilité avec laquelle
« cette sainte Mère amoindrit ce qui est à son honneur, tandis qu'elle
« s'efforce d'aggraver et d'amplifier ce qui peut être pour elle un sujet
« de confusion ; tout cela, dans un tel style et avec une adaptation
« si naturelle des textes de l'Ecriture, que sa plume paraît conduite
« au souffle du Saint-Esprit. »

Pendant le priorat de notre V. Sœur, des faits extraordinaires montrèrent de quel crédit elle jouissait auprès de Dieu.

Un jour, une religieuse était gravement fatiguée et se croyant menacée d'une grande maladie, elle en éprouvait un certain trouble. La Mère Prieure reçut confidence de cette peine. « Ne craignez
« rien, répondit-elle aussitôt ; vous êtes nécessaire à la communauté,
« vous ne tomberez pas malade. Du reste, je vous le défendrais, au
« nom de l'obéissance. » La religieuse se mettant à rire, Sœur Louise reprit : « Vous riez ! Eh bien ! je vous ordonne de n'être pas malade. » Au même instant, cette Sœur ne ressentit plus rien.

Une autre religieuse était poursuivie d'une tentation, dont tous ses efforts ne parvenaient pas à triompher. Elle va trouver la V. Mère Prieure, lui manifeste sa peine et la conjure de lui obtenir de Dieu force et persévérance. La bonne Mère, touchée de compassion, lui promet le secours de ses prières. La nuit suivante, elle traita de cette affaire avec Dieu dans son oraison ; à partir de ce moment, la religieuse recouvra complètement la paix intérieure.

Sœur Louise, un jour, souffrait elle-même d'une violente douleur de tête que rien ne pouvait calmer. Mais ce qui l'affligeait davantage, c'était de ne pouvoir assister à l'Office du chœur, ni suivre les exercices de la communauté. Or elle pensait continuellement à la douce Vierge Marie, surtout depuis qu'il lui avait été donné de s'abreuver à la source très pure de son sein virginal. Sœur Louise la pria de venir à son aide. Aussitôt Notre-Dame lui apparut et appuyant un instant sur son cœur la tête de son enfant bien-aimée, elle la délivra sur-le-champ de toute douleur. « Voilà, ajoute le chroniqueur, comment Sœur Louise était l'amie de Notre-Dame. »

Une si belle vie ne pouvait être couronnée que par une sainte mort. Après une terrible maladie soufferte sans la moindre plainte, cette grande servante de Dieu approcha enfin du jour qui devait la réunir à son céleste Epoux. Sa seule peine, à ses derniers moments, était de ne pouvoir communier, les vomissements continuels y mettaient obstacle. Elle put toutefois jouir de cette consolation tant désirée. Pendant une interruption inattendue des effets de sa maladie, le saint Viatique lui fut apporté. Peu après, les vomissements recommencèrent, comme s'ils n'avaient cessé momentanément que pour permettre à la pieuse moribonde de recevoir une fois encore son Seigneur et son Dieu. Maintenant, plus rien ne la troublait : elle accueillit la mort avec une douce sérénité et rendit sa belle âme, au milieu des larmes de ses Sœurs, le 1^{er} avril 1641.



LE MÊME JOUR

122. — Au couvent de Santarem mourut de la mort précieuse des Saints le V. P. FERNANDO PIREZ.

Sa vocation à la vie religieuse fut un triomphe de la grâce. Don Fernando était noble, riche, entouré de parents fort considérés dans tout le royaume. Chantre de l'église de Lisbonne, il vivait dans l'abondance de tout ce que le monde peut donner de jouissances et d'honneurs. Déjà il avait atteint la vieillesse. Au cours de cette existence molle et délicieuse, à laquelle il s'abandonnait si doucement, une étrange nouvelle parvint tout à coup à ses oreilles : l'un de ses parents s'est retiré dans le cloître, on l'appelle en Religion Frère Gilles ! De l'état le plus fortuné au monde il est descendu à un degré extrême d'humiliation et d'abaissement, au point de n'avoir pas seulement embrassé la pauvreté, mais de s'être fait encore le serviteur des pauvres !

A cette nouvelle, le vieillard, touché, rentra en lui-même ; il se prit à considérer le néant de toutes les choses terrestres et songea aux cheveux blancs qui couvraient sa tête et lui donnaient un avertissement, auquel jusqu'alors il n'avait pas pris garde. Que d'années il avait perdues ! Et cependant il lui en faudrait bientôt rendre compte, et non-seulement des années, mais des heures et de chacun des moments de sa vie, et cela, devant le plus redoutable des juges ! Alors, il envoyait mille bénédictions au parent qui l'avait tiré, par son exemple, de cette funeste léthargie, et il formait le dessein d'aller le rejoindre dans le saint asile de la vie religieuse.

Hélas ! longue fut son indécision. Pour n'être pas accusé d'agir à la légère, il lui parut à propos de consulter sa famille.

L'opposition fut générale. Tous se plurent à lui représenter que sa faiblesse le rendait incapable de supporter les fatigues de l'état monastique, qu'il pouvait se sanctifier dans sa maison et en même temps faire du bien autour de lui, que les rentes n'excluaient pas la vertu, et qu'à l'âge où il était arrivé, il lui fallait des soins, un bon lit, une maison bien pourvue, des domestiques pour le servir, et des parents à son chevet.

Don Fernando ne comprit qu'une chose à ces beaux raisonnements, c'est que les contradicteurs de sa vocation cherchaient surtout leur intérêt propre, en se préoccupant fort peu du sien et moins encore de celui de Dieu. Faire surgir des obstacles, voilà le seul résultat qu'il avait obtenu en prenant ses proches pour confidents de sa résolution.

La grâce divine lui fit enfin briser toutes ces entraves, par lesquelles le monde s'efforçait de le retenir. Un jour, il vint, sans rien dire, au couvent des Frères-Prêcheurs de Santarem (1), et l'on fut bientôt étonné d'apprendre qu'il avait reçu le saint habit.

Transformé promptement en un autre homme, il commença à mener une vie austère, et ses progrès dans la perfection furent si rapides, qu'il acquit en peu de temps la réputation d'un grand serviteur de Dieu.

En 1223, on le voit dresser, avec le P. Sueiro Gomez, Provincial des Frères-Prêcheurs, et Garcia Ménendez, archidiacre de Braga, l'acte de réconciliation entre le roi de Portugal, Don Sanche II et l'archevêque de Braga (2).

Ouvrier de la dernière heure, Frère Fernando ne tarda pas à recueillir la récompense du généreux courage qui lui avait fait renoncer à tout sur le soir de sa vie. Elle fut magnifique. Mais laissons ici la parole au B. Gilles : « Après avoir, écrit-il au B. Humbert (3), mené quatre ans une belle et « sainte vie au couvent de Santarem, réduit à l'extrémité, il me fit venir, « moi, son parent. J'arrivai près de lui plutôt préoccupé du salut de son « âme que de son état corporel, et je lui demandai comment il se trouvait. « Alors il répondit : *Les portes de l'enfer sont fermées pour moi, je ne descendrai « pas en ce lieu.* Ce fut sa dernière parole. Quand il eut expiré, le Prieur pleura, moi je riais. Les Frères récitaient le psaume qui commence par ces

(1) D'après Sousa (*Libro I da Historia de S. Domingos*, cap. xxviii) c'est au couvent de Montejunto qu'il serait entré dans l'Ordre. Mais ce couvent n'a pas existé, comme le prouve un des collaborateurs de Mamachi. — Cf. *Ann. Ord. Præd.* mss. ad ann. 1222 ; Arch. génér.

(2) On peut lire cet acte dans Sousa (*Libro I, Cap. xxi*). Il y est dit de Fernando Pirez : *olim Cantoris Ulixbonensis*, ce qui prouve qu'à cette date il avait déjà quitté le monde.

(3) *Vitæ Frat.* p. V, c. III.

« mots : *Seigneur, ne m'accusez pas dans votre colère* (1), moi je disais: *Louez le Seigneur, habitants des cieux* (2). Et comment ne pas me réjouir, en voyant un homme échappé à tant de richesses et de délices acquérir en peu de temps cette grâce d'entrer dans la vie éternelle à l'heure même de la mort? L'assurance de l'âme au moment suprême de la séparation est en effet l'annonce de l'éternelle récompense. »

Cette mort digne d'envie eut lieu un 1^{er} avril, comme l'atteste l'obituaire du couvent de Sainte-Croix de Coïmbre. On ignore l'année précise; c'est sans doute l'une des deux ou trois qui suivent 1223, puisqu'à cette dernière date, il était déjà religieux et qu'il vécut seulement quatre ans sous l'habit de Frère-Prêcheur. — (Sousa.)

12.. — Au même couvent de Santarem, un Frère, appelé aussi FERNANDO et surnommé DE JÉSUS, par Sousa, mourut après une longue maladie et de cruelles souffrances. Pendant les funérailles, on lui vit le visage tout resplendissant, comme l'attestèrent ceux qui portaient son corps.

Plus tard, il apparut à l'un de ces derniers pendant son sommeil. Celui-ci lui demandant s'il n'était pas mort : « Je suis mort à la vie corporelle, » répondit Fernando, mais mon âme est vivante. » Alors ce Frère lui dit : « Qu'en est-il de Frère Diégo? » Frère Diégo était décédé vers ce temps. L'apparition repartit : « Le Vendredi Saint prochain, il entrera au Ciel. — Comment a-t-il mérité d'être retenu au Purgatoire? — Par la vaine gloire à laquelle il se laissait aller en chantant. »

Le même Frère désira encore connaître ce qu'il en était des autres Frères défunts. « Ils sont bien, répliqua Fernando; car les Frères qui meurent dans l'Ordre sont sauvés; la sainte Vierge les assiste au moment de leur mort. — Et comment savoir que vous dites vrai? — A ce signe: le prochain dimanche des Rameaux, vous ne sonnerez pas la cloche et vous ne ferez point la procession d'usage. »

Ainsi arriva-t-il. Au jour marqué, l'évêque jeta tout à coup l'interdit sur la ville et la prédiction se trouva pleinement accomplie. « Par là, dit le B. Gilles dans la relation de ce fait au Maître général, nous comprîmes que cette vision n'était pas un vain rêve, mais une réalité véritable. »

Ce Frère Fernando est-il le même que le précédent? — La continuation manuscrite des Annales de l'Ordre par Mamachi considère cela comme très probable (3), contrairement à Sousa qui voit ici deux personnages différents. — (*Vitæ Fratr.* Sousa.)

(1) *Domine, ne in furore tuo arguas me.* Ps. vi.

(2) *Laudate Dominum de cælis.* Ps. cxlviii.

(3) *Ad ann.* 1222. Arch. génér.

1373 — A Coblenz, le V. P. JEAN SZANDELAND, Profès du couvent de Cologne, Maître en théologie, et Inquisiteur général en Allemagne. Pour secondar son ministère, Innocent VI adressa lui-même une encyclique aux prélats et aux princes de ce pays, le 13 juillet 1353. Une vigoureuse répression protégea les fidèles contre les Bégards, et l'hérésiarque Berthold de Rorbach, livré au bras séculier, reçut le juste châtiment de ses blasphèmes.

Nommé d'abord évêque de Culm (1359), puis transféré au siège d'Hildesheim (1362), Jean Szandeland se démit bientôt pour échapper à la vie agitée que l'obligeaient à mener les incursions des princes de Brunswick. Il se retira près d'Urbain V, et le suivit à son retour en Italie. Mais le Pape le força d'accepter l'évêché de Worms, et peu après l'administration de celui d'Augsbourg (1369). Des émeutes soulevées parmi le peuple, les grands et le clergé, le décidèrent à laisser successivement les deux sièges, et il vint achever en paix ses jours à Coblenz, où son corps repose dans notre église, à droite du maître-autel (1^{er} avril 1373).

Pendant son séjour à Culm et à Hildesheim, le V. Père composa un ouvrage sur *l'Etat et les Devoirs des Cardinaux de la sainte Eglise Romaine*. Quelques passages empruntés au prologue feront comprendre la haute estime dont l'auteur jouissait à Avignon, et la force d'âme qu'il fallait alors pour travailler sans défaillance à la vigne du Seigneur.

« Le Roi des vertus, dit-il, s'élançant au combat contre les princes des ténèbres, revêtit un jour notre corps mortel, et pour remplir près des pécheurs la mission reçue de son Père, Il se choisit des disciples dont l'apostolat pût ramener les cœurs égarés au chemin de la vérité. Suivant cet exemple, le Vicaire de Jésus-Christ appelle les cardinaux à partager ses labeurs, soldats et athlètes courageux qui l'aident de leurs conseils contre les criminelles fureurs de l'esprit apostat.

« Parmi eux se distingue Pierre, évêque de Préneste, illustre ornement du Sacré-Collège, qui prend une grande part comme vice-chancelier à la sollicitude pontificale (1). Or, comme il était à mon égard un père très-dévoué, et un protecteur, il eut connaissance d'un opuscule composé ou plutôt compilé par moi sur l'état et le pouvoir des évêques. Aussitôt, dans le langage doux et onctueux qui lui était habituel, il me pria d'écrire aussi sur le cardinalat. Ses désirs étaient un ordre.

« Mais, au moment de commencer, je ne vis autour de moi que batailles à livrer... Je le savais, en effet, en expliquant les influences célestes..., les mœurs des animaux, les origines des âmes..., on suscite moins d'envieux, qu'en décrivant la variété des actes humains, leurs qualités, les écarts des vices et le juste milieu des vertus, surtout si on applique ces principes à un état particulier. Ainsi, mon esprit hésitait entre ces divers sentiments, quand, au

(1) Il s'agit du Cardinal Pierre Desprez de Montpezat, qui fut quelque temps Archevêque d'Aix.

souvenir de la bonté de mon père, je perdis la crainte de courir au hasard, de frapper dans le vide, de semer parmi les épines de la détraction.

« La seconde partie était terminée, quand, hélas, une lugubre nouvelle frappe mes oreilles, et me blesse jusqu'au fond du cœur. Mon maître, mon protecteur insigne, mon père affectueux, mon ami fidèle, ce gardien de la justice et de la vérité, le cardinal de Préneste venait, disait-on, de m'être enlevé (1). Mort cruelle qui n'épargne ni les serviteurs abandonnés, ni les enfants orphelins, ni les amis désolés, ni même l'Eglise universelle ! Douleur commune, capable d'arracher des larmes à tous, mais à moi principalement et à ceux qui comme moi n'avaient qu'un cœur et qu'une âme avec le pieux cardinal ! En lui je perdais un père et un maître, un protecteur et un ami.

« Le chagrin retint longtemps ma main suspendue sur l'ouvrage commencé, mais je reçus enfin consolation de Celui qui s'appelle le Consolateur des affligés. Comme autrefois David donnant à la maladie de son fils des larmes qu'il refusait à sa mort, je résolus, pour ne pas résister à la divine volonté, de reprendre et d'achever mon œuvre, et je me confiai au Seigneur qui ouvre les lèvres des muets, et rend éloquente la langue des ignorants. »

Ce traité existait encore manuscrit au temps d'Echard (2). Mais on ne peut retrouver l'opuscule sur l'*Etat des évêques*. Un traité sur la Trinité, et un volume de sermons composés par le P. Jean Szandeland, sont également perdus. — (Echard. *Bull. O. P.*, II.)

1562 — Au Guatémala, s'endormit pieusement dans le Seigneur le V. P. PIERRE DE ANGULO, fondateur et premier évêque de la ville de Vera-Paz.

Il avait quitté Burgos, sa patrie, en 1524, pour se rendre en Amérique avec plusieurs autres jeunes gens, à la recherche de la gloire et des richesses. Mais, touché de la grâce, et cédant à de plus nobles attrait, Pierre s'était bientôt présenté à notre couvent de Mexico, pour y embrasser la vie religieuse. Ses études terminées, le zélé Frère-Prêcheur put s'appliquer aux œuvres du saint ministère. Conduit d'abord au Pérou par Frère Barthélemy de Las Casas, il n'y resta que peu de temps et vint ensuite évangéliser le pays de Nicaragua, dans l'Amérique centrale. Là, ses exemples et son ardente parole opérèrent de nombreuses conversions.

Déjà précédemment quelques prodiges avaient préparé les cœurs. Un jour, les idolâtres voulurent brûler une croix plantée jadis par les missionnaires ; jamais ils n'en vinrent à bout. Ailleurs, on tenta de renverser une autre croix : les téméraires qui étendirent une main sacrilège sur ce signe du

(1) En 1561, huit cardinaux moururent de la peste qui ravageait alors le midi de la France. — (Raynald. *Ann. eccl.*)

(2) Fonds Colbert, n° 2089.

salut, furent soudainement atteints de la peste et bientôt emportés par le mal.

A la suite de ces faits et d'autres semblables, les Indiens s'étaient mis à respecter la croix ; ils la plantèrent même à l'entrée de leurs cases, en signe de vénération. Avec ces dispositions, la tâche du missionnaire, on le comprend, devenait facile et les fruits furent abondants.

Après ce premier apostolat, le P. Pierre de Angulo passa au Guatemala, vers 1540, en compagnie des Pères Jean de Torrès et Matthieu de la Paix. Leur zèle y fut couronné d'un éclatant succès.

Il y avait en ce pays un peuple extrêmement belliqueux, que les Espagnols n'avaient pu encore soumettre : la contrée habitée par ces Indiens avait même été appelée Terre-de-Guerre. Les Dominicains, sans autre arme que la douceur de la parole évangélique, en firent pacifiquement la conquête. Accueillis d'abord avec défiance, ils virent les indigènes renoncer peu à peu à leurs préjugés et eurent enfin la joie de leur conférer le saint baptême. Mais, non contents de les rendre chrétiens, ils entreprirent d'en faire aussi des hommes civilisés. Il fallait pour cela les arracher à leur existence de vagabondage à travers les forêts, les grouper en bourgades et les plier aux habitudes d'une vie commune et sédentaire. Leurs efforts réussirent. Après les avoir réunis dans des villages, ils organisèrent un gouvernement, établirent des chefs choisis parmi les Indiens et composèrent une législation simple et appropriée à leurs besoins. De leur côté, ces tribus, auparavant indomptables, se placèrent d'elles-mêmes sous la protection de l'Espagne et consentirent à payer un tribut, pourvu qu'on leur garantît la liberté. Le roi ratifia plus tard tous ces arrangements.

Les Dominicains donnèrent à ce pays le beau nom de Vera-Paz (Vraie-Paix), confirmé ensuite par autorité royale et conservé jusqu'à nos jours. Une ville fondée à cette époque reçut aussi le même nom.

Le christianisme ne cessa de se développer au Guatemala, et les Frères-Prêcheurs s'y multiplièrent tellement, qu'en 1551, le Chapitre général de Salamanque y érigeait une nouvelle Province, sous le vocable de S. Vincent. En même temps, on décidait la fondation d'un couvent à Vera-Paz et le R^{mo} P. Roméo de Castiglione lui donnait pour premier Prieur, l'apôtre du Guatemala, le P. Pierre de Angulo.

Neuf ans après, la ville de Vera-Paz devenait le siège d'un évêché, sur la demande de Charles-Quint, et notre V. P. Pierre en était nommé le premier titulaire. Mais il mourut, avant d'avoir reçu ses bulles, le 1^{er} avril 1562.

Il laissait la réputation d'un religieux exemplaire et d'un homme de grande sainteté. Les historiens rapportent encore cette particularité remarquable, que, pour étudier même en voyage, il portait toujours sur lui une partie ou l'autre de la Somme de saint Thomas. — (Remezal.)

139. — A Orvieto, mémoire de Sœur DANIELLE, généralement appelée Bienheureuse. Peu de temps après sa mort, le B. Thomas Caffarini et Frère Barthélemy de Sienne, qui pouvaient l'avoir connue, lui donnent déjà ce titre glorieux dans leur histoire des origines du Tiers-Ordre (1). La chronique insérée après les Constitutions, dans l'édition de 1505 et les suivantes, lui consacre un éloge magnifique. « Cet Ordre, dit-elle (le Tiers-Ordre de la « Pénitence), compta en divers temps beaucoup de Sœurs très ferventes et « honorées du don des miracles. Il faut mentionner en premier lieu deux « Vierges illustres et innocentes de la ville d'Orvieto, la B. Jeanne et la « B. Danielle, dont la vie et la mort furent signalées par des prodiges. » Le nom de notre Sœur figure également au catalogue des saintes dominicaines, placé autrefois à la suite du martyrologe. Enfin parmi beaucoup d'écrivains qui l'appellent Bienheureuse, qu'il suffise de citer le P. Mamachi, le célèbre auteur des Annales de l'Ordre (2).

Chose étrange ! Malgré l'éclatante vénération attachée à son nom, Sœur Danielle ne possède point d'histoire. Les auteurs dominicains la mentionnent au milieu de nos autres illustrations ; mais de notice, aucune. Par bonheur, cette pieuse Tertiaire fut liée d'une étroite amitié avec sainte Catherine de Sienne, et dans la correspondance de cette dernière, on trouve quatre lettres adressées à sa fille spirituelle d'Orvieto (3).

C'est à cette source, d'une authenticité incontestable, que nous puisons le peu de renseignements qu'il nous a été possible de découvrir sur cette Sœur.

La première lettre semble faire croire que Danielle était supérieure de la Fraternité d'Orvieto. Sainte Catherine lui enseigne à reprendre le prochain avec prudence et délicatesse, et à ne pas le croire facilement coupable. Pour la mettre en garde contre une des causes ordinaires de nos manquements à la charité, elle lui signale l'erreur de ces personnes spirituelles, qui prétendent obliger tout le monde à passer par le même chemin.

La seconde lettre nous apprend avec quelle ferveur Sœur Danielle s'était engagée dans la voie du service de Dieu. A force de suivre son attrait pour la mortification, notre généreuse Tertiaire avait porté préjudice à sa santé et s'était vue contrainte de renoncer à ses exercices.

Cette nécessité l'affligeait. Encore peu instruite des voies spirituelles, elle s'imaginait ne pouvoir tendre à la perfection sans les pratiques de la pénitence corporelle. Informée de cet état, S. Catherine lui écrit une sorte de traité sur la discrétion et l'invitant à voir dans la pénitence un moyen

(1) Cet écrit fut composé vers 1402. Le sénateur Flaminio Corneli l'a reproduit en 1749, dans son ouvrage : *De Ecclesiæ Venetæ antiquis monumentis*.

(2) *Ann., O. P.*, p. 254.

(3) Cartier, *Lettres de sainte Catherine de Sienne*, 111, 64-91.

plutôt qu'un but, elle lui apprend à faire résider la perfection non dans le châtement du corps, mais dans l'immolation de la volonté. « Ma chère et « bien-aimée fille, écrit-elle, ma sœur dans le Christ le doux Jésus, il ne « t'est pas arrivé comme à moi d'être pleine de défauts, et de choisir « malheureusement la voie commode au lieu d'en prendre une pénible ; « tu as voulu ruiner la jeunesse de ton corps pour qu'il ne se révoltât pas « contre ton âme ; tu as embrassé une vie si rigoureuse, qu'elle paraît « sortir de l'ordre de la discrétion... Mais je veux et je te demande que « nous prenions pour fondement l'amour de la vertu. Renonce à ta volonté, « exécute ce qu'on te fait faire, crois plus aux autres qu'à toi-même. Si tu « te sens faible et infirme, prends tous les jours la nourriture nécessaire « pour réparer tes forces. »

Dans une autre lettre, S. Catherine console encore sa chère fille à l'occasion d'une peine dont celle-ci lui avait fait la confidence : « Tu m'as écrit, « et j'ai compris par ta lettre que c'était pour toi une épreuve non petite, « mais peut-être plus grave que toutes les autres, de te sentir, d'un côté, « appelée intérieurement de Dieu à des choses nouvelles, et de l'autre, de « voir ses serviteurs s'y opposer. Je te plains beaucoup ; je ne connais pas « de peine plus grande que d'être ainsi partagée entre la crainte de résister « à Dieu et le désir de faire la volonté de ses serviteurs... Perds-toi entiè- « rement toi-même, et plus tu te perdras, plus tu te retrouveras. Dieu ne « méprisera pas ton désir ; il t'enseignera ce que tu dois faire, et éclairera « celui auquel tu es soumise, pour que tu agisses par son conseil. »

Sœur Danielle avait manifesté à sa bienheureuse maîtresse l'intention d'aller à Rome, sans doute pour vaquer plus librement au soin de sa sanctification. Mais des obstacles ne lui permettant pas encore d'exécuter ce dessein, Catherine l'exhorte à la patience : « Pour ton désir de quitter la maison et « de venir à Rome, abandonne-le à la volonté de ton Epoux. Si c'est ton « honneur et ton salut, il t'en donnera le moyen. »

Nous ne savons si, plus tard, Sœur Danielle se rendit à Rome, comme elle le souhaitait. Ce qui n'est pas douteux, ce sont les progrès constants qu'elle réalisa dans la perfection, grâce aux conseils et aux prières de sa directrice et amie, la Vierge séraphique de Sienne. A défaut du témoignage des historiens, une chose suffirait à nous en convaincre, cette réputation de sainteté, qui sauva d'un complet oubli le nom de la Bienheureuse Danielle d'Orvieto.

.... — A Colmar, au monastère d'Unterlinden, vivait une Sœur converse nommée AGNÈS (1), autrefois adepte de l'hérésie luthérienne, d'après un historien (2). Modèle d'humilité, de douceur et d'obéissance, elle se plaisait à

(1) Suivant une inscription de 1687, le nom de cette Sœur était inconnu. C'est sur la foi de l'auteur des *Mystiques d'Unterlinden*, que nous l'appelons Agnès.

(2) Hunkler, *Geschichte der Stadt Colmar*, p. 229.

remplir les plus bas emplois du couvent. Mais le travail et les occupations extérieures ne lui faisaient jamais perdre de vue la sainte présence de Dieu. Silencieuse et recueillie, sa vie était une prière ininterrompue. Sans cesse occupée à méditer la Passion de Notre-Seigneur, elle versait d'abondantes larmes, en se représentant les cruelles souffrances qu'il endura pour notre salut, et ce touchant souvenir la pénétrait d'une douleur si vive, qu'elle en vint à ne pouvoir plus arrêter ses regards sur l'image de Jésus crucifié. Chaque fois qu'elle passait devant une croix, on la voyait abaisser son voile.

Un jour, le Provincial d'Allemagne tenait le chapitre des Sœurs. Il apprend que notre pieuse Agnès ne levait jamais les yeux sur l'image du Sauveur en croix. Cette faiblesse lui paraissant excessive, il en fait des reproches à l'humble religieuse, tout en louant la tendre compassion qui l'inspirait. Pour pénitence, il lui ordonne d'aller s'agenouiller devant un crucifix qui se trouvait dans la salle même du chapitre et de considérer attentivement ce spectacle d'un Dieu immolé sur la croix.

Agnès obéit. Au bout de peu d'instant, un cri étouffé s'échappe de ses lèvres, et on la voit s'affaïsser sur elle-même. Les Sœurs se précipitent pour la relever. Elle était morte d'amour et de douleur, aux pieds de Jésus !

On l'ensevelit à l'endroit même où elle avait exhalé son dernier soupir et on éleva un monument pour perpétuer le souvenir de cette mort extraordinaire.

Ce monument fut renouvelé en 1687, par les ordres du V. P. Antonin Massoulié, alors visiteur en Alsace, et on y grava l'inscription suivante qui rappelle l'histoire étonnante de Sœur Agnès :

*In hoc tumulo conditur piissimæ sororis corpus
Cujus nomen latet, quæ cum a Crucifixi imagine
Avertere oculos cogereetur ne conficeretur gravissimo
Dolore et amore quo ex aspectu vulnerum Christi vulnerabatur,
Jussa a Provinciali in capitulo intendere oculos in
Crucifixi imaginem momento dolore et amore confecta,
Interiit in eodemque loco sepulta est.
Sponsa trahi fixum Sponsum dum jussa videret,
O amor ! o dolor ! oh ! morior ! tua vulnera, sponse,
Conde, ait, oh ! morior ! Sic fata, dolore et amore
Hostia cæsa cadit, mortem pro morte rependit
Et Sponsi pedibus terras extincta reliquit.*

Posuit R. A. P. Antoninus Massoulié, Ord. Præd. Provinciæ Tolosanæ strictioris observantiæ Ex-Provincialis et per Alsaciam commissarius. Anno 1687, die 24 Maii (1).

(1) Cette inscription avait-elle été remplacée par une autre ? Hunkler rapporte qu'au moment où la révolution française éclata, on lisait ces paroles sur la tombe de Sœur Agnès : *Hanc extinxit amor ! Fortis ut mors dilectio !* — *Geschichte der Stadt Colmar.*

Lors de la dispersion des Dominicaines d'Unterlinden à la grande Révolution, l'une des religieuses, Gertrude Daut, en religion Sœur Vincent, se retira dans la famille de ses neveux Mangold, à Colmar, et y demeura jusqu'à sa mort en 1834. En se réfugiant chez ses parents, elle leur porta plusieurs objets, tableaux et meubles, provenant du couvent, et en particulier, le crucifix au pied duquel la Sœur Agnès, de sainte mémoire, était morte de douleur et d'amour. — (*Mystiques d'Unterlinden.*)

1668 — A Paris, au monastère de la Croix, mourut dans une grande innocence la dévote Sœur MARIE-THÉRÈSE DE JÉSUS.

A l'âge de quatre ans, elle entendit parler des avantages et de l'excellence de la vie religieuse. Aussitôt elle conçut un vif désir de se donner entièrement à Dieu et d'aller rejoindre sa tante, la V. M. Marguerite de Jésus, fondatrice du monastère de la Croix à Paris. Sa mère, madame de Roquette, la conduisit en cette ville peu après avec Marguerite, sa sœur aînée, alors âgée de neuf ans. Ces deux enfants ne souhaitaient rien tant que leur admission dans un monastère. Durant le voyage, une personne offrit à Marie-Thérèse une bague et de l'argent, comme pour l'engager à quitter son dessein. Celle-ci repoussa cette offre, protestant qu'elle n'aspirait qu'au bonheur d'entrer en Religion.

Enfin on arriva à Paris. Au parloir, plusieurs autres Sœurs se présentent en même temps que la V. M. Marguerite pour saluer madame de Roquette. La petite Marie-Thérèse indique aussitôt quelle est sa tante, bien qu'elle ne l'eût jamais vue et que rien ne pût la lui faire connaître.

Pendant cette première entrevue, un frère des deux jeunes filles, les prenant par la main, sort du parloir. Un instant après, madame de Roquette voit apparaître Marie-Thérèse et Marguerite de l'autre côté de la grille au milieu même des religieuses. Elles viennent toutes rayonnantes de joie, saluer leur mère et lui faire leurs adieux. Cette dame, qui ne s'attendait pas à une séparation si soudaine, fut toute surprise; elle laissa néanmoins ses deux chères enfants suivre l'attrait qui les portait avec tant de force vers la maison de Dieu.

Sous la direction des Sœurs, Marie-Thérèse se montra si dévote et si recueillie, qu'à l'âge de huit ans, on l'admit à faire sa première communion. Quant à recevoir le saint habit, il lui fallut attendre encore quelques années.

Devenue enfin fille de saint Dominique, elle mit toute son ardeur à s'avancer dans la vertu. Son humilité principalement répandait un doux éclat. Un jour, la reine Anne-d'Autriche vint au monastère, après la mort de la M. Marguerite de Jésus qu'elle aimait beaucoup. Elle exprima le désir de voir les deux nièces de la vénérable défunte. Sœur Marie-Thérèse, qui redoutait quelque louange, se cacha si bien qu'on ne put la trouver.

Cette fervente religieuse eut bientôt achevé le travail de sa sanctification, et Notre-Seigneur, jaloux de la placer promptement dans son paradis, la retira de cette vie, à peine âgée de trente ans, le 1^{er} avril 1668. — (*Ex rel. fidei.*)



II AVRIL

Le V. P. SAMUEL DE CASACALENDA
Profès du couvent de Saint-Dominique de Monopoli ()*
(1652)



U moment où le peuple de Naples massacrait le prince de Massa, durant l'émeute de 1647, deux jeunes gens fuyaient vers Monopoli pour éviter les horreurs de la guerre civile. Peu en harmonie avec leur caractère, la vie agitée des camps, surtout la lutte armée entre concitoyens, leur inspirait un dégoût irrésistible. L'un d'eux, nommé Joseph Ventrone, natif de Casacalenda, suivait à Naples depuis plusieurs années les cours de droit civil et de droit canon. Il devait même prochainement recevoir le titre de docteur. Au lieu de rentrer à Casacalenda, dont le séjour offrait peu de sécurité, Joseph Ventrone se retira dans la famille de son condisciple à Monopoli.

Notre jeune étudiant continua chez les Romanelli sa vie pure et édifiante. Il montra surtout une grande dévotion pour Notre-Dame du Rosaire, qui alluma bientôt dans son cœur la noble ambition de servir Dieu très parfaitement. L'église des Frères-Prêcheurs de Monopoli, consacrée à saint Dominique, avait ses préférences ; il y passait de longues heures, absorbé dans la prière. Au spectacle de sa modestie et de sa piété, le P. Michel Maraffa, Maître des novices, se sentit vivement touché, et résolut de lui parler à la première occasion.

Un jour il l'aborde, et en causant avec lui des choses de la vie spirituelle, il l'entretient de la paix et de la sécurité que procure l'état religieux. Son pieux interlocuteur l'écoute avec plaisir, mais, jugeant

(*) *Diario.*

des observances dominicaines d'après l'habit extérieur et la douce joie des Frères, il déclare qu'un Ordre plus austère répond mieux aux aspirations de son cœur. En expiation de ses péchés, il veut, dit-il, s'adonner à tous les exercices de la pénitence ; il se retirera dans un ermitage ou sera capucin. L'habit rude et pauvre, la grosse corde à nœuds, la nudité des pieds l'attirent puissamment.

« Vous désirez des macérations ? reprend le P. Maraffa. Qu'à cela « ne tienne ! Vous trouverez abondamment dans la Religion de saint « Dominique de quoi satisfaire votre attrait. » Et il lui énumère en quelques mots les principales austérités des Frères-Prêcheurs. Ebranlé, mais encore indécis, Joseph Ventrone demanda le livre des Constitutions avec un délai pour examiner et réfléchir.

Quelques jours après, certain que l'Ordre de saint Dominique ne le cédait à aucun autre sous le rapport de l'austérité, il en sollicita l'habit, mais il ne put le recevoir que le 3 octobre 1648.

Joseph Ventrone fut désormais appelé Fr. Samuel de Casacalenda. Lorsque le Père Maître des novices le conduisit au noviciat pour lui faire prendre le reste des habits religieux, il apprit avec étonnement que le fervent jeune homme portait un cilice qui lui couvrait presque tout le corps.

II. — La communauté ne tarda pas à connaître qu'elle possédait un trésor. Fr. Samuel l'édifia profondément, surtout par sa modestie. Lui commandait-on de lever les yeux, il obéissait à l'instant, mais bientôt, comme attiré par une force invisible, il les ramenait de nouveau vers la terre. Aussi, quels progrès dans la contemplation des choses célestes ! Toujours on le voyait doucement occupé de la présence de Dieu. Changements d'exercice, promenades dans la campagne ou à travers les rues de la ville, rien ne gênait l'application de son esprit.

Pour lui le moindre signe du supérieur était un ordre de Dieu même. Au réfectoire, tous remarquaient sa mortification et son recueillement. Le Père Maître suivait, d'un œil attentif, les opérations de la grâce en cette âme généreuse, et en remerciait le Seigneur avec effusion. Pendant son noviciat, ajoute le P. Marchese d'après une relation du confesseur, Samuel prit comme doyen une part active au gouvernement des Frères. Il leur donna même plusieurs conférences spirituelles, en présence du Père Maître, qui s'absenta parfois à dessein pour lui laisser plus de liberté. A la suite de ces instructions, le noviciat paraissait tout renouvelé.

Désireux de vaquer à la prière pendant l'heure qui précède Matines, le Frère contracta l'habitude de se recommander à son Ange gardien, et celui-ci le réveillait avec exactitude au moment convenu. Une nuit, il entend une voix qui lui dit : « Allez au chœur, Frère Samuel, et « marquez les Psaumes ; vous vous êtes trompé. » Alors versiculaire, le Frère avait, la veille au soir, marqué l'Office dans les livres de chœur. Malgré cet avis, Fr. Samuel, se croyant en règle, hésitait à obéir. De nouveau, la voix retentit ; elle indiqua même les signets mal placés. Vérification faite, le Frère reconnut sa faute, et remercia son bon Ange. Parlant plus tard aux novices de la dévotion à l'Ange gardien, il raconta ce trait en s'efforçant de leur cacher le nom du Frère favorisé d'une telle grâce. Mais, malgré ses précautions, il se trahit. Alors il s'empressa d'ajouter que Dieu peut accorder ses dons gratuits même aux plus grands pécheurs.

Fr. Samuel aimait à rendre service, et c'est dans une de ces occasions où se déployait son dévouement qu'il semble avoir contracté les germes de sa dernière maladie. Un novice atteint de phtisie avait été confié à sa fraternelle sollicitude. On recommanda bien au généreux infirmier de ne pas trop l'approcher, mais la charité l'emporta souvent sur la prudence ; le Frère ne savait pas calculer en donnant de sa personne. Aussi, peu de temps après, on reconnut que la phtisie l'avait gagné lui-même, et consumait lentement ses forces.

Admis néanmoins à la profession, puis ordonné prêtre, le P. Samuel se rendit au couvent de Saint-Jean de Lecce pour étudier la théologie. Là encore, malgré les soins qu'on lui prodigua, le médecin le déclara gravement atteint, et prescrivit de le renvoyer à Monopoli. Le Prieur de Lecce écrivit une lettre aux supérieurs des divers couvents, que le P. Samuel devait trouver sur sa route. Il conseillait d'imposer au voyageur toutes les dispenses utiles, et de faire appel à son obéissance pour vaincre les attraites de son cœur mortifié. Il y ajoutait un long éloge du jeune religieux. La lettre fut remise ouverte au P. Samuel avec défense de la lire et ordre exprès de la présenter à tous les Prieurs. Tout fut ponctuellement exécuté, comme on l'attendait avec raison de sa vertu.

III. — L'obéissance apparaissait chaque jour en lui plus entière et plus forte. Au premier signal des exercices de communauté, le Père laissait toute occupation pour répondre sans tarder à la voix de Dieu. S'il priait, prosterné le visage contre terre selon sa coutume,

il se relevait, au premier coup de cloche, et sortait aussitôt, sans même prendre le temps d'ôter la poussière attachée à ses habits ou à son visage.

Un jour, après avoir averti un novice de sa prochaine profession, le Prieur se tourne vers le V. Père, et lui dit : « Vous, Père Samuel, il « faut songer à la mort et à la place que bientôt vous occuperez. « Désormais, quand vous viendrez prier devant le maître autel, « mettez-vous sur la pierre de la sépulture commune. » Ce que le Père pratiqua depuis très exactement.

Un autre jour, le P. Bernard de Monopoli, et le P. Samuel vaquaient aux exercices spirituels dans un endroit isolé du couvent. Le premier s'avise de poser une question à son compagnon qui n'avait pas encore récité Prime. La règle défendant de parler avant Prime, le P. Samuel se retire un peu à l'écart, récite son Office et revient tranquillement répondre au P. Bernard.

Sur l'ordre des médecins, il cessa d'assister à Matines, dormit sur un matelas, et usa de plusieurs autres adoucissements. Mais chaque dispense était pour lui une croix que l'obéissance seule l'aidait à porter. Souvent, lorsque le signal des Matines l'avait réveillé, il ne retrouvait plus le sommeil, tellement il regrettait de ne pouvoir suivre ses Frères au chœur.

Ayant appris la sainteté de sa vie, une pieuse dame demanda au P. Prieur de lui amener le P. Samuel, afin d'entendre de sa bouche quelques paroles d'édification. Mais durant la visite, celui-ci resta silencieux. Interrogé par cette personne sur la cause d'une si grande réserve, il répondit humblement : « Je me tais, Madame, parce que je « suis si misérable, que je ne saurais parler sans offenser Dieu. » Telle était la basse opinion qu'il avait de lui-même.

Les Frères aimaient à le considérer pendant qu'il célébrait le divin Sacrifice. Aux larmes qui coulaient de ses yeux, on jugeait de sa ferveur et des grâces abondantes que lui donnait Notre-Seigneur. Son respect pour la dignité sacerdotale était si profond, et il se faisait une idée si haute des dispositions requises en celui qui offre les saints mystères, qu'il eût désiré ne jamais gravir les degrés de l'autel. « Si j'y avais pensé en entrant en Religion, disait-il le jour « de son ordination, je n'aurais jamais demandé que l'habit de Frère « convers ! »

Il priaît un jour devant l'autel de Notre-Dame du Saint-Rosaire, lorsque le P. Bernard de Monopoli, se disposant à fermer la porte,

voulut faire sortir un séculier qui se trouvait encore dans l'église. Cet homme s'emporta et ce n'est qu'après une explosion de cris, d'injures et de menaces, qu'il finit par céder. Durant tout ce bruit, le P. Samuel n'avait pas même tourné la tête. On lui demanda pourquoi il n'était pas venu en aide au P. Bernard. « Quelle meilleure assistance pouvais-je lui donner, répondit-il, que d'implorer le Seigneur contre cet insolent ? »

Tout entier aux exercices de piété et à sa sanctification, le P. Samuel laissait la phtisie achever peu à peu son œuvre. Rien ne faisait prévoir une fin prochaine, le malade pourtant s'y attendait. Comme le P. Prieur voulait le contraindre à accepter une robe neuve, il répondit qu'il n'en avait pas besoin, devant bientôt partir. — « Et où allez-vous donc ? reprit le P. Prieur. — Dans l'autre vie. »

Peu de jours après, il reçut avec grande dévotion les derniers sacrements. Puis il entra en agonie, ou plutôt dans une sorte d'oraison paisible et fervente, au milieu de laquelle, assis sur son lit, et tenant à la main le cierge béni du Rosaire, il rendit enfin son âme au Seigneur, le 2 avril 1652.

Le peuple accourut aussitôt le vénérer, et mit ses habits en pièces pour avoir des reliques. Les Frères durent apporter d'autres vêtements, et à la grande surprise des médecins, ils n'eurent aucune peine à en revêtir le corps qui restait souple et maniable.

Sur ces entrefaites, une personne obsédée du démon se mit à crier tout à coup que le Père la tourmentait : un Religieux venait de lui appliquer en cachette un morceau de la chape du P. Samuel. Par le même moyen, une dame, nommée Anna, fut délivrée d'une fièvre qui la consumait depuis longtemps. Le Seigneur rendait ainsi témoignage à la sainteté de son Serviteur.





Le V. P. RAYMOND ROCCO

*Profès du couvent de Notre-Dame de la Santé,
à Naples (*)*

(1583-1655)

Si la ville de Naples n'est pas empourprée du sang de nombreux martyrs, dit Marchese, elle a du moins produit une multitude de lys, qui embaumeront éternellement le Ciel de leur doux parfum. C'est parmi ces derniers que brille d'un vif éclat le V. P. Raymond Rocco (1).

Né en 1583, à Letteré, de parents nobles, il reçut au baptême le nom du saint Patriarche d'Assise. Dès l'enfance, François fuyait avec soin les mauvaises compagnies pour ne pas contrister le cœur de Dieu. Et comme le juste se trompe s'il se croit lui-même sans péché, il multipliait les actes de contrition, afin d'entretenir en son âme une pureté parfaite.

Son confesseur lui avait conseillé de méditer le martyre de sainte Catherine d'Alexandrie, l'assurant qu'il obtiendrait par ce moyen de vifs sentiments de componction. Le jour de la fête de cette sainte, le docile jeune homme se rend à l'église de Saint-Eloi, et s'agenouillant à l'autel de la glorieuse martyre, il se met à contempler doucement ses admirables vertus. Bientôt, sous l'empire de la grâce, il sent son cœur se briser de douleur au souvenir de ses fautes ; ses larmes coulent en abondance, et malgré lui, il éclate en sanglots. A cette vue, les assistants s'approchent, mais il ne peut leur répondre ; un prêtre, ami de la famille, le questionne à son tour, et François Rocco lui dit à voix basse au milieu de ses larmes : « Je pleure, mon Père, à cause de mes péchés. » Le bon prêtre l'emmène

(*) *Diario.*

(1) Il ne doit pas être confondu avec un autre célèbre Dominicain, du même nom, mort à Naples, le 2 août 1772.

alors loin des regards curieux, et pendant deux heures, il est témoin de cette merveilleuse explosion de repentir.

A mesure que François s'appliquait davantage à la vertu, il se sentait pressé de monter plus haut dans la perfection, et cédant à l'attrait, il résolut enfin d'embrasser la vie religieuse. Mais quel Ordre choisir pour correspondre à l'appel de Dieu ? En vain, il visitait les églises des couvents de Naples ; il ne trouvait nulle part la lumière et la paix. Un jour, cependant, il entre par hasard dans l'église de Notre-Dame de la Santé, qui appartenait aux Dominicains. Prostrné aux pieds de Notre-Seigneur, il se laisse aller aux tendres effusions de son amour ; soudain une voix retentit au fond de son cœur, et lui dit : « C'est ici la demeure que je t'ai destinée, réunis-toi à mes serveurs. » François Rocco quitte l'église à l'instant, et frappe à la porte du couvent, pour demander le saint habit. Son obéissance aux ordres du divin Maître pouvait-elle être plus empressée ? Le P. Jean Léonard de Letteré, qu'il rencontra tout d'abord, le reçut avec bonté et lui donna de sages conseils.

Mais une pénible épreuve l'attendait au seuil même de la vie religieuse. Déjà les Pères du Chapitre l'avaient accepté, le jour de la prise d'habit était même arrêté, lorsque le P. Prieur fut sollicité de différer la cérémonie, sous prétexte qu'une infirmité cachée rendait peut-être le postulant impropre à l'état religieux. Ce retard imprévu et l'obligation de se présenter au médecin affligèrent vivement le jeune Rocco. Son ardent désir d'une vie parfaite triompha pourtant des alarmes de sa modestie, et le docteur ayant certifié le bon état de sa santé, il put recevoir, avec le nom de Fr. Raymond, les blanches livrées de l'Ordre de saint Dominique.

II. — Durant tout son noviciat, Fr. Raymond ne perdit jamais de vue qu'un religieux n'a de volonté que pour obéir, et il se considéra comme le plus misérable des serviteurs de Dieu. Ces deux pensées inspiraient toute sa conduite, et lorsque le Père Maître lui imposait un office vil et méprisable, il se réjouissait de pouvoir pratiquer ses vertus préférées, l'obéissance et l'humilité. Continuellement attentif à surveiller les mouvements de son intérieur, il ne connaissait à ses Frères aucun défaut. Leurs vertus seules avaient le privilège d'attirer son attention et d'exciter en lui une pieuse rivalité. Ainsi préparé, le V. Frère fit avec joie sa profession, qui le fixa pour toujours dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

Sans abandonner l'étude de la théologie mystique, pour laquelle Dieu lui accordait une grâce particulière, Fr. Raymond s'appliqua soigneusement à la philosophie et à la théologie scolastiques. Ses progrès rapides comblèrent de joie les supérieurs, et, malgré toutes les excuses que l'humilité du V. Frère leur opposa, ils lui ordonnèrent de se disposer au grade de Lecteur. Comme dernière objection, le Fr. Rocco allégua son ferme dessein de vivre et mourir dans l'Ordre sans aucune charge ni distinction. Il dut s'incliner devant un précepte formel de son supérieur, qui, tout en admirant sa vertu, ne voulait pas priver les Frères de sa science éminente. Au sortir de cette entrevue, le Frère courut se prosterner aux pieds de son crucifix pour chercher une consolation dans les plaies du Seigneur.

Tandis qu'il essayait de concilier en son esprit les invitations de la Sainte-Ecriture à rechercher toujours la dernière place, avec le précepte, non moins digne de respect, que lui faisait son supérieur, Notre-Seigneur répondit lui-même à ses doutes : « Mon fils, je t'appelle « à me suivre sous la croix de l'obéissance, mais par la voie de « l'humilité. Je changerai les dispositions de ton Supérieur, et il « retirera son commandement. » Fr. Raymond, aussitôt, fait le vœu de ne jamais accepter de dignités, et se rend chez le P. Prieur pour tout lui raconter. Celui-ci consent avec bonté à confirmer son vœu, et l'exhorte à marcher dans la voie indiquée par le divin Maître.

La profonde humilité du P. Rocco le disposait à l'union continuelle avec Dieu. En dehors de la méditation commune, il consacrait souvent huit heures à ce délicieux entretien. Six fois le jour, il restait les bras en croix pendant une demi-heure, pour imiter Jésus, abandonné de tous, l'espace de trois heures, sur la montagne du Calvaire. En vain, Fr. Raymond faisait les plus grands efforts pour empêcher son amour de trop paraître. Quand il célébrait la sainte Messe, d'abondantes larmes inondaient son visage, ou, les yeux fixés sur le crucifix, il tombait en extase. Dès qu'il sentait son corps quitter le sol, sous l'influence du vol impétueux de son âme, il se cramponnait à l'autel, ou se tordait les doigts pour vaincre par la douleur la force du ravissement ; mais, malgré ses résistances, il était souvent emporté au-dessus de terre. C'est ainsi qu'un jour, Dona Lucrecia Caracciola le vit soulevé de deux coudées, pendant qu'elle assistait à sa messe. Une courte prière à l'autel du Saint-Sacrement, quelques paroles sur la Passion de Notre-Seigneur, un simple cantique suffisait pour provoquer ses extases.

A la nouvelle du martyre de nos Pères au Japon, et de leur héroïque fermeté dans la foi, le P. Rocco eût voulu prendre à son tour le chemin des régions infidèles. Pour remplacer ce sacrifice que n'acceptait pas la volonté divine, à chacune des mortifications quotidiennes de la vie commune, il levait les yeux au ciel et disait : « Seigneur, « voilà le martyre et l'holocauste que je vous offre ! »

III. — Dieu devait amplement satisfaire cette soif de souffrances. Mais, avant d'étendre son Serviteur sur la croix, il le prépara par quelques visions capables d'enflammer son courage. Un jour que le P. Rocco méditait sur l'impression des stigmates de saint François d'Assise, il voit apparaître tout à coup un séraphin ailé, qui l'invite à brûler d'amour. Aussitôt il en produit des actes très fervents, mais son cœur semblait glacé en comparaison du feu qui consumait le séraphin.

« O esprit enflammé, s'écrie-t-il, considérez la véhémence de mes
« désirs et non la faiblesse de mon amour. Vous, du moins, sur les
« ailes de votre contemplation, vous approchez du divin foyer, et
« vous en ressentez les ardeurs ; pour moi, hélas, le désir seul peut
« activer en mon âme le feu de la charité. — Réjouissez-vous, Frère
« Raymond, dit l'Ange, je vous annonce une bonne nouvelle : Dieu
« vous accorde pour voler à lui les ailes de la tribulation et des croix.
« — Bonne nouvelle ! bonne nouvelle ! répéta le V. Père, oui, croix
« et amour, je ne veux que cela ; que la volonté de Dieu soit faite ! »
Et la vision disparut.

Une autre fois, c'était le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, Frère Raymond célébrait la messe à la chapelle du Crucifix, dans l'église de Notre-Dame de la Santé. A l'Offertoire, il resta longtemps immobile, regardant vers le baldaquin qui domine le crucifix ; son visage était très beau et joyeux. Il reprit ensuite le saint sacrifice, et, à la fin, il demanda au Frère qui l'assistait, l'un de ses confidents intimes, s'il avait vu quelque chose. « Rien, dit celui-ci, sinon que
« vous avez regardé fixement vers le baldaquin au moment de
« l'Offertoire ; que s'est-il donc passé ? » Après avoir exigé le silence au moins jusqu'à sa mort, Fr. Raymond consentit à répondre :

« J'ai vu, dit-il, descendre du ciel dans une grande lumière une
« croix du cristal le plus pur, et plus éclatante que le soleil ; sur elle,
« j'aperçus le Seigneur environné d'une multitude d'AnGES et de
« Saints, et Il me dit : « Sois joyeux, ô mon serviteur, cette croix

« figure ton âme, toute cristalline par la pureté de ta vie, toute resplendissante des clartés de ma grâce et des vertus que j'y fais naître et grandir. Il lui manque un calvaire qui la soutienne et des épreuves pour la ciseler et lui donner sa dernière perfection. Aussitôt achevée, elle prendra place dans mon paradis.—Je ne veux, Seigneur, ai-je répondu, que vous plaise et accomplir votre volonté, avec l'aide de la grâce. »

IV. — Peu de temps après, les épreuves commencèrent à fondre sur le P. Rocco. Infirmités du corps, ténèbres et délaissements intérieurs, injures et calomnies de la part des grands, vexations de la puissance diabolique, rien ne manqua à sa couronne d'épines. Les démons reçurent permission de le torturer de toutes manières. Tantôt ils lui apparaissaient sous forme de loups, de lions et d'ours. Tantôt ils tiraient comme des coups d'arquebuse, pour troubler sa prière. D'autres fois, ils livraient à sa chasteté des combats qui ne sauraient être racontés. Un jour, ces cruels ennemis le saisissent par un pied; ils le traînent dans le dortoir et les escaliers, en lui frappant la tête contre les marches, et ne l'abandonnent qu'après l'avoir jeté au milieu de l'église sur le brancard des morts. Néanmoins, ils tremblaient devant lui, et en maintes occasions, son pouvoir fut assez efficace pour délivrer des personnes de leur tyrannie.

A ces persécutions des esprits de ténèbres, s'ajoutaient de violentes douleurs causées par d'étranges maladies. Le Père souffrait tour à tour au côté, aux mains, aux pieds, à la tête, quelquefois partout en même temps. On le voyait, des heures entières, en proie à un tremblement nerveux, qui imprimait à son corps des mouvements désordonnés : mal inexplicable, au jugement des médecins, et qui semblait à plusieurs le résultat de l'influence diabolique.

Cette opinion n'était pas sans fondement. Un jour, le démon forcé de sortir du corps d'un possédé, avait déclaré qu'il se vengerait du P. Rocco en l'obligeant à danser toute sa vie. Celui-ci avait répondu tranquillement que cela lui rappellerait les noces futures du Paradis. Un peu plus tard, le tremblement nerveux s'emparait de ses membres. N'était-ce pas la danse dont le démon l'avait menacé? Autre raison d'attribuer à ce mal un caractère extraordinaire : le Père retrouvait son état normal, toutes les fois qu'il se rendait au chœur, à l'autel, au confessionnal ou à quelque œuvre de charité.

Au plus fort de ses peines, le Serviteur de Dieu était quelquefois consolé par de célestes visites. Un jour qu'il était malade à mourir,

les Pères Léonard de Letteré et Octavien de Gravina, décédés depuis peu dans le même couvent, se présentent tout à coup à ses yeux. Ils viennent lui offrir de la part de Notre-Seigneur une lourde croix. « O mes beaux amis, s'écrie en souriant le P. Rocco, j'aurais pensé
« plutôt recevoir de votre jardin de délices une fleur parfumée, un
« fruit doux et savoureux, et vous m'apportez une croix si pesante !
« — Ce sont les vrais fruits du Paradis, » répliquent les deux visiteurs, qui disparaissent à ces mots.

Malgré ses préférences pour la vie cachée, Fr. Raymond dut prendre, sur un ordre formel, la direction du noviciat. Le zèle, la prudence et la charité qu'il déploya dans ces fonctions satisfirent également supérieurs et novices. Mais là, encore, il ne tarda pas à retrouver la croix. En supprimant des abus qui retardaient les progrès des novices dans la perfection, il lui arriva de mécontenter quelques âmes tièdes qui, au lieu de se corriger, résolurent de sortir du cloître. Exhortations, conseils paternels, rien ne put les retenir. Le Père leur laissa toute liberté, et se tournant vers les autres, il leur dit, avec une douce tristesse : « Vous aussi, désirez-vous partir ? (1) »

A l'occasion de cet incident, le Maître des novices vit se soulever contre lui une tempête de récriminations. Accusé par les uns d'ignorer les voies de Dieu, taxé par les autres d'ambition et d'une vaine parade d'observance, blâmé au moins pour son zèle indiscret, le Père Rocco ne se plaignit qu'à Notre-Seigneur dans le secret de l'oraison. La douce voix de Jésus se fit entendre à son âme : « Reçu en triomphe
« le jour des Rameaux à Jérusalem, lui dit-il, je fus cinq jours après
« abreuvé d'outrages et crucifié hors de la ville. Ainsi, Fr. Raymond,
« après avoir acclamé ta nomination à la charge de Maître des
« novices, les Frères applaudiront à ta destitution ; mais courage, car
« je serai avec toi. » Au bout de quelques jours, le Père recevait son assignation pour un couvent situé hors de Naples, où le supérieur, prévenu contre lui, ne cessait de lui infliger les plus rudes mortifications.

Mais cette épreuve ne servit qu'à faire briller sa vertu d'un plus vif éclat, et on lui rendit bientôt la direction des novices, au couvent même de la Santé. Comme auparavant, les croix ne lui firent pas défaut. Un jour, en expliquant les cérémonies à ses novices, Frère Raymond donna une décision que le P. Prieur jugea contraire aux

(1) « *Nunquid et vos vultis abire.* » Joan. vi, 68.

rubriques. Au chapitre suivant, il le reprit en public avec des paroles très sévères et devant les novices. Alors, comme pour excuser le Père, un religieux vérifia le texte même de la rubrique, et le montra au supérieur. Cette démarche n'aboutit qu'à une réprimande encore plus humiliante. Rentré dans sa cellule, le saint Père Maître offrit généreusement cette peine à Notre-Seigneur, qui se montra devant lui tel qu'il était au moment de sa Résurrection. « Réjouis-toi, lui dit « Jésus, j'ai soin de ton âme, et je ne permets tout ce qui arrive, « que pour augmenter tes mérites. » Un novice, qui venait à ce moment consulter son Père Maître, aperçut par les fentes de la porte une lumière extraordinaire ; il désira savoir d'où venait cette clarté, et le P. Rocco, cédant à ses instances, lui raconta l'apparition.

Dans une autre circonstance, l'épreuve fut plus pénible encore ; mais elle fit éclater son crédit devant Dieu. Pendant une épidémie d'angine qui régnait à Naples, cinq des Frères du noviciat moururent presque subitement, les autres furent réduits à un état très alarmant. Aussitôt on se prit à murmurer contre le P. Maître. On l'accusait d'être cause de ces malheurs en accablant les Frères de mortifications indiscretes. Le P. Rocco se jeta aux pieds du crucifix, son refuge ordinaire. Jésus lui répondit : « Je voulais emmener beaucoup de tes « fils dans ma gloire, mais, par amour pour toi, j'attendrai. » Rempli de joie à cette promesse, le P. Maître immédiatement envoie l'un des novices toucher les malades à la gorge et leur commander de guérir. Le Frère obéit et sa parole, investie par l'obéissance d'une force miraculeuse, ramène instantanément la santé dans l'intérieur du noviciat.

V. — Ce qui arriva encore au P. Rocco à l'occasion de la mort de sa sœur Tomasina n'est pas moins admirable. Le Père s'était transporté près d'elle pour l'aider à bien mourir. En même temps, il l'avait fait recommander aux prières d'une sainte dominicaine, sa pénitente. A peine Tomasina eut-elle rendu le dernier soupir, que son frère se trouva subitement saisi d'une si violente douleur de côté, qu'on le crut lui-même sur le point d'expirer. Cependant, au bout de trois heures, quand son état paraissait désespéré, la douleur cessa complètement. Le lendemain, on lui remit un billet de la part de cette religieuse dominicaine, dont il avait sollicité les prières pour sa sœur : « Mon Père, disait-elle, j'ai prié, comme vous me l'avez ordonné, à « l'intention de la signora Tomasina. La divine justice l'avait con-

« damnée à neuf heures de Purgatoire. Mais mon Epoux m'a révélé
« que ce temps d'expiation avait été partagé entre elle, vous et moi.
« La douleur de côté que vous avez endurée était pour son soulage-
« ment. Maintenant, votre sœur jouit de la gloire du ciel. »

Dans ce trait, la souffrance pour le prochain avait été, pour ainsi dire, imposée d'office au Serviteur de Dieu. Rien ne répondait mieux à son inclination ; souvent de lui-même il se portait à de semblables immolations : tant il comprenait le mystère de la solidarité des âmes, de cette touchante communion des membres de l'Eglise, en vertu de laquelle les expiations des uns servent au soulagement des autres. S'il rencontrait, par exemple, quelque pécheur accablé sous le poids de ses fautes et presque au désespoir, il prenait à sa charge de satisfaire à la justice de Dieu et multipliait dans ce but ses jeûnes, ses disciplines et ses autres pénitences.

Grâce à son admirable charité, il opéra un grand nombre de conversions surprenantes. Point de cœur si endurci qui ne cédât sous l'empire de ses douces paroles. Quelques-unes de ces âmes arrachées au vice s'adonnèrent ensuite tellement à la perfection, qu'il put les diriger vers la vie religieuse et l'état ecclésiastique.

Il possédait aussi un rare talent pour conduire dans les voies spirituelles, comme en jugèrent par expérience les Dominicaines du monastère de Sainte-Catherine de Sienne, qui demeurèrent six ans sous sa direction. Son principal enseignement était l'union avec Dieu et l'abnégation de soi-même. Dans ses instructions, il expliquait aux Sœurs le Cantique des Cantiques, avec le secours des lumières surnaturelles que lui procurait l'oraison. Ces commentaires, magnifique résumé de toute la théologie mystique, aliment délicieux pour la méditation, furent ensuite réunis en un volume, sous ce titre : *Colloques entre l'âme fidèle et son Epoux*.

Comme saint Dominique, le Père Rocco montrait toujours un visage aimable et joyeux. Parfois un seul regard sur la douce sérénité de ses traits rendait la paix aux âmes tourmentées de scrupules. Hommes du peuple, chevaliers, religieux de tous Ordres recouraient à ses lumières, et tous le quittaient, éclairés et consolés. Une partie de ses nuits était consacrée à répondre par lettres aux personnes qui l'avaient consulté.

Ni ses occupations multipliées, ni les différentes charges qu'il remplissait dans le couvent ne troublaient son calme intérieur, ou son intime union avec Notre-Seigneur. De son côté, le divin Maître lui prodiguait les attentions de sa Providence.

Un jour, Frère Raymond reçoit la visite d'Ambroise Palmerio, qui avait fait de grandes dépenses pour le noviciat. Croyant avoir affaire à une réclamation d'argent, il le prie de prendre patience ; il ne pouvait alors acquitter sa dette. « Je ne suis pas venu pour cela, » répond Palmerio, mais pour m'entretenir avec vous. » Le P. Rocco le conduit dans sa cellule. La première chose qui frappe ses yeux en entrant, c'est une somme d'argent qui se trouvait déposée sur le prie-Dieu. Il compte. C'était précisément la somme due à Palmerio. « Prenez, dit en souriant le saint religieux ; le Seigneur a pourvu tout de suite à votre paiement ! »

Une autre fois, au couvent della Barra, une pauvre femme demandait un peu de vin blanc pour un malade. Le réfectoier assura qu'il n'en restait plus. « Allez voir de nouveau, mon Frère, dit le P. Rocco ; vous en trouverez pour cet acte de charité. » En effet, il y en eut assez pour cette femme, et même pour la communauté durant plusieurs jours.

VI. — Avec le pouvoir de faire des miracles, le P. Rocco avait aussi reçu le don de prophétie, comme le prouvent un certain nombre de faits remarquables. Un jour, il arrive dans la maison de Jean Pesetrivile, un de ses pénitents, alors malade, mais dont l'état n'inspirait point d'inquiétude. « Lui a-t-on administré les derniers Sacrements ? demande-t-il. — Pas encore. Les médecins n'ont pas jugé que son mal fût mortel. — Ne perdez pas de temps, reprend le « Serviteur de Dieu ; car, demain, je vous l'assure, le seigneur Jean sera en paradis. » Le soir, les médecins ne voyaient encore aucun danger. Pourtant, par respect pour la parole du Père qu'on vénérerait comme un saint, ils conseillèrent de faire administrer le malade. Le lendemain, Jean Pesetrivile avait rendu son âme à Dieu.

Un autre jour, Sœur Olympia, du Tiers-Ordre de saint Dominique, manifestait au Père Rocco sa grande crainte de mourir subitement. « N'en croyez rien, répondit-il, vous mourrez de la peste et munie des Sacrements de la sainte Eglise. » Ce qui se vérifia, un an après la mort de l'homme de Dieu, en 1656, lorsque ce fléau exerça tant de ravages dans la ville de Naples.

Le Père prédit aussi à l'une de ses nièces le concours prodigieux qui se produirait à ses funérailles. Elle lui demandait un de ses habits pour le garder. « Je ne puis pas maintenant, lui dit-il, mais sous peu, » et quand vous y penserez le moins, j'en aurai huit à donner. » Il

faisait allusion à la pieuse avidité des Napolitains qui, devaient, jusqu'à huit fois, se partager ses vêtements.

Son regard prophétique lui découvrait même l'état des âmes passées dans l'autre vie.

La nouvelle de la mort de son frère, Jean-Baptiste Rocco, lui fut apportée seulement un mois après. Comme on le recommandait à ses prières. « Je l'ai fait déjà, dit-il, et son âme est l'une de celles que les suffrages de la sainte Eglise ont délivrées. » On était au 3 novembre; son frère avait souffert depuis le 3 octobre dans les flammes du Purgatoire.

Le fait suivant montre avec quelle rigueur la divine justice châtie jusqu'aux fautes les plus légères. Un des novices du Père Rocco, Fr. Ange Mido, lui apparut après sa mort. Il lui avoua qu'il souffrait en Purgatoire pour s'être accordé souvent la satisfaction de boire de l'eau fraîche, en dehors des repas, et sans permission. Il payait chèrement au milieu des flammes ses actes d'immortification. Prenant volontiers pour lui une part de l'expiation nécessaire, le P. Rocco se soumit, tout le carême, aux plus rudes austérités. Enfin, le jour de Pâques, le novice lui apparut de nouveau, mais tout resplendissant de gloire : il venait le remercier de sa charité.

Durant la sédition qui eut lieu à Naples, en 1647, le P. Rocco conversait un soir dans sa cellule avec un religieux du couvent de Notre-Dame de la Santé. Tout à coup, il s'arrête, puis il pousse un profond soupir : « Mon Père, dit-il, le peuple vient de trancher la tête » au prince de Massa. *Requiescat in pace*. Prions pour son âme. » Au même moment, en effet, ce seigneur tombait victime à la Pietra del Pesce, de la fureur populaire, et le P. Rocco, son confesseur, en était surnaturellement informé. Peu après, une vision le lui montra dans le Purgatoire. Il se mit à prier pour lui et bientôt une nouvelle révélation l'instruisit de sa délivrance.

Une autre fois, pendant la nuit, le P. Rocco se réveille subitement : une voix l'appelait. Il aperçoit devant lui une dame d'un aspect tout céleste, en qui il reconnaît sainte Catherine d'Alexandrie. Elle lui dit de réunir la communauté pour assister Fr. Donato qui allait mourir. Fr. Donato était un pieux Frère convers, remarqué depuis longtemps pour sa grande dévotion envers la glorieuse Martyre. Au signal donné par le P. Rocco, les religieux se transportent au chevet du protégé de sainte Catherine : il entraînait en agonie, pour expirer, bientôt après, entouré de tous ses Frères. Le P. Rocco, s'étant mis

alors en oraison, fut favorisé d'une apparition du cher défunt, qui le remercia de sa charité et lui demanda le secours de ses prières, car il était en Purgatoire. Quelques jours plus tard, le Serviteur de Dieu le voyait monter au ciel, dont ses suffrages lui avaient ouvert l'entrée.

VII. — Le P. Rocco entretenait tant et de si délicieux rapports avec les saints, qu'on eût dit son âme déjà en possession de leur agréable compagnie. Très souvent, par exemple, il était visité par son ami, le P. Jean Léonard, mort depuis nombre d'années. Au chapitre quotidien, et aux instructions, les novices voyaient leur P. Maître ne prendre que la seconde place, et laisser vide celle du supérieur. Un jour, l'instruction était déjà commencée, le Père se lève. Il s'avance de quelques pas, comme s'il se portait à la rencontre d'un personnage invisible. Puis ses mouvements, ses gestes semblent indiquer qu'il le fait asseoir. Après quoi, il revient à sa place et reprend le cours de son entretien, non sans tourner souvent les yeux vers le mystérieux visiteur, qu'il a si respectueusement accueilli. Un novice demanda plus tard l'explication de cette scène singulière : « Sachez, mon « fils, lui fut-il répondu, que notre Père Jean Léonard continue à « s'occuper du noviciat, comme le P. Marc de Marcianisi veille de son « côté sur le couvent. Il assiste parfois au chapitre ; et aujourd'hui, « quand je me suis interrompu, c'était pour le recevoir : il venait « présider notre réunion. »

Saint Dominique et saint François apparaissaient aussi fréquemment au P. Rocco ; quant à la très sainte Vierge, elle ne cessait de le combler de ses faveurs. Le Père avait disposé dans sa cellule devant une image de Marie un petit autel, où il conservait toujours une corbeille pleine de roses bénites. Venait-on l'appeler pour un malade, il lui portait de ces roses, et bien des fois il obtint par elles des guérisons étonnantes. Aussi, lorsqu'après sa mort, on fit graver les traits du serviteur de Dieu pour satisfaire la piété des fidèles, on le représenta, un bouquet de roses à la main.

A toutes ces grâces extraordinaires, les Actes du Chapitre général de 1656 en ajoutent une autre non moins admirable. « Chaque vendredi, disent-ils, (c'est aussi à pareil jour qu'il mourut), il éprouvait dans son corps l'une ou l'autre des douleurs de la Passion

de Notre-Seigneur (1). » Faveur inestimable, qui montre quelle étroite intimité unissait le P. Rocco à Jésus crucifié !

VIII. — Sur la fin de février 1655, une dernière maladie vint l'avertir de se préparer à la possession de l'éternelle béatitude. En attendant, de terribles souffrances l'assaillirent durant trente-quatre jours. Au dire des médecins, tout autre malade les eût trouvées insupportables ; pour le P. Rocco, sa sérénité ne s'altéra pas un instant. Il distribuait avec une douce bonté les avis et les conseils qu'on était avide de recevoir une dernière fois. Surtout il recommandait l'amour de la croix. « Il faut aimer Dieu sans glose, » répétait-il, c'est-à-dire sans distinguer ni discuter, dans le malheur comme dans la bonne fortune. » Le P. Jean-Baptiste de Saint-Pierre, lui amena les novices, et le pieux moribond leur commenta un verset du Cantique des Cantiques avec tant de ferveur, qu'ils fondaient tous en larmes. Les Frères le quittèrent, résolus à vivre comme lui en vrais enfants de saint Dominique.

Sa mort fut entourée de circonstances remarquables. Étendu sur son lit, les yeux tournés vers l'image de Jésus crucifié, le P. Rocco se livrait à une sublime contemplation, lorsqu'un ravissement le surprit, en présence même des Frères. Pendant cette extase admirable qui dura dix-huit heures, il resta immobile et comme déjà mort. Les religieux présents étaient réjouis par des phénomènes surnaturels : les uns respiraient des parfums qui n'étaient pas de la terre ; d'autres, comme le P. Jean-Baptiste de Saint-Pierre, entendaient de ravissantes mélodies.

Mais cela n'était rien auprès du spectacle majestueux, dont fut témoin une Franciscaine, que l'auteur du *Diario* s'abstient de nommer, parce qu'elle vivait encore. Cette religieuse qui appartenait à un monastère de Naples, était au chœur, occupée à prier. Tout à coup, se déroule à ses yeux une magnifique procession d'esprits célestes, précédant saint François, saint Dominique et la glorieuse Mère de Dieu. Elle demande où va ce cortège. Un ange répond qu'ils allaient au couvent de la Santé chercher l'âme du P. Rocco, sur le point de mourir. Elle eût désiré se joindre à la procession : « Continue ton

(1) Solitus erat omni sexta feria (qua demum et mortuus est) Christi Passionem in sese experiri, aliquo externo vel interno corporis sui cruciatu. — *Cap. gen. Rom.* 1656.)

« oraison, lui dit la Très Sainte Vierge, et tu assisteras aux derniers « moments de mon Serviteur. »

En effet, elle voit les anges entrer dans la cellule du saint Frère-Prêcheur, et à leur approche, les démons venus pour lui livrer un suprême assaut, prennent la fuite. Marie et les deux Patriarches adressent au moribond de douces paroles et l'invitent à se préparer : le moment était venu pour lui de dire adieu à la terre. A cet instant, le P. Rocco reprend l'usage de ses sens. Il incline vers les Frères un visage où se peignait l'allégresse de son cœur ; puis, levant les yeux et les bras, il s'écrie : « Bienvenus ! Bienvenus ! Partons ! Partons ! » La recommandation de l'âme commença ; le Père répondait lui-même aux Litanies. Lorsqu'elles furent terminées, on l'entendit murmurer : « *Triumphator animæ meæ, tibi commendo spiritum meum*, conquérant « de mon âme, je vous remets mon esprit, » et la Sœur Franciscaine le vit monter au ciel dans le cortège de la Très Sainte Vierge. C'était le 2 avril 1655, le vendredi dans l'octave de Pâques.

Pendant deux jours, la foule ne cessa d'envahir l'église où était exposé le corps du serviteur de Dieu. On renouvela jusqu'à huit fois, ses vêtements, pour les distribuer comme reliques.

Les miracles aussi commencèrent : citons-en deux seulement. Un jeune noble, qui menait une vie coupable, s'étant approché du P. Rocco pour lui baiser la main, le cadavre saisit la sienne et la serra si fortement que le gentilhomme, dans son effroi, tomba évanoui. Revenu à lui une heure après, il reconnut en ce serrement de main une monition charitable et renonça dès lors complètement au péché. Dieu avait accordé au P. Rocco qu'aucun de ceux qui se mettraient entre ses mains pour devenir ses fils spirituels, ne se perdrait. Le prodige que nous venons de raconter et la parfaite conversion qui en fut la conséquence étaient comme une nouvelle application de ce privilège.

L'autre miracle eut un retentissement plus grand. Un Frère convers, sans doute dans une pieuse intention, ouvrit une veine au corps du P. Rocco, le deuxième jour après sa mort. Il en sortit un sang limpide, rouge et sans corruption. « On en conserva, dit Marchese, dans « de petites fioles au couvent de la Santé et chez plusieurs personnes, « qui portent une grande dévotion au Serviteur de Dieu. En diverses « occasions, on a vu ce sang bouillonner, jusqu'à sortir en écumant. »

Le P. Rocco fut enterré dans la chapelle de saint Thomas, du côté de l'Epître, lieu désigné par Mgr Tamburelli, vicaire général du

cardinal archevêque de Naples. Ce prélat assigna également une cellule, où l'on pût déposer les nombreux ex-voto que les fidèles apportaient en témoignage des grâces obtenues par l'intercession du P. Rocco.

Outre son ouvrage des *Entretiens affectueux de l'Epoux et de l'âme*, le P. Rocco a laissé un autre livre intitulé : *150 Fruits très doux des 150 Considérations sur les mystères du Rosaire* ; une explication du *Magnificat* ; une neuvaine de méditations préparatoires à la fête de Noël, des exercices avant et après la sainte communion, enfin quelques opuscules sur les douleurs et l'amour de Notre-Seigneur et sur les prérogatives de notre Bienheureux Père saint Dominique.



Le V. M. JEAN-JACQUES OLIER
du Tiers-Ordre de saint Dominique,
et fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, à Paris ()*

(1608-1657)

MONSIEUR Olier naquit à Paris, le 20 septembre 1608, et fut baptisé le même jour en l'église royale de St-Paul. Son père Jacques Olier de Verneuil, conseiller au Parlement de Paris, puis secrétaire de Henri IV, et maître des requêtes, et sa mère, Marie Dolu, dame d'Ivoy, en Berry, étaient d'illustre naissance. Il suffit de nommer parmi leurs parents le chancelier Séguier et le premier président, Matthieu Molé, pour indiquer le rang distingué de cette famille. Des nombreux enfants que Dieu accorda à ces pieux seigneurs, le plus connu est celui dont nous allons à grands traits esquisser la vie.

La naissance de M. Olier fut précédée d'un prodige qui semblait déjà le destiner à l'Ordre des Frères-Prêcheurs. « J'ai ouï dire à un « Jacobin réformé, racontait-il plus tard, qu'il avait entendu de ma

(*) *Vie de M. Olier*, Paris, 1853. — *Vie de la V. M. Agnès de Jésus*, Paris, 1863. Ces deux Vies empruntent beaucoup de faits aux *Mémoires autographes*, composés par M. Olier sur l'ordre de Dom Bataille, l'un de ses directeurs.

« mère, qu'étant en couches de moi, elle avait eu en songe la vue
« d'une boule et d'un flambeau auprès, comme l'avait eue la mère de
« saint Dominique. » Cet heureux présage fut amplement justifié par
le zèle apostolique du Serviteur de Dieu.

Parvenu à l'âge de sept ans, Jean-Jacques sentit se développer en son âme les deux sentiments qui devaient être le mobile de ses grandes œuvres. Frappé de la dignité des prêtres, il les croyait « autres et
« tout changés depuis qu'ils étaient revêtus de leurs habits sacer-
« dotaux, et surtout depuis qu'ils étaient montés au saint autel. »
Ils lui paraissaient « des saints du ciel, entièrement séparés de tout ce
« monde et morts aux choses d'ici-bas. » Une tendre et filiale
dévotion pour la sainte Vierge s'épanouit aussi en lui dès sa jeunesse.
M. Olier se réjouissait d'être né un samedi, d'une mère appelée Marie,
et dans une rue qui portait le nom de Notre-Dame d'Argent. Malgré
ses aptitudes naturelles, il n'apprenait rien « qu'à force d'*Ave Maria*,
« récités avec confiance. » Recevait-il un vêtement neuf, sa première
visite était pour la Sainte Vierge, à l'église Notre-Dame : il regardait
comme providentiels les accidents qui détérioraient ses habits, quand
il avait omis cet acte de piété.

Cependant, ses professeurs de collège et ses parents remarquaient
en lui une vivacité de caractère qui donnait des inquiétudes sur sa
vocation ecclésiastique. Il ne fallut rien moins que la parole de
saint François de Sales pour calmer de si justes appréhensions.
Depuis 1617, le père de M. Olier remplissait à Lyon la charge
d'intendant, et Jean-Jacques, déjà pourvu d'un bénéfice, continuait
ses études au collège des Pères Jésuites de cette ville. Un jour, saint
François de Sales, après sa messe dans la petite chapelle de la
Visitation de Bellecour, s'entretenait avec madame Olier et ses
enfants. « Comme il les louait tous également, madame leur mère dit
« à ce grand prélat : Que Jean-Jacques le plus jeune n'était point
« sage, mais discolle.

« Alors pour consoler cette mère dolente, le saint répondit :
« *Hé! Madame, un peu de patience, et ne vous affligez pas; car Dieu*
« *prépare en la personne de ce bon enfant un grand serviteur en son*
« *Eglise* : et, ayant mis les mains sur la tête de l'enfant, il l'embrassa
« fort tendrement et lui donna sa bénédiction (1). »

(1) Attestation de M. Alexandre Chaillard, curé de Villefranche en Beaujolais, et
ami d'enfance de M. Olier.

A partir de ce jour, le saint Evêque de Genève porta un grand intérêt au jeune M. Olier, et quelques mois après, sur son lit de mort, il le bénit une seconde fois avec amour. Mais malgré les corrections de sa mère, les conseils de saint François de Sales, et ses attrait passagers vers l'état religieux, Jean-Jacques ne devint guère plus sage.

Il achevait ses humanités, lorsqu'il fut pourvu du prieuré de la Trinité de Clisson, de l'Ordre de saint Benoît, au diocèse de Nantes. Ses parents ne cachaient pas leur dessein de le faire monter aux plus hautes charges ecclésiastiques, pour l'honneur de leur nom.

La nomination de son père au conseil d'Etat ramena M. Olier à Paris, en 1625. Il poursuivit alors ses études au collège d'Harcourt, et les couronna par un acte public en latin et en grec, qui lui valut l'approbation de tous les professeurs et élèves. A la Sorbonne, on lui décerna les mêmes éloges pour sa science des écrits des Pères et de la théologie. « J'estime la scolastique, comme elle le mérite, disait-il, et j'avoue que je lui suis beaucoup redevable pour l'intelligence et l'appui des mystères. »

Naissance, talents, réputation, tout lui frayait la voie aux dignités, et la même année, les efforts persévérants de sa famille lui obtinrent l'abbaye de Notre-Dame de Pébrac, de l'Ordre des chanoines réguliers de saint Augustin. En 1626, M. Olier en prenait possession, mais sa conscience ne fut jamais tranquille. Il redoutait qu'on ne lui eût procuré ce bénéfice en violant les lois de l'Eglise. A dix-huit ans, il recevait, le 11 octobre 1626, du chapitre de St-Julien de Brioude, le titre de chanoine-comte honoraire, auquel lui donnait droit sa qualité d'Abbé de Notre-Dame de Pébrac.

A cette époque, la conduite des Abbés commendataires était loin de répondre à la sainteté de leur état. Vivant dans le monde, ils en suivaient les maximes, et transgressaient impunément les lois les plus sévères de la discipline canonique. M. Olier les imita si bien, dans leur luxe, leur amour du jeu et leur oisiveté, que sa pieuse mère, comprenant à quels périls elle l'avait elle-même exposé, tremblait pour son salut. Dieu du haut du ciel veillait sur lui. Un jour que M. Olier et plusieurs autres revenaient de la foire de Saint-Germain, une pauvre femme les aborde dans la rue et leur dit : « Hélas ! Messieurs, que vous me donnez de peine ! Il y a longtemps que je prie pour votre conversion. J'espère qu'un jour Dieu m'exaucera. »

Cette femme était probablement Marie Rousseau, sainte veuve, favorisée de grâces extraordinaires, et qui priait sans cesse pour la

conversion des clercs et des Abbés, surtout dans le faubourg Saint-Germain, son quartier.

Le jour vint en effet, où ces ecclésiastiques ouvrirent leur âme à la grâce. « Pour moi, écrivait M. Olier, je reconnais être redevable de
« ma première conversion à cette sainte âme, et Dieu m'a obligé
« plusieurs fois devant que de la connaître de dire tout haut à nos
« messieurs : *Il y a quelque personne qui est la cause de ma conversion.*
« La sainte Vierge, sous la protection de laquelle j'étais né, travaillait
« de toute part, et mettait en prières toutes ses servantes particulières
« pour ce sujet. Je commençai donc de naître alors à Dieu par désir
« et par affection légère, sans pourtant quitter tout à fait le péché.
« J'avais peine à aimer le monde, et ne pouvais y trouver de divertis-
« sement véritable, mais toutefois je retombais toujours, malgré tous
« les attraits de Dieu, ses sollicitations perpétuelles, les punitions
« journalières que je sentais après mes fautes et la fréquentation des
« sacrements, jusqu'au temps que j'allai à Notre-Dame de Lorette
« où je fus entièrement conçu à la grâce (1). »

Voici comment la sainte Vierge acheva son œuvre à Lorette. M. Olier était allé à Rome pour apprendre l'hébreu, mais dès son arrivée, un obstacle imprévu renversa ses projets. Il dut renoncer à l'étude à cause de la faiblesse de ses yeux ; il craignit même de perdre entièrement la vue. L'inutilité des remèdes une fois constatée, M. Olier s'engagea par vœu à faire à pied le pèlerinage de Lorette, et malgré les chaleurs, le mauvais état de sa santé et les fièvres, il quittait Rome au mois de mai 1630. A son entrée dans le sanctuaire de Lorette, sa foi fut récompensée par la guérison subite et parfaite de ses yeux, en même temps qu'une grâce extraordinaire gagnait pour toujours son âme à Dieu et à la vertu.

A peine de retour à Rome, l'abbé de Pébrac, sur la nouvelle de la mort de son père, partait pour la France, afin de consoler sa famille. Foulant aux pieds tout respect humain, il suivit alors fidèlement les attraits de la grâce et commença par refuser la charge d'aumônier du roi obtenue pour lui à grand'peine : ce que sa mère lui reprocha vivement. Mais quand on le vit catéchiser les pauvres en pleine rue, les rechercher avec sollicitude, panser leurs plaies et les baiser, toute la famille se ligua pour le forcer à quitter ce genre de vie, qu'on estimait indigne de sa haute naissance.

(1) *Mém. aut.* t. II, p. 306.

Dans le même temps, l'âme de M. Olier était en proie à des peines intérieures qui le faisaient beaucoup souffrir. « Je me souviens, dit-il « lui-même, qu'au commencement que je fis profession de servir « notre bon Maître et sa très sainte Mère, j'éprouvai des scrupules si « grands que je me confessais trois fois chaque matin ; jusqu'à aller « interrompre à l'autel le chapelain de notre chapelle pour qu'il me « donnât l'absolution. » Par cette sévérité miséricordieuse, le Seigneur voulait faire comprendre à M. Olier, qu'il exigeait de lui une grande pureté de conscience, mais sans lui révéler ses autres intentions providentielles. Un pèlerinage à Notre-Dame de Chartres mit son âme dans une profonde paix et en état de recevoir les grâces de choix que sollicitait pour lui une sainte religieuse au fond d'un humble monastère de l'Auvergne.

II. — Tout près de Pébrac, se trouvait le couvent des Dominicaines de Sainte-Catherine de Langeac, fondé par la M. Agnès de Jésus, venue du Puy avec quelques religieuses en 1623. Un jour que cette V. Mère demandait avec larmes la dissolution de son corps pour aller à Jésus-Christ, Notre Seigneur lui dit : « Tu m'es encore nécessaire « pour la sanctification d'une âme qui doit servir à ma gloire (1). » Une autre fois, Agnès de Jésus connut plus clairement la volonté divine. Comme elle priait pour la conversion des pécheurs, et spécialement pour son pays, la sainte Vierge lui apparut et lui dit : « Prie « mon Fils pour l'Abbé de Pébrac. » Mais il faut écouter M. Olier lui-même racontant cette délicate intervention de Marie.

« En l'honneur de la très sainte Vierge, l'avocate des pécheurs, « dont je suis le premier ; protestant à ses pieds, en qualité de son « indigne esclave, que je suis redevable à son intercession, de toutes « les grâces que j'ai reçues, je dirai, couvert de confusion, qu'à peine « sorti des abîmes du péché où je m'étais plongé pendant plusieurs « années de ma jeunesse et jusqu'à vingt-deux ans, cette Reine du « ciel, plus ravissante dans sa bonté que dans sa grandeur, prit le « soin et, si j'ose le dire, la peine de descendre sur la terre, et de « visiter une de ses servantes d'admirable sainteté, et à laquelle elle « dit : *Prie mon Fils pour l'abbé de Pébrac*, parlant de ce misérable « pécheur, ce que cette sainte fille exécuta si soigneusement, qu'à

(1) *Vie de M. Olier*, t. I, p. 53, d'après la *vie ms. de M. Olier*, par M. de Bretonvilliers, t. I, p. 132.

« tout moment, elle m'avait présent à son esprit, sans m'avoir jamais
 « vu, étant à cent lieues d'elle, et qu'elle s'immolait pour moi comme
 « une victime à la justice de Dieu ; car après avoir souffert pour mes
 « péchés abominables des peines excessives de la part du Fils de Dieu,
 « qui lui faisait souffrir les impressions de sa passion et de sa mort,
 « unique source de toute satisfaction digne de Dieu, elle employait
 « encore pour moi toutes les inventions que l'amour a coutume de
 « fournir aux âmes pénitentes, comme cilices, haïres, disciplines,
 « ceintures de fer ; et avec tant de générosité, qu'elle ensanglantait
 « les murs de sa cellule, et que les arpillons de ses disciplines se
 « retroussaient contre ses os, qui en demeuraient découverts et
 « dépouillés de chair. Tels étaient les excès de sa pénitence : à quoi
 « elle joignait encore ce qu'il y a de plus précieux, les soupirs de son
 « cœur, et des contritions si violentes qu'elles eussent brisé des
 « rochers ; et enfin ses larmes abondantes qu'elle répandait tous les
 « jours une heure entière (1). »

M. Olier ne sut que trois ans plus tard combien sa parfaite conversion avait coûté de larmes et de sang. En attendant, il marchait à grands pas vers la sainteté. Ordonné sous-diacre après une retraite au collège des Bons-Enfants, sous la direction de saint Vincent de Paul, M. Olier se joignit aux prêtres de la Mission pour évangéliser les campagnes. Sur de nouveaux ordres de saint Vincent, il reçut le sacerdoce, le 21 mai 1633 ; mais ne célébra sa première messe que le 24 juin après un mois de fervente préparation. Le lendemain, il offrait le saint Sacrifice dans l'église Notre-Dame, afin de consacrer à Marie toute sa vie sacerdotale (2).

Comme preuves de l'amour de M. Olier pour cette bonne Mère, nous citerons spécialement son vœu de perpétuelle servitude envers Elle, et son usage de passer de préférence par les rues de Paris, où les statues de la Sainte Vierge étaient plus nombreuses. Une de ces rues, qu'il suivait fréquemment, avait même été surnommée par ses amis « la rue de l'abbé Olier. »

(1) *Mém. aut.* t. I, 81-82.

(2) On conserve au séminaire de Saint-Sulpice la magnifique chasuble que M. Olier fit alors broder, mais qui ne fut achevée que pour sa seconde messe, celle qu'il célébra à Notre-Dame. Cette chasuble est si riche, qu'en 1679 Louis XIV la demanda pour la cérémonie du mariage du roi d'Espagne, Charles II, avec Marie-Louise d'Orléans, à Fontainebleau.

Le Serviteur de Dieu prit aussi une part active à la fondation des conférences de Saint-Lazare, et s'y enflamma d'un grand zèle pour le salut des âmes. Il résolut, vers le même temps, de se rendre à Pébrac, et de donner des missions dans les paroisses pauvres qui dépendaient de l'abbaye. Quelques ecclésiastiques ayant consenti à l'accompagner, M. Olier se retira à Saint-Lazare et se prépara par la retraite à l'œuvre du Seigneur.

III. — Pendant qu'il se sanctifiait, à Paris, dans le silence et la prière, le monastère de Langeac était plongé tout à coup dans une profonde tristesse. La M. Agnès tombait évanouie, et M. Romœuf, médecin de la communauté, appelé en toute hâte, déclarait qu'elle était morte. M. Terrisse, curé de Langeac et confesseur de la M. Agnès, soutenait instinctivement le contraire. Après vingt-quatre heures, la malade ne donnant plus signe de vie, les religieuses perdirent tout espoir. Elles s'abandonnaient déjà à leur douleur, quand le corps immobile semble subitement se ranimer, la M. Agnès pousse un grand soupir et reprend sans effort l'usage de ses sens. A cette vue, les transports de joie éclatent, et M. Terrisse se tourne vers le médecin : « Eh bien ! Monsieur, s'écrie-t-il, je vous avais bien » dit qu'elle n'était point morte (1). » La sainte Prieure de Langeac vivait en effet, et dans le temps même où on la croyait morte, il s'opérait en elle une des plus rares merveilles qu'on puisse lire dans les vies des Saints. Par un prodige admirable, elle se montrait corporellement, à plus de cent lieues de son monastère, à M. Olier, dans sa chambre de Saint-Lazare (2).

Le pieux Abbé faisait oraison. Tout à coup, il aperçoit près de lui une personne qui semblait venir du ciel. D'une main, elle tenait le crucifix, et de l'autre, un chapelet. Un ange parfaitement beau portait l'extrémité de son manteau, et recueillait sur un mouchoir les larmes dont son visage était baigné. « Je pleure pour toi, » dit à M. Olier la céleste apparition. Une douce tristesse s'empare alors de M. Olier, et il contemple quelque temps avec componction cet étonnant spectacle.

(1) Vie de la V. M. Agnès, t. II, 252. — Déposition de M. Palade au procès de 1722.

(2) *Ingenti miraculo a suo monasterio quod distat a Parisiis ultra ducenta milliaria ipsi abbati Olier, dum in seminario Sancti Lazari versaretur, ibique spiritualia exercitia perageret, visibilem, et quidem corporaliter, se reddidit.* — (Procès canonique de 1708).

« Cette sainte âme, dit-il dans ses mémoires, revint une autre fois pour me confirmer dans la dite vue, et je l'ai aussi présente à l'esprit que si je la voyais encore. » Elle lui laissa même des preuves évidentes de son apparition. « J'ai son crucifix, écrit-il plus tard, et j'ai reçu son mouchoir plein de saintes larmes (1). »

En entendant raconter cette vision, saint Vincent de Paul ne répondit rien à son fils spirituel; il lui demanda seulement quelles paroles avaient été prononcées. Ainsi le patriarche Jacob se taisait au récit des songes de Joseph : *pater vero rem tacitus considerabat* (2).

La retraite finie, l'Abbé de Pébrac quitta Paris avec ses compagnons. En même temps, la Mère Agnès annonçait à ses filles sa prochaine arrivée. Elle le suivit en effet durant tout le voyage de son regard prophétique. A mesure qu'ils avançaient, les zélés missionnaires apprennent des populations les faits merveilleux dont le monastère de Langeac est le théâtre; M. Olier sent naître en son cœur l'espoir de retrouver là celle qui verse pour lui des larmes si abondantes, et il se rend à Langeac. Il entra dans une hôtellerie de cette ville, lorsqu'une Sœur tourière vient le saluer au nom de la M. Prieure. De plus en plus étonné, M. Olier se présente presque aussitôt au monastère. Ce jour-là, Sœur Agnès ne put quitter l'infirmerie, mais à la grande surprise des religieuses, elle envoya son chapelet au prêtre étranger. Après quelques visites infructueuses, celui-ci fut enfin reçu. La M. Agnès entra au parloir, le voile baissé selon sa coutume. L'entretien commencé, M. Olier la prie humblement de lever son voile : « Ma Mère, s'écrie-t-il, je vous ai vue ailleurs. » Agnès répond simplement : « Cela est vrai, vous m'avez vue deux fois à Paris, où je vous ai apparu dans votre retraite à Saint-Lazare, parce que j'avais reçu de la Sainte Vierge l'ordre de prier pour votre conversion, Dieu vous ayant destiné à jeter les premiers fondements des séminaires du royaume de France. »

(1) Dans les procédures pour la béatification de la V. M. Agnès, ce fait a été reconnu incontestable : *Dubitari nequaquam potest quin vera fuerit apparitio.* » (Resp. ad. animadv. super introd. causæ). On peut voir des miracles semblables de bilocation dans les vies de saint Nicolas, sainte Lidvine, saint Joseph de Copertino, saint Pierre d'Alcantara, saint Antoine de Padoue, saint François Xavier, saint Alphonse de Liguori, du B. Martin Porrès, de sainte Catherine de Ricci et de la B. Catherine de Raconigi.

(2) Gen. 37, 11.

IV. — La Mère Agnès et l'Abbé de Pébrac se revirent souvent pendant la mission d'Auvergne. Ils passaient trois et quatre heures à parler de Dieu, et vauquaient ensuite à l'oraison dans la chapelle, quelquefois la nuit entière. « C'étaient deux chérubins en lumière aussi « bien que séraphins en amour, devant l'arche du Très-Saint Sacrement « et qui adoraient leur maître de tout leur cœur. » La Mère Agnès était si ravie en Dieu, qu'un jour, M. Olier, se levant pour lui parler, la trouva hors d'elle-même et ne put se faire entendre. Tout ce qu'elle désirait pour son disciple, c'étaient des peines et des souffrances. « Je « prie mon fidèle époux, écrivait-elle, de vous donner une milliasse « de grandes croix, lesquelles je vous souhaite pour votre très humble « salut. » Dans une autre lettre, elle disait : « Je ne veux que la pau- « vreté et les croix pour mon cher frère et pour moi pendant cette « vie, en l'autre vie Dieu nous donnera ce qu'il lui plaira. »

Elle le reprenait avec une sainte liberté de toutes ses imperfections. « Un jour, M. Olier était entré dans l'église et s'était accoudé en pré- « sence du Saint-Sacrement. La Mère Agnès ignorait entièrement son « arrivée à Langeac : elle n'avait pu le voir d'ailleurs. Quand il fut « visiter cette vertueuse fille, après quelques discours d'entretien, « elle le corrigea fort sévèrement de ce qu'elle nommait son indé- « cence : *Il faut être plus modeste en sa posture*, lui dit-elle, *lorsqu'on « est en présence du Saint-Sacrement* (1). »

Les rigueurs de la pénitence enflammaient encore leur amour pour Dieu. Une tourière, Sœur Marguerite, vit toutes tachées de sang les murailles de la chambrette où M. Olier prenait la discipline. Il avait une ceinture de fer large de quatre doigts, avec des pointes, et Sœur Agnès, lui cédant une de ses terribles disciplines, écrivait : « Je vous « envoie la discipline, que j'ai autant lavée que j'ai pu ; néanmoins « les taches de sang y paraissent comme les taches de mes énormes « péchés en ma pauvre âme. » M. Olier se traita de telle manière que la gangrène se mit presque à ses plaies. Agnès lui ôta cette discipline, pour lui en donner une autre moins rude, et dit « que son « fidèle Amour (c'est ainsi qu'elle appelait Notre-Seigneur) n'agréait « pas de telles indiscretions. » Puis elle obtint par ses prières la guérison de M. Olier.

Consolée et édifiée des progrès de son fils spirituel, la Mère Prieure se confessa à lui et le prit pour directeur, comme elle le déclare dans

(1) Déposition du 7^e témoin du 2^e procès de 1698, Jacques Romœuf, de Langeac.

une lettre de 1634. « Je vous ai regardé autrefois comme l'enfant de
« mes larmes, en priant pour votre conversion, disait-elle un autre
« jour, maintenant je vous regarde comme mon Père. »

Elle lui prédit les principaux événements de sa vie, et annonça entre
autres choses « que Dieu formerait par lui un grand nombre d'ecclé-
« siastiques, que la Sainte-Vierge le chérissait beaucoup, et qu'il aurait
« beaucoup de croix. »

La première de ces croix fut d'échouer dans la réforme de l'abbaye
de Pébrac entreprise d'après les conseils de la Mère Agnès. Déjà un
contrat était passé avec Alain de Solminihac, lorsque les religieux,
préférant à celle de Chancelade la réforme plus douce de Sainte-
Geneviève, obtinrent du Cardinal de la Rochefoucauld l'ordre de
surseoir à l'exécution du contrat. En même temps, une lettre du P. de
Condren appelait M. Olier à Paris pour une affaire très importante (1).

A la nouvelle de cette séparation, qu'elle savait devoir être définitive
sur la terre, la Mère Prieure ressentit une profonde douleur. Mais elle
accepta ce sacrifice et pressa même son très cher Frère d'obéir fidèle-
ment et diligemment à la volonté divine. En prenant congé d'elle
après leur dernier entretien, M. Olier l'entendit s'écrier : « Adieu,
« parloirs, je ne vous reverrai plus ! » Elle l'avertissait ainsi de sa
mort prochaine.

Au sortir du parloir, Agnès se rendit au chœur pour exprimer sa
peine à Notre-Seigneur. « Eh ! mon Dieu, dit-elle en pleurant à chaudes
« larmes, que m'avez-vous fait ? Vous m'aviez donné un homme selon
« mon cœur, et vous me l'avez ôté. Eh bien ! mon Tout, que votre
« volonté soit faite. » Puis, elle pria Dieu de la retirer de ce monde :
« Mon cher Epoux et ami, lui dit-elle, j'ai accompli par votre grâce
« l'œuvre que vous et votre sainte Mère m'aviez confiée, et pour
« laquelle vous avez voulu que je demeurasse encore sur la terre...
« Maintenant tirez-moi à vous, et donnez-moi place parmi ceux qui
« vous bénissent et vous adorent sans cesse ; car, si vous ne le faites,
« je crois que je mourrai de langueur à chaque moment. Je vous
« remercie d'avoir écouté mes prières et de m'avoir donné et fait voir

(1) Pendant son séjour en Auvergne, Alain de Solminihac voulut voir la Mère Agnès. Il disait ensuite : « Je n'ai jamais connu d'esprit qui eût de si particulières
« communications avec Dieu. » Le Père de Condren n'avait pas en elle une moins
« grande confiance. Sur le point de se démettre du Généralat de l'Oratoire, il consulta par
« lettre la M. Agnès. Mais la sainte Prieure n'ayant pas approuvé son dessein, il y
« renonça entièrement.

« celui que vous désiriez que je procurasse à votre Eglise. L'ayant vu
 « et le sachant à vous, laissez aller mon esprit en paix. Je ne vous
 « demande pas que vous le tiriez avec moi de ce monde, m'ayant fait
 « voir qu'il vous devait rendre de grands services dans votre Eglise.
 « Préservez-le du mal, ayez-le sous votre protection, faites-lui la grâce
 « de n'aimer que vous, de n'être possédé que de votre esprit et de ne
 « vivre que de votre vie. Ce sont les prières que vous fait votre pauvre
 « servante, résolue de ne bouger d'ici que vous l'ayez exaucée. »

Le jour même, c'est-à-dire le 12 octobre 1634, la Mère Agnès tomba malade, et le 19 du même mois, cette admirable Vierge, comparable à sainte Catherine de Sienne, rendait le dernier soupir, à l'âge de trente-deux ans.

A l'heure où cette mort plongeait dans l'affliction le monastère et la ville de Langeac, M. Olier poursuivant son voyage et déjà près de Paris, fut favorisé d'une apparition dont il ne comprit le sens que plus tard. Il vit un Ange fondre sur lui du haut du ciel avec la vitesse et la puissance de l'aigle et l'environner de ses ailes, plus grandes mille fois qu'il ne fallait pour le protéger. Au même moment, son Ange gardien lui dit : « Honore bien l'Ange qui est auprès de toi et qui t'est donné
 « maintenant ; c'est un des plus grands qui aient été donnés à créa-
 « ture sur terre. » Peu après passant par les rues de Paris, M. Olier vit les autres Anges saluer profondément son nouveau guide, et lui rendre de grands hommages.

Ce n'est qu'au premier novembre suivant, que le Serviteur de Dieu comprit tout le mystère. Ce jour-là, il confessait dans l'église Saint-Paul, quand on lui remet une lettre, apportant la nouvelle de la mort de Mère Agnès. Sous le coup de sa douleur, il quitte le confessionnal et va se prosterner devant le Très Saint-Sacrement. Pendant qu'il s'abandonnait à son affliction, il entend distinctement cette parole : « Je t'ai
 « laissé mon Ange ! » Ces paroles furent si puissantes, qu'elles arrê-
 « rent aussitôt ses larmes et le laissèrent rempli de consolation. M. Olier se souvint alors du jour où l'Ange lui était apparu, lorsqu'il revenait à Paris. C'était précisément le jour où sa sainte directrice retournait à Dieu.

« Cet Ange, écrivait M. Olier en 1647, et après l'établissement de la
 « compagnie de Saint-Sulpice, cet Ange n'est pas mon Ange gardien...
 « c'est celui de la charge et non de la personne ; et ses ailes si étendues
 « me faisaient entendre qu'il en couvrirait plusieurs autres avec moi ;
 « comme depuis ce temps la compagnie des saints ecclésiastiques,

« que Dieu m'a donnés, en ressent l'assistance, vivant sous sa garde
« et en recevant mille protections. »

C'est ainsi que la vénérable Prieure de Langeac ne cesse point d'être mère pour les disciples de M. Olier, continuant à garder et à sanctifier, tant par le ministère de son saint Ange que par ses prières, cette très utile société qu'elle a si merveilleusement contribué à fonder. Par elle, l'influence de Mère Agnès s'est étendue sur tout le clergé de France. Aussi l'assemblée générale de 1730, en demandant au Pape sa béatification, écrivait ces belles paroles : « Cette pieuse vierge a, si
« l'on peut s'exprimer ainsi, engendré en Notre-Seigneur cet excel-
« lent prêtre, la gloire et l'ornement de notre clergé, Jean-Jacques
« Olier, et en le portant à un genre de vie plus parfait, on ne peut
« exprimer quel service elle a rendu à l'Eglise. Car, pour n'en point
« dire davantage, que de fruits abondants ne tire-t-on pas, tous les
« jours, de la fondation du séminaire de Saint-Sulpice, qui doit sa
« naissance à ce très saint prêtre ! »

Même durant la vie de Mère Agnès, M. Olier, avait déjà en plusieurs circonstances éprouvé la protection de son Ange : « Je me
« souviens, dit-il, qu'à Langeac lorsque je la quittais pour m'en aller
« dans des chemins dangereux, pendant la nuit, elle me le donnait
« pour m'aider et, une fois, ayant passé le péril, il me dit : *Adieu*, en
« s'en retournant vers sa bonne âme(1). » Un autre jour, par un miracle inverse de celui de sainte Scholastique, Sœur Agnès arrêta une pluie torrentielle pendant le temps nécessaire à M. Olier pour aller de Langeac à l'abbaye.

Après la triste nouvelle de la mort de la V. Mère, le saint prêtre s'empressa d'écrire aux religieuses de Langeac pour les fortifier. Sa lettre commençait ainsi : « Mes révérendes mères, Jésus-Christ
« délaissé de son Père, la Mère délaissée de son Fils, soient votre
« consolation et votre appui ! » Il la terminait par ces touchantes paroles : « Je vous dirai qu'il faudrait prendre garde en cette
« rencontre à un malheur assez commun qui suit la mort des
« grandes âmes, savoir le déclin et le déchet de leurs maisons. Ce n'est
« pas que notre Dieu n'ait autant de motifs de nous favoriser qu'au-
« paravant, mais la méfiance pour lui éloigne ses approches et ses
« caresses..... C'est de quoi j'ai bien peur pour moi, et ce que je
« n'appréhende pas pour vous : vous êtes ses bonnes filles, les

(1) *Mém. aut.*, cités dans la *Vie de la M. Agnès*, II, 277

« héritières de ses vertus, les images vivantes de sa grâce, et moi, « misérable pécheur, je suis l'ingrat sujet de ses bénédictions, l'infirme « dèle successeur de ses dévotions, l'insolent profanateur de ses « grâces, et qui, peut-être, par mes péchés, ai causé sa mort. Priez- « la donc, invoquez-la donc pour moi ; les filles auront pouvoir sur « l'esprit de la mère. J'attends cette faveur, étant, mes révérendes « Mères, votre très humble et très obéissant fils, frère et serviteur. »

V. — Le P. de Condren fut le directeur désigné par la M. Agnès pour M. Olier. Elle-même lui avait écrit, quelques jours avant sa mort, pour le prier de se charger de la conduite spirituelle de son cher frère, et il paraît que des lumières spéciales le mettaient en état de continuer l'œuvre de formation du futur fondateur des séminaires. Il comprit, en effet, sa vocation et le défendit toujours soigneusement contre ce qui pouvait l'en détourner. Une fois, M. Olier avait reçu des propositions pour l'épiscopat, auxquelles saint Vincent de Paul lui-même le pressait de consentir. Le P. de Condren n'hésita pas, il lui défendit d'accepter l'épiscopat. « Dieu a d'autres desseins sur vous, « dit-il ; ils ne sont pas si éclatants, ni si honorables que l'épiscopat, « mais ils seront plus utiles à l'Eglise. »

Cet homme éclairé commençait à grouper autour de lui plusieurs ecclésiastiques, mais sans leur manifester encore ses desseins pour l'avenir. Il les formait à la piété et leur inspirait surtout la dévotion envers le T. S.-Sacrement et la sainte Vierge. Ses efforts ne restaient pas sans fruit, surtout à l'égard de M. Olier.

« Je me souviens, raconte celui-ci, que lorsque j'arrivais tard de la « campagne à Paris, et que j'allais selon ma coutume saluer Notre- « Seigneur à Notre-Dame, trouvant les portes fermées, au moins je me « consolais en regardant au dedans, au travers des fentes des portes, « et voyant les lampes allumées, je disais : Hélas ! que vous êtes « heureuses de vous consumer toutes à la gloire de Dieu, et de « brûler perpétuellement pour l'éclairer.

« Une autre pratique inviolable, dont je ne puis me dispenser, c'est « qu'entrant dans ma chambre ou en sortant, comme aussi avant de « me mettre au lit, ou après en être sorti, il faut que je demande la « bénédiction de ma très sainte Mère (1). » Tous les samedis étaient chômés par M. Olier, et ce jour-là il célébrait la messe à Notre-Dame.

(1) *Vie de M. Olier*, I, 140-141.

Pour montrer à ses disciples le misérable état des campagnes, le P. de Condren leur ordonna de prêcher des missions. Le Vivarais, le Velay, la Bretagne, la Picardie les entendirent successivement. L'Auvergne surtout éprouva les heureux effets de leur zèle. « Je ne
« puis m'empêcher de penser, disait ensuite M. Olier à la vue du
« succès obtenu dans cette dernière province, que ce changement
« admirable ne soit le résultat des prières de Sœur Agnès, cette sainte
« âme, qui a tant prié Dieu pour apaiser sa colère, et convertir les
« peuples de ces contrées (1). »

Durant cette mission d'Auvergne, M. Olier tomba deux fois gravement malade et il ne dut son salut qu'à l'intercession de S. François de Sales et de la Sainte Vierge, qui le guérirent parfaitement. Des épreuves plus crucifiantes l'assaillirent à son retour dans la capitale. Impuissance d'esprit, aridités pendant les exercices spirituels, crainte extrême d'être réprouvé, il souffrit tout avec patience. Dieu et les Saints semblaient l'abandonner. Dans un songe, il crut voir la M. Agnès qui l'écartait de la grille du monastère en disant : « Vous êtes un orgueilleux, vous ne prêcherez point. » Enfin, le refus que fit M. Olier de la coadjutorerie de Châlons, et le mauvais état de sa santé ébranlée par ces peines intérieures le rendirent « la fable de tout Paris. » — « Vous diriez qu'il est devenu idiot ou insensé ! » répétait sa mère. Le P. de Condren, lui-même, se montrait froid, tout en soutenant le courage de son disciple.

M. Olier était encore dans cette épreuve, quand le P. de Condren fut appelé à recevoir au ciel la récompense de sa sainte vie. Avant de mourir, il exposa enfin de vive voix à M. du Ferrier, l'un de ses disciples, les vrais desseins de Dieu sur lui et M. Olier. Il le chargea, en même temps, de communiquer à ses compagnons cette grave décision. « Il ajouta même qu'il ne fallait point perdre de temps, « parce que l'esprit malin ne manquerait pas de faire naître des « divisions et des troubles, pour empêcher de former de bons ecclésiastiques. Nous étions alors dans une grande tranquillité, et on « ne parlait point encore de ces opinions qui ont jeté depuis la division « avec un dommage extrême dans l'Eglise. Il m'avertit enfin de ne « prendre aucun parti que celui du Pape et d'éviter les combats de « paroles et de contention, selon la recommandation de S. Paul (2). »

(1) *Vie de M. Olier*, I, 172.

(2) *Mémoires de M. du Ferrier*, p. 136, 137.

M. Olier et les autres disciples du P. de Condren essayèrent aussitôt la fondation d'un séminaire à Chartres. Mais, quelques mois après, ils rentraient à Paris, dispersés et découragés. Tout semblait perdu du côté des hommes, l'heure de l'action divine allait sonner.

Une pieuse dame de Vaugirard vint prier M. Olier de tenter en ce village un nouvel établissement. Malgré quelques hésitations et les moqueries du siècle, la proposition fut acceptée après un avis donné par Dieu à M. Olier dans le silence de l'oraison. Au commencement de 1642, M. du Ferrier, M. de Foix et lui s'installaient dans une pauvre maison de Vaugirard. Dom Tarrisse, supérieur de la Congrégation de S. Maur, consent à être leur directeur, et le P. Bataille devient le confesseur de M. Olier. Peu après, les premiers compagnons du Serviteur de Dieu à Chartres ; viennent le rejoindre, et constatent avec joie, que Dieu l'a délivré de toutes ses peines ; M. Copin, curé de Vaugirard, confie sa paroisse pendant neuf mois à la petite société ; M. de Rochefort cède à vil prix une belle maison dont il refuse ensuite le paiement ; le cardinal de Richelieu offre sa protection ; enfin, de jeunes ecclésiastiques se présentent pour être formés aux vertus sacerdotales. Après tant d'essais infructueux sur divers points de la France, le premier Grand-Séminaire était fondé, le songe de M^{me} Olier et la prédiction de S. François de Sales se trouvaient réalisés. Les larmes de Marie Rousseau, le sang de Sœur Agnès, les prières de Marie de Valence, les conseils de S. Vincent de Paul et du P. de Condren, tout cela, fécondé par la grâce divine et la bénédiction maternelle de Marie, avait formé M. Olier pour sa mission de « fondateur des séminaires en France. » Dieu attache donc un grand prix à la sanctification des prêtres ? il exige donc en eux des vertus bien éminentes ? Celui-là seul peut en douter, qui ignore le rôle du prêtre dans l'Eglise.

Le prêtre est ici-bas « la figure du Christ, et sa forme expressive (1). » Elevé sur la croix, entre ciel et terre, comme Jésus, le prêtre qui célèbre attire tout à lui. Il attire du ciel pour les hommes grâces et bénédictions ; il attire de la terre pour les cieux humbles adorations, prières instantes, actes de repentir et transports de reconnaissance.

Entre ses mains se produit un échange admirable. Mais, prêtre comme Jésus, il doit être victime avec lui et dans toute sa conduite montrer comme à l'autel le Christ visible. « *Sacerdotes debent formam*

(1) S. Cyril. Alex. *De adorât. in spir. et ver.* 1. 13.

visibilem Christi in seipsis ostendere(1). » Idéal impossible à atteindre, et pourtant le prêtre doit chaque jour s'en rapprocher davantage.

Ces idées sublimes sur la grandeur et les devoirs du prêtre, M. Olier allait travailler à les imprimer dans le cœur de ses enfants. L'occasion se présenta bientôt de faire un établissement stable. Sur l'ordre de Dom Tarrisse, M. Olier accepta la cure de S. Sulpice et en prit possession le 10 août 1642. Le jour de l'Assomption, il inaugura le séminaire de Saint-Sulpice et réunit la communauté de prêtres destinés à l'aider dans le saint ministère. Toute sa vie sera désormais consacrée à ces deux grandes œuvres : le séminaire et la paroisse.

Comme S. Sulpice était exempt de la juridiction de l'archevêque de Paris, M. Olier fit cette remarque : « Maintenant que Dieu va
« nous établir sur la paroisse de S. Sulpice, il nous montre qu'il veut
« former dans ce lieu un séminaire ouvert à toutes les provinces, ou au
« moins un modèle de séminaire pour les autres diocèses et royaumes.
« Voilà pourquoi Dieu veut l'établir dans un lieu qui n'est ni borné,
« ni rétréci par aucune juridiction particulière. Car cette paroisse n'est
« d'aucun diocèse, elle ne relève immédiatement que du Pape, et
« ceux qu'il commet pour la servir sont ses substituts, et ses membres
« qui suppléent ce qu'il ne peut faire par lui-même. Ce séminaire
« étant destiné pour le service de l'Eglise universelle, il était conve-
« nable qu'il fût fixé dans un lieu qui n'eût d'autres bornes, ni
« d'autre dépendance que celles du Saint-Siège, à l'honneur duquel
« il se consacre entièrement (2). » Précieux témoignage de la sécurité que trouvait M. Olier dans la pensée d'être soumis immédiatement au Vicaire de Jésus-Christ !

Malheureusement, les Abbés de S. Germain n'avaient exercé dans cette paroisse ni une action assez énergique, ni une influence assez continue. « A cette époque, dit Abelly, St-Sulpice et surtout le faubourg St-Germain étaient la sentine de presque toute la France et servaient de retraite à tous les libertins, athées et autres personnes qui vivaient dans l'impiété et le désordre. » — « Vous nommer le faubourg Saint-Germain, écrivait à son tour M. Olier, c'est vous dire tout d'un coup tous les monstres de vices à dévorer à la fois. » Les protestants lui avaient mérité le nom de « petite Genève » ; on vendait, aux portes même de l'église, des caractères de magie ; le

(1) *S. Bonav. de sex alis Seraph. c. 6.*

(2) *Mém. aut. 11, 330.*

libertinage régnait en maître, et les duellistes étaient si nombreux qu'on a compté jusqu'à dix-sept victimes en une semaine.

Trois ans après l'entrée de M. Olier à la cure de St-Sulpice, la paroisse était renouvelée. Au son de la clochette du prêtre traversant les rues du quartier, les enfants étaient venus écouter la parole du bon pasteur et admirer sa bonté. Une fois l'ignorance dissipée au catéchisme, les billets-images, les communions du mois, les réunions d'instituteurs et de maîtresses d'école avaient assuré le bien commencé. Les protestants, poursuivis jusque dans leurs prêches et réfutés par d'habiles controversistes, avaient déserté St-Sulpice. Le rétablissement de l'Office canonial, la majesté des cérémonies, le soigneux entretien de l'église attiraient le peuple. Les visites au Saint-Sacrement, les saluts solennels, les confréries, entretenaient la ferveur. Les pauvres et les malades consolés par le prêtre et secourus par les dames de haut rang, sentaient la charité fraternelle ranimer leur cœur. Tout avait changé depuis l'arrivée de M. Olier. « Notre-Seigneur m'a montré, » disait-il, qu'il ne fallait pas gouverner en commandant, mais en « donnant l'exemple, surtout de la douceur et de l'humilité, et que « c'était le moyen de faire profiter les âmes. » L'ébranlement fut tel que les cinquante prêtres réunis autour du saint curé ne suffisaient plus à entendre les confessions. Nombre de religieux de tous Ordres furent appelés. M. Olier les aimait sincèrement, mais ses préférences étaient pour les deux maisons de noviciat des Dominicains et des Jésuites, où « la doctrine était aussi pure que la piété florissante. » On l'entendit même répéter plus d'une fois que si la divine miséricorde répandait tant de grâces sur sa paroisse et y faisait tous les jours de nouvelles conversions, c'était le fruit des prières de ces deux saintes communautés.

VI. — Le démon ne pouvait laisser s'accomplir l'œuvre de Dieu ; il l'attaqua avec violence. L'ancien curé prétendit reprendre sa paroisse, et les femmes de mauaise vie que M. Olier avait combattues par tous les moyens en son pouvoir soulevèrent une émeute. Le 8 juin 1645, jeudi après la Pentecôte, une foule armée envahit le presbytère et l'église. Un des anciens prêtres habitués dirigeait les factieux. Ils s'emparent de M. Olier, mettent son surplis en pièces, et entraînent le saint homme en l'accablant de coups et d'injures.

Informé du tumulte, saint Vincent de Paul accourt pour calmer cette bande en fureur et délivrer son ami. Ni les coups ni les menaces

ne l'arrêtent; il répond en criant : « Frappez hardiment St-Lazare, et « épargnez St-Sulpice. » Enfin on réussit à conduire M. Olier au Luxembourg, où madame la maréchale d'Estampes le reçoit avec respect et admiration. Trois jours entiers, la cure resta entre les mains du peuple, jusqu'à ce que le Parlement remit M. Olier en possession de sa demeure.

Cet acte d'autorité ne termina rien. La cure soutint un nouveau siège, et les factieux allaient l'incendier, quand les soldats les dispersèrent. On remarqua surtout la rage des personnes livrées à l'inconduite. Par deux fois, elles se réunirent en masse sur le passage de la cour, et dans la salle du Palais, pour crier contre M. Olier. Les clameurs n'eurent aucun effet, mais cette année, la procession de la Fête-Dieu fut prudemment escortée de soldats. Le Serviteur de Dieu ne perdit pas un instant la paix de l'âme, il fit de très larges concessions à M. de Fiesque, l'ancien curé, qui se désista; il demanda même la grâce de plusieurs personnes compromises dans les troubles. En voyant les marques d'amour qu'il prodiguait à ses ennemis, on disait dans le faubourg « qu'un moyen d'en recevoir certainement des « bienfaits, c'était de lui faire du mal. »

Après la tempête, M. Olier hâta tout d'abord la construction d'une église plus vaste et plus digne de son Hôte divin. Il avait vu avec peine Marie de Médicis bâtir le somptueux palais du Luxembourg « pendant que Notre-Seigneur était si mal logé en sa paroisse... « C'est une chose étrange, disait-il, que les hommes prennent d'aussi « grands soins et fassent tant de dépenses si excessives pour se loger, « eux qui ne sont que chétives créatures, et qu'ils n'aient ni la pensée « ni le mouvement d'élever à Dieu des édifices convenables à sa dignité « et à sa grandeur. » Grâce au zèle du pieux pasteur, le 20 février 1646, la reine-régente posait la première pierre de la nouvelle église.

Quant au séminaire, il se composa, dès les premiers temps, de plus de cent ecclésiastiques, logés dans plusieurs maisons voisines du presbytère. M. Olier avait acheté un terrain dans l'intention de construire un édifice près de l'église. Les guerres de la Fronde, et plusieurs voyages conseillés par les médecins retardèrent l'exécution de ce projet. La première pierre fut enfin placée dans l'Octave de la Nativité de la Ste-Vierge, et la chapelle rapidement achevée. Par respect pour le Saint-Père, M. Olier désirait que le nonce bénît cette chapelle et y célébrât la première messe, mais le Prieur de St-Germain, vicaire général de l'Abbé, se réserva la bénédiction, laissant volontiers le

nonce présider le reste de la cérémonie. L'édifice terminé, M. Olier en porta les clefs à Notre-Dame de Chartres et en prit possession au nom de cette admirable Mère, dont le chiffre fut gravé partout dans les salles et les corridors. Enfin le 15 août 1651, le nonce du Pape bénissait solennellement cette maison célèbre, où tant d'élèves du sanctuaire devaient se former aux vertus sacerdotales.

Le 21 novembre suivant, fête de la Présentation de la Sainte-Vierge, le nonce présidait encore la rénovation des promesses cléricales, et tous venaient à ses pieds, comme au jour de la tonsure, se donner à Dieu, et le recevoir en héritage (1). Le même jour, Mgr Isaac Habert, évêque de Vabres, au nom de l'assemblée générale du clergé, remerciait M. Olier des fruits abondants produits déjà depuis huit années parmi les prêtres des divers diocèses.

VII. — Ces bénédictions divines engagèrent M. Olier à satisfaire enfin son désir de s'attacher pour toujours à l'Ordre de Saint-Dominique, et vers la fin de 1651, il demanda l'habit de Tertiaire. Accompagné du P. du Tertre, le P. Jean Tarpon, Sous-Prieur en chef de la maison du noviciat, alla en revêtir le Serviteur de Dieu dans la chapelle du séminaire. Pour rendre plus éclatante sa réception dans le Tiers-Ordre, le saint fondateur aurait voulu que cette cérémonie s'accomplît dans notre église et en public. En cette circonstance il fit honneur à l'Ordre des Frères-Prêcheurs de toutes les faveurs célestes dont le Seigneur l'avait comblé; et depuis il aimait à redire : « Je suis aise et bien consolé de me voir enfant de « saint Dominique et plus étroitement que jamais frère de la « révérende Mère Agnès de Jésus, à qui j'ai de si grandes obligations. » La reconnaissance de M. Olier n'était pas encore satisfaite. Il exhorta plusieurs prêtres du Séminaire à imiter sa conduite, et à entrer dans cette famille religieuse déjà quatre fois séculaire. Ses conseils furent écoutés, et plusieurs des premiers membres de

(1) Chaque année, cette fête a encore lieu dans les séminaires, et les témoins de cette scène touchante ne l'oublient jamais. Des prêtres de tout âge viennent ce jour-là renouveler leurs promesses au pied de l'autel en chantant cette belle strophe :

*Ergo nunc tua gens se tibi consecrat,
Ergo nostra manes portio tu Deus,
Qui de Virgine natus
Per nos sæpe renascetur.*

« Votre nation choisie se consacre à vous et vous restez son héritage, vous, Seigneur, qui né d'une Vierge, renaissiez si souvent entre nos mains. »

la Société devinrent Tertiaires, participant ainsi pour eux et pour leur ministère aux prières, travaux et pénitences des trois Ordres fondés par saint Dominique.

Non content d'entretenir des relations intimes avec les religieux, M. Olier appela volontiers dans sa paroisse plusieurs communautés, et les aida à recruter des sujets. M^{lle} de Bussy lui dut son entrée au Carmel. Une autre personne, attirée vers la même vocation, sentit, un jour, le regret du siècle triompher en son âme, et résolut de se soustraire à la direction de M. Olier, qui l'avait cependant assurée de l'appel divin. Le curé de Saint-Sulpice la pria de venir lui parler, et lisant dans son âme, il lui dit de suite après l'avoir saluée : « Il n'est
« pas question, ma fille, de savoir si vous vous sauverez aussi bien
« dans le monde que chez les Carmélites, mais uniquement de faire la
« volonté de Dieu, et d'accomplir les desseins qu'il a sur vous.
« Allons, allons, ma fille ; il n'y a point de temps à perdre, il ne faut
« plus différer (1). »

Grâce à sa vigilance, la paroisse et le séminaire furent préservés du Jansénisme ; tout prêtre favorable aux opinions nouvelles était soigneusement écarté. Un ecclésiastique ayant déclaré qu'il restait également bien disposé pour les deux groupes adverses : « Croyez-
« moi, Monsieur, répliqua le saint prêtre, c'est une délicatesse de
« spéculation qui ne peut être réduite en pratique, de dire que l'on
« n'est d'aucune opinion et de faire alliance avec ce parti. »

Il fit tous ses efforts auprès des évêques et du Pape, pour obtenir des condamnations nettes et précises, payant même plusieurs délégués pour faire à sa place le voyage de Rome, qui lui était alors impossible.

Un autre bienfait du curé de Saint-Sulpice, ce fut de former entre les principaux personnages militaires de l'époque une association contre le duel. Ces hauts dignitaires de l'Etat s'engagèrent publiquement à ne jamais accepter de combats singuliers, et à seconder les efforts des pouvoirs ecclésiastiques pour la répression de cet abus.

Au milieu de ses travaux apostoliques, l'homme de Dieu avançait de plus en plus dans la vertu ; il en donnait quelquefois des preuves admirables. Un jour, comme on l'aidait à s'habiller pour la grand'messe, le sous-diacre, en voulant lui attacher le manipule,

(1) Giry, *Vies des Saints*, t. 12, 365. 4^e édition, Paris, 1867.

lui enfonça une épingle jusqu'à l'os. Après quelques efforts, ne pouvant vaincre cette résistance, il dit qu'il ne pouvait la faire entrer plus avant. M. Olier réplique alors avec calme et sans même remuer le bras : « Elle ne peut pas entrer davantage, elle est jusqu'à l'os. » Telle était la mortification de ce digne fils de la Mère Agnès.

En 1652, une maladie grave obligea M. Olier à quitter la cure de Saint-Sulpice. Il dicta ses dernières volontés, reçut les sacrements, et attendit la mort. Mais, comme il l'avait d'ailleurs annoncé, la maladie eut un heureux dénouement. Durant les quelques années qu'il vécut encore, l'œuvre des Séminaires continua de se développer, grâce aux voyages de M. Olier en diverses parties de la France. Plusieurs fondations furent accompagnées de circonstances extraordinaires. Celle de Nantes, par exemple, est due à saint Vincent Ferrier, qui l'inspira au pieux fondateur, quand il fit son pèlerinage de Vannes.

La santé du V. Serviteur de Dieu baissait de plus en plus. Il eut à endurer les douleurs de la pierre et bientôt une attaque d'apoplexie lui laissa tout le côté gauche paralysé. Toutes ces infirmités étaient, à l'entendre, des présents de la Mère Agnès.

Depuis le jour où la sainte Prieure de Langeac avait quitté la terre, M. Olier professait à son égard un culte tout filial. Il publiait autour de lui ses vertus héroïques et s'appliquait à les imiter. « J'ai connu « beaucoup de grandes âmes, répétait-il, mais la Mère Agnès les « surpasse toutes par la perfection de ses vertus et l'excellence des « dons divins. » Par ses soins, de nombreux documents furent recueillis pour la vie de cette illustre dominicaine. Il garda toujours précieusement les objets qui autrefois lui avaient appartenu, surtout le crucifix de l'apparition à Saint-Lazare.

Un jour, à Saint-Sulpice, M. Philippe souffrait d'une fièvre violente. « Tenez, voilà qui vous guérira, » lui dit M. Olier, en lui présentant le crucifix de la M. Agnès. A peine le malade l'eut-il pris, que la fièvre diminua, et le lendemain, le médecin fut très surpris de trouver M. Philippe en parfaite santé (1).

Du haut du ciel, Sœur Agnès continuait à diriger son fils spirituel, venant même l'instruire dans des apparitions fréquentes; mais ces visites étant devenues plus rares, M. Olier ressentit vivement cette privation, et s'en plaignit humblement à sa céleste protectrice. Celle-

(1) *Vie de M. Olier*, II, 457.

ci lui répondit qu'elle s'était retirée, parce que son attachement pour elle pouvait entraver sa dévotion à Jésus, Marie et Joseph. M. Olier raconta lui-même ce fait aux dominicaines de Langeac.

Au cours de ses voyages, le vénérable fondateur de Saint-Sulpice s'arrêtait souvent en cette ville. En 1652, il emporta pour le séminaire une côte d'Agnès de Jésus. Plus favorisé encore en 1655, il procéda par délégation à une translation des reliques. Comme il se présentait à la clôture, péniblement appuyé sur son bâton, M. Olier dit avec un ton d'aimable plaisanterie à la Mère des Cinq-Plaies : « Vous voyez « comme je suis, c'est la Mère Agnès qui m'a fait ce tour-là ! » Le 19 août 1655, M. Olier procéda à la translation du corps dans une nouvelle châsse. Lui-même l'avait donnée avec un calice, un ostensor et plusieurs ornements précieux. Comme il souffrait de très fortes migraines, on éleva le saint corps au-dessus de sa tête en demandant à Dieu sa guérison. A ce moment, il se mit à sourire. La Mère Prieure lui demandant pourquoi, il répondit qu'il voyait la Mère Agnès parmi les autres religieuses. C'était comme une dernière entrevue sur la terre, avant la réunion pour toujours dans le sein de Dieu (1).

VIII. — M. Olier quitta ensuite le monastère, et rentra dans Paris pour se préparer à la mort que lui annonçaient les progrès croissants de sa paralysie. Le premier jour de carême, il dit à M. de Bretonvilliers : « Préparons-nous, car bientôt nous ne nous verrons plus, « et à Pâques, il faudra nous séparer. » Par de semblables avertissements, il disposait peu à peu ses enfants au sacrifice. Une personne lui promettant de revenir plus tard pour se confesser : « Il faut donc, « répliqua-t-il, que ce soit avant le jour de Pâques. » Enfin, le lundi de Pâques, à cinq heures et quart du soir, après avoir prédit la mort prochaine de plusieurs de ses disciples, M. Olier expirait paisiblement sous les yeux de saint Vincent de Paul, son ancien directeur et son ami dévoué (2 avril 1657). Il avait vécu quarante-huit ans.

« Le séminaire de Saint-Sulpice était alors nombreux et fervent, la communauté des prêtres de la paroisse avait sa maison et ses règlements à part; déjà en province trois séminaires, ceux de Viviers, du Puy et de Clermont, étaient en plein exercice et quelques autres en projet; la colonie de Montréal venait de recevoir une organisation

(1) *Vie de la V. M. Agnès*, II, 282. — *Vie de M. Olier*, II, 545.

définitive au spirituel comme au temporel ; et une sorte de noviciat, connu sous le nom de Solitude, assurait la continuation de ces heureux résultats (1). »

Le corps fut exposé pendant trois jours, et la foule y fit toucher des chapelets et des médailles.

Parmi les faits merveilleux qui signalèrent les funérailles, il faut noter l'apparition d'une croix sur le front de M. Olier. Déjà elle était visible pendant sa vie. Un jour, M. de la Pérouse remarqua cette croix de couleur rouge qui semblait s'élever du milieu d'un cœur. L'une des branches étant imparfaite, il dit à M. Olier : « Mon Père, votre croix n'a qu'un travers. » — « Mon enfant, répondit celui-ci, c'est que ma croix n'est pas achevée. » Elle le fut au jour de sa mort, en même temps que les anges mirent le dernier fleuron à sa couronne.

Le corps du Serviteur de Dieu fut enseveli avec tous les honneurs que méritaient ses vertus et sa réputation. A la Révolution, ses précieux restes disparurent, excepté le cœur et la langue que l'on conservait à part dans le trésor du séminaire. M. Olier a été honoré pendant sa vie et après sa mort, du don des miracles, et plusieurs ont été authentiquement constatés.

Parmi les ouvrages du saint fondateur les plus connus sont : le *Traité des Saints Ordres*, la *Journée chrétienne*, le *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure*, enfin l'*Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes*. Saint-Sulpice possède aussi quelques manuscrits, et ses *Mémoires autographes*.

Aujourd'hui encore, les Sœurs Dominicaines de Langeac montrent avec respect le calice donné par M. Olier, une copie de la lettre qu'il écrivit après la mort de Sœur Agnès, une écuelle et une soucoupe qui lui servaient quand il était au monastère. L'évêque du diocèse, les prêtres de Saint-Sulpice et quelques personnes de distinction sont seules admises à user de cette écuelle en faïence commune, parsemée de fleurs et d'oiseaux grossièrement peints. Le séminaire de St-Sulpice conserve aussi une côte et une vertèbre de la V. Agnès de Jésus, son anneau de profession et un crucifix que les religieuses de Sainte-Catherine donnèrent à M. Bretonvilliers, le 6 novembre 1670. Ce crucifix appartenait à la M. Agnès. Celui qu'elle laissa à M. Olier lors de l'apparition de Saint-Lazare fut confié par M. Emery pendant la Révolution à une personne qui le vendit à vil prix, parce qu'elle

(1) *Vie de M. Emery*, t. I, introd. p. 1.

n'en connaissait pas la valeur. On a perdu aussi le chapelet que Sœur Agnès avait envoyé à M. Olier, quand il vint pour la première fois à Langeac.

Deux siècles entiers n'ont pu refroidir la dévotion filiale de Saint-Sulpice envers la M. Agnès, et l'amitié toute fraternelle que les Dominicains ont vouée aux enfants de M. Olier. Le V. P. Souèges en 1684, le P. Charles de Saint-Vincent en 1702, le P. Lafon, en 1712, écrivirent l'éloge de M. Olier dans les volumes d'avril, de septembre et d'octobre de l'*Année Dominicaine*. De son côté, M. de Lantages travaillait à la vie de M. Agnès sur les mémoires recueillis par M. Olier ou sous sa direction. Plus tard, la correspondance relative à la béatification de Sœur Agnès est remplie de témoignages réciproques d'un religieux dévouement. Le 25 octobre 1701, le Révérendissime Père Général, Antonin Cloche, écrivait à la Société de Saint-Sulpice en ces termes : « J'ai vu la lettre que vous avez écrite
« à Notre Saint-Père le Pape pour lui demander la béatification de la
« vénérable Mère Agnès de Langeac, religieuse de mon Ordre. Je l'ai lue avec
« cette estime qui est due à une lettre digne du saint Pontife à qui elle
« est écrite, et de la piété de votre saint et religieux séminaire. J'espère,
« en effet, beaucoup pour le succès d'une cause si pie de la protection que
« vous lui donnez... Je tâcherai, avec tout mon Ordre, de vous marquer
« la reconnaissance que nous avons de vous être intéressés dans cette
« grande affaire... » A leur tour, les prêtres de Saint-Sulpice, dans une nouvelle supplique, disaient au Pape, le 6 décembre 1702 ; « Serait-il
« possible que nous ne nous appliquions point à honorer, et à faire honorer
« par notre exemple celle qui, en enfantant à Jésus-Christ par ses prières
« M. Jean-Jacques Olier, de pieuse mémoire, fondateur de notre séminaire,
« est vraiment devenue notre mère ?... » Ce fut après les instances de M. Emery jointes à celles de l'Ordre que fut rendu en 1808 le décret d'héroïcité des vertus. Ce digne Supérieur général publia alors une courte biographie de la M. Agnès pour avancer l'heure où elle serait mise sur les autels. « Je mourrai content, disait-il, si je la vois béatifiée. » Espérons que les efforts réunis de la Société de Saint-Sulpice et de l'Ordre de Saint-Dominique obtiendront, un jour, la béatification de cette Vierge si pure, qui laissa son Ange aux enfants de M. Olier, son corps au monastère des Dominicaines de Langeac, à tous l'exemple de ses admirables vertus.





La V. M. ANNE DE JÉSUS

Professe du Monastère de la Mère-de-Dieu, à Valladolid ()*

(1609)

DÈS son jeune âge, Sœur Anne avait montré un grand attrait pour la prière, la parole de Dieu et la fréquentation des sacrements. Plus tard, elle manifesta le désir d'entrer chez les Carmélites déchaussées. Mais sa mère, croyant à l'un de ces pieux projets que l'enfant oublie au lendemain du jour où il les a conçus, effrayée d'ailleurs des austérités du Carmel, répondit par un refus à la demande de sa fille. Cédant enfin à ses instances, elle lui permit de se rendre, non pas au Carmel, mais au monastère de la Mère-de-Dieu, chez les Dominicaines de Valladolid, dont la vie était moins sévère.

Pendant le noviciat, notre Sœur reçut un céleste avertissement, qui se grava bien avant dans son âme. Une de ses amies, morte depuis peu religieuse de ce couvent, lui apparut et lui dit : « Puisque « vous n'avez pas encore prononcé vos vœux, faites sérieuse réflexion « aux devoirs qu'ils vous imposeront. Vous aurez surtout un grand « compte à rendre de l'observation du silence. » Ces paroles exercèrent sur la vie de notre Sœur une telle influence, que durant trente-cinq ans, ses compagnes admirèrent toujours sa fidélité à ce point difficile de la règle. Elle le gardait même dans les temps et lieux permis par les Constitutions. Après les repas, on la voyait se rendre à l'infirmerie, pour consoler les malades, arranger leurs lits, et les aider en toute charité. Refusait-on ses soins affectueux, par compassion pour sa mauvaise santé, son visage exprimait une peine si sincère et si vraie, qu'il fallait céder et accepter tous ses services.

Sûre de monter au ciel en obéissant à son confesseur, Sœur Anne de Jésus se laissait conduire comme une enfant simple et naïve. C'était son secret pour réaliser des progrès incessants dans toutes les

(*) Lopez, *Storia di San Domenico*, etc., p. III, l. 3, c. 51.

vertus. Elle pensait que la volonté propre est le guide des âmes qui vont en enfer.

Le soin des malades, les soucis de la procure, les autres occupations, rien ne suffisait à ses yeux pour la dispenser des exercices communs. Malgré tout, elle s'efforçait d'assister aux Offices, principalement à Matines. Si sa place restait vide, il ne fallait point en douter, elle était gravement malade.

Après Matines, la pieuse Sœur continuait souvent son oraison jusqu'à l'heure de Tierce. Cependant, les dernières années de sa vie, elle regagnait sa cellule ; mais c'était encore pour y prier.

Par esprit de pauvreté, tout ce qu'on lui donnait était employé à la sacristie, en achats utiles, en honoraires de messes, ou distribué aux indigents. Sœur Anne de Jésus prélevait aussi sur sa nourriture la part des pauvres. La veille de sa mort, la Sœur qui l'assistait reçut cette pieuse confiance : « Dieu merci, je meurs pauvre ; Dieu m'a fait la « grâce de ne jamais rien avoir à moi ; aujourd'hui encore, je ne « possède qu'un dépôt de six réaux. Dieu en soit béni ! »

En carême, excepté la dernière année, la servante de Dieu se contentait chaque vendredi d'un plat et de quelques fruits. Tant qu'elle eut bonne santé, elle ne prit aucune nourriture aux vigiles des fêtes de Marie et à ses jours de communion. Si à un jour de communion succédait une vigile, la pénitence de Sœur Anne durait quarante-huit heures. Plus tard, elle dut adoucir ses austérités, mais en 1608, à la veille de mourir, elle jeûna encore tout l'Avent.

Bien que faible à ne pouvoir se soutenir, elle puisait dans l'énergie de sa volonté la force d'entendre toujours à genoux la sainte Messe. A sa mort, elle disait à Sœur Marianne de Jésus, son amie intime : « Grâce à Dieu, je n'aurai pas grand compte à rendre pour avoir « choyé mon corps. » Elle priait les religieuses, tantôt l'une, tantôt l'autre, de lui donner la discipline, et ses instances obtenaient presque toujours gain de cause. « Les maladies sont bonnes, disait-elle, « car elles viennent de la main de Dieu. » Sur ce point, le Seigneur fut vraiment à son égard d'une grande générosité. Sœur Anne supporta toutes ses souffrances sans se plaindre ; plusieurs fois, elle assista, quand même, aux exercices de la communauté.

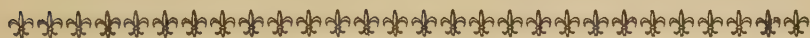
Chaque jour, elle payait à sa bonne Mère du Ciel son tribut d'amour et de reconnaissance, en récitant le Rosaire et le petit Office. Une fois, raconte son confesseur, pendant qu'elle priait au chœur, Sœur Anne s'entendit appeler par son nom. Elle reconnut la

voix d'une Sœur morte tout récemment dans le monastère, et lui demanda ce qu'elle désirait : « Que vous m'aidiez, reprit la voix, car je souffre de très grandes peines dans le Purgatoire. » Pour la délivrer, Anne de Jésus se concerta avec son confesseur et suivit en tout point ses conseils.

Humble jusqu'au scrupule, cette véritable épouse de Jésus tremblait à la vue de ses misères, et redoutait le jugement qui, pour elle, approchait à grands pas. « Je voudrais mourir, pour ne plus pécher ! » répétait-elle. La seule pensée de pouvoir encore offenser Dieu tourmentait sa belle âme !

Le Seigneur lui accorda enfin cette mort si attendue. Elle exerçait la charge de Sous-Prieure, quand lui survinrent de vives douleurs, qui la réduisirent à l'extrémité. Elle souffrit encore cinq jours, mais à cette heure, plus de scrupules ; la paix la plus profonde régnait en son cœur et saint Dominique lui apporta le gage du salut, en venant la bénir deux jours avant le moment suprême.

Quand on lui annonça que tout était prêt pour les derniers Sacrements, elle répondit qu'elle soupirait après ce bonheur depuis de longues années : « Dieu soit béni, s'écria-t-elle, louons sa divine Majesté ! est-il possible, ô Seigneur, qu'enfin se soit levé ce jour si « désiré ? » Les yeux doucement fixés sur un *Ecce Homo*, Sœur Anne continua à s'entretenir avec Jésus en de fervents colloques. Au milieu même de l'agonie, ses lèvres se mettaient à murmurer un psaume. Enfin, le jour de la fête de saint François de Paule, à la deuxième heure de la nuit, Sœur Anne de Jésus quittait la terre (1609).



LE MÊME JOUR

1535 — A Salamanque, mourut le V. Frère convers, MATTHIAS DE LA PAIX, après s'être sanctifié, l'espace de trente ans, dans les humbles fonctions de cuisinier. Sans avoir jamais appris à lire, il récitait chaque jour le grand Office, celui de la Très Sainte Vierge et l'Office des morts.

En témoignage de vénération, il fut enterré parmi les Maîtres en théologie, dans la chapelle de S. Thomas, réservée aux Docteurs. Jamais ensuite on

n'osa ouvrir son tombeau. Un jour cependant, on l'essaya ; mais il se fit, au premier coup de pic, un tel tremblement dans tout le Chapitre, qu'on cessa aussitôt, crainte de voir la maison s'écrouler. — (Lopez, III^e part.)

1613 — A Syriam, sur la côte méridionale du Pégou (1), mémoire du V. P. EMMANUEL FERREYRA et du Frère GONZALVE, tous deux Portugais.

Un vaillant capitaine, Philippe de Brito, ayant construit une forteresse en cet endroit, les missionnaires, sur sa demande, étaient venus le rejoindre, pour fonder un couvent et répandre de là le règne de la foi parmi les peuples environnants. Mais le roi d'Ava, au bout de quelques années, accourut à la tête d'une armée puissante, et s'emparant de la citadelle, il massacra les Portugais ou les réduisit en esclavage. Le Frère Gonzalve fut de ces derniers.

Quant au P. Emmanuel, on l'amena en présence du roi idolâtre, et comme il refusait de l'adorer, celui-ci ordonna de le percer à coups de lances ; ce qui fut exécuté sur le champ.

Avant la prise de la forteresse, on avait invité plusieurs fois le courageux missionnaire à déposer son costume religieux, afin d'être moins remarqué et d'échapper plus facilement à la mort. Il avait toujours répondu qu'il l'aimait trop pour consentir à s'en séparer, et qu'il espérait de la bonté divine de pouvoir bientôt le rougir de son sang. — (Sousa. Emmanuel de Lima.)

1660 — Au monastère royal de S. Louis, à Poissy, mourut le V. P. FRANÇOIS COUTY, Profès du couvent de Poitiers, religieux d'une solide piété et d'un grand zèle pour l'observance régulière.

En 1624, encore simple étudiant, il se rendit de Poitiers à Chartres avec le P. Louis Potron et deux autres Frères, pour assister à ce célèbre Chapitre provincial, où se trouvèrent réunis près de deux cent soixante religieux (2).

Plus tard, étant venu se ranger sous la conduite du P. Carré, au couvent du noviciat général, à Paris, il donna de beaux exemples d'humilité, de dévotion, de pénitence et d'exactitude à suivre les exercices de la Communauté, et devint Sous-Prieur en ce même couvent.

Nommé, vers la fin de sa vie, confesseur des religieuses de Poissy, il s'acquitta dignement de ces fonctions jusqu'à sa mort.

A peine eut-il expiré, que plusieurs religieuses, de la bouche desquelles je l'ai appris, — c'est le P. Souèges qui parle — entendirent du chœur chanter le *Libera*, comme si l'on portait le corps à la sépulture. Surprises, elles s'approchèrent de la grille, pour avertir d'attendre. Mais n'ayant vu ni le

(1) Sousa (*Terceira Parte, Libr. v. Cap. ix*) fait de Syriam une île. Mais D. Vaissète (*Géogr.* x, 138) et Malte-Brun (*Géogr.* ix, 726) placent cette localité sur le continent, à l'embouchure de la rivière de Bago-Kiou.

(2) Nicolas Le Febvre, *Agém. ou Disc. du Chap. Prov. célébré à Chartres*, p. 307.

corps du défunt, ni personne qui chantât, elles n'eurent pas de peine à se persuader que les voix qu'elles avaient entendues n'étaient pas humaines, mais angéliques.

16.. — Au monastère de Saint-Dominique-les-Dames, à Santarem (1), la V. M. JÉRÔME DES PLAIES, religieuse de grand talent, et, ce qui vaut mieux encore, de vertu éminente. Signalée à l'attention des supérieurs par son zèle pour l'observance, son exactitude aux exercices de la communauté, son amour de la pénitence et de l'oraison, elle fut établie maîtresse des novices. Mais un puissant attrait la portant vers la solitude et la vie contemplative, elle désira sortir de charge, et ses prières obtinrent gain de cause. Dans la suite, Sœur Jérôme fut replacée à la tête du noviciat, puis encore déchargée, toujours sur sa demande, jusqu'à cinq fois. La dernière fois cependant, c'est la mort qui la releva de son office.

Lorsqu'elle était sans emploi, on la trouvait, à toute heure, en présence du T. S. Sacrement et de la Vierge du Rosaire. Un accident l'ayant réduite, quelque temps, à l'impuissance de marcher, elle se faisait transporter au chœur et demeurait là en oraison, heureuse si on oubliait de venir la chercher.

Après avoir vécu de longues années dans cette ferveur, elle fut finalement atteinte d'une sérieuse maladie, qui laissa bientôt prévoir sa fin prochaine. Mais pourquoi craindre la mort, quand on a fait bon usage de la vie? Sœur Jérôme demanda et reçut les sacrements avec une sérénité parfaite. Quand on vint lui administrer l'Extrême-Onction, elle leva les mains au ciel et laissa échapper ce cri de reconnaissance : « *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* » (2) Le sacrement reçu, elle s'écria encore avec le même amour : « *Domine, quid retribuisti tibi pro omnibus quæ retribuisti mihi?* » Comme pour dire : « Seigneur, je ne saurais assez vous remercier par moi-même de tous les bienfaits dont vous m'avez comblée! Que ferez-vous donc, pour vous assurer les justes actions de grâces, dues à votre infinie bonté? »

Quelques heures plus tard, pendant la nuit, les religieuses voient notre pieuse Sœur donner tout à coup des signes de joie et d'admiration. Puis, elles l'entendent s'écrier : « Quelle belle Dame! oh! quelle beauté! » Sœur Jérôme s'adresse ensuite à l'apparition : « Ma Senhora, dit-elle, d'où me « vient une si grande faveur? » Une novice qui l'assistait lui demande :

(1) Santarem possédait des Dominicains et des Dominicaines. Les deux couvents étant sous le vocable de S. Dominique, pour les distinguer l'un de l'autre, on appelait celui des Sœurs S. Domingos das Donas.

(2) Querendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a fait ?

« Ma Mère, quelle est cette Dame dont vous parlez? — Quoi! vous ne voyez pas la beauté qui est ici? »

A la suite de cette vision, notre Sœur était demeurée paisible et ravie, lorsque son visage paraît subitement trahir un vif sentiment de crainte. Elle appelle sa novice : « Ma fille, jetez de l'eau bénite de ce côté. » Elle-même, soulevant un peu la tête, étend le bras vers le même endroit, en agitant son Rosaire qu'elle tient à la main. « Va, maudit, s'écrie-t-elle d'une voix ferme, va-t-en ; car tu ne peux rien contre cela ! »

Victorieuse des assauts de l'ennemi, elle pria ensuite la novice de l'aider à réciter l'Office de Notre-Dame : mais elle ne tarda pas à s'endormir.

Le lendemain, de grand matin, quelques religieuses se rendent à l'infirmerie pour savoir comment se trouvait Sœur Jérôme. A peine entrées, elles s'arrêtent pour ne point troubler son repos. Au même instant, retentit au milieu du silence de la nuit, le son harmonieux d'une harpe, et bientôt après une voix inconnue qui chantait avec suavité. D'où venait cette mélodie? Les Sœurs s'interrogent, examinent : tout était solitaire. On ne voyait que les deux novices qui gardaient leur chère Mère.

Un ange, sans doute, était venu apporter le signal du départ de la pieuse malade. En effet, quelques instants plus tard, le prêtre montait à l'autel, dans l'infirmerie même, pour offrir le saint sacrifice. Notre Sœur, maintenant réveillée, en suit toutes les parties, des yeux et surtout du cœur. Enfin arrive le moment de la consécration. Le prêtre élève l'Hostie, Sœur Jérôme la contemple, elle l'adore avec de profonds sentiments d'amour et de respect, puis elle incline la tête et rend le dernier soupir. — (Luc de Ste Catherine, v. 272).

1692 — Au monastère de l'Abbiette, à Lille, la V. Sœur converse ANNE-MARIE HEBDEBAULT, dite de la Présentation, une des [plus ferventes religieuses de cette maison. Elle fit profession le 25 novembre 1654. Animée d'une charité extraordinaire pour toutes ses compagnes, elle les prévenait en tout avec tant de douceur, que chacune la regardait comme une mère.

Deux ans après sa profession, elle devint asthmatique, ce qui ne l'empêcha pas de se servir de toute sorte d'instruments de pénitence. Elle ne dormait qu'une heure ou deux chaque nuit, et sur la dure. Le reste du temps, elle faisait oraison ou travaillait aux linges d'église. Le soir, jamais de collation ; elle demeurait fort souvent jusqu'à trois jours sans rien prendre.

Tout ce qu'on lui présentait pour la soulager dans ses infirmités, elle le refusait. Mais les malades connaissaient sa tendre sollicitude : cette charitable Sœur ne savait que faire pour leur venir en aide. Son amour pour les pauvres était si grand, que si les supérieures l'eussent permis, elle se fût volontiers privée de tout et dépouillée même de ses habits, en leur faveur.

Elle mourut en 1692, âgée de 61 ans, après avoir souffert ses douloureuses infirmités durant 35 ans avec une merveilleuse patience. — (*Hist. du monast. de l'Abb.* p. 69).



III AVRIL

STIGMATES DE SAINTE CATHERINE(*)

(1375)

NOTRE-Seigneur Jésus-Christ, après avoir fait éclater en sainte Catherine de Sienne les prodiges de sa grâce, mit le comble à toutes ses faveurs, en la rendant participante de sa douloureuse Passion. La ressemblance avec Jésus crucifié devait être un des caractères distinctifs de la sainteté de Catherine ; mais elle ne fut pas seulement imprimée dans son âme par l'imitation des vertus du Sauveur, et dans son corps par d'ineffables souffrances endurées avec résignation ; les pieds, les mains et le côté de cette chère épouse de Jésus eurent aussi l'incomparable honneur d'être décorés de ses glorieux stigmates.

Avant de lui accorder cette faveur insigne, Notre-Seigneur la prépara par deux faits merveilleux, que nous raconterons ici comme se rattachant directement à l'histoire des stigmates de la Vierge de Sienne.

En 1370, le jour de l'Assomption de la B. Vierge Marie, Catherine demanda à Dieu de l'associer à la Passion de son divin Fils. Immédiatement exaucée, elle commença dès lors à souffrir, dans son corps et dans son âme, quelque chose des douleurs de Notre-Seigneur, et participa spécialement à ce tourment intérieur que causait à Jésus la soif du salut des âmes.

Le 18 du même mois, dans une admirable extase après la sainte communion, elle se mit à prier avec ferveur pour obtenir de Dieu

(*) B. Raymond de Capoue, *Vita S. Catharinæ Senensis*. P. II, cap. VII, ap. *Acta SS.* April, t. III.

le salut de son confesseur et de ses fils spirituels. Au milieu de sa prière, on l'entendit s'écrier : « Promettez-moi de leur accorder la vie éternelle ; » au même moment, elle étendit la main, et parut ressentir une vive souffrance.

Que s'était-il passé ? La sainte en fit elle-même le récit au B. Raymond. « Je demandais, dit-elle, le salut pour vous et pour « plusieurs autres personnes. Le divin Maître promit de m'exaucer. « Alors je lui dis : *Quel signe, Seigneur, me donnez-vous de votre « promesse ? — Tends la main*, me répondit Jésus. J'obéis ; aussitôt le « Seigneur, me mettant un clou dans la paume, l'appuya si fortement, « que ma main me sembla percée de part en part. On m'eût « enfoncé ce clou à coups de marteau, je n'aurais pas souffert « davantage. Et maintenant, ajoutait Catherine, je possède dans ma « main droite une des marques imprimées sur le corps de mon « doux Sauveur ; elle est sensible à mes yeux, quoique invisible à « ceux des autres. »

II. — Catherine commençait à devenir une vive image du Sauveur crucifié. Deux ans plus tard, Jésus lui donna un nouveau trait de ressemblance.

C'était en 1372 ; elle soignait une malade déjà âgée, sa sœur par les liens du Tiers Ordre ; le sein de cette malheureuse était rongé par un affreux cancer. Le démon, qui ne peut supporter le spectacle de la charité et de l'humilité, suggéra à Andrea (c'était le nom de la malade) de récompenser les services si dévoués de sa bienfaitrice par une horrible calomnie. Elle osa répandre le bruit que la sainte avait manqué, d'une manière grave, à son vœu de chasteté. Catherine, qui estimait la vertu angélique plus encore que la vie, ressentit une affliction profonde dans son cœur, et, suivant son habitude, elle se plaignit doucement à son Epoux. Jésus daigna lui apparaître, tenant de la main droite une couronne d'or, de l'autre, une couronne d'épines : « Ma fille, lui dit-il, j'ai décidé « que tu porterais successivement ces deux couronnes. A toi de « choisir ! si tu acceptes la couronne d'épines pour le temps de cette « vie, l'autre sera ton partage pendant l'éternité. Si tu aimes mieux « porter maintenant la couronne d'or, tu auras dans l'autre vie la « couronne d'épines. » L'humble vierge répondit : « Seigneur, vous le « savez, j'ai remis ma volonté entre vos mains, et j'ai pris l'inébranlable « résolution de n'agir que d'après votre direction ; je ne puis donc

« faire aucun choix, sans connaître ce qui plaît à votre sainte volonté. « Néanmoins, puisque vous désirez une réponse, eh bien, je choisis « de vous être absolument semblable en cette vie, et de porter « joyeusement les croix et les épines pour l'amour de vous, comme « vous l'avez fait pour l'amour de moi. » Alors elle étendit les mains vers Notre-Seigneur avec un généreux courage, et saisissant la couronne d'épines, elle la plaça sur son front avec une telle force, que les épines s'enfoncèrent dans la tête. La vive douleur causée par ces blessures lui dura longtemps, comme elle le révéla plus tard à son père spirituel.

III. — Ce n'était pas assez de la couronne d'épines pour notre Sainte. Appelée à combattre en faveur des plus graves intérêts de l'Eglise, elle devra porter sur son corps virginal le sceau de Jésus, marque authentique de la mission qui lui sera confiée. C'était le quatrième dimanche de carême, qui, cette année, tombait le 1^{er} avril. Catherine se trouvait à Pise, remplissant cette ville d'admiration. Selon sa coutume, elle s'était rendue dans la petite église de Sainte-Christine, pour entendre la messe. Après avoir reçu la sainte communion de la main du B. Raymond, elle demeura longtemps en extase.

Mais écoutons le B. Raymond lui-même, témoin de cette merveille. « Nous attendions, dit-il, la fin de son ravissement, dans l'espérance de recueillir de la bouche de notre Mère des paroles d'édification. Catherine était prosternée, la face contre terre; soudain nous la voyons se soulever, elle se met à genoux, elle étend les mains et les bras. Son visage paraissait tout en feu. Après être restée longtemps immobile, raide, les yeux fermés, elle tombe tout d'un coup, comme frappée à mort.

« Revenue enfin à elle-même, elle me fit approcher, et me dit à voix basse : « Mon Père, j'ai une nouvelle à vous apprendre. « Par la grâce de Notre-Seigneur, je porte maintenant sur mon « corps ses sacrés stigmates. » Je lui répondis que je m'en étais douté, en la considérant pendant son extase. Puis, je lui demandai de quelle manière cela s'était passé : « J'ai vu, dit-elle, Notre-Seigneur attaché « à la croix, descendre vers moi, environné d'une grande et « merveilleuse lumière. Aussitôt mon âme ravie fut transportée « du désir d'aller à la rencontre de son Créateur, et l'impétuosité de « cet essor obligea le corps lui-même à se redresser. Alors, des

« cicatrices bénies du Sauveur, partirent cinq rayons sanglants,
« qui se dirigèrent vers mes pieds, mes mains et mon cœur. Je
« compris le mystère qui s'accomplissait en moi, et je m'écriai :
« *Ah ! Seigneur mon Dieu, je vous en prie, que ces saintes blessures*
« *n'apparaissent pas aux yeux des hommes.* Je parlais encore, quand
« ces rayons, d'une couleur rouge de sang, devinrent tout à coup
« très brillants ; ils touchèrent les cinq parties de mon corps sous la
« forme d'une très pure lumière.

« Quelque rayon, lui demandai-je, vous a-t-il frappée au côté
« droit ? — Non, répondit-elle, mais au côté gauche, et juste sur le
« cœur. Le rayon de lumière, en sortant du côté droit de Notre-
« Seigneur, n'est pas venu à moi obliquement, mais en droite ligne.
« — Et maintenant, souffrez-vous encore ? — Oh ! dit-elle après un
« profond soupir, je ressens à ces cinq endroits, et surtout au cœur,
« une douleur si intense, que, sans un miracle du Tout-Puissant,
« je ne pourrais plus vivre. »

« Quand elle eut fini de me parler, nous quittâmes tous l'église,
pour retourner à la maison. A peine arrivée, elle entra dans sa
chambre, et s'étendant sur son lit, elle perdit tout à fait connaissance.
Tous ses disciples, groupés autour d'elle, pleuraient de voir en ce triste
état celle qu'ils aimaient si tendrement, et se désolaient à la pensée
de la perdre. Car, bien que nous l'eussions souvent vue très faible
après ses extases, jamais elle n'était tombée dans un pareil évanouis-
sement. Catherine revint à elle cependant ; mais, après le dîner, elle
me répéta, que si Dieu ne l'assistait, elle ne tarderait pas à mourir.

« Aussitôt je fis venir tous ses enfants spirituels, et je les suppliai,
en pleurant, de redoubler leurs instances, pour que Dieu nous laissât
encore notre Mère. Tous alors, fondant en larmes, s'approchèrent de
Catherine et lui dirent : « O notre Mère, votre désir est de vous
« réunir à votre cher Epoux Notre-Seigneur Jésus. Cependant votre
« récompense est assurée. Pitié pour vos enfants ! Pourriez-vous les
« abandonner, si faibles encore, aux dangereux orages de ce monde ?
« Nous le savons aussi, ô Mère, votre doux Epoux vous aime si
« tendrement, qu'il ne saurait rien vous refuser. Priez-le donc, nous
« vous en conjurons, de prolonger un peu votre vie sur la terre, pour
« que vous puissiez nous affermir dans la vertu. Hélas ! nos prières
« n'ont guère d'efficacité, tant nous sommes indignes ! Mais vous
« qui désirez si ardemment notre salut, joignez vos supplications aux
« nôtres, et Dieu nous accordera ce que, par nous-mêmes, nous ne
« saurions obtenir. »

« Telles étaient les paroles que nous adressions à Catherine, au milieu de nos larmes. Elle nous répondit . « Depuis longtemps, « vous le savez, j'ai remis ma volonté entre les mains de Dieu, et « je ne souhaite absolument rien que son bon plaisir. Sans doute, « je vous aime tendrement, et j'ai soif de votre salut. Mais Jésus, qui « est votre salut et le mien, sait mieux que toute créature ce qui « vous convient. Ainsi donc que sa volonté soit faite en toutes « choses. Cependant, je le prierai volontiers de faire ce qui sera « le meilleur à ses yeux. »

« A ces mots, nous restâmes profondément affligés, mais Dieu ne fut pas sourd à nos prières. Le dimanche suivant, après la sainte communion, Catherine eut un ravissement, comme d'habitude ; mais cette fois, loin de se trouver faible et accablée au sortir de l'extase, elle parut au contraire plus forte. Nos prières et nos larmes avaient été agréées de Dieu.

« Pour m'en assurer davantage, je lui dis : « La douleur que vous « ressentiez au côté, aux pieds et aux mains, dure-t-elle toujours ? » Elle me répondit : « Dieu a exaucé vos prières. Non-seulement ces « blessures ne me font plus souffrir, mais elles semblent donner « plus de vigueur à mon corps. Preuve que Dieu, écoutant vos « supplications, veut prolonger le temps de mon affliction sur la « terre ; je l'en remercie, à cause de l'amour que je vous porte. »

Catherine avait vingt-huit ans et six jours, quand elle reçut les stigmates, le 1^{er} avril 1375. La place où elle se trouvait dans l'église de Sainte-Christine est marquée par une petite colonne et une inscription ; le crucifix devant lequel la sainte était agenouillée a été transporté, en 1563, de Pise à Sienne, du consentement d'Angelo Niccolini, cardinal-archevêque de Pise ; mais si grande était la dévotion des Pisans pour tout ce qui rappelait la mémoire de Catherine, qu'il fallut attendre la nuit, et s'entourer d'une escorte de gens armés.

Durant la vie de la séraphique vierge de Sienne, les stigmates restèrent invisibles, mais il n'en fut pas ainsi après sa mort (1).

Le P. Gregorio Lombardelli, dans sa *Défense des sacrés stigmates de sainte Catherine*, a recueilli le témoignage de plusieurs personnes qui les contemplèrent, en particulier, celui du P. Antoine de

(1) On voit encore de nos jours l'un de ces stigmates dans la main gauche de Catherine, conservée à Rome, au monastère de Saint-Sixte.

Sienne, Prieur de la Minerve au moment des funérailles de la Sainte, et bien d'autres auteurs respectables ont aussi affirmé que ces stigmates étaient visibles.

Sur la fin du quinzième siècle, les Frères-Mineurs élevèrent de vives récriminations au sujet des stigmates de l'illustre Vierge dominicaine. Sixte IV, qui appartenait à l'Ordre de Saint-François, prit lui-même part à la lutte avec tout le poids de l'Autorité apostolique et sembla donner gain de cause aux réclamations des Franciscains. En 1472, il publia une Constitution, prohibant, sous peine d'excommunication et jusqu'à décision ultérieure du Saint-Siège, de dire et de prêcher que Catherine de Sienne avait reçu les stigmates et de la représenter comme stigmatisée (1).

A la suite de cet acte, certains Frères-Mineurs, dépassant les intentions du Souverain-Pontife, prétendirent, du haut de la chaire, qu'il fallait détruire les images et peintures où Catherine apparaissait avec les stigmates et que les Dominicains étaient excommuniés. Cette sorte de persécution sévit surtout dans les Etats de Ferdinand I^{er}, roi de Sicile ; aussi ce prince, faisant appel à l'autorité des archevêques et évêques, les pria d'interdire aux prédicateurs toute parole contraire à l'honneur de sainte Catherine et des Dominicains (2).

En 1475, parut une nouvelle Constitution, dans laquelle Sixte IV renouvelait ses défenses, sous des peines plus graves encore, et déclarait qu'à l'exception de saint François, personne ne pouvait être dit stigmatisé, ni représenté comme tel (3). Au fond, l'intention du Pape n'était pas de se prononcer dans la question de savoir si la Vierge de Sienne avait, oui ou non, reçu la même faveur que le Patriarche d'Assise, mais seulement d'obliger les Frères-Prêcheurs et les fidèles à attendre le jugement du Saint-Siège.

L'Ordre de Saint-Dominique se soumit entièrement, quoiqu'il en coûtât beaucoup à sa dévotion. Le Chapitre général de Pérouse, en 1478, défendit à tous les Frères, sous les peines les plus sévères, de peindre notre chère Sainte avec les stigmates, et de prêcher, ou même de dire un mot pour les défendre. Sixte IV en fut tellement satisfait, qu'il écrivit à Frère Léonard Mansueti, alors Maître général, pour le

(1) Benoît XIV, *De Serv. Dei beatif.* l. 4, p. 2, c. viii.

(2) Lettre du 26 janvier 1474. — Arch. génér. Y. Instrum. 10, f° 283. — Voir Appendice.

(3) Benoît XIV, *ibid.*

féliciter de s'être montré un vrai fils du Siège Apostolique et de l'obéissance, comme l'avait toujours été son saint Ordre. « *Veluti « sanctissimæ Sedis apostolicæ et salutaris obedientiæ filius sicut semper « fuit tuus sacratissimus Ordo.* » Il révoqua même, en témoignage de satisfaction, toutes les peines portées dans ses Constitutions précédentes, mais il exigeait l'observation rigoureuse des prescriptions du Chapitre (1).

Il s'écoula encore plus d'un siècle, avant que le Saint-Siège ne rendît sa sentence. Enfin, Clément VIII confia l'affaire à l'examen de la Congrégation des Rites (2) et en 1630, le Pape Urbain VIII mit le fait des stigmates de sainte Catherine au-dessus de toute contestation, en l'insérant dans les Leçons de son Office.

Plus tard, en 1727, sur le rapport favorable de Prosper Lambertini, le futur Benoît XIV, alors promoteur de la foi, Benoît XIII permit à tout l'Ordre des Frères-Prêcheurs de célébrer, chaque année, au 1^{er} avril, la fête de l'Impression des stigmates de sainte Catherine de Sienne (3).

A propos des stigmates de sainte Catherine, il nous semble utile de donner ici la nomenclature, aussi complète que possible, de toutes les personnes de l'Ordre, auxquelles fut accordée semblable faveur. Le docteur Imbert-Gourbeyre, professeur à l'Ecole de médecine de Clermont-Ferrand, dressait déjà, il y a quelques années, dans un ouvrage intitulé *Les Stigmatisés*, la liste des cas de stigmatisation connus jusqu'à présent. Il en compte 145, dont un grand nombre appartiennent aux Dominicains. « Les stigmatisés, dit-il, « ont surtout appartenu aux Ordres religieux. L'Ordre de saint Dominique « marche en tête, avec soixante cas de stigmatisation, dont seize ont « consisté seulement dans les douleurs de la Passion (4). »

En ce qui concerne l'Ordre de Saint-Dominique, nous avons tenu à contrôler soigneusement, souvent même sur d'autres sources, les détails fournis par M. Imbert. A la suite de ces recherches, il nous a semblé, que deux noms, ceux de la B. Marguerite de Savoie et de Marie de Mendoza, devaient être supprimés. Mais nous en ajoutons vingt-cinq, qui ont échappé aux investigations de cet auteur. Le nombre des stigmatisés de l'Ordre s'élève donc, à notre connaissance, au chiffre de quatre-vingt-trois.

Cette liste générale ne se borne pas seulement aux personnes en qui s'est

(1) *Bull. O. P.*, III, 570.

(2) *Bull. O. P.*, V, 560.

(3) Cette fête fut ensuite fixée au 3 avril.

(4) Tome 2, p. 314, 2^e édit.

produite la stigmatisation complète, interne ou externe, consistant dans les cinq blessures, aux pieds, aux mains et au côté. Elle comprend aussi les personnes favorisées de certains phénomènes mystiques, qui peuvent être considérés comme une stigmatisation partielle, tel que le stigmaté latéral, le couronnement d'épines, la blessure du cœur ou même la simple participation aux souffrances de Notre-Seigneur.

Il va sans dire que nous n'entendons aucunement sortir des bornes assignées par les décrets d'Urbain VIII. Quoique les faits rapportés ici reposent sur des témoignages graves, il ne leur est dû cependant qu'une foi humaine, excepté en ce qui regarde sainte Catherine de Sienne, sainte Catherine de Ricci, la B. Lucie de Narni et quelques autres, à l'égard desquelles la sainte Eglise a prononcé son jugement.

FRÈRES ET SŒURS STIGMATISÉS

1. Le B. WALTHER DE STRASBOURG, mort avant 1260. Transverbération du cœur et les cinq stigmates. On ignore s'ils étaient visibles. — *Vitæ Fratr.*

2. La B. HÉLÈNE DE HONGRIE, morte en 1270, reçut les cinq stigmates, qui se fermèrent quelque temps avant sa mort pour se rouvrir après. Le P. Sigismond Ferrari cite d'importants témoignages en faveur de la tradition qui rapporte ces faits. — Cf. *De Rebus Hung. Prov. O. Præd.* p. 217.

3. La B. MARGUERITE DE HONGRIE, morte le 18 janvier 1271 (1). Le Docteur Imbert lui donne place parmi les stigmatisées sur la foi de quelques écrivains. « Quelque temps après sa mort, dit Görres, comme on avait quelque « doute au sujet de ses stigmates, le Pape Innocent IV ordonna de lever son « corps, et l'on trouva les plaies roses et fraîches, comme si elle eût vécu en- « core. » Thiepolus, cité par Bagatta, tient le même langage. Mais le silence des historiens de la Bienheureuse nous fait douter de l'exactitude de ce récit.

4. La B. EMILIE BICCHIERI eut les douleurs du couronnement d'épines. Morte le 3 mai 1278. — *Act. SS.*

† (*) 5. GRUNBURGE DE KASTELBERG, du monastère d'Adelhausen, reçut les cinq stigmates. Treizième siècle. — *Die Chronik der Anna von Munzingen*, publiée dans le 13^e volume du *Freiburger Diöcesan-Archiv*.

(1) *Leben der sel. Schwester Margaretha von Ungarn*, ap. Greith, *Die deutsche Mystik*, p. 362.

(*) Nous marquons d'une croix les stigmatisés qui manquent à la liste fournie par M. Imbert.

† 6. AGNÈS DE NORDERA, du monastère d'Adelhausen, stigmatisée aux mains et aux pieds. Treizième siècle. — *Die Chronik der Anna von Munzingen*.

7. HÉLÈNE BRUMFIN, du monastère de Sainte-Catherine à Diessenhofen, participa aux douleurs de la Flagellation. Morte vers 1285. — Steill, au 31 mai.

8. La B. BENVENUTA souffrit les douleurs de la Passion pendant la semaine sainte, la dernière année de sa vie. Morte le 30 octobre 1292. — *Act. SS.*

9. La B. JEANNE D'ORVIETO, morte le 23 juillet 1306. Crucifiée chaque vendredi saint, les dix dernières années de sa vie. Les bras étendus en croix, les pieds l'un sur l'autre demeuraient si raides, qu'on les eût brisés, plutôt que de les mouvoir. — *Leggenda latina della B. Giovanna scritta dal P. Giacomo Scalza, contemporaneo*, p. 15.

10. La B. MECHTILDE DE STANS, au monastère de Töess, eut le côté et le cœur transpercés. La blessure, large d'un doigt et très profonde, laissait couler de l'eau et du sang. Mais un Ange vint la fermer, sur la demande de la Sœur. Mechtilde fut ensuite stigmatisée aux mains et aux pieds. — Récit d'Elisabeth Stagel, ap. Greith, *Die deutsche Mystik*, p. 450.

11. La B. CHRISTINE DE STOMMELN, stigmatisée pour la première fois en 1266, pendant la semaine sainte. Chaque année les stigmates apparaissaient seulement à cette époque; morte en 1312. — *Act. SS.* 22 juin.

12. La B. MARGUERITE DE CITTA-DI-CASTELLO, morte en 1320. Elle offre un cas de stigmatisation plastique très curieux (1). On trouva dans son cœur, après la mort, trois petites pierres sur lesquelles étaient représentés Jésus, Marie et S. Joseph. — *Brev. O. Præd.*, 13 avril.

13. La B. MARGUERITE EBNERIN, née à Nuremberg, religieuse du monastère de Maria-Medingen, reçut les stigmates visibles dans le carême de l'année 1339. Morte le 21 juin 1321. — Lechner, *Bericht aus dem Leben der Christina und Margareth Ebner*, p. 259.

† 14. La B. ELISABETH D'EYCKEN, du monastère d'Ottembach, eut part au couronnement d'épines, et durant vingt-cinq ans elle sentit comme un glaive qui lui perçait le côté à chaque instant. 14^e siècle. — *Ann. dominic.* au 1^{er} juillet d'après un manuscrit allemand.

(1) Les auteurs entendent par stigmatisation plastique le phénomène par lequel les pieux objets dont l'âme des Saints est occupée à l'oraison se reproduisent quelquefois matériellement dans leur cœur ou dans quelque partie de leur corps. Görres, *Mystique*, 11, 210.

15. S. CATHERINE DE SIENNE, morte en 1380. Stigmatisation complète.

16. La B. BRIGITTE DE HOLLANDE reçut les stigmates apparents. Antoine de Sienne place sa mort dans les dernières années du quatorzième siècle. — *Chron. Fratrum O. Præd.*

17. La B. JEANNE DE VERCEIL. « *B. Joanna Vercellensis sacris stigmatibus in proprio corpore fuit decorata. (Thiepolus)*. Elle fut stigmatisée dans une vision par Notre-Seigneur, au moyen de cinq rayons sanglants, qui lui percèrent le côté gauche et les extrémités (Steill). Morte vers 1390. — Antoine de Sienne, *Chronic.*

18. Le B. NICOLAS DE RAVENNE. Les stigmates, invisibles pendant sa vie, devinrent apparents à sa mort, qui eut lieu le 4 novembre 1398. Cf. *Diario* ; Hieron. Faber, *Monum. Eccl. Ravenn. de r. S. Dom.*

19. Le B. MATTHIEU CARRERI de Mantoue (1), fut stigmatisé au cœur et mourut en 1470. — Cf. *Brev. Ord. Præd.* 5 octobre.

† 20. Le B. ALAIN DE LA ROCHE reçut les cinq stigmates. Mort le 8 septembre 1475. — *Ann. dominic.*

21. La B. MADELEINE PANATIERI, morte en 1503. Stigmatisée tous les vendredis saints, avec reproduction sur son corps de toutes les souffrances de la Passion. Son visage et ses membres livides étaient arrosés de gouttes de sang. — Marcolino Pelazza, *Vita della B. Maddalena*, p. 79.

22. La B. OSANNA DE MANTOUE, morte le 18 juin 1505, reçut la couronne d'épines, le 24 février 1476 ; un an après, la plaie du côté gauche, et l'année suivante, les stigmates des extrémités. Plus tard, Notre-Seigneur lui fixa un clou dans le cœur. En 1508, le corps de la Bienheureuse fut trouvé sans trace de corruption : la plaie du côté était rouge et les stigmates des pieds très visibles. — *Act. SS.*

23. La B. MARIE DE SAINT-DOMINIQUE, en Espagne, porta les stigmates plusieurs années. Morte en 1515. — Cf. Antoine de Sienne, *Chron. Frat. O. Præd.* p. 293.

24. VINCENCE FERRER, du monastère de Xativa dans le royaume de Valence, eut part au Couronnement d'épines. Elle vivait vers 1515. — Diago, *Hist. de la Prov. de Aragon de la Orden de Predicadores.*

(1) Avant le B. Matthieu Carreri, le Docteur Imbert place la B. Marguerite de Savoie. Mais nous ne voyons rien dans sa vie qui soit concluant pour la faire ranger parmi les stigmatisées.

25. La B. COLOMBE TROCAZANI, du monastère de Saint-Lazare à Milan, un jour qu'elle priaît devant un crucifix, fut frappée de cinq rayons sortis des plaies du Sauveur. Elle souffrit aussi les douleurs de la flagellation. Morte en 1517. — Cf. Michel Pio.

26. La B. STÉPHANIE DE SONCINO. Stigmatisation successive et complète, et pendant quarante ans, chaque vendredi, les souffrances visibles de la Passion. Morte le 2 janvier 1530. — Cf. *Diario*.

27. La B. LUCIE DE NARNI reçut les cinq plaies le 24 février 1476, et les garda visibles pendant sept ans. Morte le 15 novembre 1544. — Ponsi, *Vita della B. Lucia*.

28. La B. CATHERINE DE RACCONIGI reçut les cinq plaies et la couronne, obtint que les stigmates fussent invisibles. Morte le 4 septembre 1547. — *Diario*.

29. La Vén. DOMINIQUE DU PARADIS, fondatrice du monastère de la Croix à Florence reçut, à 24 ans, les cinq plaies et la couronne, mais elle obtint que les stigmates disparussent à la longue. Morte le 5 août 1553. — Ignace del Nente, *Vita della Suor Domenica del Paradiso*.

30. BLANCHE GUZMAN, en Religion MARIE DE LA COURONNE, fut stigmatisée aux pieds quelque temps avant de mourir. Le sang coula encore après sa mort, arrivée le 13 janvier 1564. — Lopez, 3^e partie, p. 394 (1).

31. ANNE DE VARGAS, du monastère de Sainte-Catherine de Valladolid, fit profession en 1548, reçut les stigmates non apparents dix mois avant sa mort, comme son confesseur le raconta ensuite aux religieuses. — Lopez, 3^e partie, p. 432.

32. ISABELLE RODRIGUEZ, du monastère de Jésus à Aveiro en Portugal, obtint de ressentir les douleurs de la Passion pendant une semaine sainte et mourut dans ces souffrances le vendredi de la même semaine. Seizième siècle. — Lopez, 3^e part. p. 270.

33. ISABELLE DE MORAES, du monastère du *Corpus Domini*, à Villanova de Porto, participa aux douleurs de la Passion. Morte le 27 décembre 15... — Sousa, t. II, 249.

(1) Après Blanche Guzman, le docteur Imbert range Marie de Mendoza au nombre des Dominicaines qui ont participé aux souffrances de Notre-Seigneur. Il renvoie à Marchese, qui emprunte lui-même son récit à Lopez. Mais Sousa, l'historien de l'Ordre en Portugal, ne dit rien qu'on puisse regarder comme une participation formelle aux douleurs de la Passion. — Cf. *Hist. de S. Domingos*, II, 197.

34. GUIOMAR DE SOUSA, religieuse du monastère de Saint-Dominique-les-Dames, à Santarem, obtint de souffrir les douleurs de la Passion. Morte en 1578. — Sousa, II, 200.

35. MADELEINE-ANGÉLIQUE DE LORCA, Tertiaire, de Valence, eut les cinq stigmates invisibles. Morte le 24 avril 1580. — *Ann. dominic.*

36. JÉRÔME CARVALHO, Tertiaire de Santarem, eut les cinq stigmates. Celui du côté était seul visible et rendait du sang. Morte en octobre 1585. — Sousa, II, 221 (1).

37. S. CATHERINE DE RICCI eut les cinq stigmates apparents et la couronne d'épines. Morte le 2 février 1589. — Hyac. Bayonne, *Vie de S. Catherine de Ricci*, II, 175.

38. MARIE RAGGI, de Chio, Tertiaire. Stigmatisation complète et visible. Morte le 7 janvier 1600. — *Diario*.

39. URSULE AGUIR, de Valence, en Espagne, eut la couronne d'épines, la blessure au cœur, et enfin en 1592 les cinq stigmates qui restèrent invisibles, sur sa demande. Morte le 8 septembre 1608. — Görres, *Mystique divine*, II, chap. xv.

† 40. ISABELLE DE LA PIÉTÉ, du monastère de Sainte-Catherine de Sienne d'Evora, en Portugal, participait infailliblement tous les vendredis aux douleurs de la Passion. Morte vers 1600. — Sousa, IV, 271.

† 41. MARIE DE S. FRANÇOIS, du monastère de Sainte-Catherine de Sienne d'Evora, endurait chaque vendredi, des souffrances inexprimables dans tous les membres. Elle mourut au milieu de ces tourments, le vendredi saint, 1^{er} avril 1611. — Sousa, IV, 287.

42. MADELEINE CARAFFA, duchesse d'Andria, religieuse au monastère de la Sapience à Naples, obtint de ressentir, chaque vendredi, les douleurs du couronnement d'épines. Morte en 1615. — *Diario*, 29 décembre.

† 43. ANTOINE DE LA PARRA, du couvent de la Madeleine de Lima au

(1) Au n° 37 de sa liste générale, le docteur Imbert cite, d'après Görres, une Marie de Lisbonne parmi les stigmatisés, en déclarant ne pas savoir à quel Ordre elle appartenait. Cette religieuse, Dominicaine au monastère de l'Annonciation, à Lisbonne, se montra en effet le 7 mars 1584 avec les stigmates. Mais c'est elle-même qui les avait dessinés, pour s'attirer, par ce moyen, plus de considération. Son indigne supercherie ne fut découverte qu'en 1588. — Cf. Sousa, *Hist. de S. Domingos*, t. IV, p. 66.

Pérou, offre un singulier exemple de stigmatisation plastique. Le jour de sa naissance, on vit, imprimée sur sa poitrine, l'image d'un crucifix. Mort en odeur de sainteté vers 1617. — Melendez, *Tesoros verdaderos de las Yndias*, t. II, p. 107.

44. PRUDENCE RASCONI, du monastère de l'Annonciade à Palerme, stigmatisée au côté. La plaie resta ouverte toute sa vie. Morte vers 1620. — *Diario*, 5 avril.

45. CATHERINE GENTILE, du monastère de Sainte-Catherine, à Palerme, participait, tous les vendredis, pendant deux heures, aux douleurs de la Passion. Morte le 29 juin 1620. — *Diario*.

46. LÉONARD DE LETTERE, du couvent de Notre-Dame de la Santé à Naples. Transverbération du cœur, constatée après sa mort. Mort le 12 février 1621. — *Diario*.

† 47. AGATHE DE LA CROIX, Tertiaire de Tolède, éprouva les douleurs du couronnement d'épines, et son visage en était couvert de sang ; eut une couronne imprimée sur le corps, puis les stigmates aux pieds ; participa au Portement de Croix. Morte le 20 avril 1621. — *Année dominicaine*, d'après la vie complète d'Antoine des Martyrs.

† 48. La Vén. FRANÇOISE DOROTHÉE, fondatrice du monastère de Notre-Dame des Rois, à Séville, reçut, le jeudi saint de l'année 1582, les cinq stigmates, qui restèrent visibles toute sa vie. Morte le 13 mars 1623. — *Année dominicaine*.

49. HIPPOLYTE DE ROCCABERTI, du monastère des Anges, à Barcelone, fut couronnée d'épines des mains mêmes de Notre-Seigneur. Morte en 1624. — *Diario*.

† 50. LOUISE BOURGEAT, religieuse du monastère de Sainte-Catherine de Sienna au Puy, reçut les cinq stigmates non visibles. Morte le 8 octobre 1631. — *Année dominicaine* au 8 septembre.

51. PAULE DE SAINT-THOMAS, Tertiaire à Naples ; couronnement d'épines avec marques visibles ; les cinq stigmates apparents ; la nuit, ils étaient lumineux ; blessure du cœur. On trouva dans son cœur après sa mort l'image d'un crucifix. Morte le 3 août 1634. — *Diario*.

52. La Vén. AGNÈS DE JÉSUS, au monastère de Langeac. Stigmatisation complète. Stigmates quelque temps visibles. Morte le 19 octobre 1634. — *Vie de la V. M. Agnès*.

† 53. MARIE BLONDEAU, Tertiaire d'Avignon, participa au couronnement d'épines, reçut les cinq stigmates ; morte le 4 mai 1635. — *Année dominicaine*, d'après le récit du confesseur de Marie Blondeau.

† 54. JACQUELINE DU S. ESPRIT, au monastère d'Aumale, reçut les cinq stigmates, qui restèrent invisibles sur sa demande, participa à la Flagellation, au Couronnement et au Portement de Croix. Morte le 5 janvier 1638. — *Année dominicaine*.

55. MARTINE DES ANGES, Sœur converse au monastère de Sainte-Foi, à Saragosse, stigmatisée au cœur deux ans avant sa mort. A l'autopsie, on constata la céleste blessure : elle mesurait deux doigts de large. Morte le 11 novembre 1635. Le Chapitre général de Rome en 1644 mentionna cette stigmatisation.

56. DELICIA DI GIOVANNI, au monastère de Cassaro, fut stigmatisée la première année à la main droite ; la deuxième à la main gauche ; la troisième au pied droit ; la quatrième au pied gauche ; la cinquième au côté ; la sixième année, douleurs de la Flagellation avec écoulement de sang ; la septième, douleurs continuelles dans tout le corps ; enfin la dernière année de sa vie, elle reçut la couronne d'épines. Morte le 16 juillet 1642. — *Diario*.

57. CATHERINE PALUZZI, fondatrice du monastère de Morlupo. A sa mort arrivée le 19 octobre 1645, on constata sur son corps l'existence des cinq plaies et deux blessures profondes au cœur. — *Diario*.

58. CATHERINE DE SAINT-PIERRE MARTYR, du monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Naples, eut le cœur percé par un trait de feu et participa aux souffrances du couronnement d'épines et du Portement de Croix. Morte en 1648. — *Diario*.

59. LUCIE GONZALEZ, Tertiaire, morte à Lecce, le 4 juin 1648. Elle reçut les stigmates. De plus, Notre-Seigneur lui enfonça trois clous dans le cœur et lui imprima son sceau sur la poitrine. — *Diario*.

60. RAYMOND ROCCO participait aux douleurs de la Passion, tous les vendredis, comme le rapporte le Chapitre général de Rome, en 1656. Mort le 2 avril 1655. — *Diario*.

61. PAULE DE SAINTÉ-THÉRÈSE, du monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Naples, participa aux douleurs de la Passion. Morte le 7 janvier 1657. — *Diario*.

62. MARIE BENIGNE PEPE, du monastère de Notre-Dame du Secours, à

Trapini, morte le 23 décembre 1658. On trouva, à sa mort, sur la région du cœur, les noms de Jésus et de Marie parfaitement formés, et sur l'épaule une couronne d'épines et une croix. — *Diario*.

† 63. MARIE DE LA T. S. TRINITÉ, fondatrice du monastère du Rosaire, à Aracena, eut le cœur percé et souffrit la douleur de cette blessure pendant sept ans en mémoire des sept glaives de douleurs de la T. S. Vierge. Elle fut aussi couronnée d'épines avec effusion de sang. Une autre fois S. Augustin lui enfonça une flèche dans le cœur. Morte le 7 janvier 1660. — *Ann. dominic.*

64. ANGÈLE DE LA PAIX, Tertiaire à Naples, stigmatisée aux quatre membres à l'âge de 9 ans par S. François, au côté droit par l'Enfant Jésus, le jeudi-saint 1634. Il sortait de cette blessure de l'eau et du sang. Morte le 21 octobre 1662. — *Diario*.

† 65. FÉLICIEENNE DE JÉSUS, Tertiaire de Lima, au Pérou ; transverbération du cœur. Morte en 1664. — Melendez, *Tesoros verdaderos de las Yndias*, t. III, l. 5, c. 9.

66. PHILIPPE DE SAINT-THOMAS, du monastère de Montemor en Portugal. A sa mort, on trouva sur elle les marques de la couronne d'épines et des cinq plaies. — *Année dominic.* 5 avril, d'après les actes du Chap. général de Rome en 1670.

67. MARIE VILLANI, fondatrice du monastère de Sainte-Marie du Divin Amour à Naples, reçut la couronne d'épines et la blessure du cœur. Marchese déclare avoir vu lui-même cette dernière plaie. Cette Sœur mourut le 26 mars 1670. — *Diario*.

68. FRANÇOISE MARIE FURIA, Tertiaire à Alexandrie près Girgenti, eut les stigmates invisibles et reçut en outre la couronne d'épines le 15 novembre 1669. Morte le 25 septembre 1670. — *Diario*.

† 69. THÉRÈSE DE LA CROIX, du monastère de Liège, tombait souvent par terre les bras étendus en croix et raides. Elle restait aussi cinq ou six heures de suite les mains l'une sur l'autre et comme liées ensemble, dans la position où Notre-Seigneur se trouvait pendant la Flagellation. Morte en 1674. — *Année dominic.*, 28 mars.

† 70. MARIE DE SAINT-JACQUES, Tertiaire à Naples. Transverbération du cœur. Morte le 21 juillet 1688. — *Année dominic.*, 21 septembre dans la 1^{re} édition.

† 71. JEANNE HERNON DE PENFRAT, née à Quimperlé, sentit imprimer dans son cœur une croix qui lui causa une douleur extrême. Cette souffrance se renouvela toutes les semaines saintes pendant huit ou neuf ans, comme elle-même le raconta par obéissance à son confesseur. Morte vers 1690. — *Ann. dominic.*, 14 septembre.

† 72. CLAUDIA DE ANGELIS, fondatrice du monastère de la Charité d'Anagni, reçut l'impression d'une croix dans le cœur et une blessure au côté, de laquelle s'échappait du sang, surtout les jours consacrés à la Passion de Notre-Seigneur. Elle reçut les stigmates visibles à la fin du mois d'août 1699. Morte le 29 juin 1715. — *Vita della Serva di Dio Suor Claudia de Angelis, scritta dall'ultimo suo direttore il P. Giovanni Marangoni.*

† 73. ROSA FIALETTI, Tertiaire, née à Venise en 1663, eut les extases de la Passion et les douleurs des stigmates aux mains et aux pieds. Morte le 23 juin 1717. — Vincenzo Patuzzi, *Vita della Ven. Serva di Dio Fialetta Rosa Fialetti*, p. 212.

† 74. La Vén. BENOÎTE DU LAUS, Tertiaire dominicaine, reçut les stigmates visibles. Chaque semaine, depuis le jeudi soir à quatre heures, jusqu'au samedi matin à neuf heures, elle restait étendue les bras en croix, les pieds l'un sur l'autre. Ce crucifiement du vendredi dura quinze ans. Morte le 28 décembre 1718. — A. Juge, *Sœur Benoîte.*

† 75. ANNE LE BIGOT, dans le Tiers-Ordre MARIE ROSE DE JÉSUS, à Dinan, en Bretagne; stigmaté latéral visible et permanent; autres stigmates, tous les vendredis. Vivait encore en 1715. — Lettre inédite du P. Jules Letexier, son confesseur, au Révérendissime P. Cloche, Maître général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

† 76. CATHERINE DE LA VOLONTÉ DE DIEU, née à Venise le 10 mai 1651. Tertiaire, demeura quarante ans immobile sur un lit, souffrait, chaque vendredi, les douleurs de la Passion et eut le cœur transpercé d'un trait par l'Enfant Jésus. Morte le 28 octobre 1722. — Joseph Gallizioli, *Vita della Serva di Dio Suor Maria Caterina della Volontà di Dio, del Terzo Ordine di San Domenico.*

† 77. La B. GERTRUDE SALANDRI, fondatrice du monastère du T. S. Rosaire à Valentano, reçut les stigmates non visibles le 3 mai 1728. Morte le 22 mars 1748. — Giovanni Vittori, *Vita della venerabile Suor Geltrude Salandri*, p. 59.

78. COLOMBE SCHONATH (1), au monastère du Saint-Sépulcre à Bamberg,

(1) Et non Schanolt, comme écrit M. Imbert.

reçut les cinq stigmates visibles successivement dans les derniers mois de l'année 1763. Ses blessures rendaient beaucoup de sang tous les vendredis, et au même moment il s'en échappait une odeur toute céleste. Morte le 3 mars 1787. — J. Heel, *Die hochbegnadigte Ordensschwester Columba*, p. 64.

79. MADELEINE LORGER, morte à Hadamar, en 1806, dominicaine, citée par Brentano. — Cf. *Vie de la Sœur Emmerich*, par le P. Schmœger, t. 3. p. 401.

80. MARIE JOSEPHA KÜMI, du monastère de Wesen, canton de S. Gall (Suisse). Transverbération du cœur en forme de Croix. Stigmates visibles imprimés par Notre-Seigneur lui-même aux mains, aux pieds et au côté, le 18 février 1806. Morte le 7 décembre 1817. — P. Just Landolt, *Die gottselige Josepha Kümi*.

81. MARIE BERTINE BOUQUILLON, morte à Saint-Omer, le 25 janvier 1850. Stigmatisation complète, y compris la couronne d'épines.

Sœur Bertine a vécu et est morte à l'hôpital St-Louis de St-Omer, dans cette communauté de Dominicaines, que Mgr Parisi incorpora aux Augustines en 1865 (1).

† 82. MARIE LOUISE DE JÉSUS, née près de Naples, le 28 janvier 1799, Tertiaire professe le 19 juin 1867, eut le cœur percé de plusieurs flèches, qui lui causèrent une telle douleur, qu'elle en pensa mourir. Morte le 10 janvier 1875. — *Vita ed intelligenze spirituali della Serva di Dio Suor Maria Luiza di Gesù, scritte dalla medesima*.

† 83. SOPHIE DE KLINGNAU, religieuse du monastère de Töss au treizième siècle, Transverbération du cœur. — Greith, *Die deutsche Mystik*, p. 445.

(1) L'Evêque d'Arras ayant conçu le projet de fondre toutes les communautés de son diocèse en deux Congrégations, les Franciscaines et les Augustines, les Dominicaines de l'Hôpital de St-Louis reçurent l'ordre d'opter pour l'un ou l'autre de ces deux Instituts. Elles prièrent, supplièrent : tout fut inutile. Forcées de faire un choix, elles acceptèrent de s'affilier aux Augustines. Quelques-unes des Sœurs vécurent en gardant l'habit de Saint-Dominique et les Constitutions, autant que les circonstances le permettaient. D'autres s'unirent réellement aux Augustines ; d'autres enfin se réfugièrent plus tard dans une communauté dominicaine, en dehors du diocèse.





Le V. P. AMBROISE DE LA MÈRE DE DIEU
Missionnaire aux Iles Philippines ()*

(1626)

LE P. Ambroise de la Mère de Dieu, originaire du Guatemala, embrassa l'Ordre de Saint-Dominique dans la Province du Mexique. Mais avide de témoigner à Dieu son amour en supportant pour lui de grands travaux, il se joignit, en 1595, à un groupe de religieux américains et espagnols, qui se rendaient aux Philippines. Arrivé à Manille le 12 juin de la même année, il fut, quelques semaines après, envoyé dans la Nouvelle-Ségovie, avec cinq autres missionnaires.

Cette vaste contrée était encore complètement idolâtre. Depuis plusieurs mois, il est vrai, deux dominicains, les Pères Diégo de Soria et Thomas Castellar, en avaient entrepris l'évangélisation. Mais seuls et ne sachant pas la langue, ils n'avaient pu que se préparer à leur apostolat. Les nouveaux auxiliaires, amenés par la Providence, arrivaient à propos, pour ranimer leur courage et leur faire concevoir les plus belles espérances.

Pendant un mois et demi, les missionnaires demeurèrent à la Nouvelle-Ségovie, priant nuit et jour pour la conversion des Indiens, en même temps qu'ils s'efforçaient d'apprendre leur idiome.

Enfin, se répandant au milieu des tribus environnantes, ils commencèrent à construire en différents endroits de modestes chapelles. Bientôt, les villages de Pata, d'Abulug, de Camalaniugan possédèrent chacun la sienne. De là le règne de la foi s'étendit au loin, et en l'espace de quelques années, tous ces Indiens de la Nouvelle-Ségovie eurent embrassé le christianisme.

Le P. Ambroise, l'un de leurs premiers apôtres, se distingua par son zèle et par ses succès. Il possédait parfaitement la langue indienne. « De l'aveu de tous, dit Advarte, aucun missionnaire après lui n'en

(*) Advarte, *Hist. de la Prov. del S. Rosar. de Filipinas*.

« a pénétré aussi bien les secrets, soit pour la prononciation, soit « pour la connaissance des mots. » Il composa même une grammaire et un dictionnaire; il traduisit les Evangiles, des exemples choisis, une explication du Symbole et de la Passion de Notre-Seigneur, enfin plusieurs autres ouvrages très estimés pour l'élégance du style et la propriété des termes (1).

Mais, pour travailler à la conversion des âmes, le P. Ambroise possédait de meilleurs moyens qu'une connaissance approfondie de la langue indienne; il avait son éminente vertu et la force de ses prières. Aussi son apostolat fut-il souvent marqué par des faits extraordinaires, qui contribuèrent puissamment aux progrès de la foi.

C'est à la suite d'un fait de ce genre, que les Indiens d'Abulug demandèrent en masse le saint baptême. D'abord très hostiles, ils n'avaient aidé qu'à contre-cœur à la construction d'une église dans leur village. Quant à la fréquenter et à venir entendre la parole de Dieu, rien ne pouvait les y décider. Leur plus grand désir était même de se débarrasser des Dominicains. Mais comment faire? Ils s'assemblent, ils se concertent sur les moyens à prendre et décident enfin d'envoyer à Manille deux des chefs principaux, pour solliciter du gouverneur espagnol le rappel des religieux.

Aussitôt, Cafugao et Tuliau, les deux chefs désignés, montent en bateau et les voilà en route vers la capitale des Philippines. Après avoir couru bien des dangers et essuyé quelques tempêtes, ils parviennent à Vigan, centre de la province d'Ylocos. Là, on s'efforce vainement de les faire renoncer à leur dessein; ils reprennent la mer, afin de poursuivre leur voyage vers Manille, où ils espèrent arriver en peu de jours. Le temps était beau, la mer favorable; tout faisait prévoir une navigation heureuse et facile. Cependant, ils s'aperçoivent bientôt qu'ils n'avancent pas. Mystère étrange, les autres navires filent vent arrière à toute vitesse, et leur propre barque ne fait que tourner sur place. Après plusieurs jours de fatigues, ils se voient encore en face de Purau, à une petite journée seulement de Vigan.

Devant cette résistance invisible qui annule tous leurs efforts, ils perdent courage et retournent à Vigan, où les Indiens informés de leur aventure les exhortent de nouveau à garder les religieux. « Loin de

(1) Advarte ne mentionne pas si ces ouvrages furent imprimés ou s'ils restèrent manuscrits. Echard, de son côté, n'en parle pas.

« vous faire aucun mal, disent-ils, ces missionnaires vous protègeront
« contre la violence des soldats. Ils ne cherchent ni or ni argent, et
« mettent leur plaisir à secourir les pauvres et les malades. »

Quand les deux chefs, Cafugao et Tuliau, rentrèrent à Abulug, après un voyage qui dura quatre mois au lieu de huit jours, leurs dispositions à l'égard du P. Ambroise étaient complètement changées. On les vit venir à l'église, et apprendre avec zèle les prières et la doctrine chrétienne, invitant même tout le monde à suivre leur exemple. Ils ne tardèrent pas à recevoir le baptême et se montrèrent ensuite des chrétiens fervents, en qui brillaient principalement la piété envers Dieu et l'amour des pauvres. Les autres Indiens, vivement impressionnés par cette conversion des deux chefs, renoncèrent à leurs premières antipathies et se soumirent, à leur tour, au règne de l'Évangile.

Un autre fait, qu'il faudrait peut-être regarder comme une résurrection, contribua beaucoup au même résultat. Quelques Indiens d'Ylocos, déjà chrétiens, étant venus à Abulug, l'un d'eux tomba gravement malade. Le P. Ambroise alla le visiter et le confia aux soins dévoués d'un vertueux Frère convers, son compagnon, le Frère Dominique de Saint-Blaise. Mais, malgré tous les efforts de ce charitable infirmier, le mal s'aggrava et l'Indien mourut. Plusieurs personnes et entre autres, un chef infidèle, nommé Aripagan, se trouvaient présents : le Père les avait fait venir, pour les rendre témoins de l'agonie d'un chrétien et des consolations dont l'Eglise entoure ses enfants à l'heure suprême. Tous jugèrent que l'Indien avait cessé de vivre. Le chef donna l'ordre de creuser une fosse, et pendant que le Frère Dominique, de son côté, priait avec ferveur, le P. Ambroise se mit à réciter les suffrages pour les morts, en jetant par intervalles de l'eau bénite sur le cadavre, au grand étonnement des infidèles qui suivaient avec intérêt ces cérémonies. Or, à la troisième fois que le Père jeta de l'eau bénite, l'Indien, tout à coup, montra par des mouvements qu'il vivait. Il vivait si bien, que tout son mal disparut en peu de temps, et bientôt complètement guéri, cet homme s'en retourna dans sa province d'Ylocos. Le chef Aripagan, témoin de ce fait, demanda le saint baptême, et conserva toujours dans la suite beaucoup de dévotion pour l'eau bénite, attribuant à son efficacité surnaturelle la résurrection ou la guérison de l'Indien (1).

(1) Advarte, t. I, l. 1, c. 37 et l. 2, c. 29.

Une autre fois, une femme Indienne fut ensevelie sous les ruines d'un four à chaux qui s'écroula au moment où l'on achevait de le préparer. Le monceau de pierres qui la recouvraient s'élevait à la hauteur de deux étages. Immédiatement on se met à l'œuvre pour porter secours à cette malheureuse et la tirer du milieu des décombres. En même temps, le P. Ambroise se rend à l'église, et prosterné devant Notre-Dame du Rosaire, il la supplie de conserver la vie à cette femme, promettant à Marie de célébrer en son honneur un certain nombre de Messes. Il ne fallut pas moins de deux heures de travail pour dégager l'Indienne. On pensait la trouver morte; elle était en parfaite santé; pas même une blessure! Le peuple tout entier, à la vue d'un si grand miracle de la protection de Marie, éclata en actions de grâces, et s'affermir de plus en plus dans son attachement à la foi chrétienne.

II. — Assez souvent, le P. Ambroise arracha par ses prières de pauvres âmes au tombeau, afin de pouvoir les purifier dans les eaux régénératrices du baptême. Un jour, on l'avertit qu'une femme païenne était morte assez loin d'Abulug, dans la campagne. Quand on l'apporta, elle était déjà depuis la veille enveloppée de son linceul. Touché du malheur de cette âme, le Père la recommanda instamment à Notre-Seigneur. Au moment où son corps allait être descendu dans la tombe, soudain on la sentit tressaillir. Quand elle fut revenue parfaitement à l'usage de ses sens, on l'instruisit des vérités chrétiennes, et le baptême, en lui conférant la vie de l'âme, lui rendit aussi la santé corporelle (1).

Une autre fois, un Indien accourt le prévenir que sa femme a mis au monde deux jumeaux, dont l'un, dit-il, est déjà certainement mort, l'autre près d'expirer. Le Père se transporte aussitôt chez l'Indien, et trouvant un des enfants encore vivant, il le baptise sans tarder. Quant à l'autre jumeau, il tâche vainement de découvrir en lui un signe de vie quelconque : toutes les personnes présentes le tenaient pour mort. N'ayant plus d'espoir de sauver cette âme, le Père sort de la case pour s'en aller : deux fois il revient, afin de voir encore s'il ne s'est pas trompé. Convaincu enfin qu'il est inutile d'attendre davantage, il ordonne d'enterrer cette pauvre petite créature, et s'éloigne avec l'intention de ne plus revenir. Il marchait tout triste,

(1) Advarte, t. I, l. 2, c. 29.

lorsqu'il se sent comme tiré doucement par son habit. Immédiatement il retourne sur ses pas et rentré dans la case de l'Indien, il cherche de nouveau à surprendre la vie sur le corps glacé du petit enfant. Tout à coup, cette vie se manifeste, et aussitôt, au comble de la joie, le P. Ambroise ouvre le ciel à cet heureux prédestiné, qui en prenait possession une heure après.

Un jour, le Père se disposant à aller voir un enfant nouveau-né, on lui dit de ne pas se déranger, car l'enfant était mort. Le zélé missionnaire voulut s'en assurer. C'était vrai; la vie avait disparu. Toutefois il se mit en prière et attendit. Son espoir ne fut pas trompé; l'enfant donna signe de vie et reçut le baptême : il vécut encore quatre ou cinq heures.

En dehors de ces faits, véritables résurrections, il arriva fréquemment au P. Ambroise d'opérer des guérisons extraordinaires par la simple administration du baptême. On cite en particulier une Indienne qu'un accident mortel avait réduite à l'extrémité. Elle paraissait tellement perdue, qu'on songeait déjà aux préparatifs des funérailles. Le missionnaire accourt, et la voyant si mal, il croit avoir à peine le temps de la baptiser. Il l'instruit le plus rapidement possible des vérités nécessaires et lui confère le sacrement. A l'instant même, cette femme se trouva en bonne santé (1).

Mentionnons encore le trait d'un petit enfant, devenu si malade à l'âge d'un an et demi, qu'il semblait impossible de le sauver. Pour lui assurer du moins la vie céleste, le P. Ambroise pria les parents de le laisser baptiser : ils refusèrent. Mais Dieu usa d'industrie pour leur arracher cette permission. A chaque visite de son Serviteur, l'enfant éprouvait une amélioration sensible; une fois le missionnaire parti, le mal recommençait à empirer. Les parents, s'en étant aperçus, demandaient souvent au Père de revenir, sans toutefois consentir au baptême. Enfin le prêtre leur dit un jour : « Si vous me laissez baptiser votre fils, je vais dire la Messe et je conjurerai le vrai Dieu de lui rendre la santé. » Cette fois, on lui répondit de faire comme il voudrait. Aussitôt, le P. Ambroise baptisa le petit enfant, et pendant qu'il offrait l'adorable Sacrifice, le mal commença visiblement à diminuer, et en peu de temps, il avait disparu (2).

Voilà de quelle manière Dieu autorisait aux yeux des infidèles la

(1) Advarte, t. I, l. 1, c. 37.

(2) *Ibid.*, t. I, l. 1, c. 51.

prédication de ses nouveaux apôtres. Nous possédons à cet égard le propre témoignage du P. Ambroise lui-même. Obligé par obéissance de raconter les commencements de la foi dans la Nouvelle-Ségovie, il disait : « En administrant le baptême aux infirmes, il m'est arrivé « beaucoup de faits qui semblent miraculeux. Les infidèles se trou-
« vaient sur le point de mourir, et par la seule réception du baptême,
« ils étaient guéris de graves maladies (1). »

III. — Durant les premières années de son apostolat aux Philippines, le P. Ambroise avait toujours gardé près de lui, comme le fidèle compagnon de ses fatigues, le Frère Dominique de Saint-Blaise. Ce Frère convers, fils du couvent de Séville, en Espagne, était venu à Manille en 1595, en même temps que le P. Ambroise lui-même.

Suffisamment instruit dans la langue indienne, il enseignait le catéchisme aux néophytes et leur faisait réciter les prières; mais surtout il prêchait par le « merveilleux exemple » de ses vertus. Homme d'oraison et favorisé du don des larmes, il pleurait souvent devant Dieu en demandant avec de profonds soupirs la conversion des Indiens. Par humilité, il s'efforçait de dérober au P. Ambroise la connaissance des grâces dont il était comblé. Mais il ne put longtemps garder son secret. Trahi par ses larmes mêmes, il dut tout avouer, et le Père, l'ayant blâmé doucement de son manque de confiance, l'engagea à suivre son attrait pour l'oraison, sans cependant rien cacher à celui que la Providence avait fait son supérieur et son guide. Bref, ces deux vrais religieux montraient dans toute leur vie une telle sainteté, que quand un miracle se produisait obtenu par leurs communes prières, on ne savait l'attribuer à l'un plutôt qu'à l'autre.

Le 4 août 1596, fête du glorieux Père saint Dominique, Notre-Seigneur pourvut lui-même au dîner des deux missionnaires. Le matin de cette journée, si joyeuse pour les Frères-Prêcheurs, le pauvre Frère convers était tout en peine. Il eût désiré servir au Père Ambroise un grand festin, c'est-à-dire des œufs ou du poisson. Ne fallait-il pas, pour une telle solennité, faire trêve aux herbes cuites à l'eau, qui paraissaient tous les jours sur la table? Hélas! point d'œufs! point de poissons!

(1) Advarte, t. I, l. 2, c. 29.

Pendant que le cher Frère s'abandonne à ses tristes pensées, un Indien, idolâtre et qu'on n'avait jamais vu, se présente, apportant un magnifique poisson à la chair exquise et délicate : il venait de le pêcher dans une rivière, où jamais on ne rencontrait ce genre de poisson. Les pieux missionnaires reconnurent sans peine dans les circonstances de ce don inattendu une aimable attention de Dieu, qui compatissait aux longs jeûnes de ses Serviteurs, et qui ne voulait pas laisser un bon Frère convers sous le coup de la tristesse, en un jour où les enfants de saint Dominique se livrent à la joie.

Le soir du même jour, il arriva un autre fait qui n'était pas sans connexion avec le précédent. Un chrétien, nommé Ventura, sollicita auprès du P. Ambroise la permission d'aller chez des parents infidèles, dont l'un venait de mourir subitement. Le Père demanda si réellement cet homme était mort, et manifesta l'intention de se rendre lui même dans sa case. « C'est inutile, répondit l'Indien, il est tout » à fait mort. Du reste, j'irai encore voir, pour plus de certitude, et je » viendrai vous dire si je me suis trompé. » De retour à la maison des missionnaires, Ventura confirme la triste nouvelle. Alors, le Père Ambroise, vivement affligé, appelle le Frère Dominique et lui raconte le malheur de cet infidèle mort sans baptême. Au cours de l'entretien, une inspiration les pousse à aller voir ensemble le défunt. Chemin faisant, ils conjurent Notre-Seigneur d'user envers lui de miséricorde. Quel n'est pas leur étonnement, quand, arrivés près de l'Indien, ils reconnaissent l'homme qui leur avait apporté le matin même ce précieux poisson ! Hélas ! il était mort ! vainement ils l'examinent, tout annonce que la vie est éteinte. Cependant, avec cette foi qui transporte les montagnes, tous deux s'agenouillent et réclamant l'intercession de notre Père saint Dominique, en ce jour de sa fête, ils font monter vers Dieu d'ardentes supplications. Tout à coup, en présence des infidèles frappés de stupeur, l'Indien se lève plein de vie. Dieu l'arrachait à la double mort du temps et de l'éternité, pour le récompenser du service rendu à ses Serviteurs. Bientôt il compléta envers lui ses miséricordes, en lui ouvrant, par la grâce du baptême, le sein de l'Eglise et les voies du salut (1).

Le Frère Dominique de Sainte-Blaise fut trop tôt ravi à la mission de la Nouvelle-Ségovie. Ne s'épargnant jamais aucune fatigue et obligé souvent de marcher au soleil, il fut atteint d'une insolation, qui

(1) Advarte, t. I, l. 1, c. 37 et c. 53.

le rendit gravement malade et le contraignit de retourner au couvent de Manille. C'est là qu'il mourut, en odeur de sainteté, vers 1602.

Quant au P. Ambroise, il devait lui survivre plus de vingt ans, toujours occupé aux mêmes travaux apostoliques. Cependant, il faillit périr, le 30 novembre 1619, dans l'épouvantable tremblement de terre, qui imprima une si horrible secousse à tout l'archipel. « On n'avait jamais vu un tel tremblement, écrit le P. Advarte, « témoin oculaire. En certains endroits, des palmiers presque entiers « disparurent dans les fentes du sol. Les monts se heurtaient les « uns contre les autres ; les édifices, en tombant, ensevelissaient sous « leurs ruines une foule de personnes. Le fléau sévit surtout dans « la Nouvelle-Ségovie. Là, les montagnes s'entrouvrirent, laissant « échapper de nouvelles sources. La terre rejeta du sable en « abondance. Le sol tremblait tellement, que les hommes se « sentaient secoués, comme les passagers d'un navire un jour de « tempête. Sur les hauteurs que les Indiens appellent Mandayas, « une montagne glissa, écrasant dans sa chute tout un village et ses « habitants. Les collines situées près du fleuve s'affaissèrent jusqu'à « descendre au niveau de la plaine.

« L'église et le couvent de la Nouvelle-Ségovie furent renversés. « Le P. Ambroise de la Mère de Dieu, alors vicaire, eut du moins « la consolation de retrouver le Très Saint-Sacrement intact : aucune « des saintes espèces n'avait été atteinte. Des neuf religieux, trois se « trouvaient hors de la maison quand elle s'écroula, les autres « n'échappèrent que par une protection providentielle. Le P. Ambroise « resta sain et sauf dans l'ouverture d'une fenêtre, mais tout s'était « affaissé autour de lui. Des personnes ont déclaré avoir vu au « sommet de la maison une dame majestueuse sous les traits et avec « la mante qu'on prête à Notre-Dame. Seul, un religieux, Frère Jean « de Saint-Laurent, fut blessé au bras. Une clef de voute en tombant « sur lui, atteignit aussi un jeune Indien et le tua. Pendant plusieurs « années, Frère Jean édifia beaucoup la communauté par son inalté- « rable patience et mourut des suites de sa blessure après de « grandes souffrances (1). »

Echappé comme par miracle à cette catastrophe, le P. Ambroise vécut encore quelques années. Enfin, au mois d'avril 1625 ou 1626, il s'en alla, les mains pleines de mérites, jouir du repos éternel qu'il avait si bien gagné !

(1) Advarte, t. I, l. 2, c. 15.



*Les VV. MM. JEANNE DE St-DOMINIQUE
et CLAUDE DE SAINTE-MARIE*

*Fondatrices du Monastère du Tiers-Ordre de St-Dominique
à Langres (*)*

(1644 et 1641)

CES deux vraies Servantes de Dieu, appelées dans le monde Jeanne Canchry et Claude Guyotet, naquirent à peu près dans le même temps et d'égale condition, à Langres, vers la fin du seizième siècle. Elles étaient si peu avantagées des biens de la fortune, qu'elles gagnaient leur vie et celle de quelques pauvres en s'occupant à filer et à coudre. Mais elles possédaient en échange beaucoup de piété, de bon sens et de courage, ce qui les rendait capables de mûrir un grand projet et de l'exécuter.

Attirées l'une et l'autre à une vie de dévouement et de perfection, elles se firent part réciproquement de leurs communes aspirations, et cette conformité de sentiments et d'attraits les unit étroitement, en Notre-Seigneur.

Afin de se donner plus complètement au service de Dieu, les deux pieuses amies sollicitèrent d'abord la faveur d'être reçues dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique, qui florissait à Langres à cette époque, depuis surtout que le couvent des Dominicaines de cette ville avait embrassé la réforme du P. Michaelis. Le P. Roch Fontaine, directeur de la Fraternité des Tertiaires, religieux prudent et zélé, les admit avec joie, du consentement des Sœurs, et leur donna, à Jeanne Canchry, le nom de Jeanne de Saint-Dominique, à Claude Guyotet, celui de Claude de Sainte-Marie.

« Mais, comme la charité tient de la nature du feu, et que nous voyons les charbons les plus ardents s'éteindre, ou du moins se

(*) *Hist. cronologique de l'établissement des religieuses du monastère de l'Assomption du T.-O. de S. Dominique, de Langres, t. 1; Mss.*

refroidir aisément, lorsqu'ils sont isolés, tandis qu'ils se rallument quand ils sont réunis, en sorte que le moyen d'entretenir leur chaleur est de les recueillir ensemble dans un foyer : ainsi, ces deux vertueuses filles, craignant que leur dévotion ne vînt à se ralentir en vivant séparément l'une de l'autre, formèrent le dessein de vivre en communauté. Elles n'ignoraient pas, sans doute, ce qu'un saint abbé de Citeaux a dit, touchant les communautés religieuses, qu'il compare à un verger composé de grenadiers tout couverts de fruits. En effet, les religieux sont à l'abri de tous les dangers du siècle, sous la règle de leur Ordre, comme les grains d'une grenade sont à l'abri des injures de l'air sous une même écorce. On admire ces petits grains vermeils et pourprins, comme autant de précieux rubis qui se trouvent tous inséparablement unis au cœur de ce fruit. De même, on voit, avec l'édification de tout le monde, les religieux vivant ensemble et ne formant qu'un seul corps qui n'a plus qu'un même cœur et une même âme, par la participation de ce premier Esprit dont Dieu dota son Eglise à sa naissance. C'est là qu'ils sont éloignés de tous les dangers du siècle et qu'unis dans la charité, ils s'enflamment par émulation les uns les autres à l'amour de Dieu et du prochain. »

Nos deux Tertiaires résolurent donc d'habiter ensemble pour travailler à leur perfection, à la gloire de Dieu, et au salut des âmes. Afin de mettre à exécution leur dessein, elles achetèrent aux religieuses de Poulangy une maison située en face du grand portail de l'église des Dominicains. Le contrat de vente fut passé le 19 décembre 1628. Cette maison coûtait 600 livres, et pas d'argent pour la payer. Mais Dieu qui n'abandonne jamais les siens inspira à deux personnes charitables de venir à leur secours. Demoiselle Didière Petit, dame de la Marnotte, leur prêta la moitié de la somme, et un bourgeois de la ville, l'autre moitié.

« On pourrait comparer ces deux fondatrices, continue l'annaliste du monastère, aux deux capitaines que Moïse envoya explorer la Terre-Sainte afin de prendre toutes les mesures nécessaires pour y établir les enfants d'Israël. Plus ils découvrirent de difficultés qui semblaient la rendre inaccessible aux étrangers, plus ils s'animèrent à entreprendre sa conquête. Ainsi ces deux filles vertueuses, appréciant à sa juste valeur le bonheur de vivre en communauté, ne se laissèrent effrayer ni par leur pauvreté, ni par aucun obstacle, et s'enflammèrent davantage à quitter l'Egypte de ce monde pour aller habiter cette petite Palestine. »

Dès que la maison fut achevée, elles s'empressèrent de s'y installer. Et, de même que le premier soin du peuple hébreux, après la délivrance du joug de Pharaon, fut d'élever un tabernacle et des autels pour glorifier Dieu, leur libérateur ; ainsi, le premier soin de ces nouvelles épouses de Jésus-Christ fut de choisir la plus belle chambre pour en faire un oratoire et y dresser un autel qu'elles ornèrent de leur mieux. Elles s'y assemblaient plusieurs fois par jour et les Sœurs du Tiers-Ordre s'y réunissaient tous les dimanches et jours de fêtes pour y vaquer à l'oraison, à la récitation de l'Office et aux exercices spirituels.

Ce fut dans cette petite solitude, que, loin des plaisirs et des distractions du monde, elles commencèrent à mener la vie religieuse. Elles mirent en commun le peu qu'elles possédaient, leur linge, leurs vêtements, leur modeste mobilier, avec cent livres chacune.

Quoique simples Tertiaires, la ferveur leur faisait observer la règle du grand Ordre.

A minuit, au premier signal de la cloche des Dominicains, elles se levaient promptement ; et tandis que les religieux, dignes enfants de S. Dominique, chantaient Matines dans l'église, elles récitaient leur Office dans leur chapelle, et ne retournaient prendre un peu de repos qu'après une longue méditation. Les sept mois de jeûne, l'abstinence perpétuelle, et les autres observances prescrites par les Constitutions, loin de lasser l'ardeur généreuse qui les animait, favorisaient singulièrement leur attrait pour la mortification.

II. — Dieu ayant ainsi béni, par une conduite toute particulière de sa miséricordieuse Providence, le rétablissement du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, étendit les soins de cette même Providence pour le faire croître et multiplier. Plusieurs personnes, excitées par la bonne odeur des vertus qui se pratiquaient dans cette sainte maison, se joignirent aux fondatrices pour travailler avec elles au soulagement des malheureux.

Il faut ici mentionner leurs noms : c'étaient les Mères Marie Maîtrot (1628), Anne de Sainte-Agnès Etienne, Nicole de Sainte-Catherine, Catherine de Saint-Germain et Jacqueline Monin de la Croix (1630).

La première appelée à exercer la charge de Supérieure, Sœur Jeanne de Saint-Dominique s'en acquitta en véritable mère. Comme le bien-aimé disciple du Sauveur, elle ne cessait de répéter à ses chères

filles : « Mes chères enfants, aimez-vous les unes les autres, conservez-vous dans la paix et l'union d'une même âme et d'un même cœur en Jésus-Christ. Souvenez-vous de l'excellente prière qu'il fit à son Père lorsqu'il vivait encore parmi ses disciples, auxquels vous succédez : *Mon Père, faites qu'ils soient un entre eux, comme nous sommes un.* » Ainsi parlait cette digne Prieure, et l'on voyait bien que le Seigneur était avec elle ; toutes ses voies étaient belles et ses sentiers pacifiques ; sa douceur respectait sa fermeté, et sa fermeté ne diminuait point sa douceur. On n'avait qu'à la regarder pour se sentir excité à aimer Dieu et à pratiquer son devoir. A tout moment, les religieuses trouvaient, dans la bonté de son cœur, une manne salubre, qui prenait tous les goûts, suivant leurs besoins et leurs dispositions.

Pendant tout le temps qu'elles habitèrent leur première maison, en face de l'église des Dominicains, nos Tertiaires avaient coutume de visiter les malades, de les veiller pour leur donner assistance et consolation, et de les ensevelir après la mort.

A l'occasion de la peste qui ravagea le pays en 1629, elles déployèrent un tel dévouement, une charité si infatigable, que la reconnaissance publique leur décerna le nom de « bonnes Mères. »

Mais, non contentes de porter secours aux malheureux, elles se mirent à catéchiser les jeunes filles du peuple et à leur enseigner la doctrine chrétienne, jusqu'au jour où la confiance des familles leur amenant des enfants de meilleure condition, cette humble école se transforma forcément en un pensionnat florissant.

Le 19 août 1631, le Maître général de l'Ordre, le P. Nicolas Ridolfi, sur la demande du P. Guillaume du Doit, Provincial de France, accorda aux nouvelles Sœurs dominicaines des lettres d'affiliation, qui les constituaient en communauté régulière et canonique. Dès lors, l'œuvre naissante, assise sur des fondements solides, n'eut plus qu'à se développer, sous la direction prudente des supérieures.

Durant toute cette période de formation, les deux fondatrices, Sœur Jeanne de Saint-Dominique et Sœur Claude de Sainte-Marie, occupèrent alternativement la charge de Prieure. Mais autant vaudrait dire qu'elles gouvernaient toutes deux ensemble ; tellement leurs âmes s'identifiaient dans une absolue conformité de vues et de sentiments.

Cependant, leur dessein n'était pas de rester à la tête de la communauté jusqu'à leur mort. Vers 1639, voyant les Sœurs déjà suffisam-

ment nombreuses, elles les obligèrent d'accepter leur démission et leur firent nommer comme Prieure la Sœur Anne de Sainte-Agnès. Désintéressement remarquable, d'abandonner volontiers à d'autres mains la conduite d'une œuvre dont elles avaient conçu le plan et dirigé le premier essor !

Aussitôt après s'être ainsi déchargées des soucis du gouvernement, les fondatrices rentrèrent avec bonheur dans la vie commune, pour obéir comme de simples religieuses et converser plus intimement avec Dieu. Cachées en Jésus-Christ dans leur douce solitude, toujours plus aimées de Dieu et de leurs compagnes, elles se sanctifièrent à petit bruit sous les voiles du silence et de l'humilité.

Leur désir le plus ardent eût été de voir la clôture parfaitement établie : « C'est une barrière de bénédiction, aimaient-elles à dire à leurs filles. Elle rendra votre maison semblable à une terre promise où coulera le lait et le miel des faveurs spirituelles. Pour nous, comme d'autres Moïses, nous n'apercevons que de loin cette terre bénie. Mais, lorsque nous serons devant Dieu, nous avons le ferme espoir d'obtenir de sa bonté ce don suprême si avantageux pour votre sanctification. »

En effet, toutes deux quittèrent cette vie, avant d'avoir vu l'établissement de la clôture, qui eut lieu plus tard. La M. Claude de Sainte-Marie s'éteignit la première le 13 juin 1641 ; Sœur Jeanne de Saint-Dominique la suivit au tombeau, trois ans après. Sur le point de dire adieu à cette chère famille élevée en partie par ses soins, notre pieuse Sœur l'exhorta vivement à rester fidèle et à marcher toujours dans la ferveur. « Mes enfants, disait-elle, vous appartenez à un Ordre saint, et qui renferme beaucoup de Saints et de Saintes, auxquels Dieu vous a associées par un choix spécial. Il vous a soumises aux lois qu'ils ont tous observées. Ils sont votre exemple ; devenez-le pour celles qui vous succéderont. » Elle ajoutait ensuite ce grave avertissement : « Si vous gardez inviolablement les saintes lois de votre institut, vous pouvez compter sur la protection de notre bienheureux Patriarche. Mais si vous avez le malheur de dégénérer de votre ferveur, vous encourrez le même reproche qu'il fit autrefois à quelques religieux infidèles : *Vous n'êtes pas mes enfants, et je ne suis pas votre Père*. Ne me donnez pas à moi-même, mes chères filles, la douleur de vous faire un jour au jugement de Dieu le même reproche. »

Sœur Jeanne mourut le 3 avril 1644, à l'âge de plus de cinquante

ans. Son corps fut porté dans l'église des Dominicains et inhumé solennellement auprès de la V. M. Claude de Sainte-Marie.

Telles furent, dans la vie et dans la mort, ces deux pauvres filles de Langres, instruments choisis de Dieu pour fonder un nouveau monastère. Une longue et belle postérité de vraies religieuses fut la récompense de leurs vertus, et aujourd'hui après bientôt trois siècles, cet établissement de Tertiaires dominicaines, humble à l'origine comme le grain de sénévé dont parle l'Evangile, apparaît semblable à un arbre magnifique, sur les branches duquel les oiseaux du ciel viennent en paix se reposer (1).



LE MÊME JOUR

1281 — Au couvent d'Alais, dans la province de Provence, il y avait un Frère PIERRE BONHOMME, aussi bon homme par la conduite que par le nom, religieux de haute vertu, et qui fut quelque temps Sous-Prieur à Montpellier.

Dans sa dernière maladie, comme il en était venu au point de ne pouvoir presque plus prendre de nourriture, le Frère chargé de le servir lui demanda un jour ce qu'il mangerait volontiers. « Rien, répondit-il, si ce n'est peut-être une perdrix ! » Des perdrix à Alais, en cette saison de l'année, c'est-à-dire en carême, c'était rare d'en entendre, plus rare encore de s'en procurer. Mais quoi ! Dieu, qui donne aux oiseaux leur pâture, et qui envoya une nuée de cailles aux enfants d'Israël dans le désert, ne pouvait-il, en dépit des apparences, trouver une perdrix à son Serviteur ?

Le soir même, le Frère Pierre Gauthier, d'Aubenas, l'infirmier, se promenait par le cloître, lorsqu'une perdrix, volant de son côté, vient précisément s'abattre à ses pieds, comme pour s'offrir d'elle-même. A dire vrai, c'est Dieu qui l'envoyait. Aussitôt le Frère s'en empare et court la montrer, encore vivante, au P. Bonhomme, qui la reçoit avec action de grâces comme un

(1) Le monastère des Dominicaines de Langres, après avoir passé heureusement la grande Révolution, a donné naissance, en notre siècle, à plusieurs autres monastères très florissants, où beaucoup de jeunes filles reçoivent une excellente éducation. — Cf. Tome de Février, page 101.

présent de Dieu. Immédiatement on l'apprête, et le malade essaye d'en manger, malgré son défaut d'appétit.

On était au lundi : le Père vécut encore jusqu'au samedi suivant, *Sitientes*, jour où l'on confère dans l'Eglise les saints Ordres (1). Ce même samedi, au milieu de la nuit, lorsque les Frères eurent achevé, au dortoir, les Matines de la Bienheureuse Vierge, le malade, qui sentait sa mort imminente, dit au Frère Gauthier d'appeler la communauté avec la crécelle, selon l'usage de l'Ordre. Les religieux accoururent au premier signal, et se tenant autour du lit, ils priaient pour le moribond. Alors celui-ci leur dit entre autres choses : « Aujourd'hui, mes Frères, il y a cinquante ans révolus que je fus « ordonné et fait soldat du Christ dans l'Eglise militante (il avait reçu en « ce jour le sacerdoce); aujourd'hui aussi je serai soldat du Christ dans « l'Eglise triomphante. » Quelques instants après, le visage tout rayonnant, il émigra vers le Christ Roi, pour qui il avait combattu cinquante ans. C'était l'an du Seigneur 1281.

« Longtemps plus tard, ajoute Bernard Gui, c'est-à-dire en 1305, le « lendemain de la fête de saint Luc, Frère Guillaume de Laon, Provincial « de Provence, me raconta ces faits, au couvent de Montpellier, en présence « de plusieurs témoins qui confirmaient son récit; et il assurait avoir tenu « lui-même la perdrix dans ses mains. » — (Bern. Gui).

1673 — A Brive-la-Gaillarde, en Limousin, le V. P. VINCENT LANSADE, profès du couvent de Limoges. Il était âgé de 67 ans, et depuis 49 ans religieux, lorsqu'il tomba malade d'une fièvre continue, le mardi saint, dans la paroisse de Saint-Pantaléon, à une lieue de Brive, où il s'occupait à prêcher et à confesser. Transporté aussitôt à Brive, son couvent d'assignation, il mourut le lundi suivant, 3 avril, après avoir édifié par sa patience toute la communauté.

Une relation envoyée au P. Souèges par le P. Thomas Bosquet, alors Prieur, nous donne quelques détails sur la vie de cet excellent religieux. On le voyait, dans son zèle infatigable, porter de tous côtés la parole de Dieu, passer pieds nus de gros ruisseaux, parler avec bonté aux pauvres et aux paysans, s'asseoir même volontiers à leur table. Il savait, par de pieuses industries, leur inspirer la dévotion envers la divine Eucharistie et la Sainte Vierge. Ses prédications sur le Rosaire étaient si fructueuses, que Mgr François de la Fayette, lui donna en synode la permission générale d'ériger la confrérie dans toutes les paroisses du Limousin. Plus de cinquante jouirent bientôt de cette faveur. Au lit de mort, le dévot serviteur de Marie recommandait encore à ses Frères de beaucoup prêcher le Rosaire.

(1) Samedi avant le dimanche de la Passion, appelé le samedi *Sitientes* du premier mot de l'Introït qu'on chante ce jour-là.

La dernière fois qu'il alla en prédication, il portait sur lui le billet de ses résolutions ; et les écrits qu'il a laissés prouvent quels trésors de piété et de perfection il cachait sous son humble simplicité. A peine rentré de ministère, il paraissait à tous les exercices, arrivant le premier au chœur, même pour Matines. On admirait en lui, au confessionnal, un délicieux mélange de douceur et de fermeté, qui lui permettait d'achever heureusement le travail commencé dans la chaire, et de corriger beaucoup de désordres. Sa compassion pour les malades, les prisonniers et les pauvres était aussi remarquable. Ces derniers surtout recevaient de lui ou du P. Prieur, à sa sollicitation, d'abondantes aumônes.

Sa dévotion envers le Saint-Sacrement l'amenait plusieurs fois par jour devant le tabernacle, en dehors des Offices choraux. Une fois, pendant sa maladie, il voulut se lever pour s'y rendre, mais la faiblesse l'en empêcha. Il aimait à servir les messes, et assistait chaque jour à toutes celles qu'il pouvait entendre dans le couvent. Cette sainte vie avait tellement édifié les habitants de la cité, qu'à sa mort ils se disputèrent ses habits ; on dut même hâter le moment de la sépulture pour le soustraire à l'empressement du peuple. — (Relation d'un témoin oculaire.)

1603 — A Lisbonne, au monastère du Saint-Sauveur, la V. M. GUIOMAR DE SAINT-AUGUSTIN, fille de Gonzalve Mendes de Menezes. Consacrée à Dieu dès l'âge de six ans, elle fut élevée dans une grande dévotion envers la divine Eucharistie. Les Sœurs étaient alors entièrement vouées au culte du Très Saint-Sacrement, surtout après la protection miraculeuse qu'elles en avaient reçue pendant les terribles fléaux de 1569, 1579 et 1598. Sœur Guiomar ne fut pas des moins ardentes à honorer Jésus-Hostie. Tels étaient sa foi et son amour, qu'en présence du tabernacle, elle ne cessait de pleurer, et à la seule trace de ses larmes, on reconnaissait facilement l'endroit du chœur où elle avait fait oraison.

Deux ans seulement après sa profession, cette fervente religieuse, atteinte de phtisie, fut réduite à l'extrémité et reçut le saint Viatique. La mort, toutefois, ne venant pas encore, notre pieuse Sœur désira communier de nouveau, quelques jours plus tard. Posséder Jésus par la communion sur la terre, en attendant les joies du ciel, c'était sa consolation. Mais malgré toutes ses instances, la Mère Prieure refusa longtemps. La malade, en effet, se trouvait dans un tel état de faiblesse, qu'il fallait à tout moment lui faire prendre quelque chose, pour l'empêcher d'expirer. Un soir, cependant, on dit à Sœur Guiomar qu'il lui serait permis de communier, si elle restait à jeun depuis minuit jusqu'au matin. Ce qui paraissait impossible, elle l'exécuta. Soutenue, sans doute, par son ardent désir, elle attendit depuis dix heures du soir jusqu'à six heures du matin, et reçut alors la communion.

Le jeudi de la Semaine-Sainte, elle conjura sa supérieure avec larmes de

la faire transporter à l'église, pour qu'elle pût voir et adorer la divine Eucharistie. Hélas ! était-il prudent d'accéder à sa demande ? Ne mourrait-elle pas entre les bras des Sœurs ? Devant une telle crainte, la M. Prieure consigna Sœur Guiomar à l'infirmerie. Mais que Jésus est bon ! Sa fidèle servante ne pouvait se rendre auprès de lui, il vint lui-même s'offrir à ses adorations. La pieuse malade s'affligeait encore du refus qu'elle venait d'essuyer, lorsque tout à coup, la tristesse peinte sur son visage fait place à une expression de joie indicible. A ce moment, quelques religieuses entrent à l'infirmerie ; elle les invite à saluer le Très Saint-Sacrement et leur montre où elle le voit. Les Sœurs demeurant incrédules : « Comment, dit-elle, vous ne voyez pas « ici cette belle Hostie ? » — Puis elle ajoute : « Soyez béni, ô bon Sauveur, « de venir ainsi consoler cette pauvre créature, par un trait de votre toute « puissance ! »

Sœur Guiomar garda si parfaitement sa connaissance jusqu'à la fin, que, pendant la recommandation de l'âme, lorsque les Sœurs répondaient aux Litanies : *Ora pro ea*, elle-même répondait : *Ora pro me*.

Sa mort eut lieu le dernier jour de l'octave de Pâques, le 3 avril 1603. — (Sousa, p. 2, l. 1, c. 18).

1670 — A Faenza, au monastère de Sainte-Catherine, décéda, en odeur de sainteté, la V. Sœur MARIE-ISOTTA MERLINI, de Forli, à l'âge de 77 ans. Dans les huit jours qui précédèrent, elle fut en proie à une sorte de délire extatique, durant lequel on ne pouvait obtenir d'elle aucune réponse, à moins de lui parler de spiritualité.

Après sa mort, placée dans le cercueil avec un narcisse entre les mains, elle le tenait si fortement, que les Sœurs, malgré tous leurs efforts, ne purent le lui arracher. Mais au seul commandement de la M. Prieure, Sœur Marie-Cécile Léoni, elle le laissa tomber, comme pour montrer que, même dans l'autre vie, elle s'inclinait encore devant l'obéissance. — (Magnani, *Vite de Santi, Beati, etc., di Faenza*.)

1694 — A Lille, au monastère de l'Abbiëtte, la V. Sœur THÉRÈSE CARPENTIER, jeune professe de dix-huit à vingt ans. L'amour divin, qui consumait son cœur, particulièrement les jours de communion, lui inspira un puissant attrait pour les souffrances. Elle demanda même à Dieu la grâce de faire son purgatoire en ce monde. A partir de ce moment, plusieurs maladies cruelles éprouvèrent sa patience. Quand on la plaignait : « Mes « Sœurs, disait-elle, priez le Seigneur de m'envoyer plus de souffrances « encore ; présentement ce n'est que bagatelles. » Sœur Thérèse mourut très pieusement après quelques années seulement de vie religieuse, en 1694. — (P. Richard, *Hist. du mon. de l'Abbiëtte*.)



IV AVRIL

Le V. P. BERNARDIN GOSELLINI

Profès du couvent de Saint-Nicolas, à Trévisé ()*

(1575-1643)



ICTOR Gosellini naquit à Vérone, le 5 juillet 1575, de Bernardin Gosellini, juge des maléfices en cette ville, et de Creusa Villabruna, tous deux originaires de Feltre, où leurs familles occupaient un rang distingué. A dix-sept ans, le jeune Gosellini quitta le monde et fit profession dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs, au couvent de Saint-Nicolas, de Trévisé. Il s'appela désormais Frère Bernardin, du nom de son père (1592).

Sans renoncer aux belles-lettres, son délassement favori, Frère Bernardin réalisa des progrès rapides dans l'étude de la théologie, et les supérieurs lui en confièrent ensuite l'enseignement. Mais plus avide de sainteté que de science et ne trouvant pas autour de lui une pratique assez exacte des Constitutions, il n'attendait que l'occasion favorable pour embrasser un genre de vie entièrement conforme aux traditions de l'Ordre. Elle ne tarda pas à se présenter dans la Province même de Saint-Dominique.

Sur les instances d'un fervent religieux, le V. P. Georges Longi, le couvent de San-Vito fut désigné par le Provincial pour les Pères et Frères désireux d'observer les Constitutions dans toute leur rigueur. Le P. Bernardin Gosellini, abandonnant sa chaire de Lecteur

(*) De Rubeis, *De rebus Cong. sub titulo B. Jacobi Salomonii*, etc.

répondit à l'appel du P. Longi, avec trois autres religieux, un Frère de chœur de la famille des Bondomeri, et deux Frères convers. Dieu bénit leur générosité, et San-Vito devint le berceau de la célèbre Congrégation du B. Jacques Salomon.

Quoiqu'il eût déjà gouverné plusieurs couvents, le P. Longi déclina l'office de Vicaire, et le P. Gosellini, par ordre du Provincial, prit en main la direction de la petite communauté (1606). Il serait trop long de raconter en détail les saintes pratiques remises en honneur parmi les Frères. Le souvenir de la ferveur qui animait nos premiers Pères les pressait toujours de se donner davantage à Dieu.

Leurs exemples furent une prédication, et en 1608 le couvent de Cividale demandait déjà comme Prieur le P. Longi. Sur la promesse formelle que le P. Gosellini l'accompagnerait, et que le prochain Chapitre provincial désignerait Cividale pour maison d'observance, le P. Longi accepta la charge et quitta San-Vito. Le P. Bernardin, aussitôt institué Lecteur et maître des novices (1608), consacra dès lors à la formation des jeunes religieux la meilleure partie de son temps et de ses talents. Il refusa même une chaire à l'Université de Padoue et le grade de Maître en théologie, pour ne pas se distraire de son œuvre principale.

Quatre ans plus tard, élu Prieur à son tour, il réalisa les espérances fondées sur lui. Sa sollicitude s'étendant à tout, il rehaussa l'éclat du culte divin, imprima aux études une vigoureuse impulsion, confia les différents emplois du couvent à des hommes zélés et instruits, répara les bâtiments en ruine, recouvra les biens perdus par négligence, et entretenit les autres; il travailla, en un mot, par tous les moyens à la restauration matérielle et morale du passé.

La ferveur des Frères grandissait à mesure qu'ils se sentaient encouragés dans leur dessein. Le Chapitre général de Bologne avait confirmé le choix de Cividale pour couvent d'observance, et nommé de nouveau Prieur, en 1615, le P. Bernardin. Un an après, le R^{me} P. Secchi l'instituait d'office Provincial de la Province de Saint-Dominique (1616); ce qui mettait le comble à la joie des Frères.

Tous les Religieux purent alors contempler de près ses éminentes vertus, et la grâce aidant, il produisit dans les âmes un bien immense. Vêtu seulement d'habits de laine, et soigneux d'éviter toute dépense superflue, il montrait un parfait esprit de pauvreté. Obligé d'aller à Rome pour d'importantes négociations, il fit trois fois ce voyage à pied, le bâton à la main. Il visita de même régulièrement les maisons

de la Province, stimulant partout la piété des Frères par ses paroles et ses exemples. Dans chacune d'elles, il scrutait avec soin les archives pour recouvrer les biens imprudemment dissipés. Plusieurs couvents lui durent ainsi une tranquille assurance pour l'avenir.

A son avis, la source de tous ces maux spirituels et temporels qu'il essayait de guérir, était le pécule. Le P. Gosellini s'efforça de l'abolir, mais en veillant à ce que chaque religieux eût à son usage tous les objets nécessaires ou vraiment utiles. Pour cela, il exigeait des Frères appelés aux charges conventuelles beaucoup de dévouement, de promptitude et de charité. Grâce à ces prudentes mesures, les religieux peu à peu acquirent un admirable détachement des biens terrestres et un grand esprit d'oraison. La Providence parut même s'occuper d'eux avec une plus paternelle sollicitude, et ils devinrent comme les premiers chrétiens, « riches de tout en ne possédant rien (1). »

Afin d'exciter encore l'amour de nos saintes observances, le zélé supérieur publia à Venise, en 1618, des *Mélanges recueillis pour l'utilité de tous les religieux, mais surtout de la famille de S. Dominique*. Dans la dédicace aux Pères et aux Frères de sa Province, il énumère lui-même le contenu de son livre : « Divers « décrets des Papes, d'importants passages de nos Constitutions, « plusieurs décisions de la Sacrée Congrégation, les magnifiques « traités sur le retour à l'observance composés par trois illustres « membres de notre famille (2), l'œuvre d'or de S. Vincent Ferrier « sur la Vie spirituelle, et plusieurs autres documents d'une lecture « aussi agréable que nécessaire. »

Plus loin, pour expliquer les motifs de son travail, il ajoute ces belles paroles :

« A la fin de notre noviciat, nous avons promis à Dieu de grandes « choses, parce qu'alors tout nous plaisait dans la Religion. « Aujourd'hui les mêmes pratiques nous déplaisent. D'où vient « ce changement ? De l'oubli, je crois ; de cet oubli qui a pour « causes l'apathie, la négligence et la tiédeur. Selon notre Angélique « Docteur, l'inconsidération fut le premier malheur d'Adam ; c'est « aussi par elle que le démon pénètre dans la mémoire des religieux, « oblitérant et obscurcissant le ressouvenir de leur profession. »

(1) *Tanquam nihil habentes, et omnia possidentes* (II Cor. 6, 10).

(2) Le B. Raymond de Capoue, Jean Uitenhove, et Jean Nider.

II. — Après son provincialat, le P. Gosellini revint au couvent de Cividale, dont il reprit bientôt le gouvernement pour le garder jusqu'en 1624, époque où il fut institué Vicaire de la Province par le R^{me} P. Général. Le 27 septembre 1622, un bref de Grégoire XV affermit encore la réforme, en protégeant contre toute opposition déraisonnable quiconque désirait l'embrasser (1).

Cinq ans plus tard, un événement imprévu faillit tout compromettre. Le P. Guillaume Redoano, élu provincial en 1627, au chapitre de Cividale, entreprit aussitôt, on ne sait pour quels motifs, de faire rapporter les privilèges accordés au couvent. Il partit pour Rome et pria Urbain VIII de ramener le bref de Grégoire XV « au droit » commun, aux Constitutions Apostoliques, et à la lettre de nos « Constitutions dominicaines. » Rapidement informé par une lettre du R^{me} P. Secchi, en date du 13 juillet, Bernardin Gosellini s'empressa d'envoyer les documents nécessaires à sa défense. Le 2 octobre suivant, une autre lettre lui annonçait un plein succès. « Le mémoire » du P. Redoano, disait le P. Général, a reçu la réponse qu'il « méritait. Ce que vous avez recueilli et proposé vous a très bien « défendu. Rien de nouveau. Agissez virilement, et brisez les efforts « injustes de ceux qui osent attaquer l'œuvre de cette sainte « réforme. » Le R^{me} Père ne se montra pas plus accessible que la cour de Rome aux réclamations du P. Redoano, et tout le passé fut confirmé, sauf sur un point de peu d'importance.

A l'élection du R^{me} P. Nicolas Ridolfi, le P. Bernardin entreprit une troisième fois le voyage de Rome (1629). Le 12 septembre, dans une excellente lettre, le Maître général répondit à quelques questions de pratique, et sanctionna les mesures prises par son prédécesseur. Dans ces difficiles négociations, le Père montra toujours une charité et un tact remarquables. Cardinaux et grands personnages l'aimaient et le consultaient. Nicolas Ridolfi lui confia plusieurs missions importantes; il le nomma même Visiteur de la Congrégation de Styrie et de Carinthie, nouvellement fondée. A la mort du P. Thomas de Lemos, il le chargea d'écrire aussitôt la vie de cet illustre et saint dominicain (2).

(1) Ce bref, cité *in extenso* par le P. de Rubeis dans son histoire de la Congr. du B. Jacques, p. 173, ne se trouve pas dans le Bullaire.

(2) A la moitié du XVIII^e siècle, ce travail existait encore mss. au couvent de Cividale.

Parmi les négociations, où se distingua le P. Bernardin, se trouvent celles qui ont trait au culte du B. Jacques Salomon, du B. Ambroise de Sienne, du B. Albert le Grand, et aux stigmates de sainte Catherine de Sienne. A cette occasion, il publia une vie du B. Ambroise et un éloge du B. Albert le Grand. Echard attribue encore au P. Gosellini un ouvrage en faveur de la donation de Constantin.

Une cinquième fois, en 1633, le Père dut prendre la direction du couvent de Cividale; plus tard, à deux reprises différentes, on l'appela encore au même honneur, mais sans pouvoir le lui faire accepter. Il s'employa au rétablissement de la régularité dans le monastère de Cella à Cividale, et traduisit, à l'usage des Sœurs, la Règle et les Constitutions. Enfin le Maître général le chargea de promouvoir l'observance au couvent d'Udine, où déjà plusieurs tentatives avaient échoué. « En rappelant si fréquemment de tels faits, dit Bernard de Rubeis, je pleure sur le malheur des temps; « loin de moi la pensée d'insulter aux personnes! » Que de fois en effet, les événements politiques et extérieurs ont été une occasion de déchéance, malgré les efforts de plusieurs religieux fervents! La tiédeur sert souvent de complice; quelquefois aussi la plus grande responsabilité n'incombe pas aux religieux. Bernardin Gosellini s'acquitta de son devoir avec une douce fermeté. Il gouvernait le couvent d'Udine, en qualité de Prieur, lorsque Dieu daigna l'appeler à la récompense. Il mourut d'une maladie de poitrine le 4 avril, Samedi-Saint de l'année 1643, âgé de 67 ans et neuf mois. Il se dévouait tout entier, depuis cinquante ans, à la restauration de notre Ordre.

A Udine, à Cividale, dans la Province comme ailleurs, ce deuil causa une profonde émotion. Le patriarche, à cette nouvelle, ne put s'empêcher de pleurer.

Le corps du P. Gosellini fut enterré au couvent de Saint-Dominique de Cividale, près du maître-autel, et l'on grava sur la tombe cette simple phrase : « Ici ressuscitera celui qui fut l'ornement de la Religion et de l'observance régulière, le T. R. P. Bernardin Gosellini, mort le 4 avril 1643. »

L'année suivante, le Chapitre généralissime de Rome signalait à tout l'Ordre ses éminentes vertus, son zèle pour l'observance et pour le culte de nos Bienheureux, son amour de la pauvreté, sa fidélité à l'Office de nuit, même en temps de maladie, le courage avec lequel

pendant quinze ans il consacra au travail les heures qui suivent Matines, au lieu de se reposer, enfin sa pieuse mort, arrivée le jour même où l'Eglise célébrait la Résurrection du Sauveur.



*La Bienheureuse MECHTILDE DE STANS,
Professe du Monastère de Toss, en Suisse(*)*

(12..)

LORSQUE cette Sœur innocente et prédestinée renonça aux trompeuses vanités du siècle pour embrasser la vie religieuse, la solitude et l'absence de ces satisfactions terrestres dont elle avait fait le sacrifice la jetèrent au commencement dans une certaine tristesse. Personne cependant ne la consolait ; personne ne pensait à lui venir en aide ; et comme elle avait le cœur naturellement porté à la joie, sa souffrance n'en était que plus vive. Alors, se tournant vers le doux Jésus qu'elle voulait aimer uniquement, elle lui dit du plus intime de son âme : « O Seigneur, mon Dieu, j'ai laissé pour l'amour de vous, le monde et tout ce qui, dans le monde, eût pu m'apporter du plaisir. Je vous en conjure par votre divine miséricorde et votre ineffable bonté, daignez être vous-même toute ma consolation, afin que je n'en aie point d'autre sur terre ! »

Ainsi priait Mechtilde avec un ardent désir, et non sans beaucoup de larmes. Notre-Seigneur pouvait-il tarder à l'exaucer ? Une nuit, après Matines, comme elle allait se reposer, voici qu'un Ange s'avance vers elle, plein de douceur et escorté d'une troupe nombreuse d'Esprits célestes. L'un d'eux, qui portait une grande croix, brillante comme du cristal, s'adresse à la Sœur et lui dit d'un air aimable : « Sœur Mechtilde, il ne faut pas avoir peur, rien ne pourra te nuire. Suis-moi courageusement et sans crainte. » L'Ange, aussitôt, se dirige vers le chœur avec sa croix ; les autres le suivaient en bel ordre, en chantant dévotement l'hymne *Vexilla Regis*. Quand

(*) Greith, *Die deutsche Mystik im Prediger-Orden*, pp. 445-456.

on fut arrivé, l'un des bienheureux Esprits monta sur l'autel et éleva la croix très haut, pendant que les autres Anges continuaient à chanter délicieusement, en s'agenouillant à chaque verset et en s'inclinant comme on fait le Vendredi-saint.

Sœur Mechtilde contemplait ce spectacle avec admiration, lorsqu'elle vit tout à coup Notre-Seigneur descendre du ciel, et venir s'arrêter sur la croix, les bras étendus et tout le corps blessé comme au jour de sa Passion. Elle se tenait éloignée ; mais Jésus abaissa sur elle un regard plein d'amour, et lui dit d'un ton de voix amical : « Sœur, crois-tu que je suis vrai Dieu et vrai homme ? » Elle répondit : « Par votre grâce, Seigneur, oui, je le crois ! — Alors viens ici », répartit Jésus. Les Anges se pressaient en si grand nombre autour de la croix, que Mechtilde n'aurait pu passer à travers cette multitude. Mais lorsque Notre-Seigneur lui eut commandé d'approcher, tous s'écartèrent, et l'humble vierge se plaça tout près devant le doux Sauveur, qui lui dit d'un ton solennel : « Sœur Mechtilde, désires-tu une autre consolation que la mienne ? » Elle répondit : « Par votre grâce, Seigneur, non. » A ce moment, la voix du divin Maître prit un accent d'une douceur extrême. « Puisque tu renonces à toute consolation pour n'en désirer d'autre que la mienne, s'écria-t-il, je veux te consoler moi-même, par mon corps et par mon sang, par mon âme et par ma divinité. Toutes les délices dont j'ai enivré mes chers apôtres le jour du Jeudi-saint, je veux te les accorder ; moi-même je prendrai soin de ton âme et de ton corps. Tu ne saurais être confiée à de meilleures mains. Ma consolation ne te fera jamais défaut, et si quelque adversité vient te frapper, rentre seulement dans ton cœur. Là, tu me trouveras avec toutes les consolations et toutes les joies. O ma bien-aimée, ô âme bienheureuse, sache que le royaume du ciel est à toi, lorsque tu quitteras ce monde. Je te donne mon éternelle bénédiction. »

A ces mots, Jésus remonta vers le ciel ; mais, en s'élevant dans les airs, il attira si puissamment après lui le cœur et l'âme de Mechtilde qu'elle n'eut plus de conversation qu'avec les Anges. Sa vie se consuma désormais dans un effort continu pour se rendre digne de Jésus.

Entièrement vouée à une obéissance toute d'amour, elle accomplissait avec tant de zèle et d'empressement les divers points de la Règle, que rien ne pouvait l'en détourner. Excepté en temps de maladie, jamais elle ne manquait d'assister à l'Office. Sonnait-on pour

le travail, elle se transportait promptement du chœur à l'ouvroir ; un autre signal se faisait-il entendre, elle rentrait au chœur avec la même promptitude.

On lui avait donné le soin du réfectoire ; mais, une ou deux fois dans la journée, elle interrompait son occupation pour visiter les malades à l'infirmerie ; car son cœur doux et compatissant ne pouvait voir quelqu'un dans l'affliction sans s'affliger avec lui.

Chaque jour, elle faisait deux cents inclinations et trente *Venia* (1). Voilà quelques-uns de ses exercices : mais comment parler de sa vie intérieure ? « Si l'on peut en effet, s'écrie l'annaliste du monastère, « Elisabeth Stagel, connaître une faible partie de ses pratiques extérieures, nul ne saurait comprendre et raconter avec quelle ardeur « son âme et tous ses désirs demeuraient incessamment tournés vers « Dieu. »

Les jours de fête, semblable à l'enfant qui, par tendresse, ne s'éloigne jamais du sein de sa mère, elle passait tout son temps au chœur en présence du Très Saint-Sacrement. De même, d'après une habitude qu'elle garda jusqu'à la mort, elle se levait chaque nuit avant Matines et avant Prime, afin de vaquer à la contemplation. Son bon Ange s'était chargé, lui-même, de l'éveiller, et bien qu'elle fût souvent si malade qu'elle eût encore volontiers prolongé son repos, les instances de l'Ange l'obligeaient toujours à se lever. L'obéissance courageuse de Mechtilde en cette occasion était d'ailleurs récompensée par une telle abondance de grâces, qu'elle sentait croître de plus en plus sa ferveur. Déjà, depuis bien des années, elle avait coutume de se rendre au chœur, lorsque l'Ange l'éveillait. Mais le démon se mit à l'effrayer de tant de manières, qu'elle résolut de rester dans sa cellule. Alors l'ennemi, pour troubler son oraison, faisait entendre autour d'elle comme des cris de bêtes sauvages ou comme le bourdonnement de mouches importunes. Quelquefois il frappait des coups redoublés, comme s'il travaillait à démolir la voûte. Mais tout ce vain tapage, on le comprend, ne servait qu'à montrer son dépit et sa rage impuissante.

II. — Consumée du désir de s'unir à Dieu, Sœur Mechtilde vivait de silence autant que de prière. Rarement on la voyait converser :

(1) La *Venia* est une prostration, par laquelle on s'étend de tout son long contre terre sur le côté.

quoique d'un caractère très gai, elle avait renoncé à toutes les joies d'ici-bas et ne cherchait pas à se récréer dans le commerce des créatures, comme font même les bonnes âmes à certains moments. Un grand nombre d'années, elle fut chargée d'accompagner à la fenêtre du parloir les Sœurs visitées par des personnes du dehors. Certes, un tel office était de nature à gêner son recueillement. Mais à peine rentrée dans le cloître, elle avait oublié déjà tout ce qu'elle venait de voir ou d'entendre et sa dévotion reprenait promptement son cours habituel. Les jours de communion et les autres jours de fête, ainsi que pendant l'Avent et le Carême, elle gardait un silence rigoureux, et lorsqu'elle avait pour emploi de tenir compagnie aux Sœurs qui recevaient des visites, elle s'exerçait à demeurer silencieuse, afin d'acquérir plus d'empire sur elle-même et de pouvoir mieux se défendre dans l'occasion.

Quand Mechtilde recevait Notre-Seigneur dans la sainte communion, elle était inondée de tant de grâces, que l'excès des consolations la faisait souvent défaillir. Sur un signe, la Sœur chargée d'avoir soin d'elle l'aidait à regagner sa petite retraite. Là elle demeurait jusqu'à None, mangeant peu et ne voyant volontiers personne la journée entière. Alors, toute la douceur du monde lui était aussi amère que de l'absinthe. Une fois, elle resta depuis le mercredi-saint jusqu'au soir du jour de Pâques, sans boire ni manger, tellement son âme était remplie de la divine suavité. Souvent aussi après les grandes fêtes, particulièrement à l'issue des Complies, elle éprouvait une si tendre dévotion, qu'elle ne pouvait s'empêcher de pleurer. Parfois même, elle versait tant de larmes, que le mouchoir dont elle essuyait ses yeux en était complètement mouillé, si bien qu'on eût pu le tordre comme un linge trempé dans l'eau.

Une des occupations intérieures de Mechtilde les plus assidues était de contempler avec une piété toute séraphique la Passion de Notre-Seigneur. Lisait-on au réfectoire le récit de ces précieuses souffrances endurées pour notre salut, elle en était si profondément émue, qu'il lui devenait impossible de manger. Hors d'elle-même, baignée de larmes et enflammée d'amour, elle ne pouvait quitter la table à la fin du repas qu'avec le secours de ses Sœurs. Chose semblable lui arrivait fréquemment ; car, en considérant le martyre de Jésus crucifié, elle sentait d'ordinaire toutes ses forces l'abandonner. Pendant la semaine sainte, ces défaillances d'amour, la surprenant à chaque instant, ne lui permettaient plus de suivre la communauté. Le vendredi-saint,

après l'adoration de la croix, il fallait l'emporter du chœur. Il en était souvent de même après ses communions ou au sortir des Complies.

Non contente de méditer au fond de son âme sur les douleurs de Jésus, Mechtilde désirait vivement y participer même dans son corps. Une fois, c'était le jour de la fête de sainte Catherine, la pieuse Sœur faisait oraison avant Matines, lorsque tout à coup, ravie en extase, elle se voit conduite en barque sur une belle rivière, et arrive bientôt à une vaste et magnifique prairie, émaillée des fleurs les plus agréables. Un grand nombre de personnes se trouvaient en ce lieu, toutes très aimables, revêtues d'habits blancs, et d'un aspect si joyeux, que Mechtilde, à leur vue, était transportée d'allégresse. A son arrivée dans la prairie, ces personnes s'écartent avec un profond respect, pour lui ouvrir un passage au milieu d'elles. A ce moment, une voix, pleine d'une extrême tendresse, retentit du haut du ciel ; elle disait : « Sœur Mechtilde, sache que Dieu veut exaucer tes désirs. Tu as « souhaité d'avoir part à quelques-unes de ses plaies, tu seras satisfaite. Il va imprimer son sceau béni sur ton cœur, et tu le porteras, « pour l'amour de lui, jusqu'à ton dernier soupir. »

A l'instant même, Mechtilde ressent au cœur une douleur terrible. Vite, elle lève son scapulaire ; point de doute, son cœur était percé. La blessure, large d'un doigt, et fort profonde, laissait échapper de l'eau et du sang, qui s'écoulaient en formant deux filets séparés. « Hélas ! s'écrie la Bienheureuse, comment tenir « cela toujours caché ? » Et elle se met à conjurer son divin Epoux de lui ôter la plaie extérieure, en lui laissant seulement la souffrance qu'elle était prête à garder. Soudain, comme elle faisait cette demande, un Ange apparut et s'agenouilla devant elle : il tenait à la main un morceau d'étoupe couleur bleu de ciel, qu'il lui mit très délicatement dans la plaie, et aussitôt celle-ci fut guérie au-dehors.

Sur ces entrefaites, on sonna Matines ; la Sœur voulut lire les Leçons à son tour, mais sa douleur était devenue si intolérable, que cette simple lecture fut au-dessus de ses forces. Impuissante même à se contenir davantage, elle se mit à pousser des cris, et les religieuses s'empressant autour d'elle pour lui porter secours, la conduisirent à son lit. Toutefois, ne voulant rien leur dévoiler, elle disait seulement : « Je suis bien mal ! » Heureuse malade, qui eût pu s'écrier comme le grand Docteur saint Augustin : « L'amour du « Christ a blessé mon cœur, et je ne guérirai jamais, que le jour où « j'approcherai mes lèvres de la source divine, d'où s'échappent les

« eaux pures de la vie, pour se répandre dans tous les cœurs
« aimants. Qui se consacre entièrement à Jésus, en reçoit ici-bas la
« joie, et plus tard la vie éternelle. »

Notre-Seigneur ne donna pour lors à Mechtilde que le stigmatte du cœur ; mais dans la suite, par un effet de sa grâce, la douleur excessive qu'elle éprouvait à cet endroit, put être communiquée aux mains et aux pieds, en sorte que ces membres furent aussi marqués des signes sacrés du Sauveur. De fait, on disait ouvertement dans la communauté que cette Bienheureuse Sœur possédait les cinq stigmates, et tout son extérieur tendait à le prouver. Sa démarche, en particulier, faisait pitié ; chaque pas semblait lui causer une nouvelle douleur. Ses mains étaient incapables d'un travail un peu fort ; à peine pouvait-elle soulever de petits objets, même un plat. Plier les doigts pour fermer la main lui était également impossible. Une Sœur disait aussi qu'une fois, tenant la main de Mechtilde contre le soleil, elle avait vu le jour au travers. Mechtilde elle-même se plaignait souvent de grandes douleurs aux mains et aux pieds ; cependant, que les stigmates lui eussent été donnés, comme le stigmatte du cœur, elle ne le dit jamais. Néanmoins, tout porte à croire qu'elle les avait, et que non seulement son cœur, ses mains et ses pieds, mais tous ses membres sans exception étaient broyés et meurtris, quand Jésus, son unique Bien-Aimé, lui communiquait les souffrances endurées pour elle sur la croix. Et qu'on ne s'imagine pas que le corps seul était atteint : l'âme aussi avait ses blessures, qui la faisaient brûler des ardeurs du céleste amour. Plus était vive, en effet, la douleur corporelle, plus son esprit tendait vers le Souverain Bien par des élans embrasés.

III. — Le premier jour de jeûne de l'année suivante, Mechtilde étant tombée malade, il fallut la porter à l'infirmerie. Dans ce saint temps de carême, Notre-Seigneur lui révéla, en détail, les tourments auxquels il fut soumis depuis son agonie au jardin de Gethsémani jusqu'au moment où on le descendit de la croix. Elle le vit tel qu'il était durant son martyre, le corps et la face tellement livides, qu'à peine trouvait-on en lui apparence humaine. Ce spectacle lui causa une angoisse excessive, qu'elle eût été incapable de supporter longtemps. Jésus, pour la consoler, abaissa son regard sur elle, avec un visage si aimable et si aimant, qu'elle se sentit fortifiée. Mais lorsqu'on lui montra comment il avait été descendu de la croix et déposé entre

les bras de Notre-Dame, dans un état si lamentable, que personne ne saurait en faire la description, quand elle vit la douleur de Marie, grande, profonde, infinie, ses forces l'abandonnèrent encore une fois, et elle s'évanouit de compassion pour Jésus et pour sa tendre Mère.

A ce moment, par la permission de Dieu, l'infirmière entra et fit retrouver ses sens à Mechtilde. Celle-ci aussitôt supplia le doux Sauveur du fond de son âme de lui donner à souffrir quelque chose des tourments endurés par Notre-Dame durant la Passion. Sa prière fut exaucée : des douleurs intolérables fondirent sur son corps et la réduisirent dans un tel état, que la croyant sur le point d'expirer, on lui administra l'Extrême-Onction. Longtemps elle ne put ni boire, ni manger, ou elle prenait à peine de quoi soutenir ses forces. Elle ne buvait que de l'eau ou un peu de lait, mais d'ordinaire sans pouvoir rien garder.

Sœur Mechtilde reçut encore beaucoup d'autres grâces non moins remarquables. Pendant un an et treize semaines, presque tous les jours, elle demeurait dans un profond ravissement depuis None jusqu'à Vêpres, et n'eût été son visage beau, aimable et radieux, on n'aurait su dire qu'elle vivait.

Au sortir de l'extase, elle se mettait à pleurer à chaudes larmes ; ce qui surprenait les Sœurs et les portait à se demander, ainsi que les hommes de science, s'il fallait voir là un effet de la grâce ou de la maladie.

En ce temps-là, raconte la naïve Elisabeth Stagel, il vint un sage médecin à qui l'on parla de Sœur Mechtilde. Dès qu'il lui eût tâté le pouls : « Elle n'a point de maladie, s'écrie-t-il, mais plutôt un violent désir d'une chose incompréhensible, et toute sa nature en est si fortement tendue, que le sang lui est remonté au cœur, pour venir au secours de cet organe. » Puis il ajouta : « Il lui est aussi impossible de comprendre ce qu'elle souhaite si ardemment, qu'à moi de concevoir pourquoi l'herbe est verte. »

Vers cette époque, Frère Wolfram, Provincial de Teutonie (1), visitant le monastère de Töss, commanda très sérieusement à Sœur Mechtilde de rejeter ces sortes de grâces. La Sœur obéit. Mais elle en contracta une maladie, qui la réduisit à l'extrémité. Cependant, un jour de fête de l'Ascension, son état s'améliora sensiblement et elle put encore, de nombreuses années, suivre les exercices de la communauté.

(1) Il y eut un Provincial de ce nom de 1268 à 1271.

Plus tard, la Mère Prieure lui demanda ce qui se passait en elle au moment de l'extase. « J'étais, répondit la Bienheureuse, dans des joies si grandes et si sublimes, que l'esprit humain ne saurait s'en faire idée. Quand je versais tant de larmes en revenant à moi, c'était de me voir obligée de quitter mon bonheur ; et si l'on ne m'avait ordonné de repousser ces grâces, Dieu m'en aurait tellement comblée, qu'il m'eût été impossible de toutes les raconter. »

On jugera par là de la grandeur des merveilles qui se déroulaient sous les yeux de Mechtilde, lorsqu'elle se plongeait si profondément et si entièrement dans l'abîme insondable de la bonté infinie. Vraiment, pourrait-on dire, elle vivait alors bien plus au ciel que sur terre. Quand une âme est attirée en Dieu, même pour une fois, dit Elisabeth Stägel, toutes choses lui deviennent amères et le monde est trop étroit. Comment donc imaginer avec quelle surabondance Mechtilde s'abreuvait à la source de vie, elle qui, pendant quinze mois, fut élevée presque tous les jours à une si haute contemplation ?

IV. — En dehors même de ce temps, et avant et après, la Bienheureuse Sœur fut favorisée de fréquentes extases. Quelquefois on la trouvait étendue sans mouvement. Un jour, une Sœur, la croyant évanouie, lui versa de l'eau sur les yeux à plusieurs reprises. Mechtilde revint à elle et lui dit d'un ton très aimable : « Il ne faut plus me faire cela. »

Souvent les Esprits célestes se plaisaient à la récréer par leurs apparitions. Un jour, se trouvant à l'église, elle entend tout à coup un chant très doux et très harmonieux : les paroles étaient *Sanctus*, *Sanctus* avec *Alleluia*. Vivement étonnée, la Sœur fait quelques pas pour voir d'où vient cette mélodie ; elle aperçoit des Anges extrêmement affables, qui se tenaient de chaque côté de l'autel, au nombre de douze. Après avoir un peu chanté, ils faisaient les uns vers les autres une très dévote inclination. Pour se retirer, tous vinrent l'un après l'autre devant Mechtilde, et la saluant avec grand respect, ils disparaissaient.

Cette Bienheureuse servante de Dieu avait auprès d'elle au monastère la fille de son frère. Sœur Emma, c'était le nom de cette religieuse, étant morte jeune encore, Mechtilde priait un jour pour le repos de son âme, lorsqu'elle se vit subitement emmenée sur une magnifique pelouse. Là se trouvaient de belles et gracieuses jeunes filles rangées en cercle, et au milieu d'elles était un siège. Mechtilde

y fut conduite avec beaucoup d'honneur, et alors Emma, sa nièce, sortit du cercle pour venir devant elle, et lui dit d'un air tout joyeux : « Regarde-moi, et vois quel bonheur tu me procures par tes prières. « Mais réjouis-toi aussi : car si tu savais quelles joies et quels hon-
« neurs te sont préparés dans l'éternité, ton âme se dilaterait de
« plus en plus dans la sainte allégresse. »

Une autre fois, il sembla à Mechtilde qu'on avait dressé au réfectoire une table, autour de laquelle se tenaient beaucoup de vierges célestes. Elle-même s'étant assise à l'extrémité supérieure de cette table, voici que Notre-Dame entra bellement avec sainte Catherine, apportant un pain délicieux, dont elle donna en abondance aux vierges et à Mechtilde. Cette dernière, après avoir mangé le pain du ciel, fut inondée de grâces, et sentit une suavité ineffable, qui lui demeura un mois entier.

Quand le moment approcha pour cette pieuse Sœur d'aller jouir de l'éternelle félicité, la Prieure l'invita d'avance à faire connaître si Notre-Seigneur lui accordait quelque faveur particulière. Un jour, la croyant près de mourir, on agite la crécelle, et les religieuses se rassemblent autour de son lit. Aussitôt, Mechtilde donne à comprendre que Jésus et Notre-Dame étaient présents, ainsi que sainte Catherine et sainte Ursule avec leurs compagnes et les dix mille chevaliers (1), puis elle dit : « *Omnis ! omnis !* » pour indiquer toute Cour céleste. Un moment, on la voit faire des gestes, qui trahissent la douleur et l'effroi ; tout son corps est agité ; elle s'arme du signe de la croix à diverses reprises ; enfin elle élève les mains vers le ciel comme pour rendre grâce à Dieu.

Revenue à elle-même, Mechtilde raconta discrètement tout ce qui lui était arrivé, disant qu'elle n'avait pu alors s'expliquer, parce que Notre-Seigneur, Notre-Dame et toute la Cour céleste se tenaient auprès d'elle. Le démon aussi lui était apparu et l'avait glacée d'épouvante.

Jésus, dit-elle encore, se rendant visible en même temps que les Sœurs entraient à l'infirmerie, lui avait fait entendre qu'il se trouvait toujours présent, là où était la communauté. On lui demanda com-

(1) Par cette expression, le naïf récit que nous traduisons littéralement désigne sans doute les dix mille martyrs, dont la fête se célèbre le 22 juin. Au moyen âge, où les nobles dames et leurs chevaliers jouaient un si grand rôle, on transportait volontiers ces idées de chevalerie dans le ciel ; c'est ainsi probablement que les dix mille martyrs étaient considérés comme les chevaliers des onze mille vierges.

ment elle avait vu le Seigneur : « Glorieux, répondit-elle, et avec un « visage si beau et si ravissant, qu'on ne saurait en dépeindre « l'éclat. »

La Bienheureuse Mechtilde vécut encore quelques jours. Sur le point d'expirer, elle déclara qu'à son sentiment, la plus grande grâce qu'elle eût reçue de Dieu, était de n'avoir jamais sciemment laissé l'orgueil et la vaine gloire corrompre ses actes ou ses pensées.

« Lorsque nous eumes écrit toute cette histoire, rapporte Elisabeth « Stagel, une Sœur très ancienne s'écria après l'avoir lue : *Ce n'est « pas la centième partie de ce que Dieu fit en Mechtilde !* »

Le souvenir de cette Bienheureuse amie de Jésus fut pieusement gardé au monastère de Töss. On la mettait parmi les Saints du ciel et on l'invoquait comme une puissante avocate auprès de Dieu. Les Sœurs et les domestiques du couvent, non moins que les paysans de Feldheim et de Bulach racontaient même un grand nombre de grâces et de guérisons dont ils s'avouaient redevables à l'intercession de la Bienheureuse Mechtilde de Stans

Citons quelques faits en particulier. Un homme de Feldheim se voyait réduit à une telle extrémité, qu'à peine lui restait-il un souffle de vie. Il invoqua Mechtilde, fit vœu d'aller en pèlerinage à son tombeau et recouvra de cette manière une parfaite santé.

Deux personnes, tourmentées de la fièvre, furent aussi instantanément délivrées, en buvant de l'eau à laquelle avaient touché ses reliques.

A une autre personne, il suffit de faire mettre, autour de ses bras paralysés, des cheveux de la Bienheureuse, pour être entièrement guérie.

Une dame de Winterthur apporta un jour quelques offrandes sur la tombe de Mechtilde et obtint pour son mari la grâce d'échapper à un grand péril (1).

(1) Steill, *Lust-Garten Prediger-Ordens*.





LE MÊME JOUR

162. — Dans le royaume de Naples, le V. P. SIMPLICIEN DE SICIGNANO, remarquable par la pureté d'intention extraordinaire dont il accompagnait toutes ses actions. Après sa mort, des lambeaux de ses vêtements, qu'on avait coupés par dévotion, opérèrent des prodiges.

Son éloge fut inséré dans les actes du Chapitre général tenu à Rome en 1629 ; mais on n'y mentionne ni le temps précis, ni le lieu de sa précieuse mort.

1658 — A Lima, au couvent du très saint Rosaire, le dévot Frère convers JOSEPH DE RUEDA. Admis à l'habit le 24 février 1608, il avait été le premier novice du couvent de la Madeleine, comme si Dieu eût voulu montrer, en envoyant d'abord un simple Frère convers, qu'une maison religieuse devait s'élever sur le fondement solide du mépris de soi et de la véritable humilité.

Frère Joseph était obéissant, recueilli, pauvre, surtout adonné à l'oraison. Il visitait de nuit l'église et les autels du cloître. Sur la fin de sa vie, devenu, par suite de son grand âge, incapable de rester à genoux, il s'asseyait sur un petit banc qu'il portait avec lui, de station en station.

Tous les soirs, à huit heures, quand on sonnait les cloches pour les âmes du Purgatoire, Frère Joseph sortait de sa cellule avec le bouquet d'hysope et l'eau bénite. Il aspergeait d'abord la cellule du Prieur, puis celles des autres Frères, afin que le répons des morts fût bien récité par tous. Parcourant les dortoirs et les cloîtres, il descendait au chapitre, où il jetait de l'eau bénite sur les tombes. Enfin, il se rendait à l'église pour asperger les diverses sépultures et prier quelque temps à l'intention des défunts.

La mort de ce vertueux Frère arriva le 4 avril 1658 : il y avait cinquante ans qu'il appartenait à l'Ordre de Saint-Dominique. — (Melendez, *Tesoros verdaderos delas Yndias*, t. II, p. 69 et t. III, p. 730.)

1674 — Dans le midi de la France mourut le V. P. RAYMOND DE SAINT-PIERRE, profès de la Congrégation du Saint-Sacrement. Né à Grand, petit bourg de Provence, au diocèse d'Arles, Fr. Raymond embrassa d'abord l'état ecclésiastique. Mais, attiré ensuite à une plus haute perfection, il se fit religieux dans la Congrégation du T. S. Sacrement, où ses vertus lui acquirent en peu de temps l'estime de tous ses Frères.

Il brillait spécialement par l'obéissance. A l'exemple de saint Raymond, dont il portait le nom, il dépendait absolument du plus petit signe de ses supérieurs. Pour lui, les observances, bien que très sévères, étaient devenues une seconde nature. L'en priver lui imposait un sacrifice. Sa ferveur y ajoutait encore des veilles, des jeûnes au pain et à l'eau, des disciplines extraordinaires. « Tout le bien que nous faisons est comme un vêtement souillé, » disait-il souvent avec le prophète, et pour expier ses fautes, il se livrait avec zèle à tous les exercices de la pénitence.

Mais plus le P. Raymond de Saint-Pierre affaiblissait son corps par ces pratiques pénibles, plus son esprit se fortifiait dans la prière. Il s'y occupait le jour et une grande partie de la nuit avec une assiduité invincible. De cœur ou des lèvres, il priait sans cesse. L'holocauste qu'il offrait à Dieu dans son oraison était si agréable à l'infinie Majesté, son âme goûtait alors tant de bonheur, qu'il ne pouvait finir ses prières.

Et quel amour de la pauvreté ! Un jour, il lui arriva un accident qui le tint plusieurs heures entre la vie et la mort. Au milieu de cette agonie, tout à coup il se souvient qu'il avait encore dans sa poche le petit livre de l'Imitation de Jésus-Christ, avec sa discipline, et à la ceinture son rosaire. Aussitôt, comme s'il eût craint de mourir avant de s'être parfaitement dépouillé de toutes choses, il prend ces objets et les remet à son supérieur.

Quelques moments après, ayant entendu dire qu'on allait lui servir une potion dans une coupe d'argent, il déclara n'en point vouloir ; et c'est seulement sur l'assurance qu'on la lui apporterait dans une simple écuelle de bois, qu'il consentit à l'accepter.

Frère Raymond se distinguait entre tous par sa rare modestie, et il suffisait de le voir pour se sentir porté à la dévotion. Son visage décharné, pâle et mortifié, sa vue toujours baissée, la composition mesurée de son corps humblement incliné vers la terre, offraient un ensemble édifiant de pénitence, de récollection et d'union à Dieu.

Il se trouvait au couvent de Cadenet, lorsque sa mort lui fut annoncée un an d'avance, dans des circonstances mémorables. C'était en 1673. Le Père Vincent-Marie de la Visitation, obligé d'aller prêcher le carême, malgré une santé très affaiblie, fit ses adieux aux Frères, comme s'il ne devait plus les revoir. Puis, s'adressant à deux d'entre eux, qui ne semblaient guère plus forts que lui : « Je mourrai le premier, s'écria-t-il ; et vous, dit-il au P. Raymond « de Saint-Pierre, vous mourrez le second ; quant à vous, dit-il ensuite au « P. Thomas de Saint-André, vous mourrez le troisième. »

Quelques semaines après, celui qui parlait ainsi était mort. Le P. Raymond, voyant la prédiction réalisée dans sa première partie, ne douta pas que la seconde partie qui le concernait ne dût recevoir bientôt son accomplissement. Il se prépara donc à paraître devant Dieu, et quand, enfin, cette heure si désirée approcha, il en ressentit une joie toute pure et toute spirituelle au

fond de son cœur. Au milieu même des souffrances de la maladie, il n'en parlait qu'avec une sorte de transport. Quelques instants avant d'expirer, il prit d'autres vêtements, afin d'être paré comme pour un jour de fête. C'est ainsi qu'il s'endormit dans le Seigneur, le 4 avril 1674, après neuf années seulement de vie religieuse. — (*Vie du P. Antoine du S. Sacrement*, 2^e p., l. 3, c. 2.)

1529 — Au monastère de Sainte-Catherine, de Brescia, mourut en ce jour la V. M. PACE, après avoir offert à ses Sœurs, plus d'un demi-siècle, l'exemple d'une vie généreuse et fervente. Elle jeûnait fréquemment au pain et à l'eau, et prenait si rudement la discipline, que son sang ruisselait jusqu'à terre. Son application à la lecture spirituelle et à la prière, sans lesquelles les âmes religieuses ne sauraient se soutenir dans les voies de Dieu, ne se démentit jamais. Tout le temps que l'obéissance et la charité lui laissaient libre, elle l'employait à l'un ou l'autre de ces exercices, et alors elle goûtait avec une si vive tendresse combien le Seigneur est doux, que ses yeux se changeaient en deux sources de larmes, principalement à l'oraison. La communion lui procurait souvent des lumières et d'autres grâces intérieures très particulières. Quelquefois, pendant la Messe, elle vit s'échapper de la sainte Hostie des rayons éclatants, dont l'autel et le prêtre étaient enveloppés jusqu'à la fin du Sacrifice.

Entre beaucoup de visions dont Sœur Pace fut favorisée, on raconte qu'une nuit de Noël, elle eut le bonheur de contempler la naissance de Jésus. Sa cellule s'illumina et la très douce Vierge Marie lui apparut tenant son divin Fils sur les bras, tel qu'il était au jour de son avènement sur la terre. La Sœur voyait aussi S. Joseph dans l'attitude de l'adoration, et les Anges chantaient en chœur comme à Bethléem : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux » et paix aux hommes de bonne volonté. » Ce spectacle la laissa tellement ravie, qu'elle ne put, de toute la journée, prendre aucune nourriture.

Son Ange gardien lui rendait beaucoup de services, se montrant quelquefois sous forme d'une blanche lumière visible pour elle seule. Les glorieux apôtres Pierre et Paul, à qui elle portait une vive dévotion, et plusieurs Saints de notre Ordre, daignaient également l'honorer de leurs apparitions. — (*Diario*.)

153. — Au monastère du Paradis, à Evora, en Portugal, la V. M. MARIE DE LA RÉSURRECTION, dont la piété envers Notre-Dame du Rosaire fut récompensée par une haute contemplation. Quand elle vaquait à l'oraison, l'attrait divin l'absorbait tellement qu'elle restait immobile comme un marbre, et sans les larmes qui coulaient doucement sur son visage, on l'eût prise pour une personne morte.

Dans un coin de sa cellule, elle avait disposé un petit oratoire avec une statue de la Sainte Vierge ; mais, hélas ! rien pour l'orner. Son amour souff-

frait de cette pauvreté ; elle eût souhaité pour Marie de riches vêtements et des bijoux de prix. Souvent prosternée une partie de la nuit devant cette image, elle offrait ses excuses à la Reine du ciel, dans un langage simple et naïf, que les Sœurs surprirent quelquefois : « O ma Mère, s'écriait-elle un jour, si mon pouvoir égalait mes désirs, ce serait peu pour moi d'employer à votre service tout l'or de l'Arabie et toutes les pierres précieuses de l'Orient. Recevez du moins pour parure le souvenir de la Passion de votre divin Fils Jésus et celui de votre sainte vie que je vous offre dans le Rosaire ! »

Ces vœux touchants devaient être plus tard réalisés. Sœur Marie en eut sans doute révélation, car elle disait d'un ton assuré à qui voulait l'entendre, qu'un jour viendrait où son image serait riche et vénérée. Mais on ne fit aucun cas de ses paroles, d'autant plus qu'elle mourut bientôt sans qu'il eût été donné à sa prophétie le moindre commencement d'exécution.

Personne n'y pensait déjà plus, lorsque la Providence, par un concours de circonstances singulières, vint entièrement donner raison à Sœur Marie et remettre en mémoire son ancienne prédiction.

D'abord, une Prieure du monastère eut l'idée de construire une infirmerie, avec une chapelle pour les malades. Sur l'autel, dédié à Notre-Dame du Rosaire, elle fit précisément apporter la statue qui avait été autrefois à l'usage de Sœur Marie de la Résurrection. Puis une confrérie fut érigée avec son Conseil régulier, chargé de pourvoir à l'ornement de la chapelle. Dès lors, la pauvre statue commença à voir affluer les riches parures et les vêtements somptueux. Ce n'était pas tout. Un miracle éclatant allait bientôt conquérir à cette modeste image de Marie la vénération universelle.

Depuis son installation dans la chapelle, on célébrait pour la première fois la fête du Rosaire au commencement d'octobre. Ce même jour, une religieuse sujette à des accès d'épilepsie, en fut violemment atteinte au moment où elle passait sur la terrasse qui domine le cloître, et tombant d'une hauteur de dix coudées sur un monceau de pierres, elle resta étendue ensanglantée et comme morte. Aussitôt les Sœurs d'accourir en invoquant Notre-Dame du Rosaire ; on porte la malade devant l'autel de l'infirmerie, on récite des antiennes, on approche l'image des membres blessés. Mais les médecins, après avoir examiné la Sœur, trouvent que son état ne laisse plus aucun espoir et se retirent en annonçant un prochain dénouement. La communauté se tourne alors vers Notre-Dame et en obtient la complète guérison de cette religieuse que les médecins s'étaient déclarés impuissants à sauver.

A partir de ce jour, la précieuse image devint l'objet d'une vénération qui franchit même l'enceinte du monastère. Les personnes de la ville demandèrent fréquemment, pour les faire toucher aux malades, les vêtements qui servaient à la statue, ou l'huile de la lampe qui brûlait perpétuellement devant elle, et cette confiance fut souvent récompensée par des prodiges.

Ainsi se trouva vérifiée la prophétie de Sœur Marie de la Résurrection. — (Sousa, p. 3, l. 1, c. 15.).

1618 — Au monastère de Sainte-Catherine de Palerme, la V. M. MARIE PLATAMONE. Une maladie incurable l'obligea d'omettre toute mortification corporelle et la priva, presque sa vie entière, de l'assistance aux Matines. Pour se compenser, elle demeurait chaque jour de longues heures en oraison devant le T. S. Sacrement.

Si les Sœurs converses, fatiguées de lui prodiguer leurs soins depuis longtemps, laissaient échapper quelques paroles d'impatience, Sœur Marie les excusait avec bonté, et prenait même leur défense, quand les autres religieuses leur reprochaient ce manque de charité.

On croit qu'elle reçut révélation du temps de sa mort : car deux mois auparavant, elle se mit à faire ses exercices spirituels avec plus de ferveur que jamais, et dans la dernière semaine, elle dit à une Sœur en qui elle avait surtout confiance, de préparer les vêtements pour l'ensevelir.

Sœur Marie allait en effet bientôt mourir et dans le lieu même où sa vie s'était consumée, c'est-à-dire en présence du tabernacle. Le mercredi de la semaine de la Passion, elle assistait au sermon d'un religieux théatin sur la prédestination. Au moment où celui-ci expliquait les signes auxquels on peut reconnaître une âme prédestinée, elle s'affaissa tout à coup, expirante. Sans quitter l'église, elle reçut le Viatique et l'Extrême-Onction, et quelques instants après, elle allait contempler au ciel Celui qu'elle avait si souvent visité dans le sacrement de l'Eucharistie, le 4 avril 1618 (1).

A peine eut-elle expiré, que les démons poussèrent des hurlements terribles, témoignant sans doute de cette manière leur rage de n'avoir rien pu sur cette âme. Puis on entendit dans le monastère une harmonie délicieuse, exécutée par les Anges en l'honneur de la défunte. Plusieurs religieuses alors endormies furent réveillées par le son aigu d'une clochette d'argent. Enfin, le jour même, un vénérable prêtre, qui ne savait pas encore la nouvelle de cette mort, vint au monastère et raconta que, la nuit précédente, il y avait eu grande fête au ciel pour l'une des Sœurs.

A tous ces divers signes de la gloire dont jouissait déjà Sœur Marie, s'ajoutait la beauté extraordinaire répandue sur son visage après la mort. Les précieuses dépouilles furent déposées dans la tombe avec respect. L'année suivante, cette tombe ayant dû être ouverte, on trouva les ossements d'une blancheur éclatante comme de l'albâtre. — (*Diario*. Relation faite sous la foi du serment et conservée aux archives de S. Dominique de Palerme.)

(1) Marchese place cette mort en 1616. Mais c'est en 1618 seulement que le mercredi de la semaine de la Passion fut le 4 avril, et non en 1616, où Pâques tombait le 3 du même mois.



V AVRIL

SAINT VINCENT FERRIER

Profès du couvent de Valence en Espagne ()*

(1346-1419)

DANS le cours du quatorzième siècle vivaient à Valence deux fervents chrétiens, Guillaume Ferrier et sa femme, Constance Miguel. Assidus aux exercices de la perfection, ils se distinguaient surtout par une éminente charité envers le prochain. Chaque année ils faisaient un compte exact de ce que réclamait l'entretien de la famille; tout le reste appartenait aux pauvres.

Ces pieux époux avaient déjà plusieurs enfants (1), et Constance était sur le point de mettre au monde une fois encore, quand il plut à Dieu de laisser entrevoir ses desseins sur le nouveau rejeton qui allait naître.

Une nuit, pendant son sommeil, Guillaume eut un rêve. Il se trouvait dans l'église des Frères-Prêcheurs; la foule remplissait la vaste nef, un religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, à l'aspect vénérable, était en chaire. Ferrier écoute le sermon; tout à coup le prédicateur se tourne vers lui. « Très cher Guillaume, s'écrie-t-il, je vous félicite; « car, dans peu de jours, votre épouse mettra au monde un fils, « dont la sainteté de vie, la science, la renommée, les œuvres, bril-

(*) Pierre Ranzano, *Vita S. Vincentii Ferrerii*, ap. *Act. SS.*, t. I, April.

(1) Saint Vincent eut deux frères et trois sœurs.

« Ieront d'un éclat si admirable, que tous les peuples des Gaules
 « et de l'Espagne le vénèreront à l'égal des anciens Apôtres. Il
 « sera, comme moi, religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. »
 A ces mots, la multitude présente élève la voix pour rendre grâce à
 Dieu, et l'heureux père du futur apôtre s'unit joyeusement à ces
 transports de la reconnaissance populaire.

Sous cette vive impression de joie, Guillaume Ferrier, quoique
 endormi, se met à pousser effectivement des cris, qui le réveillent, lui
 et son épouse. Celle-ci aussitôt veut en connaître la cause ; Guillaume,
 sans se faire prier, raconte la singulière vision qui vient de troubler
 son sommeil. Tous deux causèrent longuement à ce sujet ; mais,
 sachant qu'il ne fallait pas ajouter foi aux rêves, ils n'osèrent trop
 s'abandonner à de si belles espérances.

Constance, cependant, avait par devers elle des raisons particu-
 lières de voir en ce songe remarquable plus qu'une illusion des sens
 endormis. Elle se rappelait avoir beaucoup souffert durant tout le
 temps qui avait précédé la naissance de ses autres enfants. Pour celui,
 au contraire, qu'elle portait maintenant dans son sein, ni douleur, ni
 altération de sa santé. Elle se voyait toujours aussi forte, aussi agile,
 que si elle eût été dans son état ordinaire.

Autre signe encore plus singulier. Très souvent il lui semblait en-
 tendre monter du fond de ses entrailles comme une voix mystérieuse
 semblable à l'aboïement d'un chien. Extrêmement étonnée d'un fait
 si étrange, elle en parla à plusieurs serviteurs de Dieu ; en particulier,
 à Jacques d'Aragon, plus tard évêque de Valence et cardinal. Ce
 dernier lui répondit que le chien, gardien fidèle de la maison, était
 l'image du prédicateur, et qu'elle enfanterait bientôt un fils destiné à
 remplir le monde du bruit de sa parole apostolique.

La connaissance de ces faits se répandit en dehors même de la
 famille. Aussi, le jour de la naissance de cet enfant béni, une foule de
 personnes accoururent pour le voir. C'était le 23 janvier 1346 (1).

(1) Rien de plus controversé que l'année de la naissance de saint Vincent. Quatre
 opinions au moins sont en présence. D'après Diago, le Saint serait né en 1350,
 suivant Marietta en 1340, selon les Bollandistes en 1357 et d'après Echard en 1346.
 Le sentiment des Bollandistes et celui de Marietta ne sauraient être suivis, Echard
 le montre avec évidence. La date de 1350, mise en avant par Diago, est en
 opposition avec un texte de Pierre Ranzano, l'historien primitif de saint Vincent,
 et avec la Bulle de canonisation, qui lui donne plus de soixante-dix ans à l'époque
 de sa mort en 1419, « *Septuagesimum annum transcendens* ». Reste la date de 1346,

Pendant la cérémonie du baptême, qui eut lieu peu de temps après, une longue contestation s'engagea entre les membres de la famille, au sujet du nom que porterait l'enfant. Chacun désirait lui donner son propre nom.

A la fin, lassé d'attendre, le prêtre leur dit : « Je vois que vous ne pouvez vous accorder. C'est moi qui lui choisirai un nom. Il s'appellera Vincent. » Les parents, d'abord surpris, se rallièrent unanimement à ce choix, qui parut providentiel et fut regardé comme un nouveau présage des victoires futures de cet enfant de grâce.

Sa mère, qui l'avait porté sans douleur avant de le mettre au monde, ne trouva également aucune peine à l'élever. Vincent ne pleurait presque jamais. En quelque lieu qu'on le laissât, il demeurait paisible et silencieux. S'il s'éveillait dans son berceau, il tenait les yeux grand ouverts et paraissait tout joyeux. Sa beauté le rendait aimable à tous ceux qui le voyaient.

Appliqué à l'étude dès sa sixième année, il y fit en peu de temps d'incroyables progrès. A dix ans, il l'emportait non seulement sur les enfants de son âge, mais sur beaucoup d'autres plus âgés que lui. On le trouvait très rarement mêlé aux jeux de ses camarades. Quelquefois, après avoir pris avec eux sa récréation, il les faisait asseoir en leur recommandant le silence ; puis, d'un lieu élevé, comme d'une chaire, il leur disait : « Enfants, écoutez-moi et jugez si je ne serai pas plus tard un bon prédicateur. » Aussitôt, pour commencer, il faisait le signe de la croix, et devant son auditoire attentif, ce petit orateur débitait quelqueune de ses réminiscences de sermons entendus. Il semblait avoir un don particulier pour retenir les paroles des prédicateurs, et même pour imiter leurs gestes. Tels furent les débuts du nouvel apôtre, premiers indices d'une vocation reçue avec la vie, germe précieux dont la manifestation précoce excitait vivement la surprise et l'admiration des parents de Vincent.

A douze ans, il commença l'étude de la dialectique, et en l'espace de deux années, ses progrès le rendirent, malgré sa jeunesse, supérieur à tous ses condisciples.

Sorti de la première enfance, Vincent s'efforça de conserver toujours la même innocence de vie. Une heureuse nature l'inclinait déjà vers la vertu ; la grâce divine jointe aux exemples et aux encou-

proposée par Echard ; c'est celle qui semble le mieux s'accorder avec toutes les données historiques. — Cf. *Script.* I. 783.

ragements de sa famille acheva de le porter au bien. Docile à ces conseils de chaque jour, d'autant plus efficaces qu'ils viennent d'un père et d'une mère, il fréquentait les églises, s'adonnait à la piété et vaquait aux louanges de Dieu. Une pratique de pénitence que lui apprirent ses parents fut de jeûner deux fois par semaine, le mercredi et le vendredi, et ce double jeûne, dont il contracta l'habitude dès l'adolescence, devint tellement une règle de sa vie, qu'il y demeura invariablement fidèle jusqu'à la mort.

Au jeûne et à la prière il ajoutait un grand zèle à se nourrir de la parole de Dieu. Tous les prédicateurs l'intéressaient. Célèbres ou non, il souhaitait les entendre, et la doctrine qui tombait de leurs lèvres, il la buvait avec une pieuse avidité. Surtout quand le sermon portait sur les louanges de la Bienheureuse Vierge Marie, sa joie était au comble, et dans cette circonstance, il ne pouvait souvent se défendre de pleurer.

Le mystère de Jésus crucifié était aussi un des objets préférés de sa dévotion. Lisait-il quelque chose sur la Passion, ou parlait-on devant lui des souffrances de Notre-Seigneur, il pleurait toujours à chaudes larmes. Mais ces larmes causées par l'amour avaient tant de douceur et de suavité, qu'il lui était agréable de les laisser couler, et pénible d'en voir tarir la source.

Pour satisfaire ses deux plus chères dévotions, il récitait chaque jour, aux heures marquées par la liturgie, l'Office de la Croix et celui de la Très Sainte Vierge.

Sa charité envers les pauvres, surtout envers les religieux, n'était pas moins remarquable. Il les introduisait à la maison et leur faisait donner tout ce qu'il pouvait. Loin de contrarier son attrait, ses parents l'encourageaient à persévérer. Une fois même, ils mirent à sa disposition le tiers de sa part de l'héritage paternel. En quatre jours, tout fut distribué aux pauvres.

II. — C'est le dimanche 5 février 1363, que le pieux jeune homme, alors dans sa dix-huitième année, reçut l'habit des Frères-Prêcheurs au couvent de Valence, à la grande joie de son père et de sa mère, et surtout des religieux qui pressentaient en lui une gloire éclatante pour leur Ordre. Son premier soin fut de lire la vie de saint Dominique, dont il souhaitait de suivre parfaitement les traces. Entre beaucoup d'autres exemples, qu'il se proposa d'imiter en ce glorieux patriarche, il résolut de s'appliquer, comme lui, de toutes ses forces, à l'étude de

la science sacrée et à la lecture des divines Ecritures, afin de pouvoir plus tard annoncer dignement l'Evangile.

Pour acquérir un autre trait de ressemblance avec saint Dominique, il voulut imprimer généreusement sur son corps le sceau de la mortification, et entreprit de se traiter sans pitié. Mais cette ferveur et ces pénitences n'étaient pas du goût de l'ennemi des âmes. Une nuit, après l'Office de Matines, le jeune novice, à genoux devant une image de la Très-Sainte Vierge, demandait instamment la grâce de la persévérance. Soudain, un vieillard vénérable, dont la barbe très noire descendait jusqu'au dessous de la ceinture, se montre devant lui. « Je suis, dit-il, un de ces anciens anachorètes, qui se sont sanctifiés « au fond des solitudes de l'Egypte. J'ai gardé de longues années une « parfaite chasteté et une abstinence rigoureuse. Dans ma jeunesse, il « est vrai, je m'étais accordé tous les plaisirs des sens, mais après « avoir goûté les délices de la volupté, je suis rentré en moi-même ; « j'ai fait pénitence, et Dieu, plein de miséricorde, m'a pardonné « toutes mes fautes. Croyez-en, mon fils, l'expérience d'un vieillard : « ne flétrissez pas la fleur de votre jeunesse. Laissez de côté présentement ces macérations corporelles, réservez-les pour le déclin de « votre vie ; et puis, ne doutez pas que Dieu ne soit toujours prêt à « accueillir le pécheur repentant. »

Au premier moment de cette apparition, Frère Vincent éprouva un vif sentiment de crainte ; mais aux paroles empoisonnées du vieillard, il soupçonna promptement à qui il avait affaire, et se recommandant à Dieu et à la Bienheureuse Vierge, il fit le signe de la croix et s'écria : « Va-t-en, serpent maudit ; tes paroles te trahissent, tu n'es qu'un « démon d'enfer. Tu as cru pouvoir triompher aisément d'un nouveau « soldat du Christ, mais sa grâce est avec moi. Sors d'ici. » Le démon, se voyant découvert, poussa un grand cri et disparut.

Une autre fois, Frère Vincent priait devant un autel, au dessus duquel était peinte l'image de Jésus crucifié. Le démon se présente devant lui sous la forme d'un géant noir comme les Ethiopiens. « Par « tes prières et tes autres œuvres, s'écrit-il, tu t'imagines pouvoir « gagner le ciel. Je te dresserai tant d'embûches, qu'à la fin tu « succomberas honteusement. — Tant que la grâce de Dieu continuera à me soutenir, je ne craindrai point tes assauts. — Cette grâce « dont tu parles, tu espères donc la conserver jusqu'à la fin. Rien « n'est plus difficile. — Celui qui m'a donné de commencer, me « donnera aussi de persévérer. » A ces mots, Vincent fit le signe de la croix et l'apparition diabolique s'évanouit.

Quant à la persévérance, le Saint savait comment l'obtenir de Dieu, il savait aussi de quelle manière on s'en rend indigne. « Si vous ne
 « voulez point tomber, disait-il, gardez-vous de juger les autres...
 « Car, pourquoi tant de personnes, après avoir commencé à pratiquer
 « l'abstinence et les autres vertus, ne persévèrent-elles point ?
 « Uniquement à cause de leur orgueil et de leur présomption. Elles
 « s'indignent contre les autres et les jugent au fond de leur cœur.
 « Voilà pourquoi Dieu leur soustrait ses dons. » Frère Vincent s'efforça toujours d'éviter ce dangereux écueil, et la vigilance à cet égard lui parut d'une telle importance pour la perfection, qu'il en fit plus tard l'objet d'un chapitre spécial dans son *Traité de la vie spirituelle* (1).

Son noviciat terminé en 1364, il dut, selon les règles de l'Ordre, étudier quelque temps à Valence même, avant d'être envoyé à ce qu'on nommait alors une Étude solennelle, *Studium solemne* (2). C'était la préparation obligée pour ceux que leur talent appelait à fréquenter un jour les Universités célèbres. Vincent était du nombre ; mais pour lui, presque toute sa préparation fut d'enseigner. Vingt mois seulement après sa profession, il se vit chargé d'apprendre la dialectique aux plus jeunes Frères de son couvent. Ces leçons le révélèrent tout entier. Sa science, son éloquence brillèrent d'un tel éclat, que les séculiers eux-mêmes accoururent autour de sa chaire : on en compta plus de soixante-dix.

Après un enseignement de trois ans (3), Frère Vincent se rendit en 1368 à Barcelone, où il demeura jusqu'en 1370 comme étudiant de logique. Les deux années suivantes, il fut, non plus étudiant, mais Lecteur de logique à Lérida. Revenu à Barcelone en 1372, il y passa quatre années, les deux premières comme étudiant d'Écriture sainte, les deux dernières comme Lecteur de philosophie naturelle (4).

Pendant son séjour en cette ville, un événement extraordinaire fit éclater sa sainteté. Une famine s'était déclarée, le pain manquait ; plus d'espoir que dans la miséricorde divine. Pour détourner le fléau, les magistrats ordonnèrent des processions solennelles, auxquelles prirent part, avec le clergé, tous les rangs de la société. Un dimanche,

(1) *Instr. spiritual*, cap. ix.

(2) Cf. Echard, *Script.* I, 764.

(3) Ranzano, *Vita S. Vinc.* lib. I, cap. II.

(4) *Act. Cap. Prov.*, apud Diago, *Hist. de la Provincia de Aragon de la Orden de Predicadores.*

on faisait une de ces processions. Frère Vincent, qui prêchait déjà, quoique diacre seulement, prit la parole en présence, dit l'historien primitif, de trente mille personnes. Tout à coup, il se sentit inspiré. « Habitants de Barcelone, s'écria-t-il, je vous invite à vous réjouir. « Avant ce soir, deux grands navires chargés de froment entreront « dans votre port. » A cette annonce inattendue, le peuple fut transporté de joie, mais les hommes graves se scandalisèrent. On n'espérait, disaient-ils, voir venir de longtemps aucun vaisseau. D'ailleurs, depuis quelques jours, le vent soufflait avec violence, la mer était furieuse. Frère Vincent, taxé d'imprudence, essuya de vifs reproches de la part du Prieur et des autres Frères. Lui, doux, tranquille, ne cessait d'assurer qu'on verrait bientôt la vérité de sa prédiction. En effet, les navires annoncés apparaissaient le soir même en vue de Barcelone.

Remarquable par les dons qui accompagnent la sainteté, Frère Vincent ne l'était pas moins par sa doctrine. Sous ce rapport, il laissait loin derrière lui les religieux de son âge. A vingt-deux ans, il se rangeait déjà parmi les plus savants philosophes et théologiens de la ville de Valence. A vingt-quatre ans, il composait un ouvrage de grande valeur, intitulé *Des Suppositions dialectiques*.

Il avait un esprit vaste et pénétrant, une mémoire où tout se gravait en traits ineffaçables, et une application soutenue au travail. Jamais on ne le vit oisif. Jamais de conversation inutile. Tout son temps se partageait entre la prière, les exercices scolastiques et l'accomplissement des devoirs particuliers qu'on lui confiait. Ses talents, sa supériorité au milieu des Frères n'altéraient aucunement sa modestie. Qu'il parlât, qu'il agît, on remarquait toujours en lui une admirable humilité. Au sein des discussions les plus animées, jamais rien qui sentît l'aigreur ou l'esprit de contention. Dans les rapports avec le prochain, il montrait envers tous une bonté, une douceur inaltérable.

Sa manière d'étudier était sans aucun doute celle qu'il conseilla plus tard à l'un de ses Frères en Religion. « Quoi que vous lisiez ou « étudiez, il faut fréquemment, disait-il, vous tourner vers Notre-« Seigneur pour converser avec lui et lui demander l'intelligence. Au « milieu du travail, il faut souvent retirer les yeux de votre livre pour « un moment, les fermer et vous cacher dans les plaies de Jésus, « pour ensuite vous remettre à lire. Parfois aussi laissez l'étude, et « vous mettant à genoux, répandez devant Dieu quelque prière « courte, mais fervente : ou même sortez de votre cellule, allez à « l'église, au cloître, au chapitre, où l'impulsion de l'esprit vous

« portera et tantôt par des prières formelles et prononcées, tantôt
 « par les gémissements et les soupirs d'un cœur embrasé, implorez
 « le secours de Dieu, présentez au Très-Haut vos vœux et vos désirs
 « et appelez les Saints à votre aide.

« Cela peut se faire quelquefois sans psaumes et sans prières
 « vocales. D'autres fois cependant ces bons mouvements nous vien-
 « nent à l'occasion d'un psaume ou d'un autre passage de l'Écriture
 « ou du livre d'un saint, Dieu nous inspirant alors les désirs ou
 « les pensées qui se présentent à nous. Mais lorsque cette ferveur,
 « qui ordinairement dure peu, sera passée, vous pouvez rap-
 « peler à votre souvenir ce que vous avez étudié auparavant et
 « il vous en sera donné une intelligence plus claire. Après cela,
 « retournez à l'étude ou à la lecture, puis de nouveau à la prière,
 « allant toujours d'un exercice à l'autre. Par cette alternation, vous
 « aurez plus de dévotion dans la prière et un esprit plus éclairé dans
 « l'étude (1). »

Voilà comment travaillait saint Vincent; voilà comment il entendait l'étude des Frères-Prêcheurs. Étude pleine d'onction et de piété, qui, tout en exerçant l'activité naturelle de l'intelligence, n'oublie pas d'aller puiser une lumière meilleure dans les épanchements de la prière et les communications avec Dieu. Étude savoureuse, qui faisait les délices de saint Dominique, de saint Thomas, du bienheureux Albert, du bienheureux Hugues de Saint-Cher et de tant d'autres Docteurs du siècle d'or de l'histoire dominicaine. Contemplation continuelle et bénie, qui ouvrait en chaque Frère-Prêcheur la source féconde de ces fleuves d'eau vive dont parle l'Évangile.

Pour saint Vincent, cette source ne doit pas encore de sitôt se répandre sur le monde; mais l'heure venue, cette eau de la doctrine jaillissante jusqu'à la vie éternelle coulera avec tant d'abondance, qu'un nombre infini d'âmes pourront s'y purifier de la souillure du péché.

En 1376, le Chapitre provincial de Catalayud désigna Frère Vincent pour se rendre à l'Université de Toulouse en compagnie du Frère Dominique d'Agramont. Suivant Miguel, après un an seulement de séjour à Toulouse, il serait allé à Paris (2).

De retour en Espagne, le Saint fut encore appliqué à l'enseignement,

(1) *Instructio spirit.* cap. x.

(2) Dans un discours prononcé le 16 novembre 1453 à l'occasion de l'ouverture

soit à Valence, soit à Lérida. Vers cette époque, c'est-à-dire en 1378 ou 1379, il reçut l'onction sacerdotale. On peut l'inférer du témoignage de la dame Perrine de Bazvalen, qui assura avoir entendu dire à Vannes aux compagnons de Maître Vincent que celui-ci célébrait la sainte messe depuis quarante ans (1).

III. — Sur ces entrefaites, un trouble immense s'éleva dans l'Eglise. Deux Pontifes, Urbain VI et Clément VII, élus l'un et l'autre en 1378 à quelques mois d'intervalle, commencèrent à se disputer la chaire de saint Pierre et l'obéissance de la chrétienté. Lequel fallait-il reconnaître pour le vrai Pape, celui de Rome ou celui d'Avignon ? Question difficile à résoudre, tellement difficile que les peuples se partagèrent en deux obédiences ; et de chaque côté, preuve que la bonne foi existait de part et d'autre, on vit des hommes fort savants, des esprits bien intentionnés et même de très grands saints.

Frère Vincent se déclara ouvertement pour Clément VII. Dès 1380 il adressa au roi d'Aragon, Pierre IV le Cérémonieux, un traité qui concluait énergiquement en faveur du Pontife d'Avignon (2). Déjà, le cardinal Pierre de Lune était venu solliciter dans le même sens les souverains d'Espagne, et à son instigation, le roi de Castille embrassa, le 20 mai 1381, aux Cortès de Salamanque, l'obéissance de Clément VII. Mais le légat échoua auprès du roi d'Aragon. Ni ses raisons, ni l'écrit de saint Vincent ne purent décider ce prince à sortir de la neutralité qu'il avait résolu de garder ; et jusqu'à sa mort, en 1387, l'Aragon, le royaume de Valence et le comté de Barcelone n'adhérèrent ni à l'un ni à l'autre des deux Pontifes (3).

Frère Vincent, déjà connu et distingué par sa science, allait encore voir grandir sa réputation. En 1384, créé Maître en théologie par

du procès de canonisation, l'évêque de Vannes, Frère Yves de Pontsal, dominicain, exposa la vie sainte que Vincent avait menée à Paris. — Cf. Mouillard, *Vie de saint Vincent*, p. 91.

(1) Ipsa audivit communiter dici a sequentibus dictum M. V. quod per quadraginta annos prædicaverat et celebraverat. — Procès de Vannes, ap. Mouillard, *Vie de saint Vincent Ferrier*, p. 430.

(2) Echard, *Script.* I, 766. — En 1429, le pseudocardinal Jean Carrière publiant l'élection faite par lui du successeur éphémère de Benoît XIII, mentionne parmi les documents importants en faveur de la légitimité des Papes d'Avignon le traité de « Maître Vincent Ferrier. » — Cf. D. Martène, *Thes. anecd.* II, 1724.

(3) Zurita, *Ann. de la Corona de Aragon*, IV, f° 375.

Pierre de Lune, à Lérida, à l'âge de trente-huit ans (1), il revint à Valence où le rappelaient les vœux de ses Frères et de ses amis. A la nouvelle de son arrivée, beaucoup de nobles se portèrent à sa rencontre en dehors de la ville et lui firent un glorieux accueil. Peu de jours après, l'évêque et le chapitre le prièrent d'occuper la chaire de théologie laissée vacante par le P. Jean de Monzon. Vincent accepta avec l'autorisation du Père Provincial, et pendant six années consécutives, il fit un cours avidement suivi par tous les hommes studieux de Valence.

Vers cette époque, notre Saint vit l'enfer s'acharner contre lui dans le but de le porter au mal ou d'entraver, du moins, l'œuvre de sa perfection. Luttas pénibles et dangereuses, que Dieu permet dans une pensée d'amour, pour donner aux vertus de ses serviteurs ce fini qui vient de l'épreuve victorieusement supportée.

Un jour, il lisait dans sa cellule le livre de saint Jérôme sur la virginité perpétuelle de la Bienheureuse Vierge. Touché par cette suave lecture, il se sentit inspiré de recommander à Marie sa propre innocence. Pendant qu'il la suppliait d'en être la gardienne, une voix se fait entendre tout à coup ; elle disait : « Nous ne pouvons pas tous « demeurer vierges. Jusqu'à présent, tu as eu cet honneur, il te sera « bientôt ravi. » Ces paroles étranges jettent le Serviteur de Dieu dans un profond étonnement. Plus il y réfléchit, moins il peut se persuader qu'elles soient sorties des lèvres de cette Vierge Immaculée, dont le doux regard se repose toujours avec complaisance sur les âmes éprises d'amour, comme elle, pour la virginité.

S'adressant à Marie, Frère Vincent la conjure de dissiper son inquiétude. Aussitôt la divine Mère de Jésus lui apparaît entourée d'une lumière éclatante. « Les paroles que tu as entendues, dit-elle, « venaient du démon. Il veut te porter au découragement et te faire « renoncer à tes bons desseins. Persévère avec courage. Il te dressera « beaucoup d'embûches pour essayer de te ravir la chasteté et les « autres vertus. Mais Dieu sera ton bouclier. Mets en lui toute ton « espérance. » A la suite de cette vision, Frère Vincent se montra animé d'une telle ferveur, qu'on l'eût pris pour un ange.

IV. — Sa vertu se trouva bientôt exposée à de nouveaux combats, comme la Très Sainte Vierge le lui avait annoncé. Une dame de la

(1) Cf. Echard, I, 764, et Brémond, Bull. O. P., 111, 382, Not. 15.

noblesse de Valence, cédant aux suggestions du tentateur, se prit d'une affection insensée pour le Bienheureux Frère-Prêcheur. Pendant une année entière, elle profita tous les jours des occasions de le voir ou de lui parler sans jamais oser lui manifester les sentiments coupables qu'elle nourrissait dans son âme. A la fin, dominée par sa détestable passion, elle veut à tout prix la satisfaire ; et, feignant une maladie, elle envoie, quelques jours après, prier Frère Vincent de venir la confesser. Le saint arrive, il l'interroge sur sa santé, il la console. Au milieu de l'entretien, voici qu'il l'entend avec horreur dévoiler son intention criminelle. Aussitôt il lui lance quelques paroles de reproche et s'enfuit.

Alors, cette dame, passant de l'amour à la fureur, imagine, pour se venger, d'accuser son confesseur d'avoir voulu lui faire violence. Immédiatement, elle jette un grand cri comme pour appeler au secours. Mais, à l'instant même, Dieu permet pour son châtiment qu'elle devînt possédée du démon et il lui fut impossible de proférer contre le Saint son odieuse calomnie.

Devant les preuves manifestes de la possession, un grand nombre d'ecclésiastiques vinrent procéder aux exorcismes. Tous les moyens furent employés, aucun ne réussit. Chose étrange ! aux adjurations qu'on lui adressait, le démon répondait : « Vous ne m'expulserez jamais, tant que ne viendra pas ici celui qui, placé au milieu des flammes n'a pu en être consumé ! » Que voulaient dire ces paroles ? Les assistants s'interrogent. Impossible de rien deviner. Comme on ne savait que faire, quelqu'un eut une idée : « Il faut, » s'écrie-t-il, appeler Frère Vincent. Il a entendu la confession de cette femme. Puis c'est un homme saint et savant. Il nous dira le sens des paroles du démon. »

Prié de venir, Frère Vincent hésite. Mais il avait coutume de ne jamais se refuser à la visite des malades. Pour ne rien faire d'insolite, il se rend auprès de cette dame non sans se recommander vivement à Notre-Seigneur. A peine est-il arrivé, que le démon se met à pousser des hurlements effroyables : « Voilà, dit-il, celui qui, placé dans les flammes, n'en a pas été consumé. Il faut donc maintenant m'en aller. » A ces mots, il sort du corps de cette femme et la laisse à demi-morte. Les témoins d'un si grand miracle restèrent stupéfaits et conçurent, en cette circonstance, une haute idée de la sainteté de Frère Vincent.

Un autre jour, le Bienheureux rentrait dans sa cellule. Que voit-il ?

Une femme assise auprès de son lit. Une femme dans l'intérieur d'un couvent, était-ce vraisemblable ? Vincent se crut, une fois encore, en présence de son implacable adversaire. « Démon maudit, s'écrie-t-il, « qu'es-tu venu faire ici sous cette forme ? » Une voix, dont le timbre accusait une vraie fille d'Eve, lui répondit : « Ne m'appellez pas « démon, Frère Vincent, je suis une femme ! » Puis, cette malheureuse, instrument de la malice diabolique, osa découvrir l'abominable dessein qui l'avait amenée. Le Serviteur de Dieu fut indigné. « Loin « d'ici, bête malfaisante. Retourne d'où tu viens. Si tu ne te hâtes, « crains d'être frappée de mort subite, pour avoir voulu souiller un « corps et une âme consacrés dès l'enfance au service de Jésus. »

Le juste courroux du Saint, ses menaces, son horreur du péché, émurent vivement cette créature. Touchée de repentir, et se mettant à faire des aveux, elle déclara que des hommes pervers l'avaient soudoyée et aidée à s'introduire dans le couvent pour tendre un piège à l'innocence de Frère Vincent et le diffamer publiquement, s'il succombait. Elle désigna même les auteurs du complot. Le Saint lui représenta en termes énergiques l'énormité de son crime, et comment, par ses mœurs dépravées, elle servait de lacets à l'enfer pour capturer et perdre les âmes. La pécheresse, tombant à genoux, implora son pardon, les larmes aux yeux, et promit de changer de vie. Elle s'en retourna complètement convertie, et à partir de ce jour, sa conduite fut irréprochable.

Quant au Serviteur de Dieu, les épreuves n'eurent d'autre résultat que d'affermir sa vertu, et l'Eglise, en le canonisant, pourra lui rendre ce magnifique éloge, qu'il était devenu par la grâce ce que sont les Anges par la nature (1).

Une autre femme pénétra aussi plus tard dans la cellule du Bienheureux, mais attirée par un motif tout différent. C'était Dona Violante, l'épouse de Jean, roi d'Aragon. Sachant que les reines ne tombaient pas sous la défense faite aux femmes d'entrer dans les couvents de religieux, Violante désira vivement visiter la cellule de Vincent, son confesseur. Elle lui en demanda la permission à plusieurs reprises, sans pouvoir l'obtenir.

Ce refus ne l'arrêta point. Décidée à prendre de vive force la satisfaction qu'on ne voulait pas lui accorder, elle vient au couvent et se

(1) *Id gratia consecutus est, quod Angeli naturaliter sortiuntur. — Bulla Canon. Bull. O. P. III, 380.*

fait ouvrir la cellule en question. Vincent s'y trouvait avec d'autres religieux. La reine voit ceux-ci se lever par respect. Mais vainement elle regarde, ses yeux n'aperçoivent point Vincent. Le Saint demeurant assis, les Frères lui disent : « Pourquoi ne vous levez-vous pas pour recevoir la reine et lui parler ? — Ignorez-vous, mes Frères, » répondit-il, qu'il ne convient pas de laisser les femmes s'introduire dans nos cellules. Je ne l'ai pas permis, même à la reine ; et parce qu'elle a osé entrer malgré moi, tant qu'elle sera ici, un miracle l'empêchera de m'apercevoir. » La reine, à ces mots, qu'elle entendit parfaitement, sortit aussitôt, et Vincent l'ayant suivie dehors devint visible à ses yeux. Elle s'humilia profondément et demanda pardon : « Si l'ignorance ne vous excusait, lui dit alors le Saint, vous n'auriez pas impunément usé d'une telle violence envers moi. Car Dieu venge les injures faites à ses Serviteurs. Craignez, à l'avenir, de retomber dans semblable faute. »

Cette princesse ne fut pas complètement guérie de sa curiosité. Un jour, vers la tombée de la nuit, elle arrive au couvent des Frères-Prêcheurs, accompagnée d'un grand nombre de gentilshommes et de nobles dames et se fait conduire à un endroit d'où elle pouvait apercevoir le Serviteur de Dieu. En s'approchant, elle reconnaît Vincent. Il était en prière, à genoux, immobile, et entouré d'une très vive clarté qui projetait au loin ses rayons. Elle regarde attentivement ; elle cherche à se rendre compte si cette clarté venait de quelque flambeau allumé : nullement, c'était un vrai miracle. « Retirons-nous, s'écrie la reine. Inutile de vouloir nous assurer davantage des vertus de cet homme divin. La réalité surpasse de beaucoup sa réputation ! » A dater de ce moment, Violante eut pour Vincent tant de vénération, qu'elle lui parlait comme à un Ange de Dieu.

V. — La vie du Saint, durant les années qui suivirent son professorat à la cathédrale de Valence, ne nous est qu'imparfaitement connue. Selon les meilleures conjectures, c'est vers cette époque, c'est-à-dire en 1390 ou peu après, que le cardinal Pierre de Lune, entendant parler de sa science et de ses vertus, l'attacha étroitement à sa personne et le prit pour confesseur. A n'entendre que Ranzano, Vincent aurait obéi à un désir du cardinal. D'après une autre source historique plus ancienne, mais suspecte, ce savant Maître tomba sous l'inculpation du crime d'hérésie et courut demander asile au légat qui

le couvrit de sa protection. Vrai ou faux, ce fait fut plus tard mis à la charge de Pierre de Lune, devenu Benoît XIII. Voici comment l'auteur d'une consultation théologique s'en servait, en 1399, pour montrer dans ce pontife un fauteur de l'hérésie.

« Maître Nicolas Eymeric, dit-il, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, inquisiteur en Aragon, dressa procès contre un certain Vincent, du même Ordre. Il ne restait plus qu'à porter la sentence. Généralement on croyait ce Frère convaincu d'hérésie, pour avoir affirmé du haut de la chaire, que Judas avait eu un repentir vrai et salutaire. Mais ce Vincent, prenant la fuite, se retira auprès de Benoît, alors cardinal et légat en Aragon, et devint son familier, son confesseur et son commensal.

« Elevé à la dignité pontificale, Benoît donna ordre à l'inquisiteur de lui remettre le procès, qui fut aussitôt livré aux flammes, en sorte qu'on ne put examiner si cette accusation d'hérésie reposait sur de sérieux fondements.

« Or, puisque le seigneur Benoît a fait brûler le procès formé contre son confesseur, puisqu'il a empêché d'éclaircir la vérité et de faire justice, qu'il a gardé et qu'il garde encore maintenant dans son intimité ce même confesseur non justifié d'un si grand crime, le droit et la raison obligent à le considérer comme un fauteur et un défenseur de la perversion hérétique (1). »

Ce qu'il peut y avoir de vrai dans une telle imputation, c'est que les ennemis de Vincent profitèrent sans doute du moment où celui-ci se rendait auprès du légat pour élever contre lui une accusation calomnieuse, dont s'émut à tort l'inquisiteur, et dont Pierre de Lune ne voulut tenir aucun compte.

Loin de prêter l'oreille aux clameurs de la calomnie, le cardinal ne vit dans le serviteur de Dieu qu'un conseiller digne de toute sa confiance. Il le prit même en vive affection, jusqu'à vouloir l'emmener en France avec lui, quand Clément VII lui commanda, en 1393, de se transporter à la cour du roi Charles VI. Mais l'humble Frère-Prêcheur qui n'aimait pas à se produire, fit tant d'instances, que Pierre de Lune dut le laisser retourner dans son couvent.

Revenu à Valence, Vincent se remit à enseigner et à prêcher. A cette époque déjà, sa prédication était quelquefois marquée par des

(1) *Consultatio de recusanda obedientia Petro de Luna*, apud D. Martène, *Thes. anecd.* II, 1181 et 1182. — Cf. *Schedula adversus Benedictum XIII*, *ibid.* p. 1343.

faits prodigieux. Un jour, par exemple, il prêchait à Saragosse. Au milieu de son sermon, il s'interrompt tout à coup sans motif apparent et se met à fondre en larmes. Peu après, il s'essuie les yeux, et les élevant vers le ciel, il les tient ainsi fixés quelque temps sans rien dire. Les assistants, qui suivaient cette scène avec un profond étonnement, le voient enfin reprendre un visage tout joyeux : « Mes frères, leur » dit-il, ne soyez pas surpris de ce que vous venez de voir en moi. « Dieu m'a révélé qu'à l'instant même où je vous parlais, ma chère » mère rendait le dernier soupir à Valence : c'est pour cela que j'ai » pleuré. Mais maintenant je me réjouis, car il m'a été aussitôt montré » qu'elle avait fait une pieuse mort et mérité d'être transportée sans » délai au milieu des Anges et des Saints. » Quelques jours après, on sut par des messagers venus de Valence que la mère de Vincent avait précisément expiré au jour et à l'heure où le serviteur de Dieu en donnait la nouvelle à son auditoire.

En 1395, le saint eut la consolation de voir son frère, Boniface, renoncer au monde et entrer à la Chartreuse de Porta-Cœli, près de Valence. Marié, père de plusieurs enfants, Boniface, le troisième des fils de Constance Miguel (1), s'était rendu par sa science du droit et ses qualités un des hommes les plus recommandables de Valence. Il avait même, en 1388, exercé les charges de juré de cette ville. Mais sa femme étant morte, il embrassa la vie religieuse sur les conseils de son frère et fit profession le 24 juin 1396. Placé plus tard à la tête de son Ordre dans l'obédience de Benoît XIII, il prit une part importante à toutes les affaires du schisme.

VI. — L'heure approchait aussi pour Vincent de commencer son merveilleux apostolat. Tout se préparait. Le cardinal Pierre de Lune, ami et pénitent de notre saint, avait succédé au mois de septembre 1394, à Clément VII. Comme on le croyait disposé à n'épargner ni efforts ni sacrifices pour remédier aux maux de l'Eglise, le roi de France réunit plusieurs fois les prélats de son royaume et les docteurs de l'Université pour rechercher les meilleurs moyens d'éteindre le schisme. Le sentiment général fut que les deux Papes devaient chacun se démettre. Au mois de mai 1395, le duc d'Orléans, frère du roi, ses deux oncles, les ducs de Berri et de Bourgogne et quelques

(1) Contrairement à l'opinion de plusieurs historiens, Diago affirme, avec preuve, que Boniface naquit après saint Vincent. — Cf. Diago, *Hist. de la Prov. de Aragon de la Orden de Pred.* n° 166 et 167.

docteurs de l'Université de Paris se rendirent en ambassade à Avignon pour faire consentir Benoît XIII à donner sa démission, dans le cas où Boniface IX voudrait aussi donner la sienne. Le pontife refusa. Discussions, pourparlers, menaces, prières, tout fut inutile. Benoît déclara qu'il rejetait absolument la voie de démission comme impraticable et contraire à ses droits. Dès lors, on commença à tourner en proverbe la parole de l'Écriture : *Non orietur justitia et abundantia pacis, donec auferatur luna*. Point de justice ni de paix à espérer, jusqu'à ce que Lune disparaisse !

Au milieu des débats dont la cour d'Avignon fut le théâtre, se produisit un incident qu'il convient de raconter. Un dominicain anglais, très dévoué à Benoît XIII, le vrai pape selon lui, mit par écrit huit propositions qu'il se déclarait prêt à défendre. Dans cette sorte de manifeste, il affirmait en particulier que le Souverain Pontife ne relevait que de Dieu, de sa conscience et de son confesseur, et qu'un prince temporel qui voudrait l'obliger à se démettre, se rendrait passible de peines très graves. Le roi de France était évidemment visé, et avec lui, l'Université de Paris et les prélats du royaume. De là grand courroux. Mais écoutons sur la suite de cette affaire un contemporain :

« Le mercredi ensuivant XVI^e jour de juin après disné fut tenu le concile à Villeneuve (1), auquel furent nos trois seigneurs, (les ducs d'Orléans, de Berri et de Bourgogne) ensemble tous ceux du Conseil et ceux de l'Université, sur le fait d'un faux et mauvais Jacobin d'Angleterre, appelé maistre Jean Hacon, lequel avoit dogmatizé et publié et estoit près de soutenir, comme il disoit, huit propositions... touchant très grandement l'honneur du roy en cette matière, de nos seigneurs et de tout le royaume de France, et singulièrement en especial l'Université de Paris, et combien que oudit conseil eust été par aucun touchié, qu'il n'estoit pas expédient de poursuivre à maintenant iceluy Jacobin, car ce pourroit estre delay du principal, et que, par aventure pour empescher et delayer le principal, avoit été fait ; néanmoins par commun accord fust conclud et délibéré pour le plus seur, que le pape fust requis instamment de par nos seigneurs qu'il gardast bien le Jacobin, et qu'il fust saisy de son corps, afin que fuir ne s'en peust, et qu'il fust puny par après selon que le cas requeroit ; et ainsy de par nos seigneurs fut prié à nostre saint père, lequel en

(1) Bourg situé près d'Avignon.

detestant l'erreur et la folie du Jacobin, respondit qu'il le feroit volontier, et maintenant est au palais ledit Jacobin. Item, ce mesme jour allèrent ceux de l'Université par devers ledit Jacobin, qui lesdites conclusions avoit envoyées, pour scavoir son intention et la forme de ses paroles ; lequel moult orgueilleusement respondit, que lesdites propositions venoient de par luy et estoient de son invention, et estoit près de les soustenir et deffendre devant tous hommes, et leur bailla une copie desdites propositions corrigée et pointée de sa main ; et de toutes ces choses prindrent public instrument. »

Ici l'auteur de cette relation reproduisait les propositions en les faisant précéder de ce titre :

« Cy s'ensuivent copiées les huit conclusions, que le faux maudit Jacobin Anglois a mises en la forme de la cédule, qu'il envoya à ceux de l'université, si comme il approuva depuis (1). »

Après cela vient le récit de la réparation offerte par l'Ordre.

« Le jedy ensuivant xvii jour de juin vindrent à Villeneuve à nos seigneurs et aux messages de l'université huit frères Jacobins cy-dessous nommez, et envers eux excusèrent la religion et tous les frères sujets à icelle et dirent en substance les paroles comment ils n'estoient point coupables des conclusions faites et publiées par un faux Anglois dudit ordre, pénitentier de nostre saint-père le pape, et le désavouerent du tout en tout avec tous ses adhérens, et dirent outre, comment ils avoient fait leur devoir envers nostre saint-père, que ledit Anglois fust puni, selon ce que le cas requerroit, et supplièrent à nosdits seigneurs, qu'il leur plust d'escire au roy et à l'université de Paris, que eux au nom de la religion avoient faite solennelle protestation devant eux et devant les messieurs de ladite université, et qu'ils n'en sont nullement consentans, ains leur déplaît de tout leur cuer...

Les noms desdits Jacobins sont ceux : Frère Nicole maistre de l'Ordre des Frères prescheurs (2), Frère Jean Gay, maistre du saint palais (3). Frère Antoine Coste maistre en divinité et procureur général de l'Ordre. Frère Pierre Corrigier maistre en divinité et provincial de la province d'Arragon. Frère Jacques Vincent maistre en divinité et pro-

(1) On peut voir ces propositions ap. D. Martène, *Ampl. coll.* vii, 501.

(2) Frère Nicolas de Valladolid, élu en 1394 au Chapitre de Narbonne.

(3) Ce Père ne figure pas dans la liste des Maîtres du Sacré Palais, donnée par Echard. — Cf. *Script.* i, p. xxi.

vincial de la province (Provence). Frère Guillaume Malzas maistre en divinité et prieur des pénitentiars nostre saint père le pape. Frère Hervé Cadoret maistre en divinité et pénitentier nostre saint père le pape. Frère Clément Polougier, bachelier du saint palais (1). »

Jean Hacon dut porter assez longtemps la peine de sa hardiesse. Car, le 31 août de la même année, les Docteurs de Paris adressant au roi une série de requêtes, le priaient en particulier d'écrire à la Cour romaine de garder en prison maître Jean Hacon, jusqu'à ce qu'il eût rétracté ses erreurs et offert réparation pour l'injure faite au roi, aux ducs et à l'Université (2).

Au fond, le Dominicain anglais n'avait fait que traduire, trop rudement peut-être, le sentiment de Benoît XIII (3). Le Pontife en effet, soit orgueil, soit illusion, était résolu à ne jamais descendre du trône de saint Pierre qu'il disait occuper légitimement. Il le signifia aux cardinaux ; il finit même par ne plus supporter qu'on parlât de démission. En 1396, le jour du Vendredi-Saint, le maître du Sacré-Palais, probablement le Frère Jean Gai dont il est question plus haut, se permit dans son sermon de prôner la voie de cession comme le meilleur moyen d'éteindre le schisme. La réponse de Benoît fut de jeter le prédicateur en prison et de l'y garder plus de deux ans (4).

C'est alors sans doute que, pour remplacer le maître du sacré palais, il appela auprès de lui Frère Vincent Ferrier, dont il connaissait les convictions entièrement favorables aux Papes d'Avignon. Outre cette charge, il voulait encore lui donner le soin de diriger sa conscience. Arrivé à la cour pontificale dans les derniers mois de 1396, le serviteur de Dieu s'appliqua aux nouveaux devoirs qui lui étaient imposés, mais sans rien perdre de sa modestie ni de son attention à se sanctifier. Les veilles, les jeûnes, la prière, l'étude, la prédication se partagèrent son

(1) Récit de « l'ambassade de messieurs les ducs au Pape Benedict dernier élu en pape et ordonnée par le roy nostre sire. » — D. Martène, *Ampl. coll.* VII, 501.

(2) D. Martène, *Thes. anecd.* II, 1136.

(3) M. Bareille, continuateur de l'*Histoire Ecclésiastique* de M. Darras, traite de scandaleuse l'opposition de maître Jean Hacon à l'Université de Paris. Cette qualification n'est pas juste. Loin de la mériter, le Docteur dominicain semble avoir plus raison et se montrer plus conséquent que l'Université. Du moment qu'elle reconnaissait dans Benoît le véritable Souverain-Pontife, elle pouvait peut-être le conseiller, elle ne devait pas chercher à le contraindre.

(4) *Consult. de recusanda obedientia Petro de Luna* apud D. Martène, *Thes. anecd.* II, 1180.

temps, et grâce à cette vénération qui s'attachait partout à sa personne, il parvint à retirer du vice grand nombre de pécheurs.

Suivant toute vraisemblance, c'est vers cette époque qu'il écrivit son livre d'or, cette *Instruction de la vie spirituelle*, composée probablement sur la demande de l'un de ses Frères en Religion. Longtemps le manuel des âmes pieuses, ce traité fut autrefois d'un usage aussi fréquent que de nos jours l'*Imitation* et le *Combat spirituel*. Saint Louis Bertrand ne cessait de l'expliquer à ses novices : « Nulle part, » disait-il, je ne vois les vertus représentées au vif comme dans cet « opuscule. » Le P. Surin en faisait aussi le plus grand cas et le rangeait parmi les ouvrages indispensables : « Il y a, s'écrie-t-il, des livres « qu'on peut appeler essentiels, parce qu'on y trouve tout ce qui est « nécessaire pour vivre spirituellement et saintement. De ce nombre « est saint Vincent Ferrier, qui dans un petit ouvrage intitulé : *De la « vie spirituelle*, dit tout, mais fort brièvement. Celui qui le possèdera, « pourra se flatter d'avoir toute la science de la vie de l'esprit (1). »

Mais le plus grand mérite de ce traité ascétique est de présenter la meilleure de toutes les biographies du célèbre apôtre. Les autres racontent ses voyages, ses miracles, ses conversions, et tout ce qui frappait les sens de ses contemporains. Celle-ci nous ouvre son âme et nous introduit dans ce sanctuaire invisible, où il recevait avec tant d'abondance les dons de la grâce, où il recherchait avidement les moyens de plaire à Dieu, et où s'épanouissaient sa vie intérieure et cette beauté du dedans qui fait les véritables Saints. Sans le vouloir, sans se nommer, sans même penser qu'on le reconnaîtrait, il s'est peint tout entier dans ces quelques pages comme dans un portrait fidèle. Ses conseils pratiques et lumineux, fruits incontestables de son expérience, indiquent le chemin suivi par lui-même. On devine à leur lecture comment il tendait à l'union divine et par quelles secrètes industries, il s'efforçait d'atteindre à l'humilité, à l'amour du mépris, au détachement de toutes choses terrestres et à une tendre dévotion envers Notre-Seigneur.

VII. — Au milieu de ces pieux labeurs, Vincent était obligé de jouer aussi son rôle, même un rôle considérable, dans l'affaire importante qui passionnait alors tout l'univers chrétien. Le schisme devenait pour lui de plus en plus une source continuelle de peines et de sollicitudes.

(1) *Dial. spirit.* I.

Outre l'affliction extrême que lui causait le triste état de l'Eglise, il sentait encore peser sur sa tête une lourde responsabilité. Confesseur, ami et conseiller du Pape, ne rendrait-il pas plus tard un compte sévère de ce que celui-ci aurait fait ou omis d'après ses avis ? A quoi se résoudre ? que dire ? que faire ? quel moyen employer pour mettre un terme à une si funeste division ?

Sous l'empire de tant de préoccupations, Vincent finit par tomber malade. Déjà miné par la fièvre, il quitta le palais et retourna au couvent pour recevoir les soins de ses Frères. Mais en dépit de tout, le mal triompha, et après douze jours seulement, le saint se vit réduit à l'extrémité.

Son heure suprême cependant n'avait pas encore sonné. Pendant qu'il luttait contre les premières étreintes de la mort, Notre-Seigneur lui apparut au milieu d'une splendeur admirable. Une multitude d'Anges l'accompagnaient avec les Bienheureux Pères saint Dominique et saint François. Après l'avoir doucement consolé, Jésus lui dit : « Courage, Vincent, mon serviteur ; bannis entièrement toute peine de ton âme. De même que je t'ai fait triompher des tentations du démon, je t'assisterai toujours de ma grâce, et maintenant je te délivrerai de cette maladie et je mettrai fin à toutes tes angoisses, en t'apprenant que bientôt la paix sera rendue à l'Eglise. Aussitôt que tu auras recouvré la santé, quitte la cour de Benoît, car je t'ai élu pour faire de toi un insigne héraut de l'Evangile. Tu parcourras toutes les régions de la France et de l'Espagne, pour mourir ensuite aux extrémités de la terre. Et entre autres vérités, je veux que tu annonces surtout aux peuples l'approche du jugement dernier. Ne crains rien, je serai avec toi. Va, je t'attendrai encore, avant que vienne la fin du monde. » A ces mots, Notre-Seigneur, en signe de douce familiarité, toucha Vincent à la joue et disparut. Le Saint était complètement guéri.

Cette vision fut un événement de haute importance dans l'histoire de l'Eglise. Elle créait un ministre de la parole divine, un convertisseur d'âmes, tel qu'on n'en avait peut être pas vu depuis les douze Apôtres. Jésus appliquait ainsi le vrai remède à ce schisme désolant qui causait tant de troubles et de ravages. Sans doute les moyens indiqués par l'Université de Paris ne manquaient pas de valeur : ils étaient insuffisants. La plus efficace des voies à suivre, la seule à laquelle on ne songeât pas, était d'appeler les hommes à la pénitence et de fléchir la colère de Dieu. C'est à ce moyen que recourut saint Vincent sur l'ordre de Notre-Seigneur : celui-là réussit.

A peine rétabli, le serviteur de Dieu voulut aller immédiatement trouver le Pape. Déjà il se disposait à sortir, lorsque Benoît XIII entra dans le couvent, escorté d'un grand nombre de prélats (1). Il apportait à son confesseur mourant les suprêmes consolations. Quel étonnement et quelle joie de le voir venir à sa rencontre avec tous les signes extérieurs d'une santé prospère !

Au cours de la conversation bientôt engagée entre le Pape et Vincent, celui-ci manifesta son désir de résigner les charges qui le retenaient à la cour pontificale, pour vaquer entièrement désormais au ministère de la prédication. Mais ce jour-là, refus net de Benoît.

Quelque temps après, voyant le saint persévérer dans son projet, il imagine, pour faire diversion, de l'élever à l'épiscopat, et lui offre plusieurs évêchés, celui de Valence en particulier (2). La proposition est humblement repoussée. Restait un moyen de vaincre sa détermination, Benoît l'employa. Un jour, il convoque tous les cardinaux et fait préparer un chapeau cardinalice. Puis, sur son ordre, Vincent est amené au milieu de l'assemblée, et le Pontife lui déclare sa volonté de le créer cardinal, du consentement unanime du Sacré-Collège. Peu touché d'un si grand honneur, l'humble Frère s'excuse de ne pouvoir accepter, ajoutant qu'il n'ambitionnait qu'une seule chose, la permission d'annoncer partout le royaume de Dieu.

Les événements ne devaient pas tarder à lui ouvrir une porte de sortie. Depuis plus de deux ans, le roi de France, les seigneurs, les cardinaux, l'Université de Paris suppliaient Benoît de consentir à se démettre sous certaines conditions. L'inflexible Pierre de Lune avait toujours refusé, poursuivant même de ses rigueurs les partisans de la démission. Aussi, du jour où il jetait en prison le Maître du Sacré Palais, personne n'avait osé devant lui aborder ce sujet dans la chaire. Bien plus, devait-on prêcher en sa présence, il envoyait son confesseur ou un autre avertir le prédicateur de ne point parler du schisme (3).

Ne pouvant obtenir la démission à force de prières, la France résolut de l'imposer. Le 28 juillet 1398, Charles VI, par ordonnance

(1) Cette démarche du Pontife suppose qu'il n'était pas encore assiégé dans son palais : elle eut lieu par conséquent avant septembre 1398.

(2) Le Siègne de Valence fut vacant depuis le 28 mai 1396 jusqu'en 1398. C'est donc dans cet intervalle qu'il faut placer la guérison miraculeuse de Vincent et les offres de Benoît XIII relatives à l'épiscopat.

(3) D. Martène, *Thes. anecd.* II, 1180.

publique, enleva tout son royaume à l'obédience de Pierre de Lune. Exemple d'abord imité par le roi de Castille, puis, au mois de septembre, par dix-huit cardinaux qui sortirent avec éclat de la cour pontificale pour se retirer à Villeneuve.

Benoît n'en fut guère ébranlé. A la nouvelle de la soustraction d'obédience, il ordonna, un dimanche, d'assembler le peuple d'Avignon, à son de trompe, dans l'église des Frères-Prêcheurs, et Vincent montant en chaire, prononça un grand discours; dans un premier point, il réprouva la voie de démission mutuelle prônée par la France; dans le second il justifia la voie de discussion que Benoît proposait; dans le troisième, il déclara hautement que le Pape n'accepterait jamais, en aucun cas, la voie de démission, dût-il être mis en pièces (1). Le fait de ce sermon sera plus tard cité au concile de Pise en preuve de l'indomptable opiniâtreté de Benoît XIII (2).

Le Pontife fit encore plusieurs autres fois prêcher son confesseur contre le parti que cherchait à lui imposer le clergé de France. Frère Vincent défendait chaudement sa manière de voir et taxait de schismatiques les fauteurs de la démission et ceux qui se retiraient de l'obédience de Benoît (3). Seulement, ces prédications du Serviteur de Dieu, si éloquentes qu'elles fussent, n'étaient pas une protection suffisante contre le maréchal de Boucicault qui marchait sur Avignon à la tête de ses troupes dans l'intention de s'emparer de la personne du Pape. Celui-ci se mit donc en état de défense et prépara son palais à soutenir un long siège. Mais Vincent, qui se sentait appelé à d'autres combats, profita de l'occasion pour solliciter de nouveau son congé. Cette fois enfin, non cependant sans opposer encore de vives résistances, Benoît XIII accueillit favorablement sa demande, et lui donnant les plus amples pouvoirs avec le titre de Légat du Siège Apostolique, il lui permit d'aller porter à toutes les nations la parole du salut (4).

(1) D. Martène *Thes. anecd.* II 1182.

(2) *Act. Conc. Pisani*, ap. Luc d'Achery, *Spicileg.* I, 835 (Edit. de la Barre).

(3) « *Viam ipsius Benedicti plurimum commendabat* ». — Cf. D. Martène, *Thes. anecd.* II, 1182.

(4) La Bibliothèque de l'Université de Valence possède un volume in-folio, ms. du treizième siècle, sur la première page duquel on lit: « *Ista Biblia glosata et postillata per Dominum Hugonem cardinalem est fratris Vincentii ferrarii ordinis Predicatorum in sacra Pagina magistri quam sibi dedit sanctissimus in Christo pater* »

Retiré au milieu de ses Frères, le Saint y fit un séjour assez prolongé, comme nous l'apprend dans sa déposition le chanoine Jean Jégot (1), qui se trouvait en même temps que lui à la Cour pontificale. « Vers l'an 1398, dit-il, au mois d'août ou environ, les « cardinaux s'étant éloignés de Benoît XIII, Maître Vincent, malgré « les instances du Pape pour le retenir, sortit aussi du palais, « demeura au couvent des Frères-Prêcheurs l'espace de six mois (2), « durant lesquels il prêchait fréquemment les dimanches et les « fêtes au couvent des Célestins d'Avignon. » Pourquoi au couvent des Célestins ? Nous l'ignorons.

De tout ce qui précède, il est facile d'inférer quels étaient les véritables sentiments du Saint à l'égard de Pierre de Lune. Au dire de plusieurs historiens, il n'aurait cessé de lui prêcher la nécessité de se démettre, et le chagrin causé par l'inutilité de ses efforts l'aurait rendu malade et obligé de rompre avec le Pontife. Toutes suppositions contraires à la réalité des faits. Loin de songer à une rupture, Vincent était en pleine communion d'idées avec Pierre de Lune, et le soutenait de tout son pouvoir, comme le prouvent évidemment ses prédications. C'est seulement en 1415, au concile de Perpignan, qu'il se séparera pour toujours de l'homme opiniâtre, que rien ne pourra décider à descendre du trône pontifical.

Serait-il permis de tirer de cette longue adhésion à Benoît XIII une conclusion défavorable à saint Vincent ? Nullement : fût-il aujourd'hui démontré qu'Urbain VI et ses successeurs étaient les véritables chefs de l'Eglise, Vincent l'ignorait, et son erreur était invincible ; au jugement de saint Antonin (3), malgré tous les livres et toutes les controverses, la question ne put jamais sortir de l'incertitude. A vrai dire, les fidèles d'alors n'avaient pas à choisir entre un Pape et un Antipape, mais entre deux Papes douteux, ce qui n'est pas la même chose. Le schisme était donc purement matériel et n'intéressait en aucune façon la conscience. Des deux côtés, tous voulaient et croyaient adhérer au centre de l'unité. Il sera donc toujours injuste, jusqu'à décision contraire du Saint-Siège, d'attacher aux partisans

Dominus Benedictus Papa XIII dum esset confessor suus. » Dans le corps du volume des notes sont écrites, à la marge, de la main du Saint.

(1) 28^e témoin au procès de Vannes. — Cf. Mouillard, *Vie de S. Vinc.* p. 156.

(2) Par conséquent jusqu'en mars ou avril 1399.

(3) *Chronic.* 3^e p. tit. 22, c. 2 et tit. 23, c. 8.

des Papes d'Avignon, à l'exemple de quelques historiens, l'épithète infamante de schismatiques. Ce serait commettre la même injustice que de taxer d'hérétique celui qui soutient une erreur de bonne foi, en soumettant son jugement à l'Eglise. D'ailleurs le seul exemple de Vincent suffirait à excuser tous ceux qui demeurèrent dans l'obédience des Pontifes d'Avignon. Car si un saint dont la droiture est incontestable, si un savant théologien, si un homme aussi bien placé que le Maître du sacré Palais pour juger de tout ce qui s'était passé, considérerait Pierre de Lune comme le successeur légitime du Prince des Apôtres, comment faire un crime aux évêques et aux simples fidèles de France et d'Espagne d'avoir partagé le même sentiment ? (1)

VIII. — En 1399, au commencement de son glorieux apostolat, Vincent avait cinquante-trois ans ; il ne lui en restait plus que vingt pour arriver au terme de sa vie. C'était assez. Notre-Seigneur, après trente ans de solitude, n'avait eu besoin que de trois années pour opérer le salut du monde ; Vincent, préparé par un demi-siècle de prière et d'étude, peut enfin prendre son essor ; vingt ans lui suffiront pour accomplir sa mission.

L'état politique, moral et religieux de la chrétienté à cette époque, était lamentable. L'Eglise, avec ses deux têtes et cette funeste division qui déchirait son sein maternel, voyait les mœurs se corrompre chaque jour davantage. En France, le malheureux Charles VI, tombé en démence, laissait le royaume livré à l'anarchie et aux factions. Les ducs de Bourgogne et d'Orléans se disputaient le pouvoir avec acharnement, et leurs partisans, trop connus sous les noms d'Armagnacs et de Bourguignons, allaient bientôt ensanglanter la capitale et les provinces. L'Angleterre n'attendait que l'heure où la France tomberait épuisée, pour s'en emparer comme d'une proie facile, avec la connivence de l'indigne Isabeau de Bavière. Ces luttes, la grande affaire du schisme, les efforts tentés de toute part pour réunir un concile, puis enfin la tenue de ce concile à Constance, tels sont les événements qui remplissent les vingt premières années du quinzième siècle. Mais l'événement populaire entre tous, celui qui aura son retentissement jusque dans les moindres villages, c'est la

(1) Voir à cet égard les observations fort justes du P. Noël Alexandre, *Hist. eccles.* t. xviii, p. 15, éd. Voigt.

prédication de l'humble Vincent Ferrier. Pauvre, dénué de tout, le bâton à la main, la Bible sous le bras, il s'en ira d'un bout à l'autre de l'Europe, escorté de milliers de personnes avides de le voir et de l'entendre. Les rois, les évêques, les villes se porteront à sa rencontre pour l'accueillir comme un ange de Dieu, et son arrivée imposera partout trêve aux affaires. Marchés, culture des champs, travaux de toutes sortes, classes, jugements, il faudra que tout soit suspendu, pour laisser place aux exercices de la mission.

Nous ignorons de quel côté se dirigea saint Vincent en sortant d'Avignon vers le mois d'avril 1399 (1); mais à la fin de cette même année, nous le voyons demeurer chez les Dominicains de Carpentras depuis le 22 novembre jusqu'au 11 février suivant. A son entrée dans la ville, les syndics lui firent accepter les présents qu'on avait coutume d'offrir aux personnes de distinction. Un sermon prêché par lui le 14 décembre 1399 dans l'église des Frères-Prêcheurs attira une foule considérable, où l'on remarquait l'évêque Jean Filhet, tous les magistrats, et à leur tête le recteur Jean de Alzérino (2).

Vers la fin de mai 1400, Vincent était à Sisteron, où ses prédications éteignirent beaucoup d'inimitiés et opérèrent un bien infini. En signe de reconnaissance, la cité pourvut à son entretien et à celui de ses compagnons, et fit porter dans cette intention au couvent des Dominicains de la Baume, aux portes de Sisteron, vingt coupes de bon vin et huit mesures de froment (3).

(1) D'après Pierre Ranzano, il serait allé en Espagne et y aurait fait un séjour de deux ans; mais il est impossible d'admettre ce dernier point. En avril 1399, Vincent se trouvait encore à Avignon et au mois de novembre suivant, il était à Carpentras. S'il se rendit en Espagne, comme l'affirme également le 28^e témoin du procès de Vannes, ce ne put être que pour quelques mois.

(2) Une vieille chronique enregistrait ce détail, qu'un plat de sole, servi à Vincent au couvent de Carpentras, avait coûté six liards. La chaire dans laquelle prêcha le saint, conservée depuis avec vénération, fut mise en pièces en 1793. — Cf. Barjavel, *Dict. hist.* t. 1, p. 483.

(3) Congregati domini consiliarii suscripti civitatis Sistarici... ordinaverunt quod dentur magistro Vincentio Ferrerii, magistro in sacra pagina, ordinis fratrum Predicatorum, confessori domini nostri Pape, pro serviiciis impensis per eum dicte universitati et toti populo fideli christiano, in predicando et alias, rancores et malivolencias tollendo in dicta civitate et quam plura et infinita alia bona faciendo, videlicet pro sumptibus suis et expensis et ejus sociorum, Dei amore viginti cuppe boni vini et octo emine annone... precipientes supra dicto Raymundo de Mota Clavario... quatenus... erat eidem magistro Vincentio dictas viginti

Le 27 octobre 1400, le Saint entre à Aix, où il prêche jusqu'au 1^{er} décembre. Le mois de décembre, il le passe presque tout entier à Marseille. Du 5 janvier 1401 au 10, il fait une nouvelle apparition à Aix, en se rendant à Arles où il arrive le 10 février. Là, il prononce à l'Archevêché trois sermons généraux, auxquels furent présents les Juifs, et adresse beaucoup d'autres instructions particulières aux Frères-Prêcheurs d'Arles. « Telle était son éloquence qu'on disait « n'avoir jamais vu ni entendu pareil prédicateur depuis les « Apôtres (1). »

Le carême de 1401 fut consacré à évangéliser de nouveau Marseille (depuis le 17 mars jusqu'au 6 avril). En considération du célèbre apôtre, les syndics fournirent plusieurs fois le dîner des Frères-Prêcheurs de cette ville. Le jour de Pâques et le lendemain, ils donnèrent seize deniers, pour les œufs de Maître Vincent, « *pro ovis magistri Vincentii*. »

Au sortir de Marseille, Vincent parcourut toute la Provence jusqu'aux confins du Piémont (2). Au mois de décembre 1401, il prêcha pour la seconde fois à Sisteron, dont les magistrats lui firent présent d'une chape (3). Il convertit les peuplades à moitié sauvages perdues dans les vallées du diocèse d'Embrun. L'une de ces vallées,

cuppas vini et octo eminas annone, et eas sibi mandet in conventu fratrum Predicatorum Balme, ante Sistaricum. (Regist. des délibérat., coté 1399). — Cf. Edm. de Laplane, *Hist. de Sisteron*, I, 228.

(1) L'an qué désus (m. cccc. nouveau style 1401) lo jorn X dé février, venc un fraïré predicador en Arle, pér son nom apélat fraïré Vincens, é prédiquet à l'arsivesquat trés sermons généraux, e molts sermons autres ad Predicados d'Arle, tant come demoret en Arle. E prediquet si autamens et si noblamens que yeu crésé qué despueis que los Apostols morts foron, e per la fama que las gens en dizien, non fon vist ni auzit homé si autamens prédiquant, come aquel devant dig.

Item los Juzieus a tots los sermons quel dig en Arle foron présens, per ausir los que eser y volc. — *Mém. de Bertrand Boyssset*, publiés dans le *Musée*, revue arlésienne.

(2) Les Bollandistes le font descendre en Piémont et en Lombardie dès cette année 1401. Nous croyons qu'ils se trompent.

(3) Et primo ordinaverunt quod propter servicia facta et impensa per venerabilem et religiosum virum fratrem Vincentium ordinis Predicatorum presenti civitati in predicando et doctrinam sanctam dando, quod eidem dentur tres cannas (sic) panni de brunetta pro uno habitu. Délibération du 7 déc. 1401.

Item primo ordinaverunt quod solvatur... Dominico Burgundie draperio pro panno cape date magistro Vincentio predicatori, flor. tres, gross. sex. [Reg. des délib., 16 juin 1402] — Edm. de Laplane, *Hist. de Sisteron*, I, 228.

nommée Valputa, ou vallée putride, à cause de l'immoralité de ses habitants, mérita de recevoir de la bouche de l'homme de Dieu le beau nom de Valpure, qu'elle conserva longtemps.

Passant ensuite dans le Dauphiné, le Saint s'y rencontra à Romans au mois de mars 1402 avec le Maître général, le P. Jean de Puinoix. Il demeura encore trois mois dans cette province, puis il se rendit en Piémont sur les vives instances qui lui furent adressées.

Sa venue excita dans tout le nord de l'Italie une émotion extraordinaire. Les foules couraient à ses sermons, et le voyaient avec admiration multiplier les miracles et chasser les démons. Souvent ces sortes de faits n'étaient pas sans apporter leur leçon. Un jour, avant de délivrer un possédé, Vincent demanda au démon qui le tourmentait pourquoi il s'était emparé de cette victime : « Parce qu'il mangeait » et buvait, répartit le mauvais esprit, sans réciter jamais aucune « prière, et sans même faire le signe de croix. » Une autre fois, on vint lui dire que le démon se riait de l'eau bénite, par laquelle on essayait de l'expulser du corps d'un malheureux tombé en son pouvoir. Le Saint répondit que le prêtre ayant mal récité les prières et mal fait les cérémonies, l'eau n'était pas bénite. Puis bénissant lui-même de l'eau, il en jeta sur le possédé, qui fut immédiatement affranchi du joug diabolique. Aussi Vincent exhortait vivement les prêtres à bien former les signes de croix commandés par la liturgie, et se plaignait de ceux qui font des cercles au lieu de croix.

Après avoir consacré plus d'un an à l'évangélisation du Piémont et de la Lombardie, il rentra en Savoie dont il visita en détail toutes les paroisses importantes. Cinq mois plus tard, il écrivait de Genève le 17 décembre 1403 la lettre suivante adressée au Maître général des Frères-Prêcheurs.

Révérendissime Maître et Père, à cause des incroyables occupations qui m'absorbent, je n'ai pas encore pu vous écrire ainsi qu'il convenait. Depuis que j'ai quitté Romans jusqu'au moment présent, il m'a fallu prêcher tous les jours au peuple qui accourait vers moi de toute part. Souvent j'ai dû prêcher deux et même trois fois dans un jour, et en outre célébrer et chanter solennellement la messe. Le voyage, le repas ordinaire, le sommeil et les autres exercices me laissent à peine un instant. Il faut même que je prépare mes sermons en voyageant. Toutefois, craignant que vous n'attribuiez mon silence à une disposition de négligence ou de mépris, depuis plusieurs jours, plusieurs semaines, et plusieurs mois, je ravis un moment à mes grandes

occupations pour vous renseigner au moins brièvement sur le chemin que j'ai parcouru.

Vous saurez donc, Révérendissime Père, qu'après avoir quitté Romans et m'être séparé de vous la dernière fois, je prêchai trois mois entiers dans le Dauphiné, annonçant le royaume de Dieu dans les villes et les villages où je n'étais pas encore allé. Je visitai surtout, dans le diocèse d'Embrun, ces trois fameuses vallées hérétiques, dont l'une est Lucerne, l'autre Argentièrè, et la troisième Valpure. Déjà je les avais visitées deux ou trois fois, et, grâce à Dieu, elles avaient reçu avec beaucoup de respect et de dévotion les enseignements de la vérité catholique ; mais pour les affermir dans la foi, j'ai voulu les visiter de nouveau. Ensuite appelé et demandé par une foule de personnes, tant de vive voix que par écrit, je me suis rendu en Lombardie, où j'ai prêché continuellement, durant un an et un mois, dans toutes les villes, tous les bourgs et villages, soit de l'une, soit de l'autre obédience. Je suis entré dans le Montferrat, à la prière du prince qui le gouverne et de ses sujets.

Dans ces contrées situées au-delà des Alpes, je trouvai beaucoup de vallées pleines d'hérétiques, de Vaudois ou de Cathares pervers, surtout dans le diocèse de Turin que j'ai parcouru. Je visitai tour à tour ces populations, prêchant partout la foi et la vérité de la doctrine catholique, et attaquant les erreurs. Par la miséricorde de Dieu, elles ont reçu avec beaucoup de ferveur, de grands sentiments de piété et un profond respect, la vérité de la foi, le Seigneur m'aidant par sa grâce et confirmant mes paroles.

Je remarquai que la principale cause des erreurs et des hérésies était le manque de prédications. Je l'ai ainsi appris des habitants eux-mêmes ; personne, depuis trente ans, ne leur avait prêché, si ce n'est des hérétiques vaudois, qui habituellement venaient d'*Apulea* chez eux deux fois par an. Je considère d'après cela, Révérendissime Maître, combien grande est la faute des prélats et autres prêtres, que leur profession et leurs charges obligent de prêcher à ces peuples, et qui préfèrent, au sein des grandes villes, se reposer en de belles chambres et s'entourer d'amusements. Les âmes que Jésus a voulu sauver par sa mort, elles périssent faute de prêtres. Hélas ! personne pour rompre le pain à ces enfants ; la moisson est abondante, les ouvriers sont rares. Je conjure donc le Maître de la moisson d'envoyer dans son champ de nombreux ouvriers.

Quant à cet évêque des hérétiques que je rencontrai dans une vallée appelée Lofèrio, et qui se convertit, après avoir conféré avec moi ; quant aux écoles de Vaudois que je trouvai dans la vallée d'Angrogne et à leur destruction ; quant aux Cathares du Val-du-Pont et à la manière dont ils renoncèrent à leurs abominations ; quant aux hérétiques du Val-de-Lanz, où s'étaient réfugiés jadis les meurtriers du B. Pierre martyr (1), et à la conduite qu'ils

(1) Il ne s'agit pas ici de saint Pierre de Vérone, mais du B. Pierre Cambiano de

tinrent envers moi ; quant à la cessation des discordes, à la réconciliation des Guelfes et des Gibelins, à la confédération générale de ces partis et aux autres œuvres sans nombre que Dieu daigna opérer pour sa gloire et l'utilité des âmes, je n'en dis rien en ce moment, mais que Dieu soit béni en toutes choses !

Après être resté treize mois entiers dans la Lombardie, je suis entré, il y a cinq mois, dans la Savoie. Appelé à plusieurs reprises et avec beaucoup d'affection par les prélats et seigneurs de ce pays, je visitai les quatre diocèses d'Aoste, de Tarentaise, de Saint-Jean de Maurienne et de Grenoble, qui a une grande partie de son territoire dans la Savoie (1). Je prêchai durant cette tournée dans les villes, bourgs et villages, plus ou moins longtemps, selon que je le jugeais nécessaire. Je suis maintenant dans le diocèse de Genève. Entre autres énormités, j'ai trouvé dans ce pays une erreur très répandue. On y célèbre solennellement chaque année, le lendemain de la fête du Saint-Sacrement, la fête de l'Orient, et on a formé des confréries sous le nom de Saint-Orient. Nos Frères, les Frères-Mineurs, d'autres religieux et même les curés m'ont dit qu'ils n'osaient plus ni prêcher, ni rien dire contre cette erreur, tant on les effrayait en les menaçant de mort, en leur retranchant les offrandes et les aumônes. J'ai prêché tous les jours en insistant principalement contre cette erreur et avec l'aide de Dieu qui a confirmé ma prédication, elle a été efficacement extirpée. En apprenant combien ils erraient dans la foi, ces peuples étaient saisis de douleur.

Maintenant que cette illusion a été, par la grâce de Dieu, promptement et complètement déracinée, je dois entrer dans le diocèse de Lausanne, où les peuples observent encore ce qui vient d'être aboli chez leurs voisins. Là on adore communément et manifestement le soleil comme Dieu, surtout les paysans qui lui rendent un culte et lui adressent leurs prières avec respect chaque matin. L'évêque de Lausanne a fait deux ou trois jours de marche pour venir à moi. Il m'a prié humblement et de tout cœur de visiter son diocèse, où il y a beaucoup de villes hérétiques sur les frontières de l'Allemagne et de la Savoie. Je le lui ai promis. J'ai appris aussi que les hérétiques de ces vallées sont très téméraires et très audacieux. Mais me confiant en Dieu et en sa miséricorde accoutumée, je me propose de me trouver au milieu d'eux aux approches du carême. Quelle que soit la volonté de Dieu dans le ciel, je souhaite qu'elle s'accomplisse.

Mon compagnon Antoine et moi, Révérendissime Père, nous nous recom-

Ruffia, massacré à Suse par les hérétiques en 1365. Ce passage de la lettre de saint Vincent Ferrier fut cité en faveur du glorieux martyr, à l'occasion du procès institué pour faire reconnaître son culte.

(1) Le texte latin fourni par les Bollandistes mentionne le diocèse de Sion au lieu du diocèse d'Aoste : *Percurri dioceses quatuor, scilicet Sedunensem, Tarantasiæ, etc.*

— Cf. t. 1 Apr.

mandons humblement à vos prières. Que le Fils de la Vierge vous conserve longtemps pour le bon exemple et le maintien de la sainte observance régulière. Ainsi soit-il.

Achevé d'écrire dans la ville de Genève, le 17 décembre 1403,

l'inutile serviteur du Christ et votre humble fils,

Fr. Vincent, prêcheur.

IX. — Vincent nous laisse ignorer dans cette lettre quel était son genre de vie habituel durant ses courses apostoliques. Mais les historiens n'ont eu garde d'oublier un renseignement si désirable. L'un des traits les plus saillants qu'ils nous ont conservés, peut-être le plus admirable, c'est son inébranlable application à toujours dépendre de sa règle religieuse. Quarante ans il demeura hors du cloître, étranger aux exercices de la vie conventuelle, et dans un flot d'occupations qui eussent bien légitimé, ce semble, un certain affranchissement des observances régulières. Combien, à sa place, eussent considéré ces lois monastiques comme des entraves, et abandonné aux religieux qui ne sortent pas, le soin de les pratiquer? Quant à Vincent, nous le trouverons, au terme de sa carrière, aussi fidèle, aussi scrupuleux observateur des constitutions dominicaines, qu'au jour de sa profession. A ses yeux, elles étaient, en droit comme de nom, les constitutions des Prêcheurs. Saint Dominique les avait laissées à ses enfants comme les moyens les plus propres et les plus efficaces pour atteindre la fin de l'Ordre, qui est le salut des âmes par la prédication. Pourquoi donc ne pas les garder à la lettre, dans la mesure du possible? Le possible pour Vincent ne se borna pas à l'accomplissement intégral de la règle. Non content d'en exécuter les moindres prescriptions et de se conformer aux plus petites cérémonies, il ajoutait encore à la rigueur de ses austérités. Outre cette abstinence parfaite à laquelle il demeura fidèle plus de cinquante ans, il jeûnait aussi presque tous les jours, à l'exception du dimanche; et hors le cas de maladie, rien n'était capable de le faire déroger à cette habitude. Il s'accordait seulement cinq heures de sommeil, couché sur des sarments, ou de la paille, ou encore sur un grand sac rempli de laine. Le reste de la nuit, il l'employait à prier ou à lire la Sainte Ecriture. Durant quinze ans, il fit tous ses voyages à pied; mais ensuite il lui vint une plaie à la jambe, qui l'empêcha de marcher et le réduisit à se servir d'une monture. Pour dompter sa chair et en mémoire de la douloureuse Passion, il se frappait rudement chaque nuit d'un fouet de cordes et en pleurant beaucoup. Lorsque, faible ou malade, il ne

pouvait se frapper lui-même, il priait quelque Frère de lui rendre ce service, et le suppliait, au nom de Notre-Seigneur, de ne point l'épargner.

Chaque jour, de bon matin, il se rendait au lieu préparé pour ses réunions. D'abord, il chantait la Messe, et Dieu sait avec quelle piété ! Le voir à l'autel était déjà une puissante prédication. D'ordinaire, avant de prendre le corps et le sang du Seigneur, il laissait couler de ses yeux des torrents de larmes, et de tous ceux qui assistaient à ce spectacle, il en était bien peu qui pussent se retenir de pleurer. « Quelquefois, raconte Pierre Ranzano, telle était la componction de toutes les personnes présentes, qu'on eût dit une seule famille, pleurant sur la mort d'un parent bien-aimé. » Après une semblable préparation, il est facile d'imaginer avec quelle force irrésistible les paroles du saint pénétraient au fond des cœurs. Le sermon terminé, Vincent, pour contenter la dévotion du peuple, se laissait baiser les mains, et faisait le signe de croix sur les malades, qui s'en retournaient guéris.

Le Serviteur de Dieu n'avait pas tardé à voir se grouper autour de lui des compagnons qui le suivaient partout. D'abord lui-même avait attiré à sa suite un certain nombre de prêtres choisis dans divers Ordres religieux, pour leur faire entendre les confessions et exécuter les chants de la Messe. Afin de rehausser ces chants qui sont d'une importance capitale dans les missions, on portait aussi des instruments de musique (1), et la douceur de ces pieuses mélodies ne contribuait pas peu à enflammer la ferveur des fidèles. Le saint avait encore appelé auprès de lui des notaires publics, pour recourir à leur ministère en certaines circonstances. Par exemple, était-il parvenu à réconcilier des ennemis, ses notaires libellaient sur le champ les conditions de la paix, afin d'ôter aux intéressés le moyen de revenir, comme il arrive souvent, sur les concessions déjà faites.

En dehors de toutes ces personnes, beaucoup d'autres s'attachaient volontairement aux pas de Vincent, les unes pour faire pénitence de leurs péchés, les autres par pure dévotion, pour avoir le bonheur d'entendre un saint et de s'édifier de ses exemples. Pour que leur nombre toujours croissant n'engendrât ni confusion ni désordre, Vincent les soumit à un règlement et chargea quelques hommes de réputation intacte de pourvoir aux vivres, d'assigner les logements,

(1) *Organa quoque portari faciebat.* — Ranzano, I. II c. II.

et de maintenir une complète séparation entre les trois groupes dont se composait tout le cortège, les clercs, les hommes laïques et les femmes. On ne pouvait recevoir aucun argent, ni rien garder en-dehors du nécessaire pour le jour présent. Les aumônes en nature étaient distribuées entre tous suivant les besoins de chacun ; les pauvres prenaient le superflu.

Chaque jour, après le coucher du soleil, ces dévots pénitents se rendaient en procession à travers les rues de la ville ou du bourg où ils se trouvaient, en chantant des hymnes composées par Vincent lui-même. Puis, tous, les épaules découvertes, se donnaient la discipline, en disant à haute voix : « Tout en mémoire de la Passion de Jésus et « en expiation de mes péchés ! » Faut-il reconnaître ici un miracle, cette procession ne porta jamais préjudice à aucune santé, qu'elle eût lieu par le vent, par la pluie ou par le froid. Tous ceux qui participaient à cet exercice de pénitence montraient tant de gravité, de piété, de contrition sincère et de vraie religion, que les habitants des localités témoins de ces saintes rigueurs fondaient en larmes ; et beaucoup, touchés par l'exemple, demandaient à se joindre à une si édifiante compagnie. Voilà comment ce cortège de Vincent s'éleva parfois à plus de dix mille personnes. Et que dire des multitudes qui accouraient de toute part, soit pour contempler ce spectacle à la fois étrange et magnifique, soit pour entendre la merveilleuse parole du saint ? Non seulement dans les villes populeuses, mais même dans des endroits champêtres, ce grand apôtre pouvait voir rassemblées autour de lui jusqu'à quatre-vingt mille âmes (1).

Après avoir laissé saint Vincent à Genève, nous le retrouvons un peu plus tard à Fribourg, vers la mi-carême. D'où venait-il ? Peut-être de Berne ; car dans les comptes du trésorier d'Etat de Fribourg, il est désigné sous le nom de prédicateur de Berne. Les Fribourgeois lui firent un accueil enthousiaste et ne manquèrent pas de lui présenter, à son entrée dans la ville, le traditionnel vin d'honneur, comme l'usage le voulait pour la réception des grands personnages. Une estrade préparée d'avance sur une place publique coûta au trésorier trente-quatre journées de charpentier et sept journées de charrois. Le gouvernement prit aussi des mesures militaires pour assurer le bon ordre

(1) La formation du cortège de Vincent doit remonter aux premiers temps de sa prédication. Déjà en 1400, la délibération des magistrats de Sisteron lui reconnaît des compagnons ; et lorsqu'il convertit les vallées du diocèse d'Embrun, en 1400 ou 1401, il était accompagné, d'après Ranzano, d'une troupe de pénitents.

et plaça des gardes en divers endroits de la ville, particulièrement auprès de l'estrade. Vincent demeura à Fribourg depuis le 9 mars, dimanche *Laetare* jusqu'au jeudi suivant et prononça cinq sermons, dont quatre sur le jugement dernier. La ville, qui s'était chargée de son entretien, lui donna également un étendard et un gonfalon pour les gens de sa compagnie.

Le vendredi 14 mars et le samedi, Vincent prêcha à Morat; le dimanche de la Passion et le lendemain, à Payerne; le 18 et le 19 à Avenches; le 20, se trouvant à Estavayer, il fit le matin, un sermon au peuple; avant dîner, une conférence au clergé; le soir, une instruction aux Dominicaines qui avaient un monastère en cette localité. Le lendemain, il prêcha encore deux fois, le matin au peuple, le soir aux religieuses (1).

En sortant d'Estavayer, il semble que Vincent parcourut les diocèses de Lausanne et de Sion. Peut-être même alla-t-il jusque dans les pays de langue allemande. Au mois d'août suivant, comme il était à Genève, une députation de notables Lyonnais conduite par maître Jean Goutel, lecteur de la cathédrale, vint le prier de tourner ses pas vers Lyon. Accédant à leur demande, le saint se mit en route avec l'intention toutefois de semer partout la parole de Dieu sur son passage. C'est ainsi, par exemple, qu'il s'arrêta trois jours près de Belley chez les Chartreux de Pierre-Chatel (2). La cité lyonnaise le vit enfin entrer dans ses murs le samedi 6 septembre 1404. Le jour même, il prêcha solennellement dans le cloître de la cathédrale, après avoir célébré la Messe dans l'église des Frères-Prêcheurs. Le lendemain, il parla encore au même endroit devant l'archevêque Philippe de Thurey. Mais le jour de la Nativité de Notre-Dame, l'affluence fut si considérable, qu'il dut se transporter de l'autre côté du pont du Rhône, dans un grand pré de l'église Sainte-Madeleine (3). On y éleva

(1) Ces détails nous sont fournis par le P. Frédéric d'Amberg, gardien des Cordeliers de Fribourg en 1404. Après avoir donné l'hospitalité à saint Vincent, ce Père le suivit jusqu'à Estavayer, et écrivit une analyse des seize sermons qu'il avait entendus. Son manuscrit est encore conservé à la Bibliothèque des Cordeliers de Fribourg. — Cf. *Revue de la Suisse cath.* 1874.

(2) Déposition du 295^e tém. au procès de Vannes.

(3) Ce pont du Rhône n'est autre que celui de la Guillotière. Le couvent actuel des Dominicains de Lyon est situé sur la même rive du Rhône, à une très courte distance de l'ancien pré de la Madeleine. La statue de saint Vincent Ferrier, placée au sommet de l'église et tournée vers la ville, rappelle aux Lyonnais le souvenir des éloquentes prédications entendues jadis par leurs pères.

une sorte de chapelle en bois, où il prêcha et dit la Messe jusqu'à la fin de la mission, qui dura quinze jours. Outre les sermons généraux qu'il adressait à tout le peuple, il faisait aussi des instructions particulières aux religieux dans leurs propres églises. Un vendredi également, il prêcha aux ecclésiastiques seuls dans le chœur de la cathédrale de Lyon. Enfin le dernier jour, après la cérémonie de clôture, au lieu de rentrer dans la ville, il prit immédiatement le chemin de Saint-Symphorien-d'Ozon.

A partir de ce moment, nous perdons sa trace, et depuis septembre 1404 jusqu'au mois d'août 1406 (1), nous ignorons l'ordre de ses voyages. Mais il faut placer dans cet intervalle, semble-t-il, ses pérégrinations en Lorraine, en Picardie, en Belgique (2), en Angleterre, dans le Poitou et dans la Gascogne.

Vincent passa en Angleterre, sur la demande formelle du roi Henri IV, qui lui envoya même des ambassadeurs, et un vaisseau pour le transporter. Arrivé en présence du monarque, l'humble moine lui découvrit beaucoup de choses futures relativement à son royaume; prédictions toutes réalisées dans la suite. D'Angleterre, le serviteur de Dieu passa en Ecosse, puis en Irlande où il ne demeura que peu de temps. D'après une tradition, il serait allé voir l'archevêque de Dublin à Tallaght, où celui-ci avait sa maison de campagne (3).

A défaut de renseignements positifs, nous supposons qu'en revenant des îles Britanniques, il aborda sur la côte occidentale de France, pour se rendre dans le Poitou, la Saintonge et les autres provinces plus méridionales. Aussi bien, l'on ne voit pas en quelle autre année il aurait évangélisé ces régions, que Ranzano mentionne cependant comme ayant reçu sa visite.

Quoiqu'il en soit, Vincent était à Gênes, au mois d'août 1406, entouré des plus grandes marques de vénération par toute la ville et par le gouverneur français, Jean Le Maingre, maréchal de Boucicaut. Les Génois étaient alors cruellement éprouvés par la peste. Pour tenter de fléchir la colère divine, ils résolurent, sur les conseils du saint, de faire une procession solennelle avec l'adorable Eucharistie. A Vincent

(1) Suivant les Bollandistes et d'autres historiens, il se serait trouvé à Gênes en 1405; mais la date exacte de sa venue dans cette ville est 1406.

(2) Le P. Bernard de Jonghe rapporte que le monastère d'Auderghem était possesseur d'une épine de la Sainte Couronne donnée à saint Vincent Ferrier par le roi de France. — Cf. *Belg. dominic.* p. 356.

(3) L'*Ann. Dominic.* (rev. mensuelle) nov. 1886.

fut réservé l'honneur de porter le Très Saint Sacrement. Le dimanche, 8 août, jour fixé pour la cérémonie, il vint à la cathédrale, et prit pieusement entre ses mains le Corps du Seigneur. Puis, les yeux sans cesse inondés de larmes et fixés sur l'Eucharistie, *plorans semper et ejus oculis illi fixis*, il s'avança dans les rues désolées de la cité, escorté d'une multitude de prêtres, de religieux et de fidèles dont beaucoup tenaient un cierge à la main. Suivant sa recommandation, tous les endroits par où passait le cortège étaient arrosés d'eau bénite. Hélas ! par un secret jugement de Dieu, l'épidémie, après cette procession, redoubla de violence, au lieu de diminuer, et l'on vit chaque semaine environ deux cent quinze personnes mourir à Gênes et dans les faubourgs (1).

L'année suivante au commencement du mois de mars, Benoît XIII écrivit aux Génois que le schisme était sur le point de cesser. Aussi, le 12 du même mois, l'archevêque de Gênes célébra solennellement la messe du Saint-Esprit, en présence du gouverneur, de tout le clergé et d'une foule considérable, et Vincent prêcha pour la circonstance (2).

C'est en cette année 1407 qu'il fit, à Alexandrie, une prophétie remarquable concernant saint Bernardin de Sienne, la gloire des Frères Mineurs. Bernardin était un jeune religieux, sans aucune célébrité, quoique déjà fort distingué par ses vertus. Désireux d'entendre l'illustre prédicateur dont il n'était que bruit partout, il se rendit à Alexandrie. Le premier sermon auquel il assista le laissa ravi et stupéfait. Jamais il n'avait rencontré tant de doctrine, de ferveur et d'éloquence. Afin de s'instruire auprès d'un tel maître, Bernardin, allant le saluer à l'issue du sermon, sollicita un entretien. Il en reçut le meilleur accueil et ne se retira qu'après une longue conférence, et non sans lui avoir demandé sa bénédiction. Le lendemain matin, Bernardin se trouvait au sermon, au milieu d'autres Frères-Mineurs. Vincent s'interrompt tout à coup : « Mes enfants, dit-il, sachez qu'il y a dans vos rangs un Frère-Mineur destiné à devenir bientôt célèbre en toute l'Italie. Sa doctrine et ses exemples produiront de grands fruits dans le peuple chrétien. Quoiqu'il soit jeune et moi déjà vieux, il recevra cependant avant moi les honneurs de l'Eglise romaine. Rendez grâces à Dieu et priez-le d'accomplir ce

(1) *Ann. Genuens.*, ann. 1406, ap. Muratori, t. xvii.

(2) *Ann. Genuens.*, ann. 1407.

« qu'il m'a révélé. Pour moi, à cause de ce qui doit arriver, je m'en
 « irai prêcher en France et en Espagne, laissant à ce Frère-Mineur le
 « soin d'évangéliser les autres peuples d'Italie auxquels je n'ai pas
 « encore porté la parole de Dieu. »

Les deux parties de cette prophétie furent entièrement réalisées. En effet, dix ans plus tard, rapporte Ranzano, la péninsule entière retentissait du bruit des prédications du nouvel apôtre⁽¹⁾ ; et quant à Vincent, il ne fut canonisé que six ans après saint Bernardin, quoique descendu dans la tombe trente ans avant lui.

X. — Comme il l'avait annoncé aux habitants d'Alexandrie, le Serviteur de Dieu ne tarda pas à quitter l'Italie pour retourner en France. Au carême 1408, il prêchait en Auvergne ; le 3 mai de la même année, il est à Ségovie ; le 23 octobre suivant, à Aix en Provence ; le 1^{er} novembre à Perpignan, pour une réunion convoquée par Benoît. A la fin du mois, il arrive à Montpellier, pour ouvrir une mission, au sujet de laquelle un contemporain nous transmet d'intéressants détails.

« Le jeudi 29 novembre, sur le soir, dit-il, entra dans cette ville de Montpellier le révérend frère Vincent Ferrier, de l'ordre des Prêcheurs, maître en la sainte théologie et excellent prédicateur ; le lendemain vendredi, fête de saint André, il prêcha au cimetière du couvent des Frères-Prêcheurs de ladite ville, où l'on avait jadis coutume de prêcher, lorsqu'avant la mortalité de 1348 la ville était grandement peuplée. Il prêcha sur monseigneur saint André et prit pour texte : *Dives est in omnes qui invocant illum*. Le samedi suivant, il prêcha au même lieu sur l'Avent et son texte fut : *Ecce dies veniunt, dixit Dominus*. Le dimanche, il prêcha, au même endroit, sur l'avènement du Souverain Juge et son texte fut : *Benedictus qui venit in nomine Domini*. Le lundi, il prêcha sur l'Antechrist et sur les moyens qu'il emploiera pour attirer à lui le peuple, et son texte fut : *Induantur arma lucis*. Le mardi, il prêcha, toujours au même lieu, sur cette matière, pourquoi Notre-Seigneur Dieu permettra que tant de mal se fasse par l'Antechrist, et son texte fut : *Dicite quia Dominus his opus habet*. Le mercredi, il prêcha, encore au même endroit,

(1) S. Bernardin commença à s'illustrer en 1418 par ses prédications à Milan. La prédication de Vincent a donc eu lieu vers 1407, et non en 1402, comme le voudraient quelques historiens. D'ailleurs le récit de Ranzano suppose Bernardin déjà religieux, ce qui oblige de placer ce trait après 1404, l'année de sa profession. — Cf. Berthautier, *Hist. de saint Bernardin de Sienne*.

sur l'avènement prochain de l'Antechrist, qui, selon certaines révélations, serait déjà né depuis plus de cinq ans (1), et son texte fut : *Reminiscamini quia ego dixi vobis*. Le jeudi, il prêcha dans le même lieu sur saint Nicolas et son texte fut : *In diebus suis placuit Deo*. Le vendredi, il prêcha au même endroit sur la fin du monde et son texte fut : *Ite in castellum, quod contra vos est*. Le samedi, il prêcha au même lieu sur la Conception de Notre-Dame et prit pour texte : *Ego jam concepta eram*. Et après dîner il partit de cette ville à pied avec un autre maître en théologie et un autre frère de son Ordre, qui l'accompagnait, et alla coucher à Fabrègues où il prêcha le dimanche matin sur l'approche de la fin du monde et prit pour texte : *Erunt signa in sole*. Et de là il partit après dîner et alla coucher à Loupian, où il dit qu'il prêcherait le lundi matin sur l'état des âmes en paradis, en purgatoire et en enfer, duquel Dieu veuille par sa miséricorde nous préserver. Et chaque matin, à l'aube, sans jamais manquer, il chantait solennellement la messe ; puis, à peine dépouillé des ornements sacerdotaux, il commençait à prêcher, et ses paroles semblaient bien plutôt divines qu'humaines.

« Outre les neuf solennelles prédications qu'il fit en cette ville de Montpellier, il alla trois jours de la semaine après dîner aux trois Ordres des Dames religieuses de la même ville, savoir : le lundi chez les Dames de Prouille ; le mercredi, chez les Dames de Saint-Gilles ; et le jeudi, chez les Sœurs-Mineures. Il leur prêcha à toutes en secret, sans permettre qu'il s'y trouvât aucune personne laïque. Il a longtemps rempli ce ministère, parcourant le monde et prêchant la parole de Dieu. Quand il quitta Montpellier, il dit qu'il s'en allait vers Perpignan, avec le dessein de continuer chaque jour la sainte prédication (2). »

Peu de temps après, rappelé par une lettre de Don Martin, roi

(1) Ce dernier point n'était qu'une opinion aux yeux de saint Vincent et il n'en parlait jamais du haut de la chaire. L'auteur du *Petit Thalamus* se fait sans doute l'écho d'une conversation particulière. — Voir la lettre de saint Vincent à Benoît XIII sur la fin du monde, ap. Teoli, *Istor. di San Vinc.* Append. I.

(2) *Petit Thalamus*, ap. A. Germain, *Le couvent des Dominicains de Montpellier*. — Le manuscrit original du *Thalamus* ajoute à ce texte une précieuse vignette représentant saint Vincent Ferrier à genoux et les mains jointes. « Je ne saurais trop recommander cette miniature à l'attention des artistes, dit M. Germain. Contemporaine comme elle semble l'être, elle pourrait bien donner, sinon le portrait fidèle, du moins l'expression générale de la figure de l'illustre missionnaire. »

d'Aragon, en date du 22 janvier 1409, il rentra en Espagne, pour ne plus en sortir jusqu'à la fin de l'année 1415. Le 13 avril, il prêchait à Girone ; le 31 mai à Vich ; enfin le 14 juin, arrivant à Barcelone, il reçut un accueil magnifique et du roi d'Aragon et de toute la cité. Don Martin, longtemps avant d'être élevé sur le trône, entretenait déjà des rapports fort intimes avec saint Vincent et avait pris l'habitude de ne rien faire d'important sans son conseil. Il allait bientôt avoir besoin de ses consolations. Le 25 juillet 1409, le roi de Sicile, fils unique du roi d'Aragon mourait à Cagliari. Afin de rendre le coup moins terrible, Benoît XIII chargea Vincent de porter au monarque la douloureuse nouvelle. Quelques mois seulement plus tard, Don Martin, dans l'espoir d'obtenir un autre rejeton, consentit à de nouvelles noces, et la messe de mariage fut célébrée le 16 septembre par Vincent lui-même. Mais que sont devant Dieu les desseins des hommes ? Le 31 mai 1410, le grand apôtre prêchait à Morella. Au cours de son sermon, il s'arrête : « Mes frères, dit-il, je vous préviens » qu'avant huit jours, un redoutable coup de tonnerre retentira dans « toutes les parties du royaume, et sera suivi d'une grande effusion » de sang humain. » L'auditoire se retira atterré, et comme tous cherchaient à savoir quel était ce tonnerre, le saint expliqua le surlendemain qu'il avait fait allusion à la nouvelle de la mort du roi, que des messagers allaient apporter bientôt. En effet, contre toute prévision, Don Martin était mort le jour même au monastère de Valdoncellas, et l'Aragon, objet de convoitise pour plusieurs princes, devenait un champ clos ouvert à de sanglantes compétitions.

Vincent ne laissa pas de continuer ses prédications. A la fin de l'année précédente, du samedi 14 décembre 1409 au 7 janvier 1410, il se trouvait à Lérida, où il fit vingt-quatre sermons (1). Arrivé à

(1) MCCCCVIII, disapte à XIII del mes de deembre l'any desus dit lo reverent religios maestre Vicent Ferrer, maestre en sancta teologia, entra en la ciutat de Leyda ora entre vespres et completa o quaix; al qual isqueren reebre D. Johan, comte de Cardona é la comtesa mare sua, e los honrats en Francesch Cortit en Johan Civera en Bernart del Coll é en Salvador Botella, Pahers e molta altra gent infinida. Lo qua entra per lo cami del monestir de nra dona sancta Maria del Carme. E estech en la ciutat del dit dia fins al dia seten de Giner del any mcccc é deu : e feu hic vint é quatre sermons. E lo dit dia que fou dia de Sent Julia, partinch é anassen al loch de Artesa, una legua de Leida. — *Espana Sagr.* tom. 47, p. 220. Le 14 décembre 1409 étant en effet un samedi, ce document se rapporte certainement à cette même année ; d'où il suit que S. Vincent ne pouvait prêcher en Toscane sur la fin de 1409, comme le prétendent Teoli et d'autres historiens.

Valence le 23 juin suivant, il y resta jusqu'au 26 du mois d'août, pour y revenir encore le 29 septembre. C'est là qu'un jour, à l'occasion des honneurs extraordinaires qui marquèrent son entrée dans la ville, on lui posa cette question : « Et la vanité, que fait-elle ? — Elle va et « vient, répondit-il, mais par la grâce de Dieu, elle ne s'arrête pas. »

Une autre fois, on lui amène une femme muette depuis sa naissance. Vincent l'interroge en présence de la multitude : « Ma fille, que « demandez-vous ? » Cette femme répond : « Du pain, et le pouvoir « de parler. — Du pain, répartit le Serviteur de Dieu, vous en aurez « tous les jours de votre vie. Quant à l'usage de la parole, vous ne « sauriez l'obtenir, car c'est pour votre bien que Dieu vous en a privé. « Si vous pouviez parler, vous en useriez avec tant d'intempérance, « que la vie de l'âme et la vie du corps vous seraient enlevées l'une et « l'autre. Ne cessez donc de louer Dieu dans votre cœur, et gardez- « vous de lui demander ce qu'il vous refuserait à bon droit. » Cette femme répond : « Père saint, je ferai selon votre conseil, » et à l'instant elle redevient muette, pour rester en cet état jusqu'à sa mort qui eut lieu sept ans après.

Du royaume de Valence, Vincent passa dans la Castille qui l'occupa toute l'année 1411 et une partie de l'année 1412.

A Ayllon, comme il prêchait devant la cour de Castille, une lettre de Benoît XIII vint l'avertir que les Etats d'Aragon, de Catalogne et de Valence, ayant résolu de confier à un arbitrage le soin de décider à qui devait appartenir la couronne, on l'avait élu pour être un des juges. Vincent se rendit donc à Caspe, pour examiner, de concert avec les autres arbitres, les droits des divers prétendants. Après un mois d'études préalables, on en vint à voter le 24 juin 1412. Les juges, au nombre de neuf, comprenaient parmi eux l'archevêque de Tarragone, l'évêque d'Huesca, Boniface Ferrier, général des Chartreux, et d'autres personnages importants. Néanmoins, par honneur pour le Saint, ils le prièrent d'exprimer le premier, son sentiment. Vincent se prononça en faveur de Ferdinand, infant de Castille, et son élection triompha par l'adjonction de cinq autres suffrages. Restait à proclamer le résultat du scrutin. Une estrade magnifique, ornée de tapisseries, fut dressée devant la grande porte de l'église de Caspe. L'évêque d'Huesca célébra solennellement la Messe en présence de Benoît XIII et d'une foule immense. Puis Vincent, après un discours, lut enfin la sentence des juges, qui décernait la couronne d'Aragon à l'infant de Castille, don Ferdinand. Aussitôt, le peuple

éclata en transports de joie, et le *Te Deum* retentit pour remercier Dieu d'un si heureux événement qui mettait fin aux troubles de l'Espagne.

Après avoir travaillé à la pacification de sa patrie, Vincent reprit le cours de ses glorieuses prédications, portant la parole de Dieu d'une ville à l'autre, tantôt dans le royaume de Valence, tantôt en Aragon ou en Catalogne. Le 25 août 1413, il se trouvait à Barcelone, d'où il s'embarqua le 1^{er} septembre, pour se rendre dans les îles Baléares. Il n'en revint que le 22 février de l'année suivante, rappelé à Tortose par Benoît XIII et le roi Ferdinand, qui désiraient l'opposer aux Juifs.

XI. — Tous ces voyages de l'illustre Prêcheur étaient comme une promenade triomphale à travers le monde. A son entrée dans chaque ville, le peuple, la noblesse, le clergé, les communautés religieuses, se pressaient au-devant de lui en chantant des hymnes et l'accueillaient comme un des Apôtres du Christ. Longtemps il se défendit contre de tels honneurs. Mais remarquant que ses efforts ne servaient à rien, et que d'ailleurs ces sortes de démonstrations préparaient à la mission en frappant les esprits, il finit par laisser faire. Du reste, rien pour la vanité. Ne voyant que Dieu, il rapportait tout à sa gloire.

Et quel contraste avec la magnificence de son cortège ! Les gentilshommes venus à sa rencontre étaient portés par des coursiers superbes. Lui, monté sur sa pauvre ânesse, s'avancait humblement au milieu de cette splendide escorte, les yeux levés au ciel ou abaissés vers la terre. S'il entrait à pied dans une ville, la vénération populaire manquait de lui devenir fatale. Qui pouvait le toucher ou lui parler s'estimait bien heureux. Tel était l'empressement à lui baiser les mains, qu'il fallait l'enfermer dans un grand cercle de bois, pour empêcher qu'on ne l'étouffât.

Le concours à ses prédications n'était pas moins remarquable. Non seulement les artisans, les professeurs et les gens de tout métier interrompaient leurs occupations ; mais on pouvait à peine retenir au logis les malades eux-mêmes.

Vincent avait reçu de la nature une voix extrêmement vibrante, dont il se servait à son gré, à n'importe quel diapason. Son éloquence incomparable était encore rehaussée par l'éclat de son langage et le caractère terriblement grave des vérités qu'il annonçait. Ses paroles tombaient comme des traits de feu sur l'auditoire qui croyait entendre un Ange plutôt qu'un homme. Il fut, du reste, accordé à

beaucoup de personnes de voir souvent les Anges de Dieu descendre auprès de lui sous forme humaine pendant qu'il prêchait. « On a recueilli ses sermons en plusieurs volumes, dit le P. Ranzano, et les prédicateurs de notre temps en tirent un grand profit. Mais les anciens auditeurs de Vincent, qui lisent maintenant ces recueils, déclarent y retrouver à peine l'ombre des puissantes exhortations du Serviteur de Dieu (1). »

En reprenant les vices, il se montrait si terrible, que très souvent les pécheurs, sous le coup de l'impression, tombaient à genoux devant l'assistance, pour confesser à haute voix des fautes énormes et demander pardon en pleurant. Cependant, une telle douceur tempérait ses reproches, qu'après l'avoir entendu une fois, on désirait ardemment l'entendre encore. Et impossible de l'écouter sans une profonde émotion. Surtout quand il parlait du Jugement dernier, de la Passion de Notre-Seigneur ou des supplices de l'enfer, lui-même se mettait à pleurer avec tout son auditoire et de longs silences interrompaient le sermon pour laisser aux larmes le temps de couler.

Le Jugement dernier et toutes les vérités qui s'y rapportent étaient le thème ordinaire de ses prédications. A Fribourg, quatre fois sur cinq ! A Montpellier, cinq fois sur neuf ! Notre-Seigneur le lui avait commandé à Avignon, en l'instituant son Légat : « Je veux, disait-il, que tu annonces au peuple la venue prochaine de la fin du monde et du jugement général (2). »

Non content d'obéir à cet ordre, et de rappeler aux hommes les redoutables arrêts de la justice divine, Vincent alla jusqu'à proclamer publiquement que sa mission avait été prédite dans la sainte Ecriture. Il prêchait un jour à Salamanque sur le Jugement dernier. Un peuple innombrable l'entourait. Il parla de l'Ange que S. Jean, dans son Apocalypse, vit en esprit, volant dans les airs, et disant à haute voix à tous les peuples, à toutes les langues, à toutes les tribus du monde : « Craignez Dieu et honorez-le, parce que l'heure de son jugement approche (3). » Puis il ajouta : « Cet Ange, prophétisé par saint

(1) *Act. SS. Vita S. Vinc.* l. II, c. III.

(2) *Volo ut populis extremum iudicii diem cito adfuturum denunties. — Act. SS. Vita S. Vinc.*, l. II, c. I.

(3) *Vidi alterum angelum volantem per medium cœli, habentem evangelium æternum, ut evangelizaret sedentibus super terram et super omnem gentem et tribum et linguam et populum, dicens magna voce : Timete Dominum, et date illi honorem, quia venit hora iudicii ejus. — (Apoc. XIV).*

« Jean, c'est moi-même. » A ces mots, un murmure s'élève dans une partie de l'assemblée. Le Saint s'en aperçoit : « Calmez-vous, » dit-il, et ne vous scandalisez pas ; vous allez voir clairement si je suis l'Ange de l'Apocalypse. Allez à la porte Saint-Paul, vous y trouverez une femme morte. Amenez-la ici. » On court à la porte Saint-Paul et on y trouve effectivement le cadavre d'une femme qu'on conduisait au cimetière. On l'amène aux pieds de Vincent. L'auditoire gardait le plus profond silence. « Femme, s'écrie le Saint, au nom de Dieu, je t'ordonne de ressusciter ! » Au même instant, cette femme revenue de la mort à la vie, se dresse debout, aux yeux de tout le peuple épouvanté. « Maintenant que tu peux parler, continue le Saint, dis si je suis ou non l'Ange de l'Apocalypse qui doit prêcher à tous le Jugement. — Oui, Père, répond cette femme, oui, vous êtes cet Ange. » Après avoir reçu ce témoignage, Vincent lui demande : « Aimez-vous mieux mourir maintenant ou continuer à vivre ? » Elle répartit qu'elle vivrait volontiers. « Vivez donc », lui dit le Saint. Elle vécut en effet plusieurs années, racontant à qui voulait l'entendre, le miracle de sa résurrection (1).

L'authenticité de ce fait extraordinaire, sans s'élever à un degré de certitude capable de défier absolument tous les efforts de la critique, est cependant suffisamment établie. Elle repose sur une tradition locale très ferme, et sur le témoignage presque unanime des historiens qui racontent le trait sans faire aucune réserve. Toutefois une difficulté s'offre à l'esprit. Vincent pouvait-il annoncer la consommation prochaine des siècles, quand nous voyons le monde subsister quatre-cent-cinquante ans après sa prédication, et nullement sur le point de disparaître, à en juger par les apparences ? Les auteurs répondent de différentes manières.

Au dire des uns, le serviteur de Dieu pouvait bien annoncer le jugement comme prochain. Il l'est en effet pour tous les hommes, puisque tous sont jugés un instant après leur mort. Explication peu satisfaisante ! Car Vincent n'entretenait pas ses auditeurs du jugement particulier, mais du jugement général, comme le prouvent ses fréquentes prédications sur l'Antechrist. Et loin de se borner à en parler abstractivement, il le faisait craindre comme devant avoir lieu bientôt, sans cependant déterminer aucune époque. Il faut donc trouver, sous peine de ne rien comprendre à la vie de saint Vincent,

(1) Bayle, *Vie de S. Vinc.*, p. 206.

pourquoi et en quel sens il annonçait la venue prochaine du jugement. Une solution meilleure que la précédente consiste à voir dans la prédication de Vincent une prophétie comminatoire semblable à celle de Jonas par rapport à Ninive. Le monde était alors plongé dans un état de perversion, qui appelait le courroux de Dieu et la destruction. Mais, à la voix de Vincent, il fit pénitence, et la fin du monde fut encore retardée.

Tout en admettant cette explication, qu'il nous soit permis d'en proposer une autre, et de prétendre que saint Vincent Ferrer est un de ces messagers, par lesquels le Souverain Juge fera annoncer sa venue longtemps d'avance et à diverses époques. Telle a été la conduite du Verbe de Dieu dans l'économie de son Incarnation. De même qu'un roi n'entre dans une ville, qu'après s'être fait précéder par une longue file de serviteurs chargés de préparer les habitants à sa réception, ainsi Notre-Seigneur envoya les prophètes à Israël, avant d'apparaître lui-même. Ils marchaient devant sa face, et parlant du temps, non pas suivant que l'estiment des créatures dont la vie moyenne n'atteint pas un demi siècle, mais à la balance de Celui qui tient l'éternité entre ses mains et pour qui mille ans sont comme un jour, ils présentaient comme prochain un avènement encore très éloigné. A plus de 800 ans de distance, Amos faisant allusion au grand mystère du Verbe Incarné, s'écriait : « Voici venir le temps où les montagnes distilleront « la Douceur (1). » Isaïe à son tour disait : « Voici qu'il viendra « en toute hâte (2); » et huit siècles nous séparaient de Bethléem. « Voici venir le jour où je susciterai à David un rejeton saint (3); » disait Jérémie, et il prophétisait 628 ans avant l'ère chrétienne. « Le « temps de sa venue est proche », s'écriait Ezéchiel (4), et il fallut attendre encore 600 ans. « Il viendra, et sans tarder », ajoutait le prophète Habacuc (5), et il parlait 600 ans avant que les Anges n'entonnassent le *Gloria in excelsis*. Aggée disait aussi (6) : « Encore un peu, et le Désiré viendra » ; ce peu représentait 520 ans.

(1) Ecce dies veniunt... et stillabunt montes dulcedinem (ix, 13).

(2) Ecce festinus velociter veniet (v, 26). Prope est ut veniat tempus ejus et dies ejus non elongabuntur (xiv, 1).

(3) Ecce dies veniunt, et suscitabo David germen justum. (xxiii, 5).

(4) Prope est enim ut veniat (xxxvi, 8).

(5) Veniens veniet, et non tardabit (ii, 3).

(6) Adhuc unum modicum est... et veniet Desideratus (ii, 7, 8).

Enfin Malachie s'écriait (1) : « Voilà qu'il vient, » et il devait mettre 400 ans pour arriver.

Ces exemples suffisent à montrer que Dieu pourrait donner à des hommes apostoliques la mission spéciale de jeter dans le monde, de longs siècles auparavant, ce cri d'alarme : l'heure du jugement est proche, *Venit hora judicii ejus*. Le fera-t-il ? Des précurseurs l'ont précédé pour son premier avènement : pourquoi n'en serait-il pas de même au second ? Du reste l'Écriture tranche la question. Outre les deux témoins, Elie et Hénoc, qui paraîtront sur la fin des temps, il est aussi fait mention, au chapitre quatorzième de l'Apocalypse, de trois Anges qui seront simplement d'insignes prédicateurs, suivant l'opinion commune des interprètes (2). Le premier de ces trois Anges est celui sous les traits duquel le prophète de Pathmos désigna saint Vincent Ferrier, au propre témoignage de celui-ci (3). Or cet Ange qui annonce le jugement doit en être encore éloigné, puisqu'il est suivi de deux autres Anges qui viendront, le texte sacré l'affirme en termes formels, non simultanément, mais l'un après l'autre. Et rien ne prouve que ces trois Anges, ces hommes suscités d'en-haut, n'accompliront pas leur mission à plusieurs siècles d'intervalle. Non seulement rien ne le prouve, mais on se persuade facilement le contraire. Car une lente exécution des desseins de la Providence semble mieux en harmonie avec l'infinie Majesté de Dieu.

La longueur du temps écoulé depuis saint Vincent n'empêche donc pas de voir en lui un véritable Précurseur du Juge suprême et l'un de ces Anges montrés au disciple bien-aimé dans l'Apocalypse. Sa parole a retenti au milieu du monde comme un premier coup de trompette, destiné à prévenir les hommes de l'approche du dénouement final. D'autres avertissements succéderont aux temps marqués par Dieu, jusqu'au jour où se produira l'immense catas-

(1) Ecce venit (III, 1).

(2) Cfr. Cornel. a Lap. — Le mot Ange, d'après son étymologie grecque, a seulement le sens de messenger.

(3) M. Michel, auteur d'un traité fort estimable sur l'Apocalypse, identifie ces trois Anges avec ceux que saint Jean désigne aux chapitres neuvième et onzième sous le nom de cinquième Ange, de sixième Ange et de septième Ange ; et pour lui, le cinquième Ange ne serait autre que saint Vincent Ferrier. — Cf. M. J. Michel *La Révélation de saint Jean*, p. 211 et 291.

trophe qui placera le genre humain tout entier en présence de son Juge.

XII. — Après avoir répondu à une objection, est-il besoin de faire observer avec quelle perfection le signalement donné par l'Ecriture s'applique à notre Saint? Il évangélisa une multitude de peuples et de tribus, et l'objet général de sa prédication fut, à la lettre, le texte que saint Jean met dans la bouche de son Ange. Aussi n'eût-il pas fait le miracle de Salamanque, qu'il serait encore raisonnable de croire la prophétie réalisée en sa personne; et c'est à bon droit que saint Louis Bertrand et d'autres auteurs graves entendent ce passage de l'Apocalypse au sens littéral de saint Vincent Ferrer. Opinion tellement répandue que ce grand Serviteur de Dieu est communément représenté sous les traits d'un Ange, une trompette à la main (1).

Les murmures qui avaient éclaté à Salamanque, quand Vincent s'était proclamé l'Ange de l'Apocalypse, ne tardèrent pas à s'élever jusqu'aux oreilles de Benoît XIII, qui donna ordre à Vincent d'expliquer au juste ce qu'il prêchait relativement à la fin du monde. Le Saint lui écrivit d'Alcaniz, le 27 juillet 1412, une lettre longue et intéressante. « Dans mes sermons, disait-il, j'ai coutume de développer quatre conclusions touchant l'Antechrist et la fin du monde :

« La première, que l'Antechrist viendra tout à fait dans les derniers jours; la deuxième, qu'avant la naissance de l'Antechrist, le temps où il doit venir est généralement inconnu aux hommes, mais qu'après sa naissance, il est expédient et nécessaire que personne ne l'ignore. » Quant à cette parole : « Il ne vous appartient pas de connaître les » temps (2), » Vincent expose qu'elle ne s'adresse pas à tous les hommes, mais seulement aux fidèles de la primitive Eglise, qui ne

(1) Outre saint Louis Bertrand, on peut encore mentionner les Maîtres en théologie Ildephonse Giron, Gonzalve d'Arriaga, Gilles Godoy, cités par Teoli (*Ist. di san Vincenzo*, l. 1, tr. III, cap. XIX); Michel et tous les historiens du Saint. Les Leçons du Bréviaire romain rendent aussi hommage à la mission divine de saint Vincent, et dans des termes qui rappellent ceux de l'Apocalypse : *Electus (fuit) a Deo, ut monita salutis in omnes gentes, tribus et linguas diffunderet et extremi tremendique judicii diem appropinquare ostenderet*. Enfin, les Frères-Prêcheurs récitent à l'Épître de la Messe propre approuvée par le Saint-Siège pour leur liturgie particulière le texte même de l'Apocalypse que Vincent disait réalisé dans sa personne.

(2) Non est vestrum nosse tempora vel momenta.

devant pas voir les derniers combats, n'avaient pas besoin d'en connaître l'époque.

La troisième conclusion était que l'Antechrist et la fin du monde devaient venir, il y a près de cent ans, mais que la Sainte-Vierge ayant obtenu d'envoyer saint Dominique et saint François, Notre-Seigneur avait encore accordé un délai.

La quatrième conclusion affirmait que l'Antechrist et la fin du monde viendront prochainement, très prochainement et sous bref délai, « *cito et bene cito et valde breviter.* »

Entre autres preuves de cette assertion catégorique, Vincent raconte à Benoît XIII la révélation dont il fut honoré jadis par Notre-Seigneur; et comme à Salamanque, il se proclame ouvertement l'un des Anges prédits dans l'Apocalypse, et se compare même à Moïse et à saint Jean-Baptiste. Voici cet important passage de sa lettre :

« La même conclusion ressort d'une révélation, pour moi très certaine, faite à un religieux, il y a plus de quinze ans. (S. Vincent parle de lui-même sous une tierce personne.) Ce religieux, gravement malade, demandait à Dieu sa guérison, afin de pouvoir annoncer la sainte parole, comme il avait coutume, avec ardeur et fréquemment. Pendant sa prière, saisi d'un sommeil extatique, il aperçut S. Dominique et S. François, qui se tenaient prosternés devant Jésus et lui adressaient de très ferventes supplications. Enfin Jésus descendit accompagné de ces mêmes Saints, et s'approcha du lit où gisait le malade. Alors, lui touchant la joue de sa main très sainte, comme pour le caresser, il lui imprima avec évidence dans l'esprit qu'il l'envoyait prêcher à travers le monde comme un Apôtre, et que, par miséricorde, pour offrir aux hommes le temps de se convertir, il attendrait sa prédication, avant de laisser venir l'Antechrist.

« Au contact de la main de Jésus, ce religieux fut immédiatement rendu à une parfaite santé, et maintenant il remplit avec zèle la Légation apostolique reçue d'en haut. Pour mieux accréditer son ambassadeur, Notre-Seigneur lui a non seulement donné la grâce des miracles comme à Moïse, mais encore l'autorité des divines Ecritures, comme à Jean-Baptiste. Il en avait fort besoin, soit à cause du caractère difficile de la mission qu'on lui confiait, soit à cause du peu de valeur de son propre témoignage. Aussi plusieurs n'hésitent pas à reconnaître en lui le premier de ces trois prédicateurs qui doivent être envoyés avant le jugement, comme le rapporte l'Apocalypse au

chapitre quatorzième, celui dont S. Jean disait : « Je vis un autre Ange volant au milieu du ciel et criant d'une voix forte : *Craignez Dieu, car l'heure de son jugement est proche.* »

En déclarant avoir pour lui l'autorité des divines Ecritures comme saint Jean-Baptiste, Vincent veut simplement affirmer que sa mission fut prophétisée longtemps d'avance comme autrefois celle du Précurseur. Malachie par exemple avait dit de ce dernier : « Voici que j'envoie mon Ange, qui préparera la voie devant ma face (1). » Cet immense honneur d'être signalé dans l'Ecriture par l'Esprit-Saint, Vincent déclare l'avoir également reçu ; ce qu'il explique, en disant qu'on reconnaît en sa personne un des Anges de l'Apocalypse.

Vincent au terme de sa lettre avoue à Benoît XIII qu'il prêche en toute assurance et comme certaine la proximité de la fin du monde, et il insinue clairement que cette doctrine ne saurait être fausse, puisqu'elle était revêtue par Dieu du sceau des miracles (2).

Aujourd'hui cependant, après quatre siècles écoulés, il est manifeste que cette prédication sur l'approche du jugement ne pouvait être vraie que dans le sens où Isaïe disait, huit cents ans avant, la naissance de Jésus : « *Ecce festinus velociter veniet* (3).

Ranzano rapporte (4) que cette fameuse lettre où se lisent des assertions si extraordinaires, n'encourut aucun blâme de la part de Benoît, et qu'on n'y trouva même rien à reprendre. Le Saint continua donc comme auparavant à frapper les peuples d'une terreur salutaire par l'annonce du jugement dernier.

XIII. — Les fruits de cet admirable apostolat furent immenses. On eût dit une conversion générale de tout le peuple chrétien. Aussi longtemps que le Serviteur de Dieu restait dans un endroit, et encore longtemps après, plus de parjures, plus de blasphèmes, plus de scandales ! Tels étaient le repentir universel, le goût pour la piété, la gravité et la convenance des vêtements, la modération dans les repas, que les hommes qui suivaient ce changement d'un œil attentif se

(1) Chap. III, 1.

(2) *Prædictam conclusionem, quæ dicit, quod cito et bene cito et valde breviter erunt tempus Antichristi et finis mundi, certitudinaliter et secure predico, ubique Domino cooperante et sermonem confirmante sequentibus signis.*

(3) Is. V, 26.

(4) *Act. SS., Vita S. Vinc.*, I, II, c. I.

croyaient revenus aux temps apostoliques. Plus de cent mille chrétiens croupissant dans le vice furent ramenés à une vie sainte. Quant aux pécheurs scandaleux, femmes de mauvaise vie, voleurs, assassins, pirates, usuriers, blasphémateurs, on en compta jusqu'à quarante mille qui entrèrent dans la compagnie de Vincent pour faire pénitence publique. Dire ensuite avec quelle merveilleuse efficacité sa parole savait éteindre les haines et faire pardonner les injures, impossible.

Du reste toutes les villes, tous les peuples au milieu desquels il passa, rendent témoignage à cet égard. Trouvait-il dans une cité les habitants en proie à la discorde, quand il en partait, tout était pacifié. Des hommes aigris depuis nombre d'années et altérés de vengeance, à cause du meurtre de parents ou d'amis, renonçaient tout à coup à leurs plus profondes rancunes. Au milieu d'un sermon quelquefois, touchés, attendris jusqu'aux larmes, ils se levaient et proclamaient à haute voix devant tout l'auditoire leur résolution de tout pardonner.

Non content d'arracher les âmes au joug diabolique, Vincent tâchait de les pousser dans les voies de la perfection. Sur son conseil, beaucoup de nobles et de riches distribuèrent leur fortune aux pauvres, pour suivre dans la pauvreté l'humble Serviteur du Christ. Des prêtres, en grand nombre, abandonnant de gros bénéfices, entrèrent dans les couvents ou s'attachèrent aux pas de Vincent. Des femmes, quelquefois d'illustre famille, s'enflammèrent aussi d'ardeur, aux prédications du Saint, pour les nobles et généreux renoncements de l'abnégation religieuse.

Après tant de résultats magnifiques, Ranzano signale encore comme un fruit du passage de Vincent la construction de beaucoup de monastères, d'églises et de ponts, entreprise à son instigation.

La grâce qui coulait à flots des lèvres du saint prédicateur franchit les frontières de la chrétienté, pour envahir même les âmes infidèles. Une multitude de Juifs et de Mahométans furent entraînés par la force de ce mouvement de conversion, qui passait alors sur le monde. Plein de compassion pour l'aveuglement des ennemis de la foi, Vincent s'employa de toutes ses forces à leur ouvrir les yeux. En quelque lieu qu'il se rendît, s'il y avait des Juifs, il les faisait venir à ses sermons, recourant même, en cas de besoin, à l'autorité des princes; et, afin que personne ne les molestât, il leur réservait dans l'auditoire un lieu à part, non loin de la chaire. Mais sa

réputation était si éclatante que les Juifs venaient ordinairement d'eux-mêmes, quelquefois poussés par une inspiration miraculeuse.

Un jour, à Tortose, le saint monte en chaire; mais au lieu de commencer immédiatement comme d'habitude, il reste silencieux, à la grande stupéfaction du peuple. Enfin Vincent s'écrie : « Mes « Frères, ne soyez pas surpris. J'attends la grâce de Dieu, qui nous « sera bientôt envoyée du ciel. Vous verrez accourir à cette prédication des hommes, dont la venue nous sera très agréable, et je « vous prie de les accueillir avec tant d'urbanité, qu'ils trouvent « aussitôt des places en arrivant. » A peine avait-il parlé, que tous les Juifs de la ville débouchent par les rues, disant qu'ils voulaient entendre ce jour-là le sermon de Vincent. Les chrétiens, on le comprend, les reçoivent avec beaucoup de joie et leur cèdent un lieu honorable. Avant de commencer, le saint demande aux Juifs qui les a fait venir. Ils répondent qu'ils ont tous pris cette résolution spontanément et comme inspirés de Dieu. C'était de bon augure. L'apôtre entama son sujet, et Notre-Seigneur répandit une telle grâce sur ses paroles, que la plupart des Juifs embrassèrent aussitôt la foi chrétienne.

Un autre jour, un Juif, très habile docteur dans sa nation, voulait entendre Vincent, sans être vu. Il se transporte chez un chrétien, son ami, dont la maison était précisément située derrière l'endroit d'où parlait le Serviteur de Dieu. A l'heure du sermon, il se tient à son poste et écoute d'abord avec attention; mais bientôt le sommeil s'empare de lui; il s'endort. Vincent connut tout cela par révélation. Un moment, comme il citait une sentence des Livres saints, qui prouvait contre les enfants d'Abraham, il renforce sa voix et se met à interpeller son auditeur endormi : « O Juif, qui dors « derrière moi, s'écrie-t-il, et qui es venu en secret écouter ma « doctrine, réveille-toi; examine donc ces paroles de l'Ecriture et « vois comment elles accusent la perfidie du peuple qui renia Jésus « de Nazareth. » Réveillé aux premiers mots de l'apostrophe, le docteur en Israel fut d'abord stupéfait de voir que le saint l'avait découvert au fond de sa cachette; mais son admiration s'accrut encore, quand il l'entendit exposer l'Ecriture avec tant d'abondance, de lumière et de vérité. Entièrement changé, il voulut recevoir aussitôt le baptême, et son exemple entraîna beaucoup d'autres conversions.

Le ministère de Vincent remporta d'incroyables succès au milieu

de cette race déicide qui pullulait en Espagne. En beaucoup de cités, comme à Murcie et à Medina del Campo, tous renoncèrent à leur superstition. A Murcie, les rabbins, en devenant chrétiens, se trouvaient privés de ressources ; la ville, aux instances du saint, pourvut à leurs premiers besoins. A Darroca, après un seul sermon, cent-dix Juifs sollicitent le baptême. A Tolède, au milieu d'un sermon qu'il adressait aux chrétiens, Vincent est tout à coup saisi d'un saint transport : « Est-il possible, s'écrie-t-il, de supporter en cette ville « de malheureux infidèles qui offensent Dieu par leurs cérémonies ? « Allons à la synagogue ! » Suivi de son auditoire, il se rend, le crucifix en main, au temple des Juifs, qui, ne pouvant résister à l'éloquence divine de ses paroles, se convertissent presque tous et laissent immédiatement changer leur synagogue en église catholique.

A Salamanque, profitant d'un moment où ils sont tous rassemblés, il pénètre au milieu d'eux, le crucifix à la main. D'abord grand tumulte ! Mais il l'apaise en déclarant qu'il vient parler d'une affaire importante. Il commence à les entretenir du salut de leurs âmes et de la nécessité de croire à Jésus. Pendant qu'il leur explique la gloire du divin Maître, voici que tous voient apparaître sur leurs vêtements des croix miraculeuses. Convaincus par ce prodige de la vérité du christianisme, ils demandent le baptême, et leur synagogue convertie en église est placée sous le vocable de la Vraie Croix.

A Tortose, Benoît XIII avait ouvert de grandes conférences entre les plus fameux rabbins et des docteurs catholiques. Vincent vint y prendre part et à sa voix trois mille infidèles entrèrent dans le giron de l'Eglise. Ranzano estime à vingt-cinq mille le nombre total de ceux qui renoncèrent au judaïsme. Chiffre déjà considérable, mais bien au-dessous de la vérité, à entendre les rabbins eux-mêmes qui fixent les conversions à plus de deux cent mille.

Pour les autres Juifs restés obstinés dans leur superstition, Vincent obtint des rois de Castille et d'Aragon qu'ils fussent obligés de porter sur leurs vêtements un signe distinctif, et d'habiter dans les villes à l'écart des chrétiens. C'est aussi à sa sollicitation que Benoît XIII et Ferdinand publièrent à Valence en 1415, le premier une bulle, le second une ordonnance, pour proscrire le Talmud (1).

En même temps que les Juifs, le Saint attira beaucoup de Mahométans à la connaissance et à l'amour du vrai Dieu. Les uns en

(1) Bibl. d'Avignon, ms. LXXX de Cambis.

comptent huit mille, d'autres dix-huit mille, d'autres trente mille. Au bruit des merveilles de cet admirable apostolat, et surtout de la conversion d'un grand nombre de ses coreligionnaires, le roi de Grenade lui-même envoya des messagers à Vincent, pour l'inviter à passer dans ses Etats. Il promettait de le laisser prêcher en toute liberté. Le Saint ne se fit pas prier. Avec la permission de Benoît XIII, il se rendit auprès du roi et prononça trois sermons en sa présence. Tout allait bien ; les Maures prêtaient aux paroles de l'apôtre une attention extraordinaire. Déjà une grande multitude de personnes se montraient disposées à recevoir le baptême, lorsque plusieurs des principaux seigneurs conseillèrent au monarque de chasser le prédicateur chrétien, en lui faisant comprendre qu'il y allait de sa couronne. Le prince n'osa pas résister, et Vincent fut contraint de se retirer du royaume.

XIV. — Toutes ces missions si prodigieusement fécondes en fruits de salut conduisirent notre Saint au commencement de l'année 1415. A cette époque, il fit un rapide voyage en Italie, pour visiter le tombeau de saint Dominique et évangéliser la ville de Bologne. Au mois d'avril de cette même année, il était déjà de retour en Espagne.

Une affaire de la plus haute importance allait attirer sa sollicitude. Plus que jamais, les esprits, fatigués de toutes les secousses du schisme, soupiraient après la fin de tant de divisions malheureuses. Le Concile de Constance, réuni par Jean XXIII au mois de novembre 1414, y travaillait avec énergie. Le 29 mai 1415, il avait déposé du souverain Pontificat ce même Jean XXIII, qui souscrivit à sa déchéance. Le 4 juillet suivant, il avait reçu l'abdication pleinement volontaire du vrai Pape, Grégoire XII. Il ne restait plus, pour rendre enfin la paix à l'Eglise, qu'à obtenir la démission de Benoît XIII. L'empereur Sigismond se chargea d'aller en Espagne la demander à ce Pontife, et le Concile lui donna douze prélats pour l'accompagner.

Depuis longtemps déjà, saint Vincent conseillait à Benoît de faire le sacrifice de sa dignité dans l'intérêt général de l'Eglise. Ne parvenant pas à le décider, il le conjura du moins de réunir en congrès les évêques et les savants théologiens de son obédience, pour mettre avec eux l'affaire en délibération (1). Benoît y consentit et convoqua une grande assemblée à Perpignan. Lui et Ferdinand, roi d'Aragon,

(1) Act. SS. *Vita S. Vinc.* I, II, c. 1.

arrivèrent en cette ville à la fin du mois d'août ; l'empereur Sigismond les y rejoignit le 19 septembre. Les pourparlers commencèrent, pour se continuer durant plusieurs mois. Mais plus ils se poursuivirent, plus se manifesta l'invincible opiniâtreté de Benoît. L'obstiné vieillard était bien décidé à ne jamais se démettre, d'autant plus décidé, que ses deux concurrents ayant maintenant déposé la tiare, il espérait être seul reconnu pour le Pape. L'empereur, voyant les choses traîner en longueur, finit par s'impatier et se retira à Narbonne. Le roi d'Aragon était dans un extrême embarras. Continuer à vivre sous l'obéissance de Benoît, ne serait-ce pas éterniser le schisme ? Rompre avec celui que l'Espagne tenait pour le Pontife légitime, le pouvait-on ? C'est alors que le prince se tourna vers S. Vincent Ferrier, attendant son conseil pour prendre une détermination.

Vincent était toujours demeuré très fidèle à Benoît XIII. Maître du sacré Palais, il l'avait défendu vaillamment, nous l'avons vu. Devenu apôtre et légat de Jésus-Christ, il s'était d'abord abstenu de parler en sa faveur. Mais en 1409, quand le conciliabule de Pise eût encore embrouillé la situation en créant un troisième pape, il était sorti de sa réserve et avait prêché ouvertement qu'il fallait obéir à Benoît comme au seul pape légitime (1). Durant ses prédications en Espagne, on l'avait vu garder à l'égard de ce Pontife des rapports de profonde soumission, et en 1412, dans sa lettre sur l'Antechrist, il le proclamait encore le véritable Vicaire de Jésus-Christ. Enfin, si l'Aragon ne s'était jamais séparé de Benoît comme la France et la Castille, c'est que Vincent avait toujours été le conseiller et l'ami intime de ses rois.

Après un tel passé, le Saint pouvait-il maintenant méconnaître Benoît et entraîner l'Espagne dans une rupture définitive ? Nous ignorons comment cette question fut débattue dans son âme ; mais quand Ferdinand l'interrogea, il lui répondit sans hésiter, d'en finir avec l'orgueilleux Pontife. Dès ce moment, le schisme était terminé. Les rois de Castille et de Navarre adhérèrent au décret préparé par Ferdinand, et la soustraction d'obédience fut enfin solennellement proclamée par Vincent lui-même, le jour de l'Epiphanie, 6 janvier 1416.

Le Concile de Constance laissa éclater ses transports d'allégresse à la nouvelle d'un si heureux événement, et Gerson, dans une lettre célèbre, en attribua toute la gloire à saint Vincent, assurant que

(1) Boniface Ferrier, frère du Saint, l'affirme positivement dans son traité pour la défense de Benoît XIII. — Cf. D. Martène, *Thes. anecd.* t. II, p. 1526.

sans lui on ne fût jamais arrivé à un tel résultat. L'Espagne ne tarda pas à envoyer au Concile ses représentants, et l'élection du Pape Martin V qui eut lieu le 11 novembre 1417, réunit enfin tous les enfants de l'Eglise sous la houlette d'un seul et même pasteur.

Après le congrès de Perpignan, Vincent retourna en Espagne pour porter les peuples à se soumettre au décret de soustraction de l'obédience de Benoît; mais un jour, se trouvant à Sarragosse, il lui fut donné de voir en esprit sainte Colette. Ecoutons le récit de sœur Perrine, compagne assidue de la Sainte durant de longues années. « J'ay ouy moi estant au couvent de Pouligny que mon bon frère Père Henry disait que M^r saint Vincent, lui vivant noble docteur et prescheur très renommé, édoncques estans en Aragon eust cognoissance par la grâce de Nostre-Seigneur entre les saintes révélations qu'il avait en son esprit, de nostre glorieuse mère, comment il la veit agenouillée humblement devant la souveraine Majesté divine, moult dévotement priant et fervemment pour les péchiés offenses et deffaultes du poure peuple, à laquelle Nostre-Seigneur dist : Fille, que veulx-tu que je leur faische? Tous les jours, je suis injurié et vitupérez je suis destranchié par eux, pièche à pièche, sans cesser plus mesme que on ne despièche la char aux maisiaux (boucheries) en moy renoiant et blasphemant et trespasant mes commendements. Pour ceste cognoissance et vision de saint Vincent, que Dieu par sa grâce veult reveler au dict docteur, à présent saint et glorieux en paradis, de nostre dicte glorieuse mère, il se transporta du dict roialme d'Aragon et vint par deça pour la visiter personnellement. » Suivant un autre historien (1), il écrivit de Sarragosse à la Bienheureuse qu'il allait se rendre à Besançon pour conférer avec elle des affaires de l'Eglise et du schisme, selon l'ordre qu'il en avait reçu d'en haut; que son voyage serait long, mais qu'il lui écrirait de nouveau en temps opportun pour l'avertir de son arrivée prochaine.

Voir sainte Colette et prêcher en se dirigeant vers la Franche-Comté, telle est la véritable raison qui ramène le Saint en France, en 1416, et non pas, comme l'ont pensé quelques auteurs, l'intention d'aller au Concile de Constance. Il est vrai, les Pères lui envoyèrent une lettre de convocation particulière; l'empereur Sigismond et le roi d'Aragon y joignirent même leurs instances à plusieurs reprises; mais Vincent n'en fit rien, il se sentait appelé ailleurs.

(1) De Saint-Laurent, *Vie de sainte Colette*.

Dieu, qui aime la France, lui réservait les trois dernières années de l'Ange de l'Apocalypse, avec les suprêmes accents de cette voix puissante qui portait avec elle grâce, lumière et salut. Dans tous les lieux où le conduisit la Providence, sa prédication fut marquée plus encore qu'auparavant par des conversions innombrables, des prodiges ou des évènements d'une nature surprenante. A Toulouse où il arriva le vendredi avant le dimanche des Rameaux, il resta près d'un mois. Sa parole bouleversa toute la cité. On eût dit que le jour du jugement était proche. Chacun semblait avoir oublié ses intérêts, sa famille, ses affaires, pour ne songer qu'au salut de son âme. Ecoles, tribunaux, magasins, tout se ferma. Des boutiques d'un nouveau genre s'ouvrirent cependant, où l'on vendit en abondance des cilices, des haïres, des disciplines et autres objets de pénitence peu recherchés jusqu'alors. A l'issue des sermons, la foule s'en allait les yeux mouillés de larmes, se frappant la poitrine et s'écriant : Seigneur, ayez pitié de nous.

Le dimanche des Rameaux, dans l'église métropolitaine de Saint-Etienne, Vincent prêcha sur ce texte : « *Surgite, mortui, et venite ad judicium* ; levez-vous, morts, et venez au jugement. » Il parla avec tant de véhémence, il inspira un tel effroi, que tous les fidèles commencèrent à trembler comme s'ils eussent entendu la trompette du jugement dernier. Quand il leur intima l'ordre de comparaître devant le tribunal du Souverain Juge, sa voix fut si terrible, que l'auditoire tout entier tomba à genoux en s'écriant : « Miséricorde ! miséricorde ! »

La cathédrale ne pouvait contenir la foule des auditeurs, le Saint continua ses prédications sur la place qui devint, dit un historien, comme une vallée de Josaphat, où tout le peuple attendait, silencieux et saisi d'épouvante, l'apôtre qui devait lui annoncer le jugement de Dieu (1).

XV. — Parti de Toulouse le 3 mai 1416, il passa ensuite à Muret, Carmaing, Castres, Albi, Gaillac et Cordes. Le 17 juin il arriva à Najac, au milieu des acclamations du peuple qui criait : « Noël ! Noël ! » il est venu celui que nous désirions tant ! » Le soir du même jour, il sonna la Compassion ; toute sa compagnie accourut grossie par la foule. Le directeur des pénitents disposa l'assistance en deux groupes,

(1) Bayle, *Vie de S. Vinc.*

l'un formé par les hommes qui devaient se donner la discipline, l'autre formé par les femmes. On fit la procession autour de l'église avec une dévotion et un recueillement admirables. Personne qui ne poussât des sanglots. Cet exercice eut lieu tous les soirs pendant les cinq jours que dura la mission. Au sermon, Vincent était obligé de s'arrêter pour donner une libre expansion aux gémissements qui éclataient de tout côté. La terreur fut si grande en l'écoutant, que plusieurs des auditeurs s'évanouirent.

Après Najac, le Saint évangélisa Villefranche, Rodez, Milhau et le Puy. Ici, laissons la parole à un ancien auteur : « Le fameux prédicateur, S. Vincent Ferrier, se rendit au Puy, le 3 octobre l'an 1416, sur le vespre, accompagné de quatre-vingts ou cent hommes, tous vêtus en ermites, lesquels marchaient devant lui deux à deux. En tête de cette compagnie était porté l'étendard de la croix, guidon de cette dévotieuse troupe qui prit son logis au couvent des Jacopins, fort ample et capable. Le lendemain de son arrivée, fête de saint François, il fit dresser un eschaffaud au grand pré du Breuil (1), et à côté de ce théâtre, il éleva un autel encerné d'un petit parquet pour placer les chantres ; car, à peine célébrait-il jamais la Messe qu'elle ne fût haute et résonnante à divers chœurs. Ceux qui lui faisaient escorte, le suivaient partout, se disciplinaient et battaient avec des verges jusques au sang, exhortant de fait et de paroles les autres à faire de semblable, assurés que par telles expiations et pénitences les forfaits d'un chacun étaient pardonnés quant à la peine. Plusieurs prêtaient l'oreille et mettaient la main à la besogne, pour en faire autant qu'eux, mattant, par ce moyen, la chair qui avait offensé Dieu. Après ce combat de pénitence, ils montaient tous sanglants par ensemble sur les échaffauds, faisant porter devant eux une bannière où était l'image du Sauveur attaché de cordes à la colonne. Après avoir été fustigé, saint Vincent lors célébrait la Messe, en laquelle, avant que se communier, il faisait ruisseler tant de larmes de ses yeux, que les assistants pouvaient à peine contenir les leurs, se mettant à crier de telle piteuse sorte, qu'on eût dit que tout était perdu.

« Le sacrifice de la Messe parachevé, il prêchait au peuple avec tant de dévotion, ardeur de charité et piété, que non seulement ceux de la ville où il estait, accouraient, voire de dix, quinze et vingt lieues à la ronde :

(1) C'est maintenant la principale place du Puy.

« Il était fort aagé pour lors et cassé de vieillesse, et de fait il mourut deux ans après, 1418 (1419). Ce nonobstant, il avait la voix si bonne et si forte qu'en l'aage de trente ans; il ne la pouvait avoir meilleure ni plus pénétrante, jaçoit qu'il ne prit sa réfection qu'une fois le jour.

« Il feit quinze sermons au Puy, lesquels il tansait toute sorte de vices ; personne toutefois ne se formalisait de ses répréhensions salutaires ; l'on entendait plutôt des acclamations et louanges touchant ce qu'il avait dit. »

Après avoir prêché en beaucoup d'endroits de l'Auvergne et du Bourbonnais, Vincent parvint à Lyon le lundi-saint 5 avril 1417. On était allé le chercher à l'Arbresle. Quelques jours auparavant, comme il se trouvait à Corzieu, non loin de l'Arbresle, un envoyé Lyonnais, Aynard de Chaponay, lui avait apporté, de la part des conseillers, une lettre « contenant que la ville de Lion a entendu qu'il y doit venir « preschier, dont tous les habitans sont tous joyeux (1). » Le Saint demeura seize jours à Lyon, et prêcha cette fois, au pré d'Ainay, dont le mur d'enclos avait été abattu exprès et où les conseillers avaient fait élever un « chaffal » avec une chapelle en bois. La ville pourvut à sa subsistance et « bailla au régidour de sa compagnie, tant pour lui que pour ses gens, XXIII escuz (2). »

Au sortir de Lyon, Vincent tourna ses pas vers le nord et un mois après il entra à Mâcon accompagné de cent trente Dominicains. L'évêque Jean Christini, le chapitre, le clergé et une foule immense, allèrent le recevoir à la porte de la ville. Le pieux cortège fut conduit dans une prairie qu'on nomme encore le pré du Breuil où un échaffaud avait été dressé pour que le saint missionnaire fût facilement aperçu et entendu de la multitude qu'aucune église n'eût pu contenir. La mission dura huit jours et produisit de puissants effets sur les âmes.

Un procès-verbal, retrouvé dans les archives de la ville, fournit plusieurs détails intéressants :

« Le 23^e avril 1417, on donna prix fait à un ouvrier pour faire une « chapelle ou un échaffaud au pré du Breuil, où devait prêcher Frère « Vincent Ferrier, dominicain, qui devait arriver de Lyon à Mâcon. « En effet, il arriva le 4 mai suivant avec cent trente religieux de son

(1) Guigue, *Reg. consulaires*, au 28 mars 1416 (1417).

(2) *Reg.* au 17 avril 1417.

« ordre, en procession. Ce bon Frère Vincent Ferrier fut logé, avec
 « quatre de ses religieux, au couvent des Jacobins; trente furent
 « logés à l'archevêché, et le surplus chez les bourgeois de la ville.
 « Il dit sa messe au pré du Breuil le lendemain et y prêcha tous les
 « jours jusqu'au 13 du même mois; et pendant ce temps, toutes
 « sortes de gens de tout état se donnèrent dans ce pré, toutes les
 « nuits, la discipline jusqu'au sang; et par la ville, hommes, femmes
 « et enfants de sept à douze ans, pleuraient en criant : Miséricorde !

« Et après que Frère Vincent fût parti, on continua la discipline et
 « les processions les vendredis, samedis, dimanches et jours de fête ;
 « et tous, jusqu'aux petits enfants, récitaient le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*,
 « criant : Miséricorde !

« Le 22^e juin suivant, Frère Raphaël, dominicain, de la maison de
 « Frère Vincent, vint à Mâcon et prêcha dans l'église des Jacobins,
 « de son ordre, et sur la place du Prévôt, où assistèrent grand nombre
 « de gens de la ville et d'étrangers (1). »

De Mâcon, Vincent se dirigea vers la Franche-Comté, en évangélisant sur son passage Bourg, Tournus, Rochefort sur le Doubs, et bien d'autres villes ou villages. A Auxonne, où il prêcha sur la place, il était encore accompagné de cent dominicains. Sainte Colette avait un monastère en cet endroit, mais elle était à Poligny, attendant la venue du célèbre Apôtre dominicain. Celui-ci, selon sa promesse, lui avait écrit une seconde fois pour l'avertir de sa prochaine arrivée. Dans cette lettre qu'elle reçut à Auxonne, « il lui marquait qu'il ne prêcherait pas seulement quelques sermons à Besançon, mais qu'il y ferait une mission, pour avoir plus de temps de la voir et de conférer avec elle. »

Colette se tenait à Poligny dans l'espérance d'y avoir une première entrevue avec Maître Vincent. Quand on sut qu'il approchait, elle se rendit au devant de lui à quelque distance de la ville : la rencontre eut lieu, suivant une tradition encore bien conservée, dans une vallée située près de Frontenay et appelée depuis la vallée Saint-Vincent (2). Entré à Poligny, le Saint fut conduit en triomphe à l'église Saint-Hippolyte et reçut par le curé Jacques Morelli, entouré des Dominicains. Sœur Perrine, dans ses souvenirs de la vie de sainte Colette, nous apprend comment les deux serviteurs de Dieu utilisèrent les quelques

(1) De la Rochette, *Hist. des Evêques de Mâcon*, II, 356.

(2) Bizouard, *Sainte Colette en Bourgogne*.

jours que Vincent demeura en ce lieu. « Il la trouva, dit-elle, au couvent de Pouigny ; sy eurent moult de saintes paroles et de pourfitables allocutions ensemble et receurent par la grace de Nostre-Seigneur plusieurs consolations espirituelles... Ils eurent de grandes conférences ensemble, touchant le salut des âmes et les bons régimes de leurs religions. La Sainte découvrit au Saint les secrets de son âme et les choses que Dieu luy révélait ; et depuis ont demeuré entre les vénérables frères prescheur et nostre monastère une parfaite et religieuse affection : avec ceste considération, ils nous ont toujours assistés (1). »

XVI. — Lorsque Vincent quitta Poligny, Colette, prenant les devants, alla porter à Besançon la nouvelle de sa venue prochaine. « Toute la cité fut en joye quand Colette publia cette mission (2) ; sur la réputation de ce grand prédicateur, on bruloit de désir de l'entendre ; la plus part de la noblesse du pays et des honnestes gens des villes voisines se rendirent à Besançon quant on ceut le jour de son arrivé ; il en vint mesme beaucoup des provinces étrangères, de Suisse et de L'oraine.

« Saint Vincent Ferrier arriva à Besançon en juillet de l'an 1417 (3), avec une foule de disciples et de monde ; il entra par la porte des Minimes les pied nud une croix à la main avec ses disciples qui le suivoit deux à deux, en procession, chantant les louanges de Dieu et les prières de l'esglise ; de la porte des Minimes il alla droit sur la place de Saint-Pierre ou, après s'estre mis à genoux contre l'esglise il adora Jésus-Christ dans la divine eucharistie en silence ; il l'apostropha en suite tout haut, il luy offrit les travaux de sa mission et luy demanda les graces nécessaires pour luy et pour ces auditeurs ; il s'éleva après sur une chaise qu'il avoit fait apporter et la il indiqua la mission, les heures du sacrifice et de ces sermons ; après cela il fit

(1) *Mémoire de ce que nostre béate mère a faict et dit à Pouigny*, ap. Bizouard, *Sainte Colette*... — Ce témoignage de Sœur Perrine ne permet pas de douter qu'une entrevue n'ait eu lieu à Poligny, entre saint Vincent et sainte Colette.

(2) Le récit qui suit est emprunté à la vie de sainte Colette, composée par l'abbé de Saint-Laurent, aumônier des Clarisses de Besançon, au commencement du dix-huitième siècle.

(3) D'après un ancien manuscrit, il arriva « lan 1417, le jour de saint Martin, 4 juillet. » Ce jour là, en effet, on célébrait une fête en l'honneur du saint Evêque de Tours. — Cf. *Act. SS.*, au 4 juillet.

une sanglante discipline en publique avec tous ses disciples, ce qui estonna tous les spectateurs de la place Saint-Pierre : il se rendit à la maison de sainte Claire pour voir la Bienheureuse (Colette) ; après quelques temps de conférence secrète, il se retira aux Dominiquains, dans la maison de son ordre.

« Ses disciples dressèrent le même jour un autel sur la place Saint-Pierre et une chaire auprès de l'autel. » Les exercices s'ouvrirent le lendemain. « Vincent commençoit la messe à six heures sur la place publique ; ses disciples chantoient à la messe ; de l'autel il montoit en chaire, à sept heures jusques à neuf, sans que jamais personne s'ennuya de l'entendre. Le soir, il preschoit à cinq heures après que ses disciples avoient chantés des himnes et des prières de l'église. La mission dura trois semaines, luy seul la soutenoit en jeunant tous les jours.

« Tous les écrivains du pays de ce temps-la qui ont parlé de cette mission ont marqué que les sermons de saint Vincent Ferrer et les miracles de sainte Colette avoient fait changer de face entièrement à la cité de Besançon.

« Son preschement, disent les chroniques bizontines en parlant de l'homme de Dieu, opéra des merveilles de pénitence. Nuls pécheurs ne pouvoient résister, nul impie qui ne rentra en luy-mesme, nul libertin qui ne promît à Dieu sa conversion, nul mondain qui ne comprît son aveuglement sur la brièveté du temps et sur l'incertitude de son salut. Ce n'estoit que pleurs, que larmes, que gémissements pendant tout le sermon. Tous estoient consternés sur les vérités esternelles de la manière qu'il les representoit, et commençoient à frémir de tout leur corps. Ses paroles estoient des flèches ardantes qui pénétoient les cœurs, surtout dans ces antousiasmes qui commençoient d'ordinaire après une demie heure de raisonnement pour convaincre l'esprit sur les vérités esternelles, car il ne preschoit jamais que de ces grands sujets. Il se laissoit alors emporter à son feu et à des mouvements si forts, si touchants, qu'on voyoit que le saint esprit parloit par sa bouche et que tous auditeurs en ressentoient des effets extraordinaires.

« Ce saint prédicateur prescha six fois pendant sa mission dans l'église de Sainte-Claire devant la Bienheureuse Colette et ses religieuses. La Sainte en l'escoutant et l'admirant fondoit en larmes avec ces filles et tout l'auditoire. Quel homme est celui-ci s'écria la Sainte à la fin du premier sermon, quel trésor dans l'Eglise, quel présent Dieu n'a-t-il pas fait au monde chrétien, de quelle grace Dieu

ne nous a-t-il pas comblés de nous envoyer de si loing ce grand Apostre, quel bonheur de l'entendre prescher, de le voir, de le converser. La Bienheureuse demanda au Saint que ses Religieuses eussent la consolation de pouvoir luy parler en particulier et mesme de se confesser à luy, ce qu'il luy accorda. La Bienheureuse luy dit en riant que c'estoit le caractère des filles dévotes de vouloir se confesser aux grands prédicateurs surtout quant ils estoient de grands saints.

« Saint Vincent Ferrier s'entretenant un jour avec le Père De la Balme qui estoit un autre saint, confesseur de la Bienheureuse Colette, il luy dit qu'il n'estoit venu d'Espagne à Besançon que pour voir la sainte. Ce Père luy demanda alors comme il avoit connu la sainte en France luy estant en Espagne, saint Vincent dit alors à ce Père en confiance, qu'estant un jour en oraison à Saragosse et priant pour l'esglise, il vit sainte Colette aux pieds de Jésus-Christ, qu'elle le pressoit de faire finir le chisme et duser de miséricorde envers les pécheurs qui en estoient la cause. Jésus-Christ fit alors connaître à saint Vincent Ferrier le grand crédit que Colette avoit auprès de luy, que c'estoit sa volonté qu'il alla à Besançon la voir en preschant par les villes par où il passoit, pour y restablir la religion et la piété que le chisme et les guerres civiles avoient si fort esbranlez en ce royaume, et lorsqu'il seroit à Besançon avec la Sainte, il leur feroit connoître sa volonté et ce qui regardoit les intérêts de son Esglise.

« On ne scay point ce qui se passa et ce qui ce dit dans les conversations secrettes de ces deux grands saints ; ils furent long temps et souvent ensembles ; le prédicateur passoit bien des heures l'après diné à la grille de l'abbesse. On ceut seulement six semaines après la mission, lorsque le saint s'estoit retiré de Besançon, on ceut par les lettres de Thiebeau de Rougemont, archevêque de Besançon qui estoit au Concile de Constance, que les deux saints avoient escrit au concile de Constance (1), de la part de Dieu, de tenir ferme, que le concile auroit une issue heureuse, qu'il en sortiroit un grand pape (2), qui feroit finir le chisme et qu'il remettrait la paix dans l'esglise. Ils adressèrent leurs lettres au Prélat de Besançon qui les en remercia

(1) Gerson, écrivant à la date du 18 juillet 1417 son petit traité contre la secte des Flagellants, cite quelques paroles d'une lettre de saint Vincent qu'on venait de recevoir à Constance. — Cf. *Opera*, t. II, p. 669, éd. d'Anvers, 1706.

(2) Martin V, qui mit fin au schisme, fut élu le 11 novembre 1417.

et qui porta les deux lettres au concile où elles furent lues publiquement. On ne peut exprimer, disoit la lettre du Prélat de Besançon à son Chapitre, la joye que le consile en fit paroître, connoissant la sainteté de ces deux saints qui faisoient des miracles, qui ressuscitoient les morts et qui estoient les oracles du monde chrétien, d'autant mieux que tous les deux avoient abandonner Pierre de lune, dit Benoist 13^{me}, qui estoit la pierre d'achoppement du concile par son obstination. On ne doutoit plus depuis ce temps la de l'heureux succés du Concile ; ce fut un accord merveilleux parmi les nations qui le composoient. »

Notre-Seigneur avait fait porter à Colette, par saint Jean l'Evangéliste, une croix d'or merveilleuse, dans laquelle était enchassé un fragment de la vraie Croix. Ce présent du ciel fut montré à saint Vincent. Celui-ci « à la vue de la croix envoyée par Jésus-Christ, se prosterna d'abord avec un grand respect et pria quelque temps devant elle avec une dévotion singulière, il l'adora, il la baisa, il la considéra, il fit beaucoup de questions à la Sainte sur les circonstances du temps, du lieu et de la manière dont elle luy avoit été envoyée, en présence du confesseur et de toutes les religieuses de la maison ; il félicita la Sainte d'un tel présent envoyé du Roy des roys et apporté par le grand favory de Jésus-Christ et de Marie. Il la pria alors de recevoir le présent qu'il désiroit de luy faire de ce qu'il avoit de plus précieux dans sa pauvreté, conforme au présent de Jésus-Christ : c'estoit la croix qu'il avoit apportée d'Espagne avec laquelle il estoit entré dans toutes les villes de France où il avoit presché.

« Cette croix estoit de bois de sapin. Elle est noire, large de deux doits, grande de quatre à cinq pieds assés grocièrement travaillée ; on la conserve encor aujourd'hui (1710) dans la maison de sainte Colette à Besançon comme une relique ; elle est placée dans l'oratoire de la sainte.

« Maistre Vincent, après avoir fait le présent de la croix à la bienheureuse, considérant la croix que Jésus Christ lui avait envoyez, ne pouvait se lasser de la voir et de l'admirer. Il apostrophait cette croix d'une manière si touchante, comme s'il avoit esté en chaire, que la sainte fut ravie en extase en présence du saint. En estant revenue, elle le remercia de son présent, que les deux croix du maistre et du serviteur estoit ce qu'elle estimoit le plus et qu'elle conserverait plus chèrement ; que pour le remercier des sermons qu'il avoit faits à ses filles, de la mission faite à Besançon et de la peine qu'il avoit prise de

venir si loin pour voir une petite fille comme elle, elle vouloit luy dire ce que le Seigneur luy avoit fait connoître de luy, que Dieu l'appelleroit dans moins de deux ans pour le récompenser de ses grands services. Vincent surpris d'une telle prophétie, repétant les termes de la bienheureuse : dans moins de deux ans, luy dit qu'il espéroit d'aller mourir en Espagne. Non, en France, luy respondit la bienheureuse.

« Dans leur dernière entrevue, Vincent, pour signe de la religion et sainte affection qu'il avoit pour Colette, luy fit présent de deux grosses cordes faictes en forme de discipline auxquelles il y a de gros nœuds, au bas desquelles on y voit encore les traces du sang qui y sont demeurées depuis et l'on croit que c'estoit la discipline de laquelle se servoit ce grand saint.

« Ce fut un spectacle que la plume ne peut représenter lorsque ces deux saints se séparèrent pour la dernière fois, sans pouvoir se dire adieu ny se parler un seul mot, la grille ouverte, toutes les religieuses à genoux et en larmes, demandant au saint sa bénédiction ; cette adieu est marqué dans un manuscrit des archives du couvent de Besançon. »

XVII.— En quittant Besançon, Vincent se dirigea vers Dijon, pour prendre sans doute le chemin de la Bretagne, dont le duc réclamait instamment ses prédications. Dijon l'attendait avec impatience. Déjà le 2 juin 1417, la chambre de ville décrète « que durant le temps que frère Vincent sera en ceste ville, il ne sera ouvertes que trois des portes, la porte du pont d'Ouche, St-Nicholas et Neufve. A chacune pour les garder douze personnes bien armées, quatre arbalestiers et deux archiers, qui ne laisseront entrer dans la ville aucun étranger armé, et que le soir ils seront au guet de la ville avec les autres qui seront advisiez pour la sûreté de madame (la duchesse de Bourgogne) et de la ville. »

Le 6 août, saint Vincent venait sans doute d'arriver ; « on donne licence aux jacobins de quêter par la ville pendant quinze jours.

« Le 17, on délibère que la ville fera à Frère Vincent de l'Ordre des Jacobins maistre en theologie qui y est venu faire de moult belles et notables predications un don en drap, vaisselle ou en monnoye. »

Le 6 septembre suivant, le saint était déjà parti ; car à cette date, « Perrenot de Chassigny, charpentier, propose de faire du chaffaut édifié pour Frère Vincent, avec d'autres bois, une bretoiche (ouvrage

en bois pour la défense des murs) sur les remparts entre les portes d'Ouche et St-Pierre (1). »

Après Dijon, la Champagne, le Berri, la Touraine eurent le bonheur d'entendre successivement la voix du grand apôtre. Il arriva vers le commencement de 1418 à Angers, où il resta un mois entier, chantant tous les jours la messe et annonçant avec solennité la parole de Dieu. Les dames d'Angers portaient des coiffures disposées avec coquetterie. Vincent leur persuada de renoncer à cette mode, « faisant ainsi tomber de dessus leur teste la creste de leur vanité. »

Nantes le posséda ensuite pendant douze jours. L'évêque, Henri le Barbu, le chapitre, les prêtres, les communautés de la ville et une foule immense se portèrent à sa rencontre en procession jusqu'à la Loire. Le lendemain, mercredi des cendres, premier jour du carême, il chanta la messe et prêcha dans le cimetière de l'église Saint-Nicolas, où l'on avait élevé une haute estrade. L'évêque et les chanoines assistèrent, sans jamais manquer, aux messes et aux prédications du Saint.

« Pendant qu'il demeurait en cette ville, raconte un témoin du « procès, Frère Jean Mahé, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, je vis « amener à l'homme de Dieu au couvent de son Ordre où il logeait, « une dame du diocèse de Tours, complètement aveugle depuis deux « ans. Je la vis présenter à Maître Vincent, qui fit sur elle le signe de « la croix, en disant : *Que le Seigneur vous éclaire !* Et aussitôt je vis « cette dame s'en retourner sans le secours de personne (2). »

De Nantes, il poursuivit sa route vers la cité de Vannes, où sa venue était vivement désirée du duc de Bretagne. Ce prince, apprenant les merveilles que Maître Vincent opérait par ses prédications dans les contrées de l'Auvergne, avait envoyé Jean Bernier vers lui une première fois dans la ville du Puy-en-Velay, une seconde fois dans la ville de Bourges et enfin dans la ville de Tours, pour lui remettre des lettres, où Jean V le priait instamment de venir en Bretagne, pour l'instruire, lui et son peuple, dans la foi catholique. Vincent ayant ouvert les lettres avait promis de se rendre aux prières du duc (3).

(1) Extraits du registre des délibérations de la chambre de ville de Dijon de l'année 1417.

(2) Mouillard, *Vie de Saint Vincent Ferrier*, p. 194.

(3) Déposition de Jean Bernier au procès de Vannes, ap. Mouillard, *Vie de saint Vincent*, p. 159. — C'est à tort que plusieurs historiens font aller l'envoyé du duc de Bretagne jusqu'à Nancy.

Les vœux de ce dernier allaient être enfin satisfaits ; mais le Saint obligé de s'arrêter dans tous les bourgs, voyageait lentement. A Ques-tembert, il prêcha sous une tente que le peuple lui avait préparée, et il prit pour texte ces paroles : *Aqua quam dederò vobis, si quis biberit ex ea, non sitiet amplius* ; qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif (1). A Theix, on lui avait aussi élevé une estrade en forme de maisonnette (2).

C'est seulement le 5 mai 1418, le samedi avant le dimanche *Lætare*, que Vincent arriva aux portes de Vannes (3). « L'évêque Amaury de la Motte, le chapitre, les chapelains, les choristes, le duc, la duchesse, les grands de la cour et le peuple se rendirent processionnellement au devant de lui jusqu'à la chapelle de Saint-Laurent, à une demi-lieue de la ville. Vincent fit son entrée au milieu des acclamations de joie, et alla, porté sur son ânesse, jusqu'à la maison de Robin le Scarb, où une petite chambre lui fut aussitôt préparée. Le lendemain matin, un peu avant le lever du soleil, il s'achemina vers la place située en face du château de l'Hermine. Par ordre du duc et de l'évêque, on y avait dressé une estrade, ornée de draperies de diverses couleurs. C'est là qu'il célébra la messe ; puis il prêcha sur ces paroles : *Colligite quæ superaverunt fragmenta* : ramassez les morceaux qui sont restés. Comme s'il eût voulu dire aux Bretons et en particulier aux habitants de Vannes qui devaient recueillir son dernier soupir : A vous sont destinés les derniers efforts de ma voix, les restes de ce

(1) Mouillard, 22^e tém.

(2) 30^e tém.

(3) Le séjour de saint Vincent en Bretagne fut d'une année seulement, du carême 1418 au carême 1419. Impossible en effet de le faire venir plus tôt. En avril 1417, le saint se trouvait à Lyon ; en mai, à Mâcon ; en juillet, à Besançon ; en août, à Dijon. Il passa ensuite à Nevers, à Bourges, à Tours, à Angers où il resta un mois ; donc la Bretagne n'a pu le voir en 1417. Un des témoins du procès de Vannes (Mouillard, p. 193) déclare, il est vrai, avoir entendu Vincent à Dinan au mois de juin 1417. Mais l'indication de l'année est certainement fautive. Si saint Vincent était à Mâcon le 13 mai 1417, à Besançon le 4 juillet, il n'a pu évidemment prêcher à Dinan au mois de juin de cette même année. D'ailleurs un autre témoin (Mouillard, p. 196) fournit expressément la date de 1418 pour Dinan. Enfin la déposition du premier témoin, l'archiprêtre de Vannes, Yves Gluidic, enlève jusqu'au moindre doute à cet égard. Il rapporte (ibid. p. 101 et 109) que Vincent arriva dans le carême de 1417 et qu'il mourut dans le carême de 1418. Or entre ces deux dates il n'y a place que pour douze mois environ, donc pour une année seulement. Et comme l'archiprêtre s'exprimait suivant le vieux style qui continuait l'année jusqu'à Pâques, nous devons lire 1418 et 1419.

pain de la parole de Dieu que j'ai rompu à tant de peuples ! L'évêque, le duc et la duchesse assistèrent à cette prédication qui, avec la messe, dura environ trois heures (1).

Vincent demeura trois semaines à Vannes, prêchant et célébrant la messe tous les jours, excepté le vendredi-saint, où il ne fit que prêcher. Enfin le mardi de Pâques, c'est-à-dire le 29 mars, après avoir longuement parlé de l'Antechrist, il se remit en route pour parcourir les villes et les bourgs de la Bretagne. Le lendemain mercredi, il prêcha à Theix (2) ; à Josselin, il s'arrêta huit jours ainsi qu'à Ploermel. A Rennes, il vit venir à lui un héraut du roi d'Angleterre, qui le pria de se transporter en Normandie. Le saint consentit, et passant à Aubigné, à Dinan où il fut au mois de juin, à Dol, à Avranches, à Coutances, à Saint-Lô, à Bayeux, il parvint à Caen, résidence du roi Henri V. Là, en présence du prince, de son frère le duc de Clarence, de beaucoup de seigneurs et d'une grande multitude, il opéra un miracle remarquable, non sans y mettre une certaine solennité. A la fin d'une de ses prédications, on lui amena dans un petit chariot un enfant de douze ans, nommé Guillaume de Villiers, de la paroisse de Saint-Gilles-en-Cotentin. Cet enfant, atteint d'une maladie étrange, ne pouvait depuis plusieurs années ni parler, ni se mouvoir, ni boire, ni manger. Déjà ses parents l'avaient présenté à Maître Vincent lors du passage de celui-ci à Saint-Lô ; mais le thaumaturge avait refusé de le guérir et ordonné de le conduire à Caen. Transporté dans cette ville, il fut offert de nouveau à la pitié du Saint, qui consentit cette fois à accomplir le miracle sollicité. D'abord il invite la foule présente à prier avec lui pour cet enfant ; aussitôt, à son exemple, tout le monde s'agenouille. La prière achevée, Vincent fait sur le malade le signe de la croix, en disant : « Que la bénédiction du Dieu tout-puissant, Père, » « Fils et Saint-Esprit, descende sur toi et demeure toujours. Amen. » Puis il lui commande d'invoquer Jésus, et immédiatement cet enfant dont les lèvres étaient restées si longtemps fermées appela Jésus à haute voix. Il se mit ensuite à manger, à boire et à causer, et s'en retourna tout à fait guéri (3).

Rentré en Bretagne par la ville de Dol, Vincent évangélisa S. Malo, Jugon, Lamballe, Montcontour (4) Saint-Brieuc (5), Quintin (6), Tré-

(1) Mouillard, 1^{er} témoin.

(2) 6^e témoin.

(3) Mouillard, 203 et 227.

(4) 50^e tém. — (5) 21^e tém. — (6) 3^e tém.

guier (1), Morlaix, où il demeura quinze jours dans le couvent de son Ordre (2), Saint-Pol-de-Léon, Quimper, Hennebont, Auray, Pontivy, La Chèze, La Trinité, Josselin (3) et Redon. Puis il rentra par Fégréac dans le diocèse de Nantes, dont il évangélisa les villes et les bourgs principaux. Enfin, sur la demande de l'évêque, il vint prêcher l'Avent à Nantes, où on lui avait élevé une estrade, non plus comme la première fois dans le cimetière de Saint-Nicolas, mais sur la grande place de la cathédrale (4).

XVIII. — On ne se figure pas à quel point les populations étaient profondément remuées au passage de cet Apôtre incomparable, qui venait les évangéliser, comme Notre-Seigneur, dans la puissance et l'humilité. Au dire d'un témoin du procès, Vincent était un homme de moyenne taille, et déjà chauve quand il parvint en Bretagne. Il avait alors 72 ans. Outre le poids des années, les fatigues de l'apostolat et les austérités continuelles de la vie religieuse l'avaient réduit à une très grande faiblesse. N'importe ! cet admirable Serviteur de Dieu, à qui la marche était devenue fort pénible, n'en continuait pas moins à remplir la mission confiée à son zèle par le divin Maître. Plus il paraissait débile, impotent, accablé, plus la vertu divine rayonnait en lui. A le voir, on l'eût dit incapable de célébrer la Messe et de prêcher. Appuyé sur son bâton et soutenu par ses compagnons, il ne parvenait que difficilement à gravir l'estrade préparée pour la prédication. Mais à peine avait-il commencé qu'un changement prodigieux s'opérait dans toute sa personne. Il se montrait tout à coup fort, agile comme un homme de trente ans et s'exprimait d'une voix puissante et avec une grande ardeur. C'était même un beau spectacle de voir ce vieillard à bout de forces et déjà penché vers la tombe retrouver dans la chaire des énergies surprenantes pour revendiquer les droits de Dieu et appeler les pécheurs à la pénitence. Le sermon fini, toute cette

(1) Toutes ces villes et celles de la Normandie, Saint Vincent les visita dans les six mois qui suivirent son passage à Nantes, par conséquent entre le mois de mars et le mois de septembre de l'année 1418. C'est ce que nous apprend le 296^e témoin du procès de Vannes. — Cf. Mouillard, *Vie de S. Vincent*, p. 226.

(2) Albert Le Grand, auteur des *Saints de Bretagne*, rapporte que de son temps on montrait encore la cellule habitée par le Saint.

(3) 153^e tém.

(4) 9^e tém.

vigueur d'emprunt l'abandonnait, il fallait de nouveau l'aider à redescendre de chaire (1).

Quelque part qu'il se trouvât, sa présence causait dans toute la région un ébranlement général qui s'étendait fort loin. On accourait l'entendre de dix lieues à la ronde (2), et l'on était si pressé de le voir, que sans attendre sa venue, on se portait à sa rencontre dans les localités voisines qu'il devait traverser. Longtemps d'avance, les villes, les bourgs, les villages se disposaient à le recevoir, en dressant une estrade en plein air sur une place. A son arrivée, c'était à qui lui baiserait les mains et lui demanderait sa bénédiction. Il fallait même prendre des précautions pour empêcher le peuple de l'étouffer.

L'auditoire, on le comprend, se composait toujours de foules énormes. Un témoin assure qu'un jour à Rennes, il prêcha devant trente mille personnes (3), et par un miracle qui se reproduisit fréquemment, les auditeurs les plus éloignés entendaient aussi bien que ceux qui étaient près (4).

Le sermon durait quelquefois deux heures entières ; jamais on ne s'ennuyait. « Maître Vincent, dit le prêtre Olivier Le Bourdieu, « était un prédicateur si distingué, que j'ai entendu dire à tous « qu'il n'avait point paru, depuis saint Paul, de docteur plus « excellent. Pendant qu'il prêchait, il y eut quelquefois de la neige, « quelquefois un grand vent, d'autres fois de la pluie, souvent « un froid très rigoureux. Jamais je n'ai vu personne se retirer, « et je sais par expérience que ce mauvais temps ne me nuisait « point et que je n'aurais pu être fatigué ou me sentir mal. C'est « aussi ce que disaient tous les autres auditeurs (5). »

Il citait à tout propos la sainte Ecriture avec élégance et justesse, et aussi facilement que s'il avait tenu le livre entre les mains. A chaque sermon, plusieurs clercs prenaient des notes. Son langage n'était jamais ni flatteur, ni trop élevé, et tendait uniquement à montrer le chemin du salut éternel (6). Il prêchait avec chaleur contre tous les vices, principalement contre celui de la chair (7). Dans ses prédications sur le péché et sur les peines de l'enfer, il paraissait terrible et austère, au point de frapper de terreur les assistants. Mais lorsqu'il parlait de Dieu, des vertus, des joies du

(1) 1^{er} tém. — (2) 11^e tém. — (3) 57^e tém. — (4) 8^e tém. — (5) 6^e tém. — (6) 2^e tém. — (7) 3^e tém.

paradis, il semblait bon et affable, et s'exprimait avec tant de douceur et de suavité qu'il inspirait des sentiments de dévotion et de repentir aux cœurs les plus durs (1). Le témoin breton qui nous fournit ces détails est le seul à rappeler l'impression d'effroi causée par l'Apôtre du jugement; plusieurs se plaisent au contraire à signaler la grâce et l'aménité de ses instructions.

Tout le secret de son éloquence était dans son tendre amour pour les âmes. Écoutons-le nous dire comment il entend la prédication. « Dans toutes vos exhortations, s'écrie-t-il, employez un langage simple et familier, et descendez dans le détail des actions particulières. Autant que possible, insistez sur les exemples, afin que tout pécheur engagé dans le crime soit frappé de vos paroles, comme si vous ne prêchiez que pour lui. Cependant, que vos discours ne paraissent point procéder d'un esprit superbe ou ému par la colère, mais plutôt des entrailles de la charité et d'un amour paternel. Soyez comme un père compatissant qui s'efforce de porter secours à ses fils, s'il les voit tomber dans une faute, dans une grave maladie ou une fosse profonde. Ou bien ayez le cœur d'une mère qui caresse ses enfants. De cette manière, on se rend utile à ses auditeurs; mais parler en général des vices et des vertus leur fait peu d'impression.

« De même, au confessionnal, que vous encourageiez doucement les pusillanimes, ou que vous effrayiez les endurcis en les traitant un peu durement, montrez toujours les entrailles de la charité et laissez voir aux pécheurs que la pure charité vous inspire. Voulez-vous adresser une réprimande? Faites la toujours précéder de paroles douces et affectueuses (2). »

On peut imaginer par ces sages conseils de saint Vincent quelle bonté lui-même apportait dans ses rapports avec les âmes. Il faut entendre à cet égard les témoins du procès; tous s'expriment avec enthousiasme. Pierre Josso déclare n'avoir jamais vu un homme aussi bon; il ne pouvait se rassasier de sa conversation et de ses discours, et s'il n'eût été empêché par ses parents, il l'aurait suivi pour ne plus jamais le quitter (3). La noble demoiselle, Perrine de Bazvalen, ne croyait pas que de son temps quelqu'un lui fût égal en bonté (4).

(1) 22^e tém.

(2) *Traité de la vie spirituelle*, chapitre xii.

(3) 11^e tém. — (4) 7^e tém.

Cette affabilité si propre à lui gagner les cœurs était pour beaucoup dans cet attrait touchant qui attachait les foules à ses pas. On voyait des hommes, des femmes, même des enfants, abandonner toutes choses pour suivre Maître Vincent, les uns jusqu'à la ville voisine, comme cette jeune fille de quinze ans qui l'accompagna depuis Lamballe jusqu'à Montcontour, d'autres jusqu'à vingt et quarante lieues, aussi longtemps que cela leur était possible. Eudes David le suivit au sortir de Nantes pendant six mois consécutifs (1) ; un autre gentilhomme, Denoual de Chefdubois, parcourut avec lui toute la Bretagne depuis Vannes jusqu'à son retour en cette ville (2).

Quoiqu'il parlât le catalan, Vincent fut compris dans toute la province, même des Bretons bretonnants, dont l'idiome était sans analogie avec les langues issues du latin. « Ceux même qui ne « savaient que le breton, dit Olivier le Bourdieu, comprenaient ses « instructions et en tiraient un admirable profit (3). » Pierre Floch déclare à son tour avoir vu plusieurs personnes ignorant le français réciter tout au long les sermons de Maître Vincent qu'elles venaient d'entendre (4).

Cependant il n'était pas donné à tous de le saisir également bien. Jean Roland, seigneur de Kaerdelan, qui assista onze fois aux prédications de Vincent, rapporta que la première fois il ne put pas bien le comprendre, mais la seconde et les suivantes, il le comprit parfaitement (5). Jean Hodiernne, de la paroisse de Pluvigner, déposa que, malgré son ignorance du français et de la langue de Catalogne, il saisissait le langage de Vincent, tant par les paroles que par la manière de les proférer, et par les gestes qu'il employait (6). « A « Vannes, dit maître Prégent, une grande foule d'habitants de la « ville et des paroisses voisines venus de deux et trois lieues se « pressaient d'ordinaire autour de sa chaire, et bien qu'ils ne fussent « pas habitués à l'idiome de Catalogne dont se servait Maître Vincent, « cependant la douceur du discours, les gestes du prédicateur, « et l'on disait aussi l'inspiration divine, faisaient retirer à tous un « fruit réel de ses saintes paroles (7). »

XIX. — La Bretagne, à cette époque, présentait sous le rapport religieux le plus triste état. L'ignorance y était extrême. Les grandes personnes comme les enfants ne savaient pas même les choses

(1) 296° tém. — (2) 90° tém. — (3) 6° tém. — (4) 8° tém. — (5) 13° tém. — (6) 37° tém. — (7) 2° tém.

les plus essentielles, telles que l'Oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole des Apôtres et la manière de faire le signe de la croix (1).

Cette excessive ignorance, on le pense bien, était suivie pour les mœurs des conséquences les plus fâcheuses. Le blasphème, le parjure, la fornication et une multitude d'autres vices régnaient dans toutes ces contrées. Les prédications de saint Vincent y apportèrent un remède efficace. A sa voix puissante, il se produisit dans toute la Bretagne une réforme générale. Le peuple fut tiré de ses ténèbres, éclairé sur ses devoirs et instruit des principales vérités. Partout on put remarquer un changement manifeste et considérable. Les pécheurs renoncèrent à leurs dérèglements, les blasphèmes et tous les autres désordres disparurent, la foi exaltée et mieux connue ramena l'obéissance aux commandements de Dieu et les habitudes de la piété chrétienne. Grands et petits apprirent à honorer et à invoquer le Nom de Jésus, à réciter leurs prières et à entendre la messe (2). Une foule de notables, d'avocats et de praticiens quittèrent tout pour suivre le saint prédicateur, et commencèrent à mener une vie fervente (3). Les femmes laissèrent de côté certaines cornes dont, par vanité, elles avaient coutume d'orner leurs coiffures (4). Les foires et les marchés se tenaient le dimanche et les jours de fête, quelquefois même dans le lieu saint. Cet abus fut supprimé, et les marchés demeurèrent désormais fixés aux jours qui précèdent ou qui suivent les dimanches et les fêtes (5). Maître Vincent établit aussi qu'à l'église les hommes seraient séparés des femmes, ce qui continua de s'observer dans la suite (6). Un témoin oculaire rapporte qu'il faisait même tendre une longue corde entre les uns et les autres (7). Toute cette réforme des mœurs fut si profonde et jeta de telles racines dans le pays, que l'effet s'en faisait encore sentir cinquante ans plus tard.

Les enfants eux-mêmes ne furent pas négligés.

Pendant la prédication ou la messe de saint Vincent, un jeune clerc séculier les attirait à part, pour leur apprendre le signe de la croix et les prières les plus communes. Au moment de l'élévation de la sainte Hostie, il les faisait mettre à genoux et les invitait à

(1) 50^e tém. — (2) 8^e tém. — (3) 13^e tém. — (4) 50^e tém. — (5) 10^e tém.
— (6) 13^e tém. — (7) 33^e tém.

réciter ces paroles : « Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons ! (1). »

L'humble Maître Vincent ne dédaignait pas d'enseigner ces premiers rudiments du christianisme. Pierre Josso déclare qu'étant âgé de vingt-deux ans il apprit du saint lui-même, ainsi que beaucoup d'autres, à réciter l'Oraison dominicale, l'*Ave Maria*, le *Credo*, et à invoquer le Nom de Jésus chaque jour, matin et soir (2).

L'apostolat de Maître Vincent produisit encore les fruits les plus précieux dans les rangs du clergé et au fond des asiles bénis de la vie religieuse. Annoncer la parole de Dieu dans les monastères lui semblait une partie importante de sa mission ; ordinairement il ne permettait pas aux séculiers d'assister à ces sortes d'instructions. Combien d'âmes consacrées pour qui un entretien de cet insigne prédicateur fut le point de départ d'une vie plus exemplaire ou même d'une sérieuse conversion, quand celle-ci était nécessaire ? Etant allé à Redon à deux reprises différentes, Vincent habita chaque fois pendant huit jours consécutifs au couvent de Saint-Sauveur, de l'Ordre de S. Benoît. Tous les jours il faisait une instruction aux religieux, les exhortant vivement à observer leur Règle. Dans l'auditoire il se trouvait un moine, nommé Frère Pierre Boutouiller, dont la conduite était fort déréglée avant la venue du Serviteur de Dieu. Ce Frère entendant S. Vincent, fut touché, et changeant de vie aussitôt, il se mit à pratiquer les vertus qu'il avait publiquement outragées. Tel était son repentir qu'on le voyait pleurer tous les jours. Il voulut renoncer à un prieuré qu'il possédait et demanda la permission à son supérieur de suivre Vincent. Mais ne l'ayant point obtenue, il continua de donner l'exemple autour de lui (3).

Ce qui redoublait l'immense crédit de S. Vincent auprès des âmes, c'était l'incroyable don des miracles dont Dieu l'avait favorisé. D'après le Bréviaire dominicain, on lui attribue jusqu'à quarante résurrections qui auraient eu lieu ou pendant sa vie ou après sa mort. Son premier historien, Pierre Ranzano rapporte qu'il trouva mentionnés dans les quatre procès d'Avignon, de Naples, de Toulouse et de Vannes de sept à huit cents prodiges, parmi lesquels figurent soixante-dix personnes délivrées du démon. Si élevé qu'il soit, ce chiffre, dans lequel il n'entre aucun des faits qui marquèrent la prédication de Vincent en Espagne, ne représente évidemment qu'une

(1) 1^{re} et 3^e tém. — (2) 11^e tém. — (3) 303^e tém.

minime partie de ses miracles. Pour en obtenir le nombre à peu près exact, il eût fallu accomplir une chose impossible, c'est-à-dire obliger une commission à refaire tous les voyages apostoliques du grand thaumaturge, afin de recueillir en chaque cité, en chaque bourg, en chaque village, le récit des guérisons extraordinaires de toutes sortes, qu'il semait partout sur son passage.

Le miracle n'était pas pour Vincent comme pour les autres Saints un événement isolé et exceptionnel, mais une de ses actions les plus communes et les plus fréquentes. Principalement durant ses vingt dernières années, il en opérait tous les jours un certain nombre, aux moments déterminés bien connus des infirmes et des malades. On prétend même qu'aux heures fixées Vincent faisait sonner une cloche, qu'on nommait pour cette raison la cloche des miracles. Les témoins du procès de Vannes ne paraissent pas connaître ce détail intéressant; mais tous sont unanimes à rappeler l'étonnante multitude des manifestations surnaturelles échappées aux mains du Serviteur de Dieu.

Jean Le Métayer, de Calmont (1), déclare avoir vu souvent beaucoup de malades se réunir dans la cour de Robin Le Scarb, chez qui Vincent demeurait lors de son premier séjour à Vannes, et tous obtenaient leur guérison. « Une grande foule d'infirmes le suivaient, » dit aussi Messire Yves, abbé de Notre-Dame de Lanvaux (2), dans « l'espérance d'être délivrés de leurs maux. Je le vis imposer les « mains et faire le signe de la croix sur plusieurs malades dans « notre abbaye de Prières. Tous s'en retournèrent en se disant « guéris. » — « Le nombre des infirmes qui se pressaient sur le « passage du Saint, lorsqu'il sortait de sa chambre, dit à son tour « Frère Geoffroi Bertrand (3), était si considérable, qu'il avait « peine à gagner le lieu de sa prédication et à en revenir pour « retourner à son logement. »

Vincent usait d'un procédé uniforme pour opérer ses guérisons miraculeuses : c'était d'en appeler par un acte de foi à la promesse faite par Notre-Seigneur en faveur des Apôtres et des prêtres, leurs successeurs : *Super ægros manus imponent, et bene habebunt* (4), ils imposeront les mains aux malades, et ceux-ci recouvreront la santé.

(1) 85^e tém. — (2) 22^e tém. — (3) 21^e tém.

(4) Marc, xvi, 18.

Après avoir récité cette parole, Vincent, tenant les mains sur l'infirmes qu'il voulait guérir, ajoutait cette prière : Que Jésus, fils de Marie, Seigneur et Sauveur du monde, qui vous a attiré à la foi catholique, vous conserve dans cette foi, vous conduise à la béatitude et daigne vous délivrer de votre infirmité, par les mérites de la Bienheureuse Vierge Marie, du Bienheureux Dominique, notre Père, et de tous les Saints (1).

XX. — C'était un beau spectacle d'entendre Maître Vincent tonner du haut de la chaire avec la majesté de ses soixante-dix ans, ou de le voir exercer une puissance souveraine à l'égard des maux qui affligent notre humanité. Mais quoi de comparable au bonheur d'être témoin des vertus héroïques dont il donnait un continuel et touchant exemple !

Quelle humilité ! quelle mortification ! quel air de religion profonde répandu dans toute sa personne ! Son vêtement fait d'une étoffe vile et grossière, son langage toujours modeste, tranquille et pacifique, le calme avec lequel il dirigeait les religieux de sa compagnie, cette démarche si humble qui frappait l'attention, cette manière de saluer en passant dans les rues, cette douce affabilité qu'il mettait à s'entretenir avec les pauvres et les petits, pour les instruire des vérités de la foi ou pour les consoler dans leurs peines, tout cet ensemble trahissait les basses sentiments qu'il avait de lui-même. Du reste, à défaut de tant de témoignages extérieurs, nous pourrions encore par ses seules paroles mesurer la profondeur de son humilité. « Si quelqu'un veut échapper aux pièges du démon, s'écrie-t-il, qu'il se considère comme un corps mort, plein de vers et sentant mauvais, comme un cadavre dont on se détourne avec horreur, pour n'en pas respirer l'odeur affreuse. Ainsi devons-nous penser, mon cher frère, vous et moi ; mais moi plus encore. Car toute ma vie n'est qu'infection ; je suis moi-même tout infect. La corruption et la pourriture de mes péchés ont extrêmement souillé et rendu abominable et mon corps et mon âme et tout ce qui est en moi. Et le pire, c'est que cette infection, je la sens se renouveler et s'accroître en moi tous les jours (2). »

Cette énergique profession d'humilité pourra peut-être paraître

(1) S. Louis Bertrand fit aussi beaucoup de miracles au moyen de cette prière, dans laquelle il intercalait le nom de S. Vincent Ferrier.

(2) *Traité de la vie spirit.*, ch. xvii.

exagérée. Cependant c'est un Saint qui parle et l'on ne saurait sans injustice mettre en doute sa sincérité. Le sentiment qu'il exprimait était réellement au fond de son cœur. Après cela comment pouvait-il pousser à cette limite la haine et le mépris de soi-même? L'explique qui pourra. Surtout si l'on se rappelle que Vincent était universellement entouré de l'admiration des peuples, et que, par une grâce excessivement rare dans les annales de l'hagiographie, il se savait destiné à recevoir un jour les honneurs solennels de la canonisation, on n'aura aucune peine à comprendre que son humilité tenait vraiment du prodige.

La mortification de Vincent n'était pas moins remarquable. En ce qui regarde en particulier le repos de la nuit, on ne savait jamais, à vrai dire, comment il le prenait. Dans le monastère de Prières où il passa une nuit, un lit de plumes avec des draps lui avait été préparé. Le lendemain, on trouva l'intérieur du lit à terre avec le linge et il ne paraissait pas qu'il s'en fût servi (1). « J'ai souvent ouï dire à ceux qui « suivaient Maître Vincent, déclare Perrine Bazvalen (2), qu'il avait « prêché et célébré la messe l'espace de quarante ans, et que durant « cet intervalle, il ne toucha jamais aux aliments gras et ne dormit « jamais dans un lit. » On disait communément, toutefois, qu'il faisait porter une sorte de matelas très dur sur lequel il s'étendait la nuit.

Cet esprit de pénitence l'accompagnait aussi au milieu des repas. Ses principes à cet égard étaient rigides. « Ne demandez jamais rien de spécial pour vous, écrit-il dans son traité (3), mais contentez-vous des mets communs... Afin d'éviter tout excès dans le boire et le manger, étudiez avec attention votre tempérament, voyez ce qu'il exige et sachez discerner le superflu du nécessaire. Pour ce qui est du boire, je ne saurais vous donner d'autre règle, que de vous restreindre peu à peu chaque jour davantage, de manière cependant que vous ne souffriez pas trop de la soif. Ne buvez jamais hors les repas, excepté le soir en temps de jeûne et alors très modérément, ou encore à l'occasion d'un voyage pénible ou de quelque autre fatigue. Que votre vin soit tellement trempé d'eau, qu'il perde sa force. »

Cette rigueur qu'il recommandait aux autres était pour lui une

(1) 22^e tém.

(2) 7^e tém.

(3) Chap. vii.

règle absolue dont il ne s'écartait jamais. « J'ai passé quatre ou cinq jours avec Maître Vincent dans la maison où il recevait l'hospitalité, dépose l'archiprêtre de Vannes, Yves Gluidic (1), et sur son invitation j'ai mangé avec lui à sa table. Il prenait un potage, puis du poisson d'une seule espèce et en assez petite quantité. Il ne mangeait que des premiers poissons qui lui étaient présentés. En vain on lui offrait d'autres mets, un seul lui suffisait. A chaque repas il buvait trois fois seulement du vin mêlé d'eau. » On demanda encore à l'archiprêtre si Maître Vincent soupait. « Je ne l'ai jamais vu, répondit-il. Soupait-il oui ou non ? Je l'ignore. Mais on disait communément qu'il ne faisait qu'un seul repas et tout me porte à le croire. Car, ayant pris son dîner, toujours après midi passé, il faisait distribuer le reste aux pauvres et cependant il n'avait d'autres mets à sa disposition que ceux qu'on lui apportait une fois par jour de chez le seigneur Evêque qui pourvoyait à ses besoins. »

Parmi les religieux faisant partie de sa compagnie, un d'eux, nommé Maître Philippe, était son chapelain particulier, le servait à table et était seul admis à manger avec lui. Durant les repas, Vincent avait toujours un visage joyeux, mais après les grâces, il cessait tout entretien et vaquait à l'étude.

Modèle d'humilité et de mortification, Vincent donnait aussi l'exemple d'une admirable piété. Son tendre amour pour Notre-Seigneur paraissait surtout lorsqu'il célébrait la messe ou lorsqu'il annonçait la parole de Dieu (2). Il se confessait pieusement tous les jours avant sa prédication, et il faisait encore de même durant sa dernière maladie. Les témoins du procès nous ont aussi conservé une marque presque naïve de l'attention du saint à se rappeler sans cesse le souvenir de Jésus crucifié ; il regardait très souvent avec dévotion la croix placée au bout du bâton dont il se servait pour marcher (3). Au milieu des simples conversations, il disait souvent cette parole : « de par Jésus (4). »

Ecoutons un trait que va nous raconter un témoin oculaire : « Je me rendais à la suite de Maître Vincent, dit le chevalier Henri du Val (5), de la ville de Saint-Brieuc à celle de Quintin. Lui-même, cette fois, allait à pied. En chemin, l'ânesse qui portait ses livres, tomba tout à coup dans un bournier d'où elle ne pouvait aucunement s'arracher. Maître Vincent, à cette vue, s'écrie plusieurs fois :

(1) 1^{er} tém. — (2) 8^e tém. — (3) 7^e tém. — (4) 8^e tém. — (5) 3^e tém.

« Jésus, Jésus, Jésus, secourez-la. » Comme la pauvre bête ne parvenait pas à se dégager, quelqu'un de la suite s'approchant avec un bâton ferré, la pique et lui dit : « De par le diable lève-toi ! » et aussitôt elle se relève. Alors Maître Vincent s'écrie une seconde fois : « Jésus ! » et à cause de l'invocation abominable qu'on avait faite au diable, il ordonne d'enlever ses livres de dessus l'ânesse et la laissant là, il déclare ne plus vouloir s'en servir. Il fit, en effet, le reste du trajet à pied, et les livres furent portés jusqu'à la ville par ses compagnons. »

Comme tous les saints, l'illustre apôtre éprouvait le plus puissant attrait pour la prière et la contemplation. Mais le jour étant absorbé par les travaux du ministère apostolique, c'est principalement aux heures du sommeil qu'il aimait à s'épancher en la présence de Dieu, donnant à son âme au sein de ces nuits lumineuses la délicieuse réfection dont parle le roi David : *Et nox illuminatio mea in deliciis meis* (1).

Gilles Maletaille (2) nous fournit à ce sujet un curieux détail. Serviteur du vicomte de Rohan, il avait été envoyé par ce seigneur porter du vin à Maître Vincent au prieuré de Saint-Martin, à Josselin. Il l'avait trouvé, raconte-t-il avec simplicité, quelquefois marchant dans sa cellule, d'autres fois s'occupant à faire chauffer un petit vase au feu. Mais voici le point intéressant de sa déposition : « Le Prieur du monastère, dit-il, vint informer le vicomte de Rohan que ses religieux avaient fait pratiquer des trous dans les murs de la chambre habitée par Vincent, afin d'examiner toutes ses moindres démarches. Il l'assura qu'il ne reposait point dans le lit préparé pour lui, qu'il se levait de temps en temps au milieu de la nuit, et qu'alors sa cellule paraissait tout éclairée, mais d'une lumière qui n'était pas produite par le feu. Sur les instances du Prieur, le vicomte envoya quelques-uns de ses gens, qui rapportèrent avoir vu eux-mêmes cette lumière. »

A Lamballe, où Vincent demeurait chez une demoiselle nommée Jeanne de Lesquen, on constata le même phénomène miraculeux. La chambre du Saint n'avait ni feu, ni lumière, néanmoins on y voyait la nuit une très grande clarté, comme l'affirmèrent les personnes de la maison (3).

(1) Ps. 138. 11.

(2) 39^e tém. — (3) 21^e tém.

XXI. — Depuis bientôt un an, le Serviteur de Dieu évangélisait la Bretagne; mais quoique l'ardeur de son zèle le ranimât par moments, la diminution de ses forces ne permettait plus de douter que sa fin n'approchât.

Dans cette persuasion, les gens de sa suite eussent souhaité le conduire en Espagne, afin d'assurer à cette patrie qui l'avait vu naître la possession de ses glorieuses dépouilles. Un jour que Vincent se trouvait dans le voisinage de Nantes, après l'Avent qu'il avait prêché dans cette ville, ils le décident à se mettre en route. Afin de prévenir toute résistance, on part de nuit et clandestinement. Vincent monte sur son ânesse, et la petite troupe, à la faveur des ténèbres, s'éloigne à grands pas dans la direction de l'Espagne. Le lendemain, au lever de l'aurore, quelle n'est pas la surprise de nos voyageurs, de se retrouver précisément à l'endroit même d'où ils étaient partis ! Se tournant alors vers ses compagnons, Vincent leur déclare qu'il ne quittera jamais la Bretagne ; car Dieu l'appelle à y terminer ses jours (1).

Lorsqu'il revint à Vannes, tout infirme et porté dans la propre litière de la duchesse, le clergé et le peuple le reçurent de nouveau processionnellement au milieu des cantiques et des transports d'allégresse. Cette fois, il n'alla pas chez Robin Le Scarb, mais dans la maison d'un seigneur nommé Dréulin, dont la femme Marguerite, était intimement liée avec la duchesse. Continuant son apostolat jusqu'à la fin, il se remit à prêcher et à guérir les malades qui venaient le trouver en grand nombre. « Quelque temps avant sa mort, dit Aliette, femme de Perrot Alanon (2), pendant qu'il demeurait dans la maison de Fauchour (3), j'y fus conduite à cause d'une pleurésie dont je souffrais au côté gauche. La cour de cette maison était pleine de gens qui attendaient le signe de la croix, la bénédiction ou l'imposition des mains de Maître Vincent, dans l'espoir de recouvrer la santé. Enfin, celui-ci sortit de sa chambre en habits blancs, et quand vint mon tour, il m'imposa les mains sur l'endroit où je souffrais, fit le signe de la croix et récita une prière : aussitôt je fus guérie et jamais depuis je n'ai ressenti cette douleur. »

Les demandes de guérisons n'avaient pas toujours auprès de Vincent un aussi heureux succès, comme le prouve le trait suivant.

(1) 2^e tém. — (2) 10^e tém.

(3) Au moment du procès, la maison du seigneur Dreulin était habitée par un nommé Fauchour.

Un Frère-Prêcheur de sa compagnie, atteint lui-même de la fièvre, pensa qu'il en serait de son mal comme de tant d'autres, que le thaumaturge faisait évanouir d'un simple signe de croix. Il s'agenouille aux pieds de Vincent et sollicite sa bénédiction. Le Saint lui impose d'abord les mains pour satisfaire sa dévotion. Puis, comme s'il se ravissait, il le regarde : « Mon fils, s'écrie-t-il, sachez que cette « fois la santé ne vous sera pas rendue. Ne songez plus qu'au salut de « votre âme ; car dans huit jours, c'est-à-dire dimanche prochain, à « la première heure, vous mourrez. » Huit jours après, ce Frère expirait à l'heure marquée, à quelque distance de la maison habitée par Maître Vincent. Celui-ci aussitôt, avant même d'avoir pu en être informé naturellement, appelle les personnes de sa compagnie et leur fait part de la triste nouvelle. Les assurant en outre que l'âme du défunt était en grande peine et dans un extrême besoin de leurs suffrages, il les exhorte à prier chacun de leur côté, ajoutant qu'il prierait aussi. Enfin, il les invite à revenir le lendemain. Retournés auprès de lui le jour suivant, ils apprirent de sa bouche que le religieux recommandé la veille à leurs prières avait été délivré des flammes du Purgatoire, et introduit déjà dans les joies du Paradis (1). Vincent fit enterrer son corps dans le cimetière des Frères Mineurs de Vannes. Ce qui fournira plus tard un point d'appui au Maître général des Dominicains, pour affirmer au Pape que l'intention du Saint avait été de confier sa dépouille mortelle en dépôt aux fils de saint François, en attendant qu'elle fût remise à son Ordre (2).

Une seconde fois les compagnons de Vincent le voyant de plus en plus faible et malade, tentèrent de mettre à exécution leur projet de le ramener en Espagne. Cédant à leurs prières, l'illustre vieillard fit ses adieux à la cour de Bretagne, et se laissa transporter de nuit sur une embarcation qui devait le rendre à sa patrie. Mais à peine avait-il quitté le port, que le mal s'aggravant d'une manière inquiétante, il fut obligé de revenir à Vannes, dont les habitants en signe d'allégresse, l'accueillirent au son de toutes les cloches (3). « Mes enfants,

(1) Pierre Ranzano (Liv. III, chap. II), raconte ce trait un peu différemment. Nous suivons de préférence la version donnée par le septième témoin, Perrine de Bazvalen, qui déclare tenir son récit de Maître Philippe, l'intime confident du Saint.

(2) Lettre du Maître général à Pie II. — Cf. Mouillard, *Vie de saint Vincent Ferrier* chap. XVI.

(3) *Propr. dioc. Venet.*, édit. 1757, ap. Mouillard, p. 44.

« leur disait-il, Dieu me ramène au milieu de vous, non plus pour prêcher, mais pour mourir. »

Le lendemain, une fièvre ardente se déclara, jointe à de grandes douleurs. Pour la première fois depuis quarante ans, le Saint consentit à coucher dans un lit. Mais il refusa le secours des médecins. A toutes les offres qu'on lui fit, il répondit qu'il ne voulait point de remèdes et qu'il s'en remettait humblement à la volonté de Dieu (1). Cependant, sur les instances de la pieuse duchesse de Bretagne, qui le soignait avec un filial dévouement, il accepta de quitter son cilice pour prendre de l'étamine. Quant à recevoir des aliments gras, on ne put jamais l'y faire résoudre. Il en mangea un peu néanmoins, mais on fut obligé de surprendre sa bonne foi en lui disant que la préparation qu'on lui présentait était faite avec de la chair de poisson (2).

Il supporta ses souffrances avec une admirable patience et en donnant sans cesse des signes manifestes de contrition, de pénitence, de piété et de dévotion. A chaque instant, on l'entendait appeler Dieu à son secours et invoquer ce Nom adorable de Jésus qu'il avait glorieusement porté toute sa vie devant tant de nations. Souvent aussi il protestait de sa foi inébranlable en Notre-Seigneur (3).

Frère Yves Nulbien, de l'Ordre de Saint-Dominique, lui ayant demandé où il voulait être inhumé, il répondit : « Où il plaira à l'Evêque de Vannes et au duc de Bretagne. »

Messire Jean Collet, vicaire de Saint-Pierre, lui administra à différents jours les sacrements de l'Eglise (4). « J'étais présent et je répondais au prêtre, dit Olivier Le Bourdieu (5), lorsque l'Extrême-Onction fut donnée à Maître Vincent, qui avait alors perdu la parole. Et ceux qui assistaient le malade assuraient qu'il s'était déjà fait absoudre par ce même vicaire de la peine du péché, en vertu d'un indult que lui avait concédé le Pape Martin V, d'heureuse mémoire. Dans ses messes et ses prédications, je l'ai entendu dire, il priait expressément pour le pape, le recommandant aussi aux prières du peuple, comme étant le seul et véritable Souverain Pontife. »

Ne pouvant déjà plus parler, le Saint n'en conservait pas moins toute sa connaissance. Quelques-uns de ses Frères rangés autour de lui, rappelaient à son souvenir certaines paroles de l'Ecriture dont il s'était servi fréquemment, et l'exhortaient à espérer son salut de la bonté divine. Un moment, ils s'arrêtèrent. Pensant n'être plus en-

(1) 2^e tém. — (2) 7^e tém. — (3) 2^e tém. — (4) 7^e tém. — (5) 6^e tém.

tendus, ils hésitaient à se donner une peine probablement inutile. Alors, pour leur faire signe qu'il les comprenait fort bien, Vincent, de lui-même, leva la main, et ouvrant les yeux, il les tourna vers le ciel avec une touchante dévotion (1).

A côté de ses Frères les dominicains, on voyait autour du vénérable moribond des prêtres, des religieux et beaucoup de personnes séculières, entre autres Jeanne de France, duchesse de Bretagne, la vicomtesse de Rohan et la dame de Malestroît. Au dehors se tenait une foule de gens qui eussent désiré assister à la mort d'un Saint, mais qui ne pouvaient pénétrer, tant la chambre était pleine de monde (2).

A l'apparition des symptômes précurseurs du fatal dénouement, on se mit à réciter auprès du Serviteur de Dieu les quatre Passions, puis les sept Psaumes de la Pénitence, et les Litanies. Avant qu'on eut achevé cette dernière prière, Vincent fut soudainement transfiguré par un éclair de joie céleste ; puis joignant les mains et élevant les yeux au ciel, il expira (3). C'était le 5 avril 1419, mercredi avant le dimanche des Rameaux, vers quatre heures du soir (4). Le Saint comptait alors soixante-treize ans (5).

Quelques instants avant qu'il ne passât, une fenêtre de la chambre fut ouverte, on ne sait par qui, et il entra grand nombre de papillons blancs de merveilleuse beauté, qui ne cessèrent de voltiger au-dessus de sa tête, jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir. « On a cru
« pieusement, dit Albert de Morlaix, que c'était un escadron d'Ange
« qui, en forme de ces petits animaux, attendaient la sortie de cette
« sainte âme, pour la conduire à la vie éternelle. » Ces bienheureux

(1) 7^e tém. — (2) 10^e tém. — (3) 6^e tém.

(4) Le 1^{er}, le 8^e et le 10^e témoin s'accordent à indiquer ce mercredi. Pierre Ranzano et l'auteur du Bullaire se trompent donc en fixant à un vendredi la mort du Saint.

(5) Avec Echard et le R^{mo} P. Brémond, commentateur du Bullaire dominicain, nous fixons sa naissance à 1346, ce qui lui donnait, en 1419, 73 ans. Ce sentiment paraît le mieux fondé. En effet, le premier témoin du procès de Vannes accorde au Serviteur de Dieu environ 70 ans ; le 12^e, de 70 à 80. Le 8^e déclare qu'il semblait septuagénaire. Ranzano le dit âgé de 70 ans, lors de sa venue en Bretagne. Enfin la Bulle de canonisation lui donne à sa mort 70 ans passés, « *Septuagesimum ætatis annum transcendens* ». Ces témoignages ne permettent pas de suivre l'opinion des Bollandistes ni celle de plusieurs écrivains, qui le font mourir, les premiers à 62 ans, les autres au commencement de sa 69^e année.

Esprits ne devaient-ils pas un tel honneur à ce frère qui se proclamait lui-même l'Ange de l'Apocalypse ?

En signe de la gloire que lui méritaient ses vertus, Dieu permit qu'une très forte odeur d'un parfum délicieux se répandît dans tout l'appartement (1).

Jeanne de France, la fille des rois, lava de ses propres mains la dépouille de l'humble moine, et lui ôtant sa chape qu'elle voulait garder comme relique, elle la remplaça par la chape d'un autre Frère Prêcheur, dont elle était la pénitente (2).

XXII. — Aussitôt après le décès, on ferma les portes de la maison, dans la crainte que les Frères-Mineurs et les Frères-Prêcheurs ne cherchassent à s'emparer du corps. L'Evêque, du reste, avait déjà pris ses mesures depuis quelques jours, et établi une garde chargée d'empêcher quiconque tenterait de ravir aux habitants de Vannes le précieux trésor dont la Providence venait de les enrichir. Les Dominicains, cependant, croyaient bien être en droit de reprendre leur Frère et de le confier aux enfants de St-François, qui ne demandaient pas mieux que d'accepter un pareil dépôt. Ils essayèrent : peine perdue. Leur tentative fut repoussée les armes à la main, et non sans grande effusion de sang sacerdotal (3).

Transporté à la cathédrale, le saint cadavre y resta plusieurs jours, sous bonne garde, exposé à la dévotion des fidèles, en attendant que le seigneur duc eût envoyé de Nantes la permission de passer outre aux réclamations des Dominicains et de procéder aux funérailles (4).

Tout le temps qui s'écoula jusqu'à l'inhumation, Vincent, couché dans le cercueil, demeura la face et la poitrine découvertes, et une foule nombreuse se pressa continuellement pour sanctifier toute sorte d'objets au contact de ces bienheureuses reliques. Trente-cinq ans plus tard, une femme comparaissant comme témoin, montrera aux commissaires chargés d'instruire le procès des grains de corail qu'elle avait fait toucher au visage de Maître Vincent dans

(1) 7^e tém. — (2) 6^e tém.

(3) « Tunc canonici et capitulum Ecclesiæ Venetensis vi et armis magna cum effusione sanguinis sacerdotalis illud receperunt et ad cathedralem ecclesiam detulerunt. » — Lettre du Maître général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs au Pape Pie II, ap. Mouillard, p. 340.

(4) 6^e tém.

le chœur de l'église de Vannes, et sur lesquels elle récitait certaines prières (1). Après les obsèques, il se fit tant de miracles sur le tombeau qu'il devint difficile d'en tenir un compte exact. Chaque dimanche, on en lisait plusieurs du haut de la chaire. Dans la semaine, lorsqu'un nouveau prodige éclatait, on sonnait les cloches, et le peuple, arrivant dans l'église, rendait grâces à Dieu.

Aussi, de toute part, on soupirait après le jour où Vincent prendrait place au rang des Saints légitimement reconnus. La duchesse de Bretagne, malgré son ardent désir, mourut, avant d'avoir pu le faire élever sur les autels. Mais elle trouva dans la fiancée de l'un de ses fils, la Bienheureuse Françoise d'Amboise, alors âgée de six ans seulement, une digne héritière de son zèle et de sa dévotion pour le glorieux Prêcheur. Ecoutons Albert de Morlaix : « Jeanne de France, dit-il, « étant, en 1433, sur son lit de mort, fit approcher la petite Françoise ; « après plusieurs belles remontrances et avis salutaires, lui donna sa « bénédiction et lui fit présent d'un chapelet de bois qu'elle avait eu « de saint Vincent(2), lui recommandant très spécialement de solliciter « la canonisation dudit saint envers le duc et les princes ses enfants ».

La Bienheureuse « en fit effectivement grande instance au duc « Jean son beau-père et au duc François son beau-frère », mais il était réservé à Pierre, son mari, de conduire cette affaire à bonne fin. Aussitôt que la Providence l'eut mis en possession du duché de Bretagne, elle le pressa d'user dans ce but de toute son autorité. L'un et l'autre furent encore stimulés par le Chapitre général des Frères-Prêcheurs tenu à Nantes en 1453. Le nouveau Maître de l'Ordre, Martial Auribelli, dans un discours prononcé devant la cour de Bretagne, se montra si éloquent, et représenta avec des couleurs si vives la gloire et l'honneur qui résulteraient pour l'Eglise, pour le duché, pour Vannes en particulier, de la canonisation de Maître Vincent, que le prince et tous les seigneurs s'écrièrent d'une voix unanime qu'il fallait surseoir à toutes les autres affaires pour vaquer à celle-là. De fait, on s'occupa si activement cette année même et l'année suivante du procès de canonisation (3), que le Pape Calixte III pût enfin procéder à cet acte solennel le 29 juin 1455.

(1) 45^e tém.

(2) Ce chapelet a été conservé jusqu'à nos jours. — Cfr. Richard, *Vie de la B. Françoise d'Ambroise*, t. 1, p. 401 et t. II, p. 362.

(3) On entendit à Naples 28 témoins, à Avignon 18, à Toulouse 48, à Vannes 313. — Cf. Mouillard, p. xv.

Ce jour-là, il fut démontré une fois de plus que Vincent avait reçu dans un degré éminent le don de prophétie. Cinquante ans auparavant, un jeune homme déjà renommé par sa science du droit civil et canonique, assistait à Valence à une prédication du saint apôtre. A l'issue du sermon, Vincent le remarque ; il fixe sur lui un long regard, et lui adressant la parole : « Cher fils, dit-il, je vous félicite ; « un jour viendra où vous procurerez beaucoup de gloire à vos « proches et à votre pays. Vous serez élevé à la plus haute dignité « qui soit sur cette terre, et alors vous me comblez du plus grand « des honneurs. Souvenez-vous de persévérer dans la vertu. » Le jeune homme, qui s'appelait Alphonse Borgia, demeura persuadé qu'il s'assiérait plus tard sur la chaire de saint Pierre, avec mission d'élever sur les autels le prophète de sa sublime destinée. D'abord chanoine, puis Evêque de Valence, enfin Cardinal d'Aragon, il se confirma de plus en plus dans sa persuasion. A peine revêtu de la pourpre, il choisit le nom qu'il prendrait comme Souverain Pontife. En vain l'on se riait de ses prétentions, en vain les années se multipliaient et les apparences étaient contre lui : il répétait à tout venant qu'il lui serait un jour donné de ceindre la tiare. En effet, le 8 avril 1455, Alphonse Borgia, âgé d'environ 78 ans, fut élu, contre toute prévision, pour succéder à Nicolas V. La première partie de la prédiction demi-séculaire de Vincent était réalisée ; la seconde le fut deux mois après, lorsque Calixte III inscrivit au catalogue des saints le nom à jamais glorieux du grand apôtre Vincent Ferrier (1).

(1) L'Office propre en usage dans la liturgie dominicaine eut pour auteur le Maître général, qui signa son œuvre par un anagramme. En réunissant les lettres initiales des strophes de l'hymne des Vêpres, des antiennes de Matines et de Laudes, on trouve cette phrase : *Martialis Auribelli fecit.*





L'Illustrissime P. THOMAS CARBONEL

*Profès du couvent de Saint-Thomas de Madrid, confesseur
du roi Charles II et évêque de Sigüenza (*)*

(1621-1692)

LE P. Carbonel naquit à Madrid le 6 janvier 1621, et reçut le nom de Balthasar qu'il changea plus tard en celui de Thomas. Sa mère, Marie Sanchez, le porta ou le conduisit bien des fois dans l'église des Dominicains pour l'offrir à la célèbre Vierge d'Atocha. Pauvre enfant ! la Providence le préparait ainsi à chercher aux pieds de Marie et dans une maison de saint Dominique les soins maternels qui allaient lui manquer bientôt. En effet, à peine âgé de six ans, Balthasar n'avait déjà plus ni père, ni mère. Un oncle le recueillit, ainsi que ses frères, et le fit étudier chez les Jésuites en qualité d'externe.

L'enfant avait gardé de sa pieuse mère l'habitude de visiter fréquemment Notre-Dame d'Atocha. Plusieurs fois par jour, il allait se prosterner devant l'autel de Marie, et souvent même la nuit, il s'échappait furtivement, et courait s'agenouiller au seuil de sa chère église ; puis, sa prière faite, il revenait à la maison, dont son frère aîné, le seul confident de ces saintes veilles, lui ouvrait silencieusement la porte, sur un signal convenu.

A treize ans, il résolut d'embrasser l'état religieux dans l'Ordre de saint Dominique et demanda son admission au Prieur du couvent de Saint-Thomas de Madrid. Le Père lui répondit assez sèchement qu'il le trouvait trop jeune et trop délicat. Balthasar ne fut pas découragé. Il continua sa vie d'étude et de prière, et quelques semaines plus tard, il apportait de nouveau sa requête au même Père, écrite, cette fois, dans une pièce de vers latins. Le Prieur admira son talent ; ce fut tout, la poésie n'eut pas d'autre effet sur lui. Une troisième fois,

(*) Thomas Relux *Vita Ill. Dni Fr. Thomæ Carbonel.*

l'enfant revint supplier le Père Prieur, et lui exprima dans une nouvelle pièce de vers son ardent désir d'entrer dans l'Ordre. Touché de cette persévérance plus encore que des vers latins, le Prieur accueillit enfin la demande du jeune postulant, et lui dit de revenir un jour déterminé pour être présenté aux Pères de la communauté. Sa réception eut lieu le 3 mars 1634.

Revêtu du saint habit, Frère Thomas, ainsi sera-t-il nommé désormais, commença aussitôt cette vie de pénitence et de ferveur religieuse, qui le distingua jusqu'à la mort. Ses austérités furent l'objet d'une surveillance particulière de la part du Père Maître, qui dut même le placer auprès de lui au réfectoire, pour l'empêcher de faire de trop grandes privations. Pendant son noviciat, il lut plusieurs fois la Bible et en confia une bonne partie à sa mémoire. Il faisait ses délices des œuvres de saint Bernard et de quelques traités de saint Augustin et puisa dans les écrits de ces docteurs beaucoup de pensées et d'affections propres à nourrir son âme. Il prononça ses vœux le 18 janvier 1637, après Matines, à deux heures de la nuit, date qu'il célébra ensuite tous les ans avec des larmes de componction : « Encore une année d'imperfections ! s'écriait-il ; mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi ! »

Envoyé peu de temps après au célèbre couvent de Saint-Etienne de Salamanque, Frère Thomas ne tarda pas à être cité comme un modèle aux quatre-vingts novices qui y faisaient leurs études. Ses succès dans les sciences sacrées ne le distinguèrent pas moins que sa vertu. Aussi les Pères le choisissaient-ils de préférence, lorsqu'à certaines époques de l'année ou pour des circonstances particulières, ils devaient offrir au public studieux de Salamanque une séance littéraire et théologique. Un jour surtout, on jugea de son talent et en même temps de son humilité. Suivant la tradition, les novices étudiants prêchaient à tour de rôle au réfectoire devant la communauté. Son tour venu, Frère Thomas montra d'abord au Père Maître le sermon qu'il avait composé, et le pria de lui indiquer les corrections nécessaires. Le Père, frappé de l'élévation des pensées et de l'harmonie du style, de la régulière ordonnance des matériaux et de la juste proportion des parties, ne put croire qu'un novice de dix-neuf ans fût l'auteur d'une composition si parfaite. Interrogé à cet égard, Frère Thomas répond qu'il a beaucoup réfléchi et médité, et que le sermon est bien le fruit de son propre travail. Le Père Maître, pour éloigner toute tentation d'orgueil, atténua par quelques critiques ses

premiers éloges, suggère au Frère Thomas certaines améliorations de détail, l'engage à préparer l'action extérieure, et « maintenant, dit-il, « ayez bon courage; les Pères seront indulgents pour votre « essai. » On va voir cette indulgence. Frère Thomas donne son sermon, puis il retourne à sa place. Déjà il recevait des Frères et des vieux Pères, présents à la séance, de nombreux signes de félicitation, lorsque le Père Sous-Prieur qui présidait cet exercice d'éloquence, s'écrie : « Frère Thomas paraît très content de lui ! Il se promet sans « doute de vifs applaudissements et des récompenses. Détrompez- « vous, mon cher Frère ; loin de mériter aucune faveur, vous serez « aujourd'hui au pain et à l'eau, pour avoir profané la chaire, en « affectant des gestes de déclamateur et de comédien ! Vous avez « beaucoup à faire pour devenir un bon prédicateur ! » L'humble novice reçut tranquillement la semonce, et quand on voulut le consoler, il se déclara fort reconnaissant au Père Sous-Prieur de l'avoir repris de ses défauts en public.

Ses études terminées, le P. Thomas Carbonel enseigna en beaucoup d'endroits à Pampelune, à Ségovie, à Palencia, à Oviedo, à Cuença, à Alcalá, à Avila, à Valladolid. Professeur éminent, il se faisait principalement remarquer par la sûreté de sa doctrine, la clarté et l'à propos des distinctions dans les questions complexes, l'abondance des preuves qu'il savait tirer généralement des entrailles du sujet.

Au milieu de tous ses labeurs scolastiques, il édifiait profondément par son amour des observances, son application à se sanctifier et surtout son assiduité à l'oraison. « L'étude de la théologie, disait-il, « doit avoir pour terme la sainteté de vie. Dieu jugera rigoureusement « ceux qui ont ajouté à la foi les lumières de la théologie, si leur « amour et leur piété ne correspondent pas à leur science. Mon Dieu ! « pourquoi y a-t-il encore des pécheurs, puisqu'il y a tant de prê- « cheurs ? »

Devenu en 1672 Prieur du couvent de Saint-Thomas de Madrid, il s'adonna beaucoup au ministère de la direction spirituelle, et en particulier à entendre les confessions des pauvres. Il opéra un bien si considérable, que le démon, par vengeance, se mit à exercer contre lui de violentes persécutions même extérieures. Souvent on le trouvait étendu dans sa cellule tout meurtri des coups qu'il venait de recevoir. Un jour de fête de S. Dominique, il ne put même célébrer la messe, tant le démon l'avait anéanti à force de le battre.

II. — A peine le P. Carbonel fut-il sorti de charge (1676), que Charles II l'appela auprès de lui pour remplacer son confesseur, le P. Alvarez de Montenegro, qui venait de mourir. Il en fut longtemps inconsolable ; confesser les rois lui semblait périlleux.

L'année suivante, désigné comme évêque de Placencia, il fit tant et si bien, que cette nomination fut annulée. Mais peu après, le roi jeta encore les yeux sur lui pour le siège de Siguenza, laissé vacant par la mort du célèbre Père Godoy. Ce choix répondait à un vœu du prélat défunt : « Quel bonheur pour mon diocèse, s'écriait-il à son lit de mort, s'il avait pour évêque le P. Thomas Carbonel ! » Mais l'humble religieux qui était loin de désirer la mître, n'épargna rien pour s'en défendre. Non content d'adresser au roi et au nonce d'instantes supplications, il fit venir exprès d'Alcala le Père Charles de Bayonne pour conférer avec lui et avoir son avis. Hélas ! ce Père l'obligea d'accepter. « D'après S. Thomas lui-même, disait-il, si c'est une témérité extrême de rechercher l'épiscopat, c'est un autre désordre non moins blâmable de le refuser avec opiniâtreté, contrairement à la volonté des supérieurs. Craignez que Dieu ne vous demande compte des maux qui peuvent arriver à votre diocèse par suite de vos délais. C'est maintenant le cas de redire cette parole que l'obéissance est un gage de paix et une lettre de change sur Dieu ! » Le Père Carbonel n'éleva plus aucune objection, mais il protesta que de ce jour son cœur ne connaîtrait plus de paix. Plus tard on l'entendit s'écrier : « J'ai manqué de jugement en acceptant cette redoutable dignité, et je donne à penser que je ne crains pas la justice de Dieu, puisque la considération d'une telle responsabilité ne me fait pas mourir ! »

Il prit possession de son diocèse par procureur le 27 août 1677. A l'heure même où les cloches de la cathédrale annoncèrent cet événement, la cloche de l'aumônerie, muette depuis la mort du P. Godoy, appela les pauvres aux greniers de l'évêché. La distribution eut lieu tous les jours, et de cette date au 15 octobre, jour de l'entrée du nouvel évêque, on donna du blé pour une valeur de trois mille ducats. Magnifique commentaire des paroles que le prélat devait adresser à son peuple en arrivant : « *Non quærimus vestra, sed vos* ; nous ne voulons pas vos biens, mais vos âmes ! »

Le V. Prélat se livra tout entier aux devoirs de sa charge. Fermeté, prudence, zèle, doctrine, rien ne lui fit défaut. Il exigeait des serviteurs de son palais une rigoureuse exactitude. L'un d'eux ayant un

jour notablement manqué sous ce rapport : « Ah ! señor Pedro, lui dit-il, si vous n'êtes pas plus ponctuel envers Dieu qu'envers votre évêque, votre salut court de grands risques. »

Son principal et continuel souci fut de stimuler le zèle de ses curés, et de n'admettre dans leurs rangs que des clercs pieux et instruits. Aussi, quelque pressantes que fussent ses occupations, il ne se reposait sur personne du soin d'examiner les nouveaux sous-diacres et les travaux des candidats dans les concours ecclésiastiques. On l'a vu, durant ses visites, suspendre des prêtres qui ne savaient pas assez le latin ou qui portaient à l'autel trop peu de dévotion. C'est qu'il se persuadait, à bon droit, qu'on épargnerait à la religion la plupart des maux dont elle souffre, si tous les prêtres étaient, suivant le vœu de S. Pie V, éclairés et zélés : « *Dentur idonei confessarii, doctrina et animarum zelo pollentes, et ecce omnium Christi fidelium plena reformatio !* »

Le vénérable évêque voulait aussi que ses diocésains fussent suffisamment instruits des saints mystères. Il refusa un jour l'aumône à un pauvre, parce qu'il le trouvait trop ignorant des vérités de la foi, et il l'obligea à se représenter devant lui pour être interrogé.

En 1682, le roi désirant lui donner la direction de sa conscience, le fit venir auprès de lui, et malgré toutes ses réclamations et difficultés, l'évêque de Sigüenza, de l'agrément même du Pape, dut rester à la cour, loin de son diocèse.

Rentré cependant en 1686, il s'appliqua de nouveau à gouverner son Eglise en pasteur vigilant. Mais en 1692, forcé par le mauvais état de sa santé et accablé de plus en plus par la crainte des jugements de Dieu, il adressa sa démission au Souverain Pontife et au roi d'Espagne. « Priez Dieu, disait-il dans ses lettres à cette époque, de me faire bien sentir le *Tibi soli peccavi*. » Le séjour loin de son couvent, même avec la dignité épiscopale, lui semblait un châtiment de ses péchés.

Après une première réponse défavorable, le roi se laissa enfin fléchir et permit au V. P. Carbonel de se retirer au couvent de Saint-Dominique de Vittoria. Dès ce moment, le prélat commença à respirer, soustrait au poids des perplexités, que lui causaient et la vue continuelle de ses obligations et l'impuissance d'y satisfaire à son gré.

Se disposant au départ pour l'autre vie, il lisait dans Surius la vie des évêques comme lui démissionnaires, lorsqu'il tomba malade le lundi saint, sans espoir d'échapper. Il mourut le samedi suivant,

5 avril 1692, dans toute la plénitude de son intelligence et goûtant depuis la veille cette paix, que Notre-Seigneur, disait-il, lui avait longtemps refusée.

En preuve de sa sainteté, un ecclésiastique qui l'avait connu d'une manière très intime, déclara juridiquement que le serviteur de Dieu n'avait jamais commis, croyait-il, un péché véniel de propos délibéré ; tant il était attentif à ne faire, dire ou penser rien qui pût déplaire à Dieu.

Le lendemain de la mort du V. P. Carbonel, au moment des funérailles, son cadavre était encore entièrement souple et son visage brillait d'une éclatante beauté.

Quelques personnes eurent connaissance de sa gloire ; d'autres obtinrent des grâces par son intercession. Le P. Thomas Relux, auteur de sa vie, rapporte même plusieurs guérisons miraculeuses dues au contact d'objets ayant appartenu à ce saint évêque.

Le chapitre de la cathédrale fit graver sur son tombeau cette épitaphe, où les contemporains reconnurent unanimement l'expression exacte de la vérité :

Fuit in puritate et doctrina Angelici Doctoris imitator, in eleemosynis Valentinus Thomas, in prædicatione Vincentius Ferrerius, cujus ipsa die, cum dilexisset suos et eis benedictionem impertiret, vespere sabbati sancti obiit, seu potius cum Christo resurrexit.

Il se montra en pureté et doctrine un imitateur du Docteur angélique, en charité un autre Thomas de Villeneuve, en prédication un Vincent Ferrier dont le jour de la fête fut celui de son trépas. Il mourut, ou plutôt il ressuscita avec le Christ le soir du samedi saint, après avoir béni tous les siens qu'il aimait tendrement.





La V. Sœur CATHERINE CAPOCEFALA
Du Tiers-Ordre de Saint-Dominique
au Monastère de Sainte-Catherine de Sienne à Naples ()*
(1595-1617)

CETTE fervente tertiaire naquit à Naples le 3 juillet 1595, et ses nobles parents, Scipion Capocefala et Béatrix Altomare, lui donnèrent au baptême le nom de Laure. Dès son plus bas âge, on vit paraître en elle, outre des grâces enfantines charmantes et une douce gravité, de surprenants attraits pour la piété et la mortification. A six ans, elle obtenait de son confesseur, religieux dominicain, la permission de porter un rude cilice. La nuit, lorsque sa sœur était endormie, elle descendait doucement du lit et se couchait par terre. Quatre fois la semaine, jeûne au pain et à l'eau. Les autres jours, elle prenait, assise sur le sol, un pauvre dîner, en y mêlant parfois de la cendre ou de la poussière.

A partir de huit ans, ce jeûne strict au pain et à l'eau fut en carême son régime quotidien. Son application à Dieu était également continue. Trois fois par jour, elle demeurait en oraison l'espace de quatre heures, prosternée la face contre terre et absorbée dans de célestes entretiens. Lorsqu'il lui fut enfin permis d'avoir une chambre à elle, Laure s'y tint habituellement, et toujours pour prier. Quelquefois il lui fallait aller rejoindre sa mère et sa sœur. Même alors, la présence de Dieu l'occupait presque entièrement. Ses yeux se fixaient sur quelque image de Jésus crucifié ou de la Sainte Vierge, et l'amour captivait tellement son cœur, qu'elle ne prêtait aucune attention aux paroles échangées autour d'elle. Notre-Seigneur lui faisait-il sentir quelque transport intérieur, vite elle prenait congé et retournait à sa chère retraite.

Chaque nuit, elle déchirait son corps avec une discipline armée de

(*) *Mémoires du Mon.* et Theodore della Valle, ap. Marchese *Diar. Domenic.*

rosettes de fer, et pour enlever les traces de sang, elle lavait soigneusement le plancher, avant le lever de la famille.

Cette petite cellule, théâtre de tant de prières et d'austérités, garda longtemps un parfum miraculeux constaté par beaucoup de personnes. « Je voulus voir moi-même cette chambrette, dit le P. Théodore della Valle, et en baisant la terre, je sentis une très suave odeur : j'en rends témoignage en présence du Seigneur et de ses Anges. »

Après bien des résistances de la part de ses parents, Laure put enfin revêtir l'habit des Sœurs de la Pénitence, en 1607, à l'âge de douze ans. Elle reçut en cette circonstance le nom de Catherine, nom qui l'obligeait à marcher sur les traces de la grande sainte Catherine de Sienne. On ne tarda pas, en effet, à voir briller dans cette jeune tertiaire les mêmes exemples d'humilité, de pénitence et de charité héroïque.

Cette charité la rendait très sensible, et à l'offense de Dieu et au tort que le pécheur se fait à lui-même par ses fautes. Un jour, une belle-sœur de la pieuse vierge, sur des propos calomnieux crus trop facilement, se laisse emporter à un véritable accès de rage contre son mari, et profère d'horribles imprécations. Catherine accourt saisie de douleur. Elle tâche de l'apaiser, elle lui fait des remontrances, elle pleure. Efforts inutiles ! Alors elle rentre dans sa chambre et se met à prier. Aussitôt une furieuse tempête s'abat sur la maison et menace durant toute une nuit de la renverser sur ses habitants. En présence du danger, cette femme colère revient à d'autres sentiments, et ne voyant que l'enfer prêt à l'engloutir, elle demande pardon et prie Dieu d'arrêter les effets de sa justice. L'ouragan l'avait convertie ; c'était le résultat des prières de Catherine.

Pour troubler la Servante de Dieu au milieu de ses exercices, le démon lui apparaissait sous des formes effrayantes, surtout au moment de l'oraison. Mais qu'elle prononçât seulement le saint Nom de Jésus, ces hideux fantômes étaient aussitôt mis en fuite.

Une fois, pendant la nuit, elle sortait, une lanterne à la main, de sa chapelle particulière où elle entretenait une lampe. Tout à coup, un vent s'élève ; lampe et lanterne se trouvent éteintes. Ruse du démon ! pensa Catherine ; et invoquant Jésus et Marie, elle s'entendit un instant après appeler par son nom, et vit se rallumer d'elles-mêmes la lampe et sa lanterne.

Au moment de communier ou à l'Élévation, elle apercevait souvent

dans l'Hostie un très bel enfant, dont le visage doux et souriant la remplissait de joie et de consolation.

Sœur Catherine opéra aussi quelques miracles. Elle guérit en particulier une servante atteinte de mal caduc depuis douze ans, en lui traçant une croix sur le front avec de l'huile de sa lampe.

Camille Altomare, tante de Catherine, souffrait d'une plaie gangrenée, depuis deux ans, et les médecins l'avaient même abandonnée. Un jour, pleine de confiance dans la sainteté de sa nièce, elle la prie de faire elle-même le pansement. A peine cet acte de charité lui eut-il été rendu, qu'elle se sentit mieux ; et au bout de quelques jours, elle était parfaitement guérie.

Outre la grâce des miracles, Catherine avait également le don de prophétie. L'un de ses frères était en prison pour homicide. Elle lui envoya dire, que pour avoir la vie sauve, il devait se confesser et se résoudre à une conduite désormais plus chrétienne. Le prisonnier suivit ce sage conseil ; deux jours après, le vice-roi lui rendait la liberté.

Un jour que ce même frère voulait aller à Naples, Catherine le prie de remettre à plus tard, l'assurant que sa vie serait en danger. Sans tenir compte de cet avertissement, il se dispose à partir. Cependant, sur le point de quitter la maison, il change d'idée. « Je veux, » cette fois, s'écrie-t-il, obéir à ma sœur ! » Bien lui en prit ; car trois hommes, on le sut après, étaient embusqués sur la route pour le tuer.

Vers la même époque D. Antonio Martolano, second mari de Béatrix Altomare, mère de Catherine, était absent de Naples et ne rentrait pas au jour fixé. Très inquiète, Béatrix demandait à sa fille de prier. Celle-ci obéit. « Ma mère, dit-elle ensuite, soyez » tranquille ; demain soir, D. Antonio sera revenu sain et sauf. » Le lendemain matin, un homme vient annoncer que le retour est différé de huit jours. Catherine n'en maintient pas moins son dire, et répète à Béatrix : « Mère, ayez confiance ; je vous l'affirme, » aujourd'hui avant la nuit, vous reverrez votre mari. » L'événement lui donna en effet raison.

II. — Deux ans à peine avant de mourir, Catherine fut admise au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, où l'illustre Sœur Paule de Sainte-Thérèse menait alors une vie angélique (1). Auprès d'un tel

(1) Voir en janvier, p. 227.

modèle, la pieuse Servante de Dieu acheva de donner le dernier lustre à ses vertus. On la vit surtout empressée à prendre humblement sa part des travaux de la maison, dont les religieuses devaient s'acquitter elles-mêmes, à défaut de Sœurs converses. Mais souvent, quand ces rudes labeurs étaient au-dessus de ses forces, les Anges venaient lui prêter main-forte ; ils l'aidaient à pétrir le pain, à porter l'eau et le bois, à balayer même les dortoirs ou les officines du monastère.

Sœur Catherine fut aussi favorisée des visites de la Très Sainte Vierge. Une fois, elle s'était entendue avec quelques religieuses, pour composer à Marie un vêtement spirituel, en faisant certains exercices ; tout cela comme préparation à une fête de la divine Mère. Au jour de cette fête, Marie apparut à Catherine, avec une beauté admirable et vêtue d'habits splendides. Elle la remercia du costume qu'elle et ses Sœurs lui avaient offert, et promit de leur obtenir en échange le vêtement des grâces et des vertus.

Six mois seulement après son entrée au monastère, Catherine tomba dans une maladie de langueur, qui lui parut bientôt le signal de sa fin prochaine. Elle annonça même à son confesseur, le Père Félicien Zuppardo, vieux et infirme, qu'elle mourrait avant lui. Prédiction peu vraisemblable, et cependant réalisée un an plus tard.

Vers la semaine sainte de l'année 1617, des vomissements répétés et très douloureux signalèrent l'approche du dénouement.

Pour la fortifier dans cette extrémité, Jésus se montre un jour devant elle, tout meurtri et ensanglanté comme à l'heure de sa Passion, et lui demande s'il a jamais existé une douleur semblable à la sienne. A ce navrant spectacle, Sœur Catherine oublie ses propres souffrances, et contente de se voir elle-même affligée, elle s'offre en victime à Notre-Seigneur, pour endurer tout ce qu'il lui plaira.

Peu de jours après, le Vendredi-Saint, il lui vint une soif presque intolérable. Elle l'endura d'abord patiemment en union avec celle de Jésus sur la croix. Mais son supplice devint si douloureux, qu'elle en fut réduite à demander grâce. Alors Notre-Seigneur lui apparut resplendissant de gloire, et lui montrant son côté ouvert, il l'invita à étancher sa soif. Catherine but à longs traits, et la céleste liqueur qu'elle puisa à cette source divine, la remplit de tant de douceur et de consolation qu'elle en était hors d'elle-même,

Presque arrivée à ses derniers moments, cette pieuse Sœur fit venir une novice auprès de son chevet. « Promettez-moi, lui dit-elle, de ne
« jamais quitter le monastère et de résister avec énergie à toutes les

« sollicitations de votre famille. » La novice sourit. Pourquoi ces avertissements? Les bonnes dispositions de ses parents et son propre bonheur dans la vie religieuse, n'étaient-ils pas de sûrs garants de sa persévérance? Notre malade insista, et, pour lui faire plaisir, la novice promit de rester ferme dans sa vocation. Longtemps après la mort de la Servante de Dieu, cette novice se vit, en effet, sollicitée par sa famille de rentrer dans le monde. Elle ne savait déjà plus que devenir, quand, se souvenant de Catherine et de sa promesse, elle s'affermirait dans la résolution de mourir religieuse.

Sœur Catherine s'envola vers le ciel, le 5 avril 1617, à l'âge de 22 ans. Son visage, à ce moment, prit une grande beauté, son corps exhala une suave odeur, et ses membres gardèrent une telle souplesse, qu'avec sa main on traçait facilement le signe de la croix. La foule se pressa pendant cinq jours autour de ses saintes dépouilles, lui coupant ses habits et posant son voile sur les malades pour leur rendre la santé. Une dame ayant voulu prendre quelques cheveux, lui blessa la tête avec ses ciseaux; il en jaillit un sang pur et vermeil qu'on recueillit soigneusement; « et aujourd'hui encore, ajoute « Marchese en 1670, il se conserve sans corruption dans le monas-
« tère. »

Sœur Catherine apparut glorieuse à plusieurs personnes, en particulier à Sœur Paule de Sainte-Thérèse et à une malade qui l'avait invoquée. Cette dernière, sur sa recommandation, alla visiter son tombeau et y recouvra la santé. Le médecin du monastère fut aussi guéri instantanément, après avoir recouru à l'intercession de Catherine. « On raconte, dit Marchese en terminant, plusieurs autres grâces « surnaturelles; je les omets comme n'étant pas assez certaines. « D'ailleurs, les pages qui précèdent suffisent à montrer combien « cette sainte religieuse était agréable à Dieu. »





La V. M. PRUDENCE RASCONI

Professe du monastère de l'Annonciation, à Palerme ()*

(162.)

PRUDENCE vint au monde, à Palerme, la nuit même où l'Eglise célèbre la naissance de Notre-Seigneur. Ses parents la confièrent de bonne heure aux Dominicaines, qui n'eurent aucune peine à l'élever dans la piété.

La Très Sainte Vierge lui donna bientôt des marques de sa spéciale protection. Un jour, l'innocente enfant s'offrait à cette Mère du ciel pour la servir toute sa vie, et lui demandait ce qu'elle devait faire. Marie lui apparut vêtue en Dominicaine et lui dit : « Tu veux être « agréable à mon Fils et à moi ? Porte cet habit et garde la règle de « cet Ordre. » Dès lors, Prudence ne cessa plus de solliciter son admission parmi les Sœurs, jusqu'au jour où, ayant atteint l'âge fixé par les Constitutions, elle put enfin obtenir l'objet de ses désirs.

On ne tarda pas à remarquer son obéissance aux moindres ordres, même des Sœurs converses, son vif attrait pour la prière qui l'attirait sans cesse en présence du Très Saint-Sacrement. Ses jeûnes étaient continuels, et souvent au pain et à l'eau. Sa chaîne de fer avait quatre doigts de largeur et des pointes si acérées, qu'une religieuse l'ayant trouvée par hasard, ne voulait plus la lui rendre. Pour éviter de la perdre à l'avenir, Sœur Prudence l'enfonça de nouveau dans sa chair, avec la résolution de ne jamais l'ôter. A ces vertus, elle joignait encore un tel amour de la pauvreté, qu'elle ne pouvait souffrir aucun objet superflu ou moins nécessaire.

Edifiées de tant de perfections, les Sœurs élurent unanimement Prudence pour la mettre à leur tête. Leur confiance ne fut pas trompée ; cette jeune Prieure montra une sagesse consommée dans le gouvernement de sa communauté. Néanmoins, au bout de quelque temps, les supérieurs, sans donner de raison, la déchargèrent de son

(*) Marchese, *Diario domenic.*

office. De là une petite révolution dans le monastère. Les religieuses se récrient; la propre sœur de Prudence laisse surtout éclater son mécontentement. Enfin, un de ses frères annonce l'intention de se rendre à Rome pour porter l'affaire devant le Maître général ou la sacrée Congrégation. Tout s'apaisa promptement, grâce à l'excellent esprit de la Prieure déposée. Loin de favoriser l'égarement momentané de ses compagnes, elle leur prêche l'obéissance; elle adresse à sa sœur de vifs reproches et menace de ne plus lui parler, si elle ne renonce à ses poursuites. Enfin, se mettant à genoux devant son frère, elle le conjure d'abandonner toute idée d'appel et de procès. Ainsi tout rentra dans l'ordre.

Un jour que cette vertueuse Sœur demandait à Notre-Seigneur la grâce de souffrir en paix son humiliation, elle entendit une voix qui lui dit : « Supporte tout, ma fille, pour mon amour; c'est par ma « volonté et pour ton salut que tu as été déposée. » De là vient que les Sœurs ayant songé à l'élire une seconde fois Prieure, elle n'y voulut jamais consentir.

Un autre trait fera voir que Sœur Prudence n'avait pas peur de la croix. Un jour, elle lut qu'une grande servante de Dieu ayant témoigné à Notre-Seigneur le désir de participer aux douleurs de la Passion, il lui était venu une plaie au côté pour le reste de sa vie. Prudence, très dévote, elle aussi, à la Passion, exprima un semblable désir; peu de temps après, un affreux cancer lui rongea la poitrine.

Elle honorait d'une dévotion spéciale le prince des Apôtres. Un jour saint Pierre lui apparut en habits pontificaux; saint Paul, qui l'accompagnait, brillait d'un tel éclat que la Sœur en fut hors d'elle-même. Une religieuse l'aperçut à ce moment : « Qu'avez-vous, Sœur « Prudence? lui dit-elle, vous semblez toute ravie! » Celle-ci croyant, dans sa simplicité, n'être pas seule à jouir de cette faveur, répondit : « Comment, vous n'avez pas remarqué la majestueuse beauté de « l'apôtre saint Pierre? » Elle comprit, à l'étonnement de la Sœur, mais trop tard, qu'elle avait trahi son secret.

Une autre fois, saint Pierre et saint André vinrent lui dire que Notre-Seigneur, irrité des crimes du monde, avait résolu de le détruire. « Mais, ajoutèrent-ils, la Reine du ciel l'ayant apaisé, en « lui promettant que plusieurs se convertiraient et feraient pénitence « par la dévotion du Rosaire, Jésus se contentera de châtier les « hommes par trois terribles fléaux, la peste, la guerre et la « famine. » Sœur Prudence leur demanda quelle épreuve attendait

son pays. « Une peste effroyable, répondirent-ils, qui viendra après « votre mort et qui durera trois ans. Votre monastère sera préservé « par l'intercession de saint Dominique. Cette calamité ne cessera « que par les prières d'une sainte, dont le corps, après 400 ans, sera « enfin retrouvé. »

A la suite de cette vision, Sœur Prudence était accablée de tristesse et ne faisait que pleurer. Une religieuse lui en demandant la cause, elle consentit à tout lui raconter, à condition de n'être jamais nommée durant sa vie.

Tout Palerme sut bientôt la prédiction, et plus tard, les habitants en vérifièrent de point en point l'exactitude. La peste en effet ravagea une grande partie de la Sicile durant les années 1624, 1625 et 1626. Au milieu de l'affliction générale, le corps de sainte Rosalie fut retrouvé le 15 juillet 1625, comme l'avaient fait espérer plusieurs prophéties ou apparitions. Vers la fin de l'année suivante, après beaucoup de prières publiques en l'honneur de la Sainte, la peste cessa entièrement d'abord à Palerme, puis dans toute la Sicile. Au Mont Saint-Julien et à Castelvetro, les églises des Frères-Prêcheurs ayant obtenu des reliques de sainte Rosalie, il s'y opéra de nombreux miracles, surtout en faveur des pestiférés (1).

Sœur Prudence, à qui Dieu communiquait ainsi l'avenir, reçut encore d'autres connaissances prophétiques. Un jour, on faisait les Quarante-Heures au monastère, pour l'archiprêtre, D. Antonio Manuele, gravement malade. Notre Sœur pria à son tour devant le T. S. Sacrement, lorsque midi sonna à l'église cathédrale. Aussitôt elle se tourne vers sa compagne. « Monsieur l'archiprêtre, dit-elle, « vient de mourir à l'instant même. » C'était vrai, on ne tarda pas à le savoir.

La pieuse Sœur apprit aussi surnaturellement le sort de son père dans l'autre monde : il souffrait en Purgatoire depuis un an. Aussitôt elle se mit en devoir de le délivrer et y parvint promptement, en faisant inscrire son nom dans la Confrérie du Rosaire, et en récitant chaque jour le chapelet à son intention. Il lui apparut enfin glorieux, et la remercia de sa charité.

Pour disposer Sœur Prudence à une sainte mort, Dieu lui envoya une longue et douloureuse maladie qu'elle supporta avec une inaltérable patience. Une chose cependant l'affligeait : c'était de ne

(1) *Act. SS.*, t. II, sept.

plus dire l'Office avec la Communauté. Elle s'en plaignait un jour à saint Pierre qui était venu la visiter. « Courage, lui répondit-il ; en « récitant votre Office seule et souffrante, vous êtes plus agréable à « Dieu que si vous le récitiez avec plaisir et facilité au milieu des « Sœurs. » Une autre peine de Prudence était de réciter maintenant dans son lit ce cher Rosaire, que chaque jour depuis son enfance elle avait dit tout entier à genoux. Elle fut consolée à cet égard par la Très Sainte Vierge elle-même, qui daigna lui apparaître, encore vêtue de l'habit de l'Ordre comme la première fois.

Saint Dominique, saint Vincent Ferrier et saint Pierre Martyr l'entretinrent une fois presque toute une nuit, pour suppléer un oubli de l'infirmière qui l'avait laissée seule. Ils l'avertirent du jour et de l'heure de sa mort.

Ainsi préparée, Sœur Prudence expira, la paix dans l'âme, en prononçant cette parole : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos « mains. » On l'enterra hors de la tombe commune, à cause de sa réputation de sainteté. Un prêtre, qui la connaissait intimement, déclarait qu'elle n'avait jamais commis aucun péché mortel.



LE MÊME JOUR

15.. — A Valladolid, le dévot Frère convers PIERRE DE LA CROIX, simple jardinier du couvent de Saint-Paul, mourut en grande opinion de sainteté ; et même des miracles, on le dit, honorèrent sa tombe. — (Lopez, iv p., l. 4, c. 54.)

15.. — A Tuy en Galice, le V. P. MARTIN d'AYANÇU, célèbre docteur, insigne par sa sainteté, dont le tombeau fut longtemps en singulière vénération dans notre église. — (Lopez, iii p., l. 1, c. 60.)

1634 — Sur la côte de Malabar, le martyr du V. Père FRANÇOIS DONATO, profès du couvent de la Minerve.

Jeune encore, ce zélé Frère-Prêcheur fit connaissance d'un illustre missionnaire portugais, le P. Michel Rangel, qui l'emmena dans son pays, et de là

dans les Indes orientales. En ces contrées, le P. Donato exerça un apostolat saint et fécond. Dans l'île de Solor, à Malacca, à Ceylan, à Cochin, à Saint-Thomas de Méliapour, il baptisa beaucoup d'infidèles. Il sembla même avoir reçu des dons extraordinaires. Ainsi, quoique les langues de ces peuples fussent très différentes et fort difficiles, il les parlait, dès son arrivée, comme si elles lui eussent été naturelles. Ces pauvres gens en étaient dans la stupéfaction; aussi voyaient-ils en lui un homme venu du ciel. Il guérissait également quantité de malades, sans autre secret que de réciter sur eux l'Evangile de S. Jean.

A Macassar, dans l'île de Célèbes, son zèle remporta de grands succès; il y est fait allusion dans une note des registres de la Propagande ainsi conçue : « 16 décembre 1633. L'Em. cardinal Pamfilio a donné lecture d'une lettre « des Dominicains de Goa, annonçant que le P. François Donato est passé de « l'île de Solor à celle de Macassar; que le roi l'a bien accueilli et lui a permis « de bâtir un couvent de son ordre, et qu'on espère la conversion de l'un des « fils du roi (1). »

Le P. Donato retourna encore dans l'île de Solor, d'où il essaya vainement de pénétrer dans le royaume de Siam. Revenu à Ceylan, il rédigea sur l'état de la religion en Orient une longue et fidèle relation qu'il destinait à la Propagande, puis il s'embarqua pour se rendre à Rome.

En face du Malabar, le vaisseau portugais sur lequel il était monté rencontre quatorze galiotes pleines de corsaires moitié turcs, moitié païens. Après cinq heures de lutte acharnée, le capitaine tombe frappé à mort et le navire est capturé. Le P. Donato avait été blessé à la tête d'un coup de flèche. Mais ces barbares lui réservaient mieux encore. Après la victoire, leur coutume est d'offrir à la lune en sacrifice un des prisonniers, et d'arroser avec son sang tout chaud les voiles des embarcations. Quelle meilleure victime pour le démon qu'un prêtre catholique! Les Malabares demandent d'abord au Père Donato s'il veut embrasser leur religion. Il refuse. Des offres engageantes lui sont faites; il les repousse. Alors on lui coupe la tête, et son sang offert à la lune est ensuite répandu sur les voiles de l'escadre. C'était le 5 avril 1634. La sacrée congrégation fut plus tard informée de ce martyre (2), et le cardinal Pallotta ordonna même à cet égard des informations juridiques. — (*Diario* et *Luc de Sainte-Catherine, Hist. de S. Domingos.*)

1655 — Au couvent du Thor, le V. Frère convers ANGE BLANC, de la Congrégation du T. S. Sacrement. Il naquit à Bonieux, petite ville du Comtat Venaissin, le 11 avril 1632. Dès les commencements de sa vie religieuse, Frère Ange soumit son corps à toute sorte d'austérités. Jeûnes, veilles, froid rigoureux, il supportait tout avec joie. Quatre fois la semaine, il se flagellait

(1) Reg., p. 336, n° 23.

(2) Reg., 20 avril 1638.

cruellement, jusqu'à effusion de sang ; aussi, après la discipline, à peine pouvait-il se soutenir.

A l'exemple du V. P. Antoine du S. Sacrement, son maître, il s'abstenait de vin ; ou si l'obéissance le contraignait à en prendre, il le trempait tellement que c'était de l'eau rouge. Tous les samedis et aux veilles des fêtes de la sainte Vierge et de notre P. saint Dominique, il jeûnait au pain et à l'eau ; quelquefois il passait tout le jour sans boire ni manger.

Il avait horreur des moindres fautes et eût préféré mourir plutôt que d'offenser Dieu. Chargé de cultiver le jardin potager, l'humble Frère accomplissait ce travail en esprit de pénitence. Souvent il pleurait amèrement au souvenir des péchés qu'il avait commis dans le siècle. En demandant l'aumône de porte en porte, il était tellement recueilli, qu'il semblait être au ciel. Les pauvres le trouvaient toujours plein de compassion. Il les secourait de son mieux, avec la permission des supérieurs, leur donnant une partie de sa nourriture, ou des vêtements de rebut qu'il se faisait remettre par les séculiers.

L'année qui suivit sa profession, il commença à éprouver de violentes douleurs d'entrailles et des crachements de sang. Mais sa patience ne se démentit jamais. La communion qu'il faisait le dimanche et le jeudi lui apportait toujours de nouvelles forces pour souffrir avec paix.

Une nuit, comme il priait dans l'église du couvent du Thor, sa mère, morte la veille, l'appela par son propre nom et se recommanda à ses prières. Le P. Antoine du S. Sacrement rapporte aussi, au livre de ses *Relations*, que le Frère entendit une fois chanter les Anges, au moment où les religieux de chœur récitaient l'Office au milieu de la nuit.

Frère Ange rendit saintement son âme à Dieu au couvent du Thor, le 5 avril 1655. C'était le premier Frère que perdait la Congrégation du Saint-Sacrement. — (Bruno Faraudy, *Vita V. P. Antonii a SS. Sacram.*)

166. — A Santarem, la V. M. PHILIPPE DE SAINT-THOMAS, professe du monastère de Notre-Dame, et longtemps Maîtresse des novices. Son oraison était souvent accompagnée de beaucoup de larmes, particulièrement quand elle méditait sur la Passion de Notre-Seigneur. Elle obtint la grâce de participer aux douleurs du divin Maître, et lorsqu'elle mourut, on lui vit à la tête les marques de la couronne d'épines, et sur le corps les sacrés stigmates. — (*Act. Cap. gener.*)





VI AVRIL

Le V. P. JEAN CAPRÉOLE,

*Profès du couvent de Rodez,
et surnommé le Prince des Thomistes (*)*

(1444)

PARMI les commentateurs les plus estimés de S. Thomas d'Aquin et les plus vigoureux défenseurs de sa doctrine, il est juste de mentionner le P. Jean Capréole, à qui les théologiens de son temps décernèrent le titre de Prince des Thomistes.

Capreolus, en français Capréole, n'est qu'une traduction de son véritable nom patronymique, qui devait être probablement Cabrol ou Cabrolié, nom répandu encore aujourd'hui dans les environs de Rodez, où naquit l'illustre Dominicain.

Après ses études de latinité, le futur thomiste se présenta au couvent des Frères-Prêcheurs de Rodez, alors en pleine prospérité. Devenu profès et bientôt remarquable par son talent, il fut envoyé à Paris pour enseigner et prendre ses grades. En 1411 et 1412, il passait ses deux thèses de licence et était reçu la première fois le dixième, la seconde fois le douzième sur vingt-cinq candidats admis, et le premier de tous ceux que présentaient les Ordres mendiants.

(*) Echard; Mandement de Mgr Bourret, évêque de Rodez, adressé à son clergé, pour lui conseiller l'étude des œuvres de Capréole.

Combien de temps resta-t-il à Paris ? Les biographes sont muets à cet égard. Ils disent seulement qu'après avoir pris le bonnet de docteur, il se rendit à Toulouse pour être préposé à l'Étude générale du couvent des Dominicains. Quelques auteurs ajoutent qu'il assista au concile de Constance et plus tard à celui de Bâle, mais ce point n'est pas encore entièrement acquis à l'histoire.

Durant ces diverses étapes, Jean Capréole travaillait assidûment à l'ouvrage tant estimé depuis par les théologiens ; mais vrai religieux et non moins éminent par la piété que par la doctrine, il s'efforçait d'unir la vie intérieure au zèle de la science. La prière fécondait ses labeurs, et l'étude ouvrait toujours de nouveaux horizons à son amour contemplatif. Il avait surtout, dit Isidore Isolani, une tendre dévotion pour la Sainte-Vierge Marie. Chaque jour, il passait de longs moments devant son image, cherchant dans ces pieux épanchements l'explication des difficultés qui l'embarrassaient, comme autrefois S. Thomas au pied du crucifix. On admirait aussi en lui une grande droiture d'âme et une aimable simplicité (1).

Dès 1426, le P. Jean Capréole était de retour à Rodez, et le 18 février 1433, première année du pontificat d'Eugène IV, il achevait le quatrième livre de ses *Défenses de la théologie de S. Thomas*.

Un mot sur le but de cet ouvrage qui demeura longtemps si célèbre. S. Thomas, dans ses nombreux écrits, avait émis sur les rapports de l'essence et de l'existence en Dieu, sur la nature de la grâce et de la prédestination, sur la distinction spécifique des péchés, sur l'union hypostatique en Notre-Seigneur, sur les accidents eucharistiques, sur le mode d'opérer des sacrements et sur divers autres points, des théories particulières qui ne tombaient pas sous la foi et que chacun pouvait attaquer librement. On ne s'en fit pas faute. Toute une école théologique, ayant à sa tête Duns Scot, déclara une guerre ouverte aux idées du Docteur angélique ; et comme il arrive souvent, au milieu de l'attaque, le vrai sens de ses enseignements était altéré ou perdu tout à fait.

C'est au milieu de cette bataille intellectuelle qu'apparut le P. Jean Capréole, au quinzième siècle. Bien établir le sens exact des doctrines de S. Thomas, puis les venger des contradictions dont elles étaient l'objet ; telle fut l'œuvre que se proposa le théologien de Rodez. Il s'en acquitta avec tant d'intelligence et de succès, qu'il passa bientôt

(1) Echard, I, 796.

pour avoir saisi la pensée du Docteur angélique plus parfaitement que tous ses devanciers. Aussi fut-il proclamé le Prince des Thomistes, comme qui dirait le professeur par excellence des doctrines de cette école. Son ouvrage, intitulé *Liber defensionum theologiæ Divi Thomæ*, parut en quatre volumes in-folio dès les premiers temps de l'imprimerie et eut ensuite d'autres éditions. Les théologiens ont toujours estimé beaucoup ces commentaires, non seulement comme une réponse victorieuse à des objections surannées, mais aussi comme un guide sûr et précieux pour bien comprendre S. Thomas d'Aquin.

Ce travail si recommandable faillit périr en un instant sous les yeux mêmes de son auteur. Dans les derniers temps de sa vie, raconte Isidore Isolani, qui tenait le fait du Maître général, Frère Garcia de Loaysa, un violent incendie se déclara dans sa propre cellule, par la malice de l'ennemi du bien, on le croit. Tout allait être consumé. Déjà le pauvre Père se désolait de voir anéantie, en moins d'une heure, l'œuvre entière de sa vie, lorsque le Frère convers qui le servait, touché de ses gémissements, se précipita au milieu des flammes et parvint à sauver les précieux cahiers. Sans ce dévouement, la céleste doctrine de Capréole eût été à jamais perdue.

Le P. Jean Capréole mourut à Rodez le 6 avril 1444 et fut enseveli dans la sacristie. C'est ce qui résulte d'une inscription tumulaire placée sur le mur de l'ancien chapitre du couvent (1) et ainsi conçue :

« Jamais ne s'éteindra la mémoire des illustres Pères Jean Capréole
« et Sylvestre de Ferrare, dont les corps reposent ici sous le même
« marbre. Le premier, d'une science éminente et d'une vie exemplaire,
« mourut l'an du Seigneur 1444, le 6 avril, laissant à la postérité de
« très beaux commentaires sur les livres des sentences. Le
« second..... (2). »

La tombe du grand théologien fut profanée au moment de la Révolution, ainsi que celle du P. Bérenger de Landorre, mort en odeur de sainteté et enterré à Rodez, dans l'église du couvent.

A la fin de son Mandement sur Capréole, Mgr Bourret exprime le

(1) Le couvent des Dominicains de Rodez est aujourd'hui la caserne centrale d'infanterie.

(2) Cette épitaphe, dit Echard, parfaitement vraie à l'égard de Capréole, est fautive en ce qui concerne Sylvestre de Ferrare. Celui-ci est mort à Rennes, *Redonis*, et non à Rodez, *Ruthenis*.

vœu de voir un éditeur intelligent remettre en lumière l'œuvre du célèbre Thomiste et la vulgariser dans les écoles. « On a bien, dit-il, les commentaires de Cajétan sur la Somme théologique ; mais ces commentaires ne sont pas spéciaux comme ceux de notre savant compatriote. Ils expliquent l'œuvre du Maître en général, mais ils n'ont pas pour but de faire ressortir l'idée thomiste, de la rechercher dans ses divers écrits, de montrer son harmonie avec elle-même, enfin de la venger et de la soutenir contre ses détracteurs. »



Le dévot Frère convers FRANÇOIS GARCIA
Profès du couvent de la Puebla, au Mexique ()*

(1586)

FRANÇOIS Garcia, espagnol originaire de la Galice, s'était rendu en Amérique pour y chercher fortune. Là, se sentant appelé de Dieu à la possession de richesses meilleures, il reçut l'habit de Frère convers au couvent des Dominicains de Puebla, dans le Mexique. Avant d'entrer cependant, il prit ses précautions, et crainte de ne pas rester, il plaça une somme d'argent, à gros intérêts, pour la retrouver en cas de besoin. Malheureusement l'amour de son pécule l'accompagna au fond du cloître : dès lors, comment persévérer ? Un cœur attaché à l'argent sut-il jamais rien comprendre à la perfection ? François se dégoûta bientôt de la vie religieuse ; et dans sa cuisine ou bêchant au jardin, il disait quelquefois à un autre novice : « Frère, cette tunique me brûle ; je ne puis la supporter plus longtemps ; je vais rentrer dans le monde. »

Il se dépouilla, en effet, du saint habit, pour reprendre les livrées du siècle et retourner à son argent. Mais peu après, l'heure de

(1) Davila, *Hist. de la Prov. de Sant Jago de Mexico* et Pio, *Degli huomini ill. di san Dom.*

l'égarément passée, la lumière revint, et reconnaissant sa folie, il comprit qu'il avait abandonné une réelle vocation, par suite d'un fol attachement. Pour prévenir à jamais le retour de semblable tentation, il résolut, avant de frapper une seconde fois à la porte du cloître, de se débarrasser de toute sa fortune. Il en employa une grande partie à des messes pour les âmes du Purgatoire ; et comme si lui-même eût été déjà du nombre des trépassés, il fit réciter l'Office des défunts et chanter une messe de *Requiem* à son intention. Ainsi mort au monde et comme enterré, n'ayant plus rien à soi, il supplia les Dominicains de le recevoir de nouveau. Sa demande fut agréée, et après un fervent noviciat, il prononça ses vœux le 10 février 1559, entre les mains du P. André Moguer.

Humble Frère convers, sa vie ne présente guère d'éclatantes actions, mais on y trouve en échange ces vertus simples et cachées, qui supposent quelquefois une grande sainteté. Obéissance empressée aux moindres désirs des supérieurs, pénitence rigoureuse enchérissant encore sur les austérités communes, prière continuelle ; voilà toute l'existence du Frère. Comme pour vivre de mendicité et en vrai pauvre, il ne touchait à table qu'aux aliments qui provenaient de la quête. Quêter fut sa principale occupation. Jusqu'à un âge avancé, il s'en allait de porte en porte, quelquefois très loin, par des chemins impraticables et toujours à pied. Joyeux, bon, affable, il était aimé de tous, vénéré comme un saint. Aussi ne revenait-il jamais que la besace bien garnie.

Un jour, quoique malade, il partit du couvent, son bâton à la main, pour se rendre aux mines de Tasco. En route, les forces lui manquèrent ; il dut s'arrêter chez une noble dame, qui le recueillit avec joie et lui donna tous ses soins. Mais malgré le dévouement charitable dont il fut l'objet, Frère François vit bientôt approcher sa fin, et reçut avec dévotion les derniers Sacrements.

On était au temps de la semaine sainte. Le vendredi de cette même semaine, vers huit heures du soir, la noble dame allait visiter son malade, quand elle aperçoit, du seuil de la chambre, une clarté si brillante et si vive, qu'elle n'ose entrer ni même ouvrir la porte. Elle appelle tous les gens de la maison et demande qui a fourni de la lumière au Frère : personne. De plus en plus étonnée, elle attend un moment ; puis s'adressant à un de ses serviteurs : « Ne vois-tu » pas cette clarté ? dit-elle. — Je la vois très bien », répond celui-ci. « Entre donc dans la chambre et fais une visite au Frère. » Le

serviteur s'approche ; mais tel était l'éclat de la lumière, que, sans même poser la main sur la porte, il revient auprès de sa maîtresse, agité par le trouble et l'effroi.

Tous deux attendirent longtemps. Lorsque cette splendeur étrange eut enfin disparu, ils pénétrèrent auprès du malade : il était dans l'obscurité. Interrogé sur l'état de sa santé, Frère François ne put, au sortir de l'extase, que trahir les admirables sentiments de son cœur : « Je m'occupais, s'écria-t-il, à méditer sur la Passion de « Notre-Seigneur, et je considérais combien j'ai peu fait pour « répondre à son amour. Ah ! si c'était à recommencer ! Comme « je le servirais d'une autre manière ! Mais il est trop tard ! Ce bon « Maître, dans sa miséricorde, me convie maintenant à la gloire, « comme si je l'avais méritée. Je quitterai cette vie le jour même de « Pâques. Alors je prierai Dieu pour vous, Madame, et pour votre « famille. »

Ce saint Frère mourut, comme il l'avait annoncé, le jour de Pâques, 1586. Par un véritable prodige de la Providence, quinze prêtres se trouvèrent présents à ses funérailles, dans un lieu où deux prêtres seulement exerçaient le ministère ; et tous étaient venus séparément, sans convocation et sans s'être entendus.



La B. GERTRUDE DE HERCKENHEIM

Professe du monastère d'Unterlinden, à Colmar ()*

(12..)

GERTRUDE, surnommée de Herckenheim, était une simple Sœur converse. D'instruction littéraire, point de trace ; mais en échange une sainteté insigne la faisait briller au milieu des autres religieuses d'Unterlinden comme une perle précieuse. Dieu se plut à remplir son âme des vertus les plus suaves, et à la rendre savante dans les choses du ciel. Il lui apprit en particulier

(1) Catherine de Guebwiller, *De vitis prim. Sororum.*

à s'aider du spectacle de la création visible, pour élever son esprit. Tout lui parlait; le ciel et la terre, ouvrage des mains du Verbe éternel, reflétaient à ses yeux l'amour infini. La nature entière chantait la gloire et la magnificence du Très Haut. A cet harmonieux concert des créatures, Gertrude prêtait l'attention de son oreille intérieure. Elle découvrait un côté symbolique de la plus aimable poésie au firmament, aux arbres, aux plantes, aux animaux. Le chant des oiseaux, le bourdonnement des insectes lui semblaient une prière, un hymne de reconnaissance à l'auteur de toutes choses.

Elle voyait dans la rose épanouie une image de l'amour chaste et ardent. Le lis lui représentait l'innocence; la violette, l'humilité et la pureté. Et lorsque les fleurs des champs, agitées par la brise, balançaient leurs corolles et répandaient leurs parfums, elle les nommait ses petites sœurs chéries, et les engageait à encenser toujours Celui qui leur avait donné de si brillantes couleurs et des senteurs si exquises. Le mois de mai, qui nous ramène la chaleur, la verdure et les fleurs, rappelait à Gertrude, Marie, l'aimable Reine du Ciel, qui rendit au monde, en lui donnant Jésus, la vie, la lumière et la grâce.

Telles étaient les pensées habituelles de l'humble Sœur converse, et ces pensées lui formaient une très douce compagnie (1).

Notre-Seigneur fit encore à Gertrude beaucoup de faveurs singulières, la consolant lui-même par ses apparitions et lui révélant quelquefois les secrets du Ciel.

Un jour, elle sortit du monastère, comme d'habitude, pour aller puiser de l'eau à la fontaine voisine. Son travail terminé, elle se hâtait de rentrer dans le cloître, lorsqu'un pauvre lépreux se présente devant elle, couvert de plaies et dans un état lamentable. « Pour l'amour de Dieu, s'écrie-t-il, permettez-moi de boire à votre cruche! — Pour l'amour de Dieu Notre-Seigneur, répond Gertrude, très volontiers; prenez et buvez. » Le pauvre boit: un instant après, il avait disparu. Extrêmement surprise, la Sœur s'interroge pour savoir que penser; tout-à-coup elle entend, au fond de son cœur, une voix distincte prononcer ces paroles: « Ce lépreux que tu as fait boire, c'est le Seigneur Jésus! » Aussitôt, inondée d'une douceur et d'une consolation ineffables, elle prend sa cruche et retourne vite au monastère, pour appeler toutes ses Sœurs et leur raconter sa vision. Quand elle

(1) De Bussière, *Les Mystiques d'Unterlinden* (Poussielgue).

eut fini, « maintenant, chères Sœurs, s'écrie-t-elle, buvez toutes de « cette eau, car vraiment Jésus a daigné la toucher de ses lèvres. » A ces mots, toutes les Sœurs s'approchent et boivent à la cruche avec grande joie et dévotion.

Une autre fois, Gertrude allait répondre à la porte du monastère ; c'était alors son emploi. Elle ouvre ; un tout petit enfant était là, seul et d'une admirable beauté. La Sœur le regarde attentivement, et la vue de tant de charmes la transporte de joie. Mais un si tendre enfant pouvait-il déjà parler ? Gertrude ne le pensait pas ; cependant elle veut voir : « Cher petit, s'écrie-t-elle, d'où viens-tu ? Qui est ton « père et comment se nomme ta mère ? » Aussitôt, l'enfant répond en termes parfaitement distincts : « *Pater noster* est mon Père ; « *Ave Maria* est ma Mère ! » Puis il disparaît. Alors Gertrude comprend de quelle visite elle vient d'être favorisée. Un feu d'amour s'empare de son âme. Toute hors d'elle-même, elle court à travers le monastère en redisant des milliers de fois ces délicieuses paroles du charmant enfant : « *Pater noster* est mon Père ; *Ave Maria* est ma Mère ! »

Plus tard, Sœur Gertrude reçut, dans une glorieuse vision, l'assurance de son salut éternel. C'était un jour de Pâques. La Messe avait été célébrée avec des chants, une solennité et une dévotion appropriés à la fête. A l'heure ordinaire, les religieuses se rendirent au réfectoire, pour le dîner. La Bienheureuse Gertrude s'assit à sa place ; mais elle ne faisait que pleurer. Elle repassait dans l'amertume de son âme cette douloureuse Passion du Sauveur et ce mystère de son ensevelissement, dont l'Eglise s'était occupée les jours précédents. Triste, affligée, tout entière au sentiment de la plus vive compassion, elle restait sans boire ni manger, lorsque soudain elle aperçoit devant elle, au milieu du réfectoire, son aimable Jésus, sous la forme d'un jeune homme de trente ans, excessivement beau et le visage empreint d'une paix ineffable. Fixant sur elle un regard tout radieux, Notre-Seigneur lui dit : « Pourquoi pleurer le jour de ma Résurrection et « de mon triomphe ? Aujourd'hui je suis vraiment sorti du tombeau, « et non moi seul ; car toi aussi tu es ressuscitée, pour vivre éternel-
« lement avec moi dans la gloire. »

Voir ce divin Seigneur et entendre ses paroles si consolantes, en fallait-il davantage pour ôter la tristesse du cœur de Gertrude ? Elle sécha vite ses larmes, et son affliction fit place à une jubilation inexprimable qui la jeta presque en extase. Jésus cependant était encore

là ; que faire ? Devait-elle se précipiter au milieu du réfectoire, pour embrasser les pieds du Sauveur ? Sa tendresse l'y poussait, mais elle n'osait en présence de l'â communauté, qui l'eût prise pour une folle. A ce moment, la vision disparut. Gertrude, succombant sous l'excès de la joie et les transports de son amour, perdit connaissance. Portée à l'infirmierie, elle y demeura quelque temps en proie à une sainte langueur.

II. — Une année, pour la fête de la Purification de Notre-Dame, cette Bienheureuse Servante de Dieu fut encore réjouie par une autre belle apparition. Les Sœurs, réunies au chœur, chantaient avec grande dévotion la Messe solennelle. Que voit Gertrude ? La Très Sainte Vierge Marie, debout à côté de l'autel, le visage et les vêtements d'une incomparable beauté ! L'auguste Vierge descend ensuite par les degrés du presbytère, portant sur son bras le fruit béni de ses chastes entrailles. A l'entrée du chœur, elle s'arrête un instant, et abaissant sur les Sœurs un regard plein de miséricorde, elle les considère avec une extrême bénignité. Là ne se bornent pas les marques de sa tendresse. Voici qu'elle s'avance au milieu des rangs, et, grâce inestimable ! elle présente à toutes les religieuses son très doux Enfant. Jésus, aimable et gracieux, étendait ses petits bras pour embrasser tendrement chacune des Sœurs ; puis il les bénissait. Cependant arrivée à une certaine religieuse, Marie passa rapidement comme en détournant la tête et ne lui offrit pas son cher Fils. Gertrude, voyant cela, comprit que cette Sœur avait sur la conscience quelque faute non encore effacée par le repentir et la confession. Elle en eut ensuite l'assurance à des signes manifestes. Quant à la céleste vision, elle dura jusqu'à ce que la divine Vierge eut parcouru entièrement les deux côtés du chœur avec son Fils béni Notre-Seigneur Jésus.

Bien des fois, dans ses ferventes oraisons, et spécialement lorsqu'elle récitait les Heures du saint Office, Gertrude vit sortir de sa bouche et s'élever jusqu'au Ciel, une flamme de feu, semblable aux rayons du soleil.

Après tant de faveurs, la Bienheureuse servante de Dieu devait aussi rencontrer l'épreuve de la sécheresse et de l'abandon, la plus cruelle de toutes pour un cœur aimant comme le sien. Un jour, le jeudi-saint, elle venait de communier avec les autres Sœurs. Tout à coup, plus de dévotion, plus d'amour ; rien que ténèbres, froideur et aridité ! Nullement habituée à de telles privations, Gertrude se désolait ;

elle pleure, elle gémit, elle craint surtout d'avoir communie en état de péché, et ne voit, dans le vide de son cœur, qu'un châtimement de quelque grave négligence. « Très doux Seigneur, s'écrie-t-elle, rendez-moi la joie de votre présence. Loin de vous le souvenir de mes iniquités ! Ah ! qu'elles tombent plutôt dans un éternel oubli ! O mon Dieu, aurais-je eu le malheur de vous recevoir indignement aujourd'hui, comme ce Judas, devenu d'Apôtre un réprouvé ? »

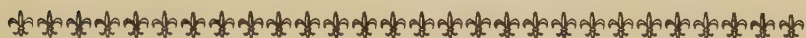
Ainsi allait-elle renouvelant sans cesse, au milieu d'un torrent de larmes, l'expression de son amère douleur et de ses vives inquiétudes. Enfin Jésus se laissa toucher et murmura aux oreilles de sa bien-aimée, une réponse capable de la tranquilliser : « Ne crains rien, dit-il ; tu ne m'as pas reçu comme Judas, mon ennemi, ni simplement comme ceux qui m'aiment, mais comme me reçoivent mes amis les plus intimes et les plus chers. » Ces paroles, aussi douces que le miel, la remplirent d'une ineffable allégresse, et apportèrent soudainement dans son âme une telle abondance de grâces, qu'elle croyait n'avoir jamais rien éprouvé de semblable.

Gertrude s'était trompée en prenant une simple épreuve pour le châtimement d'une faute, mais une autre fois, il lui arriva de tomber très réellement. Elle se laissa emporter à un mouvement de colère, et il lui échappa, dans cette circonstance, des paroles trop rudes à l'égard d'une Sœur. Un instant après, rentrant en elle-même, elle reconnut sa faute, et courant se prosterner au chœur devant l'autel, elle se prit à pleurer à chaudes larmes : « O miséricordieux Jésus, disait-elle, punissez en moi, j'y consens, ce vice de la colère : rien de plus juste. Ce qui m'afflige, ce que je déplore uniquement, c'est de me montrer ingrate, après tant et de si grands bienfaits dont votre bonté ne cesse de me combler. Malheureuse que je suis, d'avoir excité votre indignation par mon impatience, et de m'être rendue coupable devant vous ! » Elle continuait à s'accuser de la sorte et à s'humilier profondément en présence de Dieu, lorsqu'une voix claire retentit à ses oreilles : « Cesse de pleurer, ma fille, disait Notre-Seigneur ; pourquoi t'abîmer dans cette affliction ? Aux premières larmes de tes yeux, aux premiers accents de ta prière, je t'ai pardonné ! » Aussitôt, Gertrude se relève merveilleusement consolée, et s'en retourne, bénissant dans l'allégresse de son cœur le nom d'un si bon Maître.

Après avoir donné, toute sa vie, de nombreuses marques d'une sainteté éminente, cette pieuse Sœur s'endormit enfin dans la paix,

et mérita de se voir admise, avec les vierges sages, aux noces éternelles de l'Agneau.

« Tous ces faits, ajoute Catherine de Guebwiller en terminant, nous en attestons l'exacte vérité. Des Sœurs dignes de foi les ont appris de la bouche même de cette Bienheureuse Gertrude, et beaucoup d'autres faits encore que nous passons maintenant sous silence, pour ne pas trop étendre ce récit. »



LE MÊME JOUR

1377 — A Gênes, mourut en ce jour l'illustrissime archevêque Frère ANDRÉ TURRIANI, qui appartenait à l'une des premières familles de Milan. Admis dans l'Ordre au couvent de St-Eustorge, il se rendit bientôt éminent par sa science et par ses vertus. Il avait reçu du ciel le don de la parole ou cette éloquence naturelle qui plaît et qui persuade. Mais toujours recueilli, humble, modeste, pénitent, il parlait encore plus efficacement au cœur ; et en pratiquant sincèrement la vertu, il la faisait aimer. On loue particulièrement sa rare pureté ; l'amour de cette vertu angélique et la crainte de l'exposer le portaient à éviter avec soin non seulement la familiarité des personnes de l'autre sexe, mais aussi toute conversation avec elles, dès qu'il ne s'y trouvait pas engagé par la charité ou le devoir de son ministère.

D'abord pénitencier du B. Urbain V, il fut ensuite élevé sur le Siège archiépiscopal de Gênes, où il se distingua pendant neuf ans par son zèle, sa douceur et les autres qualités qui font un digne prélat. — (Touron.)

1646 — A Paris, au couvent de la rue Saint-Honoré, le vertueux Frère CHRISTOPHE CAZÉ, qui gagna, en sept ou huit années seulement de vie religieuse, une précieuse couronne de mérites. Il travailla beaucoup pour le service de Notre-Dame du Rosaire, en écrivant les registres de cette sainte confrérie, pendant deux ans, avec le plus grand soin. Il était fort doux, pauvre, vigilant, actif et fidèle à ses exercices. Une infirmité, qui lui vint à la jambe, nécessita des opérations très douloureuses ; il les souffrit avec joie. Obligé de rester à l'infirmerie, il y choisit une cellule très peu commode et qui ressemblait à une prison. C'est dans cette chambrette qu'il expira le 6 avril 1646. — (*Rel. du couvent de l'Annonciation.*)

1700 — A Amiens, le V. P. MATTHIEU SALOT, religieux fort zélé pour l'observance régulière, et dont la ferveur à garder exactement les moindres points des Constitutions ne se démentit jamais jusqu'à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Les trois dernières années de sa vie, les supérieurs l'obligeant à modérer la rigueur de ses jeûnes, il prenait quelques fruits à la collation.

Il mourut le 6 avril 1700, après soixante-neuf ans de vie religieuse. Son assiduité à entendre les confessions, sa charité à recevoir particulièrement les pauvres, la prudence de ses conseils, lui avaient acquis la réputation d'un grand et saint directeur des âmes. — (*Ex epist. encycl.*)

15. — Au monastère de Sainte-Catherine de Sienné d'Avila en Espagne, la V. Mère MARIE DE QUIROS, l'une des premières religieuses de cette sainte maison, d'un rare exemple et d'une oraison presque continuelle. On assure qu'elle employait à cet exercice seize heures entières tant de jour que de nuit. Elle se tenait ordinairement à genoux, en présence du Très Saint-Sacrement, avec beaucoup de larmes. Mais cette posture lui ayant fait venir à la longue des calus ou durillons, elle fut contrainte de prier debout, mais toujours avec un respect et une modestie angéliques. Elle avait une dévotion singulière au jour de la Cène, à cause de l'institution du Très Saint-Sacrement et désira mourir ce jour-là. Elle fut exaucée ; Notre-Seigneur l'appelant à lui par une sainte mort un jeudi saint vers l'an 1500. — (Lopez.)

1633 — A Aumale, la vertueuse Sœur JACQUELINE DE SAINT-JOSEPH. A son entrée dans le monastère, les religieuses voulurent la recevoir comme Sœur de chœur ; mais elle avait déjà enraciné si fortement dans son cœur l'humilité et l'amour de la dernière place, que personne, pas même la Supérieure, ne put jamais gagner sur elle de lui faire accepter une autre condition que celle de Sœur converse.

Devenue professe le 13 février 1612, Sœur Jacqueline s'appliqua de toutes ses forces à se sanctifier. On la voyait conserver toujours, au milieu de son travail, l'attention à la présence de Dieu. A l'oraison, elle demeurait à genoux, les mains jointes, et sans jamais s'appuyer. Cet exercice l'attirait tellement, qu'elle s'imposait des veilles extraordinaires, pour prier plus longtemps. Son application à Dieu était si constante et occupait si bien tous ses moments, qu'on put lui rendre ce beau témoignage après sa mort, qu'elle n'avait jamais compté les heures, ni eu de distraction volontaire. Les jours de fête étaient, pour elle, des jours de délices ; elle les employait à prier et à méditer, surtout avant et après la communion. En revenant de la sainte Table, elle restait comme inondée, et perdue dans les douceurs divines.

Mais chose digne de remarque et surtout exemple fort utile ! Nonobstant ses grands sentiments de piété et les consolations qu'elle goûtait dans ses communions, dévotions et autres saintes pratiques, l'humble Sœur avait une soumission si parfaite, qu'elle quittait tout au premier signe. Elle sentait aussi un zèle ardent pour le salut des âmes et offrait incessamment à Dieu ses mortifications, ses prières et ses exercices, pour le triomphe de l'Eglise, la conversion des hérétiques et des pécheurs, la réforme des Ordres religieux, et pour les âmes du Purgatoire.

Sœur Jacqueline, au milieu des souffrances qui la conduisirent au tombeau, montra constamment un admirable abandon à la volonté de Dieu, prête à vivre ou à mourir comme il lui plairait. Cependant, dit le pieux chroniqueur « elle penchait un peu plus du côté de la mort que de celui de la vie. » Les saints Noms de Jésus et de Marie sur les lèvres, elle expira doucement, le 6 avril 1633, âgée d'environ quatre-vingts ans, et après quarante-trois années de vie religieuse.

On l'enterra le lundi de la semaine sainte.

Le dimanche suivant, jour de Pâques, sur les trois heures du matin, cette même Sœur apparut belle et radieuse à une religieuse, nommée Anne de Saint-Dominique, et témoigna vouloir lui parler. Celle-ci, avertie par un pressentiment, craignit qu'elle ne vint lui annoncer sa mort prochaine. Aussi l'empêcha-t-elle de parler pendant une heure entière que Sœur Jacqueline demeura là. Cette dernière disparut donc sans avoir dit un seul mot ; mais comme son silence ne changeait rien aux dispositions de la Providence, Anne de Saint-Dominique mourut l'année suivante, précisément au jour anniversaire de cette apparition. — (Mém. d'Aumale.)

1660. — Au monastère de Notre-Dame du Rhône à Viviers, mourut la V. Mère MADELEINE CHARBOT. Elle était d'Avignon ; s'adonnant solidement aux pratiques de la dévotion dès ses plus tendres années, elle fut reçue dans le Tiers-Ordre, qu'elle honora par une rare piété ; mais ses bons désirs augmentant tous les jours, elle entra au monastère de nos Sœurs de Viviers en 1637, à l'âge de 19 ans. Déjà bien instruite dans les maximes de la vertu, elle s'élança avec ferveur dans les voies de la perfection religieuse. Pour ne se relâcher jamais, elle s'entendit après sa profession avec une de ses compagnes, qui était dans les mêmes sentiments ; toutes deux convinrent de s'exciter mutuellement et de faire ensemble leurs petits exercices. Elles se rendaient compte tous les jours de leurs défauts, l'une à l'autre, et s'en donnaient de fort rudes pénitences, ne laissant passer aucune occasion de se mortifier. Outre les pénitences ordinaires, qu'un esprit fervent trouve presque partout, Sœur Madeleine portait souvent le cilice, la ceinture de fer, et prenait plusieurs rudes disciplines, qu'elle accompagnait de tous les actes intérieurs, propres à les animer. A la veille des grandes

fêtes, elle multipliait ses actes d'amour et ses mortifications pour s'y mieux disposer. Elle passait le temps du carême fort austèrement, et dans un grand silence continuel, ordonnant tout à la glorieuse fête de Pâques, pour ressusciter avec le Sauveur à une nouvelle vie. Une de ses pratiques durant ce saint temps était de tenir de l'absinthe dans sa bouche, et même pendant les repas, pour rendre amers tous ses aliments. Ayant déterminé que certains lieux du monastère lui représenteraient les stations de la Passion, elle y suivait en esprit Notre-Seigneur, spécialement en carême et pendant la semaine sainte. Pour honorer la Flagellation et le Portement de croix de son Sauveur, elle se faisait donner de rudes disciplines et chargeait ses épaules d'une grosse buche qui pesait énormément.

Sœur Madeleine était ingénieuse à inventer plusieurs exercices spirituels, pour se maintenir recueillie et occupée en Dieu. Ces pratiques étaient toutes conformes aux mystères et aux fêtes que la sainte Eglise nous propose. Lorsque dans les livres spirituels elle trouvait quelque secret particulier pour mieux plaire à Dieu, elle ne manquait pas, comme une industrieuse abeille, de le recueillir et de le noter dans quelque cahier, pour en former dans la suite le miel de sa dévotion. Fort dévote à l'enfance de notre Sauveur, elle se préparait soigneusement à la fête de Noël, qu'elle continuait jusqu'à la Purification de la Sainte Vierge. Tous les jours elle disait le Rosaire, mais avec tant de respect et d'attention, qu'ordinairement pendant l'un des trois chapelets, elle faisait une gènesflexion et une inclination profonde à chaque *Ave Maria*. Aux fêtes de Notre-Seigneur et de sa très sainte Mère, elle récitait ainsi le Rosaire entier. Exacte à toutes les observances de la Règle, mais particulièrement à la prière de nuit, dès qu'elle entendait le réveille-matin, elle se levait aussitôt et se rendait au chœur avec sa compagne, pour se préparer à l'Office.

Dieu l'éprouva par diverses sortes de tentations, qu'elle surmonta généreusement. Poursuivie une fois par des tentations impures, elle alla se jeter dans un grand bassin en pierre rempli d'eau demi gelée, et s'y plongea jusqu'au cou. Après ces tentations, il lui survint de grandes maladies, qu'elle souffrit patiemment. Sa dernière maladie, une pulmonie, mêlée de plusieurs autres infirmités, lui dura neuf mois. Elle était pour lors Prieure du monastère, et dans la seconde année de sa charge. Sentant que Dieu l'appelaît à lui, elle fit réunir la communauté; en présence de laquelle ayant reçu tous les sacrements, et répondu aux prières de la recommandation de l'âme, elle rendit heureusement l'esprit le 6 avril 1660, âgée de 42 ans. — (*Mém. de Viviers.*)





VII AVRIL

Le V. Père JEAN MARTINEZ

*Profès du couvent de Saint-Onuphre, et Provincial
de la Province d'Aragon (*)*

(1599)

LE V. Père Jean Martinez compte au nombre de ces religieux modèles qui, du temps de S. Louis Bertrand, florissaient en science et en sainteté dans la province d'Aragon. Il prit l'habit au couvent de Saint-Onuphre, situé à deux lieues de Valence, dans une solitude où les religieux pouvaient vaquer à la prière, sans être distraits par les vains bruits du siècle. Dès son entrée dans l'Ordre, le P. Martinez marcha d'un tel pas dans les voies de la perfection, qu'il y fit bien vite des progrès remarquables. Ceux qui ont parlé de ses vertus ne disent pas quels maîtres il eut dans les commencements de sa vie religieuse, mais le couvent de Saint-Onuphre, étant si proche de celui de Valence, il est à croire qu'il fit son noviciat dans ce dernier, en la compagnie de saint Louis Bertrand et sous la conduite du B. Père Jean Micon, pour lors Maître des novices.

Après avoir achevé son noviciat et terminé le cours de ses

(*) Diago : *Historia de la Provincia d'Aragon*, liv. 1, c. 64. — Fr. Thomas Fuster : *Resumen hist. de los prodigios acuecidos en el monasterio de Luchente, y de los varones santos de este devotissimo santuario.*

études, le P. Martinez, par sa gravité, sa science, sa sagesse, sa modestie, parut déjà mûr pour les plus hautes charges.

Deux fois il gouverna, comme Prieur, Saint-Onuphre, son couvent d'origine. Placé à la tête du couvent de Lombay, fondé par saint François de Borgia, encore duc de Candie, il y maintint l'esprit de ferveur et de régularité que le B. Père Jean Micon, premier Prieur de cette sainte maison, y avait solidement établi.

Appelé au couvent du *Corpus Christi*, à Luchente, il y exerçait également la charge de Prieur, lorsque lui arriva une merveille qui nous oblige de raconter ici à quelle occasion ce couvent avait été fondé sous le vocable du corps de Jésus-Christ, *Corpus Christi*.

Les faits extraordinaires qu'on va lire pourraient paraître suspects, si des preuves irréfragables ne venaient les appuyer, et si de graves auteurs ne les avaient consignés dans leurs ouvrages. Voici ce que rapporte le V. Père Louis de Grenade :

« Dans le royaume de Valence, en l'an de grâce 1239, une multitude de Maures tomba à l'improviste sur un millier de chrétiens renfermés dans une place forte. Le petit nombre de ces derniers, leur éloignement de Valence et l'impossibilité d'être secourus à temps, les condamnait à être infailliblement vaincus par des forces écrasantes. Six des principaux chefs de cette petite armée ne désespérèrent pas. Ils voulurent se confesser et se disposèrent à la sainte communion.

« Déjà, ils entendaient la messe, et ils allaient recevoir les six hosties consacrées pour eux, lorsqu'on vint leur apprendre que les Maures ont commencé l'attaque : ils s'élancent aussitôt pour courir aux armes. De son côté, le prêtre qui célébrait la messe, enferme les six hosties dans le corporal et le cache en toute hâte sous une pierre. Cependant, le Seigneur touché de la ferveur de ces pieux capitaines, et de leur désir de communier, ayant en outre égard à la confiance qu'ils avaient mise en lui, et au secours qu'ils en attendaient, les rend si terribles, et donne à leurs soldats un tel courage, qu'en un clin d'œil ils repoussent les Maures, en massacrent une multitude et mettent les autres en fuite. Ces vaillants guerriers, pleins de reconnaissance pour la victoire qu'ils viennent de remporter, se hâtent de revenir au pied de l'autel pour faire la sainte communion, mais cette fois en action de grâces. Le prêtre s'empresse d'aller chercher le corporal, là où il l'avait caché. En le

dépliant sur l'autel, ô surprise ! il trouve les saintes espèces teintes de sang, et collées au corporal, comme on le voit encore aujourd'hui. Lorsque les assistants eurent contemplé le prodige, grandes furent l'admiration et la dévotion, nombreuses les larmes répandues pour remercier Dieu et le glorifier de cette merveille.

« Les Maures s'étant reformés, et appelant toute la contrée sous les armes, attaquèrent une seconde fois les chrétiens. Encouragés par le témoignage qu'ils avaient obtenu de la protection du Seigneur, ceux-ci prièrent le prêtre de se placer sur un lieu élevé avec le corporal miraculeux dans ses mains, afin que l'armée, à cette vue, fût enflammée d'ardeur. De nouveau, ils fondirent sur les ennemis avec une telle impétuosité, et ils en firent un si grand carnage que la terre se trouva inondée de sang et couverte de cadavres. Cette seconde victoire ayant mis fin à la guerre, il fut question de déterminer l'endroit où l'on déposerait le précieux corporal. Chacun le réclamant pour son pays, bien du temps se passa en disputes et en contestations inutiles. Mais le capitaine général fit prudemment observer que, ce prodige venant de Dieu même, c'était à Dieu à indiquer le lieu qu'il préférerait. Son observation réunit tous les suffrages et on s'accorda à chercher, par la voie du sort, quelle pouvait être la volonté de Dieu. On jeta le sort par trois fois, et par trois fois Daroca, ville où habitait le prêtre qui avait consacré les saintes espèces, fut désignée. On ne se contenta pas de cette épreuve et l'on recourut à un autre expédient. On chercha une mule qui n'avait jamais voyagé sur une terre chrétienne, et l'on convint de mettre sur son dos un coffre solidement attaché renfermant le précieux corporal, et de lui laisser prendre la direction qu'il lui plairait, en sorte que le lieu où elle s'arrêterait, aurait le privilège de posséder le trésor. La mule se mit en marche, et après elle des prêtres avec des cierges allumés, et des soldats avec leurs chefs. Pendant tout le trajet, le clergé sortait des bourgs qu'on traversait, ainsi que le peuple, louant Dieu d'une voix unanime, offrant à l'animal de l'avoine, du fourrage et autres choses semblables, afin que s'arrêtant en cet endroit pour y prendre de la nourriture, il leur procurât la possession de ces précieuses reliques. La mule ne s'arrêta nulle part avant d'être arrivée à Daroca, où elle entra par la porte d'un hôpital qui était hors de la ville. Là survint une autre merveille. A peine l'animal fut-il entré dans l'église, qu'il fléchit les genoux et expira : Notre-Seigneur ne permettant pas, qu'une bête ayant servi à une

chose si extraordinaire, pût être dans la suite employée à d'autres usages profanes.

« Le corporal miraculeux resta donc à Daroca ; et l'on y vit accourir rois, princes, grands seigneurs, pour y contempler l'auguste merveille. De plus, on envoya au pape Urbain IV des ambassadeurs qui furent chargés de lui raconter ce qui s'était passé. Ce pontife accorda de nombreuses indulgences à quiconque visiterait cette relique : indulgences que ses successeurs confirmèrent et augmentèrent, comme on le voit par les Bulles contenues dans les archives de l'église de Daroca. Vingt ans après ce miracle, fut établie la fête du corps de Notre-Seigneur.

« Telle est en résumé l'histoire de cet événement. Pour en prouver la vérité, il ne faut pas d'autre témoignage que celui des personnes qui, chaque année, voient de leurs propres yeux ce corporal, lorsqu'on le présente aux adorations des fidèles. On y peut contempler deux miracles. Le premier, c'est l'intégrité des saintes espèces sans corruption, quoique trois cent trente années se soient écoulées depuis leur consécration, chose absolument inexplicable par les lois ordinaires de la nature ; le second consiste en ce que ces espèces sont nuancées et teintes de sang en certaines parties seulement (1). »

Tel est le récit du V. Père Louis de Grenade.

A l'endroit où les saintes espèces furent cachées sur la colline de la forteresse, on bâtit un couvent de l'Ordre sous le vocable du Corps du Seigneur, *Corpus Christi*. Ce couvent appelé aussi de Luchente, à cause de la petite ville de ce nom située au pied de la colline, est célèbre par les grands personnages qui en sont sortis et par les merveilles que Dieu y opère pour glorifier le corps de son Fils. Chose prodigieuse mais incontestable : sur ce sommet, on entend parfois une musique céleste, on voit dans les airs des processions angéliques qui célèbrent la gloire du Dieu caché sous les espèces sacramentelles et, dans la circonstance que nous venons de dire, enseveli au milieu des broussailles.

Lorsque le Père Martinez, à l'occasion duquel nous avons fait cette digression, était Prieur de Luchente, les religieux se promenant autour du couvent et le saint Prieur discourant avec eux de ces admirables processions, et des luminaires portés par les esprits célestes, Dieu,

(1) *Introduction au symbole de la foi*, part. II ch. 29. — V. Œuvres complètes (éd. Vivès), t. XIV, 527-530.

pour mieux autoriser la vérité, permit qu'il tombât, d'un de ces flambeaux, une goutte de cire sur la main du V. Père ; ne la pouvant cacher, il la laissa voir à tous les religieux. Sa vie était angélique, remarque fort à propos François Diago, c'était sur sa main que devait dégoutter cette cire du ciel et des flambeaux des Anges. On pouvait y reconnaître aussi une faveur que Dieu lui accordait à cause de sa grande dévotion au Très Saint Sacrement de l'Autel. Ce Père, grandement attendri sur ce mystère, disait la Messe avec une modestie angélique, s'y disposait soigneusement, et récitait toujours à genoux auparavant, les Litanies des Saints ; quoique partout recueilli, il le paraissait davantage au chœur, en présence du Très Saint Sacrement, au moment de l'Office.

La tendresse de sa dévotion se trahissait encore lorsqu'il prêchait ; il ne pouvait plus retenir ses larmes, dès qu'il traitait les grands sujets de la bonté et de la miséricorde de Dieu sur les hommes.

Il se trouva à Valence à la mort de S. Louis Bertrand en 1581, et fut un de ceux qui eurent la consolation de voir ce grand éclat de lumière qui sortit de la bouche du Saint, et qui éclaira toute la chambre, lorsqu'il rendit l'âme.

Trois ans après, en 1584, il fut élu Provincial de la Province d'Aragon, et laissa, dans cette charge, de beaux exemples de zèle, d'amour de la justice et de charité. Il consolait tout le monde, agissant plutôt en père qu'en supérieur, prenait garde de ne contrister personne, et dans ce but, s'étudiait à faire les remontrances nécessaires, en exposant des raisons si bien prises du côté de Dieu et de la conscience, qu'il fallait s'y rendre sans réplique. Était-il contraint de châtier, il le faisait avec un tel mélange de justice et de miséricorde, que l'une de ces vertus n'avait pas lieu de se plaindre de l'autre. Hors les occupations de sa charge, il était fort retiré, et toujours occupé à l'oraison ou à l'étude, se conservant dans une grande paix, sans altération ni empressement au milieu des affaires les plus fâcheuses. Il se montrait très éloigné de tout sentiment d'orgueil et de propre estime, mais soutenait sans faiblesse les droits de l'autorité, lorsqu'il était besoin d'agir avec fermeté ou vigueur.

Le temps de son Provincialat expiré, il se retira dans son Couvent de S. Onuphre. Il jouit sept ou huit ans du bien tant désiré de la solitude, n'étant jamais moins oisif, que lorsqu'il était le plus dégagé des occupations extérieures. C'est de cette aimable retraite qu'il se vit tiré ou plutôt arraché, lors qu'il fut de nouveau élu Prieur du

couvent de *Corpus Christi*, à Luchente. Avant d'avoir achevé le triennat de cet office, il se trouva sous le coup d'un mal fort grave qui l'obligea de se retirer au couvent de S. Onuphre ; là, son mal augmentant de plus en plus, on le fit porter à Valence, en une maison que nos Pères possèdent pour les quêteurs et les infirmes. Les secours de la médecine furent impuissants ; Dieu voulait récompenser son serviteur. Les forces du V. Père diminuant de jour en jour, il reçut très dévotement les sacrements, et il parut si recueilli lorsqu'on lui donnait l'Extrême Onction, que tous en furent profondément édifiés. Dès qu'il eut expiré, les Pères du couvent de Valence, accourus pour l'assister, accompagnèrent son corps hors de la ville (1) jusqu'à S.-Onuphre. C'est là qu'il fut enterré, en la chapelle du S. Rosaire.

On remarqua qu'il avait les mains aussi souples et délicates que celles d'un enfant. Sa mort arriva vers 1599.



La V. Mère ANNE DESCHAMPS

*Professe du Monastère du second Ordre, à Toul,
en Lorraine (*)*

(1657)

LA vie de la V. Mère a été si sainte, son esprit si élevé, ses lumières si pures, ses exercices si dévots, ses actions si parfaites et les ouvrages qu'elle a composés si remplis de l'esprit de Dieu, qu'il y a lieu de regretter qu'on n'ait point laissé des mémoires plus détaillés, pour honorer sa vertu.

Anne Deschamps naquit à Neufchâteau, ville de Lorraine, de parents fort accommodés des biens de la fortune, et qui auraient pu lui fournir les moyens de se bien établir dans le monde. L'esprit du Seigneur,

(*) Mémoires du monastère de Toul.

(1) Par un privilège accordé, depuis peu, par Clément VIII, nos religieux de Saint-Onuphre, pouvaient assimiler à un couvent leur hotellerie de Valence. Voir dans le Bullaire de l'Ordre, tom. v, page 254, bref du 11 mars 1597.

dont elle fut remplie dès sa jeunesse, lui découvrit d'autres richesses que celles qui périssent ; de sorte qu'aspirant à leur possession, elle s'adonna à toutes les actions de piété, dont elle était capable. Etant déjà un peu grande, lorsque sonna l'heure de se déclarer plus ouvertement ou pour le monde, ou pour Jésus-Christ, elle fit vœu de chasteté perpétuelle. Pour garder ce vœu plus inviolable, elle entra bientôt après au monastère de nos Sœurs du second Ordre, dans cette même ville de Neufchâteau.

Elle embrassa la vie religieuse avec tant de générosité, que sa ferveur ne se ralentit jamais ; et, ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'ayant été une insigne et très libérale bienfaitrice du monastère, loin de s'y distinguer par quelque privilège, elle vivait avec tant d'humilité, et avait un si bas sentiment d'elle-même, qu'elle s'estimait indigne de tenir quelque rang parmi les Sœurs. Conformément à cet esprit d'abaissement et de mépris de soi, elle fit un vœu particulier, outre les trois ordinaires, celui de s'occuper toujours autant qu'elle pourrait, au travail des Sœurs converses. Elle l'accomplit avec grande fidélité et, tout en étant supérieure, elle servait à la cuisine, lavait la vaisselle, portait du bois, travaillait au jardin et se livrait généralement aux travaux les plus pénibles, sans s'épargner en aucune manière.

D'une mortification absolue, Sœur Anne n'approchait du feu, quelque rude que fût l'hiver, que fort rarement. Elle passa même les derniers dix-huit ou vingt ans de sa vie sans se chauffer du tout, malgré le froid très rigoureux en ce pays. Elle mangeait les aliments qu'on lui servait tels qu'ils lui étaient présentés, n'ôtant jamais du pain ni les cendres, ni les charbons qui y restaient attachés. A ses repas, elle ne buvait qu'une fois de l'eau rougie d'un peu de vin ; mortification très sensible, tant à cause du grand travail qu'elle faisait, que parce qu'ayant habituellement le sang en ébullition, elle souffrait une soif continuelle ; on lui voyait toujours les lèvres sèches, et tellement collées ensemble, qu'elle avait peine à les ouvrir.

Elle ne s'asseyait jamais au chœur, bien qu'elle fût indisposée ; mortification qu'elle pratiqua vingt-huit ans, sans jamais se relâcher, la présence du Très Saint Sacrement, auquel elle portait un singulier respect, lui donnant assez de force, pour se tenir toujours ou debout, ou à genoux, ou prosternée. Elle assistait à l'Office divin, de jour et de nuit, avec tant d'assiduité et de ferveur, qu'ayant les jambes enflées au point de ne pouvoir se chausser, elle aimait mieux y aller nu-pieds

pendant le plus grand froid de l'hiver, que de manquer à cette pratique.

D'une obéissance très ponctuelle, au premier coup de cloche, elle quittait tout : en quoi elle était si exacte, qu'exerçant l'office de procureuse, elle laissait des marchés commencés, sans les conclure, des comptes ou des quittances inachevés, pour aller où le devoir l'appelait. Elle acceptait volontiers les ordres difficiles et humiliants, dans cette pensée, qu'elle était la bête de charge de la maison : si les mêmes injonctions pénibles atteignaient d'autres religieuses, elle exhortait celles-ci à l'obéissance prompte, et marchant la première : « Allons, mes Sœurs, leur disait-elle, allons bâtir des palais et « tresser des couronnes pour le Ciel. »

Elle se fût fait scrupule de rien retrancher à ce qu'elle pouvait accorder à ses Sœurs, et beaucoup plus de les contrister en aucune manière. S'il lui arrivait, par mégarde, de leur dire quelque parole contre la douceur, elle ne manquait jamais de demander pardon, en se prosternant à leurs pieds ; et si au contraire ses Sœurs voulaient lui faire à leur tour quelque semblable satisfaction, c'était lui causer une confusion extrême.

Sa patience a été admirable. Plus de vingt ans, elle fut incommodée d'une hydropisie, et de maux de tête très aigus ; mais au lieu de s'en laisser abattre, elle se macérait encore par des haïres, de fréquentes disciplines, et plusieurs autres rigueurs, surtout en son coucher, n'ayant pour chevet qu'une pièce de bois. Dans son amour pour Dieu, elle lui faisait un sacrifice entier d'elle-même, s'offrant à être sourde, muette, aveugle, et même folle, si tel eût été son bon plaisir. On la voyait trois heures de suite en oraison, toujours à genoux et immobile ; quand on lui demandait ce qu'elle pouvait faire si longtemps en cette posture, elle répondait : « Une seule parole de « Dieu à l'âme la remplit et l'occupe de telle sorte, qu'elle ne peut « penser à autre chose. » Un accident l'ayant rendue percluse de toute une partie de son corps, elle se vit miraculeusement guérie, une fête de la Sainte Vierge. D'une tendre dévotion envers Marie, outre le Rosaire de l'Ordre, elle en disait un autre, composé de ce vers : *Tot tibi sunt dotes, Virgo, quot sidera cælo.* C'est-à-dire : *Vous avez autant de perfections, Sainte Vierge, qu'il y a d'étoiles au firmament.* On tient que ce vers fut inspiré à un dévot de la Sainte Vierge, et qu'il a cela de particulier de pouvoir être tourné en autant de façons qu'il y a de constellations au ciel, donnant ainsi des idées

différentes des principales vertus et perfections de la Très Sainte Vierge.

Trois fois Prieure du monastère, la V. Mère Anne le gouverna avec un exemple et une sagesse en rapport avec ses belles lumières et sa grande charité. Elle se laissait aller si doucement, et avec tant de zèle, à parler de Dieu, que sans ennuyer les Sœurs, mais au contraire les remplissant toutes de ferveur, elle y employait un temps considérable. Les beaux écrits qu'elle a laissés sur la vie spirituelle et les obligations des âmes consacrées à Dieu, prouvent qu'on ne pouvait que prendre un plaisir singulier à lui entendre dire ces paroles de vie. Elle a composé un commentaire sur le Cantique des Cantiques ; un abrégé de la perfection ; des règles pour toutes les actions du jour ; la manière de se bien comporter envers les Supérieurs, les égaux, et les inférieurs ; une méthode pour bien faire les exercices des dix jours, avec des méditations pour ce sujet ; plusieurs autres Traités spirituels, comme de l'oraison et de la méditation, la manière de se relever de ses chutes, des jouissances de l'âme avec Jésus-Christ Notre-Seigneur sur tous les mystères de sa sainte vie, mort, et passion, avec la Sainte Vierge, avec saint Joseph, et avec notre bienheureux Père saint Dominique, pour les grâces qu'ils avaient reçues de Dieu.

Ces Traités ont été lus de plusieurs personnes doctes et pieuses, qui les ont goûtés et admirés. Consultée des religieux, des ecclésiastiques, et des gens du monde, la V. Mère savait éclairer et consoler tous ceux qui s'adressaient à elle. Mais pour donner quelque connaissance de l'esprit qui l'animait et de ses dispositions intérieures, pour en retirer nous-mêmes quelque profit, citons, en finissant, dix de ses principales maximes.

1. Je dois me considérer dans le monastère comme une personne que Dieu y a mise, pour y servir toutes les Sœurs. — 2. Dieu, à qui j'appartiens par tant de titres, a cédé son pouvoir à ma supérieure, pour faire de moi tout ce qu'il lui plaira. — 3. Il ne faut jamais user de plainte ni de reproche. — 4. Je ne dois penser, ni me mêler de rien que de ce qui concerne mon office. — 5. Ne refuser rien à personne de ce que je pourrai accorder. — 6. Ne rien choisir, pour honorer ainsi la divine Providence. — 7. Ne donner autre raison à l'esprit sur toute sorte d'événement, que celle de la volonté de Dieu. — 8. Avoir de la complaisance pour tout ce qui peut satisfaire les Sœurs dans l'ordre de Dieu. — 9. Ne commander rien à personne de ce que je

pourrai faire moi-même, et secourir toutes les offcières. — 10. Mourir à toutes les sensualités, récréations, et satisfactions particulières, pour le service du prochain.

Cette vertueuse Mère étant enfin tombée malade pour la dernière fois, souffrit neuf ou dix jours de si grandes douleurs, qu'on n'osait la toucher ; dans une disposition admirable, elle s'offrait à Dieu, pour endurer ces tourments toute l'éternité, si tel était son bon plaisir ; et répétant souvent ces paroles : *In sæculum et in sæculum sæculi*, elle rendit à Dieu sa belle âme le 7 avril 1657. Elle était à la 58^e année de son âge, et à la 29^e de son entrée en Religion. Sa tombe ayant été ouverte neuf ans après, pour y déposer sa sœur religieuse dans le même monastère, son cerveau fut trouvé tout entier, et blanc comme neige, récompense de l'occupation continuelle de son esprit, à inventer des moyens d'honorer Dieu et ses Saints, par une ferveur toujours nouvelle.



LE MÊME JOUR

12.. — A Paris, au couvent de la rue Saint-Jacques, mémoire du V. Père PIERRE DE LUCRINIS, personnage d'une éminente sagesse et de grande autorité, dont la sainte vocation se trouve écrite au livre des *Vies des Frères*. Dieu le pressait, par plusieurs mouvements intérieurs, de se donner à lui et d'entrer dans l'Ordre ; mais se voyant avangé de plusieurs belles qualités et surtout d'une certaine prudence et retenue, Pierre crut pouvoir se fixer honorablement dans le monde et y vivre dans la crainte de Dieu. Cependant le Saint-Esprit le pressait toujours ; lui néanmoins ne pouvait se résoudre à obéir à ses semonces. Enfin, comme un soir il disait les Complies de Notre-Dame et que, selon l'usage de ce temps, il récitait le Psaume : *Usquequo Domine oblivisceris me in finem ? usquequo avertis faciem tuam à me ?* Seigneur, jusqu'à quand m'oublierez-vous, jusqu'à quand détournerez-vous de moi votre face ? parvenu à ces mots : *Quamdiu ponam consilia tua in anima mea ?* combien de temps m'arrêterai-je moi-même à délibérer au fond de mon âme ? il sentit soudain un si vif sentiment de componction, accompagné d'un si grand torrent de larmes, que, ne pouvant plus rien dire, il se laissa tomber par terre, se prosternant de son long, disant et redisant à part soi : *Quamdiu ponam consilia tua in anima mea ? Quamdiu ponam consilia tua in anima mea ?*

Et ajoutant avec un pareil sentiment : *Usquequo exaltabitur inimicus meus super me? Exaudi me Domine Deus meus. Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte* : Jusqu'à quand mon ennemi prévaudra-t-il contre moi ? Exaucez-moi Seigneur, mon Dieu ; faites éclater votre lumière à mes regards, de peur que je ne m'endorme dans la mort : ces paroles l'occupèrent de telle sorte, que ne pouvant en détourner son esprit, il laissa les Complies inachevées, et passa la nuit dans cette forte méditation. Puis, sans différer, il reçut l'habit de l'Ordre, dans lequel il brilla comme un bel astre pour le salut de plusieurs âmes. — (*Vitæ fratrum.*)

1238 — A Narbonne, mémoire du V. P. GUILLAUME DE BEROÉ. Il eut le bonheur d'être reçu dans l'Ordre, à Bologne, par notre Père saint Dominique. Fondateur du couvent de Narbonne, il y remplit apostoliquement les fonctions de Frère-Prêcheur, surtout contre les Albigeois. Ceux-ci ne pouvant souffrir de voir leurs erreurs si manifestement découvertes, envahirent notre couvent, où après avoir déchiré les livres de l'Inquisition, ils maltraitèrent nos religieux et les chassèrent de la ville. Les généreux persécutés sortirent en bénissant Dieu de tout ce qu'ils souffraient pour une si juste cause. Quelque temps après, ayant repris possession de leur couvent, ils achevèrent la fondation commencée. Le P. Guillaume, chargé de travaux et orné de mérites, quitta la terre pour le ciel, vers l'an 1238. — (Guidonis.)

1390 — En Angleterre, mourut le V. Père ROBERT HUMBLETON, célèbre Docteur de l'Université d'Oxford, d'un esprit subtil, d'un jugement solide, d'une rare éloquence, mais d'une piété et d'un zèle non moins remarquables pour la défense de la foi. Appelé au Concile assemblé à Londres pour examiner les erreurs de Wiclef, il fit voir par des arguments clairs et irréfutables, que c'étaient des hérésies très pernicieuses, qu'il fallait proscrire sans retard. Les hérétiques tâchèrent de se défaire du vaillant polémiste, par le poison ; mais Dieu le préserva du danger pour le plus grand bien de son Eglise. Ses excellentes qualités et belles vertus le rendirent singulièrement recommandable en Angleterre. Il composa une Somme de Théologie, un livre contre Wiclef et ses sectateurs, et d'autres écrits, malheureusement perdus. Il florissait en 1390, sous Richard II. — (Pits, Echard.)

1490 — En la maison Vicariale de Notre-Dame de Mougères, en Languedoc, le martyr des vénérables Pères BARTHÉLEMY COLOMBI et ANTOINE TINELON. Tous deux vivaient dans cette solitude, à l'ombre du sanctuaire dédié à la sainte Vierge, sous le vocable de Notre-Dame de Pitié. Leur ministère, tout apostolique, entretenait la dévotion des fidèles,

qui accouraient des environs se recommander à la Mère de Dieu. En 1490, des bandes de pillards se mirent à ravager le pays. Nos religieux rencontrèrent plus d'une fois ces malfaiteurs qu'ils essayèrent de convertir. Leurs douces exhortations ne firent qu'exaspérer ces hommes cupides. Un jour, après avoir choisi leur heure et pris toutes leurs mesures, ils pénétrèrent dans la maison du Vicariat, se saisirent des deux Pères Colombi et Tinelon, les accablèrent de coups et les foulèrent aux pieds. Les attachant ensuite à une poutre, ils les traînèrent hors de la maison et achevèrent de les tuer.

Après avoir pillé l'église et le Vicariat, les malfaiteurs y mirent le feu, et en quelques heures, cette solitude bénie devint un lieu de désolation.

Quelques années plus tard, le 1^{er} mars 1508, le Pape Jules II traçait le récit de ces faits lamentables, dans une bulle adressée aux évêques de Nîmes, d'Alais, de Montpellier, d'Agde, de Lodève, de Carcassonne et de Saint-Pons. Le Souverain Pontife se proposait, sans doute, d'exciter le zèle des pasteurs et des fidèles, pour le relèvement de la chapelle de Mougères, laquelle ne sortit pleinement de ces ruines que vers le milieu du xvii^e siècle. Mais bien avant cette date, on avait élevé une chapelle provisoire, et tout à côté un abri très modeste pour nos religieux, qui ne laissèrent point s'éteindre la dévotion à Notre-Dame de Pitié. Ce fut dans cette pauvre habitation que fut massacré par les Calvinistes, le 15 novembre 1555, le V. Père Bruni. Plus tard, le massacre et l'incendie de 1490, ainsi que le martyre du P. Bruni, fournirent le sujet d'un tableau, encore pieusement conservé de nos jours à Mougères (1). — Douais, *Le pèlerinage de N.-D. de pitié de Mougères*.

1662 — A Blois le V. Père NICOLAS DURAND. Sa dévotion préférée était celle du Saint Rosaire, qu'il disait presque continuellement. Non content de passer le jour en prière, il y employait une grande partie de la nuit. On l'entendait souvent gémir, pleurer, sangloter, et se discipliner fort rude-

(1) La chapelle et le couvent de Mougères, restaurés au xvii^e siècle, sont aujourd'hui la propriété des Révérends Pères Chartreux, gardiens scrupuleux des souvenirs et des traditions du passé. Sur un des piliers de la chapelle, on lit cette inscription fraîchement gravée :

TROIS RR. PP.
DOMINICAINS
ONT ÉTÉ
MARTYRISÉS
A MOUGÈRES :
LE R. P. COLOMBI
LE R. P. TINELON
EN 1490 ;
ET LE R. P. BRUNI
EN 1555.

ment. Il ne couchait que sur la paille ; et pendant deux ans, malgré une fièvre persistante, il assistait à tout l'Office, et suivait le réfectoire commun. Père des indigents, il les confessait, les visitait et leur procurait l'aumône. Un jour il dit au R. Père Prieur, que s'il mourait pendant son Priorat, il le suppliait de le faire enterrer là où les pauvres stationnent d'ordinaire : ce qui fut exécuté. Sévère, mais charitable en même temps, il ne pouvait souffrir qu'on parlât mal de personne. Il disait la messe tous les jours fort dévotement. La veille de sa mort, le religieux qui l'assistait, lui demandant s'il ne voulait pas recevoir le sacrement de l'Extrême-Onction : « Je le veux, répondit-il, de tout mon cœur ; allons à Dieu ! » et prenant un petit crucifix, qu'il avait coutume de vénérer en fléchissant les genoux, chaque fois qu'il entra dans sa cellule, il le colla sur ses lèvres, le baisant amoureusement. Pendant sa maladie, qui ne dura que sept jours, un de ses amis demandait à le voir : « Venez jeudi, lui fit-il dire, vous me verrez à votre aise. » On reconnut dans ses paroles une prophétie ; car il mourut le jeudi même. On trouva sur lui une corde de crin munie de quinze gros nœuds. Son visage parut éclatant et vermeil, et ce qui avait servi à ses pénitences et à ses dévotions fut l'objet de pieuses convoitises. — (*Ex. rel. fid.*)

1689 — A Paris, au couvent du faubourg Saint-Germain, le fervent Père RAYMOND TICQUET, l'un des premiers religieux de cette maison. Il eut grande part à cet esprit de zèle, de religion et de régularité, qui régnait dans le Noviciat général ; et ce vertueux Père en a paru rempli toute sa vie, jusqu'à l'âge de 74 ans. Continuellement au pied des autels, ou devant le Très-Saint Sacrement lorsqu'il était exposé, c'est lui qui passait le plus de temps en sa présence et dans les heures les plus incommodes. Les marchepieds des chapelles, où il faisait ses prières, en étaient tout luisants ; jamais il ne manqua, tant qu'il eut le libre usage des mains, de balayer le chœur. Adonné volontiers aux actions extérieures d'humilité, il baisait souvent les pieds des religieux, les servait à table, et balayait la bibliothèque. On le trouvait toujours prêt, pour aller à l'Hôtel-Dieu ; là, il attendait longtemps, en patience et dévotion devant quelque autel, le Père qui confessait et consolait les pauvres ; un défaut de langue ne lui permettait pas à lui-même de leur rendre ce bon office. Attachant grand prix aux indulgences, il témoignait une avidité aussi empressée que pieuse à les gagner. Il disait tous les jours deux ou trois Rosaires, et l'Office des morts. Après une attaque d'apoplexie, qui lui ôta quelque temps l'usage d'un bras, il aima mieux souffrir son incommodité dans la solitude et la paix du cloître, que d'aller chercher du soulagement aux eaux thermales, de peur de porter préjudice à la pauvreté religieuse et à la dévotion, difficiles à conserver parmi les fatigues et les dissipations des voyages. Un peu remis de cette infirmité, et se trouvant en état de célébrer la sainte Messe, il s'offrit de bon cœur aux supé-

rieurs, pour l'aller dire tous les jours en ville à onze heures : service qu'il continuait encore sans manquer, un mois avant sa mort.

Le premier aux actions de la communauté, il assista toujours au chœur de jour et de nuit, jusqu'au moment où, ne pouvant plus se soutenir, c'est-à-dire deux jours seulement avant sa mort, il lui fallut rester en sa cellule. Il priaît ordinairement, ou vaquait à ses pénitences jusqu'à trois heures du matin, se confessait presque tous les jours, et pratiquait avec tant de sévérité les abstinences et jeûnes de l'Ordre, que se trouvant accablé de fatigue la semaine sainte, à peine voulut-il consentir à prendre des œufs. Il reçut fort dévotement et avec une pleine connaissance les derniers sacrements, la nuit du jeudi saint, et sur le matin du même jour, il rendit doucement son âme à Notre-Seigneur, le 7 avril 1689. Son visage resta si beau, qu'on prenait plaisir à le regarder. On lui trouva un cilice, qu'il portait toujours ; et lorsqu'il expira, un jeune profès, qui n'était point à l'infirmerie, eut un songe, dans lequel il lui semblait voir une grande clarté, et le défunt, qui entraît dans la gloire. Il lui fit quelques demandes, et entre autres celles-ci : « Quelle gloire possèdent les religieux de l'Ordre, et le ciel est-il bien grand ? » A quoi le Père répondit : « Cette gloire est sublime, mais il faut voir le ciel, pour le connaître. » Ce songe remplit le jeune religieux d'une telle consolation, qu'il ne pouvait assez regarder le corps du défunt, le baisant avec beaucoup de respect, et se tenant toujours près de lui, pour dire des psaumes et des prières. Un novice m'a aussi témoigné lui être redevable de sa vocation. Après une généreuse résolution de se donner à Dieu, il s'était refroidi, et allait reculer. Une nuit qu'il dormait profondément, il lui sembla voir le Père Ticquet, lequel l'appelant par son nom, lui dit : « c'est assez dormi. » Sur quoi, s'étant éveillé, et renouvelant sa première résolution, le postulant demanda l'habit avec tant d'instance, qu'il fut enfin reçu dans l'Ordre et porta toujours une singulière affection à ce Père. — (*Ex visu.*)

1324 — Au monastère de Prouille, la V. Mère ELISABETH PETEYTA fille d'excellente vertu, laquelle ayant mérité de gouverner pendant six ans ce premier monastère de l'Ordre, employa ses soins et sa vigilance à y maintenir et accroître l'esprit que notre P. saint Dominique y avait établi. Elle florissait l'an 1324. — (*Mémoires de Prouille.*)

1500 — Au monastère de la Visitation, du Tiers-Ordre, à Medina-del-Campo, en Espagne, mourut la très vertueuse Sœur THÉRÈSE RUIS. Attirée à la perfection de la vie chrétienne et religieuse par les exemples et bonne odeur des premières Mères de cette sainte maison, elle en devint une fidèle imitatrice par ses austérités, ses veilles, son silence et son union avec Dieu. Elle y mourut en opinion de sainteté dans le courant de l'année 1500. — (*Lopez.*)

1588 — Au monastère de Sainte-Anne de Chinchilla, en Espagne, mourut la dévote et vertueuse Sœur MARIE LOPEZ, converse de profession. Elle gardait un silence presque perpétuel, ne parlant que des choses absolument nécessaires, et passait presque toutes ses nuits en prières et pénitences à l'église, devant le Très Saint Sacrement. Elle jeûnait avec tant de rigueur, qu'à peine prenait-elle pour vivre, se privant ainsi ou par esprit de mortification, ou par motif de charité envers les pauvres, auxquels elle donnait parfois jusqu'à ses vêtements. Toute la ville l'avait en si haute estime, qu'elle allait en corps au monastère dans les nécessités publiques, pour les lui recommander. Elle eut révélation de l'heure de sa mort, et avec tant de certitude, qu'elle fit éteindre des cierges allumés trop tôt en vue de son décès, et marqua le temps précis où elle rendrait son âme ; ce fut l'année 1588, au mois d'avril. — (Lopez.)

1611 — A Evora, au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, mourut la V. Mère MARIE DE SAINT-FRANÇOIS, favorisée du ciel de beaucoup de grâces extraordinaires. Elle garda toute sa vie, outre l'abstinence de l'Ordre, un jeûne continuel, mangeant si peu, que c'était merveille de la voir subsister. Très dévote à la Passion, elle demanda un jour à Notre-Seigneur, dans les élans de sa prière, d'avoir quelque part à ses douleurs ; elle fut exaucée et souffrit depuis des maux étranges, surtout les vendredis. Le jeudi saint de l'an 1611, sur un pressentiment de sa mort, elle salua toutes ses Sœurs après la sainte communion, comme leur disant le dernier adieu ; le soir même, en montant au dortoir, elle tomba si rudement, que son corps en fut tout brisé : le lendemain, jour du vendredi saint, elle pria les Sœurs, qui fondaient en larmes à la vue de ses souffrances, de chanter avec elle : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* : puis elle alla jouir éternellement du doux fruit de sa rédemption. — (Sousa.)

1626 — A Cuzco, ville du Pérou, mourut au monastère de Sainte-Catherine de Sienne la V. Mère ISABELLE DE SAINT-JÉRÔME, fondatrice de ce même monastère. Elle était native de Séville, où pour obéir à ses parents, elle fut contrainte, jeune encore, de subir le joug du mariage. Mais bientôt après devenue veuve, elle passa au royaume du Pérou dans les Indes occidentales. Là, concevant un grand dégoût du monde, elle résolut de se donner à Dieu le reste de sa vie dans le monastère de nos Sœurs d'Arequipa. Elle y vécut plusieurs années dans une grande perfection et y fut Maîtresse des novices et Sous-Prieure. Choisie pour aller fonder un autre monastère en la ville de Cuzco, elle donna de si beaux exemples de zèle, de mortification, d'oraison, de retraite, de silence et de toutes les vertus religieuses, que cette maison fut, en peu de temps, un vrai sanctuaire et le lieu de délices du Seigneur. Passant au-delà de nos Règles, elle jeûnait au pain et à l'eau, et

même restait plusieurs jours sans rien prendre. Elle était tellement ravie en Dieu dans son oraison, qu'oubliant toutes les fonctions des sens, elle avait peine à revenir de cet état, quelque bruit qu'on fit à ce dessein auprès d'elle. Affaiblie par les austérités, elle prit une fièvre qui, la minant peu à peu, la conduisit au tombeau en ce jour de l'octave de Pâques, où la sainte Eglise fait mention de l'apparition de Jésus-Christ dans le cénacle. Elle se disposa soigneusement, par la réception des sacrements, à se faire ouvrir les portes du cénacle éternel, et pour une plus grande assurance des miséricordes de Dieu sur elle, la Très Sainte Vierge, à qui elle avait été très dévote toute sa vie, lui apparut, pour l'assister. Elle le témoigna ainsi aux Sœurs présentes autour de son lit ; et pleine de confiance et de joie, elle rendit sa sainte âme entre les mains de la Mère de Dieu, l'an 1626. — (Diario.)

1623 — Au même monastère mourut trois ans auparavant la V. Mère ISABELLE DE PADILLA. Elle était de très noble naissance, et prit l'habit, comme la précédente, au monastère de Sainte-Catherine d'Arequipa, d'où, à cause de sa grande sainteté et observance, elle fut aussi envoyée, pour fonder celui de Cuzco. D'une vie fort austère, elle ne couchait jamais dans un lit, fût-elle malade. Toutes les nuits, elle se disciplinait, jusqu'au sang. Quelquefois elle s'en allait à l'écart dans un petit jardin, où, levant les yeux au ciel, elle se frappait cruellement la poitrine avec des cailloux par un vif sentiment de contrition et de pénitence. Demeurant ensuite longtemps en oraison, elle donnait un libre cours aux saints transports de son cœur. Huit jours avant sa mort, elle eut une vision, dans laquelle il lui semblait voir, comme un autre Jacob, une grande échelle, qui touchait de la terre aux cieux. Une personne vénérable en descendit, et s'approchant lui dit : « Préparez-vous, Sœur Isabelle ; car dans peu de jours votre Epoux vous appellera ! » Elle le fit fort saintement ; et après avoir reçu les sacrements et produit tous les actes qu'on peut penser d'une âme qui se sentait appelée en Paradis, elle y alla, expirant doucement, les très doux noms de Jésus et de Marie sur les lèvres, le 7 avril 1623. — (Diario.)

1642 — Au monastère de Notre-Dame du Rhône, à Viviers, mourut à l'âge de dix-huit ans, la pieuse et angélique Sœur AGNÈS DE ROUX, surnommée DE JÉSUS, après s'être sanctifiée sept ans sous l'habit religieux.

Sa conversation presque ininterrompue était avec les saints et saintes de l'Ordre ; rien de délicieux pour elle comme de lire leurs vies. Travaillait-elle dans sa cellule, toujours son livre auprès d'elle ; et de temps en temps un trait pour s'édifier ! Elle se disposait aux fêtes de ses saints bien-aimés par des pratiques de pénitence, spécialement en portant une chaîne de fer autour des reins. Entre tous les Bienheureux de l'Ordre, elle aimait d'une affection particulière S. Vincent Ferrier et la V. M. Jeanne de Sainte-Catherine, du monastère de Douai.

Saint Vincent fut-il pressé de la voir au ciel, elle mourut le jour même de sa fête. La veille déjà elle se sentait plus mal que d'ordinaire ; ce qui ne l'empêcha pas d'assister aux Matines, puis à l'oraison, à la discipline et au chapitre. Le matin, à cinq heures, debout comme les autres. Mais bientôt, obligée de retourner dans sa cellule, elle y fut prise de vomissements de sang, qui la réduisirent à l'extrémité. Le soir, à deux heures, son âme allait rejoindre les milliers de Frères et de Sœurs qui se pressent sous le mystérieux manteau de la divine Vierge. Cette héroïque religieuse avait encore sur elle, au moment de la mort, une grosse chaîne de fer. — (*Mém. de Viviers.*)

1673 — A Alby mourut la vertueuse Sœur ANNE DE LA ROQUE, l'honneur et l'exemple des Sœurs de la congrégation de Sainte-Catherine en la même ville. Elle y naquit de parents honnêtes, sur qui elle attira beaucoup de bénédictions, aussi bien que sur toute sa maison, par sa grande piété, sa patience, sa charité et par un travail infatigable. Trois de ses frères choisirent l'état religieux, deux dans l'Ordre de Saint-François et l'autre dans celui de notre Père saint Dominique. Deux de ses sœurs se rendirent religieuses de Sainte-Claire de la première Règle en la même ville d'Alby, et elle choisit pour son partage la congrégation des Sœurs de Sainte-Catherine.

Elle observait presque toutes les rigueurs du grand Ordre : jamais de linge, pas même en ses maladies : résistant, par des raisons pleines de l'esprit de Dieu, à ceux qui voulaient la porter à se relâcher sur ce point. Une bonne partie de sa vie, elle jeûna quatre jours de la semaine au pain et à l'eau. Ordinairement elle mêlait de l'absinthe à ce qu'elle mangeait, et le plancher du lieu où elle prenait la discipline était tout ensanglanté. Une Sœur de la même congrégation, qui conversa familièrement avec elle pendant vingt-cinq ans, déclara qu'ayant dû un jour lui porter la main sur les épaules, elle les avait trouvées toutes déchirées et meurtries. Dans son désir de souffrir, Anne se laissait parfois tomber de la cire embrasée sur les bras. D'autres fois, par un grand sentiment d'humilité et de pénitence, elle se garrottait les pieds et les mains comme une criminelle et se tenait longtemps en cette pénible posture.

Pour se maintenir dans la ferveur et garder dans sa maison, autant que possible, quelque forme de vie religieuse, elle s'était associée avec trois autres Sœurs de la congrégation. Ensemble elles faisaient la lecture, disaient l'Office et pratiquaient plusieurs mortifications. Anne garda en outre cette sainte et pieuse coutume, d'assister tous les jours chez nos Pères à la Grand-Messe et aux Complies, quoiqu'en hiver cela lui fût bien incommode, notre couvent étant hors de la ville, et la Grand-Messe s'y disant à sept heures, presque avant le jour. Elle faisait tous les ans, sans manquer, ses exercices spirituels pendant dix jours, vivant d'ailleurs dans une si grande présence de Dieu, que son oraison pouvait passer pour continuelle. De là cette

modestie angélique, qui la faisait admirer de toute la ville, au point que plusieurs s'arrêtaient souvent, à dessein, pour la considérer.

Elle s'adonnait avec soin et une grande effusion de tendresse aux exercices de charité, propres aux Sœurs du Tiers-Ordre. Aussi Mgr Gaspar de Lude, évêque d'Alby, ayant résolu de donner la conduite de l'hôpital de sa ville à quelques dames pieuses, M. Ferrier, son grand vicaire, jeta les yeux sur notre Sœur, pour lui confier cet emploi important, et pria son directeur de l'obliger à l'accepter : à quoi celui-ci n'eut aucune peine. Mais les plus excellents actes de charité qu'elle pratiqua, furent envers son père et sa mère, ses frères et ses sœurs, elle seule ayant eu le soin et la conduite de toute la famille. Son père était un homme d'une humeur un peu inquiète et se plaisait plus ailleurs que chez soi. Anne fit si bien par ses services, sa patience, ses avis respectueux et sages, qu'elle le changea entièrement et en fit un bon chrétien. Sa mère, fort infirme, était continuellement assistée avec une paix et une diligence admirables. Ses frères et sœurs attirés par elle au service de Dieu avouaient avec un vrai sentiment de reconnaissance, qu'ils lui devaient tout ce qu'ils avaient reçu d'instruction et de piété.

Plusieurs fois Mère de la Congrégation et Maîtresse des novices, et toujours avec grand profit pour les Sœurs, elle s'efforçait de les rendre toutes de dignes filles de sainte Catherine de Sienne. Elle communiait presque tous les jours, faisait deux heures d'oraison mentale, et se préparait ainsi à supporter les souffrances, les contradictions et le mépris qui ne lui manquèrent pas. Ses confesseurs eux-mêmes prenaient plaisir à l'exercer par des façons d'agir fort humiliantes. Pour elle, le visage toujours gai et l'humeur égale, elle se montrait prête à faire plaisir à tout le monde. Sa mort précieuse fut le couronnement de sa pieuse vie. Elle arriva le 7 avril 1673. — (*Rel. fid. ex Confess.*)





VIII AVRIL

Le Bienheureux CONRADIN ARIOS TI
de Bologne ()*

(1468)

LE B. P. Conradin Ariosti naquit à Bologne, de l'illustre et ancienne famille de ce nom. Dès son enfance, il témoigna beaucoup d'aptitude pour les sciences, et ne tarda pas à se distinguer particulièrement dans le droit civil. Comme il se disposait à paraître avec éclat dans le barreau, Dieu lui ouvrit les yeux sur les vanités du monde et la difficulté d'y faire son salut. Renonçant à toutes les prétentions du siècle, il prit l'habit de l'Ordre à Bologne, avec une admirable ferveur et une forte résolution de se rendre un véritable enfant de notre Père saint Dominique. Il devint en effet un vrai miroir de charité, de pureté, d'humilité, d'obéissance et si parfait observateur de toutes les règles, qu'à peine avait-il son égal.

Le Bienheureux Conradin fut plusieurs fois Procureur au couvent de Bologne. On conserve encore aujourd'hui (1887) des livres d'administration écrits de sa propre main. Il exerça également très longtemps la charge de Prieur, non sans donner des preuves éclatantes de sa grande sainteté.

Dans les repas et dans les vêtements, il faisait toujours paraître un amour singulier pour la pauvreté. L'oraison avait pour lui les plus

(*) Borselli, *Chron. Mag. Gen. O. P.*

grands charmes ; il s'y appliquait constamment, et même le travail manuel n'était pas capable de l'en distraire. « Homme de beaucoup
« de larmes, dit le P. Borselli, il avait le cœur rempli de tant de
« douceur et d'onction, que s'il entendait parler du Seigneur Jésus
« ou du martyr des Saints, aussitôt il se mettait à pleurer. » Il se réjouissait du bien des autres comme de son propre bien. Doux et affable dans sa conversation, et agréable à tous, il excellait singulièrement en miséricorde et charité. Souvent il servait les infirmes de ses propres mains. Se trouvant Prieur du couvent de Bologne au moment d'une grande peste, il envoya la plupart des Frères, surtout les jeunes, hors de la ville ; mais lui, véritable pasteur, demeura dans le couvent, pour y être la consolation des vieillards et des malades.

Ce bon Père mendiait aussi, auprès des riches, de quoi fournir une dot aux nobles demoiselles dont l'état de fortune n'était pas en rapport avec la condition. « Je le sais par expérience, dit encore le P. Borselli ;
« car je l'accompagnais souvent lorsqu'il se rendait à ces exercices
« de charité. » Il y avait alors à Bologne un homme très riche et de bonne famille, nommé Baptiste de Manzoli, qui, sur les conseils du Bienheureux, dota beaucoup de jeunes personnes, et les maria honnêtement selon leur état.

Le P. Conradin avait encore une autre pratique de zèle ; c'était de faire instruire les enfants pauvres qu'il jugeait propres à la vie religieuse. Lui-même cherchait des aumônes pour pourvoir aux frais de leur éducation.

C'est aussi lui qui donna commencement à la bibliothèque du couvent de Bologne, avec Frère Thomas Trentaquatri, et qui travailla à son achèvement, après la mort de ce dernier.

Le Bienheureux mourut chargé de mérites et en grande opinion de sainteté, dans le carême de l'année 1468. Il fut enterré fort honorablement dans un endroit particulier, où l'on avait coutume d'ensevelir les Frères les plus illustres. De ce nombre était, sans aucun doute, le P. Conradin, cet homme d'une vertu si haute, à qui les historiens ont toujours donné le titre de Bienheureux de temps immémorial.

Après nous avoir fourni ces trop courts détails, le P. Borselli ajoute : « Qu'on ne s'étonne pas si je parle avec éloge de ce grand
« Religieux, c'est que je n'ai pas peu senti les effets de sa bonté.
« Etant Prieur de Bologne en 1457, il me vit, moi Frère Jérôme
« Borselli, jeune et attaché au monde, et par ses exhortations et ses
« saintes paroles, il m'attira dans l'Ordre, avec l'aide de mon frère,

« dominicain déjà depuis quatre ans. C'est aussi entre ses mains que
« je fis profession. »

Dans l'église paroissiale de Saint-Paul à Bologne, il existe une chapelle dédiée à saint Jérôme et appartenant à la noble famille Bevilacqua-Ariosti. On y voit, sur les murs latéraux, deux tableaux à l'huile représentant le Bienheureux Conradin Ariosti. Dans l'un de ces tableaux, il est agenouillé devant le crucifix ; dans l'autre, il distribue l'aumône aux pauvres.



Le V. Père PIERRE D'ARCONADA

Profes du Couvent de Saint-Etienne, à Salamanque ()*

(1565)

LE Père Pierre d'Arconada était de la ville de Léon, en Espagne. De bonne heure il se sentit attiré vers la perfection. Envoyé pour ses études, à Salamanque, il y vivait solitaire comme un ermite, trouvant ses délices dans l'oraison et la prière, dans la visite des églises, et dans la réception des sacrements. Dieu, par une conduite particulière de sa Providence, permit qu'un autre jeune homme, nommé François de Betanços, lui aussi étudiant à Salamanque, et d'une conduite très pieuse, fit sa connaissance. Ils se communiquèrent mutuellement leurs désirs et s'animèrent de telle sorte à la perfection, qu'ils résolurent de demeurer ensemble dans la même maison, et d'y pratiquer tout le bien que le Saint-Esprit leur inspirerait. Ils y menèrent en effet une conduite très réglée, vivant dans une grande union, priant beaucoup, étudiant sans relâche, se nourrissant avec sobriété, et faisant part libéralement aux pauvres des choses dont ils se privaient pour l'amour de Dieu. Tous les matins ils allaient ensemble aux leçons d'éminents professeurs. A leur retour, ils entraient ordinairement dans quelque hôpital pour visiter les malades, les consoler et les assister de leurs aumônes ; quelquefois même ils en emmenaient

(*) Lopez, iv p., l. 1, c. 63 et l. 2, c. 101 et 102.

quelques-uns des plus ulcérés dans leur maison, et leur servaient le dîner préparé pour eux ; après les avoir congédiés, ils prenaient eux-mêmes leur réfection composée de pain et d'eau seulement, ravis d'avoir, à leurs dépens, traité Jésus-Christ en ses membres. D'autres fois c'était le soir ; ils donnaient à souper à ces pauvres, et les faisant coucher dans leur propre lit, eux-mêmes passaient la nuit sur quelque planche.

Une vie si bien réglée et si charitable ne put rester longtemps sans être remarquée ; nos deux étudiants étaient considérés comme deux modèles de vertu ; de sorte que François de Betanços, craignant la vanité, voulut quitter Salamanque, pour aller chercher quelque solitude éloignée du monde. Il en conféra avec Pierre, qui lui donna son approbation, mais en lui faisant promettre que lorsqu'il aurait découvert un lieu conforme à ses désirs, il reviendrait le trouver, afin que quittant lui aussi le monde, il partageât sa retraite. Après s'être ainsi entendus, les deux amis se séparèrent. Betanços dirigea ses pas vers Rome ; abordant ensuite dans l'île de Pontia près de Naples, il s'y fit ermite, et y vécut cinq ans avec tant d'austérités, et dans un lieu si humide, qu'il en devint tout blanc, comme un octogénaire.

Cependant son compagnon, n'entendant plus parler de lui et le croyant mort, renonça à son projet de vie érémitique. Témoin de la vie exemplaire de nos Pères au couvent de S. Etienne de Salamanque, et voyant avec quel fruit ils joignaient les exercices de l'oraison à ceux de la vie active par les études, les prédications, les retraites, et autres saints exercices, il demanda d'être reçu parmi eux ; cette grâce lui fut accordée très facilement. Il prit l'habit la troisième année après le départ de son compagnon, et son noviciat terminé, il fit profession. Toujours animé de la même ferveur, il se tenait dans une grande union avec Dieu, se mortifiait sévèrement, et rendait au prochain tous les services possibles dans l'ordre de la Providence, et avec la permission des supérieurs. Pendant qu'occupé de ces exercices, il aspirait de jour en jour à une plus haute perfection, François Betanços, après cinq ans passés en solitude, voulut enfin s'acquitter de sa promesse et porter à son ami la nouvelle du lieu de sa retraite. Il arriva à Salamanque en habit de pèlerin ; ses cheveux blancs le rendaient tellement méconnaissable, qu'il croyait pouvoir paraître librement partout, sans crainte d'être découvert. Il apprit bientôt que son ami était entré au couvent de Saint-Etienne : cette nouvelle l'affligea extrêmement ; n'ayant

plus espoir de finir avec lui ses jours, il était résolu de s'en retourner dans son cher ermitage, lorsqu'il se décida cependant à le voir, pour conférer avec lui.

Il se présente à la porte de notre couvent de Salamanque, et se mêle avec les pauvres, pour recevoir la charité. Nonobstant son étrange transformation, il est reconnu par le portier qui se précipite à l'intérieur du couvent, appelle les religieux et crie que Betanços est là avec les pauvres. Etonnés, les religieux se dirigent vers la porte ; ils trouvent, en effet, ce pèlerin qui leur sourit, et le reconnaissant fort bien, ils le font aussitôt entrer dans le cloître, au milieu des acclamations de joie et de surprise.

Sur ces entrefaites accourt le P. Pierre d'Arconada ; ayant ouï le nom de Betanços, il venait en toute hâte embrasser son ami ; après les plus vifs témoignages de tendresse et de compassion à la vue d'un si pauvre état, et après l'avoir entendu raconter sa vie passée, il lui persuada d'embrasser son Ordre, assurant qu'il y trouverait des avantages précieux au point de vue de la perfection, outre qu'ils auraient ainsi le moyen de vivre ensemble, selon leur première résolution. François de Betanços n'eut pas grand'peine à se rendre aux raisons de son ami, dont la principale était tirée de cette amitié sincère, qui avait sanctifié une partie de leurs études. Il prit donc l'habit de l'Ordre, changeant le nom de François en celui de Dominique. Il se rendit consommé en science et en sainteté, et fut l'un des hommes apostoliques les plus célèbres que l'Eglise ait envoyés dans le nouveau monde. Nous raconterons sa vie au 14 septembre, jour de sa mort.

Quant à son ami, le P. Pierre d'Arconada, Dieu le réservait pour d'importants travaux à la gloire de son nom, en Espagne même. Comme nous le dirons au 16 de ce mois, le V. P. Jean Hurtado entreprit une réforme très austère en la Province d'Espagne. Le P. Pierre y contribua pour une grande part, en devenant l'un des plus fidèles et des plus fervents compagnons du P. Jean Hurtado. Ils étaient liés d'une très étroite mais très sainte amitié, fondée sur la sympathie de leurs vertus et de leur zèle. Aussi lorsque le P. Hurtado, pour donner commencement à son projet, se retira en la ville de Talavera, où il fonda le couvent de S. Genest avec une pauvreté et une austérité de vie étonnante, le P. Pierre fut un des premiers religieux qui se rangèrent sous sa conduite.

Le P. Pierre était doué d'une douceur, prudence, sagesse, et affabilité, qui le rendaient aimable à ses frères et aux séculiers. Il avait un

don particulier, pour bien conduire les âmes. Le duc d'Albuquerque lui fut tellement affectionné, qu'à sa considération il bâtit un couvent de l'Ordre en la ville de Montebeltrando. Enfin, après avoir glorieusement travaillé pour le bien de la Religion, et pour la dilatacion de cette nouvelle réforme, pour laquelle il essuya de nombreux labeurs, il trépassa saintement, et alla se reposer dans le sein du Seigneur en 1565.



La Bienheureuse S. ADÉLAÏDE DE SIGOLTZHEIM

Du monastère d'Unterlinden, à Colmar ()*

(12. .)

ADÉLAÏDE de Sigoltzheim était née dans le village de ce nom, près Colmar. Mariée de très bonne heure, elle vécut plus de vingt ans dans cet état contraire à ses goûts, comme une véritable épouse de Jésus-Christ. Elle passait les nuits en veilles et en oraisons très ferventes. Quand le poids du sommeil abaissait ses paupières et accablait son corps, elle se reposait sur la terre nue ou sur un simple banc. Hiver comme été, elle ne connut jamais la douceur d'un lit moelleux. Une vie aussi angélique la rendit odieuse à son mari, qui lui infligeait les plus rudes traitements, jusqu'à la priver de la nourriture et des vêtements nécessaires. Adélaïde, soutenue par la grâce, supportait tout en patience, dans la pensée des récompenses éternelles et par amour pour la chasteté. Sans se lasser, elle cherchait Dieu par le sentier des bonnes œuvres et celui d'une austère pénitence.

Un jour, à l'époque des vendanges, des Frères quêteurs de l'Ordre de saint Dominique et de saint François traversèrent le village. Depuis le matin, ils mendiaient un peu de vin, en allant de porte en porte, et leur lassitude était extrême. Prise d'une grande compassion, Adélaïde, à l'insu de son mari, leur distribua plusieurs mesures de vin. Cet acte de charité accompli, pour échapper à la colère de son mari qui

(*) Catherine de Guebwiller, *De vitis prim. Soror.*

n'aurait pas manqué de s'apercevoir de la quantité de vin absente, elle remplit d'eau le fût notablement allégé, et s'adressant au Seigneur, elle le pria en ces termes : « Seigneur, mon Dieu, qui ne manquez
« jamais à ceux qui s'appuient sur vous, je prie, je supplie votre
« douce bonté de changer en vin, par votre toute-puissance, l'eau que
« je viens de verser dans ce fût, afin que j'échappe à la colère du
« maître de la maison, bien capable de me tuer, s'il remarque ce que
« j'ai fait. » Au même instant, l'eau se trouva changée en vin, et ce vin était de qualité supérieure ; on le vendit un prix exceptionnel. Jamais le mari ne connut la merveille et ne soupçonna ce qui s'était passé.

Cet homme étant mort, Adélaïde se rendit directement chez nos Sœurs de Colmar, fit appeler la Prieure et lui offrit, ainsi qu'à ses religieuses, sans condition aucune, tous ses biens meubles et immeubles ; elle s'en dépouillait absolument et sans retour, pour l'amour du Sauveur. Après le don de tous ses biens, elle fit celui de sa personne, et pria humblement les Sœurs de la recevoir dans le monastère jusqu'à la fin de ses jours, en qualité de simple domestique appliquée au service de la cuisine. On comprit l'héroïsme de son sacrifice et on accéda simplement à ses vœux, car on l'eût acceptée volontiers comme Sœur converse, si elle l'eût demandé. Mais cette fille d'humilité préférait vivre dans une condition abjecte ici-bas, pour être couronnée là-haut d'une gloire plus grande. En servant ainsi à la cuisine et en aidant les autres Sœurs dans les travaux pénibles de la maison, Adélaïde parvint à une perfection peu commune.

Le Seigneur bon et miséricordieux, qui a promis de rendre au centuple, même en ce monde, combla cette âme généreuse de ses faveurs. Il l'enrichit des trésors de sa grâce, l'inonda de ses consolations les plus hautes, lui donna la certitude que tous ses péchés étaient pardonnés et que le ciel serait un jour son partage. Pour les biens fragiles qu'elle avait abandonnés, il remplissait son cœur de biens cent fois, mille fois, dix mille fois plus précieux. Adélaïde, au moment de l'oraison, sentait venir à elle une telle affluence de grâces, qu'il lui semblait que tous ses membres eux-mêmes étaient pleins de Dieu. Souvent il lui arrivait d'éprouver un tel embrasement intérieur, que cette chaleur intime de l'amour divin se trahissait au dehors par une sueur abondante. C'est par des témoignages de ce genre que Dieu lui prouvait qu'il avait abaissé sur elle le regard de sa miséricorde.

Au milieu de tant de délices spirituelles, Adélaïde n'en était que plus implacable contre elle-même, s'écrasant de labeurs et de mortifications. Chaque jour elle déchirait impitoyablement son corps, au moyen d'une discipline hérissée de longues pointes. Cet instrument de pénitence a été retrouvé après sa mort, entièrement teint et imbibé de son sang. Après une telle flagellation, sa chair n'était plus qu'une plaie.

Elle inventa un autre genre de supplice contre son corps, pour être plus complètement victime et holocauste. Au plus fort de l'hiver, elle allait vers la rivière voisine, creusait un trou dans la glace et se plongeait dans l'eau jusqu'à complet engourdissement de ses membres. Après être sortie de ce bain, elle reprenait une seule de ses tuniques, revenait au couvent et, debout vers la porte du chœur, pieds nus sur le marbre, elle attendait, dans les transports d'une contemplation ardente, l'heure des Matines ou même le lever du jour. Bien loin d'être transis et gelés, ses membres ruisselaient de larges gouttes de sueur, tant l'incendie qui dévorait son cœur était puissant.

Que de choses encore nous pourrions dire à la louange de cette héroïque servante de Dieu ! Mais celles-là suffisent pour l'édification de nos lecteurs.

Cette bienheureuse et sainte âme s'envola vers le Seigneur Jésus, et la plus douce mort vint couronner une vie si méritoire.

Quelque temps après son trépas, elle apparut à Sœur Adélaïde de Rheinfelden qui l'aperçut des yeux du corps dans les airs, à une grande hauteur. Elle brillait comme un soleil, et donnait les signes d'une joie et d'une allégresse indicibles.



LE MÊME JOUR

12. — A Metz en Lorraine, le vénérable Père THEODORE DE METZ, religieux d'un insigne mérite et d'une rare vertu. Il renonça généreusement à sa dignité de doyen de l'église collégiale de Saint-Sébastien en la même ville, pour embrasser la pauvreté évangélique dans l'Ordre. — (*Ms. de Metz.*)

127. — A Trivento, ville du royaume de Naples, mourut un Père nommé LUC DE NAPLES, évêque de Trivento, insigne en zèle et en cons-

tance pour la gloire de Dieu et pour les intérêts de son Eglise. Manfredo, grand persécuteur de l'Eglise, voulant se faire couronner empereur après la mort de son indigne père Frédéric II, et pressant fortement notre évêque d'assister à cette cérémonie, il n'y eut jamais moyen de lui faire autoriser par sa présence ce couronnement sacrilège.

De quoi Manfredo extrêmement irrité le chassa de sa ville épiscopale. Bien aise de souffrir quelque chose pour l'amour de Jésus-Christ, le V. Père s'en alla vers le Pape Clément IV, qui lui fit un accueil digne de la confiance et de la fermeté qu'il avait montrées. Rétabli sur son siège, il continua à gouverner, comme un bon père, sa chère Eglise, et laissa les dépouilles de la mortalité vers l'an 1270. — (Fontana.)

1329 — A Otrante, ville du même royaume de Naples, le Père LUC, aussi surnommé de Naples, d'où il était natif, archevêque d'Otrante, personnage d'un grand savoir, et orné de toutes les vertus religieuses. — (Fontana.)

1339 — En la même ville de Metz, le B. Père ODON, lequel, de docteur étroit qu'il était dans le monde, devint humble disciple de Jésus-Christ dans la Religion, et parfait maître en cette science. Il excella en austérité de vie, ne mangeant jamais ni œufs, ni poisson, ni laitage, mais du pain seulement, avec quelques herbes ou légumes. Il fut averti deux fois, par des signes du ciel, de se préparer à la mort; ce qu'il fit, et décéda saintement le 8 avril 1339. Ces signes de mort étaient ordinaires à tous les religieux de ce couvent, lesquels, après les avoir ouïs, mettaient ordre à leur conscience, et attendaient leur dernière heure avec plus de résolution et de confiance : mais ce grand religieux fut averti deux fois de se tenir prêt, parce que sa belle vie demandait des avertissements réitérés, afin que, par une préparation plus sérieuse, il travaillât plus saintement à la consommation de sa couronne. On lui composa après sa mort ces deux vers pour épitaphe :

*Miræ virtutis fuit, et plenus meritorum,
Claruit insignis laude, beatus obiit.*

(Ms. de Metz.)

1430 — En la Province d'Allemagne le V. Père BERARD. Après avoir vécu dans le monde avec beaucoup de piété dans l'état de prêtre séculier, il désira se donner à Dieu avec plus de perfection. C'est pourquoi, ayant embrassé avec ferveur la rigueur de l'observance, que plusieurs excellents religieux travaillaient à rétablir dans la Province d'Allemagne, il en garda toute sa vie les règles, surtout celles de l'abstinence et du jeûne, avec une fidélité inviolable. Pendant vingt ans, il ne passa aucun jour sans offrir à Dieu le saint sacrifice de la Messe; et il eut si abondamment le don des larmes, qu'on l'entendait souvent gémir et pleurer; plusieurs en étaient

touchés, et pleuraient eux-mêmes. Ces larmes fréquentes lui firent perdre la vue corporelle; mais le regard intérieur devenant plus clair et plus pénétrant, il s'adonna plus que jamais à l'oraison. Il communiait tous les jours avec une foi et une dévotion admirables, et par une si sainte persévérance il parvint au salut éternel. — (Razzi.)

1494 — A Faënza, le dévot et vertueux Frère JEAN DE BOLOGNE, convers. Sur le point de mourir, il fut rempli d'une si grande joie et jubilation intérieure, que ne pouvant s'empêcher de la faire paraître au dehors, il se prit à chanter dévotement le Symbole des Apôtres et quelques autres cantiques, et rendant son âme parmi ces chants et ces allégresses, il alla bénir éternellement Dieu en la compagnie des élus, l'an 1494. — (Razzi.)

1588 — Au couvent d'Ayodar, en Aragon, le très pieux Père ALPHONSE SANCHEZ. Il avait été premièrement religieux de la très sainte Trinité; mais étonné de la grande ferveur qu'il voyait en nos Pères de la Province d'Aragon, dont quelques-uns par ordre de sa Sainteté, et par celui du roi catholique, avaient été établis commissaires, pour visiter et réformer l'Ordre de la Trinité, il résolut de se joindre à eux, et de suivre les éminentes vertus qu'il leur voyait pratiquer. Il prit notre habit au couvent de Valence, et devint un excellent religieux et un sage directeur. C'est lui principalement qui dirigea cette grande servante de Dieu, Madeleine de Lorca, dont il écrivit la vie, pour satisfaire aux instances des Chartreux de Valdecristo, qui avaient cette sainte fille en vénération. Le Père écrivit cette vie d'un style fort dévot, lequel est une expression très fidèle de l'onction intérieure, dont son âme était pleine. Parmi ses oraisons vocales, le Psautier de David tenait le premier rang; il le disait posément et distinctement, goûtant et savourant intérieurement ce qu'il prononçait de bouche. D'une rare modestie, cette vertu le rendait doucement grave et circonspect en toutes ses actions. Zélé pour les choses de Religion, il ne pouvait rien souffrir qui blessât la pureté de l'observance. Il l'introduisit avec grand fruit par son exemple dans le couvent d'Alicante, dont il fut le premier Prieur, et depuis encore en celui d'Ayodar, qu'il gouverna en qualité de premier Vicaire au commencement de sa fondation. Pendant qu'il y travaillait à avancer l'un et l'autre édifice, le matériel et le spirituel, il fut lui-même transporté, comme une pierre bien préparée par les coups et les ciselures des austérités de la Religion, à l'édifice de la Jérusalem céleste, l'an 1588. Le seigneur du lieu, qui honorait très particulièrement sa vertu et sa sainteté, le fit déposer dans un sépulcre magnifique, préparé pour lui-même. — (Diago.)

16. — A Rome, au couvent de la Minerve, le V. Père JEAN CENNINI, religieux illustre en vertu. Il commença à en répandre doucement l'odeur en

ses premières années, et singulièrement à Salamanque, où il fut envoyé pour ses études. Il joignit si heureusement les exercices de l'une et l'autre Théologie, mystique et scolastique, que menant une vie très austère, et s'adonnant à l'oraison, on admirait autant en lui sa sainteté, que le bel esprit avec lequel il pénétrait les difficultés les plus embrouillées de l'école. De retour en sa Province, il enseigna avec gloire, plusieurs années, la Théologie ; mais il se tint toujours dans une si grande modestie, paix et humilité, et dans un tel éloignement de toute sorte de dignités et de grades, qu'il ne voulut jamais être que simple religieux. Sa conversation était douce et charmante, et semblait une effusion de la grâce qui était en lui ; par ce seul moyen, il attira plusieurs personnes à une meilleure vie, avançant lui-même dans les voies du ciel. Nous ne trouvons pas l'année précise de sa mort, mais son éloge est contenu dans les Actes du Chapitre de l'an 1650.

165. — En la Province de Grèce, le Vénérable Père BONINI DE CANDIE. Pressé des ardeurs de la charité, il exposa généreusement sa vie en administrant les sacrements aux pestiférés, et mourut glorieusement lui-même en ce saint exercice. — (*Act. Cap. Rom. 1650.*)

1437 — A Colmar, au monastère d'Unterlinden, la V. Mère CATHERINE DE WESTHAUSEN. Elle avait été, dans le siècle, une puissante et riche dame. Après la mort de son mari, commençant à se lasser du monde, elle fit des progrès si considérables dans les voies intérieures, qu'elle se rendit comme la mère et la directrice de plusieurs autres femmes veuves, qui désiraient servir Dieu de tout leur cœur. Mais bientôt, voulant faire davantage, elle résolut d'embrasser la vie religieuse et entra au monastère d'Unterlinden.

Sa vertu y fut vite reconnue : jugée digne des premières charges, et très capable de soutenir l'observance introduite naguère dans cette maison, elle en devint d'abord Sous-Prieure, puis Prieure, au grand contentement de la communauté. Elle avait un don rare pour gouverner, ce qui la rendait admirable et aimable à toutes les religieuses ; mais à ces qualités se joignait un étrange contre-poids, qui la tenait dans une humiliation et affliction continuelle. Les scrupules qu'elle avait apportés du monde ne la quittèrent pas en Religion : bien qu'elle fît la joie et la consolation de ses Sœurs, et qu'elle sût fort bien les soulager dans leurs peines, elle-même était si terriblement tourmentée, que plusieurs devaient s'employer à calmer ses angoisses, dans les craintes qui la pressaient vivement d'avoir offensé Dieu. Elle avait, il est vrai, une grande soumission pour tout ce qu'on lui disait ; preuve que ces scrupules n'étaient pas les effets d'une tête opiniâtre et pleine d'amour-propre, mais procédaient d'une crainte filiale, trop remplie de défiance.

Le démon l'exerçait particulièrement par la représentation de plusieurs choses de la vie passée, dont elle ne croyait pas s'être assez bien accusée. Ses scrupules ne l'abandonnaient pas, même lorsqu'elle se trouvait malade et en danger de mort, étant, au contraire, tellement faible et abattue, qu'il lui semblait que pour peu elle consentirait à ce qu'elle appréhendait plus que la mort. Il n'en arriva pas néanmoins de la sorte dans sa dernière maladie ; Dieu changea ses scrupules en une grande confiance, et récompensa d'une profonde paix et tranquillité, les œuvres de charité qu'elle avait exercées dans le monde et les excellentes vertus qu'elle avait pratiquées avec tant de générosité dans la Religion. Sa consolation augmentant à mesure qu'elle approchait de la fin, elle fit appeler le P. Jean Wolfard, religieux très pieux, son confesseur particulier, et lui dit : « Vous savez, « mon Père, quel a été toujours l'état de mon âme et dans quelle crainte « et angoisse j'ai toujours vécu ; rassurez-vous, je me trouve libre de tout, « par la miséricorde de Dieu, avec une forte espérance que Dieu me pardon- « nera mes péchés. »

Ensuite elle se prit à implorer l'assistance du Prince des Apôtres et de saint Apollinaire évêque et martyr, son disciple, auxquels elle avait été singulièrement dévote toute sa vie ; et recevant avec piété les sacrements, elle passa de cette vie à l'éternité, environ l'an 1438.

Le P. Jean Nider nous a laissé ce récit dans le livre intitulé *Formicarium*. L'auteur des *Fleurs des exemples* le rapporte aussi au sujet de la mort des justes, pour faire voir que la vertu n'est jamais délaissée, et que Notre-Seigneur, qui ramène le beau temps après la tempête, ordonne l'un et l'autre selon les ordres de sa Providence pour le bien de ses élus.

1558 — Au monastère de l'Annonciade, à Lisbonne, mourut la V. Mère BEATRIX DE LA COURONNE, fille du ciel plutôt que de la terre, conversant continuellement avec Dieu et ses saints, et ne pouvant parler d'autre chose. Ses paroles toutes de feu étaient les marques sensibles de l'amour dont son cœur était embrasé, amour qui la transportait de telle sorte, qu'on l'a vue quelquefois en l'oraison, élevée de plus d'une coudée. Elle monta au ciel l'an 1568. — (Sousa.)





IX AVRIL

*Le Bienheureux ANTOINE PAUONE, Profès du
couvent de Savigliano et Martyr (*)*.

(1374)



ODON Pavoto (Pavo ou Paoni), né vers 1295, d'une noble famille piémontaise, était à la tête d'une école de musique, d'où sortirent en particulier les frères Nomello, l'un trompette du roi de France, l'autre, comme son maître, trompette du comte de Savoie. Odon fut aussi conseiller et syndic de Savigliano, et eut plusieurs fils, entre autres le glorieux Martyr, dont l'Ordre des Frères-Prêcheurs célèbre aujourd'hui la fête.

Antoine naquit vers 1326. De bonne heure, ses excellentes qualités naturelles, rehaussées par les dons de la grâce, le portèrent au bien. Docile, obéissant, pieux, plein de goût et de facilité pour le travail intellectuel, heureux caractère, esprit élevé, cœur compatissant et charitable, il inspira les plus belles espérances. Dès l'âge de quinze ans, ses yeux se tournèrent vers le cloître, et après de fortes études littéraires accomplies sous de bons maîtres, il sollicita son admission dans le couvent alors très prospère des Dominicains de Savigliano. Les Pères le connaissaient. Souvent ils l'avaient vu dans leur église fréquenter les sacrements et assister aux Offices. Aussi, déjà édifiés par sa piété, le reçurent-ils avec empressement (1341).

Dix ans plus tard (1351), Frère Antoine montait au saint autel

(*) Turletti, *Istoria di Savigliano*.

pour la première fois, et dans cet heureux jour où il devenait en spectacle au ciel et à la terre, on eût dit, à le voir, un Ange du paradis, tant il était rempli de l'Esprit de Dieu.

Comment et où se passa ensuite la vie du Bienheureux ? Hélas ! les historiens ne nous ont presque rien laissé, hors le souvenir de son martyre. On sait cependant que Frère Antoine réussissait en tout, et que les supérieurs, le voyant unir au talent de la parole, à la doctrine, aux aptitudes pour les charges, une rare sainteté de vie, l'élevèrent au grade de Maître en théologie et lui donnèrent l'office d'Inquisiteur. Ils le proposèrent même au B. Urbain V pour remplacer le vaillant Pierre de Ruffia, tombé martyr à Suse le 2 février 1365. Frère Antoine n'avait alors que trente-neuf ans. Mais le Souverain-Pontife, informé de la maturité et de la science du P. Pavone, n'hésita pas à l'établir Inquisiteur général du Piémont, de la Lombardie supérieure et de la Marche de Gênes.

Si les guerres et les factions toujours renaissantes l'empêchèrent de réaliser tout le bien qu'il eût désiré faire, il put, du moins, au milieu de ces vicissitudes, se purifier comme l'or dans la fournaise. Déjà en 1360, Savigliano avait été assaillie, saccagée, incendiée et détruite en grande partie par les compagnies d'aventuriers du comte de Savoie, Amédée VI, en haine de Jacques de Savoie, prince d'Achaïe, à qui la cité demeurait fidèle. Le Bienheureux s'employa de toutes ses forces au relèvement des ruines de la patrie et à la restauration de l'ordre moral. L'histoire a gardé le souvenir des restitutions qui s'opéraient communément par ses mains. Animé d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, il attirait beaucoup les fidèles à son église par ses prédications, la ferveur de sa piété, son assiduité au confessionnal et même par son chant agréable. Vers ce temps, le couvent reçut fort à propos des legs et des donations. Citons en particulier une donation du prince d'Achaïe faite le 2 février 1364, en vue de pourvoir à la subsistance de deux religieux de plus, et d'obtenir ainsi un nombre plus grand de messes quotidiennes.

Elu Prieur en 1368, le P. Antoine Pavone entreprit la construction d'un nouveau couvent et l'avança rapidement. Mais sorti de charge avant la fin des travaux (1370), il laissa son édifice inachevé. Deux ans après, élu une seconde fois Prieur, il mit la dernière main à l'œuvre importante commencée par lui, et fit de son couvent un des plus vastes de la Province. Il lui avait donné à dessein de grandes dimensions, pour le mettre en état de recevoir, s'il plaisait à Dieu, le

Chapitre provincial et même le Chapitre général. De fait, cette maison eut quelquefois l'honneur d'abriter dans ses murs ces réunions solennelles.

En 1373, le B. Pavone se vit enfin plus libre de donner carrière à son zèle ; le Piémont allait jouir de quelques jours de paix. Depuis 1356 jusqu'à cette époque, sauf un intervalle de cinq mois, en 1369, la guerre n'avait cessé de désoler ce malheureux pays, ruinant les peuples, dévastant la contrée et favorisant partout les crimes et le progrès de l'hérésie. Enfin, le 1^{er} octobre 1373, le comte de Savoie, Amédée VI, et le marquis de Saluces, Frédéric II, conclurent une trêve, qui devait durer jusqu'à Pâques de l'année suivante, 2 avril 1374.

Le saint Inquisiteur de Savigliano songea aussitôt à mettre à profit cette heureuse trêve, si longtemps attendue. Mais hélas ! comment parler, comment se faire écouter des peuples, à présent plongés dans une affreuse misère et infectés déjà du venin de l'hérésie vaudoise ? « Pauvres gens, » s'écriait le B. Pavone à la vue des terres abandonnées, des maisons détruites et des mœurs corrompues, « pauvres gens, quels cruels ravages ils ont souffert dans leurs âmes et dans leurs biens ! »

L'évêque de Turin, Jean Orsini de Rivalta, s'opposait vaillamment aux envahissements de l'hérésie ; mais, pour préserver son diocèse, il lui fallait des prédicateurs zélés et courageux, des hommes d'élite, savants dans la théologie et rompus aux controverses. Il n'eut garde d'oublier le B. Antoine, si manifestement pourvu des qualités nécessaires à l'apostolat des hérétiques. Il l'envoya dans les vallées qui leur servaient de retraite et le munit des plus amples pouvoirs. Du 2 au 18 mars 1374, nous le voyons vaquer à son office à Campiglione avec deux autres compagnons. Là, il convertit, en particulier, un certain Laurent Bandoria, qui abjura l'hérésie entre ses mains, et promit de garder la foi catholique et d'obéir aux ordres de l'Eglise et des Inquisiteurs.

De Campiglione, le B. Antoine se rendit à Bibiano et à Fenile, qui sont comme les deux portes de la vallée de Luzerna, puis il parvint à Bricherasio, petit bourg fortifié, entre la vallée de Luzerna et Pignerol, à 45 kilomètres de Turin. Les hérétiques étaient nombreux en cet endroit. Le Bienheureux y commença une réfutation claire, concise, puissante, de toutes les erreurs des Vaudois

II. — La redoutable présence de l'Inquisiteur, sa réputation de saint et célèbre prédicateur, la confusion dont il couvrait les hérétiques en chacun de ses sermons, tout cela donnait grande consolation aux bons catholiques et relevait leur courage. Mais pendant que ceux-ci accouraient en foule des pays voisins pour entendre le serviteur de Dieu, les sectaires résolurent de l'intimider par leurs menaces, et même, si cela ne suffisait pas, de l'égorger sans pitié ; des sicaires furent désignés pour accomplir leur vengeance.

Le B. Pavone, aussi vrai apôtre que maître en Israël, était prêt à tout ce que Dieu voudrait. Depuis longtemps déjà il priait pour demander que la grâce du martyr lui fût accordée comme à son Frère et concitoyen, Pierre de Ruffia. Dieu exauça cette généreuse prière et fit même connaître à son Serviteur le projet sacrilège des hérétiques et le jour et l'heure de l'exécution. Transporté de joie, Antoine Pavone ne cessa de répéter, à partir de ce moment, les paroles du Psalmiste : « *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus* ; je me suis réjoui de la nouvelle qui m'a été annoncée, nous irons dans la maison du Seigneur ! » Les sectaires l'avertirent de se retirer, s'il ne voulait subir le même sort que le P. Ruffia et d'autres Inquisiteurs. Loin d'obéir à cette injonction, il continua de remplir son office avec plus de zèle que jamais, attendant en paix l'accomplissement de la volonté divine à son égard.

Le samedi après Pâques, veille de sa mort, le B. Pavone était tout aux préparatifs de la fête. Il se rend fort joyeux chez un barbier de Bricherasio et lui dit : « Rasez-moi bien, car je vais à une noce ! » — « C'est impossible, réplique le barbier ; s'il y avait une noce, je le saurais certainement ; toutes les nouvelles arrivent dans mon échoppe. » — « Croyez-moi, répond le Bienheureux, je vous dis « la vérité. »

Le lendemain était le dimanche *in Albis*, 9 avril 1374. Après avoir passé la nuit en prière, et s'être préparé à la messe, au sermon et à la mort, il monta au saint autel et commença le divin Sacrifice. Au milieu de la messe, il prêcha pieusement et s'efforça, une fois encore, de réfuter les erreurs de la secte vaudoise. Dernier hommage rendu à la vérité, testament suprême qu'il devait tout à l'heure sceller de son propre sang !

Le sacrifice et l'action de grâces terminés, il sort de l'église. A peine a-t-il fait quelques pas sur la place, que sept assassins armés se précipitent sur lui, et en un instant, le serviteur de Dieu est frappé à

mort plusieurs fois. Outre une blessure sous l'œil gauche, il reçoit deux coups de poignard dans la poitrine et un coup d'épée sur l'épaule droite. Il tombe noyé dans une mer de sang. La fureur des bourreaux cependant n'est pas encore satisfaite. Après avoir tué leur victime, ils s'acharnent cruellement contre son cadavre, le couvrent de plaies, le mettent en pièces et en font un horrible massacre. Cette scène barbare se passait en présence du peuple qui n'osa s'opposer au meurtre, et dont les cris de pitié furent impuissants à émouvoir les bandits.

« Bienheureux, dit saint Jean, ceux qui sont appelés au festin des « noces de l'Agneau. » C'est à ces noces glorieuses que le saint Inquisiteur de Savigliano se savait invité ; et pour s'en rendre digne, combien il lui tardait de se ranger parmi ces généreux chrétiens dont il est écrit qu'ils ont lavé et blanchi leur robe ! Lui, il portait déjà une robe blanche, celle dont la famille dominicaine l'avait revêtu ; mais il la rendit plus blanche encore, en la trempant dans le sang de l'Agneau. Heureux martyr, avec quelle joie il dut franchir le seuil du paradis, et si les hymnes de la terre se chantent aussi dans le ciel, de quel accent de triomphe il dut redire ces paroles qu'il avait récitées aux premières Vêpres :

*Ad cœnam Agni providi
Stolis albis candidi
Post transitum maris rubri
Christo canamus principi.*

A la nouvelle de l'attentat sacrilège exercé sur la personne de l'Inquisiteur, représentant de l'autorité pontificale, le Pape Grégoire XI écrivit d'Avignon au comte de Savoie, le 20 mars 1375, pour le presser de punir les coupables, mais il fut impossible de s'en emparer. Treize ans après, on les cherchait encore. L'Inquisiteur fulmina à leur sujet une sentence terrible, ordonnant de raser leurs maisons, de laisser leurs terres en friche, comme maudites, de les amener eux-mêmes bien enchaînés, si on pouvait les saisir, et de les enfermer en prison dans la forteresse de Pignerol, en attendant que le comte de Savoie, l'évêque de Turin et l'Inquisiteur prissent une décision à leur égard (1).

(1) *Act. SS.*, t. I, Avril.

Le corps du B. Antoine, relevé par ses compagnons, fut transporté à Savigliano, pour être déposé dans son église de Saint-Dominique. Comme ces saintes reliques n'arrivèrent que le 23 de ce mois, c'est-à-dire quinze jours après le martyre, il est à présumer que cette translation rencontra de graves difficultés. Peut-être aussi voulut-on attendre un jour de fête, pour accueillir ces restes précieux par une procession solennelle et avec un plus grand concours du peuple.

La tombe du Bienheureux fut honorée de beaucoup de miracles. En voici un entre autres, que raconta Frère Pierre Sereni, Maître en Théologie et Inquisiteur.

Un gentilhomme, nommé Taparelli, des seigneurs de Lagnasco, était en procès avec un homme puissant. La sentence allait être portée contre lui, à son grand détriment, faute d'un parchemin nécessaire qu'on ne pouvait plus retrouver. Après de vaines recherches dans sa maison, il fait vœu au Bienheureux Pavone d'offrir un cierge de cinquante livres à la chapelle où repose son vénérable corps, s'il parvient à mettre la main sur cette pièce. Chose admirable ! la nuit suivante, pendant son sommeil, il voit apparaître le Bienheureux Antoine : « Va, lui dit-il, le document que tu cherches est « à tel endroit ; tu le trouveras. » Le matin, à peine levé, le gentilhomme court à l'endroit désigné, la pièce tant cherchée était là. Grâce à cette découverte, il réussit à se rendre favorable la sentence qui allait être prononcée contre lui.

Ce sont sans doute des faits semblables qui portèrent les fidèles à recourir au B. Antoine Pavone pour recouvrer les choses perdues. Les Leçons du Bréviaire dominicain rendent témoignage de cette dévotion particulière : « *ejusque opem, præsertim ad res deperditas inveniendas implorasse feruntur fideles.* »

Presque aussitôt après sa mort, le saint Martyr reçut et le titre de Bienheureux et les honneurs d'un culte public.

Le premier hommage de ce genre se produisit du vivant même de son père. Le 10 septembre 1375, le conseil communal de Savigliano qui comptait ce dernier parmi ses membres, autorisa les syndics à faire un emprunt pour diverses dépenses d'utilité publique. L'une des nécessités auxquelles il s'agissait de pourvoir était la construction d'un monument en pierre pour le « Bienheureux » Antoine Pavone, Inquisiteur.

Plus tard, le 27 décembre 1468, le B. Aimon Taparelli tira les

reliques de ce tombeau, et les déposa solennellement sur un autel, en présence d'un peuple immense accouru pour cette solennité.

Enfin, le culte public ayant persévéré jusqu'à nos jours, le Souverain-Pontife Pie IX daigna l'autoriser, et permit aux Frères-Prêcheurs, ainsi qu'aux diocèses de Turin et de Pignerol, de célébrer chaque année la fête du glorieux Martyr.



*La B. CONSTANCE, Reine de Russie,
du Tiers-Ordre, à Léopol (*)*

(1 2 9 .)

LA Bienheureuse Constance, fille du roi de Hongrie, Béla IV, appartenait à une véritable lignée de saints. Sainte Elisabeth de Thuringe et la Bienheureuse Salomé étaient ses tantes; sainte Hedwige, sa grand'tante; saint Ladislas, son arrière grand-oncle. Parmi ses sœurs, deux sont maintenant sur les autels, sainte Marguerite de Hongrie, dominicaine, et sainte Cunégonde, d'abord épouse de Boleslas le Chaste, roi de Pologne, puis Clarisse au monastère de Sandecz. Une autre sœur de Constance, la Bienheureuse Jolente, embrassa aussi la vie religieuse, dans le même monastère que sainte Cunégonde. Elle comptait encore parmi ses neveux et nièces la princesse Elisabeth, fille de son frère Etienne V, dominicaine à Bude, et le Frère-mineur, saint Louis, évêque de Toulouse, petit-fils de ce même Etienne V. La Bienheureuse Elisabeth, dominicaine à Toss, était son arrière petite-nièce. Enfin sainte Elisabeth, reine de Portugal, était la petite-fille de sa tante Yolande ou Violante, épouse du roi Jacques d'Aragon, surnommé le Conquérant.

Loin de démentir d'aussi belles traditions, Constance ajouta encore par ses propres vertus un nouveau fleuron à cette couronne de sainteté que portait si glorieusement sa famille. Mariée à Daniel, prince

(*) Sadok Baracz, *Rys Dziejow Zakonu Kznod. W. Polsce*, Chodykiewicz, *De rebus gestis in Prov. Russiae*; Dlugosz, *Vita B. Cunegundis*, ap. *Act. SS.* 24 juillet.

de Russie, elle travailla à transplanter la foi catholique au milieu de ce peuple, attaché jusqu'alors au schisme grec. Peut-être même faut-il attribuer à son influence le retour, hélas ! peu durable, du prince et de la nation ruthène au sein de la véritable Eglise. Il est assez dans les habitudes de la Providence, l'histoire le montre, de se servir d'une épouse et d'une reine, pour faire luire la vérité aux yeux de tout un peuple. Cette conversion de la Russie s'effectua en 1247. A la première nouvelle des bonnes dispositions de Daniel, Innocent IV lui députa un légat, Frère Henri, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, archevêque de Prusse, de Livonie et d'Estonie. C'est lui qui reçut l'abjuration des Russes. Le pape, voulant récompenser Daniel, éleva sa principauté à la dignité de royaume, et le légat, Frère Henri, lui donna, en son nom, l'onction royale à Kiew. Sur la demande du prince lui-même, Innocent IV lui permit de garder à sa cour deux Frères-Prêcheurs, le P. Alexis et son compagnon.

Malheureusement, le roi de Russie ne persévéra pas dans ses bons sentiments, et quelques années seulement plus tard, il retournait au schisme grec, d'où rien ne put ensuite le tirer, ni les exhortations des Souverains-Pontifes, ni les conseils de sa pieuse épouse.

Après la mort de Daniel, vers 1266, la reine Constance semble s'être retirée auprès de sa sœur, sainte Cunégonde, reine de Pologne. Celle-ci, étant devenue veuve à son tour, en 1279, entra au monastère des Clarisses de Sandecz, en même temps qu'une autre de ses sœurs, la B^{se} Jolente. Dans ce nouvel état, Cunégonde se vit en butte à une étrange malveillance de la part de quelques Frères-Mineurs, et une fois, entre autres, Constance dut intervenir, pour exprimer à ces derniers tout son mécontentement. On célébrait la fête de sainte Claire. Les religieuses se faisant une joie de se charger de l'Office ce jour-là, avaient prié les Frères-Mineurs de leur laisser chanter la Messe et les Vêpres. C'était promis. Les premières Vêpres sonnent, les Frères se mettent à chanter ; le lendemain, pour la Messe, même conduite. Les Sœurs en étaient très affligées. La B^{se} Constance, indignée, fait venir les Frères et leur adresse de sévères reproches, surtout pour l'injure faite à sa sœur. Mais celle-ci, humble et prompte à pardonner, se jette aux pieds de la reine de Russie, et la conjure, au nom du B. François, de s'abstenir de toute réprimande à l'égard des serviteurs de Dieu (1).

(1) Dlugosz, *Vita B. Cuneg.* c. xx, ap. *Act. SS.* 24 Juillet.

En 1287, au mois de décembre, quand les Tatars inondèrent de nouveau la Pologne, la B^{se} Constance se réfugia, avec sainte Cunégonde et ses religieuses, dans le château fortifié de Pyeniny, près du fleuve Dunaïecz, et grâce à leurs prières, non seulement les cruels envahisseurs ne purent s'emparer de ce lieu de retraite, mais comme saisis d'une terreur inexplicable, ils cessèrent tout à coup de l'assiéger et se retirèrent précipitamment, par un miracle manifeste (1).

Sur la fin de sa vie, Constance vint se retirer à Léopol (Lemberg), ville récemment fondée dans la Galicie par son fils Léon, prince de Russie. Déjà, depuis 1270, les Frères-Prêcheurs possédaient un couvent en cet endroit. Appelés par Léon, sur les instances de sa mère, ils avaient été installés dans le propre palais du prince. La reine construisit à son tour une maison près de l'église des Dominicains pour les Sœurs du Tiers-Ordre de la Pénitence. Puis, embrassant elle-même l'état religieux sous la règle du Tiers-Ordre, elle reçut le saint habit (2), et donna dans ce nouveau genre de vie l'exemple des plus hautes vertus. Sa sainteté lui attira même les persécutions de l'esprit de ténèbres. Un jour qu'elle priaît devant une image de la Très Sainte Vierge, le démon lui lança une énorme pierre ronde qui l'atteignit, mais sans lui faire aucun mal, grâce à la protection de Marie (3).

La Bienheureuse Constance mourut très saintement le 9 avril, nous ne savons en quelle année précise; mais pas avant 1288, car au mois de décembre de l'année précédente, on la voit fuir devant l'invasion des Tatars. Il faut même reculer sa mort au-delà de cette date, puisqu'elle passa encore quelque temps sous l'habit des Sœurs dominicaines à Léopol.

(1) *Hid.* c. XXI.

(2) Les Bollandistes prétendent que la B^{se} Constance fut Clarisse au monastère de Sandecz avec S. Cunégonde et la B^{se} Jolente. Cette assertion est contredite par le témoignage d'historiens polonais très autorisés, tels que Simon Okolski, Pirawski, Chodykiewicz, etc. Quant à Dlugosz, sur qui s'appuient les Bollandistes, il ne dit rien de semblable dans sa vie de S^{te} Cunégonde, et même il insinue le contraire, en rapportant que Constance fut enterrée, non à Sandecz, mais à Léopol. — Cfr. Dlugosz *Wita B. Cuneg.* c. II, et Sadok Baracz, *Rys Dziejow Zakonu Kaznod W. Polsce*, t. II, p. 444, 448, 520.

(3) Sad. Baracz, t. II, p. 448.

On l'enterra dans l'église des Frères-Prêcheurs de cette ville, et de nombreux miracles, opérés sur sa tombe, lui attirèrent les hommages des fidèles.

Dans le courant du seizième siècle, la gloire de la B^{se} Constance fut manifestée dans une vision au P. Stanislas Radwan, homme grave et fort savant, alors Prieur du couvent de Léopol. Il récitait ses Matines dans l'église, lorsque la Très Sainte Vierge lui apparut, entourée de la B^{se} Constance, de S. Stanislas, évêque martyr, du B. Jean de Dukla et de la B^{se} Jolente. Marie révéla au pieux Prieur plusieurs évènements de l'avenir, et lui commanda d'exciter ses Frères à servir Dieu avec plus de ferveur et de piété. Puis la vision s'évanouit, laissant le Père pénétré d'un vif sentiment de dévotion, non seulement pour la Reine des cieux, mais encore pour les personnages célestes qui l'accompagnaient (1).

Nous avons nommé dans cette notice sainte Cunégonde. Qu'il nous soit permis de rapporter un fait significatif, se rattachant à l'histoire du Rosaire, et où cette sainte joua un rôle principal. Ce fait eut lieu en 1610. Le curé de Sandecz, à cette époque, était Barthélemy Fusori. Le quatrième dimanche de l'Avent, saisi tout à coup de la fièvre, il dut se mettre au lit, pour rester tout un mois entre la vie et la mort. Cependant on priaït pour lui, et les religieuses chantaient force Litanies à son intention. Un jour, pendant son sommeil, la B^{se} Cunégonde se montre au malade : « Tu guériras, » lui dit-elle ; mais à condition que tu établiras à Sandecz la dévotion « du Rosaire. » Revenu à la santé, Barthélemy se conforma aux instructions reçues d'en haut et prêcha avec grande piété le Rosaire de Marie, qu'une sainte du Paradis était venue lui recommander. Puis il fit poser au tombeau de sa bienfaitrice une plaque d'argent, sur laquelle une inscription rappelait le fait de l'apparition (2).

(1) Chodykiewicz, *De rebus gestis in Prov. Russiae*, p. 362.

(2) *Act. SS. Mirac. B. Cuneg.*, c. iv, au 24 juillet.





*La B. AGNÈS DE JÉSUS-CHRIST,
Professe du Monastère de Sainte-Marie à Zamora (*).*

(1 3 . .)

C'EST dans la ville de Zamora, au royaume de Castille, que naquit la B. Mère Agnès de Jésus, l'une des plus chastes épouses de l'Agneau céleste. Le monastère de Sainte-Marie, de la même ville, ouvrit ses portes à cette enfant privilégiée. Elle y prit l'habit dès l'âge le plus tendre, ayant plutôt ignoré que quitté le monde. Comme elle avait des inclinations toutes saintes, sa Maîtresse s'efforçait de les développer de plus en plus ; elle lui représenta si bien, la veille de sa profession, l'importance du vœu qu'elle allait faire, et les bénédictions qui en découleraient, si elle voulait se rendre la digne épouse du Fils de Dieu, que l'innocente novice, à la persuasion de la Mère Maîtresse, résolut de passer la nuit en prières devant une statue de la Sainte Vierge, pour demander par son intercession la grâce inestimable des divines épousailles.

Elle fit cette veille avec tant de dévotion, que le petit Jésus, voulant lui accorder la grâce qu'elle sollicitait avec une si parfaite candeur, se détacha miraculeusement des bras de sa Très Sainte Mère, pour venir se mettre entre ceux de l'angélique enfant, la réjouir par ses caresses, et la prendre pour son épouse ; en signe de cette alliance, il lui mit un anneau au doigt. On n'a jamais su dire ni la qualité, ni la couleur de la pierre qu'enfermait en son chaton cet anneau céleste.

Il ne faut pas demander si Sœur Agnès fut comblée de joie, et si après avoir passé dévotement une partie de la nuit dans une attente inexprimable, elle employa le reste en de continuelles actions de grâces. Sa Maîtresse l'ayant interrogée le matin pour savoir comment elle avait fait cette veille bienheureuse, elle lui raconta ingénûment la faveur et lui montra l'anneau du divin Fiancé. On comprend

(*) Lopez.

qu'elle se donna à lui par les saints vœux, avec une générosité, un élan, une ferveur qui ne pouvaient se démentir. Le nom, les actions, et la vie de son céleste Epoux, n'étaient jamais éloignés de sa pensée et des affections de son cœur. C'était son plus ordinaire et presque continuel exercice, de demeurer en une grande récollection, paix et quiétude intérieure, accroissant ses bons désirs en la présence du Bien-aimé.

Cet amour fit naître en elle une grande soif de mortifications et de pénitences, qui la porta à affliger sévèrement son chaste corps en plusieurs façons. Elle avait un coffret plein de cilices, de chaînes, et de disciplines, dont elle faisait un usage continuel, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre. Une vie si sainte et si austère déplaisait grandement au démon, qui persécuta notre Sœur de bien des manières, lui apparaissant sous des formes extrêmement horribles, dont la seule vue aurait été capable de faire mourir de peur. Mais elle, toujours ferme en sa confiance, se tenait au-dessus de toutes les attaques de l'enfer, et chassait les démons avec un empire admirable. Notre-Seigneur, la voyant si fidèle, l'éleva à un haut degré d'oraison, à une contemplation sublime, où elle était souvent ravie avec entière suspension des sens. Enfin, une mort précieuse répondit à cette vie innocente, de laquelle malheureusement on n'a pas marqué d'autres particularités que celles que nous venons d'écrire.

II. — Les religieuses étaient si persuadées de l'éminente sainteté de la défunte, qu'après sa sépulture elles laissèrent une petite fente à son tombeau, afin d'en pouvoir tirer de la poussière, et s'en servir pour elles et pour les autres malades : ce qui réussit à la gloire de Dieu et à celle de sa servante, plusieurs ayant été guéris par la vertu de cette virginale poussière.

Sœur Marie d'Arabel, religieuse du même monastère, fut affligée d'une paralysie, qui lui ôtait presque l'usage de tous ses membres. Elle visita pendant neuf jours le sépulcre de la Mère Agnès ; soulagée dès le premier jour, elle fut entièrement guérie au bout de la neuvaine.

Une dame de qualité, nommée Marie d'Ayala, ayant été frappée d'apoplexie, fut guérie soudain par l'attouchement d'une relique de cette sainte vierge. En reconnaissance, le mari de cette dame fit faire un Crucifix, aux pieds duquel était représentée à genoux

la V. Mère Agnès, ainsi qu'on le voit encore au même monastère. Don Jacques Henriquez, grand intendant de la reine de Castille, et comte d'Alba de Liste, réduit à l'extrémité par les violents accès d'une fièvre continue, était unanimement recommandé à Dieu par toute la contrée qui le chérissait grandement. On lui appliqua plusieurs reliques pour le guérir; mais sans résultat, Dieu réservant cette gloire à Sœur Agnès. On fut au monastère demander une relique de cette Bienheureuse; dès qu'on l'eut appliquée au malade, il se trouva délivré de la fièvre.

Sœur Marie de Barrientos était affligée d'une paralysie, qui lui causait une extrême douleur de tête, avec un tremblement général de tous ses membres, et une si grande faiblesse, qu'elle en avait perdu la parole. Les religieuses la recommandèrent aux mérites de la Mère Agnès, et la portèrent à son sépulcre. Elle n'y fut pas plutôt arrivée, que son tremblement cessa, la parole lui revint, et la faiblesse fut dissipée.

Un pauvre homme était tellement perclus, qu'il fallait le traîner partout sur un petit chariot. Mené, un jour, sur la tombe de cette sainte religieuse, il but de l'eau à laquelle on avait mêlé un peu de poussière de son sépulcre. La guérison fut si parfaite, qu'il laissa là son petit chariot, et s'en retourna sur ses pieds en sa maison, bénissant et remerciant Dieu.

Plusieurs possédés du démon furent aussi délivrés auprès des dépouilles de la Bienheureuse, Dieu voulant confondre la superbe de ces esprits rebelles par les cendres de son humble servante.

Mais le miracle suivant paraît encore plus remarquable. Une religieuse du monastère avait l'esprit tellement prévenu, que, quelques miracles que Dieu fît pour honorer le mérite de Sœur Agnès, elle n'en voulait rien croire; son obstination alla si avant, que lorsque le corps de la servante de Dieu fut transporté du lieu où il se trouvait en celui où est à présent le monastère, toutes les Sœurs étant allées le recevoir à la porte de l'église, en chantant le cantique *Te Deum*, celle-ci ne voulut aucunement remuer de sa place. Quelque temps après, elle fut saisie d'un affreux cancer, qui lui rongea la poitrine. Les médecins consultés jugèrent son mal incurable, et dirent qu'il fallait qu'elle en mourût. Toutefois, un chirurgien très expert, s'étant offert de pratiquer une incision dans cette horrible tumeur, la malade se résigna volontiers à cette opération, quelque douloureuse et dangereuse

qu'elle pût être. Dans l'intervalle, une religieuse de ses amies la voua aux prières et mérites de la Mère Agnès; et, à l'occasion de la translation de ses précieux restes, qui se faisait dans le même temps, elle prit secrètement un os, et le présentant à la malade, la pria de l'appliquer sur son mal, et de se confier à l'intercession de la Bienheureuse. Notre incrédule n'en voulut rien faire; elle se contenta de prendre cet os, et de le mettre dans un petit coffret. A quelque temps de là, faisant ses dévotions dans l'église, elle passa par la chapelle où reposaient les reliques de la Mère Agnès; et y étant entrée, elle se sentit tellement émue et changée intérieurement par un mouvement extraordinaire de la grâce, que se prosternant à terre devant le sépulcre de la Bienheureuse, elle lui demanda pardon de son incrédulité, la pria de l'assister en son mal, et invoqua son secours avec une si grande abondance de larmes, de gémissements et de regrets, que plusieurs religieuses l'entendant accoururent à cette chapelle. Elles y trouvèrent cette Sœur plongée dans l'amertume de son cœur, et le corps tout trempé d'une sueur étrange. L'ayant emportée en sa chambre, elles constatèrent que la tumeur avait disparu sans aucune incision ou remède. L'incrédule se trouva ainsi guérie aussi bien de corps que d'esprit.

Au milieu du XVIII^e siècle, d'après le témoignage de Médrano, auteur d'une histoire de la Province Dominicaine d'Espagne, le culte de la B. Agnès de Jésus subsistait encore à Zamora. Le même auteur rapporte que l'anneau céleste disparut un jour, soustrait probablement chez un des nombreux malades auxquels on le portait pour obtenir par l'intercession de la Bienheureuse des grâces de guérison.



LE MÊME JOUR

12.. — Mémoire de deux religieux, dont les *Vies des Frères* rapportent l'obéissance, et le miracle par lequel Dieu récompensa leur vertu. Envoyés en un certain couvent ils s'étaient mis joyeusement en route pour accomplir la volonté de leur supérieur, lorsqu'ils furent surpris par un orage et des torrents de pluie. Effrayés, ils se disaient l'un à l'autre : « Dieu n'agrèerait-il « pas notre obéissance ? » Ils cherchent autour d'eux; impossible de trouver

un abri. Alors un des Frères se souvient du prodige que le Seigneur avait fait jadis en faveur du Bienheureux Dominique, pour le préserver de la pluie ainsi que son compagnon. A cette pensée, sa confiance se ranime : il fait une prière, puis il bénit les nuées par le signe de la croix. A l'instant ces nuées se divisent à droite et à gauche, et pendant l'espace d'une lieue, les Frères continuèrent leur voyage sans recevoir une goutte d'eau, bien que la pluie ne cessât de tomber. — (*Vit. Fratr.*)

1272 — A Orvieto, le vénérable Père ANNIBAL ANNIBALDI, cardinal de la sainte Eglise. Il était romain de naissance et de la race des sénateurs. Sa piété, son innocence et sa dévotion le disposaient aux plus grandes grâces du ciel et ses qualités naturelles aux plus dignes emplois. Pour mettre à profit tous ces talents, il voulut les consacrer au service de Dieu et prit l'habit de Frère-Prêcheur au couvent de Ste-Sabine. Cette retraite causa grand émoi dans Rome, à cause de la qualité du personnage. Mais l'admirable ferveur du jeune homme fit encore plus de bruit, et le mit en haute estime à la Cour romaine. Après des progrès remarquables dans les lettres, il fut appliqué à l'enseignement. Bientôt considéré dans sa province comme une précieuse lumière, il fut envoyé à Paris, pour y régenter la Théologie. C'était alors l'emploi le plus glorieux de l'Ordre, et les religieux destinés à paraître dans cette célèbre Université étaient choisis par les Chapitres généraux. De retour à Rome, le Père Annibaldi expliqua le Maître des Sentences au couvent de Sainte-Sabine. Son grand savoir le rendant célèbre, le Pape Innocent IV l'établit Maître du Sacré Palais. Urbain IV voulant l'élever encore pour en faire un des plus beaux ornements de l'Eglise, le créa Cardinal sous le titre des Douze Apôtres. Mais quelque haute que fût cette élévation, il n'oublia jamais l'humilité et la simplicité religieuses, gardant en cette éminente dignité la même modestie dans ses habits et en sa personne, la même douceur en sa conversation, la même rigueur et observance des règles, et généralement toutes les vertus qui le faisaient chérir de Dieu et des hommes. Il avait contracté une amitié tout intime avec le Docteur angélique S. Thomas, dont il estimait tellement les lumières théologiques qu'il fit lui-même un abrégé de ses commentaires sur les *Sentences* : abrégé inséré ensuite par erreur dans les œuvres du S. Docteur sous ce titre : *Scriptum secundum in Sententias ad Hannibaldum*.

En signe de l'ancienne affection qui l'unissait au cardinal Annibaldi, saint Thomas lui dédia les trois dernières parties de son admirable commentaire sur les Evangiles, intitulé Chaîne d'Or. La dédicace s'ouvrait par cette phrase presque intraduisible dans sa concision : « *Reverendo in Christo Patri cardinali Hannibaldo... Frater Thomas, ordinis Prædicatorum, se totum*. Au révérend Père dans le Christ, cardinal Hannibaldi, Fr. Thomas, de l'Ordre des Prédicateurs, vraiment tout dévoué. »

En 1265, le Pape Clément IV confia au digne ami de saint Thomas la glorieuse mission de donner l'investiture du royaume des Deux-Siciles à Charles d'Anjou, frère de saint Louis. La cérémonie eut lieu à Rome, devant l'autel de S. Jean-de-Latran. Quelques mois plus tard, le 6 janvier 1266, l'illustre Frère-Prêcheur fut encore un des cinq cardinaux qui sacrèrent et couronnèrent solennellement le roi de Sicile, après avoir reçu son hommage au nom du Pape.

Le cardinal Annibaldi rendit saintement son âme à Dieu à Orvieto en 1272, préparé par une révélation qui lui en avait appris d'avance le jour précis. D'après quelques auteurs, il serait mort victime de la chasteté, et pour avoir repoussé un moyen de guérison contraire à ses vœux.

Plusieurs historiens lui donnent le titre de Bienheureux. — (Fontana.)

1273 — A Metz, le V. P. GODEFROY D'EPINAL, lequel perfectionnant la noblesse de sa naissance par celle des vertus, devint un excellent religieux, un célèbre docteur, le Père et le consolateur des malheureux, qui avaient recours à lui avec une merveilleuse confiance en toutes leurs nécessités et afflictions. Il avait un don singulier de pacifier les cœurs, et de mettre l'union et la paix là où la division avait causé le désordre. Il reçut la récompense des pacifiques, qui est l'adoption éternelle des enfants de Dieu, l'an 1273. — (*Mém. de Metz.*)

15.. — En l'île d'Ende aux Indes orientales, le martyr du V. P. ALVARÈS DE COSTA, lequel, pressé de la charité de Jésus-Christ pour la conversion des infidèles, entreprit de leur aller prêcher la foi. Comme il s'acquittait glorieusement de cet emploi dans l'île susdite, à laquelle l'obéissance l'avait destiné et où il avait bâti une église, il y souffrit une mort cruelle, qui lui mérita la couronne du martyr. — (Sousa.)

1537 — A Paris, au couvent de Saint-Jacques, mourut le vertueux et dévot Frère DURAND ARAGON, religieux de la Province de Toulouse, et profès du couvent d'Alby. Ce génie naissant était en outre un miroir de piété, de religion et de modestie. On croyait sans peine qu'il serait un jour la gloire de tout l'Ordre; mais, fruit mûr pour l'éternité, Dieu le retira de ce monde à la fleur de l'âge, l'an 1537. Sa mort fut si regrettée en ce célèbre collège, que pour s'en consoler en quelque manière, et conserver du moins une si chère mémoire, on composa en son honneur les vers suivants qu'on voit encore au côté droit du chapitre.

Siccine cuncta, suâ pergit præscindere falce?

Siccine mors cunctis invidet ista viris?

Vix ullum videas centum superare Decembres,

*Amplius aut tandem vivere mille dies :
 Nuper enim juvenis, specimen virtutis honestum,
 Unus, crede, suæ Religionis apex,
 Durandus, miro vitæ splendore refulgens,
 Occidit ; et gelido marmore tectus humo,
 Hic jacet, ingenii plenus, spes magna parentum :
 Talis erat, qualem non reperire datur,
 Ille quidem multos vicit, devictus et ipse,
 Non potuit fusum vincere, Parca, tuam :
 Hinc tristes gemitus, tristi de pectore clamat
 Albia, mox contra gaudeat ille licet,
 Perdiderat charam charo cum sanguine vitam,
 Vivus habet superi regna beata poli.*

9 Aprilis 1537.

1538 — A Thorn, ville de Pologne, le V. Père JEROME DE POLOGNE, personnage des plus illustres de son temps, insigne défenseur de l'Eglise, et zélé pour la conversion des hérétiques. Ses belles qualités le rendant digne des plus hautes charges de l'Ordre, il fut élu Prieur du couvent de Cracovie, le plus important de la Province de Pologne ; mais le Père Général, informé de son mérite et du grand fruit qu'il faisait par ses prédications et par son zèle, l'absout de son office de Prieur ; afin qu'étant libre de toute occupation, il pût avec plus de liberté s'adonner à la conversion des hérétiques. Le Père, qui ne cherchait pas à commander, mais à profiter, accepta humblement son absolution ; et secondant les intentions du Maître Général de l'Ordre, il ramena un grand nombre d'hérétiques à l'obéissance de l'Eglise, singulièrement en cette ville de Thorn. Il y vit de ses yeux, et y reçut lui-même les bénédictions de ses grands travaux ; car la peste s'étant déclarée, moissonna en peu de jours une grande partie des habitants, et particulièrement ceux qu'il avait retirés de l'hérésie, et mis en la voie du salut. Frappé lui-même, il passa de cet exil à l'éternité bienheureuse en 1538. — (Sever. *Hist. Prov. Polon.*)

1647 — En la province de Russie, mourut le V. Père LEONARD DE GLOTTO, religieux d'une pureté admirable, et qui évitait avec tant de soin les occasions de la flétrir, que jamais il ne voulait, sans absolue nécessité, parler aux personnes de l'autre sexe, ni même les voir. Toute son occupation était l'oraison, la lecture, la prédication et les autres exercices de l'observance régulière, qu'il garda toujours excellemment. (*Act. Cap.* 1647.)

1596 — A Lisbonne, au monastère de l'Annonciation, la V. Mère BÉATRIX DE JESUS. En la fleur de son âge et de sa beauté, éprise

de cette belle fleur des champs, et de ce lys des vallées, qui ne se laisse trouver ni cueillir que par les vierges et par les âmes humbles, elle résolut de l'aller chercher au monastère de l'Annonciation, où, se cachant aux yeux du monde, pour être mieux connue de Dieu, elle se consacra à son service par une insigne humilité sous l'habit de Sœur converse. Elle en remplit dignement tous les devoirs, et sans se relâcher jamais de ses exercices intérieurs. Entre autres offices, elle exerça pendant dix-sept ans celui de procureuse du monastère. Les religieuses ne pouvaient assez admirer sa ferveur et diligence. Aussi, ayant dû être remplacée quelque temps pour cause de maladie, elle fut remise au même emploi, aussitôt après sa guérison.

Quoique tout passât par ses mains, elle ne retenait pour son usage que ce qui était plus vil et plus pauvre. Après s'être fatiguée tout le jour, elle ne prenait presque d'autre repos que celui de l'oraison, qu'elle faisait durant plusieurs heures en présence du Très Saint Sacrement. Elle dormait si peu, que nonobstant son grand travail et toutes ses veilles, elle était toujours sur pied avant le jour, hiver comme été. Lui demandait-on pourquoi elle ne se reposait pas davantage, elle répondait qu'il ne fallait pas se laisser devancer par les petits oiseaux, qui commençaient ordinairement avant le lever du soleil à bénir Dieu par leurs ramages. Douée d'une sagesse et prudence admirables, elle parlait si bien de Dieu et de la perfection, et en persuadait si efficacement les pratiques par ses conversations embrasées, qu'on prenait un singulier plaisir à l'entendre, et qu'on en devenait meilleur. Le Père Vincent Justiniani, Général de l'Ordre, visitant la Province de Portugal, et en particulier ce monastère, fut informé des grandes vertus de cette Sœur converse et ordonna de la mettre parmi les Sœurs de chœur. Elle ne laissa pas de continuer son emploi ordinaire avec la même diligence, dévotion, ferveur et humilité, jusqu'à ce qu'ayant atteint l'âge de soixante ans, une sorte de paralysie la mit dans l'impuissance de servir davantage ses Sœurs, et lui ouvrit les portes de la Jérusalem céleste, l'an 1596. — (Sousa, 3 P.)





X AVRIL

*Le Bienheureux ANTOINE NEYROT, de Rivoli,
Martyr, (*).*

(1460)



LE Bienheureux Antoine Neyrot naquit à Rivoli en Piémont, à huit milles de Turin. Jeune encore, il quitta sa patrie et vint frapper à la porte du couvent de Saint-Marc. Ce couvent avait d'abord appartenu aux Sylvestriens. En 1436, sur la demande de saint Antonin, Vicaire général de la Congrégation réformée de Toscane, il fut cédé par le Pape Eugène IV aux Frères-Prêcheurs de Fiésole, et devint leur résidence principale et le séjour habituel de leur Prieur. C'est là que vint habiter le futur archevêque de Florence, en qualité de Prieur, au commencement de l'année 1439. Cette même année, le XVII^e concile œcuménique, transféré de Ferrare à Florence, se réunissait dans notre église de Santa-Maria-Novella, et le nouveau Prieur de Saint-Marc, que le Pape avait choisi pour son théologien, prenait part aux délibérations de l'illustre assemblée. Tout occupé qu'il fût des intérêts de l'Eglise universelle, Frère Antonin ne négligeait pas ceux de son couvent. Par ses soins et grâce aux pieuses largesses des Médicis, le vieil édifice de Saint-Marc, restauré et agrandi, voyait affluer dans ses murs de nombreux et fervents novices.

Le Bienheureux Antoine fut le dernier qui prit l'habit et fit profes-

(1) *Act. SS. ad diem 21 Aug.*

sion sous le gouvernement du saint Prieur, ainsi que l'atteste la chronique conventuelle. En le revêtant de l'habit religieux, la divine Providence, qui dispose tout avec force et suavité, préparait, dans l'amour et la protection du père, le retour et la conversion du fils qu'elle savait devoir être un jour infidèle. Heureuse l'âme ainsi prévenue des douceurs de la miséricorde ; elle pourra faillir, elle ne périra point !

En 1448, une terrible peste dévasta Florence. Obéissant à l'appel de saint Antonin devenu leur archevêque et marchant sur les traces de ce bon pasteur, les religieux de Saint-Marc s'élancèrent dans la voie du dévouement avec une ardeur héroïque. La plupart moururent victimes de leur charité. Mais celui dont le zèle pastoral avait partout excité de tels élans ne laissa point dans la désolation le couvent visité par le fléau. Grâce à son influence et à sa sollicitude, les vides furent bientôt comblés, et la vie régulière put reprendre son cours ordinaire.

Au milieu de ces épreuves diverses, sources de mérites pour le grand nombre, Frère Antoine ne répondit point aux prévenances multipliées de la bonté divine. D'un caractère faible et inconstant, il s'abandonnait aux rêves d'un esprit inquiet. Quelques succès dans la chaire lui faisaient souhaiter de paraître ailleurs avec éclat. La pensée lui vint un jour de passer en Sicile. Saint Antonin voulut l'en détourner, et aux exhortations touchantes il joignit les menaces prophétiques. Il annonça à ce fils endurci de terribles malheurs pour le corps et pour l'âme, s'il persistait à vouloir s'embarquer. Dieu cependant permit que les paternelles remontrances du vénérable archevêque ne fussent point écoutées. Frère Antoine (nous ignorons sous quels prétextes), demanda et obtint des supérieurs de l'Ordre l'autorisation de s'embarquer pour la Sicile. A cette époque, la Méditerranée était infestée de pirates qui en voulaient surtout aux chrétiens. Malheur à qui devenait la proie de ces terribles écumeurs de mer. Pris et enchaîné, il était conduit dans les prisons de Tunis ou d'Alger, et là, vendu à quelque maître barbare, il se voyait réduit au plus dur esclavage. Néanmoins, pour Frère Antoine, la traversée fut heureuse. Il arriva en Sicile au gré de ses désirs et dut sourire en songeant aux menaces de son ancien Prieur. Hélas ! le malheur est souvent pareil à ces ennemis perfides qui se jettent à l'improviste sur leur victime, au moment où celle-ci est sans défiance. Après quelque temps passé en Sicile, Frère Antoine s'embarqua de nouveau sur un navire qui faisait voile pour le royaume de Naples. Deux ou trois milles seulement séparaient

les passagers du port où ils devaient aborder, lorsque soudain ils virent fondre sur eux les pirates du cruel Nardus Anequin. Grand fut leur effroi ; fuir n'était pas possible, résister eût été téméraire. Quant à traiter avec un homme tel qu'Anequin, inutile d'y songer. Devenu chef de pirates, cet apostat trafiquait au nom du roi de Tunis ; les chrétiens n'avaient pas d'ennemi plus acharné. Aussi la capture d'un prêtre et d'un religieux en particulier remplissait-elle d'une joie féroce le cœur de ce scélérat. On était au 2 du mois d'août 1458, Frère Antoine et tous les passagers, pris et enchaînés, se virent conduits à Tunis, où ils arrivèrent le 9 du même mois.

II. — Avant d'être emprisonnés, les captifs furent, selon l'usage, donnés en spectacle à la populace et livrés à ses insultes. Frère Antoine eut, dans ce parcours des lieux les plus fréquentés de la ville, sa large part d'avanies. Les prédictions du saint archevêque de Florence se présentèrent alors à son souvenir.

Son corps était chargé de chaînes, qu'allait devenir son âme ?

A cette époque vivait à Tunis un ermite de Saint-Jérôme nommé Frère Constant. Il était esclave du roi, quoique jouissant d'une assez grande liberté. C'est à ce religieux que nous devons de connaître en détail la captivité et le martyre du B. Antoine.

« Si tôt que je le pus, dit-il dans sa relation, j'allai visiter Frère Antoine, je l'exhortai avec effusion et m'efforçai de subvenir à son indigence, non autant que cela eût été nécessaire, mais autant que la chose me fut possible. Je l'entendis en confession, et tout le temps qu'il resta en prison, nous vécûmes dans les rapports d'une très étroite charité. Ses mœurs étaient celles d'un bon religieux ; néanmoins, il paraissait ne pas supporter avec assez de patience et de résignation l'épreuve de sa captivité. »

Tel est le témoignage de cet ermite touchant les premiers jours d'une détention que nous allons voir s'adoucir peu à peu.

Moyennant certaines formalités, le roi de Tunis permettait aux captifs de sortir de prison avant même qu'ils eussent été rachetés. Pour obtenir cette faveur, Fr. Antoine eut recours au crédit du consul génois, nommé Clément Cicero. C'était un homme que sa position rendait influent. Très accessible à tous, il témoignait une particulière bienveillance à un certain Frère Jean, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, chapelain des Génois à Tunis. La demande que lui adressa Frère Antoine était conçue en des termes peu édifiants. Après l'avoir lue, le

consul, fort mal impressionné, résolut de ne point s'occuper de son affaire. Toutefois, sur les instances de Frère Jean, il revint sur sa première détermination et consentit même à payer la somme exigée pour la sortie de prison (1).

Frère Antoine, dès lors regardé et traité comme citoyen génois, comptait déjà sur une prompte et entière liberté. Mais le consul ayant écrit à son sujet à la république de Gênes, plusieurs mois s'écoulèrent dans l'attente. Le captif, à demi libéré, supportait son sort avec beaucoup d'impatience. Peut-être que dans les fers l'épreuve eût été pour lui moins terrible. Car le désœuvrement est plus à redouter que la souffrance corporelle. Chrétiennement supportée, la douleur nourrit et retrempe l'âme, mais l'oisiveté est toujours le poison qui dissipe les forces et conduit à la mort.

Sorti de prison, Frère Antoine ne sut point utiliser ses loisirs ni fermer son cœur à d'innombrables tentations. Sa foi s'affaiblit, ses passions se réveillèrent, et le démon aidé de puissants auxiliaires tenta un dernier effort pour le précipiter dans l'abîme. Dans quel abîme, hélas ! Un jour Frère Antoine eut la faiblesse de renier son Dieu, et d'abandonner la foi de son baptême ! Qui ne tremblerait à la vue de cette chute, préparée de loin, sans doute, mais à laquelle on ne se fût pas attendu ? Ce n'était pas assez de l'apostasie secrète ; l'infortuné renonce encore solennellement à Jésus-Christ, le 6 avril 1459, en se donnant pour témoins le roi et toute sa cour. A ce prix, tout lui fut rendu, plaisirs et liberté. Pour mettre enfin le sceau à son reniement, il osa contracter un mariage sacrilège.

Après avoir honteusement dissipé tous les biens de son âme, le nouveau prodigue sentit la faim implacable et les cruels déchirements de la conscience.

Aidé d'un interprète, il cherchait chaque jour dans l'Alcoran, qu'il s'efforçait de traduire, un apaisement à son supplice. Vains efforts ! Son esprit eut bien vite pris en dégoût les fables et les doctrines dégradantes de Mahomet. Il plut à Dieu d'abréger ces jours d'ignominie ; et l'instrument des divines miséricordes fut saint Antonin que

(1) Voir sur les relations commerciales de l'Afrique septentrionale avec les nations chrétiennes au moyen âge, notamment sur les relations de Tunis avec Gênes, l'ouvrage du comte de Mas Latrie. — Paris, Firmin-Didot, 1886. — On trouvera dans ce volume l'explication des libertés dont jouissaient quelques chrétiens en pays musulmans.

la terre pleurait encore, mais que le ciel venait d'acclamer. Il appartenait au Père de venir au secours de ce fils dont il avait prédit, hélas! les égarements, et qui depuis quatre mois gisait dans la fange.

Un jour, interrogeant des marchands venus d'Italie, Fr. Antoine apprit la mort de l'archevêque de Florence, et les nombreux miracles qui illustraient son tombeau (1). Cette nouvelle porta le trouble jusqu'au fond de son âme. N'était-il pas le fils indigne d'un père si illustre? Et s'il n'avait méconnu ses conseils et ses prédictions, fût-il jamais tombé dans le plus affreux des malheurs? Aussitôt, et jetant un cri vers le ciel, il le conjure de venir en aide à sa faiblesse. Le Bienheureux défunt entendit cette voix, et se montrant à l'apostat, le reprit de son crime et l'exhorta au repentir. « Père, j'ai péché, dit « celui-ci, j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne suis plus « digne d'être appelé votre fils. » D'un regard, le Bienheureux releva le courage et la confiance de celui qui sortait du tombeau, et commençait à revenir à la vie. Cette apparition céleste est mentionnée dans le procès de canonisation de saint Antonin.

Après avoir reconnu la grandeur de son crime, Frère Antoine, désormais pénitent, ne songea plus qu'à l'expier. Pour mieux réparer le scandale, il résolut de faire abjuration en présence de tous les témoins de son apostasie. C'est pourquoi il attendit le jour d'une rentrée solennelle du roi à Tunis. Six mois s'écoulèrent dans cette attente et dans la pratique secrète de tous les exercices de piété (2).

III. — Informé, enfin, que la circonstance qu'il convoitait allait bientôt se présenter, l'athlète du Christ revêtit les armes nécessaires à la victoire. « Le dimanche des Rameaux, raconte le vénérable religieux que nous continuerons de citer, il reçut les sacrements de l'Eglise, et, sur le point d'aller engager le combat, il adressa aux fidèles présents de courtes mais admirables paroles, pour détester l'erreur, et professer énergiquement la foi catholique. Puis s'étant fait

(1) S. Antonin était mort le 2 mai 1459; le B. Antoine devait le retrouver au ciel l'année suivante.

(2) Le B. Alain de la Roche attribue à la récitation du Rosaire l'affermissement du B. Antoine dans ses bonnes dispositions. « J'ai su, écrit-il, que certains hommes ayant été apostats de leur Ordre et de l'Eglise, sont rentrés, par le moyen du Psautier, dans la grâce de Dieu, comme il est arrivé de nos jours à un certain Antoine, de l'Ordre des Prêcheurs. »

faire la couronne monastique et recevant des mains de Fr. Jean l'habit de son Ordre, il partit joyeux trouver le roi. Il allait d'un pas rapide, impatient de réparer par la mort son erreur, et de confesser Jésus-Christ, vrai Dieu, qu'il avait renié honteusement.

« Touchant exemple de la bonté divine ! Aucune expression ne peut rendre les merveilles de cette clémence infinie, toujours prête à exaucer qui l'implore.

« Ce serviteur de Dieu savait que la fin la plus cruelle l'attendait, et, pourtant, à le voir, on eût dit qu'il allait non à la mort, mais au bonheur et aux délices. Chose admirable que je vis de mes yeux ! la couleur et les traits de son visage ne présentaient pas la moindre altération.

« Seul, mais Dieu pour conseil et appui, il arrive près du roi qu'entourait une nombreuse escorte. Elevant aussitôt la voix, avec un courage intrépide il confesse la foi de Jésus-Christ, se déclare chrétien, déteste son erreur passée et se montre disposé à donner sa vie pour le nom du Christ Sauveur.

« Le roi l'écoute avec surprise ; puis, usant de paroles doucereuses, il l'invite à redevenir disciple de Mahomet, et à ne pas follement préférer une mort cruelle à une vie pleine d'honneurs et de plaisirs, promettant en outre de le combler de nouveaux bienfaits.

« Mais qu'importaient au saint confesseur les récompenses terrestres ? Il les refuse avec mépris, et, exhortant à son tour le roi à songer aux récompenses éternelles et divines, il le presse de s'attacher à Jésus-Christ, source de toute vraie gloire, et de lui conduire ses peuples et ses vassaux, afin qu'étant lui-même chef et roi sans reproche, il puisse arriver à la patrie céleste.

« Ces paroles, et d'autres encore, tantôt confondaient et troublaient le roi, tantôt l'enflammaient de colère. Aussi, ordonna-t-il d'emmener le confesseur loin de sa présence et de le conduire en prison. Puis il remit au juge le soin de prononcer l'arrêt, et de punir du dernier supplice le coupable, s'il ne revenait à résipiscence.

« Heureux soldat du Christ ! Il faudrait publier en tous lieux de si grandes merveilles ! Mais, comment peindre de telles scènes ! comment raconter avec quelle fureur et quels emportements les barbares se saisirent de sa personne ? Comment rappeler les soufflets et les coups dont ils le meurtrirent ? Celui-là s'estimait le plus heureux, qui parvenait à le traiter avec un raffinement de cruauté. D'autre part, il est difficile d'exprimer avec quelle constance et quelle force l'invin-

cible athlète supportait ces outrages, ne cessant, au milieu des tourments, de confesser et de bénir le nom de Jésus.

« Sitôt qu'il fut en prison, je m'empressai de l'exhorter par lettre, non qu'il eût besoin d'encouragements, mais parce que, dans une affaire aussi capitale, je voulais lui rendre quelque service. Plusieurs Génois lui écrivirent aussi, et lui envoyèrent tout ce qui pouvait lui être nécessaire au point de vue de la nourriture et du vêtement. Mais lui, content d'un peu de pain et d'eau, distribuait aux chrétiens pauvres ou captifs tout ce qui lui était offert.

« Le lendemain, le juge le fit comparaître, et par des flatteries d'abord, puis par des menaces, il s'efforça de le gagner et de le ramener à son erreur impie. Le bon et fidèle soldat du Christ triompha de ce nouvel ennemi avec les mêmes armes, qui déjà avaient vaincu le roi. Ne pouvant venir à bout de sa résistance, le juge ordonna de le reconduire en prison, ajoutant que s'il n'était pas converti dans trois jours, il devait s'attendre à la mort la plus cruelle. On l'emmena, en l'accablant de soufflets et de coups.

« Le terme fixé pour le délai tombait le Jeudi-Saint. C'était en ce jour, plein de si grands souvenirs, que le généreux disciple du Christ devait aller prendre part à la Cène divine que lui préparait son Maître.

« Le juge ayant appelé le saint Confesseur essaya de nouveau mais en vain de le persuader ou de l'effrayer. A bout de patience, désespérant de rien obtenir, il le condamna à mourir, les membres brisés et le corps broyé.

« Aussitôt la sentence promulguée, les bourreaux se saisissent du martyr et l'entraînent avec fureur au lieu du supplice. Plusieurs d'entre eux, connaissant la langue du Bienheureux, avaient ordre d'éprouver encore sa constance, et de le ramener aussitôt qu'il paraîtrait ébranlé. Efforts inutiles ! Celui qui s'était donné tout à Dieu ne se souciait ni des promesses ni des menaces. Plus on le frappait, plus il pria avec ferveur, pardonnant à ceux qui le maltraièrent.

« En approchant du lieu de l'exécution, il quitta son habit et le donnant aux licteurs : « Gardez cet habit, leur dit-il, si vous le préservez de toute souillure, les chrétiens vous en récompenseront. » Les bourreaux reçurent ce dépôt et promirent d'en avoir soin.

« Telle avait été la conduite de saint Cyprien plus de mille ans auparavant et presque sur les mêmes lieux. Lui aussi, avant de présenter sa tête à la hache du licteur, s'était dépouillé d'une partie de ses vêtements épiscopaux en recommandant de les garder intacts.

« Frère Antoine, parvenu au lieu du supplice, demanda et obtint quelque temps pour prier. Il se mit à genoux et, les mains levées vers le ciel, il s'adressait à Dieu avec grande ferveur. Beaucoup de Mahométans étaient présents, ainsi qu'un grand nombre de chrétiens ; tous admiraient sa dévotion. Comme il se tenait immobile, l'esprit comme ravi au ciel, les bourreaux et une foule de Maures se précipitèrent sur lui en tumulte, et, poussant des cris, ils le frappèrent de leurs glaives et l'accablèrent d'une grêle de pierres.

« Chose admirable, qui montre bien la tendresse de Dieu envers ses Serviteurs, et la force qu'il leur communique au milieu des combats ! personne n'entendit cet homme de Dieu ni crier ni se plaindre, personne ne le vit ni s'incliner, ni remuer pour se soustraire aux coups ou éviter les pierres. Loin de là, quoique libre de liens et de chaînes, il restait, le corps droit et ferme, au point de paraître fixé par des clous. Il demeura dans cette immobilité jusqu'au moment où, tous les membres brisés sous la violence des coups de pierre, il fut enfin renversé et rendit son âme à son Créateur et Sauveur.

« A peine avait-il expiré, qu'on réunit une grande quantité de bois afin de brûler le corps du saint martyr ; mais, ô prodige, que je dois publier, car j'en ai été témoin : le corps fut longtemps dans les flammes sans se consumer. Lorsqu'on l'en retira, pas un seul cheveu de sa tête, pas un seul poil de sa barbe n'avait souffert du feu.

« Ce précieux cadavre, tout couvert de sang, broyé par les coups, transpercé par les glaives, fut alors promené à travers la ville, et finalement jeté dans une fosse remplie d'immondices. Les Génois l'en firent retirer à prix d'argent, et le transportèrent en grande pompe dans leur église. Après avoir été purifié, ce saint corps répandit l'odeur la plus suave.

« Je le revêtis moi-même du costume religieux et nous le déposâmes dans notre église aux pieds du Crucifix. Tel était le lieu que le témoin du Christ s'était lui-même choisi pour sépulture. Tous ceux qui ont assisté au martyre de Frère Antoine ont admiré sa constance, et il n'en est aucun qui ne doute que sa mort n'ait été celle d'un vrai confesseur de la foi. »

Dieu ne tarda pas à justifier la confiance des fidèles et à manifester la gloire de son Serviteur. Les prodiges opérés par son intercession ne permirent pas de laisser longtemps ses précieuses dépouilles sur une terre étrangère. Elles furent d'abord transférées à Gênes, puis à Rivoli où elles reposent encore.

Au siècle dernier, le pape Clément XIII accordait au Bienheureux Antoine les honneurs de la Béatification.

Rivoli est une petite ville d'environ 6.000 âmes, située à quelques lieues de Turin. Les restes mortels du Bienheureux Antoine y furent transportés, vers 1469, par les soins du duc de Savoie, Amédée IX, qui, lui aussi, reçut plus tard les honneurs du culte. Jusqu'à la fin du dernier siècle, ce précieux dépôt fut gardé par les Frères-Prêcheurs, possesseurs d'un couvent dans la ville de Rivoli.

Après la tourmente révolutionnaire, une collégiale leur fut subrogée, et cette collégiale est maintenant elle-même frappée du décret d'abolition. Notre Bienheureux Antoine n'a pas cessé pourtant d'être en grande vénération dans sa patrie, et toutes les années on célèbre très solennellement sa fête le 2^e dimanche après Pâques.

Cette fête est toujours précédée d'une neuvaine. Elle compte au nombre des solennités qui conservent toute leur splendeur parmi les populations de la campagne. L'esprit de piété n'ayant pas disparu, les affections religieuses s'y mêlent à l'amour de la patrie, et l'on regarde comme un des plus beaux jours de l'année celui où l'Eglise honore un homme que le pays a vu naître. La cérémonie se fait avec une pompe extraordinaire. Beaucoup de fidèles des pays voisins se rendent à Rivoli avec empressement ; la foule est immense, surtout pour la procession qui a lieu après les Vêpres, et où l'on porte dans les principales rues de la ville la statue du Bienheureux. Toutes les confréries sortent avec leurs bannières, et un grand nombre de fidèles suivent un cierge à la main. Cette procession est la plus nombreuse, la plus belle de toute l'année. Ce qui la distingue d'une façon particulière, c'est l'assistance toujours fidèle des descendants de la famille d'Antoine Neyrot. Ils sont encore de nos jours plus d'une centaine, et c'est un spectacle touchant de les voir suivre immédiatement la statue. Tous, hommes et femmes, sont habillés en noir et portent un cierge à la main. Dès que la procession est rentrée à l'église, la fête se termine par la bénédiction du Très Saint Sacrement, et la foule se retire après avoir donné un dernier gage de vénération à son bien-aimé protecteur, en baisant dévotement ses reliques.





La V. M. HIPPOLYTE PAPPIN

Professe du Monastère de S. Dominique à Abbeville ()*

(1668)

D^IEU avait prédestiné cette Sœur à devenir en Religion le cher objet de son amour, et le jardin de ses délices. Dès l'enfance, toutes ses inclinations ne tendaient qu'à la piété, à la retraite et à l'oraison ; à l'âge de huit ans, elle paraissait si innocente et si modeste, qu'elle fuyait comme un serpent la présence des hommes. Ses parents, honnêtes et pieux, la mirent à l'école chez de bonnes filles dévotes, qui vivaient en commun, en attendant de pouvoir se cloîtrer, sous la règle des Pères Minimes. Une excellente maîtresse y prit grand soin de son éducation, et la disposa, par d'utiles conseils, à recevoir l'abondance des grâces divines. Elle lui disait souvent, après sa première communion : « Il faut être bien sage, ma fille, pour conserver votre âme, où le bon Dieu est venu habiter. » Cette parole fit une si forte impression sur son esprit, qu'elle se tenait ensuite dans une continuelle attention, pour ne rien laisser échapper qui pût déplaire à Notre-Seigneur.

A 21 ans, la pieuse jeune fille songea définitivement à embrasser la vie religieuse. Un jour qu'elle priait dans l'église des Dominicaines pour connaître la volonté de Dieu, tout à coup, elle se trouva dans un recueillement extraordinaire. Une voix lui dit intérieurement : « C'est ici le lieu de ta demeure, et où tu dois me servir. » Après avoir remercié Notre-Seigneur de cette grâce, elle sort toute joyeuse pour reprendre le chemin de la maison. Au milieu de la rue, une force invisible la rend immobile ; impossible d'avancer d'un pas. Elle veut retourner à l'église ; la liberté de ses mouvements lui est aussitôt rendue. Quelques instants après, elle essaye encore de se retirer,

(*) Mém. d'Abbeville.

même prodige ; la même voix lui répète que sa demeure est dans ce monastère. Craignant de désobéir à celui qui l'appelait, elle rentra pour demander l'habit à la Mère Prieure, qui, après examen, lui promit de le lui accorder. Assurée de cette grâce, elle s'en alla librement mettre ordre à ses affaires ; et, quelques jours plus tard, le 12 novembre 1624, elle était admise au noviciat.

Cette maison, venant d'être réformée, ne respirait que ferveur ; aussi Sœur Hippolyte fut-elle énergiquement appliquée aux exercices de la mortification et de la perfection religieuse. Sa maîtresse la conduisait avec d'autant plus d'énergie, qu'elle la voyait capable de remplir quelque jour les premières charges du monastère. Quelques anciennes Mères, ayant peine de la voir traiter avec rigueur : « Je « lui veux apprendre, par ces pratiques, disait la maîtresse, à souffrir « un jour quelque chose de plus dans la conduite du monastère. »

Reçue à la profession le 23 novembre 1626, à l'âge de 22 ans, Sœur Hippolyte redoubla d'ardeur pour pratiquer la vertu. Elle restait souvent en oraison devant son crucifix jusqu'à minuit. Admirablement soumise à ses supérieures, elle acceptait indifféremment tous les emplois de procureuse, de tourière, de dépensière et autres. Fort dévote au Très Saint Sacrement, elle se disposait soigneusement à le recevoir par quantité d'actes de mortification. Presque toutes les fois qu'elle retournait en sa cellule, elle prenait son chemin par le chœur, pour se donner la consolation d'adorer son divin Sauveur, et de lui demander sa bénédiction. Sa piété et aussi sa belle voix obligèrent les supérieures à lui donner plusieurs fois l'office de chantre et de Sous-Prieure, tant elle avait de grâce et d'adresse pour bien conduire le chœur, et y bien faire garder les pauses et les rubriques.

Deux fois Prieure, elle gouverna, au grand avantage spirituel et temporel de la maison, avec un zèle toujours attentif. La première fois qu'elle fut élue, une des Mères ne sachant à qui donner son vote et faisant oraison pour ce sujet devant une image de la Vierge, entendit une voix qui nomma Sœur Hippolyte. Elle lui donna son suffrage, et reconnut dans la suite que cette élection avait été voulue du ciel. Jamais on ne vit supérieure plus exemplaire ni plus exacte. Malgré une faiblesse presque habituelle, elle ne manquait jamais à Matines, et ne prenait à la collation qu'un morceau de pain, qu'elle trempait dans la bière, afin de le manger plus facilement ; mais elle ne souffrait en aucune sorte qu'on lui servît rien de particulier.

Sa patience, sa douceur, sa sagesse et sa charité éclatèrent singuliè-

rement dans une occasion très difficile. Une religieuse de la communauté, supportant mal de justes réprimandes, en vint à se plaindre publiquement de sa supérieure, et même à la calomnier avec beaucoup de malice. Personne ne voulant la croire, elle écrivait tout ce que sa passion et son mauvais esprit lui suggéraient, et mettait ensuite ses billets dans le Bréviaire de Sœur Hippolyte. Celle-ci ne répondit à cette étrange persécution que par une excessive bonté, jusqu'au jour où la religieuse coupable ouvrit enfin les yeux et reconnut combien injustement elle avait fait de la peine à sa supérieure. Après sa mort, elle se montra une nuit à la V. Mère au retour de Matines ; et s'étant mise à genoux, elle lui baisa les pieds et disparut.

II. — Sœur Hippolyte ne manquait jamais de dire tous les jours le Rosaire, et se préparait aux fêtes de Marie par de saints exercices. Très dévote aussi à saint Joseph, elle allait souvent visiter la chapelle élevée en son honneur dans le jardin du monastère. Les religieuses se reconnaissaient singulièrement obligées envers ce grand patriarche, pour les assistances miraculeuses qu'elles en avaient reçues en des affaires très importantes. On lui attribuait particulièrement le succès de l'union du monastère à la Province réformée de Saint-Louis ; la patente était, en effet, venue de Rome le jour de la fête du Saint. De là était née la coutume d'aller, tous les ans, chanter les premières et les secondes Vêpres de saint Joseph dans cette chapelle.

Cette V. Mère désirait ardemment voir les Dominicains s'établir à Abbeville et priait beaucoup à cette intention. Notre-Seigneur exauça ses désirs et fit naître une occasion favorable, par le moyen du R. P. Chesnoy, dont la mémoire est en bénédiction. Ce Frère, prêchant le carême à Abbeville, prépara les esprits à ce grand dessein par l'heureux succès de ses prédications qui lui avaient attiré l'estime et l'amour de toute la ville. Mais comme les œuvres de Dieu ne sont jamais sans opposition, le Père Chesnoy, pour réussir dans cette entreprise et ne pas négliger les moyens humains, s'adressa à notre Mère Hippolyte, laquelle, parente du lieutenant général et de l'avocat du roi, employa son crédit auprès d'eux, et avança beaucoup l'affaire. Elle assista aussi les Pères en leur fournissant plusieurs choses dont ils avaient besoin dans ces commencements. Soit intérêt, soit passion, quelques personnes de qui elle dépendait lui firent une étrange peine, jusqu'à lui défendre de rien donner à ces religieux. Sa constance néanmoins vint à bout de tout ; et elle prenait

tant à cœur le succès de cette fondation, qu'ayant commencé une chasuble pour les Pères, et ne pouvant y travailler le jour, de peur d'être déferée aux adversaires du nouveau couvent, elle y passait une bonne partie de la nuit.

Sœur Hippolyte était tellement accoutumée aux jeûnes et austérités de la règle, que nonobstant sa grande faiblesse et son âge déjà avancé de soixante-six ans, elle jeûna fort rigoureusement le carême avant sa mort, et ne manqua pas d'assister toutes les nuits à Matines. Le jeudi-saint, la voyant fort mal, une Sœur lui dit de se modérer un peu ; elle répliqua qu'il fallait faire comme les bons soldats, qui meurent l'épée à la main. Aussi jeûna-t-elle encore le vendredi-saint au pain et à l'eau. La nuit de Pâques, elle assista à Matines, et tirant force de sa faiblesse, elle y chanta l'Invitatoire avec une ferveur extraordinaire. Elle assista encore à la grand'messe du lendemain. Mais souffrant beaucoup d'une douleur de côté, elle sollicita les derniers sacrements, auxquels elle se prépara par une profession de foi et par d'autres excellents actes d'espérance, de charité, de contrition et de résignation à la volonté de Dieu. Elle invoquait souvent notre glorieux Père saint Dominique et sainte Catherine de Sienne. Le lendemain de l'Octave de Pâques, 9 avril 1668, jour où l'on célébrait la fête de l'Annonciation, elle arriva doucement à sa fin, sans aucune agonie, en invoquant à tout moment le nom de Marie. Les forces venant à lui manquer tout à fait, elle prononça le Très Saint Nom de Jésus, et expira avec tant de tranquillité et de paix, qu'on ne pouvait savoir si elle était morte.

A peine décédée, elle apparut à Amiens à un religieux Carme déchaussé, avec qui elle avait beaucoup communiqué de sa conscience, et lui dit qu'elle était sortie de ce monde. Lui-même raconta le fait, ajoutant qu'il la croyait en possession d'une grande gloire, à cause de sa patience et de la grande pureté de son âme. On dit, en effet, qu'elle avait toujours conservé l'innocence baptismale.

Peu après, elle apparut encore à une Sœur converse à qui elle avait toujours témoigné beaucoup de confiance. Cette Sœur était couchée ; la Mère Hippolyte s'approcha d'elle, lui donna un léger coup sur la tête, et l'avertit de se lever pour aller à Matines. Environ deux mois plus tard, cette même Sœur vit une grande lumière, proche de son lit, et au milieu, la Mère Hippolyte. A partir de ce jour, la religieuse favorisée de cette apparition, mena une vie mortifiée et détachée de toutes choses, changement qui fit croire sa vision véritable,

rien n'étant plus capable de porter une âme au renoncement à soi-même et à l'attachement à Dieu que la vue claire et familière de la gloire des saints.



LE MÊME JOUR

12.. — A Poitiers, mémoire d'un vénérable religieux, fils du seigneur de Saint-Maixent, lieu considérable en Poitou, lequel voyant le B. Gilles de Santarem revenant de Paris avec son compagnon, extrêmement fatigués, et à cause de la pauvreté qu'ils professaient, réduits à une grande nécessité, descendit de cheval par l'ordre de sa mère, qui lui recommanda de bien traiter ces religieux, et de leur servir les poissons et les autres aliments maigres qu'elle avait fait apprêter pour elle et sa compagnie. Ce jeune homme s'acquitta de cette charité avec une bonté et une piété si dévote et si obligeante, que le B. Gilles s'étant mis ensuite à genoux avec son compagnon, demanda à Dieu la grâce de conserver ce jeune gentilhomme, et de le conduire à une bonne fin. Leur prière fut efficace, ce jeune homme se fit quelque temps après religieux de l'Ordre ; et l'un de ces Pères revenant à Paris au chapitre général, le trouva et le reconnut au couvent de Poitiers, revêtu des habits de la Religion. Il le fit ressouvenir de la charité qu'il lui avait autrefois rendue ainsi qu'à son compagnon ; le novice avoua ingénument que c'était à leurs prières qu'il devait sa vocation et que de tout son cœur il remerciait Dieu de cette grâce. Il est à croire qu'il reçut encore toutes les autres qui lui étaient nécessaires, pour se bien acquitter des devoirs de sa profession, et qu'enfin il eut part à la gloire des hommes apostoliques. — (*Vit. Fratr.*)

1404 — A Metz, le V. P. JEAN POLER, inquisiteur de la sainte foi, fameux docteur, prédicateur insigne, illustre en piété, ferme et constant pour la cause de Dieu ; et aussi puissant en œuvres et en paroles, il mérita la couronne de gloire l'an 1404. — (*Ms. de Metz.*)

1439 — A Périgueux mourut le V. P. PIERRE DE DURFORT, de la noble et ancienne maison de Duras en Agénois, recommandable par sa rare piété et sa grande érudition. Le Pape Eugène IV le fit évêque de Périgueux ; mais à peine commençait-il à jeter les premiers rayons de sa lumière, que cet astre s'éteignit sur terre, pour aller luire éternellement au ciel, l'an 1439. Le

V. Père fut enterré dans le chœur de la cathédrale, et on plaça cette épitaphe sur sa tombe :

Præsul erat Petrus, jacet hic in pulvere pulvis :

Sit cælum requies, sit tibi vita Deus.

Obiit x. Aprilis.

1525 — En la province de Sicile, mémoire des V. P. MICHEL COLUMNA et THOMAS HIPPORY, prédicateurs apostoliques, qui par leur zèle et leur ferveur parcourant les principales villes de ce royaume, firent de grands fruits en la conversion des âmes. — (Lopez.)

1568 — A Goa, ville capitale des Indes orientales, le V. P. ANTOINE PEGADO, l'un des premiers hommes apostoliques, qui du Portugal passèrent aux Indes, pour y prêcher et établir la foi de JÉSUS-CHRIST. Second Vicaire général de cette célèbre Congrégation qui a fleuri dans les Indes, il la gouverna très dignement en supérieur rempli de sagesse, de science, et de zèle. De nouveau choisi pour cet office après les quatre ans du vicariat de son successeur, comme il commençait à mettre fortement la main à l'œuvre, il fut appelé au bout de deux mois par le Père de famille, pour recevoir la récompense de ses travaux, l'an 1568. — (Sousa.)

1575 — A Sulmone, ville du royaume de Naples, le V. Père VINCENT DONZELLI, oncle du P. Hippolyte-Marie Beccaria, Général de l'Ordre, et cousin germain du très pieux et illustre Fr. Joseph Donzelli, archevêque de Sorrente. Natif de Montréal dans le Piémont, comme son oncle, il eut le bonheur d'avoir pour maître en ses études de philosophie et de théologie le B. Pie V, et d'être le témoin de ses belles vertus. Il s'en montra un imitateur fidèle, mérita entièrement son affection, et devint son compagnon en la charge de commissaire du Saint Office.

Lorsque le B. Pie V fut pape, comme il le jugeait très capable de bien servir l'Eglise, il le fit évêque de Sulmone ; et pour une plus grande marque de sa bonté, et de l'estime qu'il faisait de ses belles qualités et de ses vertus, il voulut le revêtir lui-même du caractère de l'Episcopat.

Dès qu'il fut sacré, le V. Père s'en alla prendre possession de son Eglise, et fit d'abord paraître la vigilance et la sollicitude d'un bon pasteur. Il se comportait avec un grand amour envers tous, et faisait des aumônes magnifiques aux pauvres, aux hôpitaux et aux autres lieux de piété, et singulièrement aux personnes que la honte empêchait de découvrir leur indigence. Il distribuait si bien les revenus de son évêché, que bien qu'il eût grand soin de secourir les pauvres, il ne laissait pas de faire au palais épiscopal des réparations considérables.

Entre les abus qu'il y avait en son Eglise, et qu'il entreprit de bannir, malgré l'opiniâtre opposition des principaux de la ville, était un tournoi, qui se faisait tous les ans, le jour de l'Annonciation de la Vierge, même quand cette fête tombait la semaine sainte. Le pieux Prélat voulut absolument faire cesser ce désordre ; et quoique avec bien de la peine, il en vint néanmoins heureusement à bout, étant puissamment soutenu en son dessein par le cardinal Vincent Justiniani, autrefois Général de l'Ordre.

Ce digne évêque vécut jusqu'à l'année 1575, veillant toujours sur son troupeau avec beaucoup de sollicitude ; et la mort venant le retirer de cet exil, la même année, 9 avril, il s'y disposa si dévotement et avec une humilité si profonde, que désirant mourir en pénitent, il se fit lever de son lit et coucher à terre, et dans cette humble posture il rendit l'âme à son Créateur. — (Pio.)

1586 — En la même ville de Goa, mourut le V. P. ANTOINE DE SAINTE-MARIE, pareillement Vicaire général de la même Congrégation. Il était âgé de 70 ans, lorsqu'il fut nommé pour cet office, et avait passé plusieurs années soit dans l'enseignement de la théologie, soit dans le gouvernement des couvents.

Etant tombé grièvement malade six mois avant d'achever le temps de son vicariat, il assura fortement qu'il ne mourrait qu'après l'arrivée de celui qui devait lui succéder. Quoique son grand âge et sa maladie semblassent persuader le contraire, néanmoins la prédiction s'accomplit entièrement. Le nouveau vicaire général vint à Goa avant la mort du P. Antoine. Mais aussitôt, comme si le vénérable religieux n'eût attendu autre chose, il sollicita les derniers Sacrements, qui lui furent administrés par le même vicaire. Ainsi, plein de consolation et de confiance, il acheva en même temps sa charge et sa vie l'an 1586. — (Sousa.)

16.. — En Portugal, le V. Père MAURICE DE LA CROIX, personnage d'une rare composition et modestie extérieure, laquelle représentant parfaitement le règlement intérieur de son cœur et son occupation continuelle en Dieu, donnait un édifiant exemple. A peine levait-il les yeux pour se conduire. Très circonspect en ses paroles, il parlait fort peu, et toujours de choses nécessaires. Plusieurs fois maître des Novices, Prieur, et enfin Provincial, il se montra toujours semblable à lui-même. Il faisait ses plus chères délices de suivre les exercices de la communauté, et surtout d'assister à l'Office, n'y manquant jamais de jour ni de nuit.

Il aimait beaucoup la sainte pauvreté, et s'étant soigneusement étudié au mépris et à l'abnégation de soi-même, il posséda toujours une profonde paix et une admirable égalité d'esprit, qui lui méritèrent le repos éternel. — (*Act. Cap.* 1656.)

15. — Au monastère de Notre-Dame-de-Grâce à Séville, la V. M. MARIE DE SAINTE CHRISTINE. La conversion miraculeuse de cette Sœur, sa vocation à l'état religieux et la persévérance dans la pratique de toutes les vertus, nous la rendent singulièrement vénérable. Elle suivit le train du monde en ses premières années, n'ayant en l'esprit que la vanité et les divertissements, et mettant tout son soin à se bien parer et à se faire estimer. Néanmoins elle était dévote à la Très Sainte Vierge, lui disant souvent le Rosaire, et la priant de la conduire et mettre en l'état dans lequel elle pourrait mieux la servir.

Un jour qu'elle était prosternée devant l'image de Notre-Dame du Rosaire à Séville, l'image lui parla et lui dit de se faire religieuse au monastère de Sainte-Marie de Grâce. Quelque engagement qu'elle eût dans le monde, ce commandement ne la troubla point; au contraire, consolée de voir que la Sainte-Vierge daignait la choisir pour sa servante, elle obéit au plus tôt, et prit l'habit dans ce monastère avec un sentiment admirable de piété, qui lui fit répandre beaucoup de larmes.

Cette première expérience des bontés de la Très Sainte Vierge redoublant sa confiance, elle avait recours à sa miséricorde en toutes ses nécessités. Cette dévotion lui attira le comble des bénédictions du Seigneur, et la rendit parfaite en toutes les vertus religieuses. Sa charité, sa compassion envers le prochain était si tendre et si vive, qu'elle aurait volontiers enduré toutes les peines du purgatoire, pour lui épargner quelque souffrance. Humble et désireuse d'être méprisée, elle était toute triste les jours qu'elle avait passés sans recevoir quelque mortification ou quelque mépris.

Entre tous les points des Constitutions, elle s'attacha particulièrement à la pratique du silence, ne parlant jamais que par signes, hors le cas d'une absolue nécessité. Autant par esprit de pénitence et de mortification, que de charité, elle ne mangeait presque rien que du pain, et encore très peu, pour avoir de quoi secourir plus libéralement les pauvres. Favorisée d'un don singulier d'oraison et de larmes, elle passait les nuits et les jours entiers en ce saint exercice. On croit que ses grandes austérités abrégèrent ses jours; elle mourut à l'âge de 30 ans: mais heureuse est la vie, laquelle, quoique courte, est agréable à Dieu, et qui en peu d'années mérite la couronne du ciel. — (Lopez.)

16. — En Portugal, au monastère de Montemor, mourut saintement la V. Sœur CATHERINE DES SAINTS. Elle excella en austérités, en mortifications, affligeant souvent son corps jusqu'au sang par de rudes disciplines. Elle paraissait être insensible en sa dernière maladie, et ne pensait qu'aux choses de son âme, qu'elle recommandait sans cesse à Notre-Seigneur par ces belles paroles: « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* » Elle le faisait avec d'autant plus d'empressement et de confiance,

qu'elle avait eu révélation du jour et de l'heure de son décès. — (*Act. Cap. 1670.*)

1624 — A Toul, en Lorraine, la dévote et très vertueuse Sœur JACQUELINE MORGUIN. Ce fut une de celles qui s'unirent les premières pour vivre en communauté sous la Règle des Sœurs du Tiers-Ordre, et donner commencement à ce saint et religieux monastère de la même Règle, qui réjouit de sa bonne odeur cette ville, et en fait l'un des plus beaux ornements. Elle avait toutes les vertus en un haut degré et le prouva en une infinité de rencontres et de difficultés, qu'il fallut surmonter, pour réussir heureusement dans cette pieuse entreprise. Oppositions et persécutions n'abattirent jamais son courage, et n'altérèrent jamais la paix de son cœur. Dans son zèle pour le salut des âmes, elle visitait jour et nuit les personnes qu'elle savait en mauvais état, et parfois avec une importunité si pieuse et si doucement pressante, qu'enfin elle les décidait à se confesser et à changer de vie. Comme sainte Catherine de Sienne, elle voyait si clairement le grand mal de la damnation éternelle d'une âme rachetée par le sang d'un Dieu, que très volontiers, elle eût souffert mille morts, pour en sauver une seule. Aussi, allait-elle sans rien craindre jusque dans les lieux infâmes, pour en retirer les personnes débauchées. Elle s'employait aussi avec grand soin au service des malades, mais avec une foi si vive et une charité si généreuse, que les maladies les plus contagieuses n'étaient pas capables de la rebuter. Elle faisait même humblement la quête pour les pauvres ; une fois, étant allée dans une maison, pour demander quelque aumône, on lâcha les chiens contre elle, de quoi sa compagne tout effrayée lui dit : « Il ne faut plus « revenir ici, ma Sœur. — Que dites-vous ? répondit l'humble et charitable « Sœur Jacqueline. C'est, au contraire, ici qu'il faut revenir ; il y fait meilleur « pour nous, puisque nous y trouvons de quoi souffrir pour Dieu. »

Elle avait l'obéissance en singulière estime, se portant avec tant d'ardeur et de pente à tout ce qu'on lui recommandait, qu'il semblait que c'était justement ce qu'elle voulait faire. Hors les occasions de parler pour la gloire de Dieu, elle gardait un silence continuel, se tenant toujours recueillie avec une grande modestie ; mais, ce qui est remarquable et peu pratiqué, elle ne parlait à ses confesseurs eux-mêmes, qu'avec beaucoup de retenue, par nécessité, et en peu de paroles. Sa charité pour le prochain alla si avant, que voyant une fille possédée du démon, elle voulut reposer près d'elle, pour lui tenir compagnie, et la consoler ; de quoi les démons furieux, la maltraitèrent cruellement. Un jour, ces esprits infernaux lui donnèrent tant de coups que la charitable et patiente fille en contracta une maladie mortelle, qui lui ouvrit les portes de l'éternité, l'an 1624. — (*Mém. de Toul.*)





XI AVRIL

*Le V. Père THOMAS STELLA,
fondateur de la Confrérie du Très Saint Sacrement,
évêque de Capo-d'Istria (*).*

(1566)

LE V. Père Thomas Stella, natif de Venise, fut l'un des plus illustres prélats de son siècle. Docte autant que vertueux, éloquent et pathétique en ses discours, il passait pour le premier prédicateur de l'Italie. Six ou sept ans de suite, il prêcha à Venise, tantôt à Saint-Marc, tantôt dans l'église de notre couvent des Saints-Jean-et-Paul, et toujours avec un merveilleux concours de peuple qu'il tenait suspendu à ses lèvres, docile à tous les entraînements de sa parole. Un jour qu'il prêchait sur l'aumône, il recommanda les pauvres d'une façon si touchante, mit dans son appel à la charité un tel accent de zèle, flétrit les faux calculs de l'égoïsme avec tant de vigueur, que traversant ensuite les rangs de son auditoire pour la quête, il recueillit plus de cinq mille ducats, sans compter les bagues, pendants d'oreilles, et autres bijoux que les personnes riches, prises au dépourvu, déposèrent entre ses mains.

Cette éloquence, qui tenait du prodige, exerçait son empire jusque

(*) Contareno : *De Episcopis ad Istrianas Ecclesias ex ordine Prædicatorum assumptis.*

sur les créatures dépourvues de raison. L'homme de Dieu prêchait à Gênes la station quadragésimale. Quantité d'hirondelles pénétraient dans l'église, et, par leur gazouillement importun, troublaient le prédicateur et l'assistance. Sans donner le moindre signe d'impatience, le V. P. Père Thomas souffre quelques instants le ramage de ces oiseaux, mais voyant qu'ils ne cessaient point leur babil disgracieux, il leur commande de s'éloigner sur le champ et de ne plus revenir pendant qu'il prêcherait. Les hirondelles obéissent sur l'heure ; d'un commun essor elles s'envolent, et on ne les revit plus jusqu'à la fin de la station.

Etant à Rome en 1539, le vénérable religieux remarqua, avec un vif serrement de cœur, que le très auguste Sacrement de nos autels était conservé dans plusieurs églises paroissiales sans aucune marque de respect, et qu'il était porté aux malades sans recevoir sur son passage les témoignages d'honneur qui lui sont dûs. Pour remédier à cette insuffisance du culte eucharistique, le P. Thomas fonda, dans notre église de la Minerve, la Confrérie du Très Saint Sacrement, dont les membres s'engageaient à pourvoir aux besoins des églises pauvres, soit pour le luminaire, soit pour les ornements. Ils devaient, quand le saint Viatique était porté aux malades, lui faire escorte, un cierge à la main ; pour avertir les confrères du passage de l'Hôte divin du Tabernacle, l'usage d'une sonnette fut établi. Les femmes et ceux qui se trouvaient empêchés d'accompagner le prêtre, étaient tenus de s'agenouiller pour dire cinq *Pater* et cinq *Ave*. Chaque troisième dimanche du mois, les membres de la Confrérie assistaient, dans l'église de la Minerve, à une grand'messe où, pendant l'élévation, ils tenaient des cierges allumés. Le vendredi après la Fête-Dieu, une magnifique procession autour de l'église de la Minerve réunissait tous les associés du Saint-Sacrement. Cette célèbre Confrérie, propagée avec zèle par nos Pères, bénie et encouragée par les Papes, a traversé les siècles. Elle fut approuvée, dès le 30 novembre 1539, par Paul III, qui la combla d'indulgences ; ces indulgences, le Pontife les étendit à toutes les confréries de même nature qui viendraient à s'établir dans le monde entier. Actuellement encore, toute confrérie du Très Saint Sacrement, canoniquement érigée, entre de plein droit, par ce seul fait, en participation des grâces accordées à l'archiconfrérie de la Minerve, qui reste la confrérie-mère.

Le même pape, Paul III, qui approuvait dès sa fondation la confrérie du Très Saint Sacrement, voulut élever son auteur à la dignité épiscopale.

Le 9 mars 1544, il le plaçait sur le siège de l'Eglise de Salpi, suffragante de celle de Trani. Cette même année, en qualité de commissaire apostolique, le nouvel évêque assistait au Chapitre provincial, tenu à Padoue. Les Pères du Chapitre rendirent hommage à son esprit de prudence et d'apaisement, et prescrivirent pour lui une messe dans tous les couvents de la Province. Cette sagesse, qui le faisait grandement apprécier des assemblées délibérantes, allait éclater bientôt sur un plus vaste théâtre.

Le Concile de Trente était réuni. Le V. P. Thomas alla prendre place parmi tant d'éminents princes de l'Eglise, qui l'éclairaient alors de leurs lumières. Il assista à la Session sixième, où furent traitées les matières délicates de la Justification; c'est lui qui porta la parole devant les Pères, à la vive satisfaction de tous. Le Concile ayant été transféré à Bologne, le V. Prélat, profitant de l'intervalle des sessions, traitait dans l'église de Saint-Dominique, devant un splendide auditoire, les questions les plus palpitantes du dogme catholique. Ce fut durant son séjour à Bologne, qu'il échangea l'évêché de Salpi contre celui de Lavello, 22 avril 1547. Mais il ne resta que très peu de temps à la tête de cette dernière Eglise. L'évêque de Capo-d'Istria, Vergero, après avoir répandu dans tout son diocèse le poison de l'hérésie luthérienne, venait par une apostasie retentissante de passer dans le camp des réformés. Le mal était grand. Pour réparer dans ce diocèse les ravages du loup ravisseur, Paul III jeta les yeux sur le V. P. Stella. A la nouvelle de cette nomination, les catholiques se réjouirent, et un célèbre controversiste de cette époque, Muzio, adressa, le 8 mars 1550, une lettre de félicitations, conçue en termes les plus flatteurs, au nouveau pasteur si bien armé pour défendre le troupeau attaqué et si capable de le nourrir des saines doctrines.

En effet, le vigilant gardien de la vérité catholique, par des instructions fréquentes sur les vérités de la foi, étouffa peu à peu les germes d'hérésie dans toute l'étendue de son diocèse, et le clergé, stimulé par les exemples du Pontife, se montra à la hauteur des circonstances. Pour mieux s'appliquer à guérir les plaies de son Eglise, le zélé prélat demanda et obtint de ne pas assister aux sessions du Concile, de nouveau réuni à Trente. Dix ans plus tard, 1561, à la reprise du même Concile, sur les ordres de Pie IV, l'intrépide athlète accourut, et on l'entendit revendiquer, avec une liberté tout apostolique, les droits de la vérité et ceux du Pontife romain. Faisant allusion aux intrigues de certains prélats français, il disait souvent : *Ab aquilone omne malum.*

Il eut le bonheur de voir clore ces grandes assises, et c'est en partie à son intervention qu'on doit l'exposé dogmatique qui précède et prépare les canons où est foudroyée l'erreur.

Après avoir souscrit aux derniers actes du saint Concile de Trente, l'évêque de Capo-d'Istria rentra dans son diocèse avec l'auréole des défenseurs de la foi. Tout entier à ses fonctions de pasteur et de père des âmes, il ne s'accordait aucun repos, lorsqu'il fut surpris par la mort à Spalatro, en 1566. Son humilité avait arrêté d'avance la main qui allait graver sur sa tombe de pompeux éloges. Pour toute épitaphe on inscrivit, d'après sa volonté, sur la pierre tumulaire, ces simples paroles :

HIC JACET UNUS PECCATOR.

TU QUI TRANSIS ORA PRO EO.

Ci-gît un pécheur. Vous qui passez, priez pour lui.

Auteur d'un traité sur la charité, le V. P. Stella était digne d'écrire les excellences d'une vertu qu'il savait si bien mettre en pratique, n'ayant rien plus à cœur que la gloire de Dieu et le salut du prochain.



*La B. JEANNE DE S. DOMINIQUE,
Professe du Monastère de S^{te} Catherine de Sienne, à Ferrare (*).*

(1511)

PARMI les religieuses qui ont embaumé des parfums de leur sainteté le monastère de S. Catherine de Sienne en la ville de Ferrare, notre B. Jeanne mérite un rang spécial. Dès les premiers commencements de sa vie religieuse, elle donna des marques non équivoques de son éminente perfection. Sa ferveur d'esprit, sa pénitence et son assiduité à l'oraison, la rendaient très recommandable entre toutes les autres Sœurs. Elle veillait sans prendre presque d'autre repos que

(*) Pio.

celui de la prière. Elle portait continuellement un rude cilice sur sa chair, qu'elle affligeait encore par de fréquentes disciplines, et par des chaînes de fer, dont elle se ceignait les reins.

Les démons lui firent toute sa vie une cruelle guerre ; mais elle s'y était tellement accoutumée, et avait conquis tant d'empire sur eux avec l'aide de la grâce que, les traitant avec mépris, elle les obligeait à se retirer pleins de confusion. Son amour pour Dieu était si brûlant, qu'elle désirait de tout son cœur souffrir le martyre, et donner son sang pour la cause de Jésus-Christ. Si la chose eût été possible, elle serait allée volontiers chez les Turcs et les autres infidèles.

Continuellement occupée de son néant, elle avait une très basse opinion d'elle-même, et s'estimait la plus indigne de toutes les créatures. Au contraire, elle professait grande estime pour le prochain ; et une fois qu'elle entendait quelques religieuses parler de Dieu avec goût et sentiment, elle en fut si confuse, que, se croyant bien éloignée de la perfection de ses Sœurs, et froide en l'amour de Dieu, elle se retira pleine de componction, et pleura pendant trois jours les misères de sa pauvre âme.

Une humilité si sincère et si intime plut à Dieu ; il voulut la récompenser par une grâce très particulière. Après ces trois jours de larmes, comme l'humble Mère faisait oraison, elle fut ravie en extase : il lui sembla qu'elle était conduite en Paradis, et qu'étant arrivée au premier chœur des anges, on lui changeait ses habits en d'autres d'une beauté ravissante, et plus éclatants que le soleil. On lui fit entendre que c'était la robe nuptiale indispensable pour être présentée devant l'Epoux céleste. Elle croyait l'attendre dans ce premier chœur, s'estimant trop heureuse d'y rester avec ces esprits angéliques, conformément à la prière qu'ils lui en faisaient. Mais son Ange gardien, qui la conduisait, lui dit de monter plus haut. Elle arriva au second chœur, celui des Archanges ; là, on la revêtit d'habits encore plus beaux que les premiers. Ces bienheureux Esprits la prièrent aussi de rester avec eux ; mais son Ange l'obligeant toujours à monter, elle traversa avec une joie indicible tous les chœurs des esprits célestes jusqu'à ce qu'arrivant devant le trône de la très sainte Trinité, elle s'y prosterna, et adora Dieu en esprit et en vérité. Divinement enseignée, elle reçut, au sujet de la perfection et de ses degrés, des avis qu'elle n'oublia jamais. Après cette leçon, on lui ôta les vêtements du ciel, et on lui rendit les siens. Ainsi finit l'extase ; son âme, qui se croyait au paradis, se retrouva sur la terre, mais toute embrasée du désir de la sainteté et des croix.

Ce désir s'accrut de telle sorte, qu'elle était toute triste le jour où elle n'avait pas souffert quelque peine. Elle soupirait incessamment après l'éternité ; et, dans l'espérance de ce bonheur, ce qui la consolait plus sensiblement en sa dernière maladie, c'était ces paroles : *Beatus quem elegisti et assumpsisti, inhabitabit in atriis tuis* : « Bienheureux, Seigneur, celui que vous avez choisi et pris pour vous, il habitera dans les parvis de votre gloire. » Elle disait aussi les suivantes avec un grand sentiment de joie : *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis* : « Vous avez rompu mes liens, je vous offrirai un sacrifice de louange. » Elle reçut très dévotement les Sacrements, puis tenant son crucifix à la main, pour s'animer au dernier combat, elle expira saintement, et alla jouir de Celui qu'elle avait si souvent entrevu dans ses visions sur cette terre d'exil.



LE MÊME JOUR

1250 — A Florence, au couvent de Santa-Maria-Novella, mémoire du V. Père OCTAVIEN, religieux noble selon la chair, mais d'une vertu éminente, de grande ferveur, beaucoup adonné à l'oraison, et prédicateur apostolique. Il fut attiré à l'Ordre, comme il le racontait lui-même, par un spectacle, qui nous est assez ordinaire, mais auquel nous ne faisons pas réflexion. Etudiant à Bologne, il assista à un convoi funèbre, et ayant pris garde que le corps qu'on tirait de la bière avait la tête pendante, et qu'on s'empressait de le mettre au plus tôt sous terre, comme une pourriture infecte, cette vue le toucha si vivement, que tout pénétré de la pensée de la mort, et ne songeant plus qu'aux moyens de parvenir à la vraie vie, il entra dans l'Ordre, et y finit saintement ses jours. — (*Vit. Fratr.*)

1250 — A Novare, ville d'Italie, mémoire d'un vénérable Religieux, dont il est fait mention au livre des Vies des Frères, lequel étant Maître-ès-arts au siècle, fit vœu d'entrer en l'Ordre, et même donna jour, pour en prendre l'habit ; mais ses écoliers l'en ayant détourné, et lui-même s'étant laissé gagner à la vanité, résolut de se retirer de la ville où il était, pour aller continuer son emploi en une autre, où, ne voyant pas si souvent des religieux de l'Ordre, il n'y eût aussi personne qui pût lui reprocher son inconstance et son infidélité. Mais Dieu, voulant l'éclairer intérieurement, le frappa de cécité le jour même où il devait prendre l'habit. Revenant à soi au bout de trois jours,

il reconnut sa faute et en ayant demandé pardon à Dieu, il recouvra la vue : et ainsi accomplissant son vœu, et s'acquittant fidèlement de ce qu'il avait promis, il se rendit illustre en toutes les vertus religieuses. — (*Vit. Fratr.*)

1252 — A Milan, le B. Père DOMINIQUE de Lombardie, lequel ayant eu le bonheur d'être compagnon de S. Pierre Martyr, lorsqu'il fut assassiné par deux hérétiques manichéens, fut aussi percé de quatre coups mortels en haine de la foi catholique. Après avoir languï quelques jours, il mérita d'avoir part à la même couronne que S. Pierre. Une sainte religieuse de l'Ordre l'aperçut aux côtés de la B. Vierge assise sur un trône magnifique ; il montait au ciel en compagnie du même saint inquisiteur. — (*Vit. Fratr.*)

126. — A Nice en Provence, les VV. Pères AYMERIC MAUMET et LEONARD, profès du couvent de Limoges. Envoyés par les supérieurs aux extrémités de la province de Provence, unie pour lors à celle de Toulouse, pour y exercer leur zèle et leur talent, ils travaillèrent dignement au bien de la religion, et couronnèrent leur belle vie par une heureuse mort dans le premier siècle de l'Ordre. — (Bern. Guid.)

1275 — A Brives, diocèse de Limoges, mourut le vertueux Frère ÉLIE MARTEL, convers, profès lui aussi du couvent de Limoges. Grandement charitable, compatissant envers les pauvres, leur faisant et procurant beaucoup d'aumônes, toujours occupé au travail, prompt et diligent, il fut aimé de Dieu et des hommes, et mourut chargé d'années et de mérites, environ l'an 1275. — (Bern. Guid.)

15.. — A Cordoue, au couvent de Saint-Paul, mourut le V. Père RODRIGUE CERVANTES, profès du même couvent, insigne en humilité et obéissance, et si grand observateur de la retraite et solitude du cloître, qu'en cinquante-huit ans de vie religieuse, il ne demanda jamais de sortir en ville. Dans le couvent même il gardait si étroitement le silence, qu'il ne parlait que pour des occasions pressantes, et avec le moins de paroles possible. Ce grand exemple fit qu'on lui continua longtemps la charge de Sous-Prieur dans son couvent ; et lorsque, selon la coutume de ce temps-là, on déposait les Sous-Prieurs de leurs offices dans les Chapitres provinciaux, on exceptait toujours le Fr. Rodrigue Cervantes, Sous-Prieur du couvent de Saint-Paul de Cordoue.

Après avoir ainsi passé saintement une assez longue vie, un jour qu'il avait dit la messe en fort bonne santé, il demanda au R. P. Prieur où il le ferait enterrer. Le Prieur, surpris de cette demande, et voulant néanmoins lui donner satisfaction, lui montra un endroit, et lui dit : « Voilà où je vous ferai enterrer, si vous mourez durant mon Priorat. » Le Père Rodrigue prenant un aspersoir, récita un répons de l'Office des morts, et jetant de l'eau bénite sur

cette sépulture, dit au P. Prieur qu'il mourrait dans quelques heures, et le pria de lui donner les derniers secours de la religion. Le Prieur, encore plus surpris qu'auparavant, et croyant néanmoins que le V. Père Sous-Prieur pouvait avoir quelque infirmité occulte, fit appeler le médecin, qui lui trouva le poulx fort bon, et ne reconnut en lui aucune marque de maladie. Le P. Rodrigue, bien sûr de ce qu'il avait avancé, persista toujours dans sa demande : de sorte que le Prieur croyant, ce qui était en effet, qu'il pouvait avoir eu révélation de sa mort, réunit la communauté pour les dernières prières. Il y répondit lui-même, et sans autre accident rendit l'âme à son Rédempteur, couché modestement sur son lit, et revêtu des habits de l'Ordre. — (Lopez).

1628 — A Oriola, ville de la Province d'Aragon, mourut le très illustre et très pieux prélat ANDRÉ DE BALAGUER. Il avait pris l'habit au couvent de Valence, où les exemples, et peut-être même la conduite de S. Louis Bertrand, et d'autres excellents religieux, qui vivaient à la même époque dans ce fameux séminaire de sainteté, l'excitant puissamment à leur imitation, il se rendit très célèbre en piété et en science. Il eut divers emplois dans l'Ordre, et son mérite éclatant au dehors, il fut fait premièrement évêque d'Albarazin, puis d'Oriola. Il ne se relâcha en rien des Règles de l'Ordre compatibles avec son état, sa vie n'étant que jeûnes, veilles et oraisons. La miséricorde envers les pauvres l'a rendu singulièrement recommandable, il leur donnait tout ce qu'il avait, jusqu'aux meubles de sa chambre. Il prédit le jour et l'heure de sa mort, qui arriva l'an 1628 : son éloge fut inséré dans les Actes du Chapitre de Rome, 1629.

1660 — A Bergues Saint-Vinoc, le V. Père RAYMOND COPPÉE, religieux simple, droit, et craignant Dieu, grand amateur de la pauvreté, chasteté, et obéissance religieuse. On ne trouva dans sa chambre après sa mort qu'une chaîne de fer, un cilice et son bréviaire. Il ne perdit jamais l'innocence baptismale, et ne blessa jamais de fait ni de parole la charité fraternelle. Et quoique son admirable simplicité lui attirât parfois le mépris et les moqueries du monde, il reconnaissait pourtant avec tant d'humilité et de candeur qu'il n'avait jamais reçu tort de qui que ce fût, qu'on pouvait lui attribuer en vérité ce bel éloge du Sauveur à Nathanaël : *Ecce vere Israëlita, in quo dolus non est* : Voici un véritable Israélite, en qui il n'y a point de malice.

138. — A Rome, mémoire de la V. Sœur ALESSIA SARACENI, disciple et compagne de sainte Catherine de Sienne. Elle vécut d'abord fort vertueusement dans le mariage ; mais Dieu l'ayant rendue libre de ce joug par la mort de son mari, elle se joignit à sainte Catherine de Sienne par un lien si étroit de charité, qu'ayant reçu comme elle l'habit du Tiers-Ordre, elle résolut de ne l'abandonner jamais, quelque part qu'elle allât. Elle fut

la fidèle dépositaire des dernières volontés de la Sainte. Comme elle approchait de sa fin, Catherine de Sienne confia ses filles à Sœur Alessia, de même qu'elle avait confié ses fils au B. Raymond de Capoue. Devenue supérieure de ses compagnes, Sœur Alessia en fut le modèle, et montra par sa conduite comme elle avait admirablement compris les solides enseignements sur la perfection, que, dans plusieurs de ses lettres, lui avait inculqués sainte Catherine. Après l'avoir accompagnée sur cette terre en ses plus pénibles voyages, elle la suivit au ciel, comblée de mérites, vers la fin du xiv^e siècle. Le B. Raymond de Capoue, dans sa légende, (III^e P. ch. 1), fait l'éloge de Sœur Alessia.

1453 — Au monastère royal de Poissy, mourut la V. Mère YOLANDE DE NORRY, femme illustre et pour sa naissance, et pour sa grande religion. Elle fut la onzième Prieure de cette maison célèbre, qu'elle gouverna pendant trente ans avec une vigilance admirable et des labeurs continuels. Dieu l'avait destinée, en un temps plein de troubles et de révolutions, à conserver la piété et l'observance régulière. Elle eut tout particulièrement à cœur que Dieu fût bien servi, et qu'on ne diminuât rien de la solennité du divin service. Elle reçut la récompense de sa charité et de son zèle l'an 1453. — (*Mém. de Poissy.*)

1665 — A Florence, au monastère de Saint-Pierre-Martyr, la V. Mère MARIE CATHERINE TEDALDI, laquelle, ayant commencé le chemin de la perfection avec une ardeur admirable, persévéra sans interruption dans les pratiques d'une mortification continuelle, affligeant rigoureusement son corps par des chaînes, cilices et autres instruments de pénitence, jusqu'à la 77^e année de son âge, où elle alla jouir du fruit de ses travaux, l'an 1665. — (*Act. Cap. 1670.*)

1677 — A Bordeaux, la vertueuse Sœur CATHERINE GUILLERMY, de la Congrégation des Sœurs de Sainte-Catherine de la même ville. Elle y vécut longtemps, donnant de singuliers exemples de piété et de charité. L'exercice de la présence de Dieu lui était familier. Outre ses pratiques ordinaires du Tiers-Ordre, elle se levait régulièrement à minuit pour faire oraison, et ne se recouchait qu'à trois heures. Dieu l'affligea d'un cancer qui lui rongea le visage et lui causait les plus vives douleurs. Elle les souffrait avec tant de patience et de résignation, qu'elle s'écriait au plus fort de son mal : » « Attachez, Seigneur, à la croix non seulement le visage, mais encore les pieds, les mains et tout le corps. » Elle rendit l'âme dans les actes de cette héroïque patience, en 1677. — (*Mém. de Bord.*)

16.. — A Toulouse, la V. Sœur ANNE DE LA BOUISCE, de la congrégation des Sœurs du Tiers-Ordre, illustre en plusieurs vertus, singu-

lièrement en amour de Dieu et en patience. Elle souffrit trois ans une très fâcheuse maladie avec autant de paix, de recueillement et de dévotion, que si elle eût été en bonne santé. Tel était son désir de voir Dieu, qu'elle ne pouvait s'empêcher de le faire paraître par des paroles toutes embrasées du feu sacré qui la consumait. Une des Sœurs allant la visiter un jour qu'elle était plus vivement pénétrée de cette flamme divine, Anne la prit par la main, et toute transportée : « Allons à Dieu, ma Sœur, s'écria-t-elle, allons à Dieu ! » Cet amour de Dieu, jamais oisif lorsqu'il est grand, la pressait d'agir au dehors ; elle l'exerçait admirablement dans le service des malades, dont elle lavait et pansait les plaies volontiers, joignant à cette charité extérieure des exhortations salutaires, pour les porter à se confesser, et des instructions sur les devoirs du christianisme. Elle s'employait aussi beaucoup à la conversion des femmes de mauvaise vie ; et quelque difficile que fût l'entreprise, elle ne s'en désistait point qu'elle n'eût mis ces personnes en voie de salut.

Refuge assuré de tous les malheureux, elle les recevait avec douceur, et compassion, et les assistait de ses biens, de ses prières et de ses conseils.

La fille d'une de ses amies souffrait d'une plaie à la tête, et les chirurgiens voulant la trépaner, on eut recours à notre Sœur, qui fit le signe de la croix sur la tête de la malade, et déclara que cela n'était rien. En effet, dès ce moment, l'enfant se trouva soulagée, et quatre ou cinq jours après, entièrement guérie. Une autre pauvre enfant n'osait se montrer, tant elle était défigurée par une sorte de lèpre affreuse qui lui couvrait le visage. Notre bonne Sœur pria pour elle et la guérit en un instant.

Tels sont les trop courts détails que le Père Jean de Sainte-Marie nous a laissés de cette servante de Dieu dans un écrit, trouvé parmi les mémoires, qu'une mort prématurée l'empêcha de mettre au jour. Il n'y marque pas l'année de son décès ; mais il est certain qu'elle vécut dans ce siècle, et au temps de la grande ferveur des Sœurs de la congrégation de Toulouse, l'un des plus saints ornements de cette pieuse ville. — (*Mém. de Toulouse.*)





XII AVRIL

LE V. P. BERNARD DE GOES

Dernier religieux du couvent de Ziriczée, Hollande ()*

(1550-1619)

FRÈRE Bernard de Goes fut le dernier religieux profès du couvent de Ziriczée, détruit par les Gueux durant les guerres de religion. Lui-même, sur les ordres de ses supérieurs, écrivit un abrégé des événements lamentables qui l'avaient arraché à son couvent, et un récit de tout ce qui lui était arrivé durant la persécution. Pour connaître sa vie, nous n'avons qu'à le laisser parler lui-même.

Après une courte notice sur son couvent, fondé en 1255 par celui d'Anvers, et où se trouvèrent réunis, aux jours de la prospérité, plus de soixante-dix religieux dont quelques-uns jetèrent sur l'Ordre et sur l'Eglise un vif éclat, Fr. Bernard arrive aux temps malheureux qui commencèrent avec son entrée en Religion.

« C'est en 1570, le jour de la fête de la chaire de saint Pierre, que je reçus l'habit; j'étais dans ma vingtième année. Au même jour, l'année suivante, je fis ma profession; ce devait être, hélas! la dernière. Le couvent ne possédait plus alors qu'une dizaine de religieux. Je fus envoyé pour mes études dans notre couvent de Bois-le-Duc, où je restai jusqu'en 1588. Dans cet intervalle que de ruines accumulées! La peste était venue aggraver tant de malheurs.

(*) Bernard de Jonghe, *Desol. Batavia Dominic.*

Notre couvent de Calcar, ravagé par le fléau, ne comptait presque plus de religieux. Je fus envoyé avec deux autres de mes Frères pour venir en aide aux survivants. Après trois ans de séjour dans cette maison, les supérieurs m'imposèrent la charge de Prieur au couvent de Nimègue. J'y arrivai le 24 octobre 1591. Le couvent n'était pas un des moins importants de la Hollande ; il avait produit quantité d'hommes illustres, et en dernier lieu, le P. Jean de Saint-Antoine, prédicateur plein de verve, très versé dans les langues grecque et hébraïque, ce qui lui avait permis de confondre les hérétiques dans un débat public et solennel.

« Nimègue ne tarda pas d'être repris par les Gueux. Force nous fut de quitter le monastère et de nous disperser. Je revins à Calcar, asile chéri, où je fus recueilli de nouveau et reçus mon affiliation.

« En 1596, sur les instances de nos Sœurs de Vyck qui se plaignaient de n'avoir pas vu depuis dix ans un seul Père de l'Ordre, le Prieur de Calcar, qui remplissait les fonctions de Vicaire Provincial, me désigna pour aller porter à ces pauvres délaissées les secours religieux. J'arrivai, déguisé en séculier, dans cette petite ville toute hérétique et dotée d'un consistoire, vrai nid de vipères. Un catholique me conduisit au monastère de nos Sœurs. L'accueil fut cordial, comme on le pense bien ; mais pour moi quel assujettissement ! Obligé de vivre dans un réduit de sept pieds de long sur autant de large, je ne pouvais sortir que le soir ou de très grand matin pour respirer et me promener. Chaque jour, je célébrais la messe dans le dortoir des religieuses. C'est encore là que le dimanche et les jours de fêtes, après les saints Mystères, je prêchais devant un auditoire composé de quelques catholiques, bourgeois ou paysans venus en secret. Malheur à nous si nous avions été découverts ! Les catholiques ainsi surpris auraient été condamnés à une forte amende, le couvent aurait été pillé, et moi je me serais vu livré à tous les opprobres de la populace. Aussi, était-ce avec les plus grandes précautions qu'on entraît et qu'on sortait du monastère.

« Toute la journée je demeurais seul occupé à lire ou à écrire. Parfois, énervé de rester toujours assis, j'essayais de faire quelques pas. Malheureusement je ne pouvais remuer sans être entendu des personnes qui se trouvaient dans l'appartement inférieur. C'étaient souvent des séculiers. Intrigués, ils demandaient qui marchait au-dessus d'eux. « Vous avez, disaient-ils, quelque prêtre ou quelque moine chez vous, car c'est le pas d'un homme ! » Effrayées, les

Sœurs esquivait la demande et quelques-unes venaient vite me dire de marcher plus doucement. J'avoue qu'elles n'étaient pas toujours bien reçues, car je leur répondais parfois que je ne pouvais rester perpétuellement assis et qu'elles devaient bien comprendre ma situation.

« D'ailleurs, ces saintes filles, bien loin d'attirer chez elles les personnes séculières, les redoutaient beaucoup, surtout les hérétiques. Aucune ne se permit jamais de violer la clôture, à l'exception de la cellière qui sortait pour les approvisionnements. Mais, hélas ! elles étaient obligées de subir la visite de tout venant, depuis que les hérétiques, en 1578, après avoir renversé le mur de clôture, avaient ouvert au public l'accès de la maison. « Vous vous teniez trop cachées, disaient en se moquant ces ennemis de la vie religieuse, « nous sommes bien aises de vous voir. » La plupart de ces vertueuses filles de Saint-Dominique n'avaient point voulu quitter l'habit de l'Ordre ; irrités de cette fidélité à tout un passé religieux, plus d'un hérétique venaient les assaillir de quolibets injurieux, se permettant de les tirer par le voile ou le scapulaire. Les victimes de ces indignes traitements supportaient tout en patience, heureuses d'acheter à ce prix le secret de ma présence. »

II — « La plupart de ces saintes religieuses étaient comme des fruits mûrs que Dieu s'apprêtait à cueillir. Pour les rappeler à lui, l'Epoux divin se servit du fléau de la peste qui ravageait alors ces contrées. En août 1604, une première Sœur tombe malade. Comme on ignorait la nature de son indisposition, toutes s'empressent à la servir. Bientôt le terrible mal est découvert. Pour affermir les courages, je leur montrai dans cette épreuve la visite du Seigneur Jésus. La première malade succombe le lendemain de la fête de St-Dominique. A peine était-elle ensevelie, qu'une autre Sœur est atteinte, puis une troisième et une quatrième. C'est en vain que nous employâmes tous les remèdes, et prîmes toutes les précautions. De la fête de saint Dominique au 14 septembre, onze religieuses moururent. Durant ces quarante jours je ne vivais plus, il me fallait sans cesse monter et descendre, aller d'un lit à l'autre, multiplier les encouragements et les exhortations. Atteint moi-même, j'avais les mains et le cou brûlés par le feu pestilentiel. Je pus néanmoins, à force d'énergie, me tenir debout.

« Parmi les Religieuses qui succombèrent, il y avait cinq converses.

L'une d'elles s'appelait Marie-Jeanne, c'était la cuisinière. Bien que chargée de son office et de la culture de deux jardins, elle ne manquait pas, chaque nuit, d'assister à Matines, ce qui ne l'empêchait pas de se lever dès quatre heures du matin. Toute courbée par les infirmités et le travail, elle ne demanda jamais soulagement, et durant sa maladie elle ne voulut point s'étendre sur sa couche, mais constamment assise elle ne cessa de dire son Rosaire jusqu'à son dernier souffle. Elle avait annoncé quelque temps auparavant que plusieurs allaient mourir, ce qu'elle avait présagé de certains coups de cloche et autres bruits insolites dans le couvent. Une autre converse, du nom d'Andréa, m'avait dit un jour : « Père, il ne faut pas nous quitter, car bientôt nous allons toutes partir pour l'autre monde ».

« Faut-il écrire ici les avertissements de même nature que je crus recevoir moi-même ? Deux ans avant cette terrible peste, j'eus un songe. Je vis durant mon sommeil s'ouvrir onze tombeaux à la suite l'un de l'autre. Le mien s'ouvrit, mais pour se refermer aussitôt. Comme je racontais ce rêve sinistre, on se prit à rire en disant : Un songe n'est qu'un songe. Toutefois, dès que la peste commença à sévir en ville, chaque religieuse, l'une après l'autre, venait me trouver pour me dire : « Père, à coup sûr, nous n'échapperons pas au fléau..., combien avez-vous aperçu de tombeaux ouverts ?.. » Je répondais à mon tour : « Un songe n'est qu'un songe. Demeurez en paix et ne pensez qu'à tenir prête la maison de votre âme, dans le cas où le Maître viendrait frapper à la porte. » Ce qu'il y a de certain, c'est que onze tombeaux s'ouvrirent, comme je l'avais vu dans mon rêve.

« Après cette terrible visite de la peste, le couvent resta désolé. Quatre religieuses seulement avaient échappé : parmi lesquelles la Prieure déjà septuagénaire et une autre sourde et aveugle. Pour mettre le comble à l'épreuve, le bruit de ma présence se répandit, et un jour le chef de la police, homme bienveillant, me fit avertir d'avoir à disparaître sans retard, parce qu'en vertu de ses fonctions il allait être obligé de faire une perquisition sévère et de me livrer aux magistrats. Quelle cruelle séparation pour moi et pour les pauvres religieuses ! Il fallut pourtant m'éloigner. Je revins en mars 1605 à mon couvent de Calcar, où le Prieur m'établit dans la charge de procureur. Au mois de juillet suivant, je fus élu Prieur. Mais, au bout de deux ans, je donnai ma démission. Redoutant dans ces pays une nouvelle invasion de calvinistes, à cause des visées

ambitieuses du duc de Brandebourg sur le pays de Clèves, et altéré de solitude et de vrai repos après tant de secousses et d'angoisses, je demandai à finir mes jours dans notre couvent de Gand, auquel je fus affilié en 1610. »

Ici se termine la relation de Fr. Bernard. Nous ne savons plus rien de lui, sinon qu'il termina pieusement sa carrière religieuse dans ce même couvent de Gand, en l'année 1619.

Quant au monastère de Vyck, qu'il avait laissé dans la plus extrême désolation, après la mort de la Prieure et de la sous-Prieure il fut dissous complètement; les deux religieuses survivantes se rendirent chez nos Sœurs de Ruremonde, où elles achevèrent de se sanctifier.



Le V. P. ANTONIN REGINALD,
célèbre défenseur de la doctrine de saint Thomas()*

(1605-1676)

LE P. Antonin Réginald Ravaille, naquit à Alby au commencement du XVII^e siècle. Les dispositions excellentes qu'il montrait pour l'étude décidèrent ses parents à le confier aux meilleurs maîtres. Ses progrès dans les lettres et la piété répondirent à toutes les espérances. Il n'avait que dix-huit ans lorsqu'il entra dans l'Ordre, en notre couvent d'Avignon. C'est entre les mains du Prieur, le vénérable Père Guillaume Courtet, plus tard martyr à Nangazaki, qu'il eut le bonheur de faire sa profession religieuse. Les avis et les exemples d'un tel supérieur produisirent dans l'âme du jeune religieux des impressions que le temps ne devait pas effacer. Plus tard, Frère Réginald prendra la plume pour retracer la vie et le martyre de celui qui avait reçu les promesses de son obéissance jusqu'à la mort.

Le nouveau profès se livra aux études de la philosophie et de la théologie, avec un succès qui lui valut d'enseigner bientôt lui-même

(*) Echard.

ces deux sciences dans les chaires publiques de notre couvent de Toulouse. Promu au grade de docteur, il attira à ses leçons une foule d'étudiants avides de sa doctrine toujours claire et profondément catholique. Ecoutons le témoignage rendu à son enseignement par le Père Dufour, Prieur de Toulouse, dans la lettre circulaire relative au décès du regretté Frère Réginald : « En lui, notre famille n'aimait pas seulement un fils dont elle était fière, elle saluait une lumière d'un éclat peu commun. Frère Réginald était magnifique et semblait se surpasser lui-même, quand il abordait les questions élevées et difficiles. Vous auriez vu alors tous les élèves suspendus aux lèvres de leur maître ; ce n'était plus seulement saint Augustin et saint Thomas qu'on entendait, mais les Conciles et les Pères réunis. Son génie s'était abreuvé à toutes les sources de la lumière, il s'était enrichi de tous les trésors de l'antiquité. Aussi, avec quelle abondance il répandait toutes ces richesses, en faisait part à ses écoliers attentifs, lesquels accouraient en si grand nombre qu'il fallut élargir le local consacré aux classes. »

Frère Réginald n'interrompait son cours de théologie, que pour aller soit à Paris, soit à Valence en Espagne, soit à Rome, venger, célébrer, mettre en pleine lumière la doctrine du Docteur angélique touchant les matières de la grâce. Il fut appelé à Rome par le Maître général qui s'attendait à de nouveaux débats sur la grâce efficace, et qui s'entourait de l'élite des théologiens de l'Ordre pour défendre devant le Pape Innocent X les thèses que soutient l'école thomiste. Le docte professeur, par ses paroles, par ses écrits, rendit, à cette occasion, de vrais services aux disciples de saint Thomas, leur apprenant à ne verser ni trop à droite, ni trop à gauche, sur des points que la discussion passionnée avait obscurcis. Aussi, en partant de la Ville éternelle, Frère Réginald reçut-il les encouragements du Souverain Pontife lui-même, qui lui recommanda de défendre toujours avec intrépidité les enseignements de saint Augustin et de saint Thomas.

Avant de rentrer en France, le V. Père fut établi par le Maître général Prieur provincial d'Occitanie. Il administra quatre ans cette province, et à la fin de sa charge, il se retira au monastère de Prouille où il était déjà venu quelques années auparavant se retremper pour la lutte en faveur de la vérité. C'est dans la paix de cette solitude qu'il mit la dernière main à quelques-uns de ses ouvrages.

Mais l'Université de Toulouse pouvait-elle oublier ce glorieux fils

de sa tendresse ? Elle le choisit pour les fonctions de professeur royal, et muni du diplôme signé par Louis XIV, Frère Réginald reprit, comme aux plus beaux jours de son enseignement, le cours de ses leçons qu'il continua jusqu'à sa mort. C'est le 12 avril 1676 que ce vaillant champion de la grâce en implorait une dernière fois le secours, et mourait paisiblement de la mort des justes. Aux lueurs de l'éternité, qui dissipent tant d'illusions et éclairent tant de vérités méconnues, Frère Réginald, en jetant un regard sur le passé, s'applaudit du bon combat qu'il avait soutenu jusqu'à la fin. Voici comment le Père Dufour raconte ses derniers moments, dans la lettre citée plus haut :

« Selon l'usage, on lui avait apporté la communion en viatique. En présence de l'hostie sainte qu'il allait recevoir, le moribond, au milieu du silence des religieux accourus pour recueillir pieusement ses dernières paroles, ouvre son âme et témoigne ainsi de ses sentiments :

« Oui, la doctrine de saint Augustin sur l'efficacité de la grâce
« divine est la doctrine de l'Eglise. Après tant d'années consacrées
« à l'étude de cette question, je peux dire en conscience, et du
« fond du cœur, mettant à part tout préjugé d'école, que je n'ai
« trouvé dans l'Ecriture, les Conciles, les Pères, les traditions de
« l'Eglise, rien de plus certain que le sentiment qui attribue l'effi-
« cacité de la grâce à la seule volonté divine et à la force de sa
« puissance. Ma suprême consolation, à l'heure présente, c'est
« d'avoir dépensé la plus grande portion de ma vie à la défense de
« cette vérité. J'espère que cette grâce dont j'ai, de toutes mes forces,
« revendiqué les droits et proclamé la toute-puissance dans la con-
« version du cœur humain, ne me fera pas défaut à ce moment
« décisif de ma vie. »

Heureux ceux qui peuvent, en face de la mort, parler avec cette assurance, et comme saint Paul se rendre le témoignage d'avoir toujours combattu fidèlement sous les étendards de la vérité !





*La Bienheureuse ADÉLAÏDE DE RHEINFELDEN,
du monastère d'Unterlinden, Colmar (*)*

(1 2 . .)

Nous ne possédons aucun détail sur l'enfance de cette bienheureuse Sœur, une des gloires les plus pures de l'angélique monastère d'Unterlinden. Son histoire commence pour nous au jour où elle rompit courageusement les liens du monde et du mariage, pour s'enrôler sous la bannière de saint Dominique.

Issue de noble lignée, Adélaïde, de suave mémoire, et son mari, le chevalier Rodophe de Rheinfelden, jouissaient en paix de leurs richesses et des honneurs dus à leur rang, lorsque Dieu, pour récompenser leur vertu, les pressa vivement de se consacrer à lui dans la vie religieuse. L'appel divin fut entendu de part et d'autre et la séparation décidée. Laissant aux soins d'une nourrice fidèle les deux enfants en bas-âge, dont le Seigneur avait béni son mariage, Rodolphe gagna un couvent de Frères-Prêcheurs, tandis qu'Adélaïde courait s'enfermer chez les Dominicaines d'Unterlinden.

Peu après, Rodolphe ayant perdu son fils, constitua une large dot à la jeune enfant qui lui restait, et la confia aux Sœurs d'Unterlinden. C'est là qu'elle grandit dans l'amour de Dieu sous le regard vigilant de sa mère, Sœur Adélaïde.

Depuis le jour de son entrée au monastère, celle-ci brillait entre toutes par sa prudence, sa discrétion et sa fidélité aux moindres observances. Irrésistiblement attirées au parfum de ses vertus, les Sœurs s'efforçaient à l'envi de suivre ses exemples. Semblable, disaient-elles, à une splendide colonne de sainteté, Adélaïde paraissait atteindre, du premier coup, le faite de la perfection.

Dieu permit qu'elle fût bientôt assaillie de très violentes tentations ; et vainement elle eut recours aux veilles, aux jeûnes, aux larmes,

(*) Catherine de Guebwiller, *De vitis prim. Sororum*. — De Bussière, *Les Mystiques d'Unterlinden*.

aux pénitences les plus austères pour en être délivrée ; Dieu semblait l'avoir abandonnée. Un jour, cependant, comme elle veillait seule dans le dortoir, le bon Maître lui apparaît, lié à la colonne, meurtri et ensanglanté, pieds et mains percés, et le côté ouvert par la lance comme à l'heure du crucifiement : de toutes les blessures s'échappe en abondance un sang frais et vermeil. Et Jésus la regarde, d'un regard doux comme celui d'une mère qui sèche les pleurs de son plus jeune enfant. A peine Sœur Adélaïde a-t-elle aperçu cet auguste visage, tout empreint d'une grâce ineffable, qu'elle recouvre le calme et la paix.

En ce temps-là, le vivre et le vêtement faisaient parfois défaut dans le monastère. Sœur Adélaïde se montrait très patiente, et joyeuse à l'excès dans les privations. En toute circonstance, elle remerciait Dieu avec effusion. Qui l'entendit jamais se plaindre ou de la nourriture, ou de la dureté de sa couche, ou du manque de soins ? Qui l'a vue ne point se contenter des mets apportés sur la table, ou demander quelque autre plat, lorsqu'elle ne pouvait toucher au repas de la communauté ? Et pourtant, au milieu du monde, ses habitudes avaient été bien différentes, et presque toujours, dans le monastère, elle fut débile et malade. « Dieu en est témoin, continue Catherine de « Guebwiller, nous n'avons pas entendu de sa bouche une seule « parole offensante ou inutile, aucun mot qui sentît la flatterie ou la « détraction. Elle-même dut avouer que jamais le plus léger men- « songe ne tomba de ses lèvres, et pour nous, ses compagnes de « chaque jour, douter de son affirmation paraîtrait un crime. »

Jusque dans les maladies les plus aiguës, point de violation du silence. S'apercevait-elle, après Complies, qu'il lui manquait quelque objet nécessaire, elle se gardait de le dire à la Sœur qui l'assistait, aimant mieux souffrir les plus fâcheux désagréments qu'enfreindre la loi du silence.

Sœur Adélaïde faisait ses délices des cérémonies de l'Eglise, et pendant la sainte Messe elle ne quittait jamais le chœur pour un simple malaise, fût-il même assez notable. La longueur des Offices ne lui causait aucun ennui. Son âme alors s'abîmait tellement dans la contemplation, que, revenue à elle-même, et sortant du chœur, elle regardait avec étonnement fleurs, gazon, arbres ou bâtiments du monastère ; on eût dit qu'elle les voyait pour la première fois.

Un jour, comme elle traversait le cloître, le ciel s'ouvrit au-dessus de sa tête, et elle aperçut une lumière dont la splendeur défiait toute

description : la langue humaine n'a pas de termes pour exprimer de telles clartés. Parfois, au travail commun, pendant qu'elle maniait le fuseau, le Seigneur imprégnait tout son être d'une grâce si suave, si pénétrante, si limpide, que cette céleste douceur, s'écoulant comme une liqueur du plus intime de son âme, lui semblait traverser tous ses membres et s'échapper de ses doigts en bouillonnant.

Il arrivait parfois à notre Sœur de participer d'une façon miraculeuse au sacrement d'Eucharistie. Ces communions lui apportaient d'admirables lumières et de rapides accroissements dans la vertu.

Un seul désir la tourmentait : plaire à Dieu toujours et en tout, s'unir à Lui sans cesse par toutes les affections de son cœur. Qualités du corps et plaisirs de la vie présente, elle les méprisait comme l'herbe flétrie qu'on foule négligemment aux pieds. Cette fidélité et son détachement absolu lui méritèrent les plus grandes faveurs. Soit le jour, soit la nuit, le Seigneur la ravissait très souvent, et Sœur Adélaïde pénétrait alors les mystères du ciel et les secrets de l'avenir.

II. — Pendant qu'elle priait, les Sœurs défuntes venaient maintes fois la trouver. Elle en voyait qui brillaient d'une clarté éblouissante et rayonnaient entre ciel et terre, comme des soleils. Mais, si, à ce moment, la cloche annonçait un exercice, elle laissait ses chères défuntes, et courait se joindre à la communauté.

A la mort de Fr. Rodolphe de Rheinfelden, comme elle ne cessait d'implorer la miséricorde divine pour le repos de son âme, elle le vit en esprit cruellement tourmenté par le feu du purgatoire. Après avoir repris ses sens, Sœur Adélaïde éprouva au fond de son cœur une vive compassion pour les souffrances du défunt. Celui-ci se rendit encore visible une seconde fois, et fixant sur son épouse un regard voilé d'une inénarrable tristesse, il lui demanda du secours. Adélaïde offrit aussitôt avec grande dévotion ses prières les plus instantes. A quelque temps de là, Rodolphe se montra de nouveau, mais cette fois transfiguré. Il se tenait près d'elle, enveloppé de lumière et de gloire, le visage épanoui par la jubilation. Après l'avoir remerciée, il répondit à ses questions. « Je suis heureux maintenant ; désormais « je pourrai bien employer mes jours. » Pour expliquer le sens de ces derniers mots, il ajouta : « Je jouis de la vision de Dieu, d'une « félicité parfaite, que ne trouble aucune vicissitude, et qui durera « éternellement. »

Conduite par un Ange, Sœur Adélaïde visita en esprit le purgatoire.

Il retentissait des clameurs et des gémissements que poussaient une multitude presque infinie de malheureux, parmi lesquels des religieux de différents Ordres. Pressés les uns contre les autres, ils ajoutaient par leur nombre à l'étendue de leur tourment. Selon les exigences de leurs fautes, ils enduraient des peines variées, mais toutes très aiguës ; et, à chaque instant, on voyait comme un flux et un reflux produit par le départ des âmes vers le ciel, et l'arrivée de nouvelles victimes. Sœur Adélaïde aperçut en ce lieu plusieurs de ses amies d'autrefois, terriblement éprouvées par la justice divine, qui inflige même à la faute la plus légère un châtiment redoutable. Pendant qu'elle compatissait à leurs souffrances, elle vit l'une de ces infortunées, tout embrasée par le feu, comme le fer dans la fournaise, s'élever du milieu des flammes, jeter un regard menaçant, et chercher à s'élancer sur elle. Mais un signe de croix la mit en fuite, et elle retomba dans les flammes. Grâce à son guide céleste, Adélaïde contempla beaucoup d'autres merveilles, qu'elle refusa depuis de raconter.

Elle eut, peu de moments après, une autre vision infiniment consolante. Elle entendit dans les airs un bruit semblable à celui que produirait le mouvement d'une grande armée, s'avancant au milieu d'un chant de triomphe. Ayant regardé à travers la fenêtre, elle aperçut, au milieu d'un immense foyer de lumière, une troupe nombreuse d'âmes délivrées du feu purificateur. Elles s'élevaient vers les régions célestes avec une jubilation impossible à décrire. Ces âmes bienheureuses, brillantes et belles, s'avançaient deux à deux dans un ordre admirable ; elles traversaient légèrement l'atmosphère, en chantant des cantiques d'actions de grâces d'une douceur infinie. Une quantité innombrable d'anges leur faisaient cortège et les comblaient d'honneurs. Adélaïde, lorsqu'elle rendit compte de cette vision à son directeur spirituel, ajouta que la parole humaine ne pouvait faire comprendre l'immensité de félicité et de gloire que le Seigneur accorde à ses élus.

Peu de jours après, vers l'aurore, Sœur Adélaïde s'assoupit légèrement et le Seigneur lui accorda une nouvelle faveur. Au milieu de l'ouvrage commun siégeait la très pieuse Mère de Dieu, Reine du ciel et souveraine des Anges, environnée d'une éblouissante clarté. Les Sœurs du monastère et une foule compacte de fidèles entouraient son trône ; et cette aimable Reine leur parlait avec bonté, les interrogeant sur leurs besoins, et leur prodiguant ses conseils.

Adélaïde de Rheinfelden regardait de loin cette scène ravissante, et n'osait avancer, quand, de sa main virginale, Marie lui fait signe. La Sœur s'approche, et lui demande humblement : « O très pieuse Dame, mes péchés sont-ils pardonnés? — Oui, mon Fils a remis « tes péchés, » répond la B. Vierge.

A ces mots, elle ne peut se contenir, et l'excès de sa joie la réveille. Pourtant, à la pensée qu'elle n'a rien demandé pour Sœur Sophie, sa fille, elle éprouve un amer regret, qui transforme en tristesse toute sa jubilation. Mais une âme peut-elle gémir sans que Marie vienne la consoler? La nuit suivante, à la même heure, la Reine des Anges se montre à Sœur Adélaïde et lui assure que les péchés de sa fille sont également pardonnés.

Une grâce inestimable, accordée rarement par Dieu, même aux plus parfaits, vint encore la réjouir. Une fois qu'elle attendait, tranquillement assise sur son lit, l'heure des Matines, il lui sembla que le regard de la divine miséricorde se reposait sur elle, consumant en son âme toutes les scories du péché, pour la purifier comme l'or dans la fournaise; et en effet les plus intimes profondeurs de son cœur, devinrent à ses yeux aussi transparentes que l'éther azuré. La douce expérience de ce phénomène intime ne dura qu'un moment. Le désir lui vint alors de connaître l'état glorieux de son âme ainsi purifiée, après la séparation d'avec le corps. Aussitôt, ravie en esprit, au milieu d'une lumière toute divine, son âme se contempla spirituellement, dégagée de toute forme matérielle. Elle planait au-dessus du corps qu'elle reconnaissait parfaitement pour le sien. Elle-même, inondée de clartés, enrichie de mérites, jouissait d'une gloire que nulle parole humaine ne saurait jamais décrire. Notre Sœur l'avoua plus tard en secret, durant ce ravissement elle sut qu'elle jouirait à perpétuité du degré de gloire montré à son esprit dans cet instant délicieux.

III. — Sœur Adélaïde s'efforça dès lors, avec plus d'énergie que jamais, de tenir ses sens en servitude, afin que rien ne pût ternir la pureté que Dieu lui avait miséricordieusement accordée. Etant au chœur, la veille du dimanche des Rameaux, elle entendit une voix qui résonnait très doucement dans la partie la plus intime de son cœur, et qui lui dit : « C'est moi qui suis ta fin. » Un peu après, la voix ajouta : « J'ai tourné vers moi toute ta vie et tes intentions, les « fixant en moi, et les rendant si conformes à ma volonté, qu'à ta

« mort, sans le moindre retard, tu me rejoindras, pour t'unir
« immédiatement et toujours à moi, qui suis ton terme pour
« l'éternité. » Après cette promesse solennelle de la Vérité infinie, il
est permis de croire que la Bienheureuse ne séjourna point dans le
Purgatoire, et fut admise sans aucun retard parmi les saints habitants
des cieux. Sa vie exemplaire autoriserait d'ailleurs à elle seule cette
pieuse croyance.

Pendant son priorat, Adélaïde de Rheinfelden resta quelque temps
troublée au sujet d'un certain Frère convers. En le corrigeant trop
mollement, elle craignait d'avoir exposé le salut éternel du Frère, et
le sien propre. S'adressant à Jésus avec instance, la veille de la fête
de Noël, elle le prie de réparer par sa miséricorde les funestes suites
de cette négligence. A l'instant son esprit est ravi en Dieu, qui lui
permet de contempler la Bonté infinie, et d'approcher ses lèvres de la
coupe, où les élus s'enivrent éternellement. Sœur Adélaïde voit
ensuite la divine humanité de notre Sauveur. Jésus, le plus beau des
enfants des hommes, lui est montré sous la forme d'un tout petit
enfant. Ses traits respirent la plus charmante amabilité, et tout son
corps brille d'une beauté incomparable. Dans l'élan de sa dévotion,
la Sœur ne peut se détacher de ce délicieux spectacle, ni détourner
de lui ses regards. En même temps, d'abondantes bénédictions
remplissent son âme. A la suite de cette vision, il lui resta au fond
du cœur la conviction inébranlable que le Frère convers un jour
serait sauvé, et que vraiment Jésus sur la terre avait les traits et la
beauté entrevus par elle en son extase.

Il arriva une fois que se répandant devant Dieu en ferventes
supplications, Sœur Adélaïde ressentit soudain une intime union de
son âme avec Lui. Le souvenir de cette grâce se grava si fortement
en sa mémoire, que, nombre d'années après, en racontant le fait à
quelques confidentes, elle ne pouvait contenir ses larmes.

Une Sœur, nommée Rinlinde, édifiait alors la communauté par ses
éminentes vertus. Au début de sa nouvelle vie, elle avait coutume
de demander souvent des prières à notre bienheureuse Sœur pour le
salut de sa famille et pour le sien. Le doux Seigneur Jésus exauça les
larmes d'Adélaïde, et lui révéla que Sœur Rinlinde, son mari et tous
ses enfants, seraient plus tard héritiers du royaume des cieux.

Grâce encore aux prières de notre Sœur, Eligente, sa nièce, obtint
d'entrer au monastère d'Unterlinden. La Bienheureuse avait autrefois
prédit cet événement. Sœur Eligente vécut saintement parmi ses

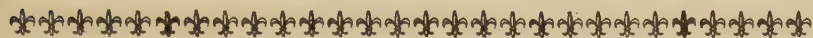
compagnes. Aux approches de la mort, comme elle reposait tranquille et les yeux fermés, un joyeux sourire illumina subitement son visage, et ses traits restèrent, plus d'une heure, calmes et sereins. Puis cette âme innocente s'échappa des liens du corps pour s'envoler au ciel.

Quant à Adélaïde, Jésus témoigna lui-même de sa sainteté. Il dit un jour à une religieuse du monastère ces remarquables paroles : « La profonde et vraie humilité de Sœur Adélaïde l'exalte sans cesse « en ma présence : sa patience ferme et constante multiplie de plus « en plus ses mérites ; sa charité parfaite envers Dieu l'affermir et « l'enracine dans la grâce, et jamais aucune adversité ne saura « l'ébranler. » Une seconde fois, le Seigneur prouva jusqu'à quel point Sœur Adélaïde lui était chère. Cette même religieuse la vit un jour pénétrée de lumière : elle aperçut son cœur, semblable à un très pur cristal, briller d'un éclat extraordinaire ; et elle entendit une voix qui disait : « Telle est ma bien-aimée, les taches du vice n'ont pu « ternir la pureté de son esprit. » Cette vision lui enleva subitement un vif sentiment d'aigreur, qu'elle éprouvait contre Adélaïde.

Une autre fois, tandis que l'angélique Sœur priait, on la vit entourée de rayons lumineux qui semblaient porter jusqu'au plus intime de son âme des consolations d'une incomparable suavité.

Comblée des faveurs célestes, ayant reçu du Sauveur l'assurance que tous ses péchés étaient effacés, oubliés, et qu'elle arriverait au ciel sans passer par le Purgatoire, Adélaïde se reprochait les plus légères fautes, comme autant de crimes et d'actes de révolte, commis par la plus vile des créatures contre le Roi des rois. Emportée un jour par son zèle, et le sentiment de ce qui est dû à la justice éternelle, elle entra en lutte contre Dieu même, et lui demanda avec une sainte hardiesse et un courage héroïque de ne point l'épargner, de punir rigoureusement ses iniquités sans lui faire grâce de rien. Jamais peut-être elle n'avait prié avec plus de ferveur et d'énergie. Les péchés de sa vie entière lui revenaient à la mémoire, aucune circonstance n'était oubliée ; humble et contrite, elle les présentait à Dieu l'un après l'autre, et le suppliait de venger sa gloire outragée et de la châtier comme elle le méritait. Mais Jésus, après avoir écouté longtemps les plaintes de la bienheureuse Sœur, prend à son tour la parole, et lui rappelant avec quelle facilité il pardonne à ceux qui l'aiment, il l'exhorte à ne plus craindre pour ses péchés, et lui enjoint de ne plus demander à en être punie.

Sœur Adélaïde de Rheinfelden, rassurée par Jésus, continua de pratiquer avec soin les vertus, jusqu'au jour où, mûre pour le ciel, elle alla près de Dieu jouir du fruit de ses efforts et des promesses de son céleste Epoux.



LE MÊME JOUR

12.. — A Bordeaux les Vénérables Pères ELIE DE VERNEUIL, PIERRE DE TULLE, PIERRE BOUCHER, et BERNARD DE COSSAC, tous quatre profès du couvent de Limoges. Le premier y mourut Sous-Prieur, laissant un singulier exemple de vigilance et d'exactitude pour l'observance régulière. Le second était un très bon Lecteur, mais qui s'étudiait encore mieux à faire qu'à dire : et les deux autres des prêtres fort dévots, qui, s'exerçant jour et nuit aux devoirs de leur vocation, finirent heureusement leur vie en divers temps, mais tous quatre dans le premier siècle de l'Ordre. — (Bern. Gui.)

128. — A Metz, mourut le V. Père BERNARD, natif de la même ville, noble de naissance, illustre en science, et très recommandable pour sa sainteté. Rempli de l'esprit de l'Ordre, il avait grand soin que les religieux s'acquittassent dignement des devoirs de leur vocation. Il pria beaucoup, étudiait sans cesse, et prêchait avec ferveur la parole de Dieu. Il rendit la bibliothèque de son couvent l'une des meilleures de la Province par le grand nombre de livres dont il l'enrichit. — (*Ms. de Metz.*)

13.. — A Madrid, en Espagne, mémoire d'un vénérable religieux, autrefois Provincial de Castille, homme de saintes mœurs, et singulièrement dévot à la Très Sainte Vierge. Cette confiance lui mérita la faveur remarquable de s'entendre adresser la parole par Marie, un jour qu'il était agenouillé devant une de ses images. Cette image miraculeuse fut ensuite donnée aux religieuses du monastère de Saint-Dominique-le-royal de la même ville, où elle est encore fort honorée sous le nom de Notre-Dame de la Solitude. Les Sœurs y vont faire leurs prières, et présenter leurs vœux dans leurs nécessités, tant particulières que communes, avec des succès prodigieux. — (Lopez.)

1572. — A Bordeaux, le V. Père PIERRE DE RIVES, profès de ce couvent. Etant Prieur en celui de Saint-Emilion, dans le même diocèse, à quatre lieues de cette ville, il fut pris par les hérétiques, qui le mirent en prison et le maltraitèrent de plusieurs manières pour lui faire changer de croyance, sans pouvoir le fléchir ni par promesses, ni par menaces. Quelques catholiques, touchés de compassion, offrirent de l'argent pour sa rançon. Ces perfides reçurent la somme ; mais, avant de rendre le Père à la liberté, ils lui donnèrent un poison, dont il ne put jamais se remettre. Il mourut enfin de langueur, en 1572, dans son couvent. — (*Mém. de Bordeaux.*)

15.. A Florence au couvent de Saint-Marc, le dévot Frère JULIEN DE BORGO SAN-SEPOLCRO. Noble et riche, il méprisa généreusement les biens du monde, pour embrasser l'humble état de Frère convers. Il passa sa vie en l'office de quêteur, demandant de porte en porte l'aumône pour la nourriture de ses Frères, mais avec une modestie et une édification, qui laissaient partout la bonne odeur de Jésus-Christ. — (Razzi.)

1577 — A Saint-Omer, ville de Flandre, le V. Père BALTHASAR TEXTOR, Docteur en théologie, régent en l'Université de Louvain, et inquisiteur très zélé contre les hérétiques. Il exerçait cette charge au temps où les calvinistes des Pays-Bas, se révoltant contre leur prince légitime, faisaient aussi tous leurs efforts pour ruiner la véritable Religion. Il s'opposa de toutes ses forces à leur entreprise, prêchant continuellement pendant treize ans contre leurs erreurs et leur révolte avec un zèle et une liberté apostolique. Un mardi de Pâques, comme il attaquait énergiquement l'hérésie impie sur une place publique, l'ambassadeur de la reine Elisabeth d'Angleterre témoigna son mécontentement et menaça le hardi prédicateur. Celui-ci, quelques jours après, se trouva atteint d'une fièvre, qui l'enleva promptement de ce monde, en 1577. On crut voir là un effet des menaces de l'ambassadeur, qui l'aurait fait empoisonner, pour se venger du champion de la vraie foi.

Le P. Balthasar jouissait d'un crédit singulier auprès de l'évêque de Saint-Omer ; il en usa pour lui persuader d'ouvrir en cette ville un collège de la Compagnie de Jésus. — (Réchac.)

165. — En l'île de Saint-Michel, le Père ANTOINE DE LA RÉSURRECTION, religieux Portugais, fort célèbre pour sa doctrine et pour l'intégrité de sa vie. Après avoir enseigné la théologie plusieurs années à l'Université de Coïmbre, il fut promu à l'évêché d'Angre aux Iles Açores. Dans cette charge, il excella singulièrement en charité et en compassion pour les malheureux, les secourant avec des entrailles de père dans toutes leurs nécessités. Ayant résolu d'aller visiter l'île de

Saint-Michel, dépendante de son Eglise, il ne put en être détourné, quelque assurance qu'on lui donnât du danger de mort auquel il s'exposait. Semblable au bon Pasteur, qui livre sa vie pour le salut de ses brebis, il se rendit en cette île, et comme on le lui avait annoncé, il n'y tarda pas à mourir, au grand regret de son peuple, qui l'honorait comme un saint. — (*Act. Cap.* 1656.)

1544 — Au monastère royal de Saint-Dominique de Ségovie, la V. Sœur ANTOINETTE XIMENEZ, vrai portrait d'obéissance, de mortification et d'observance régulière. Elle reçut beaucoup de grâces du ciel, que son humilité lui fit cacher; mais elle ne put aussi bien dissimuler les mauvais traitements qu'elle recevait des démons. Les Sœurs, lui voyant souvent le visage meurtri de coups, lui demandaient qui l'avait ainsi maltraitée; elle répondait par un doux sourire, faisant entendre par là qui ce pouvait être. Elle mourut d'une hydropisie, après un an de souffrances. La veille de sa mort, sur son désir de savoir ce que le médecin pensait de sa maladie, on lui dit qu'elle était en grand danger. Au comble de la joie, elle s'écria : « *Exultabunt Sancti in gloria, lætābuntur in cubilibus suis.* Les Saints seront comblés de joie dans leur gloire; et sur leurs lits, ils chanteront des cantiques d'allégresse. » La Sœur infirmière répéta les mêmes paroles; et la malade répondant *Amen* expira. C'était le 12 avril 1544. — (Lopez.)

1626 — A Lima, au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, la vertueuse et vénérable Mère LÉONOR DES ANGES, l'une des premières religieuses de cet auguste et célèbre sanctuaire, dont sainte Rose avait prédit la fondation et la sainteté, plusieurs années auparavant. Notre Léonor était une très pieuse dame, que le marquis de Guadalcazar, nommé vice-roi du Pérou, emmena avec lui, pour être la gouvernante de ses deux filles, Mariane et Briande. Le 12 février 1624, elle reçut le saint habit en compagnie de trente-deux autres personnes. L'année suivante, le 20 du même mois, elle fit profession, et courut si vite dans le chemin de la perfection que dans l'espace d'un an elle arriva au terme de l'immortalité bienheureuse, Dieu l'ayant choisie pour être les prémices de cet illustre monastère, et la première fleur de l'odeur de laquelle il voulait récréer son Paradis. Elle laissa, dans les deux ans qu'elle vécut en Religion, des exemples de toute sorte de vertus, et singulièrement d'obéissance. Aussi mourut-elle le jour de Pâques, le 12 avril de l'année 1626, lequel étant celui des victoires que Jésus-Christ notre Sauveur remporta sur la mort, pour s'y être soumis lui-même, relève infiniment l'éclat et le mérite de cette divine vertu. — (Melendez).

1649 — Au monastère royal de Poissy, la vertueuse Sœur MADELEINE

PICARD. Venue fort jeune en Religion, elle y vécut dans une si grande solitude et recueillement, que ce lui était un supplice d'aller au parloir, et il fallait user de contrainte pour la faire parler à ses parents. Jamais elle ne leur écrivait, tant elle était morte à ce qui regarde la chair et le sang. Détachée de tout, et dépendante de ses supérieures, elle n'aurait pas disposé d'une épingle sans leur permission. Elle était très silencieuse, ne parlant presque jamais. Etant une fois malade, elle eut un ravissement, dans lequel elle vit Notre-Seigneur, qui la reprit sévèrement de l'infraction à la règle du silence. A partir de ce jour, elle vécut presque sans parler. Pénétrée d'un admirable respect envers le très Saint-Sacrement, elle se tenait en sa présence avec tant de foi, qu'elle n'aurait pas dit une seule parole pour quoi que ce fût, et n'aurait même osé se courber.

Sœur Madeleine, par un grand esprit de pudeur, allait toujours le visage couvert et n'osait paraître d'une autre manière, même devant ses Sœurs. Son austérité était si grande, qu'à peine prenait-elle pour soutenir sa vie, mortifiant, au reste, son goût en tout ce qu'on lui donnait. Elle ne se traitait pas avec moins de rigueur dans les autres choses capables de flatter la sensualité. L'espérance des biens éternels élevait son cœur et ses pensées de telle sorte que ne tenant aucunement à la terre, elle ne craignait pas de la quitter ; mais elle parlait de la mort comme d'un passage agréable à l'éternité bienheureuse. Son abandon à Dieu parut étonnant dans sa dernière maladie ; parfaitement humble, pénétrée de contrition, et désireuse de satisfaire pour les fautes de sa vie, elle s'offrait à subir tous les tourments auxquels la divine justice voudrait la condamner, pourvu qu'il lui fût accordé de ne plus pécher. C'est dans ces saintes dispositions, qu'elle rendit paisiblement l'âme à Dieu et alla recevoir le salut promis aux humbles, le 12 avril 1649. — (*Mém. de Poissy.*)





XIII AVRIL

La B. MARGUERITE DE CITTA-DI-CASTELLO

Tertiaire de l'Ordre de Saint-Dominique ()*

(1287-1320)

L'ANTIQUE Tiferno, aujourd'hui Citta-di-Castello, sur les confins de la Toscane et de l'Ombrie, doit une grande partie de sa célébrité aux saints nombreux, qu'elle a enfantés pour le ciel. Mais la plus pure de ses illustrations est sans contredit la vierge insigne dont nous retraçons la vie, vierge admirable dont la grâce et les héroïques vertus excitent l'admiration de la postérité depuis plus de cinq siècles déjà. Cette courte biographie édifiera certainement ceux qui ne sont pas initiés aux gloires de l'Ordre de Saint-Dominique, et de Citta-di-Castello. Ils y verront que la B. Marguerite a donné les plus splendides et les plus prodigieux exemples de sainteté, offerts à l'admiration des fidèles, sur la fin du XIII^e siècle, et au commencement du XIV^e:

Marguerite naquit à Metola (1), dans les environs de Citta-di-Castello. Ses parents, Parisio et Emilia, étaient, tous deux, de noble

(*) Mugnani, *Sagro settenario sovra i principali effetti della nascita del Salvatore colla vita della Beata Margarita di Cita-di-Castello, religiosa domenicana, etc.* — Venise, 1761.

(1) La maison natale de Marguerite fut convertie, dans l'année 1692, en chapelle et dédiée à la Bienheureuse. En 1761, elle subsistait encore et Raymond Santinelli la fit réparer et agrandir à ses frais.

race; mais des malheurs publics les avaient réduits à un état voisin de la misère. Le baptême fut conféré à l'enfant dans l'église de Saint-Pierre *de Jeo*, parce que Sainte-Marie de Metola, la paroisse, ne possédait pas alors de baptistère.

L'entrée de Marguerite dans la vie ne fut pas accompagnée, comme celle de tant d'autres saints et saintes, de prodiges, de faits merveilleux. Hélas! les parents eurent la douleur de voir leur fille sous le coup du plus grand malheur qui puisse attrister une naissance, la cécité. L'enfant grandit, et son regard ne s'éclaira point pour contempler les auteurs de ses jours. Parvenue à l'âge de raison, la petite affligée ne permit pas néanmoins à son cœur la moindre plainte contre la Providence, ni à ses lèvres le plus léger murmure.

La grâce d'ailleurs avait doté son entendement de lumières surnaturelles. A sept ans, ses connaissances étaient vraiment merveilleuses. Elle connut dès lors, que sa cécité n'était pas le châtiment de fautes commises par elle ou ses parents, mais bien, comme l'explique saint Thomas, parlant de l'aveugle né de l'Evangile, un trait amoureux de la Providence, qui dispose tout en vue du profit spirituel de ses élus. Elle comprit que Dieu la privait du spectacle des choses extérieures pour attirer lui seul le regard de son âme; et loin de pleurer la perte de ses yeux elle était comme remplie de joie et de reconnaissance.

Les parents de Marguerite, au contraire, se montraient chaque jour plus inconsolables de l'infirmité de leur fille. Après avoir épuisé les secours de l'ordre naturel, ils résolurent de recourir aux moyens surnaturels pour obtenir la guérison tant désirée. A Citta-di-Castello, le B. Jacopo, de l'Ordre des Frères-Mineurs, opérait depuis quelque temps des miracles nombreux (1). Ce fut à lui que Parisio et Emilia conduisirent leur enfant. A genoux devant son tombeau dans l'église de Saint-François, ils le conjurèrent avec larmes de les exaucer. Hélas! par un secret dessein de Dieu, toutes leurs supplications restèrent infructueuses. Désappointés et n'espérant plus, leur cœur éprouva une défaillance coupable; ils laissèrent l'enfant qui leur

(1) Le B. Jacques, de l'Ordre des Frères-Mineurs, était sculpteur dans le monde, et simple Frère convers dans le cloître. Il mourut sur le déclin du xiii^e siècle, en telle opinion de sainteté, que dès ce moment la foule accourut à son tombeau. Des miracles sans nombre s'y opéraient. En 1620, son corps fut transféré dans un cercueil de bois doré, et placé sur l'autel de la chapelle des Vitelli, aux frais de l'illustre dame Camille Malvezzi Vitelli, mère du fameux marquis Schiaffino Vitelli. (Mugnani).

devenait à charge, se retirèrent sans bruit de l'église et s'éloignèrent. En vain, quand elle se releva après une longue oraison, Marguerite chercha-t-elle le bras de ses parents ; en vain appela-t-elle sa mère, elle ne sentit autour d'elle qu'un vide profond, qu'une solitude glaciale. Ainsi abandonnée dans la première fleur de ses années, sans guide, sans appui, et ne sachant où aller, la petite aveugle ne se troubla pas. Elle souffrit avec courage ce cruel délaissement, songeant au Sauveur Jésus, que la foi lui montrait abandonné de ses plus chers disciples et de son Père céleste lui-même sur le Calvaire. Se résignant à l'épreuve la plus terrible à un âge si tendre, elle choisit Jésus pour père, Marie pour mère, et crut fermement qu'en ce père et cette mère elle trouverait toujours une protection pour sa virginité, une tendresse attentive à tous ses besoins.

Elle ne s'était pas trompée. A la vue de cette enfant si malheureuse, les dames charitables de Citta-di-Castello rivalisèrent de compassion. Ce fut à qui la recevrait en sa maison, à qui la traiterait avec plus de bonté et de sollicitude. Marguerite habita donc successivement chez plusieurs d'entre elles, mais surtout chez Grigia, femme de Venturino, qui la soignait comme sa propre fille.

Fixée de cette façon à Citta-di-Castello, l'orpheline s'attacha de plus en plus à Jésus-Christ, et, par la sagesse précoce de son esprit comme par l'éclat de ses vertus, devint en peu de temps l'oracle de la contrée. Ayant entendu parler de cette fille de bénédiction, les religieuses du monastère de Sainte-Marguerite demandèrent à l'avoir au milieu d'elles. A peine entrée dans ce couvent bien éloigné alors de sa première ferveur, Marguerite apparut, en effet, un modèle des vertus religieuses, par l'entière abnégation de sa volonté propre et l'exacte observance de tout ce que la règle commandait. Elle donnait ainsi à son insu de graves leçons, dont l'amour-propre de certaines Sœurs relâchées fut froissé. Des sentiments défavorables, celles-ci passèrent aux injures et aux calomnies ; puis, ne pouvant souffrir davantage sous leurs yeux cette sainte fille, protestation vivante contre leur tiédeur, elles finirent par la chasser (1).

Un cœur plus généreux et plus vaillant aurait été vaincu peut-être par tant et de si sensibles affronts. L'invincible épouse de Jésus

(1) Plus tard, en 1612, sur les ruines mêmes de ce monastère fut bâti avec les aumônes des habitants de Tiferno, une magnifique église dédiée à la B. Marguerite.

crucifié se réjouit d'endurer, comme son Epoux, le mépris et les outrages. Loin de se plaindre, elle pria le Seigneur pour la réforme du monastère et montra toujours à toutes les religieuses affabilité et dévouement.

II. — Animée de ces sentiments charitables, elle rentra chez Grigia, qui l'accueillit de nouveau avec bonheur, sachant quel profit spirituel pouvaient lui procurer les conversations de la Bienheureuse. Dieu, de son côté, prouva par un prodige combien lui était agréable la charité tendre et compatissante de Grigia.

Un soir, Marguerite priait dans une chambre située à l'étage supérieur de la maison, quand un incendie se déclare au rez-de-chaussée, et envahit presque aussitôt tous les appartements. Le peuple accourt, s'empresse autour du foyer de l'incendie, mais en vain. Grigia se met à appeler Marguerite, lui crie de descendre vite, bien vite. A ces cris, la Bienheureuse sort de son oraison, comprend le danger et répond tranquillement : « Ne craignez rien, chère dame ; « prenez mon manteau, et jetez-le dans le feu. » Grigia prend le manteau, le jette, et sous les yeux de la foule stupéfaite, l'incendie s'apaise, puis s'éteint tout à fait. A partir de ce jour, l'heureuse Grigia ne permit plus à Marguerite d'accepter ailleurs l'hospitalité.

Mais elle s'affectionna encore plus à la servante de Dieu, quand celle-ci eut revêtu l'habit de saint Dominique. Logée à proximité de l'église des Frères-Prêcheurs, Marguerite avait l'habitude d'y aller chaque jour faire ses dévotions. Entrée la première, elle n'en sortait qu'après tout le monde. Souvent elle entendait exalter par les prédicateurs les vertus de saint Dominique et surtout son zèle pour le salut des âmes. Ce zèle la dévorait elle-même, elle consulta son directeur, et demanda ensuite le saint habit du Tiers-Ordre.

Une fois réunie par la profession aux filles du grand patriarche, et résolue de l'imiter constamment jusqu'à la mort, elle se regarda comme engagée strictement au service du Seigneur. L'expérience déjà lui avait appris que, seule, l'oraison est l'échelle des vertus, et que par elle l'âme se dégage de tout le créé, s'élève jusqu'à Dieu, converse avec Lui et se transforme en Lui. Marguerite s'adonnait fidèlement à ce saint exercice, et y buvait comme à longs traits des délices ineffables. Aussi y consacrait-elle plusieurs heures le jour, et une grande partie des nuits ; la moindre interruption, que réclamait le soin de cette vie matérielle, lui était une peine.

Ne pensons pas cependant qu'elle arriva sans luttes à ce haut degré de contemplation. Dieu la traita comme toutes ces âmes qu'il destine à servir ici bas de modèle aux autres, avant qu'elles aillent remplir dans le ciel, le rôle de médiatrices. Répugnances naturelles et sécheresses de l'esprit, suggestions diaboliques contre la pureté, Marguerite soutint sans faiblir tous les assauts, et demeura constante dans la recherche de l'Epoux, fidèle à frapper à la porte de son cœur. Elle n'imita pas les âmes pusillanimes, qui, la main à peine mise à la charrue, fléchissent devant la moindre résistance et tombent de découragement. A chaque nouvelle épreuve, elle se contentait de mettre sa volonté en complète harmonie avec celle de Dieu.

Comme récompense de sa soumission entière et désintéressée, la B. Marguerite fut élevée par la grâce jusqu'à cet état sublime où l'âme, intimement unie à Dieu, et ravie dans de fréquentes extases, admire sans presque discontinuer la divine Bonté et ses perfections infinies. La grâce inondant son intelligence des plus éblouissantes clartés, elle expliquait les mystères de notre foi avec une facilité et une lucidité qui frappaient d'étonnement les plus graves théologiens.

Sœur Marguerite savait de mémoire tout le Psautier. C'était, en dehors des Offices de la Croix et de la Sainte Vierge, sa prière habituelle. Elle développait les différents sens des psaumes, comme un autre Augustin ou un autre Thomas. Ainsi, cette pauvre aveugle de Citta-di-Castello enseignait la divine sagesse aux plus instruits eux-mêmes.

La grâce lui apprit encore les sciences humaines. Quand les enfants de Grigia rentraient de la classe, Marguerite remplissait parfois près d'eux le rôle de répétiteur, corrigeant les devoirs ou expliquant les leçons de grammaire. Autour d'elle, on s'étonnait de la voir, comme Jésus, parler sciemment de choses que jamais elle n'avait étudiées.

Après un court entretien, chacun la quittait convaincu que toutes ses connaissances lui venaient de Dieu pour le bien des âmes. Au milieu de la conversation, quand on parlait de choses spirituelles, Marguerite ne tardait pas à être ravie. Grigia, Dona Beatrice Cini et Sœur Venturella, religieuse de Saint-Dominique, l'ont affirmé : la vie de la Bienheureuse était comme une extase continuelle. Commencer l'oraison, c'était presque toujours pour elle entrer en extase. Son âme alors s'élançait d'un bond vers Dieu avec tant d'impétuosité, qu'on l'a vue rester, plusieurs heures, élevée d'une coudée au-dessus du sol, et sans aucun appui.

Ces divers phénomènes mystiques se manifestaient particulièrement, lorsque Marguerite considérait la miséricorde ineffable de Dieu le Père qui a donné son Fils pour le salut des hommes. Le chemin le plus sûr et le plus court vers la contemplation, n'est-ce pas de ne jamais perdre de vue la sainte Humanité de Jésus-Christ, et de méditer sur les fruits inestimables que sa naissance apporta au monde? Marguerite ne détachait pas son regard intérieur de Jésus-Enfant, et chaque jour elle goûtait plus intimement les suavités de ce mystère. Elle le portait même gravé par miracle au fond du cœur, comme on le vit après sa mort.

Sur ce mystère du Dieu Enfant, Marguerite était intarissable, et sa bouche parlait vraiment de l'abondance du cœur. Tous ceux qui l'approchaient participaient bientôt à sa dévotion pour le mystère de la naissance de Notre-Seigneur. Souvent elle s'écriait en soupirant : « Ah ! si vous saviez ce que j'ai dans le cœur ! »

III. — La charité dont elle brûlait la poussait à de très rudes pénitences. Elle porta sa vie entière un rude cilice qui lui couvrait tout le corps, et dès l'âge de sept ans, à l'insu de sa mère, elle pratiquait cette austérité. Trois fois chaque jour, comme saint Dominique, elle se frappait d'une chaîne de fer, et si cruellement, qu'après sa mort, on lui trouva les épaules sillonnées de plaies et meurtries jusqu'aux os. Outre les jeûnes prescrits par la règle du Tiers-Ordre, elle en observait trois par semaine au pain et à l'eau, gardait l'abstinence perpétuelle, couchait sur la terre nue et prenait à peine quelques heures de sommeil.

La B. Marguerite était dans le champ du Seigneur, l'Eglise, comme cette vigne opulente et bien taillée, dont parle le roi-prophète, vigne toujours couverte de fruits d'une saveur exquise. Pénétrée cependant d'une humilité étonnante, Marguerite se regardait comme une grande pécheresse, et chaque jour elle se confessait avec larmes des moindres imperfections. Des faveurs célestes on ne connaît que celles qui éclataient extérieurement, elle cachait toutes les autres avec un soin jaloux. Pourtant on a su que, depuis l'élévation jusqu'à la fin de la messe, elle vit souvent dans l'hostie consacrée la figure d'un tendre et beau petit enfant. La tradition rapporte aussi que chez Grigia, un crucifix lui parla à plusieurs reprises (1).

(1) En 1761, les pèlerins visitaient encore avec respect la maison de Grigia.

Il est avéré, en outre, qu'elle jouissait du don de prophétie. Au fils d'Offreduccio, menacé de prison pour un délit supposé, elle assura que les juges reconnaîtraient la calomnie, et ne lui feraient rien souffrir. A la fille de Maccetto, autre habitant de Citta-di-Castello, elle prédit qu'elle revêtirait plus tard, avec Isacchia sa mère, l'habit du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Dieu rendit même la Bienheureuse capable de distinguer une hostie consacrée de celle qui ne l'est pas. Un jour, un prêtre sacrilège portait sciemment à un infirme une hostie non consacrée. Marguerite, alors présente, s'en aperçoit ; elle reprend le prêtre de sa fraude criminelle, et l'amène à un sérieux repentir.

Attirés par le parfum de ses héroïques vertus, des personnages très recommandables se pressaient autour d'elle, heureux d'apprendre de sa bouche le chemin du ciel. Ses conseils éclairés exercèrent à cette époque de haines et de luttes armées une grande influence, et pacifièrent beaucoup de familles.

Parmi ses miracles, deux surtout méritent d'être signalés. Une pieuse Tertiaire, Sœur Venturella, souffrait d'une tumeur à l'œil, et se trouvait menacée de perdre complètement la vue. Elle consulta un médecin distingué, fils d'un certain Umberto. Celui-ci lui fournit un remède très cher, et demanda, outre le prix élevé du médicament, la somme d'un florin pour la consultation. Sœur Venturella, pas assez riche pour acheter le remède, avait quitté tristement le médecin. Mais voici que, poussée par une inspiration subite, elle se rend directement chez Grigia et conte son affliction à Marguerite. La Bienheureuse avait elle-même bien des motifs de demander secours et consolation, puisqu'elle était privée des deux yeux ; mais son cœur charitable s'émeut aussitôt de compassion pour le malheur d'autrui. Implorant avec foi l'aide du Seigneur, Marguerite se lève, touche du doigt l'œil malade, et lui rend entièrement sa netteté.

L'autre prodige ne fut pas moins remarquable. Un jour de saint Fortunat, la nièce de Dona Grigia, filleule de la B. Marguerite, allait mourir des suites d'une maladie, que les médecins avaient déclarée incurable. Quelques personnes de la famille veillaient près de l'enfant, et Marguerite avec elles. La nuit venue, la plupart s'endormirent ; deux seulement résistèrent au sommeil tout en paraissant y céder ; elles

L'image du Crucifix miraculeux, peinte sur la muraille, était entourée de nombreux *ex-voto*.

voulaient voir comment Marguerite passerait cette nuit. Feignant donc de dormir, elles observaient la Bienheureuse. Bientôt celle-ci se dirigea vers le pied du lit où gisait la pauvre mourante et se mit à prier ardemment pour obtenir la guérison. Quelques instants après, les deux parentes de Grigia virent entrer dans la chambre un charmant jeune homme. S'adressant à Marguerite, il lui dit : « Que veux-tu que nous fassions ? — « Je désire, répondit-elle, que vous et S. Fortunat, guérissiez cette enfant, ma filleule. » Un autre saint entra alors. Sur les instances de Marguerite, ils tracèrent le signe de la croix sur le front de la malade, et disparurent. Presque aussitôt celle-ci se leva sur son séant, et d'une voix joyeuse : « Remercions Dieu, dit-elle ; car par les mérites de ma chère marraine, Marguerite, je suis tout à fait guérie. » On la questionna avec empressement, et la Bienheureuse, toute confuse, fut contrainte de confirmer les dires de sa filleule entièrement guérie. Les deux témoins de l'apparition insistèrent même pour connaître les noms des célestes visiteurs. Elle leur répondit que c'étaient saint Jean l'Évangéliste et l'évêque saint Fortunat.

IV. — Après une vie remplie de saintes œuvres, Marguerite accueillit avec calme les annonces de sa mort prochaine. Une cruelle maladie vint l'assaillir. La dissolution de son corps et son départ pour l'autre vie ne lui causaient pas le moindre regret. Elle se conforma simplement, une fois de plus, au divin vouloir. Ayant appelé son confesseur, religieux de l'Ordre, elle lui rendit compte de sa conscience avec les sentiments de l'âme la plus droite et la plus délicate. Elle choisit sa sépulture dans l'église des Frères-Prêcheurs, parce que là surtout Dieu l'avait comblée de faveurs. Après avoir reçu le pain des forts et l'Extrême-Onction, dans le doux baiser du crucifix, entourée de religieux et de nombreux fidèles en larmes, S. Marguerite expira tranquillement, dans sa trente-troisième année, le 13 avril 1320. La sainte aveugle alla contempler au ciel Celui qui est la lumière éternelle, le soleil de la sainte Cité.

A peine cette mort fut-elle connue dans la ville et les environs qu'une foule innombrable accourut à l'église des Frères-Prêcheurs pour vénérer le saint corps. Il s'en exhalait de célestes parfums. On voulut selon l'usage l'enterrer dans le cloître du couvent, mais au moment où le peuple vit les restes de Marguerite sortir de l'église, il cria d'une voix unanime : « Pas dans le cloître ! pas dans le cloître !

« dans l'église ! C'est une sainte ! » et les cris ne cessèrent qu'une fois la précieuse dépouille rapportée dans le lieu saint.

Alors, comme pour sanctionner la voix du peuple, Dieu fit un éclatant miracle. Une enfant muette et bossue, aux membres noués et difformes, dont la vue seule provoquait les larmes de l'assistance, fut apportée par ses parents près du cadavre de Marguerite. Ceux-ci priaient avec foi, quand tout à coup la Bienheureuse étend le bras, et prend la main de l'enfant. A ce contact béni, celle-ci recouvre entièrement la santé, et tous éclatent en transports, lorsqu'elle s'écrie : « La B. Marguerite m'a guérie ! la B. Marguerite m'a guérie ! » Cette enfant prit plus tard l'habit de Tertiaire. Depuis ce jour, le bras de Marguerite est resté levé et rappelle à tous cette touchante guérison.

Le peuple, de plus en plus enthousiasmé, réclama l'embaumement, et les gouverneurs accordèrent l'autorisation. On y procéda aussitôt, et ce fut l'occasion de nouveaux prodiges. Lorsque les médecins voulurent ouvrir le corps de la Sainte, un tremblement extraordinaire ébranla les murs de l'église et du couvent. De plus, par un miracle non moins manifeste, la Bienheureuse croisa les mains pour protéger sa virginité contre des regards profanes. Le cœur et les autres viscères furent respectueusement déposés dans une ampoule de verre, et mis à part. On en recueillit une huile parfumée et très pure, avec laquelle bien des guérisons furent depuis opérées.

Peu de jours après la mort et les funérailles solennelles de Marguerite, les Frères se rappelèrent sa parole habituelle : « Oh ! si vous sachiez ce que j'ai dans le cœur ! » Soupçonnant quelque fait extraordinaire, ils obtinrent des autorités ecclésiastiques la permission de procéder à un examen médical. Devant témoins, et après les précautions prescrites, le cœur de la Bienheureuse fut extrait de l'ampoule de verre par le P. Nicolas des Saints. Aucune trace de corruption n'apparaissait ; une odeur très suave s'en exhalait au contraire. A la première incision, trois petites boules brillantes et polies s'en échappèrent, semblables à des perles précieuses travaillées par un artiste consommé.

Sur l'une de ces pierres, comme l'expliquent tous les historiens de la Bienheureuse, était gravée l'image d'une noble dame couronnée et vêtue avec majesté. Elle paraissait être la Mère de Dieu, si honorée par Marguerite, durant sa vie. La seconde représentait le saint Enfant Jésus, étendu dans une petite crèche. Deux animaux

semblaient le réchauffer de leur souffle. Enfin, la troisième portait d'un côté, un vénérable vieillard, dans lequel il était facile de reconnaître saint Joseph, et une Tertiaire dominicaine en adoration ; de l'autre côté, une colombe, symbole du Saint-Esprit.

V. — On conçoit difficilement quel enthousiasme saisit les habitants de Citta-di-Castello, à la nouvelle de tant de merveilles. Les petits globules, plongés dans l'eau que buvaient les malades, leur rendaient souvent la santé. Le culte de la B. Marguerite grandissait chaque jour. En 1399, la ville de Venise obtint une de ces pierres miraculeuses, et Flaminius atteste que de son temps encore, cette perle se conservait dans l'église de Saint-Dominique avec le manteau de sainte Catherine et d'autres insignes reliques (1).

De l'Ombrie, de la Toscane, du fond de la Lombardie, on venait prier devant le tombeau de la Bienheureuse. Dans les jours, qui suivirent la sépulture, il y eut jusqu'à 37 procès-verbaux de guérisons miraculeuses. Le cœur de Marguerite se conserva intact et odoriférant. Personne, ajoute Mugnani en 1761, personne ne peut regarder ce cœur sans éprouver une joie surnaturelle, à la pensée de la charité ardente qui le consumait, lorsqu'il battait dans la poitrine de la Sainte.

En 1558, 268 ans après le décès de la Bienheureuse, ses restes furent transférés dans une urne magnifique, en présence de toutes les autorités ecclésiastiques et civiles. Mais, lorsque le prêtre s'approcha pour encenser le corps, Mgr Giulio Daddei, référendaire apostolique, s'y opposa énergiquement : « Il n'est pas permis, disait-il, de rendre un tel honneur à une personne que l'Eglise n'a pas encore canonisée. » En vain, lui fit-on observer que l'Eglise, à la mort de chacun de ses enfants, encense ses dépouilles, qui ont été le temple du Saint-Esprit, et qu'à plus forte raison, on pouvait encenser le corps de cette Bienheureuse, si vénérée depuis plus de deux siècles ; il maintint son opposition. Or, la nuit suivante, une maladie subite le mit à deux doigts de la mort. Réfléchissant alors sur les faits de la veille, et, craignant d'avoir offensé Dieu et la Bienheureuse, il fit un vœu à Marguerite, et fut aussitôt guéri. Il composa ensuite une Vie de la Bienheureuse, s'employa pour

(1) Les deux autres pierres sont encore conservées à Citta-di-Castello, mais on n'y aperçoit plus aucune image, du moins à l'œil nu.

obtenir un Office en son honneur, posa dans la main de Marguerite le lis d'argent qu'on y voit encore, et à ses pieds un long poème, racontant sa propre guérison.

Peu à peu, des suppliques nombreuses arrivèrent jusqu'au Saint-Siège pour la béatification. Paul V les exauça. En plaçant la Bienheureuse sur les autels, il rappelait « l'intégrité de sa vie, la pureté de sa foi, l'universelle opinion de sainteté que durant trois siècles le peuple avait conçue d'elle, enfin, les miracles nombreux et certains opérés par Dieu de tout temps à son tombeau et à son invocation. »

En 1678, pendant le Chapitre provincial de la Province de Rome, de grandes fêtes furent célébrées. Le corps fut transporté à l'autel majeur de l'église des Frères-Prêcheurs, dédié à la Nativité de Notre-Seigneur. A cette date, 1^{er} mai 1678, on le trouva sans aucune trace de corruption, beau et parfumé. Le 29 octobre 1743, on ouvrit de nouveau le tombeau, le même miracle apparut à tous les yeux. Le corps était très bien conservé, dit l'inscription commémorative, les lèvres rosées, la main levée comme autrefois. En un mot, il fallait reconnaître le prodige, à moins de dire avec Jésus-Christ, parlant de la fille de Jaïre : cette jeune fille n'est pas morte, elle dort.

Vers 1840, on mettait de nouveau à la Sainte de magnifiques vêtements pendant des fêtes en son honneur, et en 1886, on solennisa en grande pompe le sixième centenaire de sa naissance.



Le V. P. VINCENT-MARIE DE LA VISITATION *de la Congrégation du Saint Sacrement (*)*

(1644-1673)

LE P. Vincent d'Ollon naquit en la ville de Carpentras, à quatre lieues d'Avignon, l'an 1644, le 5 avril, jour consacré à la mémoire de S. Vincent Ferrier, dont il devait un jour porter le nom. Il fut nommé Jean-François sur les fonts du baptême ; et à partir de ce

(*) *Vie du P. Antoine du S. Sacrement.*

moment on ne le vit jamais inquiet, mais toujours le visage calme, serein et riant : ce qui le rendait aimable à tout le monde.

Etant un peu plus avancé en âge, et commençant à s'expliquer, il entendit un jour dire à sa mère, femme d'une insigne piété, qu'on venait de béatifier François de Sales : « Maman, dit ce petit ange, « comment m'appellera-t-on si je suis saint, puisque je m'appelle « François, comme celui que l'on vient de béatifier ? — Dieu y « pourvoira, mon fils, répondit sa mère, ne vous en mettez pas en « peine. »

Agé de dix ans environ, il fut envoyé au collège, et parut au milieu de ses condisciples l'innocence même ; comme un autre S. Bernardin de Sienne, s'il entendait quelqu'un de ses compagnons prononcer quelque parole peu décente, il en rougissait, baissait les yeux ; à cette correction muette, il en ajoutait une autre de vive voix, et faisait rougir à leur tour les petits libertins qui avaient osé parler avec si peu de retenue.

Vers le même temps, il assemblait les enfants de son âge, auxquels, comme un autre S. Vincent Ferrier, il prêchait à sa façon, leur redisant ce qu'il avait entendu des prédicateurs dans les églises. Sa mère et sa sœur le surprirent un jour se roulant parmi les épines.

Le monde n'était pas digne d'un si saint enfant : de là vint qu'ayant achevé sa philosophie, en laquelle il avait eu des succès, aussi bien qu'en toutes ses autres classes, Jean-François prit la résolution de se faire religieux. M. D'Ollon, assez connu à Carpentras et dans tout le pays par ses rares mérites, ayant eu connaissance du dessein de son fils, qu'il aimait tendrement, ne voulut pas d'abord s'y opposer, de peur d'aller contre la volonté de Dieu. Il se contenta de lui représenter que s'il voulait se consacrer au service divin, il lui suffisait de se faire prêtre séculier, état, ajouta-t-il, où l'on peut aussi bien se sauver que dans la Religion. Le pieux jeune homme répondit ces deux mots : « *Aut Cæsar, aut nihil* : mon très cher père, ou tout au monde, ou « tout à Dieu. »

Comme la chair et le sang n'avaient point de part à sa vocation, il ne choisit pas la Province de Toulouse, ni la Congrégation des Anges, où il avait deux oncles, frères de son père, mais la Congrégation du V. Père Antoine. Il y prit l'habit le 26 février 1661, et fit profession un an après. On lui changea son nom de Jean-François en celui de Vincent-Marie, qui fut un présage des victoires qu'il rem-

porterait le reste de ses jours sur lui-même, et sur tout ce qui devait s'opposer à ses généreux desseins.

Le jeune religieux, pour ne pas reculer dans la voie ardue où il s'engageait, se lia par un vœu particulier, après sa profession; celui de ne sortir jamais de l'étroite observance qu'il avait embrassée. La faiblesse de sa complexion, extrêmement délicate, ne pouvant soutenir un genre de vie aussi austère que celui auquel il venait de s'astreindre, il tomba dans de grandes infirmités et des maladies presque continuelles; mais comme il avait plus de courage que de force physique, il souffrit tous ces maux non seulement avec patience, mais encore avec une satisfaction qui paraissait au dehors, en ses yeux, sur son visage et dans ses paroles.

Cependant, ses parents inquiets de son état de santé, et ne pouvant rien de mieux pour son soulagement, travaillèrent à le faire passer dans la Province de Toulouse, et au couvent d'Avignon où il avait un de ses oncles. Le R^{me} Père Général, à qui ils demandèrent une affiliation pour cette dernière maison, promit de la leur envoyer, si Frère Vincent y consentait; mais ils ne purent jamais gagner cela sur l'esprit de ce vertueux religieux; il leur protesta avec fermeté qu'il voulait mourir dans son observance et que, dût-il mourir au bout de trois jours, il ne la quitterait point.

Au reste, ses infirmités, qui lui servirent avantageusement pour avancer en vertu, ne l'empêchèrent nullement de faire de grands progrès dans les sciences et de devenir un excellent prédicateur. Dès ses débuts, dans les fonctions apostoliques, il s'acquit l'estime de toutes les personnes de piété et d'esprit, qui venaient l'écouter avec plaisir.

Tout en prêchant aux autres, il n'oubliait pas de s'admonester lui-même. Il avait inscrit dans sa cellule quantité de sentences où il avait marqué tout ce qu'il se proposait de faire et éviter chaque jour, les imperfections à combattre, et les vertus à pratiquer. On voit encore en tous les couvents où il a demeuré ces preuves de sa piété et de son application à bien faire.

Frère Vincent possédait toutes les vertus d'un parfait religieux: humilité, simplicité, douceur, affabilité inépuisable, tout le rendait aimable à chacun. La délicatesse de sa charité lui donnait tant d'appréhension de contrister ses Frères, qu'il ne veillait pas seulement avec attention sur toutes ses paroles, mais aussi sur toutes ses actions; au retour de la campagne, avant d'entrer dans le couvent

il ne manquait jamais de demander pardon à son compagnon, s'il croyait lui avoir donné quelque mauvais exemple. Très exact à toutes les observances régulières, il recevait les mortifications et les pénitences qu'on lui imposait, de si bonne grâce, que les supérieurs n'avaient nullement besoin de l'étudier, ou de prendre quelque précaution, quand ils voulaient le mortifier ou le reprendre. D'un esprit pétillant, d'un naturel fort enjoué, nonobstant son application à se tenir dans la modestie, mortification et retenue, que le Père Antoine exigeait des religieux, il lui échappait de temps en temps de petites saillies, qui lui attiraient de vertes réprimandes ; il les acceptait avec une joie toute simple.

Sa chasteté le rendait semblable à un lys parmi les épines ; car il la conserva entière au milieu de violentes tentations qu'il souffrit durant plusieurs années contre cette aimable vertu, tentations d'autant plus importunes, et en même temps plus dangereuses, qu'il était d'autre part travaillé d'une insomnie fâcheuse ; à peine dans un jour et une nuit pouvait-il dormir une demi-heure. Le Père Antoine, de qui nous avons appris ces choses, l'aimait fort tendrement, à cause de cette rare pureté : « Voilà bien des couronnes, disait-il à ce sujet : « avoir été combattu si longtemps et avec tant de violence, et avoir « toujours résisté généreusement ! » On a même cru que les miracles dont Dieu l'a honoré après sa mort étaient la récompense de cette chasteté admirable, conservée sans flétrissure.

Ses maladies continuelles ne lui permirent pas de suivre la pente de son esprit porté à la mortification ; mais elles ne purent l'empêcher de vivre de cette austérité, que le Père Antoine a introduite dans sa Congrégation. Aux mortifications habituelles, il ajoutait de temps en temps des jeûnes au pain et à l'eau : de sorte que lui, qui aurait dû être toujours traité en malade, n'usa de dispense que quand il fut réduit en cet état où n'en point user aurait été une insigne imprudence.

Mais que dire de son obéissance ? Il ne fallait pas de commandement à ce saint religieux. Un signe suffisait pour le faire voler à tout ce que ses supérieurs souhaitaient de lui ; en quoi il s'est montré si exact, que pour n'y pas manquer, il n'a pas craint de s'exposer à la mort : de sorte que nous pouvons en quelque manière l'appeler martyr de l'obéissance. Voici à quelle occasion il accomplit cet acte héroïque. Le Père Antoine lui ayant mandé d'aller prêcher le carême à un petit bourg du diocèse de Sisteron, le Père Vincent, alors au

couvent de Cadenet, s'excusa sur son oppression de poitrine. Mais le Père Antoine lui répondit de partir, assurant que l'obéissance lui donnerait des forces. Alors ce véritable religieux ayant satisfait à sa conscience, en représentant son infirmité à son supérieur, ne balança plus. Il fit un généreux sacrifice non seulement de sa volonté et de ses inclinations, mais aussi des lumières de son esprit et de sa propre vie, qu'il résolut de perdre plutôt que de manquer à l'obéissance.

Avant de sortir du couvent, il donna une marque authentique de son esprit de sainteté ; car, prenant congé des religieux, il leur dit adieu comme s'il eût dû ne plus les voir ; puis, s'adressant en particulier à deux d'entre eux, qui avaient une santé aussi débile que la sienne : « Je mourrai, dit-il, le premier ; et vous, parlant au plus ancien (le Père Raymond de S. Pierre, dont nous avons déjà fait mention au 4^e jour de ce mois), vous mourrez le second ; quant à vous, s'adressant à l'autre (un Frère clerc, nommé Thomas de S. André dont nous parlerons au 15^e jour d'août), vous mourrez le dernier. » Il sortit ainsi du couvent, et s'en allant au lieu de sa station, il commença le carême avec son zèle ordinaire. Mais les forces ne secondant pas son courage ni les ardeurs de sa charité, il tomba quelques semaines après en une grave maladie. Transporté au couvent du Thor, il souffrit son mal avec toute la patience qu'on pouvait attendre d'un homme aussi solidement vertueux.

Ne pouvant célébrer les divins mystères, il se traînait tous les jours à l'église, pour y communier, et comme il craignait d'être surpris par quelque accident subit, qui l'empêchât de recevoir les sacrements, toutes les fois qu'il communiait, c'était en viatique. Dieu voulant purifier cette belle âme, et donner le dernier fini à sa vertu, laissa tomber le malade dans l'état qu'il avait appréhendé toute sa vie. Il avait toujours été conduit par un esprit de crainte, et tremblait sans cesse à la pensée des jugements de Dieu. L'appréhension de perdre l'éternité bienheureuse lui perçait le cœur, ni plus ni moins que s'il eût été un pécheur abandonné. Il était si appliqué à se bien connaître, que continuellement il se reprenait ; et sa vie ne lui paraissant qu'un tissu d'ingratitude, d'infidélités, de négligences, de tiédeurs, et un abus perpétuel des grâces célestes, il ne craignait pas moins la colère de Dieu, que les matelots n'appréhendent les flots d'une mer irritée.

Quelques heures avant sa mort, cette crainte augmenta de telle sorte, qu'il en fut presque réduit au désespoir ; et quoique tous ceux

qui l'assistaient fissent tout leur possible pour l'exciter à la confiance, ils ne pouvaient tirer de lui que ces deux paroles : « Justice divine ! » Il leur avait dit d'abord que ce jour-là il devait être jugé par le juste Juge ; et ce qui causa une douleur plus sensible et une crainte plus vive à tous les religieux, c'est que dans cette grande appréhension des jugements de Dieu, et dans la vue de ses misères, il refusa le Viatique.

Cependant les forces du malade diminuaient toujours, et il courait à grands pas vers la mort. La crainte de le voir se damner, s'il mourait en cet état, causait aux Frères une espèce d'agonie. Mais Notre-Seigneur ne les laissa pas longtemps dans ces transes ; car quelques moments après, le visage du malade, que ce trouble avait couvert d'une sueur froide, commença à devenir serein ; le moribond témoigna plus de confiance en la bonté et miséricorde infinie de Dieu, et enfin fit connaître qu'il recevrait volontiers encore une fois son Créateur. Comme il n'était plus en état de pouvoir communier, on se contenta de lui présenter le crucifix, pour qu'il pût se cacher spirituellement dans les plaies du Sauveur, où l'on est toujours à couvert de la justice divine.

Il le regarda avec amour ; et ne pouvant plus parler distinctement, il disait ces deux syllabes : « Mère, Mère ! » Ce qui fit comprendre qu'il demandait une image de cette Très Sainte Vierge, à laquelle il avait été toute sa vie extrêmement dévôt, et dont il avait prêché les louanges avec beaucoup de zèle et de ferveur. On lui en présenta en effet une, qui le réjouit beaucoup ; c'est en lui souriant doucement qu'il s'endormit dans le Seigneur.

II. — Les Frères, que cette agonie avait troublés, furent pleinement rassurés le même jour, 13 avril 1673 ; car le corps ayant été exposé à l'église, une petite fille, nommée Marie Rabasse, qui avait depuis deux jours le bras disloqué ou rompu, fut à l'heure même, et en présence de tout le monde, parfaitement guérie ; elle s'approcha de la bière du défunt, et prit avec son bras rompu l'aspersoir, pour jeter de l'eau bénite sur le corps du Père. Cette guérison causa un si grand transport de joie à cette fille qu'elle ne pouvait se lasser de baiser le saint cadavre. Les assistants la ramenèrent en sa maison, où son père, voyant de ses yeux un miracle si manifeste, en fit dresser acte public pour la gloire de Dieu et celle de son serviteur le Père Vincent, et pour la consolation de toute sa famille. Seize témoins signèrent cette attestation.

Quelque temps après, une femme du Thor, Françoise Mereau, ayant invoqué le Père Vincent, fut entièrement délivrée d'une violente fièvre continue, qui l'avait tourmentée durant deux mois, en dépit de tous les remèdes.

Poncette Bonaude ayant perdu la vue d'un œil, la recouvra, après s'être recommandée aux prières du Père.

Un homme du même lieu, en proie à un mal étrange qui lui faisait porter la tête courbée sur la poitrine, sans possibilité de la relever, entendit parler des miracles dont Dieu honorait son Serviteur. Il alla prier sur sa sépulture; à peine avait-il fini sa prière qu'il se leva debout, haussa la tête, sentit son corps flexible, et, allègre et dispos, s'en retourna chez soi.

A Carpentras, Marguerite d'Andrée, mère du saint religieux, alitée par une inflammation des poumons, revint à la santé aussitôt qu'on lui eût appliqué une image du S. Nom de Jésus, qui avait été à l'usage de cet homme de Dieu. Une pareille image retira des portes de la mort une religieuse ursuline du monastère de Gap, en Dauphiné, qu'une hydropisie formée, un crachement de sang, et un asthme violent, avaient réduite à l'extrémité.

Le chapelet du Père guérit des fièvres et remit d'une extrême faiblesse un chirurgien de Cavaillon. Une religieuse bénédictine, ayant aussi porté au cou ce même chapelet pendant neuf jours, se trouva guérie de plusieurs grandes douleurs, qui lui faisaient souffrir une sorte de purgatoire. Un petit enfant de quatre ans, ayant la gorge si enflammée qu'il ne pouvait rien avaler, se vit en état de prendre sans peine la nourriture après qu'on lui eût mis le même chapelet du Père.

Alexandre Valette, âgé de neuf à dix ans, étant attaqué d'une fluxion de poitrine, d'une toux continuelle, d'une fièvre lente, qui l'avaient rendu semblable à un squelette, recouvra une santé parfaite après que ses parents l'eurent voué au tombeau du Père Vincent. Guérison d'autant plus admirable qu'elle fut plus prompte, et qu'on y avait employé inutilement tous les remèdes de la médecine.

Hector d'Anglesi, gentilhomme d'Avignon, et docteur ès-lois en la même ville, étant alité à cause de la goutte en une sienne maison de campagne, deux religieux du Père Antoine vinrent lui faire visite et l'entretenrent, entre autres saints discours, des miracles du Père Vincent. Il leur demanda s'il n'y aurait pas moyen d'avoir quelque chose lui ayant appartenu. Par bonheur, l'un d'eux avait deux petits Noms de Jésus, derrière lesquels était écrite l'oraison de S. Thomas,

de la main du Père Vincent. Le gentilhomme se les étant appliqués sur le genoux, que l'inflammation avait rendu énorme, se sentit aussitôt soulagé; son mal allant toujours en diminuant, il se leva à deux jours de là, quoique les autres fois ce mal le tînt au lit six et sept mois avec des douleurs continuelles. Un petit enfant de ce docteur, grandement travaillé des fièvres, en fut guéri parfaitement, après s'être fait appliquer les mêmes Noms, et avoir demandé la santé par les mérites du Père Vincent devant une image de la Sainte Vierge.

Terminons par une apparition du même Père Vincent au Frère Thomas de S. André, l'un des deux religieux auxquels il avait prédit sa mort. Ce dernier souffrait de très vives douleurs, qui éprouvèrent longtemps sa patience. Le Père Vincent, décédé depuis peu, lui apparut en songe entouré d'une grande gloire, et lui dit ces paroles : « Courage, Frère Thomas, soyez bien constant, car tout est « très bien récompensé dans le ciel » ce qui combla le malade d'une joie indicible, et le fortifia d'une manière toute nouvelle à souffrir les maux dont il était accablé.



LE MÊME JOUR

1264 — A Modène, le Père ALBERT BOSCHETTI, natif de la même ville, et d'une famille très illustre. Méprisant généreusement les grandeurs et les avantages du monde pour l'amour de Jésus-Christ, il prit l'habit de l'Ordre et fit de grands progrès en science et en sainteté. Devenu très célèbre, il fut évêque de Modène, élu et confirmé en cette dignité par Grégoire IX. Il gouverna longtemps son peuple en grande paix, prenant soin de le former et nourrir dans la piété et les bonnes mœurs par ses prédications et ses instructions salutaires. Il ne put néanmoins éviter entièrement les troubles que la faction des Guelfes et des Gibelins excitèrent dans l'Italie. La guerre civile s'étant allumée dans Modène, le saint prélat fit tout son possible pour l'éteindre; mais sans résultat. Le Pape dut même interdire la cité et l'évêque l'abandonna, pour attendre que le temps eût un peu guéri, ou du moins adouci cette plaie comme il le demandait au ciel. Rentré à Modène, il y reprit comme auparavant ses soins de bon pasteur, et y pacifia les esprits de telle sorte, qu'il reçut magnifiquement dans la ville et dans son palais le Pape

Innocent IV, à son retour en Italie. Le Pape, connaissant la sagesse de notre Prélat, le fit juge des différends soulevés entre l'archevêque de Ravenne, et le peuple de Rimini. L'évêque de Modène fit de grands biens à son Eglise, et introduisit en sa ville nos Pères, ceux de S. François et de S. Augustin, qu'il aima tous comme leur père commun. Il décéda très saintement, plein de bonnes œuvres, et laissant des regrets universels, l'an 1264. — (Fontana.)

1292 — A Rodez, le V. P. JEAN DUPUY, profès du couvent de Limoges. Il fut à Rodez, pour aider à la fondation de ce couvent, celui de Limoges ayant un grand nombre de très excellents sujets, qu'on envoyait en divers endroits et de la Province, et au delà, pour la dilatation de l'Ordre. Ce Père, orné de toutes les qualités qui peuvent rendre un religieux recommandable, était grand prédicateur, savant lecteur, et plein de piété, de zèle et de dévotion. Il employa très avantageusement ces talents et ces grâces pour la gloire de Dieu, le bien du prochain, et en particulier pour la sanctification du peuple de Rodez ; il mourut en cette ville le 13 avril 1292. — (Bern. Guid.)

1301 — A Toulouse le V. P. RAYMOND BARAGNE, natif de cette illustre ville, rempli de sagesse et d'esprit religieux. Il gouverna saintement plusieurs couvents de sa Province, et en fut nommé parfois Visiteur dans les Chapitres provinciaux, qui en ces temps heureux se tenaient régulièrement tous les ans. Comme il excellait en exactitude et vigilance pour l'observance, on l'occupait aussi volontiers en l'office de Sous-Prieur. Il l'exerçait en son couvent de Toulouse, lorsque prêchant le carême en quelque lieu du diocèse, une maladie grave l'y surprit, et l'enleva de ce monde la veille de Pâques, pour le rendre participant des joies de la résurrection, l'an 1301. — (B. Guid.)

1567 — Au couvent de Saint-Dominique de Sienne, mourut le V. Père ALEXIS FIGLIUCCI, en qui la noblesse de la race, la connaissance des belles-lettres, l'éminence de la doctrine, et les vertus religieuses, se trouvaient réunies dans un mélange parfait. Il assista au Concile de Trente, et y harangua avec l'applaudissement de tous les Pères. Il traduisit du latin en italien le catéchisme du même Concile par le commandement de S. Pie V. On lui doit quelques autres ouvrages, qui rendent sa mémoire recommandable. Le V. Père vécut avec tant d'édification, qu'il peut être compté parmi ces grands du royaume des cieux, qui accomplissent eux-mêmes ce qu'ils enseignent et veulent faire pratiquer aux autres. — (Pio.)

1580 — Aux Indes occidentales, mourut le dévot Frère ALBERT GARNICA, convers du couvent de Valladolid, frère d'un maître de comptes du même nom, très connu en Espagne. Il se rendit insigne en humilité, en

religion, en modestie et en mépris du monde. Son frère voulut l'obliger à recevoir les saints ordres ; mais trop humble pour rechercher l'élévation, et aimant cordialement la simplicité et l'abjection de son état, il résista généreusement aux sollicitations de son frère, et lui répondit qu'il faisait plus de cas de ses habits de Frère convers, et s'estimait plus honoré de la pauvreté religieuse, que lui de la faveur des princes de la terre. Comme il avait un grand jugement, qui le rendait propre à traiter les affaires, les supérieurs l'établirent procureur ou agent de sa Province en la chancellerie royale de Valladolid : emploi qui n'avait encore jamais été confié à un Frère convers. Mais chose plus remarquable, en s'acquittant dignement de cette charge, il ne s'émancipa jamais en quoi que ce fût, ni ne perdit un seul point de l'humilité et de la modestie religieuse, ni du respect qu'il devait à ses Frères. Toujours ami de la pauvreté, il se plaisait singulièrement à porter des habits vils et rapiécés. Plus tard, quittant l'emploi de procureur de sa Province en la Cour d'Espagne, pour passer en Amérique, il y servit l'Ordre très utilement. Son beau jugement et un rare don de sagesse, joints à beaucoup de défiance de soi-même et de confiance en Dieu, lui faisaient conduire à bonne fin tout ce qu'il entreprenait pour la gloire de Dieu, et pour le bien de l'Ordre. — (Lopez.)

1689 — A Moulins, en Bourbonnais, le très vertueux et très aimable Père CLAUDE JOSEPH FOURNET, licencié de la Faculté de Paris, dans laquelle il aurait reçu le grade de Docteur, si son humilité ne lui eût fait renoncer à cette distinction. La force et la douceur de la grâce ont paru si visiblement dans toute la conduite de sa vie, qu'on peut l'appeler un vase d'élection. N'ayant jamais eu ni le bonheur ni l'avantage de faire son noviciat dans des maisons régulières, le seul désir de plaire à Dieu et de s'acquitter des devoirs de sa profession l'a cependant rempli de tant de lumière et de courage, qu'il fut toute sa vie un modèle de régularité et soutint généreusement l'observance par ses conseils et par ses exemples. Lors même que les fonctions de l'école fournissent tant de prétextes d'user d'exemptions et de privilèges, ce digne religieux qui n'ignorait pas que la science des saints doit être la première, et qu'on ne doit jamais omettre les principaux devoirs de sa profession pour ce qui n'en est que l'accessoire, ce digne religieux, dis-je, ne se dispensa jamais de suivre l'Office choral soit le jour, soit la nuit.

Revêtu d'un cilice, il pratiquait une vie fort mortifiée. L'oraison et l'étude de l'Ecriture sainte se partageaient ses journées ; on lui doit un beau commentaire des Psaumes. La direction des âmes et le confessionnal prenaient aussi une partie de son temps, et c'est après avoir confessé jusqu'à onze heures de la nuit, la veille de Pâques, qu'il fut pris du mal qui l'emporta le mercredi suivant, 13 avril 1689. Il n'était âgé que de 43 ans. — (*Ex visu partim, partim ex epist. encycl.*)

1590 — Au monastère de Prouille, la très vertueuse Sœur DAUPHINE DE MAGRIN, laquelle s'illustra par plusieurs vertus, notamment, par sa patience, son humilité, son oraison, et sa dévotion envers notre Père saint Dominique. Animée d'une tendre compassion envers les âmes du Purgatoire, elle employait une grande partie du temps à prier pour leur soulagement, en s'adressant le plus souvent à la Mère de miséricorde, la Très Sainte Vierge, son refuge ordinaire en toutes ses nécessités. Le soir après le signe du silence, elle se retirait sans aucune crainte en la chapelle des Sœurs défuntes, pour y prier à leur intention avec plus de sentiment, de recueillement, et de repos. S'excitant ainsi par le souvenir de leur mort à se bien préparer à la sienne, elle en méprisa généreusement les assauts et les angoisses par une entière résignation et sainte confiance, l'an 1590. — (*Mém. de Prouille.*)

1648 — A Toul, au monastère du Tiers-Ordre, la vertueuse Sœur MARGUERITE DU SAINT-ESPRIT. Issue d'une honnête famille de Toul, avantagée de très belles qualités, elle respira dans ses premières années l'air du monde, sans néanmoins trop négliger la piété. A l'âge de vingt ans, alors qu'elle était le plus recherchée, une de ses parentes, religieuse dominicaine au monastère du Tiers-Ordre, lui donna à lire les vies de nos Saintes et Bienheureuses. Elle fut tellement touchée de celle de la Bienheureuse Jeanne infante de Portugal, que concevant un grand mépris du monde et un ardent désir de se donner à Dieu, elle fit vœu de chasteté perpétuelle, et pensant que ses parents ne consentiraient jamais à son dessein, elle entra, par une sainte surprise et sans dire mot à personne, dans le monastère du Tiers-Ordre. A cette nouvelle, ses parents firent un étrange vacarme, surtout son père, lequel en ressentit un si grand déplaisir qu'il menaça de se tuer, si elle ne revenait à la maison. Mais Marguerite persista généreusement dans sa résolution, et recommandant à Notre-Seigneur ses parents, elle prit l'habit de la Religion avec ferveur. Plusieurs filles, touchées de son exemple, abandonnèrent le monde, et embrassèrent la croix de Jésus-Christ dans la même maison.

Le progrès de Sœur Marguerite répondit à un si beau commencement. Elle montra durant son noviciat tant de candeur, de docilité et de simplicité religieuse, que la Mère Maîtresse disait tenir entre les mains son cœur et sa volonté. Tous les jours sans manquer, elle faisait un certain nombre d'actes de mortification qu'elle s'était prescrits. A voir seulement sa modestie si douce et si angélique, on était touché de dévotion. Douée d'une fort belle voix, cette chère Sœur l'employait, sans s'épargner, à chanter les louanges de Dieu : ce qui porta la Mère Prieure à lui donner l'office de sous-chante. Elle ne vécut en religion que peu de temps, mais elle remplit par sa grande ferveur plusieurs années. Dans sa dernière maladie, comme les Sœurs lui présentaient une très dévote image en relief de la sainte Vierge, elle dit avec une jubilation admirable qu'elle en voyait une incomparablement plus

belle, et qu'elle s'en allait en Paradis. Elle répéta plusieurs fois ces paroles, ajoutant qu'elle était fille de saint Dominique, et qu'il faisait bon mourir religieuse. Après avoir reçu cet avant-goût de l'éternité, elle entra dans la plénitude de ses joies, en 1648. Le spectacle d'une si sainte mort laissa les religieuses grandement confirmées dans l'estime de leur vocation, et animées à travailler de plus en plus à la perfection de leur couronne. (*Mem. de Toul.*)

1657 — A Dijon, au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, la V. Mère CATHERINE DE SAINT-DOMINIQUE, l'une des premières fondatrices de cette religieuse maison. Héritière de grandes richesses, orpheline de père et de mère, et placée sous la tutelle de ses autres parents, elle eut à vaincre de puissants obstacles, pour se donner à Dieu.

On lui proposa plusieurs mariages avantageux selon le monde, elle les dédaigna fort généreusement. Cependant le monastère de Sainte-Catherine venait d'être fondé. La jeune fille, n'ayant pas encore la liberté d'y entrer, allait aussi souvent que possible visiter les religieuses, pour jouir de leur conversation, et allumer par ce moyen de plus en plus dans son cœur les feux du saint amour. Un jour la Prieure, Mère Elisabeth d'Armandy, la vit toute triste par la crainte de ne pouvoir jamais exécuter sa résolution, à cause des résistances de ses parents. « Tranquillisez-vous, lui dit-elle; quoi qu'on « fasse, vous serez religieuse, car Dieu le veut. » Ces paroles la consolèrent de telle sorte, qu'elle ne douta plus de voir ses espérances accomplies. Bientôt en effet elle put recevoir, du consentement de ses parents, l'habit de la sainte Religion, l'an 1613, non sans apporter au monastère une dot très considérable, qui l'aida beaucoup en ces commencements.

Mais, chose plus essentielle, notre bonne Sœur Catherine se donna elle-même avec ferveur à Jésus-Christ, et sa vertu jeta une très douce odeur dans le monastère. Aussi les supérieures jugèrent-elles à propos de l'envoyer avec quelques autres fonder une nouvelle maison à Semur, et de l'en établir Sous-Prieure, quoiqu'elle n'eût que quatre ans de profession. Trois mois après, la Mère Prieure, Louise Paschal, l'une des compagnes de la Mère Elisabeth d'Armandy, ayant été rappelée à Dijon, pour y exercer le même office, notre Sous-Prieure fut mise à sa place, et la remplit très dignement. Elle avait dans sa communauté les Mères Agnès Coquelin, Anne Boursaut, et Jeanne Du Moulin, avec la Sœur Catherine Brille, et une novice, qui toutes laissèrent de grands exemples de vertus. Elles signalèrent particulièrement leur patience et leur esprit de pauvreté à l'occasion de cette fondation; car tout le secours qu'elles attendaient du côté des hommes leur ayant fait défaut, elles se trouvèrent réduites à une grande nécessité, jusqu'à manquer souvent de pain; et à moins que la Providence y pourvût par quelque voie extraordinaire, elles n'avaient pour tout aliment que quelques fruits ou quelques herbes.

Cette pauvreté dura longtemps; mais la Prieure la souffrait avec tant de joie, que son exemple animait toutes les autres à faire de même. Elle et une

Sœur converse étant tombées malades, comme on n'avait dans le monastère qu'un œuf pour toute provision, jamais Mère Catherine ne voulut le prendre, mais elle le fit donner à la Sœur avec ordre de le manger. Elle suivait toujours la communauté en dépit de ses infirmités, à moins que n'en pouvant plus, elle fût contrainte de s'aliter.

Une vertu si consommée attirant enfin la bénédiction du ciel sur le monastère, on reçut à l'habit et à la profession plusieurs jeunes personnes, qui accrurent peu à peu la communauté. Mère Catherine en eut seule presque tout le soin pendant douze ans. Les autres Mères ses compagnes ayant été envoyées ailleurs pour de nouvelles fonctions, elle seule pouvait dignement prendre soin de cultiver ces jeunes plantes. Avec la dot qu'elles apportèrent, la Mère commença la construction du monastère, orna l'église, et y fit transporter la confrérie du saint Rosaire de l'église des RR. PP. Minimes, qui l'avaient possédée jusqu'alors. Cette Confrérie reçut tant d'accroissement par les soins du Père confesseur, qu'elle est aujourd'hui la plus prospère de la ville. Un des plus forts et des plus doux attrait de cette Mère était aussi d'aimer la Sainte Vierge, de la faire honorer et servir ; ce qui lui attira des faveurs très particulières.

Après avoir formé cette communauté naissante en qualité de Prieure, elle fut nommée maîtresse des novices, et s'acquitta de cet office avec beaucoup de soin et de vigilance. Cependant les religieuses de son monastère de Dijon l'ayant élue Prieure, Mère Catherine, obligée de consentir à son élection, obéit et parut d'abord dans cette maison pleine de ferveur et de zèle. Devenue infirme, et contrainte de s'absenter quelquefois des Matines de minuit, elle en eut bien de la peine. Aussi s'adressant à une Sœur, qu'elle estimait beaucoup, à cause de sa sainteté, elle la pria de lui obtenir du ciel la grâce de pouvoir se passer de cette dispense. La Sœur obéissante offrit à Dieu de si bon cœur les pieux désirs de sa supérieure, que celle-ci guérit soudain, et se porta fort bien dans la suite. Neuf ans après ce triennat, élue de rechef Prieure, elle fut en état de suivre la communauté avec la dernière exactitude.

Dès qu'elle eut achevé pour la seconde fois cette charge, les religieuses de Semur voulant l'avoir de nouveau l'élurent Prieure de leur monastère. La bonne et charitable Mère, sortant pour la seconde fois de Dijon, se rendit à Semur, où durant trois ans elle travailla infatigablement à perfectionner le bien qu'elle avait déjà introduit et avancé dans cette maison avec tant de sollicitude. Cela fait, elle retourna à Dijon, pour y achever sa belle vie dans ces exercices continuels de patience, de dévotion et d'amour de Dieu.

Ce saint amour lui causait quelquefois d'admirables transports. Un jour, une Sœur allant la visiter, la trouva dans une grande joie intérieure, et le visage tout enflammé ; incapable de se contenir, cette pieuse Mère s'écriait : « J'ai vu mon amour, j'ai vu mon amour ! » Ce qui fit croire qu'elle avait eu quelque vision céleste. Aussi bien avait-elle besoin de quelque consolation extraordinaire, pour supporter constamment jusqu'à la fin les maladies dont

elle se trouva accablée, surtout un abcès, qui la fit longtemps languir avec de cruelles douleurs. Son heure venue, elle reçut les derniers Sacrements, et peu de temps après elle rendit l'âme à son Seigneur, dans une profonde paix, le 13 avril 1657. — (*Mém. de Dijon.*)

1694 — A Aumale, la V. M. ANNE DE S. DOMINIQUE. Pour lui faire comprendre la vanité du monde, dont elle suivait les maximes, Notre-Seigneur lui montra la place qu'elle méritait en enfer. Une parfaite conversion fut le résultat de cette grâce admirable.

La gangrène rongea pendant longtemps l'une de ses jambes, et une grande partie de son corps ; mais sa patience ne se démentit jamais. Sœur Anne eut le bonheur de mourir en possession du Très Saint-Sacrement, qu'elle venait de recevoir, le 13 avril 1694. — (*Mém. d'Aumale.*)





XIV AVRIL

*Le B. PIERRE GONZALEZ, surnommé S. TELME,
Patron des Marins. (*)*

(1180-1246)

DANS cette contrée de l'Espagne appelée *Tierra de los campos*, pays de campagnes verdoyantes, à cinq ou six lieues de Palencia, s'élève la ville de Fromista, bien connue dans toute la Castille par ses trois églises monumentales, dont l'une, dédiée à saint Martin, est un modèle incomparable d'architecture arabe. C'est là que naquit, vers la fin du douzième siècle, le Bienheureux Pierre Gonzalez, dont nous écrivons la vie. Ses parents appartenaient à l'antique noblesse castillane et jouissaient d'une véritable opulence. L'oncle maternel du Bienheureux, Don Tellez de Meneses, gouvernait en qualité d'évêque, l'église de Palencia, et de son temps, grâce aux largesses d'Alphonse VIII, les études avaient pris un nouvel essor dans cette métropole des Lettres. Ce fut sur les instances du docte prélat, que les parents de Gonzalez l'envoyèrent de très bonne heure étudier à Palencia. Dominique de Guzman venait à peine de quitter ces écoles célèbres, lorsque le jeune étudiant en foula le seuil pour la première fois. D'aucuns même prétendent que ces deux grandes âmes purent s'y rencontrer. Comme un autre

(*) *Florez, Espana sagrada : Santoral de Tuy*. Nous n'avons fait que traduire en grande partie la Vie du Bienheureux contenue dans le *Santoral*. C'est le plus ancien document que nous possédions.

Salomon, l'adolescent de Fromista avait reçu en partage un esprit élevé et des dispositions à toutes les sciences. En peu d'années il eut parcouru la carrière des Lettres, et ses progrès rapides le désignaient déjà pour les dignités les plus hautes. A peine avait-il atteint une certaine maturité qu'il fut promu au canonikat. Ce n'était qu'un premier pas. Bientôt, la place de doyen étant devenue vacante, celui que les honneurs semblaient chercher reçut du Pape une lettre flatteuse qui rendait hommage à ses mérites, et le nommait à la première de toutes les dignités après celle de l'évêque.

Tant d'honneurs subits étaient un péril; Gonzalez n'évita point l'écueil de la vanité. Il voulut, à la manière des grands du monde, étaler son luxe, déployer ses richesses, et enlever l'admiration de toute la ville par une pompe éblouissante. Le jour même de Noël, vêtu d'habits précieux et monté sur un magnifique palefroi, il se mit à parcourir, entouré d'une brillante escorte, les places et les rues de la cité. La Providence divine, qui profite de toutes les circonstances pour le bien de ses élus, permit qu'au milieu de sa course le superbe cavalier, par suite d'un écart de sa monture, fût jeté à terre dans une fosse pleine de boue et d'immondices. On se représente la honte, la confusion du jeune clerc qui se relève au milieu des éclats de rire de la foule et osant à peine se regarder lui-même (1). Le dépit fut si violent que Gonzalez ne put le dissimuler et laissa échapper ces paroles : « Le monde se moque de moi au jour et à l'heure où je « faisais tout pour lui plaire, c'est bien ! A mon tour, je veux rire « du monde et lui témoigner mon mépris, en lui tournant le dos, « pour me réfugier là où ses sarcasmes ne m'atteindront jamais. » Comment ne pas voir le doigt de Dieu dans ce changement subit ? Celui qui chérit la pureté, étant lui-même la sainteté infinie, met tout à coup au cœur d'un ami des plaisirs et de la vanité, à la vue de la boue dont il est couvert, la résolution de laver les souillures de sa conscience, d'effacer jusqu'aux moindres taches de son âme, pour devenir bientôt l'un des plus célèbres ouvriers de la miséricorde divine dans l'art de purifier les cœurs par le ministère de la confession.

(1) Jusqu'à ces dernières années la fosse où était tombé le Bienheureux, dans la rue principale de Palencia, avait été conservée. Un malencontreux alignement de la voie publique vient de la faire disparaître, ainsi qu'une image de saint Pierre placée en face dans un mur. Selon toute apparence, cette image du prince des apôtres avait été placée du vivant même du B. Pierre Gonzalez, pour perpétuer le souvenir de sa conversion miraculeuse.

Sans retard, le nouveau converti retire le pied qu'il avait posé sur le terrain du monde, et plein d'une sainte ardeur pour la vie pauvre et pénitente, il vient se présenter au couvent des Frères-Prêcheurs et leur demander l'habit de saint Dominique. Ceux-ci étaient depuis peu établis à Palencia, et le parfum de leur vie apostolique autant que mortifiée n'avait pas tardé à se répandre dans toute la ville. Gonzalez n'avait pas complètement échappé aux attraits de leurs vertus ; il en comprit tous les charmes solides au jour de sa conversion. Exaucé dans sa demande, il revêt l'habit religieux et pleinement fidèle à la grâce de transformation qui travaille son cœur, le voilà bientôt changé en un autre homme. Plus le moindre vestige de ce luxe trompeur, de ces richesses dangereuses, de ces plaisirs décevants ; mais, à la place, l'abondance des vrais biens, la splendeur cachée des vertus, l'or pur de la charité, les joies sans mélange de la conversation avec Dieu. Appréciateur de ces divins trésors, le B. Gonzalez se rend chaque jour plus digne de les posséder. En ces temps de ferveur primitive, il paraît au milieu de ses Frères comme un astre radieux, et sa vertu éclipse autour d'elle les plus beaux exemples de perfection.

Appliqué à l'étude des saintes Ecritures, il s'y livre avec plus d'ardeur qu'aux sciences profanes qui l'avaient captivé jadis. Comme Augustin, il ne peut se désaltérer à la source des divins oracles ; le jour ne suffit pas à ses recherches, il y consacre une partie des nuits. Avec quel soin il recueille la divine semence, l'enfouit dans le vaste champ de son intelligence, en attendant qu'elle lève comme une moisson splendide dont il pourra distribuer les gerbes aux peuples affamés de la divine parole !

En peu de temps le Bienheureux se trouva prêt pour le ministère apostolique : science, zèle, sainteté, rien ne lui manquait. Digne fils de saint Dominique, il passait, comme lui, au pied des saints autels les heures du sommeil, priant pour les pécheurs avec des gémissements inénarrables, suppliant l'infinie miséricorde de l'accepter pour messenger de ses grâces de salut et de conversion. Des souhaits si agréables au cœur de Celui qui veut le salut de tous les hommes ne pouvaient manquer d'être bénis. Les supérieurs de l'Ordre ne tardent pas à confier au Bienheureux la conquête des âmes, de ces âmes dont il a faim et soif. Le voilà tout entier à ce ministère convoité et dont il ne se lassera pas un seul instant jusqu'à son dernier soupir. Unissant les exemples aux paroles, il prêche

encore plus par sa vie que par ses discours, et les fruits de son apostolat paraissent, dès le début, véritablement prodigieux.

C'est surtout au confessionnal que la grâce de son ministère éclate. Parmi les attestations authentiques de sa sainteté et de son zèle, on a remarqué celle-ci : apprenait-il qu'une personne avait besoin de lui pour ouvrir et soulager sa conscience, immédiatement il se mettait en mesure de se rendre auprès d'elle, sans aucun égard à l'heure, au temps, au chemin. Quelquefois, disent ses compagnons, c'était l'heure du repas, on était déjà à table; à la nouvelle qu'une personne réclamait son ministère, Fr. Gonzalez se levait aussitôt, oubliait sa propre réfection, pour courir à cette âme et lui conférer la grâce qu'elle demandait. Il ne quittait jamais la maison où il avait reçu l'hospitalité, sans avoir confessé tous ceux qui en avaient besoin. Pour les amener à se réconcilier avec Dieu, il usait de toutes les ressources d'un zèle éclairé : douces insinuations, menaces terribles, supplications touchantes. Tous les habitants de la maison, père et mère, enfants et domestiques, subissaient l'ascendant de l'homme de Dieu, et se confessaient à lui, souvent au milieu des larmes du plus vif repentir.

II. — La conversion éclatante et le zèle extraordinaire du Bienheureux vinrent aux oreilles du saint roi Ferdinand. Ce prince préparait une expédition contre les Maures, qui occupaient encore Cordoue et Séville. Pour assurer le succès de l'entreprise, il voulut avoir près de lui un homme tout revêtu des armes spirituelles de la vertu et de la prière, qui pourrait inspirer la terreur à l'ennemi comme un nouveau Macchabée, et, comme un autre Moïse, remporter la victoire par la force de ses supplications. Le Bienheureux accepte avec empressement la mission qui lui est offerte, et se prépare à de nouvelles conquêtes. Soldats et capitaines subissent chaque jour les attaques de son zèle, zèle qui ne souffre pas de résistance, tant ses stratagèmes sont habiles et ses assauts multipliés. Bientôt un changement se produit dans l'armée. Les âmes deviennent plus pures, les courages plus redoutables. C'est à ce point que les Maures éprouvent une étrange frayeur, quand ils savent que Fr. Pierre Gonzalez parcourt les rangs de l'armée catholique. Une frayeur semblable, nous l'avons vu, est inspirée aux Maures de Valence, par le B. Michel de Fabra qui accompagne vers la même époque l'armée du roi d'Aragon, Jacques le Conquérant (1).

(1) Voir au 7 février.

Furieux de tels avantages remportés sur son terrain, l'ennemi du salut essaye une revanche. Ici, l'auteur de la chronique, que nous suivons pas à pas, rapporte longuement un fait consigné, quant aux principaux détails, dans les *Vies des Frères* et dans les recueils de nos hagiographes du xvi^e et xvii^e siècles, à propos de personnages tout différents. Il est possible que dans des attaques de même nature le saint Esprit ait inspiré les mêmes moyens de défense victorieuse.

Soudoyée par d'infâmes suppôts de l'enfer, une courtisane se présente un soir, sous prétexte de confession, au logis où s'était retiré Fr. Pierre. Le Bienheureux, toujours empressé pour ce service délicat des âmes, se prête aux désirs exprimés, écoute la fausse pénitente, l'interroge, l'encourage, l'exhorte à tout avouer. Celle-ci feint alors une passion qu'elle déclare irrésistible et qu'il tient au serviteur de Dieu d'apaiser pour jamais. Fr. Pierre a compris. Il demande quelques instants, va prendre au foyer des charbons ardents, les répand sur le sol, puis s'étend dessus et dit à la malheureuse : « C'est sur ce lit qu'il convient de reposer pour une semblable action. » A la vue du Saint qui demeure au milieu de ces charbons enflammés sans qu'aucun de ses vêtements soit endommagé, la courtisane jette un cri et tombe d'émotion. Les complices accourent, mais quelle n'est pas leur surprise en présence du miracle qui confond leur malice ! Celle qu'ils avaient choisie pour l'œuvre d'iniquité se convertit et pleura amèrement le reste de ses jours les scandales de sa jeunesse.

A quelque temps de là, Fr. Pierre revint avec toute l'armée victorieuse en Castille. Il fut assigné par les supérieurs au couvent de Compostelle. De cette ville, son zèle rayonnait dans tous les alentours. L'infatigable apôtre parcourut le diocèse de Lugo, en semant partout d'innombrables fruits d'édification. Comme il était, dit le chroniqueur, d'un aspect aimable, de manières nobles, doué en un mot de tous les attrails naturels, sa vertu eut encore à subir vers cette époque une attaque du genre de celle que nous venons de raconter. Il résista, en ayant recours au même moyen, le lit de feu. Un second miracle, pareil au premier, attesta son éminente sainteté. Le Bréviaire de l'Ordre se contente de dire, à ce sujet, que plusieurs fois sollicité par d'infâmes créatures, il échappa aux filets de la séduction, arrachant au démon les instruments dont il se servait pour le perdre.

Dans ce même diocèse de Lugo, le Bienheureux voyageant un

jour avec un autre religieux, probablement le B. Michel, arriva tout brisé de fatigue et couvert de sueur près d'une église. Il rencontre la domestique du curé de l'endroit et lui demande, pour l'amour de Dieu, de lui accorder ainsi qu'à son compagnon quelques rafraîchissements. « Seigneur et Frère, dit la domestique, bien volontiers « je vous donnerais à boire, si la chose m'était possible. Mais dans « toute la maison il n'y a qu'un peu de vin au fond d'une bouteille, « et le curé, mon maître, m'a recommandé de lui garder ces quelques gouttes. Je ne peux donc vous rendre le service que vous « me demandez. » Le Bienheureux reprit en souriant : « Ne craignez « rien ; sans compromettre personne, vous pouvez, grâce à Dieu, « faire la charité à ses serviteurs. » Rassurée par ces paroles, la domestique n'hésite plus et dit : « C'est vrai, Fr. Pierre, je sais « que vous êtes un vrai serviteur de Dieu ; aussi, de bon cœur et « sans me soucier de ce qui peut m'arriver, je vais vous donner à « boire. » Elle présente aussitôt la coupe et verse tout ce qui restait de vin. Après avoir bu et rendu grâces, les deux voyageurs s'éloignent. Peu après, rentre le maître de la maison qui demande aussitôt le vin laissé en réserve. La domestique, sans rien dire, apporte la bouteille en grès et disparaît. Le curé avait à peine trempé ses lèvres dans la liqueur, qu'il pousse une exclamation de surprise. Ne s'expliquant pas la présence d'un vin pareil dans sa maison, il appelle la domestique que la crainte d'une scène peu agréable avait éloignée. Elle arrive, entend les interrogations de son maître, comprend le miracle et s'écrie : « Malheureux pécheur, cette liqueur n'est « pas pour vous, gardez-vous de boire le vin du ciel ! » Le curé, de plus en plus dans la stupéfaction, veut avoir une explication détaillée, et se rend compte lui aussi de la merveille ; il se lève aussitôt et court après l'homme de Dieu. L'ayant rejoint, il se jette à ses pieds, lui raconte ce qui vient d'arriver et le conjure de venir à la maison prendre son repas et goûter le vin miraculeux. Le Bienheureux se contente de lui dire : « Bien cher, rentrez chez vous, « et buvez sans crainte ce vin, quelle que soit sa provenance ; « souvenez-vous toujours qu'il n'est pas difficile à Dieu de pourvoir « à nos besoins, au milieu de la plus grande pénurie ; pas trop de « prévoyance à l'avenir. »

Poursuivant sa marche, le Bienheureux se mit à descendre le long des rives du Minho, évangélisant les bourgades semées sur son passage. Il arriva ainsi jusque dans les campagnes de Rivadiavia, près

du hameau de Castrelo. Le passage du Minho était à cet endroit particulièrement dangereux, surtout à l'époque des fortes crues. Le charitable serviteur de Dieu songea à construire en ce lieu un pont solide qui pût défier toute inondation. Pour arriver à ses fins, il sollicita du roi saint Ferdinand des lettres de recommandation qui lui permirent de se présenter aux chevaliers, abbés et principaux personnages de la contrée, en vue d'obtenir des secours pour la gigantesque entreprise. On se met à l'œuvre, et sous la conduite du Bienheureux, les travaux marchent avec rapidité. En peu de temps s'élève un pont aux arches élancées, aux piles inébranlables, véritable monument qui excite l'admiration universelle. Durant les travaux de construction, les merveilles abondent. La multitude des ouvriers est considérable et les vivres souvent vont faire défaut. Sans se troubler, le Bienheureux et Fr. Pierre de las Marinas, pour lors son compagnon, descendent au bord du fleuve et attendent quelques instants ; bientôt les poissons accourent s'offrir, d'eux-mêmes, aux deux religieux, qui les prennent à volonté ; la provision finie, le Bienheureux congédie par une simple bénédiction ceux qui attendent.

III. — Après avoir achevé cette œuvre colossale et bénie de tous, le Bienheureux s'achemina vers la ville de Tuy, où il resta plusieurs années, toujours occupé à la conversion des pécheurs. Puissant en œuvres et en paroles, il paraissait aux yeux des populations comme un autre Elisée, revêtu du double esprit d'Elie. Un jour, on vint lui annoncer qu'un homme de sa connaissance se mourait à Bayona, petite ville située sur la côte de Galice. Aussitôt, sans s'inquiéter de la distance, sans prendre garde à l'heure, il avertit son compagnon qu'il faut partir, et avec le messager qui avait apporté la nouvelle on se met en route. Le Bienheureux marchait d'un pas alerte et avait pris les devants ; il se trouvait déjà au sommet d'une colline appelée Porcella de Arcella. A quelque distance avançaient péniblement le compagnon du Bienheureux, jeune religieux peu habitué à ces courses, et le messager venu de Bayona. On était parti peu avant le repas et sans prendre une bouchée. Mécontent d'une telle précipitation, le jeune religieux s'en plaignait à son compagnon : « Ce bon vieux Père, disait-il, tout « habitué aux fatigues et n'ayant besoin à son âge que de peu de « chose, devrait au moins faire attention aux autres et ne pas « m'obliger, moi pauvre jeune Père, à le suivre à jeun ; je n'en

« peux plus vraiment. » Ces paroles avaient été dites de façon à n'être entendues que du messenger. Le Bienheureux toutefois, comme si la plainte lui avait été adressée directement à lui-même, s'arrête, attend le religieux et lui dit : « Très cher fils, puisque vous êtes « exténué, allez donc derrière le rocher, en face, vous y trouverez « de quoi vous réconforter pour tout le reste du chemin. » Le jeune Père et le messenger se rendent incontinent à l'endroit désigné ; ils y trouvent pliés dans une serviette deux pains, d'une blancheur et d'une odeur que seul pouvait leur donner Celui qui les avait pétris de sa main divine. Tout à côté, la même attention délicate avait déposé un flacon rempli de vin et une coupe. Le tout est apporté au Bienheureux. « Mangez, mangez à votre faim. » dit-il à ses deux compagnons. Ceux-ci mangèrent avec un goût et un appétit qu'ils n'avaient pas connus jusqu'à ce jour. Quand ils furent rassasiés, le Bienheureux leur dit : « Reportez ce qui reste à l'endroit « où vous l'avez trouvé. » Ils obéirent, et le saint continua sa route toujours en les précédant. Au bout de quelques instants, le jeune religieux et son compagnon se demandent comment le vénérable Père a pu connaître l'existence de ces pains, et comment ils ont pu être déposés si à propos en cet endroit. Soupçonnant une merveille, ils reviennent sur leurs pas, retournent derrière le rocher, et sont bien surpris de ne plus y trouver ni serviette ni flacon. Avec la même promptitude, ils se remettent à la suite du Père et tâchent de le rejoindre. Celui-ci, sans même détourner la tête, avait observé leur mouvement et souri de leur déception. Il les attend de nouveau, et avec amabilité : « Pourquoi, dit-il, avez-vous eu la curiosité de « chercher une seconde fois le pain et le vin découverts tout à « l'heure ? sachez que la main qui les avait déposés là, les a elle-même enlevés. »

Arrivé à Bayona, le Bienheureux visita le malade qui désirait si vivement le voir, et le réconforta de toutes les consolations que savent donner les Saints. Il resta quelque temps dans cette ville, parcourut ensuite les alentours pour semer partout le grain de la divine parole. Des populations entières s'attachaient à ses pas, avides d'entendre le glorieux thaumaturge, et de jouir des merveilles qu'il accomplissait par la vertu d'en-haut. Comme il prêchait un jour à une grande multitude, en un lieu situé entre Gondomar et Bayona, près du pont de Ramallosa (pont qui se construisait grâce à sa sollicitude et à son industrie), un vent s'élève du côté de la mer et se met à

souffler avec violence. En quelques minutes s'est formé un orage épouvantable : d'affreux nuages sillonnés d'éclairs s'avancent au milieu des plus sinistres grondements ; déjà la multitude s'apprête à fuir, lorsque, d'un mot, le prédicateur arrête l'ébranlement causé par la peur. « Ne craignez rien, s'écrie-t-il, celui auquel obéissent les vents, la mer, la terre, le ciel, va commander à l'orage de vous respecter. » En même temps, le Bienheureux étend la main et ordonne aux nuées de s'écarter à droite et à gauche. Spectacle merveilleux ! Au dessus de l'auditoire auquel le saint missionnaire continue de parler, le ciel est serein ; des deux côtés, à une distance de quelques pas, une pluie torrentielle semble devoir submerger toute la région. On comprend l'effet de la parole de Dieu au milieu de circonstances si grandioses.

Après avoir fait bénir mille fois son nom dans les contrées qu'il venait de parcourir, le Bienheureux continua sa course apostolique et arriva le dimanche des Rameaux au monastère de Persecario, lieu célèbre à cette époque. C'était toujours la même affluence de peuple autour de sa personne. Entre autres choses mémorables, il dit alors : « Bien chers fils, je dois vous faire aujourd'hui une double communication de la part de Dieu. D'abord, Jésus-Christ mon maître, a fait entendre cette nuit à mon compagnon, dans un songe, que je n'étais pas assez discret de retenir près de moi tant de personnes qui, avides d'entendre la parole de Dieu, me suivent depuis plusieurs jours, à travers tous les chemins ; car bon nombre d'entre elles sont faibles, infirmes, cassées par l'âge et ne peuvent qu'avec beaucoup de peine parcourir de si longs trajets. Donc, à partir de cette heure, je ne veux plus voir à ma suite des vieillards et des infirmes. Ils attendront que j'aille, s'il plaît à Dieu, prêcher dans leur pays et près de leur demeure.

« Au reste, je dois vous dire que la fin de ma course est proche, et en ce lieu même c'est pour la dernière fois que vous m'entendez. Je vous prie, très chers fils, de me recommander à Dieu dans vos prières, dès que vous aurez appris ma mort. Ce n'est pas que je redoute de comparaître au tribunal du souverain Juge, après les jours de mon pèlerinage, au milieu de vous, sous le poids de cette chair fragile et misérable ; mais je ne suis point, d'autre part, si assuré de mon innocence que je ne sente le besoin de recourir à vos suffrages. » Cette double communication fit couler les larmes et éclater les sanglots de tout l'auditoire, qui ne pouvait se résigner à de si tristes nouvelles.

Le Bienheureux s'étant remis en route, arriva à Tuy, ville prédestinée à garder les ossements du serviteur de Dieu. Durant toute la semaine sainte, il prêcha à la cathédrale au milieu d'un grand concours de fidèles, semblable à Notre-Seigneur qui prêchait lui aussi, les derniers jours de sa vie, dans le temple, à tout le peuple attiré par ses discours. Après les fêtes de Pâques, il éprouva comme une défaillance générale et dut cesser tout ministère. Une légère amélioration s'étant fait sentir, il voulut regagner son couvent de Compostelle, et se mit en route. Mais arrivé à un village qui porte le nom de Sainte-Colombe, il lui fut impossible d'avancer plus loin. L'Homme de Dieu dit alors à son compagnon : « Très cher fils, cette « fois la volonté de Dieu est pour moi évidente ; je dois finir mes « jours à Tuy, et puisqu'il n'est pas en notre pouvoir de rien changer « aux dispositions de la divine Providence, c'est là qu'il nous faut « revenir ; c'est là que la mort va me séparer de vous dans quelques « jours. » Et plein d'une sainte joie, le Bienheureux rebroussant chemin rentra dans la ville.

Logé chez un pieux habitant de Tuy, il attendait, au milieu de fréquents soupirs, l'appel d'en Haut. A mesure que le corps s'affaissait davantage, l'âme s'élançait plus vigoureuse vers Dieu. Il dit un jour à son hôte : « Très cher ami, que Dieu soit avec vous toujours ! « Je dois vous prévenir que le divin Maître, rémunérateur magnifique « de mes faibles travaux, m'appelle enfin à jouir de la récompense. « Il veut que je laisse ici ma dépouille, afin que, par mes prières et « mes mérites, cette ville et tous ses environs soient préservés des « fléaux que les habitants peuvent mériter. Quant à vous, qui m'avez « logé et soigné avec tant de dévouement, attendez du Seigneur la « rétribution qui vous est due. Pauvre du Christ, moi, je ne peux « vous enrichir d'aucun bien temporel. Voici pourtant cette ceinture ; « prenez-la, c'est bien peu de chose, mais vous en tirerez profit un « jour. »

Tout ému et plein de reconnaissance, l'hôte prit des mains du Bienheureux mourant cette ceinture, l'enveloppa d'un linge très blanc et la serra avec ses trésors, que cette relique ne tarda pas à multiplier. Bien des années plus tard, se rendant aux instances des clercs de la cathédrale, il voulut couper un morceau de la précieuse ceinture et le leur donner. Mais au moment où il va s'en servir, le couteau s'échappe brusquement de ses mains et le blesse. Il comprend les intentions du Bienheureux et cède la ceinture tout entière, qui fut jointe aux autres reliques du saint conservées à la cathédrale.

IV. — Ces dernières dispositions prises, le Bienheureux, au couchant d'une existence si remplie, se présenta au Maître de la vigne pour recevoir le denier de sa longue journée. Il fut lui-même transplanté dans la vigne du Seigneur, comme un rameau d'honneur, tout chargé de fruits précieux. A la nouvelle de son trépas, ce fut dans toute la ville une émotion profonde. Luc, évêque de Tuy, voulut présider les funérailles et choisit lui-même pour la sépulture du défunt un tombeau situé dans sa cathédrale, entre le chœur et la grande porte. Tout près du tombeau de notre Bienheureux, l'évêque fit élever le sien, afin (il s'en expliqua ainsi avant de mourir) de trouver le saint comme avocat sur le seuil de l'éternité, et au grand jour de la résurrection de se lever près de lui pour se présenter avec plus de sécurité, à ses côtés, au souverain Juge. Mais la tradition rapporte que les deux tombeaux, assez peu distants, l'un de l'autre, se trouvèrent, après l'ensevelissement de l'évêque notablement séparés, sans qu'aucune main humaine eût travaillé à cet éloignement. Qui ne verrait là une preuve de l'éminente sainteté du B. Pierre Gonzalez?

En 1529, un autre évêque de Tuy, Diego de Avellaneda, transporta les précieuses reliques dans la chapelle consacrée à la sépulture des seigneurs les évêques. Il trouva le saint corps revêtu de ses habits blancs et noirs, comme au jour de la sépulture. Cinquante ans plus tard, Diégo de Torquemada, très docte évêque de la même Eglise, fit construire, à ses frais, une splendide chapelle où il déposa les reliques du Bienheureux. Au-dessus du sarcophage, sur une plaque de marbre, il fit écrire le distique suivant :

NAUTARUM PATRONUS ADEST HAC TELMUS IN URNA
FELIX QUÆ MANES CONTINET URNA SUOS.

Ici repose Telme, patron des marins ;
Cette urne bénie renferme ses cendres.

Le tombeau du B. Pierre Gonzalez n'avait pas tardé à resplendir de la gloire des miracles. L'auteur des *Vies des Frères* en parle ainsi au chapitre intitulé : *De beaucoup de Frères qui brillèrent après leur mort par l'éclat des miracles* :

« Dans la Province d'Espagne mourut un certain Frère Pierre Gonzalez, lequel fut inhumé avec honneur dans l'église de Tuy. Grand nombre de miracles sont obtenus chaque jour à son invocation. Le vénérable évêque de cette ville en a recueilli plus de cent quatre-

vingts, examinés par des hommes discrets et dignes de toute confiance, rapportés sous la foi du serment, et il en a fait parvenir la relation, revêtue de son sceau, au chapitre général célébré à Toulouse en 1248. Parmi ces miracles, signalons la guérison de cinq lépreux, la délivrance de neuf possédés, quantité d'aveugles, de sourds, de muets, d'infirmes de tout genre absolument guéris.

« Un homme, heurtant la tête contre un buisson, avait senti deux épines s'enfoncer dans l'un de ses yeux ; ces épines avaient pénétré si avant qu'on ne pouvait les extraire, ni même les voir. L'infortuné invoque le secours de Fr. Pierre, et au même instant les épines tombent de ses yeux sur sa poitrine, sans qu'il lui reste la moindre blessure.

« Des matelots, surpris en mer par la tempête, invoquent Frère Pierre qui aussitôt se montre à eux et leur dit : « Me voici. » Et leur prêtant main forte il les amène au port.

« Au moment où elle traversait un grand cours d'eau sur une frêle embarcation, une femme, par suite de la peur, est saisie de vertige et tombe dans la rivière. Elle devait périr infailliblement avec l'enfant qu'elle portait dans son sein ; mais dans sa chute, elle invoque Frère Pierre ; son mari qui se tenait sur la rive en fait autant. Cinq fois la malheureuse disparaît sous l'eau et cinq fois elle surnage, jusqu'à ce qu'enfin elle gagne la rive : ni elle, ni son enfant n'eurent le moindre mal.

« Un certain magistrat a affirmé qu'après six mois de fièvre continue il se trouvait enflé démesurément et pouvait à peine faire quelques pas, appuyé sur un bâton. Fr. Pierre lui apparut et lui dit : « Va à mon tombeau, et tu seras guéri. » Il y alla et fut guéri instantanément. »

Mais parmi toutes les merveilles dont ce tombeau est le théâtre, la vénérable Légende de Tuy signale celui d'une huile miraculeuse qui coule très souvent et que les clercs de l'église de la cathédrale recueillent avec soin. A propos de cette huile, la Légende cite l'anecdote qu'on va lire :

Un marin, ou plutôt un capitaine de marins, nommé Jean Enchanès, de Castro, était venu passer une nuit près du tombeau du Bienheureux dont il avait expérimenté sur mer, à maintes reprises, la puissance miraculeuse. Ayant entendu parler de l'huile qui, plusieurs fois, s'était mise à couler de son sépulcre : « Pour ce fait, dit-il, comme pour les autres, je le croirai quand je l'aurai vu de mes

« yeux. » O surprise ! à peine avait-il fini de parler, que l'huile se met à couler au vu de toute l'assistance. Pour mieux se rendre compte du prodige, le capitaine s'approche du tombeau et pose à l'endroit où coulait la liqueur un tube d'airain qu'il portait avec lui. La liqueur jaillit en haut de plusieurs coudées. Le capitaine fait le tour du sépulcre et tente sur d'autres points la même expérience ; toujours l'huile s'élance pour se répandre dans le tube : la stupéfaction de tous les assistants est à son comble. Le capitaine avait vu, il lui fut impossible de rester incrédule.

De telles merveilles, on le comprend, ne tardèrent pas à rendre populaire, par toute l'Espagne, la dévotion au Bienheureux. Signalons, parmi les villes où son culte a été et reste particulièrement en honneur, celle d'abord qui lui donna le jour.

Fromista s'est distinguée de tout temps par les fêtes qu'elle célèbre à la gloire de son plus illustre fils. Le lundi qui suit l'octave de Pâques est consacré à ces patriotiques solennités. Ce jour-là et dès la veille l'enthousiasme déborde. Dirigés par leurs *chivorras* ou maîtres de danse, et au son du flageolet et du tambourin traditionnels, les jeunes gens parcourent la ville, vont chercher, puis accompagnent le clergé et les autorités municipales. Une couronne de fleurs sur la tête, une écharpe brillante autour du corps, tout vêtus de blanc comme des anges, ils exécutent en dansant d'incessantes marches et contre-marches. Le dimanche soir, après la tombée de la nuit, les cloches font entendre leurs plus joyeux carillons ; à ce signal, grands et petits s'arment de torches de résine et les femmes accumulent à l'entrée des maisons les matières inflammables qu'on allume pour rappeler le feu Saint-Telme. A la procession du lendemain, l'image du Saint est portée solennellement, et les jeunes gens la précèdent en exécutant, comme la veille, des danses fort compliquées, qui se poursuivent au milieu des vivats, du bruit des castagnettes, et se terminent par un mouvement de prostration devant la statue vénérée. On raconte qu'au siècle dernier, un témoin de ces fêtes bruyantes en fut scandalisé et courut, à toute bride, avertir le seigneur évêque de Palencia de pareils désordres. L'accusateur en fut pour ses frais : « Plût à Dieu ! s'écria « l'Evêque, que j'eusse pu assister à ces fêtes et m'associer aux « témoignages de vive allégresse dont le dévot peuple de Fromista « honore son compatriote, saint Pierre Telme. »

Palencia garde de nombreux souvenirs du chanoine et du fameux doyen converti. Son image est placée dans l'église cathédrale et les

doyens du chapitre, par voie de transmission, ont le privilège de garder leur vie durant, le tableau du saint, en costume de chanoine. L'église paroissiale de Sainte-Marine possède, depuis le commencement de ce siècle, une antique image conservée auparavant, de temps immémorial, dans l'église de Notre-Dame de la Calle. Le Bienheureux est représenté tenant dans la main droite une ancre, dans la main gauche une barque posée sur un livre. Depuis quelque temps la barque a disparu et de l'ancre il ne reste que la poignée.

La ville de Tuy où le Bienheureux est mort et où reposent ses reliques, ne pouvait manquer de lui rendre des honneurs exceptionnels. Le saint est le patron de tout le diocèse ; sa fête est double de 1^{re} classe et se célèbre avec octave solennelle. A la procession, l'Evêque porte précieusement enchâssé le bâton du glorieux missionnaire. Tous les samedis, après l'Office de Prime, le Chapitre se rend en procession à la chapelle du Bienheureux, en chantant le *Te Deum*. A toutes les Vêpres où il y a encensement, l'officiant va encenser le saint corps. A l'endroit où le Bienheureux mourut, on a érigé un ermitage appelé du *Cuerpo santo*.

V. — Mais venons à une étude particulièrement actuelle et intéressante, celle des honneurs rendus à saint Telme, en tant que patron des marins.

Rien de plus remarquable que ce patronage. L'origine en est fort ancienne et remonte au temps même de sa vie. D'après Sousa, ce qui servit de point de départ à la confiance des hommes de mer dans le B. Gonzalez, c'est le miracle opéré par lui à Bayona, lorsqu'au milieu d'une prédication, il commanda aux nuages qui s'élevaient menaçants sur la tête de ses auditeurs de s'écarter et de répandre la pluie à droite et à gauche. Le voyant exercer un tel empire sur les éléments, ils se souvinrent de lui au moment du danger, et se prirent à l'invoquer, non sans éprouver les effets de sa puissante protection. Le Bréviaire dominicain mentionne même un fait miraculeux arrivé de son vivant. Au plus fort de la tempête, des matelots en détresse l'appelèrent à leur secours. Aussitôt saint Telme se montra près d'eux et apaisa les flots de la mer.

Semblables prodiges se multiplièrent dans la suite, montrant avec évidence que Dieu lui avait accordé l'office particulier de protéger les voyageurs sur mer. Aussi, la reconnaissance, la dévotion, la confiance, le besoin de protection s'unirent de concert pour accroître le culte et

la gloire du Bienheureux, et son patronage reconnu et invoqué partout devint bientôt un fait éclatant, universel.

C'est même ce qui valut à Pierre Gonzalez, nous le pensons, ce surnom de saint Telme que lui décernèrent les marins. Tel n'est pas cependant l'avis de quelques auteurs peu nombreux. A les entendre, Telme serait le nom de famille du Bienheureux, et c'est à cause de lui que les météores lumineux aperçus quelquefois au haut des mâts auraient été appelés feu Saint-Telme. Ce sentiment paraît peu probable. Car si Telme est vraiment le nom patronymique de Pierre Gonzalez, comment expliquer que tous les auteurs pendant trois cents ans, même les contemporains, n'en fassent aucune mention? Qu'on lise au treizième siècle les *Vies des Frères* de Gérard de Frachet, ou la Vie conservée dans le Santoral de Tuy et publiée par Florez dans l'*Espana Sagrada*. Qu'on lise au quatorzième siècle Bernard Guidonis; au quinzième, S. Antonin, Laurent Pignon, et une chronique en vieux français conservée aux archives généralices. Tous ignorent que Pierre Gonzalez s'appelle Telme. En 1503, dans une concession d'indulgences signée de douze cardinaux, il est encore simplement nommé Pierre Gonzalez. Séraphin Razzi, Antoine de Sienne, écrivains du seizième siècle, ne lui connaissent pas d'autre nom. Ferdinand Castillo, dans l'histoire de l'Ordre qu'il publia en 1589, est le premier qui l'appelle Telme. Mais lui et tous les autres écrivains de date postérieure, comme Sousa, Pio, Malvenda, Medrano, Florez, ne voient là qu'un nom d'emprunt qui lui venait des marins.

On opposera peut-être à cette conclusion le fameux testament d'Antonin Sers, un prétendu contemporain, qui parle de notre Saint en l'appelant Pierre Gonzalez Telmo. Mais cette pièce est sans valeur. Mamachi et ses collaborateurs, après s'en être servis dans leurs célèbres Annales et en avoir même défendu l'authenticité, furent ensuite contraints d'avouer qu'ils avaient été indignement trompés et que ce testament était l'œuvre d'un faussaire (1).

(1) Le P. Pollidori, un des collaborateurs du P. Mamachi, publia cette rétractation en tête d'une vie de saint Dominique, qui parut en 1777. Après avoir mentionné ses sources, il disait : « A fine di non dilungarmi senza bisogno, circa alle notizie de nominati scrittori, io mi rimetto alla dottissima Prefazione del P. Maestro F. Tommaso M. Mamachi al detto Tomo degli Annali, dalla quale ognuno potrà conoscere quanta fede debba prestare alle memorie da medesimi, a noi tramandate.

Confessa peraltro questo celebre Autore (a cui io devo tanto, specialmente pe miei studj) e confessiamo pur noi, che avemmo parte nel compor quel volume, che

On regrettera peut-être pour la gloire du B. Pierre Gonzalez, que Telme ne soit pas son véritable nom. Nous ne partageons pas cette manière de voir. Il nous semble au contraire fort honorable pour lui d'avoir fait la conquête d'un nom nouveau, surtout d'un nom auquel est attachée l'idée de patron des marins. Qu'on prenne la peine de réfléchir à tout ce qu'il fallut d'interventions miraculeuses et de traits de protection, pour mériter partout de la piété populaire ce nom de Telme, actuellement si répandu qu'il a fini par éclipser celui de Pierre Gonzalez, et l'on sera forcé de voir là une preuve éclatante de son bienfaisant patronage et un fait non moins glorieux que singulier.

VI. — Maintenant, pourquoi lui avoir donné un nom nouveau? Et pourquoi celui de saint Telme? Les Bollandistes pensent qu'avant le B. Gonzalez, les marins se recommandaient à saint Erasme, dont le nom s'était peu à peu modifié en celui de saint Elme, mais que plus tard, se voyant favorisés par le Bienheureux Frère-Prêcheur, ils avaient reporté sur lui et la dévotion qu'ils témoignaient à leur précédent protecteur, et même le nom de ce dernier (1).

Quoi qu'il en soit, il est certain que le B. Gonzalez ne tarda pas à rendre son nom cher aux marins par ses bienfaits nombreux et

non si debba prestare veruna fede al Testamento di Antonino Sers. Chi ha moderamente finto un tal testamento, non solamente ha saputo adattare l'impostura sua alla storia antica della Spagna, e non solamente ha si ben imitato la formazione de caratteri, che si usava nel tredicesimo secolo; ma ha ancora avuto l'abilità di metterlo in un celebre e ben accreditato Archivio: sicche non ha soltanto ingannati parecchi altri, ma eziandio noi, che per altro sul principio ne aveamo fortemente dubitato; ma vinti finalmente da persone di grandissimo credito, stimammo di dover loro acconsentire; ne la impostura sarebbe mai stata scoperta, se l'Autore della medesima non ne fosse alla perfine colto e convinto. » — *Vita di S. Domenico*, scritta da Fra Francesco M. Pollidori, in Roma 1777.

(1) Saint Erasme, évêque et martyr, mourut sous Dioclétien en 303 et fut transféré à Gaète en 842. Son nom s'est successivement changé en saint Ermo, puis saint Elmo. En parlant de lui, nous croyons avec M. Littré (*Dictionn.*) qu'il faut écrire saint Elme; c'est l'orthographe exigée par l'étymologie. Mais en parlant du B. Pierre Gonzalez, il nous semble parfaitement légitime et même nécessaire d'écrire saint Telme, qui n'est qu'un dérivé du nom d'Elme, mais un dérivé consacré par l'usage et d'ailleurs conforme au génie de la langue espagnole. De même qu'on a fait de Sant iago Tiago ou Diago par l'union du T à iago, ainsi de Sant Elmo a été composé le nom de Telmo. Les Espagnols désignant le B. Gonzalez sous cette forme particulière de Telmo, le Bréviaire l'appelant aussi Telmus en latin, pourquoi ne dirait-on pas également Telme en français?

sa promptitude à les secourir au moment du danger. Mais c'est surtout en Espagne et en Portugal qu'il donna des preuves éclatantes de son patronage. Dans la première moitié du quinzième siècle, on se recommandait si universellement à saint Pierre Gonzalez, que Laurent Pignon l'appelait, à cette époque déjà, « patron des mers d'Espagne. »

« On serait infini, dit Sousa, si l'on voulait raconter tous les miracles opérés par ce grand Saint sur la mer. Certes, les Portugais qui consacrent leur vie au métier de navigateurs sont innombrables : cependant on n'en trouverait pas un seul qui ne se tienne obligé envers saint Telme. Et tous s'accordent à reconnaître que son secours est prompt et assuré. Aussitôt qu'on l'invoque, il se montre avec sa lumière mystérieuse, gage de sa protection et fondement d'une espérance si certaine, que tous se regardent immédiatement comme sauvés, quelque grand que soit le péril. Personne, en effet, n'a jamais fait naufrage, après avoir vu le feu sacré. Ce feu est semblable à la flamme d'un cierge. On le voit apparaître sur les mâts ou sur les voiles et aussitôt tout le navire éclate en actions de grâces et s'écrie : Vive Corps-Saint ! nom sous lequel saint Pierre Gonzalez est aussi invoqué par les Portugais. »

Le feu Saint-Telme, auquel il est ici fait allusion, est en soi un phénomène purement naturel, observé avant l'ère du Christianisme. Dans les nuits obscures, lorsque le ciel est très orageux, on voit certaines flammes parcourir l'extrémité des mâts ou des vergues sous forme d'aigrettes lumineuses. C'est en écoulant ainsi leur électricité que les nuages se déchargent de leur tension exagérée : écoulement de bon augure qui prévient la chute de la foudre et présage le rétablissement de l'équilibre électrique et la cessation de l'orage.

Cette explication naturaliste n'empêche pas que les marins n'aient raison d'exprimer leur reconnaissance à saint Telme, quand après recours à son intercession, ils voient apparaître les météores précurseurs du beau temps. En effet, si l'orage se dissipe, s'ils voient enfin luire au milieu de la tempête les phosphorescences qui ramènent dans leurs cœurs l'espérance et le courage, ils peuvent justement l'attribuer aux prières et à la puissance de leur protecteur céleste.

Du reste, quelquefois, saint Telme ne faisait pas seulement apparaître les lueurs qui présagent la fin de la tempête. Lui-même se montrait ostensiblement, revêtu de l'habit dominicain. D'autres fois, comme preuve de sa miraculeuse intervention, on apercevait sur le navire ou sur les vêtements des personnes qui se trouvaient à bord,

certaines taches de cire tombées des sommets où avait apparu le feu Saint-Telme.

En Portugal, il n'est presque pas de port ou de ville qui n'ait à raconter des merveilles dues à saint Telme. A Viana, le capitaine Dominique Suarez Arango gardait avec soin un habit tout couvert de gouttes de cire tombées de la lumière avec laquelle le Saint était apparu, un jour que lui et son équipage recouraient à sa protection au milieu d'une tempête. Tous l'avaient vu sur le haut-mât du navire, avec l'habit de Frère-Prêcheur, et immédiatement la tempête avait cessé pour faire place à un temps favorable.

En 1700, à Mazarelos, le Duero déborda avec une telle violence et impétuosité, que la mort parut inévitable à tous les habitants du bourg. Dans un si grand péril, ils invoquèrent saint Telme. Aussitôt ils virent une lumière se poser devant les eaux, et celles-ci cessant d'envahir, rentrèrent rapidement dans le lit de la rivière.

Un jour, au même endroit, Joseph Santos Coello entre dans l'église de saint Telme : le cierge placé dans la main de la statue était allumé. Ne voyant aucune raison de le laisser brûler, il l'éteint, mais aussitôt le cierge se rallume tout seul. Trois fois il veut l'éteindre, trois fois il se rallume. Il remarque aussi que le visage de la statue était inondé de sueur. Il appelle d'autres personnes ; toutes voient le même phénomène. Qu'est-ce que tout cela voulait dire ? impossible de le deviner. Le lendemain on eut la clef du mystère, quand on vit entrer dans le port un navire tout désarmé, auquel il ne restait ni mât ni voiles. L'équipage assura qu'à l'heure même où cette sueur étrange se manifestait au visage de la statue, leur navire avait été assailli d'une furieuse tempête, et que s'étant recommandés à saint Telme, ils l'avaient vu aussitôt au milieu d'eux, et que, grâce à sa protection, ils avaient enfin pu aborder au port, quoique sans mât ni voiles.

En 1662, une flotte espagnole revenant des Indes, subit une si grande tempête, que tous les vaisseaux étaient sur le point de périr avec les richesses immenses qu'ils apportaient. On ne vit point d'autre moyen de salut que de recourir à saint Telme. Les prières qu'on lui adressa furent exaucées. Le Saint apparut visiblement à toute la flotte, allant de vaisseau en vaisseau et consolant tout le monde. Grâce à lui, la mer se calma et le voyage se termina heureusement. Dans l'un des vaisseaux était un saint religieux de l'Ordre, nommé François de Aguirre. Lui-même raconta au V. P. Souège au couvent d'Avignon le miracle dont il avait été le témoin oculaire.

Habitué à faire l'expérience des faveurs de saint Telme, les marins espagnols et portugais lui vouèrent une vive dévotion, qui a persévéré jusqu'à notre temps. Dans tous les ports du Portugal et sur toute la côte, on ne rencontre que chapelles, autels, images, peintures, attestant combien est profond le culte des marins pour leur saint patron.

A Muros, sa fête est toujours célébrée très solennellement. A Pontevedra, il existe en son honneur une confrérie très antique. « Il est prouvé par des documents authentiques, disait Medrano au siècle dernier, que depuis trois cents ans les seigneurs archevêques de Santiago ont favorisé cette confrérie de beaucoup de privilèges ; en particulier, la fête du Saint était célébrée comme de précepte, avec obligation de s'abstenir d'œuvres serviles. » Le jour de la fête, les marins vont chercher avec pompe la statue de saint Telme, la portent à leur autel dans l'église de Santa-Maria-Mayor et assistent à la Messe ainsi qu'au panégyrique. Le jour de la Fête-Dieu, leur confrérie a le privilège d'ouvrir la marche de la procession et d'occuper la première place près du Très Saint Sacrement.

A Vigo, les marins possèdent une statue du Bienheureux, qui reste toute l'année chez le mayordome élu par eux. Le jour de la fête, ils descendent le Rio, et sur leurs canots pavoisés portent la sainte image qu'ils débarquent avec respect et déposent sur l'autel de l'église. Il y a grand'messe, panégyrique et le soir procession, durant laquelle les pieux marins portent en triomphe leur patron bien-aimé.

A Fan, la confrérie est si ancienne qu'on n'en sait pas l'origine. En 1676, l'archevêque de Braga fit un décret portant qu'à la messe solennelle célébrée le jour de la fête du Saint il n'y aurait pas de sermon, à cause du concours énorme des fidèles, qui accouraient en pèlerinage de plus de trois cents paroisses (1).

A Guimaraens, à Braga, à Veyra, à Louro, à Saint-Sébastien de Guipuzcoa, à Alicante, à San-Lucar de Barrameda d'où partaient les navires pour l'Inde-occidentale, à Valence, à Tortose, enfin sur tout le littoral portugais et espagnol, saint Telme était honoré des marins, qui n'auraient pas osé s'embarquer sans se mettre sous sa protection.

(1) On conserve à Rome aux Archives générales les statuts des Confréries de Pontevedra, de Bayona, de Villa-de-Vigo, de Villa-de-Guardia, de Tuy. Cette dernière ville avait deux confréries en l'honneur de saint Telme, une pour les enfants, l'autre pour les mariniers du Minho.

VII. — De la Péninsule ibérique, le culte de notre Bienheureux rayonna dans le monde entier, porté sur toutes les plages par les hardis navigateurs qui s'élançaient des ports d'Espagne et de Portugal. Son nom est joint aux noms célèbres des Christophe Colomb, des Magellan et autres explorateurs. Dans la vie de Christophe Colomb, écrite par son fils, nous lisons ce souvenir de son second voyage en 1493 : « Dans la nuit du samedi, il tonnait et pleuvait très fort. Saint Telme se montra sur le mât de perroquet avec sept cierges allumés, c'est-à-dire que l'on aperçut ces feux que les matelots croient être le Corps-Saint. Aussitôt on entendit chanter sur le bâtiment force litanies et oraisons ; car les gens de mer tiennent pour certain que la tempête est passée, dès que saint Telme apparaît (1). »

Herrera signale la même dévotion parmi les matelots de Magellan : « Pendant les grandes tempêtes, dit-il, saint Telme se montrait au sommet du mât de perroquet, tantôt avec un cierge allumé, tantôt avec deux. Ces apparitions étaient saluées par des acclamations et des larmes de joie. »

Aussi rien d'étonnant si l'on retrouve le culte de saint Telme dans les contrées les plus éloignées. Au Brésil, qui fut longtemps sous la domination portugaise, les marins sont accoutumés à se placer sous son patronage. A Bahia de Todos Santos, une église magnifique est placée sous son vocable ; il en existe une autre à Pernambuco, et dans beaucoup d'autres endroits (2).

En 1619, les Dominicains établissaient un couvent à Cavito, le premier port des Philippines après Manille ; ils le plaçaient sous le vocable de saint Telme.

En France, le culte de notre Bienheureux était également répandu. Mais ici comme pour l'Italie, nous sommes obligés de prendre garde pour ne pas attribuer à saint Telme, dominicain, ce qui appartient à saint Elme ou saint Erasme. Ainsi, à Marseille, il existait au siècle dernier, une confrérie des capitaines de vaisseaux qui avait certainement pour patron saint Erasme et non saint Telme. La preuve en est que leur fête patronale se célébrait le 2 juin, fête de saint Erasme, et leur patron était représenté avec la mitre épiscopale (3).

(1) Fern. Colombo, chap. 45.

(2) Cfr. Medrano, *Hist. de la Orden de Pred.*

(3) Partout où l'on trouve ces trois indices, fête le 2 juin, insignes épiscopaux et marques du martyre, il s'agit certainement de saint Erasme.

Mais si à Marseille la confrérie des capitaines de vaisseaux se recommandait à saint Erasme, par contre la confrérie des calfats de Toulon était sans aucun doute sous le patronage de saint Telme, dominicain. Ce qui le prouve, c'est que leur fête patronale était célébrée le lundi de Quasimodo, comme la fête du B. Pierre Gonzalez, à Tuy et à Palencia (1). A Perpignan, où saint Telme était considéré comme le protecteur du commerce maritime, il existe au musée un tableau peint en 1721 pour être placé à l'hôtel de ville (2).

En Italie, on retrouve beaucoup de traces du culte de saint Elme ou saint Telme. Mais nous ne sommes pas assez bien renseignés pour dire ce qui est à l'honneur du saint dominicain.

Dans la République Argentine, le couvent des Frères-Prêcheurs de Buenos-Ayres, lequel existait déjà en 1615, est placé sous le vocable de saint Telme.

Il en est de même du couvent de Valparaiso, au Chili.

Le patronage de notre saint Telme sur les marins était un fait tellement notoire au siècle dernier, que Benoît XIV pouvait écrire : « La confiance des matelots envers ce vénérable serviteur de Dieu est célèbre et d'ancienne date, au point qu'il est regardé communément comme leur patron (3). »

Le Saint-Siège s'est plu bien des fois à encourager la dévotion des fidèles envers notre Bienheureux.

En 1503, douze cardinaux accordent des indulgences à quiconque visite la chapelle et l'autel du Saint dans la ville de Guimarands (4).

Un peu plus tard, les ducs de Medina-Sidonia, considérant que la ville de San Lucar de Barrameda était un port insigne d'où partaient chaque année pour les Indes une grande multitude de fidèles, avaient fait construire à leurs frais un couvent de Frères-Prêcheurs et avaient réservé dans l'église une chapelle en l'honneur de saint Telme. En 1564, le Pape Pie IV accorde une indulgence plénière à ceux qui communieront et prieront le jour de la conversion de saint Paul pour la conversion des hérétiques et des infidèles. Ensuite il ajoute :

(1) Cfr. *Bull. O. P.*, VII, 483.

(2) De nos jours, une école navale a été établie à Arcachon sous le patronage de saint Telme.

(3) *Celebris est etiam et antiqua erga hunc venerabilem Dei famulum nautarum fiducia, ita ut vulgo pro eorum patrono habeatur. — De Serv. Dei Beatific.* I, II, c. XXIV.

(4) Medrano, *Hist. de la Orden de Pred.*, p. 1, l. V.

« Quant à ceux qui, sur le point de s'embarquer, recevront dévotement la communion, avant leur départ, dans la chapelle de Saint-Telme, nous leur accordons chaque fois l'indulgence plénière et la rémission de leurs péchés, en forme de Jubilé (1) ».

Le 15 septembre 1592, Clément VIII accorde de nombreuses grâces à la confrérie de saint Telme, de Bayona en Galice (2).

Le 2 décembre 1594, le même Souverain-Pontife permet aux Frères-Prêcheurs de construire un couvent à Alicante sous le vocable de Notre-Dame du Rosaire et de saint Telme (3).

En 1593, lorsqu'on travaillait à la canonisation du Saint, le nonce d'Espagne, tant en son nom qu'en celui du cardinal Albert, légat de Portugal, autorise les pêcheurs portugais à pêcher les dimanches et fêtes, à condition d'affecter le produit de leur travail à cette intention. En 1606, le nonce de Portugal réitère cette permission et l'étend aux pêcheurs des Indes-Orientales, du Brésil, de Saint-Thomas, d'Angola, des îles Terceyros et de Madère (4).

Le 1^{er} octobre 1619, Paul V enrichit de diverses faveurs une confrérie de marins établie à Vinaroz sous le nom de saint Telme (5).

Le 19 avril 1622, Grégoire XV accorde une indulgence plénière aux fidèles qui visiteront l'autel de saint Telme, à Valence, le jour de sa fête (6).

Même faveur est concédée par Urbain VIII, le 10 novembre 1628, à la chapelle de saint Telme, de la ville de Tuy (7), puis par Clément IX, le 30 août 1668, à la confrérie des calfats de Toulon qui avait son oratoire près de l'église des Frères-Prêcheurs (8).

Malgré tous ces honneurs, saint Telme n'était pas encore canonisé, et son culte n'avait encore obtenu aucune confirmation explicite du Siège Apostolique. Des premiers procès d'information dressés à

(1) *Bull. O. P.*, V, 102.

(2) Medrano.

(3) *Bull. O. P.*, V, 529.

(4) On retrouve ces deux actes aux Archives générales avec un décret du roi de Portugal approuvant et organisant l'œuvre des collectes pour les frais de la cause de canonisation du B. Pierre Gonzalez.

(5) *Bull. O. P.*, VII, 453.

(6) *Bull. O. P.*, VII, 264.

(7) *Ibid.*, VII, 456.

(8) *Ibid.*, VII 483. — Cette confrérie avait été érigée dans le couvent des Frères-Prêcheurs de Toulon le 15 avril 1639. Une copie de l'acte de fondation existe encore à Rome aux Archives générales.

Tuy en 1582, puis à Lisbonne en 1592, furent malheureusement perdus. Mais au commencement du dix-huitième siècle, la cause fut reprise et le 9 décembre 1741, le Pape Benoît XIV sanctionna enfin le culte immémorial rendu à notre Bienheureux. Son Office fut approuvé le 8 janvier 1742 pour tout l'Ordre des Frères-Prêcheurs et les diocèses de Palencia et de Tuy. Le diocèse de Séville l'obtint par Bref du 12 décembre 1742, et sur la demande du roi d'Espagne, il fut concédé à tous les diocèses de son royaume par Bref du 18 septembre 1748.

A cette occasion, le patronage de saint Telme sur les marins reçut du Saint-Siège un témoignage éclatant. Voici en quels termes il en est fait mention dans les Leçons approuvées par la S. Congrégation des Rites : « Le bruit de ses miracles se répandant jusqu'aux régions lointaines de l'Amérique, il commença à être invoqué et honoré avec grande vénération par les peuples, principalement par les marins, qui faisant l'expérience de la promptitude avec laquelle il les assistait au milieu des tempêtes se le donnèrent pour patron sous le nom de saint Telme. »

Quant à l'oraison, elle reconnaît ouvertement le pouvoir confié d'en haut au B. Pierre Gonzalez de protéger les marins. Elle est ainsi conçue :

« O Dieu, qui faites sentir l'assistance particulière du Bienheureux
« Pierre à ceux qui sont exposés aux périls de la mer, accordez-
« nous, par son intercession, de voir toujours briller au milieu des
« tempêtes de cette vie la lumière de votre grâce, et de pouvoir
« arriver par elle au port du salut éternel, par Notre-Seigneur Jésus-
« Christ. »

Il ne manque plus désormais à la gloire de saint Telme que d'être officiellement proclamé Patron des marins par le Vicaire de Jésus-Christ. Cet honneur suprême, peuples et évêques le sollicitent actuellement auprès du Saint Siège. Les prélats qui ont dans ce but adressé leurs prières au Souverain-Pontife sont déjà fort nombreux. Outre les Cardinaux Lavigerie, Langénieux, Caverot, Desprez, Bernadou, ceux de Tolède, de Séville, de Sarragosse, il faut encore mentionner un grand nombre d'archevêques et évêques de France (1), d'Es-

(1) Nos Seigneurs Foulon, arch. de Besançon; Leuilleux, de Chambéry; Ramadié, d'Alby; Perraud, évêque d'Autun; Isoard, d'Annecy; Costes, de Mende; Blanger de Limoges; Besson, de Nîmes; Marpot, de Saint-Claude; Robert, de Marseille;

pagne (2), les évêques de Suisse (3), de la République de l'Equateur (4), plusieurs de l'Allemagne (5), de l'Autriche (6), de l'Italie (7), de l'Angleterre (8), l'archevêque de Lima, dans le Pérou, les vicaires apostoliques du Congo, de Madagascar, du Kiang-Si, du Tché-Kian, de Nankin, de Suède. Espérons que tant de vœux ne resteront pas sans résultat et qu'un jour viendra où nous pourrons saluer en saint Telme le patron des marins officiellement acclamé par l'Eglise.



La V. Sœur ANNA DE WINECK
Professe du monastère d'Unterlinden, Colmar ()*

(1 2 . .)

LA mémoire de Sœur Anna de Wineck, chérie de Dieu, est restée en bénédiction. Elle était d'un sang illustre, mais sa foi et ses vertus l'élevèrent bien au-dessus de toute grandeur humaine. Dès le berceau, prévenue du ciel, elle fut embaumée des parfums de la sainteté. Elle subissait encore les soins d'une nourrice, et déjà, on la surprenait, la nuit, agenouillée et en oraison. Levée de très bonne heure, tantôt seule,

Castillon, de Dijon; Lecot, de Dijon; Péronne, de Beauvais; Lamothe-Tenet, de Pamiers; Billard, de Carcassonne; Fiard, de Montauban; de Cabrières, de Montpellier; Sebaux, d'Angoulême; Gonindard, de Verdun; Bécél, de Vannes; Thibaudier, de Soissons; Larue, de Langres; Bouché, de Saint-Brieuc; Cotton, de Valence; Sourrieu, de Châlons; Gouzot, de Gap; Ducellier, de Bayonne; Rosset, de Maurienne; Cortet, de Troyes; Fava, de Grenoble; Pagis, de Tarentaise; Dusserre, coadj. d'Alger; Jourdan de la Passardière, de Rosea; Gay, d'Anthédon; De Charbonnel; De la Foata, d'Ajaccio; Peretti, coadj. d'Ajaccio.

(2) Cfr. *El Santísimo Rosario*, ann. 1886, p. 236 et 283.

(3) Mgr Mermillod, etc. le rév. Abbé d'Einsiedeln.

(4) L'archevêque de Quito et les évêques d'Ibarra, de Bolivar, de Cuenca, de Portovecchio, de Loja, etc.

(5) Nos Seign. Kobbes, év. de Luxembourg; Stumpf, coadj. de Strasbourg; etc.

(6) Mgr l'archevêque de Vienne, etc.

(7) Mgr Guindani, évêque de Bergame; Bonomelli, de Crémone; Milella, de Téramo; etc.

(8) Mgr l'év. de Plymouth; Mgr Flood, coadj. de Port-d'Espagne (Antilles).

(*) Catherine de Guebviller, *De Vitis prim. Sororum*.

tantôt avec ses parents, elle se rendait à l'église, et poursuivait, au pied des autels, ses divins colloques avec l'Epoux des Vierges. Redoutant, pour la santé de sa fille, les conséquences d'une piété si matinale, la mère d'Anna fermait avec soin les croisées de la chambre où cette chère enfant prenait son repos, et interceptait, autant que possible, tout rayon de lumière pour prolonger la nuit ; mais, cet artifice ne réussissait que très imparfaitement à tromper celle dont le cœur veillait pendant le sommeil même. En grandissant, Anna sentit grandir avec elle la compassion pour les malheureux. Lorsqu'elle traversait les rues ou la place publique, elle se faisait une joie de tendre la main à l'aveugle, au boiteux, pour les conduire là où ils désiraient aller. Ces exercices de charité et d'humilité étaient son plus délicieux passe-temps. En elle, rien de l'enfance ni des défauts qui l'accompagnent. Avant que le moindre contact du monde eût effleuré cette âme, le Seigneur, de sa main divine, la transplanta dans son jardin comme une fleur parfumée. Au milieu des lis d'Unterlinden, elle vint s'épanouir avec grâce, semblable à une rose de printemps.

Dès les premiers jours de son entrée au monastère, Anna de Wineck gravit, avec une merveilleuse célérité, l'âpre chemin de la perfection, et les religieuses se félicitèrent de l'admission d'un tel sujet. Ainsi que la lumière placée sur le chandelier, la nouvelle religieuse répandait les douces clartés de toutes les vertus, et elle paraissait comme un ange d'un ordre supérieur parmi d'autres anges de perfection. Toujours souriante, maintes fois le regard au ciel, empressée au service de Dieu et des Sœurs, elle ne marchait pas, mais volait dans les sentiers de nos saintes observances. On eût dit qu'elle trouvait un rafraîchissement dans les plus rudes austérités de la règle.

Mais c'est surtout auprès des malades que sa vertu éclatait. Quelles attentions délicates, quelle sollicitude, quel dévouement infatigable ! Elle voulait elle-même donner les soins les plus pénibles, bander les plaies les plus dégoûtantes, s'astreindre aux plus répugnants labeurs. Citons des exemples. Une sœur tombait du mal caduc. Cette redoutable infirmité avait déformé ses traits et obscurci complètement sa raison. Sœur Anna de Wineck voulut être au service de l'affligée. Au moment de l'accès, elle la serrait dans ses bras, essayait sa bouche écumante, prenait sa tête, la pressait sur son cœur avec une affection maternelle, et lui prodiguait, jusqu'à la fin de la crise, les plus touchantes marques de compassion. Après la mort de cette chère malade, Anna avouait n'avoir jamais rien demandé au Seigneur, à l'infirmerie, sans l'avoir obtenu.

Elle soigna également, avec une patience héroïque, une autre religieuse, dont l'âge avancé avait affaibli l'état mental. Au moment du trépas, elle entendit les mélodieux concerts des anges qui emportaient au ciel cette âme captive délivrée de la prison du corps.

Une troisième malade fut l'objet de son inépuisable charité. C'était une pauvre Sœur hydropique, horriblement enflée par tout le corps. Rendue très difficile par la douleur, elle ne trouvait rien à son gré, et, malgré son empressement affectueux, Anna était souvent mal accueillie. Craignant d'être pour la chère souffrante une occasion d'impatience et de péchés, elle demanda et obtint la permission de se retirer pour quelque temps de l'infirmerie. Elle l'avait à peine quittée, qu'elle éprouva une soustraction complète de grâces et de consolations; elle qui se portait avec élan à toute œuvre difficile, maintenant, elle sent que le moindre effort lui coûte. Cet état la trouble et la consterne. Elle s'interroge, sa conscience ne lui reproche aucun péché volontaire; mais voici que tout à coup, éclairée par une lumière d'en haut, elle comprend que c'est pour avoir quitté la pauvre hydropique qu'elle se trouve elle-même délaissée. Elle court trouver la Prieure et obtient de reprendre ses soins assidus auprès de la malade. Dès ce moment, le plein jour se fait dans son esprit, le fleuve de la joie coule au fond de son cœur, et les grâces accoutumées pénètrent toutes ses puissances. Ce trait nous fait voir qu'il ne faut point, à cause d'une simple parole amère, laisser la tâche entreprise pour l'amour de Jésus et de l'obéissance, surtout quand il s'agit du soin des malades, chose particulièrement agréable au Seigneur.

II. — Sœur Anna désira longtemps et avec ardeur être employée dans un hôpital, au soulagement de toutes les misères de l'humanité. Ne pouvant réaliser ses vœux, elle y suppléa, en construisant dans son cœur trois hôpitaux mystiques, pour les trois catégories de personnes les plus dignes de compassion, savoir : 1^o les pécheurs qui sont en ce monde; 2^o les agonisants ou exposés à la mort, sur le bord de l'éternité; 3^o les âmes qui souffrent en purgatoire. Après avoir accueilli dans le splendide et large hôtel de sa charité ces trois catégories de malheureux, notre Sœur ne cessa plus d'aller des uns aux autres, porter à tous le secours de ses prières et de ses ardentes supplications, se levant la nuit pour mieux remplir son office d'héroïque dévouement.

Une autre pratique de dévotion d'Anna de Wineck, pratique

certainement très agréable à Notre-Seigneur, était la suivante. Chaque année, le jour du Vendredi-Saint, elle se rendait au chœur pour accomplir, en face du Calvaire, un sacrifice digne de sa générosité. Agenouillée au pied de la croix, elle s'adressait ainsi à Dieu : « O Seigneur Dieu, Père très clément, recevez aujourd'hui, de la main de votre servante, le sacrifice que vous offre sa dévotion, et daignez l'agréer. Seigneur très miséricordieux et sérénissime, vous n'avez nul besoin de ce qui est à moi, voici pourtant ce que j'ose vous offrir. Si, durant cette année, par votre grâce, j'ai pu, en pratiquant nos observances, vous servir dignement, prières, méditations, pénitences, œuvres bonnes, où votre main s'est trouvée conduisant la mienne., je vous cède tout; je vous prie, du fond du cœur, de distribuer ce bien à qui vous voudrez, vivants ou défunts, en m'excluant moi-même du partage, si tel est votre bon plaisir. » Chaque année, à la même époque, elle renouvelait cette donation complète, cette cession absolue. Après avoir versé ainsi tout son avoir dans les coffres du Seigneur, elle se mettait à l'œuvre comme si elle eût eu à refaire toute sa fortune spirituelle, et on la voyait travailler avec une ardeur soutenue, sans perdre une seule minute. Par cette pieuse industrie, elle accumulait des trésors sans prix, et se préparait d'ineffables récompenses.

Un dur cilice affligeait sa chair, une corde et une chaîne de fer lui ceignaient les reins, non sans occasionner plusieurs plaies douloureuses. Chaque nuit, cette fille innocente prenait, avec une courroie garnie de nœuds, de sanglantes disciplines.

Dans la ferveur de ses oraisons, Sœur Anna tirait de son cœur des gémissements à fendre l'âme ; c'est malgré elle qu'éclatait le cri de son amour. Parmi les nombreuses prières qu'elle adressait régulièrement au ciel, elle récitait, chaque jour, mille *Ave Maria* et le plus souvent deux mille ; jusqu'à sa dernière heure, elle fut fidèle à cette pratique en l'honneur de la glorieuse Vierge qu'elle chérissait tendrement.

D'une pureté admirable, à part les fautes de fragilité, elle ne commit jamais de péché grave ; car, au témoignage de son confesseur, elle garda jusqu'à la fin l'innocence baptismale. Comme elle se préparait à une confession générale, qu'elle devait faire un matin, elle eut, la nuit précédente, un songe où il lui semblait qu'elle redoublait d'efforts pour vomir, sans toutefois vomir autre chose qu'un lait très blanc et très doux : gracieuse image de son étonnante pureté !

La divine Bonté voulut se montrer, à l'égard de cette bienheureuse

Sœur, d'une munificence sans pareille. Un jour qu'elle était en oraison, Dieu, subitement, l'inonda d'une telle abondance de grâces, qu'elle se sentit pénétrée dans tout son être d'une douceur infinie. Cette faveur ne dura pas qu'un seul instant, mais plus de deux années. Abreuvée aux sources du paradis, Sœur Anna ne pouvait plus toucher aux mets terrestres qu'avec un dégoût suprême. Elle perdit, toutefois, cette grâce incomparable. Une Sœur lui offrit, un jour, et la pressa amicalement de boire un peu de moût qu'elle apportait du pressoir. Sœur Anna, par complaisance, accepte ; elle boit le vin nouveau, le trouve bon et prend plaisir à le goûter. Aussitôt, la grâce des divines douceurs disparaît. Sœur Anna fondit en larmes, gémit, supplia ; elle ne put recouvrer la faveur perdue. Grande leçon pour les âmes auxquelles Dieu daigne conférer le goût de sa souveraine douceur. Qu'elles veillent, en conséquence, sur elles-mêmes, et que, avec une attention constante, elles prennent garde de dépasser, dans l'usage des choses de ce monde, les limites d'une très stricte modération et d'une exacte retenue.

Notre Sœur, toutefois, n'avait point perdu les bonnes grâces divines. Un jour, une autre religieuse la pria de recommander à Dieu sa mère presque mourante, afin qu'elle recouvrât la santé. La charitable Sœur se met en prières, et entend des oreilles du corps ces paroles : « Ta prière est exaucée, j'ajouterai des jours et des années à « la vie de cette matrone, elle verra les enfants de ses enfants. » Ce qui se vérifia à la lettre. Cette pieuse dame vécut encore vingt années, laissant après elle une postérité nombreuse.

Bien qu'appliquée à observer le silence de la règle, Sœur Anna comprit un jour, à la diminution d'une grâce de lumière intérieure, qu'il lui fallait garder un silence encore plus strict. Elle se comporta comme si elle eût été sourde et muette, et, ferma autant que possible, la porte de tous les autres sens. Les divines clartés l'inondèrent bientôt, et son cœur nagea dans les délices.

Ainsi vécut cette admirable Sœur, jusqu'au jour où elle s'endormit dans la paix du Seigneur, et reçut de ce bon Maître le vêtement de gloire et de félicité.





LE MÊME JOUR

12.. — En Hongrie, le B. GÉRARD, très saint religieux, dont il est fait mention dans une lettre que la reine de Hongrie, Marie, écrivit au B. Humbert, et aux définiteurs du Chapitre général de Strasbourg, en 1260. Voyant la guerre ouverte entre le roi Béla son époux et le prince Etienne son fils, et appréhendant également le succès du combat, puisqu'il y allait de la perte de son mari, ou de celle de son fils, elle se recommanda dévotement au B. Jean le Teutonique, quatrième Général de l'Ordre, décédé depuis peu. Celui-ci lui apparut accompagné du B. Gérard ; et faisant sur elle le signe de la croix, il lui dit : « Voici que nous vous rendons votre fils. » Le lendemain, elle apprit que les deux armées étant en présence et sur le point de se heurter, le prince Etienne, soudain changé et reconnaissant sa faute, s'était soumis entièrement à la volonté du roi son père.

Le B. Gérard était Prieur d'un couvent de la province de Hongrie, et l'un de ces hommes apostoliques, qui travaillèrent les premiers à la dilatation de l'Ordre en ce royaume, et à la conversion des Cumans. — (*Vitæ Frat. Append.*)

12.. — A Narbonne, le V. Père PIERRE DE CAUSSEMIRE, de la ville d'Arles, l'un des premiers Prieurs du couvent de Narbonne ; il appartenait à cette heureuse phalange d'hommes apostoliques, qui embrassèrent l'Ordre des Frères-Prêcheurs dans les premières années de sa fondation. Celui-ci en fut un puissant appui dans le Languedoc, et singulièrement à Narbonne. Le Père Bernard Guidonis le donne comme second Prieur de ce couvent.

1246 — En Galice, mémoire du V. PIERRE DE LAS MARINAS DE BETANÇOS, recommandable pour la sainteté de sa vie et l'innocence de ses mœurs. Il fut le compagnon de S. Telme en ses travaux apostoliques, et le fidèle dépositaire de ses actions miraculeuses. Dans la construction de ce beau pont de Castrelo, que le saint édifia pour la commodité des passants, Fr. Pierre eut sa bonne part. Il mourut en grande opinion de sainteté, et fut enterré dans le couvent de Saint-Dominique de Rivadavia. Sur son sépulcre une inscription rappelait ses hautes vertus et son heureuse mort. — (*Medrano.*)

1250 — A Marseille, le V. Père PIERRE DE SERENDON, et le vertueux Frère GÉRARD D'ERSAGNE, convers, tous deux profès du

couvent de Limoges. Envoyés à Marseille sur les premières années de la fondation du couvent que l'Ordre y établit, ils y travaillèrent glorieusement, l'un par son assiduité à l'Office divin, par l'austérité de sa vie, et par l'ardeur de ses prédications, l'autre par son humilité, sa dévotion, et son application infatigable au service des Frères. — (Guidonis).

1280 — A Metz, le V. Père HUGUES DE BONNEVILLE, lequel illustrant la noblesse de sa naissance par l'éclat des plus belles vertus, se rendit célèbre en piété et en science vers la fin du premier siècle de l'Ordre. — (*Mss. de Metz*).

1298 — A Gênes, le V. P. PIERRE DE POLOGNE, de l'illustre maison de Povala, insigne en Religion et en intégrité de vie. Ses beaux talents le faisant singulièrement considérer dans sa Province, on l'envoya faire ses études au fameux collège de Saint-Jacques à Paris. Il y contracta une étroite amitié avec le Père Jérôme d'Ascoli, cordelier, qui devenu ensuite Pape sous le nom de Nicolas IV, le fit son pénitencier à Rome. Il exerça très dignement cette charge sous le pontificat de ce Pape et sous celui de S. Pierre Célestin et de Boniface VIII, lequel, pour l'honorer davantage, le fit évêque de Kaminiecz. Dans la conduite de cette Eglise, il donna des marques illustres de son zèle et de sa vigilance pour le salut de son troupeau, l'instruisant soigneusement par ses prédications et instructions pastorales. Les affaires de son Eglise, dont il conservait les droits avec une intrépidité apostolique, l'obligèrent d'aller à Rome. Comme il revenait en Pologne, une grave maladie le surprit à Gênes, et lui ouvrit les portes du ciel, l'an 1298. — (Sever., Fontana.)

1530 — Au célèbre collège de S. Thomas à Séville, mémoire du V. Père JACQUES D'ALCANTARA, religieux non moins recommandable pour sa piété que pour sa doctrine, amateur de la pauvreté et de la simplicité religieuse. Le très illustre Père et Prélat Diégo Déza, archevêque de Séville, fondateur de ce collège, le choisit avec vingt autres des plus excellents sujets de la Province d'Andalousie, pour être l'une des pierres vivantes de ce séminaire de grands hommes, qui ont honoré l'Ordre et l'Eglise par leur sainteté, leurs prédications, et leurs travaux apostoliques. — (Lopez.)

1580 — Au couvent royal de Saint-Dominique de Murcie, le V. Père MARTIN DES SAINTS, religieux d'une éminente vertu, zèle, et sagesse. Il fut Prieur de son couvent, qu'il gouverna fort saintement, et qualificateur du saint Office. Il mérita d'avoir connaissance du jour et de l'heure de sa mort, ayant prédit l'un et l'autre en sa dernière maladie, contre le sentiment

de plusieurs médecins, qui disaient tous que la maladie serait longue. Il passa de cette vie, environ l'an 1580. — (Lopez.)

1647 — A Paris, au couvent de la rue Saint-Honoré, le V. Père JEAN REGNART. Avocat de profession, il prit l'habit de l'Ordre dans ce couvent, lorsque la réforme du V. Père Michaëlis était dans son premier feu. Il en eut si bien l'esprit, que mourant entièrement au monde, il ne s'occupait qu'à vivre de Dieu seul. Il recherchait uniquement sa gloire, et sans rien sacrifier au respect humain. Grand ami du silence et de la retraite, il ne sortait jamais du couvent, pour faire des visites en ville. Les louanges, pas plus que le mépris, n'étaient capables de l'émouvoir. Il négligeait sa santé de telle sorte, qu'on ne sut qu'il était malade, que lorsqu'il lui fallut mourir. La grandeur de son mal l'ayant contraint de se plaindre la veille de sa mort, on fit venir le médecin, qui ne lui donna que vingt-quatre heures de vie. Il les employa à se disposer à la mort, et passa le 14 avril 1647 à une vie meilleure. — (*Rel. Paris.*)

1603 — Au monastère de l'Annonciation, à Lisbonne, la V. Mère ANTOINETTE DES PLAIES. Elle entra dans cette maison à l'âge de 19 ans, avec des dispositions très saintes. On aurait dit qu'elle avait passé toute sa vie en Religion, tant les pratiques de la vertu lui étaient aisées et familières. Elle gardait le silence avec tant de perfection, que non seulement on ne le lui vit jamais rompre, mais non pas même dire une seule parole vaine. Portée à tout ce qui regarde le service divin, et l'observance des Règles, elle était toujours prête à suppléer aux offices de celles qui manquaient, s'y présentant d'elle-même, sans qu'il fût besoin de lui rien dire. Elle ne pouvait souffrir que des religieuses sortissent de leur cloître pour quelque sujet que ce fût. Depuis quelque temps, le couvent de l'Annonciation avait reçu une religieuse qui avait quitté son monastère en temps de peste, et était venue chez nos Sœurs de Lisbonne, non sans obéir à un sentiment de curiosité. Sœur Antoinette, qui ne voyait en cette étrangère rien d'édifiant, ni dans les habits, ni dans le maintien, ne sachant comment lui faire connaître sa vanité, et la réduire aux termes de la modestie, s'en alla au devant d'elle ; et se tenant en sa présence avec un visage plein de confusion, elle commença à se souffleter, mais si fortement, qu'on entendait de loin les coups qu'elle se donnait. Ce stratagème réussit ; cette religieuse, touchée de voir une si sainte fille se traiter de la sorte, détesta toutes ses légèretés, et les pleura amèrement.

Sœur Antoinette observait une si grande pauvreté, que pour tout meuble elle n'avait en sa chambre qu'une planche sur deux ais, qui lui servait de siège pendant le jour, et de grabat pendant la nuit, avec une chétive couverture, et un traversin fort dur et très étroit. Il en était de même de ses habits, elle ne portait que ce qui ne pouvait plus servir aux autres. Elle se plaisait

beaucoup à être méprisée, veillait et priait longtemps, chassant le sommeil par de terribles disciplines. Elle exerça tous les offices de la maison, excepté celui de Prieure, jusqu'à ce que son grand âge la dispensant de toutes les charges, elle ne s'employait plus qu'à prier continuellement devant le Très Saint-Sacrement, surtout depuis Matines jusqu'à Prime, remplissant ainsi le temps pendant lequel les autres Sœurs reposaient. Toute pénétrée de reconnaissance pour les bienfaits divins, elle avait presque sans cesse à la bouche ces paroles : « *Deo gratias* », et le plus grand plaisir qu'on pouvait lui faire était de les prononcer.

Mère Antoinette pénétrait l'intérieur des cœurs, avertissant parfois les personnes de leurs fautes les plus secrètes, et donnant à d'autres beaucoup de lumière et de consolation dans leurs peines et tentations. A l'âge de quatre-vingts ans, comme elle était à l'agonie, une religieuse souffrant d'un mal de dents, qui ne lui donnait aucun repos, s'approcha d'elle, et s'appliquant sa main sur la joue, elle se sentit si bien soulagée, que de sa vie elle n'eut aucune atteinte de ce mal. La bonne Mère cependant touchant à la fin, pria qu'on lui chantât le psaume *In exitu Israël de Ægypto : A la sortie d'Israël de l'Egypte*. Et après l'avoir écouté fort dévotement, elle passa de l'Egypte de cette vie à la terre de promesse, pour y voir éternellement les biens du Seigneur, en 1603. La grande estime qu'on avait de sa sainteté la fit mettre dans un sépulcre particulier au milieu du chœur, couvert d'une belle pierre de marbre jaspé. Plusieurs personnes ont assuré que s'étant recommandées à ses prières, elles en avaient ressenti favorablement les effets. — (Sousa.)

16.. — A Messine, la vertueuse Sœur CATHERINE RAGGI, du Tiers-Ordre, très digne sœur selon la chair de l'illustre servante de Dieu Marie Raggi dont la vie a été écrite au 7 janvier. Fidèle imitatrice des vertus de cette dernière, singulièrement de sa chasteté, de son oraison, et de sa patience dans les tribulations, Sœur Catherine mérita aussi d'en être fort particulièrement consolée ; car la nuit même où sa bienheureuse sœur Marie décéda à Rome, elle entendit une voix, qui lui dit : « Cette nuit, ta sœur Marie est décédée pour venir avec nous jouir de la gloire, qui lui est préparée. » Cette nouvelle la fit pleurer de consolation encore plus que de tristesse ; peu après, elle vit sa sœur dans une bière resplendissante.

Elle la vit une autre fois belle à merveille, et revêtue d'une robe d'or. Toutes les fois aussi que Marie apparaissait à sa mère, elle apercevait l'éclat qui remplissait la chambre que celle-ci habitait. Elle entendait une voix, qui l'avertissait de chacune de ses visites. Ces faveurs nous font connaître combien elle était chérie du ciel. Elle y alla bientôt s'unir à Dieu, après avoir saintement achevé sa course. — (Mich. Lot. a Rib.)





XV AVRIL

*Le B. MICHEL GONZALEZ,
Compagnon de Saint Telme (*), en Galice (Espagne).*

(12..)



DANS la paroisse de Santa Cruz de Viana, près de Chantada, au diocèse de Lugo, les fidèles honorent d'un culte public un humble Frère-Prêcheur, dont la gloire posthume resta plus de quatre cent cinquante ans inconnue à tout l'Ordre de S. Dominique. C'est seulement au dix-huitième siècle, que ce précieux trésor fut découvert au milieu de circonstances vraiment providentielles.

Aux environs de l'année 1720, D. Anselme de la Torre, évêque de Tuy, en Galice, reçut de la cour romaine l'ordre de procéder à des informations juridiques, concernant le culte immémorial du B. Pierre Gonzalez, vulgairement S. Telme. Le doyen et le chapitre de Tuy, de concert avec le Provincial de la Province d'Espagne, des Frères-Prêcheurs, choisirent alors pour Procureur de la cause le V. P. Joseph Rivera, lecteur de Théologie morale et ancien Prieur du couvent de Saint-Dominique de Tuy. Ce zélé religieux entreprit aussitôt de parcourir les différentes villes où Fr. Pierre pouvait avoir laissé un souvenir persévérant de ses vertus admirables. Il comptait ainsi recueillir sur les lieux mêmes des témoignages plus autorisés de la sainteté de son Frère en Religion.

(*) Medrano : *Hist. de la Provincia de Espana, de la Orden de Predicadores*, etc., t. II, 369-377.

Or, en arrivant à Santa-Cruz de Viana, et à Santa-Eugenia de Asma, son annexe, le P. Joseph Rivera apprit avec étonnement qu'on vénérât en ces lieux, de temps immémorial, un saint dominicain, connu sous le nom de Fr. Michel Gonzalez. Les habitants conservaient avec une pieuse jalousie les restes du Bienheureux et les appelaient le *Cuerpo Santo*. Malgré la joie que lui causa cette nouvelle, le P. Rivera n'oublia pas les conseils de la prudence ; il demanda et obtint par écrit une attestation de tout ce qui se passait au tombeau du B. Michel Gonzalez. Voici cette attestation telle qu'elle fut rédigée par don Michel Sarmiento curé de la paroisse :

II. — Moi, D. Michel Sarmiento, prêtre et propre curé de la paroisse de Santa-Eugenia de Asma, et de Santa-Cruz de Viana, évêché de Lugo, je certifie ce qui suit. Sur la demande du R. P. Fr. Joseph de Rivera, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, et lecteur de Théologie morale au couvent de Saint-Dominique de Tuy, en présence de P. Hyacinthe Dieguez, mon vicaire, âgé de 70 ans, de D. François Pardo de Andrade, prêtre et curé de Saint-Etienne de Cartelos, âgé de 80 ans, et de D. Antoine Taboada, prêtre, curé de S. Julien de Mato et de S. Vincent, âgé de 81 ans, tous proches voisins de Santa-Cruz de Viana, je fais la déposition suivante touchant la mort et les miracles du V. P. Fr. Michel Gonzalez, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

« Il est enseveli dans la paroisse de Santa-Cruz. J'ai moi-même questionné dans toute cette vallée les paroissiens les plus âgés et les plus dignes de foi, ceux dont la parole est reçue sans hésitation devant tous les tribunaux, et je les ai priés de me parler des miracles, que le Seigneur a opérés, et opère tous les jours par l'intercession de son serviteur Fr. Michel Gonzalez. Véritable trésor, son corps est caché dans le champ, qui précède l'église ; les fidèles le nomment le *Cuerpo Santo*, et le regardent comme leur palladium. J'ai constaté de plus les faits suivants comme transmis par la voix publique, sans aucune contradiction, de père en fils, et de temps immémorial jusqu'à ce jour.

« Lorsqu'en revenant de Santiago, l'apôtre de la Galice, S. Pierre Gonzalez Telme passa au pont de Castrelo, il avait avec lui deux vénérables Pères. L'un était Fr. Pierre de las Marinas, enterré plus tard dans l'église de S. Dominique de Rivadavia. L'autre, affirme la tradition, s'appelait Fr. Michel Gonzalez, natif aussi de las Marinas de Betanços. C'est lui qui repose à Santa-Cruz, et qui fait l'objet de cette information.

« Un premier prodige prouva la vertu de Fr. Michel, au moment où les trois compagnons, traversant la terre de Taboada, approchaient du petit lac de Zepo, à deux lieues de Santa-Cruz de Viana. Fr. Michel Gonzalez, incommodé par le soleil, planta en terre la branche de poirier qui lui servait de bâton, et étendit sa chape pour se délasser un peu à son ombre. Aussitôt, ô merveille ! le bâton devient une tige vigoureuse, monte vers le ciel, se couronne de feuilles et de fleurs ; c'est un magnifique poirier qui épanche son ombre salulaire. Cet arbre a subsisté jusqu'en 1670, gardant le nom, qu'il avait alors reçu, de *Bâton du pèlerin*. D. Antoine de Taboada, ici présent, affirme l'avoir vu, et aujourd'hui le tronc paraît encore à fleur de terre.

« Les Frères, continuant leur route, arrivèrent à la Costa de Matança, à une demi-lieue de Santa-Cruz. Fr. Michel dit alors à ses deux compagnons : « *Mes Frères, sachez que je touche à ma fin ; je vous prie de me donner la sépulture dans la première église dont la cloche sonnera d'elle-même.* » Un peu plus loin les trois voyageurs s'arrêtent près d'une source, à deux portées de fusil de l'église ; tous trois s'y désaltèrent. Depuis lors, on appelle cette source, la *source du saint*. A cet endroit, le serviteur de Dieu, Michel Gonzalez, s'affaisse, montre le ciel à ses compagnons, leur sourit et rend paisiblement son âme à son Créateur. Les deux Pères, fort affligés de ce départ inopiné, versent pourtant de douces larmes, et envient le sort de leur compagnon.

« A cette courte distance de l'église, ils entendent bientôt la cloche sonner. Ils se rendent au village ; là on leur apprend que depuis trois jours déjà, et sans aucune impulsion, la cloche sonne ainsi d'elle-même. La prophétie de Fr. Michel est donc accomplie. Mais leur admiration touche à son comble, lorsqu'ils voient fixée à la cloche la palme, qu'on aperçoit aujourd'hui à l'autel majeur de Santa-Cruz. Les deux Pères s'inclinent devant la volonté de Dieu ; et ils enterrent leur compagnon près de la porte de l'église, mais en dehors.

« Depuis cette époque, le Seigneur ne cessa d'opérer des prodiges par les mérites de son fidèle serviteur, guérissant les boiteux, les fiévreux, les paralytiques et autres malades. En reconnaissance, les fidèles construisirent au-dessus du tombeau un arceau de pierre. Quelques années après, voyant se multiplier les miracles, ils élargirent l'arceau en forme de voûte et de chapelle, érigèrent un autel et une statue représentant, sous les traits d'un dominicain, le V. Fr. Michel Gonzalez. Cette image est très ancienne ; le Bienheureux tient dans la main gauche un livre, et une palme dans la main droite. Les

fidèles ont une grande dévotion pour cette statue. Dans l'église, il en existe une semblable, qui remonte environ à 70 ans. C'est un habitant de Plugeira qui la fit sculpter sur le modèle de la première, pendant qu'il la possédait dans sa maison. Il l'avait obtenue pour la consolation de son épouse gravement malade. Celle-ci une fois guérie par l'intercession du B. Fr. Michel, les deux images furent rapportées en procession. L'ancienne reprit sa place d'honneur sur le tombeau, et l'autre fut encadrée dans le rétable du grand autel, au côté de l'évangile.

« On regarde comme certain que le corps du serviteur de Dieu repose toujours au même endroit. D. Pierre Vasquez, âgé de 60 ans, raconte, sur le témoignage de son aïeule morte centenaire, il y a déjà cinquante ans, que le licencié Dominique Fernandez, prêtre de cette paroisse, visita un jour la sépulture et trouva le corps entier. Frappé de ce fait, il ordonna alors de poser l'autel sur la sépulture même au milieu de la chapelle.

« On raconte aussi qu'un évêque de Lugo résolut de visiter le tombeau, mais qu'il mourut avant l'exécution de son dessein. D. Antoine Taboada, ici présent, affirme de plus que le P. Pozo, évêque de Lugo vers 1646, et Dominicain, avait l'intention d'ouvrir la sépulture, mais que le curé D. Pierre de Moure l'en dissuada en lui rappelant l'heureuse constatation de l'un des curés précédents.

« A mesure que le nombre des miracles allait grossissant, la dévotion des fidèles augmentait. En 1670, D. Pierre de Sotomajor, natif de Santa-Cruz et chanoine d'Orense, rebâtit la chapelle; mais les portes qu'il y fit mettre furent trouvées peu après dans un champ en face de la chapelle, sans qu'on ait pu jamais s'expliquer le fait, qui du reste est arrivé plusieurs fois à d'autres célèbres sanctuaires. Dernièrement, D. Alvare Enriquez, prêtre de la paroisse et maintenant défunt, agrandit la chapelle avec le secours des aumônes des habitants; il mit, au lieu de porte, une barrière qui subsiste encore; l'autel fut transporté sur le tombeau, et la statue placée sur l'autel. Une lampe brilla désormais devant l'image du Saint.

« La fête, continue le témoignage que nous traduisons, se célèbre solennellement le lundi qui suit le dimanche *in Albis*. C'est un jour de précepte à Santa-Cruz de Viana. Toute l'année, on lit et on chante des messes, à l'autel du B. Michel. Le jour de la fête, on chante la messe d'un confesseur non-pontife.

« Une confrérie a été établie depuis longtemps, avec la permission des évêques de Lugo. Plus de 300 confrères, de trois lieues à la ronde,

apportaient jadis du pain et de l'argent en aumônes ; et, le jour de la fête, l'affluence était si considérable que l'on vendait pour 150 réaux de cierges, à un *ochavo* (1). Mais en 1676, un trésorier infidèle dissipa l'argent de la Confrérie. Tout le temps que celle-ci fonctionna, disent les habitants de la vallée, il y eut toujours en abondance des fruits, tandis qu'ils en manquent souvent depuis sa disparition. Aujourd'hui on travaille avec zèle à la rétablir. On a remarqué enfin que jamais dans cette paroisse la grêle ne tombe, bien que les autres paroisses en subissent de temps en temps les ravages. Les habitants attribuent cette faveur à l'intercession du B. Fr. Michel, et à la fameuse cloche qui sonna toute seule, et qui, durant tant de siècles, est restée toujours en très bon état. Quand on la sonne, les nuages se dispersent, et le ciel reprend sa sérénité.

« Concernant tout ce que j'atteste, je ne connais ni papier, ni rouleau, ni inscription ; seulement, les visites de la Confrérie par les évêques sont certaines, et tout le reste est public et bien avéré. Quant aux miracles que Dieu a opérés par les mérites de son serviteur, on a comme preuves indéniables les béquilles que les boiteux et les perclus abandonnent au tombeau du Bienheureux et les sachets de terre prise à sa sépulture, que les malades une fois guéris laissent suspendus dans la chapelle. En 1670, nous avons vu enlever des sachets et des béquilles en une quantité telle qu'elle dépassait certainement une bonne charge. Tout cela prouve les guérisons obtenues de Dieu par l'intercession du B. Michel Gonzalez. »

III. — Ainsi parlait en 1720, le curé de Santa-Cruz, D. Michel Sarmiento.

Depuis cette époque, le compagnon de saint Telme a continué de jouir des honneurs des saints, sous la surveillance et avec les pieux encouragements des évêques de Lugo. Ainsi c'est un évêque de Lugo, le P. Rodriguez Gil, qui a donné la statue qui domine en ce moment l'autel. Les archives de la paroisse abondent aujourd'hui en attestations de miracles, et en preuves de culte. Le jour n'est donc pas loin, nous l'espérons, où le Saint-Siège placera officiellement sur les autels le B. Michel Gonzalez.

Tous les ans, on porte l'image du Bienheureux en procession, le lundi de Pâques, à l'église de Santa-Eugenia de Asma, au chant des

(1) *Ochavo*, monnaie castillane qui vaut deux marevédis, ou trois centimes.

litanies des Saints. Après la messe, la statue reste exposée jusqu'au lundi suivant, jour de la fête solennelle, où on la reconduit triomphalement à sa chapelle. On chante la messe d'un confesseur non-pontife et le panégyrique du saint termine la solennité.

Au mois de juin 1879, un événement augmenta encore la dévotion des habitants de Santa-Cruz. A l'occasion des informations juridiques, auxquelles il procédait en vue de la béatification, le P. André-Marie Solla, des Frères-Prêcheurs, résolut de reconnaître les saintes reliques.

Toutes les autorités ecclésiastiques, civiles et militaires du district avaient été convoquées. Une foule immense entourait la chapelle.

A mesure que les ouvriers creusaient davantage le sol, l'émotion grandissait. A deux mètres, on trouva la pierre sépulcrale, et à un mètre soixante, au-dessous, apparurent les restes du Saint, parfaitement conservés, la tête vers l'orient et les pieds au couchant. Impossible de décrire ce qui se passa à cette heure. Un des ouvriers s'étant écrié : *Esta enterro. Il est entier !* ce fut comme une étincelle électrique, qui fit tressaillir tous les cœurs ; des larmes de bonheur s'échappaient de tous les yeux.

Les cloches sonnèrent à toutes volées, et de nombreuses fusées annoncèrent aux absents l'heureuse découverte. Visiblement ému, le Père commissaire fit la translation des précieux restes, qui, une fois reconnus par les médecins d'office, furent replacés dans un coffre élégant. Trois clefs ferment le tombeau vénéré ; elles restent à la disposition de l'alcade de Chantada, de l'évêque de Lugo et des Supérieurs de l'Ordre (1).

Dès le lendemain les pèlerinages recommençaient, et les foules, clergé en tête, venaient chanter dans la chapelle la messe du Saint, pour se mettre sous sa puissante protection.

(1) Voir le *Boletín oficial* du diocèse de Lugo, n° du mois d'août 1879.



*Les V. Sœurs ADÉLAÏDE DE TOROLZHEIM,
GERTRUDE DE GIRSPERG
et ELISABETH DE JUNCKHOLTZ,
Professes du monastère d'Unterlinden, Colmar (*)*

SŒUR Adélaïde était de noble lignage, et avait passé dans une extrême innocence son enfance et sa jeunesse. Elle avait à peine sept à huit ans, lorsque lui arriva le fait gracieux qu'on va lire.

Elle aperçut un jour un prêtre, revêtu du surplis et de l'étole, qui portait le viatique à un malade. Grand nombre de fidèles accompagnaient l'auguste sacrement. Obéissant à un attrait de son cœur, Adélaïde se met à suivre, elle aussi, en se tenant le plus près possible du prêtre. On arrive au domicile du malade. L'enfant observe avec attention tous les mouvements du prêtre... au moment où celui-ci découvre le ciboire, Adélaïde s'approche, se penche et regarde avec curiosité au fond de la coupe dorée. O merveille ! elle voit un petit enfant, beau à ravir ; il est revêtu d'habits sacerdotaux et sa blonde chevelure est bouclée avec une grâce charmante. La petite fille pousse une exclamation de joie, elle se met à demander à grands cris cet enfant qu'elle veut avoir et vers lequel elle tend les bras. Le prêtre croit à un caprice, repousse la petite importune et l'éloigne. Adélaïde, toutefois, ne cesse ses cris et ses pleurs qu'au moment où elle voit l'enfant que le prêtre a pris et déposé sur les lèvres du malade, disparaître tout à fait. Que de jours s'écoulèrent avant que ce cœur innocent et candide fût consolé ! C'est la Sœur elle-même qui racontait, après son entrée en religion, ce trait de sa naïve enfance.

La veille du jour où elle devait se présenter au monastère, une religieuse de la maison entendit une voix qui venait du ciel et disait : « La jeune fille qui va entrer demain pour prendre l'habit est un vase choisi, de toute éternité, vase d'honneur et de grâce. » On la vit

(*) Catherine de Guebwiller, *De vit. Sor.*

en effet, le lendemain, dans toute la fleur de son printemps, s'offrir pour jamais au Seigneur qu'elle se préparait à servir avec fidélité jusqu'à son dernier souffle. Comme elle était douée d'une belle et noble voix, on lui confia l'office de chantre ; elle le remplit avec zèle et un vrai talent.

Elle eut, une fois, une vision étrange que je rapporte pour montrer quelle était la ferveur de sa dévotion. C'était une grande fête ; elle se hâtait, dès le premier coup du réveil, de se rendre à Matines. Furieux de cet empressement, le démon voulut arrêter l'élan de notre Sœur. Au moment où elle allait descendre l'escalier qui conduit au chœur, il se présente à elle sous la forme d'une truie énorme qui barrait le passage ; de plus, pour l'effrayer encore davantage, au bas de l'escalier il lui fait voir le spectre d'une Sœur récemment défunte. Adélaïde hésite un instant, mais plutôt que de reculer et d'aller faire un long détour pour arriver au chœur, elle recueille toute son énergie, méprise cette fantasmagorie diabolique, et descend l'escalier ; toute tremblante, n'ayant presque plus de respiration, elle court s'agenouiller à sa place, et ne se sent remise de sa profonde émotion que vers la fin des Matines.

Durant sa vie religieuse, les fièvres continues, les infirmités longues et ennuyeuses ne lui manquèrent pas. Mais elle se courbait docilement sous la verge du Père très doux qui frappe pour instruire.

A la dernière heure, elle eut à soutenir un suprême assaut des puissances infernales. Dans son effroi, Sœur Adélaïde regardait autour d'elle avec effarement. Si les Sœurs ne l'eussent retenue, elle se serait jetée hors de son lit. Elle revint peu à peu à son calme habituel, et comme les Sœurs anxieuses l'interrogeaient pour savoir si Dieu l'avait consolée : « Oui, répondit-elle, le Seigneur m'a grandement fait sentir les effets de son extrême bonté. » Peu après, la mort vint couper les liens qui retenaient encore sur cette terre l'épouse que Jésus s'était choisie, et elle s'élança, joyeuse, aux noces éternelles.

II. — Parlons, en outre, ici, de deux autres Sœurs qui ont laissé parmi nous des exemples de religion et de vertu peu ordinaires : Gertrude de Girsperg et Elisabeth de Junckoltz.

Sœur Gertrude remplit la charge de Prieure pendant quelque temps. Elle était constamment appliquée au service de Dieu, aux pratiques de l'observance, et s'attirait par ce moyen des grâces et des faveurs tout exceptionnelles. Il arriva pourtant un jour qu'elle sentit diminuer, lui

semblait-il, les dons du ciel. Entrant au chapitre, elle se flagella avec une sorte de fureur, jusqu'à ce qu'elle éprouvât le retour des grâces qu'elle croyait perdues ; elles revinrent comme un torrent, et notre Sœur, submergée dans la joie, ne pouvait plus soutenir l'assaut des divines consolations.

Ses frères, seigneurs opulents et élevés en dignités, ayant encouru la disgrâce et les colères de l'Empereur des Romains, furent dépouillés de leurs biens, expulsés de leurs châteaux. A cette nouvelle, Sœur Gertrude bénit le Seigneur de tout ce qui arrivait à sa famille, et se rendant au chœur récita le *Te Deum*, au milieu toutefois des larmes que lui arrachait pareille infortune. C'est ainsi qu'elle savait épancher son cœur devant Dieu, en face de l'épreuve, comme au sein des consolations. Vingt ans avant sa mort, le très doux Sauveur Jésus lui avait annoncé le jour de son décès, qui arriva comme il lui avait été prédit.

Sœur Elisabeth de Junckholtz avait été élevée très délicatement et jouissait dans le monde d'un ample patrimoine ; ce qui ne l'empêcha point de s'élancer sur la voie étroite et rude des conseils évangéliques. Sa régularité ne se démentit jamais et la vie de communauté fut toujours et partout la sienne. Comme elle touchait à son dernier jour, elle fit aux Sœurs réunies cet aveu que nous devons enregistrer parce qu'il est digne de mémoire : « Pendant les vingt ans que j'ai passés dans l'Ordre au service de Dieu, j'ai vécu comme si j'avais dû chaque jour partir de ce monde, et le bon plaisir divin a été mon unique souci : ma conscience, à l'heure actuelle, ne me reproche aucun acte, aucune parole dont j'aie à me repentir. » Elle dit ensuite au confesseur et aux religieuses que dans trois jours elle retournerait au Seigneur, ce qui arriva. Car, trois jours après, elle échangeait la vie du temps avec celle de l'éternité.

LE MÊME JOUR

12.. — A Paris, au couvent de Saint-Jacques, le V. Père JEAN DE PARIS surnommé POINLANE, du nom de sa famille. Il fut l'un des premiers et des plus célèbres religieux de ce séminaire de science et de sain-

teté dans les commencements de l'Ordre. Il est compté le dixième parmi ceux de nos Pères qui enseignèrent publiquement dans l'Université de Paris, et qui l'éclairèrent par la splendeur de leurs vertus et de leur doctrine. Le B. Albert le Grand lui succéda dans la chaire, ce qui n'est pas une mince preuve de son mérite, tous les premiers docteurs de l'Ordre en cette célèbre Université n'étant pas moins illustres en sainteté qu'en doctrine. — (Bern. Gui).

12.. — En Angleterre, mémoire du V. Père JEAN, religieux grandement humble, et dévot à la Très Sainte Vierge. Il est écrit de lui, dans les *Vies des Frères*, que les supérieurs lui ayant imposé quelque office, et lui craignant beaucoup de ne s'en pas bien acquitter, sa conscience était inquiète. Il pria instamment Notre-Dame, sa douce patronne, de l'en vouloir décharger. Au plus fort de son oraison, cette Mère de miséricorde lui apparut, et le consola par ces paroles : « Ne crains point, mon fils, lui dit-elle, aie bon courage, et « travaille fortement : tu verras qu'après avoir un peu souffert, cet office te « sera un sujet de grand mérite et d'une riche couronne. » Le bon Père, tout réjoui de cette visite, et admirablement encouragé, se soumit aux ordres de Dieu, porta généreusement son fardeau, et reçut enfin la récompense que la Très Sainte Vierge lui avait promise. — (*Vit. Frat.*)

12.. — A Chichester, ville du même royaume d'Angleterre, le V. Père RAOUL BOCKING, dont les éminentes vertus portèrent le B. Richard, évêque de cette ville, à le prendre pour confesseur et directeur de sa conduite. Après la mort de ce saint prélat, le P. Raoul entreprit d'écrire sa vie, et de la proposer à toute l'Eglise comme un modèle de sollicitude et de vigilance pastorale. Mais en écrivant les vertus et les miracles de ce grand évêque, il nous a laissé lui-même des marques non équivoques de sa piété — (Nicolas Triveth.)

137. — A Cologne, le V. Père WIGBULD, évêque de Culm en Pologne. Il succéda dans la dignité de cette Eglise au V. Père Jean Szodlant, autre religieux de l'Ordre. Mais au lieu que celui-ci était monté par ses rares vertus de l'état religieux à celui de l'épiscopat, l'autre au contraire voulut par le sentiment d'une humilité très profonde descendre de l'élévation de l'épiscopat à la simplicité de la vie religieuse, et jouir à souhait dans la retraite et la solitude du cloître des embrassements et des caresses de la céleste Sagesse par une dévote et fervente oraison. Il passa dans ces saints exercices le reste de sa vie ; et étant décédé dans une grande réputation de sainteté vers l'an 1375, il fut enseveli en un endroit distant d'une demi-lieue de Cologne. — (Severin Cracov.)

16.. — A Valdivia, au Chili, en Amérique, le martyr des VV. PP. PIERRE DE PESSOA, Prieur du couvent de l'Ordre en cette ville, PIERRE DE ORTÉGA, prêtre, et du Frère FRANÇOIS DE VÉGA, convers. Les Indiens de ces pays s'étant révoltés contre les chrétiens, ravageaient et ruinaient avec une fureur diabolique tout ce qu'il y avait de plus saint et de plus sacré. Entrant dans notre couvent de Valdivia, ils s'emparèrent d'une image de la très sainte Vierge, qu'ils voulaient briser. Le Prieur voulut les en empêcher ; mais ces infidèles s'en prenant à lui, le percèrent de leurs armes et le laissèrent mort sur place. Les deux autres, imitant le zèle de leur supérieur, eurent aussi part à sa couronne. C'était vers l'an 1600. (Malpée.)

1617 — A Braine-le-Comte, le V. P. THOMAS CAPLOTIN, profès du couvent de Valenciennes, dont il fut deux fois Prieur. Il représenta aussi sa Province en qualité de Définiteur dans un Chapitre général.

Nommé vicaire à Braine-le-Comte avant l'érection du couvent en priorat, il contribua, par sa vie exemplaire et sa rare prudence, à la fondation de cette maison, où il mourut plus tard dans des circonstances remarquables. Comme les Frères le visitaient durant sa maladie, lui témoignant leur crainte de le voir emporté subitement par le mal, le V. Père les assura qu'une horloge tout à fait hors d'usage, qui se trouvait dans un coin de sa cellule, sonnerait pour les avertir. Les religieux restèrent stupéfaits de cette réponse ; mais la prophétie se réalisa bientôt, et l'horloge sonna, au grand étonnement des Frères et des principaux personnages de la ville, présents à la mort du V. P. Thomas. C'était le 15 avril 1617. — (*Ex Relatione fideli.*)

1619 — Le même jour décéda à Limoges le très religieux Père MICHEL BONARDEAU, profès de ce couvent, lequel, par son oraison, sa charité et sa vie austère, a fait admirer en lui toutes les qualités qu'on remarque en un très grand nombre d'excellents sujets, sortis de cet illustre séminaire de l'Ordre. Il prit l'habit à l'âge de 26 ans, ce qui ne contribua pas peu à faire éclater, au milieu des autres novices, beaucoup plus jeunes que lui, son humilité, sa soumission et son obéissance. Il était à peine ordonné prêtre, qu'il fut choisi pour aller introduire la réforme dans le couvent de Brives, en quoi il ne réussit pas moins par sa patience et sa modestie que par son zèle et sa sagesse. Il consacra toute sa vie aux travaux apostoliques, à la prédication de l'avent et du carême, à l'établissement de la confrérie du Rosaire dans un grand nombre de paroisses. Les peuples, qui avaient le bonheur de l'entendre, en parlaient comme d'un saint et d'un apôtre. Quand il devait aller travailler à la vigne du Seigneur, il partait du couvent de grand matin, le plus souvent sans argent, et sans autre bagage que son Bréviaire et son bâton. Souvent il lui fallait marcher par des chemins si difficiles que,

pour ne pas tomber, il était contraint de s'aider des pieds et des mains sur la glace et par la neige, tout seul, sans savoir où trouver gîte, ne voyant que ciel et terre. Son zèle l'exposa à des périls d'un autre genre. Un homme, qu'il voulait réconcilier avec sa femme, s'emporta avec tant de fureur contre le charitable médiateur que, tirant une dague, il la lui plongeait en pleine poitrine ; mais le Père s'étant aussitôt recommandé à saint Michel Archange, son patron, par cette invocation : « *Sancte Michaël, ora pro me,* » le coup mortel, invisiblement détourné par la main de ce Prince des anges, n'eut point d'autre effet que d'effleurer fort légèrement ses habits.

Le P. Michel avait un éloignement absolu des charges. Elu Sous-Prieur de son couvent, il n'accepta cette fonction que devant un précepte formel, et le R. Père Vincent de Barjac, d'heureuse mémoire, étant Provincial, eut besoin de toute son adresse, en usant toutefois du précepte formel, pour l'obliger à être Prieur dans ce même couvent.

Dans cet emploi, il fit particulièrement voir ce que peut l'autorité d'un supérieur, soutenue par la sainteté des exemples ; se portant le premier à tout ce qu'il y avait de plus pénible, il amenait les anciens religieux à faire ce qu'à peine on eût exigé des novices. Toujours uni à Dieu, il le priait avec tant de ferveur, que ne pouvant contenir les élans de son cœur, on l'entendait de loin soupirer et gémir. Il passa vingt-neuf ans sans manquer un seul jour de dire la Messe : il était tellement attentif et appliqué à cette sainte action, qu'il semblait plutôt contempler que croire ces redoutables mystères. Il faisait ses délices de la retraite, restant dans sa cellule ou à l'église un temps considérable. Jamais il ne se dispensait de la collation au pain pendant tout le temps de nos jeûnes, lors même qu'il prêchait hors du couvent. Il suivait le chœur avec tant d'assiduité que, pour le soulager un peu sur le commencement du dernier carême, le P. Prieur dut lui défendre devant toute la communauté de venir la nuit à Matines. Il s'en abstint à la vérité durant quelque temps, pour se soumettre à l'obéissance ; mais il obtint bientôt après de reprendre son train ordinaire, qu'il fallut lui laisser continuer. Il était si pauvre, que n'ayant rien qui eût de la valeur dans sa cellule, il la laissait toujours ouverte, et il souffrait même dans le nécessaire, selon la maxime de saint Thomas, parlant du vœu de la pauvreté. Entièrement à la disposition du sacristain pour la Messe, il ne l'allait jamais dire qu'il ne fût appelé, et confessait indifféremment toute sorte de personnes, pauvres ou riches. Il fit un grand acte d'obéissance, lorsque, six ou sept ans avant sa mort, il accepta, nonobstant ses répugnances, l'administration de la cure de Beynac, annexée à notre couvent de Limoges ; et il travailla avec tant de soin à l'instruction de son peuple, qu'une fois, en plein synode, l'évêque le remercia des grands services qu'il rendait à son diocèse, et le pria avec bonté de vouloir bien les continuer.

Enfin, après avoir jeuné le vendredi saint de l'année 1689, au pain et à l'eau, comme les autres religieux, il se trouva pris, la nuit suivante, d'une indisposition grave, à laquelle il était sujet. Le samedi saint, il fit sa confes-

sion générale. Il traîna jusqu'au jeudi suivant, où il reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction avec une ferveur et une modestie angéliques. Toujours, occupé à prier Dieu, en disant le grand Office ou celui de la sainte Vierge, ou le Rosaire, et toujours égal à lui-même, il ne proféra pas dans toute sa maladie ne seule parole de plainte. Il était tellement accoutumé à la prière qu'ayant presque perdu connaissance et l'usage de la parole, on l'entendait néanmoins encore proférer des psaumes de David, jusqu'à ce que, le vendredi matin, comme on récitait pour lui les prières de l'Eglise, son âme, sortant de la prison du corps, s'en alla prendre place dans le séjour de la paix, le 15 avril de la susdite année 1617. — (*Ex visu partim*.)

167. — En la Province de Sainte-Catherine martyre, de Quito en Amérique, mourut au couvent de Guayaquil le V. Père FRANÇOIS DE LA PUENTE, lequel pratiquant avec une admirable fidélité toutes les règles de l'Ordre, se rendit un parfait modèle de toutes les vertus religieuses. Il excella surtout en rigueur contre soi-même, s'affligeant toutes les nuits cruellement, à l'exemple de notre Père saint Dominique, par de sanglantes disciplines, et portant un rude cilice, avec d'autres instruments de pénitence, que même après sa mort on trouva sur sa chair. — (*Act. Cap. 1670*).

1694 — Au couvent de Saint-Maximin, le V. Frère VINCENT FUNEL, mort en grande réputation de sainteté. Il était dans la fleur de sa jeunesse lorsqu'il vint demander l'humble habit de Frère convers à Saint-Maximin. Comme il excellait dans l'art de la sculpture sur bois, il fut chargé des boiseries du chœur de l'église. C'est indubitablement à lui qu'on doit le plan, le choix des sujets et des motifs qui font de ce travail une œuvre d'art. Le chœur de Saint-Maximin existe encore, et chacun peut juger de sa valeur. Fr. Vincent survécut peu à l'achèvement de ses travaux. Voici l'acte de sa sépulture, tel qu'il est conservé dans les archives municipales de Saint-Maximin :

L'an, que dessus, (1694) et le 15 Avril est décédé le frère Vincent Funel. Il était profex de ce couvent royal des Frères-Prêcheurs, depuis quatorze ans. Il est mort âgé de 46 ans. Menuisier et architecte, c'était un religieux d'une vertu extraordinaire. Il a été un pénitent très austère à l'égard de lui-même, et un parfait observateur de nos saintes règles et de nos saintes constitutions. Il est mort en odeur de sainteté, muni de tous les sacremens de l'Eglise, qu'il a reçus avec une singulière dévotion, et a été enseveli le seize dudit mois. — (Albanès, Couvent royal de Saint-Maximin; Boy, libraire à Marseille, 1880.)

1421 — A Prouille, la vertueuse Sœur MARGUERITE DE TARRAUBE, fille des seigneurs de Tarraube, près de Lectoure en Gascogne. Aspirant à la

véritable noblesse de l'âme, elle méprisa généreusement celle de la chair et du sang, en se consacrant au service de Jésus-Christ dans cet ancien sanctuaire de l'Ordre. Elle y vécut avec beaucoup de piété, de modestie, d'assiduité à l'Office divin de jour et de nuit, et passa heureusement de cette vie, l'an 1421. — (Mém. de Prouille.)

1521 — Au monastère royal de Poissy, la V. Mère PRÉGENTE DE MELUN, religieuse ornée de très belles vertus. L'observance des Règles s'étant par les misères du temps relâchée dans ce célèbre monastère, pour l'y rétablir, elle en fut instituée Prieure par le Vicaire Général de l'Ordre, pour lors le Père Guillaume Clérée, grand personnage, célèbre prédicateur, saint religieux et confesseur du roi Louis XII. Devenu général après le décès du Père Vincent Bandelli, il fit confirmer cette excellente religieuse en sa charge de Prieure par les Chapitres généraux de Pavie en 1507 et de Rome en 1508, et enfin par le Pape, tant son gouvernement était jugé nécessaire pour le bien de cette maison. Elle est appelée dans les Actes du Chapitre général de Pavie, *Magnarum virtutum fœmina*, femme de grande vertu ; elle en produisit les actes parmi les soins et les sollicitudes de sa charge de supérieure, et en reçut enfin la couronne en 1521. Elle fut enterrée dans l'église. Son épitaphe nous apprend qu'elle s'était consacrée à Dieu dès son jeune âge ; que l'espace de 17 ans elle exerça l'office de Chantre, qu'elle fut ensuite pendant plusieurs années Maîtresse des Novices, grandement humble, et néanmoins d'une admirable vigueur, force d'esprit et zèle pour l'observance régulière, et pour le bien de la communauté ; qu'elle en fut quatorze ans Prieure ; et qu'enfin elle mourut pleine de consolation et de joie d'avoir heureusement, selon son attente, rétabli une parfaite observance dans cette maison. — (*Act. Cap. Papienss, et ex Epitaph.*)

15.. — A Florence, au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, mourut la vertueuse Sœur PETRONILLE NELLI, après y avoir vécu en toute observance, mortification et sainteté. Elle avait un si grand désir de voir Dieu, que sur son lit de mort, elle s'attrista de se sentir un peu soulagée, après avoir reçu les derniers sacrements. Elle craignait que son heure ne fût encore différée ; mais enfin son mal empirant, elle reprit sa première joie, et le propre jour du vendredi saint, auquel son Sauveur était mort pour elle, et³ à la même heure, elle lui rendit doucement son esprit, environ l'an 1560. — (Razzi).

1580 — Au monastère de Notre-Dame de la Consolation, à Salamanque, la V. S. ALDONCE DE LUNA. Petite fille du connétable de Castille, Don Alvaro de Luna, et fille de Don Pierre de Luna et de dame Aldonce Manrique, Aldonce de Luna se voyait héritière de grands biens, lorsque

Dieu lui toucha le cœur, et l'attira à la vie religieuse. Suivant fidèlement la voix du Seigneur, elle abandonna tout pour être abjecte dans sa maison, et ne chercher d'autre gloire que celle qui se trouve en son service. Elle prit d'abord l'habit du Tiers-Ordre au monastère d'Aldeanueva. Après y avoir demeuré quelque temps, elle passa à l'observance de la première règle, au monastère de Notre-Dame de la Consolation, à Salamanque.

Durant vingt années, elle vécut là dans un profond silence et une grande opinion de sainteté ; mais le monastère où elle avait pris l'habit ayant brûlé en partie, les religieuses, victimes de ce sinistre, crurent que le véritable moyen de tout rétablir serait de rappeler Sœur Aldonce et de la faire Prieure. Leur dessein réussit ; la charité fraternelle et le zèle dont notre Sœur était animée pour l'Ordre, la déterminèrent à préférer la réparation de cette maison, où elle avait reçu la première miséricorde de la Religion, au repos dont elle jouissait. De fait, elle s'y employa avec beaucoup de soin ; aidée des aumônes des ducs d'Albe et d'autres personnes de qualité, et poussant le courage jusqu'à charrier des pierres, et préparer aux ouvriers les autres matériaux nécessaires, elle remit en peu de temps ce monastère en son premier état.

Après s'être ainsi acquittée de son entreprise, elle revint à sa chère solitude de Salamanque, et continua d'y vivre avec encore plus de recueillement et de retraite.

Outre ses moments de prières, elle consacrait certaines heures, chaque jour, à honorer la Passion de Jésus-Christ ; si elle omettait ces exercices, elle ne manquait jamais de s'en punir par quelque pénitence, avant de prendre son repos.

Elle affligeait sa chair par de fréquentes et rigoureuses disciplines ; et pour participer plus particulièrement au mystère de la Flagellation de notre Sauveur, elle avait admis quelques Sœurs dans ses confidences. De leurs mains, à force de prières, elle recevait en divers temps pendant l'année cinq mille coups de fouet, nombre de ceux que Jésus-Christ reçut autrefois, suivant la révélation de sainte Brigitte. Quant à la pauvreté religieuse et à la charité envers les pauvres, elle porta si loin ces vertus, qu'à l'imitation de notre Père saint Dominique, elle ne conservait rien qui fût à son usage ; et à la fin de sa vie n'ayant ni cellule, ni habits que par emprunt, elle se trouva sans lit pour reposer ses membres exténués et rendre sa sainte âme. Voyant sa dernière heure arrivée, elle ne s'en troubla point ; mais comme elle avait une grande innocence, et beaucoup à cœur la gloire de son divin Maître : « Béni soit Dieu, dit-elle, voici le dernier jour où je l'offen-
« serai. » Elle reçut ensuite les sacrements, et mourut avec des dispositions toutes saintes, en 1589.

1595 — A Agen, mourut au monastère du Chapelet la V. Mère FRANÇOISE DE LA FIRE, l'une des premières Prieures de cette religieuse

maison, qu'elle gouverna avec beaucoup de piété, entretenant un grand esprit de silence et de retraite. Elle se retirait plusieurs fois l'année, pour faire les exercices spirituels des dix jours. Elle était si fidèle à ses mortifications accoutumées, que ne pouvant parfois se donner elle-même la discipline, elle priait une Sœur de lui rendre cette charité. Sa dévotion envers notre Père saint Dominique fut très remarquable ; rien ne lui donnait de la consolation comme de voir ses Sœurs servir Dieu en esprit et en vérité. Elle prédit la mort d'une novice et la sienne propre. Arrivée à ses derniers moments, elle se disposa avec beaucoup de dévotion et rendit l'âme en proférant ces paroles : *Hymnum cantate nobis de Canticis Sion* : Chantez-nous un hymne des Cantiques de Sion. Son corps fut enterré dans l'église devant le grand autel, et ses vertus rendues publiques par une oraison funèbre, l'an 1595. — (Jean de Réchac.)

1633 — Au monastère de Tournay en Flandre, la V. Mère JEANNE DE BRAUX, âme d'oraison, de silence, de mortification, et de soumission à ses supérieures. Professe du monastère de l'Abiette en la ville de Lille, elle en fut tirée pour aller fonder le monastère de Tournay. Elle y souffrit beaucoup d'incommodités, qui ne servirent pas peu à perfectionner sa couronne, et y mourut après cinq ans de travail, l'an 1633. — (Jean de Réchac.)





XVI AVRIL

*Le V. JEAN-HURTADO, profès du
couvent de Piedrabita en la Province d'Espagne (*)*

(1525)

LE Père Jean Hurtado naquit à Salamanque, de parents nobles et riches, sous le règne des rois catholiques, Ferdinand et Isabelle.

Ses études terminées, il résolut de suivre la cour, sans néanmoins se laisser aller aux libertés et dissolutions, qui ne corrompent que trop souvent les mœurs de la noblesse. Il n'abandonna pas même entièrement l'exercice des lettres ; car, pour éviter l'oisiveté, et pour être utile aux autres jeunes gens de sa qualité, il entreprit de leur enseigner la rhétorique et les autres lettres humaines, de sorte qu'il s'acquit la réputation d'un savant gentilhomme.

Pendant ce temps, le roi Ferdinand levant des troupes pour le siège de Grenade, encore occupée par les Maures, Jean Hurtado laissa là livres et plume et prit les armes pour la gloire de Dieu, et le service de son roi. A ce siège, il ne montra pas moins de valeur que de religion. Les opérations eurent un heureux succès. La ville fut prise, et les ennemis de notre sainte foi, chassés enfin de tout ce royaume, qu'ils occupaient depuis tant de siècles. Dans le partage du pays entre les nobles chevaliers, le jeune seigneur eut pour sa part une région belle et délicieuse, vrai paradis terrestre. Encore indiffé-

(*) Hernando de Castillo, *Hist. de S. Domingo y de su Orden de Predic.*

rent à l'égard des biens du ciel, il pensa établir là sa demeure, et y passer le reste de sa vie. Mais Dieu lui ayant bientôt fait comprendre que tous les biens créés ne sont pas capables de rassasier le cœur de l'homme, il vendit ces terres enchantées, en distribua l'argent aux pauvres, et, retournant en Castille, il forma le dessein de se faire religieux de l'Ordre, au couvent de Piedrahita, ville située aux environs de Salamanque. Il exécuta sa résolution dans le plus grand secret. Le matin du jour où il exécuta sa noble résolution, il parut encore magnifiquement vêtu dans les tournois et jeux publics et donna un superbe banquet en l'honneur de ses parents et amis ; le soir, il s'en fut, monté sur le même cheval qui lui avait servi le matin, prendre l'habit en notre couvent.

Une fois religieux, il conçut une telle ferveur d'esprit, et pratiqua un si grand oubli du monde, que tout gentilhomme qu'il était et déjà avancé en âge, il se montrait simple et docile comme un enfant. Non content de l'abstinence perpétuelle, et des sept mois de jeûne imposés par les Constitutions dominicaines, il y joignait les cinq autres mois de l'année, jeunant tous les jours excepté le dimanche. Ses disciplines étaient fréquentes et cruelles. A l'oraison, il recevait tant d'attraits et de consolations, que son esprit en était tout ravi. Ses extases duraient quelquefois des heures entières. Cette suspension des sens commença dès l'époque de son noviciat, lorsqu'il méditait sur la Passion de Jésus-Christ notre Sauveur, et en particulier sur ces paroles du petit Office de la Croix : *Patris sapientia, veritas divina, Deus homo captus est horâ matutinâ*, etc.

Cet admirable don d'oraison lui fut un sujet de perplexité. Se voyant si attiré à la vie contemplative, il songeait à changer d'état, et à entrer dans un autre Ordre, où on fit une plus particulière profession de retraite et de solitude. Mais S. Antoine de Padoue, auquel il avait grande confiance, lui étant apparu, l'exhorta à persévérer dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, l'assurant que Dieu se servirait de lui pour le salut de plusieurs âmes. Raffermi par cette vision, il joignit avec un travail infatigable l'étude des lettres à l'exercice de la vie intérieure, et se rendit un des plus consommés théologiens de son siècle ; aussi fut-il choisi par sa province pour aller soutenir des thèses au Chapitre général, tenu à Rome en 1508. Le célèbre Thomas Cajetan, devenu supérieur de tout l'Ordre, fut en cette circonstance tellement satisfait de la capacité, modestie et religion du Père Hurtado, qu'il le créa docteur en présence de tout le Chapitre.

Le V. Père avait fait à pied le voyage de Rome en portant son bréviaire et la *Prima-Secundæ* de S. Thomas, sur laquelle il avait écrit de sa main des gloses et des commentaires. Il mendiait son pain le long de la route, comme un véritable pauvre, et un digne enfant de S. Dominique. On raconte à ce propos un épisode qui montre bien son humilité. Un soir, lui et son compagnon, le Frère Gaspar, portugais, arrivèrent fatigués dans un village où une femme dévote avait coutume de recevoir charitablement les Dominicains de passage. Nos deux voyageurs se rendent à sa maison, et le Père Hurtado dit simplement à cette dame que puisqu'elle avait la bonté de donner l'hospitalité aux religieux de S. Dominique, il la priait de faire pareille charité cette fois encore. La dame répondit qu'elle ne logeait pas indifféremment tous les Frères de S. Dominique, mais seulement les bons, et que s'ils étaient du nombre de ces derniers, sa maison leur était ouverte : « Madame, répondit le Père, si pour l'amour de Dieu » vous nous voulez recevoir, je vous assure que nous sommes » Dominicains ; quant à être de bons religieux, ajouta-t-il en baissant » humblement la tête, je ne sais que vous dire, sinon que je tiens » pour tel mon compagnon. — Encore une fois, répartit la dame, » si vous êtes bons religieux, entrez ; sinon je ne veux point vous » recevoir. » Le Père prenant congé d'elle par un humble salut, se retira, avec son compagnon, aimant mieux passer la nuit sous le couvert du ciel que se proclamer bon religieux.

Il avait encore cette sainte et louable coutume de dire la messe tous les jours, même dans ses voyages, quelquefois après avoir marché jusqu'à dix ou onze heures. Quand il arrivait dans un bourg, son premier soin était d'aller à l'église, à l'imitation de notre Père S. Dominique, et d'y adorer le Très Saint Sacrement. S'il rencontrait quelque église mal tenue, il s'y arrêta, quand cela lui était possible, pour la balayer, la nettoyer, et mettre tout en ordre.

II. — Le principal but de l'Ordre étant la prédication et le salut des âmes, il s'y adonna avec un zèle apostolique et tant de bénédictions, qu'il n'y avait pas dans toute l'Espagne de prédicateur plus suivi. Il s'était principalement proposé deux maximes, la première celle de S. Paul : *Non audeo quidquam loqui eorum quæ per me non efficit Christus* ; Je n'ose prêcher rien de ce que Jésus-Christ ne me fait pas faire : la seconde, que les Constitutions choisies et établies par le fondateur des Frères Prêcheurs étaient le moyen le plus propre et

le plus efficace pour se bien acquitter du ministère de la prédication, et procurer la fin de l'Ordre.

Voici la méthode qu'il observait en chaire. Laissant toutes vaines considérations capables d'amuser ou de distraire l'auditoire, il se bornait à expliquer l'Evangile. Après avoir choisi quelques textes plus propres à toucher les cœurs, et à les porter à la vertu, il les commentait avec une force admirable. Mais il y avait principalement deux sujets où il se montrait plus véhément et plus pathétique. Le premier, celui des deux éternités, la bienheureuse et la malheureuse. « Toujours ! Jamais ! » Avec ces deux mots, il remplissait d'effroi quand il s'agissait de l'enfer, de joie et d'espérance quand il s'agissait du paradis. L'autre sujet préféré était la Passion de Jésus-Christ, notre Sauveur. Il faisait fondre tout son auditoire en larmes quand il prêchait ces mystères. Un vendredi saint, à Salamanque, il émut de telle sorte les fidèles dès les premiers mots de son discours, qui dura plusieurs heures, qu'on ne cessa de pleurer et de sangloter jusqu'à la fin. Pénétré de ces excès d'amour, de bonté, d'humiliation, de souffrances et des autres vertus, que notre divin Rédempteur a fait paraître en ce mystère, il restait au chœur dans une oraison continuelle les jeudi, vendredi et samedi saint, tout absorbé dans cette contemplation.

Partout où il annonçait la parole de Dieu, il attirait les personnes pieuses à une vie plus parfaite, et même à l'état religieux, remplissant de novices les couvents de notre Ordre, et ceux des autres religions ; le seul couvent de Salamanque reçut de cette manière environ soixante-dix jeunes gens. A Eborá, en Portugal, comme il prêchait dans une procession publique qu'on faisait pour demander la pluie, il dit aux habitants, que s'ils voulaient que Dieu leur donnât de l'eau du ciel, ils devaient premièrement lui donner les eaux de leurs larmes. Touché par ce sermon, le peuple se prit à pleurer et aussitôt le ciel se couvrit de nuages qui se déchargèrent en pluies abondantes.

L'empereur Charles-Quint, voulant lui témoigner la grande estime qu'il faisait de son mérite et de sa sainteté, le fit appeler à Madrid et lui offrit l'archevêché de Tolède, l'un des plus riches d'Espagne. Le Père se mit humblement à genoux, et supplia le monarque d'ajouter une autre faveur à celle qu'il daignait lui accorder. L'empereur ayant promis de l'exaucer, le Père reprit la parole : « La grâce que je vous demande, « Sire, c'est d'accepter que je refuse cette dignité, dont je me recon-
« nais très indigne, et de ne jamais dire à personne, pendant que je
« vivrai, ce qui s'est passé entre nous. » Le prince, pris dans sa

parole, ne put la rétracter ; ainsi le Père demeura humble religieux et jamais on ne sut rien de cette affaire. Ce n'est qu'après sa mort, que l'empereur, dégagé de sa promesse, raconta ce trait à son confesseur, le Père Diego de S. Pierre, religieux de l'Ordre, en présence de plusieurs seigneurs de la Cour, qui rendirent la chose publique.

Ce refus n'empêcha point le même empereur de tenter encore sa modestie quelques années après, en le choisissant pour l'archevêché de Grenade. Le P. Hurtado était alors dans son pauvre couvent de Talavera, dont nous parlerons bientôt. Le courrier qui lui apportait sa nomination, entra par le jardin avec beaucoup de bruit, criant : « Bonnes nouvelles, bonnes nouvelles ! » Le Père répondit avec sa douceur et debonnaireté ordinaires : « Bonnes, sans doute, si elles sont du « ciel, mais si elles sont de la terre, elles ne le sauraient être. » Et ayant ouvert ce message, il y trouva une lettre du connétable Don Inigo de Velafro qui, félicitant le Père de cette promotion, le priaït instamment de partir au plus tôt pour venir à la Cour. Le saint religieux écrivit aussitôt : « J'irai volontiers où votre Seigneurie me « commandera, pourvu qu'elle me parle sur un autre ton et de « choses tout opposées ; car j'estime que votre appui dans les « circonstances présentes m'est un vrai malheur. » Il fit aussi réponse à l'empereur avec humilité et reconnaissance, priant Sa Majesté de le laisser dans la condition de simple religieux, sans l'obliger à accepter les honneurs de la prélature, où il aurait à rendre compte de tant d'âmes, ce qu'il appréhendait extrêmement. Ses disciples, qui fondaient des espérances sur cette élévation, eurent quelque peine de ce refus. Mais l'humble Père ne s'émut aucunement de leurs raisons, se conduisant par l'exemple de plusieurs grands Saints, qui ont fui de tout leur cœur les dignités ecclésiastiques. L'empereur même l'en estima encore plus qu'auparavant, et resta convaincu que son humilité était à l'épreuve de toutes les grandeurs et élévations terrestres.

Il accepta néanmoins les charges ordinaires de l'Ordre, et notamment celle de Prieur du célèbre couvent de Saint-Etienne à Salamanque, où il travailla beaucoup, pour établir l'observance en sa plus haute perfection. Il y donna encore des marques évidentes de son zèle pour la gloire de Dieu et la pureté de la doctrine.

Un certain Jean Doria, Aragonais de nation, enseignait dans l'Université de Salamanque certaines propositions hérétiques et scandaleuses. Tous les autres docteurs s'élevèrent contre lui, et particulièrement les Pères Dominicains, qui se trouvaient, au moment où

ces propositions faisaient le plus de bruit, assemblés à Salamanque pour le Chapitre provincial. Le Père Jean Hurtado, comme Prieur de la maison, s'en alla, au nom de tous, représenter à l'archevêque, Don Alphonse Fonseca, transféré plus tard au siège de Tolède, combien il était important de remédier à ce scandale. Le prélat, mu par quelque bon motif, excusait Jean Doria, et défendait sa doctrine ; et quoique le Père le priât humblement d'abandonner cette mauvaise cause, il ne laissait pas d'y conniver. Alors, embrasé de zèle pour la maison de Dieu, le Père Jean lui dit avec une admirable liberté : « Si vous ne cessez, Monseigneur, de favoriser cette doctrine, je « prêcherai publiquement que vous êtes fauteur et protecteur des « hérétiques. » Or, quoique ces paroles pussent paraître trop libres, l'autorité et le respect dont jouissait le Père Jean Hurtado étaient si grands, que l'archevêque, loin d'en être blessé, ne lui répondit pas un mot seul, et lui resta même depuis très affectionné, au point que le Père n'eut jamais meilleur ami ni protecteur plus puissant en Castille.

Plaçons ici un autre trait de son zèle. Un jour, il entendit un soldat, qui reniait le saint Nom de Dieu comme un démon. Emu de si horribles blasphèmes, et s'animant de zèle comme un Élie, il s'en va prendre au collet ce blasphémateur : « Homme endiablé, lui dit-il « d'une voix terrible, as-tu bien le courage de blasphémer ainsi le « Nom de Celui qui t'a créé avec tant de bonté, et racheté au prix de « son Sang ? » Le soldat n'était pas accoutumé à se voir repris de la sorte ; furieux de cet affront, il se tourna vers le Père, et le chargea d'injures : « Moine, qu'avez-vous à voir à mes actions, lui dit-il ; si « vous ne vous taisez, je vous fends la tête. » Alors, se mettant à genoux comme pour recevoir le coup : « Oui, mon frère, répliqua le « Père Jean, oui, dites-moi des injures, faites de moi tout ce que « vous voudrez ; mais pour Notre-Seigneur, qui vous a créé et « racheté par son Sang, gardez-vous de l'offenser, puisque les Anges « mêmes tremblent en sa présence. » Le soldat, à la vue de tant d'humilité, fut touché ; se jetant aux pieds du Père, il lui demanda pardon, et lui promit de se corriger de sa détestable habitude.

III. — Lorsqu'il se vit entouré de plusieurs saints religieux, le V. Père songea à mettre à exécution un projet depuis longtemps caressé, celui de reprendre avec toute la rigueur possible les observances de l'Ordre, en se gardant de toute nouveauté qui en altérerait

l'esprit. Il confia son dessein aux PP. Diégo de Pineda, Pierre de Arconada et Pierre de la Hinojosa. Le Maître général de l'Ordre, Garcia de Loaysa, fut mis au courant et accorda toute permission. Mais, comme les œuvres de Dieu sont toujours traversées, le Provincial d'Espagne, le P. Dominique Piçarro n'eut pas plus tôt connaissance de ce dessein et de la permission obtenue par le Père Jean et ses compagnons, qu'il fit tous ses efforts pour en entraver l'exécution ; il suspendit le P. Jean de l'exercice de sa charge, et le relégua à Tolède ; pour les autres Pères, il les dispersa en divers couvents si éloignés, qu'ils ne pouvaient avoir aucune communication par lettres.

Cette persécution dura quelque temps. Ceux qui la faisaient et ceux qui la souffraient croyant tous agir par un bon zèle, les premiers accusaient les autres de nouveauté, comme c'est la coutume ; les autres se rassuraient sur le témoignage de leur conscience, sur la pureté de leurs intentions, sur l'obligation de leur état et de leur profession, sur les exemples des Saints de l'Ordre, et singulièrement sur ceux de notre Père S. Dominique.

Ces derniers, à force de patience, triomphèrent enfin de tous les obstacles et Dieu confondit leurs adversaires qui se moquaient de leurs desseins, comme de projets imaginaires impossibles à exécuter. En effet, le Père Jean écrivit ce qui se passait au R^{me} Maître général, et implora son assistance.

Le Maître général, animé d'un véritable zèle pour la perfection et la gloire de l'Ordre, soutint avec vigueur ce qu'il avait commencé en faveur du P. Hurtado. Il écrivit au Provincial de lui envoyer les raisons pour lesquelles il s'était opposé à ses volontés, et il octroya au P. Diego de Pineda la permission de venir à Rome pour défendre la cause du P. Jean. Pour fruit de son voyage, ce Père remporta la confirmation de la première patente, par laquelle le Maître général permettait au Père Jean Hurtado et à ses compagnons de bâtir trois couvents, l'un à Talavera, diocèse de Tolède, un autre à Madrid, et le troisième à Ocana.

Cette patente fut portée de Barcelone à Tolède par un ecclésiastique fort pieux, nommé Jean de Robles, grand ami du P. Hurtado, et qui ne tarda pas à prendre l'habit de l'Ordre. Ce même Jean de Robles se rendit ensuite à Madrid pour y chercher une maison, mais ses efforts furent inutiles. Revenu à Tolède, il en repartit pour Talavera avec des lettres que le Père Jean Hurtado lui donna pour un chanoine de la même ville, nommé Alphonse de Euzinas. Celui-ci,

plein de bonne volonté, parvint à établir en cet endroit les Dominicains malgré de puissantes oppositions et non sans une intervention miraculeuse du ciel. Il leur fit donner la pauvre et petite église paroissiale de Saint-Genest et lui-même leur abandonna un beau jardin qu'il possédait dans les environs. C'est dans ce jardin qu'on éleva une modeste maison provisoire, où le Père Hurtado et les religieux allèrent aussitôt se loger, sans craindre ni l'humidité ni les autres désagréments d'un lieu si pauvre et si incommode. Leur vie était extrêmement sévère. Ils dormaient sur quelques sarments, ou fagots de bois, sans autre lit, ne mangeaient que des légumes, quelques herbes ou fruits du jardin, avec un peu de pain, et ne buvaient que de l'eau pure. Ils vivaient néanmoins très contents et joignaient encore à tant d'austérité de rudes disciplines, de longues veilles et oraisons, et surtout de ferventes prédications.

Le peuple, au lieu de leur faire l'aumône et de les assister, leur ôtait au contraire ce qu'ils avaient, coupant et arrachant les branches des arbres, et gâtant le jardin, sans que le Père Jean se plaignît. Tout le monde leur était si opposé, qu'à l'exception du chanoine et de Don Bernardin de Menezes, il n'était personne qui ne se rît et ne se moquât d'eux. Comment, disait-on, dans un temps de guerres civiles, lorsqu'on abattait et ruinait les maisons les mieux établies, entreprendre d'en bâtir une nouvelle ! Mais le Père, qui savait que Dieu fait réussir les desseins contre toute apparence humaine, disait avec une admirable confiance : « J'espère qu'on emploiera plus de vingt mille ducats à la construction de ce couvent. » Parole qui se réalisa lorsque le Père Garcias de Loaysa le fit presque entièrement bâtir avec l'église, après son élévation au cardinalat.

Le Père Diego de Pineda, revenant de Rome, avait à son passage à Salamanque recueilli deux ou trois religieux qui s'étaient joints à lui. Ainsi la petite communauté de Talavera s'accrut peu à peu. Rien de plus édifiant que la vie de ces réformateurs pacifiques. Ils s'assemblaient tous ensemble, pour prendre leur pauvre réfection, sous un noyer du jardin, à défaut de lieu plus convenable. Ils y faisaient aussi leurs conférences, leçons, et chapitres ; et point d'autre chapelle ou oratoire, que la petite église de St-Genest ; elle était si éloignée, que, ne pouvant s'y assembler commodément, pour y dire l'Office, ils le récitaient dans le jardin. Ils prêchaient avec grand exemple de sainteté, de modestie, et de retenue et un amour si sincère de la pauvreté, qu'ils ne laissaient rien transpirer de l'extrême nécessité à

laquelle ils étaient réduits, pour n'être à charge à personne. Comme ils ne demandaient point l'aumône, on ne la leur donnait pas, et on ne pensait même pas qu'ils en eussent besoin.

Dieu se servit de la sortie d'un novice pour les mettre en grand crédit dans la ville. Ce novice était un homme âgé de trente ans, lequel ayant trouvé trop austère pour lui cette nouvelle observance, l'avait abandonnée au bout de peu de jours, et déclarait à tout venant, que la vie des Pères était un prodige. « Ils ne mangent, disait-il, ne boivent, « ni ne dorment ; ce ne sont que jeûnes, veilles, prières et disciplines : « impossible de vivre comme eux, et cela ne se peut que par « miracle. » Ces discours émurent le peuple de telle sorte, qu'on n'éprouva plus pour eux dans la ville que des sentiments de respect et d'affection. On leur acheta même quelques-unes des maisons qui étaient proches de l'église, et on les disposa de manière à leur donner quelque forme de couvent.

IV. — Le Père Jean Hurtado vivait ainsi en austérité, pauvreté et pénitence, dans son couvent de Talavera, lorsque l'empereur Charles Quint, informé que les Maures restés dans le royaume de Valence avaient contrevenu aux édits des rois catholiques touchant la religion, et faisaient profession de la secte de Mahomet comme auparavant, résolut de leur faire prêcher de nouveau la foi de Jésus-Christ par quelque prédicateur puissant en œuvres et en paroles. Jetant les yeux sur le Père Jean Hurtado, il lui manda de venir le trouver à Madrid, pour y recevoir ses instructions.

Le Père obéit sans retard ; mais lorsqu'il arriva à Madrid, l'empereur en était déjà parti pour Tolède. La princesse Eléonore, reine de Portugal, l'archevêque de Tolède, Dom Alphonse de Fonseca (que le Père avait repris autrefois avec tant de liberté pour appuyer de son autorité les erreurs de Jean Doria), et celui de Santiago, Dom Jean de Tavera, avec quantité d'autres grands du Royaume, le reçurent avec beaucoup de joie et d'honneur.

Il avait en sa compagnie un vénérable Frère convers, avancé en âge, lequel marié dans le monde, et pourvu des biens de la fortune, avait tout quitté pour se faire religieux avec un sien fils, tandis que sa femme de son côté entraînait aussi au couvent avec deux de ses filles. Il aidait le Père à porter quelques livres qui lui étaient nécessaires, pour le voyage de Valence, savoir : une Bible, un tome de sermons de S. Vincent Ferrier, un livre contre l'Alcoran, composé par un savant

ecclésiastique, qui de Maure, s'était fait chrétien, et un livre écrit de sa main, contenant la matière la plus ordinaire de ses prédications. C'est là qu'étaient consignées ces considérations sur la mort qui revenaient si fréquemment sur ses lèvres. La mort était en effet un sujet dont il parlait souvent, même en ses entretiens particuliers. Il avait coutume de s'écrier du haut de la chaire : « Dans quelques années vous
« entendrez dire : ce Père Jean, qui prêchait, est mort. » Et se passant la main sur le visage, sur le cou et sur les bras : » Par ici, et par là, « courront les vers, s'écriait-il, et ils dévoreront ce corps périssable. » Il disait cela d'une manière si forte et si touchante, qu'il semblait qu'actuellement les vers le mangeaient. Cette prédiction de sa mort prochaine allait bientôt se vérifier.

En entrant au couvent de Notre-Dame d'Atocha, fondé à Madrid par ses disciples et avec son observance, il dit au Père Jean de Robles, qu'il avait souvent prié Dieu de le rappeler à lui dans cette maison, parce qu'elle était pauvre et consacrée à la Sainte Vierge. On était au dimanche de la Passion. Le jeudi suivant, il prêcha au palais en présence de la reine Eléonore et d'un grand nombre de seigneurs accourus pour l'entendre. Au lieu d'expliquer l'Evangile du jour, qui contient l'histoire de la conversion de Madeleine, il se mit à parler de la mort et commença en ces termes : « Madame, si Votre Altesse
« savait avec certitude qu'elle dût mourir à l'issue de ce sermon, avec
« quelle attention et dévotion n'écouterait-elle pas la parole de Dieu,
« et la doctrine de son salut ? Et moi si je savais avec la même certitude
« que la mort dût fondre sur moi après ce sermon, avec quelle hardiesse
« et liberté ne parlerais-je pas du mépris du monde et de la vanité de
« cette vie ? » Il continua ainsi pendant une heure, sans parler d'autre chose. Peut-être avait-il résolu de commenter l'Evangile ; mais il lui arrivait fréquemment de laisser le sujet qu'il avait préparé, pour dire ce que Dieu lui mettait actuellement en l'esprit. Or, quoiqu'il eut prêché avec sa force, sa ferveur et son éloquence accoutumées, la reine néanmoins et tout ce noble auditoire restèrent grandement surpris qu'il eût tant parlé de sa mort et de celle des autres sans avoir expliqué l'Evangile. Mais ils en apprirent la cause avec un étonnement beaucoup plus grand, lorsque quelques jours après, ils reçurent la nouvelle de son décès.

En effet, la nuit du jour suivant il tomba malade d'une fièvre, que les médecins déclarèrent légère et sans importance, mais que lui regarda comme mortelle, disant qu'assurément il n'en relèverait pas ;

il ajoutait qu'il était bien aise de mourir, pour ne pas voir les maux prêts à fondre sur l'Eglise. Ces maux qu'apercevait déjà dans l'avenir son œil de prophète, c'était l'horrible sac de Rome par l'armée Impériale; c'étaient les grands progrès des Turcs en Hongrie; la séparation de l'Angleterre d'avec l'Eglise romaine; c'étaient les hérésies de Luther et de Calvin ruinant la religion dans plusieurs royaumes d'Europe. Le Serviteur de Dieu, prévoyant ces malheurs, se réjouissait de la mort, qui lui en épargnerait la vue.

Sa maladie était une pleurésie; notablement soulagé par les soins qu'on lui donna, il sembla bientôt en voie de guérison. Son visage, sa parole, son jugement, n'avaient été aucunement altérés. Il avait seulement perdu l'appétit, et témoignait une joie extraordinaire. Une fois qu'il croyait être seul, on l'entendit s'écrier à haute voix : « Il me faut mourir, et il faut me sauver. » Le Père Jean de Robles voyant avec quelle certitude et fermeté il parlait de la mort : « Il est impossible, mon Père, lui dit-il, que vous ne vous réjouissiez pas de la mort, après avoir bien vécu, et fait tant de choses pour le service de Dieu. — « Ce n'est pas mon sentiment, mon Père, répondit le malade, je n'ai rien fait pour Dieu, et suis un serviteur inutile. » Après plusieurs autres réponses, le P. de Robles demeura persuadé que le Père avait eu révélation de son salut, et que de cette assurance lui venaient la joie et le calme dont il le voyait rempli.

Le P. Hurtado avait toujours eu cependant une vive appréhension de l'éternité, et peu d'estime de ses propres œuvres. Il disait même souvent en ses entretiens familiers, qu'il s'estimerait heureux d'être laissé en Purgatoire, autant de temps qu'il en faudrait à un passereau pour transporter d'un lieu à un autre une grande montagne de sable, en n'en prenant qu'un petit grain de cent en cent ans, pourvu qu'après cela il lui fût fait miséricorde. Pensée certainement étonnante en un Religieux aussi saint, mais très digne d'une humilité aussi solide que la sienne, et en rapport avec le sentiment qu'on devrait avoir du bonheur et du malheur éternel, en comparaison duquel le temps le plus long est de courte durée.

Le P. Hurtado se plaisait à rester seul, et priait instamment les Frères de ne le venir voir qu'avec le médecin, ou lorsqu'on lui apporterait à manger; quand on lui demandait pourquoi, il répondait qu'il s'occupait agréablement de ses songes. Quels étaient ces songes? Il le fit connaître lui-même, lorsque, fondant en larmes, et soupirant profondément, il dit : « Rien de ce que j'ai vu en toute ma vie, rien de

« ce que j'ai médité ou lu dans saint Thomas sur la Passion de Jésus-
« Christ ne m'en a donné un sentiment pareil à celui que j'éprouve
« maintenant. » Puis, élevant la voix, et le visage inondé d'un torrent
« de larmes, il s'écriait : « Quoi ! son propre Père ! les hommes,
« les démons, le monde entier ! s'en être pris à lui pour le faire
« mourir d'une mort si cruelle ! » Peu après, tremblant de tout
son corps et sanglotant, il disait : « Je ne veux pas m'arrêter en
« cette pensée, car je craindrais de mourir de douleur ! » Deux Frères
furent tellement attendris à ces paroles, que ne pouvant contenir leur
larmes, ils sortirent de la chambre.

Le Jeudi-Saint, le P. Hurtado reçut la communion en viatique avec
les sentiments de la plus vive et la plus touchante piété. Le lende-
main, sur le soir, il dit : « Puisqu'il n'a pas plu à Notre-Seigneur de
« m'emmener au jour de ses douleurs, il me fera cette grâce le jour
« de son allégresse. » Un peu plus tard, le P. Jean de Robles le
voyant approcher de sa fin, le pria d'adresser aux Frères quelques
mots d'édification. « Pas n'est besoin de paroles, répondit le pieux
« moribond ; le temps dans lequel nous sommes nous apprend assez
« notre devoir. » Il faisait allusion aux grands mystères dont s'oc-
cupait alors la sainte Eglise.

Dans la nuit de Pâques, on l'avait sur sa demande laissé seul, avec
un Frère pour veiller près de sa porte et répondre au premier appel.
Un peu avant minuit, ce Frère l'entendit à deux reprises pleurer et
pousser de profonds soupirs. Il voulut l'aller voir, il le trouva mort.
On crut que son cœur s'était brisé par le mouvement de quelque
grande tendresse ou compassion pour son Sauveur, dont l'excès des
souffrances occupait entièrement son esprit, même dans la maladie.
Cette sainte mort eut lieu le 16 avril 1525.





La V. M. FRANÇOISE DE LA NATIVITÉ
Professe du Monastère du Tiers-Ordre, à Aumale ()*

(1599-1661)

CETTE servante de Dieu reçut le jour dans la petite ville d'Eu, en Normandie, où ses parents étaient universellement estimés pour leur piété et leur amour des pauvres. Grâce à l'excellente éducation qu'ils lui donnèrent, Françoise passa saintement son enfance. Dès l'âge de neuf ou dix ans, elle commença à être assaillie de pensées de désespoir qui la tourmentèrent longtemps, et l'accablèrent de tristesse. Un jour, interrogée par son père sur le sujet de son chagrin, elle avoua ingénûment qu'elle craignait de trouver fermée pour elle la porte du Paradis. Malgré cela, son amour de la vertu grandissait chaque jour. Elle consacra de bonne heure sa virginité à Dieu, et résolut de devenir religieuse. La vocation de Sœur converse dans un monastère de Chartreusines, entre Abbeville et Eu, la tenta d'abord, mais la mort d'une amie qui devait partir avec elle retarda l'exécution de son projet.

Entre temps, Françoise eut connaissance de la régularité du monastère d'Aumale, et, sur de sages conseils, elle résolut de s'y retirer. La résistance de son père ajourna ce bonheur. Huit ans se passèrent durant lesquels sa ferveur et les obstacles restèrent les mêmes. A la mort de son père, la sainte fille, devenue complètement orpheline, exécuta sans tarder son dessein et entra comme Sœur de chœur, au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Aumale.

Humilité, simplicité, obéissance, abnégation entière de soi, et ferveur d'esprit dans le service de Dieu, tels sont les principaux traits qu'on remarqua toujours en elle. Se tenant devant Dieu et les Sœurs, comme la plus misérable et comme une indigne pécheresse, Sœur Françoise de la Nativité n'aspirait pas aux grandes faveurs, mais aux miettes seules qui tombent de la table du divin Maître. « Encore n'ai-je pas la

(*) *Mémoires d'Aumale.*

« joie de les obtenir, disait-elle souvent, puisque Notre-Seigneur ne « me laisse pas jouir de consolations intérieures. » En réalité, Dieu l'enrichissait de grâces immenses, mais en la tenant dans une heureuse ignorance de ses dons. En proie à ses premières tentations de désespoir, la pieuse Sœur tomba malade pendant son noviciat, et ne dut la santé et la paix du cœur qu'à l'incessante et maternelle assistance de la Mère Marie de Saint-Dominique, qui la consolait de toute façon et ne la quittait presque pas durant sa maladie. Une fois guérie, elle fut admise à la profession.

Les traits nombreux de ses vertus, conservés dans les Mémoires du monastère, montrent combien fut grande sa fidélité à ses engagements. L'humilité était tellement enracinée dans son âme, que jamais on ne l'entendit proférer la moindre parole de vanité. Même devenue l'une des religieuses les plus anciennes, on la trouvait souvent occupée à porter du bois aux Sœurs converses, à faire la lessive, à nettoyer le chœur, à laver la vaisselle ou à travailler au jardin. Et elle ne se livrait pas à ce dernier travail par manière de distraction, mais comme par devoir, malgré le soleil et la pluie qui la transperçait quelquefois jusqu'aux os. Fort souvent elle dînait à terre pour des fautes très légères et venait, la corde au cou, demander pardon aux Sœurs des mauvais exemples qu'elle leur donnait; d'autres fois elle obtenait à force d'instances de se prosterner sous leurs pas, pour être foulée aux pieds.

De cette grande et profonde humilité provenait l'extrême rigueur dont elle usait contre son propre corps. Un petit quart-d'heure lui suffisait pour sa réfection.

Elle ne dormait presque pas. Quelque tentation venait-elle l'assaillir, elle se levait de suite et prenait une discipline qui ne manquait jamais de mettre l'ennemi en fuite.

Commander lui répugnait; aussi, nommée infirmière avec une Sœur converse pour l'aider, elle fit si bien que celle-ci commanda, et Sœur François servit les malades, arrangeant leurs lits et leur rendant toutes sortes de bons offices. On la voyait parfois répéter avec les malades les Heures qu'elle venait de réciter au chœur. Elle pria la Mère Prieure de lui donner la dernière cellule des Sœurs converses et la plus incommode de toutes, sous un escalier. Là elle trouvait plus de recueillement et plus de liberté pour ses pénitences. Un jour, une religieuse l'entendant se discipliner eut la curiosité d'attendre la fin : mais ayant dit son chapelet et plusieurs autres prières, elle se découragea et se rendit chez la R. Mère Prieure pour l'avertir. Celle-ci

répondit qu'elle était bien informée, mais qu'elle n'osait refuser des permissions justifiées par la vertu héroïque de la Sœur.

Son amour des mortifications la rendait ingénieuse à punir ses propres fautes. Pour un manquement au silence, elle formait avec la langue un certain nombre de croix sur le pavé du chœur. Si elle avait manqué à la modestie des regards, elle se voilait les yeux avec un linge de cuisine.

II. — Mais qui pourrait dignement expliquer les saintes inventions de son esprit, pendant le cours de l'année, pour honorer les mystères de notre foi ? Le jour de la fête de la Très Sainte Trinité, elle faisait aux trois personnes divines la dédicace de son âme ; disait mille *Gloria Patri* et mille fois *Sancta Trinitas unus Deus, miserere nobis*, avec autant de génuflexions. Elle leur tressait une couronne d'un grand nombre d'actes de foi et de désir de mourir pour leur gloire, récitant humblement le Symbole et le *Confiteor*. Chaque dimanche, elle répétait cent cinquante fois *Sanctus, Sanctus, Sanctus Dominus, Deus Sabaoth. Pleni sunt cœli et terra gloria ejus* ; cent cinquante fois *Benedictio, et claritas, et sapientia, honor, virtus, et fortitudo Deo nostro, in secula seculorum. Amen* ; cent cinquante *Gloria Patri* ; autant de Psaumes que le nom de la sainte Trinité contient de lettres ; le petit Office, les litanies et le chapelet, accompagnant toutes ces prières de fréquentes génuflexions.

Au temps où l'Eglise nous propose le mystère de l'Incarnation, Sœur Françoisse tâchait d'y appliquer constamment son esprit. Ainsi, pendant l'Avent, elle ne parlait point ; et pour mieux méditer, elle se représentait dans les principaux lieux réguliers quelque particularité de cet ineffable mystère : dans l'église, l'amour que Dieu nous témoigne en se faisant homme et en choisissant nos cœurs pour temple ; dans le cloître, la procession éternelle du Verbe en Dieu et sa descente du ciel au sein de la Vierge ; au réfectoire, sa gloire infinie et son éternelle béatitude avec le décret miséricordieux de l'Incarnation ; dans l'assemblée des Sœurs, la reconnaissance de Jésus envers son Père, qui le choisit pour Chef des fidèles ; au dortoir, le silence au milieu duquel ce mystère s'accomplit au ciel et sur la terre ; dans la cellule, la vie cachée de Jésus en Marie ; au Chapitre, la justice du Père éternel vouant pour nous son Fils à la mort ; dans le noviciat, l'humilité du Sauveur ; dans la sacristie, l'offrande continuelle de ses actes à son Père ; au confessionnal, ses larmes ; dans la lingerie, son innocence ; au tour, son obéissance, et dans le parloir, sa patience.

Outre cet exercice, elle en avait un autre très dévot, qui consistait à honorer toutes les heures que le saint Enfant Jésus passa dans le sein de Marie, par plus de six mille cinq cents actes de différentes vertus. En même temps, elle lui préparait en son âme un berceau : le fond de ce berceau était l'humilité intérieure et extérieure plus soigneusement pratiquée ; le côté droit, la pureté d'intention, et le côté gauche la patience ; elle y mettait pour lit sa pureté ; pour couverture, sa charité ; pour chevet, la contrition du cœur ; pour bandelettes, son obéissance ; sa résignation figurait le pavillon ; et la pomme d'or qui domine tout, la volonté du Père éternel. Pour les quatre pieds du berceau, Sœur Françoise disait aussi des hymnes à l'honneur de Jésus enfant, et pour les fleurs dont on le parsème, elle lui offrait les vertus et les mérites de sa divine Mère. Puis, le considérant au berceau comme sur un trône, elle lui rendait ses hommages. Tantôt humble servante ou fidèle épouse, elle le visitait avec l'assiduité et le respect qu'on apporte au service d'un grand roi, lui faisant mille caresses, lui présentant une bague, et s'offrant sans réserve à exécuter ses moindres ordres ; tantôt comme une pauvre pécheresse elle lui criait miséricorde, et, pour apaiser son courroux, le couvrait de couronnes et de bouquets de fleurs.

III. — De Noël à la Purification, Sœur Françoise changeait la disposition symbolique du monastère, conformément aux circonstances de l'enfance de Notre-Seigneur, pour l'adorer et le visiter avec la Sainte Vierge, saint Joseph, les anges, les pasteurs et les mages. Le premier jour de l'an, elle prononçait mille fois le saint Nom de Jésus, et récitait les cinq Psaumes qui commencent par une Lettre de ce Nom sacré. Le jour des Rois, elle offrait au divin Enfant, comme or, quantité d'actes d'amour de Dieu ; comme encens, plusieurs heures d'oraison mentale, et, comme myrrhe, des œuvres de mortification. A la fête de la Purification, imitant de son mieux le B. Henri Suso, elle présentait spirituellement à Marie un beau cierge composé d'actes de pureté d'intention d'humilité, d'action de grâces, en joignant ses dispositions à celles de cette bonne Mère ; elle prenait part à la douleur que lui causa la prophétie du vieillard saint Siméon ; elle disait neuf *Magnificat* et le cantique *Nunc dimittis*. Après la procession, elle rachetait le petit Jésus avec cinq sicles d'or formés d'actes de mortification et de charité, et offrait à Dieu le Père deux tourterelles, c'est-à-dire les deux cœurs de Marie et de saint Joseph.

Lorsque, chaque année, les jeunes gens plantaient dans les rues et devant les maisons l'arbre de mai, au premier jour du mois qui porte ce nom, Sœur Françoise s'occupait à planter dans son cœur l'arbre de la sainte Croix, à l'orner de fleurs, et à l'honorer par des hymnes et des cantiques.

Elle avait ainsi une attention presque continuelle à la présence de Dieu, et à la méditation de nos mystères. Dans celui de la Passion, pas de circonstance qui ne lui suggérât quelque pieuse pratique. Désireuse d'imprimer sur son corps la mortification de Jésus, elle recourait aux disciplines, aux haïres, aux cilices, aux chaînes de fer et à d'autres pénitences pour essayer de devenir semblable à son aimable Maître.

Le dimanche des Rameaux, elle commençait son exercice en suivant Jésus-Christ avec le peuple, et lui chantait des louanges. Puis, considérant l'inhumanité des juifs, qui, après ce triomphe, ne lui offrirent pas même un verre d'eau, elle l'accompagnait à Béthanie, et le fêtait avec Lazare, Marthe et Madeleine. Le Jeudi-Saint, elle passait la nuit entière devant le tabernacle ; elle contemplait Jésus au jardin des Olives, et compatissait à son agonie ; la corde au cou, et les mains liées, elle méditait sur sa capture et le suivait à travers Jérusalem ; elle se donnait une cruelle discipline en l'honneur de sa flagellation. Le vendredi matin, elle continuait les stations jusqu'au Calvaire, se remplissait la bouche d'absinthe pour participer au vin mêlé de myrrhe présenté par les soldats. Un peu de pain et d'eau étaient ce jour-là toute sa réfection.

Mais le souvenir de la Passion ne l'occupait pas seulement dans la Semaine Sainte. Sœur Françoise portait souvent et longtemps une croix longue et pesante ; pour les cent deux soufflets que Jésus reçut des soldats, elle faisait plusieurs actes de charité ; pour les coups de poing, elle répétait cent vingt-trois fois *Gloria tibi, Domine* ; pour les coups sur la bouche, elle traçait cent croix avec la langue ; en l'honneur de ses terribles angoisses, elle faisait soixante actes de contrition ; pour les coups de pieds, cent quarante genuflexions ; pour les coups reçus aux bras, elle récitait cent quarante-deux *Pater* les bras en croix ; pour les coups à la poitrine, elle se frappait rudement en formulant plusieurs actes de contrition ; pour honorer Notre-Seigneur tiré par les cheveux ou avec des cordes, elle faisait soixante-trois actes d'union à sa divine Majesté et trois cent cinquante inclinations ; pour les six mille trois cents coups de fouet reçus, selon la tradition, à la colonne, elle se donnait autant de coups de discipline ; elle se prosternait cinq fois pour

les chutes du divin Maître sous la croix, pratiquait mille mortifications pour les plaies les plus douloureuses, et pour les autres, elle se meurtrissait à certains jours de la semaine et couchait sur des ais, ou s'appliquait des orties. Pour tous les pas de Jésus, Sœur Françoise faisait neuf mille cent cinquante actes d'amour de Dieu, l'accompagnant en esprit et lui chantant le *Sanctus* en réparation. En un mot, toute sa vie n'était qu'une étude continuelle de compatir à Jésus-Christ crucifié et de se transformer en lui.

Notre Sœur n'était pas moins dévote aux mystères de la Résurrection et de l'Ascension. Au jour de la Pentecôte, elle récitait mille fois le *Veni sancte Spiritus*. Pour la fête du Saint-Sacrement, elle offrait à Jésus une couronne de dix mille génuflexions.

IV. — Ses pratiques en l'honneur de la sainte Vierge formeraient à elles seules un livre, si on voulait en écrire le détail. Nous en rapporterons ce qui paraît plus capable d'exciter les cœurs à son imitation. La veille des fêtes de Marie, elle jeûnait au pain et à l'eau, passait la nuit presque sans sommeil et prenait rudement la discipline au réfectoire avant le dîner, s'y faisant parfois conduire la corde au cou et les mains liées. Comme préparation à la fête, elle récitait aussi mille *Ave Maria*, qu'elle répétait le lendemain. Au jour de la fête et pendant l'Octave, elle demandait à lire pendant le repas ; et elle le faisait si pieusement que toutes les Sœurs en étaient touchées. Elle appliquait aux murs du monastère des images de la sainte Vierge, comme si elle eût dressé des oratoires ou des églises, appelant l'une Notre-Dame de Grâce, l'autre Notre-Dame de Miséricorde, une autre Notre-Dame de Consolation, de Liesse, de Bon-Secours, etc. Elle y faisait des pèlerinages, des prières, et tant de génuflexions qu'elles montaient à plus de quatre cent mille par an.

Elle récitait d'ordinaire chaque jour deux ou trois Rosaires, le petit Office, la couronne de cinq Psaumes, plusieurs Litanies et prières vocales, souvent son petit Psautier, les sept Allégresses de Marie sur la terre, les sept dont elle jouit au ciel. Par cette variété de prières et d'exercices, cette pieuse Sœur présentait à Marie des bouquets, des mays, des bagues, des couronnes, des musiques, des pendants d'oreille, des colliers, des perles, des roses de diamant, des manteaux royaux, des sceptres, des palais, des dais, robes ou franges d'or, en un mot tous les ornements mystiques dont l'Epouse du Bien-Aimé apparaît revêtue dans les Psaumes ou dans le Cantique des Canti-

ques. Elle lui lançait des flèches d'amour, ou lui écrivait des lettres. Si personne ne la voyait, elle disait l'*Ave Maria* à chaque marche de l'escalier. Elle avait dans sa cellule tous les livres qui traitaient de la dévotion à Marie, et si quelque ouvrage nouveau venait à sa connaissance, elle priait instamment la Supérieure de le lui accorder. Toutes les pratiques conseillées dans ces livres, elle les prenait par écrit, et volontiers les grandeurs de Marie auraient fait le sujet de toutes ses conversations. Elle honorait avec soin les sept douleurs et les douze privilèges de cette divine Mère. En un mot, on eût trouvé difficilement une personne qui de son temps l'eût surpassée ou même égalee dans la dévotion à la divine Mère.

Saint Dominique, sainte Catherine de Sienne, les saints de l'Ordre, S. Bernard, S. Bruno, S. François, S. Joseph, S. Joachim, sainte Anne et plusieurs autres étaient aussi spécialement vénérés par Sœur Françoise. Elle aimait à dire l'office et les Litanies de son Ange gardien. Outre ces exercices, chaque année elle renouvelait les engagements de son baptême, et fêtait les anniversaires de son entrée en religion, de sa vêtue, de sa profession avec d'admirables sentiments de ferveur.

Cette grande servante de Dieu était ainsi parvenue à un degré très élevé d'oraison. Mais on ne peut exprimer la vivacité de son amour pour le prochain et pour ses Sœurs. Elle priait avec ardeur pour la conversion des pécheurs, et aurait volontiers sacrifié mille vies pour le salut d'une âme. A la première nouvelle que quelqu'un souffrait, elle se montrait toute émue, et s'imposait des pénitences pour lui obtenir la patience ou la guérison.

V. — Enfin, comme préparation à la mort, Sœur Françoise pratiquait trois ou quatre fois l'an un très pieux exercice qui durait cinq jours. Le premier, elle se résignait à la mort et accomplissait tous les actes qu'on voudrait faire si on était certain de mourir cinq jours après. Le second, elle se confessait et faisait aux pieds du crucifix quantité d'actes de contrition, de pénitence, d'humilité et d'espérance. Le troisième, elle se disposait au saint Viatique et communiait. Le quatrième, elle recevait spirituellement l'Extrême-Onction en disant les prières de cette cérémonie. Enfin le cinquième elle acceptait la mort, pratiquant d'excellents actes intérieurs, tenant un cierge allumé à la main, et remettant son âme à Dieu.

Elle était dans cet exercice, quand le mardi de la Semaine-Sainte, de l'année 1661, une forte fièvre et une pleurésie l'obligèrent à

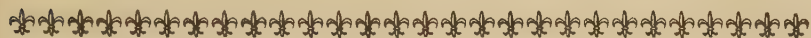
s'aliter. Comme on voulait la conduire à l'infirmierie, et qu'elle priait d'attendre, il suffit pour la décider, de lui faire observer qu'on ne pourrait, sans violer le silence, la soigner dans sa cellule. Le soir, elle obtint la permission de faire collation au réfectoire, elle mangea à grand'peine d'un mets qu'on lui avait préparé, puis alla à l'infirmierie où elle resta jusqu'au lendemain sans rien prendre. Le médecin ordonnant de lui servir un bouillon, la Sœur le refusa à cause de la Passion qu'on vénérât alors. Il fallut même tromper sa mortification pour lui faire prendre un jaune d'œuf.

Parfois la douleur lui arrachait quelque réflexion, comme celle-ci : « Je suis bien mal ! » Mais soudain elle ajoutait : « Qu'est-ce que j'endure auprès de ce que je mérite ? » Le Vendredi-Saint, elle reçut le saint Viatique, et la Sœur converse qui la servait voulant l'accommoder pour ce grand acte, découvrit qu'elle avait encore sa chaîne de fer. Elle voulut la lui ôter ; mais Sœur Françoise résista et dit qu'étant l'esclave de son Sauveur, elle désirait porter cette chaîne jusqu'à la fin.

Quelque temps après, Notre-Seigneur la délivra complètement de ses craintes, et, comme le confesseur lui suggérait quelques actes de piété, et lui disait d'aimer Dieu, elle se mit à chanter à haute voix : « *Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement.* » Puis elle invoqua dévotement la sainte Vierge en tenant le chapelet entre ses doigts ; et, sous sa toute-puissante protection elle rendit heureusement son âme le Samedi-Saint à deux heures après minuit, âgée de soixante-trois ans. C'était le cinquième jour de son exercice de préparation à la mort, le 16 avril 1661.

Après sa mort, son corps resta aussi maniable que celui d'un petit enfant, et on s'aperçut que le pied droit était tout recourbé à cause du grand nombre de génuflexions que la pieuse Sœur avait faites durant sa vie. Quelques jours auparavant, une religieuse vit en songe une grande procession de Vierges en habit dominicain, portant des cierges allumés devant le Très Saint Sacrement. Cinq autres dominicaines suivaient le cortège. La procession entra dans une chambre tendue de blanc, où se trouvaient trois reposoirs, et toutes les Vierges adorèrent Notre-Seigneur. La Sœur ne reconnut que la M. Françoise de la Nativité. Celle-ci était tout près du Saint-Sacrement, et un Ange, tirant un rideau, lui montrait à découvert les célestes beautés de l'Hôte divin du tabernacle. Pressée d'une sainte envie, la Sœur voulut s'approcher, mais l'Ange la repoussa en disant que le temps n'était

pas encore venu. Cette vision fut vérifiée en la personne de cinq religieuses qui moururent à Aumale dans l'espace d'un mois. Françoise de la Nativité, Françoise de la Croix, Catherine de Sainte Ursule, Marie de Jésus, converse, et Marguerite de Jésus, Prieure. Il fut aussi vérifié que le Saint Sacrement reposa sur trois autels à la mort de ces religieuses.



LE MÊME JOUR

12.. — A Metz, le V. P. JEAN DE NOVIAC, recommandable, selon le monde, par la noblesse de sa famille, mais plus encore dans la religion par sa piété, sa science, sa sagesse dans la conduite des âmes, et un grand talent pour la prédication, toutes qualités qui le rendirent un des plus beaux ornements de la ville et du couvent de Metz, dont il était Prieur, l'an 1286. — (*Mém. de Metz.*)

12.. — A Narbonne, le V. P. GERARD DE PARDINIS, et le vertueux Frère NICOLAS DU PRIN, tous deux profès du couvent de Limoges. Le premier excella en science et en zèle pour le salut des âmes, ayant fort utilement exercé la charge de prédicateur et de Lecteur en sa Province de Toulouse. Le second était si dévot que, mourant jeune et diacre seulement, on eût pu dire de lui qu'il avait rempli beaucoup de temps.

12.. — Mémoire d'un religieux, noble de naissance, mais d'une grande vertu, lequel raconta son histoire au Bienheureux Humbert. Durant son noviciat, tenté de quitter l'Ordre, il avait enfin succombé. Sur le point d'exécuter sa résolution, il prenait déjà le chemin de la porte, lorsqu'il se rappelle n'avoir pas demandé licence de sortir à la très sainte Vierge, à laquelle il portait une dévotion particulière. Entrant donc promptement dans l'église, il se met à genoux devant son image. « Notre-Dame, lui dit-il, je ne puis plus supporter la rigueur de cet Ordre; c'est pourquoi je viens vous demander permission de me retirer, et me recommander à votre bonté. » A peine avait-il achevé ces paroles, que, saisi d'une fièvre ardente, il tombe devant ce même autel où il avait fait sa prière. Quelques religieux qui passèrent le trouvèrent dans cet état et, le voyant si mal, le portèrent à l'infirmierie, où, en peu de jours, il recouvra la santé du corps avec celle de l'âme. Confirmé dans sa

vocation, il servit très utilement l'Ordre, et persévéra en sa dévotion à la très sainte Mère de Dieu, sa puissante et miséricordieuse libératrice. — (*Vit. Fratr.*)

1306 — A Bordeaux, le V. P. BERTRAND DE CABANAC, lequel, ayant gouverné saintement son couvent, et orné sa belle vie de toutes les vertus, la finit heureusement dans une vénérable vieillesse, l'an 1306. — (Bern. Gui.)

1482 — Au couvent d'Aveiro, en Portugal, le V. P. ETIENNE, surnommé *Bonne mémoire*, tant il avait cette faculté de l'âme heureuse et tenace. Il fut beaucoup chéri du roi Alphonse V, à cause de ses grandes vertus. A une innocence et candeur admirables, il joignait tant de prudence, d'habileté et d'obéissance pour remplir les offices de la religion, que, recevant de la main de ses supérieurs ce qu'il leur plaisait de lui ordonner, il s'acquittait de tout avec fidélité et perfection, faisant même parfois plusieurs offices avec un dégagement et une application qui étonnaient les Frères. Il passa de cette vie à la bienheureuse éternité l'an 1482. — (Souza.)

1574 — Au même couvent de Valence mourut le dévot Frère THOMAS PIROLLE. — Originaire de Sicile, il vint à Valence, attiré par la haute réputation de sainteté du couvent de cette ville. Il y fit de fort grands progrès dans la vertu ; Dieu voulant le retirer bientôt de ce monde lui faisait doubler le pas au chemin de la perfection. Le vénérable et saint Père Barthélemy de Pavia le tenait en telle estime que, le voyant à l'extrémité, il s'enferma avec lui dans sa chambre et le conjura instamment de prier Dieu qu'il le retirât bientôt de cette vallée de misères. Après sa mort, il l'invoquait souvent pour le même sujet, et, de fait, il sembla que Dieu exauça ses désirs par le mérite de son serviteur, le Père Barthélemy ; car il mourut bientôt après. — (Diago.)

1585 — A Valence, en Espagne, le V. P. PIERRE DE SALAMANQUE, grave, savant et zélé religieux. Le roi d'Espagne, Philippe II, voulant travailler à la réformation des Ordres religieux de son royaume, employa presque uniquement les Dominicains pour l'exécution de ce dessein et choisit en particulier le Père Pierre comme Visiteur de l'Ordre de la très sainte Trinité. Le Père se conduisit avec toute la sagesse, la piété et le zèle qu'on pouvait attendre de sa personne en une entreprise aussi délicate que difficile.

Parmi ses vertus, il avait une tendresse fort grande pour les pauvres ; une fois en ayant trouvé un demi-nu, il n'eut point de repos qu'il ne lui eût procuré un habit. Il leur départait même volontiers ce que la religion lui donnait pour son usage. Il fut Prieur du couvent de Valence au temps de

saint Louis Bertrand, alors que cette communauté comptait bon nombre de religieux illustres en sainteté et en miracles. Il fut aussi Prieur de celui de Barcelone, et Vicaire général de la Province d'Aragon. Saint Louis Bertrand lui faisait part de ses secrets, comme à un homme selon le cœur de Dieu ; et c'est à lui qu'il dit, un an d'avance, que sa mort arriverait la veille de saint Denys, l'an 1581. Ce saint religieux le suivit dans la tombe environ quatre ans après, 1585. L'évêque de Grasse, qui l'estimait beaucoup, fit l'office de sa sépulture, et l'éloquent et savant Père Vincent Justinien prononça une oraison funèbre, à laquelle le saint et très illustre Don Jean de Ribera, archevêque de Valence et Patriarche d'Antioche, se trouva au milieu d'un grand concours de peuple. — (Diago.)

1653 — A Nassivan, Arménie, le V. P. AUGUSTIN, homme de grand zèle, et très propre à travailler au progrès de la foi. Il fut élu archevêque de Nassivan par les religieux de l'Ordre, qui possédaient cette Eglise depuis environ 1318. En signe d'union au Siège apostolique de Rome, et pour faire acte de soumission au Pape, et recevoir de lui la confirmation de sa dignité, le Père Augustin se mit en route pour l'Europe. Mais le souverain Pontife avait déjà, de son autorité, pourvu à cette Eglise, en lui donnant pour pasteur le Père Paul-Marie Citadini, religieux, lui aussi, de l'Ordre. Elevé sur le siège de Myre, laissé vacant par le P. Paul Marie, le P. Augustin le retint jusqu'à la mort de ce dernier, puis il lui succéda en l'archevêché de Nassivan, où, après vingt ans de travail, il se reposa dans le Seigneur, le 16 avril 1653. — (Fontana.)

1588 — En la ville d'Yepes, en Espagne, mourut la très pieuse dame PÉTRONILLE DE CHAVEZ, fondatrice du couvent de Saint-Antonin, en la même ville. Sa grande dévotion pour l'Ordre lui fit poursuivre l'entreprise de cette fondation, malgré des oppositions en apparence insurmontables ; et quoiqu'elle n'en vît pas la fin, étant décédée auparavant, elle la prédit néanmoins et l'obtint par l'efficacité de ses prières. Ceux qui s'opposaient avec plus de violence et d'opiniâtreté à cette œuvre de Dieu étant morts, son mari, qui avait perdu courage, se sentit tellement pressé d'achever la fondation commencée par sa sainte femme, qu'en peu de temps tout fut terminé. La défunte, ensevelie d'abord dans l'église de la paroisse avec l'habit de l'Ordre, fut plus tard portée solennellement dans celle du couvent et mise devant le grand autel. Son décès arriva le 16 avril 1588. — (Lopez.)

155. — A Naples, la vertueuse Sœur GRAZIA TURTURA, du Tiers-Ordre, et fille spirituelle de la sainte Sœur Félice de Serignano, dont la vie a été écrite le 20 mars. Elle fit un si grand progrès sous la conduite de son excellente maîtresse, que n'aspirant qu'au bonheur éternel et au plus grand

amour de Dieu, elle consumait sa vie en veilles, oraisons, jeûnes et autres pénitences très rigoureuses. Dieu éprouva sa patience par beaucoup d'infirmités, qui épurèrent admirablement sa charité. Quant à son obéissance, elle parut miraculeuse. Au moment de la mort, le confesseur lui ayant défendu de mourir sans avoir reçu sa bénédiction, elle ne put effectivement rendre l'âme que quand le Père l'eut bénie et lui eut accordé la permission de mourir.

Son corps fut enterré dans le couvent du Rosaire, et confié à une terre qui consume les corps en 24 heures. Le sien, néanmoins, fut trouvé tout entier plusieurs mois après, Dieu voulant que cette terre même respectât celle qui avait mené une vie angélique. Sœur Grazia était morte vers 1653, à l'âge de dix-neuf ans. — (*Act. Cap. Rom.*, 1670.)





XVII AVRIL

*La Bienheureuse CLAIRE GAMBACORTI, fondatrice
du monastère de Saint-Dominique, à Pise(*)*

(1362-1419)

EN l'année 1369, la république de Pise se trouva tout à coup livrée aux plus redoutables agitations. Le bruit venait de se répandre que Jean Agnello, son podestat, qui s'était rendu à Lucques pour saluer l'empereur Charles IV, avait fait une chute grave et que ses jours étaient en danger. A cette nouvelle, les citoyens de la remuante cité, en vue des éventualités qui peuvent surgir, courent aux armes. Sur ces entrefaites, un homme qui était allé négocier au loin les intérêts de la république, ou, selon d'autres, qu'un décret de bannissement avait obligé de s'expatrier, Pierre Gambacorti, rentre dans sa ville natale. Il parvient à calmer l'effervescence populaire, et tous l'acclament comme un sauveur. Il prend aussitôt les rênes du gouvernement qu'il devait tenir avec fermeté durant un quart de siècle.

Pierre Gambacorti avait plusieurs fils et une fille unique alors âgée de sept ans. Elle s'appelait Tora, diminutif de Victoria ou, d'après d'autres, de Théodora. En ces jours d'apaisement et de réconciliation, Pierre Gambacorti, pour réunir à jamais les partis et raffermir son

(*) Bollandistes : *Ms. Monasterii S. Dominici, Pisis-Vita per sanctimonialem coævam*. Razzi.

pouvoir, fiança sa fille avec un jeune homme, la fleur de la noblesse de Pise, Simon de Massa. En cette circonstance solennelle, Tora parut aux yeux de tous comme le gage vivant et gracieux de la paix. Aux charmes de l'enfance, elle joignait les riches qualités d'un esprit déjà cultivé ; mais surtout elle laissait discrètement paraître tous les signes d'une piété vraiment angélique. Elle fut seule à ne point partager l'allégresse populaire au jour de ses fiançailles avec Simon de Massa, car son cœur tout entier s'était tourné vers l'Epoux céleste, dès les premières lueurs de la raison. Point de goût pour les plus séduisantes vanités du monde, mais une avidité insatiable de tout ce qui était pénitence. Une de ses mortifications était de ne pas toucher aux fruits, qu'elle aimait beaucoup. Cette enfant si délicate se soumettait en secret à des jeûnes rigoureux ; pour apaiser les cris de son estomac torturé de si bonne heure, elle le pressait fortement contre l'encoignure de quelque meuble et triomphait ainsi d'une douleur par une autre. Sous ses habits précieux, elle cachait un cilice. Un de ses frères la voyant un jour avec un riche vêtement : « Le beau corsage ! dit-il, qu'un cilice irait bien au-dessous ! » Le cilice y était, et la sainte jeune fille répondit à la plaisanterie par un sourire qui ne permettait pas de rien soupçonner.

Parvenue à l'âge de douze ans, Tora, si fidèle à la grâce, en reçut les effusions les plus délicieuses. Au moment de la prière, son âme se liquéfiait de dévotion, et d'abondantes larmes inondaient ses joues. Uniquement éprise des beautés de l'Epoux céleste, elle enlevait de son doigt l'anneau des fiançailles chaque fois qu'elle priait devant le crucifix ou que le prêtre élevait, à la messe, le corps du Seigneur. Elle disait alors : « Mon Dieu ! je ne veux d'autre époux que vous « seul ! » Pour mieux attirer les bonnes grâces de cet Epoux éternel, objet des complaisances du Père, elle assemblait des enfants de son âge, les faisait asseoir autour d'elle, puis commençait la lecture de quelque livre pieux. Après la lecture, on chantait des psaumes, on récitait à genoux le Rosaire, et Tora faisait passer de la sorte dans l'âme de ces petites compagnes quelques étincelles du feu qui embrasait son cœur.

A cette époque, vivaient à Pise quelques femmes dévotes unies entre elles par les liens de la charité. La plus âgée de ces pieuses dames, donna Vannuccia, avait près d'elle sa nièce, personne fort appliquée aux choses spirituelles et revêtue de l'habit de S. François d'Assise. Sous le même toit, se trouvait encore donna Margarita,

mariée à un certain Etienne, homme d'une grande sainteté. Le mari de Vannuccia, vieillard déjà infirme, était cloué sur un lit et réclamait des soins assidus. Comme si les soins prodigués au vieillard eussent été trop peu pour leur charité, ces vertueuses femmes avaient accueilli et logé chez elles une pauvre malade affligée d'un ulcère horrible qui lui avait rongé les yeux et dévoré presque tout le visage. Tora avait fait connaissance avec ces personnes charitables, et en même temps avec leur protégée qu'elle allait visiter souvent. La fille de Pierre Gambacorti demandait et obtenait de servir à son tour la malade. Approchant avec respect de ce visage repoussant, elle le pensait avec une grande délicatesse ; puis, comme pour partager les souffrances de l'infortunée et lui adoucir son mal, elle se penchait tendrement vers l'horrible plaie, et mettait ses joues en contact avec ces chairs pourries et infectes. Dans le palais des de Massa, au milieu du luxe et de l'abondance, la jeune épouse se plaisait à faire largement l'aumône. Alarmée d'une générosité qui n'avait pas de bornes, la belle-mère se mit à fermer soigneusement les coffres et à dire maintes fois à celle qu'elle nommait sa fille : « Je vois bien que vous donnerez tout. »

Tora touchait à sa quinzième année, elle tomba tout à coup gravement malade, et en même temps qu'elle son époux, pour lors absent de Pise. Pierre Gambacorti, dévoré d'inquiétude, veut avoir près de lui sa fille et la fait ramener sous le toit paternel. On apprit bientôt que Simon de Massa avait succombé. Personne n'osait annoncer à la jeune malade cette triste nouvelle. Son père se décide pourtant à lui en parler, mais avant qu'il ait ouvert la bouche, sa fille le prévient et lui dit : « Mon père, le glas prolongé des cloches de toute la ville m'a fait comprendre quel est celui qui est mort. Je suis parfaitement soumise à la volonté du Seigneur, qu'il soit béni en tout. » Et au fond de son cœur, Tora, que cette mort affligeait, ne put s'empêcher de rendre grâce à Dieu qui lui rendait sa liberté pour être toute à l'Époux céleste.

II. — Après sa convalescence, bien décidée à ne plus servir aux projets ambitieux de sa famille, Tora coupa ses longs cheveux, quitta les vêtements de soie et de fine laine, chercha de toute manière à vivre abjecte et méprisée. Devant ce qu'elles prenaient pour des extravagances et peut-être un affaiblissement de la raison, ses belles-sœurs firent des remontrances, lancèrent des mots piquants et amers. Pierre Gambacorti et ses fils croyaient, eux, à un simple enfantillage et délibéraient sérieusement au sujet d'une nouvelle alliance. Mais dès que la question de mariage était posée à Tora, celle-ci l'esquivaît aus-

sitôt, et ni prières, ni menaces n'étaient capables de changer sa manière de voir et d'agir. Sa mère elle-même ne put rien obtenir. En vain reprochait-elle à sa fille que sa modestie outrée n'était pas de mise, que sa conduite faisait honte aux siens : « Pourvu que je sois « habillée, qu'importe ; et qu'importe le jugement du monde ? » disait Tora.

Sans se soucier des mauvais traitements qu'elle s'attirait de la part de toute sa famille vivement indisposée contre elle, l'héroïque épouse du Christ resserrait de plus en plus, par la ferveur, les liens d'une union céleste et indissoluble.

Elle était soutenue dans cette lutte contre les siens par la séraphique Vierge de Sienne. Catherine était venue quelque temps auparavant à Pise. Elle avait soufflé l'ardeur de son zèle à un grand nombre d'âmes. Marie Mancini, pieuse veuve que nous trouverons plus loin au couvent de Sainte-Croix, avait été gagnée à la perfection par cette maîtresse incomparable dans les voies de la sainteté. Les Gambacorti avaient subi l'ascendant de son ministère vraiment apostolique, et le gouverneur de Pise entendit la sainte fille lui rappeler dans une de ses lettres des vérités sévères. Au contact de cette âme de feu, Tora avait senti les ardeurs de son âme s'embraser de plus en plus. Quelle consolation et quelle force pour elle quand elle reçut de Catherine les lignes suivantes !

« Oui, je veux que tu sois une servante fidèle, et je ne veux pas
« que tu sois sans époux. J'ai appris que Dieu avait appelé à lui ton
« époux. Si c'est pour le bien de son âme, je suis contente qu'il ait
« atteint le but pour lequel il avait été créé ; mais puisque Dieu t'a
« délivrée du monde, je veux te lier à lui, et te faire épouser Jésus
« crucifié avec l'anneau de la très sainte Foi. Je ne veux pas te vêtir
« de deuil, c'est-à-dire du noir de l'amour-propre et des plaisirs du
« monde, mais du blanc de la pureté, en conservant ton esprit et ton
« corps dans l'état de continence. Tu couvriras cette pureté du
« manteau de pourpre de la charité de Dieu, avec l'agrafe de l'humili-
« lité parfaite, avec les ornements des vraies et solides vertus, avec
« l'humble et continuelle prière, sans laquelle il est impossible
« d'acquérir aucune vertu. Lave souvent la face de ton âme avec la
« confession et la contrition du cœur, ce sera un parfum d'agréable
« odeur qui te fera plaisir à ton époux, le Christ béni. Réjouis-toi de
« te trouver sans cesse à la table de la très sainte Croix ; et là, cache-toi,
« renferme-toi dans la douce chambre nuptiale, c'est-à-dire dans le

« côté de Jésus crucifié, où tu pourras te baigner dans son sang. » La sainte continue sur ce ton lyrique à exhorter Tora. Elle l'anime à soutenir avec force les assauts du monde pour rester fidèle à l'Epoux divin, très jaloux de son âme. Comment la semence tombant en si bonne terre n'aurait-elle pas fructifié au centuple ?

Parmi les domestiques de la maison, il y en avait une que Tora avait faite sa confidente. Elle l'envoyait de temps en temps au monastère des Clarisses et négociait par son moyen son entrée dans leur couvent, ainsi que l'admission simultanée de cette chère fille. Toutes deux, au jour convenu, se rendirent chez les religieuses de Saint-François, qui les reçurent à bras ouverts et leur donnèrent, au milieu des cérémonies accoutumées, le saint habit. Tora changea son nom en celui de Claire. Restait à avertir la famille. Deux Frères-Mineurs s'en chargèrent et se rendirent au palais du gouverneur de Pise. Celui-ci se promenait dans la grande salle du palais. Les deux messagers l'abordent et lui exposent simplement ce qui vient d'avoir lieu. Cette nouvelle est pour Pierre Gambacorti un coup de foudre : « Nous l'avons donc perdue, s'écrie-t-il, elle est donc perdue ! » Comme il ne cessait de redire ces paroles, les deux Frères-Mineurs, voyant que toute consolation devenait inopportune, se retirèrent.

Entendant ce cri de douleur : « elle est perdue, elle est donc perdue ! » une des belles-filles de Gambacorti pensa qu'on apportait, au chef de la république, la nouvelle de quelque place forte enlevée par l'ennemi ; n'osant l'interroger elle-même, elle envoya chercher un des fils du gouverneur. André, l'aîné, accourt, demande à sa belle-sœur ce qui est arrivé. « Moi, je ne sais rien, répond celle-ci, c'est vous qui devez être au courant. » André proteste qu'il n'a rien appris, et, sans plus tarder, aborde son père et le prie de ne point lui cacher le malheur qui le frappe. A peine celui-ci, suffoqué par les sanglots, peut-il prononcer le nom de Tora et celui du couvent où elle s'est enfermée. « Père, s'écrie aussitôt André, ne vous affligez pas outre mesure, je me charge de vous ramener votre fille. » Aussitôt dit, aussitôt fait. Il s'entoure de quelques amis, arme un certain nombre de soldats, et comme s'il se fût agi d'aller à la rencontre d'un ennemi de la république, il court, à la tête de cette troupe, au couvent des Clarisses. C'est un siège en règle. On commence par les sommations, on menace de briser les portes et d'incendier le couvent, si la nouvelle religieuse n'est pas aussitôt rendue à sa famille. Saisies de terreur et voyant que toute résistance est inutile, les Franciscaines prennent Tora dans leurs bras

et, le long d'un mur, la laissent glisser entre les bras de ceux qui la réclament. La servante de Dieu, déposée sans s'y attendre au milieu de cette soldatesque, veut se dégager et fuir, mais elle éprouve tout à coup que ses pieds lui font défaut et qu'elle ne peut se tenir debout. « Voilà, dit-elle, qui est bien étrange, je ne peux plus me tenir sur mes pieds. Je vous prie de vous mettre tous à genoux, et de dire trois *Pater* et trois *Ave* en l'honneur de la sainte Trinité, pour m'obtenir de pouvoir marcher ; je vous promets, de mon côté, de vous suivre sans faire résistance, car je ne veux pas aller contre la volonté de Dieu. » Toute cette foule s'agenouille, et les trois *Pater* et *Ave* récités, Tora se lève et suit ses vainqueurs peu fiers d'une pareille victoire. On arrive à la maison paternelle, et on annonce à Pierre Gambacorti que sa fille lui est rendue.

Le malheureux père ne veut point la voir, et bien persuadé qu'il y a dans son enfant une volonté supérieure à toutes les oppositions, il se contente de dire : « A la première occasion, elle s'échappera encore et se rendra à Rome dans quelque monastère de cette règle. — Nous l'empêcherons bien de sortir d'ici », crient d'une même voix les fils du gouverneur, et ils vont enfermer leur sœur dans une chambre dont ils clouent la porte ; à peine reste-t-il une ouverture pour laisser passer les aliments.

Tora avait désiré être Sœur cloîtrée ; par la volonté des siens la voilà recluse. Sans rien perdre de son calme et de sa sérénité, elle envisage l'avenir avec confiance. Elle qui avait aspiré si ardemment après les joies de la pauvreté était servie à souhait. Pas même un lit dans la chambre où ses frères l'ont enfermée. Sa mère, retenue immobile par des douleurs de goutte, ne peut se rendre compte de la situation de sa fille, à laquelle on oublie souvent de porter la nourriture et autres choses indispensables. Mais l'Epoux céleste, lui, ne délaisse pas son épouse persécutée. Durant les quinze premiers jours de sa captivité, Tora sent comme un déluge de consolations où son cœur est abîmé ; aussi, les plus rudes traitements sont-ils à ses yeux pures délices.

Toutefois, après deux semaines de réclusion, elle éprouve tout à coup un grand vide. Le divin Consolateur semble avoir fui. Ce ne sont plus que désolante aridité et ténèbres profondes. Pour mettre le comble à cette épreuve, les liens de sa captivité se resserrent de plus en plus : à peine, de temps en temps, Tora peut-elle recevoir la visite d'Etienne, mari de Margarita, dame charitable dont nous avons fait mention plus haut. Homme éminemment pieux, Etienne console la pauvre

recluse et celle-ci, par son intermédiaire, continue ses charités d'autrefois. Quelques bijoux lui étaient restés, elle les confie à Etienne pour qu'il les vende et en donne le prix aux pauvres. Un religieux de Saint-François parvient, lui aussi, à pénétrer jusqu'à la prisonnière, qui s'empresse de lui remettre une ceinture garnie de perles précieuses, afin qu'il en retire le plus grand bénéfice au profit des pauvres. Cette commission avait été donnée sous le plus grand secret. Mais, après réflexion, le religieux a peur de se compromettre. Le bruit de cette vente ne viendra-t-il point aux oreilles du gouverneur et de ses fils, et un scandale n'est-il pas à redouter en cette occasion ? Il juge prudent de laisser entendre au père de Tora que cette ceinture lui est envoyée par sa fille et il la lui remet. Le redoutable seigneur voit dans ce dépouillement une nouvelle preuve de renoncement total au monde ; il éprouve un grand trouble dans son âme, mais il ne désarme point.

Tout en bénissant Dieu dans sa rigoureuse détention, la douce victime tâche, par tous les moyens, d'obtenir la faveur de sortir de sa captivité au moins une fois l'an, pour se confesser, entendre la messe et faire la sainte communion. Touchée de ces supplications, une belle-sœur de Tora lui dit un jour de fête de saint Dominique : « Si vous promettez de revenir exactement, nous vous conduirons aujourd'hui à la messe. » La pauvre recluse promet sans peine ce qu'on exige. Elle peut donc aller à l'église, se confesser et communier. Que de larmes de joie coulèrent de ses yeux au pied des saints autels !

Rentrée à la maison, elle se prosterne pour continuer son action de grâces. Pendant qu'elle exhale sa reconnaissance dans le silence et l'obscurité de sa retraite, elle entend une pauvre femme qui passe dans la rue en implorant la charité. Tora oublie sa propre détresse pour venir en aide à l'indigente. Elle lui jette une de ses robes. Cette offrande comble de joie la malheureuse qui redit à tout venant le nom et la générosité de sa bienfaitrice.

Par ses actes de dépouillement, la sainte prisonnière favorisait de plus en plus le libre élan de son âme vers Dieu. Elle jeûna durant une semaine au pain et à l'eau, pour obtenir de vivre un jour dans un monastère de rigoureuse observance. Il lui fut révélé qu'elle trouverait ce monastère, mais qu'il appartiendrait à la règle de saint Dominique, non à celle de saint François. Vers ce temps, arriva à Pise un pieux personnage, l'évêque de Jaen, Alphonse, ancien directeur de sainte Brigitte et connaissance de Pierre Gambacorti. Ce dernier pria l'évêque de faire une visite à sa fille pour lui persuader d'obéir enfin à

son père. L'évêque promet d'adresser les instances recommandées. Mais après un entretien avec Tora, non seulement il ne la détourna point de sa résolution, mais il l'exhorta très chaleureusement à persévérer ; il lui mit sous les yeux les exemples de sainte Brigitte, et lui laissa une copie de la vie de cette grande servante de Dieu. Depuis lors, Tora professa une grande dévotion pour sainte Brigitte et lui fit rendre dans la suite tous les honneurs en son pouvoir.

Remise de ses fatigues, et pour en prévenir le retour, la mère de Tora songeait à quitter Pise pour se rendre aux bains. Avant de partir, elle voulut se rendre compte par elle-même de la situation de sa fille. Ce ne fut pas sans un profond serrement de cœur qu'elle apprit les oublis regrettables dont était l'objet l'innocente captive, restée parfois trois jours entiers sans recevoir aucune nourriture. Elle résolut de mettre fin à un traitement si odieux. Avec l'aide d'autres membres de la famille, elle agit sur l'esprit et le cœur de son mari, pour lui faire comprendre que s'il voulait tenir sa fille en réclusion, il fallait simplement lui chercher un monastère. On proposa le monastère des Dominicaines de Sainte-Croix. Le gouverneur voulut traiter lui-même avec les religieuses de ce monastère. Il leur céda sa fille, mais à la condition de la reprendre, quand il jugerait à propos de fonder un monastère de stricte observance. Les Sœurs consentirent, mettant de leur côté, pour condition, que ce monastère serait de l'Ordre de Saint-Dominique. La chose fut acceptée, avec cette clause que le monastère céderait, au moment voulu, quatre religieuses pour la fondation. Le contrat, signé le 30 novembre, jour de saint André, rendait la liberté à Tora, prisonnière depuis le 29 juin, fête des SS. apôtres Pierre et Paul.

III. — Au comble de ses vœux, la fille de Pierre Gambacorti peut enfin jouir de cette vie religieuse si chèrement achetée. La cérémonie de vêtue s'accomplit avec magnificence. Le nom de Claire qu'elle avait pris autrefois est rendue à la nouvelle fille de S. Dominique. On lui donne, pour la former à la discipline régulière, une Sœur Andréa, de grand mérite. Ces deux âmes se sont bientôt comprises, et la maîtresse ne tarde pas à se mettre à l'école de sa disciple, dont l'esprit de prière recherche le silence et la solitude.

Pour favoriser ses goûts de retraite, et, sans doute aussi pour faire oublier les violences de sa conduite passée, le frère aîné de Sœur Claire voulut payer la dépense d'un petit oratoire élevé dans une aile du couvent. C'est là que se retirait, dès qu'elle en avait le loisir, la

chère épouse du Christ, souvent visitée par l'Époux invisible ; car Sœur Andrea respirait maintes fois dans ce petit oratoire des parfums délicieux. Un jour, cette pieuse maîtresse, n'ayant point trouvé Sœur Claire dans sa cellule, se rend au petit oratoire. Là, elle l'aperçoit, toute fixée en Dieu, immobile comme une colonne. Elle l'appelle, pas de réponse. Elle la touche à l'épaule, la touche encore, c'est à peine si elle peut la faire revenir à elle. Quand la novice a repris ses sens, et qu'elle s'apprête à sortir, une odeur ineffable trahit la présence du céleste Époux.

Le sentiment profond des choses de Dieu inspirait à la bienheureuse Sœur un détachement absolu, un amour de la pauvreté difficile à satisfaire. Ce que les autres avaient laissé était pour elle ce qu'il y avait de meilleur. Elle portait des habits et des voiles depuis longtemps hors d'usage pour la communauté. Ses chaussures, en particulier, qu'elle ne quittait jamais pour ne point perdre de temps à en nouer et dénouer les cordons, faisaient, à cause de leur vétusté, un bruit si étrange, que les Sœurs ne pouvaient s'empêcher d'en gémir tout haut. Pour ne pas déchoir de ce rigoureux esprit de pauvreté, la Bienheureuse ne voulut jamais avoir rien en propre. Que de fois je l'ai entendue, écrit ici l'auteur de la chronique que nous traduisons, que de fois je l'ai entendue dire qu'elle ne pouvait comprendre et goûter cette parole de Salomon : *Mendicitatem et divitias ne dederis mihi, tribue tantum victui meo necessaria* (1). « Seigneur ne m'envoyez ni la richesse ni l'indigence, accordez-moi simplement les choses nécessaires à la vie ». Pour elle, il n'y avait pas de pauvreté, là où l'on ne manquait pas du nécessaire. Mais plus tard, quand elle se vit à la tête d'une nombreuse communauté, et chargée du soin des Sœurs malades, elle avouait que le texte de Salomon n'offrait plus de difficulté à son esprit.

Les observances du monastère, malgré le bon esprit général, n'excluaient pas la vie privée. Sept religieuses seulement sur le grand nombre vivaient de la vie commune et sans rien posséder en propre. L'une d'elles, Sœur Marie Mancini, la veuve gagnée à la perfection par sainte Catherine de Sienne et qui plus tard suivit la Bienheureuse dans la fondation du nouveau monastère, était chargée de pourvoir aux besoins des six autres Sœurs. Elle préparait pour le dîner de Sœur Claire quelques noyaux de pêche entre deux tranches de pain.

(1) Prov. 30, 8.

Non contente d'une si chétive nourriture, notre Sœur la saupoudrait encore de cendre ; d'autres fois, elle recueillait les restes des religieuses et les mangeait avec respect, en surmontant sa répugnance naturelle, car elle était d'un estomac fort délicat, comme on le remarquait en ses maladies. Chaque jour, elle lavait les écuelles et s'occupait à d'autres fonctions très humbles, en chantant parfois les divines louanges.

Comment parler du zèle de cette servante de Dieu pour la gloire de son Maître ? Sous ce rapport, quand il était besoin de dire la vérité, elle ne se laissait arrêter par aucune considération de personne, de dignité, ou d'autorité. Apprenait-elle par exemple, qu'un religieux avait commis quelque acte répréhensible, elle le mandait comme pour se confesser à lui. La pénitente se transformait tout à coup en juge, et ses admonestations étaient si vives, si foudroyantes, qu'on prenait bien garde de se les attirer une seconde fois.

La Bienheureuse était entrée depuis quelques mois à Sainte-Croix lorsqu'elle perdit sa mère, et, bientôt après, son frère aîné qui ne songeait plus qu'à favoriser les projets de sa sœur. Au milieu de ces deuils successifs, Pierre Gambacorti, tout à son affliction, perdit de vue la fondation du monastère promis. Il se décida à de secondes noces et épousa la fille du seigneur Androni. Orietta, c'était le nom de cette nouvelle épouse, se trouvait à peine installée dans le palais des Gambacorti, qu'elle voulut faire visite à celle dont elle devenait la mère et dont elle avait déjà appris mille détails pleins d'intérêt. Elle se rendit au monastère de Sainte-Croix. Quelle n'est pas sa surprise, mais aussi son édification, de voir, sous des vêtements grossiers, une jeune fille gracieuse et souriante qui se jette à son cou : « Chère dame, » dit aussitôt la Bienheureuse, le Seigneur vous envoie et veut bien « vous donner à moi pour mère, afin que par votre concours j'obtienne « enfin un monastère où il nous sera permis de mener la vie commune, « loin des bruits et des distractions du monde, grâce à une clôture « sévère. — Bien aimée fille, répond Orietta, j'ai presque honte de paraître devant vous, moi qui avais devant les yeux les exemples d'une « mère pieuse et toute à Dieu, et qui me suis laissé prendre aux filets « du monde, de ce monde que vous avez si bien su déjouer. Je vous « promets d'agir auprès de votre père pour obtenir l'asile cher à votre « cœur. » Ce n'étaient pas de vaines paroles, ajoute la biographe contemporaine ; la noble dame ne cessa plus d'importuner Pierre Gambacorti en faveur de celle dont les paroles et les exemples l'avaient

ravie d'admiration. Pour mieux décider son mari à remplir sa promesse, elle lui disait : « C'est dans ce monastère que j'irai finir mes » jours, si je vous survis. » C'est là, en effet, qu'elle vint se réfugier après d'effroyables malheurs. On acheta donc un emplacement au fond de la ville, à l'entrée du faubourg St-Gilles, depuis quartier St-Dominique. En moins d'une année, le couvent se trouva bâti, et la Bienheureuse avec quatre autres religieuses vint s'y installer. C'était le jour de la Décollation de saint Jean-Baptiste, 1382. Voici le nom de ces quatre fondatrices : Sœur Philippe de Vico, Sœur Marie Mancini, Sœur Andréa de Porcellini, surnommée Casati, Sœur Agnès de Buonconti. Claire était alors âgée de 20 ans, et en avait passé quatre environ à Sainte-Croix. Le P. Dominique de Peccioli, docteur et prédicateur insigne, présidait à la nouvelle installation. Pour expliquer aux yeux de la foule ce changement de domicile, sur le conseil du P. de Peccioli, les Sœurs laissaient croire qu'elles fuyaient Sainte-Croix, parce que ce monastère situé hors de la ville était menacé d'invasion prochaine, les bruits de guerre étant alors persistants. Les nobles dames de Pise, Orietta à leur tête, étaient venues recevoir l'essaim envoyé par la Providence, et elles-mêmes avaient mis la main aux derniers préparatifs.

IV. — C'est avec la bénédiction et couvertes de l'autorité du saint Pontife Urbain VI, que les nouvelles religieuses prirent possession du monastère de St-Dominique. Le Pape, en effet, dans un bref adressé à l'évêque de Palestrina, félicite Pierre Gambacorti de son projet de fondation et autorise les religieuses désignées d'avance à quitter Sainte-Croix pour le monastère de Saint-Dominique, dès qu'il sera suffisamment pourvu à tout. Quelques années après, la Bienheureuse obtenait un autre bref qui mettait sous la sauvegarde de l'autorité apostolique les nouvelles observances. Voici les premières lignes de ce bref : « Voulant favoriser l'épanouissement des fleurs et la multi-
« plication des fruits mystiques, parmi les âmes désireuses de la béa-
« titude éternelle qui ont choisi Jésus pour Epoux unique, en se
« soumettant au joug de la vie religieuse, nous faisons droit volon-
« tiers à leur demande, laquelle a pour objet le parcours plus facile
« de la voie étroite par un dégagement plus entier, qui permette
« d'écarter efficacement les obstacles au salut et toute offense à la
« divine Majesté. En conséquence, considérant que le sexe féminin
« est le sexe fragile, que la pureté est chose difficile à garder, que la

« bonne renommée est une fleur délicate, nous statuons, pour le présent, l'avenir, et d'une manière irréfragable, ce qui suit : »

Ici se trouvent énumérés les principaux points de régularité établis au monastère de Saint-Dominique. Aucune personne, ecclésiastique ou religieuse, ne peut, sous peine d'excommunication, franchir la clôture. On excepte le Maître Général, le Provincial, qui sont autorisés à entrer une fois l'an, à l'occasion de la visite, et les autres personnes indispensables, selon les cas qui se présentent : confesseur de malades, médecin, ouvrier, etc... A la grille, un voile épais est prescrit, pour empêcher que ceux qui se parlent puissent se voir.

Cette barrière entre le siècle et la religion qu'avait tant souhaitée la Bienheureuse, était enfin posée. Plus que Dieu à connaître, à aimer, à servir ! Le couvent de Saint-Dominique devint bientôt une école de haute spiritualité. Au milieu de ces anges terrestres, dont le parfum de vie intérieure embaume toute la ville, Sœur Claire se distingue par des élans de générosité et une ferveur incomparables. Bientôt ses forces s'épuisent, et il faut qu'elle se résigne, en vertu de l'obéissance, à manger de la chair. Mais, au bout de quelque temps, la santé lui est rendue, et elle reprend avec une nouvelle ardeur la pratique des plus rudes austérités.

Dès que les religieuses s'étaient trouvées en nombre suffisant, elles avaient élu pour Prieure Sœur Philippe. Cette vénérable mère étant venue à mourir, Sœur Claire, jusqu'alors Sous-Prieure, fut désignée pour lui succéder. C'est dans ces fonctions qu'éclata tout ce que renfermait de lumières, de grâces, de parfums célestes cette âme d'élite. Elle parlait de Dieu comme en parlerait un séraphin, et ceux qui l'avaient ouïe une première fois ne se rassasiaient plus de l'entendre expliquer comment le service de Dieu est un service royal, *servire Deo, regnare est*. Que d'enfants spirituels cette mère engendra à la vie de perfection ! Comme la fille du pauvre teinturier Benincasa, Catherine de Sienne, la fille des Gambacorti répandait par le monde ses écrits embrasés. Comme la vierge séraphique, elle commençait ses lettres « au nom de Jésus crucifié et de sa très douce Mère » ; avec la vierge de Sienne, elle entraînait certaines âmes aux actes les plus héroïques de charité, d'abnégation et de dépouillement. Francesco Datini, riche marchand de Florence, se soumet à sa direction et suit ses conseils ; il meurt en prédestiné, laissant sa fortune aux pauvres de Jésus-Christ.

Dans l'intérieur de son couvent, Claire exerce la charge de Prieure avec toutes les qualités d'une mère prévoyante, pleine de sollicitude

et qui devine jusqu'aux moindres désirs de ses enfants. Les Sœurs malades sont l'objet de toutes ses attentions les plus délicates. Autrefois elle désirait le manque du nécessaire par esprit de pauvreté, aujourd'hui, elle voudrait pour mieux soigner ses filles, jouir d'une certaine opulence, et elle demande avec larmes à Notre-Seigneur de subvenir à toutes les nécessités de ses servantes. Cette même compassion lui fait recevoir au tour du monastère tous les pauvres, et elle veut qu'on porte chaque semaine aux prisonniers une aumône.

Les besoins des âmes lui sont encore plus à cœur, elle prie constamment et fait prier pour les personnes en proie aux troubles, aux tentations, aux épreuves intérieures. Une jeune religieuse souffrait de rudes assauts de la part du démon. La Bienheureuse l'appelait souvent près d'elle. Un jour que, pour mieux la consoler, elle pressait sur son cœur la tête de cette pauvre affligée, celle-ci éprouve un soulagement ineffable, se sent comme à la source d'un parfum délicieux, et comprend que le cœur de sa mère est bien le sanctuaire et le lieu de délices de l'Esprit-Saint. Que de témoignages de sa charité je pourrais citer, écrit la biographe, qui déclare avoir appris de la bouche même de la Sœur qui l'avait expérimentée, la vertu du contact sacré de notre sainte ! Elle ajoute ensuite : « Il nous est pourtant impossible de passer sous silence un des plus beaux traits de sa charité et de son désintéressement. Une pieuse femme, donna Cea, avait longtemps pris soin d'un hôpital d'enfants trouvés. Sur son lit de mort, elle recommande sa chère famille à la Prieure de Saint-Dominique. Notre Bienheureuse accepte de bonne grâce ce legs onéreux et se met aussitôt en quête d'une personne capable de se consacrer à cette œuvre fort compromise. On prie avec ferveur dans tout le monastère pour le succès de l'affaire. Un jour, se présente à la grille un homme d'une certaine aisance, Jean Tonnelier, ainsi nommé à cause de son ancien métier ; il professait la plus grande vénération pour Claire et se préparait en secret, de concert avec sa femme, à laisser tout son avoir au couvent. La Bienheureuse lui parle de l'hospice des enfants trouvés. Cet homme répond que cette œuvre n'entre pas dans ses intentions, encore moins dans celles de sa femme. Claire l'invite à revenir dans quelques jours. « Pendant ce temps dit-elle, nous prions Dieu chacun de notre côté pour connaître sa volonté. » Jean Tonnelier revient ; il avait prié, lui, pour que la Prieure songeât à un autre bienfaiteur. « Eh bien ! dit-il à la Bienheureuse, avez-vous trouvé ? — Oui, j'ai trouvé. — Et qui donc ? — Mais vous-même. — Je vous ai

déjà dit que la chose ne peut se faire, car, et il appuya fortement sur chaque syllabe, je veux tout laisser à votre monastère... » La Bienheureuse, touchée des sentiments généreux de cet homme, le remercie du fond de l'âme, mais bien décidée à faire passer les intérêts des pauvres avant les siens, elle le conjure de prendre à sa charge l'hospice en question. Pise dut au désintéressement de la Prieure de Saint-Dominique la continuation de cette œuvre à laquelle Jean Tonnelier se consacra sans réserve. Ce désintéressement de Claire était d'autant plus admirable, que son monastère, qui abritait plus de quarante religieuses, avait besoin d'agrandissement et qu'elle gémissait chaque jour des inconvénients d'une habitation trop étroite.

V. — Pendant que notre Bienheureuse répandait ainsi au dedans et au dehors les trésors de sa charité, la plus noire trahison ourdissait ses trames au sein même de sa famille, et mettait sa patrie en danger.

Galéas Visconti, duc de Milan, cherchait à envelopper dans le réseau de ses conquêtes Pise, la ville aux monuments somptueux, au commerce important, au territoire fertile. Ses soldats ne marchaient point contre elle, mais son or y avait pénétré. Depuis vingt-quatre ans, Pierre Gambacorti détenait le pouvoir, et dans son aveugle confiance, il ne voyait pas s'élever à côté de lui l'ennemi de sa race et de son pays. Jacques Appiano, son confident intime, entretenait des relations avec Galéas Visconti. Plein de talent, d'adresse, d'insinuation, il ne lui avait pas été difficile de saper en secret la puissance du gouverneur de Pise et de s'assurer peu à peu un grand nombre de créatures. En vain, un ami dévoué avait-il voulu prévenir ce dernier ; il avait répondu en secouant la tête : « Appiano ne trahira pas son vieil ami ! »

Cette noble confiance fut trompée. Des rumeurs sourdes s'étaient répandues par la ville, et étaient parvenues jusqu'au monastère de Saint-Dominique. Claire porta sa douleur et ses craintes au pied des autels. Un jour, des cris tumultueux, qui s'élevaient de la rue et se rapprochaient en grossissant toujours, lui donnèrent le frisson. La voix courroucée des grandes mers, les fureurs stridentes de l'orage dans les nues sont moins terribles que le bruit des émeutes populaires. Le couvent de Saint-Dominique est plongé dans la consternation et l'effroi. Les clameurs deviennent plus distinctes, plus menaçantes, on entend ces cris sinistres : mort à Gambacorti ! vive, vive Appiano ! « O mon Dieu, mon Dieu, sauvez-les, s'écrie la Bienheureuse, ou s'ils

doivent être victimes, recevez-les dans votre miséricorde. » Au même moment, on entend frapper à la porte à coups redoublés. La populace, comme une meute ardente, poursuivait un homme déjà blessé ; « Mort ! mort ! tuez-le ! pas de grâce ! » Le malheureux ainsi pourchassé se cramponnait aux barreaux de la porte du monastère : « Ouvrez, ouvrez, ma Sœur ! criait-il d'une voix défaillante ». Claire a reconnu la voix de son plus jeune frère, Lorenzo. Une lutte terrible éclate dans son âme. Si elle ouvre les portes du monastère, la foule ne manquera pas d'y pénétrer pour y poursuivre sa victime, et la vie, l'honneur de ses religieuses sont en danger. Si elle refuse asile à Lorenzo, il est inévitablement perdu. C'est pourtant à ce dernier parti que se résigne la Bienheureuse. « Lorenzo, mon frère, dit-elle, je ne puis t'ouvrir, adieu, adieu ! » Lorenzo se laisse retomber et cherche encore à faire quelques pas, mais la horde furieuse l'a bientôt rejoint et il tombe percé de dix coups mortels. Pierre Gambacorti, son père, avait déjà été massacré au début de l'émeute avec un autre de ses fils. A peine avait-elle achevé de répondre « je ne puis t'ouvrir », que la Bienheureuse tombait comme morte entre les bras de ses filles épouvantées. Ce fut l'acte le plus héroïque de sa vie. « Elle ne se crut pas, dit l'annaliste contemporaine, le pouvoir d'ouvrir un asile, d'ailleurs incertain, à son frère, à cause de l'excommunication, et pour ne pas poser de précédent pour l'avenir ; qu'on ne l'accuse donc pas de cruauté, elle ne pouvait faire autrement. » Ces événements tragiques se passaient le 21 octobre 1393.

La main du traître avait frappé au cœur la Bienheureuse. Après une blessure si profonde, elle tomba dans une sorte de langueur et perdit tout appétit. Un jour Sœur Philippe, la Sous-Prieure, lui demanda quels mets pourrait lui faire plaisir. Pour montrer qu'elle savait, avec le divin Maître, pardonner et aimer ses ennemis, Claire répondit : « Je désirerais qu'on allât, de ma part, chez Appiano et qu'on le priât de m'envoyer un plat de sa table, ainsi que le faisait mon père quand j'étais malade ; il me semble que ce mets me guérirait. » La demande de la Prieure parut si étrange que personne d'abord ne voulut s'en charger. Sur les instances de la malade, quelqu'un se présente enfin chez Appiano à l'heure du repas et fait part de son message. Le nouveau Seigneur de Pise reste interdit à une demande si inattendue ; il pâlit et se tait. Sa femme fond en larmes et s'écrie : « Il faut lui envoyer ce qu'elle demande. O sainte et malheureuse fille ! » Elle remplit aussitôt une corbeille de poisson, de fruits et de pain, et durant plusieurs

jours, ^{le} matin et soir, un serviteur porta au monastère de Saint-Dominique les plats désirés. En mangeant le pain du pardon, Claire reprit ses forces et entra en pleine convalescence.

La justice de Dieu, même sur la terre, est souvent terrible. La faveur populaire, inconstante autant qu'irrésolue, se détourna vite d'Appiano. La sédition qu'il avait allumée contre Gambacorti, il l'entendit rugir aux portes de son palais ; les cris de mort qu'il avait soufflés à la populace revinrent à son oreille, les poignards qu'il avait aiguisés pour le meurtre se dirigèrent sur sa poitrine. Traité à son tour d'ennemi public et de séditieux, il perdit la puissance et la vie.

Les serviteurs du monastère apportèrent cette nouvelle à la Prieure de St-Dominique. Celle-ci leva les yeux au ciel et implora de nouveau miséricorde pour le meurtrier de sa famille. Elle s'informa ensuite du sort de la femme et des filles d'Appiano. « Elles sont errantes dans » Pise, dirent les serviteurs, menacées par la foule furieuse ; leur » palais est pillé, leurs richesses sont dispersées et leurs amis en » fuite. — Qu'elles viennent ici, s'écria la Bienheureuse, les portes du » monastère leur sont ouvertes. Allez, allez vite les chercher. » Deux serviteurs coururent à la recherche des fugitives, et au bout de deux heures, ils amenèrent au monastère la mère et ses filles éplorées. Claire les attendait, elle les reçut dans ses bras et leur dit avec un accent inexprimable : « Ici, vous n'avez rien à craindre ». La maison qu'elle n'avait pu ouvrir à son bien-aimé frère devint pour la femme et les filles du meurtrier Appiano un asile sacré où nul n'osa les poursuivre.

Tant de charité méritait, dès ici-bas, une éclatante récompense. Jésus crucifié choisit le toit hospitalier de la Bienheureuse pour y fixer son séjour. Nous transcrivons ici le récit d'une chronique très ancienne.

Une nuit que Claire était restée au chœur, en oraison, après Matines, elle entend une voix qui lui dit : « Lève-toi et va à la porte du monastère, parce que ton cher Epoux t'y attend. » La Sainte soupçonne quelque supercherie du démon et continue sa prière. Mais, une seconde fois, la même voix se fait entendre plus forte, plus irrésistible. Eclairée d'en haut, l'humble épouse du Christ, réveille deux Mères plus anciennes et avec elles se rend à la porte du monastère. Elle y trouve le comte Galéazzo de Sienne qui, suivi d'une nombreuse escorte, apportait au couvent un crucifix dont le seul aspect inspirait la dévotion. Les trois religieuses se prosternent

devant l'image du Sauveur et, après quelques mots échangés, le comte Galéazzo prend ainsi la parole :

« Vénérables Mères, passant à Sienne devant une église à moitié démolie, je poussais mon cheval au milieu de ces respectables ruines pour les visiter. En promenant mes regards, j'aperçois dans l'embrasure d'une croisée un crucifix ; à ma grande surprise, ce crucifix me parle et me dit très distinctement : « Porte-moi au monastère de Saint-Dominique de Pise, c'est là que je serai gardé avec dévotion. » Plus attendri encore que troublé, je descends aussitôt de cheval, et prends dans mes bras cette image miraculeuse. Sous prétexte d'affaire très urgente, j'ai rebroussé chemin, rassemblé quelques-uns de mes meilleurs amis et me voici à votre monastère. Révérende Mère, prenez donc ce crucifix, ce trésor que la Providence vous assigne ; je ne vous demande qu'une chose, c'est de prier Dieu pour moi à ses pieds. » En achevant ces mots, le comte s'agenouille, les yeux pleins de larmes, et il remet le précieux crucifix. Claire fait aussitôt sonner le réveil et avertir les religieuses de ce qui se passe. Elles accourent à la porte du monastère, et au milieu des chants du *Vexilla* et d'autres hymnes, le crucifix est promené par tout le monastère, puis placé au-dessus du maître-autel. C'est là qu'il s'élève encore aujourd'hui, sous un riche baldaquin, ne cessant d'opérer des prodiges. « O saint monastère, ajoute l'auteur de l'ancienne chronique, ô saint monastère, doté d'une si sainte image, au pied de laquelle les religieuses viennent mettre à profit les leçons de leur mère et se rendre conformes à Jésus crucifié ! »

VI. — Nous négligerions un côté essentiel de la vie de notre Bienheureuse, si nous ne parlions point de la part qu'elle eut dans la grande réforme religieuse entreprise, sous l'inspiration de sainte Catherine de Sienne, par le B. Raymond de Capoue et menée si vaillamment, quant à l'exécution, par le B. Jean Dominici.

Le 20 décembre 1398, le B. Raymond de Capoue écrivait de Cologne au B. Jean Dominici : « Une sainte religieuse, Sœur Claire Gambacorti, m'a écrit deux fois pour me prier de vous imposer les prédications du prochain carême à Pise. Elle me dit que déjà vos prédications et celles de Fr. Thomas, Provincial de Grèce, ont produit d'heureux fruits dans sa ville, fruits que compléterait un nouveau et plus long ministère. S. Claire a confiance que le couvent de nos religieux de Pise pourrait être ramené à la pleine observance régulière,

ce qui serait pour moi une immense consolation. J'ai répondu que j'exaucerai sa demande, si votre absence de Venise ne doit causer aucun scandale ni aucun détriment à la congrégation des Frères et des Sœurs (1). » Après avoir reçu cette lettre, le B. Jean Dominici, prenant pour compagnon Fr. Thomas Parudta, se rendit, au commencement de février, à Pise et y fit un séjour de plusieurs mois. Impossible de dire combien de pécheurs il convertit, combien d'âmes il gagna à la perfection, combien de jeunes gens furent attirés par lui à la vie religieuse. Sœur Claire triomphait de tout ce bien opéré, et elle eut la consolation, avant sa mort, de voir la réforme s'introduire chez nos religieux de Sainte-Catherine. Ce mouvement de réforme que sainte Catherine de Sienne avait suscité, la B. Claire en favorisa la première le développement parmi les femmes, et le B. Jean Dominici, soutenu et enflammé par notre Sainte, poursuivit avec un nouveau courage dans les couvents d'hommes son œuvre traversée de mille obstacles.

Le Seigneur, juste et miséricordieux, se préparait à donner à sa généreuse servante la récompense due à tant de mérites et de sacrifices. Toutefois, il voulut ajouter un dernier trait à sa patience héroïque. Une violente douleur de tête, puis de côté, venait souvent l'assaillir. Claire ne perdait rien de son affabilité ordinaire et tous ceux qui la voyaient ou l'entendaient, étaient toujours merveilleusement consolés. Deux ans avant de mourir, elle dit à ses Sœurs : « Je ne resterai plus longtemps avec vous. » Et on ne put obtenir d'elle que cette brève communication. Au milieu des préoccupations douloureuses, causées par cet avertissement, une Sœur eut un songe. Il lui semblait voir une chapelle, et au fond un chœur de religieuses, Ces religieuses, se dit-elle, sont des nôtres ; mais elle n'en put reconnaître aucune distinctement, parce que leur voile était baissé ; à travers le voile, des rayons paraissaient jaillir, là plus éclatants, ici plus faibles. Au milieu du chœur, était dressé un siège magnifique sur lequel était assise une femme au visage blanc comme neige. Elle entendit une voix qui disait : « C'est notre Prieure ! » En elle-même, la religieuse favorisée du songe répondait : Mais non, cette personne a le visage très blanc, et notre Prieure a le visage brun. « C'est pourtant elle », dit la même voix. En se réveillant, la religieuse comprit que la mort de la chère et vénérée Prieure était proche.

(1) Concina : *Dissertatio historica de origine disciplinæ regularis*. — Venetiis 1742.

En effet, au bout de quelques jours, les infirmités de la sainte malade prirent un caractère plus alarmant. La Bienheureuse demanda à communier. Elle communia deux fois en cinq jours, la dernière fois et en viatique le jour de Pâques. Peu après, elle reçut avec ferveur l'Extrême-Onction. Le mal faisait toujours des progrès. L'agonie commença. Les bras placés en forme de croix, la sainte mourante disait : « Mon Jésus, me voilà en croix. » Elle proférait d'une voix presque éteinte des paroles de ferveur et de dévotion. Ses filles, rangées autour de sa couche, pleuraient le départ d'une Mère si tendrement aimée. Au dernier moment, le visage de la Sainte paraît tout resplendissant, elle regarde du côté du ciel, et sourit. Puis, après avoir donné à ses filles présentes et absentes sa bénédiction, elle rendit doucement et tranquillement son âme à son Créateur. C'était le lendemain de Pâques, le 17 avril 1419. La Bienheureuse était âgée de 57 ans, elle en avait passé 37 au monastère de Saint-Dominique.

VII. — Nous n'avions plus ici-bas que son corps, dit l'annaliste ; il exhalait une odeur suave et pénétrante. Cette odeur s'attachait à ses vêtements, à tout ce qui lui avait servi, et plus on pressait ces objets, plus les émanations balsamiques étaient puissantes. Vainement, on déplaçait, on exposait à l'air les linges qui en étaient imprégnés, un mois après, ils exhalaient encore la même suave odeur. Toutefois, parmi les Sœurs, quelques-unes ne sentaient rien et se montraient incrédules, comme les disciples qui après la Résurrection de Notre-Seigneur, n'ayant rien vu, ne voulaient pas croire.

Combien d'autres merveilles accomplies auprès de ce corps ! Selon l'usage de l'Ordre, les religieuses venaient tour à tour réciter les psaumes à côté de la défunte. Après chaque psaume, au lieu du *Requiem* prescrit, elles disaient toujours le *Gloria Patri*, malgré l'attention qu'elles mettaient à se conformer à la rubrique. Elles éprouvaient toutes une consolation si grande, qu'elles semblaient veiller simplement auprès d'une Sœur endormie. La plupart ne purent se décider le soir à se retirer ; elles demeurèrent toute la nuit à contempler le précieux corps, exposé avec les habits de l'Ordre au milieu de nombreux flambeaux.

Mues par un sentiment de vénération et de culte anticipé, les Sœurs se mirent à faire toucher aux dépouilles de leur Mère, qui leur voile, qui leur scapulaire ou leur ceinture. Tous les membres de la défunte

étaient flexibles, et, ce qui causait un étonnement universel, c'était l'éblouissante blancheur de son visage, naturellement d'un teint brun. Un sang vermeil ne cessa de couler de sa bouche jusqu'à l'ensevelissement. Pour préparer cette lugubre cérémonie, on avait laissé pénétrer dans le couvent deux serviteurs de la maison, qui creusèrent une fosse dans l'église même, vers le pied de l'autel. Pendant que ces hommes étaient occupés à leur travail, bon nombre de Sœurs se retirèrent ; quelques-unes des plus anciennes demeurèrent autour du corps, et comme elles savaient qu'on allait de toute part leur demander quelque chose de ce qui avait appartenu à la Sainte, elles lui changèrent plusieurs fois ses habits, son voile et son rosaire.

Le mardi, jour de l'enterrement, il y eut à Saint-Dominique un concours immense. Le Chapitre de la cathédrale était venu assister aux obsèques. On demanda que le cercueil fût déposé hors de la clôture. Les Sœurs ne voulurent point y consentir ; mais elles placèrent le corps de façon à ce que, le voile du chœur étant levé, tous fussent à même de le contempler. Plus de cinq mille personnes de la ville jouirent de ce spectacle. L'enterrement était fixé pour le soir. Des alentours de Pise, on accourait en masse : « Laissez-nous voir la sainte, disait-on, avant qu'on la mette en terre. » Beaucoup, parmi ces spectateurs avides, obtinrent des grâces signalées. Un père de famille, Maître Jean Picchia-Pietre, suffoqué par les sanglots et presque fou de douleur d'avoir perdu son fils, est introduit dans l'église ; il prie en face du corps de la défunte et se sent tout à coup si parfaitement consolé, qu'il s'en va avec le seul regret de n'avoir pas connu de son vivant la vénérable Prieure. Depuis lors, il fut très dévoué au monastère et l'aida de ses ressources.

Dans la suite, les grâces obtenues par l'intercession de la Bienheureuse furent non moins signalées.

Donna Nanna, écrit la biographe, épouse d'Antoine d'Arezzo, qui avait sa fille dans notre monastère, m'a raconté qu'ayant vu un jour conduire au dernier supplice un condamné à mort, elle avait gardé des traits bouleversés de ce malheureux une impression telle, qu'elle croyait le voir partout. Un jour, obsédée davantage par cette vision qui lui donnait la sueur froide et le spasme, elle s'écria : « O Bienheureuse Claire, à mon secours ! » A peine avait-elle achevé ces mots, qu'elle vit, traversant sa chambre, une religieuse de Saint-Dominique entourée de célestes clartés. Cette apparition lui mit le cœur en liesse et jamais depuis, elle ne fut sujette aux anciennes frayeurs.

Le saint corps était en terre depuis treize années, lorsque les Mères du couvent songèrent à lui donner une sépulture plus honorable. On ouvrit avec une religieuse émotion le tombeau, Il s'en exhala une odeur exquise. Les vêtements et les chairs étaient consumés ; mais les os étaient tous intacts. En examinant la tête, on constata un prodige : la langue était fraîche comme au jour de l'enterrement. A cette vue, saisies d'une indicible émotion, les religieuses laissèrent couler leurs larmes. Elles admiraient comment Dieu avait voulu honorer cette langue, organe autrefois de tant de bien, cette langue qui avait consolé tant d'affligés, doucement repris tant d'égarés, instruit tant d'ignorants, réconcilié tant d'ennemis, converti à Dieu tant de pécheurs, prié pour tant d'âmes en peine, loué tant de fois le Seigneur. Recueillant cette relique, les Mères la déposèrent dans une coupe remplie d'eau ; toutes les religieuses voulurent boire de cette eau, s'en asperger le visage et les mains. Une Sœur Mathea, depuis longtemps atteinte de la lèpre et qu'aucun remède n'avait pu guérir, se trouva saine de corps, dès que cette eau l'eut touchée.

Beaucoup d'autres merveilles s'accomplirent en cette circonstance. Toutes à leur bonheur, les religieuses ne songèrent même pas à les consigner dans un mémoire.

Les ossements de la sainte, précieusement enfermés dans un coffre de cyprès, furent placés dans le chœur au-dessous de l'image de notre B. P. Saint Dominique. De temps en temps on retirait du coffre un de ces ossements qu'on laissait tremper dans l'eau. Cette eau était distribuée, et, au dedans comme au dehors du monastère, elle opérait des guérisons surprenantes.

Autre merveille relative à ces ossements, dit encore la chronique. Durant sa vie, la Bienheureuse, au témoignage des anciennes Mères, disait souvent qu'elle avait demandé à Notre-Seigneur que pas une religieuse de Saint-Dominique ne fût damnée. Cette demande paraît avoir obtenu son effet. Car, un mois ou deux avant la mort de chaque Sœur, les ossements de la Sainte s'entrechoquent et produisent un bruit significatif. Le bruit dure une minute ou deux, plusieurs l'entendent, et toutes sont averties de se préparer à la mort.

Le culte de notre Bienheureuse a persévéré jusqu'à nos jours, favorisé par les grâces continuelles dont il a été la source.

A la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, des informations juridiques eurent lieu en vue d'une béatification prochaine. Les commissaires nommés par l'évêque reconnurent les

ossements de la Sainte qu'ils retrouvèrent pour la plupart. La tête était très bien conservée. La langue, renfermée à part dans du cristal, s'était desséchée et brisée en plusieurs fragments. Mais ce qui demeurait intact, c'était la dévotion envers la glorieuse réformatrice, qui avait su renouveler dans son monastère, et au loin dans une infinité d'âmes religieuses, l'esprit de notre Bienheureux Père.

Le Souverain Pontife Pie VIII, après avoir reconnu le culte non interrompu de la Bienheureuse, la plaça définitivement sur les autels, en autorisant la célébration d'un office et d'une messe en son honneur, dans le diocèse de Pise et dans l'Ordre de Saint-Dominique.



Le Bienheureux HERMANN
Premier prieur du couvent de Frisach ()*

(12..)

LE B. Hermann, Allemand de noble race, avait quitté tout jeune son pays natal pour aller cultiver les arts libéraux dans la ville de Cracovie, en Pologne. Doué des plus éminentes qualités, il fut distingué par Mgr Yvon d'Odrovans, comte de Gonsky, alors chanoine de la cathédrale de Cracovie, chantre de l'Eglise métropolitaine de Gnesen et chancelier du comte Lesci, qui l'attacha à sa maison. Sur ces entrefaites, l'évêque de Cracovie étant mort, Yvon, élu pour lui succéder, partit pour Rome afin de s'y faire confirmer par le pape ; il emmenait avec lui Hyacinthe d'Odrovans et Ceslas d'Odrovans, frères jumeaux, ses neveux, ainsi qu'Henri de Moravie et notre Hermann, tous deux ses chapelains. Arrivés à Rome que remplissait en ce moment le bruit des miracles et de la prédication de notre B. Père saint Dominique, les deux jeunes comtes, neveux de l'évêque, ainsi que ses deux chapelains, témoins de la sainte conversation et de la conduite exemplaire des premiers rejetons du nouvel ordre des Prêcheurs, résolurent de quitter, eux aussi, la vanité du siècle et de s'adjoindre à cette sainte compagnie. Leur vœu fut

(*) Steill

exaucé, et au mois de mars 1220, ils reçurent dans le couvent de sainte Sabine, l'habit des Frères Prêcheurs des mains de saint Dominique. Sous la discipline du grand patriarche, ils marchèrent à pas de géants dans la voie de la perfection et, après un très court noviciat, ils firent profession solennelle moyennant dispense du Pape. Le bienheureux Père, sans plus tarder, les renvoya dans leurs provinces d'origine, en leur adressant, au dire d'un chroniqueur, les paroles suivantes : « Mes chers enfants, vous voyez que pour convertir le
« monde coupable, notre Dieu tout puissant et tout bon a, grâce à
« l'intercession de la B. Vierge Marie, notre très douce avocate,
« choisi cet Ordre naissant des Prêcheurs, dont vous êtes mainte-
« nant devenus les membres. Je vous exhorte donc paternellement à
« observer avec un soin jaloux cinq choses : 1° Ayez un amour ardent
« envers le Christ Jésus, notre Sauveur, auteur et consommateur
« de notre sainteté ; 2° Professez une filiale confiance envers Marie
« Mère de Dieu, l'honorant avec persévérance par son psautier ;
« 3° Montrez jusqu'à la mort un zèle sincère pour le salut des âmes ;
« 4° Soyez inébranlablement résolu à garder de point en point
« l'observance monastique ; 5° Ayez soin de dilater, de tout votre
« pouvoir, cet Ordre nouvellement fondé. »

C'était au lendemain du Chapitre général, tenu à Bologne cette année-là. Après avoir reçu la bénédiction de leur père, nos quatre nouveaux apôtres se hâtèrent de rejoindre leurs provinces, sous la conduite de saint Hyacinthe qui devait faire son voyage en Pologne à travers la Carinthie. Arrivés à Frisach, ils y trouvèrent l'Archevêque de Salzbourg qui revenait du concile de Latran, où il avait été témoin du zèle apostolique et des miracles du saint patriarche. Il offrit, de la manière la plus aimable, l'hospitalité à ses quatre disciples, et, dès le lendemain, il permit à saint Hyacinthe de prêcher à son peuple. Le nouvel apôtre du septentrion le fit avec tant de force, et, par l'assistance du Saint-Esprit, il remua de telle sorte les cœurs des habitants de Frisach, qu'un grand nombre d'entre eux, nobles et roturiers, savants docteurs et riches bourgeois, demandèrent en masse à quitter le monde, à embrasser notre saint Ordre et à bâtir là un couvent : ce qui fut exécuté sur-le-champ, et la première pierre du nouvel édifice fut posée solennellement par l'archevêque de Salzbourg, en présence de saint Hyacinthe.

Cependant comme celui-ci avait reçu de son père Dominique l'obéissance pour aller jusqu'en Pologne, il dut bientôt s'éloigner ; il

laissa donc le B. Hermann qui connaissait la langue allemande et l'institua premier prieur du couvent de Frisach et de toute la province d'Allemagne. Pour lui, accompagné de son frère, le B. Ceslas et du B. Henri le Morave, il traversa la Styrie, l'Autriche, Vienne et la Moravie, et s'arrêta quelque temps à Olmütz où il laissa le B. Henri pour fonder, là aussi, un couvent. Puis il se dirigea sur la Silésie et Breslau où le B. Ceslas fixa sa demeure, à la grande joie de la population ; et après avoir construit en cette ville un spacieux monastère, Hyacinthe arriva enfin à Cracovie, avec plusieurs disciples gagnés, durant le trajet, à la vie dominicaine.

Hermann, établi par saint Hyacinthe premier supérieur du couvent de Frisach, se montra digne de ce choix. Dévoré du zèle du salut des âmes, il le renouvelait sans cesse dans la prière et la méditation des souffrances et de la mort du Christ Jésus. Il avait habituellement à la bouche cette courte prière : *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia per crucem et passionem tuam redemisti mundum.* » Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons de ce que, par votre Croix et votre Passion, vous avez racheté le monde. » Il ajoutait à cette prière 5 *Pater noster* et 5 *Ave Maria*, et faisait 5 fois la *venia* ou prostration en l'honneur des cinq plaies du Rédempteur. Or, un jour qu'il avait fait cette prière, en méditant profondément les souffrances du Christ, avec grande dévotion et d'abondantes larmes, notre Seigneur lui-même lui apparut, et, lui présentant ses cinq divines plaies, il lui fit boire, en chacune d'elles, une goutte de son très précieux sang. A partir de ce moment, Hermann, enivré de ce breuvage divin, fut enflammé de telle sorte de l'amour de Dieu que toutes les joies et toutes les délices du monde lui paraissaient amères comme le fiel et qu'il ne pouvait avoir d'autre pensée que celle de Jésus crucifié.

Il était pas moins attentif à contempler sans cesse la Bienheureuse Mère de Dieu. Il gardait son souvenir dans son cœur et méditait, en tout temps, avec grande ferveur et révérence, les admirables beautés de son corps et de son âme : honorant, l'un après l'autre, chacun des membres de cette Vierge très pure. C'est ainsi qu'il contemplait la grande sainteté de son cœur, la majesté de son visage, la pureté sans tache de son corps virginal, la noblesse de ce sein qui allaita le Christ enfant, le rose vermeil de cette bouche et de ces lèvres qui le baisèrent si souvent et avec tant d'amour, la blancheur de neige de ces bras et de ces mains qui l'embrassèrent si fréquemment, et ainsi de suite : et, à

chacune de ces pieuses méditations, il récitait, en l'honneur de chacun des membres de Marie, la Salutation angélique. Puis il considérait en esprit sa beauté intérieure, c'est-à-dire les belles vertus dont sa très sainte âme est si magnifiquement ornée. Il admirait, dans le plus profond ravissement, sa foi inébranlable, son abyssale humilité ; son ardent amour, sa pureté angélique, sa maternelle virginité et sa virginale maternité, sa patience inaltérable et toutes ses autres vertus. Il honorait pareillement chacune d'elles par la Salutation de l'Ange, en ajoutant : « Mon très doux Jésus, rendez-moi digne de louer et de bénir par-dessus tout, avec mes lèvres, votre Mère et la mienne, comme la plus belle de toutes les créatures, de l'aimer et de la vénérer de tout mon cœur, et de l'imiter par mes œuvres. »

Cette dévotion d'Hermann plut tellement à la glorieuse Reine des cieux qu'Elle lui apparut visiblement, le remplit de grandes consolations et l'enrichit de grâces extraordinaires.

Comme Hermann s'occupait, la majeure partie du temps, de ces dévotions et méditations et qu'il paraissait se soucier peu du reste, — étant, par nature, paisible, recueilli et simple, — il fut d'abord regardé par quelques-uns comme un religieux inutile.

C'est pourquoi, se tournant vers Dieu et sa très sainte Mère, il les conjura de lui enlever, en partie, les consolations surabondantes qu'il éprouvait dans ces pieux exercices, et de lui communiquer, en retour, tant d'intelligence et de lumière sur la sainte Ecriture qu'il pût servir l'Ordre par ses prédications et gagner au Seigneur Jésus les âmes des pauvres pécheurs.

Marie agréa la prière de son dévot serviteur. Il reçut du ciel une telle science et un tel talent qu'on eût eu de la peine à trouver en ce temps un prédicateur qui l'égalât. Il annonçait avec zèle la parole de Dieu en allemand, en tchèque (bohémien) et en d'autres langues et il remua des milliers de pauvres âmes, les amenant à repentir et pénitence. Enfin, après s'être donné des peines extraordinaires pour dilater l'Ordre et gagner des âmes, il s'endormit dans le Seigneur à Oppelen. Le jour de son bienheureux trépas, une croix d'or avec des rayons étincelants apparut, en plein midi, au-dessus des églises, Dieu voulant manifester ainsi la sainteté de celui qu'avait toujours honoré, prêché, et porté dans son cœur Jésus crucifié.

On voit, par cette notice, dit Steil, combien se trompent certains auteurs, entre autres Léandre Alberti, qui font de ce B. Hermann un Frère Convers.



LE MÊME JOUR

16. — Au royaume de Siam, le martyr du V. P. LOUIS DE FONSECA, portugais de nation. Il travaillait à la dilatation de la foi dans le royaume de Camboge avec le P. Georges de la Mota, lorsque le roi de Siam, opérant une descente en ce pays, les emmena captifs à Siam, avec les autres Portugais. Arrivés en cette ville après avoir souffert beaucoup, ils profitèrent de leur captivité pour gagner des âmes à Jésus-Christ, et s'insinuèrent si adroitement auprès du roi, qu'il leur permit, après quelques conférences, de bâtir une église, d'y célébrer les saints mystères et de faire les autres exercices de notre sainte religion. Ils baptisèrent plusieurs infidèles, et le Père Louis, en particulier, catéchisa et baptisa une femme de qualité. Le mari de cette femme était absent. De retour à Siam où il faisait sa résidence, cet homme informé de la conversion de sa femme, entra dans une si grande colère, qu'allant droit à l'église des religieux et trouvant le Père Louis à l'autel, il le frappa à mort, le jour même du Vendredi Saint, environ l'an 1600. — (Sousa.)

1255 — A Barcelone, le V. P. GUILLAUME DE BARBERA, insigne en sa sainteté, un des premiers religieux de la Province d'Aragon, et le digne compagnon de saint Raymond de Pennafort et du B. Michel de Fabra. L'Eglise de Lérida étant destituée de pasteur, le Pape Innocent IV, par une bulle, datée de Lyon l'an 1247, la cinquième année de son pontificat, donna ordre à l'archevêque de Tarragone d'y pourvoir en prenant conseil des deux Pères susdits, ou de l'un d'eux. Ils réunirent tous trois leur suffrage sur la personne du P. Guillaume de Barbera, de la vertu duquel ils étaient témoins oculaires. Cette élection parut d'autant moins suspecte, que saint Raymond, chargé par le Pape Grégoire IX de nommer un archevêque de Tarragone, après avoir refusé lui-même cette dignité, avait choisi, non pas un religieux de son Ordre, mais Guillaume de Mongri, sacriste de la cathédrale de Gironne. Le P. Guillaume, ainsi élu dans la seule vue de Dieu, gouverna saintement son église pendant huit ans. Il continuait la vie austère qu'il avait menée dans l'Ordre, lequel avait toutes ses affections ; aussi fit-il beaucoup de bien au couvent de sa ville de Lérida ; après sa mort, il fut porté à celui de Barcelone, où il avait reçu l'habit, et où il avait demandé à être enterré. Selon son désir, son corps fut déposé dans la chapelle de Sainte-Anne. Son pieux décès arriva l'an 1255, le 17 avril. — (Diago.)

1240 — A Paris, au couvent de Saint-Jacques, le V. P. HUGUES DE METZ, l'un de ces astres lumineux, qui, sur le commencement de l'Ordre, éclatèrent en science et en sainteté dans la célèbre Université de cette ville. Un ancien manuscrit des hommes illustres du couvent de Metz, le fait régenter un des premiers et lui donne saint Thomas pour collègue ; mais celui d'Etienne de Salanhac, qui vivait en même temps, le met seulement au septième rang, immédiatement avant le bienheureux Albert-le-Grand, et saint Thomas seulement au quatorzième ; il n'a donc pu enseigner avec lui. Quoi qu'il en soit, sa gloire a été d'autant plus grande, qu'il a été proche de la source de sainteté et de doctrine, qui rendait l'Ordre singulièrement vénérable dans l'Université la plus florissante du monde. Il écrivit des commentaires sur les quatre livres des Sentences, et quelques autres ouvrages. Il mourut à Paris et fut enterré dans le chapitre avec ces vers pour épitaphe :

*Hugo fui, claustrum colui in vacuo Metis ;
Utilibus vestris precibus me, quæso, juvetis.
Qui docui mores, mundi vitare favores,
Inter Doctores sacros sortitus honores,
Vermibus hic donor, et sic ostendere conor,
Quia sicut ponor, ponitur omnis honor.*

Je m'appelais Hugues, et me suis fait religieux à Metz, où j'ai vécu sans vertu.

De grâce, accordez-moi le secours de vos prières,

Après avoir enseigné aux autres à bien vivre, et à éviter les faveurs du monde,

Après avoir été honoré du titre de Docteur ;

Je suis ici donné aux vers pour leur servir de pâture,

Ainsi je tâche encore de vous faire connaître

Que tel vous me voyez, tel devient tout l'honneur du monde.

1296 — Au monastère de Prouille, mourut le V. P. ARNAUD SEGUIER DE PAMIERS, neuvième Prieur de ce monastère, excellent religieux, d'une grande innocence et sainteté de vie, grave, dévot, recueilli, et très vigilant et circonspect en ses actions et en ses paroles. Non moins soigneux de procurer le progrès temporel que le progrès spirituel de ce premier sanctuaire de l'Ordre, il le pourvut des bâtiments nécessaires à une parfaite régularité et contribua beaucoup par sa sollicitude et son industrie à la construction de la belle et magnifique église de ce saint lieu. Il en jeta lui-même la première pierre, l'an 1267, le 5 octobre, et eut la consolation de la voir achevée en 1285 et d'y dire la première messe, le jour de l'Epiphanie de la même année. Elle fut dédiée à la Très Sainte Vierge, sous la protection de

laquelle l'Ordre avait commencé dans le même lieu. Ce grand œuvre achevé, le P. Arnaud en entreprit un autre : celui de faire bâtir, pour les religieux qui s'occupaient du temporel et du spirituel des Sœurs, l'église de Saint-Martin dans l'enclos du même monastère. Cette église contenait deux chœurs, l'un pour les prêtres qui y chantaient l'Office avec la même exactitude que dans les autres couvents, avec un grand nombre de stalles hautes et basses : l'autre chœur, en avant de celui-ci et plus vaste, pour les Frères convers. C'est encore le même Père qui, pour clôturer le monastère, donna commencement à cette belle muraille de brique, achevée ensuite par son successeur, le Bienheureux Bernard de Tournes.

Loin d'être empêché par tous ces travaux de veiller au progrès intérieur des âmes confiées à sa sollicitude, il s'étudiait avec un zèle incomparable à les rendre de plus en plus dignes du nom glorieux de filles aînées de saint Dominique. Lui-même s'en montra un très illustre enfant, pendant les vingt-neuf ans qu'il gouverna ce monastère. Son mérite était si reconnu, que la Province venant à manquer de supérieur, le P. Général le fit de son autorité Vicaire de la Province. Il mourut le 17 avril et fut enterré dans l'église des Sœurs devant la grille. — (Bern. Guid.)

1327 — A Pérouse, le B. THADÉE DEI JACOBI, famille illustre de cette ville, excellent prédicateur, mais d'une conversation très humble et très dévote. Il reçut l'habit à l'âge de douze ans, et prit grand soin de cultiver l'innocence de son âme par la pratique de toutes les vertus, et par une continuelle ferveur d'esprit; il fut un des meilleurs sujets qu'eut en ce temps la Province de Rome. Ordinairement, après Matines, il employait de longues heures à l'oraison. Entre ses dévotions, il en avait une fort tendre à sainte Elisabeth de Hongrie; il disait tous les matins la messe à l'autel de cette sainte et en célébrait la fête avec un appareil extraordinaire. Il reçut tant de grâces et de faveurs par la médiation de cette bienheureuse, que voulant les reconnaître, il fit faire en son honneur un beau tableau, dans lequel il était représenté lui-même à genoux, en forme de suppliant. Ce tableau ayant été exposé à l'église, y est devenu l'objet de la dévotion publique, tant à cause du mérite de la Bienheureuse, que pour l'estime particulière qu'on faisait de la sainteté du serviteur de Dieu. Le V. P. Thadée eut des emplois fort considérables dans l'Ordre, en particulier celui de Lecteur dans les principaux couvents de sa Province, et même dans celui de Rome; il exerça la charge de Prieur avec une vigilance et une sagesse admirables. Lorsqu'il était Prieur en sa ville de Pérouse, tout le monde déférait à ses sentiments, et le Magistrat de la ville ne faisait rien de considérable sans sa participation. Il vécut fort saintement dans l'Ordre pendant cinquante ans; et âgé de soixante-deux, il rendit l'âme à Dieu, en proférant ces paroles : *Ego autem in Domino gaudebo, et exultabo in Deo Jesu meo* : Pour moi je me réjouirai au

Seigneur, et tressaillerais de joie en mon Dieu Jésus. Ce fut le vendredi après Pâques, 17 avril 1327. Il y eut grand concours de peuple à son convoi ; plusieurs s'étant recommandés à ses prières, assurèrent en avoir ressenti des effets miraculeux, par la délivrance de leurs peines. — (Razzi.)

1472 — Au même monastère de Prouille, mourut encore, quoique longtemps après, le V. P. JEAN DE VAYSSERIE, profès du couvent de Rodez en la Province de Toulouse. Non moins célèbre que le précédent par la sainteté de sa vie, il semble l'avoir surpassé en la grâce de la prédication. Il fut Provincial pendant trente-et-un ans : ce qui est fort extraordinaire dans l'Ordre, et peut-être sans exemple ; mais son mérite était si élevé au-dessus des autres, qu'une si longue continuation ne lui fit jamais d'envieux. Ce n'était aussi que par pure obéissance, et par le seul motif de la charité, qu'il se soumettait aux volontés de ses Frères, qui le réalisaient tant de fois de suite dans leurs Chapitres provinciaux, et aux ordres du Révérendissime Père Général, qui le confirmait toujours dans cette charge. Quoi qu'un si long gouvernement eût semblé lui avoir rendu la conduite des autres comme naturelle, il conserva néanmoins toujours une grande humilité de cœur parmi tous ces honneurs. Absous enfin de son office par le R^m P. Martial Auribelli qui ne put résister à ses instances, il se retira au monastère de Prouille, pour passer le reste de ses jours en paix, en retraite et en oraison, dans l'office de Prieur de ce monastère et de principal directeur des Sœurs. Il finit saintement sa vie, le 17 avril 1472. — (Ex. supplém. Guid.)

1520 — Au couvent de Saint-Dominique de Majorque, le V. P. ALPHONSE DE CASTRO, religieux d'une insigne vertu. Singulièrement dévot à la Très Sainte Vierge, et voulant augmenter la piété des fidèles envers Marie et fournir aux prédicateurs le moyen d'expliquer ses louanges, il fit imprimer le *Mariale* du Père Sanctius de Porta, autrefois Maître du Sacré Palais, et célèbre prédicateur de l'Ordre au temps de saint Vincent Ferrier. Il prêchait fort volontiers le saint Rosaire, excitant le monde avec beaucoup de ferveur à embrasser cette dévotion. Recevant de grandes charités des confrères, il entreprit la construction de cette belle et magnifique chapelle du Rosaire qu'on voit en notre église de Saint-Dominique de la même ville. Après s'être employé glorieusement à faire honorer Notre-Seigneur et sa sainte Mère, non seulement dans la ville, mais encore dans toute l'île de Majorque, il mourut d'une manière très dévote, tout à fait semblable à celle de saint Paul premier ermite. Les Frères le trouvèrent dans sa chambre à genoux, et les mains jointes et élevées devant un crucifix. Le croyant encore en vie, ils l'appelaient et le tiraient pour le faire revenir à lui ; mais ne remarquant en lui aucun mouvement, ils comprirent que Dieu l'avait retiré des misères de ce monde. Pour conserver la mémoire d'une mort si sainte, ils firent peindre ce vénérable religieux dans la chapelle des âmes du Purgatoire, avec deux anges qui l'emportent au ciel. — (Diago.)

15.. — Au couvent de Saint-Genest de Talavera en Espagne, le V. P. DIEGO DE CABRERA. Il avait été dans le monde un personnage très considérable, gouverneur de la citadelle de Ségovie, commandeur en l'Ordre de Calatrava. Outre ces titres, l'empereur Charles-Quint, pour qui il s'était exposé dans les combats, lui avait donné en reconnaissance trois mille ducats de rente. Mais ayant eu le bonheur d'entendre prêcher le P. Jean Hurtado, ce gentilhomme fut tellement touché de ses discours et de ses exemples, que, renonçant à toutes les grandeurs du monde, il alla se joindre à lui, et recevoir l'habit de l'Ordre en son couvent de Talavera, dont on venait de jeter les premiers fondements. Bien que déjà avancé en âge, c'était merveille de voir la dévotion et la ferveur de ce nouveau religieux. Sa vertu jetait tant d'éclat que, parmi les disciples du P. Hurtado, on n'en voyait pas qui eussent mieux pris son esprit, ni qui le soutinssent avec plus de force et de constance. Aussi fut-il choisi comme Maître des novices, que Dieu envoyait de toutes parts. Il les éleva avec tant de soin, qu'on comparait cet heureux temps avec celui de notre Père saint Dominique. Ses labeurs lui méritèrent une récompense abondante dans l'éternité bienheureuse environ l'an 1530. — (Castillo.)

15.. — Au couvent de Saint-Etienne de Salamanque, le V. P. MARTIN DES SAINTS. C'était un vrai religieux, grand observateur des Règles et fervent prédicateur de la dévotion du saint Rosaire. Se trouvant en la ville de Victoria, lorsque le duc d'Albe en était vice-roi, il arriva que deux pauvres misérables furent condamnés à être pendus. Le charitable Père les allant visiter pour les exhorter et les aider à bien mourir, leur persuada la dévotion au saint Rosaire avec tant d'efficacité, que l'un d'eux se mit à réciter dévotement le chapelet, et à se recommander à la Très Sainte Vierge. Comme on le conduisait au supplice sur un chétif âne, cet animal se mit à courir comme l'aurait fait quelque cheval fougueux échappé ; il fendit la presse du peuple, et, sans que personne le pût arrêter, s'enfuit dans l'église de notre couvent, où il porta son homme. Grâce à cette aventure, dans laquelle on crut reconnaître une récompense de sa dévotion au saint Rosaire, le criminel évita la mort méritée par ses forfaits. La duchesse d'Albe, ayant appris ce trait, fit acheter quantité de chapelets et de rosaires, pour les faire distribuer dans toutes ses terres. Le P. Martin vivait l'an 1550. — (Lopez.)

1570 — A Rome, au couvent de Sainte-Sabine, le V. P. ANDRÉ DE FANO, recommandable pour sa doctrine, sa sagesse et sa sainteté et pour sa dévotion particulière envers les âmes du purgatoire. Il était fort redoutable aux démons ; et on rapporte à ce sujet une histoire remarquable. Comme il était Prieur à Pesaro, certaines religieuses d'un monastère confié à ses soins, ayant été possédées des démons, le duc d'Urbin désira savoir du Père lui-même ce qu'il en était. Il l'envoya quérir à ce dessein, et donna

ordre au maître de ses postes de lui fournir un cheval, pour le faire amener sans retard. Le Père, avant de partir, voulut dire la sainte Messe; puis il se mit en route. Quand il eut fait un quart de lieue, le cheval sur lequel il était monté s'arrêta court, sans qu'il fût possible, ni à coups d'éperon ni autrement, de le faire avancer d'un pas. Enfin néanmoins il se reprit à marcher; mais s'étant derechef arrêté à un carrefour, il demeura immobile; vainement des laboureurs vinrent l'accabler de coups, il ne bougea pas plus que s'il eût été de bronze. Le Père crut qu'il avait quelque défaut et, résolu de se plaindre au duc de son maître des postes qui lui avait donné un cheval si vicieux, il ne vit pour lors autre chose à faire qu'à s'en retourner. Chose curieuse, le cheval, à peine remis sur le chemin de Pesaro, se prit soudain à courir avec tant de vitesse, qu'il semblait voler. A la porte de la ville, le P. André trouva le Père Sous-Prieur de son couvent avec quelques religieux venus à sa rencontre; comme il demandait pourquoi : « C'est, dirent-ils, que Roger, l'un « des démons qui possède les religieuses, a déclaré comment par deux fois « il avait mis les doigts dans les yeux de votre cheval pour l'empêcher de « passer outre, et que la seconde fois, étant entièrement victorieux, il avait « dit en se moquant d'aller au-devant pour vous recevoir. » Le Père entendant ce récit, connut que ce n'était ni la faute du cheval ni celle du maître des postes, si son voyage avait été interrompu.

Le lendemain, comme le jour précédent, il se prépara à son voyage par le sacrifice de la sainte Messe, qu'il offrit fort dévotement; et étant monté sur le même cheval, il se prit à dire l'Office des morts, qu'il continua tout le long du chemin, sans que son cheval lui fit la moindre résistance. Il arriva heureusement à Urbin, satisfait le duc sur toutes ses demandes, et lui raconta ce qui lui était arrivé. Les Frères, cependant, ne le voyant pas revenir, demandèrent à Roger pourquoi il n'avait pas empêché le voyage du Père Prieur, comme il avait fait le jour précédent. Il leur répondit qu'il n'avait pas pu, parce que le P. André lui avait lié les mains, par le moyen de ses oraisons. Les Frères ne manquèrent pas, dès l'arrivée du Père Prieur, de lui demander quelles oraisons il avait récitées en route. L'Office des morts, répondit-il. Instruit alors du merveilleux effet qu'elles avaient produit, le saint Prieur bénit Dieu. Ces religieuses possédées furent enfin délivrées, grâce à son zèle.

La réputation du P. André se répandant de toutes parts, le B. Pie V, qui recherchait de semblables personnes, pour les élever sur le chandelier, et les mettre en état d'éclairer l'Eglise, le fit venir à Rome, pour lui donner la dignité épiscopale. Mais à peine arrivé, il y tomba malade au couvent de Sainte-Sabine, et s'y reposa saintement en Notre-Seigneur vers l'an 1570. — (Razzi.)

plus beaux ornements de l'Ordre en sa Province d'Espagne. Comme Provincial, il souffrit avec beaucoup de patience, de sagesse et de modération, de nombreuses traverses que des ennemis de l'Ordre lui suscitèrent durant le temps de sa charge. Il écrivit fort doctement sur toute la philosophie ; mais surtout il traita une grande partie de la morale avec tant de force, de clarté, et une connaissance si universelle de toutes choses, qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer et de l'admirer en lisant ses beaux travaux. Il joignait à une grande science la modestie et l'humilité d'un novice, et était grand observateur des Règles, singulièrement de l'abstinence de la viande... Le Chapitre provincial, qui se tint après sa mort à Madrid, au couvent d'Atocha, mit son éloge dans les Actes.

1311 — Au monastère de Sainte-Agnès à Saragosse, mourut la V. M. JEANNE DE SINHAS, de la ville de Tarascon en Provence, et professe du monastère de Prouille. Elle brillait comme un bel astre en ce dernier couvent : ce qui décida les supérieurs à la choisir pour aller avec quelques autres fonder le monastère de Sainte-Agnès à Saragosse. Elle en fut la première Prieure ; et, après y avoir solidement établi et perfectionné la vie angélique qu'elle avait apprise et pratiquée dans celui de Prouille, elle y finit saintement ses jours, laissant un bon nombre de filles imitatrices de ses vertus. Nous ne pouvons pas l'année précise de sa mort ; mais cette fondation s'étant faite l'an 1300, et la reine Blanche, qui jeta la première pierre du monastère et y mit la clôture la même année au jour de l'Assomption, ayant reçu elle-même les religieuses, il est hors de doute que cette V. Mère honorait l'Ordre par sa sainteté dès la fin du xiii^e siècle. — (*Mém. de Prouille.* — Bern. Guidonis.)

1649 — Au monastère royal de Saint-Louis, à Poissy, la V. Sœur JEANNE DE RICHARD. Ayant pris l'habit fort jeune dans cette sainte maison, elle y passa toute sa vie dans un si grand éloignement de l'esprit du monde, qu'elle ne perdit jamais l'innocence baptismale. Elle servait Dieu avec une admirable ferveur d'esprit, toujours la première à toutes les actions régulières, gardant fort rigoureusement jeûnes, veilles et abstinences de l'Ordre, nonobstant la délicatesse de sa complexion. Elle vivait fort retirée, et presque continuellement dans l'église, ou en présence du Très Saint Sacrement, apprenant ainsi à faire ce qu'elle alla continuer éternellement dans le ciel, savoir adorer, louer et bénir Dieu, l'an 1649, un samedi après *Quasimodo*, qui fut le 17 avril. — (*Mém. de Poissy.*)





ANNEE DOMINICAINE

OU

VIES DES SAINTS

DES BIENHEUREUX, DES MARTYRS

ET DES AUTRES PERSONNES ILLUSTRES OU RECOMMANDABLES PAR LEUR PIÉTÉ

De l'un et de l'autre sexe

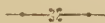
DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

DISTRIBUÉES SUIVANT LES JOURS DE L'ANNÉE



NOUVELLE ÉDITION

Revue et annotée par des Religieux du même Ordre



AVRIL



LYON

X. JUVAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

42, RUE SALA, 44

—
1889



XVIII AVRIL

Le V. P. ANDRÉ DE MOGUER,

*Profès du couvent de S. Etienne à Salamanque,
Provincial de la Province de S. Jacques au Mexique (*)*

(1576)



ET ouvrier de la vigne du Seigneur, que la grâce disposa dès les plus tendres années à la carrière apostolique, naquit en Andalousie, province d'Espagne, de parents nobles. Pour mieux oublier la maison de son père, il ne voulut plus tard être désigné que par le nom de Moguer, lieu de sa naissance. Ses parents l'élevèrent dans la piété, et de bonne heure l'envoyèrent à l'Université de Salamanque, où il étudia premièrement la grammaire, puis l'humanité. Mais à mesure qu'il croissait en âge et en science, les lumières de la grâce éclairaient d'un plus grand jour son intérieur ; il reconnut les dangers qu'il courait, s'il restait dans le monde, et demanda l'habit de la Religion au célèbre couvent de S. Etienne. Ayant achevé son noviciat avec les dispositions d'un véritable apprenti de la perfection qui n'écoute ce qu'on lui enseigne, que pour le pratiquer toute sa vie, il fut appliqué aux études, et les fit avec succès, mêlant sagement les exercices de la piété et de la mortification à ceux des lettres, et se rendant également saint et savant religieux.

Parmi les vertus de son état, il laissait singulièrement paraître une

(*) Avila, *Hist. Mexic.*

tendre compassion pour les nécessités du prochain, et un grand zèle pour le salut des âmes : les supérieurs, voulant de bonne heure l'exercer à l'apostolat, dans lequel il devait un jour exceller, l'envoyèrent avec un autre religieux prêcher en un pays de montagnes, où la rudesse et l'ignorance des habitants lui fournirent de quoi pratiquer amplement la patience et la charité.

Nos deux missionnaires supportèrent tout fort courageusement ; la faim et la soif du salut des âmes les pressant plus que celle qu'ils souffraient en leurs corps, ils ne laissèrent pas de poursuivre leur dessein, et de s'acquitter avec beaucoup de zèle de leur ministère, parcourant tous les lieux les plus abandonnés, et y prêchant les paroles de vie, avec des fatigues continuelles.

Cet essai si pénible, loin de ralentir la charité du Père André, ne fit que l'augmenter ; aussi, apprenant avec quelle austérité nos premiers missionnaires de l'Amérique avaient fondé l'Ordre dans le Mexique, et les fruits abondants de leurs saintes prédications, il résolut d'y passer. L'occasion s'offrit bientôt. Des Pères de cette Province étant venus à Salamanque, avec permission d'emmener les Frères de bonne volonté qu'ils jugeraient propres à cette œuvre, le Père André se présenta un des premiers. Il fut agréé et s'embarqua pour Mexico. Charmé de l'observance, pauvreté, modestie, et charité des saints religieux de ce pays, il aurait encore fait très volontiers un autre voyage, aussi long et aussi périlleux, pour jouir de leur compagnie et de leur conversation toute sainte, chacun d'eux lui paraissant un vif portrait des Pères de l'Ordre, et un livre vivant des obligations du Frère Prêcheur.

Le Père André entreprit de les imiter avec d'autant plus de ponctualité, que sa vie se trouvait déjà conforme à celle de ces hommes apostoliques. Fort austère en sa vie, sobre en son manger, assidu et fervent en l'oraison, il était tellement retenu et religieux en ses paroles, que personne n'en était jamais offensé, mais toujours édifié et porté à mieux servir Dieu.

La Province n'ayant que peu de maisons, le Père conçut le dessein de travailler de toutes ses forces à sa dilatation. Elu successivement Prieur des trois couvents qui la composaient, il y donna de grandes marques de son zèle, en particulier pour ce qui regarde l'Office divin ; car, dans ces commencements, on n'avait pas de livres de chœur, pour chanter l'Office ; il eut soin d'en faire écrire et noter entièrement, avec toute la fidélité possible, pour n'y rien laisser glisser

de contraire aux usages de l'Ordre. Il reprenait exactement les fautes les plus légères, disant que si les religieux étaient bien persuadés des devoirs de leur état, ils se tiendraient continuellement à genoux devant la Majesté divine avec une crainte filiale, pour contempler sa face adorable, et s'étudier à connaître sa volonté.

Elu Provincial, il tint une conduite très édifiante ; il n'avait jamais que Dieu en vue, et ne désirait que la plus grande perfection des Frères. Il faisait toutes ses visites à pied, et tellement occupé de Dieu, malgré les fatigues du chemin, que faute de bien prendre garde à ses pas, il heurtait contre les pierres et les troncs d'arbres. Il disait alors les paroles de notre Père S. Dominique en semblables rencontres : « *Hæc est nostra pœnitentia.* » Il ne manquait jamais de se trouver à Matines ; ce qui paraîtra peut-être étrange, c'est qu'il exigeait le même bon exemple de son compagnon, jusqu'à le condamner, en cas d'absence, à n'avoir le lendemain que du pain et de l'eau à son repas.

Le zèle du P. André à corriger les défauts s'étendait universellement sur tous les religieux, supérieurs et inférieurs, anciens et jeunes, savants ou peu instruits ; il disait que dans les uns la qualité de la personne rendait les fautes plus visibles, et par conséquent plus scandaleuses, et que dans les autres la condition de leur état les obligeait à s'épargner moins dans les devoirs de la Religion.

Il avait horreur de l'oisiveté et ne pouvait supporter qu'un religieux ne fût pas occupé ou à l'oraison, ou à l'étude, ou à quelque exercice conforme à son état et profession. Outre le temps de l'Office, auquel il ne manquait jamais, et celui de la sainte Messe, à laquelle il se préparait soigneusement, il faisait deux heures d'oraison sur le soir, se levait à onze heures, pour attendre en prière l'office des Matines ; après Matines il demeurait encore une autre heure en oraison. Le reste du temps était consacré à l'étude ou au service du prochain. Il apprit parfaitement la langue du pays, et demeura plusieurs années parmi les Indiens, pour les instruire et leur administrer les sacrements. Il écrivit un livre des exemples et belles actions des anciens Pères et religieux, la vie du P. Dominique de Betanços, celle de quelques autres fondateurs de cette Province, et se rendit très recommandable par sa science et sa sainteté. Le vice-roi du Mexique le choisit pour confesseur, et demandait son conseil dans les affaires les plus importantes. Une estime si générale ne laissa pas de lui attirer des envieux ; mais il se comporta toujours avec tant de modestie et d'humilité, que ses persécuteurs, reconnaissant enfin leurs torts, devinrent ses panégyristes.

II. — Entre autres occasions où il fit paraître sa grande vertu, le démon en suscita une, non moins dangereuse que délicate. Un jour quelques personnes considérables demandaient certaines faveurs au vice-roi, celui-ci répondit, pour se défaire de leurs importunités, qu'il en conférerait avec son confesseur. Le Père consulté fut d'avis qu'il ne pouvait en aucune manière accorder cette demande. Les solliciteurs, gravement offensés de ce refus, et ne sachant comment s'en venger, gagnèrent une femme de qualité, intéressée aussi bien qu'eux dans l'insuccès de cette affaire. On convint qu'elle simulerait une maladie, et que, sous prétexte de se vouloir confesser au Père, elle le ferait venir en sa chambre pour dresser des embûches à sa vertu. Cette femme, préférant l'intérêt et la vengeance à sa conscience et à l'honneur, se mit en mesure de jouer son rôle abominable.

Le Père, appelé pour la confession, se présenta. Après quelques mots couverts, la prétendue malade en vient aux propositions criminelles. Craignant que cette malheureuse, s'il s'enfuyait brusquement, ne fît effort pour le retenir, et ne criât avec scandale, comme autrefois la femme de Putiphar à propos du chaste Joseph, le Père André s'avisa d'un stratagème qui lui réussit. Il laissa dire à cette femme, pendant quelque temps, ce que la passion, ou, pour mieux dire, la malice, lui suggérerait, puis il répondit tranquillement : « Madame, agréez que je dépose un précieux reliquaire que je porte sur moi, et contre lequel je ne voudrais commettre une si grande irrévérence; je vais le remettre à mon compagnon. » Sortant aussitôt de la chambre, il prit son compagnon et s'en alla au couvent, échappant ainsi à cette femme et à ses complices qui se tenaient dans une chambre voisine, prêts à exploiter un scandale. Eux-mêmes publièrent ensuite ce qui s'était passé, Dieu le voulant ainsi pour la gloire de son Serviteur.

Quoique le Père André fût en grande estime dans Mexico, il se plaisait néanmoins beaucoup plus à la campagne chez les pauvres Indiens. Il les instruisait avec une si grande application et une bénédiction si abondante du ciel, que non seulement il leur apprenait les choses nécessaires au salut, mais les rendait capables parfois de pratiquer la vie intérieure et la perfection de la vie contemplative.

L'amour qu'il portait au pauvre peuple alla si avant, qu'une peste horrible sévissant à Puebla de los Angeles, où nos Pères ont un couvent dans le faubourg S. Paul, le charitable Père s'y rendit de Mexico et, exposant généreusement sa vie à leur service, il leur administra les sacrements et les aida à bien mourir. Il disait la Messe tous

les jours, de grand matin, recommandant à Dieu la santé des malades et l'agonie des mourants. Il allait ensuite les visiter en leurs pauvres cases avec les petites provisions qu'il avait fait préparer, les leur donnant lui-même de ses propres mains et les consolant par des paroles pleines d'édification et de tendresse. Il passait depuis le matin jusqu'au soir dans ce saint exercice, oubliant même de prendre un morceau de pain pour se sustenter, sa grande nourriture étant de travailler au salut de ces âmes. Le soir, son meilleur repos était le temps qu'il passait en oraison, ne manquant jamais de se lever à minuit, pour dire Matines.

Un jour, un jeune profès, peu accoutumé à jeûner si longtemps, lui servait de compagnon. Il n'osa d'abord se plaindre de la faim ; mais cependant se trouvant sur les quatre heures du soir sans avoir rien mangé : « Mon Père, dit-il, je n'en puis plus de faiblesse, allons, s'il vous plaît, au couvent prendre quelque chose, et nous pourrons mieux continuer ce travail. » — « Prenez garde, mon fils, répondit le Père, Dieu permet que la faim se fasse sentir, pour éprouver votre vertu et voir si vous l'aimez, en souffrant pour son amour. » Ces paroles eurent tant de force sur ce bon novice, qu'il s'en trouva tout consolé, et aussi rassasié que s'il sortait de table, expérimentant la vérité de cette parole : *Non in solo pane vivit homo, sed et in omni verbo, quod procedit de ore Dei* : Ce n'est pas seulement de pain que l'homme vit, mais de toute parole, qui procède de la bouche de Dieu. Ils continuèrent donc leur saint exercice jusqu'au soir, et se retirèrent au couvent, bien aises d'avoir si utilement employé la journée.

La peste ayant presque cessé à Puebla de los Angeles, le charitable Père pria le Provincial de l'envoyer dans un lieu nommé Atzcapuçalco, où le mal était terrible, et où le peuple avait grand besoin d'assistance. Il s'y rendit à pied, à son ordinaire, par un chemin fort difficile, et en passant par une montagne qui vomissait des flammes comme le mont Etna. Pendant qu'il s'adonnait avec une nouvelle ferveur au service de ces pauvres malades, les visitant, consolant et confessant comme un véritable ouvrier évangélique, il fut lui-même frappé du fléau. Voyant son heure approcher, il consentit à se laisser porter au couvent de Mexico, et à se mettre entre les mains des médecins. Ce qu'il n'avait jamais voulu souffrir, dans plusieurs autres maladies, disant pour toute raison, qu'il connaissait son mal, et qu'il saurait bien se guérir lui-même. Il le faisait en cessant un peu ses grandes austérités. Voyant qu'il touchait à sa fin, il reçut dévotement les derniers sacrements et

rendit l'âme à son Créateur, en 1576, bien consolé de perdre la vie pour le service de ses frères. Toute la ville pleura sa mort, et l'on ne pouvait assez louer ses grandes vertus et sa sainteté.



*La V. M. CATHERINE DES VIERGES, religieuse
au monastère de Sainte-Catherine de Sienne,
à Saint-Etienne en Forez (*).*

(1644-1697)

CETTE servante de Dieu naquit dans la petite ville de Saint-Rambert, éloignée de trois lieues de Saint-Etienne. Elle eut pour père M. Relogue, châtelain du lieu, et pour mère dame Fleurie Chastain. Dieu la favorisa de beaucoup de grâces dès sa jeunesse; et ses parents, veillant avec soin sur sa conduite, on vit cette jeune fille avancer à grands pas dans la piété. La charité qu'elle témoigna à son frère édifia grandement ceux qui furent instruits de son héroïsme. Ce pauvre jeune homme avait le corps tout couvert d'ulcères fétides. Sa sœur voulut en prendre soin et, malgré d'inexprimables soulèvements de cœur, elle s'appliquait chaque jour aux pansements, qu'elle continua jusqu'à complète guérison du malade.

Une conduite si généreuse lui valut, du côté du ciel, d'insignes faveurs. Concevant dès lors un grand mépris pour le monde, elle demanda au Seigneur de la cacher dans le secret de sa face, afin de ne vivre qu'en lui et pour lui. Le monastère de nos Sœurs de Saint-Etienne en Forez fut la retraite où la Providence l'attira; car, comme ces religieuses, véritables épouses de Jésus-Christ, répandaient dans le pays l'agréable odeur de la perfection, elle leur demanda l'habit, et en fut revêtue à l'âge de seize ans.

Dès qu'elle fut dans cette sainte communauté, on remarqua en elle une ardeur extraordinaire pour les observances et pour tout ce qui

(*) *Manuscrits de Saint-Etienne.*

regardait la perfection, ardeur qui lui faisait goûter les plus grandes austérités et mortifications, en même temps qu'elle lui donnait des ailes pour avancer dans la vertu. L'année de son noviciat finie, au milieu des pratiques de l'obéissance, de l'humilité, de la ferveur d'esprit et de toutes les autres vertus religieuses, elle fut jugée digne de prononcer ses vœux. Le jour fixé étant venu et la victime prête et déjà aux pieds des autels, ses parents, conduits par un esprit d'avarice, ne voulurent point consentir aux engagements qu'elle était sur le point de prendre. Cette conduite scandalisa toute l'assistance, mais elle blessa en particulier le cœur de l'Epoux des vierges, auquel on voulait ravir ce qui lui était dû par un sacrifice pleinement volontaire. La justice de Dieu se fit bientôt sentir sur la famille; car une des filles, qui était d'une rare beauté, et que ses parents aimaient tendrement, fut attaquée tout à coup d'un mal étrange : la novice fait dire aux auteurs de ses jours que la malade mourrait bientôt, s'ils ne cessaient une opposition déraisonnable. On regarda ces menaces comme discours d'enfant; la mort frappa un coup terrible. Cette opiniâtreté attira une autre punition, ce fut une mortalité extraordinaire du bétail. Les malheureux parents rentrèrent en eux-mêmes, consentirent enfin à la profession de leur fille et voulurent même y assister.

La V. Mère Catherine des Vierges avait travaillé beaucoup durant son noviciat; ce n'était pourtant qu'un essai de ce qu'elle allait pratiquer dans la suite. A peine consacrée à Dieu, on la vit embrasée d'une sainte émulation, pour acquérir tout ce qu'elle remarquait de vertueux dans ses Sœurs. L'assiduité à l'oraison fut le premier et le principal exercice de toute sa vie : elle y vaquait longtemps le jour et la nuit, et s'acquittait par sa vigilance la grâce de se conserver toujours en présence de Dieu. Toute attentive à la grandeur et à la sainteté de celui qu'elle avait choisi pour Epoux, ni les embarras de la charge de Prieure qu'elle exerça plusieurs fois, ni les offices de procureuse et de portière, qui dissipent si aisément l'esprit de dévotion, ne purent la distraire.

Ce recueillement et cette application intérieure rejaillissaient sur son visage même, qui marquait assez les secrètes communications qu'elle entretenait avec l'Epoux céleste. Elle s'éleva ainsi à un amour pur et désintéressé qui, la détachant de tout le créé, même dans les choses les plus innocentes, l'occupait uniquement de Dieu. Ce Seigneur de bonté la combla de grâces, et répandit dans son âme beaucoup de lumières. Eclairée d'une manière non commune dans les voies intérieures, elle fut en état de servir utilement le monastère.

Elle composa quelques exercices spirituels, dont les religieuses se servent encore aujourd'hui. On la chargea aussi de l'instruction des novices, qu'elle forma à la piété et à l'observance avec beaucoup d'application.

L'amour de l'oraison, la pratique de l'humilité et de la pénitence, la modestie et le détachement général de tout ce qui est de la terre, furent les maximes que la V. Mère Catherine des Vierges inspira aux jeunes religieuses. Pénétrée pour la Mère de Dieu d'une ardente dévotion, elle lui rendait chaque jour ses hommages avec un amour et une tendresse toutes filiales, et se préparait à célébrer ses fêtes pendant plusieurs jours par un grand recueillement et par toutes sortes de pratiques de piété; elle suggéra les mêmes dispositions aux novices, auxquelles elle faisait réciter le Rosaire tous les jours.

La servante de Dieu, avançant ainsi à grands pas dans la vertu, parvint à cet état heureux où, morte aux sentiments de la nature, elle ne vivait que de Dieu. Aussi, peines ou joies, sécheresses ou consolations, louanges ou mépris, honneurs ou humiliations, tout lui était égal : on ne la vit ni troublée ni abattue dans les épreuves les plus soudaines. Le démon, qui veille, nuit et jour, en embuscade autour des âmes justes, ne manqua pas de lui susciter plusieurs occasions capables d'exercer sa patience. Elle se vit traitée avec mépris, sa conduite fut critiquée, et ce qui aurait dû être regardé comme un sujet de louanges, lui attirait souvent des observations aigres et dures. Toutes ces attaques ne firent aucune impression sur son esprit; elle demeura invariable dans sa conduite, constante et fidèle à tous ses exercices, remplie d'amour et de tendresse pour ceux qui la maltraièrent, pleinement persuadée qu'on ne pouvait lui faire aucune injustice, et merveilleusement attentive à prévenir ceux qui lui étaient opposés.

Cette fidélité à la grâce, et cette fermeté dans la pratique de la vertu, la rendirent courageuse à l'heure des grands sacrifices.

Les supérieurs, voulant relever le monastère de nos religieuses de Montpellier, demandèrent, pour établir la réforme, une Prieure à celui de Saint-Etienne en Forez, qui se prêta aux désirs exprimés. Cette Prieure avait permission de choisir une Sœur pour l'accompagner. Pareil choix était difficile. Plusieurs religieuses s'excusèrent d'accepter les offres qu'on leur fit, prévoyant les immenses difficultés d'une œuvre extrêmement délicate. Eclairée sur la volonté de Dieu par une parole intérieure, la Mère Catherine se présente à la supérieure désignée, et n'hésite pas à partir avec elle pour Montpellier.

L'état fort triste de ce monastère déchu la toucha vivement. Son application à rendre à la maison de Dieu son ancienne beauté, et sa vigilance pour devenir elle-même un modèle des vertus religieuses, éclatèrent en cette occasion. Elle se trouvait ordinairement la première à tous les exercices de communauté, aimait la retraite, gardait le silence, évitait la conversation des personnes séculières, lesquelles jusqu'alors n'avaient pas peu contribué à introduire le relâchement.

La vie exemplaire de la V. Mère Catherine des Vierges, jointe aux soins et au zèle de la supérieure, rétablit le couvent de Montpellier dans une situation très prospère. On y vit reparaître les coutumes religieuses, un grand esprit de recueillement et de silence, l'usage fréquent des sacrements, la récitation de l'Office divin avec beaucoup de décence et de gravité, et afin que ces beaux commencements ne fussent pas sans suite, la V. Mère Catherine des Vierges, avantaagée d'une voix très agréable, apprit le chant aux religieuses, et écrivit elle-même avec soin de grands livres choraux.

Les principaux exercices de cette servante de Dieu, pendant un séjour de dix ans à Montpellier, furent la pratique de la pénitence et l'assiduité à l'oraison; appliquée soigneusement à ce dernier exercice, elle y trouva des lumières si sublimes et des consolations si pures, qu'elle ne put dans la suite rien goûter de ce qui n'avait pas rapport à Dieu. Ce Père de miséricorde, après avoir répandu dans son cœur l'abondance de ses bénédictions, la fit passer par les épreuves les plus rudes et les moins ordinaires. Sécheresses et aridités, ténèbres et délaissements furent le partage de cette grande âme, l'espace de quatre ans; abandonnée, semblait-il, du ciel même, privée de tout secours humain, molestée du côté des créatures, tourmentée des puissances de l'enfer, et réduite très souvent à une sorte d'agonie intérieure, elle se voyait parfois sur le point d'être précipitée dans l'abîme. Sa fidélité à combattre, au milieu de tant d'attaques, sa foi vive, qui l'animait dans le service de Dieu et lui faisait recevoir avec une reconnaissance égale douceurs et amertumes, la rendirent ferme et inébranlable dans le service du divin Epoux.

Cette vie austère et mortifiée, jointe aux peines extraordinaires dont Dieu l'affligeait, ayant beaucoup affaibli la Mère Catherine, on jugea à propos de la renvoyer au monastère de Saint-Etienne, pour lui permettre de recouvrer un peu de santé. Ce ne fut pourtant qu'après beaucoup d'hésitations que les supérieurs y consentirent; car ils savaient combien sa vie exemplaire, son zèle et sa charité étaient

utiles, pour conserver le bien déjà établi, maintenir la paix et l'union.

S'étant mise en route pour Saint-Etienne, la V. Mère fit au Pont-Saint-Esprit une chute qui redoubla ses maux; on eut beaucoup de peine à la conduire jusqu'à Lyon. Lorsqu'elle fut arrivée dans cette ville, plusieurs personnes d'un mérite distingué, soit ecclésiastiques, soit religieuses, informées de la haute piété de la Mère Catherine, lui rendirent plusieurs visites. Après avoir conféré avec elle, ces personnes ne cessaient de bénir Dieu des grandes faveurs dont il avait enrichi son humble servante.

La malade poursuivit son voyage jusqu'à St-Etienne; elle y arriva si faible et si accablée, que les Sœurs, qui espéraient trouver dans sa personne leur consolation, se mirent à la pleurer comme morte. Un rhumatisme aigu criblait tout son corps de douleurs. Elle devint en même temps hydropique, et chargée de tant de maux, qu'on ne pouvait lui donner le moindre soulagement, sans augmenter ses douleurs. Sa patience fut invincible : jamais aucune plainte, ni trouble, ni inquiétude. Occupée, au contraire, de Dieu et saintement appliquée à considérer l'abondance de ses miséricordes, et l'amour du Sauveur attaché à la croix, Mère Catherine ne ressentait d'autre peine que de voir ses Sœurs à lui rendre tous les services qu'une charité compa-tissante pouvait suggérer.

Cette vertueuse religieuse demeura en cet état l'espace de sept mois, donnant toujours des marques d'une patience parfaite et d'une entière résignation à la volonté de Dieu. On lui portait fréquemment la sainte communion : ses forces venant à baisser notablement, on lui proposa les derniers sacrements. La malade ressentit à cette nouvelle une vive consolation intérieure. Ne pouvant dissimuler son bonheur, elle se mit à parler de la mort en des termes pleins d'amour et de reconnaissance. Elle reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction, répondant avec une ferveur et une attention admirables aux prières de l'Eglise, multipliant les actes d'amour, de foi et d'espérance, considérant avec paix et tranquillité la prochaine dissolution de son corps. Quelque temps avant d'expirer, elle voulut encore se confesser ; puis, appliquée de nouveau à la contemplation de Jésus-Christ en croix, baisant son image avec amour et tendresse, elle mourut dans le baiser du Seigneur en avril 1697, âgée de 53 ans : elle en avait passé 36 en religion.

Son corps demeura souple et maniable comme celui d'un enfant. On l'exposa dans l'église : une religieuse s'étant adressée à elle pour

une grâce singulière, l'obtint du ciel par son intercession. Plusieurs autres personnes séculières ont aussi déclaré avoir été guéries de quelques maladies, en s'adressant à cette servante de Dieu; aussi sa mémoire est-elle restée en bénédiction.



LE MÊME JOUR

1265 — En la Province de la Terre Sainte, le martyr du B. Père GUY DE LONGJUMEAU, et de son compagnon, religieux du couvent de S. Jacques. Brûlant de zèle pour le salut des âmes, et pour la dilatation de l'Ordre, ils passèrent en Terre Sainte, où travaillant pour les intérêts de la foi catholique, ils furent martyrisés par les Sarrasins, l'an 1265. — (Salanhac.)

12.. — A Madrid, le B. P. PIERRE DE MADRID, l'un des premiers compagnons de notre glorieux Père S. Dominique. Envoyé en Castille dans la première dispersion que ce saint Patriarche fit de ses enfants pour la dilatation de son Ordre apostolique, il fonda un couvent à Madrid avec tant de bénédiction, que les religieux, pleins de ferveur et de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, furent appelés « les Frères de la Sainte Prédication ». Premier Prieur du monastère des Religieuses, que notre Père S. Dominique fonda en cette ville, il mourut plein de vertus et de mérites dans l'exercice de cette charge. — (Malvenda).

12.. — En Angleterre le B. P. DAVID, Religieux d'une rare sainteté de vie et d'une admirable dévotion. Il en recueillit les fruits à l'heure de sa mort pour sa consolation particulière et pour l'instruction de ses Frères; transporté en esprit devant le tribunal de Dieu, il entendit la Sainte Vierge se plaindre à son Fils de ce que parmi les Religieux, tous comblés de ses grâces, et si justement obligés de la servir dévotement, quelques-uns néanmoins récitaient son Office sans attention, sans respect, avec précipitation et négligence. Jésus-Christ son Fils très béni lui répondit : « Nous leur renvoyons celui-ci, afin qu'avertis par lui de ce défaut, ils s'en corrigent. » Sur ce, le B. Père revint à soi, et ayant dit aux Frères ce qu'il avait vu, il rendit peu de temps après son âme à Dieu. — (*Vitæ Fratr.*)

12.. — Au couvent de Bâle, mémoire d'un vénérable Religieux, duquel nous trouvons l'histoire au livre des *Vies des Frères*. Il était chanoine de

cette ville, lorsqu'un jour entendant prêcher le B. Jean le Teutonique sur le grand service qu'on rendait à Dieu en se croisant pour la délivrance de la Terre sainte, il prit la croix de la main du B. Père, avec son beau-père, bourgeois de Bâle. Sa mère, entra, à cette nouvelle, en si grande colère contre le Bienheureux que par une horrible imprécation elle souhaita qu'il fut emporté par autant de diables qu'il y avait de feuilles sur un arbre. La malheureuse ne tarda pas longtemps à porter la peine de son péché. Soudain frappée de la lèpre, et la tête affreusement enflée, elle faisait horreur à voir. Ce coup du ciel la contraignit de rentrer en elle-même. Demandant pardon à Dieu de sa faute avec beaucoup de contrition, elle fit appeler le B. Jean, qui, après avoir entendu sa confession, lui mit la main sur la tête et lui rendit sa première santé. En mémoire d'un miracle si manifeste, le chanoine conçut un plus grand désir de servir Dieu, et résolut de changer la croix, qu'il n'avait prise que pour un temps, en une autre, qu'il ne quitterait plus de sa vie. Ce qu'il exécuta sans plus tarder, en entrant dans l'Ordre, où il servit Dieu avec tant de perfection et de zèle, qu'il convertit plusieurs pécheurs et attira quantité de bonnes âmes à une meilleure vie. Après avoir saintement gouverné plusieurs couvents de sa Province d'Allemagne, il reçut la récompense de ses travaux dans l'éternité bienheureuse. — (*Vit. Fratr.*)

12. — En la même Province d'Allemagne, mémoire d'un vénérable religieux qui avait une confiance merveilleuse aux mérites et travaux de ses Frères dans l'exercice et fatigues de la prédication. Affligé d'une insomnie persistante, et d'un violent mal de tête, il desséchait à vue d'œil et n'avait plus que la peau et les os. Un jour que ses Frères, au retour de leurs prédications, se faisaient faire la rasure, il entra dans la salle où on leur lavait la tête ; là, il dit avec beaucoup de dévotion et de larmes : « Dieu tout-puissant, pieux rémunérateur
« des travaux supportés pour votre gloire, je vous conjure par les sueurs de
« vos serviteurs, qui vous sont si agréables, de me regarder des yeux de votre
« miséricorde, et de me faire participant de leurs mérites. » Après ces mots, il versa sur sa tête l'eau qui avait servi aux Frères, et soudain il se trouva délivré non seulement de son mal de tête, mais encore de sa faiblesse et de sa langueur ; en sorte que recouvrant une nouvelle force, il put garder les observances de la vie commune, et s'exercer avec ferveur plusieurs années aux travaux de la prédication, pour la gloire de Dieu et sa sanctification particulière. — (*Vit. Fratr.*)

1281. — A Barcelone, le P. FRANÇOIS CENDRA, frère du B. Père Pierre Cendra, et illustre comme lui en sainteté et prédication. Le grand saint Louis, roi de France, l'aima et honora au point de gratifier le couvent de Barcelone à sa considération, d'une épine de la Couronne de Notre-Seigneur. Le Père en fut lui-même le porteur, ainsi qu'il paraît par ces lettres que François Diago rapporte en son histoire de la Province d'Aragon :

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France : A nos bien-aimés en Jésus-Christ, le Prieur et le couvent des Frères Prêcheurs de Barcelone, salut et dilection. Désirant, par l'affection sincère de notre charité envers vous et envers votre Ordre, honorer votre maison et votre église de Barcelone d'un précieux présent, nous avons voulu vous envoyer par notre cher Frère François Cendra, avec le témoignage de ces lettres, une épine de la sainte Couronne, priant votre charité en Notre-Seigneur, pour la révérence du même Sauveur Jésus, de la conserver avec l'honneur et le respect convenables, et de vous souvenir continuellement de nous dans vos prières. Fait à Paris, l'an 1262. »

Le Père François arriva l'année suivante 1263, à Barcelone. A la nouvelle du précieux gage qu'il apportait, l'évêque, suivi de tout son clergé et du peuple de la ville, vint au devant du Père le recevoir en procession, et avec cette solennité la sainte épine fut portée en notre église où elle est encore aujourd'hui conservée avec beaucoup d'honneur.

Le Père François, élu Prieur de son couvent, le gouverna fort saintement quelques années ; mais brûlant du zèle du salut des âmes, il passa en Afrique, pour y travailler à la conversion des Maures avec le V. P. Raymond Martini. Tous deux eurent la joie de gagner au catholicisme bon nombre d'infidèles.

Peu de temps après leur retour à Barcelone, le V. P. François, cassé de travaux et orné de mérites, se reposa dans le Seigneur, vers 1281. — (Diago.)

1296 — En Pologne mourut le V. P. MARTIN DE SANDOMIR, lequel unissant en sa personne toutes les qualités d'un excellent supérieur, gouverna cette Province en toute sainteté et justice dans le premier siècle de l'Ordre, corrigeant exactement les défauts, terrible aux indévots, aimable aux pieux, et utile à tous. Il florissait l'an 1296. — (Sever. Lubomlczyk.)

1557 — Au couvent de S. Paul à Cordoue mourut en la fleur de son âge le vertueux Frère JACQUES DES ROYS. Non encore prêtre, il était digne d'être comparé aux plus vertueux et plus anciens religieux par sa modestie, gravité et ferveur d'esprit. Sa simplicité toute innocente le rendait singulièrement aimable. Non content des plus sévères rigueurs de l'Ordre, il pratiquait plusieurs autres austérités, qui lui ouvrirent les portes du Ciel, le 18 avril, dimanche de l'Octave de Pâques, l'an 1557. — (Lopez.)

1608 — Au Pérou, le V. P. DOMINIQUE DE VALDERRAMA, célèbre prédicateur et l'un des plus beaux ornements de sa Province. Prieur du couvent de Lima, puis archevêque de S. Dominique, il fut enfin transféré à l'Eglise de la Paix au même royaume du Pérou, d'où il était natif. Il mourut au bout de deux ans, laissant la bonne odeur de ses vertus. — (Fontana.)

1650. — A Lima, capitale du Pérou, mourut au couvent du Rosaire le V. P. PIERRE GABILANES, religieux d'une insigne charité, d'une rare abstinence, d'une observance très rigoureuse, et d'un zèle ardent pour le salut

des âmes. Visitant maintes fois les pauvres de l'hôpital, il les consolait par ses saints discours, et leur procurait les soulagements convenables. Les prisonniers pour dettes lui durent souvent leur délivrance. Il donna toute sa vie de beaux exemples de patience et de pauvreté dans le couvent et au dehors. Il était si pieux envers Dieu et si assidu à l'Office divin, que même pressé de grandes infirmités, il ne manquait jamais l'Office ni de jour ni de nuit. — (*Act. Cap. Rom.* 1656.)

1666 — Au couvent de Santa-Fé en Amérique, le V. P. JEAN DU ROSAIRE, qui honora son nom par une dévotion très particulière envers la Très Sainte Mère de Dieu. Quoique licencié en Théologie, il ne laissait pas de faire la quête avec beaucoup d'humilité pour l'achèvement de la chapelle du Rosaire, qu'un autre Père, grand serviteur de Dieu et de la Sainte Vierge, avait commencée. Après avoir honoré Jésus et Marie par une infinité de salutations angéliques, il les alla bénir éternellement au Ciel, le jour des Rameaux, l'an 1660. — (Melendez).

1328 — Au monastère de Prouille la vertueuse Sœur MARCIA DE BELON. A la suite d'un accident, elle fut atteinte de la lèpre. Comme on était sur le point de la séparer des autres Sœurs, ainsi que la Constitution ordonne en semblable cas, elle demanda la permission de passer la nuit dans une chapelle de la Vierge, à l'intérieur du monastère. On le lui accorda. Elle se recommanda avec tant de dévotion à la Très-Sainte Vierge, à notre Père S. Dominique, et à S. Marc son patron, que s'endormant ensuite, il lui sembla voir S. Dominique priant pour elle la Sainte Vierge. Celle-ci commanda à S. Marc de la guérir, et le saint Evangéliste parut alors la revêtir d'une peau nouvelle après l'avoir dépouillée de l'ancienne. Sur ce, elle s'éveilla, et connut que son songe était véritable, car elle se trouva entièrement saine. Comme preuve du miracle, elle vit sa première peau jetée à terre à quelque distance. Comblée de joie, Sœur Marcia alla porter au plus vite les nouvelles de cette faveur aux autres religieuses, qui s'épanouirent toutes en de très dévotes actions de grâces, et chantèrent solennellement le *Te Deum*. La vertueuse Sœur, pour qui Dieu avait fait ce miracle, se renouvela intérieurement par une vie plus sainte. Elle persévéra le reste de ses jours en toute vertu et Religion, et mourut à ce jour l'an 1328. On conservait dans la chapelle où eut lieu ce miracle, renfermée en un long étui la peau toute trouée dont la V. Sœur avait été dépouillée. (1).

1528. — Au monastère de S. Vincent de Prato en Toscane, la Sœur MARIE DE REGGIO. Elle y prit l'habit des mains du Père Sanctes Pagnini, très célèbre par ses écrits et sa science de la langue hébraïque. Ornée des plus

(1) De nos jours, on a retrouvé un fragment de cette peau parmi les reliques qui ont appartenu à l'ancien monastère de Prouille.

beaux dons, elle excella en pureté, modestie, et humilité. Un jour les Sœurs voulant faire une dévote représentation de la Passion du Fils de Dieu et des douleurs de sa très sainte Mère, la chargèrent de représenter Marie tenant Jésus-Christ mort entre ses bras. La pieuse Sœur se mettant à considérer la grandeur de ce mystère, fut tellement pénétrée, que le cœur venant à lui manquer, elle tomba pâmée de la même façon que quelques tableaux représentent la Très Sainte Vierge dans l'excès de sa douleur. Une autre fois, priant dans le jardin devant une croix de bois, Sœur Marie fut ravie en extase, en présence d'une sienne compagne, qui prenait plaisir à la considérer. Elle aperçut dans son ravissement Jésus-Christ notre Sauveur tout ensanglanté et attaché à cette croix. Cette vue lui resta tellement gravée dans l'âme, que prenant un pinceau, elle en traça une image fidèle, dont on fit ensuite d'autres copies. Elle mourut le 18 avril 1528. — (Pio).

15. — Au monastère de Jésus en la ville d'Aveiro, Portugal, la dévote Sœur ISABELLE RODRIGUEZ. Elle mourut la semaine sainte dans la participation des douleurs de son Sauveur. Le dimanche des Rameaux, entendant chanter la Passion selon S. Mathieu, elle se trouva saisie de si vives souffrances que le médecin pensa plus à lui faire recevoir les sacrements qu'à lui ordonner des remèdes. Le mardi suivant, dès les premiers mots de la Passion de S. Marc, tous ses maux redoublèrent, et le lendemain, jour où l'Eglise chante celle de S. Luc, elle se trouva comme absorbée dans un océan de douleurs. Ne trouvant plus de repos et s'abandonnant dans ces transports aux gémissements et aux plaintes. « Que de maux, Seigneur, disait-elle, je souffre tout à la fois ! » Mais à peine avait-elle laissé échapper cette parole, que, se reprenant de son impatience, elle en demandait pardon à Dieu et se soumettait humblement à ses ordres. Pendant ses souffrances, elle vit aux pieds de son lit le démon sous la forme d'un horrible fantôme, et s'écriant : « Ennemi ! ennemi ! » elle avertit les Sœurs de ce qu'elle voyait, leur demandant l'assistance de leurs prières. Peu de temps après, étendant encore la main vers le même lieu, et puis les joignant ensemble : « Le démon me dit, ajouta-t-elle, que je suis une grande pécheresse : hélas ! je le sais bien ; mais je sais aussi que la miséricorde de Dieu est plus grande que tous les péchés du monde, et que fussé-je telle que je devrais, je ne puis espérer me sauver que par les mérites de Jésus-Christ qui a voulu me racheter au prix de son sang et de sa mort très amère. » A ces mots, tenant une croix sur sa poitrine, elle rendit son âme à son Rédempteur. — (Sousa).

1630 — A Lille en Flandre, la vertueuse Sœur MARIE DU BOSQUET, du Tiers-Ordre. Elle était de la même ville, mais de parents hérétiques, lesquels pour avoir liberté de perdition, s'enfuirent en Angleterre, où ils moururent dans leurs erreurs. Quant à Marie, pressée du désir de retourner

en son pays natal, elle repassa la mer et revint à Lille. Là, accompagnant un jour une de ses cousines à l'église, elle la vit s'agenouiller aux pieds d'un confesseur et lui parler à l'oreille. Ne comprenant rien à cette cérémonie, elle interrogea sa parente qui l'instruisit de la nécessité du sacrement de Pénitence. Ce fut le commencement de sa conversion. Le R. P. Pierre de Ray, docteur en théologie et excellent prédicateur, acheva de la gagner à Notre-Seigneur, et lui fit faire solennellement profession de la religion catholique. Elle devint si dévote et fervente, que désireuse d'imiter sainte Catherine de Sienne, elle prit l'habit du Tiers-Ordre, fit vœu de chasteté, et se mit à réciter tous les jours le grand Office comme les Religieux. Pour consacrer à la gloire de Dieu tout son bien, elle le destina à la fondation de deux couvents de l'Ordre, l'un de Frères, l'autre de Sœurs, dans quelque ville de Flandre. Elle choisit pour l'exécution de son pieux dessein la ville de Tournay, et eut la consolation d'y voir entièrement bâti le couvent des religieux. Mais pendant que le monastère des Religieuses élevait ses murs, elle fut reçue en la Jérusalem céleste, l'an 1630. — (*Mém. de Tournay*).

1673 — A Séville, au monastère de Notre-Dame des Rois, la V. M. LOUISE DU CORPS DE JÉSUS-CHRIST. Cette fille de bénédiction naquit à Cadix de parents illustres, l'an 1634, le 30 mai, jour de la Fête-Dieu. On lui donna au baptême le nom de Louise Marie, et sa mère, en ayant écrit la nouvelle à son frère le Docteur Jean de Salinas, chapelain du monastère des Rois à Séville, celui-ci répondit d'élever l'enfant plutôt pour le cloître que pour le monde, et de la lui envoyer dès qu'elle aurait atteint l'âge de six ans, pour la bien faire instruire dans le monastère. Cette mère chrétienne le promit. Lorsque Louise fut parvenue à cet âge de six ans, selon l'engagement contracté, elle fut présentée à Dieu en cette sainte maison.

L'enfant semblait née pour la vie religieuse, tant elle montrait de piété, de ferveur et d'inclination pour les choses saintes, se comportant avec tant de modestie et de retenue, qu'elle paraissait toute fondée et consommée en sagesse. Elle soupirait incessamment après le temps de sa vêtue, lequel étant enfin arrivé, elle prit l'habit à l'âge de quinze ans et commença son noviciat dans les formes canoniques, avec une ferveur et un zèle d'observance qui éclipsait tout le beau jour qu'elle avait fait paraître dans ses premières années. Son esprit de mortification alla si avant, que sa santé s'y trouvant notablement intéressée, on lui commanda absolument de se modérer. A quoi elle eut bien de la peine à déferer; elle pratiquait en revanche plus d'actes d'humilité, de patience, et des autres vertus.

Après ses vœux, comme elle avait des aptitudes à tous les emplois, et qu'elle s'acquittait de tous avec une grâce et une perfection singulière, à peine y en eut-il qu'on ne lui donnât.

On lui imposa à la fin la charge de maîtresse des novices, parce qu'on était sûr que son école serait celle de la sainteté. On ne s'y trompa nullement. Notre

Sœur prit à cœur de préparer les jeunes filles envoyées par la Providence, à être de dignes Epouses de Jésus-Christ. La bonne et vigilante Mère, s'étudiait à les instruire plus par ses exemples que par ses discours. Elle perdit entièrement la santé pendant les trois ans qu'elle exerça cet office, et fut atteinte de la maladie, dont elle mourut. C'était un asthme, ou défaut de respiration, qui pendant deux ans, lui faisait souffrir toutes les nuits les angoisses de l'agonie. Mais comme personne ne s'en apercevait, elle dissimulait son mal, et au lieu de se faire traiter comme malade, on la voyait toujours sur pied à la suite de la communauté.

Le 16 avril 1673, elle demanda son confesseur avec une allégresse si extraordinaire, qu'on ne douta nullement qu'elle n'eût reçu quelque faveur du Ciel. Elle fut longtemps en cette confession, quoiqu'avec beaucoup d'édification de son confesseur, qui ne pouvait assez admirer l'innocence et la pureté de sa sainte âme. Elle demanda ensuite la sainte communion ; le lendemain, lundi, elle se fit administrer l'Extrême-Onction et faire la recommandation de l'âme, répondant distinctement et avec une aussi grande présence d'esprit, que s'il se fût agi d'une autre personne.

Elle pria ensuite les Sœurs de se retirer, ne voulant pas, dit-elle, qu'elles passassent une mauvaise nuit à son sujet. Elle fut à son ordinaire très incommodée par les assauts continuels et pressants de son asthme. Le mardi matin, 18 du mois, son confesseur, le Père Pierre Chacon, religieux de l'Ordre, ayant demandé d'entrer, pour l'assister, elle le fit prier d'attendre jusqu'au soir, où sa présence lui serait plus nécessaire. Vers midi elle eut une grande suspension des sens, qu'on prit pour une défaillance d'amour. A cinq heures, moment où la communauté disait le chapelet, elle demanda qu'on le dît en sa chambre pour la consolation qu'elle trouvait en cette dévotion. Comme on l'achevait, elle se fit donner le cierge bénit et les reliques, et s'endormit paisiblement dans le Seigneur le 18 avril 1673, âgée de 43 ans.

1710 — A Salamanque, au monastère de S. Dominique de la Pénitence, mourut la V. M. CATHERINE DE JÉSUS, qui, prévenue dès son enfance de plusieurs grâces signalées, vécut dans le siècle avec une pureté et une innocence angélique. Elle fit paraître dans un âge tendre et délicat un amour extraordinaire pour la mortification : attentive à châtier son corps innocent, elle se rendit digne d'être appelée à l'état religieux. Le démon, qui prévoyait les maux que la ferveur de cette vertueuse fille lui causerait, suscita beaucoup d'obstacles à son pieux dessein. Toutefois les puissances de l'enfer, pas plus que les contradictions des hommes n'en purent empêcher l'exécution. Victorieuse par la grâce de Celui qui l'appelait à lui, elle foula aux pieds tout ce que le monde avait de plus séduisant et entra dans le monastère de la Pénitence. La grâce qu'elle reçut au jour de sa prise d'habit ne s'effaça jamais de sa mémoire. Uniquement attentive, le reste de sa vie, à correspondre aux desseins de Dieu, elle embrassa avec ferveur la régularité.

L'esprit de ténèbres l'attaqua ouvertement et se présenta à elle sous des figures horribles. Afin de la détourner de son oraison, il la chargea de coups, la traîna par terre, et usa de toutes les violences que la confusion d'être vaincu par une fille pouvait suggérer à la plus orgueilleuse de toutes les créatures. Tous ses efforts furent vains. Mère Catherine de Jésus resta fidèle à ses exercices, encouragée par les persécutions mêmes, insatiable de souffrances et inflexible dans la pratique de la vertu. Sa fidélité aux mouvements de la grâce, son application à s'anéantir devant Dieu et devant les hommes, son détachement général des choses créées, lui méritèrent quelques faveurs signalées. Une des principales, c'est que Jésus-Christ l'honora quelquefois de ses visites, pour l'encourager et la consoler au milieu de ses combats et pour l'instruire des choses de la perfection. Il sembla à cette vertueuse religieuse, le jeudi qui précède la Quinquagésime, que le Sauveur du monde, accompagné de sa sainte Mère, de sainte Catherine de Sienne et de sainte Rose, la prenait pour son épouse.

Toutes ces grâces la couvraient de confusion, l'embrasaient des saintes ardeurs de la charité, la faisaient soupirer après les souffrances et lui inspiraient des sentiments si violents pour la pénitence, qu'elle aurait passé les bornes d'une sage discrétion, si son confesseur ne l'eût arrêtée. Sa vigilance à combattre toujours sa volonté et à se conformer à celle de ses supérieurs, lui rendait agréable tout ce qu'ils ordonnaient, quelque répugnance que ressentît la nature. Cette dépendance générale régla toutes les actions de sa vie.

Les douleurs excessives qu'elle ressentit dans sa dernière maladie perfectionnèrent le cours d'une vie si sainte : on admira sa patience et sa paix au milieu de tant de maux. Son confesseur en fut vivement touché, et inspiré d'en haut, comme il y a sujet de le croire, il lui commanda de mourir. La servante de Dieu, qui pendant sa vie, avait suivi les traces de Jésus-Christ humilié, méprisé et souffrant, voulut aussi l'imiter dans l'obéissance à ses derniers moments : ayant donc reçu cet ordre, elle mit ses mains en croix, jeta les yeux sur son crucifix et rendit son âme à Celui qui avait été obéissant jusqu'à la mort, le 18 avril 1710, au même jour où l'église faisait mémoire de la Mort et Passion de Jésus-Christ. — (*Ex actis Cap. Prov. Hisp.* 1713.)





XIX AVRIL

Le U. P. JEAN DE SALINAS,

*Réformateur de la Province de Portugal, Provincial d'Espagne,
et Confesseur de sainte Thérèse. (*)*

(1569)



LE V. Père Jean de Salinas, illustre ornement de notre Ordre en Espagne, prit l'habit au couvent de S. Paul de Burgos. La grâce paraissait si visiblement dans toutes ses actions qui témoignaient de son recueillement, de sa ferveur d'esprit, de sa modestie et de sa mortification continuelle, que dès ses premières années de Religion on conçut de lui de grandes espérances. Il n'en trompa aucune. Et premièrement, pour ce qui regarde la piété, loin de se relâcher dans ses pratiques, comme il n'arrive que trop souvent aux jeunes religieux, qui, laissant tout à coup, ou peu à peu, ce qu'on leur a enseigné, n'ont rien moins à cœur que le désir de la perfection, lui, était très exact et devenait tous les jours plus fervent. Les lumières puisées dans l'étude ne servirent qu'à lui faire connaître de plus en plus les perfections divines, en la considération et en l'amour desquelles il s'occupait par des méditations et des oraisons très dévotes. Devenu prêtre, il parut un homme tout nouveau, surtout dans l'exercice de la prédication. Dieu lui avait communiqué une grâce d'apostolat telle, qu'il faisait des conversions admirables. D'une

(*) Lopez.

vie très austère, il était tellement grave et composé en toutes ses mœurs, si sage et si éclairé en toutes les affaires, qu'il s'acquît l'estime des plus grands hommes d'Espagne. Aussi le roi de Portugal, Don Jean III, voyant l'observance régulière un peu relâchée dans ses Etats, et certaines dissensions peu édifiantes, demanda quelques religieux au roi d'Espagne et aux supérieurs de l'Ordre pour établir une réforme.

Le Père Jean de Salinas fut choisi avec les Pères François Robadella et Louis de Grenade pour une mission si importante et si difficile. Tous les trois y réussirent admirablement. Pour ce qui touche en particulier le Père de Salinas, rien de plus sage, de plus pieux, de plus exact et de plus fort que ses exhortations, ses entretiens et ses exemples. Il fut même nommé supérieur de cette Province ; dans cette charge il confirma admirablement, par sa sainte vie, tout ce qu'il enseignait à ses religieux, personne n'ayant sujet de ne point pratiquer ce qu'ils voyaient faire au père et supérieur de toute la Province.

Cette œuvre de la réforme étant fort avancée et comme accomplie, les religieux du couvent de Burgos, et même toute la Province d'Espagne, peu satisfaits de le voir si longtemps absent, résolurent de le rappeler au milieu d'eux. Le Priorat du couvent de Burgos venant à vaquer, il fut élu à cette charge. Le Père, déjà avancé en âge, ne pensait qu'à finir doucement ses jours dans l'oraison et la retraite, lorsqu'il se vit contraint de subir ce joug. Il quitta donc le Portugal, et se rendit au plus tôt en Espagne. Comme il traversait Saragosse, on le pria si instamment de s'y arrêter, pour prêcher à l'hôpital royal, qu'il ne put raisonnablement s'en défendre. Il prêcha avec tout le succès attendu de son talent apostolique. Ses sermons attiraient un concours admirable ; mais la sainteté de sa vie n'entraînait pas moins que l'éloquence de son discours et la solidité de sa doctrine.

Il eut une action très grande sur la noblesse. Les gentilshommes, ne sachant comment témoigner leur reconnaissance, lui offrirent quantité de présents. Mais le Père, soigneux de ne point corrompre le mérite de ses actions par quelque intérêt temporel, ne voulut rien accepter, témoignant par ce genre de refus que ce n'était pas leurs biens qu'il recherchait, mais seulement le salut de leurs âmes.

Arrivé à Burgos, il y prit possession de sa charge et se comporta avec tant de religion et de sagesse, que la réputation de sa sainteté se répandant par toute la Province on pensa à l'en faire supérieur.

Le Père Christophe de Cordoue, alors Provincial, disposa les membres du Chapitre à cette élection qui eut lieu sans difficulté. Parlant aux Pères du Chapitre, il leur dit, que s'il avait commis plusieurs fautes en l'exercice de ses fonctions, il avait néanmoins l'espérance de les voir toutes réparées bientôt par la vigilance et la sagesse de son successeur.

Le nouveau Provincial commença son office par un acte d'humilité qui montra combien il était éloigné de toute ambition, car les Pères définiteurs voulant l'admettre au rang des docteurs de leur Province, il ne voulut jamais y consentir, bien qu'il eût déjà tenu ce rang en celle de Portugal, et que son mérite fût reconnu de tout le monde.

Il gouverna la Province avec sollicitude et en grande paix, s'occupant, nonobstant les affaires de la Religion, à l'office de la prédication comme un véritable enfant de S. Dominique. Il retranchait dans ce but tout ce qui pouvait l'embarrasser inutilement, prenant garde que tous les couvents fussent bien réglés et dans la subordination nécessaire et naturelle des sujets à leurs supérieurs : ce qui l'exemptait d'une infinité de lettres que, sans ce bon ordre, il lui aurait fallu écrire.

La dernière année de son Provincialat, on le pria avec tant d'insistance de prêcher le carême à Tolède, qu'il ne put s'en dispenser. Bien qu'âgé de 72 ans et tout cassé de travaux et de fatigues, il s'acquitta néanmoins de ce ministère avec beaucoup de vigueur et de grâce.

Après ses sermons, son traitement était un fort pauvre dîner, et souvent du pain et de l'eau toute pure, un lit très dur et d'autres rigueurs si grandes, qu'elles auraient suffi pour abattre un homme jeune, fort et robuste.

C'est probablement en cette ville que l'illustre sainte Thérèse ayant ouï parler des vertus, de la ferveur et de la science de ce grand serviteur de Dieu, voulut lui découvrir son intérieur et les grâces dont Dieu la favorisait, pour s'assurer, par le témoignage d'un homme si éclairé, que ce qui se passait en elle venait vraiment de l'esprit de Dieu. Elle-même rapporte dans une lettre adressée au P. Rodrigue Alvaréz, de la Compagnie de Jésus, qu'elle avait eu une communication particulière avec le P. Provincial Salinas qu'elle appelle : « Un homme de grande sainteté (1) ».

L'évêque d'Osma, Jean de Palafox, dans ses remarques sur cette

(1) Marcel Bouix, *Lettres de S. Tèreſe*, I, 393.

lettre de sainte Thérèse, dit à ce propos : « Comme pour être graduée en sainteté, après avoir fait son cours et soutenu thèses en diverses académies et universités, elle passa des théologiens mystiques aux scolastiques de l'Ordre de S. Dominique, et il semble que son esprit ne fut jamais en repos jusqu'à ce qu'elle se fût mise entre les mains de ces grands personnages. C'est une approbation bien remarquable de l'esprit de sainte Thérèse, d'être sortie innocente et autorisée de l'examen rigoureux et de la censure exacte de cette sainte Religion, qui, dans les matières de doctrine et de la dévotion, ne peut ni ne veut rien dissimuler, d'autant qu'il semble que le grand zèle dont ses enfants sont animés, ne leur laisse la liberté ni d'approuver ce qui est mauvais, ni d'enseigner ce qui est faux. » Et plus bas, après avoir dit comment ces Pères de l'Ordre éprouvèrent l'esprit de la Sainte, il ajoute : « Toutes ces garanties étaient très nécessaires, afin que cet esprit de sainte Thérèse, qui devait enseigner si universellement les fidèles, fût reconnu de tous pour véritable, pour saint et pour merveilleux. »

Le P. de Salinas, sur la fin de son carême de Tolède, se trouva saisi des fièvres, ce qui lui fut une grande épreuve, non pour le mal ressenti, mais par crainte de ne pouvoir se trouver au prochain Chapitre provincial où il devait rendre compte de sa conduite et de l'état dans lequel il laissait sa Province.

Malgré ses fatigues, il voulut se mettre en route pour Valladolid, où le Chapitre devait se tenir. Arrivé au couvent de Sainte-Croix à Ségovie, il se trouva si faible et si abattu, que n'en pouvant plus, il fut contraint de s'aliter et de recevoir les derniers sacrements. On raconte une chose miraculeuse qui lui arriva durant cette dernière maladie. Le Père, qui avait déjà reçu l'Extrême-Onction, fut trouvé la nuit suivante prosterné sur les degrés du grand autel, les portes de l'église étant demeurées fermées. Le sacristain, tout surpris, lui demanda comment il était entré et ajouta qu'étant si faible, on aurait bien de la peine à le reporter dans son lit : « Celui qui m'a conduit ici, dit le Père, me ramènera à notre cellule. » Et de fait, il y fut ramené par la vertu divine. Sa faiblesse augmentant de plus en plus, il se fit donner un grand crucifix ; et après un colloque très dévot et très tendre, il rendit son âme à Dieu, l'an 1569.





La V. M. MARIE DE JÉSUS,

*Fondatrice du célèbre Monastère de Notre-Dame de Grâces,
à Séville (*).*

(15..)

LE monastère de Notre-Dame de Grâces, à Séville, devait être en toute vérité une maison de grâces et de bénédictions. Les religieuses, en prenant toutes le nom de Marie, y faisaient profession particulière de servir et d'imiter celle qui par excellence est appelée pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes. La fondatrice, véritable fille de grâce, avait été appelée, comme telle, Jeanne, au baptême ; Fernandez était son nom de famille, elle reçut en Religion celui de Sœur Marie de Jésus.

Dès son jeune âge, elle parut éminente en piété, ferveur, austérité de vie, en miséricorde et compassion à l'égard des malheureux qu'elle assistait abondamment.

Par un grand acte de générosité, elle donna tous ses biens et ses maisons aux supérieurs de l'Ordre, pour en employer le prix et le revenu à la fondation de ce monastère de Notre-Dame de Grâces, où devait régner l'observance la plus rigoureuse et la plus sainte. Pour l'y maintenir, elle obtint du Pape Clément VII, une bulle dans laquelle il est particulièrement porté que les religieuses seraient vêtues d'étoffe grossière, que leur chaussure serait très simple, et leur clôture si étroite, que même dans les confessionnaux, il y aurait une toile épaisse qui empêcherait de voir et d'être vu.

Passant encore plus avant, la sainte fondatrice bannit de son monastère toute sorte de conversations avec les séculiers ; personne ne pouvant y avoir accès que les pères et mères, frères et sœurs, et une fois l'an seulement.

Dans les commencements, la ferveur y était si grande, que la

(1) Lopez.

plupart des Sœurs allaient déchaussées ; mais bientôt, à cause de l'inclémence du lieu et des infirmités que la nudité des pieds attirait, on diminua quelque chose de cette austérité, nullement obligatoire dans l'Ordre. La bonne odeur de cette maison se répandant par la Province, d'autres religieuses, qui se trouvaient dans des monastères moins réguliers, faisaient grande instance auprès des supérieurs pour passer en celui-ci : ce qu'ils accordaient, ou refusaient selon leur prudence, cette sorte de changement pouvant être parfois utile, parfois dommageable.

Les Sœurs ne prirent pas d'abord le chant de l'Ordre et se contentèrent de dire l'Office sur le même ton, en psalmodiant fort dévotement. Il leur semblait que cette façon de réciter les psaumes était plus propre au recueillement et au repos intérieur de l'âme, en dispensant d'apprendre le plain chant et tant divers tons de psaumes et d'hymnes. Néanmoins, l'expérience le fit voir, ce repos ou recueillement dégénère parfois en paresse, délicatesse et lâcheté, et attire encore plus d'inconvénients qu'un chant modeste et religieux, dont la variété et la douceur récrée l'esprit et l'élève plus naturellement aux choses du ciel ; d'ailleurs la majesté même avec laquelle on fait l'Office imprime des sentiments plus dignes de la grandeur de Dieu. Aussi les supérieurs jugeant plus à propos de les rendre conformes au reste de l'Ordre en un point aussi considérable, ordonnèrent aux Sœurs de chanter comme dans les autres monastères.

Ces saintes filles gardaient un silence à peu près perpétuel. Elles travaillaient en commun, et pendant cet exercice elles faisaient trois lectures qu'elles écoutaient avec beaucoup de dévotion. Leur travail n'était jamais que pour la communauté, mais elles s'y portaient avec plus de soin et de diligence que si c'eût été pour elles-mêmes.

Telles étaient les pratiques que la fondatrice avait établies ; mais elle donnait encore aux Sœurs des exemples plus remarquables. En hiver comme en été, point d'autre habit qu'une grosse tunique de laine et une robe de pauvre drap ; pour nourriture, quelques légumes apprêtés comme en carême ; toutes les nuits, sans manquer, trois disciplines, l'une sur le soir, l'autre avant Matines, et l'autre après ; à l'exemple de S. Dominique, point de chambre particulière ; tout son temps, elle le passait à l'église devant le Très Saint-Sacrement et se reposait seulement un peu, lorsqu'elle était accablée de sommeil, sur le marchepied de l'autel. Très dévote à la Passion de Jésus-Christ notre Sauveur, elle se tenait amoureusement caché dans les ouvertures de ses saintes plaies, et souvent on l'aperçut ravie en extase.

Sans considérer sa qualité de fondatrice, et malgré les religieuses qui désiraient l'avoir pour Mère et pour Prieure, elle savait si bien gagner l'esprit des supérieurs, qu'elle évita toujours de commander aux autres, demeurant leur très humble et officieuse servante.

La Mère Marie de Jésus vécut de la sorte plusieurs années ; mais le duc de Bejar, voulant fonder un monastère de même observance dans la ville de Lépe, demanda la pieuse Mère aux supérieurs qui la lui accordèrent. Cette nouvelle maison, dédiée à Notre-Dame de Pitié, ne tarda pas à voir fleurir de grandes vertus. L'obéissance y était pratiquée avec une promptitude et soumission admirables. Au moindre signe les Sœurs se portaient à tout ce qu'on semblait exiger d'elles ; l'humilité y était tellement en règne que les supérieures n'étaient connues que par le rang qu'elles tenaient dans les réunions de communauté, étant pour le reste les premières aux travaux les plus laborieux et les plus humbles.

Outre cette fondation de la Pitié à Lépe, Sœur Marie de Jésus eut la consolation d'en voir faire encore quelques autres, comme à Baëza et à Ubeda. Quelques traits extraordinaires attestèrent la sainteté de cette éminente religieuse.

Avant la fondation de Lépe, une Sœur, nommée Marie de S. Grégoire, rongée d'un cancer, se recommanda à ses prières et se trouva bientôt parfaitement guérie. A Lépe, la communauté se vit un jour sans autre provision que quatre pains, et le monastère comptait trente-trois religieuses. Sœur Marie de Jésus bénit ces pains et les fit distribuer ; il s'en trouva autant qu'il en fallait pour les Sœurs et il en resta encore pour tous les domestiques. Elle fit un semblable miracle dans une autre occasion où il n'y avait dans le couvent que deux pains et quelques petits poissons. Elle leur donna sa bénédiction et quarante personnes furent rassasiées.

Parmi les révélations dont elle fut favorisée, on rapporte qu'un jour en oraison sur les trois heures du matin, elle vit l'âme de Marie de Sandoval lui apparaître au-dessus de l'autel en forme de colombe. Sœur Marie lui demanda qui elle était ; après s'être fait connaître, Marie de Sandoval dit qu'elle s'en allait au ciel. « Si tôt, madame ! », reprit la Mère. — « Ce n'est pas si tôt, comme il vous semble » répond la défunte, voulant lui faire connaître que pour peu qu'on reste en Purgatoire, c'est toujours beaucoup par rapport à la grandeur des peines qu'on y souffre.

Notre sainte fondatrice mourut dans ce monastère de Lépe.

A l'enterrement, on vit durant toute la cérémonie deux cilices blancs attachés à deux flambeaux, proche de son corps. Dieu, sans doute, voulut faire connaître par ces instruments de pénitence qu'elle avait brillé singulièrement par l'austérité, et mérité par ce moyen la beauté de la gloire éternelle.



LE MÊME JOUR

1219 — A Rome, au couvent de Sainte-Sabine, mémoire de plusieurs vénérables et saints religieux, des premiers de l'Ordre, lesquels servant Dieu en toute sainteté et justice, méritèrent d'être assistés des Anges. Un jour de Pâques, au moment où ils s'approchaient de la sainte table, pour recevoir la communion de la main de leur Provincial, quatre de ces bienheureux esprits, revêtus d'une admirable beauté, parurent devant toute la communauté et tinrent une belle nappe devant l'autel, jusqu'à ce que tous les religieux eussent reçu le pain de vie. C'était pour lors la coutume, que, le jour de Pâques, comme le jeudi saint, il n'y eût qu'une Messe dans le couvent ; elle était dite par le supérieur, et tous les autres recevaient la sainte Hostie de sa main. — (*Vit. Frat.*)

1268 — A Orthez, en la Province de Toulouse, le V. Père RAYMOND DE COMMINGE, parfait religieux, et supérieur très zélé, qui s'étant signalé en la conduite des âmes et dans les emplois apostoliques de l'Ordre, mourut saintement dans ce couvent, où il exerçait pour la seconde fois la charge de Prieur, l'an 1268. — (B. Gui.)

1270 — A Béziers mourut le V. P. ETIENNE D'AUVERGNE, septième Provincial de la Province Toulousaine. Orné de plusieurs éminentes qualités, et d'une sainteté signalée, savant canoniste et profond théologien, il enseigna plus de quarante ans dans les plus célèbres couvents de la Province. Sa réputation se répandant de toutes parts, on le choisit comme un des plus grands hommes de l'Ordre, pour être régent des études au couvent de Saint Jacques à Paris. Mais l'humble Père refusa cet emploi si honorable ; bien plus, apprenant que les supérieurs l'envoyaient quérir, il se cacha, et on ne put le trouver de tout ce jour. Les messagers, voyant que ce serait lui faire trop grande violence, s'en retournèrent, sans vouloir davantage le presser.

Quelque temps après, Dieu, qui se plaît à élever les humbles, inspira aux Pères de la Province de l'élire pour supérieur, l'an 1249, au Chapitre de Toulouse : ne pouvant s'en défendre, le P. Etienne courba les épaules sous ce joug, et l'année suivante il alla célébrer son Chapitre provincial à Narbonne. On voit, dans les Ordonnances qui y furent faites, son profond esprit de religion et la grande part qu'il voulait que les religieux prissent aux affaires de l'Eglise. Le roi S. Louis se trouvant alors captif des Sarrasins, il ordonna qu'à la grand'Messe les religieux, prosternés sur les formes, diraient après l'élévation, pour le roi et pour son armée, pour les pauvres chrétiens captifs, pèlerins, ou affligés, le psaume *Deus, venerunt gentes*, avec les versets, et oraisons. On vit bientôt combien les prières qu'on faisait pour les nécessités de l'Eglise et pour la délivrance du saint roi, furent efficaces, les Sarrasins ayant laissé aller le prince contre toute apparence.

En ce qui regarde précisément l'observance, le nouveau Provincial ordonna que les Religieux infirmes se contenteraient d'un seul médecin religieux ou séculier, sans en consulter d'autres, et qu'ils ne s'empresseraient point trop, pour se procurer des sirops ou autres rafraîchissements de malades ; qu'on ne députerait point des religieux, pour entendre les confessions, qui ne fussent graves et discrets, surtout pour celles des femmes ; que lorsqu'ils entendraient celles-ci ou dans l'église, ou dans leurs maisons, en cas de maladie, ce serait toujours de telle sorte qu'ils pourraient être vus de leurs compagnons ; que les Prieurs veilleraient sur les trop fréquentes confessions des dévotes ; que lorsque des Frères itinérants arriveraient en quelque couvent, ils montreraient, avant de prendre aucune nourriture, leurs lettres d'obédience qui rendraient témoignage du sujet de leur voyage ; qu'on garderait exactement le silence ; qu'on aurait grand soin d'instruire les domestiques séculiers dans les principes de la foi et de la religion ; qu'on ne recevrait point de jeunes écoliers faibles dans la grammaire, ou maladifs ; que dans les Chapitres Provinciaux, ou autres occasions extraordinaires, on ne donnerait pour toute nourriture avec le potage qu'une seule pitance et quelque dessert à la fin du repas, comme du fromage. Cette Ordonnance se trouve dans plusieurs Actes des Chapitres Provinciaux de la Province de Toulouse. Ayant ainsi réglé les affaires de sa Province en ce Chapitre de Narbonne, il en partit pour aller à Carcassonne ; mais arrivé à un certain endroit, nommé Escalas, il fit une chute et se blessa grièvement. L'humble et saint Provincial se voyant pour longtemps hors d'état de faire ses visites, députa sur le champ un religieux au Père Général, alors en Allemagne, pour lui demander son absolution. Le B. Jean le Teutonique goûta ses raisons et lui envoya les lettres d'absolution de sa charge ; il les reçut avec plus de joie que si on lui eût apporté la guérison. Il les fit lire lui-même en présence de la communauté et renonça ainsi à son office, après l'avoir exercé un an et demi. Retiré ensuite au couvent de Béziers, il termina ses jours dans une innocence angélique, une admirable

droiture de cœur et simplicité, après avoir passé plus de quarante ans dans l'Ordre. — (Bern. Gui.)

1280 — En Angleterre, le B. BRICE, religieux d'une éminente sainteté, du sépulcre duquel sortait une huile miraculeuse propre à guérir toute sorte de maladies. — (Razzi.)

1309 — A Metz, le V. P. PARIS DE LA CHAPELLE, lequel, soutenant glorieusement la haute réputation de doctrine et de sainteté du couvent de Metz, éclata en science et en toutes les vertus de l'état religieux. Il était humble, grave, doux, obligeant, zélé, sage, et d'une vie irréprochable. On le croit auteur d'un *Directoire des Curés*, où sont expliqués, sous forme de dialogue, les premiers éléments de la religion catholique. Ce livre, écrit de sa main, s'est gardé longtemps dans l'ancienne bibliothèque du couvent de Metz. Ce Père florissait vers l'an 1309. — (*Mss. de Metz.*)

1406 — A Raguse, le V. Père NICOLAS DE OVIS, quatrième archevêque de l'Ordre en la même ville, religieux non moins pieux que savant, gouverna cette église de Raguse pendant treize ans fort saintement. Il prédit sa mort plusieurs jours avant qu'elle n'arrivât, et s'y disposant par une pratique continuelle de bonnes œuvres, il la regarda comme un passage à la vraie vie, l'an 1406. — (Fontana, Pio.)

1530 — Au couvent d'Aveiro, en Portugal, le V. P. JEAN DE BRAGA, prédicateur célèbre, et supérieur très sage et très zélé pour la conduite des âmes. Il se signala singulièrement à rétablir l'observance régulière dans le Portugal, où les malheurs des temps et la fragilité humaine l'avaient beaucoup relâchée. Il y gouverna, sous le titre et l'autorité de Vicaire général, les couvents qui adoptèrent cette observance. Mais le roi de Portugal désirant voir reflourir la sainteté dans toutes les maisons religieuses de son royaume, demanda aux supérieurs de l'Ordre des personnes capables pour ce grand dessein. Ils envoyèrent l'illustre Père Jean Hurtado, lequel trouva de si belles dispositions dans les religieux, qu'avant de s'en retourner, il assembla le Chapitre provincial, et obtint que tous les couvents, ayant embrassé l'observance, fussent réunis sous un même chef. Le P. Jean de Braga, nommé Provincial, gouverna les Frères avec tant d'amour, de douceur, et une vigilance si sainte et si exacte, que, s'étant gagné tous les cœurs, il fut de rechef élu à la même charge quelque temps après avoir achevé son premier provincialat. Débarrassé de ce fardeau en 1525, il se retira dans son couvent d'Aveiro. Les personnes les plus qualifiées du royaume l'avaient en singulière estime, et se dirigeaient par ses conseils, notamment la comtesse de Loulé, fille du duc de Bragance. Restée veuve et sans enfants, cette dame laissa par testament tout son patrimoine aux Dominicaines de Sainte-Anne de Leiria, qui vivaient comme des anges, et

fit exécuter de ses volontés son confesseur le Père Jean de Braga, lequel ne manqua pas de s'acquitter fidèlement de tout ce que cette pieuse comtesse avait recommandé. Ce digne religieux mourut en son couvent d'Aveiro environ l'an 1530. — (Sousa.)

1604 — A Paris, au couvent de S. Jacques, le V. P. PIERRE ANDION, profès du couvent de Châlons en Champagne, religieux très accompli et doué d'un grand don de sagesse. Ce beau talent porta les supérieurs majeurs à le maintenir, pendant vingt-deux ans, Prieur de son couvent. Un incendie ayant réduit cette maison en un lamentable état, il la restaura magnifiquement par ses travaux et ses soins ; mais ce qui est le principal, il y établit l'observance des Règles, laquelle répare toutes choses, et remet en leur premier lustre les couvents déchus, quelque misérables qu'ils puissent être. Il mourut dans celui de S. Jacques, ce même jour 19 avril 1604. — (Jean de Sainte-Marie.)

1610 — Au couvent de S. Antonin, à Yepes en Espagne, mourut le V. P. JACQUES ARNAUD, en singulière opinion de vertu. Fondateur de ce couvent, il le gouverna en qualité de premier Prieur pendant treize ans avec beaucoup de soin et de vigilance. Il portait incessamment les Frères à bien remplir les devoirs de leur profession, leur en donnant lui-même l'exemple, vivant austèrement, aimant l'oraison, prêchant avec ferveur et attirant à la vertu le peuple de cette ville.

16.. — A Manille, capitale des Philippines, le V. P. DOMINIQUE GONÇALEZ, Provincial de cette Province et commissaire du Saint-Office en la même ville. Humble et fuyant toute sorte d'emplois et de charges, il n'accepta celles qu'il eut à exercer que par le commandement exprès de ses supérieurs. Il employait plusieurs heures à l'oraison et à la contemplation, avec tant de goût et de suavité, qu'il s'étonnait qu'un religieux ne comprît pas l'excellence de cet exercice. Trois fois la nuit il se donnait cruellement la discipline, et portait continuellement une chaîne de fer. Sa coutume était de jeûner au pain et à l'eau tout le carême, excepté le dimanche. Plein de tendresse pour les pauvres, il leur procurait beaucoup d'aumônes ; on croit qu'il leur a fait distribuer durant sa vie plus de deux cents mille écus. Mais les nécessités spirituelles des âmes et la charité de Jésus-Christ le pressant encore plus, il s'embarqua, pour aller prêcher l'Evangile en Chine et y trouver quelque occasion de souffrir le martyre. Il ne put y entrer et n'eut d'autre consolation que d'avoir souffert le rebut de ces infidèles. Repassant à Manille, il y acheva le reste de sa vie en grande opinion de sainteté ; sa piété, sa douceur et ses autres vertus étaient connues de toute la ville. Après sa mort, on le proclamait généralement saint, et chacun s'efforçait d'avoir quelque chose qui lui eût appartenu. Il y en eut même qui portèrent la dévotion jusqu'à lui couper un doigt de la main. — (*Act. Cap.* 1656.)

1656 — A Naples, mourut glorieusement pour le service du prochain, le V. P. DOMINIQUE DE S. ANGE, profès du couvent de Sainte Marie de l'Arc. S'étant généreusement exposé, pour administrer les sacrements aux pestiférés, il perdit la vie dans les fonctions de ce pieux devoir. — (*Act. Cap.* 1670.)

13.. — Au monastère royal de Poissy, la V. Sœur JEANNE DE BIGORRE, illustre par sa naissance, mais beaucoup plus par ses vertus. Consacrée à Dieu en ce monastère, à l'âge de sept ans, elle s'y rendit un modèle de religion et la digne nièce de la première Prieure, Sœur de la Roche Mathée. Après cinquante-six ans passés en toute sainteté, elle mourut pleine de bonnes œuvres, le 19 avril, âgée de 63 ans, et fut enterrée, à côté de son illustre tante, à l'entrée du chœur des religieuses, sous une grande pierre qui porte l'éloge de sa vertu. — (*Mém. de Poissy.*)

15.. — Au monastère de Sainte-Catherine de Sienne de Valence, en Espagne, mourut la V. Sœur JÉRÔME CASALDAGUILA. Dans sa dernière maladie, comme elle avait perdu l'appétit et que les Sœurs ne savaient plus que lui donner, il lui vint en fantaisie de désirer manger d'un certain oiseau qu'elle nomma. On fit tout ce qu'on put pour en trouver, mais vainement. Les Sœurs en étaient tout affligées, lorsqu'un de ces oiseaux vint se poser sur la fenêtre de l'infirmerie et se laissa prendre. Les Sœurs l'apprêtèrent aussitôt pour la malade qui en mangea, en rendant grâces à Dieu de cette providence. Cette religieuse mourut ornée de mérites et singulièrement illustre en oraison, pénitence, religion et en toutes les autres vertus. — (*Diago.*)

1530 — Au monastère royal de S. Dominique, à Ségovie, la V. M. JEANNE DE S. DOMINIQUE. Entrée dans ce monastère en compagnie de la vertueuse et célèbre Mère Jeanne de la Lama, elle luttait avec elle à qui s'exercerait le mieux en mortification et en vertu. Toutes deux y firent de grands progrès, et particulièrement notre Jeanne, dont la mémoire est encore en très douce odeur dans cette sainte maison. — (*Lopez.*)





XX AVRIL

SAINTE AGNÈS DE MONTEPULCIANO(*).

(1268-1317)



AGNÈS naquit vers 1268 dans un village nommé Gracciano-Vecchio, à trois milles de Montepulciano, de parents assez pourvus des biens de la fortune et très riches en vertus chrétiennes. Son père s'appelait Laurent Segni.

Au moment où elle vint au monde, le ciel témoigna par un prodige de sa future sainteté : la chambre de sa mère resplendit tout à coup d'une lumière surnaturelle qui brilla plusieurs heures. Les personnes présentes comprirent à ce signe que l'enfant serait un jour une sainte destinée à répandre sur le monde l'éclat des vertus.

Dès l'âge le plus tendre, Agnès apprit l'Oraison dominicale et la Salutation angélique, et se fit un bonheur de les réciter. Cet exercice apportait tant de suavité à son âme, que pour y vaquer plus librement, elle se retirait dans les lieux les plus solitaires de la maison. Là, agenouillée et les mains jointes, les yeux levés vers le Ciel, elle restait plusieurs heures à redire ses chères prières. Souvent même elle en oubliait l'heure des repas et on était obligé de se mettre à sa recherche.

Eprise bientôt du désir de se donner entièrement à Dieu, la pieuse fille supplia ses parents de la conduire dans un monastère, assurant qu'elle voulait devenir une parfaite religieuse. Mais toutes ses

(*) B. Raymond de Capoue, *Vita S. Agnetis*, ap. *Act. SS.*

instances furent vaines. Elle était si jeune ! pouvait-on voir en ses désirs autre chose que caprices d'enfant ? Un jour cependant, un fait singulier donna fortement à réfléchir. Agnès, alors âgée de neuf ans, se rendait avec ses parents et d'autres personnes à Montepulciano. Avant d'entrer à la ville, on passa en face d'une colline, où des femmes indignes tenaient une maison de péché, à l'endroit même où plus tard Agnès construira un monastère. Soudain, d'horribles corbeaux noirs s'élancent de la colline en croassant avec fureur ; ils se précipitent sur Agnès, l'attaquent du bec et des griffes, et commencent à lui déchirer le visage ; on parvint avec peine à la défendre contre leur fureur. Cet incident passé, tous s'étonnent et se demandent d'où vient cette rage surprenante des corbeaux contre l'innocente enfant. « Dieu a permis cette attaque, répondit sagement Agnès, parce que vous ne me laissez pas entrer au monastère. »

Ce fait étrange et la réponse dont il fut l'occasion impressionnèrent les parents de la jeune fille et ils songèrent sérieusement à favoriser ses désirs de vie religieuse. Il y avait alors à Montepulciano une maison de servantes de Dieu qu'on appelait les religieuses du Sac, parce que leur vêtement fait d'étoffe grossière et sans art ressemblait à un sac. Leur austérité était fort grande, leur vie sévère. Néanmoins, sans égard pour sa jeunesse, sans écouter la voix de la chair et du sang, Agnès sollicita son admission au milieu d'elles, dans l'espoir de devenir par la pénitence et la piété l'humble fiancée de l'Agneau immaculé. Dès les premiers jours elle se montra si exacte dans l'obéissance des règles, si prompte à obéir, si assidue aux saints Offices, que toutes les religieuses s'étonnaient de la voir avancer avec tant d'ardeur dans le chemin de la perfection.

Peu de temps après, une sainte femme que l'évêque d'Arezzo avait mise à la tête de plusieurs communautés, vint visiter le monastère de Montepulciano. Informée de la présence d'Agnès, elle se la fit amener, suivant l'usage, pour l'encourager dans ses bons désirs. En considérant son angélique aspect qui respirait la modestie et la sainteté, elle l'embrassa avec tendresse, et soudainement éclairée de l'esprit de Dieu, elle lui dit d'un ton prophétique : « Chère fille, je suis remplie de joie à cause de vous, car certainement vous serez la gloire et la couronne de cette maison. » Et se tournant vers la maîtresse d'Agnès, elle ajouta : « Ayez bien soin de cette enfant, un jour viendra où son nom, déjà illustré par sainte Agnès vierge et martyre, sera glorieux dans l'Église. » Prédiction pleinement

réalisée, dans la suite. Car, même avant d'être canonisée, Agnès était l'objet de la dévotion des peuples, et dès l'époque du B. Raymond de Capoue, les fidèles n'appelaient que Sainte-Agnès l'église fondée par elle sous le vocable de la B. Vierge Marie.

Agnès avait reçu pour directrice et maîtresse une ancienne religieuse nommée Marguerite, qui l'aida par ses conseils à gravir l'échelle de la perfection. Sous cette sage conduite, elle réalisa en peu de temps d'admirables progrès. Sa vie était une oraison continuelle. Souvent elle employait les nuits entières à s'entretenir dans de doux colloques avec son Créateur. La ferveur de son esprit était si grande, qu'elle entraînait en extase et restait plusieurs heures soulevée de terre et immobile. Un jour qu'elle priaît plus ardemment devant une image du Crucifix placé à une certaine hauteur, un transport d'amour la saisit avec impétuosité, et son corps abandonnant la terre s'éleva jusqu'à la sainte image. Là, Agnès, appuyée sur son Bien-Aimé, l'embrassa longtemps avec effusion.

Les Sœurs observaient avec attention les actions de la pieuse Vierge, pour les admirer et s'en édifier. Son obéissance était douce, son humilité paisible, son oraison fervente, sa conversation affable, sa charité empressée, sa prudence attentive, et toutes ses manières pleines de bienveillance. Aussi, avant l'âge de quatorze ans, se vit-elle chargée par la Prieure de veiller au temporel du monastère. Le Seigneur lui accorda une telle grâce pour remplir son emploi de procureuse, que tout en vaquant aux choses extérieures, elle ne se relâcha en rien de ses rigoureuses pénitences et de ses ferventes oraisons.

Au milieu des exercices de la vie contemplative, Agnès conçut une particulière et profonde dévotion pour la Bienheureuse Vierge Marie. Pleine de confiance en sa puissante protection, elle recourait sans cesse à cette tendre Mère, et lui demandait les grâces et les secours nécessaires pour se conserver exempte de toute souillure et pour avancer rapidement dans les sentiers de la perfection. Un jour que son âme embrasée se répandait en élans d'amour aux pieds de la Reine des Anges, une apparition vint tout à coup la réjouir. Marie elle-même daignait se montrer à sa bien aimée servante. Après l'avoir doucement consolée, elle lui donna trois mystérieuses petites pierres, en disant : « Sache, ma fille, qu'avant de quitter ce corps mortel, tu dois construire une église à l'honneur de mon nom. » Reçois en signe ces trois pierres, pour que ton édifice soit solide-

« ment fondé sur la pierre d'une foi ferme à la Très Sainte Trinité. » A ces mots, la vision disparut, laissant Agnès inondée d'une joie immense.

II. — [§]La réputation des vertus éminentes pratiquées par les religieuses du Sac se répandant de plus en plus dans les pays voisins, le peuple de Procena, près d'Orvieto, résolut de construire un monastère et d'y appeler ces mêmes religieuses. Deux des principaux habitants se rendirent comme en ambassade à Montepulciano et prièrent la supérieure d'envoyer à Procena une Sœur capable de faire cette fondation. Après mûre délibération, le choix tombe enfin sur Sœur Marguerite, la maîtresse d'Agnès. On l'appelle, on lui fait connaître sa nouvelle mission, et on l'exhorte à s'en acquitter dignement pour la gloire de Dieu. Pendant qu'on lui parle, Sœur Marguerite réfléchit ; et, poussée par l'Esprit-Saint, elle répond qu'il lui est impossible de soumettre ses épaules à un tel fardeau, si on ne lui donne pour compagne la pieuse Agnès, sa sainte fille et sa fidèle disciple. A cette proposition, grand émoi d'abord dans la communauté ! Se séparer d'Agnès ! se priver d'un si riche trésor ! jamais ! Peu à peu cependant les esprits s'apaisent, et devant les instances de Sœur Marguerite et des envoyés de Procena, on finit par consentir à ce que la Sainte quitte Montepulciano.

Arrivées dans leur nouveau monastère, Sœur Marguerite et sa compagne virent bientôt se grouper autour d'elles un grand nombre de jeunes filles, attirées principalement au parfum des vertus d'Agnès. La grâce était tellement répandue sur les lèvres de l'aimable Sainte, qu'aucune vierge ne pouvait résister à ses douces exhortations et à ses suaves entretiens. Témoins de l'heureuse influence exercée par elle, les habitants de Procena demandèrent qu'elle fût mise à la tête de toutes les Sœurs. La dispense d'âge nécessaire fut accordée par le Saint-Siège, et la jeune fille, à quinze ans, prit en mains le gouvernement du monastère en qualité d'abbesse.

A dater de ce jour, Agnès redoubla ses austérités et pensa ne pouvoir mieux porter ses Sœurs à l'observance de la règle qu'en leur prêchant d'exemple. L'espace de quinze ans, elle jeûna rigoureusement au pain et à l'eau. La nuit, à l'exemple du Bienheureux Dominique, point de lit pour dormir ; elle étendait son corps délicat sur la terre nue, avec une pierre pour oreiller. La priait-on de modérer la rigueur de ses pénitences, elle répondait qu'il ne fallait point de trêve

avec l'ennemi, de peur qu'il n'ourdît quelque trahison. L'ennemi, c'était son corps. Elle s'attachait aussi à l'oraison avec beaucoup de ferveur. Si une religieuse s'approchait à ce moment, elle la repoussait avec douceur, en se plaignant qu'on cherchait à entraver son union avec Dieu.

Notre-Seigneur montrait par de fréquents prodiges combien il avait pour agréable l'oraison d'Agnès. Quelquefois, à l'endroit où elle s'était agenouillée, il faisait naître des fleurs célestes d'une odeur sans pareille et d'une merveilleuse beauté. Très souvent, il l'élevait de terre, pour révéler à tous les yeux les transports sublimes de cette âme angélique. Un jour, Agnès sortait de sa cellule après une fervente et longue oraison ; les Sœurs remarquent que sa chape est devenue toute blanche. Elles s'approchent pour voir d'où lui vient cette couleur ; la sainte était couverte d'une manne semblable à la neige, divisée en une multitude de grains ayant tous la forme d'une croix. Une Sœur, plus simple que les autres, s'imagina que cette manne était vraiment de la neige et voulut secouer la chape. Agnès l'arrêta : « Laissez, ma fille, laissez, lui dit-elle. Je porte suavement ce qui m'a été accordé par la divine douceur. Ne cherchez pas à me l'enlever. » Les autres Sœurs, plus avancées en âge et en prudence, firent attention à cette réponse, et regardant encore, elles reconnurent, en cette blancheur qui les étonnait, une manifestation miraculeuse. Dans la suite, le même phénomène surnaturel se renouvela très souvent ; pendant qu'Agnès priait, la manne mystérieuse tombait sur elle, symbole touchant des grâces célestes dont son âme était inondée.

Mais c'est surtout le jour où la Sainte, nommée abbesse, reçut solennellement la bénédiction épiscopale, que le prodige de la manne fut connu de la ville entière. A l'heure fixée pour la cérémonie, l'évêque accompagné du clergé se dirigea vers l'église. Quelle surprise, en entrant, d'apercevoir cette substance blanche comme la neige ! Les assistants eux-mêmes en étaient entièrement couverts. A ce spectacle, l'évêque et ses clercs s'étonnent ; ils se demandent ce que c'est, et tout en cherchant, ils arrivent enfin à l'autel principal ; toute la table disparaissait sous la manne. Il y en avait en telle quantité, que les clercs en remplissaient leurs mains et se la montraient les uns aux autres avec admiration. On examina si cette substance était naturelle ou produite artificiellement ; mais son abondance et sa forme qui, représentait autant de petites croix, firent bientôt reconnaître le doigt de

Dieu. Tous pensèrent que ce prodige avait pour but de montrer la sainteté d'Agnès et la grandeur de ses mérites. Aussi l'évêque bénit la nouvelle abbesse avec une vive tendresse de dévotion, et la cérémonie terminée, le peuple s'en retourna profondément édifié.

III. — Agnès reçut encore beaucoup d'autres faveurs célestes non moins remarquables. Grandement adonnée à l'oraison, elle sentait croître dans son cœur l'amour de Jésus, et sous l'impression de cet amour, il lui vint un ardent désir de voir face à face son Bien-Aimé. Mais considérant l'énorme distance qui sépare le Créateur de ses chétives créatures, elle pensa qu'il fallait monter vers Dieu par la même échelle dont il s'était servi pour descendre au milieu des hommes. Elle recourut donc à Marie, cette Reine des Vierges, cette échelle des Cieux, cette avocate des pécheurs ! Prosternée à ses pieds, elle la suppliait de lui montrer son Fils, affirmant qu'elle pouvait le faire voir, à son gré, même aux pèlerins de cet exil.

La très clément Reine des Vierges, incapable de résister à une prière si fervente, satisfît enfin les désirs d'Agnès dans la nuit de son Assomption. La pieuse abbesse, vaquant cette même nuit à l'oraison, faisait appel à toutes les forces de son cœur et de son âme pour renouveler à Marie ses instantes supplications. Tout à coup une admirable clarté brille à ses yeux, et la divine Vierge apparaît au milieu, entourée de la lumière comme d'un vêtement, et portant entre ses bras Jésus tout enfant. D'abord saisie de crainte, Agnès s'enhardit bientôt en voyant Marie lui présenter son divin Fils. Elle le prend dans ses mains, elle le serre sur sa poitrine, elle le couvre de ses chastes baisers, et lui-même se donnant intérieurement à elle, son âme, rassasiée d'une douceur infinie, jubile dans d'ineffables transports.

Hélas ! son bonheur ne pouvait pas durer toujours ! Après l'avoir longtemps laissée jouir des embrassements de Jésus, la Très Sainte Vierge enfin réclame son divin Fils. Agnès, qui ne l'entendait pas ainsi, refuse absolument de le rendre, déclarant impossible de se séparer d'un si doux Epoux. Ni caresses, ni prières ne parviennent à la décider à cette cruelle séparation. Alors la Très Sainte Vierge, saisissant son Fils par les mains, cherche à l'attirer avec une pieuse violence. Agnès fait tout son possible pour le retenir. Mais la moins forte dans ce combat d'amour, elle sent bientôt son Jésus lui échapper. Voyant qu'elle allait avoir le dessous, elle s'empare d'une

petite croix suspendue au cou de l'Enfant Jésus et la serre si fortement, qu'on lui eût plutôt séparé la main du bras, que cette croix de sa main. La croix lui resta, mais Jésus lui fut enlevé et disparut à ses yeux. Agnès en éprouva une si profonde douleur, qu'elle se mit à pousser de grands cris et se laissa enfin tomber à terre demi-morte. Les Sœurs, réveillées par le bruit, accoururent auprès d'elle et la trouvèrent presque agonisante. Plus tard, elles lui demandèrent s'il lui était arrivé quelque chose d'extraordinaire et ce qui l'avait mise dans un état si surprenant. Mais comme une véritable épouse, elle garda son secret et ne voulut rien révéler. Longtemps après cependant, elle raconta toute cette vision à une Sœur nommée Catherine, et lui montra la croix dérobée par elle à l'Enfant Jésus.

Une autre fois, Agnès fut favorisée d'une grâce ineffable. Ainsi que le rapporte le Bienheureux Raymond de Capoue, elle avait l'habitude de se retirer dans les endroits les plus solitaires du jardin, et là, éloignée de toute distraction, elle se livrait au saint exercice de l'oraison avec une pleine liberté. Un dimanche matin, prosternée auprès d'un olivier, elle reçut tant de consolation, que, baignée de larmes et toute hors d'elle-même par l'excès de sa ferveur, elle resta depuis l'aurore jusqu'à une heure avancée de la journée, sans penser ni au dimanche, ni à l'obligation d'entendre la messe. Tout à coup le souvenir du saint jour lui revint. Grande fut sa peine. D'un côté, son devoir était clair, il fallait assister au saint sacrifice; mais, d'autre part, comment s'arracher aux douceurs enivrantes de son entretien avec Dieu? La question fut bientôt tranchée miraculeusement et dans le sens le plus favorable aux désirs d'Agnès. Pendant qu'elle se demandait quel parti prendre, voici qu'un Ange se présente, apportant le Très Saint-Sacrement de l'autel. A cette vue, la pieuse vierge adore humblement son Sauveur, et sur un signe de l'Ange, elle s'approche et reçoit la sainte communion. Ainsi Agnès, par une grâce spéciale du Sauveur, put continuer son oraison, sans cependant être privée de la participation aux divins mystères célébrés par l'Eglise. D'après le récit du B. Raymond, cette faveur fut renouvelée à Agnès jusqu'à dix fois.

On vit, dans une autre circonstance, avec quelle facilité Dieu écoute les désirs de ses serviteurs. La sainte aurait vivement souhaité de visiter les lieux témoins des larmes et des souffrances de notre Rédempteur. Quelque temps même elle supplia Dieu de la conduire dans ces heureuses contrées. Mais ensuite, comprenant que la volonté divine l'appelait à vivre en Toscane, elle demanda, du moins, un peu

de terre et quelque objet sanctifié au contact de Jésus. Un jour qu'elle renouvelait sa requête avec larmes, un morceau de terre durcie fut tout à coup mis dans sa main. Au même moment, l'Ange du Seigneur l'avertit de recevoir cette terre avec joie, en l'assurant que le Sauveur suspendu à la croix l'avait arrosée de son sang sur le Calvaire. L'Ange lui remit encore une parcelle d'un bassin, dans lequel Jésus petit enfant avait été baigné.

IV. — Etant encore à Procena, Agnès opéra plusieurs miracles qui donnèrent une haute idée de son crédit auprès de Dieu. L'un des plus remarquables fut la délivrance d'un jeune homme possédé du démon. Ce malheureux, qui habitait Acquapendente, ville voisine de Procena, jetait sans cesse ses parents dans l'effroi et la consternation par ses actions horribles. Beaucoup de prêtres vinrent faire les exorcismes, mais sans succès. Le démon, loin de s'en aller, semblait même ne pas prendre garde aux anathèmes prononcés contre lui. Les parents du jeune homme commençaient à perdre espoir, lorsqu'ils apprirent qu'il y avait à Procena une très sainte femme nommée Agnès, abbesse du monastère. Lui conduire le possédé n'était pas possible; ils la prièrent de venir.

Touchée de compassion, la pieuse vierge, qui ne vivait pas sous la clôture, sortit du monastère et se dirigea vers Acquapendente, en compagnie de plusieurs religieuses. Chose admirable! à peine fut-elle entrée dans la ville, que ce démon si fier, qui jusqu'alors ne se souciait de personne ni de rien, commença à s'agiter étrangement et à montrer par des phénomènes surprenants l'empire de la sainteté d'Agnès. Lorsque celle-ci mit enfin le pied sur le seuil de la maison, soudain le démon cria par la bouche du possédé: « Je ne puis rester; la vierge Agnès est entrée. » Et il sortit à l'instant même. Toutes les personnes présentes, saisies d'admiration, se mirent à louer la sainte abbesse; mais elle leur ferma la bouche par de sages et prudentes paroles, et reprit immédiatement le chemin de Procena.

Agnès usa souvent du don des miracles pour venir en aide à l'indigence du monastère. Un jour la provision d'huile se trouvait complètement épuisée. Avertie par la procureuse, l'abbesse se recueille un instant, puis elle dit à la Sœur: « Regardez, ma fille, s'il ne serait pas resté un peu d'huile au fond du vase. — Oh! pas une goutte, ma Mère, j'en suis certaine, inutile de regarder encore. — Croyez-moi, ma fille, répond la Sainte, le vase n'est pas vide. Allez voir, vous

« trouverez certainement de l'huile, par le don de Dieu Tout-Puissant. » La Sœur obéit et alla vérifier si l'abbesse disait vrai : le vase était plein jusqu'au bord. Elle revint toute joyeuse, en criant au miracle. Mais Agnès, sachant déjà ce qu'elle avait obtenu de Dieu, tempéra la joie de la procureuse par d'humbles paroles, et l'avertit de distribuer le don du ciel avec libéralité. Conformément à cet avis, la Sœur donna de l'huile sans jamais mesurer, et cependant avec cette petite provision qui suffisait à peine d'ordinaire pour quelques jours, on fournit aux besoins du monastère pendant tout le carême.

Souvent l'embarras des Sœurs était grand. Il fallait payer des ouvriers ou acquitter quelques dettes : point d'argent ! Dans cette circonstance, la Sœur trésorière avait beau protester de l'état de détresse dans lequel elle avait laissé sa caisse, Agnès l'envoyait regarder de nouveau ; elle y trouvait juste l'argent nécessaire. Le même miracle eut lieu également plus tard à Montepulciano.

On élevait à Procena de toutes jeunes filles qui entraient au monastère dans un âge fort tendre. Souvent elles venaient demander du pain, en dehors des repas. Un jour qu'il ne restait plus rien, ces jeunes filles réclamèrent leur ration, et quoiqu'il fût impossible de les satisfaire, elles ne laissaient pas d'insister, à la manière des enfants, avec des paroles plaintives. Agnès, entendant leurs cris, appelle sa chère Sœur Catherine et lui dit de leur donner du pain. Sur la réponse de la Sœur, qu'il n'en restait plus au monastère, la Sainte lui commanda de retourner au coffre où se mettait la provision, assurant qu'il lui serait facile de contenter les enfants. Catherine obéit, et ouvrant le coffre, elle le trouva rempli de pains, lorsque peu d'instant auparavant, elle l'avait vu complètement vide. Elle rendit grâces à Dieu, et donnant abondamment de ce pain miraculeux aux petites filles, elle garda le reste pour le monastère.

Une autre fois, à l'heure du repas des Sœurs, le pain manquait totalement. L'abbesse néanmoins ordonne de se mettre à table, et toutes les Sœurs s'étant assises, elle les exhorte à la mortification et à manger sans pain les herbes et autres choses que le Seigneur leur avait accordées. Cependant pleine d'une compassion toute maternelle pour ses filles, Agnès se mit à prier intérieurement. Sa prière finie, on la vit regarder en haut avec une grande joie, puis étendre les mains pour recevoir un pain magnifique qu'un ange lui apportait. Posant ce pain sur la table, elle le partagea, et après avoir rendu grâces, elle le fit distribuer aux Sœurs qui toutes furent rassasiées.

V. — La sainte abbesse habitait déjà depuis quinze ans le monastère de Procena, quand Notre-Seigneur voulut mettre sa patience à l'épreuve par une grave et longue maladie. Mais une douce et gracieuse vision lui fut d'abord envoyée pour la préparer à souffrir. Un jour, pendant une oraison fervente, elle se sentit tout à coup enlevée au paradis, et les secrets célestes furent mis à découvert sous ses yeux. Un spectacle si admirable la jetait déjà dans d'indicibles transports, lorsqu'elle voit la divine Vierge Marie venir s'asseoir sur son trône de gloire. Une multitude d'anges l'entouraient. Les uns, tenant en main de très beaux éventails, semblaient rafraîchir l'air comme on fait pour diminuer la trop grande chaleur des malades tourmentés par la fièvre. D'autres, avec des voix mélodieuses et de suaves paroles, chantaient en l'honneur de Marie la dévote séquence : « Rose printanière, souveraine espérance des humbles, etc. » Agnès goûtait un inexprimable bonheur à écouter cette harmonie et à considérer le doux visage de la Reine des vierges et les hommages délicieux que lui rendaient les Anges. Mais, hélas, après de trop courts instants, l'aimable vision disparut. En même temps Notre-Seigneur lui en fit connaître le sens mystérieux : « Tu souffriras l'affliction dans ton corps, lui dit une voix intérieure, mais par la consolation et le rafraîchissement de ma grâce, tu la supporteras sans impatience et sans dégoût. » C'était pour signifier ce rafraîchissement, que les anges tempéraient l'atmosphère autour de la sainte Vierge en agitant leurs éventails. Agnès reçut en cette circonstance tant de consolation, que, la vision disparue, elle ne put se contenir, et commença à chanter elle-même d'une voix éclatante la dévote séquence exécutée par les chœurs angéliques, et dont aucune bouche humaine ne lui avait jamais dit ni l'air ni les paroles.

Mais cette joie n'était que pour la préparer à la souffrance. Bientôt une grave maladie se déclara, et Agnès fut en proie à de vives douleurs, surtout à la tête. Par le conseil des médecins et l'ordre du confesseur, ses chères filles la forcèrent d'apporter un peu de relâche à ses pénitences, de prendre une meilleure nourriture et de reposer sur un lit plus doux. Elle eût voulu ne rien changer à son régime ordinaire. « Il ne faut, disait-elle, avoir aucune compassion pour le corps, cet ennemi perfide ! » Mais, parfaitement humble et préférant à tous les sacrifices celui de l'obéissance, elle soumit sa volonté et accepta les soulagements commandés par les médecins.

A peine Agnès eut-elle consenti à se nourrir d'aliments plus sub-

stantiels, que les Sœurs se hâtèrent de présenter des viandes préparées avec soin. La sainte abbesse fut saisie d'horreur en les voyant. « Peut-on, disait-elle, mé faire passer si promptement d'un extrême » à l'autre, du jeûne au pain et à l'eau à l'abondance de mets succulents ? » Elle pria les Sœurs de ne point la traiter ainsi dès le commencement et de lui apporter d'abord, pour ménager une transition, du poisson ou quelque autre plat maigre. Ses chères filles, qui ne partageaient nullement son avis, la pressèrent avec importunité de manger ce qu'on lui présentait. Alors Agnès, rentrant en elle-même et se recueillant devant Dieu, supplia le Seigneur de changer la viande en poisson ; changement aussitôt accompli par miracle, sous les yeux même des Sœurs qui ne revenaient pas de leur étonnement. Quant à Agnès, pleine de joie et de reconnaissance, elle fit honneur au dîner maigre que daignait lui servir son céleste Epoux.

Une autre fois, dans un temps où la sainte abbesse n'était pas malade, Dieu montra par un singulier prodige à quel point il avait pour agréables les vertus de sa servante. Pendant un hiver, au mois de janvier, des hommes de grande pénitence et de haute sainteté, qui vivaient dans les déserts, uniquement appliqués à la contemplation, vinrent à passer par la ville de Procena. Entendant parler d'Agnès, ils s'étaient détournés de leur chemin pour la voir dans son monastère. L'abbesse, reconnaissant dans ces voyageurs, par un instinct spirituel, de vrais serviteurs de Dieu, les accueille avec une charité et une vénération sans égales. Non contente de s'édifier de leurs pieux entretiens, elle les oblige à recevoir l'hospitalité de son monastère et se met à table avec eux, afin de continuer à jouir pendant le repas de leur sainte conversation.

Au milieu de cette agape fraternelle, tout à coup on voit apparaître sur l'assiette d'Agnès une rose admirable de coloris et du parfum le plus délicieux. Tous les ermites, à cette vue, laissent éclater leur surprise. Mais aussitôt l'abbesse, craignant qu'on n'attribue cette merveille à sa sainteté, s'efforce d'en donner une signification conforme aux vues de son humilité. « Dieu Tout-Puissant, s'écrie-t-elle, a voulu nous envoyer en plein hiver cette belle fleur du printemps, d'une odeur si agréable, pour signifier, vénérables Pères, que nos âmes ont été réchauffées au contact de votre charité, et singulièrement édifiées par vos saintes paroles et le parfum de vos vertus. » Loin d'accepter cette explication, les moines assuraient, au contraire, que la rose avait été accordée manifestement aux mérites d'Agnès ;

pieuse contestation qui ne troubla nullement la concorde et où, d'ailleurs, chacune des parties adverses fut victorieuse. Car on convint à l'unanimité qu'il fallait rendre grâces à Dieu, pour cette merveille, quelqu'en pût être le sens mystérieux. Le repas fini, les ermites saluèrent les servantes du Seigneur et poursuivirent leur voyage, emportant du monastère et surtout de son abbesse, un souvenir plein d'édification.

Un citoyen de la ville de Procena fit aussi l'expérience, à son grand avantage, du crédit singulier dont jouissait Agnès auprès de Dieu. Cet homme était un bienfaiteur du monastère. L'abbesse, qui n'avait garde de l'oublier, sollicitait souvent pour lui la grâce du salut éternel. Un jour, elle eut une vision à son sujet. Transportée en esprit dans les sombres cachots de l'enfer, elle aperçut un endroit encore vide, où les démons s'occupaient à préparer d'affreux tourments, à attiser le feu vengeur et à réunir des instruments de torture. Agnès demanda à qui étaient destinés de si horribles supplices. On lui répondit : au bienfaiteur qu'elle recommandait chaque jour dans ses prières. Alors, pénétrée de compassion et désireuse de lui faire éviter un si grand malheur par la pénitence, elle voulut connaître la cause d'une condamnation si redoutable. Il lui fut dit que cet homme avait mérité les peines éternelles, pour avoir toujours, depuis trente ans, manqué de sincérité dans ses confessions.

A peine revenue de son extase, Agnès envoya aussitôt prier ce bienfaiteur de venir en toute hâte. Il accourut, en effet, sans retard, et demanda la cause de tant d'empressement. L'abbesse lui raconta sa vision avec beaucoup de charité, et l'engageant à se confesser, elle le remit entre les mains d'un prêtre qu'elle avait fait venir exprès. La confession, cette fois, fut entière et parfaite. Peu après, cet homme tombait malade à l'extrémité, et au moment où il mourut, Agnès, de son monastère, vit que l'âme de son bienfaiteur était sauvée des peines éternelles par la vertu de la confession. Elle annonça cette mort aux Sœurs, avant même d'avoir pu en être informée naturellement, et on sut ensuite qu'elle ne s'était pas trompée.

VI. — Il y avait déjà dix-sept ans que sainte Agnès demeurait à Procena, quand, sa réputation se répandant de plus en plus, les habitants de Montepulciano désirèrent l'attirer dans leurs murs. Une députation lui fut envoyée pour la supplier de revenir dans sa ville natale ; à force d'instances, on obtint enfin qu'elle viendrait

faire une visite à ses parents ; rien de plus. Fidèle à sa promesse, l'abbesse se rendit à Montepulciano, en compagnie de plusieurs dames. De retour dans son monastère, elle sentit naître en son cœur un certain désir de céder aux supplications de ses concitoyens. Elle eût surtout souhaité mettre un terme au déshonneur public fait à Dieu par les péchés qui se commettaient sur une certaine colline, près d'une porte de Montepulciano. Cependant, ne voulant prendre aucune décision qu'en parfaite harmonie avec la volonté divine, elle se mit à prier Dieu, par une continuelle et fervente oraison, de lui faire connaître son bon plaisir. La réponse fut donnée dans une admirable vision qui l'instruisit surnaturellement.

Agnès se voyait au bord de la mer, en face de trois barques grandes et magnifiques, arrêtées sur les flots. Les patrons de ces barques, elle les reconnut, étaient Augustin, évêque d'Hippone, Dominique de Guzman et François d'Assise. Chacun d'eux voulait attirer la Sainte, mais surtout le Bienheureux François, qui alléguait la ressemblance de l'habit, porté alors par Agnès, avec celui de ses filles, les Clarisses. Après une longue contestation, le B. Dominique dit à ses deux compagnons : « Il n'en sera pas comme vous voulez ; Agnès viendra » dans ma barque, le Seigneur l'a ainsi disposé. » A ces mots, étendant la main, il l'introduisit dans l'esquif, et aussitôt barques et patrons disparurent.

La vision ne se termina pas là. Agnès vit venir un envoyé céleste chargé de l'instruire davantage. « Te souviens-tu, lui dit-il, que dans le premier monastère où tu pris l'habit religieux, la Très Sainte Vierge te remit une fois trois pierres, en te chargeant d'élever une église sous son vocable ? — Je m'en souviens, répondit Agnès : mais cette église, je l'ai déjà construite. — Nullement, dit l'Ange, c'est d'une autre église que parlait Marie. Il te faut maintenant aller à Montepulciano, où tu es née ; et sur la colline habitée par des pécheresses publiques, tu bâtiras une église en l'honneur de la Bienheureuse Mère de Dieu, et tu fonderas un monastère de vierges, afin qu'à l'endroit même où régnait jusqu'à présent la souillure du péché, on voie enfin s'épanouir les fleurs de la Religion et de la pureté virginale. Et lorsque la bonne odeur de cette œuvre sainte se répandra au loin, les religieux désireront vivement mettre ton monastère sous leur gouverne. Mais les Frères-Prêcheurs n'ayant point encore de couvent à Montepulciano, Dieu a décidé que tu te placerais sous leur direction et que tu prendrais leur habit. C'est

là ce qui te fut montré par la vision des trois barques et des trois patrons, qui voulaient chacun t'attirer, mais dont les efforts ne réussirent qu'au Bienheureux Dominique. »

La voix se tait, et Agnès revenant à elle-même, se confond devant Dieu en actions de grâces, pour une vision si belle et pour le commentaire que l'Ange lui a donné.

Eclairée par de si hauts enseignements et docile à l'inspiration divine, la sainte abbesse mit à sa place une Sœur discrète, dans le monastère de Procena, et, sans retard, elle vint à Montepulciano avec Sœur Catherine, qui jouissait de son intimité. Elle exprima immédiatement à ses proches son désir de fonder un monastère. Cette ouverture les combla de joie, et déjà ils se demandaient quel endroit pourrait le mieux convenir, quand Agnès s'écria : « Ne vous inquiétez
« pas du lieu ; je l'ai déjà trouvé, grâce à Dieu ! Mon intention est de
« fonder une maison sur la colline où se tiennent maintenant des
« pécheresses publiques. C'est là que je veux réunir une communauté
« de vierges ! »

A cette proposition surprenante, tous furent dans l'admiration, et demandèrent comment ils pourraient aider à l'entreprise. « L'aide
« que j'attends de vous, répondit Agnès, c'est de me prêter de
« l'argent, si vous en avez ; sinon, de vous faire caution pour un
« emprunt. Je voudrais acheter non seulement la colline, mais toutes
« ses dépendances, et j'espère vous rendre l'argent prêté, en peu de
« temps et sans aucun dommage pour vous. »

Comment n'avoir pas confiance en une telle vierge, qui paraissait inspirée par l'Esprit-Saint ? On lui prêta tout l'argent nécessaire, et la colline ayant été achetée selon toutes les formes légales, Agnès commença par abattre la demeure du diable, afin d'édifier à la place la maison de Dieu. Les habitants de Montepulciano et des environs ne purent retenir leur admiration, de voir cette simple religieuse qui n'avait rien, dépenser une somme importante s'élevant à douze cents livres de Sienne, et installer à la place d'une maison de crime, une demeure de pénitence et de chasteté. Aussi, après un début si viril, commencèrent-ils à concevoir, à l'égard d'Agnès, la plus grande vénération.

Dieu montra d'une façon merveilleuse, même avant l'arrivée d'Agnès à Montepulciano, combien il s'intéressait à sa fondation. Un homme de la ville, sur le point de mourir, avait fait un testament, où il léguait à sa fille, entre autres choses, la somme de cent livres de

Cortone, en lui ordonnant, pour l'expiation de ses péchés, de consacrer cet argent à l'œuvre la plus agréable à Dieu. La pieuse fille ne demandait pas mieux que d'accomplir la volonté de son père. Mais que faire? quelle œuvre était la meilleure devant Dieu? Elle consulta les plus saintes gens de Montepulciano et sollicita leurs prières, pour que Dieu daignât lui montrer comment elle devait satisfaire aux intentions de son père. Elle s'adressa en particulier à une pauvre femme infirme, qui servait le Seigneur dans l'affliction, et qu'elle assistait de ses aumônes. Cette mendiante fit volontiers beaucoup de prières pour recommander à Dieu le désir de sa bienfaitrice. Un jour, elle entra en extase et fut transportée en présence de la colline, destinée à servir d'emplacement à la fondation du futur monastère. A l'endroit où devait retentir plus tard la louange divine, elle voyait s'élever une échelle, dont le sommet atteignait au ciel, et sur les degrés de laquelle les anges montaient et descendaient.

Cette vision fut rapportée fidèlement à la fille du défunt, mais celle-ci n'y put rien comprendre, d'autant plus que les pécheresses occupaient encore la colline, et qu'à l'endroit où s'était montrée la mystérieuse échelle, habitait une vieille sorcière, chargée de toutes sortes de crimes. La mendiante, obligée de demander à Dieu une manifestation plus claire de sa sainte volonté, redoubla de ferveur et d'instance. Une seconde fois, le Seigneur lui remit devant les yeux de l'esprit la même vision, que la légataire ne put comprendre davantage. Mais peu de temps après, Agnès arrivait à Montepulciano, et achetant la colline, expulsait la tribu infernale avec ses abominations. Voyant la vision de la mendiante aussi admirablement que gracieusement accomplie, la fille du défunt offrit aussitôt à notre sainte l'argent légué par son père : « Je rends grâces à Dieu, dit-elle, qui vous a envoyée « ici, pour recevoir cette aumône et délivrer l'âme de mon père. » Puis elle lui raconta toute l'histoire qu'on vient de lire.

Le nouveau monastère ne tarda pas à prospérer. Le parfum de la sainteté d'Agnès attirait un grand nombre de jeunes filles désireuses de vivre sous son obéissance. Dès le début, l'évêque avait permis aux Sœurs d'adopter la règle de saint Augustin, qui régit l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Un peu plus tard, Agnès obtint également, d'abord de l'évêque, puis du cardinal-légat du Siège apostolique, que le soin du monastère fût complètement confié aux enfants de saint Dominique. Ainsi se trouva pleinement réalisée la volonté divine, qui destinait la Sainte de Montepulciano à devenir une des gloires les

plus pures de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Du jour de son entrée dans la famille dominicaine, elle cessa de porter le titre d'abbesse, pour prendre celui de Prieure, le seul donné par nos Constitutions aux supérieures des monastères.

VII. — Après s'être établie dans sa nouvelle maison, Agnès parut s'élancer avec plus d'ardeur que jamais dans le chemin de la perfection, et comme une vraie plante du paradis, on la vit produire des fruits de plus en plus abondants. Du reste, à Montepulciano comme à Procena, Dieu ne tarda pas à rendre témoignage de sa sainteté par de fréquents miracles. Un jour, le pain étant venu à manquer complètement au monastère, la vénérable Prieure se mit à consoler ses filles par de douces paroles, et les avertit d'espérer en la bonté divine, assurant que le secours du Très-Haut était proche. Quelques instants après, on frappait à la porte. La Sœur tourière accourt pour répondre : c'était un homme qui venait offrir quatre petits pains. Il y en avait à peine pour le repas de deux religieuses. La tourière, après avoir rendu grâces à Dieu et à l'envoyé de sa Providence, porta joyeusement les pains à la Sainte : « Chère Mère, dit-elle » en les montrant, voici que le Seigneur commence à accomplir votre « prédiction. » Aussitôt la Prieure fait mettre la table et ordonna aux Sœurs de s'y asseoir. Prenant ensuite les petits pains, elle les bénit, les rompit et les distribua gracieusement à ses filles. Or les pains se multiplièrent de telle sorte entre ses mains, que toutes les Sœurs mangèrent abondamment, et il y eut tant de restes, qu'on put encore nourrir plusieurs autres personnes.

Une fois, se trouvant à Rome où elle était venue voir le Légat du Siège apostolique, elle visita la basilique des apôtres Pierre et Paul. Soudain, prise du désir d'avoir quelque relique de ces grands Saints, elle se mit en oraison. Pendant qu'elle priait à cette intention, deux parcelles de vêtement furent déposées miraculeusement entre ses mains, l'une appartenait au Prince des Apôtres, l'autre au Docteur des Gentils. Agnès reçut dévotement ces reliques et s'en retourna pleine de joie, emportant son précieux trésor.

Mais un miracle plus signalé, fut la guérison de Sœur Mitta, ainsi appelée par abréviation de Domitilla. Cette religieuse, à la suite de violentes douleurs de tête, avait d'abord senti sa vue diminuer, puis elle l'avait entièrement perdue. Informés de cet accident, les parents de la Sœur cherchèrent à y porter remède, et ils finirent par découvrir,

chose fabuleuse ! que dans une ville voisine, des nobles, descendant d'un Saint, avaient la puissance de rendre la vue aux aveugles. En conséquence, voulant conduire Sœur Mitta vers ces nobles, ils supplièrent Agnès de lui permettre de franchir la clôture. La sainte, avec de douces paroles, leur demanda quelque temps pour réfléchir. Elle en profita pour répandre devant Dieu ses larmes et ses prières, afin qu'il ne permît pas qu'une de ses religieuses quittât le monastère.

Après cela, la Prieure fit venir près d'elle Sœur Mitta, et lui dit : « Mitta, ma fille, si le Seigneur très clément vous rend la vue, ferez-vous ce que je vous prescrirai pour tous les jours de votre vie ? — « Madame et ma mère, répondit Mitta, tout ce que vous me commanderez, je m'efforcerai de l'accomplir, avec l'aide du Sauveur. — Eh bien, ma fille chérie, dit Agnès, je veux que jusqu'à votre mort vous ne pleuriez jamais pour la perte de quelque chose ou créature que ce soit, mais seulement pour l'amour de votre glorieux Epoux, « Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Mitta l'ayant promis, la servante de Dieu traça le signe de la croix sur ses yeux, qui recouvrent instantanément la vue. Ainsi Agnès empêchait cette religieuse de sortir de la clôture, et lui apprenait à garder ses larmes pour des choses en valant la peine.

Après avoir déjà réuni une vingtaine de vierges dans son monastère de Montepulciano, la sainte prit la résolution de passer là le reste de sa vie mortelle. Ecrivant donc aux Sœurs de Procena, elle les engagea à ne plus compter sur elle-même et à choisir une autre abbesse. En même temps elle les pria de lui envoyer la croix qu'elle avait ravie un jour à l'Enfant Jésus. Les religieuses refusèrent absolument d'accéder à cette dernière demande. Puisqu'elles étaient privées de la consolation de posséder une telle Mère, il fallait bien leur laisser quelque chose de ses merveilles, au moins un souvenir de sa sainteté. Agnès demanda et redemanda : « Si vous ne m'envoyez pas ma croix, disait-elle, j'obtiendrai qu'elle vous soit ôtée malgré vous ! » Mais ni menaces, ni prières ne purent amener les Sœurs à se dessaisir d'un si précieux trésor. A la fin, Agnès prit le parti de recourir à son céleste Epoux ; l'effet fut immédiat. Elle pria encore, quand elle sentit tout à coup quelque chose dans sa main ; c'était sa croix qu'un Ange lui apportait. La Sainte l'enferma pieusement avec ses autres reliques, après avoir exprimé sa reconnaissance à l'auteur de tous les dons. Cela fait, elle envoya un messenger aux religieuses

de Procena, pour leur dire de s'assurer si elles avaient toujours la croix. Les Sœurs n'en doutaient aucunement ; elles l'avaient mise dans un endroit fort secret et sous bonnes serrures.

Cependant elles ouvrent leur coffre, elles regardent ; plus de croix ! Agnès avait appris son rôle au messenger. Quand les Sœurs vinrent avouer à celui-ci la disparition de la croix, il leur donna la clef du mystère : « Voici, dit-il, ce que vous mande Sœur Agnès. « Je vous ai priées et suppliées, à plusieurs reprises, de me rendre ce « qui m'avait été donné divinement, et vous me l'avez obstinément « refusé. J'ai prié mon Seigneur une fois seulement, et dans sa bonté, « il m'a aussitôt fait remettre cette chère croix que je vous réclamaï. « Apprenez, mes filles, à ne jamais résister à la volonté de Dieu. »

Les religieuses de Procena s'excusèrent auprès de la sainte Mère par le même messenger, et lui firent demander de prier pour leur salut, puisqu'elle obtenait de Dieu tout ce qu'elle désirait, comme l'événement l'avait prouvé.

VIII. — Agnès avait également reçu un pouvoir admirable sur les esprits immondes. Aussi lui amenait-on beaucoup de démons, dont quelques-uns étaient possédés depuis bien des années. A tous elle obtenait une entière délivrance. Un jour, un de ces malheureux est transporté à Montepulciano. Sa fureur était telle, que plusieurs hommes réunis avaient eu beaucoup de peine à l'enchaîner. Il déchirait avec les ongles et les dents tout ce qui l'approchait. Aussitôt arrivé au monastère, il rompt tous ses liens avec une incroyable facilité, et s'élance dans le cloître. Là, se trouvait par hasard une petite fille ; il la saisit avec fureur et court immédiatement vers le puits pour la précipiter dans l'eau. Par bonheur Agnès descendait ; elle va au possédé en toute hâte : « De la part de Dieu « tout-puissant, s'écrie-t-elle, je t'ordonne, cruel démon, de laisser « à l'instant cette enfant et de ne lui faire aucun mal. » L'esprit immonde obéit et s'arrête sur-le-champ comme fasciné. Agnès s'approche, et faisant sur le front du possédé le signe de la croix, elle récite très pieusement le symbole *Quicumque* ; puis elle délivre cet homme en ordonnant au démon de le quitter.

Souvent la nuit, lorsque les Sœurs commençaient à dormir, Agnès qui veillait et priait était surnaturellement avertie que le démon entraînait dans le dortoir pour tourmenter les religieuses. Aussitôt elle les réveillait toutes et les appelant dans sa cellule, elle les exhortait

à s'accuser de leurs fautes et de leurs négligences, comme au Chapitre des coupes, afin que l'antique ennemi n'eût aucune puissance sur leurs personnés. Cet acte d'humilité une fois accompli, Agnès renvoyait les Sœurs. « Allez maintenant, mes filles, leur » disait-elle. Dormez, la conscience en paix ; car il ne dormira ni « ne sommeillera, notre protecteur, le Dieu tout-puissant qui nous » garde. »

Outre le don des miracles et le pouvoir de chasser les démons, Agnès reçut encore l'esprit de prophétie et la connaissance des cœurs. Souvent les Sœurs étaient réprimandées pour leurs pensées inutiles ; la Sainte les leur disait par ordre, comme si elle avait lu dans leurs cœurs. Aussi, chacune s'appliquait à éviter ce qui n'était pas bien, non-seulement dans les actions et les paroles, mais encore dans les pensées.

La vénérable Prieure prédit à diverses personnes beaucoup de choses à venir, qui se vérifièrent exactement dans la suite. Elle fit surtout une prophétie remarquable à propos de la Toscane. Une grande discorde s'était élevée entre Montepulciano et les villes environnantes, principalement entre les nobles de ces cités. Voyant toute la contrée menacée d'une ruine complète, des hommes dévoués à leur patrie se rendirent auprès de la servante de Dieu pour solliciter ses prières en faveur de la république. Agnès aussitôt rassembla ses filles devant une image vénérée de la Bienheureuse Vierge Marie, et commença de ferventes supplications. Pendant que les Sœurs priaient avec une humble dévotion, la Reine des Vierges voulut leur montrer combien elle travaillait pour obtenir le pardon des péchés du peuple. Soudain, ses joues pâlirent, son front se couvrit de rides, de grosses gouttes de sueur inondèrent son visage, et comme si elle eût été accablée par un lourd fardeau, on entendit le bruit d'une respiration haletante et entrecoupée.

Témoins du prodige, les religieuses observaient ce que leur sainte Mère allait faire. Agnès, pleurant et gémissant, se tourna vers ses filles : « Priez beaucoup et avec autant de ferveur que possible. » Je vois clairement venir sur la patrie bien des tribulations. Dieu « permet ces dissensions entre le peuple à cause de leurs péchés, » principalement à cause des péchés des grands. Il viendra des « scandales et de terribles guerres. Seule, la cité de Montepulciano » sera préservée ; mais la Toscane tout entière sera dans la tribulation. Cependant Dieu est plein de miséricorde ; prions chaque

« jour et ne cessons pas ; il ramènera le beau temps après la tempête, « et changera tous nos maux en biens. »

Les évènements ne donnèrent que trop raison à cette prédiction. La Toscane fut, en effet, longtemps désolée par de cruelles guerres, conséquence des tristes discordes qu'avait vu s'élever la Sainte de Montepulciano.

IX. — Agnès approchait du terme de son pèlerinage terrestre. Pour la purifier davantage et mettre le comble à ses mérites, il plut à Dieu, avant de lui donner part à l'héritage éternel, de l'éprouver de nouveau par une longue et douloureuse maladie. Mais comme la première fois, un Ange la disposa par une vision à l'acceptation de la souffrance. Un dimanche, à la pointe du jour, elle sommeillait un peu après l'oraison, lui semblait-il. L'Ange du Seigneur, se montrant devant elle, la conduisit par la main sous un olivier, comme pour lui rappeler l'agonie de Jésus au jardin de Gethsémani ; là il lui présenta un calice et lui dit : « Bois ce calice, épouse du Christ ; le Seigneur Jésus l'a bu aussi pour toi. » La servante de Dieu se mit à boire avidement pour l'amour de son céleste Epoux ; mais avant qu'elle n'eut vidé la coupe, la vision disparut, et Agnès revenant à elle, se retrouva comme avant dans sa cellule.

Que voulait dire cette vision ? La Sainte ne put le découvrir, malgré toutes ses réflexions. Le dimanche suivant, à la même heure, la mystérieuse vision lui fut encore représentée, et jusqu'à neuf dimanches de suite, l'Ange approcha le même calice de ses lèvres, sans lui donner aucune explication. Peu de temps après, il lui vint une pénible et longue maladie, qui devait la conduire au tombeau. C'était la coupe tant de fois présentée par l'Ange à son acceptation.

En dépit de ses souffrances, Agnès ne changea rien à sa manière de vivre et n'omit aucune de ses pratiques ordinaires. Sa constance causait de l'admiration à toutes les Sœurs. Quoique languissante de corps, elle avait l'âme attentive, l'esprit vigilant et une charité toujours empressée. Affligées de la voir malade, ses filles qui l'aimaient tendrement la supplièrent de se laisser soigner et de ne pas négliger les moyens naturels. Elle, qui connaissait les pensées de son divin Epoux, eût volontiers tout refusé. Mais de peur qu'on ne prît pour superbe ce qu'elle faisait par révélation, elle acquiesça d'une voix humble, d'un visage paisible et avec des paroles modestes, aux désirs de ses Sœurs, et se déclara disposée à tout ce qu'on voudrait.

Les religieuses aussitôt se demandèrent quels remèdes elles pourraient lui conseiller, et une personne ayant parlé de certains bains très efficaces, situés à trois milles de Montepulciano, elles pressèrent leur sainte Mère de s'y rendre sans retard.

Agnès montra d'abord les plus grandes répugnances; mais contrainte par les prières de ses filles, elle se soumit, et partit pour les bains, en compagnie de plusieurs dames et du P. Meo, homme de grande religion, qui gouvernait le monastère. Le Seigneur permit ce voyage, parce qu'il devait servir au salut d'un grand nombre. Grâce à Agnès, ces bains, dont elle-même n'avait pas besoin, allaient devenir plus salutaires aux âmes qu'aux corps.

Dès le premier soir, au moment où la Sainte se plongeait dans le bain, commença à tomber autour d'elle une substance blanche comme la manne. Même après sa sortie du bain, cette manne continua de pleuvoir pendant toute la nuit, de sorte que le matin quand ils entrèrent dans cette chambre, les gens de la maison crurent d'abord voir de la neige. Ne comprenant pas comment elle avait pénétré dans cet appartement, tandis qu'on n'en découvrait aucune trace au dehors, ils regardèrent de plus près, et s'aperçurent qu'ils prenaient pour de la neige une substance merveilleuse dont chaque grain avait la forme de la croix, chose qui ne pouvait être que l'effet d'un miracle. Alors quelqu'un dit qu'une sainte religieuse de Montepulciano était venue le jour précédent, et qu'à son entrée dans le bain, cette manne céleste avait commencé à paraître. L'admiration s'exalta encore davantage, quand le même jour on trouva dans le lieu où Agnès s'était baignée, une source qui jaillissait en bouillonnant et donnait pour les malades une eau bien meilleure que celle des bains.

Cette nouvelle source, qu'on nomma le bain de sainte Agnès, attira dans la suite une multitude d'infirmes qui y retrouvèrent la santé du corps et de l'âme. Cette même eau, portée aux malades dans leurs maisons, les délivrait aussi de leurs maux. Bref, il se fit tant de miracles, que ce lieu devint en vénération.

Mais sans parler des guérisons dues à cette source merveilleuse, racontons encore quelques prodiges opérés par Agnès elle-même, pendant qu'elle était aux bains. Un jour que plusieurs personnes prenaient leur repas à la même table que la Sainte, le vin manqua, et l'on ne savait comment s'en procurer. Agnès touchée de compassion pour ses compagnons, envoie une petite fille chercher de l'eau à

une fontaine voisine. L'enfant lui en rapporte un vase tout plein ; elle le reçoit avec gravité, puis, levant les yeux au ciel, elle prie un instant, fait sur l'eau le signe de la croix et passe gracieusement le vase aux convives. Ceux-ci, ne se doutant pas du prodige, croient verser de l'eau dans leurs verres ; la couleur les étonne tout d'abord. Ils boivent : c'est un vin exquis. Alors, se souvenant du signe de la croix tracé sur l'eau par Agnès, ils crient au miracle et laissent éclater les transports de leur admiration. Bien plus, ils appellent toutes les personnes de la maison, afin de leur faire goûter cette eau changée en vin. Vainement la servante de Dieu s'opposait à tout cet éclat, les témoins du prodige ne cessaient de rendre gloire à Dieu et de publier les louanges de la sainte thaumaturge.

Un autre jour, Agnès était encore à table avec quelques personnes. Une petite fille, voulant couper le pain, le mit sur ses genoux, et se blessa profondément. L'enfant, crainte d'être grondée, songeait à dissimuler, mais le sang qui coulait et la pâleur de son visage la trahirent. La mère, en découvrant le genou, poussa un cri et se mit à pleurer. Par bonheur Agnès était là. Elle prit l'enfant par la main : « Laissez-la venir avec moi, s'écrie-t-elle, et je vous la ramènerai guérie. » Elle la conduisit au bain pour la plonger dans l'eau récemment découverte. Mais les personnes présentes s'y opposaient ; l'eau, disaient-elles, était mauvaise pour les blessures. Sans s'arrêter à ces objections, Agnès, qui mettait sa confiance dans une vertu plus haute que celle de la nature, baigna la petite fille, puis elle la reconduisit à sa mère. « Voyez, dit-elle, si votre fille est guérie. » Cette femme regarde : plus de blessures, plus rien qu'une légère cicatrice !

Un autre enfant fut un jour ressuscité par notre Sainte avec des circonstances admirables. Cet enfant, s'étant approché du bain imprudemment, tomba dans l'eau et se noya. La mère n'était pas loin. Vite on l'appelle ; elle accourt en toute hâte, et trouvant son fils mort, elle pousse des cris et des sanglots qui attirent une multitude de personnes. Surtout au moment où l'on retire le cadavre de l'eau, cette femme se déchire, dans l'excès de sa douleur. Agnès ne tarde pas à venir avec d'autres femmes. Emue de compassion, elle prend dans ses mains le petit corps et se retire dans un autre appartement, à l'écart de la foule. Là, elle fléchit les genoux et se met à prier. Après quoi, elle fait pieusement le signe de la croix sur l'enfant. A l'instant même, celui-ci, comme sortant du sommeil, revient à la vie, et Agnès, lui

tendant la main pour l'aider à se lever, le ramène à sa mère, qui l'accueille avec des cris d'allégresse. Tous demeurèrent stupéfaits à la vue d'un si grand miracle, et le nom d'Agnès devint de plus en plus célèbre dans toute la Toscane.

Un jour cependant, peut-être avant cette résurrection admirable, notre Sainte recueillit sur son chemin autre chose que des marques de vénération. Comme elle sortait de la maison du bain, des jeunes gens désœuvrés et bavards, c'est ainsi que les dépeint le B. Raymond de Capoue, se tenaient devant la porte. Remarquant la servante de Dieu avec son habit religieux, ils se mirent à lui lancer des paroles de moquerie, la traitant de moinesse pour lui causer de la confusion. Ceux qui se trouvaient là, en particulier le Fr. Méo et un oblat du monastère, en étaient dans l'indignation. Agnès calma ses défenseurs et continua son chemin paisiblement.

Cependant elle résolut de tirer vengeance, à sa manière, de ses insulteurs. Quelques poulets qu'elle avait apportés du monastère à cause de sa maladie, lui servirent à cet effet. A peine rentrée chez ses hôtes elle commande de tuer ces poulets, de les faire rôtir et de les porter aux jeunes gens. Fr. Meo voulut s'y opposer. Mais la Sainte lui rappela l'invitation du Sauveur de rendre le bien pour le mal, et suivant son inclination, elle envoya les poulets avec commission de dire que c'était de la part de la ridicule moinesse. Les jeunes gens en furent extrêmement touchés, et le même jour, ils venaient, leurs ceintures autour du cou, se jeter humblement aux pieds de la Sainte, pour lui demander pardon. Elle, douce et bénigne, les releva aussitôt et leur dit qu'elle les remerciait de lui avoir fourni l'occasion de pratiquer la patience et de faire un gain spirituel.

X. — Agnès était aux bains depuis quelque temps ; mais la santé ne revenant pas, il lui fallut reprendre le chemin du monastère de Montepulciano. Son infirmité devenait chaque jour plus grave. Ordinairement étendue sur un lit de douleur, elle montrait à tous ceux qui l'approchaient une admirable patience. Ses filles spirituelles, le cœur percé d'angoisse, entouraient le lit de leur Mère bien aimée et pleuraient déjà sa perte. La sainte malade s'efforçait de relever leur courage : « Si vous m'aimiez, disait-elle avec un doux sourire, « vous vous réjouiriez puisque je vais entrer dans la gloire de mon « Epoux. Au reste, que mon départ ne vous afflige point outre « mesure ; là-haut, je ne vous perdrai point de vue, vous sentirez

« que je ne vous ai point abandonnées et que vous me possédez
« pour jamais. » Après ces mots, elle commença soudain à perdre ses
forces et à se hâter vers une mort prochaine. Les Sœurs rassemblées
autour d'elle priaient avec ardeur. Après une humble et dévote oraison
la sainte mourante remit son âme entre les mains du Créateur; son
dernier soupir exprimait l'allégresse de la délivrance. Cette mort
bienheureuse arriva le 20 avril 1317, dans la nuit du mardi au
mercredi.

A peine cette âme angélique eut-elle abandonné son corps, que
de tout petits enfants, éveillés dans leur berceau, trouvèrent une
voix pour s'écrier : « La sainte Sœur Agnès, Prieure de Santa-Maria,
« quitte maintenant la terre. »

Etonnés, les parents de ces petits anges, à cause de l'heure avancée
de la nuit, ne purent vérifier tout de suite la nouvelle si merveilleu-
sement annoncée, mais dès que les religieuses eurent fait connaître
l'heure précise de la mort de notre Sainte, plus de doute possible sur
l'inspiration des voix enfantines. Après les hommages de l'innocence,
ceux de la virginité. La nouvelle de la précieuse mort s'était
répandue dans le public; de jeunes vierges, sans s'être concertées
réunirent ce qu'elles avaient d'argent pour acheter des cierges en
vue des funérailles. La Sainte n'eut besoin d'aucune sépulture,
il est vrai; néanmoins, ces cierges, don de la virginité, brûlèrent
en l'honneur d'une vierge très innocente.

Un autre miracle se rattachant au trépas d'Agnès montra son
éminente sainteté. Il y avait, à Montepulciano, une femme qui
souffrait d'horribles douleurs à un bras. La nuit du décès de la
Bienheureuse, empêchée de dormir par la violence du mal, elle
s'agitait péniblement sur sa couche, lorsqu'elle vit venir à elle,
semblable à l'astre du matin, enveloppée d'une lumière éclatante et
accompagnée d'une multitude d'esprits angéliques, Sœur Agnès qui
lui dit : « Me reconnais-tu ? — Il me semble, répondit l'infirme,
« que vous êtes Sœur Agnès, Prieure du monastère de Santa-
« Maria. — Je la suis, reprit l'apparition, je quitte ce pèlerinage
« terrestre et je monte entourée de la gloire que tu admires, vers
« les demeures éternelles. Mais, toi, dès le point du jour, va à
« mon monastère; là, après avoir touché mes reliques, tu recouvreras
« l'entier usage de ton bras. » Cela dit, elle disparut.

Dès le matin, la pauvre infirme accourt au monastère et frappe au
tour : « Je vous en conjure, mes Sœurs, dit-elle, laissez-moi entrer ;

« je veux toucher le corps sacré de la B. vierge Agnès et recevoir « d'elle ma guérison. » Les Sœurs avaient décidé de tenir cachée la mort de la Sainte jusqu'à l'arrivée des Frères d'Orviété ; elles répondirent : « Que le Dieu tout puissant vous pardonne ! Notre Prieure est « sur son lit, dans un triste état... elle ne peut vous recevoir. — « N'essayez pas de me tromper, reprit la malade, la Sainte m'est « apparue cette nuit, semblable à une brillante étoile ; elle m'a « commandé de venir ici toucher ses reliques pour obtenir ma « guérison. » Comment contrevenir à l'ordre de leur sainte Prieure ? Les religieuses ouvrirent donc la porte et conduisirent l'infirmes en présence du corps de la défunte. Toute la communauté réunie attendait avec émotion ce qui allait se passer. A peine eut-elle touché les restes de la Bienheureuse, que la malade se trouva entièrement guérie. Les Sœurs qui voulaient tenir secrète la mort de leur Prieure, ne purent faire consentir la miraculée à ne point publier sa guérison le jour même.

Inondées de consolations en même temps que brisées de douleur, les religieuses ne pouvaient s'éloigner de la couche de leur Mère bien-aimée. L'une d'elles ayant pris dans ses mains son rosaire le baisait dévotement. Or, voici qu'en le pressant contre ses lèvres, elle aspire une odeur ineffable. Surprise délicieusement, elle porte et fait sentir à d'autres Sœurs le rosaire embaumé. Bientôt le parfum s'exhale de tous côtés, remplit la chambre, s'échappe des linges qui ont servi à la défunte et qui semblent trempés dans une liqueur aromatique. Les Sœurs ne peuvent plus contenir leur joie et les hymnes d'actions de grâces éclatent. Ces explosions d'allégresse sont entendues de dehors et provoquent les murmures des voisins. Quelques-uns pénètrent dans le monastère, s'approchent du saint corps, fléchissent dévotement les genoux et sentent à leur tour l'admirable odeur. Bientôt, c'est un concours immense de fidèles attirés par le prodige.

On ne pouvait songer à mettre en terre de si vénérables dépouilles. Pour mieux les conserver, il fut question d'embaumement. Aussitôt partirent pour Gênes quelques citoyens de Montepulciano, avec mission de se procurer, à quelque prix que ce fût, le baume le plus riche. Mais Dieu ne tarda pas à montrer que pour garder incorruptible le corps d'Agnès, le baume n'était pas nécessaire. A peine les envoyés étaient-ils partis, qu'une liqueur précieuse se met à distiller des pieds et des mains de la Bienheureuse. On la recueille

avec soin, on en remplit des fioles. Le public averti se précipite à la grille du monastère, et là s'accomplissent de nombreux miracles. Des infirmes de tout âge, oints avec l'huile miraculeuse, sont aussitôt délivrés de leur maladie. De toute la Toscane on vient implorer la protection de la Sainte, et les merveilles se multiplient.

Lorsqu'au bout de quelque temps les envoyés revinrent de Gênes, où malgré toutes leurs recherches, ils ne purent, par une permission spéciale de la Providence, trouver du baume, il ne s'agissait plus d'avoir recours aux moyens ordinaires de conservation. On laissait au Créateur seul le soin de défendre le précieux corps contre les vers et la corruption du tombeau.

Parmi les autres nombreux miracles opérés par la Sainte, nous n'aurions garde d'omettre le suivant :

Une pieuse femme revenant de Montepulciano, l'âme remplie d'admiration, pour tout ce qu'elle avait vu, rencontra sur son chemin un de ses voisins qui s'en allait furieux tirer vengeance des méfaits de son ennemi. Cet homme s'arrête un instant pour demander à la pieuse femme d'où elle vient. « Je reviens, dit celle-ci, de Montepulciano, où est morte, ces jours derniers, une sainte religieuse, du nom d'Agnès ; quantité de miracles ont lieu par son intercession. » A ces paroles et au seul nom d'Agnès, cet homme se laisse choir à terre. Lui, si plein de vie tout à l'heure, se sent tout à coup faible à mourir. Des manœuvres qui travaillaient non loin accourent et on l'emporte au bourg voisin. Les forces ne revenaient pas. Le malheureux finit par comprendre que celle qui l'a terrassé peut, s'il l'invoque, lui rendre la vigueur. Comme il s'arrêtait à cette réflexion, il voit se présenter l'heureuse vierge entourée de clarté et suivie d'un ange à la face resplendissante. L'infortuné implore aussitôt pitié, mais la Sainte fait mine de s'en aller sans vouloir répondre un seul mot. Comme il redoublait d'instances, l'ange qui accompagnait Agnès s'approche du malade et lui dit : « La Bienheureuse ne veut pas vous écouter, parce que vous avez encore dans le cœur la résolution maudite pour laquelle tout à l'heure vous avez été pris de faiblesse. Si vous voulez qu'elle vous guérisse, promettez-lui de pardonner et de conclure la paix avec votre ennemi. » Cette recommandation faite, la vision disparut. Le malheureux rentre en lui-même, reconnaît sa faute, chasse la haine de son cœur et sent aussitôt revenir ses forces. Il se lève, et sur l'heure se rend auprès de son ennemi, éloigné de trente-deux milles. En le voyant, il se

jette à ses pieds, les embrasse, raconte ce qui vient de lui arriver, et tous deux se jurent une amitié éternelle.

Les autres miracles dus à la protection d'Agnès sont innombrables. Chaque siècle en compte un grand nombre. Laissons la parole au cardinal Bellarmin pour raconter celui dont il fut le témoin, étant encore à Montepulciano, sa ville natale. Ecrivant à un certain Dominique Danesi, il lui dit : « Je peux me porter garant d'un insigne « miracle arrivé dans notre ville et que j'ai vu de mes yeux étant « encore enfant. Le voici en quelques mots : un religieux de l'Ordre « de saint Dominique prêchait le carême à l'église principale. C'était « un homme d'une grande piété. Des suppôts du démon, au moyen de « sortilèges, parvinrent à lui enlever la voix un jour qu'il montait en « chaire. Le prédicateur recourut à sainte Agnès, et la voix lui fut « rendue. J'ai vu moi-même deux fois le prédicateur ainsi arrêté tout « court, et je l'ai entendu ensuite à l'église de Sainte-Agnès faisant « d'une voix claire et retentissante le panégyrique de son illustre « protectrice. »

Au cours du xiv^e siècle, le tombeau de sainte Agnès avait reçu deux visites mémorables, celle de l'empereur des Romains Charles IV, et celle de sainte Catherine de Sienne.

Charles IV, se rendant à Rome, s'était arrêté à Montepulciano. C'était le 20 avril, jour où toute la population célébrait solennellement l'anniversaire du départ pour le ciel de la Vierge Agnès. Ce jour-là, comme on ouvrait son cercueil pour satisfaire la dévotion des fidèles, l'empereur fut invité à venir assister à cette ouverture et à contempler le corps de la Sainte. Il vint avec toute sa suite. Quand on découvrit son visage, la Bienheureuse ouvrit les yeux et les arrêta avec bonté sur l'empereur. Que dit au prince le regard de cette morte radieuse ? Il fut aisé de le deviner lorsqu'on vit dans la suite de quelles faveurs Charles IV comblait l'Ordre de saint Dominique.

Sainte Catherine de Sienne, informée d'en haut qu'elle jouirait dans le ciel d'une gloire égale à celle d'Agnès, voulut visiter les dépouilles de celle dont elle devait être la compagne pour l'éternité. Elle vint donc à Montepulciano. Introduite avec ceux qui l'accompagnaient près du saint corps, elle se plaça à ses pieds pour les baiser humblement. Mais, ô prodige ! à peine Catherine a-t-elle baisé un des pieds, que la Sainte lève l'autre pour épargner à l'illustre visiteuse de se courber une seconde fois. Quelque temps après, Catherine renouvela le même pèlerinage. Un autre miracle eut lieu. Comme elle se tenait

près de la tête d'Agnès, une manne céleste se mit à pleuvoir sur elle et sur tous les assistants.

En 1435, le monastère des Sœurs de Montepulciano fut cédé aux religieux de l'Ordre, qui n'eurent rien plus à cœur que de promouvoir le culte de la Sainte. Ses reliques furent transférées solennellement sous le maître autel, et le concours des fidèles, particulièrement au jour anniversaire de sa mort, devint considérable. Toutefois le nom d'Agnès n'était pas encore prononcé dans les Offices liturgiques. Le P. Ange Diacetti, alors à la tête de la Province romaine, obtint du Pape Clément VII, la permission de célébrer, mais à Montepulciano seulement, la fête de la Bienheureuse. Plus d'un siècle devait se passer avant que la Sainte eût un Office propre. En 1593 furent composées les leçons de cet Office, examinées par le cardinal Bellarmin et revues par la S. Congrégation des Rites.

Il appartenait au pape Clément VIII, qui avait déjà inscrit au catalogue des Saints deux fils de saint Dominique, saint Hyacinthe et saint Raymond, d'entourer des honneurs suprêmes la Vierge vénérée, Agnès de Montepulciano. Par l'intermédiaire d'Eléonore de Bourbon, Prieure de Prouille, et sur les instances de son neveu Henri IV, très illustre roi de France, son culte fut autorisé dans tout l'Ordre de saint Dominique, le 23 février 1601.



*Le V. P. PIERRE DE SOTO, Confesseur de Charles-
Quint et Théologien du Pape au Concile de Trente (*).*

(1563)

ENTRE les grands hommes qui se levèrent au xvi^e siècle comme de véritables disciples de notre Père saint Dominique pour la défense de l'Eglise, il convient de mettre au premier rang l'illustre P. Pierre de Soto. Né à Cordoue, d'une noble famille, il prit l'habit de notre sainte Religion au fameux couvent de Saint-Etienne à

(*) Lopez, Echard, Pallavicini, etc.

Salamanque et prononça ses vœux le 1^{er} avril 1519. Appliqué à l'étude après sa profession, il joignit si heureusement les lumières de l'Ecole avec les ardeurs de la piété, qu'il se rendit très capable de tous les emplois. Son maintien doux, modeste, humble, dévot, fit dire à la comtesse d'Oropesa, grande servante de Dieu, que si saint Pierre d'Alcantara lui représentait saint François d'Assise, il lui semblait voir en notre P. Pierre de Soto une vive image de saint Dominique.

Le V. P. Jean Hurtado ayant jeté en la province d'Espagne les fondements d'une célèbre réforme qui a fourni de très dignes sujets à l'Ordre et à l'Eglise, le P. Pierre se mit sous sa conduite et vécut avec lui et ses autres religieux d'une manière très austère. Plus tard, envoyé pour travailler à la fondation du couvent d'Aranda de Duero, il anima et encouragea beaucoup ses Frères, par son exemple, à supporter la vie pauvre et incommode qui se rencontre toujours aux débuts d'une maison.

Tous vivaient dans une admirable union, pratiquant la patience, le silence, la pauvreté et le zèle du salut des âmes. Les cellules étaient très étroites, le lit fort dur et sans matelas, l'abstinence très rigoureuse, les habits rudes et grossiers, les veilles longues, les disciplines fréquentes et l'oraison presque continuelle. Ils prêchaient avec tant de ferveur et d'efficacité, qu'on les considérait comme des hommes apostoliques et de vrais modèles de pénitence. Fidèles aux devoirs de la communauté, nonobstant cet exercice continu de la prédication, ils se levaient à minuit, pour chanter Matines, quand ils étaient seulement deux religieux, aussi bien que si la communauté eût été entière; à moins de maladies déclarées, personne n'était exempt de cet office, quelque fatigué qu'il fût revenu le jour précédent.

L'évêque, Pierre d'Acosta, prélat très vertueux, avait reçu nos Pères avec une bonté paternelle. En attendant qu'ils eussent bâti un couvent, il leur avait donné une chapelle dans la ville. Ravi du grand fruit que ces véritables Frères-Prêcheurs faisaient dans son diocèse, et voulant leur témoigner sa reconnaissance par une libéralité digne de sa piété, il leur offrit des rentes considérables. Mais le P. Pierre détourna ce prélat charitable de son dessein, en lui représentant qu'il serait plus utile à ses Frères de n'avoir qu'une rente fort modérée. « Le diocèse, disait-il, a grand besoin d'instruction; d'un autre côté, le pays étant pauvre, il y a beaucoup à souffrir; si le

couvent est à son aise, les religieux seront exposés à négliger leur devoir et ne voudront guère quitter la vie douce et commode de leur maison pour aller se fatiguer à travers les campagnes. Au lieu que s'ils ont besoin de travailler pour gagner leur vie, ils iront d'un côté et d'autre semer la parole de Dieu et moissonner leur subsistance temporelle, en distribuant aux âmes la nourriture spirituelle. » Le pieux évêque se rendit au sentiment désintéressé de ce véritable religieux et nos Pères continuèrent à s'acquitter de leurs fonctions avec leur zèle ordinaire.

Pendant que le P. Pierre vivait en ce couvent tout appliqué à sa propre perfection et au service du prochain, le P. Jacques de Saint-Pierre, digne confesseur de Charles-Quint, tomba malade et fut bientôt réduit à l'extrémité. Le prince, plein de confiance en son directeur, lui fit demander quel autre religieux de l'Ordre il pourrait prendre à sa place. Le moribond désigna le P. Pierre de Soto. Mandé aussitôt par l'empereur, ce dernier vint à la cour, mais non sans peine, son esprit humble et dévot le portant à la retraite et aux exercices de la Religion, loin des occupations extérieures et éclatantes.

Très habile et judicieux en ses avis, il gagna facilement l'affection du monarque qui le retint plusieurs années près de sa personne et l'admit à tous ses conseils ; lorsqu'il passa en Allemagne pour la pacification de ces provinces, il voulut que le P. Pierre l'y suivît. Ce fut là néanmoins que le Père lui demanda permission de se retirer, sans qu'on en ait jamais su la véritable cause. L'empereur, qui n'ignorait pas dans quelle estime de piété et de sagesse était son confesseur, y fit d'abord quelque difficulté. Il travaillait à ce moment à réduire les hérétiques qui avaient mis sur pied une puissante armée. Ce fut dans la bataille livrée par l'empereur à Mulberg que parut singulièrement le zèle de notre P. Pierre ; car, comme autrefois saint Dominique contre les Albigeois, il marchait dans les rangs, exhortant fervemment les soldats à combattre avec force pour l'Eglise ; et lorsque sa présence n'était pas nécessaire, il se retirait à l'écart, levant les mains au ciel comme un autre Moïse et priant Dieu de faire triompher Josué et l'armée de son peuple, des Amalécites qui voulaient perdre et ruiner la foi. Le succès fut en effet très glorieux. L'empereur ayant remporté une entière victoire, assura par ce moyen le sceptre impérial et la religion dans l'Allemagne. Après cette expédition le P. Pierre réitéra ses instances pour obtenir sa retraite. Cette fois il

fut exaucé et l'empereur prit pour confesseur le P. Dominique Soto, religieux non moins pieux et savant que le P. Pierre dont il portait le surnom, bien qu'il n'y eût entre eux aucune parenté.

Les personnes qui veulent pénétrer ce qui est le plus caché et dire leur sentiment sur toutes choses, parlèrent diversement de cette retraite. Les uns affirmaient que l'empereur ne suivait plus assez docilement les conseils du Père, d'autres disaient que le désir de s'opposer plus librement aux hérétiques, dont le venin se répandait de plus en plus en Allemagne, l'obligea seul à se retirer, les affaires de la cour lui dérobaient le temps qu'il aurait pu employer à la composition des livres, ou aux disputes de controverse. D'autres enfin attribuaient cette retraite à sa grande piété et religion, et à son aversion de la cour et du grand monde où il se trouvait comme hors de son élément naturel, son cœur étant toujours porté à la retraite et à la solitude du cloître, et ne se plaisant qu'aux exercices et fonctions de son Ordre.

Quoi qu'il en soit, ce V. Père, aussitôt affranchi des affaires de la cour, se mit à travailler fortement pour la défense de l'Eglise contre les hérétiques.

D'abord Régent à Dilingen, il fit de plusieurs de ses disciples d'illustres défenseurs de la foi et des fléaux de l'hérésie. Par son autorité, son crédit et son zèle pour la religion, il jeta les premiers fondements de cette Université qui n'aurait jamais été fondée sans lui, ainsi que disait le cardinal Othon. Il écrivit en ce temps un savant livre contre Brencher, l'un des grands adversaires de la sainte Eglise et des plus estimés parmi les hérétiques; ce dernier lui répondit, et Pierre-Paul Vergero, fameux apostat de la foi catholique, appuya et soutint cette réponse par un ouvrage, qu'il eût la témérité de dédier à Sigismond, roi de Pologne. Le célèbre Stanislas Hosius, pour lors évêque de Brunsberg, dans le Warmerland, et depuis cardinal de l'Eglise romaine, se porta le défenseur de notre P. Pierre de Soto, dans le beau livre qui a pour titre : « Défense solide de la vraie, chrétienne et catholique doctrine, avec la réfutation brillante des Prolegomènes que Jean Brencher écrivit d'abord contre Pierre Soto, et que Pierre-Paul Vergero défendit avec témérité en Pologne. » (1)

(1) *Veræ, Christianæ, Catholicæque doctrinæ solida propugnatio, una cum illustri confutatione Prolegomenorum, quæ primum Joannes Brentius adversus Petrum a Soto*

Hosius ne savait pas, quand il fit cet ouvrage, que le P. de Soto eut lui-même répondu avec son éloquence et sa force ordinaires aux faux raisonnements de ces hérétiques ; l'illustre prélat n'avait pas cru au-dessous de sa dignité d'entreprendre la défense du Père, attaqué à cause de son zèle pour la foi. Le vaillant Frère-Prêcheur engagea beaucoup de disputes avec les sectaires ; mais toujours à l'avantage de la vérité, dont la cause serait devenue bien meilleure, si l'empereur après sa victoire sur l'électeur de Saxe et sur le Landgrave de Hesse, les eût punis comme ils le méritaient, et comme le P. Pierre le lui conseillait. Faute de quoi l'hérésie fit de grands progrès, et les affaires de l'Empire allèrent de mal en pis.

Mais ce qu'il fit en Angleterre, pour rétablir la religion, est très digne de considération. Les catholiques commençaient d'y respirer en paix, l'an 1553, par l'avènement de la très pieuse reine Marie à la couronne, et cette princesse ne pensait qu'aux moyens de réparer les ruines que le schisme et l'hérésie avaient faites en Angleterre sous le règne d'Henri VIII, son père, et de son frère Edouard ; d'ailleurs, elle était secondée par Philippe II, roi d'Espagne et par le cardinal Polus, Anglais de nation. Elle fit venir, entre autres personnes, quelques religieux de l'Ordre, Espagnols et Allemands, qui, par leur doctrine et leurs disputes, avancèrent beaucoup les affaires de la religion. Nous ne trouvons pas les noms des Allemands. Les principaux des Espagnols furent le P. Pierre de Soto, le P. Barthélemy de Carranza, depuis archevêque de Tolède, et le P. Jean de Villagarcia. Voici comment Sander en parle en son livre du schisme d'Angleterre sous le règne de Marie : « L'Université d'Oxford reçut un bienfait
« insigne de ses princes (Philippe et Marie) et du cardinal (Polus) ;
« car ils firent venir d'Espagne le P. Pierre de Soto, de l'Ordre de
« Saint-Dominique, excellent théologien, et l'établirent professeur
« d'Oxford, afin qu'il réparât le mal que l'apostat Vermigli avait
« fait. Ce Père y renouvela la scolastique et fit disparaître cet éclat
« trompeur, qui sied mieux au mensonge qu'à la vérité. En peu de
« temps il vint à bout de cette entreprise avec l'assistance de
« quelques habiles religieux de son Ordre, espagnols et allemands.
« La jeunesse, formée par leurs instructions, recevait avidement les
« semences d'une solide et catholique doctrine. Il me souvient que

Theologum scripsit; deinde vero Petrus Paulus Vergerius apud Polonos temerè defendenda suscepit.

« l'on comparait Vermigli à Faustus le manichéen, et Soto à
« S. Ambroise; car le premier surpassait assurément Soto en déli-
« catesse et ornement de langage, mais par contre n'entraînait pas en
« comparaison avec lui pour le vrai sens et la connaissance des
« saintes lettres : bientôt les écoliers eurent honte de suivre la
« doctrine vaine et mensongère des docteurs hérétiques. L'Univer-
« sité prit de telles forces sous de si habiles maîtres, qu'on doit leur
« attribuer les restes de foi catholique que le schisme n'a pu encore
« détruire en Angleterre et qui ont résisté à une si longue et si
« cruelle persécution. »

Cet auteur ne nomme en particulier que le P. Pierre de Soto, parce qu'il était le principal, et c'est aux auteurs de l'Ordre et à d'autres encore, que nous avons emprunté le nom des deux Pères Barthélemy de Carranza et Jean de Villagarcia, auxquels nous pouvons joindre l'illustre Louis de Sotomajor, Portugais, qui passa des premiers en cette île.

Le service divin fut rétabli. On fonda de nouveaux collèges avec d'amples revenus. On rebâtit des monastères de Bénédictins, de Chartreux, de Sainte-Brigitte, d'Observantins, de notre Ordre et d'autres encore. En cela la piété du roi et de la reine servait d'exemple à tous leurs sujets.

Tous ces beaux commencements, qui réjouissaient l'Eglise, furent renversés lorsque, deux ans après, par un secret jugement de Dieu, la reine Marie étant décédée, Elisabeth, fille bâtarde d'Henri VIII et d'Anne de Boulen, monta sur le trône; elle se déclara chef de l'Eglise anglicane, réduisit ce pauvre royaume en un état pire que le premier, en le rendant calviniste, et en persécutant les catholiques par des édits aussi cruels que ceux des Dioclétien et des Maximien. Nos Pères étrangers furent contraints de se retirer en leurs patrie; et le P. Pierre de Soto, ne pensant plus qu'à se disposer à la mort, vint jouir doucement du repos de la solitude dans le couvent de S. Genest de Talavera, l'un des plus réguliers de toute la Province d'Espagne.

Mais comme sa vertu y jetait un grand éclat, et que son mérite y était déjà très reconnu, on l'en fit Prieur; et depuis, le R^{me} P. Général l'institua par un ordre exprès Vicaire provincial d'Espagne. Il exerça cette charge jusqu'à ce que le célèbre Melchior Cano, évêque démissionnaire des Canaries, rentré dans l'Ordre et Provincial de sa province, fût revenu de Rome, où il était allé pour des affaires importantes. On remarqua que, durant l'exercice de cette charge, le Père

Pierre, accablé d'occupations, et obligé de veiller souvent jusqu'à minuit pour répondre à tant de lettres qu'il recevait de tous les couvents de la Province, ne laissait pas d'assister aux Matines avec les autres, se contentant du peu de repos qu'il prenait ensuite jusqu'au jour.

Enfin, la réputation de ce saint et savant religieux alla si avant, que le Pape Pie IV, voulant conclure le Concile de Trente, envoya ordre au V. Père de venir à Rome, pour se rendre ensuite au Concile en qualité de son Théologien. Des six, que le Pape envoya en son nom à cette auguste Assemblée, il y en avait trois de l'Ordre, savoir : le P. Pierre de Soto, le premier et le plus estimé généralement de tous les Pères ; puis, après la mort de ce V. Père décédé au Concile, comme nous le dirons, le P. Adrien Valentica, Vénitien, plus tard, évêque de Capo d'Istria ; enfin, les PP. Camille Campocci de Pavie, inquisiteur de Ferrare, et Jérôme Bravo, Espagnol.

Le P. Pierre était déjà vieux et cassé quand il reçut cet ordre du Pape, et ses meilleurs amis le dissuadaient d'entreprendre un si long et si pénible voyage. Mais les ordres de Sa Sainteté étant trop exprès, et le zèle qu'il avait de servir l'Eglise lui donnant des forces, il se mit en chemin et arriva heureusement à Rome. Là, ayant baisé les pieds de Sa Sainteté et reçu d'elle les instructions nécessaires pour le Concile, il y alla et s'y employa avec toute l'application possible à l'étude des questions qui restaient à décider pour le bien et la réforme de l'Eglise, la confirmation de la foi et la confusion des hérétiques.

On faisait grand cas de ses sentiments dans le Concile. Le cardinal Pallavicini, qui en a composé l'histoire, rapporte que, dans la question de la résidence des évêques, où l'on discutait si elle était de droit divin, ou non, plus de trente évêques italiens tenant l'affirmative, quelques autres voulurent indisposer contre eux l'esprit du Pape. Alors, ces évêques italiens, d'accord avec les Espagnols et les français, voulant s'excuser auprès de Sa Sainteté, et l'assurer de la sincérité de leurs intentions, de leur respect et soumission pour l'autorité suprême et monarchique de l'Eglise, lui écrivirent une belle lettre commune. Mais avant de l'envoyer, ils la communiquèrent au P. Pierre de Soto et la lui firent approuver, comme à l'un des principaux et des plus forts défenseurs de cette opinion. Cette lettre fut apportée à Sa Sainteté par le P. Léonard de Marinis, religieux de l'Ordre et très digne archevêque de Lanciano, lequel en rapporta une réponse aussi favorable que ces prélats pouvaient l'espérer.

Le même historien cite avec éloge le zèle et la liberté avec lesquels il parlait contre les évêques qui ne résident pas en leurs Eglises, lorsque, exposant son opinion sur ce canon du Concile qui leur recommande de résider par eux-mêmes et non par d'autres, et de faire les ordonnances nécessaires au bien de leurs diocèses, il dit : « que si les évêques s'appliquaient comme ils le doivent aux fonctions de leur ministère, l'Eglise serait réformée, parce que pour s'en bien acquitter ils résideraient et paîtraient leurs brebis par leur vie et par leur doctrine. » Le V. Père parlait surtout contre les évêques d'Allemagne, et nommément contre les électeurs de l'Empire. Son discours allumant alors son zèle, il se tourna vers Georges Drascovit, évêque de Fünfkirchen, ambassadeur du roi de Hongrie, et lui dit avec la liberté d'un véritable serviteur de Dieu, qui n'a point de respect humain et qui défend la cause de son maître : « C'est à vous que je parle, Seigneur Révérendissime, comme à l'ambassadeur de César; et je voudrais, s'il vous plaît, vous demander pourquoi les évêques d'Allemagne, et singulièrement les électeurs de l'Empire, qui ont fait un serment particulier de fidélité au S. Siège, ne sont pas venus au Concile? C'est qu'ils ne s'en soucient pas. Ils marchent avec une pompe et une suite royales; les freins de leurs chevaux et leurs étriers sont d'or, et ils ne prennent pas garde que s'ils sont princes spirituels et temporels, c'est uniquement parce qu'ils sont évêques. Ils ont honte de paraître en cette qualité, et, pour n'en point porter les marques, ils refusent de venir au Concile. S'ils ont quelque empêchement légitime, que n'envoient-ils leurs procureurs, ainsi qu'ont fait l'archevêque de Saltzbourg et l'évêque de Bâle? »

Ce savant et pieux théologien était convaincu que la résidence des évêques est de droit divin, et ce fut dans la poursuite de cette décision qu'il finit sa vie; car étant tombé malade, le V. Père aux instances du grand archevêque de Braga, D. Barthélemy des Martyrs, écrivit à Pie IV une lettre qui contenait en substance les pensées suivantes :

TRÈS SAINT PÈRE,

Sur le point de paraître devant Dieu, le zèle que j'ai pour l'honneur de Votre Sainteté ne pouvant finir qu'avec ma vie, j'ai cru qu'elle n'aurait pas pour désagréable, si dans ces derniers moments qui me restent, je prends la

liberté de lui déclarer mon sentiment touchant la résidence des évêques, et lui dis qu'il est digne de sa piété et de sa vertu de faire que non seulement le S. Concile définisse nettement de quel droit est la résidence des évêques et des autres ministres de l'Eglise, mais de plus que ce qui en aura été une fois défini, soit gardé inviolablement par Votre Sainteté et par tous les autres évêques. Pour parler encore plus clairement, que les cardinaux ne tiennent plus d'évêchés, à moins qu'ils ne soient résolus à résider. Ce sont les derniers vœux et les dernières paroles de votre très humble et très fidèle serviteur. Et comme je souhaite à Votre Sainteté une très longue et très heureuse vie, je crois aussi que, quand il plaira à Dieu de la finir, pour la changer en une meilleure, elle aura de la joie, à cette heure dernière et redoutable, en laquelle je me trouve à présent, d'avoir fait la chose que je la supplie d'exécuter (1).

Cette lettre n'eut pas, à la vérité, tout l'effet que le moribond désirait, à cause de l'opposition puissante que plusieurs prélats y firent. Elle en eut pourtant le principal, qui est que la résidence des évêques fut recommandée si expressément par le Concile, que c'est presque la même chose que si elle avait été définie de droit divin. C'est néanmoins une gloire éternelle pour ce digne religieux d'être mort dans l'empressement de ce zèle, et d'avoir témoigné si ouvertement que l'amour de l'Eglise occupait son cœur avec tant de sollicitude, puisque jusqu'au dernier soupir il a travaillé à unir le plus étroitement qu'il est possible les pasteurs aux troupeaux, que Jésus-Christ, Evêque de nos âmes, a commis à leur garde. Dans cette même lettre, il protestait avec énergie que le pape était au-dessus de tous les Conciles, et qu'il ne pouvait en aucune sorte être jugé par eux.

Le V. Père mourut saintement, le 20 du mois d'avril 1563, regretté de tous les Pères, qui célébrèrent magnifiquement ses obsèques.

Outre ce qu'il a composé contre les hérétiques, il a écrit quelques autres ouvrages dignes de son esprit et de sa piété, et nommément un manuel du clergé ou livre sur l'Institution des prêtres. Possevin appelle le P. de Soto : « *Eximium et vere pium Theologum* » : théologien véritablement grand et pieux ; et Thomas Stapleton dans la préface de sa Démonstration méthodique des principes de la doctrine de la foi, dit ces paroles : « *Scripserunt quoque de hoc argumenti genere varia duo præclara hujus ætatis lumina, illustrissimus cardinalis Hosius et venerabilis ac eruditissimus vir Petrus à Soto in defensione catholica adversus Brentium.* » Et le cardinal Othon, dans la belle, savante et pieuse préface qu'il a placée en

(1) Vie de D. Barthélemy des Martyrs, archevêque de Braga.

tête du livre de l'Institution des Prêtres, après y avoir discours doctement des marques et des caractères des bons et des mauvais pasteurs, de la différence des brebis et des boucs, et de la difficulté que les évêques et ceux qui ont charge d'âmes trouvent à se bien acquitter de leur office, ajoute : « Parmi ceux qui, de notre temps, ont le mieux écrit pour aider les prélats dans les fonctions de leur ministère, le R. P. Pierre de Soto, très savant théologien, a composé un ouvrage qu'il avait dicté à ses écoliers, lorsqu'il était premier professeur en l'Université de Dilingen, dans lequel ce personnage puissant en œuvres et en paroles, pour enseigner ce qui regarde la piété, a recueilli avec tant d'ordre et d'onction les choses qui servent à la doctrine catholique, aux devoirs des pasteurs de l'Eglise, à la réforme de leurs mœurs et de celles de tout le clergé, que ce livre mérite de voir le jour pour l'avancement de la piété, et d'être communiqué à tous ceux qui sont actuellement dans les fonctions pastorales, ou qui y seront à l'avenir. Nous donnons donc le livre de l'Institution des Prêtres de ce très savant et très pieux théologien, dont on n'a jamais assez loué le mérite, à tous ceux qui ont charge d'âmes, non seulement comme utile, mais encore comme nécessaire. Qu'il serve dorénavant comme de manuel à ceux qui voudraient apprendre non seulement la piété, la dévotion et tous les devoirs de la vie chrétienne, mais encore ce que tous les curés sont tenus de savoir. Nous ordonnons aux professeurs de cette Université de lire continuellement ce livre depuis le commencement jusqu'à la fin, surtout ceux que nous faisons élever à nos dépens dans le collège, de sorte qu'après l'avoir achevé, on le recommence, sans jamais discontinuer cette lecture, et aucun ne sera promu aux Ordres sacrés qu'il n'ait été élevé et instruit de cette manière. »

Tous ceux qui parlent de ce grand homme ne peuvent s'empêcher de louer également sa doctrine et sa piété, et nous serions trop longs si nous voulions rapporter leurs témoignages.





*La Vénérable Sœur AGATHE DE LA CROIX, du
Tiers-Ordre de Saint-Dominique à Alcalá (*).*

(1546-1621)

LA vénérable Sœur Agathe de la Croix naquit en Espagne, à Aranjuez, non loin de Madrid, vers le milieu du xvi^e siècle. Son père se nommait Pierre de Saint-André et sa mère Marie de la Croix. Agathe sentit de bonne heure son cœur se porter vers Dieu. A peine âgée de six ans, elle s'étudiait à éviter les moindres fautes et reprenait ses sœurs plus âgées des légèretés qu'elle leur voyait commettre. Le désir qu'elle avait de plaire à la Très Sainte Vierge et à son cher Fils lui faisait souvent demander la grâce de bien connaître ce qu'ils attendaient de sa générosité. Un jour qu'elle suppliait la Reine des Anges de lui apprendre le secret d'être toute à son service, elle entendit une voix qui lui disait : « Ma fille, récite le Rosaire et compose ainsi pour Jésus et pour moi une guirlande de fleurs qui nous sera très agréable... Lorsque tu diras cette prière, médite avec soin les mystères de la Vie, de la Passion, de la Mort et de la Résurrection de mon Fils. » Agathe s'appliqua dès ce moment à réciter le chapelet, mais avec tant de goût et de lumière qu'ayant commencé le *Pater noster* elle était deux ou trois jours à ne dire que ces deux paroles. Son esprit et son cœur nageaient dans les clartés et les joies d'une contemplation délicieuse.

Douée d'une très grande compassion pour les pauvres, elle leur donnait tout ce qui était à sa disposition. Sa charité et son dévouement dans un âge si tendre lui faisaient accomplir des prodiges. On aurait dit que cette enfant sur le seuil de la vie en connaissait déjà toutes les misères, qu'elle soulageait avec une douceur et une patience angéliques. Mais les grandes vertus ne vont pas sans les grandes épreuves qui les consolident et les fortifient. Ne comprenant

(*) Vie écrite par l'un de ses confesseurs, Fr. Antoine des Martyrs de l'Ordre de saint François. — Informations juridiques.

pas les voies extraordinaires par lesquelles Dieu conduisait cette âme prédestinée, le père d'Agathe infligea à sa fille plusieurs mauvais traitements et finit par l'envoyer dans une de ses métairies garder les troupeaux. Ce fut là que Dieu commença à rendre éclatante par des miracles la vertu de notre petite sainte. Un berger lui ayant tué malicieusement un agneau qu'elle aimait beaucoup parce qu'il lui représentait l'innocence et la douceur de Jésus, elle lui rendit la vie par ses prières. Quelque temps après, elle en guérit un autre qu'un pourceau avait commencé à dévorer et qui déjà avait les pieds à demi-rongés. Agathe n'avait alors que sept ou huit ans.

Une nuit que, toute en larmes, elle faisait oraison, Notre-Seigneur daigna se montrer à elle : « Ma fille, lui dit-il, je suis toujours avec toi et ne te quitte jamais. — O mon Seigneur, répondit Agathe, que ne puis-je toujours vous voir, au lieu des gens de cette maison qui ne font que me troubler et m'inquiéter dans les désirs que j'ai de vous plaire ! — Je les empêcherai bien de te nuire, reprit le bon Maître. » Puis, ô scène ravissante ! mais qui n'a rien d'in vraisemblable quand on connaît les ineffables tendresses de Jésus pour l'enfance naïve et pure, Notre-Seigneur ajouta : « Dis-moi, ne voudrais-tu pas me recevoir pour époux ? » Sur ces paroles intervint la Sainte Vierge qui fait signe à Agathe d'accepter l'offre de son Fils. « Je veux de tout mon cœur être votre esclave, ma bonne Mère, et celle de votre Fils, reprit l'innocente enfant, mais enseignez-moi, s'il vous plaît, ce que je dois faire pour me rendre digne de la grâce que vous me présentez. — Les épouses de mon Fils, dit la Sainte Vierge, doivent avoir un cœur pur, candide et sans aucune tache. » Agathe lui demanda ce que ces termes signifiaient. « Le cœur pur, dit la sainte Vierge, est un cœur dont les pensées et les désirs ne tendent qu'à plaire au divin Epoux ; le cœur candide est celui qui ne pense mal de personne, et le cœur sans tache est celui qui évite toute sorte de fautes si petites qu'elles soient. — Mais comment avoir ce cœur, répondit Agathe, si Jésus ne me le donne lui même. — C'est aussi ce qu'il va faire dès maintenant, reprit la Sainte Vierge. » Soulevant alors la main droite d'Agathe, elle la présenta à son Fils qui de son côté tendit la sienne. « Ma fille, dit Notre-Seigneur, me veux-tu pour époux ? — Seigneur, répondit Agathe, je ne mérite pas d'être votre esclave. — N'importe, reprit le Sauveur, et l'attirant doucement, je me donne à toi, dit-il, et veux t'apprendre à faire ma volonté. Mais, prends garde, tu auras beaucoup de travaux à supporter pour l'amour de moi, les persécu-

tions viendront t'assaillir de tous côtés, il te semblera que tout est perdu ; néanmoins, ne perds jamais courage et sois sûre que je te délivrerai toujours. » Agathe, fléchissant les genoux, se prosterna aux pieds du divin Maître qui lui donna sa bénédiction. Puis la Sainte Vierge lui fit faire vœu de chasteté en sa présence, et, lui tenant les mains, elle lui suggéra elle-même ces paroles : « Je promets à Dieu perpétuelle chasteté d'âme et de corps. » A peine l'heureuse enfant avait-elle achevé de formuler son vœu, que Marie la ceignit du blanc cordon de la pureté, et alluma dans son cœur ces ardeurs célestes qui éteignent toute convoitise.

II. — Revenue quelque temps après chez ses parents, Agathe reprit sa vie de dévouement auprès des pauvres et des malades. Son père, ne pouvant souffrir ses aumônes et ce qu'il considérait en elle comme des folies, mit sa fille en prison dans une chambre obscure où personne ne la visitait. L'admirable et douce enfant profita de sa solitude pour se livrer à son gré à l'oraison. Toutefois elle gémissait de ne pouvoir plus accomplir ses œuvres de charité. Après l'avoir tirée de cette prison, son père, qui la traitait avec le dernier mépris, l'envoyait aux champs avec les ouvriers cueillir des olives. Elle, ravie d'être humiliée, de devenir esclave, comme son divin Epoux, souffrait tous ces traitements avec une constance et une joie sans pareilles. Cette pensée de ressembler à Jésus-Christ humilié et souffrant la pénétrait de telle sorte, qu'elle ne perdait jamais la paix intérieure au milieu des plus dures persécutions.

Le Rosaire, communion mystique où l'âme s'abreuve aux sources de grâces qui jaillissent de chaque mystère, ne rapprochait pas assez intimement Agathe de Celui qui était toute sa vie ; il lui fallait la communion sacramentelle.

Vers l'âge de dix ans, elle obtint la permission de s'asseoir au banquet céleste qu'entourent avec envie les Anges. Ses transports pour l'Eucharistie ne se décrivent pas. Elle se disposait à la réception de l'auguste Sacrement par une intime connaissance d'elle-même, un vif sentiment de ses péchés et par des pénitences très rigoureuses. Au sortir de la Table sainte, elle était tellement embrasée de l'amour de Dieu et si dévotement recueillie, qu'elle ressemblait à un séraphin. Consumée d'une faim dévorante pour le pain de vie, elle se levait de grand matin, et volait à une église distante d'une lieue de son village. Quand, après avoir satisfait sa dévotion, elle reprenait le chemin du

toit paternel, elle s'arrêtait à chaque pas et ne pouvait s'empêcher de détourner la tête pour contempler l'église qu'elle laissait derrière elle ; son cœur battait avec force, elle aurait voulu passer ses jours au pied du tabernacle dans une adoration sans fin. Comme elle ne pouvait communier tous les jours, Notre-Seigneur lui enseigna lui-même la pratique de la communion spirituelle qui consiste à s'unir à lui de pensée et de cœur. Elle le faisait avec une adhésion si intime qu'il lui semblait n'avoir d'autre cœur que celui de Jésus-Christ. Chacune de ses communions sacramentelles était accompagnée d'une odeur très suave et toute céleste. Après avoir reçu son Dieu, elle demeurait deux ou trois jours sans manger, ni boire, ni parler ; quelquefois même elle passait quinze jours sans prendre aucune nourriture, la viande divine qui la rassasiait lui inspirant un dégoût profond pour les aliments de la terre. Elle avait plusieurs manières de se préparer à la communion. Tantôt elle se tenait les bras en croix, et demandait pardon à Dieu de ses péchés, tantôt elle se jetait dans le sein de chacune des trois Personnes divines, et, perdue comme dans un océan de lumière, elle jouissait de tant de clartés, qu'il lui semblait ne plus croire les mystères de notre foi, mais les voir et les toucher. Notre-Seigneur lui apprit une fois à s'approcher de la Table sainte dans une disposition d'éloignement de toutes choses, tel qu'aurait été un criminel conduit au supplice. Elle observa cette dernière pratique jusqu'à sa vingtième année.

Toujours appliquée à méditer le Rosaire, selon la recommandation de la Sainte Vierge, Agathe s'attachait surtout aux mystères douloureux. Désireuse de ressembler au Sauveur dans sa Passion, dès l'âge le plus tendre elle s'exerça à une pénitence terrible, déchirant son petit corps avec des chaînettes armées de pointes et prenant son repos sur un lit semé de pierres aiguës. Elle éprouvait une extrême peine à voir ses sœurs manger avec quelque sensualité, jugeant par là qu'elles n'avaient aucun sentiment de la Passion de Jésus-Christ, ce qui la faisait pleurer amèrement. Pour elle, prenant à peine quelque nourriture, elle se contentait souvent d'un pain noir qu'on préparait pour les chiens de la maison.

En la recevant pour épouse, Jésus avait laissé entrevoir à Agathe, comme gage de son alliance, des épreuves multipliées. Ces épreuves, en effet, allaient croissant à mesure qu'elle avançait dans la vie. A peine avait-elle atteint sa seizième année, que son père lui parla de l'engager dans les liens du mariage. Le curé du lieu et tous les amis

de la maison voulaient lui persuader qu'elle devait obéir sur ce point. Agathe déjà engagée, refusa absolument d'entendre toute proposition à ce sujet. Son père, irrité, alla jusqu'à la battre cruellement, mais ni coups, ni menaces ne furent capables d'ébranler celle qui avait contracté avec l'Epoux divin des noces immortelles. Sur ces entrefaites, de grands malheurs arrivèrent à la famille de notre bienheureuse. Consumé de chagrin, Pierre de Saint-André mourut, assisté par sa vertueuse fille qui lui ferma les yeux. Elle multiplia ses prières et ses pénitences pour délivrer l'âme de son père des flammes du purgatoire et eut révélation de son bonheur dans le ciel.

III. — Libre désormais de pratiquer à son gré la vie cachée et intérieure, Agathe se rendit à Alcalá, auprès de pieuses filles réunies en communauté et connues sous le nom de *Béates*. Elle vécut quelque temps avec elles, dans l'exercice d'une obéissance héroïque que Dieu récompensa plus d'une fois par des miracles. Son confesseur, pleinement instruit de sa vertu, jugea qu'une telle âme serait plus à même de contenter ses désirs de perfection dans un monastère proprement dit. Par ses soins, elle fut reçue dans un couvent de Guadalaxara. Ses exemples, les grâces extraordinaires que Dieu lui accordait, profitèrent à plusieurs des religieuses. Un Jeudi-Saint, pendant que la communauté était au réfectoire, elle, restée au chœur et prosternée à terre, les bras en croix, déplorait le peu de profit qu'elle retirait des souffrances de son divin Maître. Il lui sembla alors que son cœur, tout transporté d'amour, se transformait en celui de Jésus-Christ, au point qu'il devenait avec cet adorable cœur une même chose. Nos lecteurs ont déjà pu remarquer, au cours de cette histoire, les admirables élans de la pieuse Sœur vers le Cœur de Jésus. Bien que la sainteté de cette fervente novice fût visible à tous les yeux, les religieuses du couvent, quelque peu effrayées d'une vie si extraordinaire, ne l'admirent point à la profession. Forcée de rentrer dans son village, Agathe y arriva au moment où sévissait une redoutable épidémie. La charitable fille se dévoua au secours des pestiférés, et on remarqua que tous ceux qui, sur son invitation, recevaient les sacrements étaient guéris. Après la cessation du fléau, elle retourna auprès des *Béates* d'Alcalá, qui la réclamaient avec grande instance. Elle y resta plusieurs années au milieu d'incroyables épreuves, où sa patience inaltérable ne se démentit jamais.

Enfin, Notre-Seigneur lui annonça un jour qu'il allait la relever de ses peines ; il lui commanda en même temps de s'adresser à son serviteur, le P. Henri d'Almeyda, religieux du couvent de Saint-Dominique, à Alcala. Après avoir éprouvé maintes fois l'esprit d'Agathe, que des théologiens tels que Dominique Banez, Louis de Grenade, Velasquez, reconnurent pour vraiment surnaturel, le P. Henri lui donna l'habit du Tiers-Ordre. Ce fut le 24 novembre, fête de sainte Catherine, martyre. La servante de Dieu avait alors vingt-quatre ans.

Revêtue de l'habit des Sœurs du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, Agathe, fidèle imitatrice de sainte Catherine de Sienne, se mit à pratiquer avec plus de ferveur que jamais les œuvres de pénitence et de charité, et à exercer une sorte d'apostolat auprès des pécheurs.

On lui amena un jour une pauvre femme toute couverte de plaies hideuses dont la vue seule faisait bondir le cœur. Aigrie par la souffrance, cette malheureuse s'emportait souvent en injures et en imprécations contre ceux qui la servaient. La charitable fille de saint Dominique, surmontant toutes ses répugnances, se mit à soigner la malade, avec une patience infatigable, lui demandant pardon chaque fois qu'elle la voyait s'emporter et vomir des injures. Un jour qu'elle lavait les plaies de sa protégée, elle sentit son cœur se soulever horriblement ; pour vaincre aussitôt la nature, elle prit une des mains pourries de la malade, la porta à ses lèvres, la baisa longtemps comme si elle eût baisé les plaies du Sauveur et goûté son sang précieux. Cette action héroïque plut tant à Notre-Seigneur qu'il embrasa le cœur de son épouse de nouvelles ardeurs et mit dans son corps je ne sais quel parfum virginal qui se répandait comme un baume autour d'elle.

Toutefois le zèle d'Agathe se manifestait principalement à l'occasion des malades spirituels dévorés par le chancre du péché. Elle offrait continuellement à Dieu, pour la conversion des pécheurs, ses oraisons, ses larmes, ses veilles, ses pénitences. Que d'âmes égarées retirées par elle du désordre ! Ses exhortations étaient si vives, si pressantes, que bien peu résistaient à l'empire surnaturel de notre sainte. Plus d'une fois elle arracha à l'enfer une proie qu'il croyait tenir. Un homme venait de perdre tous ses biens ; saisi d'un furieux désespoir, il s'était retiré dans une écurie pour s'y poignarder. Sœur Agathe, étant pour lors en oraison, entendit tout à coup dans les airs un bruit épouvantable. Dieu lui fit connaître que c'étaient les démons qui se hâtaient pour enlever l'âme du

malheureux désespéré. Se levant aussitôt, elle court à l'endroit où se trouvait cet homme qui, après s'être porté un coup mortel, allait s'enfoncer de nouveau le poignard dans la poitrine. Agathe lui reproche son désespoir avec tant de douceur et de véhémence, qu'elle le fait rentrer en lui-même. On appelle en toute hâte un prêtre, le coupable peut encore se confesser et meurt dans les sentiments du plus profond repentir.

Furieux de se voir enlever ses conquêtes les plus assurées, le démon se mit à persécuter Agathe avec un acharnement particulier. Il la menaçait ouvertement et se montrait parfois sous la forme d'un dragon, la gueule ouverte, sur le point de s'élancer sur elle. D'autres fois, pour la distraire durant son oraison, il empruntait la forme de rats qui montaient et descendaient le long de ses habits. Mais la courageuse fille se moquait de cet implacable ennemi des âmes et lui disait, à l'exemple de saint Antoine, « que, s'il avait permission de lui nuire, elle était toute prête à recevoir ses coups ; mais que, sans cette permission, il dressait vainement toutes ses embûches pour s'attaquer à une pauvre femme. »

Le Provincial des Dominicains ayant jugé à propos d'envoyer Agathe à Madrid dans une communauté de Sœurs du Tiers-Ordre, elle s'y rendit aussitôt et fut reçue comme un ange du Ciel par celles que la renommée de sa vertu avait émerveillées. Le couvent, édifié de tant de perfection, allait la nommer supérieure, lorsque le Provincial, sur les instances d'éminents personnages, dut obliger l'humble Sœur à quitter sa douce solitude pour se rendre à la cour de Madrid. Ses exemples, ses conversations, sa vie extraordinaire, ne furent pas sans porter leurs fruits. Plusieurs gentilshommes, plusieurs jeunes filles de qualité, à la suite des conseils de notre Tertiaire, renoncèrent à une vie mondaine et pleine de dangers. Mais Dieu, qui avait choisi Agathe pour être une vivante image de Jésus pauvre, abaissé et souffrant, la retira bientôt du milieu des splendeurs de la cour. Deux de ses sœurs mariées, étant venues à mourir, laissèrent deux orphelins, un petit garçon et une petite fille, sans aucun appui autour d'eux. La sainte se vit obligée de retourner dans son village pour défendre leurs intérêts contre d'indignes oppresseurs. Toujours calme, douce, admirable de patience, elle sut faire triompher la justice, et les menaces de mort, que lui faisait parvenir une cupidité insatiable, ne purent ébranler sa constance dans la poursuite des droits sacrés de ses pupilles. Elle revint avec eux à Alcalá.

A cette époque commence pour Agathe une nouvelle série d'épreuves. Elle essuya coup sur coup plusieurs maladies et fut réduite à la plus extrême pauvreté. Telle fut la violence des maux qui l'assaillirent, qu'elle devint aveugle, estropiée ; pour comble d'infortune, ses amies l'abandonnèrent. Couchée sur un vil grabat où sa chair tombait en lambeaux, elle ressemblait à Job sur son fumier. Ses deux pupilles pleuraient et se lamentaient autour d'elle, ne sachant que devenir. Dans cette extrémité, son épreuve la plus dure était tout intérieure. Dieu, selon le langage de l'Ecriture, semblait lui être devenu cruel, et le ciel était impénétrable à ses prières, à ses gémissements. Une année entière, elle supporta cette croix ou plutôt cet amas de croix, dont une seule aurait suffi pour accabler l'âme la plus vaillante. Enfin, Notre-Seigneur se montra à elle, la consola, lui rendit la santé, tout en la laissant aveugle. Il lui donna ensuite les moyens de marier sa nièce, et elle ne resta chargée que de son neveu qui lui servait de guide dans sa cécité. Ce jeune homme profita si bien de la sainte éducation de sa tante, que, la piété croissant en lui avec l'âge, il se fit religieux et entra dans l'Ordre de Saint-François.

Privée des yeux du corps, Agathe n'en fut que plus admirablement éclairée intérieurement. Les lumières que Dieu lui communiquait sur les principaux mystères de notre religion étaient si remarquables, si divines, que les auteurs contemporains renoncent à écrire toutes ses révélations. Les mystères du Rosaire, médités depuis son enfance, furent naturellement ceux où elle recueillit le plus de grâces. Jésus enfant lui apparaissait dans sa crèche, merveilleusement beau et embrasant son âme d'indicibles ardeurs. Le mystère de la Purification se dévoilait à elle dans la fraîcheur et la suavité de ses admirables scènes et lui laissait entrevoir les dispositions les plus intimes de Marie, de Joseph, des deux saints vieillards Siméon et Anne. Par ces vues surnaturelles, elle était à même de se pénétrer à fond des pieux sentiments que la méditation du Rosaire fait naître et de recueillir pleinement la grâce de chaque mystère. Cette grâce affluait et inondait son cœur comme un torrent, dans les mystères douloureux. Aucun détail de l'Agonie, de la Flagellation, du Couronnement d'épines, du Portement de Croix, du Crucifiement n'échappait à l'épouse du divin Sauveur ; son Bien-Aimé, dans l'immensité et la multiplicité de ses souffrances, lui était comme un bouquet de myrrhe, dont elle aspirait sans cesse les parfums enivrants.

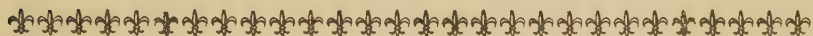
Outre ces contemplations admirables sur les mystères, notre sainte aveugle avait le don de connaître les choses futures. Elle s'en servait pour rassurer des cœurs inquiets, troublés, donner des conseils, multiplier ses recommandations. Elle prédit l'expulsion des Maures du royaume d'Aragon six ans avant que Philippe III les en chassât. Son regard intérieur plongeait jusqu'au fond des abîmes du Purgatoire. Elle savait les horribles souffrances de quelques-unes de ces âmes exilées loin de Dieu, et connaissait la délivrance de certaines autres. Notre-Seigneur lui enseigna lui-même la manière de fléchir l'éternelle Justice en faveur des pauvres prisonniers de l'autre vie. Il lui fit ensuite présent de quelques grains de chapelet, dont la vertu guérissait les malades, délivrait des tentations, et opérait beaucoup d'autres prodiges. Les chapelets que touchait la bienheureuse avaient la même vertu que ces grains miraculeux.

Sœur Agathe était arrivée à un âge déjà avancé. Il y avait huit ans qu'elle ne dormait ni nuit, ni jour, priant sans cesse pour les pécheurs et n'interrompant presque jamais sa douce conversation avec le Ciel. Son corps, tout brisé de travaux, de veilles, de maladies, d'austérités, penchait vers la tombe, tandis que son âme, semblable au cerf altéré, s'élançait vers la Source des eaux vives. Comme elle savait par révélation le jour de sa mort, elle s'y prépara durant trois jours au milieu des divins colloques, ne prêtant plus aucune attention à ce qui se passait autour d'elle. Après une confession générale et la réception des derniers sacrements, les yeux levés au ciel, le sourire des bienheureux sur les lèvres, elle remit sa belle âme entre les mains de Dieu, le 20 avril 1621, à l'heure même où Notre-Seigneur en croix avait rendu le dernier soupir. Après sa mort, son visage parut très beau, ses membres demeurèrent aussi flexibles que ceux d'un enfant. Elle paraissait plutôt endormie d'un paisible sommeil, que privée de la vie ; une odeur fort agréable sortait de son corps et embauma longtemps la chambre d'où son âme s'était envolée au Ciel.

Le bruit de cette mort très sainte s'étant répandu, il y eut aussitôt un concours extraordinaire auprès des restes de la bienheureuse Agathe. On se disputait pour avoir quelque chose qui lui eût servi. Les plus grands seigneurs ambitionnaient la faveur de porter son corps à la sépulture. La sérénissime infante Marguerite d'Autriche, religieuse de Sainte-Claire, envoya une guirlande de fleurs et une magnifique palme qu'on devait déposer sur le cercueil de la défunte. Les funérailles eurent lieu dans l'église des Dominicains de Madrid ; il fallut l'emploi

de la force armée pour réprimer la pieuse curiosité de la foule qui voulait à tout prix approcher du corps de la sainte. Plusieurs miracles s'accomplirent autour de ce cercueil d'où s'exhalait la vie.

Le Nonce apostolique, informé de tant de merveilles, ordonna des enquêtes juridiques, et, dès lors, furent posées les premières bases d'un procès de béatification.



LE MÊME JOUR

1281 — A Barcelone, le V. P. BERNARD DE BACO, religieux des plus illustres de la province d'Aragon. Il gouverna plusieurs années très dignement les couvents de Lerida et de Barcelone, et mourut en ce dernier pour aller vivre éternellement avec Dieu, l'an 1281. — (Diago.)

1309 — A Metz, le V. P. THIBAUT MOREL, personnage illustre par sa naissance et vrai miroir de religion. Il excella dans la grâce de la prédication et mourut saintement vers l'an 1309. Les deux vers suivants ont été composés pour conserver sa mémoire :

*Virtutis non parva suæ hic monumenta reliquit,
Et titulis cedit gloria magna suis. — (Mémoires de Metz.)*

1313 — A Gradi, le B. P. PAUL GUALDUCCI ou DE PILASTRIS, Patriarche de cette ville, un des premiers religieux du couvent de Santa-Maria-Novella à Florence. Il honora cette maison en devenant un Saint en même temps qu'un savant théologien et un grand prédicateur. Il fut d'abord Prieur du couvent de la Minerve à Rome, puis Vicaire Général de la province romaine (1311). Ses belles qualités le faisant connaître dans l'Ordre et dans l'Italie, le cardinal Nicolas de Prato le prit en singulière affection, parla de lui au Pape Clément V qui le fit patriarche de Gradi, le 5 avril 1313, et lui remit le *Pallium* de ses propres mains. Mais quinze jours seulement après son élévation, le B. Paul mourut en 1313, laissant à son Eglise un regret profond.

Fra Angelico, dans sa fresque du crucifiement, a représenté le P. Paul de Florence au milieu de plusieurs autres saints de l'Ordre avec les rayons autour de la tête et le titre de Bienheureux. — (Fontana, Echard.)

153. — En la Province de Lombardie, mémoire des VV. PP. THOMAS COSPI de Bologne, GABRIEL de Savigliano, THOMAS de Faënza, ANTOINE de Bergame, BAPTISTE de Casale et BAPTISTE de Salo, prédicateurs très célèbres dans leur siècle, lesquels tonnait fortement contre le vice, et animant efficacement les peuples aux pratiques de la vertu, se sont acquis une gloire éternelle. Ils florissaient vers l'an 1530. — (Antoine de Sienne.)

1550 — A Lérida en Aragon, le V. P. MELCHIOR PO. Son zèle pour l'observance régulière et sa grande sagesse dans le gouvernement le distinguaient de telle sorte parmi tous les autres religieux, que pendant seize ans il fut maintenu vicaire général des couvents réformés de cette Province. En 1541, le B. P. Jean Micon, dont la sainteté est si reconnue dans l'Ordre, rendit un grand hommage à sa vertu, en portant les Pères du Chapitre à l'élire Provincial. Fort dévot à Notre-Dame, le P. Melchior composa un beau livre de ses louanges sous le titre de *Mariale*. Il a laissé aussi des sermons pour tout le temps de l'année. — (Antoine de Sienne, Lopez.)

159. — En l'île de Madagascar, autrefois appelée St-Laurent, mourut aussi pour la foi le V. P. JEAN DE S. DOMINIQUE. Les Maures ne pouvant souffrir qu'il invectivât contre la loi de leur faux prophète, résolurent de s'en défaire ; mais n'osant le tuer ouvertement, de peur que les chrétiens du Mozambique ne vengeassent sa mort, ils lui donnèrent du poison, qui le priva de cette vie périssable pour le faire vivre éternellement avec Dieu. — (Lopez.)

159. — Dans la Province de Cumana en Afrique, le martyr du V. P. JEAN DE LA PITIÉ. Pendant qu'il travaillait avec beaucoup de zèle à répandre la foi, un roitelet de cette contrée le fit cruellement massacrer vers l'an 1572. — (*Concert Præd.*)

1646 — A Carmone, en la Province d'Andalousie, le V. P. ANDRÉ PARRILLA, religieux fort exact pour l'observance, plein du zèle de la gloire de Dieu et de la perfection de son état. Il était sensiblement affligé, lorsqu'il voyait transgresser la règle, surtout s'il ne pouvait y remédier. Très dévot à la sainte Vierge, il l'honora toute sa vie par le moyen du Rosaire, avec une persévérance fidèle qui lui ouvrit le trésor des divines miséricordes vers l'an 1646. — (*Act. Cap. gen.* 1647.)

1643 — Au couvent de Penna-di-Francia, en Espagne, le vertueux Frère convers FRANÇOIS DE SAINT-MICHEL, que la patience, l'humilité et l'obéissance ont rendu vénérable. — (*Act. Cap. Rom.* 1644.)

1643 — Au monastère de Sainte-Catherine de Sienne à Dinan, mourut la vertueuse Sœur ANNE DES CINQ-PLAIES, converse. Elle était d'une des meilleures familles de Quimperlé en Bretagne. Devenue orpheline dès son enfance, cette pieuse fille s'adressa à la Très Sainte Vierge, et la pria dévotement de la prendre sous sa protection et de lui servir de mère. Elle eut dès lors une confiance toute particulière en Marie et ressentit les puissants effets de sa bonté maternelle. Pressée continuellement de se donner à Dieu dans la Religion, elle en demanda l'habit à Dinan au monastère de Sainte-Catherine. On la reçut en qualité de Sœur de chœur, après des épreuves assez fortes ; mais sa vue ayant baissé durant son noviciat, comme la récitation du bréviaire lui devenait difficile, elle supplia très humblement les Mères de la recevoir pour converse, assurant qu'elle se tiendrait très honorée de servir la Religion en cette condition. On lui accorda sa demande, et elle, pour correspondre fidèlement à cette grâce, s'engagea encore à un noviciat de deux ans, qu'elle fit avec une ferveur admirable.

Profondément humble, Sœur Anne des Cinq-Plaies se jetait aux pieds de ses compagnes, pour leur demander pardon des fautes qu'elle pensait avoir faites. Elle se nourrissait ordinairement de leurs restes et s'étudiait à ne porter que des habits qui leur eussent servi. A cause de sa tendre charité pour les malheureux, les supérieures lui confièrent le soin de distribuer les aumônes. Elle baisait la vaisselle dans laquelle les pauvres avaient mangé. Ils étaient ses frères ; tout ce qu'on lui donnait au réfectoire, elle le partageait avec eux. Jamais elle ne se lassait d'entendre parler de Dieu, écoutant avec tant d'affection, de respect et d'humilité, les lectures, les sermons et les discours spirituels, qu'elle en paraissait toute pénétrée. Les jours de grandes fêtes elle attendait les Sœurs à la porte du chœur, à genoux et les mains jointes, les conjurant, les larmes aux yeux, de demander à Dieu sa parfaite conversion et l'esprit de sa vocation.

Devenue fort infirme et sujette à des convulsions très violentes, elle savait néanmoins dissimuler son mal afin de ne pas être dispensée de la vie commune, et lorsque parfois elle était contrainte d'accepter des dispenses, elle les quittait au plus tôt. Elle faisait même tous les jours des prières à la Très Sainte Vierge, pour lui demander la grâce d'observer la règle jusqu'à la mort. Elle lui disait aussi, tous les jours, son petit Office et un ou deux Rosaires.

Le dimanche avant sa mort, elle se confessa et communia fort dévotement ; en sortant du chœur elle dit avec une gaieté inaccoutumée qu'elle n'y retournerait plus. De fait, le même jour, pendant qu'elle s'entretenait sur le soir avec beaucoup de piété des grandeurs de la sainte Vierge, une convulsion violente la saisit tout à coup et lui fit rendre le dernier soupir.

Après la mort, son corps prit une beauté extraordinaire, mais surtout la blancheur de ses mains ressemblait à celle des lis : ce qu'on attribua à la charité qu'elle avait exercée envers les pauvres. — (*Mém. de Dinan.*)

164. — A Naples, la vertueuse Sœur JUDITH D'AQUIN, du Tiers-Ordre, laquelle dès son enfance ayant pris le chemin de la plus haute sainteté par des jeûnes rigoureux, de longues veilles et l'exercice d'une oraison continuelle et fervente, fit de grands progrès en la perfection. Elle eut excellemment le don de prophétie, et annonça plusieurs choses que les événements vérifièrent. Sa réputation de sainteté était si générale, qu'à sa mort, on accourut en foule, pour honorer son corps. — (*Act. Cap. Rom. 1644.*)





XXI AVRIL

*Le Bienheureux BARTHÉLEMY DE CERVERE,
profès du couvent de Savigliano, et Martyr (*)*

(1420-1466)



L'ORDRE de St-Dominique, fondé pour la défense de la foi, a fourni en tout temps à l'Eglise des champions valeureux, qui ont su prodiguer leur vie et verser leur sang en témoignage de la vérité audacieusement foulée aux pieds par les hérétiques.

Au cours du xiv^e et du xv^e siècle, les semeurs d'ivraie infestaient en particulier le Piémont, la Ligurie, la Lombardie et la Savoie. Sur ces terres, parcourues en tous sens par l'homme ennemi, l'Ordre de St-Dominique fit surgir d'intrépides héros. Le seul couvent de Savigliano, dans le Piémont, compte quatre Bienheureux, tous quatre inquisiteurs, le B. Antoine Pavone, le B. Aimon Taparelli, le B. Pierre de Ruffia et enfin le B. Barthélemy de Cervere, dont nous avons à retracer la vie et le martyre.

C'est vers 1420 que le B. Barthélemy vit le jour, à Savigliano même, charmante petite ville située entre deux rivières, au milieu de campagnes fertiles. Ses parents appartenaient à l'antique noblesse de la contrée. Seigneur de Ruffia et de Cervere, son père, Giovannino, était, de plus, seigneur de Rosana, comme le portent les archives municipales de Savigliano. Prévenu de bonne heure par une grâce de choix,

(*) *Procès de Béatification ; Turletti : Storia di Savigliano.*

le jeune gentilhomme foula aux pieds les grandeurs du monde et vint demander l'humble habit de la Religion au couvent de sa ville natale.

Les chroniques contemporaines, très sobres de détails sur toute son existence religieuse, nous disent simplement qu'il mit à l'acquisition de la sainteté une ardeur aussi persévérante qu'à celle des sciences sacrées. En 1452 il parvenait à l'honneur fort convoité de s'inscrire parmi les maîtres en Théologie. On lit en effet dans les Registres de l'Université de Turin : « Maître Barthélemy de Savigliano, de l'Ordre » des Prêcheurs, après un examen rigoureux subi en cour épiscopale, « fut admis à la licence, puis au doctorat, et le même jour incorporé » au collège des Maîtres, l'an du Seigneur 1452, le 8 mai, en notre « Université magnifique de Turin (1). » C'est l'unique exemple que présentent ces registres de trois grades obtenus en un seul jour. Preuve splendide de la science éminente acquise par le B. Barthélemy durant les seize années qu'il avait données à l'étude.

Après son admission dans le collège théologique, il dut encore remplir au moins une année les fonctions de « professeur magnifique » de l'Université de Turin. » Ce temps fini, il fut élu Prieur de son couvent de Savigliano, ce qui le mit à même de montrer dans tout leur éclat les précieux talents dont Dieu l'avait favorisé. Docte, pieux, humble et habile, ange de paix au dehors, au dedans gardien vigilant de l'observance, il s'attira pendant les deux années de son administration l'admiration de ses concitoyens et de ses Frères. Citons un exemple de sa conduite. Une maison de Racconigi avait été léguée au couvent de Savigliano, pour que les Frères allant quelquefois en cette ville, pussent travailler à l'édification des fidèles. Cette maison était vieille et menaçait ruine, et cependant défense de la vendre. Quant à la reconstruire, on ne le pouvait sans de gros frais. Le B. Barthélemy trouva un expédient que les Pères adoptèrent à l'unanimité. La maison fut donnée en emphytéose perpétuelle aux frères Marcheti, qui s'obligèrent à la rebâtir, à payer un cens annuel, et à fournir un logement aux religieux toutes les fois que ceux-ci se rendraient à Racconigi. Cette convention fut réduite en acte public le 20 septembre 1453.

De nouveau Prieur, dans les années 1458 et 1459, le Bienheureux laissa de nombreux souvenirs de son gouvernement. Il termina un procès intenté par un curé à propos de funérailles ; il acquit une

(1) *Reg. de l'Université de Turin. Voir Turletti : St. di Savigl.*

maison, dont il se servit pour agrandir l'église ; il fit construire un autre maître-autel ; il dirigea les monastères des Dominicaines de Savigliano et de Revello dans le marquisat de Saluces ; enfin il inspira beaucoup de réformes plus ou moins importantes. C'est lui en particulier qui ressuscita la pieuse pratique de mettre le monogramme du Christ en tête des lettres, sur les livres et les maisons.

Le Souverain-Pontife Callixte III, par sa bulle du 1^{er} octobre 1458, ayant canonisé saint Vincent Ferrier, dont la voix s'était jadis fait entendre à Savigliano, le B. Barthélemy, non content de célébrer une fête solennelle en son honneur, lui éleva un autel dans l'église, avec l'aide de la noble famille des Botta qui pourvut à toute la dépense.

Les mérites du serviteur de Dieu le firent bientôt nommer aux fonctions importantes d'Inquisiteur. Cette charge délicate, qui demandait un zèle toujours actif uni à une grande prudence, une patience à toute épreuve jointe à une intrépidité héroïque, le Bienheureux l'exerça avec succès, à la grande satisfaction des vrais fidèles et au désespoir de l'erreur perfide et remuante, que les attaques d'un pareil adversaire réduisaient aux abois. Comme la bête féroce blessée qui rugit contre son agresseur, la secte hérétique laissa échapper des cris de rage. Le Bienheureux les entendit et se tint prêt à mourir.

II. — Un jour donc qu'il se rendait à Cervere, pour remplir les devoirs de sa charge, il voulut se confesser, comme pour la dernière fois de sa vie, au P. Christophe de Caramagna, et lui dit avant de le quitter : « On m'appelle Barthélemy de Cervere, pourtant je n'ai jamais mis les pieds à Cervere ; j'y vais aujourd'hui en qualité d'inquisiteur et c'est là que je dois mourir. » Il disait vrai. Ses ennemis avaient eu vent de son projet et l'attendaient embusqués au détour du chemin. Le Bienheureux ne retarda pas d'un seul instant son voyage, et, avec ses deux compagnons, Fr. Jean Boscato et Jean-Pierre Richardi, on le vit s'avancer hardiment sur la route de Cervere. Il n'était plus qu'à un demi-mille de cette localité, lorsque cinq hérétiques, membres du diable, dit le chroniqueur, se jetèrent sur lui et ses deux compagnons. Fr. Pierre Richardi put se dégager et fuir sans être atteint. Fr. Jean Boscato reçut deux blessures et parvint lui aussi à s'échapper. Quant au Bienheureux, il n'essaya même pas de se soustraire aux coups, et eut le corps percé de part en part en forme de croix. L'histoire a gardé, pour les flétrir à jamais, les noms de ses assassins ; les voici : Jean Baridoni, André Fajona, François Conaza,

Michel Morella ; le cinquième de ces noms est demeuré perdu. Cet événement se passait le 21 avril 1466.

Le corps de la victime resta sur place sans répandre une goutte de sang. D'autres merveilles eurent lieu. Ce même jour, au coucher du soleil, les habitants de Savigliano virent un brillant météore se lever du côté de Cervere. Les rayons de ce soleil convergeaient plus pressés et plus éclatants sur le lieu où venait de tomber le martyr. En ce même endroit poussait bientôt un arbre, semblable à un figuier, et dont les rameaux et les feuilles représentaient une croix.

La nouvelle de l'attentat fut bientôt divulguée. Les catholiques s'empressèrent de recueillir les saintes dépouilles du Bienheureux et les transportèrent à Cervere. Elles furent déposées avec beaucoup de respect dans l'église, en attendant l'arrivée des religieux de Savigliano. Quand ceux-ci franchirent le seuil de l'église, le corps du martyr, qui n'avait jusque-là répandu aucune goutte de sang, se mit à en verser avec abondance.

Le triomphe commençait. Portés en procession à Savigliano, dans notre couvent, les restes du Bienheureux reçurent dès lors un culte, et le tombeau du nouveau confesseur de la foi ne tarda pas à devenir glorieux. L'histoire de son martyre fut peinte sur les murs du chœur de notre église, et le corps précieux placé sous le maître-autel. Quantité de faveurs étaient obtenues. On invoquait surtout le B. Barthélemy contre la foudre et la grêle, mais son pouvoir ne s'étendait pas sur les seuls éléments.

Un doyen de Savigliano, nous ne savons pour quelle cause juste ou injuste, était depuis longtemps prisonnier à Somma-Riva. Les fers aux pieds, sans espoir d'être délivré de si tôt, il se mit à invoquer le B. Barthélemy et à se vouer à lui de tout son cœur. Chose merveilleuse ! La nuit suivante il s'endort d'un profond sommeil. A son réveil, il se trouve aux confins de Somma-Riva, reconnaît le miracle, porte les mains aux fers qui retenaient ses pieds, et les ôte sans peine. Revenu à Savigliano, il court au tombeau du saint et y dépose en ex-voto les fers de sa captivité. Toute la ville célébra ce miracle au son des cloches et au chant des cantiques.

Non loin de l'endroit où le vaillant athlète fut assailli et égorgé, la piété des fidèles éleva un sanctuaire. Des peintures représentant le martyr du Bienheureux ornaient le fond de cette chapelle et l'on s'y rendait en procession plusieurs fois l'année.

III. — Jusqu'au commencement du xix^e siècle, Savigliano posséda les reliques du martyr. Mais, en 1801, l'orage révolutionnaire qui avait causé tant de ruines en France s'abattait sur la haute Italie. Les troupes françaises envahirent Savigliano, la cité où Charles Quint se chargeait d'approvisionner toute une armée, la ville qu'Emmanuel-Philibert de Savoie aurait volontiers choisie pour son séjour habituel. Couvent et église des Frères-Prêcheurs furent enlevés à leur destination, malgré les suppliques réitérées pour les préserver de la confiscation générale. Des mains fraternelles purent soustraire à temps les reliques de nos saints à la profanation. Celles du B. Antoine Pavone furent portées à Racconigi, où elles reposent encore de nos jours dans l'église de l'Ordre; celles du B. Barthélemy, réclamées par les habitants de Cervere qui les avaient cédées à regret à l'époque du martyre, furent déposées dans l'église paroissiale de cette localité. Voici la teneur du procès-verbal de cette translation :

« L'an du Seigneur 1802, 13 octobre, à Cervere, dans la salle des
« réunions communales, en présence de Tomaso Botta, maire; de
« Stephano Bima, prévôt de ladite commune; de Vincenzo Botta,
« notaire; des citoyens Luigi Riberi et Pietro Ferrero, a été libellé ce
« qui suit :

« Ayant appris la suppression de l'antique couvent de Savigliano
« (il avait été fondé en 1267), dans l'église duquel se trouvait le
« corps du B. Barthélemy de Cervere, nous avons désiré posséder
« un si précieux trésor pour le déposer dans notre église paroissiale,
« afin d'attirer ainsi les faveurs du saint sur les habitants de la
« commune, sur leurs maisons et leurs terres.

« Dans ce but, nous nous sommes adressés au Père lecteur Virginio
« Migliore, Prieur et fils dudit couvent, qui avait retiré et mis en
« lieu sûr le coffre des reliques pour les soustraire à tout péril
« de profanation. Ayant adhéré à notre requête, ledit ex-Prieur
« Migliore a fait transporter en secret et a lui-même, en personne,
« accompagné les reliques bien closes et scellées, lesquelles ont été
« consignées avec authentiques à Stephano Bima, prévôt de cette
« église paroissiale, pour qu'il les dépose sous l'autel majeur.

« Copie du présent procès-verbal sera expédiée au vicaire capitulaire de ce diocèse, et un autre au susdit ex-Prieur Migliore. »

Suivent les signatures.

En 1823, l'évêque de Fossano, au cours de sa visite pastorale dans la commune de Cervere, fut prié par l'administration civile

d'ouvrir la châsse du Bienheureux. Le prélat se la fit apporter ; elle était en bois de peuplier, avait presque deux pieds de long sur un demi-pied de large. Après avoir brisé les quatre sceaux apposés depuis vingt ans, il l'ouvrit et trouva enveloppés dans du lin les principaux ossements et la tête du Bienheureux. Il trouva également, roulée dans une enveloppe de plomb, une feuille de papier relatant le fait de la soustraction des reliques, par crainte « de ces hommes scélérats, vulgairement appelés Jacobins, qui, après avoir usurpé le gouvernement en France, ont annexé à leur empire le Piémont, en chassant cruellement de leurs retraites religieux et religieuses. »

En 1838, Mgr Bruno de Tournefort, évêque de Fossano, se trouvant à Cervere en tournée pastorale, fit remarquer que la chapelle du Bienheureux, élevée près du lieu du martyre, menaçait ruine d'un côté et n'était pas suffisamment pourvue de revenus annuels. Aussitôt appel est fait à la population, qui s'empresse de concourir à l'œuvre de restauration par des dons de toute nature. La dévotion est ravivée.

Chargé de poursuivre la cause de béatification du serviteur de Dieu, le P. Raymond Varia, du couvent de Racconigi, se rendit, le 3 juillet 1851, à Cervere. Il s'arrêta à la chapelle du B. Barthélemy et, avec deux experts, observa, au-dessus du maître-autel, une peinture à l'huile du xv^e siècle. Le Bienheureux est représenté à genoux, sur le point d'être renversé à terre par deux implacables assassins armés d'une hallebarde qu'ils enfoncent dans le corps du martyr, pendant que celui-ci lève les bras et les yeux au ciel. Au sommet du tableau on voit la bienheureuse Vierge avec le divin enfant, et, tout à côté, saint Barthélemy, apôtre. Le style de la chapelle, construite presque en forme d'hexagone, fut jugé pareillement du xv^e siècle. On montra encore au P. Varia le figuier miraculeux, lequel, bien que coupé souvent et maltraité par la dévotion des fidèles, a résisté jusqu'à ce jour au pillage de ses feuilles et à la rigueur des saisons.

Tous les vestiges d'un culte ancien et ininterrompu ayant été dûment constatés, le souverain Pontife Pie IX, de pieuse mémoire, sur l'avis favorable de la Congrégation des Rites, autorisa la célébration de la fête du B. Barthélemy dans tout l'Ordre des Frères-Prêcheurs, ainsi que dans les diocèses de Turin et de Fossano.





*Le V. P. GARCIA DE LOAYSA, Général de l'Ordre,
Archevêque de Séville, Cardinal du Titre de Sainte Susanne,
et Président du Conseil Royal des Indes (*)*

(1546)

Au temps même où les hérésies ruinaient la foi dans tous les royaumes de l'Europe, l'Espagne fournissait à l'Eglise des personnages illustres et à l'Ordre de S. Dominique plusieurs religieux d'une vertu éclatante. Nous pouvons à bon droit compter parmi ces derniers le V. P. Garcia de Loaysa, tour à tour saint religieux, docteur éclairé, sage et diligent supérieur, digne évêque, grand ministre, inquisiteur, commissaire général de la croisade, et conseiller fidèle dans les affaires de l'Etat.

Il naquit à Talavera de parents nobles, lesquels, prenant tout le soin possible de son éducation, mirent en son âme d'excellentes dispositions à toutes les faveurs dont Dieu le voulait combler. Deux frères plus âgés que lui le précédèrent dans l'Ordre. L'un était le P. Jérôme de Loaysa, premier archevêque de Lima dans le Pérou, et l'autre le P. Dominique de Mendoza, qui contribua à établir l'Ordre au Nouveau-Monde et dans les Canaries.

Garcia, imitant ses frères, reçut l'habit fort jeune au couvent de St-Etienne à Salamanque. Grandes furent sa ferveur et sa dévotion ; mais comme il était faible de tempérament, le P. Dominique de Mendoza, son frère, craignant qu'il ne succombât sous le fardeau des austérités, l'envoya au couvent de S. Paul à Pennafiel, où l'on vivait avec un peu plus de douceur. Il y fit profession au nom de ce couvent, et fut ensuite envoyé en celui d'Avila, pour ses études. Devenu Lecteur, il répondit parfaitement aux espérances fondées sur lui, et les surpassa même. Il fut en même temps Lecteur de théologie et régent des études : ce qui ne s'était jamais vu, dit Lopez, sinon en la personne du P. Barthélemy

(*) Lopez, iv^e p., c. 31, 32 et autres.

de Carranza, depuis archevêque de Tolède, et d'un autre Père, nommé Jean de Mendiola, d'un mérite exceptionnel.

Dès qu'il eut achevé le temps de son professorat, les qualités qui l'élevaient au dessus de tous ses Frères, firent que traversant, presque sans s'arrêter, toutes les charges de l'Ordre, celles de Recteur, de Lecteur, de Régent, de Prieur, de Définitur, de Vicaire provincial et de Provincial, il fut enfin élu Général de l'Ordre, à l'âge de trente ans. Et cependant il ne manquait pas alors de religieux capables de remplir la même charge. Le grand Cajetan, qui nonobstant sa nouvelle dignité de cardinal, avait continué, par ordre de sa Sainteté, à exercer les fonctions de Général de l'Ordre, recommandait quelques religieux d'Italie, déjà très célèbres. Tels étaient le P. Sylvestre Prierio, Maître du Sacré Palais, connu par ses ouvrages ; le P. Jérôme de Monopoli, Provincial de Naples, qui avait prêché longtemps dans Rome avec un concours extraordinaire, et qui devint archevêque de Tarente ; et le P. Philippe Strozzi, Provincial de la Province romaine, plus tard élevé à l'épiscopat. Le Provincial d'Ecosse était aussi très remarquable, à cause du grand zèle avec lequel il travaillait à ramener l'observance régulière dans tous ses couvents ; lui-même la pratiquait si sévèrement, qu'il était venu de sa Province à Rome, toujours à pied, et gardant l'abstinence malgré les fatigues d'un si long voyage. La France possédait également le Père Jean Finale, Définitur de la Province de Toulouse, profès du couvent de Morlaas et célèbre docteur de Paris. Le cardinal Cajetan faisait de lui tant d'estime, qu'il ne croyait pas que l'Ordre eût son pareil en science. Cet éminent religieux fut depuis Général ; mais pour cette fois le P. Garcia, qui présidait le Chapitre en qualité de Provincial d'Espagne, l'emporta avec tant d'avantage, qu'il fut élu à l'unanimité, le 10 mai 1518. Le cardinal Cajetan en fut très satisfait ; et le Pape Léon X, lui-même, avec sa libéralité ordinaire, voulut payer presque toute la dépense du Chapitre.

II. — Religieux parfait, fort modéré en son vivre et en ses habits, rigoureux à soi-même, doux et affable au prochain, et d'une conversation charmante, le P. Garcia se concilia tous les cœurs.

Dans le même Chapitre de son élection, il érigea la Province de Flandre, qu'il composa de quelques couvents, dont plusieurs avaient appartenu jusqu'alors à celles d'Allemagne, de Saxe et de France. Il accepta le collège de S. Thomas à Séville, fondé par le P. Diego Deza, religieux de l'Ordre, et archevêque de la même ville, le collège du

même nom, fondé à Lisbonne par le roi Emmanuel, et transféré depuis à Coïmbre par le roi Jean III, le collège de Saint-Domingue, île du Nouveau-Monde, et quelques autres sur le continent. Il confirma plusieurs ordonnances, faites par ses prédécesseurs, en trois Chapitres généraux, et les fit insérer dans le corps des Constitutions. Il défendit d'imprimer sans la permission des supérieurs rien qui n'eût été premièrement approuvé par des personnes sages et éclairées.

Pendant le temps de son gouvernement les intérêts de la Religion devinrent très prospères. Son dessein était de relever la gloire de l'Ordre par la sainteté de la vie, par l'étude des lettres, la ferveur et le zèle de la prédication. Mais comme tout dépend de l'observation de la Règle, il s'appliqua à la rétablir universellement dans tous les couvents. C'était l'unique fin de ses travaux et de ses visites. Quelque bons et saints que fussent ses projets, ils ne réussirent pas également partout. En plusieurs endroits, à peine avait-on essayé une nouvelle vie qu'on retournait presque aussitôt aux anciennes habitudes.

Le P. Garcia commença ses visites par le royaume de Naples, où il constitua la nouvelle Province de la Pouille, à laquelle il donna le nom de S. Thomas, en considération du cardinal Thomas Cajetan. De là il passa en Sicile, où il rétablit plusieurs points de l'observance tombés en désuétude. De retour à Rome, il y laissa comme Vicaire général le P. Jérôme de Pennafiel, et prenant pour compagnon le P. Vincent de San-Geminiano, il se dirigea vers l'Espagne. Arrivé heureusement à Valladolid, il y trouva l'empereur Charles-Quint, dont l'esprit, aussi bien que celui de quelques grands d'Espagne, était un peu hostile à l'Ordre, et généralement à tous les religieux. Cette disposition provenait de ce que ni les uns ni les autres ne s'étaient opposés assez fortement, à son avis, aux mutineries des villes de Castille, révoltées contre leur roi à cause du voyage qu'il voulait faire en Allemagne. Le P. Général sut de si bonne grâce satisfaire l'empereur, que dès lors celui-ci lui porta une affection particulière, et à sa considération favorisa beaucoup l'Ordre.

Après avoir visité quelques couvents d'Espagne, en particulier ceux de Salamanque, de Penna-di-Francia, de Piedrahita, d'Avila et de Tolède, le Maître général revint à Valladolid, où l'empereur, appréciant de plus en plus ses qualités, le prit pour confesseur. Peu après le Chapitre général se réunissait en cette même ville. Charles-Quint l'honora beaucoup. Trois fois il vint en personne assister aux disputes théologiques, aux processions et aux prédications qui s'y faisaient, et

il secourut libéralement le couvent de St-Paul dans les dépenses occasionnées par la réunion d'une assemblée si nombreuse. Les Pères du Chapitre eurent presque pour unique souci d'exhorter fortement les Frères à s'opposer par leurs écrits, leurs disputes, leurs conversations et de toutes manières aux erreurs de Luther, qui avaient déjà infecté l'Allemagne, et qui se répandaient de toutes parts comme un chancre.

En travaillant efficacement à la pacification des villes révoltées, le Maître général s'était rendu si agréable à Charles-Quint que, pour le retenir dorénavant près de sa personne, ce monarque le nomma évêque d'Osmá. Certes, l'humble Père n'ambitionnait ni la faveur du prince, ni les dignités de l'Eglise ; mais les plus graves religieux de sa Province l'ayant porté à accepter l'office de confesseur du prince, à cause du bien qui pouvait en résulter pour l'Ordre, l'épiscopat lui parut une porte plus honorable encore, pour sortir du Généralat. Quittant donc cette charge qu'il exerçait depuis six ans et quatre mois, il fut sacré en l'église de notre couvent de Valladolid par l'archevêque de Tolède. Un peu plus tard, l'empereur le fit son conseiller d'Etat, commissaire de la croisade, et après la mort du cardinal Jean de Tavera, archevêque de Tolède, et inquisiteur général d'Espagne. Cette charge d'inquisiteur, très considérable en Espagne, était ordinairement attachée à quelque dignité des plus éminentes de l'Eglise en ce royaume, telle que l'archevêché de Tolède. Le P. Garcia de Loaysa remplit dignement tous ces offices ; dans les consultations, il s'exprimait avec autant de lumière, de clarté, de sagesse et de résolution, que s'il eût passé toute sa vie dans le maniement des affaires. Aussi, rien d'important ne se traitait à la cour de l'empereur, que son confesseur n'y fût appelé. Quand Charles-Quint conçut le dessein de passer en Italie, pour y recevoir la couronne de la main du Pape, plusieurs grands personnages s'efforcèrent de l'en détourner, surtout l'impératrice, qui en ressentait un vif déplaisir. Mais le P. de Loaysa lui représentant combien cette action était digne de sa piété, et de quel exemple serait le respect, la soumission et la dépendance, qu'en cela Sa Majesté témoignerait au Vicaire de Jésus-Christ, à l'imitation de plusieurs autres grands empereurs chrétiens, Charles-Quint partit, et emmenant son confesseur, il le présenta au Pape pour le cardinalat. Bien plus, il voulut que dans la même église de Sainte-Pétronille de Bologne, où il reçut la couronne impériale de la main du Pape Clément VII, son confesseur fut honoré du chapeau de cardinal.

Après la victoire remportée à Pavie sur l'armée française, Charles-Quint mit en délibération dans son conseil de quelle manière il devait se comporter avec le roi François I^{er}, son prisonnier. Le Père Garcia, son confesseur, parla le premier ; il dit que Sa Majesté devait rechercher, sur toutes choses, la paix entre les princes chrétiens, afin qu'unis ensemble, ils pussent avec plus de force et d'avantage réprimer les desseins du Turc et des hérétiques ; retenir, ajouta-t-il, le roi de France en une prison perpétuelle ne se pourrait sans une insigne note de cruauté ; lui rendre la liberté à des conditions dures serait éterniser et la haine et la guerre ; au contraire, se comporter à son égard en véritable prince chrétien, en lui donnant des marques de générosité, en le renvoyant avec honneur, après l'avoir obligé de quelque manière extraordinaire, c'était s'en faire un éternel ami.

L'empereur écouta ce discours, digne de la piété et de la profession du prélat, avec grande attention, sans faire néanmoins aucun signe d'approbation ou de désapprobation. Quand il demanda le sentiment des autres conseillers, le duc d'Albe, à qui ce monarque déférait beaucoup, parla conformément à son esprit orgueilleux et hautain. Invoquant d'abord avec beaucoup d'aigreur contre le roi et les Français, puis s'en prenant au Pape, aux Vénitiens et aux autres princes de l'Europe, il dit que l'empereur devait tirer tout l'avantage possible de sa victoire ; et improuvant par mépris la raison de notre sage et pieux prélat, il ajouta qu'il valait mieux différer l'affaire des Turcs et des hérétiques, jusqu'à ce que l'empereur eût conquis la monarchie, à laquelle Dieu lui ouvrait le chemin par tant de victoires, car par elle seule on pouvait parvenir à l'accomplissement des autres choses qu'on souhaitait. Ce sentiment fut suivi avec l'approbation de tout le conseil ; mais l'événement fit voir lequel était le plus sage, puisque Charles ne parvint jamais à cette prétendue et tant désirée monarchie, et que Turcs et hérétiques poussèrent plus avant leurs progrès.

III.—L'empereur, après son couronnement, prit la route de Vienne en Autriche, pour s'opposer à l'entrée des Turcs, qui avec une armée formidable menaçaient les terres de l'empire. Mais pendant qu'il travaillait à rendre vains les efforts de ces ennemis jurés du nom chrétien, il désira que le cardinal, son confesseur, restât à Rome, muni de toute l'autorité nécessaire pour son service, avec ordre à son ambassadeur, le gouverneur de Milan, de ne rien entreprendre que de son avis. Obligé de s'occuper d'une multitude d'affaires, et de traiter

souvent avec le Pape, les cardinaux et les principaux officiers de la cour romaine, notre prélat fit paraître une sagesse et une habileté, qui le rendirent plus recommandable que jamais ; et il s'acquit une si grande réputation dans Rome, qu'on disait communément que, s'il y restait, il aurait bonne part à la Papauté. Quelques-uns des hommes les plus influents lui conseillaient même, sous le prétexte de cette espérance, de ne point retourner en Espagne. Mais le cardinal, qui ne se laissait pas étourdir par tous ces applaudissements, et qui regardait son élévation comme bien au-dessus de ses mérites, répondit sagement que celui qui veut gouverner le S. Siège de Rome avec justice et vérité, doit être affranchi des liens de la chair et du sang, et n'avoir d'attachement à qui que ce soit ; perfection dont il se trouvait très éloigné ; car, attaché par ses fonctions à la personne de l'empereur, il lui avait de grandes obligations. Ainsi, sans s'arrêter aux persuasions de ses amis, il quitta Rome, où il était demeuré trois ans, et rejoignant à Bologne l'empereur Charles-Quint, qui revenait de Vienne, il le suivit en Espagne.

Nommé vers le même temps archevêque de Séville, le cardinal donna des marques de son grand zèle et de sa vigilance pastorale. A peine eut-il reçu ses Bulles de Rome, qu'il entreprit la visite de son diocèse, faisant lui-même les prédications et les catéchismes, distribuant quantité de dons et d'aumônes aux églises et aux personnes nécessiteuses. L'empereur, cependant, voyant que les affaires générales de l'Etat n'allaient pas si bien, rappela près de lui son confesseur, et l'institua président du Conseil des Indes. Quelques envieux, qui considéraient le cardinal comme un obstacle à leur fortune, firent en vain tous leurs efforts pour lui ôter un poste qu'il occupait très dignement, Charles lui conserva sa confiance ; et s'il arrivait à son ministre de s'éloigner tant soit peu de la cour, il s'en plaignait tout de suite et le faisait rappeler.

Il dit même une fois au P. Pierre de Soto, religieux de l'Ordre, qu'il ne pouvait s'empêcher d'aimer et d'estimer beaucoup le cardinal Loaysa, son consolateur et son appui en tous ses travaux.

Parmi les vertus du P. Garcia, on remarque une honnêteté et une pudeur si rares, qu'il n'offrait jamais la moindre prise à la critique. Il conserva toute sa vie la blancheur de cette vertu sans aucune tache. Aussi était-il fort dévot à la très sainte Vierge, Mère de toute pureté. L'un de ses soins les plus ardents fut de travailler à la faire honorer par la dévotion du saint Rosaire, et à obtenir de grandes Indulgences

pour ceux qui pratiqueraient cette dévotion. Ennemi juré de la dissimulation, il agissait lui-même en toute sincérité. Il reprenait fort librement, et ses amis encore plus que les autres, lorsqu'il les voyait s'écarter du devoir : mais hors de là, ses paroles ne respiraient que bienveillance pour tout le monde.

Il faisait beaucoup d'aumônes, et les plus grandes en secret. Depuis le sac de Rome, il donnait tous les ans au très pieux et très docte cardinal Cajetan cinq cents écus d'or. Un pauvre gentilhomme, qui, ayant pris quelque part aux soulèvements de Castille, avait vu confisquer tous ses biens, recevait de lui quatre cents écus.

Mais il fit surtout éclater sa munificence envers l'Ordre, particulièrement en construisant un beau couvent dans sa ville natale de Talavera. Le vénérable Père Jean Hurtado avait jeté les fondements de cette maison avec beaucoup de pauvreté, et dans un temps où, à cause des révolutions des villes, on se moquait de son dessein. Loin de se laisser arrêter par toutes ces épreuves, il avait prophétisé le succès de son entreprise, assurant qu'on y emploierait plus de vingt mille ducats. Cette prédiction commença à s'accomplir lorsque le P. Garcia, élu Général de l'Ordre, accepta généreusement de bâtir à ses frais tout le couvent. N'ayant pas eu la consolation de voir ce grand édifice terminé, il laissa après sa mort les ressources nécessaires pour le conduire à bonne fin. C'est encore lui qui fit bâtir le noviciat de son couvent de Pennafiel : mais, ce qui paraît beaucoup plus digne d'éloges devant Dieu et devant les hommes, c'est que dans ses divers états il porta toujours l'habit de l'Ordre, et en conserva merveilleusement l'esprit. Il parlait même, à l'occasion, des choses de la Religion comme s'il y eût encore vécu, disant, par exemple, Notre P. S. Dominique, nos Règles, nos Constitutions, nos Chapitres, et choses semblables. Il était très affable avec les religieux ; mais les plus observants et les plus modestes étaient ceux qu'il aimait de préférence.

Enfin Dieu, pour le préparer à la mort par l'exercice de la patience, l'affligea des douleurs de la goutte. Voyant là un avertissement du ciel, le cardinal comprit la nécessité de songer tout de bon à la plus importante de toutes ses affaires, le salut de son âme. Il y fut d'autre part grandement excité par une lettre du V. Père Thomas de Sainte-Marie, Provincial d'Espagne, qui lui parla avec force de la vanité des choses du monde et de la grandeur de celles de l'éternité. Le cardinal, vivement impressionné à la lecture de cette lettre, secoua doucement la tête : « Voici, dit-il, voici un appel de Dieu. » Sur son lit de mort,

pratiquant la miséricorde jusqu'à son dernier soupir, il donna mille ducats de rente, pour marier des filles orphelines de la ville de Talavera; cinq cents, pour être distribués à des pauvres honteux, puis cinq cents écus de rente perpétuelle pour le célèbre collège de S. Thomas d'Alcala. Il mit fin à sa vertueuse vie par toutes ces bonnes œuvres; et après avoir reçu dévotement les sacrements, il rendit son âme à son Créateur le jeudi saint de l'année 1546, le 21 avril. Il fut porté, comme il l'avait ordonné, au couvent de St-Genest de Talavera, où il attend la résurrection générale, dans un magnifique sépulcre de marbre, l'un des plus beaux ornements de cette église.



*La V. M. FRANÇOISE DE LA CROIX,
Professe du Monastère du Tiers-Ordre
à Aumale (*).*

(1661)

LA Mère Françoise de la Croix naquit à Aumale de parents fort honnêtes, issus d'une des meilleures familles d'Amiens. Dieu, l'attirant à son service dès sa tendre jeunesse, lui donna un si grand amour pour la pureté, et un tel désir d'imiter la Très Sainte Vierge, qu'à l'âge de sept ans elle fit vœu de virginité. Elle le renouvela à l'âge de dix ans, et encore à douze, et le garda parfaitement, au point d'ignorer toute sa vie ce qu'était tentation impure. Non contente de repousser toute proposition de mariage, elle observait dans le monde tant de pudeur et une si rare modestie, qu'elle aurait cru un crime de regarder un homme en face.

Elle vécut de la sorte dans la maison de ses parents jusqu'à l'âge de 21 ans. Mais aspirant à une vie plus parfaite, elle prit l'habit au monastère de Sainte-Catherine de Sienne à Aumale, où, sous le nom du Tiers-Ordre, on pratique presque toutes les austérités du premier.

(*) Mém. d'Aumale.

Elle y parut aussitôt ornée de toutes les vertus de son état. Humble, dévote, prompte et exacte à l'obéissance, zélée pour toutes les observances de la Religion, et fidèle à ses saints exercices, et surtout à ceux de l'oraison, elle était toujours unie à Dieu, et marchait continuellement en sa présence.

Après sa profession, chargée de l'office de cellière, Sœur Françoise s'en acquitta avec une diligence, une charité et une prévoyance, qui contribuaient notablement au bon ordre de la maison, à la paix, et au recueillement des Sœurs. Devenue ensuite infirmière, elle signala son humilité, sa sollicitude et son dévouement, servant les Sœurs malades avec une foi vive, qui lui faisait voir en elles la personne de Jésus-Christ. Très soigneuse à les préparer à la mort lorsqu'elle les voyait en danger, elle le faisait avec tant d'onction et de grâce, que c'était une grande faveur d'être assisté par une si sainte et si pieuse infirmière.

Parmi les malades qu'elle servit, une entre autres lui donna sujet d'exercer excellemment sa charité, et d'en produire les actes les plus héroïques. Cette religieuse s'étant blessée à la jambe, il s'y forma un ulcère affreux. Notre infirmière pansait et nettoyait cette plaie avec une assiduité, une douceur et une patience admirables. Un jour que l'odeur était plus forte, elle approcha son visage de cet ulcère, et l'y tint longtemps, toute disposée à avaler le pus infect, à l'imitation de sa Mère sainte Catherine de Sienne, si elle avait pu présumer la permission de sa supérieure.

Elle continua ce dévouement pendant deux mois entiers, jusqu'à la mort de cette pauvre malade.

Parmi toutes ses occupations, elle ne perdait jamais la présence de Dieu, et trouvait toujours un temps considérable pour vaquer à l'oraison. On l'y voyait appliquée avec un recueillement, une attention et une ferveur peu ordinaires. Toutes ses actions étaient réglées par l'obéissance. Nonobstant ces durs labeurs, elle s'était rendu la mortification si familière, qu'outre les disciplines fréquentes, dont elle affligeait sa chair, elle était ordinairement chargée de haïres, de cilices, de ceintures de fer garnies de pointes. Si l'on n'eût pris garde à la manière dont elle se traitait, le pain et l'eau eussent fait toute sa nourriture. Elle communiait souvent avec des dispositions angéliques ; et Dieu la comblait dans la réception de ce divin sacrement, de tant de consolations, que toutes les choses de la terre lui devenaient insipides.

Enfin, pour lui donner le moyen d'accroître ses mérites et d'achever

sa couronne, Dieu l'affligea par une rude maladie, qui lui dura quelque temps. La fièvre dévorait son corps, en particulier l'extrémité des pieds et des mains, qui lui semblaient être dans le feu. Elle supportait toutes ces douleurs avec patience et résignation. Comprenant enfin que son heure était proche, elle fit sa confession générale, et reçut deux fois la très sainte communion, avec de très grands sentiments de dévotion. Le 21 avril, sur les six heures du matin, elle rendit sa bénite âme dans une profonde paix et tranquillité, l'an 1661, âgée de 60 ans, dont elle avait passé 39 en religion, et 21 dans le siècle.

Elle avait inventé une certaine dévotion envers la Sainte Vierge, consistant à dire trois *Ave Maria* à l'honneur de sa divine Maternité ; et les religieuses assurent avoir reçu plusieurs grâces insignes par ce moyen. Dans le premier *Ave Maria*, on congratule la Sainte Vierge de son élection à la qualité de fille et d'épouse du Père éternel, et de Mère de son Verbe ; dans le second, on honore en elle l'exécution et l'accomplissement de cette élection, en la considérant et saluant comme Mère de Jésus-Christ ; enfin dans le troisième, on reconnaît en elle la plénitude de toutes les grâces, en la saluant comme le temple du Saint-Esprit, qui les a répandues en son âme. On remercie en même temps intérieurement les trois Personnes divines de l'élection, de la prédestination et de la sanctification de la même Sainte Vierge, la plus excellente et la plus parfaite de toutes les créatures. Or, quoiqu'il n'y ait en cette pratique rien de nouveau, c'est pourtant beaucoup de l'accompagner de ces pensées, et de reconnaître par ces actes le bienfait de notre Rédemption, renfermé en Marie comme dans sa source. C'est ce que l'Eglise nous a voulu apprendre, quand elle a ordonné que trois fois le jour on sonnerait le Salut, pour honorer le matin, à midi et le soir, le mystère de l'Incarnation, en saluant trois fois la Sainte Vierge, que Dieu a choisie pour en être la digne coopératrice.





LE MÊME JOUR

1240 — Mémoire de deux vénérables religieux, si dévots à la Très Sainte Vierge, qu'elle les favorisait visiblement dans leurs prédications. Un saint moine de l'Ordre de Cîteaux, entendant prêcher l'un d'entre eux, vit la Sainte Vierge qui tenait un livre ouvert devant ses yeux, et lui montrait ce qu'il devait dire. Le même rapporte de l'autre Frère que, montant un jour en chaire avec un sermon tout préparé, il changea soudain de sujet, et prêcha tout autre chose « ce qui vint, ajouta-t-il, de ce que la Sainte Vierge lui suggérait » tout ce qu'il disait au peuple. »

Le saint homme, qui voyait ces choses, se nommait Jacques de S. Galgan. Il resta si affectionné aux Frères-Prêcheurs, qu'il dirigeait vers leur Ordre le plus de jeunes gens possible, et allait en toute occasion entendre leurs prédications. — (*Vit. Fratr.*)

1260 — A Trente, le V. P. BARTHÉLEMY, originaire de cette ville et célèbre par sa grande religion, son zèle et sa doctrine. Il composa plusieurs ouvrages, en particulier une légende de saint Dominique où il raconte comment il assista lui-même à la translation des reliques du saint Patriarche par le B. Jourdain. On lui doit aussi un travail sur les vies des Saints, travail resté inédit. C'est là qu'il célèbre les ineffables bontés de la Sainte Vierge, dont lui-même se trouva comblé. Fr. Barthélemy atteste que, livra-t-il son corps aux flammes, il ne pourrait acquitter une parcelle de sa dette envers la Vierge très miséricordieuse. Il lui attribue les grâces dont son adolescence avait été prévenue. Il avait résolu de ne jamais refuser une aumône demandée au nom de Marie. Cette promesse le mit un jour dans un cruel embarras. Il est en voyage. Un pèlerin l'accoste et lui demande l'aumône, et c'est en ce nom vénéré. Barthélemy pourra-t-il refuser ? Mais sa bourse est légère, si légère, que, s'il en détache une obole, il n'aura pas de quoi payer son écot à la prochaine hôtellerie ; et déjà il pense à la honte qu'il éprouverait d'être pris au dépourvu. L'amour de la Sainte Vierge l'emporte malgré tout et il ouvre sa bourse. A peine s'est-il éloigné du pèlerin que, par suite d'une rencontre inattendue, il est convié à prendre sa part d'une excellente et copieuse réfection. Son existence est pleine de ces marques d'une protection toujours constante. La Très Sainte Vierge l'arrache à divers périls ; elle répand des grâces très insignes sur sa pieuse mère entrée en Religion. Parmi tous ces

faits, il en est un qui se rapporte plus particulièrement à la carrière militante du Frère-Prêcheur. Barthélemy de Trente entretenait un échange de rapports spirituels avec une religieuse d'un Ordre qu'il appelle *des Incluses*. Il avait appris de la bouche de cette religieuse et de celle de son abbesse, Peregrina, un fait le concernant. Laissons-le s'en expliquer lui-même :

« Au plus fort de la lutte entre le sacerdoce et l'Empire, je me trouvais, je ne sais par quel jugement de Dieu, engagé dans les affaires les plus épineuses. Et voici qu'un bruit malveillant s'accrédita sur mon compte. On racontait que, m'étant entièrement livré aux choses du siècle, j'avais jeté de côté les insignes de ma profession. Ce bruit étant parvenu aux oreilles de la servante de Dieu, elle entra dans de mortelles inquiétudes, et, de toutes les forces de son âme, elle se mit à implorer en ma faveur la Mère des miséricordes. Absorbée par la douleur et la vivacité de sa prière, ignorant si elle était ravie hors d'elle-même ou tout simplement endormie, elle eut, en un lieu qu'elle me désigna dans la suite et devant de saintes images qu'elle me montra, une vision merveilleuse. Tandis qu'elle suppliait la Mère de toute grâce de ne pas laisser courir à sa perte ce misérable Barthélemy, voici que la joie des âmes fidèles, la Vierge Marie, Mère du Sauveur, s'approcha, rayonnante d'allégresse, de sa servante désolée et, ouvrant le riche manteau qui la couvrait, elle lui montra, revêtu de l'habit de son Ordre, celui à l'occasion duquel elle versait tant de larmes. « Tel tu l'aperçois, dit la reine du ciel, tel « il est réellement dans le lieu où il réside. » Passant de la tristesse à la joie, la pieuse religieuse alla porter à d'autres cette heureuse nouvelle, en rendant grâce à sa consolatrice. Qui n'admira, dans cette circonstance, les bontés de la très douce Vierge, trop compatissante pour ne pas couper court aux afflictions de ceux qui la servent, quand même les âmes visitées par sa grâce s'intéressent à des indignes tels que moi ? »

Le V. P. Barthélemy mourut vers le milieu du treizième siècle, assisté à sa dernière heure, on n'en saurait douter, par Celle qui l'avait comblé durant sa vie des plus insignes faveurs. — (Archives généralices, *Liber epilog.*)

1310 — A Sienne, le B. P. ARRIGONI. Quoique d'une vie fort sainte, il se trouva attaqué, à l'heure de la mort, de tentations si violentes, qu'il ne savait que devenir. Alors le B. P. Jean-Baptiste Tolomei, entrant dans sa chambre, connut par une lumière surnaturelle les assauts que les démons lui livraient ; il s'écria : *Fugite, partes adversæ, vicit Leo de Tribu Iuda* ; fuyez d'ici, ennemis cruels ; le Lion de Juda a vaincu. Les démons aussitôt se dispersent, et le moribond se trouve en paix. Lorsqu'il expira on vit les Anges porter son âme au ciel ; ce fut environ l'an 1310. — (Pio.)

1656 — A Naples, les V. P. BERNARD DE ROBETTO, et ANGE DE CASERTE, profès du couvent de Sainte-Marie de l'Arc, lesquels s'étant

généreusement exposés pour le service des pestiférés, moururent glorieusement dans cet emploi de charité, en 1656. — (*Acta Cap.* 1670.)

1644 — Au couvent de S. Pierre Martyr, à Tolède, le P. HYACINTHE DE OLIVA, religieux de grande oraison, et admirable d'obéissance. Les démons lui apparurent pendant cinq ans sous diverses formes, pour le détourner de ses exercices de piété, par leurs spectres et leurs mauvais traitements; mais lui se moqua de leurs efforts, et remporta toujours la victoire. Il mourut en grande opinion de sainteté. — (*Act. Cap. Rom.* 1644.)

1644 — En la Province du saint Rosaire aux Philippines, le V. P. GASPAR DE CASA BIANCA, lequel, persévérant avec ferveur dans la vie austère, établie par les fondateurs de cette province, mérita dans le ciel les congratulations éternelles. — (*Act. Cap. Rom.* 1644.)

1670 — A Rome, au couvent de la Minerve, mourut le V. P. CÉLESTIN D'ISERNIA, religieux de la Province de l'Abruzzi. Menant une vie véritablement céleste, il ne tenait aux choses de la terre que par une pieuse nécessité. Son corps était continuellement accablé de macérations et de labeurs; même malade, il ne rompait point l'abstinence. Sa chambre, et tout ce qui était à son usage, publiait son grand esprit de pauvreté. Il couchait sur deux ais, sans autre couverture, que celle de ses habits. Son humilité, sa simplicité religieuse, le faisaient admirer et aimer de tout le monde. Il était fort assidu à entendre les confessions, Dieu lui ayant donné une grâce particulière pour ce ministère. D'une patience inaltérable, il souffrait doucement les douleurs cruelles de la gravelle, qui mirent enfin la dernière perfection à sa couronne. Il mourut avec l'estime d'un très saint religieux, vers l'an 1670. — (*Act. Cap.* 1670.)

1679 — A Bédoin, dans le comtat d'Avignon, le V. P. ANTOINE DE JÉSUS, le compagnon infatigable des veilles, fatigues, missions et autres saints exercices du P. Antoine du S. Sacrement, pendant les quatorze dernières années de sa vie. Ce fut le premier Frère de chœur reçu au couvent du Thor. Presque toujours supérieur dans les couvents de la Congrégation, il gouverna avec beaucoup de zèle et de sagesse. Il se rendait aimable à tout le monde, à ses Frères par son humilité, sa douceur et ses services, aux évêques par sa soumission et sa promptitude à exécuter ce qu'ils lui ordonnaient pour le bien de leurs diocèses, aux grands par sa simplicité, aux petits par son affabilité, aux malades par sa douceur, et à Dieu par la pureté de son âme. Infatigable dans les travaux apostoliques, il prêchait très souvent, trois, quatre et cinq fois par jour, en des lieux différents, et passait encore après cela les nuits

entières à entendre les confessions dans les églises. L'évêque de St-Paul-Trois-Châteaux remettait entre ses mains presque toutes les affaires importantes de son diocèse, et avait coutume de dire que le P. Antoine de Jésus en valait bien six, et qu'il se fiait plus en sa prudence que dans le savoir des autres. Le zélé missionnaire gagna à Bedoin, en assistant les malades, la maladie dont il mourut. Après avoir donné des marques sensibles d'une soumission inébranlable aux ordres de Dieu, et d'une patience invincible, plein de bonnes œuvres et de mérites, il consumma heureusement son sacrifice, le 21 avril 1679, à l'âge de 58 ans. Sa mort fut si douce et si édifiante, que tous ceux qui en furent témoins lui portèrent envie. — (*Vie du P. Ant. du S. Sacrement.*)

1679 — Au même couvent de Bedoin mourut avec un pareil exemple de sainteté le V. P. ALEXIS DE GAST, religieux illustre par l'éclat de sa naissance, mais beaucoup plus par celui des vertus. Sa mère, dame d'une rare piété, et fille spirituelle du Père Antoine du S. Sacrement, demandant un jour à ce dernier si elle n'aurait pas le bonheur de voir quelqu'un de ses enfants religieux, le Père l'assura qu'il arriverait suivant ses désirs ; il lui désigna même celui qui ferait ce généreux sacrifice à Dieu ; ce fut le Père Alexis. Un jour, le futur Frère-Prêcheur, encore petit, faillit se tuer en s'amusant avec d'autres enfants de son âge. Le P. Antoine, passant à l'heure même, dit à son compagnon que cet enfant serait un jour religieux. La prédiction s'accomplit, contre toute sorte d'apparence. En effet, le jeune homme avait pris la croix de Malte, et s'était acquis beaucoup de gloire dans les épreuves auxquelles il fut soumis avant son admission. Déjà tous ses parents et lui-même se préparaient à la profession, qu'il devait faire sous peu de temps, lorsque touché par la grâce, il résolut, à l'âge de 24 ans, d'entrer dans la Congrégation du P. Antoine, pour combattre avec plus d'avantage les ennemis de notre salut par la vie austère qu'on y menait et la prédication de l'Evangile. Il exécuta son dessein après s'y être préparé par beaucoup de prières, de jeûnes et de veilles, nonobstant les oppositions des hommes et des démons eux mêmes, qui n'oublièrent rien pour l'empêcher. Sa rare prudence, son zèle pour l'observance régulière, et cette profonde humilité qui lui faisait verser des larmes lorsqu'on l'obligeait à être supérieur, avaient fait concevoir l'espérance qu'il rendrait à la Congrégation des services importants, et on ne doutait point qu'après la mort du Père Antoine, il ne dût en être une des principales colonnes ; mais Dieu, l'ayant trouvé mûr pour la gloire, l'appela à lui, l'an 1679. — (*Ibid.*)

1522 — A Valladolid, en Espagne, mémoire de la très pieuse reine MARIE, mère du roi de Castille Ferdinand IV. Elle eut des affaires si fâcheuses à démêler tant au dedans qu'au dehors du royaume, que c'est merveille comment elle put conserver la couronne et remédier à tant de désordres. Dieu l'assistait, il est vrai, et par une infinité d'aumônes et de bonnes œuvres elle savait mériter

sa protection toute puissante. Pour ce qui regarde en particulier notre Ordre, elle donna commencement au célèbre couvent de S. Paul de Valladolid, fit de grandes largesses à celui de S. Paul de Burgos, et bâtit celui de Saint-Ildephonse en la ville de Toro. Tant d'œuvres bonnes et illustres la disposèrent à recevoir du Dieu des miséricordes la récompense éternelle. Elle mourut en 1322 et fut enterrée, selon son désir, avec l'habit de l'Ordre. — (Castillo.)

1545 — Au monastère royal de S. Louis à Poissy, la très vertueuse Sœur RENÉE DE LA TOUR DE BOULOGNE, de l'illustre maison de Turenne. A l'âge de 22 ans elle donna des exemples d'humilité, de modestie, de sagesse et d'amour pour l'Ordre qu'elle avait embrassé, dignes d'une éternelle louange. Nommée abbesse du Paraclet, célèbre et riche abbaye, elle eut grand peine à faire accepter son refus et à résister aux sollicitations des hauts personnages qui la pressaient d'obéir. Alors elle pria Dieu avec instance de ne pas permettre qu'elle sortît de cette maison et de l'Ordre de son Père S. Dominique. Peu après, une mort prématurée l'enlevait de ce monde, heureuse d'être restée dominicaine jusqu'à la fin. — (*Mém. de Poissy.*)

1590 — Au monastère de S. Joseph d'Isnatorafe, en Espagne, les VV. MM. MARIE DE JÉSUS, et MARIE DE S. DOMINIQUE. Les deux premières vêtues de l'habit religieux en cette sainte maison, elles donnèrent des exemples d'une observance très sévère dans le vivre, le vêtir, et d'une mortification continuelle de toutes les passions et désirs de l'âme. Leurs robes étaient d'un drap rude et grossier ainsi que leurs tuniques. Leurs disciplines étaient si fréquentes et si cruelles, que les endroits où elles pratiquaient cette pénitence, en restaient tout ensanglantés. C'était ordinairement avec des chaînes de fer, à l'imitation de N. P. S. Dominique. Elles jeûnaient toute l'année au pain et à l'eau. Afin de s'assurer davantage la bénédiction divine, elles mirent leur maison sous la protection particulière de la Très Sainte Vierge : d'où vient que toutes celles qui y font profession prennent le nom de Marie avec un surnom particulier, qui les distingue les unes des autres.

La mort de ces deux saintes religieuses eut lieu vers 1590. Quatre ans après, on trouva leurs corps entiers et sans corruption. — (Lopez.)

1590 — En Espagne, mémoire des VV. MM. MARIE DE JÉRUSALEM et MARIE DE S. PHILIPPE, sœurs selon la chair, mais beaucoup plus selon l'esprit, et par l'union de la charité chrétienne et religieuse. Professes du monastère de Sainte-Catherine d'Avila, elles furent choisies pour aider à la fondation d'Aldea Nueva. Après y avoir solidement établi une parfaite observance, elles en sortirent avec quelques autres Sœurs, pour aller fonder un autre monastère à Olmedo. Elles le rendirent, comme le premier, un sanctuaire

de religion et de piété, et y moururent en grande opinion de sainteté. — (Lopez.)

1653 — Au monastère de Prouille, la vertueuse Sœur FRANÇOISE DES VOISINS. Imitant soigneusement la haute piété de plusieurs autres religieuses de son nom et de sa famille, elle se signala par la gravité de ses mœurs, l'innocence de sa vie, sa rare dévotion, son amour et fidélité à tous les exercices de la communauté. Elle décéda dans une grande estime, l'an 1653. — (Mém. de Prouille.)

1657 — A Anvers mourut, dans une réputation générale de sainteté, la vertueuse Sœur MARIE DUPUIS, du Tiers-Ordre. Sa vie admirable alla de pair avec celles des plus illustres personnes de ce siècle pour les grâces très particulières et très relevées qu'elle reçut de Dieu, en extases, ravissements et visites célestes. L'opinion qu'on avait de sa vertu attirait dans sa petite et pauvre chambrette toute sorte de personnes, séculiers, prêtres et religieux qui venaient la consulter, lui communiquer leurs peines et leurs affaires, et se recommander à ses prières. Lorsqu'après sa mort, qu'elle avait toujours eue en désir, son corps fut porté à l'église pour y être enterré, il y eut un si grand concours du peuple, qu'il fallut fermer la porte du chœur, pour l'office de la sépulture. — (*Act. Cap.* 1670.)





XXII AVRIL

*Le Bienheureux LUC DE PONTECORVO,
Fondateur du Couvent de l'Annonciade en la même ville (*).*

(1460)

SUR les confins du pays latin et de la campagne Romaine, s'élève un gros bourg fort peuplé ; on le nomme Pontecorvo. C'est là que vît le jour le B. Père Luc. Ses parents appartenaient à la famille des Spicoli, aujourd'hui éteinte, et dont la plus pure illustration lui vint de ce grand Serviteur de Dieu. Honoré comme saint dans son couvent, dans celui de Saint-Dominique, à Naples, et en d'autres de la même Province, on le voit, de temps immémorial, la tête entourée de rayons, attribut spécial des Bienheureux. Les particularités de sa vie sont demeurées inconnues, mais voici les traits généraux qu'on trouve communément dans les auteurs.

Dès qu'il eut pris l'habit, il travailla de toutes ses forces à se rendre un véritable enfant de notre Père S. Dominique, en gardant avec fidélité les règles de son Institut. Il devint, en peu d'années, un saint et savant religieux, s'employant avec un succès incomparable au salut des âmes. La ville de Gaëte, entre toutes les autres, bénéficia de ses exemples, de sa conversation et de ses prédications apostoliques, car il y passa une bonne partie de sa vie. On le trouvait toujours prêt à consoler les affligés, à visiter les malades, à entendre les confessions, à assister les agonisants, à remplir, en un mot, tous les devoirs d'un vrai Frère-Prêcheur. Mais, chose qui le rendait plus

(*) *Diario.*

recommandable et tout à fait célèbre, il avait le don des miracles et obtenait des faveurs extraordinaires à ceux qui avaient recours à ses prières.

Voyant quelle guerre lui livrait cet adversaire intrépide, le démon lui suscita les plus horribles persécutions. La confiance du Bienheureux demeura toujours inébranlable. Il semblait parfois qu'il allait succomber sous le poids et la multitude des calomnies, mais Dieu révélait bien vite son innocence et la faisait resplendir avec plus d'éclat.

La réputation de sa sainteté volant de toute part, les Pères du grand couvent de Saint-Dominique, à Naples, l'élurent pour Prieur en 1454. Le B. Père, malgré ses répugnances, dut courber la tête sous le précepte de ses supérieurs. Il gouverna cette nombreuse et florissante communauté, à la satisfaction universelle, et attira tant de bénédictions spirituelles et temporelles, que le couvent s'en trouva tout renouvelé.

Cependant, Ponte-Corvo, jaloux des avantages que procurait à Naples la présence d'un de ses concitoyens, résolut d'en profiter à son tour. On proposa au Bienheureux de bâtir un couvent dans sa ville natale s'il consentait à venir l'habiter. L'homme de Dieu promit, et le couvent s'éleva à Ponte-Corvo ; il fut dédié à l'Annonciation de la B. Vierge. C'est là que le B. Père vint finir ses jours, en travaillant de toutes ses forces à la sanctification de ses concitoyens. Il mourut en odeur de sainteté, l'an 1460.

L'auteur du *Diario* italien rapporte qu'on trouva, après sa mort, une belle rose sur sa poitrine, formée dans sa propre chair ; témoignage et récompense de la dévotion du Bienheureux à la sainte Vierge, la Rose mystique.





*La V. Mère BÉATRIX DE ARANHA, Professe du
Monastère de Sainte-Anne à Leyria en Portugal^(*).*

(15..)

LE monastère de Sainte-Anne de Leyria, où fleurirent les vertus de la M. Béatrix, fut fondé par Catherine, fille de Ferdinand, duc de Bragance, et femme du comte de Loulé. Ce seigneur ayant été tué vers l'an 1498, dans un combat contre les Maures en Afrique, la comtesse, fortement inspirée du Ciel, résolut de donner à Dieu tous ses biens, et de construire une maison de Dominicaines. Elle choisit un très beau site dans la ville de Leyria, et demanda au monastère de Jésus, à Aveiro, des religieuses dignes de cette entreprise. On lui en accorda cinq qui s'appelaient Marie Diaz, la première Prieure, Thérèse Fernandez d'Albuquerque, Agnès Anne, Marie de Pessoa et Isabelle Vas. A leur arrivée, la fondatrice commença à recevoir le centuple de ses biens, même dans ce monde, en devenant la mère de si saintes filles ; rien ne faisait ses délices comme de considérer la ferveur avec laquelle jour et nuit elles servaient leur Créateur : mais sa joie fut bien plus complète, lorsqu'à l'odeur de leurs parfums, quelques jeunes demoiselles vinrent prendre l'habit et se mirent à imiter de si près leurs maîtresses, qu'on ne doutait pas de les voir égaler et peut-être même un jour surpasser les vertus de ces dernières.

L'une de ces novices fut la Mère Béatrix de Aranha, qui occupa la charge de Prieure, et plusieurs années celle de Maîtresse des novices. Ce monastère devint, sous son gouvernement, une vraie image du paradis. Elle avait une grâce particulière pour exhorter les Sœurs, et leur persuader tout ce qu'elle voulait en matière de mortification et d'observance : mais, en cela, sa vie et ses pénitences étaient encore plus éloquentes que toutes ses paroles. On n'avait qu'à jeter les yeux sur elle pour voir la gravité, la modestie, la douceur et la dévotion qui forment un extérieur religieux. Elle faisait quantité d'austérités secrètes ou publiques, comme de jeûner exactement au pain et à l'eau

(*) Sousa.

tous les carêmes et toutes les veilles des principales fêtes. Elle passait la plus grande partie de la nuit à l'église en oraison, ne reposant que bien peu de temps, ou sur la dure, ou assise sur quelque chaise du chœur. Elle avait un si fervent amour de Dieu, que les plus cruels martyres eussent fait ses délices. Les sanglantes et longues disciplines qu'elle prenait souvent, la consolaient en quelque sorte, en lui permettant de mêler son sang à celui du Sauveur. Favorisée du don des larmes, elle en répandait abondamment dans ses prières. Après avoir mené une vie plus angélique qu'humaine, elle quitta la terre pour s'en aller au Ciel. Dieu fit paraître, après sa mort, combien les vertus de sa servante lui avaient été agréables; une Sœur, ayant pris par hasard de la terre qui couvrait son corps, sentit qu'il en sortait une odeur semblable à celle des roses: surprise et consolée, elle porta cette terre aux autres Sœurs, qui toutes, firent l'expérience de cette merveille. On ne trouve pas au juste en quelle année elle mourut, mais il est hors de doute que ce fut dans le courant du seizième siècle.



LE MÊME JOUR

1271 — A Brives, diocèse de Limoges, le V. P. AYMERY DE BAR, Prieur très vigilant, et prédicateur apostolique. Il fut par les exemples de sa vie, les soins et les sollicitudes de sa charité toute bienfaisante, et son grand zèle pour le salut des âmes, l'une des abeilles mystiques de ce couvent, représentées par celles qui parurent sur la croix et les officiants lorsqu'on posa la première pierre de cet édifice. Le V. Père mourut en ce jour, l'an 1271. — (B. Guid.)

1294 — A Metz, le V. P. ANTOINE DE LONGUYON, noble de naissance, et orné d'excellentes vertus, comme l'indique le distique suivant :

*Vicit hic æquales viridis dum floruit ætas,
Moribus egregius, artibus, atque sacris.* — (Mém. de Metz.)

.... — A Valence en Espagne, mémoire de deux religieux anonymes, que certaines particularités de leur vie ont rendu recommandables. Le premier, remarquable par son amour de la pauvreté, ne dédaignait pas de

faire l'office de quêteur du couvent, quoique prêtre et chargé de la direction des ecclésiastiques de la paroisse St-Barthélemy dans la même ville. Il avait coutume d'aller tous les matins à cette église pour entendre les confessions. Un jour, comme ces prêtres l'attendaient pour se confesser, un religieux dominicain, qu'ils ne connaissaient pas, vint les inviter de la part du R. P. Prieur à assister à l'enterrement de leur Père, c'est ainsi qu'ils l'appelaient. Ils furent surpris d'une telle nouvelle, n'ayant pas seulement ouï dire qu'il fût malade. Prenant néanmoins leurs surplis et leur croix, ils allèrent en procession à notre couvent. Le sacristain ouvrait les portes quand ils arrivèrent. Il leur demanda où ils allaient si matin ? « Nous venons, dirent-ils, assister à l'enterrement de notre Père, selon l'avis » que votre Prieur nous a fait donner. » Le sacristain étonné et ne sachant lui-même rien de cette mort, s'en va trouver le P. Prieur et lui dit ce qu'il venait d'apprendre de ces prêtres. Le Prieur assure qu'il n'a donné ordre à personne d'avertir ces Messieurs, et qu'il ne comprend rien à tout cela. On fit entrer le prêtre qui disait avoir reçu cet avertissement ; il ne put jamais retrouver parmi les religieux de la communauté celui qui le lui avait donné. On courut promptement à la chambre du bon Père. Comme elle était fermée en dedans, il fallut entrer par la fenêtre. Le Père agonisait, et, sans avoir le temps de recevoir les sacrements, il expira fort dévotement en présence de ceux qui étaient accourus dans sa chambre. On crut aussitôt que le messager céleste qui avait averti ces prêtres était un ange du paradis envoyé de Dieu pour faire savoir la mort du V. Père à ses chers pénitents de Saint-Barthélemy, fidèles témoins de sa piété et de la sainteté de sa vie.

.... — L'autre religieux était docteur en théologie. Etudiant aussi bien en la science des saints qu'en celle des lettres humaines, il s'occupait en cet exercice devant l'image d'un crucifix, qu'il portait même à la bibliothèque, lorsqu'il y allait étudier. Une nuit, tout plongé dans ses méditations, il entend tout à coup une trompette qui semblait retentir proche du couvent. Saisi de frayeur, il pensa tomber par terre. Peu de temps après, un nouveau coup de trompette se fait entendre avec un son encore plus aigu. Une troisième fois encore la trompette résonne avec plus de force. Alors, se mettant à genoux devant son crucifix, le Père se recommande dévotement à Notre-Seigneur. Pendant qu'il priait, les voûtes du cloître sont ébranlées par un quatrième coup de trompette plus formidable que les autres. Le Père veut gagner sa cellule, mais en y allant, il entend encore une fois la terrible trompette retentir tout près de ses oreilles. Persuadé que c'était là le signal de sa mort, il s'en fut trouver le R. P. Prieur, et lui raconta ce qui venait de lui arriver. Il était tellement hors de lui, que le Prieur, sachant d'ailleurs que ce Docteur avait solide tête et n'était nullement visionnaire, n'eut point de peine à le croire. Ainsi préparé par ce mystérieux avertissement, le Père reçut les

sacrements dans de saintes dispositions, et bientôt après, saisi d'une fièvre violente, il quittait cette vie, pour aller jouir de l'éternité. — (Lopez.)

12.. — A Orvieto mourut le saint Frère BUONO, si pieux, si innocent et en particulier si dévot à la très Sainte Vierge, qu'il mérita d'être souvent honoré de ses visites, et d'en apprendre plusieurs secrets du ciel. Il vivait dans la seconde moitié du XIII^e siècle. — (Razzi.)

1561 — Dans la Province de Chiapa, en Amérique, le V. P. FRANÇOIS DE PIGNA, profès du couvent de Burgos en Espagne. Apprenant ce qu'on disait de jour en jour de la découverte du Nouveau-Monde, et la riche moisson qu'il y avait à recueillir, il y passa des premiers, et eut grande part à la fondation de la Province de Saint-Vincent dans ce pays de Chiapa. C'était merveille de voir la ferveur que Dieu donnait à ces missionnaires pour la conversion des idolâtres, et pour maintenir leurs compatriotes espagnols dans les devoirs de la religion. Ils vivaient dans la plus grande rigueur. Un œuf à leur dîner faisait leur meilleure portion, si toutefois ils le pouvaient avoir; et le soir, après toute une journée de travail, on ne leur présentait à la collation en temps de jeûne qu'une tasse d'eau avec tant soit peu de pain grossier et insipide. Leurs fatigues dans les voyages étaient incroyables, parce qu'il leur fallait marcher toujours à pied par des chemins longs, difficiles, quelquefois pleins d'eau, et traverser des collines et des montagnes très escarpées.

Il n'y eut presque point de couvent en ces commencements, où le P. François de Pigna ne travaillât, tant pour ce qui regarde la construction des bâtiments, qu'il faisait élever dans un admirable esprit de pauvreté, que pour ce qui concernait l'instruction des Indiens, qu'il aima toute sa vie avec une tendresse de père. Il était si obéissant, et tellement disposé à tout, que les supérieurs disposaient de lui absolument à leur gré, et le trouvaient toujours prêt à exécuter leur volonté sans la moindre excuse ou résistance. Toujours très modeste et recueilli, il évitait soigneusement, parmi la diversité de ses emplois assez difficiles, les occasions de se dissiper, surtout par les conversations inutiles, et s'étudiait à édifier le prochain en toutes choses. Il eut un grand zèle du bien commun et de l'augmentation de son Ordre. Son humilité pouvait servir d'exemple aux plus humbles; il la pratiquait en toute rencontre, et dans ses lettres, au lieu du salut ordinaire, il terminait par ces paroles : *Ora pro me, Pater, quia homo peccator sum* : Priez pour moi, mon Père, car je suis un homme pécheur. Il accompagna quelque temps le saint Père Barthélemy de Las Casas, évêque de Chiapa et religieux de l'Ordre, dans ses visites pastorales. Frappé du manque d'ouvriers apostoliques, il écrivit aux supérieurs de la Province, pour les prier de fonder encore un couvent, s'offrant à prendre lui seul toute la peine et le travail

de cette difficile entreprise. Lorsqu'il fut atteint de sa dernière maladie, il supplia ses frères de l'enterrer dans le lieu même où il se trouvait, considérant ses chers Indiens comme le plus cher sujet de sa gloire et de sa couronne. C'est à Tlacotalda, qu'après avoir reçu dévotement les sacrements, il reposa en Notre-Seigneur le 22 avril 1561. — (Remezal.)

1599 — A Nieva, en Espagne, mémoire de plusieurs religieux qui, remplissant les fonctions de curés, exposèrent généreusement leur vie les uns après les autres, au temps d'une cruelle peste, pour le salut de leurs paroissiens, l'an 1599. — (Lopez.)

1648 — A Metola, dans le royaume de Naples, le V. P. JEAN-BAPTISTE FALEZI, évêque de cette ville. Il était profès du couvent de Notre-Dame de la Santé, à Naples, et l'un des premiers fondateurs de l'observance qui se garde en la Congrégation du même nom. Et, comme les grands desseins ne s'accomplissent jamais qu'à travers mille difficultés et travaux, ce Père témoigna en toutes rencontres un courage intrépide et une patience invincible.

Fort savant, mais aussi fort humble, et d'une grande innocence et candeur, on pouvait le nommer un véritable Israélite. Elu Prieur de son couvent de la Santé, il le gouverna avec tant de sagesse et de religion, que le roi catholique, Philippe IV, le fit nommer évêque de Metola. Le Pape Urbain VIII accepta sa nomination, et lui expédia les Bulles l'an 1638. Ne manquant ni de zèle ni de capacité, le nouveau Pasteur s'employa entièrement à la réforme de son troupeau et s'efforça d'y faire revivre le véritable esprit de l'Evangile. Sa vie exemplaire lui acquit une haute estime à Naples. Sa tendre dévotion envers saint Dominique l'excitant à y porter les autres, il obtint du vice-roi et des autres magistrats de cette grande et royale ville, que saint Dominique fût choisi pour l'un des principaux tutélaires et protecteurs. Ce choix, d'abord approuvé par le pape Urbain VIII, fut ensuite confirmé par Alexandre VII. — (Fontana.)

1653 — En la Province du Pérou mourut au couvent de Guanaco le V. P. FRANÇOIS MANDULANA. Noble, riche et puissant dans le siècle, il en méprisa si généreusement tous les attrait, qu'il se consacra à Dieu dans l'Ordre, et ne songea plus qu'à s'avancer dans les voies de son saint amour. La solitude faisant sa plus douce consolation, il demeura 38 ans sans jamais sortir du couvent. L'assiduité de jour et de nuit à l'Office divin, et son application presque continuelle à l'oraison, occupaient tout son temps, excepté quelques heures, qu'il employait à instruire et à consoler les pauvres Indiens. Quand il partit de ce monde, vers 1653, il n'y eut qu'une voix dans tout le peuple pour le proclamer un saint. — (*Act. Cap.* 1656).

1395 — Au monastère royal de Saint-Dominique à Tolède, l'illustre princesse JEANNE DE LA SPINA, fille de l'infant Raymond Bérenger, fils du

roi Don Jacques d'Aragon. Devenue veuve, après avoir subi le joug du mariage dix-sept ans, elle prit l'habit au monastère de Saint-Dominique, de Tolède, et renonça à tous les biens et seigneuries qu'elle possédait. Elle vécut encore trente ans avec tant de piété et de religion, que les rois de Castille l'eurent toute sa vie en singulière estime, et lui écrivirent des lettres pleines du grand respect qu'ils lui portaient. Elle passa au séjour éternel l'an 1395. — (Castillo.)

1423 — Au même monastère, la V. M. THÉRÈSE D'AYALA. Elle fut dans le siècle fille d'honneur de la reine Marie, femme du roi Alphonse XI. Mariée ensuite avec un seigneur portugais, que Dieu appela bientôt à lui, elle résolut de tout quitter et de s'en retourner à Tolède où elle avait une fille nommée Marie, au monastère de Saint-Dominique. Elle acheta quelques maisons contigües, et demeura quelque temps dans une grande retraite, portant cependant par dévotion l'habit de l'Ordre. Déterminée enfin à s'engager entièrement au service de Dieu, elle entra dans le monastère, où elle et sa fille vécurent avec un merveilleux exemple de sainteté. Elles y furent Prieures successivement, Marie d'abord, puis sa mère. Elles moururent toutes deux la même année, en 1423, Thérèse la première, et sa fille vingt jours après.

Or, quoiqu'il ne faille jamais proposer les fautes pour exemple, mais pour les détester, et en prendre motif de pénitence, je ne dissimulerai pas que cette excellente religieuse Marie n'était que fille naturelle de Thérèse, laquelle, douée d'une grande beauté, se laissa tromper sous prétexte de mariage, par le prince Pierre, depuis roi de Castille. Marie, sa fille, parfaitement bien élevée et toujours très vertueuse, fut donc comme un beau lis produit, par une disposition particulière de la grâce, des épines du péché. Quant à Thérèse, elle se dégagea promptement de ses liens coupables. Bientôt enfermée dans le monastère de Tolède, comme Marie-Magdeleine à Béthanie, elle expia sa faute par une rigoureuse pénitence d'environ cinquante ans. — (Castillo.)

1560 — Au couvent du Tiers-Ordre, à Medina del Campo en Espagne, la vertueuse Sœur THÉRÈSE DE CORAL, laquelle par une ferveur angélique surmontant la délicatesse de son sexe, et s'animant fortement à l'acquisition des vertus, se rendit illustre en silence, piété, oraison, et en austérité de vie ; morte à la fleur de l'âge, elle égala en mérite les plus anciennes de la maison. — (Lopez.)



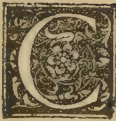


XXIII AVRIL

Le V. P. PIERRE DELGADO,

*Profès du Couvent de S. Etienne de Salamanque, l'un
des Fondateurs de la Province de Mexico en Amérique (*).*

(156.)

E Père, l'un des hommes les plus apostoliques que l'Ordre ait envoyés au Nouveau-Monde, était espagnol de nation et de parents nobles. Déjà, dans le siècle, la gravité de ses mœurs, sa sagesse et sa modestie annonçaient en lui quelque chose de grand. Le monde ne put l'attirer ; il prit l'habit religieux au célèbre couvent de S. Etienne à Salamanque. Animé d'un fervent désir de la perfection, il en commença l'exercice par une exacte observance des règles. Après sa profession, il fut appliqué aux études dans ce même couvent, et y suivit son cours de philosophie et de théologie. Il eut une inclination toute particulière à l'étude de l'Ecriture sainte, singulièrement des Epîtres de saint Paul, lisant et relisant sans cesse l'exposition qu'en a faite notre Docteur angélique, après laquelle, disait-il, il n'y avait plus rien à apprendre. Il lisait encore avec plaisir les conférences de Cassien, et le petit livre de l'Imitation de Jésus-Christ, connu alors sous le titre de *Contemptu mundi*, ou du mépris du monde, Il en retirait de grands sentiments d'humilité, de douceur et de modestie. Dans les disputes scolastiques, il proposait

(*) Davila.

les difficultés avec tant de modération, que, sans crier ni contester, et sans vaine ostentation de sa capacité, il argumentait et répondait avec une clarté et netteté d'esprit admirables. Ses belles qualités le rendant singulièrement aimable, et le faisant beaucoup considérer dans son couvent, il fut envoyé au collège de S. Grégoire de Valladolid, où il laissa encore mieux paraître cette grande intelligence qui le rendit un des hommes les plus savants de son siècle. Mais, ne considérant la science que comme un moyen pour procurer le but de l'Ordre, et la tenant pour plus nuisible que profitable si elle n'est soutenue par un grand fond de vertu, il se rangea sous la conduite du saint Père et prédicateur Jean Hurtado, lequel, comme nous avons dit en sa vie, établissait une nouvelle observance, la plus sévère qu'on eût encore vue, et en jetait les premiers fondements en la ville de Talavera.

Le Père Pierre trouva dans cette maison les moyens de bien exercer sa ferveur ; aussi devint-il un parfait disciple de son excellent maître ; et l'occasion se présentant de fonder un couvent de la même observance dans la ville d'Ocagna, il fut choisi pour ce grand dessein. Il réussit heureusement, Dieu bénissant sa grande piété et son zèle. Pendant qu'il s'étudiait en ce nouveau couvent à s'acquitter dignement des devoirs de sa profession, le Père Dominique de Betanços, missionnaire au Nouveau-Monde, vint à Ocagna et le décida à partir avec lui pour le Mexique.

Il fit paraître tant de religion et de modestie dans ce voyage, tant de zèle et de ferveur lorsqu'ils furent arrivés à Mexico, que le Père Dominique jeta les yeux sur lui pour le faire premier Prieur de ce couvent. De fait, il ne pouvait mieux choisir, car ce digne Père fut un modèle de toutes les vertus. Loin de prendre prétexte de sa charge pour s'exempter des devoirs communs, il se trouvait toujours le premier à tous les exercices. Il apprenait aussi aux Frères à se contenter de peu. Dans ces commencements, à peine avait-on les choses nécessaires à la vie ; mais tout se fût-il trouvé à souhait, ces saints religieux voulant, par principe, opposer à l'avidité insatiable de l'or et de l'argent qui dévorait les Espagnols passés aux Indes, un véritable esprit de pauvreté et un parfait mépris de toutes les choses de la terre, auraient rejeté bien loin tout ce qui sentait l'abondance et vécu quand même dans une grande austérité. La pauvreté était pratiquée sans aucune rente, selon le premier esprit de l'Ordre. On ne marchait qu'à pied, quoiqu'on entreprît des voyages de plus de cent lieues, et par des chemins fort difficiles.

C'est avec cet exemple que le P. Pierre remplit le premier la charge de Prieur du couvent de St-Dominique, à Mexico, montrant tant de douceur, d'affabilité, de discrétion et de condescendance en ce qui, raisonnablement, demandait quelque adoucissement, que selon la règle de S. Augustin, les religieux aimaient beaucoup plus leur supérieur qu'ils ne le craignaient. Non content de mettre aux offices des personnes habiles, il veillait tellement sur tout, que rien n'échappait à sa vue, ou pour reprendre, ou pour corriger, ou pour consoler, ou pour animer, selon les diverses occurrences.

Entre autres vertus et belles qualités, il avait une prudence et un don de conseil, qui le faisait admirer et consulter de tous ; on voulait avoir son avis sur les affaires les plus importantes. Il parlait peu, ayant connu par expérience que la multitude de paroles étouffe souvent ou obscurcit la vérité, fait perdre le temps et porte à des contestations qui troublent la paix de l'âme. Il disait son sentiment avec des paroles si justes et si à propos, qu'il n'y avait rien à y ajouter. Le vice-roi des Indes, don Antoine de Mendoza, prenait un singulier plaisir à l'avoir près de lui, disant qu'il lui semblait alors être avec notre Père saint Dominique ; et parlant du même Père à un provincial de notre Ordre, il avoua que, s'il avait à nommer quelqu'un à l'archevêché de Tolède, le plus grand siège d'Espagne, il choisirait cet excellent religieux.

Il n'était pas le seul à faire tant d'estime du Père Pierre. L'évêque d'Oaxaca, Jean Lopez de Zarate, grand serviteur de Dieu, et docteur d'un éminent mérite, l'honorait singulièrement, et à sa considération faisait tout le bien possible à nos Pères. A son lit de mort, il demanda par grâce particulière d'être enterré dans le sépulcre même du Père Pierre, déjà décédé, espérant ainsi avoir plus de part à ses intercessions et mérites.

Etabli Procureur de la Province, il se rendit en Espagne, pour y chercher de nouveaux ouvriers, et les amener au secours des autres. Il s'acquitta fidèlement de cette commission, et les Pères choisis par lui furent de fort bons missionnaires, qui travaillèrent beaucoup à la dilatation de la Province de Mexico et à la conversion des infidèles.

II. — La sagesse de sa conduite paraissant de jour en jour davantage, les Pères, assemblés en Chapitre pour élire un Provincial, jetèrent les yeux sur sa personne, et lui imposèrent cette charge. Il fit tous ses efforts pour ne pas accepter ; mais il fallut enfin se soumettre. Il se montra de suite un véritable supérieur, faisant premièrement tout ce

qu'il disait, châtiant comme père, reprenant comme juge, et conduisant comme pasteur. Profondément attaché à la pauvreté, il ne voulut jamais consentir que la Province prît des rentes. Ses habits étaient rudes et grossiers, et les plus vieux avaient sa préférence. Quoiqu'il désirât voir les Frères dans les mêmes sentiments, il prévenait néanmoins leurs nécessités, et n'attendait point leurs demandes.

Son gouvernement fut fécond en fruits de salut. Plusieurs Frères, animés par son zèle, apprirent les langues des nations Mistèque et Zapotèque, et convertirent une infinité de ces infidèles. Le Père Pierre de Sainte-Marie, depuis évêque de Verapaz, le Père Jean de Torres, et le Père Matthias de la Paix, allèrent fonder la Province de Guatemala, selon le dessein conçu par le P. Dominique de Betanços avant sa mort.

La Province de Mexico était d'une vaste étendue. De cette ville au couvent le plus éloigné, on comptait cent vingt lieues d'Espagne et les couvents qu'il fallait visiter à l'entour rendaient le voyage encore plus difficile. Le saint Provincial faisait toutes ces courses à pied, et avec cet exemple de rigueur et d'austérité, il veillait soigneusement à ce qu'il ne se glissât aucun relâchement dans l'observance. Ses exhortations étaient courtes et efficaces; tout ce qu'il voulait, il le persuadait. Dès que le Père Dominique de la Croix, qui lui succéda au Provincialat, eut achevé son temps, les définiteurs du Chapitre Provincial, les saints et vénérables religieux Dominique de Betanços, Prieur de Mexico, André de Moguer, depuis Provincial, Diego de la Croix, et François d'Aguilar, tous anciens et d'une vie fort pénitente, l'élurent de nouveau à cette charge. Il s'y comporta, comme la première fois, sagement et saintement. On remarqua seulement qu'il était devenu un peu plus facile pour les dispenses. Aussi bien ne semblait-il pas possible de persévérer longtemps dans une rigueur si extrême. Mais pour ce qui regarde l'obéissance, il montra par un exemple des plus mémorables de quel prix elle était à ses yeux. Voici en quelle circonstance.

Le jour des fêtes et des dimanches, le peuple de Mexico, après avoir ouï le matin une Messe basse, se retirait, pour aller à la chasse et autres divertissements mondains, et laissait les églises désertes; presque personne n'assistait à la Grand'Messe et au sermon. L'archevêque, pour remédier à cet abus, défendit de dire dans toute la ville aucune Messe basse avant la grande, et intima son ordre à toutes les communautés des religieux. On le garda fort exactement durant quelque temps; mais le Prieur du couvent de Mexico, se trouvant un

jour dans un cas particulier, voulut dire la Messe de bonne heure, et ne se crut pas obligé dans cette rencontre par l'ordonnance de l'archevêque. Le Provincial en eut un très vif déplaisir ; le soir venu, il fit sonner le Chapitre après Complies et fit dire sa coulpe au Prieur ; il le reprit fortement de sa faute, en s'appuyant sur de bonnes raisons, prises des maximes et des exemples des Saints. Il lui dit entre autres choses, que si les supérieurs subalternes voulaient être obéis de leurs inférieurs, ils devaient leur donner les premiers l'exemple, en obéissant eux-mêmes aux supérieurs majeurs ; que celui-là ne saura jamais commander, qui ne sait pas obéir ; que si quelqu'un devait déférer à l'ordre de l'évêque, c'était sans aucun doute le Prieur, qui l'avait reçu immédiatement de lui. Enfin pour conclusion, il le priva de sa charge. Ce qui fait voir le zèle et la pureté d'intention du saint Provincial, c'est que le Prieur était, par ailleurs, un excellent religieux et que, trois jours après, il devait achever ses fonctions. Nonobstant toutes ces considérations, le zèle du saint Provincial pour l'obéissance, surtout à l'égard des supérieurs ecclésiastiques, était si sincère, si généreux, et si éloigné de tout respect humain, qu'il dit à ce Prieur, que fût-il au commencement de son office, il l'absoudrait sans hésiter, pour lui apprendre à bien obéir. Telle est la perfection avec laquelle il gouvernait, et l'obéissance qu'il voulait voir dans ses Frères. Lui-même la pratiquait excellemment en chaque rencontre, quittant tout absolument, au moindre désir des supérieurs, même ses pénitences, qu'il modérait ou laissait sur un mot de leur part.

La rigueur dont il avait usé envers ce Prieur n'empêcha pas le Père Delgado d'être élu une troisième fois Provincial. Mais plus les religieux voulaient lui obéir, plus il s'ennuyait de leur commander : de sorte qu'il s'excusa humblement d'accepter une troisième fois la conduite de la Province. Les définites ne laissant pas de le presser et de se jeter même à ses pieds, pour lui faire agréer son élection, il leur demanda permission de dire les raisons qui le portaient à ce refus. « Je ne vous alléguerai pas, mes Pères, leur dit-il, mon insuffi-
« sance, quelque grande qu'elle puisse être ; je dirai seulement que si
« j'ai tâché de m'acquitter de mon office le mieux possible, en faisant
« à pied chaque année la visite de toute la Province, qui comprend
« plus de mille lieues, je ne suis plus maintenant dans la vigueur
« nécessaire, pour continuer ce travail ; et il est très important de
« ne pas introduire en la Province un mauvais exemple à cet égard.
« Nommez donc, s'il vous plaît, un autre religieux, et n'exigez plus
« de moi des services incompatibles avec ma faiblesse. »

Ces raisons fléchirent les définiteurs, qui, le dispensant de la charge de Provincial, lui donnèrent celle de Maître des novices. Le P. Delgado l'accepta volontiers, et s'accommoda aux petits exercices du noviciat, comme si, de sa vie, il n'avait eu d'emploi plus considérable. Il s'étudiait à donner en tout un grand exemple de ferveur, d'exactitude, de modestie et de mortification. Fort sobre, il s'abstenait toujours de ce qu'on lui donnait de meilleur, et particulièrement des fruits, qu'il aimait beaucoup. Compatissant envers les novices et possédant une grâce spéciale pour toucher et consoler, ainsi que le don de conseil, pour faire le discernement des esprits et des inclinations de la jeunesse, il prévenait par la clarté de sa lumière et les occasions, et les difficultés capables de leur causer de la peine ou de leur faire quitter la Religion.

Quoiqu'il s'appliquât avec beaucoup de soin à cette charge, cela ne l'empêchait pas de recevoir et d'écouter tous ceux qui le venaient consulter sur l'état de leur conscience, ou sur d'autres affaires, qu'il décidait avec une facilité merveilleuse. Les religieux même des autres Ordres recouraient à ses lumières ; et la réputation de sa sagesse et de sa sainteté alla si loin, que l'empereur Charles-Quint voulut le nommer évêque de las Charcas, une des plus riches Eglises du Pérou ; mais l'humble Père s'excusa d'accepter cette dignité, désirant passer le reste de sa vie dans le repos et la solitude du cloître.

Il prêchait avec beaucoup de grâce et de force, et fut le premier prédicateur général institué dans Mexico. Il cédait, néanmoins, cet office à ses Frères, se remettant entièrement entre les mains du Prieur, pour suppléer seulement les autres prédicateurs, lorsqu'ils venaient à manquer. Il était assidu à entendre les confessions, et allait visiter et consoler les malades en ville. Ce fut en cet exercice de charité qu'il contracta sa dernière maladie. Etant allé confesser une personne atteinte d'une fièvre maligne, il l'écouta avec beaucoup de patience et de douceur, mais si longtemps, qu'au sortir de là, il se trouva saisi lui-même et obligé de s'aliter. Se voyant bientôt proche de son heure, et se réjouissant dans l'espérance de son salut, le serviteur de Dieu consolait avec tendresse les Frères, qui pleuraient autour de son lit. Il répétait distinctement les articles du Symbole des Apôtres, et faisait souvent des actes de foi. Il demanda pardon à ses Frères des mauvais exemples qu'il leur avait donnés ; et disant et redisant ces paroles de confiance : *Me suscipiet dextera tua, Domine* ; il laissa cette vallée de larmes, pour entrer en la gloire du Seigneur, environ l'an 1560.

Sa mort causa une affliction générale dans toute la ville de Mexico, qui perdait en sa personne un véritable Père et un sage directeur. On accourut en foule à notre couvent, pour ses funérailles. Le vice-roi lui-même voulut y assister. Les religieux regrettèrent si vivement le P. Delgado, que l'un d'eux fort grave, écrivant à un autre la nouvelle de sa mort, employait les paroles de Jérémie : « *Cecidit corona capitis nostri : vix nobis, quia peccavimus*. La couronne de notre tête est tombée : malheur à nous, parce que nous avons péché. » Ceux qui ont écrit de ce V. Père ne peuvent assez louer sa sagesse, sa douceur, son humilité, sa modestie, sa fermeté et son éminente vertu, qui le rendait un vase d'or, orné de toute sorte de pierres précieuses.



*La vertueuse Sœur CATHERINE TOSSIAN,
du Tiers-Ordre de S. Dominique, à Toulouse (*).*

(16..)

LA Sœur Catherine Tossian, l'une des plus ferventes tertiaires qui aient paru dans le dix-septième siècle, était native de Carpentras, ville de Provence, ou du moins elle y demeurait lorsque le Père Sébastien Michaëlis, travaillant à rétablir les ruines que la Religion avait souffertes en France par les misères des temps et la fragilité humaine, la fit venir à Toulouse. D'abord engagée dans le mariage, elle avait eu deux enfants, dont l'un resta dans le monde, et l'autre embrassa l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Après la mort de son mari, jalouse de sa liberté et ne désirant que plaire à Dieu seul, elle fit ouvertement profession de la vertu sous l'habit et la Règle du Tiers-Ordre de notre Père saint Dominique.

Plusieurs grandes servantes de Dieu donnaient alors à Toulouse de beaux exemples de charité dans la Congrégation que le même Père Michaëlis y avait établie. L'estime, néanmoins, que ce Père faisait de la grâce et des belles qualités dont le ciel avait orné Catherine, le porta

(*) *Mém. de Toulouse.*

à la faire venir de son pays pour l'aider à la fondation d'un nouveau monastère, à Toulouse.

Sa sainteté la rendait, en effet, bien digne de coopérer à un dessein si généreux. Quoique simple tertiaire, elle gardait avec une ferveur admirable toutes les règles du premier Ordre. Elle avait fait les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, entre les mains de nos Pères. Ses austérités étaient fort grandes. Jamais de viande, jamais de vin ! Quelquefois, par un miracle de la grâce, elle passait les semaines entières sans prendre aucune nourriture. Outre cela, elle ne portait point de linge, couchait sur la dure, prenait de fréquentes et rudes disciplines, se ceignait les reins avec une chaîne de fer, passait la plupart du temps en oraison, communiait tous les jours, et était zélée pour la perfection et la rénovation de l'Ordre.

Déjà, à Avignon, elle avait assisté nos Pères dans leurs bonnes œuvres. Dieu lui avait donné beaucoup de grâce et d'ascendant pour toucher les cœurs, leur faire aimer et goûter les pratiques de la vertu ; elle y avait fait un bien considérable, et y était en haute estime. A Toulouse, elle trouva l'occasion d'exercer son zèle, sa patience, sa charité, sa sagesse et sa confiance. Le nouveau monastère ne s'établit qu'après bien des oppositions et des traverses. M^{lle} de Bourret, la fondatrice, la reçut dans sa maison. Elle y demeura un an entier, édifiant et confirmant beaucoup par la sainteté de sa vie et les exemples de sa piété, cette pieuse demoiselle, sa mère et ses sœurs, dans leur dessein de se donner à Dieu.

Son affection pour l'Ordre, et l'estime qu'elle faisait de la sainteté de nos Pères dans ce temps heureux de ferveur, la portait à leur procurer des sujets capables. Elle leur en attira quelques-uns, et si les postulants n'avaient pas de quoi fournir à la dépense de leurs habits, elle quêta humblement pour eux, et leur procurait ce qui était nécessaire.

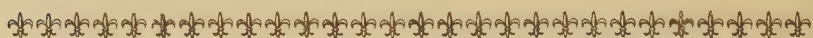
Elle fit des conversions fort difficiles et eut en particulier le bonheur de ramener des personnes de son sexe, que le libertinage retenait dans le désordre. Sa charité et sa douceur savaient conserver ce qu'elle avait arraché aux griffes de l'enfer. Aussi, M^{lle} de Bourret, qui s'employait en de semblables œuvres et qui avait procuré l'établissement d'une maison de repenties, lui donna le soin d'instruire ces pénitentes dans les exercices de la vie spirituelle et religieuse. Et parce que ces choses s'apprennent plus facilement en les voyant faire, qu'en les lisant dans les livres, ou en les entendant dire aux autres, elle

obtint des supérieurs de l'Ordre que les Sœurs de la Congrégation viendraient s'assembler dans cette maison de repenties, pour y tenir leurs conférences et leurs chapitres, dire leurs coupes, prendre la discipline et faire leurs autres exercices. Elle voulait aussi transformer la maison en un monastère très réglé. Catherine Tossian resta quelque temps avec ces repenties ; mais ne pouvant soutenir toute seule tant de fatigue et de travail, elle y tomba gravement malade : de sorte qu'on fut contraint de la mettre en une autre maison, où peu à peu elle recouvra la santé et répara ses forces.

Cependant, l'entreprise du nouveau monastère de Sainte-Catherine réussissant fort heureusement, on acheta une maison et Sœur Catherine fut priée d'en prendre possession jusqu'à ce que celles qui devaient venir l'habiter se fussent débarrassées de tout ce qui les retenait dans le monde. Elle y entra seule le jour de sainte Lucie, 13 décembre 1603, et disposa toutes choses le plus religieusement possible. Elle demeura deux ans dans cette maison avec les deux sœurs Marie et Anne Blondeau, que le Père Michaëlis avait aussi fait venir d'Avignon.

Elles y menaient toutes trois une vie sainte et retirée dans une rigoureuse pauvreté, dans des exercices continuels d'oraison et de méditation, de jeûnes, de veilles, de disciplines et autres austérités corporelles, illustres présages de la piété et de la dévotion, qui devaient bientôt fleurir dans ce sanctuaire. Le 21 novembre 1605, jour de la Présentation de la Très Sainte-Vierge, ces excellents commencements reçurent leur perfection quand la V. Mère Marie de Jésus vint s'y renfermer avec trois de ses sœurs, Agnès de la Paix, Claire de la Mère de Dieu, Marguerite de S. Dominique, et deux autres Sœurs nommées Anne de sainte Madeleine et Béatrix Ouvrier. La Sœur Anne Blondeau, surnommée du S. Sacrement, y était déjà. Ainsi, ces sept religieuses, semblables aux sept colonnes mystiques de l'Écriture, commencèrent à soutenir l'édifice de ce monastère, dont le toit devait s'élever jusqu'au ciel. Par ce moyen, l'affaire principale, pour laquelle les deux Sœurs Catherine Tossian et Marie Blondeau étaient venues de leur pays, se trouvait heureusement terminée ; elles sortirent donc du monastère, Sœur Marie Blondeau, pour s'en retourner à Avignon, et Sœur Catherine Tossian pour travailler encore à la fondation de quelque autre maison, à quoi elle se sentait intérieurement pressée. Nous ne savons pas au juste où elle alla ; et il est à regretter que personne ne nous ait marqué les autres particularités de la vie de

cette femme. Ce que nous en avons rapporté est emprunté aux mémoires de M. Bourret, conseiller au Parlement de Toulouse. D'abord marié, puis séparé de son épouse par un consentement mutuel, M. Bourret se donna à Dieu dans la Compagnie de Jésus, à Toulouse, et composa ensuite l'histoire de la fondation du Monastère de Sainte-Catherine, à laquelle lui-même avait eu une bonne part. C'est dans cette histoire qu'il rapporte les seuls détails que nous possédions sur Catherine Tossian. Peut-être serait-il encore permis de conjecturer qu'étant amie intime de Sœur Marie Blondeau, elle la suivit à Avignon pour travailler avec elle au rétablissement du monastère de nos religieuses de Sainte-Praxède.



LE MÊME JOUR

1240 — Mémoire d'un religieux très dévot à la Sainte-Vierge qui mérita de la voir une nuit dans le dortoir, accompagnée de deux autres Vierges, pendant que les Frères récitaient ses Matines. Pour les exciter Elle-même à dire son Office avec dévotion et ferveur, elle leur criait : « *Fortiter, fortiter, viri* » « *fortes* : Fortement, fortement, hommes forts. » Le Père, jugeant sagement que la connaissance de cette grâce contribuait beaucoup à accroître la dévotion et le culte de la Sainte-Vierge dans l'Ordre, la découvrit le lendemain au supérieur qui la publia sans faire connaître de qui il l'avait apprise. — (*Vit. Fratr.*)

1315 — A Carcassonne, le V. P. GUILLAUME DE BELAFAR, l'un des plus beaux ornements de la Province de Toulouse sur la fin du premier siècle de l'Ordre, célèbre prédicateur, dévot religieux, sage supérieur, de grand exemple, l'appui de ses Frères et la consolation de toute la ville, qu'il éclairait par sa doctrine et l'intégrité de ses mœurs. — (*Mém. de Carcassonne.*)

1390 — A Metz, le V. P. ALBERT DE PARETIS, autrefois très digne Prieur de cet illustre couvent. Il avait un don singulier pour exposer l'Écriture Sainte et, en s'habituant à la prendre pour règle de la vie, il se rendit un homme apostolique et un miroir de religion. Après sa mort, qui arriva en 1370, on lui composa cette épitaphe :

*Hic Dominum timuit, ejus præcepta tenendo,
Vir sensu prudens, vir bonitate nitens.* — (*Mém de Metz.*)

1430 — A Rome, le V. P. JEAN DE CONSTANTINOPLE, ainsi nommé du lieu de sa naissance. Il eut, dans la Province de Grèce, divers emplois dont il s'acquitta si glorieusement, que le Maître général de l'Ordre, le B. Père Barthélemy Texier, grand serviteur de Dieu, le prit pour son compagnon et le présenta ensuite au Pape comme Maître du Sacré Palais. Quelques années après, le même Pape, Martin V, parfaitement satisfait de sa conduite, voulut le nommer archevêque. Mais l'humble Père sut si bien s'excuser auprès de Sa Sainteté, qu'il resta simple religieux, préférant son état à toutes les grandeurs de la terre. Il décéda l'an 1430. — (Fontana.)

1492 — A Bruxelles, le V. P. NICOLAS BRUGMAN, du couvent de Gand, où il fut Lecteur, Prieur, prédicateur général fort célèbre, et l'un des plus illustres imitateurs du B. Alain de la Roche en sa dévotion à la sainte Vierge. Charles le Combattant, duc de Bourgogne, faisant solennellement son entrée pour la première fois à Gand, le P. Nicolas fut choisi par les magistrats pour aller au-devant de lui, le haranguer au nom de toute la ville, et lui demander quelque grâce. Maximilien I^{er}, roi des Romains, étant venu en Flandres, le prit pour son confesseur et pour conseiller d'Etat et le nomma évêque titulaire de Sélivrée. Le prélat suivit ordinairement le roi en cette qualité, jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Bruxelles le 23 avril 1492. Il laissa par son testament, que le Pape Innocent VIII lui avait permis de faire, son bâton pastoral et une partie de sa bibliothèque au couvent de Bruxelles, l'autre partie à son couvent de Gand. Il fit quantité d'autres présents et legs pieux à plusieurs monastères de divers Ordres de l'un et de l'autre sexe, avec quelques fondations qui publieront éternellement sa piété. Il léguait également aux pauvres la troisième partie de ses biens pour leur être distribuée en aumônes. — (*Inful. Belg.*)

1560 — A Perpignan, le V. P. PIERRE DE BELERA, religieux de grande vertu et singulièrement dévot aux onze mille Vierges. Il mérita d'être visité de cette illustre et glorieuse troupe en sa dernière maladie et d'apprendre d'elles la joyeuse nouvelle de son prochain départ. Il leur en rendit de très humbles et très affectueuses actions de grâces ; et tout consolé de l'espérance du bonheur éternel, il rendit saintement son âme à Dieu. La mémoire de cette apparition se conserve encore dans une chapelle de notre église de Perpignan. Le Père y est représenté malade au moment où les onze mille Vierges l'honorent de leur visite. — (Diago.)

1659 — En la Province du Pérou, le V. P. JEAN DE ESCUDERO, grandement zélé pour le salut des âmes et pour le culte divin. Il exerça longtemps avec fruit l'office de prédicateur, et avec un singulier exemple de

piété et de dévotion celui de chantre. Il garda ce dernier emploi quarante ans, chantant comme un Ange et ne manquant jamais ni nuit ni jour à l'Office divin, ni à l'observance des plus petites cérémonies. Il était si doucement grave et si dévotement composé, que son seul maintien inspirait le recueillement et le respect qu'on doit aux choses saintes. Nonobstant cette occupation, il ne laissa pas d'employer beaucoup de temps à instruire et à catéchiser les Indiens ; et comme il savait parfaitement leur langue, il était infatigable à leur apprendre les mystères de la foi, aussi bien qu'aux religieux missionnaires l'idiome et la prononciation de la même langue. Ce fut en cet exercice qu'il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, vers 1656. — (*Act. Cap. Rom.* 1656.)

1670 — En la province de la Nouvelle-Ségovie, le V. P. PIERRE DE ANSA, profès du Couvent de S. Dominique de Mexico. Après s'être consumé plusieurs années à la conversion des infidèles avec un grand profit et une ferveur apostolique, il mourut en singulière estime de sainteté, environ l'an 1670. — (*Act. Cap. Rom.* 1670.)

1677 — A Rome, au couvent de la Minerve, le V. P. FRANÇOIS PISCOPI, célèbre missionnaire. Il fut établi préfet de la mission de nos Pères en Tartarie par la Congrégation de la Propagande. Son emploi, aussi bien que celui de ses compagnons, était de consoler les chrétiens captifs parmi les infidèles, de les animer à souffrir constamment la privation de leur liberté, et les autres maux qui accompagnent l'esclavage, et de leur administrer les sacrements. Au commencement, pris pour un espion, il fut mis, les fers aux pieds, dans une horrible prison où il souffrit un an entier la faim, la soif et une infinité d'autres outrages et mauvais traitements. Il attendait la mort à toute heure. Mais Dieu le réservant à de plus grands travaux, ces barbares lui rendirent la liberté et le laissèrent aller en Pologne. Après quelque temps, il retourna derechef en Tartarie, avec la recommandation et sous la protection du roi de Pologne, ce qui ne l'empêcha pas d'être fort mal reçu et en grand danger. Mais, délivré une seconde fois, il s'en revint en Pologne et de là se rendit à Rome. Le Père Général l'envoya alors commissaire et visiteur de la province d'Arménie, où la Congrégation de la Propagande l'établit aussi missionnaire apostolique. Il avança beaucoup les affaires de l'Eglise en ce pays, excitant par ses prédications et bons exemples la foi languissante des catholiques. Il réconcilia à l'Eglise romaine le patriarche schismatique, et, s'étant avancé jusqu'en Perse, il gagna si bien les bonnes grâces du Schah, que celui-ci accorda plusieurs faveurs aux chrétiens et choisit le même Père pour son ambassadeur auprès du Pape. Ce fut la cause de son second retour à Rome, où il finit tous ses voyages, pour se reposer en Notre-Seigneur, en 1677. — (*Fontana.*)

1490 — Au monastère de Sainte-Marie des Anges, à Jaën, en Espagne, la vertueuse Sœur AGNÈS CUELLO, Portugaise de nation. Elle illustra beaucoup ce monastère par la sainteté de sa vie, se montrant toujours parfaitement obéissante, pleine d'humilité et de dévotion, de grande oraison et d'une modestie angélique. Très austère, elle affligeait son corps par des jeûnes rigoureux et de fréquentes disciplines. Dieu la favorisait de grâces extraordinaires. La veille de sa mort, comme on était sur le point de lui donner la sainte communion, toute la communauté vit des rayons de gloire jaillir de l'autel de l'infirmerie où reposait le saint ciboire, jusqu'à sa bouche. — (Lopez.)

1548 — Au monastère de Prouille, la vertueuse Sœur GAUSSIDE DE TANUS, religieuse d'une insigne et héroïque patience. Elle en donna des preuves admirables en supportant un cancer qui lui causait des souffrances non moins terribles que les supplices des martyrs. Ce mal lui rongant entièrement le sein, il fallut appliquer le fer et le feu pour en arrêter le progrès. Mais la violence de ce remède avança sa mort ; les chirurgiens, craignant qu'elle n'expirât entre leurs mains, cessèrent leurs opérations et on dut songer à lui administrer les derniers sacrements. Comme le Père confesseur s'approchait pour lui donner l'Extrême-Onction, en voyant la croix entrer dans sa chambre, elle s'écria, comme autrefois S. André par un transport de joie : « *O bona Crux, diu desiderata et jam concupiscenti animo præparata, « secura et gaudens venio ad te!* O bonne Croix, que j'ai désirée depuis si « longtemps, et qui m'êtes préparée selon l'attente de mes espérances, je viens « vers vous assurée et joyeuse ! » Avant qu'elle expirât, une autre Sœur nommée Catherine de Gaudillac, travaillée du même mal, la pria de se souvenir d'elle lorsqu'elle serait devant Dieu et de lui demander ou la guérison de son mal, ou de mourir en sa grâce. A ces paroles, la moribonde leva les mains au ciel et demeura longtemps en cette posture dans un profond recueillement, de sorte qu'on la croyait passée. Mais elle reprit ses sens, et se tournant vers Sœur Catherine, elle lui fit signe d'avoir confiance et rendit ensuite son âme à Dieu. Son corps devint si beau et si vermeil, qu'il faisait penser à la gloire dont son âme était en possession. Trois jours après elle apparut à Sœur Catherine, lui mit la main sur son mal et l'assura qu'elle était guérie, mais que, nonobstant, elle mourrait dans peu de jours. Ainsi avertie, Sœur Catherine fit ses préparatifs et au bout de huit jours elle expira dévotement l'an 1548. — (*Mémoires de Prouille.*)

1590 — Au monastère de Sainte-Catherine d'Avila, en Espagne, mémoire des VV. Mères FRANÇOISE DE BRACAMONT et JEANNE RENGITE, religieuses de grande vertu, lesquelles brillant comme deux beaux astres dans le ciel de leur monastère, allèrent ensuite porter ailleurs la même clarté. La première fut envoyée au monastère de Truxillo et la

seconde à celui d'Olmedo. Elles vivaient en même temps et sur la fin du seizième siècle. — (Lopez.)

1661 — A Aumale, au monastère du Tiers-Ordre, mourut fort saintement la vertueuse Mère CATHERINE DE SAINTE-URSULE. Elle avait sucé la piété avec le lait, de sorte qu'elle passa fort dévotement ses plus tendres années et que Dieu la voulut entièrement à lui. Un accident arrivé à un jeune homme qui la recherchait en mariage, lui donna un tel dégoût de cet état, qu'elle ne pensa plus qu'à s'engager irrévocablement dans la vie religieuse. Elle en prit l'habit dans le monastère de Sainte-Catherine de Sienne à Aumale, et fit ensuite profession, avec un si grand désir d'être toute à Dieu que jamais elle ne se relâcha dans ses exercices. Ce qui relevait grandement sa fidélité, c'est que, chargée d'infirmités, elle ne laissait pas de suivre la vie commune sans dispense. Elle eut plusieurs fois l'office de chantré, tant à cause de sa belle voix, que de son zèle à faire bien dire l'Office et garder exactement les rubriques. Sa dévotion particulière avait pour objet la vie voyageuse de notre Sauveur. Les travaux et les fatigues que ce pieux pasteur de nos âmes avait soufferts à la recherche des brebis égarées, son dénûment de toutes choses, si complet qu'il n'avait pas seulement où se mettre à l'abri et reposer sa tête adorable, la touchaient extrêmement, et, toute ravie de cette admirable bonté et sollicitude de son Sauveur, elle disait avec le Prophète : « *Quare colonus futurus es in terra,* » « *et quasi viator declinans ad manendum, et fortis qui non potest salvare?* » « Pourquoi, Seigneur, serez-vous comme un homme qui habite en passant » « sur la terre, et comme un voyageur qui cherche un lieu pour se retirer, ou » « comme un fort qui ne peut se sauver lui-même? » Ces saints et dévots sentiments produisaient en elle une source intarissable de bonnes pensées et une compassion tendre et amoureuse pour la vie de son divin Sauveur. De là, lui venait encore un grand détachement, ou plutôt un profond mépris de toutes les choses de la terre. Sur la fin de sa vie, investie de la charge de Sous-Prieure, elle signala sa charité, sa ferveur, son esprit d'oraison et de recueillement et plusieurs autres belles vertus. Elle tomba malade le propre jour de Pâques ; quoique le médecin ne fît pas grand cas de son mal, elle dit pourtant avec assurance qu'elle n'entrerait plus ni dans le chœur, ni dans le dortoir, ce qui fut vrai. Elle reçut les sacrements avec une foi vive, de laquelle il était manifeste que véritablement elle vivait ; car ayant prié son confesseur de faire chanter le *Gloria in excelsis Deo* à l'honneur de l'enfance de notre Sauveur, à laquelle elle était fort dévote, elle rendit son âme dans une grande paix l'an 1661. — (*Mém. d'Aumale.*)





XXIV AVRIL

*Le U. P. JEAN DE LAS CUEVAS,
Profès du couvent de Saint-Grégoire de Valladolid,
Visiteur de l'Ordre des Carmes et évêque d'Avila (*).*

(1599)



E P. Jean de las Cuevas, véritable lumière de notre Ordre, en Espagne, se rendit célèbre par l'éclat de ses vertus non moins que par un zèle ardent pour l'observance régulière. Ses qualités le désignant pour les charges, il devint Prieur en plusieurs couvents, notamment en ceux de Salamanque et de St-Genest de Talavera.

Pendant qu'il occupait ce dernier emploi, il intervint d'une manière glorieuse dans les affaires de la réforme du Carmel. Sainte Thérèse, on le sait, recherchait les directeurs doctes ; l'Ordre de Saint-Dominique lui en fournit un bon nombre. Sur les trente confesseurs connus qui dirigèrent tour à tour sa conscience, dix-sept, c'est-à-dire plus de la moitié, étaient des Frères-Prêcheurs, tous remarquables par leur doctrine, leurs savants écrits et par la pratique des plus hautes vertus (1). L'un d'eux fut le P. Jean de las Cuevas. La séraphique

(*) Règle et Const. des religieuses du Mont-Carmel ; Hist. de Ste Thérèse, d'après les Boll. : Bull. O. P. ; Paulino Alvarez, Santa Teresa y el P. Banez.

(1) Voici leurs noms : P. Dominique Banez, P. Pierre Ibanez, P. Vincent Baron, P. Pierre Fernandez, P. Diego de Chaves, P. Barthélemy de Médina, P. Philippe de Meneses, P. Salinas, P. Diego Yanguas, P. Jean de las Cuevas, P. Garcia de

restauratrice du Carmel lui découvrit les secrets de son âme, son esprit, sa manière d'oraison, sa vie tout entière, et cette manifestation des trésors de grâces dont elle était comblée le remplit d'admiration. Aussi conserva-t-il toujours avec elle une liaison de sainte amitié.

Après avoir approuvé les voies intérieures de la sainte, le P. Jean fut bientôt mis à même de lui rendre de signalés services. D'abord, de concert avec les Pères Diégo de Chaves, Fernando del Castillo et Pierre Fernandez, il apporta tous ses efforts à faire réaliser l'un des plus grands vœux de Thérèse, la séparation des Carmes-Déchaussés d'avec les mitigés. Quand enfin le Pape eut accordé le bref de séparation, le P. Jean de las Cuevas fut chargé de l'exécuter en ce fameux Chapitre d'Alcala, qui devait mettre le sceau et le couronnement à l'œuvre de la réforme du Carmel. Voici les lettres apostoliques qui l'investissaient du droit de présider le Chapitre des Carmes :

A notre bien-aimé fils le P. Jean de las Cuevas, Prieur du couvent de Saint-Genest, de Talavera, Grégoire XIII, Pape.

Cher fils, salut et bénédiction apostolique. Il y a peu de jours que, déterminé par de justes motifs, Nous avons séparé et détaché nos bien-aimés fils les religieux déchaussés de l'Ordre de la Très glorieuse Vierge Marie du Carmel, résidant dans les royaumes d'Espagne, ainsi que les religieuses du même Ordre qui suivent aussi la règle primitive... Nous avons érigé et fondé de toutes les maisons, monastères et tous autres lieux appartenant aux Carmes-Déchaussés une province à part qui portera leur nom... Et comme il Nous a été rapporté qu'il était urgent de procéder au plus tôt à la tenue du Chapitre provincial, et à l'élection du Provincial et des autres supérieurs, Nous, plein de confiance en toi dont la prudence, la bonté et l'expérience nous sont connues, Nous espérons, avec l'aide du Seigneur, que tu pourras être très utile, par des conseils salutaires et des secours opportuns à l'institution et au secours de cette province et de ses maisons. En voulant descendre sur ce point aux prières de notre très cher fils en Jésus-Christ, Philippe, roi catholique d'Espagne, par l'autorité apostolique et selon la teneur des présentes, Nous te constituons et députons Président du Chapitre provincial qui doit se tenir, t'investissant de toute l'autorité, juridiction et des facultés nécessaires, pour que tu puisses procéder promptement aux élections qui se feront en ce Chapitre, faisant choix de sujets propres et capables selon la forme déterminée dans nos lettres précédentes.

Tolède, P. Jean Guttierrez, P. Fernando del Castillo, P. Mancio, P. Melchior Cano, P. Lunar, P. Barthélemy de Aguilar. — Cfr. Paulino Alvarez, *Santa Teresa y el P. Banez*, p. 58.

De plus, Nous te donnons le pouvoir de convoquer ledit Chapitre au lieu et dans le temps qui te paraîtront convenables, et d'y appeler ceux des religieux de ladite province que tu jugeras à propos : enjoignant à tous et chacun des religieux déchaussés et à tous les autres auxquels il appartient de te reconnaître sans aucune hésitation comme Président du Chapitre et de se soumettre avec tout le respect, l'obéissance et l'humilité convenables à toi et à tes prescriptions salutaires ; qu'ils se rendent au Chapitre provincial au temps et au lieu que tu leur auras indiqués. L'élection du susdit Provincial étant faite, toi et le Provincial élu, vous présiderez le Chapitre, et tu pourras y être présent et donner les conseils et secours nécessaires et opportuns pour faire et promulguer les ordonnances, réformes et statuts auxquels le Chapitre doit procéder, s'il vous paraît convenable à l'un et à l'autre d'en faire quelqu'un pour le bon gouvernement de la Province.....

Donné à Rome, à Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le vingt de novembre de l'an mil cinq cent quatre-vingt, la neuvième année de Notre Pontificat (1).

En vertu des pouvoirs que lui conféraient les Lettres apostoliques, le P. Jean de las Cuevas, par une circulaire datée du 1^{er} février 1581, convoqua le Chapitre des Carmes Déchaussés à Alcala de Hénarès. Le 3 mars suivant, eut lieu l'ouverture solennelle de cette importante assemblée au couvent de Saint-Cyrille. En présence de plusieurs ecclésiastiques et de tous les religieux de la maison, le Président, au nom de Grégoire XIII, prononça et publia la séparation de la province des Carmes Déchaussés d'avec toutes les autres de l'observance mitigée. Puis, la lecture du bref terminée, il fit un discours sur l'objet de la réunion. « Appelons ce jour, s'écria-t-il, un jour d'accord et « non de division. Car, aujourd'hui, les frères ne se séparent que « pour mieux conserver entre eux l'union et la paix. »

Le lendemain, 4 mars, jour de l'élection du Provincial, le commissaire apostolique chanta la messe du Saint-Esprit ; puis, les Pères s'étant réunis, il proposa à leurs suffrages le P. Jérôme Gratien, c'était le supérieur que désirait sainte Thérèse. Malgré quelques oppositions, ce choix prévalut, et grâce au P. Jean de las Cuevas, le disciple préféré de l'illustre réformatrice devint supérieur de la nouvelle Province.

Les jours suivants, furent examinées et approuvées solennellement les constitutions. Sainte Thérèse avait préparé celles des religieuses

(1) *Règle prim. et Constit. des religieuses du Mont-Carmel*, p. 1 (édit. de Poitiers 1865). — Cette pièce ne se trouve pas dans le Bullaire dominicain.

avec une telle sagesse que le Père commissaire et le Chapitre d'Alcala n'eurent plus qu'à y ajouter quelques prescriptions de détail. Elle-même rapporte qu'elle s'était fait aider dans son travail par un dominicain, le P. Pierre Fernandez. Déjà, les premières constitutions rédigées par la Sainte pour saint Joseph d'Avila, constitutions identiques pour le fond à celles d'Alcala, avaient été soumises à l'examen et à l'approbation du P. Dominique Banez, alors son confesseur. Du reste, ce n'était pas la première fois que les Frères-Prêcheurs avaient l'honneur d'intervenir dans la législation des Carmes. Au treizième siècle, sous le pontificat d'Innocent IV, deux dominicains, le B. Hugues de Saint-Cher et Guillaume d'Antérade, leur avaient donné la règle qu'ils devaient ensuite toujours observer.

L'examen des constitutions terminé, le Chapitre d'Alcala les publia le 13 mars, avec un prologue, en tête duquel figure le nom du P. Jean de las Cuevas. Les signatures apposées au bas de ce document remarquable sont celles du commissaire apostolique, du P. Jérôme Gratien, provincial, et des quatre définiteurs dont l'un était saint Jean de la Croix.

Le 17 mars, après avoir écrit au Révérendissime Père Général pour lui demander la confirmation du Provincial et lui rendre compte des actes de l'assemblée, le P. Jean de las Cuevas remit tous ses pouvoirs au P. Gratien et ferma le Chapitre qu'il avait présidé à l'édification de tous ses membres (1). En prenant congé des Pères, il les embrassa très affectueusement. Tous fondirent en larmes à ce triste adieu et lui protestèrent que l'Ordre garderait un éternel souvenir du zèle et de la charité qu'il avait fait paraître dans cette importante affaire.

Après la mort de sainte Thérèse, qui eut lieu l'année suivante, le P. de las Cuevas fut heureux, à l'occasion du procès de béatification de lui rendre un hommage éclatant de vénération et de se porter témoin de ses admirables vertus.

Nommé quelque temps après Provincial d'Espagne, cet éminent religieux fit profiter son Ordre de la rare sagesse dont Dieu l'avait favorisé. A la prudence et à la modération, il unissait aussi la fermeté il le prouva dans une occasion. Un grave abus s'était introduit de son temps. Des dominicains et des dominicaines, sous prétexte de maladie, ou pour autre raison, se faisaient donner par le Saint-Siège la permission d'habiter en dehors de leur couvent, au sein d

(1) *Hist. de sainte Thérèse, d'après les Bollandistes.*

leur famille ou chez des amis. Mais au lieu d'en user seulement le temps nécessaire, ces personnes menaient indéfiniment la vie de villégiature au milieu du siècle, non sans grand préjudice pour l'honneur de l'Ordre. Le P. Jean de las Cuevas exposa cet abus au Souverain Pontife Grégoire XIII, qui répondit le 10 août 1583, par un bref sévère où il révoquait toutes les permissions de cette nature, et enjoignait aux religieux et religieuses égarés à travers le monde de rentrer dans leur couvent en l'espace de deux mois, sous peine d'excommunication (1).

Au terme de son provincialat, le P. de las Cuevas devint confesseur du cardinal-archiduc Albert, vice-roi du Portugal; puis en 1596, ses mérites l'élevèrent sur le Siègne d'Avila, où il mourut saintement en 1599, après trois ans seulement d'épiscopat.

Echard n'a pas mentionné le P. Jean de las Cuevas parmi les écrivains de l'Ordre. Cependant l'historien Jean Lopez le range au nombre des maîtres en théologie, dont les écrits ont illustré le couvent de Saint-Grégoire de Valladolid (2).



La V. S. MADELEINE ANGÈLE

RAPHAELE DE LORCA

du Tiers-Ordre de S. Dominique, à Valence ().*

(1540-1580)

CETTE vertueuse et sainte Sœur naquit à Valence en Espagne, le 19 septembre 1540; et parce que dans cette ville on célèbre en ce jour la fête de l'archange S. Raphaël, on la nomma sur les fonds du baptême Madeleine-Angèle-Raphaële: Raphaële, à cause de la fête; Madeleine en considération de son aïeule maternelle qui s'appelait ainsi, et Angèle du nom de sa mère. Nous l'appellerons

(1) *Bull. O. P.* v. 424.

(2) III^e p., l. III, c. 90.

(*) Jean Gavaston.

seulement Madeleine pour plus de simplicité. Son père, pêcheur de condition, mais grand serviteur de Dieu, avait une réputation de sainteté à Valence, et se nommait Pierre de Lorca. Sa mère Angèle vivait aussi fort chrétiennement et travaillait, par l'éducation qu'elle donnait à sa fille, à la rendre digne de son nom tout angélique.

Dès l'âge de six ans, le Saint-Esprit commença à éclairer cette âme de ses plus pures lumières, et à l'embraser de son amour. Elle était si dévote, et s'adonnait à l'oraison avec tant d'assiduité, surtout à bien réciter son Rosaire, que recherchant soigneusement les endroits les plus secrets de l'église, elle y passait à genoux deux et trois heures avec une application admirable. N'éprouvant pas le moindre attrait pour les amusements de l'enfance, il n'était pas possible de l'y engager ; elle évita également plus tard, comme un poison, toutes les légèretés de la jeunesse. Extrêmement retenue, elle gardait un silence continu, évitant de parler même avec des personnes religieuses ; et si quelquefois sa grande modestie et son recueillement les excitaient à l'interroger, pour savoir ce qu'elle cachait dans son intérieur, elle leur répondait fort judicieusement, que faisant elles-mêmes profession de vertu, et lisant les livres qui en traitent, elles y trouvaient tout ce qu'elles pouvaient désirer, sans l'apprendre d'une pauvre fille. Ainsi conservait-elle chèrement son secret, évitant l'amour propre qui se glisse souvent dans ces sortes d'entretiens.

Elle n'était pas moins soigneuse de cacher les pénitences et austérités dont elle affligeait son corps. Son amour pour la souffrance lui suggéra de mettre dans son lit des carreaux de briques pour coucher ainsi plus durement. Cette mortification alla si loin, que sa tête à la longue en ayant été meurtrie, il fallut la lui trépaner, ce qui lui causa tant de douleur qu'elle en pensa mourir. Son abstinence n'était pas moins rigoureuse. Comme une autre sainte, Catherine de Sienne, ce lui était un bien rude supplice d'être contrainte d'absorber quelque nourriture. Sa mère, qui ne voulait prendre sa réfection si sa fille ne mangeait avec elle, l'obligeait à se mettre à table. L'enfant obéissait à la vérité, mais mangeait avec tant de peine et de violence, que souvent son estomac, incapable de supporter ce qu'elle avait pris, le rendait peu après avec du sang.

La même lumière du ciel, qui l'éclairait si bien sur les secrets de la vie intérieure, lui fit connaître aussi les avantages de la fréquentation des sacrements, et la nécessité de se purifier des plus légères fautes. Elle résolut donc de faire sa première confession, et choisit pour cela le

Père Onufre Pineda, religieux de notre couvent de Valence. Ce Père, auquel elle se confessa six ou sept ans, prit grand soin de son avancement, et surtout de la bien fonder en humilité et en connaissance de soi-même. Mais l'obéissance ayant retiré de Valence ce religieux pour l'envoyer à Albaïda, Madeleine se choisit un confesseur dans une autre église. Ce dernier témoigna à sa pénitente tant d'estime pour sa sainteté, qu'il la faisait parfois sortir du confessionnal, pour aller recommander à Dieu certaines affaires, avec ordre de revenir ensuite lui dire ce qu'elle en aurait appris par révélation. Mais cette conduite étant trop importune pour une âme aussi pure et aussi éclairée, elle laissa ce directeur, et en prit un autre à notre couvent qu'elle appelait pour cette raison le port assuré de son salut.

Ce confesseur fut le Père Alphonse Sanchez, grand serviteur de Dieu, et qui avait une grâce particulière pour la conduite des âmes. Elle se confessa à lui vingt ans durant, c'est-à-dire, tout le reste de sa vie. Saint Louis Bertrand vivait alors. Quelle consolation si elle eût pu s'adresser à ce grand serviteur de Dieu ! mais il aurait fallu crier bien haut, parce que le Saint était sourd ; or, ce qu'elle avait à révéler demandait le mystère. Elle n'avait que douze ans lorsqu'elle fit connaissance d'une personne tout appliquée aux œuvres extérieures et qui la pressait jusqu'à l'importunité de venir l'accompagner dans les visites qu'elle faisait. Madeleine solidement vertueuse et éloignée de toute ostentation, n'y voulant point entendre, cette hypocrite commença à la persécuter ouvertement, blâmant toutes ses actions, et la décrivant dans l'esprit de tout le monde. La patiente fille ne disait mot ; mais s'efforçant de gagner par des bienfaits cette médisante, elle lui faisait tout le bien en son pouvoir, lui procurait le nécessaire pour vivre, jusqu'à se priver elle-même et s'ôter le morceau de la bouche pour le lui donner. La grande abstinence qu'elle pratiqua, pour nourrir cette personne, lui causa une faiblesse d'estomac, dont elle souffrit toute sa vie.

II. — Sa piété et ses pénitences ayant commencé dès son jeune âge, elle commença de bonne heure, caressée de Notre Seigneur et persécutée des diables. Les faveurs qu'elle recevait du ciel étaient si particulières, que le P. Alphonse Sanchez en conféra avec le P. Laurent Lopez, confesseur de S. Louis Bertrand.

Celui-ci voyant le trésor des richesses que Dieu, par sa bonté, répandait dans le cœur de cette pauvre jeune fille, s'écriait tout

ravi d'admiration, empruntant les paroles de S. Grégoire : *Quid inter hæc nos barbati et debiles dicimus, qui ire ad regna cælestia puellas videmus !* Que disons-nous hommes forts et robustes, et néanmoins si lâches et si faibles dans la pratique de la vertu, nous qui voyons des jeunes filles si jeunes et si délicates aller à Dieu avec tant de courage, et mériter de telles grâces ! Saint Vincent Ferrier, qu'elle priait beaucoup, lui apparut plusieurs fois dans le petit logis où elle se retirait pour vaquer à ses oraisons et exercices. Trois Saints de l'Ordre lui apparurent une autre fois ensemble. L'humilité et la modestie ne lui permirent pas de lever les yeux, pour regarder ces Saints et les reconnaître. Mais elle crut que c'était notre Père S. Dominique, en compagnie de S. Pierre Martyr et de S. Thomas d'Aquin.

Le démon, de son côté, lui faisait une guerre acharnée, et lui apparaissait sous des formes épouvantables. Souvent elle trouvait à la porte de sa chambrette un ours couché en travers, pour l'empêcher d'entrer ; il menaçait de se jeter sur elle, et de la mettre en pièces. Madeleine avait pour lors recours au ciel, priant avec larmes son Epoux de la délivrer. Une fois qu'ainsi arrêtée sur le seuil de sa retraite, elle implorait plus ardemment le secours divin, elle entendit la voix du Bien-Aimé, qui lui criait, comme à l'épouse des Cantiques : « Viens, ma fille chérie, entre, et ne crains rien ; car je suis ici. » Ces paroles, en dissipant ses craintes, mirent l'ennemi en fuite, et l'entrée de sa chère cellule devenant libre, elle alla y jouir des entretiens du céleste Epoux.

Les visites des Saints lui furent tellement familières, que lorsqu'elle disait les Litanies, ils lui apparaissaient visiblement, et l'environnaient de toutes parts. L'humble fille s'en étonnait beaucoup, et demeurait toute confuse de ces visites ; mais les Saints la rassuraient eux-mêmes et l'encourageaient à bénir Dieu, qui honore comme bon lui semble ceux qu'il lui plaît d'honorer.

Souvent aussi Madeleine se trouvait entourée des âmes du Purgatoire, qui venaient implorer l'assistance de ses prières. Cela lui arrivait particulièrement dans l'église du monastère de Sainte-Catherine. Par dévotion pour cette Sainte, elle allait, le jour qu'elle ne communiait point, entendre toutes les Messes qui s'y disaient ; si quelquefois, par suite d'occupations pressantes, il lui semblait mieux de se retirer après quelques messes entendues, elle se trouvait prise, arrêtée, et comme fixée en place. Impossible de se lever, tant qu'elle n'avait pas entendu d'autres messes pour les âmes du Purga-

toire. Elle les voyait autour d'elle attendant ses prières, qu'elles semblaient recueillir de sa bouche à mesure qu'elle les disait. Les unes ne revenaient plus : ce qui lui faisait connaître qu'elles étaient délivrées. D'autres renouvelaient leurs instances, selon leur besoin. D'autres venaient la remercier et l'embrasser pour le secours qu'elles en avaient reçu.

Parmi celles-ci elle reconnut l'âme d'une personne qu'elle avait assistée, et qui, effrayée de sa vie de relâchement, s'était instamment à la dernière heure recommandée à ses prières. Madeleine travailla à sa délivrance, non seulement en priant pour elle, mais encore par de rigoureuses pénitences et des disciplines si étranges, que ses épaules n'étaient qu'une grande et douloureuse plaie. Cette âme reconnaissante lui apparut avant de monter au ciel, et lui fit des caresses extraordinaires. Madeleine disait encore que, lorsqu'elle visitait les autels de notre église pour y faire les stations et gagner les indulgences accordées par les souverains pontifes, elle voyait les âmes des défunts la suivre d'un autel à l'autre, jusqu'à ce qu'elle eût achevé ses prières.

Faisant un jour oraison dans notre église de Valence en la chapelle de Sainte-Catherine Martyre, la Très Sainte Vierge lui apparut, et l'entretint de choses importantes, qu'elle ne voulut jamais découvrir. Elle dit seulement avoir remarqué en la Sainte Vierge un air si touchant d'humilité, qu'elle en était restée toute pénétrée et confuse.

Une autre fois, priant un premier dimanche du mois après la procession du S. Rosaire devant l'image de la Vierge, et suppliant Marie de tout son cœur de lui donner l'humilité et une grande pureté d'âme et de corps, elle entendit une voix, qui lui dit clairement qu'elle obtiendrait ces vertus.

Dans la même église encore, elle se sentait un jour pressée d'un grand mouvement de prier Dieu pour le salut de son père ; au plus fort de son oraison, levant les yeux en haut, elle vit les cieux ouverts, avec deux magnifiques sièges, entourés d'une grande gloire. Ne sachant ce que cela signifiait, elle entendit une voix qui disait que l'un de ces sièges était pour elle, et l'autre pour son père. Comment exprimer sa consolation ?

Quelque retirée qu'elle fût, le bruit de ses vertus ne laissa pas de se répandre dans Valence. Le patriarche, Dom Jean de Ribera, très saint prélat, en fut informé, et l'envoya quérir, pour lui parler. La vertueuse Sœur s'en excusa par humilité, alléguant d'une indisposition et sa faiblesse, qui l'empêchaient de marcher. Le patriarche n'agréa

point cette excuse ; au contraire, n'en augurant rien de bon, il l'envoya chercher par deux officiers publics avec quelque marque d'ignominie : ce qui causa une étrange confusion aux parents de Madeleine et à elle-même. Il fallut néanmoins obéir, et aller où on la demandait ; comme elle montait les degrés de l'archevêché, Notre-Seigneur se montra à elle la corde au cou et dans le même état que lorsqu'on le traînait d'un tribunal à l'autre par la ville de Jérusalem. « Ma fille, lui dit-il, c'est ainsi qu'on m'a conduit aux palais des grands-prêtres Anne et Caïphe. » Il la précéda de la sorte jusqu'à l'entrée des appartements du patriarche. Là, interrogée sur plusieurs choses en présence de quelques personnes fort éclairées, elle répondit avec tant de modestie et de sagesse, que le patriarche en fut très satisfait et depuis lors l'estima beaucoup, soulagea la pauvreté de ses parents, et maria une de ses sœurs.

Le duc et la duchesse de Segorbe lui portaient tant de respect et d'amour, que leur plus douce consolation dans leurs peines était de l'avoir auprès de leurs personnes. Le feu ayant pris à une maison de plaisance de ce seigneur, et l'ayant réduite en cendres, la duchesse, bouleversée par cet accident, envoya quérir notre Sœur pour s'en consoler avec elle. Durant le trajet, ceux qui la conduisaient l'abandonnèrent en un lieu fort solitaire, par crainte des voleurs. Dans ce danger, la pauvre fille eut recours à Dieu, et soudain elle vit au-dessus de sa tête une troupe de Saints, qui l'environnaient en forme de couronne, et qui lui disaient de ne rien craindre, qu'ils étaient avec elle pour l'accompagner jusqu'au terme de son voyage. Arrivée chez la duchesse, Madeleine fit son possible pour la consoler ; mais en priant à son intention, elle connut que Dieu voulait affliger cette famille. Elle disposa donc la duchesse à se soumettre en patience et résignation aux ordres du ciel. Peu de jours après, le mari de cette dame mourait, et la dame elle-même ne tardait pas à le suivre. Notre pieuse Sœur retourna à Valence. Les Saints de l'Ordre, dont elle visitait les chapelles dans notre église, se montrèrent à elle et lui firent des reproches pleins de tendresse et d'affection, de ce qu'elle avait tant tardé à revenir, et à leur rendre ses visites accoutumées.

III. — Mais ce qui la touchait plus sensiblement, et énivrait son cœur d'une ineffable suavité, c'étaient ces paroles que notre Sauveur lui disait souvent : « Ma fille, je te rendrai semblable à moi. » Lorsqu'elle assistait aux sermons, son esprit était vite enlevé et

suspendu, et elle entendait un autre prédicateur, qui lui expliquait les vérités de l'Evangile d'une manière bien plus sublime et plus profonde. Ce divin Maître, pour les lui faire mieux comprendre, se servait de tout ce qu'il y a de plus beau et de plus riche dans les créatures, et lui en découvrant les propriétés, il élevait son entendement, par un rare don de sagesse, à une haute connaissance de ses divines perfections. Il lui semblait quelquefois que son âme était comme une vaste mer, dans laquelle quantité de fleuves de grâces se venaient décharger : ce qu'elle attribuait aux diverses connaissances que Dieu lui donnait pour son propre salut et pour celui des autres. Elle appelait cette mer les Eaux douces. D'autres fois elle voyait les terribles châtimens que Dieu prépare ou aux pécheurs en général, ou à quelques âmes en particulier : elle appelait cette connaissance les Eaux amères, et c'était principalement ce spectacle qui la portait à se martyriser de plusieurs étranges manières.

Ce que nous avons déjà dit de ses disciplines fait frémir ; elle se donnait quelquefois jusqu'à mille coups avec une chaîne de fer ; ce supplice lui fit une grande et profonde plaie, qui ne guérissait jamais et à laquelle sa pauvre chemise restait attachée. Après sa mort, lorsqu'on voulut la déshabiller, pour la revêtir des habits de l'Ordre, cette plaie fut trouvée toute fraîche. Elle s'affligeait en outre avec des chaînes de fer, qu'elle portait des années entières sans les quitter, avec des clous, dont elle se ceignait le corps, et enfin avec de gros cailloux, dont, à l'imitation de saint Jérôme, elle se frappait la poitrine à grands coups. Son corps était tellement déchiré, qu'en prenant la discipline, elle tremblait d'abord de frayeur, quoiqu'en suite elle exerçât sur elle une étrange cruauté.

Ayant un jour trouvé certaines pincettes, dont les femmes se servaient autrefois pour ajuster et friser leurs cheveux, elle se sentit inspirée d'employer comme instrument de pénitence ce qui était aux autres instrument de vanité. Prenant ce fer, elle dépouilla son bras, et s'en pinça avec tant de courage, qu'à chaque coup elle emportait un morceau de chair. En ce moment une de ses petites sœurs entra dans la chambre, et voyant le sang couler se prit à crier appelant sa mère, laquelle accourut aussitôt ; mais Madeleine baissant promptement sa manche, et s'enveloppant le bras d'un linge, déroba adroitement à sa mère la connaissance de cette action. Toutefois le linge qu'elle avait appliqué à ses plaies toutes fraîches s'y colla de telle sorte, qu'elle ne put le retirer qu'avec bien de la peine, et de

nouvelles douleurs. Ce linge, tombé entre les mains de son confesseur, fut ensuite donné aux Chartreux de Val de Cristo, qui le gardent encore aujourd'hui comme une précieuse relique.

Quant à la rigueur de son abstinence, je n'ai autre chose à dire, sinon que si le jeûne le plus austère, selon saint Jérôme, est le pain et l'eau, la vie de cette sainte fille a été un jeûne de cette sorte presque continuel; si elle ajoutait quelque chose à son pain, ce n'était qu'une tête d'oignon, qu'elle mangeait le soir; pour du vin, elle n'en connut jamais l'usage.

Elle s'appliquait soigneusement au travail, pour aider ses parents à vivre. Son ouvrage le plus ordinaire consistait en filets qu'elle faisait pour son père, et Notre-Seigneur lui avait accordé une grâce si particulière pour cette sorte de travail, que quoiqu'elle l'accomplît dans l'obscurité de sa chambrette, où elle s'enfermait pour se tenir plus recueillie, elle réussissait néanmoins aussi bien que si elle s'y fût occupée en plein jour.

Son confesseur lui écrivit pendant qu'elle était à Segorbe pour consoler la duchesse. Dans cette lettre, il lui communiquait certaine tentation, dont il était tourmenté. La sainte fille, dans une réponse spirituelle et judicieuse, l'exhorte à n'être jamais sans occupation, faute de quoi le démon entre facilement dans notre âme, et y cause de grands désordres; elle lui rappelle que le véritable moyen de s'en garder, c'est de bien employer le temps, tantôt à l'oraison, tantôt à la lecture, tantôt à des exercices conformes à notre état. Des citations de l'Ecriture venaient fort à propos appuyer et autoriser ses paroles; un savant théologien n'aurait su écrire avec plus de justesse.

Les lumières, que Dieu lui communiquait, étaient si abondantes, qu'elles refluaient à l'extérieur. Ses mains elles-mêmes paraissaient transparentes, au point qu'en ayant de la confusion, elle les cachait soigneusement, de peur qu'on ne s'aperçût de cette grâce.

Les degrés par lesquels elle atteignit à cette haute perfection, furent les mystères du saint Rosaire; sans doute elle avait une grande dévotion à la Très Sainte Trinité et elle honorait singulièrement plusieurs Saints, entre autres, ceux de notre Ordre, puis les apôtres, les quatre docteurs de l'Eglise, et les dix mille martyrs. Mais comme la source de la piété et de toutes les grâces se trouve dans la vie, la passion, la mort et la gloire de notre Sauveur, et que la Très Sainte Vierge est l'étoile brillante qui conduit sûrement ceux qui marchent par cette voie, elle s'appliqua toute sa vie à la considération de ces mystères et arriva par ce moyen à une très haute contemplation.

Adonnée plusieurs années à la méditation des mystères joyeux, elle s'étudiait à exprimer en elle-même les excellentes perfections de Jésus enfant, comme la pureté, la candeur, l'humilité, la vie cachée, et le mépris des choses de la terre. Après quoi, il lui sembla qu'on la prenait comme par la main, et qu'on lui disait de monter plus haut par la considération de ses souffrances. Elle employa encore plusieurs années à cet exercice, et profita si bien, que toute transformée en Jésus-Christ, elle ne respirait plus qu'après la croix. Ses yeux étaient devenus deux fontaines de larmes, et il fallut que son divin Epoux, pour contenter les saintes ardeurs de son amour, lui fît part des douleurs de ses saintes plaies. A la vérité, il n'en paraissait rien à l'extérieur ; mais elle assurait à son confesseur qu'elle souffrait les mêmes douleurs que si, effectivement, on lui eût percé les mains et les pieds avec des clous, et qu'on lui eût ouvert le côté avec une lance.

Lorsque la contemplation des mystères glorieux l'eut introduite dans les celliers du Roi céleste, les feux du saint amour, qui brûlaient déjà son cœur, s'embrasèrent de telle sorte, que ravissements et extases lui devinrent ordinaires. Tout son souci était d'empêcher que ces accidents ne lui arrivassent en public, et quand elle en sentait les approches, elle se retirait doucement dans quelque coin de l'église, pour laisser passer l'attrait divin ; ou si elle pouvait gagner sa petite chambre, elle s'y renfermait soudain, et cachait ainsi cette grâce aux hommes.

On rapporte à propos de cette chambrette, ou plutôt de ce petit réduit, où elle vaquait plus à loisir à ses oraisons et à ses pénitences, que ses parents voulurent un jour le lui ôter, pour l'affecter à quelque autre usage. La sainte fille s'en affligeant beaucoup, jusqu'à verser quantité de larmes, Notre Sauveur lui apparut, et comme un bon père qui veut consoler son enfant lorsqu'il le voit pleurer, il l'embrassa tendrement, et lui serrant le visage sur sa poitrine sainte, il l'assura par cette caresse qu'on lui laisserait ce petit refuge.

Madeleine avait continuellement quatre maximes devant les yeux : la première, attendre Dieu en patience et humilité ; rien de plus sûr, rien de plus doux, disait-elle, que de lui remettre entièrement la disposition de notre âme, et le laisser faire en nous tout ce qu'il lui plaît, et comme il lui plaît ; la seconde, avoir horreur des moindres fautes ; aussi ne commit-elle jamais de faute notable ; la troisième, souffrir pour Dieu ; elle sut la mettre en pratique, nous l'avons vu,

et la quatrième, marcher dans la droiture, laquelle consiste à fuir le mal, et à faire le bien avec tant de justesse, qu'on se tienne toujours au milieu, sans se détourner ni d'un côté, ni d'un autre. C'est là l'exercice des saintes âmes, et cette pureté d'intention, qu'elles cherchent en toutes leurs actions. Elle aimait tant cette droiture, que d'en parler seulement à son confesseur, elle pleurait de tendresse et de dévotion.

IV. — Mais ce qui la consolait plus abondamment, c'était la communion; elle la faisait aussi souvent qu'on voulait le lui permettre, avec une pureté angélique et un amour de séraphin. Les démons lui suscitérent d'étranges peines, pour la détourner de ce grand bien. Souvent lorsqu'elle sortait du confessionnal, pour s'approcher de la sainte Table, elle les voyait en forme de gladiateurs, qui, pour l'épouvanter, se donnaient de grands coups d'épées et se mettaient tout en sang. D'autres fois ils lui parlaient sensiblement, lui disant que notre Sauveur ne voulait pas qu'elle s'approchât de lui; et trompant ses yeux, ils lui faisaient voir la sainte Hostie si grande, qu'il lui semblait impossible de la recevoir en sa bouche. Quelquefois ils lui serraient si fortement le gosier, que pouvant à peine avaler ce pain de vie, elle souffrait le supplice qu'éprouvent ceux qu'on étrangle. Parmi ces tentations, la plus dangereuse pour notre Sœur était celle que les démons faisaient naître de son humilité. Se réputant très indigne de recevoir son Sauveur, et croyant donner sujet aux démons de la tenter d'une manière si étrange et si extraordinaire, elle avait presque résolu de se retirer de la communion. Mais son confesseur, sage et éclairé, n'ignorait pas que l'opération du démon peut, par la permission divine, s'étendre jusqu'aux choses les plus saintes, et que Notre Seigneur lui-même voulut être tenté, touché, et emporté par le démon sur une haute montagne et sur le pinacle du temple; aussi l'exhortait-il toujours à continuer une si sainte pratique. En effet, après s'être roidie contre ces illusions, et avoir remporté la victoire sur son adversaire, elle était remplie de grandes consolations, même sensibles; la chapelle lui semblait parfumée de toutes les odeurs du Paradis, et ses oreilles étaient récréées par une musique angélique, qui la ravissait hors d'elle-même.

Elle entendait la Messe avec un très-profond respect, toujours à genoux, droite et fort éloignée de l'autel; elle ne pouvait souffrir ces personnes, qui, par légèreté ou facilité peu respectueuse, s'en

approchent de trop près. Lorsqu'elle entendait la messe en la chapelle du Rosaire, ou en celle de saint Vincent Ferrier, elle n'y entrait pas, mais se tenait dehors, au bas des degrés qui y conduisent. Elle évitait par le même esprit de parler dans l'église, même de choses bonnes; et si elle prévoyait qu'on lui voulût parler, elle se cachait en quelque endroit, ou s'échappait adroitement, pour éviter ces entretiens.

On reconnut combien parfaitement elle eut l'esprit de prophétie par les lumières extraordinaires que Dieu lui communiqua. Son confesseur, recommandant une nuit à Notre-Seigneur le Père Serrano, Prieur du couvent de Valence, grand serviteur de Dieu, lequel était à l'agonie, pria intérieurement son bon Ange de faire savoir à Sœur Madeleine l'état et la nécessité du Prieur, qui mourut fort dévotement peu d'instant après. Le matin venu, Madeleine alla trouver son confesseur et lui dit qu'elle avait reçu son message, mais que le défunt n'avait pas besoin de prières, étant grand homme de bien: ce qui fit comprendre au confesseur qu'il jouissait déjà de la gloire.

La nouvelle de la mort du Pape Pie IV étant arrivée à Valence, le même Père confesseur recommanda à sa pénitente de bien prier Dieu pour l'élection du nouveau Pontife. « Je l'ai déjà fait, répondit celle-ci, et nous aurons un saint Pape, qui fera de grandes choses dans l'Eglise. » Les événements vérifièrent cette parole; car le successeur de Pie IV fut le B. Pie V, dont les actes sont des plus illustres que les plus grands et les plus saints Papes aient jamais accomplis.

Dieu faisait connaître à Madeleine ceux qui parlaient d'elle et les paroles mêmes qu'ils disaient, soit en bonne soit en mauvaise part. Elle priait pour les uns et les autres, et parce que son confesseur s'échappait quelquefois à discourir, pour l'édification des personnes, des grâces que le ciel lui faisait, elle, qui savait tout par révélation divine, l'en reprenait modestement, et se plaignait de ce qu'il découvrait ainsi les secrets dont elle lui faisait confidence. Lorsque le même Père prêchait hors de Valence, elle lui répétait ses sermons et lui marquait en particulier les fautes qu'il y avait faites et les sentiments de complaisance qu'il avait eus. Une fois que ce Père faisait, à son occasion, certain voyage, il tomba si dangereusement que le cheval sur lequel il était monté se renversa sur lui et ce fut merveille qu'il ne fût écrasé. Il sentit seulement quelque secousse, mais à deux pas de là, il se trouva fort bien, sans autre mal que celui de la peur. Il sut depuis, de la propre bouche de sa vertueuse fille, qu'elle avait

vu en esprit le danger, et qu'ayant prié Dieu de l'en garder, elle avait été exaucée. Elle connaissait encore les pensées auxquelles sa mère s'occupait, et tout ce qui se passait dans la maison, de quoi elle aversait selon qu'il était à propos. Étant à Segorbe pour le sujet que nous avons dit plus haut, elle connut par révélation que ses frères pêchant en mer, avaient été faits captifs par les Maures, et son aîné emmené à Constantinople. Elle écrivit à son confesseur en des termes qui laissaient connaître que jamais elle ne le verrait; ce qui arriva de la sorte, son frère étant mort à Constantinople, vers la fête de Noël l'an 1582, mais avec tant de patience et de résignation, que son père eut révélation de sa sainte mort et de la gloire dont il alla jouir. Ce homme était fort pieux et fort austère. Il avait fait vœu de chasteté avec sa femme par le mouvement intérieur que le Saint-Esprit leur en donna, conformément au désir de leur pieuse fille. Il demeura vingt ans sans user de lit, et s'étant retiré à la Chartreuse de Val de Cristo il passa saintement les douze dernières années de sa vie dans un petit ermitage.

Dieu qui avait favorisé notre Sœur de tant de connaissances surnaturelles, ne lui refusa pas celle de l'heure et du jour de sa mort laquelle arriva le 24 avril 1580, veille de saint Marc, sur les dix heures de la nuit. Elle s'y prépara avec beaucoup de soin; car, nonobstant les ardeurs de la fièvre qui consumait son pauvre corps déjà tant exténué de jeûnes, de veilles, et de tant d'autres pénitences, elle se confessait tous les jours avec de grands sentiments de contrition et de fervents desirs d'aller à Dieu. Elle reçut tous les sacrements avec une admirable présence d'esprit, répondant elle-même aux prières. Lorsque l'heure de la séparation de son âme approcha, sa face devint belle et transparente. Alors, mettant ses bras en croix, elle recueillit toutes ses forces pour faire des actes d'amour de Dieu et expira doucement. Dès qu'elle eut passé, on la revêtit de l'habit des Sœurs du Tiers-Ordre et elle fut enterrée dans leur chapelle en notre église de Valence, ainsi qu'elle l'avait ordonné. Sa vie fut écrite par son confesseur, le V. Père Alphonse Sanchez, à la prière de quelques Pères de la Chartreuse de Val de Cristo.

Parmi les miracles que notre Sœur opéra durant sa vie, citons les deux suivants. Elle avait, un jour, oublié de garnir d'huile une lampe qu'elle allumait le samedi, par dévotion, devant un petit autel, et quoiqu'il n'y eût que de l'eau, elle alluma la mèche qui brûla longtemps. La pieuse et simple fille, étonnée, demanda à son confesseur s

une lampe pouvait brûler de la sorte ; le Père lui répondit que non, et alors elle prit garde au miracle.

L'autre merveille fut celle-ci : dans la maison paternelle il n'y avait qu'une marmite de terre toute fendue et ébréchée, et ses parents ne pouvant pas, à cause de leur pauvreté, en acheter de suite une autre, Madeleine ne laissa pas de s'en servir, et mit dedans l'eau et la viande qu'elle devait y faire bouillir ; son dîner se fit aussi bien que si le vase eût été entier et du plus solide métal.

Nous pouvons encore compter parmi ses miracles une odeur miraculeuse qui sortait de sa personne et que son confesseur sentait souvent quand elle approchait du sacrement de pénitence ; cette odeur n'était qu'un rejaillissement de celle dont son âme était intérieurement remplie et parfumée.



LE MÊME JOUR

1240 — A Langres, mémoire d'un vénérable religieux, au sujet duquel on lit dans les Vies des Frères le trait suivant : Ayant apporté du monde la fleur de la virginité, il travaillait à en conserver la beauté par une grande innocence et pureté de vie. Cependant, il ne se confessait pas deux ou trois fois la semaine comme les autres, mais au plus de quinze en quinze jours, ou une fois le mois seulement. Dieu, pour l'exciter à une plus grande diligence et lui faire connaître qu'il fallait purifier la lumière elle-même et découvrir des fautes où il n'en apercevait point, déroula une nuit sous ses yeux, pendant son sommeil, une image du jugement. Conduit sur le sommet d'une haute montagne, il vit deux sièges magnifiques ; sur l'un d'eux était notre Sauveur Jésus-Christ ; sur l'autre, sa Très Sainte Mère. Tout le monde attendait dans la vallée la sentence du jugement. Les Anges faisaient venir tantôt les uns, tantôt les autres devant le Juge qui envoyait, suivant qu'on l'avait mérité, aux peines éternelles de l'enfer, au Purgatoire ou au Paradis. Ce religieux fut à son tour présenté devant le tribunal et condamné au Purgatoire. Alors la Sainte Vierge, interposant son autorité en sa faveur : « Mais, mon Fils et mon « Seigneur, dit-elle, pourquoi condamner celui-là au Purgatoire ? c'est un « jeune homme si délicat, qu'il ne saurait supporter de si graves peines : « d'ailleurs il est vierge et religieux de cet Ordre qui vous rend, et à moi « aussi, tant de services. — Je le traite ainsi, répondit notre Sauveur, parce « qu'il néglige trop la confession : je lui pardonne néanmoins, puisque, vous

« le voulez ainsi. » Sur ce, le religieux revint à lui, et comprenant le sens de cette vision, il se corrigea de sa négligence et veilla de plus près sur ses actions. Il raconta à ses Frères ce qui lui était arrivé pour les exhorter à continuer l'usage fréquent de la confession, et lui-même, on n'en saurait douter, recourut beaucoup à ce sacrement le reste de sa vie. — (*Vit. Frat.*)¹

12.. — A Arles, ville de Provence, les VV. PP. ETIENNE DE GOSON, ELIE DE L'ILE et JEAN DE SAINT-MAURICE, tous trois profès du couvent de Limoges et des premiers religieux de cette sainte maison. Ils s'employaient avec beaucoup de fatigues et de travaux, chacun selon son talent, à la dilatation de l'Ordre, quand ils furent choisis parmi plusieurs autres, pour aller à Arles contribuer aux heureux progrès du couvent fondé depuis peu en cette ville, et qui pour lors appartenait à la même Province. Enfin, en divers temps, mais sur le courant du premier siècle de l'Ordre, ils arrivèrent au terme du bonheur éternel. — (Bern. Guid.)

1262 — A Bordeaux, le V. P. GUILLAUME RAYMOND DE LA PIERRE, l'un des premiers religieux de ce couvent, personnage d'une rare sainteté et d'un zèle ardent pour la défense de la foi. Prieur de son couvent de Bordeaux, puis de celui de Narbonne, il fut ensuite inquisiteur et réprima les Albigeois, qui redressaient encore la tête en divers lieux du Languedoc et de la Gascogne. Comme il avait une grande sagesse, et une adresse particulière pour bien conduire les affaires, il fut choisi par la Province de Toulouse, en 1258, pour aller prendre possession au nom de l'Ordre du Couvent et de l'église de St-Vincent, à Castres, où le corps de ce saint Lévite avait été transporté de Valence, au temps de Charles le Chauve, l'an 855. Philippe de Montfort, petit-fils du grand Simon, et héritier de son amour pour notre Père saint Dominique, avait résolu de faire donner cette église à l'Ordre avec toutes les appartenances. Après quelques difficultés, nos Pères y entrèrent processionnellement en présence de l'évêque d'Alby, de qui elle dépendait, du comte Philippe de Montfort, de quantité de seigneurs et de barons du pays, du clergé et de tout le peuple de Castres et des environs. Ce couvent devint si auguste à cause des reliques de S. Vincent, découvertes quelque temps après l'arrivée des Frères-Prêcheurs, que plusieurs personnes illustres y choisirent leurs sépultures. On en voyait encore les monuments avant que la rage des calvinistes eût détruit cette belle église avec le couvent, et brûlé les reliques du saint Martyr. A présent, néanmoins, cette maison a été de rechef relevée de ses ruines et est une des plus belles de la Province de Toulouse.

Le V. Père Guillaume Raymond qui entreprit le premier la conduite de cette affaire, et au sujet duquel nous avons rapporté ceci, eut d'autres emplois considérables dans la Religion et mourut enfin saintement dans son couvent de Bordeaux, environ l'an 1262. — (Bern. Guid.)

13.. — A Novare, mémoire des VV. PP. et très zélés Inquisiteurs de la foi, EMMANUEL TESTA, PIERRE TORNIELLI et DOMINIQUE BUELLI, qui en divers temps ont rendu des services signalés à l'Eglise. Ce fut sous le premier que Dulcino, ce fameux hérétique, dont les historiens ecclésiastiques rapportent les erreurs, et qui faisait un grand mal dans cette partie de la Lombardie, fut pris avec la femme qu'il entretenait et avec un certain Longin Calanée, de Bergame. Tous trois furent livrés au bras séculier et condamnés au feu en détestation et punition de leurs hérésies.

Le second témoigna une constance intrépide contre Savino, un des notables de Novare, qu'il condamna aussi comme hérétique et dont il confisqua tous les biens, nonobstant les grandes persécutions qu'il lui fallut souffrir de plusieurs nobles de la même ville qui soutenaient cet hérétique.

Le troisième était si accompli en toutes les vertus religieuses et se comporta avec tant de soin et de vigilance contre les hérétiques et les sorciers, que S. Pie V le chérit et l'estima singulièrement, comme un ouvrier très utile à l'Eglise. — (Pio.)

1320 — Au couvent de Trévis, le saint et vertueux Frère convers BONINO, d'une admirable austérité de vie. Il jeûnait six mois de l'année au pain et à l'eau, et pendant trois mois entiers, il ne mangeait que du pain d'orge. Il se confessait également tous les jours. Il mourut en grande opinion de sainteté, l'an 1320. — (Pio.)

1460 — A Bologne, le très vertueux Frère convers BONIFACE, religieux d'une admirable ferveur d'esprit, dévotion et simplicité, qui lui attira des grâces très particulières. Il mérita d'être consolé à l'heure de la mort par la vision de quelques saints religieux, décédés depuis peu dans ce couvent, et de plusieurs autres du Paradis qui, lui venant au-devant, l'exhortaient à franchir avec confiance ce terrible passage. Il le fit heureusement et les suivit en la Jérusalem céleste environ l'an 1460. — (Razzi.)

1509 — A Messine, le V. P. PIERRE BELLORADO, illustre ornement de l'Ordre en son siècle. D'abord inquisiteur de la foi à Séville, il rendit en cette qualité de grands services à l'Eglise. Le roi catholique Ferdinand le présenta, pour l'archevêché de Messine, au Pape Alexandre VI, qui confirma cette nomination. Il gouverna son Eglise avec une piété exemplaire et se montra toujours détaché de tout intérêt, doux, affable, bienfaisant et plein de charité et de miséricorde envers les pauvres. Il quitta cette vie pour aller à une meilleure, l'an 1509, âgé de 55 ans, laissant un regret général de sa perte. — (Fontana.)

1569 — Au monastère de l'Annonciation, à Lisbonne, mourut la Vénérable Mère ELEONORE DE S. JÉRÔME. La fréquente communication qu'elle avait avec Dieu, et son grand zèle pour le bien de la Religion lui avaient mérité du ciel un rare don de sagesse et de discernement. Aussi les supérieures les plus expérimentées la consultaient en toutes choses, et suivaient ses avis avec assurance. Dans sa dernière maladie, ayant perdu tout sentiment, au point qu'on la croyait décédée, elle revint soudain à elle et d'une voix claire et distincte, dit ces paroles : « Je viens d'être jugée, « mais par la miséricorde de Dieu, ma place est au ciel. » Après quoi elle rendit l'esprit l'an 1569. — (Sousa.)

15.. — Au monastère du Tiers-Ordre, à Cordoue, mourut la V. Mère JEANNE PEREZ DE BANUELO, l'une des fondatrices de cette maison. Elle fut à Dieu dès son enfance, fuyant soigneusement les compagnies, assidue à l'oraison, et soupirant sans cesse après le bonheur de la vie religieuse. Elle avait une sœur, qui était dans les mêmes sentiments, et qui l'imitait dans tous ses exercices. Leur père voulut les engager toutes deux dans le mariage ; mais fermes dans leur résolution, elles purent enfin jouir du bien tant désiré, et reçurent l'habit de l'Ordre, des mains du R. P. Prieur du couvent de Saint-Paul de Cordoue. Elles se retirèrent ensuite en une maison particulière avec trois de leurs cousines, et quelques autres demoiselles, attirées par leur exemple au service de Dieu. Elles étaient environ vingt, lorsqu'elles commencèrent à mener dans cette maison une vie très sainte, dont la bonne odeur se répandit bientôt par cette grande ville. Elles y vécurent ainsi quelque temps, disant l'Office ensemble dans une chapelle fort convenable ; mais pour entendre la sainte messe et le sermon, et pour se confesser et pour communier, elles allaient à notre église de Saint-Paul, jusqu'au jour où elles s'établirent à l'endroit où est à présent ce monastère. Or, quoique suivant la règle du simple Tiers-Ordre, notre V. Mère Jeanne gardait exactement les constitutions du premier, et au-delà, ne mangeant jamais gras, jeûnant depuis la Sainte-Croix de septembre jusqu'à Pâques, ne portant jamais de linge, passant les nuits entières en oraison, n'ayant point d'autre chambre que la chapelle, ni d'autre lit que le marchepied de l'autel. Très charitable envers les pauvres, elle leur donnait libéralement tout ce qu'elle pouvait, travaillant même pour avoir de quoi leur donner davantage. Dans les exercices de cette sainte vie, elle sourit à la mort qui vint, après les fêtes de Pâques, la rendre participante de la gloire de la Résurrection. C'était au commencement du xvi^e siècle, selon qu'on peut le conjecturer de Lopez, qui ne dit pas précisément en quelle année. — (Lopez, 3 p.)





XXV AVRIL

*Le V. Père MELCHIOR DA LUZ,
Missionnaire Apostolique aux Indes Orientales (*).*

(1605)



LE V. Père Melchior fut un homme vraiment apostolique. Sous le nom de l'un des trois rois venus d'Orient pour adorer le Sauveur né dans une étable, il répandit la lumière de l'évangile dans une partie des Indes Orientales, et perdit glorieusement la vie en travaillant pour sa mission. Envoyé d'abord dans l'île de Timor, il aida plusieurs années nos Pères à instruire les infidèles. De là, il passa au port de Mena, où le seigneur du pays le reçut fort bien, et lui permit de bâtir une église, de prêcher la foi, et de former des chrétiens. Comme ce port est considérable, à cause de l'importance du commerce, le Père s'y attacha avec son zèle ordinaire; et Dieu, pour autoriser ses prédications, le favorisa de quelques miracles, qui contribuèrent beaucoup à confirmer les nouveaux chrétiens dans la foi, et à y attirer les idolâtres. Une fois, comme la sécheresse était fort grande, et que tous les grains allaient périr, sans espérance de récolte, le peuple s'en vint trouver le Père et le pria instamment de recourir à Dieu. Le missionnaire célébra la Messe à leur intention, puis il sortit de l'église, bénit la terre et l'air, et la pluie tomba soudain avec tant d'abondance, que tout le pays en fut suffisamment abreuvé, à la grande consolation des habitants.

(*) Sousa.

Avec la même bénédiction, il chassa de leurs jardins certains insectes qui dévoraient toutes les herbes, sans rien laisser.

Ces événements miraculeux le mirent en si haute estime, non seulement parmi le peuple, mais encore dans l'esprit du seigneur de l'île, que tous le regardaient comme un homme céleste, qu'ils ne pouvaient assez honorer.

Tout cela, pourtant, ne fut pas capable de convertir ce seigneur ; le principal obstacle pour lui, comme pour tous ces barbares, était de consentir à n'avoir qu'une seule femme, selon les maximes de l'Évangile. Il permit néanmoins qu'un de ses enfants embrassât le christianisme, et que le Père Melchior l'emmenât à Malacca, où il était contraint de se retirer pour cause de santé. A son arrivée dans cette ville on lui fit un accueil plein de magnificence ; le je ne prince reçut solennellement le baptême des mains de l'évêque, qui voulut lui-même présider la cérémonie. Le gouverneur, toute la garnison du fort avec la noblesse de la ville y assistèrent, et après qu'il eut été ainsi régénéré en Jésus-Christ, on le renvoya en son pays, pour y établir la foi chrétienne, par son exemple et par son crédit.

En d'autres occasions non moins importantes, Dieu, pour la gloire duquel le Père travaillait si ardemment, lui fit ressentir les effets très particuliers de sa protection. Les supérieurs l'envoyèrent au couvent de Saint-Dominique de Bengala, et dans ce temps un roi du pays ayant invité les Frères Prêcheurs à venir annoncer l'Évangile dans ses terres, le Père Melchior fut encore choisi pour cette nouvelle entreprise. Il se mit en chemin, et prit terre au port de Martavan, dépendant du royaume de Siam, dont le souverain était terriblement irrité contre les Dominicains. Le Père Louis de Fonseca venait d'y être tué, et son compagnon, le Père Georges de la Mote, s'était enfui à l'insu du prince. Celui-ci, dans sa colère, avait ordonné de le suivre avec quarante frégates, et juré, s'il le reprenait jamais, de le faire frire, comme il en avait usé déjà à l'égard de plusieurs autres chrétiens.

Le gouverneur du port, où aborda le P. Melchior, ayant remarqué que les habits de ce nouveau venu étaient de la même couleur et de la même façon que ceux du fugitif, crut être agréable au roi en le lui envoyant.

Un messenger pria le V. Père, de la part du roi, de passer à la cour. Le pauvre missionnaire, ne sachant rien de ce qui était arrivé à l'égard des deux autres, se détourna donc de son chemin et s'en alla droit au palais royal, pendant que le gouverneur, qui croyait le conduire à

la mort, se riait malicieusement de sa simplicité. Mais Dieu fit paraître en cette circonstance qu'il tient entre ses mains le cœur des rois, pour le tourner comme bon lui semble. En effet, à la vue du P. Melchior, le monarque se trouva tout changé. Frappé de la simplicité et de l'innocence avec laquelle il s'était laissé tromper, de la modestie de son maintien, de la sagesse de ses paroles, il le prit en affection, lui fit du bien, et promit de le favoriser, ne pouvant se persuader qu'un homme de cette candeur fût capable d'aucune malice. Le Père fut ensuite bien étonné d'apprendre ce qui s'était passé au sujet des autres Pères; néanmoins, plein de confiance en Dieu, et résigné entièrement aux ordres de la Providence, il se présenta une seconde fois devant le roi, qui le reçut encore avec beaucoup de bonté.

Cette bienveillance donna courage au Père pour demander la permission de prêcher l'Evangile et d'ouvrir une église; mais auparavant il recommanda beaucoup cette affaire à Notre-Seigneur et à sa Très Sainte Mère. Le roi l'introduisit dans ses appartements, lui fit voir tout ce qu'il y avait de plus précieux et l'honora de quelques présents, qu'il voulut absolument lui faire accepter, quelque excuse que le Père alléguât par esprit d'humilité et de pauvreté. Le missionnaire, qui ne s'attendait à rien moins qu'à des privautés si extraordinaires, s'enhardit de plus en plus et réitéra sa demande. Enfin, il lui fut accordé un plein pouvoir de prêcher l'Evangile, et même de bâtir une église.

C'est ainsi qu'il plut à Dieu de rétablir pour la seconde fois le christianisme dans le royaume de Siam, par le moyen des Dominicains. Sans doute le sang répandu par plusieurs d'entre eux, comme il a été dit ailleurs, opérait cette merveille; et quoique le fruit n'en ait pas été abondant, c'est toujours beaucoup que Jésus-Christ y ait été reconnu, et qu'il s'y soit trouvé des âmes disposées à recevoir le fruit de la rédemption.

L'affection que le roi de Siam portait au Père Melchior alla si avant, que, voulant lui témoigner sa libéralité, il l'envoya à Malacca dans un beau vaisseau chargé de riz pour la provision de la ville, et les nécessités de notre couvent. Nous l'apprenons par une lettre que le même Père écrivit, au moment de s'embarquer, aux religieux de Malacca, sous la date du 6 octobre 1602. Pendant que les affaires de la religion réussissaient si heureusement dans ce pays, par les soins et la sagesse du Père, le roi vint à tomber gravement malade; et comme il y avait sujet de craindre à sa mort quelque grande révo-

lution, parce qu'il avait conquis ce royaume par sa valeur et sa force, le Père Melchior se retira secrètement de Siam, et passa au port de Tennasserin pour attendre la fin de cette maladie. Apprenant qu'elle diminuait, et que le prince était en convalescence, il s'en retourna promptement à la cour ; il ne reçut que des plaintes, mais des plaintes affectueuses dont son absence était le seul motif. Le Père s'excusa de son mieux et le roi, content, ne cessa de le favoriser. Bientôt il lui accorda, pour d'autres Pères, la permission d'entrer dans ses Etats, d'y prêcher la foi, et d'y bâtir des églises. Aussi plusieurs religieux, entre autres les Pères Pierre Lobat, Jérôme Mascarenhas, Jérôme de Saint Dominique, Jean du Saint-Esprit et Diégo Advarte, ne tardèrent pas à venir cultiver cette partie de la vigne du Seigneur. Le Père Jean du Saint-Esprit y mourut dans les travaux de la mission. Quant au Père Melchior, le principal auteur et directeur de cette entreprise, il se noya dans une rivière en allant à Bengala pour les affaires de sa chrétienté. C'est ainsi que ce vaillant missionnaire termina sa belle vie, passant de ces eaux temporelles au rafraîchissement éternel, vers l'an 1605.



*La V. M. EUPHROSYNE DE BALZO,
Professe du Monastère de Saint-Jean-Baptiste, à Naples (*).*

(1581-1654)

La grande et célèbre ville de Naples vit naître cette fille de bénédiction, l'an 1581, de parents très qualifiés. Son père, Marc de Balzo, était seigneur de plusieurs belles terres et châteaux dans le royaume de Naples, et sa mère, Jeanne de Fermo, était issue d'une famille non moins illustre que celle de son mari. Leur petite Euphrosyne fit paraître tant de vertus dès ses plus tendres années, qu'avant même que la raison eût fait plein jour en son âme, la grâce semblait s'être déjà rendue maîtresse de ses actions. Elle fuyait la com-

(*) *Diario, domen.*

pagnie des autres filles de son âge, et même des domestiques, pour se réfugier en quelque lieu retiré, et là élever ses mains et son cœur innocent vers le ciel, par des affections toutes saintes. Singulièrement dévote à la Très Sainte Vierge, elle lui disait souvent le Rosaire, et se recommandait incessamment à elle, comme à la protectrice toute puissante des âmes qui veulent se consacrer au service de son cher Fils.

Devenue plus grande, et capable de recevoir les sacrements, elle choisit pour confesseur le Père Jean Léonard de Lettere, dont la vie prodigieuse a été écrite au 12 février. Sous la direction d'un tel guide, elle fit de rapides progrès. Connaissant bientôt les vanités du monde, elle en conçut un grand mépris, et désirant d'en éviter les pièges, elle fit tant auprès de ses parents, qu'elle obtint la permission de se rendre religieuse de l'Ordre de saint Dominique, auquel elle avait déjà consacré toutes ses affections. Elle prit l'habit dans le monastère de Saint-Jean-Baptiste. Comme elle marchait un peu lentement, lui semblait-il, durant les premières années, dans le chemin de la perfection, Dieu l'appela par de forts mouvements à une vie plus relevée : elle eut le bonheur d'avoir pour confesseur d'abord extraordinaire, puis ordinaire, le V. Père Léonard, qui l'avait déjà conduite dans le monde. Ce saint religieux l'embrasa de telle sorte de l'amour divin, qu'elle courait à pas de géant à tous les exercices de piété, et avait un si vif sentiment de la présence de Dieu, qu'elle en était toute pénétrée.

Le Père, néanmoins, ne laissa pas de lui prescrire un temps particulier, pour vaquer avec plus de soin à l'oraison, et il voulait qu'elle y fût très fidèle. Une nuit, cédant à la rigueur du froid, qui était extrême, Euphrosyne quitta son entretien avec Dieu pour aller un peu se chauffer ; le matin, son confesseur l'en reprit, et lui dit qu'une âme fervente ne devait point, quelque froid qu'il fût, rechercher d'autre brasier que l'oraison, qui suffisait, grâce aux ardeurs de l'âme, à réchauffer nos membres. Pour l'animer à cette pratique, il lui avoua ingénûment qu'il s'était trouvé toute cette nuit dans de si grands transports d'amour de Dieu, que, n'en pouvant plus supporter les ardeurs, il avait été contraint de sortir de l'église, et d'aller un peu se rafraîchir à l'air du cloître, et parmi la neige qui couvrait le préau. Ces paroles et cet exemple eurent tant d'efficacité sur le cœur d'Euphrosyne, que jamais depuis il ne lui arriva de quitter l'oraison ; et elle y devint si fervente, qu'elle ne ressentit plus les inconvénients du froid.

Dieu récompensa sa fidélité par des grâces extraordinaires ; il l'en

comblait surtout à la réception du Sacrement de l'autel. Son cœur était alors noyé de tant de consolations, qu'elle en serait morte de douceur, si Celui qui les lui donnait n'eût soutenu miraculeusement sa vie. Souvent elle voyait son divin amour en forme de globe de feu sous les espèces sacramentelles, d'où il dardait des rayons comme pour blesser les cœurs ; une fois, entre autres, elle vit jaillir trois rayons, qui allaient percer le cœur du Père Léonard, pendant qu'il tenait la sainte Hostie à la Messe. Un autre jour, elle vit Notre-Seigneur sous la forme d'un très bel enfant, entre les mains du même Père, dont la face toute lumineuse reflétait l'éclat des rayons divins.

Le démon faisait tous ses efforts pour détourner cette âme de la sainte communion, l'inquiétant par quantité de peines et de scrupules, qu'elle soumettait néanmoins humblement à l'avis de son confesseur. Un jour qu'elle en était plus tourmentée, le Père lui dit d'aller communier sans se confesser. Elle se leva aussitôt du confessionnal sans aucune réplique, et s'en alla recevoir la sainte communion. Revenue au chœur, pour y faire oraison, elle vit approcher une religieuse des plus graves du monastère, laquelle lui dit d'un ton dédaigneux : « Vous voilà donc, Sœur Euphrosyne, vous la sage, la « modeste, l'obéissante ; et cependant avec vos scrupules et importu-
« nités vous avez tellement fâché notre Père, qu'il s'en est allé tout
« en colère. — Mais comment savez-vous cela ? répondit Euphrosyne.
« — Je le sais fort bien, répliqua cette religieuse, ne lui avez-vous pas
« dit telle et telle chose ? et à quel propos avoir ajouté cette autre
« impertinence ? » Continuant ainsi, la religieuse lui répéta toute sa confession. Bien confuse et surprise de voir découvert ce qu'elle avait dit sous le secret, Sœur Euphrosyne prit néanmoins patience, et s'humilia devant Dieu d'avoir fait de la peine à son confesseur. Le jour suivant, le Père envoya encore dire à Sœur Euphrosyne d'aller communier sans se confesser : ce qu'elle fit. Après son action de grâces, elle alla trouver le P. Léonard, qui lui dit, de lui-même, tout ce qui lui était arrivé, et comment le diable lui était apparu sous la forme d'une religieuse pour la troubler dans ses dévotions.

Sa grande confiance en ce saint religieux rendait les absences de celui-ci bien pénibles à notre Sœur. Ayant appris un jour que la princesse Biccignano, sa pénitente, voulait l'emmener en ses terres, elle pria instamment Notre-Seigneur de ne pas lui ôter sa consolation. Jésus, poussant la bonté jusqu'à lui parler par l'une de ses images, l'assura que son confesseur resterait. Ainsi arriva-t-il, car la princesse changea soudain de volonté, et laissa le Père à Naples.

L'assistance, que le même Père lui donna en une autre rencontre, n'est pas moins admirable. Une religieuse se trouvant frappée d'un mal contagieux, et partant séparée des autres, on était en peine de savoir qui lui donner pour prendre soin d'elle et la servir. Le Père Jean Léonard, assuré de la vertu de sa chère fille Sœur Euphrosyne, lui proposa cette action généreuse, et l'exhorta à exposer sa vie pour cette Sœur, en souvenir de l'immense charité avec laquelle Jésus notre Sauveur avait donné son sang et sa vie pour elle. Euphrosyne se chargea volontiers du soin de cette malade et se mit à la consoler par ses saints discours, à l'animer à la patience et au désir des biens éternels, et à la soulager de tout son pouvoir dans ses maux corporels. Pendant qu'elle lui rendait ces bons offices, le démon, furieux de cette charité, résolut de lui en faire abandonner la pratique. Il se montra à elle sous la forme d'un oiseau épouvantable, qui d'abord la remplit de frayeur ; mais s'étant remise, elle invoqua dévotement les Très Saints Noms de Jésus et de Marie, et appela à son aide le Père Léonard. Celui-ci parut soudain dans la chambre, consola sa fille spirituelle, et renvoya en enfer cet horrible oiseau de proie.

II.— Par ces actes et d'autres semblables, Sœur Euphrosyne avançait tous les jours de vertu en vertu ; et l'amour de Jésus envers elle étant la règle de celui qu'elle devait lui porter, elle souhaita l'aimer sans mesure. Une faveur miraculeuse vint encore enflammer ses désirs. Elle avait dans sa chambre une croix d'environ un pied de haut, sur laquelle l'image de Jésus crucifié était peinte : c'était le plus cher objet de ses dévotions ; plusieurs fois le jour elle s'entretenait avec cette image, et la tenait la nuit entre ses bras. Un jour qu'elle était seule dans sa chambre, elle entendit un bruit semblable à celui d'un feu qui s'élance avec violence d'une fournaise. Jetant les yeux sur sa croix, elle vit sortir de la plaie, du côté du crucifix, une grande flamme qui brûlait la poitrine et tout le haut du corps.

Ce prodige apprit à Sœur Euphrosyne comment elle devait aimer son Seigneur, et se consumer entièrement pour lui. Le zèle de sa gloire la dévorant de plus en plus, elle conçut un désir insatiable du salut des âmes ; mais comme son état ne lui permettait ni de prêcher, ni d'aller à la recherche des pécheurs, elle unissait toutes ses prières et pénitences aux travaux et sollicitudes du Père Jean Léonard, son confesseur, qui en ressentait les heureux effets. Aussi ne manquait-il jamais, singulièrement lorsqu'il avait quelque grand pécheur entre

les mains, de le recommander à Sœur Euphrosyne, laquelle, priant jour et nuit, et faisant quantité de pénitences, obtenait enfin le changement désiré.

On raconte à ce sujet deux choses fort extraordinaires, qui lui arrivèrent, l'une à l'égard d'un jeune homme de qualité fort débauché, et engagé en de très mauvaises habitudes. Pour le convertir elle fit beaucoup de prières, et l'exhorta puissamment en toute occasion à quitter le vice et à embrasser la vertu. Comme il résistait obstinément à ses remontrances et à tous les mouvements de la grâce, la sainte fille lui apparut un jour en sa maison, et le menaça de la vengeance divine, s'il ne se corrigeait. Ce cœur endurci ne put encore se rendre, de sorte que la vénérable Mère, priant Dieu d'y mettre la main et de châtier cet obstiné pour le porter à se reconnaître, il se vit soudain frappé d'une lèpre horrible et insupportable. Ouvrant alors les yeux de l'âme, il connut l'horreur de ses péchés, en demanda pardon à Dieu, et avec l'assistance de la grâce se releva de son triste état.

Une autre fois, accompagnant une Sœur au parloir, Euphrosyne apprit qu'on conduisait un misérable au supplice, lequel, pour comble de malheur, ajoutait à ses crimes l'impénitence finale. Pénétérée de douleur, elle se mit en oraison pour la conversion de cette âme. Bientôt en extase, elle se vit transportée devant le trône de la Très Sainte Trinité, et implorant avec ardeur la miséricorde divine en faveur de ce criminel, elle lui obtint une contrition salutaire de ses péchés ; cette contrition parut extérieurement par plusieurs marques consolantes. La plus importante et la principale fut la patience et la résignation avec laquelle le condamné supporta la peine de son supplice. Quelque temps après sa mort, cet homme, pour qui Euphrosyne n'avait cessé de prier, lui apparut et la remercia de lui avoir obtenu par ses prières le salut éternel.

Les âmes du Purgatoire lui apparaissaient, aussi, fréquemment ; comme elle avait une extrême compassion de leurs souffrances, et qu'elle offrait à Dieu pour leur soulagement une bonne partie de ses prières, pénitences, et autres saints exercices, ces âmes venaient les lui demander. Un de ses parents, entre autres, lui apparut par trois diverses fois, pour implorer son secours et la prier de faire dire au Père Jean Léonard une messe à son intention.

Il ne restait à notre sainte Sœur qu'à exprimer plus vivement le caractère des véritables épouses de Jésus crucifié, par quantité de croix et de souffrances intérieures et extérieures. Elle connut que Dieu

voulait la conduire dans cette voie par une belle croix toute resplendissante, qu'elle vit plusieurs fois en assistant à la messe du Père Léonard, son confesseur. Eclairée sur les secrets de la vie chrétienne, elle n'eut pas de peine à comprendre qu'elle devait aspirer par la croix à la vraie gloire ; et elle en fut totalement convaincue, lorsqu'un jour notre Sauveur, lui apparaissant crucifié, l'invita par son exemple et par ses paroles à supporter patiemment tous les maux qui devaient bientôt fondre sur elle.

Prévenue par des visions si touchantes et des avertissements si pressants, elle commença, après la mort de son saint confesseur, de boire au calice des plus rudes peines. L'esprit de ferveur, que le P. Léonard avait allumé dans le monastère, s'y étant peu à peu ralenti, quelques religieuses des plus vertueuses désirèrent le faire revivre, et, dans ce but, parlèrent d'entreprendre une nouvelle fondation, pour garder l'observance dans toute l'exactitude possible. On s'émut grandement de ce projet, et toute la communauté en fut dans le trouble. Mère Euphrosyne ne pouvait s'empêcher de témoigner la peine que lui causaient ces divisions, et d'en représenter les inconvénients aux unes et aux autres. Mais ses remontrances n'étant pas bien prises, le plus gros de cette tempête tomba sur elle, et sans aucun véritable sujet, on la rendait responsable de tout le mal, et on la persécutait en mille manières.

Outre cela, ses premiers scrupules lui revinrent et la remplirent de tant de trouble et d'obscurité, qu'elle ne savait où trouver consolation. Le confesseur, loin de pouvoir l'éclairer dans ses doutes, s'en laissait lui-même embarrasser. Toute l'occupation de la pauvre Sœur consistait à gémir et à pleurer devant Dieu, en lui représentant ses angoisses et lui découvrant la tribulation de son cœur. Une nuit, comme elle priaît devant le Très Saint Sacrement, le vénérable Père Jean Léonard lui apparut, la consola, et lui dit de s'en tenir exactement aux règles qu'il lui avait autrefois tracées pour le repos de sa conscience.

III. — Aux peines de l'âme succédèrent celles du corps. Durant tout le cours de sa vie, elle avait été sujette à des infirmités qui mettaient sa patience à l'épreuve, mais elle en eut dans la suite de si terribles, que c'était merveille qu'un corps si faible et si délicat que le sien, pût tant souffrir. Le même Père Léonard, quoique décédé, ne laissa pas de la consoler par des visites, et l'animait de plus en plus à la souffrance.

La plus célèbre de ces visites fut celle qu'il lui rendit en 1622, deux ans après sa mort. Le serviteur de Dieu lui avait autrefois prédit qu'elle aurait une maladie qui la ferait souffrir beaucoup et longtemps. Sœur Euphrosyne l'avait acceptée avec une admirable résignation ; et comme le temps de cette croix approchait, le P. Léonard, qui depuis deux ans régnait au ciel, vint lui en apporter la nouvelle. Elle était déjà très souffrante d'une autre maladie, que les médecins croyaient mortelle ; donnant à peine quelque signe de vie, elle se réjouissait en son cœur de ce que bientôt, délivrée des misères de cet exil, elle se verrait éternellement dans la compagnie des Bienheureux. Elle passa dans cette espérance toute la semaine sainte. Mais le jour de Pâques, se trouvant seule dans sa chambre et offrant à Dieu ses douleurs, elle vit devant soi une religieuse, la Sœur Paule d'Argence, autrefois sa grande amie, décédée depuis plusieurs années ; ses habits lumineux et magnifiques étaient ornés de lis et de roses d'argent, agréablement mélangés, et elle portait une belle guirlande de fleurs sur la tête, en sorte que la beauté du soleil n'était pas comparable à celle de cette Bienheureuse. La malade en fut un peu troublée, craignant quelque tromperie de Satan. Se rassurant néanmoins, et sentant en son cœur je ne sais quelle joie qui lui inspirait confiance, elle osa élever la voix. « Quoi, Sœur Paule, dit-elle, est-ce donc vous, qui venez visiter cette misérable pécheresse dans cette vallée de larmes ? Oh ! que vous êtes heureuse d'être affranchie des misères qui nous accablent, et de jouir de la vision de Dieu, sans crainte de la perdre. — Vous dites vrai, répondit Sœur Paule, mais ce n'est pas tout, car si nous jouissons sans crainte de la gloire, vous avez cet avantage ici-bas de pouvoir toujours avancer en mérite et en amour : ce dont nous serions jaloux, si dans l'état de bonheur que nous possédons nous étions capables de quelque jalousie. » Cette réponse encourageant encore la malade à parler librement : « Je vous prie, ma Sœur, lui dit-elle, de vouloir dire de ma part quelque chose à mon bon Père Jean Léonard. » A ces mots, Sœur Paule se prit doucement à sourire, lui faisant signe que le Père venait lui-même la visiter, et qu'elle pourrait lui dire de sa propre bouche tout ce qu'elle voudrait. En effet, le B. Père parut aussitôt, et d'un visage souriant lui dit : « Ne craignez rien, ma fille, soyez contente, aimez bien Dieu, et rien autre chose ; c'est ainsi que nous faisons en Paradis : et si vous faites de même, vous nous serez semblable. — Mais, mon Père, répondit Sœur Euphro-

« sine tout embrasée du désir de se voir bientôt au ciel, dites-moi, « je vous prie, si mon divin Epoux ne voudrait pas m'appeler aux « noces célestes ? — Que vous importe, lui dit le Père, de savoir si « vous devez vivre ou mourir, puisque tout votre bien consiste à « vous conformer à la volonté de Dieu, et à ne rien désirer davantage ? « — Mon bon Père, répliqua la malade, je suis contente de tout ce « qu'il plaira à Dieu de faire de moi ; mais si à présent, que je suis si « proche de ma fin, il lui plaisait de m'attirer à lui, ce me serait une « consolation bien grande. — Vous ne devez vous réjouir, répondit « le Père, que de souffrir en paix ; le grand sujet de notre joie dans « le ciel, c'est d'avoir souffert pour Dieu sur la terre. »

Pendant cet entretien, Sœur Euphrosyne ne pouvait assez admirer la beauté des habits du Père Jean Léonard et les divers ornements dont ils étaient enrichis. Sœur Paule remarqua son étonnement. « Ma « Sœur, dit-elle, notre Père, pendant sa vie sur la terre, a aimé Dieu « si ardemment qu'il a mérité place parmi les séraphins ; et pour le « mieux juger, voyez de quel brasier de feu son saint cœur est con- « sumé » : et découvrant la poitrine du Père, elle laissa voir comme une fournaise ardente, mais d'un feu si pur et si lumineux, qu'à peine Sœur Euphrosyne en pouvait supporter l'éclat. « Ma fille, lui dit « alors le Père, il faut aimer la souffrance, et vous réjouir dans vos « douleurs ; c'est pour cela que Dieu m'a envoyé vers vous, afin que « par la vue de la récompense vous vous excitiez à bien employer les « moyens qui y conduisent : humiliez-vous incessamment, et désirez « n'être rien, non seulement à vos propres yeux, mais encore aux « yeux de tout le monde. » Après ces paroles, il lui donna sa bénédiction : et la vision disparut, laissant la malade tellement embrasée du désir de souffrir, qu'elle eût voulu voir toutes les créatures se conjurer pour lui faire la guerre.

Sa maladie cependant continuait, mais avec tant de douleurs et d'accidents si étranges, qu'il semblait s'être fait un mélange de tous les maux, pour tourmenter son pauvre corps. Les médecins attendaient sa mort d'heure en heure, et ne pouvaient qu'admirer sa patience et sa joie durant les quatre mois que durèrent ses tortures.

Au bout de ce temps, il lui survint un tel mal de gorge, qu'à tout moment elle en était suffoquée ; et, chose encore plus fâcheuse, elle ne pouvait prendre aucune nourriture, ni par conséquent recevoir son Créateur sous les espèces sacramentelles. Cette privation lui fit demander instamment à son Epoux de vouloir lui changer ce mal en

quelque autre, même plus douloureux, pourvu seulement qu'elle ne fût plus privée de sa visite.

A peine avait-elle fait sa prière, que le Père Jean Léonard parut dans sa chambre, accompagné du Père Marc de Marcianisi, décédé depuis plusieurs années, saint religieux dont la vie a été écrite au 15 mars, et auquel elle était fort dévote. Le Père Jean Léonard, se tournant vers le Père Marc, lui dit de s'approcher de la malade et de la guérir, car tel était le bon plaisir de Dieu. Le Père lui faisant le signe de la croix sur la gorge, la guérit soudain de son mal, et en même temps d'une grande contraction de nerfs, qui lui interdisait tout mouvement. Les deux saints religieux l'avertirent néanmoins de ne penser plus qu'à souffrir durant le reste de sa vie, laquelle serait encore longue, Notre Seigneur ayant résolu de la rendre semblable à lui par la souffrance. Ce fut, en effet, toute sa part durant plusieurs années qu'elle vécut encore.

Nous ne trouvons pas que son Père spirituel lui soit apparu depuis cette visite. D'ailleurs, celles qu'elle avait reçues précédemment étaient bien capables de la consoler pour jamais, en particulier, l'apparition du 22 février 1621, jour de la mort du V. P. Léonard. Elle vit ce grand serviteur de Dieu s'élever au ciel, revêtu d'une nuée fort lumineuse et entouré d'un chœur d'anges qui chantaient ces versets d'un hymne de S. Pierre martyr : *Viam sequens humiliter Patris sui Dominici*. Dans la suite, elle l'avait aperçu plus d'une fois, venant assister, à leur dernière heure, les religieuses malades.

Notre Sœur avait l'esprit de prophétie ; elle prédit entre autres choses les révolutions qui arrivèrent vingt ans après dans la ville et le royaume de Naples. Plusieurs années maîtresse des Novices et Sous-Prieure, elle pratiqua dans ces emplois de grandes et admirables vertus ; mais toutes furent comme éclipsées par cette longue et invincible patience qu'elle fit paraître les dernières années de sa vie. Enfin, chargée de mérites, pleine de joie et de l'espérance des biens éternels, elle rendit saintement son âme à Dieu, après avoir reçu tous les sacrements avec une foi et dévotion dignes de son éminente piété, le 25 avril 1654, à l'âge de 67 ans. Après sa mort elle se montra à la Prieure de son monastère, toute resplendissante de gloire, et l'assura qu'elle priait son céleste Epoux pour toutes les Sœurs de la maison.





LE MÊME JOUR

125. — A Sienne, le B. P. CLAIR LANDOCCI, des premiers religieux du couvent de Sainte-Madeleine, que nos Pères habitèrent en cette ville, avant de passer au lieu où s'élève présentement celui de Saint-Dominique. Il commença dès le berceau à donner des marques d'une avidité merveilleuse pour l'étude, démenant de telle sorte les bras, la tête et tout son petit corps, lorsqu'il voyait quelque livre, qu'il fallait absolument le lui donner. Parvenu à l'âge d'étudier, il fit de grands progrès es lettres humaines et divines, et ses parents l'ayant envoyé à l'Université de Paris, il y parut avec éclat, devint docteur en théologie et en l'un et l'autre droit. Pendant quinze ans, il régenta à l'applaudissement de tous les maîtres. Il serait resté dans cette charge encore plus longtemps, si un autre professeur, qui ne pouvait voir son ambition arrêtée par le crédit et l'autorité de maître Clair, n'eût résolu de le faire assassiner. Un jour, que ce dernier sortait de l'église Notre-Dame, où, selon sa coutume, il était allé se recommander à la Très Sainte Vierge, à laquelle il était très dévot, il se vit assailli par plusieurs sicaires, qui l'auraient certainement tué, si la Sainte Vierge ne l'eût défendu, en apparaissant avec une troupe d'Ange, qui effrayèrent ces assassins et les mirent en fuite. Elle lui dit de quitter Paris et de s'en retourner à Sienne.

A peine y fut-il arrivé, que N. P. S. Dominique passa par cette ville, et y prêcha avec son talent apostolique. Maître Landocci, ayant assisté à l'un de ses sermons, se rangea parmi ses enfants et reçut l'habit de ses propres mains. Rempli bientôt de son esprit, il devint l'une des pierres fondamentales de l'édifice spirituel du couvent de Sienne, et y fleurit en science, prédication et sainteté de vie. — (Pio.)

1250 — Mémoire de deux des premiers religieux de l'Ordre, qui, remplis de l'esprit de leur vocation, désiraient ardemment que tous leurs Frères en fissent dignement les fonctions. Comme ils arrivaient un jour au monastère de Saint-Galvan, de l'Ordre de Cîteaux, près de Sienne, ils y trouvèrent un religieux, nommé Jacques, d'une éminente sainteté, que Dieu favorisait de plusieurs grâces particulières. Nos deux hôtes prièrent fort instamment le saint homme de les recommander à Dieu, avec tout leur Ordre. Ce bon Père, à qui Dieu avait fait connaître quantité de choses, touchant le progrès du nouvel Institut, le leur promit et il choisit pour sa prière le temps qui suit Matines. Mais comme il ne savait que demander de particulier pour ces

religieux et pour leur Ordre, notre Sauveur lui apparut et lui dit : « Frère
 « Jacques, voici les oraisons que vous direz pour les Prédicateurs : *Corda*
 « *famulorum tuorum, Domine, illumina Spiritus sancti gratia, ignitum eis*
 « *eloquium dona, et iis qui tuum prædicant verbum largire virtutis augmentum.*
 « *Per Dominum nostrum, etc.* » Notre Seigneur ajouta la Secrète et la Post-
 communion de la Messe. Ce saint religieux les retint fort bien, et ne manqua
 pas de s'en servir. Ayant ensuite fait part de sa révélation à ces deux Pères,
 il leur laissa ces oraisons, qui furent depuis approuvées du Pape, pour être
 dites à la Messe. — (*Vit. Fratr.*)

1250 — Au Puy-en-Velay, le V. P. HUGUES DE MONTVALLIER, religieux insigne en humilité et en ferveur. Il était profès du couvent de Limoges, et il eut le bonheur d'être instruit dans la vertu par le B. P. Pierre Cellani, fondateur du Couvent, et fils aîné de N. Père S. Dominique. Envoyé au Puy, pour aider à la fondation du couvent de Saint-Laurent, il y donna des exemples d'une vie fort sainte, et trépassa heureusement dans le courant du premier siècle de l'Ordre. — (Bern. Guid.).

1256 — A Gênes, le V. P. ANSELME, personnage illustre et inquisiteur très courageux. Avec un zèle intrépide il défendit à travers mille dangers la cause de l'Eglise contre diverses sectes d'hérétiques, qui infestaient cette partie de l'Italie. En 1255, le S. Père ayant ordonné aux inquisiteurs, par sa Constitution *Cum adversus hæreticam pravitatem* de faire exécuter les lois de l'empereur Frédéric contre les hérétiques, le P. Anselme signifiâ cette Bulle aux magistrats de Gênes. Ceux-ci faisant difficulté de la recevoir, sous prétexte qu'elle leur était préjudiciable, quoiqu'en vérité elle ne tendît qu'au repos public, au bien de l'Etat et à l'utilité de l'Eglise, il les excommunia tous avec leurs officiers, et ne voulut jamais les absoudre, qu'ils n'eussent reçu avec soumission cette Constitution, et n'en eussent autorisé les articles. — (Pio.)

1310 — A Ceneda, en Dalmatie, mémoire du V. Père FRANÇOIS APPO, de Trévis, religieux insigne en modestie, piété, religion et doctrine. Sa grande réputation porta le Pape à le faire évêque, non pas de Césène, comme quelques-uns disent, mais d'une autre église moins connue, appelée Ceneda. Après l'avoir gouvernée plusieurs années en toute sainteté, il s'envola au ciel vers l'an 1310. — (Pio, Fontana.)

1515 — A Naxia, le V. Père ROBERT DE NOIA, noble de naissance, illustre en vertu, et prédicateur apostolique. D'abord évêque de Minervino dans le royaume de Naples, il s'acquitt, pendant les cinq ans qu'il gouverna

cette Eglise, la réputation de vrai Père des pauvres. De là, transféré au siège d'Acerra, il s'y comporta encore avec tant de bonté, que, joignant ensemble les vertus d'un zélé et charitable pasteur et celles d'un excellent religieux, il était considéré comme un homme céleste. Il fit éclater les mêmes vertus sur le siège archiépiscopal de Naxia et Paria, et après plusieurs années de sollicitude pastorale, il se reposa saintement en Notre-Seigneur, environ l'an 1515. — (Fontana.)

1531 — Au couvent de Saint-Thomas à Pavie, le V. P. JULES DE CREMONE, d'un zèle singulier pour le bien de la Religion et pour la propagation de l'observance régulière. Il en était lui-même un modèle accompli, ce qui inspira aux supérieurs la pensée de le choisir pour introduire l'observance dans le couvent de Pavie, comme il fit très heureusement, à l'édification de toute cette ville. — (Pio.)

1551 — Au couvent de Saint-Paul, à Cordoue, le V. P. JÉRÔME CHAPARRO, natif de la même ville, et oncle de Dom Jean de St-Clément, archevêque de Santiago, en Galice. Admis à l'habit en ce couvent de Saint-Paul, il se rendit un des plus saints religieux qui aient fleuri dans cette maison, l'une des plus célèbres de l'Ordre. Et pour dire beaucoup en peu de mots, il retint si bien les premières maximes reçues dans le noviciat, qu'ayant vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il était aussi régulier et aussi mortifié que dans sa jeunesse. Il ne manqua jamais d'assister chaque nuit à Matines jusqu'à sa dernière maladie, de garder tous les jeûnes et abstinences, et de pratiquer si fidèlement ses exercices accoutumés d'oraison et de méditation, que tous les jours après Matines et après Complies il y employait un temps considérable devant le Très-Saint Sacrement. Il eut quelques charges dans l'Ordre, en particulier celle de Prieur au couvent de *Scala Caeli*, près de Cordoue. Après avoir en cet emploi travaillé efficacement à la perfection de ses Frères et à l'édification des séculiers, il s'en retourna à Cordoue, où, par une longue persévérance il parvint au salut éternel. — (Lopez.)

1566 — En la Province de Mexico, le V. P. DOMINIQUE DE TINEO, missionnaire apostolique aux Indes occidentales, et profès du couvent de Saint-Etienne, à Salamanque. Voyant le Procureur de nos Pères des Indes fort en peine pour leur transmettre sûrement une grosse aumône, que l'empereur Charles-Quint faisait à la Province de Chiapa, il s'offrit de faire le voyage avec un autre religieux fort dévot, nommé le Père Diego de Mardones. Ils arrivèrent heureusement au port de Cavallos; mais là, le bon Père Diego de Mardones mourut fort religieusement, après avoir reçu dévotement les sacrements de l'Eglise, et sacrifié à Dieu son désir de travailler à la conver-

sion des infidèles. Le Père Dominique continua sa route, et fit parvenir à Chiapa ce dont on l'avait chargé.

Quoique l'intention de l'empereur fut d'aider particulièrement le couvent de Chiapa, les Pères de cette maison remirent tout entre les mains du Provincial, pour être distribué, comme il le jugerait à propos, aux couvents les plus nécessaires de cette Province naissante. Elle avait été jusqu'alors gouvernée par un Vicaire ; mais le Père Dominique apportait entre autres choses quelques dépêches du Général de l'Ordre et du Pape. Celles du Général contenaient l'érection des couvents en Province sous le nom de Saint-Vincent, et l'institution, comme premier Provincial, du Vicaire général, qui la gouvernait très dignement : c'était le V. P. Thomas de Torres, dont nous parlerons amplement en son lieu. Les lettres du Pape créaient le P. Thomas Casillas, évêque de Chiapa, après le P. Barthélemy de las Casas, qui s'était démis de sa dignité. Afin que le P. Thomas n'apportât point d'excuse, le Père Général lui faisait un précepte formel d'accepter.

Après que le Père Dominique se fut ainsi acquitté de ces commissions, on lui désigna un couvent avec un grand district, pour y travailler à l'instruction et à la conversion des Indiens ; ce qu'il fit tout seul pendant trois ans avec un succès merveilleux. En 1554, de nouveaux ouvriers étant venus d'Espagne, on lui envoya pour compagnon le P. Jérôme de Saint-Vincent, qui, voyant son zèle et sa ferveur, partagea volontiers ses soins et ses travaux apostoliques. Dieu bénit si bien son apostolat qu'on ne pouvait voir d'Indiens mieux instruits ou plus dévots que ceux de sa Province. L'évêque de Chiapa, D. Jean Zapata de Sandoval, de l'Ordre de Saint-Augustin, dans une lettre au roi d'Espagne, après avoir parlé en général des Indiens de Chiapa, de leur accroissement, union et paix, et de l'instruction qu'ils recevaient des religieux de Saint-Dominique ajoute ce qui suit au sujet des Zoques, dont le charitable Père Dominique Tineo s'occupait avec un zèle infatigable : « J'ai
« visité une Province qu'on appelle Zoques, la plus fertile et la plus peuplée
« de ce pays. J'ai trouvé que la doctrine y était parfaitement enseignée. Les
« Indiens savent non seulement le nécessaire au salut, mais plusieurs d'entre
« eux font profession de garder les conseils évangéliques. Ils entendent la
« Messe tous les jours, fréquentent les Sacrements, assistent volontiers aux
« sermons, sont fort dévots, grandement charitables et aumôniers, et, chose
« plus remarquable, pas un ne s'enivre ni ne boit du vin, quoique ce vice
« soit si commun dans la Nouvelle-Espagne. J'ai trouvé qu'ils s'étaient tous
« confessés et avaient fait la communion, et aucun n'était mort sans avoir
« reçu les sacrements. » Tels étaient les fruits glorieux des efforts du Père Dominique Tineo, dont le zèle éclatait tous les jours davantage.

Non moins propre pour la conduite des Frères que pour l'instruction des Indiens, il fut nommé Prieur d'un des principaux couvents de la Province et assista en cette qualité au Chapitre provincial qui se tint à Coban. Elu Défi-

niteur, il décida, de concert avec les autres Pères, quelques difficultés très-importantes, touchant l'avancement de la Religion et le bien des Indiens, au sujet de la publication qu'on venait de faire en Espagne du Concile de Trente. Parmi les conclusions prises dans ce Chapitre, l'une portait qu'on députerait deux Frères en Espagne, pour chercher de nouveaux missionnaires. Le sort étant tombé sur le Père Dominique et sur le P. Jérôme de Saint-Vincent, ils disposèrent toutes choses pour leur voyage, au grand regret des Indiens, qui voulaient à toute force les retenir. Ils prirent leur route vers Campêche, où ils croyaient s'embarquer, pour rejoindre à un autre port la grande flotte, qui devait faire voile vers l'Espagne. Le Gouverneur de Campêche était un jeune homme sans expérience ni conduite et de fort peu de jugement. S'étant mis en tête que ces religieux pourraient faire quelque mauvais rapport sur lui, et l'accuser auprès du roi d'Espagne, à cause des mauvais traitements qu'il faisait à son Evêque, grand serviteur de Dieu, et religieux de Saint-François, il s'opposa à leur embarquement, et saisit tout leur bagage ; pour donner quelque couleur à sa violence, il fit dresser contre eux un acte, où ils étaient accusés de porter de l'or et de l'argent en poudre, contre les édits royaux. L'imposture fut bientôt découverte et les Pères, se voyant libres, allaient monter sur une barque, quand le gouverneur les en empêcha jusqu'à deux fois. Il est vrai, Dieu se servit, en ces deux rencontres, de la malice du gouverneur, pour sauver la vie aux deux Pères, la première des barques ayant fait naufrage deux jours après, et l'autre étant revenue au port sans mâts, et maltraitée par la tempête. Lorsqu'enfin ils s'embarquèrent pour la troisième fois, le gouverneur envoya sur eux des arquebusiers, qui, faisant leur décharge avant qu'on se fût mis en garde, tuèrent deux mariniers, et les Pères furent ramenés à terre, sans espérance de sortir du port. Cependant, une nuit, à la faveur des ténèbres, ils parvinrent à se glisser secrètement dans une barque, et se rendirent à Vera-Cruz. Le Père Dominique passa plus avant, et prit à Mexico les permissions nécessaires pour arriver en Espagne. Mais, surpris d'une maladie, que ces fatigues lui avaient causée, il mourut en peu de temps fort saintement au couvent de La Puebla, non loin de Mexico, après avoir reçu dévotement les sacrements. L'évêque du lieu, informé de ses mérites, ordonna de célébrer solennellement ses obsèques, et le Père Provincial de Mexico, qui l'honorait beaucoup, fit dire cinq Messes par tous les prêtres de la Province. Un an après sa mort, on recevait les bulles du Pape l'instituant premier évêque de Vera-Cruz, témoignage éclatant de haute estime, qui montre que la réputation du saint missionnaire s'était répandue jusqu'en Europe. — (Remezal.)

1571 — A Palerme, capitale de Sicile, mourut le V. P. THOMAS FAZELLI, religieux accompli en toute manière, excellent poète, parfait orateur, historien diligent, célèbre philosophe, théologien consommé. Toute

la Sicile le considérait comme un oracle. Il prêcha le carême, plus de cinquante ans de suite, avec une grâce, force, éloquence et piété, qui le faisait admirer et aimer de tous ses auditeurs. Il fut dix fois Prieur du couvent de Palerme et deux fois Provincial de Sicile, et parmi tant de fatigues et de travaux, il était si sobre en son manger, qu'il ne faisait jamais qu'un repas le jour et sur le soir. Fort posé, grave et circonspect en toutes ses actions et conseils, il résolvait tous les doutes qu'on lui proposait, avec beaucoup de facilité et de lumière. En 1558, il assista au Chapitre général de Rome où le P. Vincent Justiniani, depuis cardinal, fut élu Maître de l'Ordre. Les vocaux se portaient vers lui; mais quelques instances qu'on lui fit d'accepter leurs suffrages, il n'y eut aucun moyen de le fléchir. Paul Jove, évêque de Côme et historien célèbre, le pressa tant de composer une histoire de Sicile, qu'enfin il la donna au public en vingt livres, avec une grâce, une érudition et une éloquence admirées des savants. Il avait entrepris un autre ouvrage sur le Royaume de Jésus-Christ; la mort l'empêcha de le terminer. Son zèle pour l'Ordre, et son amour pour la ville de Sciacca, lieu de sa naissance, le portèrent à fonder un couvent de religieux et un monastère de religieuses, sans autre rente que celle de son éloquence et de sa piété. Il laissa la terre pour vivre au Ciel, vers l'an 1571. — (Pio.)

1581 — Au couvent de Santa-Fé, en la Province de Saint-Antonin, dans l'Amérique, mémoire d'un jeune, mais très saint religieux, dont le nom est écrit au Livre de vie. Il était diacre, et, le rappelant à lui dans ce jeune âge, Dieu voulut rendre sa grande vertu et son innocence recommandables par des lumières célestes, qui parurent sur sa chambre, en signe de la pureté de ses mœurs, et des ardeurs de l'amour divin, dont son cœur était embrasé. — (Melendez.)

1648 — En Irlande, le martyre des vertueux Frères GÉRARD GIRARDIN et DAVID FOX, le premier clerc et le second convers du couvent de Kilmalloc. Les hérétiques anglais ayant assailli le couvent, tous les religieux réussirent à s'échapper, excepté ces deux Frères, qui, réfugiés à l'église, et le rosaire au cou, attendirent la mort en paix. Après les avoir percés de leurs glaives, les hérétiques les achevèrent d'un coup de pistolet dans la tête. Ils enlevèrent tout ce qu'ils trouvèrent dans le couvent, laissant ces deux victimes baignées dans leur sang entre le vestibule et l'autel, l'an 1648. — (*Act. Cap. gén.* 1650).

1400 — A Pise, au monastère de Saint-Dominique, la V. M. ORIETTA, femme très pieuse qui fut épousée en secondes noces par le seigneur Pierre Gambacorti, podestat de Pise. Pleine d'affection pour la B. Claire, la fille de

la première femme de son mari, elle l'aida beaucoup à fonder le monastère de Saint-Dominique. Plus tard, devenue veuve, elle se fit religieuse dans la même maison, et après avoir été la digne disciple d'une maîtresse aussi sainte et aussi parfaite que la B. Claire, elle mourut ornée de mérites et de vertus. — (Razzi.)

1580 -- A Séville, au monastère de Notre-Dame de Grâce, la V. MARIE DE LA CONCEPTION. Par sa naissance elle était l'aînée de tous les enfants du comte de Gelves, et proche parente du roi catholique Philippe II. Néanmoins, cette grandeur ne l'éblouit aucunement. Eclairée de la lumière céleste, non seulement elle abandonna ce vain avantage, mais encore refusa courageusement de s'engager dans les liens du mariage. Elle se consacra au service de Dieu dans le monastère de la Mère de Dieu à Séville, mais elle ne resta que peu d'années ; se voyant trop honorée et occupée aux offices les plus importants de la communauté, elle fit si bien auprès des supérieurs de l'Ordre, qu'elle obtint permission de passer à celui de Notre-Dame de Grâce, où l'observance était plus rigoureuse et la vertu mieux éprouvée. Deux sœurs qu'elle avait dans l'autre monastère, ne purent l'empêcher d'exécuter sa résolution. Généreuse et avide de perfection, Sœur Marie courait avec empressement à ce que d'autres moins ferventes eussent à peine osé entreprendre. Elle vivait dans un grand mépris d'elle même, et avec un si grand amour de la pauvreté, qu'elle ne porta jamais que des habits rapiécés, prenant plaisir à paraître ainsi mal vêtue. Son oraison était si tendre, si continuelle et si fervente, que c'était merveille de l'y voir persévérer si longtemps, et avec une si grande effusion de larmes. Elle était fort retenue en ses paroles et personne n'eût osé rien dire en sa présence, qui sentit la légèreté. Elle ne parlait que pour les choses nécessaires. Son exactitude à observer les autres points des Constitutions allait de pair avec son amour du silence. Trois fois Prieure du monastère, et toujours par pure obéissance, elle entretint admirablement et augmenta, même par sa conduite exemplaire, quantité de mortifications volontaires et plusieurs autres saints exercices, l'esprit de ferveur qui régnait dans le monastère. Possédant un singulier don de patience, elle ne témoignait jamais d'inquiétude ni de fâcherie pour quelque accident qui lui arrivât. Dieu bénit de telle sorte le monastère en considération de sa piété, qu'elle refit en entier les bâtiments, qui menaçaient ruine. Se tenant toujours dans une grande conformité avec la volonté de Dieu, elle se consolait dans les occasions les plus fâcheuses, par ces belles paroles : *Fiat voluntas tua*. Très austère, surtout pour le vivre, elle ne mangeait presque point. Sa pureté de conscience était telle que le confesseur ne pouvait assez l'admirer.

Quand la mort vint la chercher, elle la reçut avec joie, car elle la désirait, et lorsqu'on lui administra les derniers sacrements, elle témoigna tant de

dévotion, et se répandit en de si pieux colloques avec son divin Epoux et la Très Sainte Vierge, que les Sœurs, toutes attendries, ne pouvaient s'empêcher de pleurer. Elle avait coutume pendant sa vie de tenir son Rosaire à la main, pour le dire en allant par le monastère, et elle le tint durant son agonie si fortement, que quoiqu'elle eût déjà perdu le sentiment, on ne put jamais le lui ôter, jusqu'à ce qu'elle eût rendu son âme. Elle mourut le jour de saint Marc, à l'âge de 70 ans, environ l'an 1580. — (Lopez.)

1608 — Au monastère de Prouille la vertueuse Mère MARGUERITE DE CAHUSAC, laquelle se rendit singulièrement recommandable par son assiduité à l'office, son oraison, sa modestie, sa piété, et ses autres vertus religieuses. Elle décéda l'an 1608. — (*Mém. de Prouille.*)

162. — A Valence, en Espagne, la vertueuse Sœur ANGÈLE DE CLARAMONTE, du Tiers-Ordre. D'abord mariée, elle vécut ensuite dans la viduité avec innocence, et des pratiques si saintes de patience et de miséricorde envers les personnes affligées, qu'elle mérita d'être récompensée, même dès cette vie, de plusieurs grâces particulières. Elle eut surtout une connaissance très relevée des plus hauts mystères de notre foi, et eut part à des secrets que Dieu ne communique qu'aux âmes les plus privilégiées. — (*Act. Cap., gen. 1629*).

1640 — A Dinan, au monastère de Sainte-Catherine, la vertueuse et innocente Sœur SERVANE DE TOUS LES SAINTS. Dès son enfance elle n'avait pas de plus grand plaisir qu'à s'entretenir avec des personnes consacrées à Dieu. A l'âge de douze ans elle demanda l'habit religieux avec beaucoup d'instance, et le reçut enfin à l'âge de quinze avec une admirable ferveur. Elle fit son noviciat dans toute la rigueur de l'Ordre, ajoutant même, nonobstant son jeune âge, quantité de mortifications aux austérités communes. Son obéissance était aussi ponctuelle que possible. S'offrir aux religieuses qui avaient besoin d'elle lui était habituel. Elle disait toujours son Office à genoux, avec un singulier respect, et avec la distinction convenable des mots et l'observance des pauses, telle que les Constitutions l'ordonnent. Elle aidait encore fort volontiers les Sœurs converses en leurs offices, veillant parfois avec elles jusqu'à dix heures, ce qui ne l'empêchait pas de se lever la nuit à Matines. On a cru que sa dernière maladie lui vint de ses grandes mortifications, surtout pour le boire. Ayant passé plusieurs mois à souffrir sans aucun soulagement une soif continuelle, elle en contracta une fièvre lente, qui la conduisit enfin au tombeau. Elle se rompit également une veine en chantant au chœur, d'où lui vint un crachement de sang, qui lui dura le reste de sa vie. Elle cachait si bien ses infirmités, que les Sœurs n'en eurent

connaissance que par les marques extérieures. Elle avait un grand fond d'oraison, et disait souvent pour s'animer à la souffrance : « Le Paradis vaut bien la peine de souffrir, et c'est un grand mal de ne pas faire tout ce qu'on peut pendant la vie, puisque c'est tout ce qui nous reste après la mort. » Deux ans durant, elle fut affligée d'un rhumatisme fort violent, avec un redoublement de fièvre lente, qui lui causait des douleurs très aiguës ; elle supporta tout avec une patience angélique. Ses maux la consumant de plus en plus, il se fit plusieurs ulcères dans son corps ; mais, loin d'en perdre la paix du cœur et la gaieté, elle chantait dans cet état pitoyable des cantiques spirituels. Dès le commencement de sa maladie, elle connut qu'elle en mourrait, et longtemps avant, les religieuses ayant entendu quelques signes extraordinaires de mort, elle les assura que c'était pour elle. On le vit bientôt après, quand elle prit son vol vers la véritable patrie, après avoir reçu les derniers sacrements et s'être entretenue par des discours pleins de tendresse et d'amour avec son Sauveur crucifié. Ce fut le 25 avril 1640.

Une sœur qu'elle avait tâché d'attirer à la Religion se décida bientôt après sa mort, et fit revivre ses vertus sous le nom de Sœur Jeanne de Sainte-Catherine, ainsi que nous dirons au jour suivant. — (*Mém. de Dinan.*)

1647 — Au monastère de Saint-Etienne, la vertueuse Sœur MARIE RONZET. La grâce la prévint dès ses plus tendres années, et imprima en son âme tant d'innocence et de pureté, que toutes les actions de sa vie en recevaient un éclat particulier. Entrée en Religion à l'âge de quinze ans, elle embrassa avec courage et résolution toutes les observances de l'Ordre, et la maladie dont elle mourut put seule lui en faire modérer la rigueur. Un grand don d'oraison la tenait toujours fort recueillie en Notre-Seigneur, et la rendait incapable de parler d'autre chose. Excellant en humilité et mansuétude, elle fuyait tout ce qui pouvait sentir l'ostentation ou flatter l'amour propre. Modeste et pudique, elle ne regardait pas en face même ses propres confesseurs. Son tendre amour pour Jésus-Christ notre Sauveur, paraissait surtout lorsqu'elle était obligée d'en parler dans ses conversations ordinaires. Elle portait toujours sous son voile un billet écrit de sa main, où elle protestait que Dieu seul était l'unique possesseur de son cœur.

Durant les 27 ans de sa vie religieuse, Sœur Marie devint de jour en jour plus fervente et plus exemplaire. Son exactitude à suivre les exercices choraux était si courageuse que, pendant deux ans incommodée d'une toux et d'une fièvre lente, au point de pouvoir à peine se traîner, elle ne se dispensa pourtant jamais d'assister à l'Office divin. L'hydropisie ayant succédé à cette infirmité, elle continua toujours à dire son Office, s'abstenant à dessein de parler, afin, disait-elle, de réserver ses forces pour s'acquitter de ce devoir, le premier et le plus important de la Religion ; elle dit même les Vêpres le jour où elle mourut. La mort ne l'effrayait pas, elle avait au contraire un

grand désir d'aller à Dieu, et cette espérance la remplissait de joie. Durant son agonie cependant, elle donna des signes d'un grand trouble, et trois des religieuses qui la veillaient aperçurent à côté de son lit un gros chien, qui disparut quand la communauté entra dans la chambre. Dès qu'elle eut expiré, son visage parut si beau, qu'à peine pouvait-on la croire morte. Aussi bien c'est le propre de la mort des Saints de tenir plutôt du sommeil que de la privation de la vie. Sœur Marie la perdit sur la terre, pour la trouver éternellement dans le ciel, l'an 1647. — (*Mém. de S. Etienne.*)

165. — Au monastère de Sainte-Marie des Anges, à Jaën en Espagne, la V. M. FRANÇOISE DE SOTO, laquelle pendant soixante-trois ans qu'elle vécut en religion, fit voir ce que peut la grâce de Jésus-Christ dans les corps les plus faibles. Quoique toujours accablée d'infirmités, son zèle pour l'observance des Règles les lui fit toujours garder, tant pour ne porter jamais de linge, que pour les jeûnes et l'abstinence perpétuelle de la viande. Elle fuyait la conversation des séculiers, refusant de parler même à ses proches, et se tenant continuellement recueillie en Dieu, ou dans l'église, ou dans le secret de sa cellule.

Sa dévotion envers le Très Saint-Sacrement était si douce et si tendre, qu'elle ne communiait jamais qu'en versant un torrent de larmes. Ses vertus ne tardèrent pas à être connues de toute la ville ; aussi, lorsqu'il plut à Dieu de la retirer de ce monde, un grand nombre d'ecclésiastiques et de personnes séculières vinrent assister à sa sépulture et demandèrent comme relique quelques parcelles de ses vêtements. — (*Act. Cap. rom. 1670.*)





XXVI AVRIL

Les BB. DOMINIQUE ET GRÉGOIRE ()*

(XIII^e SIÈCLE)

DES BB. Dominique et Grégoire vivaient dans le premier siècle de l'Ordre et appartenaient à un couvent de Castille. Dévorés de cette soif des âmes que le Patriarche des Frères-Prêcheurs avait allumée au cœur de ses enfants, ils avaient franchi les frontières de leur patrie, étaient passés en Aragon, et déployaient leur zèle à travers les montagnes abruptes formées par les derniers contreforts des Pyrénées, dans le diocèse de Barbastro. Ces pays avaient été reconquis sur les Maures dès 1101, mais ils n'étaient pas sans avoir besoin de nouveaux combattants pour expulser l'éternel ennemi des âmes.

Suivant la recommandation de Notre-Seigneur à ses disciples et pour se conformer aux usages de l'Ordre, nos deux missionnaires s'offraient l'un à l'autre le bienfait d'une compagnie inséparable, essayant les mêmes travaux, partageant les mêmes consolations, et par cette union sainte devenant contre l'enfer une vraie forteresse. *Frater qui adjuvatur a fratre quasi civitas firma.* (Prov. 18, 19.)

Voyageant toujours à pied, ne portant sur eux ni or ni argent, quêtant la nourriture de chaque jour, ces vrais fils de saint Dominique allaient d'un village à l'autre, laissant partout, avec le trésor d'une doctrine aussi simple que suave, le parfum d'une vie toute céleste.

(*) Procès en reconnaissance de culte.

Un jour qu'ils se rendaient de Perarrua à l'église de Saint-Clément, un orage les surprend en route. Ils regardent autour d'eux ; point de maison. Force leur est de se réfugier sous un rocher, tout près du chemin. Ils attendaient là, au milieu des grondements de la foudre, la fin de l'orage, lorsqu'un craquement horrible se fait entendre. Le rocher s'ébranle au-dessus de leurs têtes ; ils ont à peine eu le temps de se jeter dans les bras l'un de l'autre, qu'ils tombent écrasés sous le poids de la masse énorme qui se détache et les ensevelit.

Le démon, dit saint Paul, a la puissance de l'air ; c'est à lui qu'on peut attribuer quelques-uns de ces phénomènes où la nature bouleversée semble attester la présence du génie du mal. Mais le démon n'agit qu'avec la permission et sous la dépendance de Celui qui a répandu l'ordre et l'harmonie dans toute la création. Sans doute, le perturbateur par excellence avait voulu, en procurant l'affreux accident que nous venons de raconter, se venger des défaites que lui infligeaient les deux saints missionnaires ; mais il comptait sans l'intervention miraculeuse de la Providence, toujours attentive à tirer le bien du mal, à faire surgir la vie de la mort elle-même.

Au moment où les deux Bienheureux tombent victimes d'une catastrophe vulgaire, les merveilles éclatent et témoignent de leur éminente sainteté. Ce sont d'abord les cloches des paroisses voisines qui, d'elles-mêmes, se mettent en branle et sonnent le trépas des serviteurs de Dieu. Les habitants stupéfaits sortent de leurs demeures et s'interrogent entre eux pour connaître la signification d'un tel prodige.

Un voyageur, qui venait de passer à côté de l'endroit où les Bienheureux gisaient écrasés, avait aperçu, à ce même endroit, une grande lumière. Il arrive tout ému à Perarrua et raconte le phénomène dont il a été tout à l'heure le témoin. On accourt au lieu désigné, on écarte les rochers, et on aperçoit les corps des deux saints missionnaires étroitement serrés dans un mutuel embrassement. La foule est saisie d'un indicible respect, en présence de ces dépouilles sanglantes et défigurées. Une odeur céleste prouve assez, d'ailleurs, que les deux victimes n'ont pas succombé sous le poids de la colère divine, mais, comme deux plantes aromatiques, ont été broyées pour mieux exhaler tout leur parfum.

Le bruit d'une fin si tragique et si remplie de merveilles s'est bientôt répandu. Les habitants de Besians, de Puebla de Fantobla se trouvent joints à ceux de Perarrua sur le théâtre de l'événement. Après les

élans d'amiration, les cantiques d'actions de grâces, des discussions s'élèvent : il s'agit de savoir à qui appartiendront les corps des deux Bienheureux. On finit par s'entendre sur un point : les saintes dépouilles seront placées sur une mule, et la paroisse vers laquelle l'animal se dirigera restera en possession des reliques. La mule se dirigea sur Bésians et c'est dans l'église de ce pays que les corps furent déposés.

Dès ce moment, les BB. Dominique et Grégoire reçoivent un culte qui traversera les siècles et persévéra à travers toutes les révolutions. Les cierges brûlent en leur honneur, une lampe est allumée à leur tombeau ; aux jours des Rogations et des calamités publiques, les saints ossements sont portés en procession sur des épaules sacerdotales ; quand l'orage gronde, on expose sous le porche de l'église les restes de ceux qu'un orage a écrasés, et qui maintenant brisent à leur tour la force des orages. La sécheresse vient-elle à désoler les campagnes, c'est aux deux Bienheureux qu'on s'adresse pour obtenir la pluie. Les grâces de toute sorte se multiplient à leur tombeau.

En 1842, commençait, à Rome, le procès en vue de faire reconnaître le culte rendu, de temps immémorial, aux deux Bienheureux. Ce procès aboutissait heureusement sous le pontificat du glorieux Pie IX, qui devait inscrire au catalogue des Bienheureux tant de glorieux martyrs et confesseurs de l'Ordre de Saint-Dominique.



*Le V. P. THOMAS DE SAINT-MARTIN,
Premier Provincial de la Province de Saint-Jean-Baptiste
et premier évêque de la Plata, au Pérou (*)*

(1554)

LE P. Thomas de Saint-Martin prit l'habit fort jeune au couvent de Saint-Paul, à Cordoue. Ordonné prêtre après des études remarquables, il enseigna la philosophie et devint maître des étudiants, lecteur en théologie, docteur et régent du collège Saint-Thomas, à

(*) Mélendez.

Séville. Mais aspirant à de plus grands travaux pour la gloire de Dieu, il passa aux Indes et alla rejoindre, à Saint-Domingue, le P. Barthélemy de las Casas, pour se dépenser avec lui non seulement à l'instruction des Indiens, mais encore à la défense de leur liberté et à la suppression de l'esclavage.

Revenu plus tard en Espagne pour dénoncer les abus dont ces malheureux étaient victimes, le P. Thomas se fit grandement apprécier du roi, qui le nomma régent ou intendant de l'audience royale de Saint-Domingue, sorte de tribunal chargé de rendre la justice. Après avoir dignement exercé cette charge pendant quelque temps, il dut encore repasser en Europe, toujours pour les intérêts des Indiens et de la religion.

C'était le moment où le fameux capitaine François Pizarre allait s'élancer à la conquête du Pérou. Six religieux dominicains, les Pères Réginald Pédraya, Vincent Valverde, Martin Esquivel, Pierre de Ulloa, Alphonse de Montenegro et Dominique de Saint-Thomas, avaient été déjà désignés pour l'accompagner. Le P. Thomas de Saint-Martin, à cette nouvelle, sentit se réveiller en lui l'ardeur du zèle apostolique, et renonçant à son office de régent de l'audience royale, il s'adjoignit aux vaillants missionnaires pour aller travailler avec eux à la conquête des âmes.

Partis de San-Lucar de Barrameda, au commencement de l'année 1530, ils arrivèrent à Panama, après une heureuse navigation, au mois de décembre de la même année, et se dirigèrent de là vers le Pérou. L'armée espagnole, après bien des combats, se rendit maîtresse de tout le pays, et les ministres de Jésus-Christ purent commencer leur œuvre de foi et d'amour. Dire toutes leurs souffrances ne serait pas possible. Le P. Thomas de Saint-Martin, pour ne parler que de lui, passa neuf ans au milieu de travaux inconcevables. Faim, soif, nudité, longs et pénibles voyages par des chemins fangeux, inconnus, à travers d'épaisses forêts ou des montagnes escarpées, il endura tout pour porter l'instruction parmi les peuples idolâtres. Enfin cependant, les difficultés des premiers commencements s'aplanirent et de nouveaux missionnaires vinrent à leur tour arroser de leurs sueurs ce vaste champ. Etabli supérieur de ses Frères en qualité de vicaire général, le P. Thomas ne cessa de stimuler leur zèle et leur courage. Chose, d'ailleurs, bien facile; car, en ce temps de ferveur, l'Esprit de Dieu, selon l'expression de l'Ecriture, était aux roues, et les religieux se portaient d'eux-mêmes avec attrait à tous

les devoirs de leur sainte vocation. Afin de reconnaître le dévouement de ces hommes apostoliques, Pizarre leur donna, au nom du roi, de fort belles terres pour servir à l'entretien du couvent du Rosaire, à Lima. Quelques années seulement après la conquête du Pérou, l'Ordre y était déjà suffisamment établi et comptait assez de couvents pour qu'on pût ériger une nouvelle Province dominicaine. On la mit sous le vocable de saint Jean-Baptiste, et le P. Thomas de St-Martin en fut institué le premier Provincial au mois de mai 1540.

Pendant que le nouveau Provincial, tout entier aux obligations de sa charge, veillait à promouvoir au dedans la perfection religieuse, au dehors la propagation de la foi, on vit éclater dans le Pérou de funestes révolutions qui faillirent ruiner tout ce pays. Un différend s'étant élevé entre les deux conquérants Pizarre et Diego Almagro, il fallut en venir aux mains. Ce dernier fut fait prisonnier; et son vainqueur, insensible à toutes les prières, ordonna de l'étrangler dans la prison et de lui couper la tête sur la place publique. Almagro avait un fils extrêmement vaillant, lequel, à la nouvelle de la mort tragique de son père, s'en vint à Lima avec dix-huit soldats seulement. Là, sans que personne osât ou voulût intervenir, il attaqua Pizarre, et quoique celui-ci se défendît avec courage, il le perça de plusieurs coups et l'étendit mort à ses pieds. Après cet exploit, le jeune Almagro se révolta ouvertement et se déclara gouverneur absolu du Pérou.

Christoval de Castro, qui résidait à Panama, devenait en ces circonstances le représentant légitime du roi d'Espagne. Mais n'osant venir à Lima, il se contenta d'écrire au P. Thomas de Saint-Martin pour lui déléguer son autorité et l'inviter à prendre toutes les mesures qu'il jugerait à propos. A la réception de ce message, le Père fit assembler, dans notre couvent, les notables de la ville, et, après un discours habile sur la fidélité due au roi, il leur désigna, pour tenir la place du gouverneur, François de Barrio-Nuevo, qu'ils acceptèrent volontiers. Ensuite le Provincial envoya partout ses religieux pour prêcher au peuple l'obéissance au prince légitime. Quant à Almagro, retiré dans une autre partie du Pérou, il ne tarda pas à être vaincu; ainsi fut éteinte cette dangereuse sédition.

Plus tard, un autre vice-roi ayant fait savoir, en arrivant à Panama, son intention d'exécuter les ordres sévères dont il était chargé pour la répression des abus, il éclata dans Lima une sédition plus grave et plus générale que la première. Le P. Thomas et ses Frères s'employèrent encore une fois, non sans peine, à ramener les Espagnols

dans le devoir, et le vice-roi put tranquillement faire son entrée dans Lima. Les conseils du P. Provincial ne lui furent pas peu utiles au milieu des difficultés de sa situation.

Enfin, les esprits étant pacifiés, la ville de Lima et les autres cités du Pérou, qui considéraient le P. Thomas de Saint-Martin comme leur ange tutélaire, le choisirent pour l'envoyer à l'empereur Charles-Quint. Médiateur auprès de Sa Majesté, le Père devait intercéder pour obtenir l'entier pardon des révoltes passées et quelques privilèges.

Arrivé en Europe en 1551, le P. Thomas assista au Chapitre général de Salamanque, en qualité de Provincial du Pérou. Puis allant trouver l'empereur en Allemagne, il en obtint tout ce qu'il désira. Charles-Quint consentit à la fondation d'une Université dans le couvent de Lima, et voulut qu'elle fût dotée des mêmes privilèges que les Universités d'Espagne. Il lui accorda, en outre, une somme importante pour l'établissement de soixante écoles en divers endroits du Pérou.

De retour en Espagne, le Père se vit nommer par le futur Philippe II, qui gouvernait le royaume en l'absence de l'empereur, évêque de la Plata, siège nouvellement érigé. Après avoir été sacré, le Père Thomas s'embarqua de nouveau pour le Pérou, emmenant avec lui une troupe de vingt missionnaires; mais à son arrivée en Amérique, au moment où il allait se rendre à son Eglise, il tomba malade et mourut dans les sentiments de la plus profonde piété, en 1554.

On l'enterra solennellement dans l'église des Frères-Prêcheurs de Lima, et tout le peuple le pleura comme un père.



*La V. M. ANGÈLE VARNBULER,
Prieure du Monastère de Sainte-Catherine à Saint-Gall (*).*

(1441-1509)

ANGÈLE naquit à Saint-Gall en 1441, de parents fort considérés. Son frère, Ulric Varnbuler, fut bourgmestre de la ville, et eut l'honneur de mener ses compatriotes au combat dans la célèbre journée de Grandson.

(*) *Die Frauen zu St Catharina in S. Gallen*; von Mülinen, *Helvetia sacra*.

Dès l'âge de 12 ans, Angèle fut reçue chez les Dominicaines de Saint-Gall, le jour de la fête de sainte Marguerite de l'année 1453. Sa profession eut lieu deux ans après.

Le monastère de Sainte-Catherine à cette époque n'était rien moins que fervent. Point de clôture, point de vie religieuse. A la place du souci des choses de la perfection régnaient la frivolité et le goût des plaisirs. La vie commune elle-même avait disparu. Chaque Sœur gardait pour son entretien ses revenus particuliers et prenait ses repas à part dans sa propre cellule.

Cependant en 1459 quelques Sœurs, les plus pieuses du monastère, résolurent de mener la vie commune et de mettre ensemble tous leurs revenus personnels. C'étaient la Prieure, Sœur Anne Krummin, la Sous-Prieure, Ursule Eberlin et les Sœurs Elisabeth Blarer, Elisabeth Ramsperger, Agnès Burgower, Ursule Vogelweider, Ursule Werzin, Barbe Kuchmeister, Barbe Gaissberger et Angèle Varnbuler qui n'avait alors que dix-huit ans. Comme il fallait s'y attendre, leur dessein souleva une violente tempête qu'on n'apaisa pas facilement. Plusieurs Sœurs s'oublièrent même au point d'en venir à des voies de fait, et la Sous-Prieure Ursule Eberlin, une des plus zélées pour la réforme, fut blessée mortellement. Cependant avec l'appui de l'autorité épiscopale, la nouvelle observance fut introduite dans le monastère. Trois religieuses seulement refusèrent de s'y soumettre et durent en conséquence se retirer dans d'autres couvents de l'Ordre, où il leur fut loisible de vivre à leur guise.

A partir de ce moment, la maison s'éleva à un haut degré de perfection, surtout sous le long priorat de Sœur Angèle Varnbuler. Après la mort de Sœur Anna Krummin, Angèle fut élue pour lui succéder, le 31 juillet 1476. La communauté se composait alors de vingt-trois Sœurs de chœur et de six Sœurs converses. Mais bientôt de nombreuses postulantes allaient se présenter. Dès l'année suivante sept jeunes filles de condition recevaient le saint habit. Au point de vue temporel, la situation du monastère ne laissa plus rien à désirer. Sous le rapport spirituel, tout sembla s'améliorer de plus en plus, grâce aux exhortations et aux exemples de la sage Prieure. Angèle commença elle-même vers cette époque une précieuse chronique, continuée plus tard par les autres Prieures jusqu'au temps de la Réforme protestante. Cette chronique fournit les plus minutieux renseignements sur l'état du monastère, son personnel, et les dons qui lui venaient de ses bienfaiteurs. On y suit aussi pas à pas les

prudentes ordinations, par lesquelles Angèle s'efforçait d'affermir la vie régulière. Quelquefois des événements étrangers au couvent apparaissent accidentellement sous sa plume au milieu des comptes et des ordonnances. C'est ainsi qu'elle mentionne au 16 mars 1485 une éclipse de soleil, qui permit de voir les étoiles en plein midi.

Sous la conduite de leur sainte Prieure, les Sœurs de Sainte-Catherine conçurent un tel amour des choses de la perfection religieuse, qu'en 1482, elles résolurent à l'unanimité d'adopter la clôture. Ce dessein une fois arrêté, il fallait pour l'exécuter l'approbation de l'évêque de Constance. Le confesseur et la Sous Prieure se rendirent auprès du prélat, qui donna volontiers son consentement, à condition toutefois que le Conseil de Saint-Gall n'y verrait aucun obstacle. Le Conseil n'avait pas de raison pour se montrer défavorable. Le confesseur, au nom de l'évêque, proclama donc la clôture, et défendit aux religieuses de sortir du monastère et aux séculiers d'y entrer : défense portée ensuite publiquement à la connaissance des fidèles dans les paroisses de la ville. Afin de rendre leur séparation d'avec le monde encore plus complète, les Sœurs firent aussi griller la fenêtre du parloir. Mais ce dernier changement souleva de vives colères parmi les parents, au point qu'un certain Sébastien Zollikofer n'eut pas peu à souffrir de la part des bourgeois ; on le soupçonnait d'avoir encouragé les Sœurs.

La retraite et l'éloignement absolu des vains bruits du siècle ne tardèrent pas à produire leurs résultats. La piété commença à devenir plus sérieuse et plus forte. Jusqu'alors les Sœurs ne communiaient qu'une fois par mois. L'année qui suivit l'établissement de la clôture, elles prirent unanimement la résolution d'approcher des sacrements toutes les semaines. « Les mercredi, jeudi et vendredi, écrit Angèle, « sont jours de confession ; également le samedi pour qui en sent le « besoin. Le dimanche notre confesseur nous donne le Très Saint-« Sacrement à la petite fenêtre de Jésus, et la sacristine nous fait boire « à la coupe (1). » Après l'introduction de la clôture, le prêtre ne venant plus dans le chœur intérieur, les religieuses n'ayant pas le droit d'en sortir, on avait pratiqué près de l'autel entre le chœur intérieur et le chœur extérieur une ouverture qu'on nomma Petite

(1) Il s'agit ici d'une simple ablution qu'on prenait immédiatement après la communion.

fenêtre de Jésus, « *Jesusfensterlein* », parce qu'elle servait de passage à Notre-Seigneur, pour venir aux Sœurs dans la sainte communion.

II. — Angèle Varnbuler, afin de se faire aider dans l'établissement d'une vie régulière parfaitement ordonnée, eut l'idée de recourir à la Prieure de Sainte-Catherine de Nuremberg, qui, placée elle-même à la tête d'une communauté fervente (1), prit dès lors un grand intérêt au monastère de Saint-Gall. « Quand nous nous fumes mises sous la « clôture, dit Angèle, la chère Mère Prieure de Nuremberg commença « à nous assister de ses conseils et à nous enseigner par ses écrits les « voies de la spiritualité. Aussi jamais ne pourrions-nous assez la « remercier. » Angèle fit aussi venir deux Sœurs de Nuremberg, pour apprendre d'elles les bonnes coutumes, et dans la crainte que le temps n'amènât la désuétude ou l'oubli, elle désira être instruite par écrit de tout ce qu'il fallait pratiquer. Sur sa demande, la Prieure de Nuremberg composa donc un traité qu'elle intitula *Livre des Sœurs*.

Cet ouvrage est encore aujourd'hui conservé. Au milieu de longues explications sur le culte divin durant toute l'année ecclésiastique, sur les processions, sur les signaux avant l'Office, sur l'art et la manière de chanter, on y trouve aussi la série des pieux exercices qui se partageaient la journée. Une heure avant minuit avait lieu le lever pour Matines. Une Sœur converse passait dans le dortoir, un petit maillet de bois à la main, et donnait deux coups à chaque porte, puis elle sonnait la cloche du chapitre le temps d'un *Pater Noster*. Les Matines terminées, la Prieure frappait de la main sur sa stalle ; à ce signal, toutes retournaient en silence dans leurs cellules. Après la Messe et Sexte, c'est-à-dire vers neuf heures du matin, venait le repas, pendant lequel on faisait la lecture. A onze heures, les Sœurs rentraient dans leurs cellules et pouvaient dormir si elles le désiraient. A midi, on sonnait pour None. De None au souper, travail manuel. Après le souper, on chantait Vêpres et Complies, et ainsi se terminait la journée.

(1) Dans tout le xv^e siècle, la Province dominicaine d'Allemagne offrit un admirable mouvement de retour à la ferveur. D'après le P. Jean Meyer, confesseur des Dominicaines d'Adelhausen, les Sœurs comptaient, en 1480, trente-un monastères réformés, vingt-neuf non réformés ; les Frères vingt couvents réformés, trente-trois non réformés. — Cfr. *Freiburger Diöcesan-Archiv*. 1880, p. 195.

Le travail des religieuses consistait à confectionner des couvertures d'autel, des ornements d'église et de précieuses broderies. De plus un certain nombre étaient sans cesse occupées à la transcription des livres. « Nous avons transcrit, dit la chronique, deux livres de Matines, un du Temps, l'autre des Saints ; *Item* deux antiphonaires sur parchemin et un livre des Evangiles. » D'après un catalogue remontant à 1484, la bibliothèque du monastère se composait cette année de 158 livres latins et de 43 allemands, de plus de 27 livres de prières en latin, et de 38 en allemand. A ces ouvrages se joignaient aussi quelques livres imprimés.

La vie laborieuse des Sœurs avait aussi ses solennités touchantes. Citons en particulier les cérémonies de vêtue. Dans ces temps de foi, une prise de voile était une grande fête à laquelle s'associait tout le peuple. Vêtue comme une fiancée, couronnée de fleurs, la future novice était conduite en procession à travers les rues de la ville. Arrivée à l'église du monastère, elle offrait pendant le saint sacrifice un cierge magnifique orné d'un anneau d'or. Après la messe, le prêtre ôtait à la jeune fille les couronnes périssables dont le monde avait couvert son front. Puis toute la communauté, la recevant à la porte du cloître, la menait au Chapitre, où après un long interrogatoire, elle se voyait couper les cheveux et revêtir du saint habit.

Non contente de s'appliquer à faire de ses compagnes de vraies religieuses et d'élever un édifice spirituel capable de réjouir les yeux des Anges, la Prieure, Angèle Varnbuler, apporta aussi toute sa sollicitude à l'état matériel du monastère. Outre diverses améliorations dans l'église, elle fit aussi reconstruire en partie les bâtiments. Le nouveau cloître, achevé en 1507, fut orné de magnifiques vitraux, à la dépense desquels ne contribuèrent pas moins de trente bienfaiteurs. L'un d'eux fut l'abbé de Saint-Gall, François de Gaissberg, qui donna une fenêtre où il était représenté à genoux devant saint Gall. Ces vitraux plurent tellement aux Sœurs, qu'elles désirèrent en avoir de semblables aux fenêtres de leurs cellules. Madeleine Huxin est la première qui put s'en faire donner par ses parents. Le nouveau réfectoire fut également enrichi de vitraux ; l'évêque de Constance en donna deux, le Conseil de la ville deux, les bourgeois deux. Un peu plus tard, Angèle fit faire des chaises et renouveler les stalles du chœur ; pour cela on dut abattre vingt-six chênes dans les bois du monastère.

Au milieu de cette situation si prospère, les Sœurs du monastère de Sainte-Catherine ne laissèrent pas d'essuyer bien des ennuis.

Possédant à Saint-Gall droit de bourgeoisie, elles se virent souvent enveloppées, même sans le savoir, dans les nombreuses difficultés qui surgissaient de temps en temps entre la ville et l'abbaye. Les laissait-on tranquilles dans leurs murs, le Conseil n'oubliait pas, du moins, « que Sainte-Catherine était une riche bourgeoise et qu'elle « devait bien aider pour sa part à porter le poids des impôts, comme « tout honorable bourgeois. »

D'abord le magistrat crut à propos de se contenter d'un impôt annuel de dix livres. Mais ensuite sainte Catherine était si bonne bourgeoise, qu'il jugea convenable de lui doubler cet impôt. Les Sœurs résistèrent de toutes leurs forces et en appelèrent à l'évêque, qui enfin, après plusieurs années de négociations, fit accepter un accord entre la ville et le monastère.

Sur ces entrefaites, les différends débattus entre la ville et l'abbaye dégénérent en une guerre ouverte, au point que le bourgmestre Ulric Varnbuler, frère de notre Prieure, osa incendier à Rorschach un couvent nouvellement construit par le seigneur Abbé. La conséquence de cet acte irréfléchi fut d'amener devant Saint-Gall l'armée des confédérés suisses. « Pour la fête de Notre-Dame de Chandeleur, écrit « Angèle, la ville fut assiégée, et comme nous étions en grand « danger, il nous fallut sortir du couvent. Nous étions jour et nuit « dans la crainte pour notre maison, d'autant plus qu'on incendiait « les maisons voisines de la nôtre. Nous donnions beaucoup de vin « aux guerriers et à tous ceux qui défendaient la ville. » Heureusement le siège ne fut pas poursuivi ; on en vint à traiter et l'armée confédérée se retira. Mais le monastère dut payer une bonne somme à la ville, pour la protection dont celle-ci l'avait couvert.

III. — Toutes ces vicissitudes n'empêchaient pas les religieuses de répandre l'odeur de leurs vertus et d'acquérir au loin beaucoup de réputation. Frappé du bon ordre qui régnait en cette maison, l'évêque de Constance leur demanda plusieurs fois des Sœurs pour le monastère de Zoffingen. Mais aucune ne voulait quitter Saint-Gall, et il fallut que l'évêque les menaçât de l'interdit pour obtenir enfin deux Sœurs. La tristesse du départ sembla garantir le retour. « Nous « avons le ferme espoir qu'elles nous reviendront, quand elles auront « tout réglé et ordonné, écrit Angèle dans sa chronique, car nous « nous sommes séparées avec beaucoup de larmes et de chagrin. » Hélas ! les Sœurs, très bien accueillies à Zoffingen, s'y plurent

beaucoup, et ne parlèrent plus de rentrer à Saint-Gall. Aussi quand l'évêque sollicita une autre fois deux religieuses pour Saint-Pierre de Constance, la réponse fut entièrement négative.

Pour les punir de leur résistance, l'évêque leur retira le droit d'élire leur confesseur. Primitivement leur direction était confiée à un dominicain du couvent de Constance nommé par l'évêque. Ensuite on leur avait accordé ce privilège important de désigner elles-mêmes leur confesseur et de le prendre à volonté dans le clergé séculier ou dans l'Ordre de Saint-Dominique. Le premier qu'elles élurent fut le P. Jean Scherl, du couvent d'Eichstadt. Il devait leur dire la messe tous les jours, prêcher les dimanches et jours de fête et plus fréquemment encore durant le carême. Ses services étaient grandement appréciés. Malheureusement, après un séjour de dix-neuf ans à Saint-Gall, il dut se retirer en 1496 à la suite de difficultés avec les bourgeois. Depuis ce moment, les religieuses, qui ne pouvaient plus avoir un confesseur de leur choix, en changèrent presque tous les ans. Pour sortir de tous ces embarras, elles résolurent de demander à passer sous la juridiction de l'Ordre. Dans ce but, elles achetèrent un cheval à leur confesseur et l'envoyèrent à Rome auprès du Maître général. Mais il revint sans avoir rien obtenu. Le Général renvoyait les Sœurs et leur demande au Provincial d'Allemagne à Ulm. A son tour le Provincial les adressa au Légat du Saint-Siège en Suisse. Mais celui-ci retourna simplement l'affaire à l'évêque de Constance, qui laissa toutes choses dans le *statu quo*. Telle fut la fin de démarches qui durèrent une dizaine d'années, non sans occasionner des frais considérables.

Pendant que le monastère traversait cette crise, la Prieure, Angèle Varnbuler atteignit le terme de sa féconde et glorieuse vie. Déjà en 1503 elle avait célébré les noces d'or de son entrée en Religion. « Je suis dans le cloître depuis cinquante ans, écrivit-elle à cette occasion dans sa chronique; je compte maintenant soixante-trois ans et voilà vingt-sept ans que je suis Prieure. Que Dieu nous accorde à toutes bonne vie et sainte mort. »

La bonne vie, Angèle l'avait eue; la sainte mort lui fut donnée quelques années plus tard, en 1509. Tombée gravement malade sur la fin de 1508, elle entra à l'infirmerie, où elle fut accablée de cruelles douleurs pendant quinze semaines. Durant tout ce temps elle reçut souvent la sainte communion et ne cessa d'adresser à ses enfants les meilleures exhortations. Enfin réduite à l'extrémité, douce, heureuse,

après avoir parlé de choses édifiantes jusqu'au dernier moment, elle rendit son âme à Dieu, le sourire sur les lèvres. Elle était Prieure depuis 33 ans.

A la suite de la chronique rédigée par Angèle, on rappela ce qu'elle avait été pour le monastère et les bienfaits de son gouvernement, le personnel accru, les biens temporels multipliés, les bâtiments reconstruits, la communauté rendue fervente. « Oh ! combien étaient graves » et ardentes, ajoutait la chronique, les exhortations de cette digne « Mère pour nous conduire à la vie parfaite ! Elle avait aussi un « grand désir d'attirer beaucoup de personnes à l'Ordre, afin de les « offrir comme de pures épouses à l'Agneau divin. C'est ainsi qu'elle « reçut à l'habit plus de quarante Sœurs. » Au commencement de son priorat, la communauté ne comprenait que 29 religieuses ; à sa mort, Angèle en laissait 49. Mais le grand bienfait dont les Sœurs étaient surtout redevables à leur Prieure, c'était de les avoir préparées par la pratique solide des vertus religieuses à soutenir sans défaillance les assauts prochains de l'impiété protestante.



LE MÊME JOUR

1250 — A Sienne, au couvent de Saint-Dominique, mourut le très vertueux et dévot Frère LANDI, le premier convers reçu dans cette sainte maison. Il eut le bonheur d'entendre prêcher notre Père saint Dominique, et comme un poisson mystique il se laissa prendre aux filets de sa prédication. Il excella en humilité, patience et pauvreté, aimant l'oraison, et s'occupant toujours ou en quelque travail corporel, ou en quelque saint exercice de méditation et de prière. Il mourut en opinion de sainteté dans le premier siècle de l'Ordre. — (Pio.)

1270 — A Castello, dans l'Etat de Venise, le V. P. WALTER, surnommé l'Agneau de Dieu, l'un des plus célèbres religieux du couvent de Trévise. Choisi par le Pape Alexandre IV pour évêque de Castello vers 1260, il joignit aux vertus du cloître celles de l'épiscopat, et s'acquit une gloire éternelle. — (Pio.)

1280 — A Rodez, le V. P. GERARD DE SAINT-AMAND, profès du couvent de Limoges, religieux illustre en sainteté, doctrine, prédication, et

zèle pour la dilatation de l'Ordre, dans la Province de Toulouse. Il fut des premiers Prieurs des couvents d'Arles, d'Avignon et du Puy, qui appartenaient alors à la même Province. Se trouvant à Rodez vers 1280, avant que l'Ordre eut fondé un couvent en cette ville, il fut logé chez les Pères de Saint-François, qui le reçurent comme l'un de leurs Frères ; là, saisi de sa dernière maladie, il acheva heureusement sa course, et se reposa en Notre-Seigneur. — (Guidonis.)

1296 — A Metz les VV. Pères JEAN MALAQUIN et JEAN D'APREMONT, insignes personnages et comparables aux plus grands hommes de l'Ordre. Le premier était d'une des principales maisons de la ville ; excellent prédicateur, il avait un talent pour gagner les âmes et les porter à Dieu. Le second était encore de plus haute naissance, et honorait sa noblesse par une candeur, intégrité de mœurs, sagesse, piété, et solidité de jugement, qui le faisaient consulter comme un oracle. Ils florissaient l'an 1296. — (*Mss de Metz.*)

1345 — En Palestine le V. P. PIERRE, français de nation, et l'un des plus beaux ornements de la Province de Flandre. Sa vie exhalant la douce odeur de Jésus-Christ par une conversation toute sainte, et par le zèle apostolique, dont il était rempli, il fut fait archevêque de Nazareth par le Pape Jean XXII. Ce vertueux prélat passa au repos de la vie éternelle, l'an 1345. — (Fontana.)

13.. — En la Province de France, le V. Père NICOLAS DE BIARD, parfait religieux, fameux docteur, et prédicateur très célèbre, lequel plein de l'esprit de Dieu et de celui de l'Ordre, travailla beaucoup et par ses prédications et par ses doctes et pieux écrits. — (Bern. Guid.)

1498 — En Espagne, au couvent de Saint-Ildephonse de Toro, mémoire d'un religieux, dont on ne marque pas le nom, lequel, se laissant emporter aux saints mouvements de sa ferveur, s'engagea dans une abstinence rigoureuse et de grandes pénitences ; il mourut en la fleur de son âge, victime de l'amour de Dieu. Non moins savant que pieux, il laissa quelques ouvrages, qui montrent le caractère de sa belle âme. — (Lopez.)

1576 — En la mer des Indes occidentales mourut le vénérable Père THOMAS DE MERCADO, digne disciple et imitateur des excellentes vertus du V. Père Pierre de Pravia, homme apostolique, et administrateur de l'archevêché de Mexico. Devenu profès du couvent de Saint-Dominique en la même ville, il y fit des progrès si considérables en science et en vertu, qu'il se rendit digne des emplois les plus importants. Revenant d'un voyage en

Europe, il fut surpris, en face du port de Saint-Jean d'Ulloa, d'une fièvre violente, qui l'enleva de la mer orageuse de ce monde, pour le conduire au port du salut éternel, vers l'an 1576. — (Davila.)

1647 — Au couvent de Xérez, Espagne, le V. P. JACQUES VIDAL, profès de la Province du Pérou. Il retint si bien le premier esprit de sainteté et d'observance reçu dans son noviciat, qu'il s'en rendit un modèle parfait. Ferme et constant en ce qu'il avait une fois résolu pour son avancement spirituel, il garda avec tant de rigueur l'abstinence de la viande, même dans les couvents où la dispense était en usage, que, cassé de travail et sujet à plusieurs infirmités, il ne voulut jamais la rompre. Lorsque, dans ses maladies, on venait lui offrir quelque soulagement, il levait dévotement les yeux et les mains au ciel, et s'écriait par un sentiment très intime d'humilité : « Et qui suis-je donc pour être traité de la sorte ! pauvre vermisseau et « chétive poussière, qui mérite d'être foulé aux pieds de tous ! » Il s'était mis une chaîne de fer autour des reins et l'avait enfoncée si avant dans la chair, qu'elle ne paraissait presque plus, et on eut bien de la peine à la lui arracher sur la fin de sa vie. Après avoir édifié le couvent de Xérez pendant trente ans par les exemples de sa conversation, il expira saintement vers 1647. — (*Act. Cap.* 1647.)

1649 — En la Province de Saint-Hippolyte, mourut au couvent d'Oaxaca le V. Père FRANÇOIS DE SARABIA, religieux d'un zèle infatigable dans l'instruction des Indiens, dont il savait parfaitement la langue. Il était encore admirablement humble et soumis à ses supérieurs, grand amateur de la pauvreté, et exact dans toutes les observances de l'Ordre. Malgré la difficulté des voies de communication qui oblige les plus fervents religieux à se servir de quelque monture, ce Père n'en prenait jamais, quelque longs et fâcheux que fussent ses voyages. Toutes ces fatigues, non plus que plusieurs autres grandes austérités, ne l'empêchèrent pas de parvenir à une vénérable vieillesse de quatre-vingt-dix ans, dans laquelle, ayant eu révélation de sa prédestination éternelle, il mourut l'âme déjà remplie d'un avant-goût du paradis, vers 1649. — (*Act. Cap. rom.*, 1650.)

1650 — En la Nouvelle-Ségovie, le V. Père MARTIN REAL DE LA CROIX, homme fort craignant Dieu, fuyant le mal, et pratiquant le bien avec une ardeur incroyable. La soif du salut des âmes lui fit essuyer des travaux immenses. Aucun danger n'était capable de l'arrêter, et peu s'en fallut qu'il ne perdît la vie par les mains des sauvages. Ces derniers ayant résolu de lui couper la tête, l'un d'eux s'était déjà mis en mesure d'exécuter ce crime. A la vue du glaive, le Père se mit dévotement à genoux pour recevoir le coup. Mais Dieu, le réservant à d'autres mérites, changea le cœur

de ces bourreaux, qui le laissèrent aller sans lui faire mal. Se voyant privé de la couronne du martyre, il voulut se compenser par de nouvelles fatigues, et s'adonna plus que jamais à la conversion des Indiens ; c'est dans cet exercice que chargé d'années et de mérites il passa de cette vie à la bienheureuse, l'an 1650. — (*Act. Cap.* 1656.)

16.. — En la Province de Grèce, mémoire des Vénérables Pères THOMAS MOLINI, LOUIS COLLA, MICHEL DANDALO, MARC ANTOINE ZANCAROLI, et ANGE SERIGI, morts au service des pestiférés. — (*Act. Cap.* 1650.)

1534 — A Séville, au monastère de la Mère de Dieu, la V. Mère JÉRÔME DE JÉSUS, l'une des premières fondatrices de cette sainte maison. A cause de son innocence et de son grand amour de Dieu, elle mérita d'être favorisée de plusieurs grâces particulières, et reçut l'esprit de prophétie. S'entretenant un jour avec la sœur du Père Pierre de Cordoue, et de deux autres religieuses de son monastère, elle fut ravie en extase pendant plus d'une heure, sans qu'on pût la faire revenir à soi, quelque violence qu'on lui fit. Après ce temps, elle sortit comme d'un doux sommeil, et se prit à dire : « *Requiescat in pace.* » On lui demanda pour qui elle disait ces paroles. « C'est pour le Père Pierre » de Cordoue, dit-elle, qui vient de rendre l'âme en l'île de Saint-Domingue. « Oh ! qu'il est heureux ! il s'en va droit au ciel. » On vérifia depuis que c'était bien l'heure du trépas du serviteur de Dieu, l'un des premiers apôtres du nouveau monde. Cette religieuse vivait dans la première partie du xvi^e siècle. — (Remezal.)

1560 — Au monastère du Saint-Esprit, à Toro, en Espagne, mourut une vénérable religieuse, laquelle ayant mené une vie angélique dans un corps mortel, fut aperçue montant au ciel, accompagnée d'une troupe de Saints, et toute resplendissante de gloire, environ l'an 1560. — (Lopez.)

1655 — A Dinan, en Bretagne, la dévote Sœur JEANNE DE SAINTE-CATHERINE, sœur germaine de la vertueuse Sœur Servane des Saints, dont nous avons fait l'éloge au jour précédent. Celle-ci, qui avait grandement désiré pendant sa vie que Jeanne embrassât comme elle l'état religieux, lui obtint enfin cette grâce après sa mort. En effet, Jeanne, lorsque sa mère fut retournée à Dieu, ménagea avec tant d'adresse, et si secrètement son admission au monastère de S.Catherine, qu'après avoir assisté au service anniversaire de sa sœur, elle y entra, et fut reçue à l'insu de ses parents. Sa profession eut lieu le jour de saint André ; à l'exemple de ce grand apôtre, elle eut toute sa vie une admirable ferveur d'esprit, et un désir insatiable de la

mortification et de la croix. Il ne se pouvait rien voir de plus exact en toutes les observances régulières, qui font la plus chère et la plus précieuse croix des âmes véritablement religieuses. Chargée de l'Office de procureuse, elle disposait son temps de telle sorte, que sans manquer à rien de son devoir, elle était très assidue aux actions de la communauté. Son affabilité et sa douceur la rendaient fort aimable. Elle ne se plaignait jamais ; et s'oubliant elle-même, elle était toujours prête à rendre service aux autres. D'une parfaite dépendance, elle disait que qui obéissait avec raison n'obéissait pas toujours avec vertu. Les plus grandes occupations ne parvenaient pas à la divertir de son union avec Dieu, tant elle était recueillie et intérieure. Quelques mois avant sa mort, elle se sentit attirée à la solitude : ce qui lui donnant quelque pressentiment de sa fin prochaine, elle ne songea plus qu'à bien régler les affaires de son âme. On entendit pendant ce temps plusieurs signes de mort dans le monastère ; notre Sœur les prit pour elle. Commencant aussitôt un exercice particulier, pour se préparer à la mort, elle fut saisie, pendant qu'elle le faisait, de douleurs violentes, qui la délivrèrent de la prison du corps, pour la mettre en possession de la liberté des enfants de Dieu, le 26 avril 1655. Elle était âgée de 33 ans. — (*Mém. de Dinan.*)

1670 — En la Province de Quito, au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Pasta, mourut la V. Mère MARIE DE SAINT-PAUL, après avoir brillé en toute sainteté. Elle parvint à la persévérance par l'exacte et fidèle observance de la Règle, n'en négligeant aucune prescription. La cellule faisant ses plus chères délices, elle n'en sortait que pour aller au chœur, ou à quelque réunion de communauté. Dévorée du désir de faire des progrès, elle demandait continuellement à Dieu son amour, et la grâce de lui plaire en toutes choses. Outre les heures qu'elle passait en oraison dans sa chambre, elle en employait encore d'autres devant le Très Saint-Sacrement, s'affligeait par de sévères disciplines, jeûnait fort rigoureusement, et portait de rudes cilices : c'est avec de telles armes qu'elle terrassait les ennemis de son salut. Elle obtint la couronne de gloire vers l'an 1670. — (*Act. Cap. rom., 1670*).

16.. — A Lima, au monastère de S. Catherine de Sienne, les VV. Mères MELCHIORE MARIE DE SAINT-JOSEPH, PHILIPPE DE L'INCARNATION, EUGÉNIE DU SAINT-SACREMENT, MARIE DE LA PURIFICATION et LAURENCE DE SAINT-JOSEPH. Elles méritent d'être comptées parmi ces premières religieuses dont l'illustre sainte Rose avait prédit l'innocence, la beauté, le parfum de sainteté, sous la figure de ces roses qu'elle jetait en l'air, ainsi qu'il est raconté dans sa vie, et qui, se rejoignant en forme de couronne, demeuraient miraculeusement suspendues.

La Mère Melchior Marie de Saint-Joseph, la première dans l'ordre du temps, nous laissa des exemples de toutes les vertus, et parut remplie de grâce et de sainteté. Dévote envers le saint Epoux de Marie, dont elle portait le nom, elle mérita de passer la veille de sa fête aux joies éternelles l'an 1650.

La Mère Philippe de l'Incarnation s'attira les bénédictions du Seigneur dès sa plus tendre jeunesse par sa dévotion envers la Très Sainte-Vierge. En quittant l'Espagne pour se rendre aux Indes, elle emporta une copie de l'image de Notre-Dame d'Atocha, et quand elle entra au monastère de Sainte-Catherine de Sienne à Lima, elle fit placer cette chère image dans l'une des chapelles de l'église. Les Sœurs vouèrent à cette image un culte que la Très Sainte-Vierge récompensa souvent par des grâces signalées. Mère Philippe était Sous-Prieure, lorsque Dieu la retira de cette vie mortelle, pour lui donner place dans le palais du ciel, le 15 février 1658.

La Mère Marie Eugénie du Saint-Sacrement la suivit un an après, le 8 mars. L'une des plus solides colonnes de l'observance en ce monastère, elle remplit très dignement plusieurs charges et se montra toujours un modèle de sainteté.

La Mère Laurence de Saint-Joseph fleurit trente-un ans dans la même maison en pureté, candeur, dévotion et innocence de vie. Son principal soin était de parer la chapelle de l'image de Notre-Dame d'Atocha, que la Mère Philippe avait apportée, et d'entretenir les lampes qui y brûlaient jour et nuit. Chargée de l'office de chantre, elle employait sa belle voix à bénir et louer Dieu de toutes ses forces. Sur le point de mourir, elle pria les Sœurs venues pour l'assister à son dernier passage, de chanter le *Credo*, et elle-même tirant des forces de sa faiblesse, se mit à chanter avec elles. Ainsi comme un cygne céleste elle rendit joyeusement son âme parmi les douceurs de ce chant, le 16 février 1660.

La Mère Marie de la Purification fut choisie de Dieu pour l'avancement spirituel et matériel du même monastère. C'est elle qui en dressa le plan et qui le fit exécuter, avec autant d'habileté et de justesse que l'architecte le plus expert. Mais comme elle n'était pas moins intelligente dans la proportion et symétrie de la maison intérieure de son âme par l'arrangement des vertus, et par l'ordre et la disposition que la charité y doit mettre, elle la rendit un palais magnifique et digne de la grandeur de Dieu. Profondément humble, sagement affable, et extrêmement obligeante, elle était la consolation de toutes les Sœurs, qui pleurèrent sa mort arrivée le 19 février 1665. — (Mélendez).





XXVII AVRIL

*Le Bienheureux Père SUERO GOMEZ, l'un des
premiers Compagnons de S. Dominique,
Fondateur de l'Ordre en Portugal et premier Provincial
d'Espagne. (*)*

(1 2 3 3)

LE B. P. Suero Gomez était, dans le monde, l'un des grands de la cour du roi de Portugal, Don Sanche I^{er}. Ce prince l'aimait beaucoup, tant à cause de sa noblesse, que des excellentes qualités dont Dieu l'avait orné. Il unissait à une piété solide un zèle ardent pour la foi. Au bruit de la croisade entreprise contre les Albigeois, il quitta sa patrie et vint en France se joindre aux chevaliers armés pour la défense de la vérité catholique.

Il eut le bonheur d'entendre souvent prêcher notre Père S. Dominique et d'être le spectateur des merveilles que Dieu opérait par son moyen. Touché du ciel, il pria le Saint de le recevoir en sa compagnie et de le former comme ses autres disciples à la vie apostolique. Notre B. Père, voyant sa ferveur et l'énergie de son caractère, l'accepta de grand cœur et il fut ainsi l'un des seize premiers qui choisirent avec lui la Règle de S. Augustin et élaborèrent les Constitutions. Le même saint Patriarche, faisant ensuite la dispersion de ses enfants en diverses provinces de la chrétienté, envoya le Père Suero en Portugal, pour y fonder l'Ordre et raviver ce feu divin, que Jésus-Christ nous a apporté du ciel.

(*) Sousa.

Il y arriva sur la fin de l'année 1217, et sous le règne d'Alphonse II, surnommé le Gros. Mais pendant qu'il cherchait à établir un couvent, destiné à fonder ensuite tous les autres, il rencontra des difficultés presque insurmontables. Tout le royaume était en armes. Lisbonne se livrait à de grands préparatifs de guerre, qui ne permettaient aucun succès à la prédication de l'Evangile de paix; la peste faisait de cruels ravages en plusieurs autres villes. Sans perdre confiance, et laissant pour lors Lisbonne et les autres villes qui étaient dans le trouble, le Bienheureux s'en alla à Alanquer, localité située entre Lisbonne et Santarem. La Dame du lieu, nommée Sancia, sœur du roi Alphonse, princesse et femme d'une éminente piété, le reçut favorablement. Prenant un singulier plaisir à l'entendre parler des choses du ciel et du mépris qu'il fallait faire des choses de la terre, mépris dont il avait lui-même donné un exemple illustre, cette princesse lui offrit dans ses domaines une chapelle consacrée à Notre-Dame des Neiges. Bien que peu commode, par suite de son accès difficile, cette chapelle plut au Bienheureux à cause de son vocable. C'est pourquoi, espérant faveur et protection de la Mère de miséricorde, sous les auspices de laquelle l'Ordre des Frères-Prêcheurs avait commencé dans le monastère de Notre-Dame de Prouille, il accepta ce sanctuaire, et tout auprès le couvent s'éleva peu à peu.

Dès son arrivée en Portugal, le Bienheureux se mit avec ardeur au travail de la prédication. Il ne tarda pas à prendre dans les filets de sa parole des âmes choisies qu'il attira à l'Ordre. Revêtus de l'esprit du Seigneur, et changés en d'autres hommes, les nouveaux-venus imitèrent si parfaitement les vertus et la ferveur du Père Suero, qu'ils se montrèrent eux-mêmes de parfaits missionnaires.

La chapelle près de laquelle ils habitaient était depuis longtemps fréquentée par les pèlerins. Mais elle le fut bien davantage lorsque le B. fondateur et ses premiers enfants prêchèrent plus souvent au peuple et renouvelèrent la dévotion à la Sainte Vierge. Il se produisit un concours énorme pour entendre ces nouveaux prédicateurs. Leur réputation volant de tous côtés, les évêques du Portugal les attiraient volontiers dans leurs diocèses, leur accordaient pleins pouvoirs pour le salut des âmes et octroyaient des Indulgences à ceux qui assisteraient à leurs sermons. Le Père Sousa rapporte les lettres que l'évêque de Coïmbre expédia à cet effet. J'ai voulu les insérer ici, pour montrer l'estime qu'on faisait du B. Père et de ses premiers disciples. En voici la teneur :

« Pierre, humble serviteur, quoique indigne, de l'Eglise de Coïmbre, à tous les fidèles du même diocèse, auxquels ces présentes parviendront, et à ceux qui les entendront lire, salut et bénédiction. Nous avons voulu vous faire savoir que nous avons concédé et concédons à Dom Suero, Prieur de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, et à tous ses Frères, la permission de prêcher par tout le diocèse de Coïmbre: et nous leur donnons encore licence et autorité de corriger et de retrancher tous les excès, afin qu'ils puissent plus facilement vous attirer à la vie catholique. Nous ajoutons encore qu'ils pourront vous accorder une indulgence de quarante jours pour la rémission de la peine due à vos péchés, pourvu que vous assistiez à leurs sermons et les écoutiez avec la dévotion convenable. »

L'un des plus grands fruits que ces fervents prédicateurs firent dans le diocèse de Coïmbre fut d'obtenir d'une autre sœur du roi Alphonse II, nommée Thérèse, non moins pieuse que sa sœur Sancia, l'emplacement nécessaire pour bâtir un couvent en la ville de Coïmbre. C'est dans ce nouveau couvent que le V. Père Suero reçut à l'habit le Bienheureux Pélage, illustre en miracles.

De cette ville, le B. Père passa à Braga, et de là à Guimaraens, où il logea dans l'hospice qui servit plusieurs années de couvent à nos premiers Pères. L'époque du premier Chapitre général que S. Dominique avait convoqué à Bologne étant proche, le B. Père Suero s'apprêta à quitter le Portugal pour se rendre en Italie. Il laissait toutes choses si bien en règle que les jeunes religieux, déjà très avancés en vertu, vivaient dans chaque maison avec une régularité parfaite.

II. — Le Chapitre de Bologne fini, le Bienheureux revint en hâte vers son troupeau, mais voyant que les troubles de Portugal ne s'apaisaient point, et que, tant qu'ils dureraient, il n'y aurait pas espoir d'y avancer beaucoup les affaires de l'Ordre, il se rendit en Castille et bâtit des couvents à Tolède, Palencia, Zamora, et en quelques autres villes. Repassant ensuite en Italie pour assister au second Chapitre général que notre Bienheureux Père y célébra l'an 1221, il y fut institué par le même saint Patriarche premier Provincial d'Espagne. Si l'on considère les qualités des autres Pères de cette nation, premiers compagnons, eux aussi, de notre B. Père, tels que le B. Michel de Fabra, premier lecteur de théologie en l'Ordre et très célèbre en sainteté, le B. Dominique, surnommé l'Espagnol, lequel dans un petit corps, ainsi que le remarquent nos auteurs, renfermait une grande âme et une

sainteté consommée, le B. Mannès de Guzman, illustre en vertus et miracles, et propre frère de S. Dominique, on ne peut que concevoir une haute idée de la sainteté et des mérites du B. Suero, lequel, quoique d'une Province et même d'un royaume différent de ce qu'on appelle communément Espagne, fut choisi par notre Bienheureux Père, et préféré à tous ces grands personnages.

Il se rendit immédiatement à son poste, et arrivant à Barcelone, il y trouva le grand S. Raymond, qui, depuis quelques années, avait pris l'habit, et était l'oracle de toute la ville. Il lui enjoignit, en rémission de ses péchés, pour l'utilité publique, de composer une Somme de cas de conscience, laquelle encore aujourd'hui s'appelle *la Somme de Raymond*, *Summa Raymundi*, et est la première écrite sur cette matière. Le Saint lui en fit la dédicace, et les termes dont il se sert en la lui dédiant, nous font voir que le Provincial d'Espagne était assurément regardé comme un homme tout extraordinaire, puisque S. Raymond, nonobstant sa grande sagesse et sa réserve, lui parle de la sorte : « *Reverendo et beatissimo Patri in Christo Fratri Gomerio, Priori Fratrum Ordinis Prædicatorum in Hispania, Fr. Raymundus de Pennafort*. Au Révérend et très heureux Père en Jésus-Christ, Frère Gomez, Prieur de l'Ordre des Frères-Prêcheurs en Espagne, F. Raymond de Pennafort ; » titres nullement en usage de ce temps-là, surtout celui de très heureux Père.

Ce n'était pas seulement S. Raymond qui avait en haute estime la vertu du Bienheureux. Des étrangers très recommandables par leur dignité et leur savoir, entre autres Luc, évêque de Tuy, le regardaient comme un saint. Encore chanoine régulier du monastère de Saint-Isidore, en la ville de Léon, Luc se laissa persuader par notre Provincial qui traitait familièrement avec lui, et écrivit un livre sur la vie et les miracles du grand archevêque de Séville, saint Isidore. Dédiant son ouvrage au B. Suero, il lui parle en termes plus expressifs encore que S. Raymond : « *Sanctissimo Patri Suerio Priori, etc.* Au très saint Père Suero Prieur, etc. » Et à la fin du prologue : « Qu'il vous plaise donc, « Père très bon, de prier Dieu afin que cet ouvrage entrepris par le « commandement et par la persuasion de votre sainteté, et dont le « commencement fait voir la bonne volonté que j'ai de l'achever, « puisse, par le secours que j'attends de sa miséricorde, être conduit « à la perfection que je désire. »

Ce sont là des témoignages authentiques de l'estime que ce grand homme s'était acquise, et de l'ascendant qu'il exerçait par l'efficacité

de sa parole et la douceur de sa conversation. Nous en avons encore une preuve dans la lettre que saint Ferdinand, roi de Castille, écrivit à tous ses sujets en faveur du même Père. Voici cette lettre, que Malvenda rapporte à l'année 1222 :

Ferdinand, par la grâce de Dieu, roi de Castille et de Tolède, à tous les sujets de son royaume qui verront ces lettres, salut et grâce.

Nous vous faisons savoir combien chèrement nous aimons Dom Suero, Prieur de l'Ordre des Prédicateurs en Espagne, et la confiance ferme et forte que ses mérites nous inspirent en sa personne. C'est pourquoi nous vous prions très affectueusement et vous mandons en même temps, que lorsque le susdit Prieur ou les Prédicateurs de son Ordre viendront vers vous, vous les receviez courtoisement, les écoutiez dévotement, et les traitiez en tout selon leurs mérites, avec tant d'honneur et de respect, que vous vous rendiez plus particulièrement dignes de notre grâce. C'est ainsi que le saint Père nous a prié et recommandé d'en agir à leur endroit ; aussi, avons-nous pris sous notre protection et défense les religieux dudit Ordre, dont nous voulons soigneusement procurer le bien et l'avancement. Fait à Madrid, le 18 janvier, l'ère 1260, l'an cinquième de notre règne.

Cette ère, qui était l'ancienne façon de compter en Espagne, revient à l'année 1222, époque où le Bienheureux était encore au début de son Provincialat : d'où nous pouvons conclure combien peu de temps lui avait été nécessaire pour propager l'Ordre en Espagne, et combien sa vertu l'avait rendu aimable et vénérable aux personnes mêmes des princes.

Il ne fut pas moins chéri ni moins estimé du roi de Portugal, Alphonse II, ainsi que de tout ce qu'il y avait de grand et de considérable en ce royaume. Les affaires de l'Ordre l'ayant obligé de s'y rendre, le roi et l'archevêque de Braga, séparés par un différend très fâcheux, choisirent pour arbitre le B. Provincial, lequel contenta si bien les deux parties, que le sacerdoce et la royauté furent depuis dans une parfaite concorde. Le même roi Alphonse voulut encore qu'il assistât à une transaction entre Sa Majesté et les trois Infantes ses sœurs, Sancia, Thérèse et Blanche, touchant les domaines que le roi Sanche I^{er}, leur père, leur avait laissés et qui leur furent adjugés durant leur vie seulement.

Le couvent de Notre-Dame des Neiges se trouvant bientôt rempli d'un bon nombre de religieux, mais un peu trop éloigné de la ville, le saint Provincial le transféra premièrement au faubourg de Santarem,

et enfin en cette ville même. Le roi Don Sanche II bâtit à nos religieux un cloître et une église magnifiques. Ce couvent, pépinière de grands hommes, a été le premier de tous ceux de l'Ordre en Portugal, et même, comme Sousa prétend le prouver, le premier de toute l'Espagne (1).

Le zèle du B. Suero ne s'arrêta pas là. Imitant son B. Père en la fondation de l'Ordre, il établit comme lui un monastère de dominicaines, qui, sous les mêmes observances que les Frères-Prêcheurs, travailleraient par leurs veilles, oraisons et austérités, à la conversion des pécheurs, et s'emploieraient jour et nuit à demander à Dieu force, grâce et bénédiction pour les prédications de leurs Frères. Ce monastère fut celui de Chelles, près de Lisbonne, qu'il forma sur le modèle de celui de Prouille, en France, et de celui de Saint-Sixte à Rome. Il y introduisit la même retraite, le même silence et le même esprit d'oraison qui florissait en ces deux saintes maisons. D'après Sousa, ce monastère, établi vers 1224, fut la première maison de religieuses que les Ordres mendiants fondèrent en Portugal.

Le Bienheureux gouverna douze ans entiers la Province d'Espagne. Il l'enrichit de quantité de couvents, dans lesquels on vit fleurir nombre de religieux illustres en sainteté, doctrine et miracles. Il donna l'habit de sa propre main au chantre de l'église de Lisbonne, nommé Ferdinand; et, chose encore plus remarquable et plus touchante, l'évêque de cette grande ville, frappé des exemples et de la sainteté du B. Père et de ses compagnons, quitta lui-même son évêché avec permission du Pape et prit l'habit de l'Ordre ainsi que son chapelain, nommé Martin. Tous deux achevèrent leur vie au couvent de Santarem. Il est fait particulière mention de ces trois personnages au livre des *Vies des Frères*.

Notre Provincial, après avoir produit dans l'Eglise des fruits glorieux par ses prédications et ses travaux, alla enfin recevoir la récompense éternelle l'an 1233, le 27 avril.

(1) Ce sentiment de Sousa, que paraît ici adopter le P. Souèges, n'est rien moins que certain. D'après Mamachi, la fondation du couvent de Santarem serait d'une date postérieure. — Cf. Continuation mss. des Annales.





*Le V. Père et Eminentissime Cardinal NICOLAS
ALBERTINI DE PRATO, profès du couvent de
Santa-Maria-Novella, à Florence (*)*

(1322)

PARMI les hommes illustres qui se signalèrent au XIII^e et au XIV^e siècle par les services rendus à l'Eglise, nous ne saurions omettre ce digne enfant de saint Dominique. Il était né à Prato, ville de Toscane, et appartenait par son père à la noble famille des Albertini et par sa mère à celle des Martini. Doué des plus riches qualités physiques et morales, Nicolas fut, dès son enfance, un modèle de piété et de modestie. A peine eut-il entendu l'appel de Dieu, que, méprisant les avances du siècle, il courut s'enfermer à Florence dans le couvent de Santa-Maria-Novella fondé par le B. Jean de Salerne.

Ce jeune novice de seize ans profita si bien de la double formation de l'esprit et du cœur donnée en ces premiers temps de l'Ordre, qu'en peu d'années il devint philosophe et théologien consommé, grand prédicateur et religieux exemplaire. Il enseigna la théologie dans les plus célèbres couvents de sa Province, notamment à Rome au couvent de la Minerve. Plusieurs fois Prieur et Provincial, il fut nommé par le futur Pape Benoît XI, alors à la tête de la famille dominicaine, aux fonctions de Procureur général de l'Ordre. Il montra dans le maniement des affaires un vrai génie.

Cette réputation d'habileté ne pouvait manquer d'arriver aux oreilles de Boniface VIII, qui éleva sur le siège de Spolète le V. P. Nicolas et l'envoya peu après, comme Légat, en France et en Angleterre pour négocier la paix entre les rois Edouard I et Philippe-le-Bel. Plusieurs personnages importants, et même des cardinaux, avaient tenté, mais

(*) Pio, Tournon, Masetti.

inutilement, la réconciliation des deux monarques. Le nouveau négociateur fut plus heureux. Il amena si bien la cessation des hostilités, qu'à quelque temps de là avait lieu le mariage entre le second fils d'Edouard I^{er} et la princesse Isabelle, fille du roi Philippe-le-Bel.

Le succès de cette légation ravit le Pape, qui fit en plein consistoire l'éloge du P. Nicolas et le nomma vicaire de la ville de Rome. Avec Benoît XI, successeur de Boniface VIII, le crédit de l'évêque de Spolète devint encore plus grand. Ils avaient vécu ensemble dans le cloître et porté avec la même ferveur le joug du Seigneur sous l'habit de saint Dominique. Ils s'étaient réciproquement appréciés et pris d'une profonde et sainte affection l'un pour l'autre. Benoît XI monta sur la chaire de Saint-Pierre, le 22 octobre 1303, et, dès le 18 décembre, il créa Nicolas Albertini cardinal, avec le titre d'évêque d'Ostie, et l'établit protecteur de l'Ordre des Servites, Ordre longtemps soumis aux épreuves des commencements, et qui dut au Pape Benoît XI son approbation définitive. Le titre d'évêque d'Ostie emportait celui de doyen du Sacré Collège (1).

Dans cette haute dignité, le mérite du V. P. Nicolas parut avec un nouvel éclat. Mais ses vertus le distinguèrent encore davantage. Il est avéré qu'il ne faisait rien qui ne prêchât la sainteté de son état et qui n'honorât l'élévation de son caractère. Empressé à rendre service, il accueillait avec une délicatesse exquise quiconque recourait à lui. Si parfois il ne répondait pas toujours aux désirs des solliciteurs, c'est qu'il en était totalement empêché. Les pauvres étaient ses privilégiés. Pour eux il avait des condescendances et des largesses inouïes. Que de fois n'exploitèrent-ils pas son cœur tendre et compatissant? « Lorsque « le Seigneur l'appela à lui, dit Léandre Alberti, il n'avait plus rien « à distribuer, parce que sa charité pour les pauvres l'avait porté « pendant sa vie à se dépouiller de tout en leur faveur. »

Il n'oublia pas son Ordre et revendiqua énergiquement pour lui la charge des Maîtres du Sacré-Palais.

Nos Pères à Avignon vivaient à l'étroit dans un misérable couvent; il leur bâtit celui dont on admira longtemps la magnificence.

Il dota la ville de Prato d'un couvent de religieux, sous le vocable de saint Dominique, et d'un monastère de religieuses, sous le vocable de saint Nicolas, son patron.

(1) D'après Masetti, ce serait sous Clément V seulement que le cardinal Nicolas de Prato aurait été fait évêque d'Ostie. Benoît XI l'aurait créé cardinal avec le titre de Sainte-Sabine.

Le couvent de Viterbe semble avoir eu ses prédilections. Le pieux cardinal fit reconstruire et agrandir le dortoir qui tombait en ruines, et orner ses murailles de gracieuses peintures parmi lesquelles on remarque surtout la scène de l'Annonciation.

II. — Qui ne connaît les dissensions profondes des Guelfes et des Gibelins et les graves désordres qu'elles amenèrent dans la Toscane, la Lombardie, aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles? A peine sur la chaire de saint Pierre, Benoît XI se préoccupa, comme ses prédécesseurs, de ce lamentable état de choses et voulut aussi y remédier. Le cardinal Albertini lui parut l'homme de la Providence pour cette difficile affaire. Il l'envoya, en qualité de Légat apostolique, tenter la pacification de ces peuples trop longtemps victimes de leurs divisions. La commission, qui est du 31 janvier 1304, fait son éloge et lui confère des pouvoirs très étendus. Le Légat pacificateur se rendit d'abord à Florence, et y arriva le 10 mars. On le reçut avec tous les honneurs dus à son caractère. Sans perdre de temps, il convoqua les grands et le peuple sur la place San-Giovanni. Sa réputation avait prévenu les Florentins en sa faveur. Ils accoururent en foule. Le cardinal leur peignit d'une manière si vive et si pathétique les maux de toutes sortes que leurs guerres civiles, si opiniâtrement continuées, avaient causés à leur république et ceux non moins nombreux et désolants dont ils étaient menacés, s'ils ne se hâtaient de les prévenir par une réconciliation sincère, que l'assistance émue lui multiplia ses applaudissements, et demanda la paix. Il provoqua un tel enthousiasme, qu'on le pria de régler lui-même le gouvernement de la ville et de disposer toutes choses selon sa sagesse, afin d'arriver au plutôt à cette heureuse tranquillité qu'on ne pouvait trop désirer, ni trop chèrement acheter. Grâce à son habileté, le Légat eut la consolation de rapprocher assez vite beaucoup de familles que séparaient de vieilles rancunes et même le sang versé. Puis, il mit hardiment la main aux réformes, à la satisfaction de tous.

Mais la paix demeurerait incomplète tant qu'il y aurait au dehors des exilés. Le parti Guelfe dominait à Florence. Rouvrir les portes de Florence aux exilés, c'était rappeler les Gibelins. Ces derniers s'étaient retirés à Arezzo. Le cardinal, encouragé par ses succès, leur dépêcha un religieux porteur de lettres pour les Conseils dont était assisté le gouverneur de la cité, le comte Alessandro de Romana. « Rétablis » dans leurs droits, leur écrivait-il, ils verraient leur patrie réorga-

« nisée selon leurs vœux. » A ces ouvertures, les Conseils firent une si éloquente réponse qu'on ne peut guère en attribuer qu'à Dante (1) la rédaction.

« Nous avons lu, en fils reconnaissants, les lettres de votre paternité. Elles ont donné une première satisfaction à nos désirs, et rempli nos cœurs d'une joie que la parole ne saurait exprimer, ni la pensée mesurer. Ce salut de la patrie, que nous entrevoyions comme un rêve, vos lettres nous le promettent. Dans quels desseins conduisions-nous à la guerre civile nos blancs étendards et rougissions-nous de sang nos traits et nos épées, sinon pour que ceux qui avaient pris un plaisir téméraire à violer les droits d'un peuple, fussent contraints à courber la tête sous le joug sacré de la loi et à laisser la paix à leur patrie ? Les flèches lancées par nos arcs ne tendaient, ne tendent, ne tendront jamais qu'à assurer la liberté du peuple Florentin. Si vos veilles, comme nos honnêtes efforts, cherchent à procurer ce bienfait, si vous voulez ramener nos adversaires dans les sillons de la bonne politique, comment vous rendre de dignes actions de grâces ? Invités par vos lettres et votre messager à nous abstenir de la guerre, à nous remettre entre vos mains, nous obéissons en fils dévoués et amis de la paix, avec une volonté sincère, et nous vous supplions ardemment de donner à cette Florence, si longtemps agitée, le doux sommeil de la paix et de la tranquillité (2). »

III. — Le cardinal, comblé de joie à la réception de cette lettre, manda deux membres des deux Conseils d'Arezzo, pour entrer en conférence sous sa présidence, avec leurs adversaires. Tout annonçait une heureuse issue de la médiation apostolique. Le peuple, livré à l'espérance, allumait partout des feux de joie. C'était l'époque des fêtes du printemps qui avaient lieu chaque année le 1^{er} mai. Le 30 avril, les habitants de Borgo-San-Friano, firent savoir par un crieur à toutes personnes, que celui qui voudrait des nouvelles de l'autre monde se rendît le lendemain dans le royaume de San-Friano, entre le pont de la Carraja et le pont de la Trinité. Le lendemain donc, après midi, toute la population de Florence afflua sur lesdits ponts et sur les deux rives

(1) Dante faisait partie du Conseil des douze. Il y avait deux Conseils : un Conseil des douze et un Conseil secret, dépositaire des pouvoirs exécutifs.

(2) Perrens, *Histoire de Florence*, t. III.

de l'Arno. Le fleuve était couvert de barques d'où partirent divers feux d'artifice pour donner de l'enfer une idée terrible. Les âmes représentées par différents personnages étaient livrées à des démons hideux et contrefaits. Les victimes poussaient des cris, des hurlements, se tordaient comme si elles avaient été réellement dans les supplices. Tout à coup, le pont de la Carraja, qui était en bois, s'écroula sous le poids des spectateurs. Le nombre de ceux qui périrent fut considérable. Ils allèrent, disent malicieusement les chroniqueurs, recevoir dans l'autre monde les nouvelles véritables qu'on leur avait promises. Parmi ceux qui échappèrent à la catastrophe, beaucoup demeurèrent estropiés pour le restant de leurs jours (1).

La fin tragique de cette plaisanterie malséante donna le branle aux imaginations. La superstition s'en mêla et on pressentit de nouveaux malheurs. Les négociations pour la paix n'allaient-elles pas en souffrir ? Le Légat apostolique priait et ordonnait des prières publiques. Le peuple lui était extrêmement attaché. Mais, inquiets et jaloux du retour des bannis qui, rentrés dans Florence, allaient recouvrer leurs biens confisqués, certains Guelfes importants tramaient dans l'ombre contre les desseins du médiateur. Le cardinal était gibelin de naissance : excellent prétexte pour rendre ses intentions suspectes. Afin de le discréditer complètement, ils avisèrent à un infâme moyen. Ils osèrent fabriquer des lettres portant la signature et le sceau du Légat, et les envoyèrent aux Gibelins de Bologne et de la Romagne, pour les supplier d'accourir en armes avec toutes les troupes qu'ils pourraient amener, afin de réduire Florence qui se refusait à la paix. Ils s'étaient promis qu'à l'approche de ces ennemis, de ces étrangers, éclaterait dans le parti Guelfe un irrésistible soulèvement. Ils ne furent pas déçus.

Encore tout troublé de l'événement si douloureux du pont de la Carraja, le peuple éclata facilement en lamentations et en fureur, quand il apprit qu'aux portes de la cité se déployaient insolemment les bannières hostiles. Le cardinal intervint aussitôt, et les Romagnols se retirèrent. Mais on avait insinué que ces troupes avaient été mandées par ses ordres, le coup était porté et la défiance éveillée. Les Florentins ne voyaient plus partout que surprises et trahison. Le cardinal n'allait plus avoir la même autorité. Sincèrement ou par ruse, pour se débarrasser de sa présence gênante ou pour prévenir un

(1) Villani, VIII, 70.

attentat contre sa personne, quelques magistrats lui persuadèrent de s'éloigner quelque temps de Florence et de se rendre à Pistoie et à Prato où il y avait également des réformes à faire, des discordes à apaiser. Docile à ce conseil, le cardinal sortit de la ville le 8 mai, accompagné, comme à son arrivée, de tous les honneurs dus à son rang, et s'achemina vers Pistoie et Prato.

Les émissaires, chargés par les ennemis secrets de la paix de contrarier tous les plans du prélat, l'y avaient précédé. Les nouvelles intrigues eurent plein succès. A Pistoie d'abord, à Prato ensuite, toutes ses démarches échouèrent. Comme précédemment, on tint le Légat pour le protecteur des Gibelins et on se refusa à toute entente. A Prato, où on aurait dû être fier d'un tel concitoyen, on alla jusqu'à proférer contre lui et contre sa suite des menaces de mort. Navré de voir aussi mal comprises ses intentions si droites, Nicolas Albertini retourna à Florence; dans cette ville la situation avait empiré. Les meneurs Guelfes répétaient au peuple que le Légat faisait de plus en plus cause commune avec les Gibelins, que ceux-ci, sous son haut patronage, organisaient secrètement une croisade; le peuple se laissa convaincre. Les Florentins vivaient donc entourés d'ennemis et d'embuches; d'invisibles épées menaçaient leurs poitrines. Les deux partis se surveillaient; les altercations brûlantes se multipliaient chaque jour. Peu à peu des propos on en vint aux barricades, et des barricades aux combats. « Vive le peuple, meurent les grands ! » criaient les uns. « Vivent les grands, meure le peuple ! » répondaient les autres. Mais ces derniers étaient de beaucoup les moins forts. Leurs chefs, dont on avait juré le massacre, ne durent leur salut qu'à une fuite opportune que leur ménagèrent des amis. Au milieu de ce peuple mutiné le cardinal ne se trouvait plus en sûreté. Après avoir fait tout ce que le zèle et la prudence pouvaient inspirer dans des circonstances si critiques, il partit le 4 juin, dans la direction de Sienne, laissant Florence interdite et les ennemis de la paix excommuniés. Les animosités redoublèrent après son départ, et il n'y eut sorte de maux dont la malheureuse Florence ne fût le théâtre.

IV. — De retour auprès du Pape, à Pérouse, le cardinal de Prato rendit compte de sa mission. Le Souverain-Pontife lui prodigua ses remerciements pour toute la peine qu'il s'était donnée, et appréciant toujours sa haute sagesse, il requit ses conseils sur les nouvelles mesures à prendre pour arrêter les désastres de la guerre fratricide et le pria

d'accepter une nouvelle légation de paix : celle-ci près d'Edouard II, roi d'Angleterre en différend avec les Ecossais. La mort ne permit pas à Benoît XI de poursuivre sa tâche de pacification. Le 7 juillet, l'Eglise pleurait son Pasteur bien-aimé (1). Et le Sacré-Collège, occupé dès lors à des affaires qui le regardaient plus directement, laissa aux Florentins aussi bien qu'aux Anglais et aux Ecossais, le soin de terminer eux-mêmes leurs querelles.

Réunis en conclave, les cardinaux se trouvèrent divisés en deux partis. Les uns voulaient un Pape italien et continuateur de la politique de Boniface VIII : ils avaient à leur tête Matthieu des Ursins et François Cajétan. Les autres voulaient un Pape français, ou du moins un prélat agréable à Philippe-le-Bel, roi de France. Nicolas Albertini et Napoléon des Ursins appuyaient fortement ces derniers, persuadés que de là dépendait la paix de l'Eglise, et en particulier la tranquillité de l'Italie.

Chaque parti s'obstinait dans son sentiment. Le S. Siège vaquait depuis bientôt dix mois au grand détriment de l'Eglise. Notre cardinal, affligé de cet état de choses, usa d'un moyen qui lui permit de faire concourir à l'exécution de ses desseins ceux-là même qui y paraissaient les plus opposés. Les hommes, qui ne jugent des choses que par les effets, le blâment de son procédé. Mais ceux qui considèrent les choses en elles-mêmes et selon les conjonctures ou circonstances présentes, y retrouvent cette sagesse et cette habileté qui l'accompagnaient dans tout ce qu'il entreprenait.

Nous suivons ici le récit de Jean Villani et de S. Antonin. Nicolas Albertini se trouvant un jour en pourparler avec François Cajétan, lui dit : « Nous faisons un grand mal et portons un grave préjudice à « l'Eglise en n'élisant point un Pape. — Il ne tient pas à moi, dit « le cardinal Cajétan. » Le cardinal Albertini reprit : « Et si je trouvais « un bon moyen, seriez-vous content ? — Assurément. — Eh bien « voici : l'un des partis choisira trois Ultramontains (2) dignes du « Pontificat, l'autre parti s'engagera à se prononcer, dans quarante « jours, sur l'un des trois candidats présentés, et tout le conclave « recevra celui qui aura obtenu les suffrages. » Le cardinal Cajétan

(1) Il avait soixante-trois ans et n'avait porté la tiare que huit mois et dix-sept jours. Il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau. Le bruit courut que ce saint Pape était mort empoisonné.

(2) Les français sont appelés Ultramontains en Italie, comme les Italiens le sont en France.

accepta. Son parti réclama la faveur de choisir les trois. Il choisit trois archevêques d'en deçà les monts, tous amis de confiance et tenants de Boniface VIII, se donnant ainsi l'assurance que le Pape élu, quel qu'il fût, serait le Pape de leur gré.

Le premier des trois était Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux. Ce prélat était loin d'être en bonne intelligence avec Philippe-le-Bel. Lorsque Philippe-le-Bel, dans son assemblée d'évêques et de seigneurs, avait voulu faire passer Boniface VIII pour un faux Pape, tous y consentirent excepté l'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Got. Notre cardinal ne l'ignorait point, mais connaissant le caractère du personnage, il espérait un rapprochement avec le roi de France. Il le fit agréer par son parti. Les conventions furent écrites, et soumises à tous les cardinaux qui les signèrent. Avec autant de secret que de diligence, notre cardinal avertit le roi de France de ce qui se passait, le priant de se réconcilier au plutôt avec le candidat. Philippe-le-Bel s'abouche à St-Jean-d'Angely avec Bertrand de Got. La réconciliation est faite, notre cardinal et son parti en reçoivent l'assurance. Plus de difficultés désormais. Tous les cardinaux se réunissent et Bertrand de Got, élu successeur de saint Pierre, devient chef et pasteur de l'Eglise sous le nom de Clément V. C'était le 5 juin 1305 (1).

L'archevêque de Bordeaux reçut à Lusignan, en Poitou, led écret de son élection. En le lui faisant tenir, les cardinaux le conjuraient, par les motifs les plus pressants, de se transporter promptement en Italie, comme si la crainte leur eût fait prévoir sa détermination de ne pas quitter la France. Pour toute réponse à leurs prières et supplications, le Pontife leur intima l'ordre de se rendre à Lyon pour son couronnement fixé au 14 novembre, époque mémorable et le commencement des soixante-douze années pendant lesquelles les Souverains Pontifes résidèrent à Avignon ; ce que les auteurs italiens ont dénommé la captivité de Babylone, la perte, la désolation, la ruine de l'Italie, le scandale du monde chrétien et la source de plusieurs schismes. Les cardinaux se plaignirent, et les Italiens murmurèrent vivement quand arriva cette injonction. On se refusait à croire à la

(1) Cette élection est différemment racontée dans le décret qui fut dressé à Pérouse, séance tenante. D'après ce décret, il n'y aurait pas eu de conventions entre les cardinaux. Entrés au conclave, cinq seraient sortis : quatre pour ne pas prendre part à l'élection, un pour cause de maladie. Sur quinze cardinaux présents, dix auraient élu Bertrand de Got, et les cinq autres se seraient rangés à leur avis par voie d'accession.

translation de la cour Romaine. On espérait qu'une fois couronné, Clément V viendrait tenir le gouvernail de l'Eglise où l'avaient tenu ses prédécesseurs. Mais la résolution du séjour en France était bien prise. Elle fut maintenue. Dans sa réconciliation avec le roi de France, l'archevêque de Bordeaux n'avait-il pas lié par des promesses trop imprudentes le Pape Clément V ? On le craignait, non sans fondement, et on chuchotait la teneur de ces promesses.

Nicolas Albertini gémit et s'alarma de la situation nouvelle qui allait être faite à l'Eglise. Mais il ne se laissa pas déconcerter, et plus dévoué que jamais à la grande cause de la chrétienté en péril, sentinelle vigilante et active, il s'employa jour et nuit à prévenir et à écarter tout ce qui aurait pu créer des complications, susciter des divisions. Clément V lui donna sa confiance comme l'avaient fait Benoît XI et Boniface VIII, et comme eux, il eut à s'en applaudir.

V. — Selon un ancien auteur, suivi par S. Antonin, ce fut à la persuasion et grâce aux conseils de notre cardinal, qu'après la mort d'Albert d'Autriche, roi des Romains, le Saint-Siège favorisa Henri de Luxembourg pour le faire monter sur le trône impérial. Ce seigneur était pauvre d'argent, d'Etats et de sujets. Avec son duché, il ne possédait que neuf villes ; mais ses mérites personnels le rendirent recommandable aux électeurs. Agé de 40 ans, il passait pour l'homme le plus loyal et le meilleur catholique de l'Allemagne.

Il n'était pas sans concurrents. Philippe-le-Bel avait rêvé le diadème impérial pour son frère Charles de Valois. Se flattant de tenir Clément V dans sa main, il comptait qu'à la mort d'Albert, le Pape réaliserait ou du moins l'aiderait puissamment à réaliser son rêve tant caressé.

L'arrivée de Charles de Valois au trône impérial n'aurait pas manqué de compléter autour de la papauté le cercle gênant dont l'enserrait la puissance tracassière du roi de France. Le cardinal de Prato veillait. Il excita Clément V à secouer les chaînes du monarque trop envahisseur et despote, et à se ménager ailleurs un allié fidèle et reconnaissant. Il lui représente qu'Henri de Luxembourg sera plus que tout autre l'homme de sa droite. Enfin cette candidature reçoit l'assentiment pontifical. Les électeurs en sont instruits et le 27 novembre 1308, dans l'église des Frères-Prêcheurs de Francfort, en présence du clergé et du peuple, l'élection d'Henri est solennellement proclamée.

Couronné roi, selon la coutume à Aix-la-Chapelle, par l'archevêque de Mayence, le 6 janvier 1309, Henri de Luxembourg, désormais appelé Henri VII, se disposa à gagner l'Italie. Il y entra dès l'année suivante. Nous n'avons pas à le suivre dans ce pays troublé, cherchant à y ramener la paix et n'y parvenant pas.

Le Pape avait promis d'aller à Rome lui donner de sa main la couronne impériale. Mais, retenu en France par une multitude d'affaires, il honora de cette commission le cardinal de Prato et quatre autres cardinaux qu'il nomma ses légats. La Bulle datée du 18 juin 1311 avait indiqué le 15 août, fête de l'Assomption de la très Sainte-Vierge pour l'auguste cérémonie. Mais les troupes du roi de Naples et les Ursins qui s'opposaient à ce couronnement la firent différer; elle n'eut lieu que le 29 juin 1312. A cette date, deux des cinq cardinaux légats étaient décédés. Le 10 ou le 11 octobre 1310, s'étant arrêté à Lausanne pour y attendre et recevoir les envoyés de l'Italie, Henri VII avait par serment promis entre les mains de l'archevêque de Trèves, de ne jamais contracter parenté ni alliance avec un rebelle, avec un ennemi de l'Eglise, de toujours soutenir le Pape, de conserver au Saint-Siège tous ses privilèges et toutes les donations de Constantin, Charlemagne et autres empereurs; en le couronnant empereur, Nicolas Albertini exigea de lui qu'il renouvelât ce serment que l'histoire a désigné sous le nom de Serment de Lausanne. Ce fut dans la basilique de Saint-Jean de Latran qu'Henri VII reçut et ceignit le diadème impérial.

Après la cérémonie du couronnement, le cardinal-évêque d'Ostie, en vertu de sa légation, s'employa avec son zèle habituel et le concours de ses collègues à pacifier les troubles et à réunir les esprits en faveur de l'empereur. Si partout on n'obtempéra pas à ses désirs, partout il se vit le bienvenu, entouré de respect, et aussi l'objet de grandes attentions. Il eut la consolation de rétablir la tranquillité dans Rome et d'amener à la soumission à l'Empire la république de Gênes.

Quand il revint en France, le concile de Vienne était terminé. C'est l'unique affaire importante de l'Eglise, sous le pontificat de Clément V, à laquelle il n'ait pas pris part.

Clément V pensa lui donner une nouvelle marque d'estime en comprenant dans la promotion de cardinaux du 23 décembre 1312 le Maître du Sacré Palais, Pierre Godieu, de Bayonne. C'était le troisième religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs que Sa Sainteté honorait de la pourpre romaine. Elle savait à quel point Nicolas Albertini aimait

son Ordre, qu'honorer son Ordre c'était l'honorer lui-même, et parce qu'elle n'avait plus de charge honorable à lui offrir personnellement, elle lui en offrait dans la personne de ses Frères en Religion.

Le 20 avril 1314, Clément V mourait à Roquemaure, petite ville située à deux lieues d'Avignon. Les cardinaux qui se trouvaient à Carpentras, au nombre de vingt-trois, s'assemblèrent dans le palais épiscopal où le doyen se proposait de faire procéder sans délai à l'élection d'un nouveau Pape. Mais bon nombre ne partageaient pas ce sentiment. Ils prétendaient qu'on devait se rendre incessamment à Rome, afin de donner un chef à l'Eglise dans le lieu même où il convenait qu'il résidât toujours. Une sédition obligea les cardinaux de se séparer sans avoir rien conclu. Ce fut seulement deux ans après, au mois de juin 1316, qu'ils reprirent les travaux du conclave, lorsque Philippe, comte de Poitiers, par ordre du roi de France Louis X, les ayant enfin rassemblés à Lyon, dans le couvent des Frères-Prêcheurs, leur déclara qu'ils n'en sortiraient point qu'ils n'eussent élu un Pape. Cette sorte de violence paraissait nécessaire. Le 7 août, l'élection était faite à l'unanimité des voix. Jacques d'Euse ou d'Ossa, cardinal-évêque de Porto, devenait le Pape Jean XXII. Nicolas Albertini le couronna dans l'église métropolitaine de Lyon, le 5 septembre 1316.

Jean XXII ne tint pas en moindre estime que son prédécesseur le doyen du Sacré-Collège. Nous connaissons peu de détails sur les actions de notre cardinal pendant les cinq dernières années de sa vie, mais les auteurs nous apprennent que le nouveau Pape s'inspira de sa sagesse et de sa prudence dans tout ce qu'il entreprit de grand et d'utile, soit pour le progrès de la religion, soit pour l'union des princes chrétiens. Si nous en croyons l'abbé Ughelli, Ciacconi, Léandre Alberti, Fontana, Echard, il aurait été chargé d'une nouvelle légation en Italie. Ces auteurs n'en marquent point la date, et le but principal qu'ils mettent en avant, le couronnement du roi et de la reine de Sicile, n'avait pas de raison d'être sous Jean XXII, le roi de Sicile, Robert, ayant été couronné à Avignon, en 1309, par le Pape Clément V.

Enfin, retiré à Avignon, chargé d'années et consumé de travaux, après avoir servi l'Eglise si longtemps et avec un zèle infatigable, il se prépara à la mort dans les saints exercices de la charité et de la prière. Un de ses désirs était de voir la solennité de la canonisation du Docteur angélique, à laquelle il travaillait depuis quelques années avec beaucoup d'ardeur. On touchait presque au moment désiré, quand le pieux

cardinal finit ses jours, le 27 avril 1322 (1). Son corps fut inhumé dans l'église des Frères-Prêcheurs d'Avignon, et plusieurs siècles après, on voyait encore la statue de marbre élevée en son honneur et l'építaphe qui rappelait sa naissance, ses dignités, ses vertus, sa précieuse mort. Ces monuments n'existent plus, mais l'éloge de ce grand prélat et le récit de ses actions sont fidèlement conservés dans les bulles des Souverains-Pontifes et les annales de l'Eglise.

Nous n'avons que deux ouvrages du cardinal de Prato : un traité du Paradis, et un autre de la manière de tenir les assemblées d'évêques.



*La V. M. SAPIENTIA WIRTH,
Dernière Prieure du Monastère de Sainte-Catherine,
à Saint-Gall (*).*

APRÈS la mort d'Angèle Varnbuler, en 1509 (2), le monastère de Saint-Gall fut gouverné par la V. M. Wiborade Zollikofer, qui resta en charge quatre ans seulement. La religieuse appelée à lui succéder fut la M. Sapientia Wirth.

Élue le 6 juin 1513, elle fit, avant d'accepter, les plus grandes difficultés, prétendant n'être pas à la hauteur de la charge priorale et suppliant ses compagnes d'agréer sa renonciation. Mais les Sœurs tinrent bon, et elle dut se soumettre au nom de la sainte obéissance.

Cette Prieure, la dernière qui gouverna le couvent de Sainte-Catherine, était issue d'une famille très considérée de la ville de Saint-Gall. En la personne de son frère, Gaspard Wirth, docteur en droit canon et chanoine de Constance, le monastère eut un protecteur et bienfaiteur très influent ; de Rome, où il se rendait souvent pour affaires, il procura aux Dominicaines de Sainte-Catherine des indulgences, et plusieurs fois aussi des souvenirs pieux et de précieuses reliques. Sans se douter des bouleversements imminents que la révolte de Luther allait bientôt faire subir aux cloîtres, on s'occupa

(1) Masetti.

(*) *Die Frauen zu St-Katharina in St-Gallen.*

(2) Voir au XXVI avril.

activement, à Sainte-Catherine, sous le gouvernement de sa dernière Prieure, à reconstruire et à orner la maison de Dieu.

En 1520, les Sœurs firent de nouveau usage du droit de choisir librement leur confesseur ; elles en avaient enfin recouvré la possession, non sans peine. Elles élurent Maître Wendelin Oswald, Docteur en théologie, du couvent des Frères-Prêcheurs de Constance. Lui-même s'était offert à remplir fidèlement dans le monastère la charge d'un bon aumônier, par la célébration de la sainte Messe, la prédication, la confession et l'administration des autres sacrements.

Elles lui donnèrent annuellement douze florins et l'entretien, soit pour la nourriture, soit pour le vêtement. Le P. Wendelin Oswald conserva sa charge d'aumônier, avec réduction de ses honoraires, lorsque l'abbé de Saint-Gall lui conféra l'office de prédicateur de la cathédrale. Adversaire intrépide des doctrines et des principes de la réforme qui avait déjà éclaté à Saint-Gall, il se fit tellement détester par la bourgeoisie que, sa vie étant en danger, il n'osait plus se rendre de l'abbaye à Sainte-Catherine, ce qui obligea les Sœurs, vers l'an 1526, à chercher un autre aumônier. Bientôt après, le Docteur Wendelin Oswald se retira à Einsiedeln ; pendant tout le temps de sa charge, il n'avait cessé, avec un zèle apostolique, d'affermir les religieuses dans leur foi et l'amour de leurs observances, en face des nouveautés de l'hérésie.

A sa place, le P. Sébastien, ancien Prieur des Dominicains de Constance, devint confesseur du couvent de Sainte-Catherine. « C'était un homme bon, pieux et droit, qui fit tout ce qu'il put « pour conserver la paix à la communauté. »

Vers cette époque, il parut nécessaire de réduire les charges du couvent, et, en particulier, de diminuer le nombre des anniversaires de fondations. Les Sœurs s'étaient déjà vues forcées de réciter l'Office des morts à l'ouvrage pendant leur travail. Mais bientôt il fallut aller plus avant dans la simplification des exercices choraux, et en 1524, on obtint de Rome, par le frère de la Prieure, la permission de psalmodier seulement les Heures canoniales au lieu de les chanter.

A dater de cette année, la chronique n'est plus qu'un livre de comptes, et se borne à donner le budget annuel, jusqu'à l'an 1527, où les autorités de la ville rendirent ce travail superflu.

II. — Les prédications de Luther et de Zwingle avaient trouvé dans Saint-Gall un terrain propice, et déjà la triste moisson commençait à germer, surtout depuis que Joachim von Watt fut revenu de Vienne dans sa ville natale, et eut été nommé en 1521 membre du Conseil. C'est à son influence qu'il faut attribuer l'invitation faite au fameux prédicant et champion de la Réforme, Docteur Hubmaier, dit Friedberger, de Waldshut, de venir donner des conférences publiques à Saint-Gall, et le concours prêté aux prédications de Jean Kessler, disciple de Luther, de Mélancthon et Carlstadt.

Excitées par ces discours, les passions populaires réclamaient le changement des institutions ecclésiastiques, et le Conseil, nouvellement installé et absolument favorable aux nouvelles doctrines, osa, dès l'année 1525, abolir la messe et la confession dans les églises paroissiales et, selon l'expression du temps, les « nettoyer des images des Saints. »

Jusqu'en l'année 1527, on avait laissé les religieuses de Sainte-Catherine à peu près tranquilles ; mais, à cette époque, le Conseil se détermina à leur faire présent du « pur Evangile » et de la « vraie parole de Dieu. »

A vrai dire, il y procéda très prudemment. Il nomma d'abord pour le couvent quatre administrateurs, par cette raison « que Nos Seigneurs, dit le procès-verbal du Conseil, ont appris que le couvent de Sainte-Catherine est notablement en décadence. » Quelques semaines plus tard, il fit un pas de plus et résolut de faire livrer, par les Sœurs de Sainte-Catherine et celles de Saint-Léonard, leurs titres de rente aux autorités locales. Les Dominicaines n'opposèrent extérieurement aucune résistance aux prétentions du Conseil, elles ne subirent néanmoins qu'avec la plus grande peine les administrateurs qu'on leur imposait de force, et leur rendirent leurs fonctions ingrates et onéreuses.

Mais bientôt le Conseil ne se contenta plus de ces mesures, qui atteignaient les intérêts matériels. Il se préoccupa seulement d'introduire l'œuvre de la réforme chez les Sœurs de Sainte-Catherine au point de vue religieux, et par suite, chercha à les gagner à la nouvelle doctrine par la voie de l'instruction. Dans ce but, on nomma pour les Sœurs un prédicant spécial dans la personne du Dr Christophe Schappeler, de St-Gall, homme tout dévoué à la doctrine de Luther, et qui avait échappé à la mort dans la guerre des paysans en Souabe.

Le Conseil le manda devant lui, ainsi que le confesseur, et leur signifia qu'ils auraient à prêcher aux Sœurs de Sainte-Catherine chaque semaine, à tour de rôle, et en présence l'un de l'autre, avec la recommandation de se surveiller mutuellement, de sorte que si l'un d'eux venait à prêcher quelque chose de contraire à la « parole de Dieu », l'autre en fît au plus tôt son rapport aux délégués du Conseil.

Le dimanche avant le jour de Sainte-Catherine de l'an 1527, le Dr Schappeler fit son premier sermon devant les Sœurs : « Il accourut « une telle foule, que l'on ne pouvait plus trouver place dans la petite « église. Les deux bourgmestres de la ville se mirent à la tribune et « contraignirent les Sœurs à entendre le sermon ; ils voulurent aussi « se rendre compte si toutes y assistaient ; et celles qui n'étaient pas « présentes ou refusaient d'y venir ne se préparaient rien de bon. » Ainsi parle Fridolin Sicher, alors organiste de l'église conventuelle. Par contre, on laissait encore aux religieuses le Saint-Sacrement et le saint sacrifice de la Messe, jusqu'à ce que, selon l'expression laconique du procès-verbal du Conseil, « elles se fussent édifiées » et que, mieux instruites, elles abandonnassent de bon gré ces pratiques.

Mais cette attente ne se réalisa pas si vite, puisque au rapport de Jean Kessler, les Sœurs se montrèrent « absolument récalcitrantes » contre les ordinations du Conseil remplaçant leur culte par le nouveau service.

L'évêque de Constance, Hugues de Landenberg, dont l'appui avait été secrètement invoqué par les Sœurs, ne manqua pas, par l'intermédiaire de son propre délégué, dans la personne du surintendant de la mense épiscopale, Wolf de Helmsdorf, d'introduire une plainte formelle auprès du Conseil, de ce qu'on avait mis les Sœurs sous tutelle sans son consentement, exigé leur titres de rente et enfin imposé un prédicant. Mais le Conseil ne se laissa intimider ni par ce message, ni par les réclamations que lui adressèrent les cantons catholiques de la Confédération. Au contraire, il donna au délégué de l'évêque un rapport circonstancié sur toute l'affaire, et s'efforça de prouver que, dans toutes les mesures prises pour le couvent de Sainte-Catherine, on n'avait eu en considération que le plus grand bien des Sœurs ; finalement, il déclarait avec fermeté que « Nos Seigneurs dans leur « ville ne souffriraient aucune violence ni intimidation de la part des « autorités d'autres lieux. »

Ayant appris ce qui se passait à Sainte-Catherine, le chevalier de Hertenstein vint, à son tour, accompagné d'un membre du Conseil

de Lucerne, devant Messieurs du Conseil et demanda que « si on ne « voulait pas laisser le monastère de Sainte-Catherine dans la vieille « foi et pratique, on permît, du moins, à sa sœur de se retirer avec « ce qu'elle avait apporté au couvent. » On lui répondit simplement qu'on pouvait bien souffrir sa sœur à Sainte-Catherine, mais que, pour sa sortie, il devait s'adresser aux administrateurs.

Des mesures décisives pour la « réformation » du couvent furent prises durant l'année 1528. La première fut le renvoi de l'aumônier. Il lui fut ordonné de partir sous peine de dix livres d'amende et ce, dans le délai de trois jours ; cependant, sur sa demande instante, ce délai fut prolongé « afin qu'il pût réunir son mobilier. » A sa place, les Sœurs devaient prendre au couvent le D^r Schappeler, le loup pour le berger ! et l'entretenir sur le même pied que le Père confesseur. Mais ce quartier forcé ne les accommodait en aucune façon ; elles réussirent, avec beaucoup de peine, à s'arranger avec Schappeler, moyennant le paiement annuel de soixante florins, et on leur fit en même temps, sous peine d'une amende de dix livres, défense de permettre désormais à un prêtre catholique le séjour dans leur couvent.

Jusque-là, on n'avait porté aucune atteinte à l'obligation de la clôture ; mais bientôt, sous ce rapport, les choses prirent une autre tournure. Lorsque la petite église de Sainte-Catherine ne parut plus suffire à contenir la foule du peuple qui venait entendre les sermons, on eut d'abord la pensée d'agrandir cette église, au moyen de la maison attenante ; mais, craignant un éboulement de cette vieille construction, on abandonna le projet. Par contre, le Conseil ordonna que les religieuses, ou du moins la plus grande partie, nonobstant leur vœu de clôture perpétuelle, se rendissent à l'église de St-Mangold, le dimanche et le mercredi, pour entendre les sermons du D^r Schappeler ; et, effectivement, dix jours plus tard, le couvent fut ouvert de la sorte pour la première fois depuis l'introduction de la clôture. « Alors, — dit Fridolin Sicher, témoin oculaire, — les pauvres Sœurs « durent sortir ensemble en procession pour se rendre à St-Mangold. « La foule accourait pour les voir comme une merveille. Elles allaient « toutes confuses, les plus jeunes devant, puis les autres, selon leur « ancienneté, deux à deux. Cependant, on ne pouvait voir sans pitié « parmi elles de pauvres vieilles Sœurs malades et boîteuses, avec des « yeux gonflés par les larmes, tant cette sortie leur causait de peine ; « par où il parut clairement qu'elles seraient bien demeurées plus « volontiers dans le cloître, séparées du monde, jusqu'au tombeau. »

Plus sensible encore fut pour les Sœurs l'ordre qu'on leur intima en même temps de quitter l'habit dominicain et de prendre des vêtements séculiers. Il fut ajouté que le D^r Schappeler, lorsqu'il se rendrait au couvent, ne pourrait mener avec lui qu'un membre du Conseil. Dès lors, le culte catholique cessa complètement à Sainte-Catherine; car les autorités firent briser, le 8 juillet 1528, par quelques valets, les pierres d'autel et les statues de l'église, ainsi que le volant de la cloche pour mettre fin aux sonneries, et finalement, on enleva même le clocher.

Dans la supposition que les Sœurs pouvaient bien avoir caché quelques tableaux dans leurs cellules, après que l'église eut été dévastée, les paisibles demeures des religieuses ne furent pas épargnées; une brutale soldatesque se répandit dans les cellules, et tout ce qu'elle y trouva de tableaux ou statues fut mis en pièces.

Les Sœurs, on le comprend sans peine, subissaient à contre cœur ces actes de violence, et ne songeaient qu'à sauver ce qui pouvait l'être encore. Mais il leur en coûta. Lorsqu'on sut leur intention, la Prieure et plusieurs autres religieuses furent mandées personnellement devant le Conseil; on les accusa d'avoir soustrait furtivement quelques « livres de superstition » et d'autres objets, et on leur reprocha sévèrement leur opiniâtreté persistante le Conseil leur manifesta son sérieux mécontentement, « alors que Mes Seigneurs étaient disposés à leur accorder secours, protection, abri, et à leur faire toute sorte de bien. » Afin de mieux faire accepter aux Sœurs la suppression de leur vœu de clôture, on leur permit, dans une mesure restreinte, de sortir pour visiter leurs parents.

Mais comme elles usaient de cette liberté d'une manière très peu conforme aux intentions des autorités, en allant à l'abbaye, pour recevoir conseil et consolation dans leur triste état, on le leur défendit très catégoriquement, « car Mes Seigneurs ne l'avaient pas pour agréable », et il fut ordonné que Schappeler leur ferait une lecture de la Bible deux fois par semaine. La Prieure Sapiaientia Wirth fut déposée de sa charge et remplacée par la Utzin, « femme très bavarde », dit Fridolin Sicher. En même temps le Conseil leur apprit qu'il allait leur nommer un économe, et il donna cet emploi au conseiller Francisque Studer, avec pouvoir « d'acheter et de vendre, que cela plût ou non à ces dames. »

Là, semble s'être arrêtée la « réformation » du couvent de Sainte-Catherine. D'après Kessler, quelques-unes des Sœurs se retirèrent ; à

chacune on rendit tout ce qu'elle avait apporté. Mais d'autres, révoltées contre les nouveautés imposées par la violence, préférèrent se chercher un asile. De ce nombre fut la Sœur procureuse Elisabeth Mundprat, qui se retira avec deux de ses Sœurs à Bischofzell. Quant aux Sœurs qui ne purent se résoudre à quitter le monastère, on leur permit, jusqu'à nouvel ordre, d'y séjourner.

Nous verrons, dans la notice de Régula Keller (1), la continuation de la lutte soutenue par les vaillantes filles de S. Dominique contre l'hérésie. Sans doute, quelques-unes succombèrent. Mais comment s'étonner de ces quelques défaillances, dans une communauté de près de cinquante personnes, surtout quand on les voit privées de messes, de sacrements, de l'assistance du prêtre catholique, et en même temps victimes d'une odieuse et continuelle obsession de la part des prédicants et des autorités de la ville ! Assurément, il leur fallait une foi bien robuste pour résister à tant d'assauts, et celles qui demeurèrent fidèles, c'est-à-dire presque toutes, méritèrent devant Dieu, on peut le croire, de participer à la récompense des martyrs.

Nous aimons à placer dans ce nombre la Prieure Sapientia Wirth, qui eut l'honneur de s'attirer les colères des autorités hérétiques de Saint-Gall par sa fidélité aux croyances de l'Eglise.



LE MÊME JOUR

1259 — A Carcassonne, le V. P. RAYMOND DE FRÉJUS, religieux d'une si grande maturité, d'une circonspection si sage, d'une exactitude si parfaite, d'un si beau jugement, d'un si grand zèle et d'une piété si solide, qu'il semblait n'être né que pour la conduite des âmes. Il fut Prieur de plusieurs couvents de la Province de Toulouse dans le premier siècle de l'Ordre ; et quoiqu'il y eût en ce temps heureux un grand nombre de très dignes supérieurs, celui-ci néanmoins se distinguait tellement des autres, qu'il mérita par excellence le glorieux titre de Bon Prieur. Il remplissait cet office dans le couvent de Carcassonne, lorsqu'il mourut saintement l'an 1259. — (Guidonis.)

(1) XXIX avril.

1273 — A Tarente, le V. P. JACQUES DE VITERBE, religieux très accompli en science et en piété. Nommé archevêque de Tarente en 1270, il gouverna trois ans cette Eglise, avec un zèle, une vigilance et un courage à soutenir ses droits, qui lui ont mérité la réputation d'un saint pasteur. Le Docteur angélique, qui l'honorait de son amitié, lui dédia le traité qu'il composa sur les ventes. — (Fontana.)

1292 — A Limoges, le V. P. GUILLAUME DE FOURCELLES, insigne en dévotion, et d'un zèle apostolique. Il avait des sentiments très tendres sur Dieu et sur tout ce qui touche à son service; aussi, qu'il dît la sainte Messe, qu'il vaquât à la prière, qu'il parlât de Dieu, qu'il en ouît parler ou qu'il s'adonnât à quelques exercices de piété, ses yeux laissaient couler un torrent de larmes. Le feu, qui brûlait dans son âme, le fit sortir de son pays et de sa Province, pour aller prêcher aux peuples de la Cumanie, où notre Père saint Dominique avait tant désiré aller. Il y travailla glorieusement, au milieu de peines et de fatigues incroyables, lesquelles ne lui semblèrent plus rien, lorsque plusieurs de ces peuples, et quelques-uns mêmes de leurs souverains se convertirent à Jésus-Christ et reçurent le baptême. Revenu en son couvent, il y passa le reste de sa vie avec la même piété, dévotion et ferveur d'esprit qu'il avait toujours témoignée. Après avoir vécu plus de soixante ans en religion, et pleuré saintement les misères de son exil, il alla jouir de la possession de sa véritable patrie, l'an 1292. (Guidonis.)

12.. — A Perpignan, le V. P. GUILLAUME CERDAN, homme apostolique, et l'un de ceux qui, soudain, après la confirmation de l'Ordre, embrassèrent l'Institut et fondèrent des couvents dans la province de Toulouse. Il prit le premier possession du couvent de Narbonne, en 1220. Il gouverna ensuite saintement celui de Perpignan, où il se reposa en Notre-Seigneur, vers l'an 1259. — (Guidonis.)

12.. — A Bologne, mémoire des Pères BERTRAND et CHRÉTIEN, prêtres, et du Frère PIERRE, Espagnol, convers, des premiers fondateurs de ce couvent. Après avoir attiré sur eux l'attention de cette grande ville par leur modestie angélique, par l'austérité de leur vie, ils obtinrent une maison à laquelle était adjacente une église, sous le vocable de sainte Marie de Mascarella. A cause de la pauvreté mendiante qu'ils pratiquaient, et qui était nouvelle dans l'Eglise, ils souffrirent beaucoup : mais les consolations divines remplissant leurs âmes, ils persévérèrent dans leur entreprise, et furent les pierres fondamentales de cette haute perfection, que Dieu avait fait connaître quelques années auparavant par des lumières et des splendeurs célestes. — (Pio.)

12.. — A Bologne, mémoire d'un religieux, lequel, n'ayant pas été grandement réglé dans le monde, n'osa point avouer en confession un péché grave de sa vie passée. Il suivait néanmoins les exercices de la vie commune dans le couvent de Bologne. Dieu ne voulant pas le souffrir plus longtemps dans cet état en la compagnie de ses serviteurs qui, sous le B. Réginald, menaient une vie tout angélique, permit qu'un soir après Complies, pendant qu'il priaît devant un autel, le diable vint le saisir par un pied, et le traîna vers le milieu de l'église. Plus de trente religieux accoururent pour le retenir, sans que cet accident si étrange fût capable de leur faire rompre le silence. Ils jetèrent quantité d'eau bénite, et ne parvinrent qu'à grand peine à le délivrer. Après de telles vexations, le coupable se repentit de son péché; et conduit devant l'autel de S. Nicolas, il se confessa au B. Raymond, et fut ainsi affranchi de la puissance diabolique. Il se rendit ensuite digne de la vocation de son Ordre, et porta des fruits abondants de sainteté par l'austérité de vie et les autres devoirs de la religion. — (*Vit. Fratr.*)

1311 — A Trévis, Italie, le V. P. JACOMINI, lequel, au temps du saint Pape Benoît XI, fut un très bel ornement de son couvent et même de l'Ordre, par sa profonde sagesse et par la force de sa prédication, qui attirait à Dieu les cœurs les plus durs et les plus rebelles. — (Pio.)

1440 — A Chelm, ville de Russie, le V. P. JEAN D'OPATOWIC, illustre en science, et prédicateur célèbre. Devenu Provincial de sa Province de Pologne, il fonda quatre couvents durant le temps de sa charge, et fit fleurir l'Ordre dans ce pays en toute vertu et perfection. Le roi Ladislas le prit pour confesseur, et le Père, se conduisant avec une liberté apostolique, fit grand bien en la cour de ce prince par ses prédications et ses exemples. Il fit encore beaucoup de fruit en la conversion des peuples de Lithuanie et de Samogitie : de sorte que le roi voulant ériger en évêché la ville de Chelm, en nomma le Père premier évêque. Il s'acquitta avec beaucoup de zèle et de piété des devoirs d'un bon pasteur, et rendit très dévotement l'âme à Dieu dans une vénérable vieillesse, l'an 1440. — (Sever. Cracov.)

1590 — Dans les Indes-Orientales, le martyr des VV. PP. JACQUES DU ROSAIRE et ANDRÉ DE PORTUGAL. Celui-ci, venu depuis peu aux Indes, s'embarqua avec le P. Jacques pour aller prêcher aux îles de Solor. Ils arrivèrent au port de Correa, où, reçus sous des apparences de paix, ils furent ensuite attaqués par trahison avec tous ceux du vaisseau, et passés au fil de l'épée. — (Sousa.)

15.. — Au couvent de S. Paul, à Séville, le V. P. JEAN LAZARE, homme d'une éminente sainteté, que Dieu honora de l'esprit de prophétie et de la grâce des miracles. Son éloge fut inséré dans le catalogue des Bien-

heureux de l'Ordre, placé à la fin du martyrologe, en des termes qui valent une longue notice : « *Fr. Joannes Lazarus, Bæticus, præclara morum integritate, prophetiæ spiritu, et gratiâ miraculorum præditus fuit.* » Lopez ajoute qu'il était si grand observateur des règles et Constitutions, que, pendant cinquante ans qu'il vécut dans l'Ordre, il ne manqua jamais à aucune action de communauté. Il vivait au xvi^e siècle. — (Lopez.)

15.. — Au couvent de Saint-Paul, à Valladolid, le très vertueux Frère CHRISTOVAL DE PESQUERA, convers, très adonné à l'oraison, grandement pénitent, humble, patient et laborieux. Il exerça toute sa vie l'office de cuisinier, mais avec tant de silence, de modestie et de charité, qu'il servait d'exemple aux plus recueillis et aux plus dévots. Il mourut dans le cours du xvi^e siècle. — (Lopez.)

1614 — A Saint-Omer, en Flandre, le V. PIERRE DE LA CROIX, inquisiteur et défenseur intrépide de la foi catholique. Les protestants s'étant un jour saisis de lui et voulant le faire mourir, le gouverneur de Saint-Omer, averti de leur dessein, négocia si bien, de concert avec plusieurs autres amis du Père, que moyennant rançon il le fit relâcher. Dès qu'il fut en liberté, le Père reprit comme auparavant la lutte, prêchant sans cesse contre les erreurs de Calvin. Le Prince d'Orange, grand fauteur de l'hérésie, ayant un jour écrit aux magistrats de Saint-Omer de lui livrer la moitié des vases sacrés, pour les faire fondre et battre monnaie en vue des frais de la guerre, le Père, qui assistait au conseil de ville en qualité d'Inquisiteur et de Prieur du couvent, demanda aux magistrats à voir ces lettres; les tenant entre ses mains, il les déchira et les jeta au feu; puis s'adressant à ces messieurs: « Est-il possible, leur dit-il, qu'un conseil catholique s'assemble pour délibérer sur une demande aussi impie! » Quelques partisans secrets du Prince d'Orange n'agrèèrent point cette liberté, et firent tant que le Père Inquisiteur fut relégué à Gravelines. Mais bientôt rappelé et reçu avec honneur à Saint-Omer, il y passa le reste de ses jours. En 1614, il allait recevoir au ciel la récompense de sa foi et de sa constance, à l'âge de 72 ans. Il avait écrit plusieurs livres, mais celui intitulé : *De virtute sanctæ Crucis*, de la vertu de la sainte Croix, est le seul qui ait vu le jour. — (Jean de S. Marie.)

1408 — Au monastère royal de Saint-Louis, à Poissy, la V. M. MARGUERITE DE CLAIRE, fille du marquis de Claire. Pleine de tendresse et de compassion envers les Sœurs malades, elle les consolait avec une admirable force et piété. Elle était d'une exactitude remarquable à tous les exercices de la communauté, dont elle faisait ses délices, et mourut en odeur de vertu l'an 1408. — (*Mém. de Poissy.*)

1601 — Au monastère de Notre-Dame de Grâce, à Séville, la V. M. MARIE DE LA SOLITUDE. Dame de grande qualité dans le monde, elle s'était mariée et avait eu de son union un garçon et une fille. D'abord privée de son mari, elle perdit ensuite et sa fille et son fils. Ce dernier étant allé visiter un de ses oncles, des assassins, qui attendaient au passage un de leurs ennemis, croyant que c'était lui, le tuèrent sur place. On porta son corps tout sanglant à sa mère, laquelle, avec une admirable force d'esprit, faisant le signe de la croix sur le cadavre de son fils, dit dans le plus fort de sa douleur : « Je « pardonne à ceux qui t'ont tué, mon fils, afin que Dieu te pardonne à toi- « même. » La Providence ayant brisé par ces malheurs tout ce qui pouvait la retenir dans le monde, elle forma le dessein de se donner entièrement à Dieu, et un jour lorsqu'on y pensait le moins, s'étant confessée et ayant communié, elle entra dans le monastère de Notre-Dame de Grâce, avec deux pauvres mais vertueuses demoiselles, qu'elle dota de ses biens. Elle y commença une vie fervente qu'elle continua vingt-huit ans, sans jamais se relâcher. C'était merveille de voir sa mortification, son humilité, sa pauvreté et sa modestie. Elle fit largesse de tous ses biens au monastère, n'en réservant qu'une partie pour servir au culte divin, et acheter des ornements magnifiques. Elue Prieure, elle eut pendant tout le temps de sa charge un grand zèle pour le bien commun, montra beaucoup d'exactitude pour tous les devoirs de l'observance, et tant de charité, tant de compassion pour ses filles, qu'on la considérait comme une colonne de perfection religieuse, et la véritable Mère de toutes les Sœurs. Elle mourut dans cette estime, l'an 1601, âgée de 63 ans. — (Lopez.)

1607. — A Lisbonne, au monastère de l'Annonciation, la V. M. BÉATRIX DE LA MÈRE DE DIEU, fille des comtes de Linarès. La grandeur de sa famille lui donnant l'espoir de s'établir un jour avec éclat dans le monde, elle passa ses premières années dans le train ordinaire aux filles de qualité, et n'eut pas beaucoup de dévotion. Toutefois, la grâce disposant peu à peu son cœur à des choses plus relevées, lui inspira un grand esprit de pénitence, et comme une autre sainte Cécile, elle en vint à porter sur sa chair de rudes cilices qu'elle cachait sous ses riches et belles robes. Après la mort de son père qui l'aimait uniquement, elle résolut d'abandonner entièrement le monde, et de ne plaire plus qu'à Jésus-Christ. Elle avait pour lors vingt-cinq ans.

Ses démarches, pour entrer dans un monastère très réformé, étant demeurées inutiles, elle choisit le monastère de nos Sœurs de l'Annonciation, à Lisbonne, pour y faire son sacrifice. Elle s'en était détournée tout d'abord, parce qu'elle y comptait trop d'amies, et craignait que tant de connaissances ne lui fussent un obstacle pour se donner parfaitement à Dieu. Elle reconnut néanmoins ensuite, que quand on le cherche véritablement, la grâce ne fait que perfectionner la nature, et que sans nous ôter l'affection que nous avons

auparavant pour nos amis, elle la sanctifie, la rend plus pure et plus solide. Elle en donna de belles preuves en plusieurs rencontres, car quoique son humilité et son obéissance fussent fort grandes, la charité fraternelle la rendait encore plus recommandable. Un jour, une religieuse se trouvant par permission divine frappée de lèpre, Sœur Béatrix fut se présenter à la supérieure, pour la servir. On le lui permit, et elle demeura longtemps seule dans cet emploi. En 1598, le monastère étant affligé de peste, et les religieuses, nonobstant le danger où elles se trouvaient, ne voulant pas violer la clôture, cette généreuse et fervente Mère s'exposa de rechef pour servir celles qui seraient atteintes de ce mal contagieux. Dieu l'en préserva néanmoins, et lui donna encore neuf ans de vie, au bout desquels elle fut prise de sa dernière maladie. Elle souffrit vingt-deux jours des tourments continuels, tous les remèdes ne servant qu'à la rendre plus malade. Elle était encore travaillée de peines intérieures incomparablement plus fâcheuses que celles du corps ; ces peines ne cessèrent qu'après qu'elle eut reçu les derniers Sacraments. Se voyant proche de sa fin, elle dit cette oraison, fort en usage dans le monastère : *Humilis Virgo Maria, per illum dolorem quem sensisti ad pedem crucis, deprecor te ut hunc meum gravem dolorem vertas in magnam consolationem.* C'est-à-dire : « Humble Vierge Marie, je vous prie par la douleur « que vous sentîtes au pied de la croix, de changer ce grave mal que je « souffre en une grande consolation. » Elle proféra ces paroles d'une voix forte, et alla jouir des consolations éternelles, l'an 1607. Son visage resta si beau, qu'on ne pouvait assez la regarder. Elle eut trois autres sœurs dans le monastère ; nous en parlerons plus loin. — (Sousa.)

1646 — A Viviers, la vertueuse Sœur converse MARIE-BLANCHE DE SAINT-HYACINTHE. Elle était déjà dans le monde si pieuse et si portée à la religion, qu'elle paraissait visiblement destinée à y devenir un jour une sainte. Revêtue de l'habit religieux au monastère de Viviers, elle se mit à marcher plus rapidement que jamais dans le chemin de la perfection. Elle fit surtout éclater ses vertus en l'office de cuisinière, qu'elle exerça longtemps avec une application, une patience et une charité admirables. Son avidité pour tous les exercices de piété lui faisait toujours trouver un temps suffisant pour y vaquer et pour assister aux conférences spirituelles des Sœurs, d'où on la voyait sortir tout embrasée de l'amour divin, tant leurs paroles étaient ferventes. Elle avait une quantité d'oraisons jaculatoires qu'elle lançait fréquemment vers le ciel, pour entretenir ainsi le feu de son amour et s'exercer en la prière. Elle savait aussi plusieurs belles antiennes de la sainte Croix, et les répétait avec un grand sentiment de compassion et de reconnaissance, sa dévotion principale étant à la Passion de Jésus-Christ. S'étant fait une blessure à la jambe par une chute terrible qui lui rompit l'os, Sœur Marie-Blanche souffrit avec une patience admirable, ne jetant ni

cris ni soupirs pendant que les chirurgiens lui tiraient la jambe de toute leur force, pour lui faire rentrer l'os, et que les Sœurs en pleuraient de compassion. Elle invoquait seulement Jésus et Marie, son bon Ange et notre Père saint Dominique. Dans sa dernière maladie, qui l'emporta en deux ou trois jours, à l'âge de 60 ans, ne pouvant se contenir de joie, elle riait et chantait par l'excès de sa jubilation intérieure. Elle avait eu révélation de sa mort et avait dit au Père confesseur qu'elle mourrait à tel jour, un vendredi, l'ayant ainsi demandé à Dieu. Lorsqu'il fut temps, le Père lui fit la recommandation de l'âme, à laquelle elle répondit distinctement et avec une grande présence d'esprit, le priant de répéter deux fois aux Litanies l'invocation des saints Innocents et des onze mille Vierges, à cause de la dévotion particulière qu'elle leur avait toujours portée. Enfin, après plusieurs beaux actes de confiance, de contrition, de résignation et d'amour, elle se fit revêtir des habits de l'Ordre, puis demanda un crucifix, et baisant dévotement les saintes plaies, elle colla ses lèvres sur celle du côté, et rendit à Dieu sa bénite âme, l'an 1646. — (*Mém. de Viviers.*)





XXVIII AVRIL

*Le Bienheureux LOUIS-MARIE GRIGNION
DE MONTFORT,*

*Missionnaire apostolique du Tiers-Ordre de St-Dominique,
Fondateur des Missionnaires de la Compagnie de Marie,
de la Congrégation des Filles de la Sagesse et des Frères
du Saint-Esprit (*).*

(1673-1716)

ANNONCÉ trois siècles à l'avance par saint Vincent Ferrier, appelé par ses premiers historiens le « Dominique des temps modernes », le Bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort fut suscité de Dieu, au commencement du dix-huitième siècle, pour renouveler en face de la sagesse du monde les folies de la Croix, pour combattre les progrès de l'hérésie janséniste qui resserrait les bras et le cœur du Christ, et pour préparer, par la prédication du Rosaire, comme un nouveau règne de Marie dans les âmes. Il naquit à Montfort-la-Canne, le 3 janvier 1673. Son père se nommait Jean-Baptiste Grignon de la Bacheleraie, et sa mère Jeanne Visuelle-Robert. Les deux époux se trouvaient assez peu favorisés des biens de la fortune. Ils eurent huit enfants. Celui dont nous écrivons la vie était l'aîné. Au baptême, on lui donna le nom de Louis, mais plus tard, en recevant

(*) Procès de Béatification ; Vie du Bienheureux, par l'abbé Pauvert.

la confirmation, l'enfant voulut s'appeler Marie, par dévotion pour la Sainte Vierge. Dès l'âge de cinq ans, lisant sur le front de sa mère les soucis auxquels elle était en proie par suite des chagrins domestiques inséparables de la vie conjugale, le petit Louis la consolait doucement et l'encourageait à supporter ses épreuves. Mais il exerçait surtout son zèle envers une de ses jeunes sœurs nommée Louise, qu'il affectionnait plus que les autres, soit qu'elle fût moins distante d'âge, ou plus portée à la piété et plus docile à profiter de ses instructions. Il mettait tout en œuvre pour lui faire quitter les amusements de l'enfance, et la séparait avec adresse de ses compagnes, pour la mener prier Dieu. Témoignait-elle quelque répugnance ? Il lui faisait de petits présents et lui disait : « Petite sœur, vous serez toute belle et tout le monde vous aimera bien si vous aimez Dieu. » Elle se décidait bientôt à le suivre et attirait ses compagnes pour réciter le chapelet, à l'exemple de son frère. Afin de les engager à le dire tous les jours, le jeune Louis leur donnait ce qu'il avait de plus précieux.

Cette intelligence si vive des choses du ciel, ce mépris des amusements de l'enfance, cette tendresse filiale pour la Sainte Vierge, nous montrent que, de bonne heure, le Bienheureux fut prévenu des bénédictions d'en haut, et que Marie, dont il devait être un des plus dévots serviteurs et ardents panégyristes, l'avait attiré bien près de son cœur.

Ses études classiques commencées à la maison paternelle, le Bienheureux alla, vers l'âge de douze ans, les continuer au collège des Jésuites, à Rennes. Modèle de sagesse et de vertu, il obtint bientôt d'être admis dans la Congrégation de la Sainte Vierge. Bon emploi du temps et charité envers les pauvres furent à cette époque de sa vie ses vertus distinctives. Aux heures de délassement, il s'appliquait à la peinture, pour laquelle il avait beaucoup de talent et de goût. Il consacrait les jours de congé à la visite des pauvres. La vue des membres souffrants du Christ le remplissait d'une inexprimable compassion. En allant au collège et en revenant, il entraînait toujours dans la chapelle des Carmes pour prier Marie, sa bonne Mère. Ce fut là, au pied de son image, que la Sainte Vierge lui fit connaître clairement sa vocation apostolique.

En 1693, se rendant à Paris pour y faire ses études théologiques, le Bienheureux sembla renoncer à sa famille, qu'il ne devait revoir que treize ans plus tard, et ne voulut plus se nommer, à l'exemple de son

glorieux patron Louis de Poissy, saint Louis, que du nom du lieu de son baptême, Louis-Marie de Montfort. L'humble fortune de ses parents ne lui permettant pas de payer pension à St-Sulpice, il entra dans la petite communauté de M. de la Barmondière, vertueux ecclésiastique qui logeait les clercs pauvres, moyennant une faible rétribution. La cherté des vivres devint telle à cette époque, que pour subvenir aux frais d'entretien, M. de la Barmondière chercha pour ses pensionnaires un moyen de gagner le pain de chaque jour. Louis-Marie fut choisi, ainsi que trois autres séminaristes, pour veiller les morts de la paroisse Saint-Sulpice. Cette veille de la mort revenait trois ou quatre fois la semaine. Voici comment le Bienheureux la passait. Il donnait à l'oraison quatre heures entières, toujours à genoux, les mains jointes et le corps immobile ; ensuite, deux heures à la lecture spirituelle, les deux suivantes au sommeil, et ce qui restait, à l'étude des cahiers de théologie dont il allait prendre les leçons en Sorbonne. Le saint jeune homme, si souvent alors compagnon et gardien des morts, ne manquait pas de les consulter et d'étudier sur leurs visages la vanité du monde et de ses plaisirs, pour apprendre à fond cette sagesse céleste qui porte au mépris de tout ce qui est périssable ; il se plaisait à leur découvrir la face et à considérer dans sa laideur le mensonge de la jeunesse et de la beauté évanouies. Plus tard, ces souvenirs lugubres inspireront le saint missionnaire, et, comme l'ange des tombeaux qui réveille les vivants par les sons du glas funèbre, il chantera :

Il faut mourir ! il faut mourir !
 De ce monde il nous faut sortir !
 Le triste arrêt en est porté,
 Il faut qu'il soit exécuté.

Ailleurs, ce barde de la mort évoquera les plus sombres images du sépulcre :

Arrête, ici, passant, regarde cette tombe !
 Riches, grands et petits, à la mort tout succombe !
 Regarde bien comme la mort m'a mis ;
 Il doit t'en arriver autant, je te le dis.

 En regardant mon nom écrit sur cette pierre,
 Pénètre plus avant, et fouille jusqu'en terre ;
 Apprends de moi ce que c'est que la mort,
 Et songe, en me voyant, quel doit être ton sort.

Telles furent les veillées de ce chevalier de la mort ; il y gagna mieux que sa nourriture ; il y recueillit, pour son âme, un âpre dédain des choses mortelles ; pour ses frères qu'il devait convertir, des accents d'une irrésistible éloquence.

Trois nuits par semaine sans se coucher, deux heures de sommeil sur une chaise, un travail opiniâtre, une nourriture insuffisante et parfois détestable, ce n'était pas encore assez de mortifications pour cet athlète infatigable de la pénitence. Il se donnait tous les jours des disciplines terribles qui effrayaient son voisin de chambre. Les autres instruments de pénitence, haire, cilice, chaînes de fer, bracelets allaient de pair avec les disciplines.

Le Bienheureux faisait plusieurs heures d'oraison par jour et donnait beaucoup de temps à la lecture spirituelle. Son besoin de s'entretenir avec Dieu devint si constant, si impérieux, que, pour le satisfaire, il heurtait coutumes, usages et convenances de la vie sociale. Entrait-il en Sorbonne, en sortait-il : il ne manquait pas d'y faire au milieu de la classe sa prière à genoux, et à la fin de l'année il la faisait plus longue, pour demander pardon à Dieu des fautes que lui et les autres écoliers y avaient commises, « action singulière, dit un de ses historiens, qui lui attirait les regards et les moqueries des étudiants. » Soit mortification ou crainte de se distraire de la pensée de Dieu, le pieux séminariste fit pour jamais le sacrifice de l'occupation la plus innocente et la plus agréable pour lui, le dessin et la peinture. Mais il n'abandonna point la poésie, la gardant comme un moyen d'action sur le peuple, peut-être comme entretien avec Dieu. Ses condisciples, apprenant qu'il faisait des vers, voulurent rire à ses dépens ; ils croyaient, dit un de ses historiens, qu'il ne pouvait sortir que des vers ridicules de la plume d'un dévot abstrait qui ne savait parler que de Dieu et de la Vierge Marie. Ils virent bientôt qu'il savait en parler noblement, avec onction et grâce, et que l'esprit s'affine dans la solitude et l'union avec Dieu.

La mort de M. de la Barmondière amena la dissolution de sa petite communauté, et le Bienheureux fut obligé de chercher un nouvel asile. Il entra dans une autre communauté, établie pour la même fin que la précédente par M. Boucher, digne émule de M. de la Barmondière. Le saint élève trouva dans cette maison de quoi contenter son vif attrait pour la pauvreté et la pénitence. La nourriture y était pauvre, dégoûtante, et l'on pouvait aisément, au moment du repas, entrer dans les dispositions de ce grand saint, qui dit que nous

devons aller à table comme à un tourment : *ad mensam tanquam ad patibulum*. « Pour faire la cuisine, écrit M. Blain, condisciple du Bienheureux, il n'était besoin que de la main des écoliers ; aussi la faisaient-ils chacun à leur tour, et s'il était permis de rire en un sujet semblable, je dirais que tous avaient le plaisir de s'empoisonner. M. Grignon était à son tour de cuisine, et il la faisait, la haire sur le dos, lorsqu'il sentit les atteintes d'un mal grave. Transporté à l'Hôtel-Dieu, il en témoigna toute sa joie. Le nom d'Hôtel-Dieu le ravissait, et il me dit d'un air gai et riant quand j'allai le voir : « Je suis dans la maison de Dieu, quel honneur ! Mes parents n'en « seront peut-être pas trop aises ; mais la nature est-elle jamais « d'accord avec la grâce ? » Son état était désespéré ; néanmoins, soit inspiration, soit révélation, il me dit qu'il ne mourrait pas et que son rétablissement était prochain. En effet, il revint tout à coup des portes de la mort et se trouva en pleine santé. » La divine Providence, au sortir de l'Hôtel-Dieu, lui ménageait l'entrée au séminaire de Saint-Sulpice, où il fut reçu (1695) avec toutes les marques de la plus parfaite bienveillance. Toutefois, les allures de sa piété, au-dessus des règles habituelles, lui attirèrent bientôt de la part de ses supérieurs et des directeurs de sa conscience des épreuves fort humiliantes. Son éminente vertu ne fut jamais trouvée en défaut, et son obéissance héroïque le préserva de tout écart.

Chargé du soin de la bibliothèque et nommé plus tard maître des cérémonies, le Bienheureux s'acquitta de ses fonctions avec un zèle apprécié de tous. Passionné pour l'étude de la théologie, son esprit s'assimila la vraie doctrine, sans aucun mélange des erreurs qui avaient cours à cette époque. Comme l'angélique Docteur, il apprenait encore plus au pied du crucifix que dans les livres.

M. Olier, ce grand serviteur de Marie, avait établi la coutume d'envoyer chaque année deux séminaristes en pèlerinage à quelque sanctuaire célèbre de la Sainte Vierge. Le Bienheureux fut choisi avec un autre élève exemplaire pour se rendre, au nom de tout le séminaire, à Notre-Dame de Chartres. « Arrivé au terme du pèlerinage, M. Grignon, écrit encore M. Blain, alla en toute hâte se jeter aux pieds de l'image de la Vierge, qu'on y honore dans une chapelle souterraine ; il y communia avec une ferveur et une piété que la grâce attachée au sanctuaire semblait mettre à son comble ; car, depuis six heures du matin jusqu'à midi, il resta à genoux, immobile et comme ravi. Son repas terminé, il retourna aux pieds de la madone et continua ses

entretiens avec elle jusqu'au soir. » A Paris, le Bienheureux se rendait tous les samedis à Notre-Dame pour y faire la sainte communion. Ce fut aux pieds de cette bonne Mère, qu'avant d'entrer dans les Ordres sacrés il voulut se consacrer à Dieu, corps et âme, par le vœu de chasteté.

Chargé de faire le catéchisme aux enfants les plus dissipés d'un des quartiers du faubourg Saint-Germain, il s'acquitta de cet emploi avec tant d'onction, de grâce et de succès, que ses discours touchaient les moins dociles jusqu'au fond du cœur et les faisaient fondre en larmes. Déjà on pressentait l'ardent missionnaire, l'infatigable conquérant des âmes, qui allait se dépenser tout entier pour leur salut. A l'intérieur du séminaire, le Bienheureux exerçait une influence chaque jour plus profonde ; son silence, son recueillement, sa mortification, ses austérités étonnaient maîtres et élèves. En récréation, son plus grand plaisir était de parler de Dieu et de la Sainte Vierge. Chargé de l'entretien et de la décoration de l'autel de Marie, il y passait tous ses meilleurs moments de loisir, et avait obtenu d'y rester durant la récréation chaque samedi et veille de fête. Dès cette époque, il s'efforçait de propager le saint Esclavage de Jésus en Marie, et lui-même ne savait plus agir qu'en Marie et par Marie, pour mieux vivre de Jésus et en Jésus.

Je suis tout dans sa dépendance
Pour mieux dépendre du Sauveur,
Laissant tout à sa Providence,
Mon corps, mon âme et mon bonheur!

Tout par elle
Et rien sans elle :
C'est mon secret
Pour devenir parfait.

Ce vrai secret de la perfection, le Bienheureux devait plus tard le mettre en pleine lumière dans son *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, traité qui renferme, dès la première phrase, tout le sujet du livre : « C'est par la sainte Vierge que Jésus-Christ est venu » au monde ; et c'est aussi par elle qu'il doit régner dans le monde. » Faisant l'éloge du Bienheureux Grignon, le P. Faber écrit : « Nul » n'a sondé aussi profondément le grand mystère de Marie. »

Le samedi des Quatre-Temps de la Pentecôte, 5 juin 1700, le

Bienheureux, après beaucoup de prières et de résistances, se laissa imposer le fardeau redoutable aux épaules angéliques elles-mêmes, et reçut la prêtrise. Tout pénétré de respect et de reconnaissance envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, il obtint de son directeur la permission de passer le reste du jour devant le Très Saint-Sacrement ; il en consacra plusieurs à se préparer à sa première messe. Le lieu qu'il choisit pour la dire fut celui de la chapelle de la Sainte Vierge, dans la paroisse de Saint-Sulpice. Il parut à l'autel comme un ange.

Parvenu au sacerdoce, le Bienheureux ne pensa plus qu'à se consacrer au salut des âmes. Connaissant son attrait pour les travaux de la vie apostolique, les directeurs de Saint-Sulpice lui conseillèrent d'aller chez un saint prêtre de Nantes, qui dirigeait dans cette ville une communauté d'ecclésiastiques uniquement occupés à évangéliser les paroisses de la Bretagne. Ce fut là que le B. Père Montfort fit l'apprentissage des missions qu'il devait continuer jusqu'à sa mort. Il n'y resta cependant qu'un temps restreint, ne trouvant pas dans cette maison toute la régularité et toute la pureté de doctrine désirables.

Dès cette première année de son apostolat, le Bienheureux songea sérieusement à une réunion de missionnaires menant une vie apostolique comme il la comprenait. Longtemps il pria pour l'obtenir ; mais la Providence ne lui fournit les moyens d'ébaucher cette œuvre qu'un an avant sa mort.

Vers le mois de novembre 1701, amené à Poitiers par suite de circonstances toutes providentielles, le Serviteur de Dieu exerça son zèle et son dévouement à l'hôpital général de la ville. Logé dans la plus pauvre de toutes les chambres, il défendit qu'on lui donnât d'autre nourriture que celle des domestiques ; souvent même il dînait avec les pauvres et mangeait leurs restes. En peu de temps, malgré d'effroyables contradictions, il eut rétabli l'ordre là où régnait avant lui le désordre. C'est dans cet hôpital que le Bienheureux jeta les fondements de la Congrégation des Sœurs de la Sagesse. Il choisit dans le nombreux personnel de la maison vingt filles pauvres mais des plus pieuses, leur donna pour supérieure une d'entre elles, qui était aveugle. Il obtint des administrateurs la permission de les faire vivre en communauté dans un appartement séparé, qu'il nomma la Sagesse. Au milieu de la salle, il éleva une croix pour rappeler à ces novices que la vraie sagesse consiste dans la folie de la croix. Bientôt il attirait au milieu d'elles une jeune demoiselle de la ville,

qui, sous le nom de Sœur Marie-Louise de Jésus, devait être la pierre fondamentale de l'édifice que le Père Montfort entreprenait sur les bases de l'humilité et de la charité.

Forcé de quitter l'hôpital par suite des sourdes menées de la jalousie et de la malignité, disons mieux par une disposition de la Providence qui voulait ouvrir à son zèle un plus vaste champ, le Bienheureux demanda à l'Evêque de Poitiers de faire des missions et des retraites dans les faubourgs de la ville.

L'Evêque accueillit avec empressement les offres de cet ouvrier intrépide, qui ne voulait recevoir qu'au ciel le salaire de ses journées.

Le Bienheureux avait trente ans quand il commença ainsi, seul, l'œuvre des missions. Sa constitution robuste lui permettait les plus rudes travaux. Aussi ses historiens disent que, pendant les douze années qu'il vécut encore, il fit deux cents missions ou retraites. Ce qui suppose, qu'à part les moments de repos spirituel qu'il se ménageait pour rendre la vigueur à son âme, il prêcha sans interruption.

Nous allons constater, en poursuivant le cours de cette vie admirable, quels étaient les principaux moyens d'action du saint missionnaire, qui gagna à Dieu d'innombrables multitudes, renouvela dans l'esprit religieux les provinces de l'Ouest, fit passer sa foi, son enthousiasme dans l'âme des prêtres et des paysans vendéens, et prépara la résistance sublime de ces contrées à la révolution de 93.

II. — Montbernage, faubourg de Poitiers, situé au delà du Clain et dépendant de la paroisse de Sainte-Radegonde, fut le premier théâtre où s'exerça le zèle apostolique du B. Grignon de Montfort. Composée d'artisans, de terrassiers et de pauvres, la population de ce faubourg était ignorante et sujette à bien des vices.

L'homme de Dieu se mit à instruire ce peuple. Sa parole, avidement recueillie, produisit bientôt de grands fruits de salut. On courait en foule après lui. Grâce à ses pathétiques exhortations, une partie de ses auditeurs fit pénitence, et embrassa avec une vive ardeur les pratiques de piété qu'il avait soin d'établir pour assurer la persévérance. Sa tendre dévotion pour la Sainte Vierge, les grâces qu'il avait reçues par son intercession, lui persuadaient qu'un peuple obéit fidèlement à Jésus-Christ quand il honore sa divine Mère. Aussi, dans toutes ses missions, il voulait éterniser le fruit de sa parole en le mettant sous la protection de la Mère de Dieu et en propageant son culte au moyen du Rosaire. L'église de Sainte-Radegonde, d'où

dépendait le faubourg Montbernage, était trop éloignée pour y établir cette dévotion. Il prit donc le parti de convertir en chapelle une grange abandonnée. Aussitôt qu'il eut exprimé ce désir à ses auditeurs, ils oublièrent leur pauvreté et contribuèrent généreusement à la bonne œuvre. Il acheta donc la grange, la fit réparer et y plaça un autel et une statue de la Sainte Vierge. Les habitants de Montbernage, longtemps après le départ du missionnaire, se réunissaient tous les soirs pour réciter le chapelet au pied de la Madone.

Cette première mission nous donne l'idée de la méthode que le P. Grignon de Montfort suivit dans toutes les autres : à la prédication il joignait toujours la restauration des églises et le soulagement des pauvres. S'il donnait sa parole pour rien, il voulait au moins que ses auditeurs payassent Jésus-Christ, en restaurant son église qui est sa maison, en nourrissant les pauvres qui sont ses membres. Ces derniers l'assiégeaient à toute heure : il nettoyait leurs vêtements, leur distribuait de la nourriture, leur lavait les pieds et mangeait avec eux.

Après la mission de Montbernage, le Bienheureux en commença une seconde dans l'église des religieuses du Calvaire. L'ascendant qu'il acquit sur ses auditeurs lui permit de leur demander un sacrifice ordinairement pénible, celui de détruire toutes les productions impies ou impures qui empoisonnaient leurs âmes. L'idée vint au missionnaire d'imiter saint Paul, qui fit brûler publiquement à Ephèse une grande quantité de livres de magie. Il se fit donc apporter les mauvais livres, en fit un monceau, ainsi que des tableaux et gravures obscènes, et annonça que toutes ces œuvres de Satan allaient être brûlées sur la place publique, à l'issue du sermon de clôture, à l'endroit même où devait s'élever la croix de mission. Pendant ce dernier sermon solennel, les curieux, déjà réunis autour du bûcher, virent que le monceau de livres était surmonté d'une figure représentant le démon. Immédiatement le bruit courut parmi le peuple que le missionnaire allait faire brûler le diable. Ce bruit est aussitôt porté aux oreilles du Vicaire général, M. l'abbé de Villeroy. Ce dernier, prévenu contre le P. Grignon dénoncé par la jalousie comme un extravagant, se transporte sur le lieu du spectacle, où le prédicateur arrive de son côté. Le Grand Vicaire, en présence de la foule, adresse au missionnaire une forte réprimande dans laquelle rien de ce qui peut faire honte n'est épargné. L'humble prêtre reçoit ces reproches avec une sérénité imperturbable, et, après le départ du

Grand Vicaire, se contente de dire à ses auditeurs : « Mes frères, « nous nous disposions à planter une croix à la porte de cette église : « Dieu ne l'a pas voulu, nos supérieurs s'y opposent; plantons-la « dans nos cœurs, elle y sera mieux placée que partout ailleurs », et il commence la récitation du chapelet, prière qui terminait chaque exercice de la mission.

Malgré cette humiliation, le Serviteur de Dieu put reparaître en chaire avec tout le prestige de sa parole et de sa sainteté. Il commença une autre mission dans le faubourg de Saint-Saturnin, contigu à celui de Montbernage et dépendant aussi de la paroisse de Sainte-Radegonde. L'affluence devint bientôt considérable; là aussi, le zélé prédicateur voulut remédier à un scandale public. Dans ce faubourg était situé le jardin dit des Quatre-Figures, où, de toute la ville, se donnaient rendez-vous désœuvrés et libertins. L'homme de Dieu, après avoir employé le jour aux exercices de la mission, se rendait la nuit dans le jardin mal famé. Pour expier les péchés dont ce lieu était le théâtre, il mêlait à ses larmes le sang versé par de rudes disciplines. A la procession de clôture, il se dirigea vers le jardin et fit une exhortation pour engager ses auditeurs à expier solennellement tant de péchés. Ses vœux furent satisfaits. Ce n'était de toutes parts que larmes et sanglots des assistants qui criaient miséricorde; le prédicateur, éclairé d'une lumière surnaturelle, assura d'un ton prophétique, que ce jardin deviendrait le séjour de la prière et qu'il serait sanctifié par la présence de religieuses. L'événement justifia la prédiction. Aujourd'hui encore, après plus d'un siècle, les filles de la Sagesse desservent l'hôpital des incurables dont le Bienheureux jeta les fondements, en recueillant le premier incurable soigné en ce lieu même dans un pauvre réduit.

Malgré tant de services rendus à la cause de la religion, le B. Père de Montfort avait des ennemis qui le poursuivaient sans relâche, et qui parvinrent à l'éloigner de Poitiers.

Après la mission de Saint-Saturnin, l'infatigable apôtre avait commencé les exercices d'une retraite aux religieuses Dominicaines de Sainte-Catherine, lorsqu'on lui notifia, de la part de l'Evêque, l'ordre de sortir du diocèse.

Il en coûtait au Serviteur de Dieu de se séparer d'une population si docile à sa voix, mais d'autre part il trouvait une consolation dans cet éloignement qui lui permettait d'accomplir un vœu cher à son cœur, celui de visiter Rome, vraie patrie de tout prêtre, de tout chrétien.

Avant de partir, le Bienheureux écrivit à ses convertis des faubourgs une lettre, mélange d'autorité, de familiarité, de tendresse, et où vibrent les plus apostoliques accents. En voici quelques passages :

DIEU SEUL

« Chers habitants de Montbernage, de Saint-Saturnin, de Saint-Simplicien, de la Résurrection et autres, qui avez profité de la mission que Jésus-Christ, mon Maître, vient de vous faire, salut en Jésus-Christ et Marie.

« Ne pouvant vous parler de vive voix, parce que la sainte obéissance me le défend, je prends la liberté de vous écrire sur mon départ, comme un pauvre père à ses enfants, non pas pour vous apprendre des choses nouvelles, mais pour vous confirmer dans les vérités que je vous ai dites.

« Souvenez-vous donc, mes chers enfants, ma joie, ma gloire et ma couronne, d'aimer ardemment Jésus-Christ, de l'aimer par Marie, de faire éclater partout et devant tous votre dévotion véritable à la Très Sainte Vierge, notre bonne Mère, afin d'être partout la bonne odeur de Jésus-Christ, afin de porter constamment votre croix à la suite de ce bon Maître, et de gagner la couronne et le royaume qui vous attendent ; ainsi ne manquez point à accomplir et pratiquer fidèlement vos promesses du baptême et à dire tous les jours votre chapelet en public ou en particulier, à fréquenter les sacrements au moins tous les mois.

« Il faut, mes chers enfants, que vous serviez d'exemple à tout Poitiers et aux environs. Ne travaillez point les saints jours en aucune manière, et Dieu, je vous le promets, vous bénira dans le spirituel et même dans le temporel.

« Je vous prie tous en général et en particulier de m'accompagner de vos prières dans le pèlerinage que je vais faire... Je cherche la divine Providence, aidez-moi à la trouver... »

On le voit par ces dernières paroles, le généreux persécuté allait chercher à Rome la parole qui éclaire et réconforte, les ordres mêmes de la Providence. Entreprenant ce voyage à pied, il ne portait avec lui que la Sainte Bible, son bréviaire, un crucifix, son rosaire et une image de la Sainte Vierge. Souvent rebuté par les personnes auxquelles il demandait l'hospitalité, le pieux pèlerin coucha plus d'une fois à la porte des églises. Il arriva enfin à Rome à bout de forces. Après quelques jours de repos, il fit demander audience au Pape Clément XI, par un Théatin qui avait accès auprès de Sa Sainteté.

Au jour désigné, le Bienheureux se présenta au Vicaire de Jésus-Christ et parut devant lui comme devant Dieu lui-même. Clément XI le reçut avec bonté ; après sa harangue latine, il lui dit

de s'exprimer en français, parce qu'il comprenait suffisamment cette langue. L'intrépide missionnaire lui ayant annoncé son désir d'aller faire des missions en Orient, le Pape lui repartit : « Vous avez un champ assez vaste en France pour exercer votre zèle ; « n'allez point ailleurs, et travaillez toujours avec une parfaite sou- « mission aux Évêques dans les diocèses desquels vous serez appelé ; « Dieu donnera bénédiction à vos travaux. » Il lui recommanda d'enseigner la doctrine chrétienne aux enfants et au peuple, et de faire reflourir l'esprit du christianisme par le renouvellement des promesses du baptême. Clément XI, après plusieurs autres faveurs, accorda au Bienheureux le titre de missionnaire apostolique.

Fort des encouragements du Vicaire de Jésus-Christ, le Père de Montfort rentre en France et reparaît dans le diocèse de Poitiers, où il avait laissé, avant de partir, Frère Mathurin, jeune homme que la Providence avait mis sur sa route et que le serviteur de Dieu s'était attaché en lui adressant ces simples paroles de l'Evangile : » Venez, suivez-moi. » Frère Mathurin attendait son maître à Ligugé ; il eut beaucoup de peine à le reconnaître, tant il était changé par les ardeurs du soleil et affaibli par la fatigue du chemin ; le Bienheureux portait son chapeau sous le bras, son chapelet d'une main, ses souliers de l'autre ; ses pieds étaient tout écorchés. Il croyait prendre du repos pendant quelques jours à Ligugé, mais l'Évêque lui envoya dire de se retirer dans les 24 heures. Sans trop s'en rendre compte, le prélat cédait aux intrigues des disciples de l'abbé de Saint-Cyran, ancien vicaire général de Poitiers, et vrai père du Jansénisme, en France, hérésie surnoise que combattait hardiment le B. de Montfort.

Sans se déconcerter, sans proférer un murmure, le Bienheureux tourna ses regards vers d'autres diocèses. Clément XI l'avait établi missionnaire apostolique ; il voulait être tout ce que ce mot signifie. Après une retraite et deux pèlerinages, l'un à Notre-Dame des Ardilliers de Saumur, l'autre au Mont Saint-Michel, il alla en Bretagne commencer l'œuvre des missions qu'il devait continuer jusqu'à son dernier jour.

III. — Le Père de Montfort avait reçu du Pape la mission de prêcher en France, sous le bon plaisir des Évêques ; il se mit courageusement à l'œuvre et commença à Rennes ses prédications. Son père, sa mère et son oncle, prêtre sacriste de l'église de Saint-Sauveur, habitaient cette ville. Ce n'est point chez ses parents toutefois que le Bienheureux

descendit, mais chez une pauvre femme, qui ne recevait que des misérables et leur fournissait, au prix le plus modique, de la galette de sarrasin et du lait. Il allait tous les jours à l'hôpital instruire, consoler indigents et malades. Signalé à ses parents par des personnes qui l'avaient reconnu, le Bienheureux consentit à les voir, mais refusa de loger dans leur maison. Il prêcha à Rennes en plusieurs endroits, notamment au séminaire et dans l'église du Calvaire. Là, un jour, devant un nombreux auditoire, il se recueille un instant et dit à tout le peuple : « Vous êtes venus en foule pour m'écouter ; vous pensez peut-être entendre un grand prédicateur, un homme extraordinaire ; je ne prêcherai point, je vais seulement faire mon oraison, comme je pourrais la faire si j'étais seul dans ma chambre. » On plaça un fauteuil pour lui dans la nef, il se mit à genoux, et, répandant à haute voix son cœur en présence de Dieu, il dit sur la souffrance des choses si belles et si touchantes, que tous les assistants se sentirent vivement embrasés de l'amour de Jésus crucifié. Son oraison finie, il récita tout haut le chapelet, puis, se rendant à la porte de l'église, il y fit une quête pour la restauration de l'église de Saint-Sauveur.

Quelque temps après, c'est-à-dire vers la Toussaint, le Bienheureux se rendit à Montfort, lieu de sa naissance, puis à Dinan. Dans cette ville, ayant eu la dévotion d'aller dire la sainte Messe au couvent des Dominicains, où était alors religieux un de ses frères, sa piété le porta à célébrer les divins mystères à l'autel du Bienheureux Alain de la Roche, l'un des plus grands zélateurs du Rosaire. Il entra à la sacristie et y reconnut fort bien son frère, auquel il dit sans autre compliment : « Mon cher frère, je vous prie de me donner des ornements pour dire la sainte Messe. » Celui-ci trouva mauvais qu'un étranger — Il ne reconnaissait pas son frère — lui donnât un titre aussi familier. Il servit au prêtre discourtois un ornement usé et plaça à l'autel deux débris de cierge. Il espérait que la leçon serait profitable : vains efforts ! L'opiniâtre étranger, après avoir quitté ses habits sacerdotaux, l'aborde cordialement et lui dit : « Mon cher frère, je vous remercie de votre attention ; demain, je reviendrai dire la messe, je vous prie de me donner le même ornement. » C'était trop pour la patience du bon religieux. Pendant que le missionnaire faisait son action de grâces, il adressa ses plaintes à Frère Mathurin qui avait servi la messe : « Votre maître ne sait pas vivre, qu'il sache qu'il doit m'appeler Père, puisque je suis prêtre, que je prêche et confesse. » L'humble Frère présenta les meilleures excuses qu'il put trouver.

Dans l'après-midi du même jour, le religieux rencontra Frère Mathurin dans une rue de la ville et lui demanda de nouveau le nom de ce prêtre qui avait dit la messe dans leur église. Frère Mathurin, qui avait bien de la peine à s'empêcher de rire, lui répondit qu'il s'appelait M. de Montfort. « Je ne connais point ce nom-là », répliqua-t-il. Le bon frère parla enfin ouvertement et dit qu'il se nommait Grignon et était originaire de Montfort-la-Canne. « C'est donc mon « frère ! » s'écrie le Dominicain. Le lendemain, quand il entre à la sacristie, le Bienheureux voit se précipiter à son cou son frère, qui lui reproche de ne s'être pas fait connaître la veille. « De quoi vous « plaignez-vous, dit-il, je vous ai appelé mon frère, ne l'êtes-vous « pas ? » On devine que les plus beaux ornements furent mis à sa disposition.

A Dinan, comme partout, le Bienheureux donna des preuves de sa tendre affection pour les pauvres. Un soir, en ayant rencontré un tout couvert d'ulcères, il le prit sur ses épaules et le porta à la maison des missionnaires Lazaristes où il logeait ; trouvant la porte fermée, il se mit à crier qu'on ouvrît à Jésus-Christ. Chargé de son malade infect, il alla droit à sa chambre, le fit coucher dans son lit, et lui-même passa la nuit en prières. Parmi ces actes de zèle, le fervent missionnaire n'oubliait ni la dévotion pour la Mère de Dieu, ni le soin de propager le saint Rosaire. Il y exhortait fortement les peuples. Pour leur laisser un monument qui pût leur rappeler ses discours, il fit faire un grand et beau tableau de Marie, devant lequel un cierge devait continuellement brûler, et il plaça ce tableau de manière qu'on pût se rassembler facilement aux pieds de l'image pour réciter le Rosaire.

De Dinan, le B. Père de Montfort se rendit en différents endroits du diocèse, pour y exercer son apostolat. Il fit une mission à Saint-Suliac, gros bourg à deux lieues de Saint-Malo, et donna une retraite dans la petite ville de Bécherel.

A cette époque, il y avait en Bretagne un célèbre chef de missionnaires, M. Ludugé, grand vicaire de l'Évêque et théologal de la cathédrale de Saint-Brieuc ; il invita le P. de Montfort à venir prêcher dans sa Compagnie. Il avait alors autour de lui plusieurs prêtres pleins de zèle et d'intelligence, mais le nouveau missionnaire, quoique jeune et dans un emploi subalterne, fixa bientôt sur lui l'attention. Le peuple et surtout les pauvres venaient en foule à la suite du Bienheureux, et partout il laissa des preuves durables de sa charité.

Ce qu'il fit à la Chèze, petite ville du duché de Rohan, est surtout remarquable.

Il y avait dans cette paroisse une chapelle spacieuse, dédiée à la Sainte Vierge, sous le nom de Notre-Dame de Pitié. Depuis plusieurs siècles, elle était totalement abandonnée. Plus même de toit, et l'intérieur tout hérissé de ronces ! Le grand apôtre de la Bretagne, saint Vincent Ferrier, dans le cours de ses missions, l'avait vue dans cet état ; et, prêchant un jour au peuple dans la plaine de La Chèze, après avoir vivement déploré cet abandon et témoigné le désir d'y porter remède, il avait assuré que « cette grande entreprise était réservée par le ciel à un homme que le Tout-Puissant ferait naître dans un temps reculé ; cet homme viendrait en inconnu, il serait beaucoup contrarié et bafoué, et cependant, avec le secours de la grâce, il achèverait cette sainte entreprise. » En prêchant dans la lande de la Ferrière, à une multitude innombrable, le B. Grignon ne fit point difficulté de déclarer qu'il était cet homme inconnu, lequel devait, suivant la prophétie, rétablir la chapelle de Notre-Dame. Après avoir mis tout le dehors de l'édifice en bon état, il éleva un grand autel et sur l'autel plaça une croix monumentale, au pied de laquelle fut posée la statue de Notre-Dame de Pitié. Les dépenses nécessitées par cette restauration furent considérables ; il fallait employer des ouvriers de toute espèce, maçons, charpentiers, couvreurs, menuisiers, serruriers, peintres, sculpteurs ; il se chargea de tout, fit tous les marchés, et contenta tout le monde.

C'est le premier endroit où le Bienheureux introduisit dans toute son étendue la pratique du Rosaire. Il avait engagé plusieurs personnes à se rassembler dans l'église trois fois le jour, le matin, à midi et le soir, pour réciter le chapelet à ces différentes heures, en y joignant la méditation des quinze mystères. Cette coutume subsistait encore en 1785, soixante-quinze ans après la mort du missionnaire.

Impossible, dit un ancien auteur, de compter les personnes ou même les communautés qui, à la persuasion du Père de Montfort, se sont engagées à réciter un Rosaire chaque jour. Le Saint appelait cette pratique quotidienne la grande dévotion du Rosaire de tous les jours. Voici comment il l'inculque dans ses cantiques populaires de mission :

Je dis par jour un Rosaire
Ou du moins un chapelet ;
Ensuite, pour me distraire,
Je chante quelque couplet.

Et dans un autre :

Je dis par jour un Rosaire
Ou du moins un chapelet ;
La pratique est volontaire
Mais c'est un secret parfait,
Qui rend notre vie heureuse
Et notre mort précieuse.

Dans un cantique sur l'ouverture de la mission, il s'exprime en ces termes :

Le Rosaire est admirable,
C'est un très puissant secours ;
Pour guérir l'âme incurable,
Disons-le donc tous les jours.

Il ajoute à un cantique sur la nécessité de se convertir :

Pour le faire,
Le saint Rosaire
Est un conseil
Qui n'a point de pareil.
Vite, vite, préparons-nous,
Par un moyen si salutaire à tous.

Après ce magnifique rétablissement de la chapelle de Notre-Dame de Pitié, l'infatigable missionnaire se rendit à Saint-Brieuc pour donner des retraites chez les Filles de la Croix. Avant d'entrer dans le couvent, il chargea Frère Mathurin d'éprouver la charité de ces religieuses, en leur demandant un morceau de pain pour lui et pour un pauvre étranger.

La portière répondit qu'on ne pouvait rien donner, qu'elles étaient pauvres elles-mêmes. Mécontent de cette réponse, l'homme de Dieu se présente à son tour, demande quelque chose à manger pour l'amour de Jésus-Christ : nouveau refus de la portière. Le Bienheureux fait instance et dit : « Eh ! ma Sœur, je ne vous demande qu'un « morceau de pain, si petit qu'il vous plaira, j'en serai content ; « je vous le demande au nom de Dieu, pouvez-vous me le refuser ? » La portière se montre inexorable. Sur ces entrefaites, arrive le prêtre qui avait prié le P. de Montfort de venir. « Eh quoi ! ma Sœur,

« s'écrie-t-il, pourquoi laissez-vous si longtemps dehors Monsieur de Montfort ? » Toute confuse de sa méprise, celle-ci ouvre la porte, mène le Bienheureux dans une chambre fort propre, et on lui sert bientôt une abondante collation. Devant toute la communauté assemblée, racontant ce qui venait de lui arriver à la porte, le Saint dit d'un ton apostolique : « Vous n'avez point de charité, mes Sœurs. « Quoi ! vous refusez un morceau de pain qu'on vous demande au « nom de Jésus-Christ, le Saint des saints ; et vous donnez un grand « repas qu'on ne vous demande point à un pauvre pécheur ! Par là « vous manquez de foi et de charité tout ensemble. »

Après plusieurs retraites prêchées dans cette maison, toutes avec beaucoup de fruits, le Bienheureux termina par une procession solennelle, où l'on porta une belle croix entourée de rayons dorés. Sur chacun d'eux étaient écrites en grosses lettres des sentences tirées de l'Écriture, pour encourager les chrétiens à bien porter leur croix.

Rien de plus admirable que son genre de vie pendant ce séjour de trois mois à Saint-Brieuc. Outre la fatigue continuelle de la prédication, de la confession et des autres devoirs du saint ministère, sans cesse occupé des pauvres, il en nourrissait régulièrement chaque jour jusqu'à deux cents ; il les servait, leur faisait le catéchisme et récitait avec eux le chapelet.

De Saint-Brieuc, le B. Père se rendit à Moncontour, où la mission était indiquée. En arrivant, il trouva un grand nombre de jeunes gens et de jeunes filles qui dansaient. Le missionnaire se met à genoux au milieu de cette jeunesse folâtre et dit à haute voix : « Que celui qui est du parti de Dieu se jette par terre, pour apaiser « son courroux ! » Plusieurs obéirent, quelques autres se moquèrent. Cependant le Serviteur de Dieu parla d'un ton si ferme, que les plus fiers furent obligés de fléchir les genoux et d'avouer leur aveuglement en demandant miséricorde.

Cette mission fut la dernière que le Bienheureux prêcha en compagnie de M. Ludugé. Il se retira dans le diocèse de Saint-Malo, près de Montfort-la-Canne, son pays natal, dans un petit ermitage, qu'il avait fait réparer ainsi que la chapelle adjacente. Cette chapelle est aujourd'hui encore très fréquentée. Au milieu, se trouve un prie-Dieu auquel est attaché par une chaîne de fer un rosaire, dont les grains de bois sont de la grosseur du pouce. Les pèlerins le disent par dévotion en mémoire du Serviteur de Dieu qui s'en est servi lui-même. A Montfort, le Bienheureux voulut paraître comme étranger et sans

famille. Son père et sa mère ayant appris qu'il y entreprenait une mission, vinrent exprès de Rennes pour le loger chez eux, mais le Saint refusa tous leurs services. Dans cette mission, le zélé prédicateur n'avait même pas besoin de parler pour toucher les cœurs. Un jour étant monté en chaire, il ne dit pas un seul mot ; mais montrant au peuple un grand crucifix, il le plaça en spectacle sur la chaire d'où il descendit, voulant faire entendre à ses auditeurs que c'était Jésus en croix qui les prêchait. Il alla ensuite avec un autre crucifix en main, par toute l'église, le présenter aux assistants en leur disant : « Voilà « votre Sauveur : n'êtes-vous pas bien fâché de l'avoir offensé ? » Alors, se mettant à genoux, il l'offrait à qui voulait lui baiser les pieds. Tous les cœurs parurent comme percés de componction et d'amour ; chacun attendait avec une pieuse impatience l'approche du missionnaire pour baiser les pieds du saint crucifix. Cette nouvelle prédication fit dans les âmes plus de changements que le sermon le plus pathétique.

Tant de victoires remportées sur l'ennemi de tout bien, le rendirent furieux. Il excita de nouvelles jalousies, de nouvelles cabales, et l'évêque de Saint-Malo défendit au P. de Montfort d'exercer le ministère dans sa chapelle de Saint-Lazare et dans les chapelles de communautés. C'était au commencement de l'année 1708.

IV. — De son diocèse, où il ne pouvait plus exercer en toute liberté le saint ministère, le B. Père de Montfort passa dans un diocèse voisin, celui de Nantes.

En arrivant à Nantes, il se joignit au P. Joubert, jésuite, qui donnait une mission dans la paroisse de Saint-Similien. Le zèle du Bienheureux mit plus d'une fois sa vie en danger au cours de cette mission.

Un soir, des libertins se jetèrent sur lui, et ils l'auraient assommé, si le peuple ne l'eut retiré de leurs mains.

Un autre jour, passant sur le cours Saint-Pierre, il entendit une foule de gens qui proféraient d'horribles blasphèmes. C'était une bataille entre ouvriers et soldats ; le saint missionnaire se jette à genoux, baise la terre et dit un *Ave Maria*. Puis se relevant, il se précipite au milieu des combattants pour les séparer. Les ouvriers, quoique plus forts, cédèrent la place. A quelques pas de là était une table de jeu que l'on désigna comme la cause de cette querelle et de mille autres désordres journaliers. Le P. de Montfort saisit cette table et la brise. A cette vue, les soldats furieux l'accu-

blent d'injures et de coups, lui arrachent les cheveux, mettent son manteau en pièces et le menacent de mort, s'il ne paie cinquante francs pour la table brisée. « Ah ! réplique le saint prêtre, je donne-rais volontiers cinquante mille livres d'or, si je les avais, et de plus tout le sang de mes veines, pour exterminer tous les jeux de hasard tels que celui-là. » Sur cette réponse, les soldats se saisissent de lui et le font marcher devant eux à la prison. Moins semblable à l'accusé escorté par la justice, qu'au triomphateur entouré d'hommages, le Bienheureux s'avancait, le chapelet à la main ; il le récitait à haute voix, et sa joie eût été parfaite, s'il n'eût été arraché des mains des soldats avant d'arriver à la prison. « Le lendemain, écrit M. des Bastières, l'un des prêtres qui travaillèrent le plus longtemps avec lui, le lendemain j'allai le voir. Il me parut si rempli de joie, qu'il ne se possédait plus. J'étais seul dans sa chambre ; il me prit par la main et me dit : « Hé ! que pensez-vous, mon cher ami, de la journée d'hier ? » Je lui répondis qu'elle avait été très humiliante pour lui et triste pour moi ; que j'avais beaucoup souffert en le voyant traité si indignement. « Pour moi, me dit-il en riant, je ne me souviens pas d'avoir eu tant de joie dans toute ma vie ; mon contentement aurait été parfait, si j'avais eu le bonheur d'être emprisonné. » Puis il se mit à chanter un cantique sur la croix.

La mission de Saint-Similien fut bientôt suivie de celle de Vallet à cinq lieues environ de Nantes. Les fruits de cette mission consolèrent l'ardent apôtre ; toutefois, la persévérance des fidèles fit défaut, et la pratique du Rosaire que le Bienheureux y avait établie se perdit peu à peu. Cinq ans après, passant dans le voisinage, le saint missionnaire, instruit de cette négligence, résista à toutes les sollicitations qu'on lui fit d'aller à Vallet : « Non, non, répondit-il, je ne passerai point par Vallet, ils ont laissé mon Rosaire. » Cette punition produisit son effet ; le Rosaire fut remis en honneur et il subsista de longues années.

Le B. Père avait à peine fini une mission, que, sans prendre le temps de respirer, il allait en commencer une nouvelle. Sa santé faillit succomber à celle de la Chevrolière. Durant une quinzaine, il fut gravement malade. Il n'en discontinua pas un instant ses travaux. Dieu bénit ce zèle plus fort que la mort : l'excès des fatigues sembla le guérir.

De la Chevrolière il se rendit à Vertou. Là, tout paraissait aller

à souhait, et tout autre que le Père de Montfort eût été comblé de satisfaction. « Un jour cependant, dit encore M. des Bastières, il me prit par la main, après la prière du soir, et me conduisit dans sa chambre. Il paraissait si peiné, si affligé, que je crus qu'il lui était arrivé quelque grand malheur. Je lui demandai ce qu'il avait. « Mon cher ami, dit-il, que nous sommes mal ici ! — Point du tout, m'écriai-je ; où irions-nous pour être mieux ? Nous avons tout à souhait. — Justement, nous sommes ici trop à notre aise, répliqua-t-il, nous sommes très mal ; notre mission sera sans fruit, parce qu'elle n'est pas fondée ni appuyée sur la croix. Nous sommes ici trop aimés : voilà ce qui me fait souffrir. Point de croix, quelle croix, quelle affliction pour moi ! J'ai dessein de finir cette mission dès demain. Qu'en pensez-vous ? — Vous feriez mal, répondis-je, de laisser l'œuvre de Dieu imparfaite ; si vous n'avez pas de croix, ce n'est pas votre faute ; voilà peut-être la première mission où elles vous ont manqué. » Il eut la bonté de me croire, nous achevâmes ce ministère qui dura un mois, et Dieu y répandit ses grâces en abondance.

A la fin de cette mission, l'homme de Dieu fit allumer un grand feu pour y jeter publiquement beaucoup de mauvais livres qu'on lui avait apportés. Plusieurs personnes en firent autant. Une demoiselle de condition s'approcha, comme les autres, du bûcher : elle n'avait point de mauvais livres à y jeter ; mais au lieu de livres, sous les yeux de ses parents et de tout le peuple étonné, elle livra aux flammes des parures que jusqu'alors elle avait trop aimées ; dès ce moment, elle y renonça pour toujours.

La mission de Pontchâteau, à dix lieues de Nantes, est célèbre entre toutes celles du Bienheureux, et par la magnificence du Calvaire qu'il y éleva, et par les grandes humiliations qu'il eut à y supporter. Ces faits méritent d'être racontés ici dans le détail.

Le saint prêtre terminait toujours ses missions par la plantation d'une croix destinée à conserver dans l'esprit des peuples le souvenir des paroles du missionnaire et celui des grâces du Seigneur. Depuis longtemps, le P. de Montfort rêvait, sur ce point, un projet gigantesque. La rencontre d'un lieu favorable à son idée et les dispositions des habitants de Pontchâteau le décidèrent à tenter l'entreprise.

Après s'en être ouvert aux prêtres qui travaillaient avec lui et leur avoir fait agréer son dessein, il en parla en chaire, et trouvant

les fidèles parfaitement disposés, il leur donna rendez-vous pour le lendemain au lieu choisi pour un Calvaire. C'était une vaste lande, à une demi-lieue de la ville, près de la route de Vannes. Le terrain s'y élève de tous côtés par une pente douce, de manière à former au milieu une petite montagne qui domine tout le pays. Le Bienheureux se proposait de construire au sommet une autre montagne, qui, par sa plus grande élévation, portât plus haut dans les airs le signe de la rédemption. Arrivé avec tout le peuple au milieu de la lande, il commence par tracer au sommet une vaste enceinte circulaire, puis une autre plus vaste encore. Entre ces deux lignes devait être creusé un fossé large et profond, et toute la terre retirée du fossé devait être portée au centre pour former la nouvelle montagne.

L'intrépide missionnaire prend une bêche et donne le premier coup. A l'instant tous se mettent à l'œuvre, et sur tous les points l'ouvrage est commencé. L'enthousiasme est au comble.

Cependant la mission de Pontchâteau touchait à sa fin, et le travail projeté était immense ; elle se termina lorsqu'il n'était encore qu'ébauché. Mais ni le missionnaire, ni les fidèles ne furent rebutés par la longueur et la difficulté de l'ouvrage. On y travailla tous les jours durant quinze mois, et tous les jours avec un zèle et une activité qui tenaient du prodige. On comptait souvent cinq et six cents travailleurs, quelquefois même plusieurs milliers ; car on y venait de plusieurs lieues, et non seulement des gens de la campagne accoutumés au travail des mains, mais des personnes de toute condition, prêtres, messieurs et dames, dont quelques-unes s'y rendaient en voiture. Tous apportaient avec eux leur nourriture et leurs outils. Parmi cette multitude d'hommes et de femmes, de jeunes gens et de vieillards, pas la moindre confusion, pas la moindre perte de temps. Tout s'y passait avec autant d'ordre et d'activité, que si un grand nombre de personnes avaient été chargées de diriger et de presser l'ouvrage. La piété du Père qui seule animait les travailleurs semblait doubler leurs forces. Le silence n'était guère interrompu que par la récitation du Rosaire et le chant des cantiques.

Le saint missionnaire animait toute l'entreprise et cependant il ne laissa pas, durant ce temps, de donner les exercices de la mission en plus de dix paroisses. Dans l'intervalle de ces missions, il accourait visiter les travailleurs. Une seule de ses paroles était pour ces braves chrétiens un précieux salaire.

Enfin, à force de temps, de bras et de courage, l'ouvrage se trouva

près d'être achevé. La montagne, en forme de pain de sucre, avait quarante pieds de haut et cent soixante-six pieds de circonférence à son sommet. La plate-forme était entourée d'un mur de cinq pieds de hauteur, lequel soutenait des piliers de distance en distance. A ces piliers était attaché un immense Rosaire, aux grains énormes, qui retombant en guirlande d'un pilier à l'autre, entourait tout le sommet de la montagne. A la base, le missionnaire fit planter cent cinquante sapins et, de distance en distance, un cyprès pour marquer les dizaines, de sorte qu'on pouvait, en faisant le tour de la montagne et en se réglant sur les arbres, réciter le Rosaire entier. De plus, le long du mur qui soutenait la montagne, il voulait faire construire quinze chapelles accompagnées chacune d'un petit jardin et destinées à représenter les quinze mystères du Rosaire. Déjà trois de ces chapelles étaient construites.

De toutes parts on accourait pour admirer un ouvrage auquel les richesses d'un prince eussent à peine suffi. De douze lieues on apercevait ce calvaire, et c'était pour le pays un juste sujet de fierté. Le Bienheureux s'était fait autoriser par l'Évêque de Nantes à bénir solennellement la croix, haute de cinquante pieds. La fête était fixée au 14 septembre, jour de l'exaltation de la sainte Croix. Le cérémonial était réglé. Déjà de tous côtés on se mettait en mouvement. La joie était universelle et la piété se promettait un beau jour. Quelle ne fut pas la consternation générale, quand, la veille même de la cérémonie, à quatre heures du soir, arrive de l'évêché une défense expresse de passer outre ! La calomnie, qui s'attachait aux pas du Bienheureux, venait encore de triompher. Quelques jours plus tard, le saint missionnaire recevait l'ordre de ne plus exercer le ministère dans le diocèse de Nantes. La fureur impie des jansénistes ne se contenta point d'avoir obtenu cette sorte d'interdit ; les accusations de la secte furent portées jusqu'à la cour du roi et le commandant de la milice du canton fut chargé de démolir le Calvaire.

Cette démolition eût paru à tout autre qu'au vénérable Père un juste sujet de murmure ; lui, qui ne voyait que Dieu en tout, ne connaissait d'autre bien que l'accomplissement de sa sainte volonté. « Dieu soit béni ! dit-il avec tranquillité, Dieu soit béni ! Je n'ai point cherché ma gloire, mais uniquement celle de Dieu ; j'espère en recevoir la même récompense que si j'avais réussi. »

La tradition du pays porte que le Bienheureux, voyant démolir son Calvaire, annonça qu'il serait rétabli jusqu'à deux fois. La prophétie

s'est réalisée, et, de nos jours, le Calvaire de Pont château, magnifiquement restauré, a été le théâtre des plus belles manifestations religieuses.

V. — Après les événements de Pont château, le Bienheureux resta à Nantes pour boire à longs traits le calice d'amertume. Son calvaire était abattu, sa voix condamnée au silence, ses amis l'abandonnaient ; les jansénistes, ses ennemis, étaient triomphants.

Il profita de son repos et de sa disgrâce pour consacrer plus de temps à l'oraison et composer quelques cantiques spirituels.

Nos lecteurs savent-ils que la plupart de nos cantiques populaires sont l'œuvre du B. Père de Montfort ? Ces chants si connus : *Reviens, pécheur, à ton Dieu qui t'appelle... Le monde en vain par ses biens et ses charmes... J'engageai ma promesse au baptême... Nous n'avons à faire que notre salut... Goûtez, âmes ferventes... Bénissons à jamais... Le Ciel en est le prix... Sainte cité, demeure permanente... Venez, divin Messie, sauvez nos jours infortunés... Vive Jésus, vive sa croix... Je mets ma confiance, Vierge, en votre secours.* ., etc. ; tous ces chants, qui ont ému tant d'âmes, contribué à changer tant de cœurs, sont le fruit de l'inspiration si parfaitement pieuse de notre Bienheureux missionnaire.

Les derniers mois de l'année 1710 s'écoulèrent donc pour le Serviteur de Dieu dans la prière et la préparation à de nouveaux combats. Afin de manier avec plus de force encore son arme préférée du Rosaire, il se plaça irrévocablement, par la profession, dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique, sous la protection immédiate de celui qui, le premier, employa contre les ennemis de l'Eglise cette arme puissante reçue du ciel.

C'est le 10 novembre, dans le couvent des Frères-Prêcheurs de Nantes, qu'eut lieu, en présence des Frères et des Sœurs du Tiers-Ordre, la cérémonie présidée par le P. Joseph de Gault, Prieur et maître en théologie. N'est-ce pas un touchant spectacle de voir ce saint prédicateur, repoussé de tous côtés, traqué par ses ennemis, trouver un asile entre les bras de saint Dominique et de ses fils ?

Fatigué des plaintes que portaient contre le zélé missionnaire des personnes prévenues et jalouses, l'évêque de Nantes finit par l'éloigner de son diocèse. Le Bienheureux se rendit alors dans celui de la Rochelle. En traversant le diocèse de Luçon, il évangélisa avec plein succès la paroisse de la Garnache.

Le B. Père de Montfort fit son entrée dans la ville de la Rochelle vers le milieu de l'année 1711. A son ordinaire, il était à pied et sans argent; néanmoins, il ne laissa pas de chercher une hôtellerie pour s'y reposer et prendre son repas. Mais comme il n'avait point de cheval, on le refusa dans la première où il s'adressa; on le reçut avec peine dans une autre pour la même raison. Pendant qu'il prenait un souper très frugal, son compagnon lui dit : « Mon Père, vous n'avez point d'argent; qui donc payera pour nous demain? — Ne vous mettez point en peine, mon enfant, la Providence y pourvoira. » Le lendemain, il appela l'hôtelier dans sa chambre pour compter avec lui; la dépense était de douze sous. Le voyageur lui dit simplement qu'il n'avait pas d'argent, mais qu'il le priait de prendre sa canne en gage et que, dans peu, il lui enverrait cette somme. Comme la canne valait beaucoup mieux que les douze sous, le gage fut accepté. Le Serviteur de Dieu alla droit à l'hôpital pour dire la messe, visiter les malades et leur adresser des consolations. Une personne pieuse, nommée M^{lle} Prévot, frappée de sa piété pendant la célébration des saints mystères, en parla aussitôt à un autre prêtre qui enseignait la théologie au grand séminaire. Le professeur, qui connaissait particulièrement le saint étranger, exhorta cette personne à donner l'hospitalité au Bienheureux. La charitable demoiselle alla donc le chercher à l'hôpital, pourvut à tout ce qui lui manquait et se chargea de recouvrer la canne restée en gage à l'hôtellerie. Le Bienheureux se hâta de remercier son ami, le professeur. Ce dernier lui rendit un autre service en prévenant l'évêque contre tous les bruits calomnieux ou ridicules qu'on répandait. L'entrevue du missionnaire fit sur le docte et pieux prélat la meilleure impression; il le regarda comme un aide que le ciel lui envoyait pour le bien de son troupeau. Au lieu de se tenir dans la défiance, comme l'avaient fait tant d'autres évêques mal conseillés, Mgr de Champflour invita le Bienheureux à travailler activement dans son diocèse.

Ainsi encouragé, l'intrépide apôtre fit consécutivement quatre missions à la Rochelle.

La première fut donnée à l'hôpital général de Saint-Louis. L'affluence des auditeurs fut si grande, que l'église, quoique assez vaste, se trouva trop étroite; il fut donc obligé de prêcher dans la grande cour de l'hôpital. Ce succès, complet dès le début, excita, comme toujours, la haine des mondains et des impies, la jalousie de quelques ecclésiastiques. Ils le décrièrent comme un extravagant et un fou; le Serviteur

de Dieu fut amplement dédommagé de ces tracasseries par les fruits de bénédictions que reçut son ardente parole.

Il choisit ensuite l'église des Dominicains pour faire ses trois autres missions, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, la troisième pour les soldats. Cette église était plus vaste que toutes les autres. Toutefois, ce choix avait un autre motif : saint Dominique était son père, et c'est avec les fils du grand Patriarche, les soldats de la Vérité, qu'il voulait combattre à la Rochelle l'hérésie calviniste. Le Rosaire devait avoir le rôle principal dans cette attaque vigoureuse.

Aidé des Frères-Prêcheurs, le Bienheureux opéra des merveilles. Souvent ses auditeurs fondaient en larmes, leurs sanglots retentissaient dans l'église, et le missionnaire était obligé de leur dire : « Mes chers enfants, ne pleurez pas, vos pleurs m'empêchent de parler ; si je ne me retenais, je m'abandonnerais moi-même aux larmes ; mais il ne suffit pas de toucher vos cœurs, je dois aussi éclairer vos esprits. » Après le sermon, les pécheurs venaient se jeter à ses pieds pour faire des confessions générales ; elles furent si nombreuses que ses auxiliaires suffisaient à peine pour les entendre ; elles étaient sincères, comme le prouvaient les restitutions, les réconciliations et le changement entier de vie. Beaucoup de protestants rentrèrent dans le sein de l'Église.

Parmi les conversions qui signalèrent la mission des femmes, il faut compter celle de madame de Mailly. Sa naissance, son esprit, son attachement aux erreurs de Calvin, la rendaient chère à la secte. Le zèle et la sainteté de l'homme de Dieu, bien plus que ses discours, lui ouvrirent les yeux. Cette conversion, qui fut sincère et persévérante, en amena beaucoup d'autres. Cette dame mourut trente-huit ans après, dans les exercices de la piété. Elle disait souvent qu'elle devait sa persévérance à la dévotion à la Sainte Vierge inspirée par son guide, et à la récitation du Rosaire. Toutefois, les Calvinistes voyaient avec fureur les conquêtes opérées par le missionnaire. Ils résolurent de s'en venger. Un jour qu'on lui donnait un bouillon quand il descendait de chaire, ils y glissèrent un poison mortel. Le Serviteur de Dieu prit aussitôt du contre-poison, mais leur vengeance était satisfaite. Ce breuvage l'incommoda gravement toute sa vie, et en avança le terme.

L'état de défaillance où il fut réduit par suite de cet attentat ne put arrêter son zèle. Après la mission des femmes, eut lieu, dans la même

église des Dominicains, la mission des soldats. Le succès fut encore plus éclatant. Le changement qui se fit parmi les militaires édifia toute la ville. Lorsque le missionnaire paraissait dans les rues, il était toujours entouré d'officiers et de soldats. Ils s'empressaient pour l'entendre parler de Dieu et le consulter sur la manière de le servir. Le Bienheureux leur témoignait une grande affection et, comme beaucoup de soldats ne savaient pas lire, il composa spécialement pour eux un cantique où il leur prescrivit le règlement de vie qu'il fallait suivre pour conserver les fruits de la mission. La procession, qui couronna ces saints exercices, fut des plus dévotes : tous les soldats y marchaient nu-pieds, tenant un crucifix d'une main et un chapelet de l'autre ; un officier à leur tête, aussi pieds nus, portait une sorte de drapeau ou d'étendard de la croix. Tous chantaient les litanies de la Sainte Vierge ; les chantres, d'espace en espace, entonnaient ces invocations : « Sainte Vierge, demandez pour nous, » et le chœur répondait : « l'amour de Dieu. » Cette réponse se faisait d'un air si touchant, chacun ayant les yeux sur son crucifix, que tous ceux qui étaient présents se trouvaient attendris.

Plaçons ici deux pièces contenues dans le procès de béatification et qui se rapportent au zèle du Bienheureux à répandre partout la dévotion du Rosaire ainsi qu'au succès obtenu dans ces trois missions de la Rochelle.

« Au très Révérend Père Général des Dominicains, à la Minerve, à Rome.

« Mon très Révérend Père,

« Le pur amour de Dieu règne en nos cœurs !

« Permettez au dernier de vos enfants de vous prier de lui accorder par écrit une permission de prêcher, partout où je serai appelé, le Très Saint Rosaire, et d'enrôler dans ladite Confrérie, avec indulgence, tous ceux que je pourrai, comme j'ai fait jusqu'ici avec les permissions particulières des Prieurs et Provinciaux des Provinces, immatriculant, comme il est raisonnable, selon les statuts, les noms des confrères et sœurs dans le livre de la Confrérie du lieu où je fais la mission. C'est la prière que fait à votre Révérence, avec un très profond respect,

« Votre très humble et obéissant serviteur,

« Louis-Marie de MONTFORT GRIGNON,

« *Prêtre missionnaire apostolique.* »

Les pouvoirs que demande ici le Bienheureux ne sont autres que

les pouvoirs personnels, si facilement accordés de nos jours. Mais à cette époque, des faveurs de cette nature étaient plus rarement octroyées; aussi le Provincial joint-il à la supplique du Bienheureux la recommandation motivée que voici :

Nous, Fr. François Le Comte, docteur en théologie de la Faculté de Paris et Provincial de la Province de France, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, certifions et déclarons que Monsieur Louis-Marie Grignon de Montfort, Frère de notre Tiers-Ordre, prêche partout, avec beaucoup de zèle, d'édification et de fruit, la Confrérie du saint Rosaire dans toutes les missions qu'il fait perpétuellement dans les villes et les campagnes, ce dont nous avons été témoins dans trois missions que nous avons faites avec lui dans notre église de la Rochelle, en 1711, et par lesquelles missions il a fait entrer dans ladite Confrérie une infinité de personnes, ce qu'il a fait aussi dans les paroisses voisines de la susdite ville de la Rochelle. En foi de quoi, nous avons signé ces présentes et apposé notre sceau. A la Rochelle, ce 22 mai 1712.

Fr. François LE COMTE, Provincial.

Selon sa coutume, le B. Père de Montfort fit planter des croix à la fin de ces quatre missions de la Rochelle : une à la porte Dauphine, l'autre à la porte Saint-Nicolas, hors de la ville. La seconde, qui était de bois, fut portée très solennellement; tout le peuple chantait des cantiques alternativement avec le clergé. « Il arriva une chose assez extraordinaire, dit M. des Bastières, à cette cérémonie. Lorsque la croix fut élevée, M. de Montfort prêcha avec son zèle accoutumé sur l'amour des souffrances; il avait un auditoire prodigieusement nombreux; non seulement les habitants de la Rochelle, mais les peuples d'alentour étaient venus assister à un spectacle si pieux. Un moment après qu'il fût monté en chaire, il se fit un bruit terrible au milieu de l'auditoire; je crus d'abord que les Calvinistes allaient faire main-basse sur nous; mais je fus agréablement surpris lorsque j'entendis le peuple qui criait : « Miracle! miracle! Nous voyons des « croix en l'air!... » Ce cri du peuple dura un quart d'heure; plus de cent personnes, tant ecclésiastiques que laïques, toutes dignes de foi, m'ont certifié depuis avoir vu ce jour-là grand nombre de croix en l'air. » Le compagnon du B. Père de Montfort, témoin de miracles plus importants opérés par le Serviteur de Dieu, raconte celui-là comme une chose ordinaire.

VI. — Après les missions consolantes données dans l'église des Dominicains de la Rochelle, le Serviteur de Dieu en fit quelques autres aux environs de cette ville. Puis, sur les instances de Mgr de Lescure, évêque de Luçon, qui le priaît de venir travailler quelque temps dans son diocèse, il se prépara à partir pour l'Île-Dieu.

Mais, à la Rochelle et aux Sables-d'Olonne, il fut impossible de s'embarquer, parce que les corsaires de Guernesey infestaient la côte. « Nous fûmes obligés, écrit M. des Bastières, d'aller à Saint-Gilles, à trois lieues des Sables. Tous les matelots de cet endroit refusèrent de nous passer pour le même motif. M. de Montfort parut en avoir un chagrin extrême, et moi j'en éprouvais une joie incroyable. Mais avant de retourner à la Rochelle il fit une dernière tentative : il alla trouver un maître de chaloupe, lui fit tant de supplications et de si belles promesses, l'assurant que nous ne courions aucun risque, que ce brave homme consentit à nous passer. Il fallut donc le lendemain s'embarquer.

A trois lieues en mer, nous aperçûmes deux vaisseaux corsaires de Guernesey qui venaient sur nous à toutes voiles. Tous les matelots s'écrient : « Nous sommes perdus ! » et ces pauvres gens poussaient des cris lamentables. Cependant, M. de Montfort chantait des cantiques de tout son cœur et nous disait de chanter avec lui ; mais comme nous avions plus envie de pleurer que de chanter, nous gardions tous un morne silence. Alors M. de Montfort nous dit : « Puisque vous ne pouvez chanter, récitons ensemble notre chapelet. » Nous le psalmodiâmes avec lui. A peine était-il fini que l'homme de Dieu s'écria : « Ne craignez rien, mes chers amis, notre bonne Mère « la sainte Vierge nous a exaucés, nous sommes hors de danger. — « Comment serions-nous hors de danger ? dit un matelot, l'ennemi « n'est plus qu'à une portée de canon, prêt à fondre sur notre barque. « — Ayez de la foi, reprit M. de Montfort, les vents vont changer. » Effectivement, la chose arriva comme il l'annonçait. Un moment après, nous vîmes les deux vaisseaux virer de bord et s'éloigner. Nous commençâmes à respirer et nous chantâmes de bon cœur le *Magnificat*.

« Nous arrivâmes enfin à bon port. Parfaitement accueillis des habitants de l'Île-Dieu, nous le fûmes très mal de celui qui en était le gouverneur et de tous ses amis, lesquels persécutèrent M. de Montfort pendant tout le temps que dura la mission. Néanmoins les habitants de l'Île profitèrent beaucoup de tous les exercices. »

Cette mission finie, le Bienheureux se rendit à la Garnache, paroisse qu'il avait déjà évangélisée l'année précédente ; il y bénit solennellement une chapelle dédiée à Notre-Dame de la Victoire. A peine cette cérémonie terminée, l'infatigable apôtre voulut commencer à Salertaine, paroisse voisine, une nouvelle mission. Toute la population était fort mal disposée. Le Bienheureux fut reçu au milieu des huées ; quelques-uns lui jetèrent des pierres. En arrivant il se fit conduire chez un riche bourgeois très opposé à la mission. Ayant fait porter avec lui de l'eau bénite, il aspergea la salle d'entrée où était le maître de la maison avec sa nombreuse famille. Après avoir posé son crucifix et une statue de la Sainte Vierge sur le rebord de la cheminée, il se prosterna, fit sa prière et s'étant relevé, il dit au père de famille : « Eh bien ! Monsieur, vous croyez que je viens ici de moi-même ? » « Non, c'est Jésus et Marie qui m'y envoient. Ne voulez-vous pas me recevoir de leur part ? » Le bourgeois répondit : « Oui, volontiers, soyez le bienvenu. — Eh bien ! répliqua le missionnaire, venez donc avec moi à l'église. » Celui-ci, à l'instant même, accompagné de toute sa famille, suivit le missionnaire. Ce premier succès était un heureux présage. Bientôt ceux qui l'avaient reçu comme des loups furent à sa voix changés en agneaux, et le Bienheureux n'eut plus qu'à se louer de leur douceur et de leur humilité.

Le lendemain, dès le premier sermon, l'église fut remplie d'auditeurs et tous se retirèrent fondant en larmes. L'histoire de cette mission prouve mieux que toutes les autres l'ascendant du Serviteur de Dieu sur les multitudes et la bénédiction attachée à sa parole. Tous les désordres régnaient dans cette paroisse : inimitiés, vengeances, querelles, procès, ivrogneries, scandales, le zèle du missionnaire fit tout disparaître. On le prit pour arbitre des différends ; tous les jours il consacrait une ou deux heures à terminer les procès ; il en accommoda plus de cinquante, ménagea plus de cent réconciliations, et fit restituer le bien mal acquis.

La mission touchait à sa fin et devait se clore par une procession générale, lorsque le zèle du missionnaire lui attira une insulte publique qui fit éclater sa patience. Une demoiselle de haut parage se tint peu respectueusement dans l'église ; le prédicateur, qui regardait tous les hommes comme un néant devant Dieu, apostropha cette étourdie. Aussitôt plaintes à la mère qui résolut de venger l'insulte faite à sa fille. Armée d'une canne, elle attend le missionnaire, et quand il paraît elle lui adresse des menaces accompagnées de plusieurs coups.

Le vénérable Serviteur de Dieu se contenta de lui dire : « Madame, j'ai fait mon devoir, mademoiselle votre fille devait faire le sien. »

Animé d'une ardeur infatigable, le B. Père de Montfort commença, immédiatement après la mission de Salertaine, celle de Saint-Christophe, bourg éloigné de trois lieues. Cette mission fut la dernière qu'il prêcha dans le diocèse de Luçon. Avant de le quitter, il retourna à la Garnache pour l'exercice de la préparation à la mort.

Cet exercice, qui paraîtrait aujourd'hui bizarre ou terrible à notre délicatesse, durait trois jours. Il y avait chaque jour deux sermons et une conférence. Le Bienheureux développait vivement toutes les vérités relatives à la mort, et il les réduisait à sept qui devaient faire le sujet des entretiens dans l'intérieur de la famille : la mort est inévitable ; elle est proche, trompeuse, terrible ; la mort des pécheurs est à craindre ; celle des justes à désirer ; telle vie, telle mort. Sur les lèvres du Bienheureux ces vérités étaient d'un pathétique saisissant.

Le soir du dernier jour, le missionnaire faisait un exercice plus lugubre encore : c'était une répétition naturelle de l'agonie et comme le noviciat de la mort. Au lieu de prêcher, il simulait le moribond : un crucifix à la main ou sur les lèvres, il levait les yeux vers le ciel et demandait miséricorde ; à ses côtés deux prêtres faisaient l'office, l'un de l'ange gardien qui excitait à la confiance ou à la componction ; l'autre l'office du démon qui redoublait ses efforts à l'instant suprême, inspirait la défiance et le murmure. Le moribond accueillait pieusement les avis du bon ange et rejetait avec horreur les suggestions diaboliques, leur opposant les actes de foi, d'espérance et de charité. Après cette scène, les auditeurs se retiraient en silence et promettaient à Dieu de mener une vie sainte pour mériter une sainte mort.

De la Garnache, notre zélé missionnaire revint à la Rochelle. Il eut la consolation de voir que les âmes qu'il avait converties ou affermies persévéraient dans leur ferveur : il voulut les y faire progresser davantage par de nouvelles prédications et par une direction toute surnaturelle où il inculquait le grand principe de la vie intérieure, l'union avec Jésus crucifié. Ainsi se passa la belle saison de l'année 1712.

L'hiver étant venu interrompre les travaux agricoles et ramener les jours favorables aux missions des campagnes, le Bienheureux reprit sa carrière laborieuse. Le succès dépassa ses espérances. Sa réputation de sainteté, les conversions éclatantes qu'il avait opérées donnaient une autorité céleste à sa parole. Aussitôt qu'il commençait

une mission, tous les habitants des paroisses voisines accouraient pour l'entendre. Les églises étaient trop étroites, une foule nombreuse stationnait à la porte et recueillait au moins quelques mots de ses sermons, grâce à la sonorité de sa voix et à l'énergie de son action oratoire. Les plus éloignés, en voyant les fidèles pleurer et se frapper la poitrine, étaient atteints de cette sainte contagion du repentir et mêlaient leurs larmes à celles des autres. Souvent, pour satisfaire le pieux empressement des auditeurs, il était obligé de parler en rase campagne ; alors il montait sur un tertre, ou prenait un arbre pour sa chaire.

Comme moyens de persévérance, le Bienheureux conseillait la fréquentation des sacrements, l'aumône et le Rosaire. Tel fut le caractère général des missions qu'il fit dans cet hiver de 1712 à 1713.

Rentré à la Rochelle, le saint apôtre continua son ministère auprès des âmes qu'il dirigeait dans les voies de la perfection. Par sa correspondance on peut voir comment ce grand ami de la Croix savait faire apprécier ce trésor. Citons la lettre suivante à une religieuse :

« Ah ! que votre lettre est divine, puisqu'elle est remplie des nouvelles de la croix, hors de laquelle, quoique la nature et la raison en disent, il n'y aura jamais ici-bas, jusqu'au jour du jugement, aucun véritable plaisir ni aucun solide bien.

« Votre âme porte une croix lourde, large et pesante. Oh ! quel bonheur pour elle ! Qu'elle ait confiance, si Dieu tout bon continue de la faire souffrir, qu'il ne l'éprouvera pas au-dessus de ses forces ; c'est une preuve qu'elle en est assurément aimée ; je dis assurément aimée ; car la meilleure marque que l'on est aimé de Dieu, c'est qu'on est haï du monde et assailli de croix, c'est-à-dire de privations des choses les plus légitimes, d'opposition à nos volontés les plus saintes, d'injures les plus atroces et les plus sensibles, de persécutions et de mauvaises interprétations de la part des personnes les mieux intentionnées et de nos meilleurs amis, des maladies les moins à notre goût. Mais pourquoi vous dis-je ce que vous savez mieux que moi par le goût et l'expérience que vous en avez ? Ah ! si les chrétiens savaient la valeur des croix, ils feraient cent lieues pour en trouver une ; car, c'est en cette aimable croix qu'est enfermée la sagesse véritable que je cherche jour et nuit avec plus d'ardeur que jamais. Ah ! bonne croix, venez à nous, à la plus grande gloire du Très-Haut ! C'est ce que mon cœur dit souvent, malgré mes faiblesses et mes infidélités. Je mets, après Jésus notre unique amour, toute ma force dans la

croix ; je vous prie de dire à N. que j'adore Jésus-Christ crucifié en elle et je prie Dieu qu'elle ne se souvienne d'elle-même que pour s'offrir à des sacrifices encore plus sanglants. »

Le Bienheureux écrivait encore à une autre religieuse :

« Que vous dirai-je, ma chère Mère, pour répondre à votre lettre sinon ce que le Saint-Esprit vous dit tous les jours : amour de la petitesse et de l'abjection, amour de la vie cachée, du silence sacrificeur muet de Jésus-Christ au Sacrement de l'autel, amour de la divine sagesse, amour de la croix ; je suis contredit en tout, je suis captif. Remerciez pour moi le bon Dieu des petites croix qu'il m'a données proportionnées à ma faiblesse. »

Ces lignes révèlent bien celui qui plus tard appelait la croix un friand morceau du paradis.

Après quelques semaines de repos, le Serviteur de Dieu reprit dans les premiers mois de l'année 1713 le cours de ses missions.

Les années précédentes, il avait renversé bien des obstacles et remporté bien des victoires ; mais une des plus éclatantes est celle qu'il obtint dans une paroisse de campagne appelée Courson. Elle était livrée au démon de la discorde ; les paroissiens n'étaient occupés qu'à se nuire et à se déchirer ; partout c'étaient médisances, calomnies, haines et imprécations. Pour détruire la cause de tous ces maux, le Bienheureux s'adressa à Celui qui tient entre ses mains le cœur de l'homme ; au lieu de lui parler seulement par la prière, il lui parla par ses jeûnes et ses austérités et, comme saint Dominique, fit crier la voix de son sang par de rudes disciplines. Puis, ayant indiqué un jour où il devait traiter un sujet important, il prêcha sur le pardon des injures. Il fut si pressant, si pathétique, que les gémissements et les sanglots coururent sur toute l'assemblée. Tous les habitants remirent entre les mains de l'homme de Dieu l'examen de leurs discussions et l'en firent juge en dernier ressort ; tous se soumirent à sa décision et vécurent désormais comme des frères.

Le Bienheureux fit encore plusieurs autres missions dans les campagnes. Le curé de la Séguinière le pria de venir évangéliser sa paroisse déjà fervente et bien réglée. Le Serviteur de Dieu avait en grande estime ce bon prêtre, il l'appelait le curé selon son cœur. Touché de son zèle, il accéda à sa demande et fit mission chez lui pendant un mois. Une ferveur inconnue se répandit dans tout ce canton et y fut entretenue par la fréquentation des sacrements et la

confrérie du Rosaire ; longtemps après, on le récitait en entier dans la paroisse de la Séguinière, les dimanches et les fêtes, et la récitation se faisait chaque jour dans les maisons.

Le 12 mai 1712, le B. Pie V avait été canonisé par Clément X. Grande joie dans le monde catholique, et en particulier dans la famille dominicaine. Montfort voulut célébrer par ses chants cette canonisation du Pape de Lépante, du Pontife de la victoire ; il composa en son honneur le cantique qui commence par ce vers : *Que la terre s'unisse aux cieux.*

VII. — Le Bienheureux avait jeté les fondements de la congrégation de la Sagesse ; déjà il s'était associé quelques Frères, prémices de la communauté du Saint-Esprit, mais il voulait surtout une compagnie de prêtres destinés à poursuivre, après lui, le travail si fructueux des missions. Le 6 novembre 1700, il écrivait : « Je ne puis « m'empêcher, vu les nécessités de l'Église, de demander continuel-
« lement, avec gémissements, une petite et pauvre congrégation de
« bons prêtres qui s'exercent aux missions sous l'étendard et la pro-
« tection de la Sainte Vierge.

Le moment lui sembla venu de travailler à cette œuvre ; mais avant d'agir, il voulut consulter Mgr de Champflour, évêque de la Rochelle, lequel bénit et approuva son projet. Retiré durant quelques jours dans la solitude, il se mit à rédiger la Règle de ses missionnaires. On conserve encore cette règle telle qu'elle a été écrite par le Bienheureux lui-même.

Le saint fondateur, ainsi que le remarque un de ses historiens, « s'est contenté de faire une simple esquisse et d'y mettre l'essentiel « auquel le reste pouvait être aisément ajouté dans la suite, soit par « lui-même, soit par ses successeurs. » Dans ces derniers temps, sans rien changer à l'esprit de la Règle et à ses points essentiels, on a dû la compléter et y apporter quelques modifications nécessaires.

Après la mission de la Séguinière, le Serviteur de Dieu se rendit à Paris, dans l'espérance d'attacher à son œuvre quelques jeunes et fervents ecclésiastiques. M. l'abbé Desplaces, l'un de ses compatriotes, avait fondé dans la capitale le séminaire du Saint-Esprit, pour fournir à des jeunes gens pauvres le moyen de faire leurs études et de se consacrer au service de Dieu et de l'Église. C'est à cette communauté que s'adressa le Bienheureux pour trouver des sujets propres aux missions. Il eut la consolation d'inspirer à quatre séminaristes le

désir de suivre un jour ses pas, ce furent MM. Vatel, Thomas, Hédau et Le Valois. M. Vatel est le seul qui ait travaillé avec lui ; les autres ne vinrent qu'après sa mort se joindre à ses successeurs.

Le Bienheureux Père trouva à Paris une autre consolation, celle d'être humilié et de souffrir pour Jésus-Christ. Il se vit repoussé par ses meilleurs amis, on l'insulta publiquement et on sut mauvais gré à ceux qui, comme les directeurs du séminaire du Saint-Esprit, l'accueillaient avec bienveillance. Mais rebuts et mépris ne servirent qu'à faire éclater d'une manière plus admirable sa douceur, son humilité, sa patience et sa charité. Durant son séjour de deux mois dans la capitale, le saint missionnaire trouva le moyen d'exercer efficacement son zèle pour la sanctification des âmes. On ne pourrait dire tout le bien qu'il fit dans le séminaire du Saint-Esprit. Là, il parla sur la divine Sagesse, son thème privilégié, sur le détachement, dont il donnait un exemple si héroïque, et sur la dévotion à la Sainte Vierge. Il fit revenir ce sujet dans les conversations, et voulant montrer à ces jeunes gens la puissance de Marie pour la conversion des pécheurs, il employa cette image vulgaire, mais énergique : « Jamais » aucun pécheur ne m'a résisté quand j'ai pu lui mettre la main sur » le collet avec mon rosaire. » S'il ne fit pas de missions proprement dites dans Paris, le Bienheureux prêcha des retraites dans trois communautés différentes. Tous ceux qui le voyaient ou l'entendaient se trouvaient embaumés du parfum de sa piété. Il détermina plusieurs personnes ecclésiastiques et laïques à réciter le Rosaire entier chaque jour.

Le B. Père de Montfort avait consacré son voyage de Paris à jeter les fondements solides de sa compagnie de missionnaires. En revenant, il voulut passer par Poitiers, pour achever l'autre édifice commencé dix ans auparavant. Quelle joie pour lui de retrouver Sœur Marie-Louise de Jésus aussi fervente, plus fervente qu'il ne l'avait laissée ! Elle portait seule encore le vêtement des Sœurs de la Sagesse. Le Bienheureux lui adjoignit une compagne dans la personne de M^{lle} Catherine Brunet.

Vers la fin d'août 1713, il était de retour à la Rochelle. Bien qu'épuisé de fatigues et usé par ses mortifications continuelles, il se rendit presque aussitôt à Mauzé, gros bourg situé aux confins du diocèse.

Vers le milieu de la mission, le Serviteur de Dieu fut atteint d'une maladie cruelle qui mit ses jours en danger. Fièvres continues, opéra-

tions cruelles et humiliantes, le Bienheureux supporta tout avec joie et actions de grâces. A l'entendre parler de Dieu, on eût dit qu'il n'éprouvait aucune douleur. Cette patience surhumaine édifia visiteurs et médecins; ceux-ci assuraient n'avoir jamais vu courage comparable au sien. Voici le témoignage du docteur Seigrette, célèbre médecin qui attacha son nom à un remède encore employé aujourd'hui : « De cent hommes qui auraient eu le même mal il n'en serait pas échappé un seul. Lorsqu'on le sondait, ce qui arrivait deux fois le jour, il ne donnait aucune marque qu'il sentît le mal et ne poussait même pas le moindre soupir. Bien loin de prononcer des paroles de plaintes, il nous encourageait à ne pas l'épargner, nous assurait qu'il se souviendrait de nous dans ses prières. Il riait avec nous, comme s'il eût ressenti le plus grand plaisir du monde, et lorsque la sonde touchait son mal, il chantait le cantique :

Vive Jésus! vive sa croix!
N'est-il pas bien juste qu'on l'aime?

Enfin, après deux mois de dangers et de douleurs, Dieu rendit par degré la santé à son serviteur. Comme il n'était pas en état de soutenir le travail des missions, il s'essaya en donnant l'exercice de la préparation à la mort dans la paroisse de Courson, et ensuite à l'hôpital de La Rochelle. Dès qu'il eut recouvré des forces suffisantes, le zélé missionnaire se mit de nouveau à évangéliser grand nombre de paroisses.

En 1714, deux ans avant sa mort, le Bienheureux se détermina à faire un long voyage dont les mémoires contemporains ne nous révèlent pas le motif. Peut-être l'entreprit-il uniquement afin de conférer avec M. Blain, son ancien ami, qui habitait Rouen, dans l'espoir de profiter de ses conseils pour l'établissement de sa Compagnie de Marie, peut-être même voulait-il l'engager à entrer dans cette compagnie. Quoiqu'il en soit, il partit de La Rochelle dans le courant de juin.

Il passa par Roussay et donna une mission sur laquelle Dieu répandit ses bénédictions les plus signalées. Le saint apôtre de Marie restaura dans le pays une chapelle en ruines et y établit la récitation publique du Rosaire. Cette pieuse pratique gagna bientôt les paroisses voisines dont les habitants avaient assisté à la mission.

De Roussay, le Bienheureux s'achemina vers Nantes, où il resta

quelques jours occupé à soigner les malades pauvres réunis dans le petit hospice fondé par lui et à confirmer dans leur ferveur les associations pieuses qu'il avait autrefois établies, en particulier celles des *Amis de la Croix*.

En passant à Rennes, le Bienheureux essuya une épreuve fort sensible, car il ne put obtenir de l'évêque la permission d'exercer publiquement le ministère de la parole. Pour s'en consoler et occuper ses loisirs, il fit une retraite de huit ou dix jours. La croix fut le principal objet de ses méditations, et tout plein des grandes pensées qu'il avait puisées dans ses entretiens avec Dieu, il écrivit à ses chers Amis de la Croix une lettre admirable que l'on croirait tombée de la plume de saint Paul ou de quelque docteur de l'Eglise.

En quittant Rennes, le serviteur de Dieu prit la route d'Avranches où il arriva la veille de l'Assomption. Le lendemain matin, il se présenta à l'évêché pour obtenir la permission de dire la messe ; cette permission lui fut refusée. Prenant alors un cheval de poste, il partit aussitôt et arriva avant midi, à Villedieu, paroisse du diocèse de Coutances ; là il eut le bonheur d'obtenir ce qui lui avait été refusé à Avranches. Il continua ensuite sa route vers Saint-Lô.

Après cinq heures de marche, le Bienheureux arriva fort tard dans un village où on ne voulut pas le recevoir. Ayant aperçu une croix plantée sur le bord du chemin, il se trouva heureux de passer la nuit au pied de ce signe de la Rédemption. Harassé par la route, pressé par la faim, le missionnaire, au lieu de dormir, se mit à composer un cantique sur la croix. Le lendemain, il se rendit à Saint-Lô et alla tout d'abord visiter la communauté du Bon-Sauveur, alors dans toute la ferveur d'un Ordre naissant. Pour maintenir cette ferveur, le Bienheureux établit la dévotion du Rosaire et l'usage des cantiques spirituels dans cette sainte maison. Il commença ensuite à l'hôpital une retraite qui ne tarda pas à se changer en mission pour toute la ville. Les exercices en furent suivis avec un empressement incroyable. Jamais les connaissances ecclésiastiques et la science théologique du Bienheureux ne s'étaient révélées avec autant d'éclat. Toutefois, c'était encore plus par la prière et la pénitence qu'il gagnait des âmes à Jésus-Christ. Il se préparait à monter en chaire en prenant la discipline. A ses amis qui lui en faisaient des reproches, il répondait gaiement que le coq chante mieux quand il s'est battu les flancs. Comme partout, il termina par la plantation d'une croix. Il s'était préparé à cette cérémonie par un jeûne rigoureux de vingt-quatre

heures. Voici le témoignage que rendait, en 1755, M. Le François, curé de Saint-Lô, sur le séjour du Bienheureux dans cette ville :

« Il me serait impossible d'exprimer tout le bien que M. de Montfort fit à Saint-Lô, les conversions qu'il opéra et les actes de vertu qu'il pratiqua et dont j'ai été moi-même témoin. Il sut si bien recommander la piété, que quantité de personnes, qui vivent encore très saintement, sont le fruit de ses prédications. Il prêcha si bien le Rosaire, que l'usage de le réciter publiquement s'y est toujours conservé. »

La retraite, ou plutôt la mission de Saint-Lô terminée, l'homme de Dieu se hâta de prendre le chemin de Rouen. Il arriva chez son ami, M. Blain, à jeun et chargé d'instruments de pénitence. M. Blain a laissé, dans des pages du plus haut intérêt, la relation de son entrevue avec cet incomparable missionnaire. Il ne lui cacha rien des critiques arrivées jusqu'à lui, touchant sa conduite étrange, ses manières singulières, son zèle trop ardent. Il lui dit qu'il ne trouverait jamais des compagnons qui voulussent le suivre, qu'il fallait en rabattre, et ne plus user de tant de rigueur, etc. « Je lui fis, écrit M. Blain, plusieurs autres objections que je croyais sans réplique ; mais il y satisfit avec des paroles si justes, si concises, si animées de l'esprit de Dieu, que je demeurais étonné qu'il me fermât la bouche. »

Le lendemain de son arrivée à Rouen, le Bienheureux célébra la sainte messe dans la cathédrale, à l'autel des Vœux, dédié à la Sainte Vierge. Il alla ensuite faire une visite à une religieuse du Saint-Sacrement qu'il connaissait, et adressa à la communauté avec grande onction une conférence sur l'esprit de sacrifice. « Le soir, dit M. Blain, je le fis parler dans une communauté de maîtresses d'école ; son discours fut sur les avantages de la virginité, matière que son grand amour pour la pureté lui rendait agréable à traiter : aussi le fit-il avec l'esprit et les termes des Ambroise et des Jérôme qui en ont si divinement parlé.

« Il partit le lendemain par le bateau qu'on appelle la Bouille ; c'est une véritable arche de Noé, remplie de toutes sortes d'animaux. Il s'y trouve ordinairement près de deux cents personnes qui viennent à Rouen et s'en retournent chez elles le jour du marché. Les entretiens ordinaires de ces allants et venants sont les plus grossières obscénités ou des paroles et des chansons lascives. Cependant, à peine notre missionnaire y fut-il entré, qu'il se mit à genoux devant

toute l'assemblée ; et, prenant en main son grand rosaire, il exhorta ses compagnons de route à le dire avec lui. L'attitude de ce prêtre à genoux et sa proposition de dire le Rosaire devinrent un divertissement pour tout ce monde ravi de trouver un si beau sujet de rire. Le saint prêtre, toujours à genoux et en prière, laissa la compagnie se divertir à son aise sur son compte. Quand les railleries eurent pris fin, il proposa de nouveau la récitation du chapelet, aussitôt les éclats de rire et les bons mots de recommencer ; le dévot prêtre, dont le zèle s'enflammait par les humiliations, proposa une troisième fois la récitation du Rosaire, mais d'un air si animé de l'esprit de Dieu, qu'il gagna sur toute la compagnie de le dire tout entier et d'écouter ensuite ses instructions, ce qui dura jusqu'à la descente du bateau. Ceux qui connaissent ce que c'est que le bateau de la Bouille admireront ce fait comme un miracle dans l'ordre de la grâce. »

Le Bienheureux continua sa route presque toujours en silence, la tête découverte, les yeux arrêtés sur son crucifix, priant et méditant sans cesse. Il revit une partie des populations qu'il avait déjà évangélisées. De grandes multitudes se pressaient parfois autour de lui. « Mes petits enfants, mes chers enfants, disait le Bienheureux, « je souhaite que le Seigneur vous bénisse et qu'il fasse de vous des « saints. » On ne se séparait de lui qu'en fondant en larmes, dans la pensée qu'on ne le reverrait plus.

Le missionnaire traversa de nouveau la ville de Rennes, sur les instances d'un seigneur de ce pays, M. Dorville, qu'il avait converti à la piété. La maison de ce seigneur était contiguë à une place où une jeunesse folâtre se livrait aux divertissements, aux danses et aux désordres.

Le vénérable missionnaire suggéra à M. Dorville le moyen de supprimer ces abus ; il fit orner avec soin une niche pratiquée dans la façade de la maison, y plaça une statue de la Sainte Vierge et engagea ce seigneur à y réciter publiquement le Rosaire dans la soirée. Quand cette population légère, mais chrétienne, sut l'intention de M. Dorville, elle accourut en foule comme pour la consécration d'une église. Le Bienheureux y récita le Rosaire les premiers jours : il confia ensuite cet office à M^{me} Dorville, qui proposait les mystères, et la foule récitait à deux chœurs les *Pater* et les *Ave Maria*. Le vieux seigneur, armé de son fouet, remplissait humblement le rôle de suisse et écartait les jeunes tapageurs qui venaient troubler la pieuse assemblée. Un soir qu'il remplissait cette fonction, étrange pour un homme

de sa qualité, il vit arriver une file de voitures emmenant à une fête l'élite de la société bretonne, ses amis, ses anciens compagnons de mondanité. Qu'allaient-ils penser et dire? La piété oblige-t-elle au ridicule? Ne ferait-il pas mieux de rester dans sa maison? La sueur lui perlait au front, le rouge lui montait au visage. Mais cette tentation ne dura qu'un moment; se rappelant les instructions de son saint ami sur la folie de la croix, il resta intrépide à son poste et prit la résolution de continuer son service au culte de Marie, inaccessible désormais à tout sentiment de respect humain.

Le Bienheureux ne séjourna que peu de temps à Rennes. Se mettant de nouveau en route, il arriva à La Rochelle dans le mois de novembre.

VIII. — De retour à La Rochelle, le Serviteur de Dieu reprit ses travaux apostoliques. Il évangélisa successivement la paroisse de Fouras, l'île d'Aix et d'autres localités voisines. Rentré à La Rochelle pour s'occuper de la grande affaire des écoles, il n'en poursuivit pas moins l'œuvre de la prédication, s'appliquant cette parole du divin Maître : « Le Seigneur m'a envoyé pour annoncer la bonne nouvelle. » Il prêcha dans l'église des Dominicains, le jour de la Purification. Le Bienheureux avait coutume de se surpasser lui-même quand il célébrait la gloire et recommandait le culte de la Reine du ciel. Dans cette occasion, il lui arriva un prodige que l'histoire mentionne assez fréquemment dans la vie des saints prédicateurs. Son visage pâle et amaigri devint tout à coup lumineux : c'était comme une auréole de gloire qui l'entourait, si bien que ses amis, qui le regardaient attentivement, ne le reconnaissaient qu'au son de sa voix; son visage était transformé. Ce prodige fit une telle impression sur tous les assistants, qu'après la grand'messe, ils restèrent dans l'église pour entendre la messe du prédicateur dont le ciel avait manifesté la vertu par un miracle.

Au commencement du carême, il donna une retraite aux religieuses de la Providence, à condition que tous les fidèles y seraient admis. C'est à cette époque que M. Adrien Vatel, l'un des quatre jeunes ecclésiastiques du séminaire du Saint-Esprit qui lui avaient témoigné le désir de le suivre, se joignit à lui.

Accompagné de ce nouveau coopérateur, le saint missionnaire alla évangéliser la paroisse de Taugon-la-Ronde, où il ne trouva que respect, sympathie et docilité. Il établit dans cette paroisse deux

confréries, l'une pour les hommes, sous le nom de Pénitents blancs, la seconde pour les filles, sous le nom de Société des Vierges. La première de ces confréries, spécialement connue dans le midi de la France, se rattache par des liens intimes à l'Ordre de S. Dominique ; la seconde, création du P. de Montfort, préludait à ces congrégations des enfants de Marie établies actuellement dans presque toutes nos paroisses. Les règlements que le Bienheureux composa pour préserver les jeunes filles des dangers du monde, porte, entre autres prescriptions très sages : « Qu'elles seront plus fidèles que les filles du commun à réciter le chapelet tous les jours, et à éviter tout ce qui pourrait ternir le moins du monde leur pureté, et donner la moindre atteinte à la sainteté de leur état, tels que sont les bals et les danses, les compagnies et les assemblées des personnes de différent sexe. »

De Taugon, le Bienheureux se rendit à St-Amand-sur-Sèvre, qui dépendait alors du diocèse de la Rochelle et qui fait partie maintenant du diocèse de Poitiers. Il trouva là des désordres nombreux et des superstitions grossières ; mais il eut la consolation de voir s'opérer dans la paroisse le changement le plus merveilleux.

La mission de Saint-Amand ayant achevé d'épuiser ses forces, il consentit à aller prendre un peu de repos à la Séguinière, chez les demoiselles de Beauveau qui l'en sollicitaient. Cependant, il prêcha encore plusieurs fois dans cette paroisse et y fit faire, avec tout l'appareil possible, une procession générale à Notre-Dame-de-Toute-Patience. Après huit jours passés à la Séguinière, il alla visiter à Nantes son hôpital des incurables, et se rendit ensuite à Mervent, paroisse voisine de Fontenay-le-Comte, pour y prêcher une mission. Malgré son état de faiblesse, il y déploya le même zèle et obtint le même succès que partout ailleurs.

On ne pourrait mieux peindre le changement qu'il opéra dans les âmes, que par celui qu'il apporta dans le temple matériel à demi ruiné. Sachant que le prédicateur de la parole n'est qu'un pèlerin qui passe, le Bienheureux laissait presque partout trois échos de sa voix, une église restaurée, des cantiques populaires, des associations pieuses, en particulier la confrérie du Rosaire.

A Mervent, la vue de l'église lui tira des larmes ; la nef était découverte, les murailles lézardées, les fenêtres sans vitraux, en sorte que le vent et la pluie permettaient à peine d'offrir le saint sacrifice. L'état déplorable de bon nombre d'églises au XVIII^e siècle présageait

la catastrophe sanglante qui le termina. L'église est l'acte public de foi; quand la foi ne sait plus l'exprimer, c'est qu'elle est mourante dans l'âme des pasteurs et des peuples. Le Bienheureux Père de Montfort comprenait qu'en rendant sa beauté à la maison de Dieu, il travaillait à la restauration des principes chrétiens dans les âmes. Il parla avec tant d'énergie aux paroissiens de Mervent, que ceux-ci se décidèrent à réparer leur église. Pendant cette mission, le Serviteur de Dieu songea à se choisir un ermitage dans la vaste forêt de Vouvent; il n'eut pas de peine à trouver un lieu propice à ses désirs de contemplation et de solitude: c'était une caverne profonde, creusée dans le flanc d'une colline escarpée. Aidé des habitants de la paroisse de Mervent, il s'y prépara une demeure silencieuse où il espérait se retirer de temps en temps pour méditer et prier Dieu. Cette grotte où, d'après la tradition, le Bienheureux fut honoré d'une apparition de la Sainte Vierge, est aujourd'hui un lieu de pèlerinage.

La mission de Mervent terminée, le saint retourna à La Rochelle pour mettre la dernière main à l'œuvre importante dont il avait jeté les fondements: l'établissement des écoles chrétiennes pour les garçons et pour les filles.

Les premiers historiens du Père de Montfort nous disent son affection pour l'enfance et le zèle qu'il mettait à fonder partout des écoles. « Plein de l'esprit de son divin Maître, dit le Père Picot de Clorivière, jésuite, il avait toujours aimé tendrement la petite enfance, et soit à la ville, soit à la campagne, il se plaisait à se voir entouré d'une troupe d'enfants à qui il apprenait les éléments de la doctrine chrétienne; partout où il faisait la mission, un de ses principaux soins était de pourvoir la paroisse de bons maîtres et de bonnes maîtresses d'école, disant que ces écoles étaient la pépinière de l'Eglise, que c'était là que les enfants, comme de tendres arbrisseaux, ayant été taillés et cultivés avec soin, devenaient dans la suite propres à porter leurs fruits, et que, faute de cette première culture, ils demeuraient toujours stériles et infructueux. »

Encouragé par Mgr de Champflour, l'homme de Dieu établit à La Rochelle des écoles chrétiennes. L'école des garçons s'ouvrit la première. Il y mit trois maîtres, et un prêtre fut chargé de veiller au spirituel, de dire la messe aux enfants et de les confesser tous les mois. Les maîtres, revêtus de soutanes noires, n'exigeaient aucune rétribution des familles. Notre Bienheureux prescrivit rigoureusement l'ordre et la succession des exercices, et le silence

de la part des enfants. Le maître conduisait à la messe les écoliers qui chantaient des cantiques ; l'un entonnait la strophe et les autres continuaient. Des inspecteurs, pris parmi les enfants, les reconduisaient à la maison de leurs parents. Après la classe, tous ensemble récitaient le chapelet.

Bientôt après, il fit venir de Poitiers la Sœur Marie-Louise de Jésus et sa compagne, Sœur de la Conception, pour leur donner la direction de l'école des filles. Il aimait à visiter ces établissements qui furent pour lui, dès l'origine, le sujet d'une grande consolation. Les habitants de la ville ne se lassaient pas d'admirer le changement opéré dans les enfants qui fréquentaient les écoles établies par le pieux et intelligent missionnaire.

Lorsque le zélé Serviteur de Dieu eut organisé convenablement les classes de La Rochelle, il quitta cette ville qu'il ne devait plus revoir, et se rendit à Fontenay, pour commencer une mission dans l'église de Saint-Jean. Cette église n'étant pas assez vaste pour contenir la foule, il se vit obligé de prêcher deux missions : l'une pour les femmes, l'autre pour les hommes. Toutes deux eurent le résultat que l'on pouvait désirer.

Après quelques jours de repos dans son ermitage de Mervent, il revint à Fontenay pour donner une retraite aux religieuses de Notre-Dame. C'est pendant cette retraite qu'il gagna à la Compagnie de Marie M. Mulot, jeune prêtre, qui fut son successeur immédiat et gouverna sa famille religieuse avec une grande sagesse jusqu'en 1749. Il alla ensuite prêcher à Veuvent une mission qui fut l'une des plus stériles qu'il ait faites. Un succès plus consolant l'attendait à Saint-Pompain. Il commença par une réconciliation publique, nécessaire à l'édification de la paroisse. Un personnage important du pays était au plus mal avec le curé et avec une autre personne de la paroisse. Cette inimitié publique, au lieu de s'adoucir, s'était aigrie avec les années. L'Evêque de La Rochelle était en vain intervenu pour faire cesser le scandale. Le Bienheureux Père de Montfort fut plus heureux. Un jour, après le sermon, ayant aperçu dans son auditoire cet homme dont il sollicitait la conversion, il se mit à faire réciter le Rosaire à deux chœurs. Le personnage assista comme les autres à cet exercice de piété : ce fut pour lui le moment de la grâce. Le Rosaire fini, le missionnaire va droit à cet homme, l'embrasse et le remercie de l'édification qu'il donne à la paroisse, et il ajoute : « Sera-t-il dit, Monsieur, que Jésus-Christ ne triomphera

« pas en vous de cette haine malheureuse que vous conservez dans
« votre cœur? Ne voulez-vous pas, pour l'amour de lui, pardonner
« aux deux personnes que vous savez? » Tout haineux qu'il était,
ce pécheur avait conservé l'esprit de foi et la dévotion à la Mère de
Dieu. Ces quelques mots le changèrent : pour preuve de sa conver-
sion, il donna un grand repas, invita ses deux ennemis et fit publi-
quement avec eux une réconciliation durable.

La pensée d'assurer l'avenir de ses congrégations semblait parti-
culièrement préoccuper le Bienheureux à cette époque. Il ne cessait
de prier et de faire prier pour obtenir des enfants spirituels qui
continueraient après lui l'œuvre si importante des missions et toutes
les autres œuvres de charité qu'il avait déjà établies ou qu'il avait
en vue. Sachant que la vocation religieuse est le chef-d'œuvre de la
grâce, il recommanda surtout sa Compagnie de missionnaires à la
glorieuse Mère de Dieu, la Reine des Apôtres. Afin de mieux obtenir
sa puissante protection, il conçut la pensée d'un pèlerinage solennel
à Notre-Dame-des-Ardilliers de Saumur. Ce pèlerinage fut fait avec
la plus grande piété par les pénitents de Saint-Pompain, au nombre
de trente-trois ; ils avaient à leur tête MM. Vatel et Mulot. Au retour
des pénitents de Saint-Pompain, le Bienheureux voulut faire le même
pèlerinage avec quelques Frères qu'il s'était attachés.

De Saumur, l'homme de Dieu se rendit à Saint-Laurent-sur-Sèvre,
pour y commencer une mission. Durant le voyage, il redoubla ses
austérités : souvent il s'enfonçait dans les bois pour y prendre de
sanglantes disciplines. Arrivé à Saint-Laurent, il logea dans un
mauvais galetas qui n'avait pour ameublement qu'un peu de paille
et ses instruments de pénitence. La mission s'ouvrit le dimanche.
A la procession qui précéda la messe, le missionnaire fit un acte
de piété qui édifia grandement la paroisse. Il prit lui-même la croix
pour la porter en procession, et témoigna, par son maintien, tout
son respect pour ce gage de salut.

Epuisé par ses mortifications et ses travaux apostoliques, le
Bienheureux se livra néanmoins avec la même ardeur à la prédication,
Mais bientôt, attaqué par une fausse pleurésie, il fut obligé de se
mettre au lit. Les remèdes furent employés inutilement. Il n'y avait
que cinq jours qu'il était malade, et déjà il sentait ses forces con-
sumées. Le 27 avril, veille de sa mort, il fit son testament, dans
lequel il léguait les étendards du Rosaire aux paroisses de l'Aunis
les plus fidèles à cette dévotion.

Débarassé des soucis de l'avenir, l'homme de Dieu ne s'occupait plus que de la préparation à la mort. Il demanda de garder dans le tombeau les chaînettes de fer qu'il portait au cou, aux bras et aux mains, comme marque de sa dévotion à la sainte Mère de Dieu, et, prenant dans sa main droite le crucifix indulgencié par le Pape, dans sa main gauche la statuette de la Sainte Vierge qu'il portait toujours avec lui, il se mit à regarder ces deux images, invoquant tour à tour les noms sacrés de Jésus et de Marie.

A la nouvelle de la maladie mortelle du Bienheureux, un grand concours se fit autour de sa couche. Le saint mourant, ranimant ses forces à la vue de ce peuple en larmes, se mit à chanter la strophe qui commence un de ses cantiques de mission :

Allons, mes chers amis,
Allons en Paradis,
Quoi qu'on gagne en ces lieux,
Le Paradis vaut mieux.

Tout à coup, à ces divins transports succède un profond abattement. Le Bienheureux, tremblant et frémissant, dit à haute voix, comme parlant à une vision : « C'est en vain que tu m'attaques : « je suis entre Jésus et Marie ; je suis au bout de ma carrière, « c'en est fait, je ne pêcherai plus. » Il entra ensuite dans un grand calme et expira doucement à huit heures du soir, un mardi, le 28 avril 1716.

IX. — C'est ainsi que mourut, à quarante-trois ans deux mois et vingt-huit jours, le B. Louis-Marie Grignon de Montfort.

Voici son portrait tel que nous l'a transmis un de ses premiers historiens :

« Sa taille était au-dessus de la médiocre, sa constitution forte et robuste, son air plein de grandeur et de bonté ; il avait les joues assez vermeilles, le visage blanc, le front large et élevé, les yeux grands et vifs et cependant très modestes, le nez aquilin et le menton un peu allongé. »

Quant à son âme, comment peindre au vif ses qualités incomparables ? Parmi les traits de ressemblance du Bienheureux avec le type de toute sainteté, Jésus-Christ, qu'il nous suffise de signaler sa pureté sans tache, sa vie consacrée à évangéliser ses frères, son immense amour pour la croix.

Le bruit de la mort du Bienheureux jeta la consternation dans toutes les âmes, et l'on vit arriver à Saint-Laurent plus de dix mille personnes qui venaient assister à la sépulture de cet apôtre de Jésus-Christ.

En attendant la cérémonie, le corps fut exposé dans la nef de l'église paroissiale. Tous étaient si convaincus de la sainteté du Serviteur de Dieu, qu'ils faisaient toucher à sa dépouille des chapelets, des crucifix, des images, etc. On fut obligé d'établir des gardes autour du cercueil.

L'humble et pieux missionnaire avait demandé que son corps fût enterré dans le cimetière, et son cœur placé sous le marchepied de l'autel de la Sainte Vierge; mais après sa mort, on crut que son corps tout entier méritait de reposer dans la chapelle de l'auguste Mère de Dieu, qu'il avait tant honorée, aimée, prêchée et chantée, et dont il avait partout répandu la dévotion avec un zèle si ardent et si pur. Lorsque les restes du Bienheureux furent descendus dans la fosse, des cris et des sanglots retentirent comme aux funérailles d'un père.

Ce mouvement de piété et de dévotion ne fut point passager. Un grand nombre de pèlerins vinrent journellement au tombeau du saint prêtre, pour invoquer son crédit auprès de Dieu. Presque tous disaient avoir été exaucés en obtenant des grâces extraordinaires par ses prières.

Cette affluence augmentant sans cesse, la marquise de Bouillé et d'autres personnes, qui avaient une vénération profonde pour la mémoire du Serviteur de Dieu, demandèrent à l'évêque de La Rochelle la permission de faire exhausser la tombe qui était au niveau de terre, et d'en faire mettre une en marbre, élevée sur quatre piliers, avec une épitaphe en lettres d'or. L'évêque y consentit.

L'exhumation se fit dans la nuit du 12 novembre 1717. Lorsque le cercueil parut, loin d'exhaler une mauvaise odeur, il répandit un parfum très suave. La terre même qui l'entourait en était imprégnée; les assistants ne craignirent plus alors de s'approcher. Lorsqu'on enleva l'ais de dessus le cercueil, on fut surpris d'y voir une infinité de petites mouches qui avaient les ailes vertes, et qui murmuraient à peu près comme des abeilles autour de leur ruche. Il n'y avait cependant ni limon, ni putréfaction, et la chair était blanche et saine. Le corps et le premier cercueil furent renfermés dans un autre cercueil fait de bois de chêne; on déposa celui-ci dans un caveau de maçonnerie qu'on avait préparé; mais au lieu de l'appuyer sur la terre, on l'exhaussa sur deux tréteaux. Après avoir scellé le caveau, on éleva au-dessus

un petit cénotaphe haut de 92 centimètres, recouvert d'une table de marbre sur laquelle on avait gravé une splendide épitaphe dont voici la traduction :

Passant, que vois-tu ?
 Un flambeau éteint !
 Un homme consumé par le feu de la charité,
 Qui se fit tout à tous,
 Louis-Marie Grignon de Montfort.
 Si tu demandes quelle fut sa vie ? aucune ne fut plus innocente.
 Son zèle ? aucun ne fut plus ardent.
 Sa pénitence ? aucune ne fut plus austère.
 Sa dévotion envers Marie ?
 Personne ne ressembla mieux à saint Bernard.
 Prêtre de J.-C., il retraça J.-C. par sa vie ;
 Partout il le prêcha par sa parole ;
 Infatigable, il ne s'arrêta que dans la tombe.
 Il fut le père des pauvres,
 Le protecteur des orphelins ;
 Il réconcilia les pécheurs ;
 Sa mort glorieuse ressembla à sa vie ;
 Comme il avait vécu, il cessa de vivre.
 Mûr pour Dieu, il s'envola au ciel ;
 Il mourut le 28 du mois d'avril
 L'an 1716 de Notre-Seigneur
 Agé de 43 ans.

M. Barin, grand vicaire de Nantes, voulut aussi témoigner son affection au Serviteur de Dieu, dont il avait été le protecteur ; il envoya une plaque de cuivre qui fut appliquée à la muraille au-dessus du tombeau ; elle portait :

« Ici repose le corps de M. Louis-Marie Grignon de Montfort, excellent missionnaire, dont la vie a été très innocente, dont la piété a été admirable, dont les discours, remplis de la grâce du Saint-Esprit, ont converti un nombre infini d'hérétiques et de pécheurs, dont le zèle pour l'honneur de la Sainte Vierge et l'établissement du saint Rosaire a persévéré jusqu'au dernier jour de sa vie. Il est mort, en faisant mission dans cette paroisse, le 28 avril 1716. »

Ce sépulcre vénéré ne fut point dérangé jusqu'en 1812. La Révolution profana l'église, mais respecta la tombe. Le 30 novembre 1812 eut lieu une seconde ouverture. Le corps du Bienheureux était en

cenbres. Une troisième ouverture mit au jour les restes vénérables, le 17 janvier 1842, en présence de tous les membres du tribunal ecclésiastique, réuni à cette époque pour s'occuper du procès de béatification du Serviteur de Dieu. On recueillit religieusement tout ce qu'on trouva dans cette tombe glorieuse. Ossements et poussière furent renfermés dans une petite châsse en plomb. Les épingles qui avaient servi à l'ensevelissement du Bienheureux, les petites chaînettes de la Sainte Vierge, des morceaux de ses souliers, la touffe en soie de son bonnet carré, son chapelet qui était entier, avec un seul chaînon de défait, et divers autres objets trouvés dans le tombeau, furent déposés dans un grand et magnifique vase en porcelaine. La châsse de plomb et le vase de porcelaine, renfermés dans une caisse en bois de chêne, furent descendus respectueusement dans le caveau, en attendant le jour de la glorification.

Cette glorification a demandé un demi-siècle pour arriver à son plein épanouissement.

Au mois d'août 1827, Mgr Soyer, alors évêque de Luçon, mettait la main aux premiers actes de la béatification du Serviteur de Dieu. Le procès pour l'introduction d'une cause de béatification se fait toujours par l'autorité de l'Ordinaire. Mgr Soyer instruisit donc ce procès, pour constater les vertus et les miracles du Serviteur de Dieu. Vingt autres prélats, cardinaux, archevêques ou évêques de France joignirent à la supplique de l'évêque de Luçon leurs suppliques particulières.

L'affaire de la béatification du pieux missionnaire, soumise au jugement de Rome dans le cours de l'année 1831, fut accueillie favorablement par le Souverain-Pontife. Après le plus mûr examen, la Congrégation des Rites, le 1^{er} septembre 1838, jugea, à l'unanimité, qu'il y avait lieu de poursuivre cette affaire, si tel était le bon plaisir de Sa Sainteté ; et le 7 du même mois, veille de la Nativité de la Très Sainte Vierge, le décret apostolique de Grégoire XVI accordait au grand serviteur de Marie, le titre de Vénérable, en autorisant la S. Congrégation à poursuivre la cause de la Béatification. Depuis cette époque, les procès apostoliques de non-culte, des écrits du vénérable Serviteur de Dieu, de la réputation de sainteté et des miracles en général, enfin le grand procès sur les vertus et les miracles en particulier ont été faits et soumis au jugement de Rome. Le 3 août 1839, le procès de non-culte constatait qu'on n'avait pas devancé le jugement de l'Eglise en rendant au P. de Montfort le culte réservé aux saints. C'était le premier pas. Le 12 mai 1853, un décret du Siège apostolique déclarait les écrits

du Vénérable Montfort exempts de toute erreur opposée à l'enseignement de l'Eglise. Le 29 septembre 1869, Rome déclarait qu'il avait pratiqué dans un degré héroïque les vertus théologiques et cardinales et celles qui en dépendent. Ce décret important, affiché aux portes de la Basilique Vaticane à Rome, fut ainsi publié pour tout l'univers. Enfin le décret apostolique constatant quatre miracles opérés par l'intercession du serviteur de Dieu paraissait le 21 février 1886. C'était le succès définitif.

Désireux d'associer le ciel aux joies de son jubilé sacerdotal, Léon XIII, au commencement de l'année 1888, faisait rendre à plusieurs serviteurs et servantes de Dieu les honneurs du culte. C'est le 22 janvier de cette année mémorable dans les fastes de la papauté, que le V. Louis-Marie Grignon de Montfort fut placé solennellement au rang des Bienheureux.



*La Bienheureuse OSANNA DE CATTARO,
Vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique^(*).*

(1493-1565)

A l'Ouest du Monténégro, sur le penchant abrupte de ses montagnes, en face de l'Adriatique, s'épanouissait, dans la première moitié du xvi^e siècle, une fleur qui embaumait de son parfum ces contrées désolées par le schisme et préparait le réveil catholique dont nous sommes les témoins. La sainteté de certaines âmes rayonne avec une merveilleuse puissance à travers le temps et l'espace, et celle d'Osanna, notre héroïne, semble éclater de nos jours dans le retour franc et spontané à l'Eglise romaine de ces populations slaves, qu'un Concordat vient de rapprocher du centre de toute vie, le Siège Apostolique.

Pendant plus de cinquante ans, Osanna fut recluse et pratiqua de telles pénitences, que sa vie parut un prodige. Après sa mort,

(*) Vie de la Bienheureuse, écrite par un auteur contemporain et publiée en italien par le R. P. Ange Miskov, dans la Revue dominicaine de Ferrare *Il Rosario*, 1887.

ses dépouilles, conservées sans la moindre trace de corruption dans l'une des principales églises de Cattaro, n'ont pas cessé d'être l'objet d'un culte public. Aujourd'hui encore, tous les Monténégrins, schismatiques ou catholiques, viennent en pèlerinage au tombeau de cette vierge admirable, la plus pure gloire de leur pays. Espérons qu'un jour l'Eglise daignera confirmer ce culte de sa suprême autorité.

Osanna vint au monde en 1493 dans un village appelé Comane, et soumis à la domination turque, à une demi-journée de Cattaro. De la condition la plus modeste, peut-être même les derniers de leur village, ses parents l'élevèrent pauvrement avec ses frères et sœurs. Tous appartenaient à la religion grecque schismatique. A huit ans, Osanna reçut la garde d'un petit troupeau, l'unique avoir de la famille. Chaque jour, au lever de l'aurore, la pauvrete s'en allait, en pastourelle diligente, errant çà et là sur les coteaux avec les brebis qu'elle conduisait.

Cette humble bergère cachait une âme prédestinée, et l'heure était proche, où Dieu, dont l'éternel amour prévient nécessairement tout amour, daignerait se révéler doucement à son cœur. Depuis longtemps déjà, en vue de se faire aimer des hommes, ce grand Dieu avait déroulé sous leur regard les incomparables magnificences de l'univers, pour que les créatures, reflets de son invisible beauté, ne cessassent de leur redire et son adorable Nom et ses infinies perfections. Hélas ! combien ont des yeux pour ne point voir ; combien demeurent sourds aux voix puissantes de la création ! Osanna n'eut pas ce malheur. Sans autre maître que la grâce intérieure, son intelligence, à peine entr'ouverte, se sentit portée à lire dans le livre admirable du monde visible. Pendant que son troupeau paissait tranquillement, l'enfant arrêta ses yeux sur la nature, et prenait un plaisir indicible à considérer la verdure des prairies, l'étendue des campagnes, l'éminence des collines, le cristal des eaux, la grandeur de la mer, la hauteur des cieux, l'éclat du soleil, la clarté de la lune, le scintillement des étoiles. Puis, dans son âme si candide, c'était comme une interrogation sans fin. Quel bras avait suspendu la voûte du ciel ? Quelle main avait peuplé l'immensité des espaces de tant de merveilles ? Quel géant imprimait le mouvement à tous ces mondes ? Retournée vers sa mère, elle lui disait : « Chère mère, qui a élevé ces hautes montagnes ? Qui a creusé ces profondes vallées ? » « Qui a formé ce ciel si beau et si limpide ? Quel est celui qui gouverne toutes ces choses et donne la vie à tant d'êtres animés ? »

Et la mère de répondre : « Dieu, ma fille, est celui qui a créé et qui
« conserve toutes choses. C'est lui qui, après le péché d'Adam le
« premier homme, est descendu du ciel en terre, a pris chair dans le
« sein de la Vierge Marie, et a vécu trente-quatre ans parmi les
« mortels, souffrant comme eux la faim, la soif, le froid et la chaleur.
« Enfin attaché à la croix par les Juifs, il y est mort couvert d'igno-
« minie; mais après, il est ressuscité triomphant et il est remonté au
« ciel, où il se tient assis à la droite de son Père. On voit son image,
« là-bas, à Cattaro, sous la forme d'un petit enfant, comme au
« jour de sa naissance. On le voit aussi crucifié, et tous les chrétiens
« l'adorent. »

Ces paroles restèrent profondément gravées dans l'âme d'Osanna, et la grâce redoublant de jour en jour ses doux attraits, cette enfant n'eut bientôt plus qu'un désir, qu'une passion, aller voir Dieu à Cattaro. Impatiente de jouir d'un tel bonheur, elle demanda instamment d'être conduite à la ville; larmes, supplications, elle n'épargna rien pour fléchir sa mère. Celle-ci enfin le lui promit; mais la trouvant encore trop jeune, elle se montra peu pressée d'exécuter sa promesse. Chaque jour, elle remettait au lendemain; chaque jour, elle inventait de nouveaux prétextes pour la faire attendre.

Osanna, le cœur tourmenté du besoin de voir Dieu, continuait à remplir son office de pastourelle, sans que rien pût la distraire de son angélique préoccupation. Loin d'aimer la compagnie des autres bergères, elle recherchait la solitude; et alors, donnant toute liberté à ses larmes et à ses soupirs, elle appelait Dieu de toute la force de ses aspirations et le suppliait de se montrer.

Comment de telles prières fussent-elles restées sans résultat? Un jour, revenant du pâturage avec ses brebis, Osanna aperçut dans un pré un très gracieux petit enfant, qui la regardait d'un air radieux. Le voir, courir vers lui, tendre les bras pour le serrer sur son cœur, furent comme un seul acte; mais au moment où elle pensait le tenir, le bel enfant disparut, laissant toutefois sa chère amante comblée d'une ineffable consolation.

A peine de retour à la maison, la petite bergère se hâta de raconter son heureuse aventure : « Mère, je te l'assure, dit-elle; je l'ai vu, « ce Dieu né d'une Vierge, dont tu me parlais l'autre jour! » Craignant qu'elle n'eût été victime d'une illusion, sa mère lui répondit : « Sois tranquille et n'y pense plus. Jamais Dieu n'est visible pour « nous. »

Osanna pourtant ne pouvait douter de l'apparition. Quelque temps après, le divin Sauveur, qui avait ravi la pieuse bergère par les attraits de son enfance, voulut embraser totalement son cœur en lui montrant ce qu'il a autrefois souffert pour les hommes. Il lui apparut dans les airs tout sanglant et les bras étendus. A cette vue, l'enfant comprit que c'était là le Dieu crucifié que sa mère lui avait fait connaître. Emue, transportée d'amour, elle se mit à pleurer ; et la céleste vision une fois disparue, ses yeux, longtemps encore, laissèrent échapper des torrents de larmes.

De cette dernière apparition il lui resta un désir plus ardent, plus irrésistible, d'aller à Cattaro, à cette ville fortunée où l'on voyait Dieu. Dès lors ni caresses, ni réprimandes ne purent calmer l'élan de son âme, et sa mère dut enfin la conduire à ce lieu, objet de tant d'aspirations. Comment dire le bonheur d'Osanna ? En visitant les églises, elle voyait Dieu, elle admirait ses images. La Providence, toutefois, lui réservait une faveur plus grande encore, celle de rester à Cattaro. Sa mère, en effet, trouva à la mettre en service chez une noble famille, et s'en retourna seule au pays.

II. — L'enfant avait alors dix ou onze ans. Heureuse de vivre désormais à proximité des églises et de Dieu, elle parut toute passionnée pour le culte des saintes images. L'occasion de les voir lui était fournie très souvent. Une fois en leur présence, elle ne pouvait plus en détacher ni ses yeux ni son cœur. Toutes les fois qu'elle sortait de la maison, elle trouvait moyen de mettre sur son passage quelque église, y entraît, et là, avec un très grand respect, une pieuse attitude et de profondes inclinations, elle vénérât toutes les images qui s'offraient à ses regards.

Arriva bientôt un de ces jours de fêtes, que les catholiques ont coutume de célébrer par la fréquentation des sacrements. La jeune fille, sur l'invitation de sa maîtresse, se présente au tribunal de la pénitence ; c'était pour la première fois de sa vie. Au moment où le prêtre lui apprenait la manière de s'accuser, elle voit tout à coup apparaître à la droite de celui-ci un homme crucifié et ensanglanté de la tête aux pieds. Atterrée à cette vue, Osanna est frappée de stupeur, et sous le coup d'une impression indéfinissable qui lui ôte la parole, elle quitte le confesseur sans lui dire un seul mot, et rentre à la maison.

A partir de ce moment, elle sentit un grand désir de se dévouer à

Dieu sans réserve et de se consacrer entièrement à son service dans la vie religieuse. Un vendredi saint, ce désir s'enflamma d'une manière admirable au récit de la Passion de Notre-Seigneur. Enivrée d'amour, l'enfant résolut de s'enfermer dans une prison volontaire, pour y passer toute sa vie occupée à la contemplation de ce mystère. Mais comment exécuter ce projet ? Son extrême pauvreté la retient, hélas ! au service des autres. Pleine de confiance, néanmoins, Osanna se met à prier Dieu avec une ardeur inexprimable.

Un jour qu'elle s'adressait au ciel avec plus d'instance, elle entend une voix mystérieuse qui lui dit : « Va trouver la signora Slavka ; elle « t'apprendra ce que tu dois faire pour réaliser l'ardent désir de ton « cœur. » Slavka était une femme de haute piété, qui entretenait des rapports intimes avec Frère Thomas Grubonja, saint religieux de l'Ordre des Frères-Mineurs. Osanna la connaissait. Aussi à peine a-t-elle entendu la voix mystérieuse qu'elle interrompt sa prière, et disant adieu aux gens de la maison comme si elle ne devait plus revenir, elle se rend auprès de Slavka et lui découvre à la fois son dessein et l'avertissement céleste. A cette ouverture, la pieuse dame ne vit rien de mieux à faire que d'adresser la jeune fille à Frère Thomas. Celui-ci, au premier examen, fut favorablement impressionné. Mais ne voulant rien précipiter, il enjoignit à Osanna de retourner chez sa maîtresse et de persévérer dans ses bons desirs, promettant de l'assister. Rentrée à la maison, Osanna se remit à prier avec plus de ferveur et d'assiduité que jamais, et, pour être plus sûrement exaucée, elle s'imposa des jeûnes rigoureux : pratique de pénitence à laquelle sa mère l'avait habituée dès ses plus tendres années, en lui représentant le jeûne comme une œuvre extrêmement utile.

Au milieu de ces exercices, son attrait pour la vie de réclusion augmentant de jour en jour, elle allait souvent voir Frère Thomas et le priait de l'aider, comme il l'avait promis, à exécuter son projet. Déjà intimement convaincu qu'un si ardent désir ne pouvait venir que d'une impulsion surnaturelle de la grâce, Frère Thomas voulut conférer avec un saint religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, Frère Vincent Bucchia. Après un mûr examen de toutes les circonstances, tous deux se rendirent auprès de l'évêque pour lui déférer l'affaire, et il fut enfin unanimement décidé qu'il fallait donner satisfaction au désir d'Osanna (1). On construisit donc à

(1) Depuis le neuvième siècle, la récluserie était soumise à des règles précises. La cellule devait être contiguë à une chapelle ou à une église, afin que la personne

côté d'un oratoire dédié à saint Barthélemy, une étroite cellule, qui n'avait guère plus d'un mètre carré de superficie. C'est là que notre sainte, enfin au comble du bonheur, fut enfermée, en présence de tout le peuple qui ne pouvait revenir de son étonnement. C'était en 1514; la jeune fille avait à peine 21 ans.

Après avoir mené là durant sept ans une vie austère et fervente, elle fut transférée dans une autre cellule non moins étroite, préparée sur sa demande au côté gauche de l'église Saint-Paul. La raison qui lui fit désirer ce changement, c'est qu'elle se souvint d'une révélation qui lui avait été faite bien des années avant sa réclusion. Comme elle se trouvait un jour près de cette église, occupée à chercher des herbes médicinales pour un malade, une voix lui avait dit : « Tu mourras ici. » Plus tard, cette parole lui revenant à l'esprit dans son ermitage de St-Barthélemy, elle sollicita une retraite auprès de l'église St-Paul, afin de vivre désormais dans le lieu destiné à recevoir son dernier soupir. Du reste, elle n'est pas près de mourir. Il lui faudra passer encore quarante-quatre ans dans le tombeau devenu son domicile, avant de prendre son essor vers le ciel.

III. — Suivant toute vraisemblance, c'est au commencement de sa vie de réclusion que notre Bienheureuse entra dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique. En cette circonstance, les Frères-Prêcheurs lui changèrent son nom de Catherine contre celui d'Osanna, en mémoire de l'illustre Osanna de Mantoue, morte quelques années auparavant. Devenue Tertiaire et séparée complètement du monde, la pieuse Vierge ne pensa plus qu'à s'immoler sans cesse devant Dieu, et telles furent bientôt ses austérités, qu'elle parut avoir atteint tout ce qu'on raconte de plus extraordinaire des anachorètes du désert. Un cercle de fer autour des reins, un rude cilice sur la peau, elle se souvenait continuellement de la Passion de Notre-Seigneur et n'en pouvait parler sans de profonds soupirs et des torrents de larmes. Son lit était une échelle de cinq degrés, munie d'une misérable cou-

recluse pût, d'une petite fenêtre, suivre le prêtre à l'autel, s'unir aux prières et aux chants des fidèles et répondre aux personnes qui voudraient la consulter. Le consentement de l'évêque était nécessaire, à moins qu'il ne s'agit de religieux exempts. Lui-même recevait à l'église, solennellement, la promesse de stabilité dans ce nouveau genre de vie librement embrassé. Après cet engagement, on conduisait processionnellement le reclus ou la recluse à sa cellule; l'évêque l'y introduisait, puis il fermait la porte sur laquelle il apposait son sceau. — Cfr. Pavy, *Les Recluseries*, p. 168.

verture dont elle ramenait une partie sur elle-même pour se préserver du froid ; pour oreiller une simple pierre. Chaque nuit, à l'heure de Matines, elle se levait de sa pauvre couche, et aussitôt se mettant en oraison, elle flagellait cruellement son corps, tantôt avec une discipline de cordes, tantôt avec une chaîne de fer. On prétend même qu'à l'exemple de saint Jérôme elle se frappait la poitrine avec une pierre jusqu'à en faire jaillir le sang.

Quelques pieuses demoiselles, attirées par les exemples d'Osanna, ne tardèrent pas à venir se placer sous sa conduite, et embrassèrent une vie de perfection, comme Tertiaires Dominicaines, dans des cellules voisines de la sienne (1). Malgré tous les voiles dont s'enveloppait son humilité, la Bienheureuse ne put longtemps leur dérober le secret de ses effrayantes austérités. Souvent il leur fut donné de contempler les murs et le pavé de son réduit entièrement tachés de sang. Quelquefois, accourant au bruit terrible de ses disciplines, elles regardaient furtivement dans sa chambrette par une petite fente, et s'arrêtaient, spectatrices émues, devant cette âme saintement avide de souffrance et d'immolation.

Osanna enchérissait encore sur les abstinences prescrites par la Règle de S. Dominique. Pour elle, jamais de viande ; un peu de laitage trois jours seulement par semaine ; le reste du temps, jeûne sévère au pain et à l'eau, surtout le samedi, pour se disposer à recevoir Notre-Seigneur le lendemain. Fort longtemps, elle s'abstint de toute nourriture le jour de ses communions. Chose admirable, elle semblait ces jours-là plus vigoureuse que jamais. Tel était son genre de vie de Pâques à l'Exaltation de la Sainte-Croix qui se célèbre le 14 septembre. De ce jour à Pâques, sa nourriture quotidienne consistait en un demi pain de son.

Ne possédant rien, elle vivait des aumônes que lui apportaient de bons chrétiens. Si elle l'avait voulu, l'abondance eût toujours régné dans son réduit. Mais contente d'avoir le strict nécessaire pour la journée, Osanna distribuait le surplus à des enfants pauvres, et passé l'heure de Vêpres, elle ne souffrait jamais qu'il lui restât seulement une miette de pain. Non moins humble que pénitente, elle ne mangeait jamais qu'à genoux, sa pitance posée à terre. Après

(1) Le premier monastère des Tertiaires dominicaines fut ainsi fondé à Cattaro, sous le nom de S. Paul, et ne cessa d'exister qu'à la fin du dix-huitième siècle. Les religieuses de ce monastère ont toujours vénéré Osanna comme leur fondatrice.

s'être privée de vin l'espace de sept ans, sa faiblesse l'obligea enfin d'en prendre ; mais elle le trempait tellement, qu'à peine gardait-il goût et couleur de vin. Encore ne s'accordait-elle cette eau rougie qu'avec une extrême parcimonie, pour honorer la soif de Notre-Seigneur ; et au plus fort même de ses maladies, elle n'eût jamais voulu boire une goutte de plus qu'à l'ordinaire.

Simple, candide, fervente, Osanna était aussi remplie de charité pour le prochain. Pauvres, affligés, malades, tous trouvaient auprès d'elle assistance ou, du moins, consolation. Tous les hommes, quel que fût leur état ou leur condition, avaient part à ses prières, mais spécialement ceux qui se recommandaient à elle ; et le nombre en était grand, car la sainteté de sa vie l'avait rendue célèbre dans tout le pays.

Jamais on ne la vit rire ou, du moins, très rarement. Habituellement plongée dans la contemplation du Sauveur crucifié ou dans l'étude des actions héroïques des Saints, elle retirait de cet exercice une ineffable componction qui allait fréquemment jusqu'aux larmes. En dehors de l'oraison, elle s'occupait à quelque travail manuel, sachant par l'Ecriture que celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger. Dans sa profonde humilité, elle s'estimait la plus indigne et la plus criminelle des créatures, et répétait souvent qu'on lui ferait justice de la chasser honteusement du pays comme une peste, ou de la faire mourir publiquement par la main du bourreau.

Habitants de Cattaro et étrangers venus de loin visitaient souvent Osanna, attirés par un ardent désir de profiter de ses lumières surnaturelles. Pour elle, sa pratique, avant d'écouter ses visiteurs, était d'appeler d'en haut, par une humble prière, le souffle du Saint-Esprit, afin que sa bouche ne proférât aucune parole qui ne fût pour la gloire de Dieu et l'utilité du prochain. Dire ou comprendre combien son âme s'élevait dans ces conférences ne serait pas possible. Quoiqu'elle n'eût jamais appris qu'à guider les troupeaux et ignorât même les premiers éléments des lettres, elle dissipait n'importe quel doute avec une facilité et une lucidité étonnantes. Rien de comparable à la force de ses paroles, à l'ardeur dont elle enflammait les cœurs les plus froids, à la puissance irrésistible qui triomphait par sa bouche des âmes les plus rebelles. Venait-on lui proposer quelque difficulté sur la sainte Ecriture, elle répondait avec tant de prudence et d'à-propos, qu'on l'aurait crue sortie d'un collège, ou du moins exercée à de continuelles conférences avec de savants théologiens. Ses concitoyens,

émervillés de sa science profonde, l'appelaient tantôt la trompette du Saint-Esprit, tantôt l'oracle de la divine sagesse, et quelquefois maîtresse de théologie mystique.

IV. — Tant de sainteté évidemment appelait les persécutions du démon ; elles ne tardèrent pas à se produire. Un jour, caché sous les traits de Frère Vincent Bucchia, alors sans doute confesseur ou directeur d'Osanna, l'esprit malin se présente à midi à la petite fenêtre de sa logette et appelle la Servante de Dieu en contrefaisant très bien la voix du P. Bucchia. Une visite de son Père spirituel à cette heure ne laissait pas d'étonner la Bienheureuse. Cependant elle se munit du signe de la croix et s'approche. A peine en présence de son visiteur, elle le voit tout à coup changer de visage et de forme, puis disparaître avec un bruit infernal et en laissant une odeur si horrible qu'Osanna tombe évanouie et demi-morte. Revenue de sa frayeur, elle s'écrie : « O démon perfide, ennemi de Dieu et de sa sainte foi, veux-tu donc « me jeter dans l'illusion par de telles ruses ? Mais, grâce à mon « Seigneur, j'espère que tu n'auras jamais la force de m'enlacer dans « tes filets ! »

Après ce premier assaut, l'esprit malin prépara une nouvelle attaque plus terrible. Voyant un jour Osanna tout absorbée dans ses oraisons, il recruta pour la troubler une légion de démons, qui, sous forme de rats horribles et monstrueux, se précipitèrent dans sa cellule et se mirent à grimper et à courir tout autour, en criant : « Chienne, « infâme, maudite, blasphème Dieu, parjure le Christ et sa foi, ou « malheur à toi si tu ne le fais pas ». La sainte recluse, se munissant du signe de la croix et élevant son âme à Dieu, eut assez de courage pour frapper bravement les rongeurs affreux, pour leur donner la chasse et les fouler aux pieds, jusqu'à ce qu'ils eussent tous disparu. Mais l'émotion avait été excessive ; sa victoire remportée, Osanna se laissa tomber à terre presque morte. Après avoir recouvré ses sens, elle s'écria : « Mon Seigneur et mon Dieu, n'auriez-vous pas vu par « hasard les outrages dont m'ont abreuvée les démons ? Pourquoi « m'avez-vous abandonnée ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu à mon « secours ? » Alors, il lui sembla entendre ces paroles : « Qu'as-tu « donc tant souffert cette fois ? Peux-tu craindre que jamais je « t'abandonne ? » Rassurée par la voix céleste, Osanna se remit à l'oraison et ne fut plus inquiétée dans cet exercice.

Toutefois le démon, qui frémissait de rage de voir son astuce et sa

perfidie mises en échec par une simple femme, inventa une nouvelle ruse pour la perdre. Un jour, comme elle cousait un corporal, linge très fin sur lequel le prêtre, à l'autel, dépose la sainte hostie, elle voit apparaître tout à coup la Vierge Marie, portant entre ses bras le divin Enfant Jésus. « Ma fille, lui dit l'apparition, veux-tu savoir pourquoi « tu m'es si chère? c'est parce que tu couds si bien le petit linge sur « lequel doit être étendu notre roi et notre Dieu, à toi et à moi? » Puis elle l'entretint longuement des choses les plus sublimes. Osanna était stupéfaite et tout entière au bonheur d'entendre de ses oreilles et de voir de ses yeux la Mère du Rédempteur, qui daignait la visiter avec son divin Fils.

Le lendemain, la même agréable vision revint s'offrir aux yeux de la recluse, qui en fut remplie de joie. « Osanna, dit la Sainte Vierge, « tu ignores peut être qu'il est écrit : *Ne sois pas juste avec excès*. Je te « vois tomber dans ce défaut. Pourquoi, par exemple, ruiner ton corps « par tant d'abstinences et de tourments? Prends garde de t'attirer « quelque maladie et de mourir ensuite par ta faute. Mon Fils, tu dois « le savoir, a défendu de se tuer soi-même. De grâce, ma fille, suis « mon conseil : pas tant de jeûnes ni tant de macérations, de peur « que ton corps ne vienne à succomber. »

La Bienheureuse, à ces mots, demeura pensive et soupçonna quelque tromperie. Aussitôt la vision disparue, elle fit appeler son confesseur, le P. Vincent Bucchia, et lui découvrit l'apparition dont elle avait été deux fois favorisée. « Ma fille, répondit le prudent directeur, cette « familiarité ne me plaît pas et j'ai peur que tu ne sois en rapport « avec un mauvais esprit. Il faudra nous en assurer et voici comment. « Quand l'apparition reviendra, tu te muniras du bouclier de la foi « catholique, et après avoir fait le signe de la croix, tu lui cracheras « au visage. Si l'esprit qui t'apparaît appartient à la classe des bons, « comme ils sont parfaitement humbles et détachés d'eux-mêmes, il « ne s'indignera pas. Si, au contraire, comme je le crains, c'est un « mauvais esprit, il montrera bien vite son arrogance. »

Le jour suivant, la Mère de Dieu se présentait de nouveau devant Osanna, et se montrait tout de suite fort irritée du conseil donné par le directeur. « Et qui donc, femme imbécile, s'écria-t-elle, t'enseigne « à me cracher au visage? Peut-être ce marmiton de Frère Vincent? « Il ferait bien mieux d'aller à la cuisine préparer la soupe aux « Frères, que de s'occuper à diriger la conscience des chrétiens. » Ce langage, si peu digne de la Sainte Vierge, acheva d'éclairer com-

plètement l'esprit d'Osanna. « O bon Jésus, s'écria-t-elle, maintenant plus que jamais, venez à mon aide ! » Aussitôt se munissant du signe de la croix, elle envoya solennellement un crachat à la face de l'esprit malin. La colère du démon fut extrême, mais ne pouvant lutter, il quitta les apparences aimables sous lesquelles il s'était déguisé et prit en un clin d'œil la forme d'une horrible et cruelle bête sauvage. Après un tintamarre infernal, il abandonna enfin la cellule, honteux d'avoir vu sa fraude découverte.

Une autre fois, le démon, toujours plein de rage contre la Servante de Dieu, détache de la montagne qui dominait sa cellule une grosse pierre qu'il fait rouler directement sur le toit. Au bruit que faisait le rocher dans sa chute rapide, la recluse effrayée poussa ce cri : « Seigneur, à mon aide ! » O miracle ! le rocher dévaste le toit, l'écrase complètement ; Osanna n'est nullement atteinte.

La bienheureuse recluse reçut de Dieu cette grâce singulière de ne jamais se laisser abattre parmi tant de luttes et de tentations diverses. Plus elle combattait, plus elle rentrait en lice, hardie et courageuse.

C'est un prêtre, homme de grande piété et religion, qui nous transmet le récit détaillé des luttes et des célestes visions d'Osanna, comme il les avait entendues de sa bouche. Si nous voulions raconter tout ce que ce même prêtre assurait avoir recueilli des lèvres de cette sainte femme touchant les tromperies et les astuces par lesquelles les mauvais esprits se sont efforcés de la perdre et de la faire mourir, et comment elle les a non seulement vaincus et humiliés, mais encore contraints d'avouer pourquoi ils vexent ainsi les malheureux mortels, ce qui brise leur force ou affaiblit davantage leur puissance, il faudrait écrire un volume entier.

V. — Mais il est temps, après le récit abrégé de ses luttes avec l'enfer, d'arriver à ses communications intimes avec le ciel. Une fois, deux ans à peine après avoir embrassé la vie de réclusion, notre pieuse Tertiaire était tombée gravement malade, sans pouvoir trouver, ni jour, ni nuit, de soulagement à ses douleurs. Brisée par la souffrance, abandonnée dans sa triste solitude, elle ne parvenait pas à réprimer les murmures de son cœur. Pour la consoler, Notre-Seigneur se montra devant elle, sous les traits d'un homme affligé et méprisé, les épaules chargées d'une croix très pesante : « Ma fille, lui » dit-il, tu laisses échapper des plaintes amères parce que tu souffres, » et tu n'as pas compassion des tourments bien plus cruels que j'ai

« endurés pour ton amour sur le bois de la Croix ! » A ces mots, Sœur Osanna refoula tout gémissement, et s'écria : « Oh ! combien « grandes furent les douleurs que notre Sauveur souffrit pour nous « sur le Calvaire ! » Ce fut en répétant ce cri d'amour, qu'elle retrouva, en peu de temps, une parfaite santé. Même après, elle ne pouvait se lasser de redire ces mêmes paroles, qui ne cessèrent, durant plus de huit jours, de revenir sur ses lèvres comme un pieux refrain, qu'elle fût seule ou appelée par des visiteurs à la petite fenêtre de sa cellule.

Une autre fois, dans un ravissement, elle vit Notre-Seigneur tel qu'il était lorsque la glorieuse Vierge le mit au monde, à Bethléem, et avec toutes les particularités de cet adorable mystère.

Dieu lui montra aussi longtemps d'avance les pieuses compagnes qui devaient se fixer près d'elle et former une communauté de Tertiaires dominicaines. Priant un jour de grand matin, elle aperçut en vision plusieurs jeunes filles, qui, chantant et dansant, entraient dans l'église Saint-Paul, la tête couronnée de fleurs, un flambeau allumé à la main, et qui disparaissaient après s'être avancées jusqu'au chœur. Plus tard, les jeunes vierges, entrevues dans cette vision, vinrent se grouper auprès d'Osanna, afin de recevoir ses instructions et de suivre ses exemples. Telle fut l'origine du pieux monastère, qui ne cessa, durant plusieurs siècles, d'embaumer Cattaro du parfum de ses vertus.

La Bienheureuse eut également beaucoup de révélations sur le Purgatoire. Certaines âmes qui s'y purifiaient des restes du péché lui étaient montrées, et souvent, par ses ardentes prières, elle parvenait à les retirer des flammes.

Tous ces faits et beaucoup d'autres sont consignés dans les actes du procès de béatification dressé par l'évêque de Cattaro, conformément aux ordres du Souverain-Pontife (1).

Sainte et toute consacrée au service divin, comment Osanna n'eût-elle pas joui d'un grand crédit auprès de Dieu ? La puissance de ses prières se manifesta bien des fois.

Une femme de Cattaro, Rose Bucchia, s'affligeait d'avoir mis au monde quatre petites filles, et point de garçon. Afin d'obtenir ce qu'elle désirait, elle implora le secours des prières d'Osanna, qui l'assura bientôt que sa demande avait été exaucée, mais qu'ensuite elle n'aurait plus d'autre enfant, ce qui fut vrai.

(1) Tous les biographes d'Osanna, à l'exception du contemporain dont nous suivons le récit, ont ignoré l'existence de ces Actes.

A Raguse, en 1526, la peste se mit à sévir cruellement. A cette nouvelle, affligée du malheur de cette ville, et craignant pour Cattaro qui en était peu éloignée, la Bienheureuse recourut à Dieu. Après de nombreuses et ardentes supplications, il lui sembla entendre cette parole : « Sois contente, ta ville sera préservée du fléau ! » Osanna fit part de cette promesse à ses concitoyens, qui en constatèrent la vérité. Car, bien que la peste moissonnât à Raguse pendant trois ans des milliers de personnes, Cattaro demeura toujours hors d'atteinte.

Plusieurs autres fois, la ville dut son salut à l'intercession d'Osanna. Un jour, elle arrêta par ses prières une terrible inondation qui menaçait de tout submerger. Plus tard, une insurrection du peuple éclata contre la noblesse et faillit dégénérer en guerre civile. Osanna se mit en oraison, et l'effet ne se fit pas attendre. Elle vit apparaître au-dessus des séditeux la Bienheureuse Vierge Marie et les saints Tryphon et Vincent, patrons et protecteurs de la cité. Aussitôt les âmes s'apaisèrent, on déposa les armes et la concorde se rétablit.

VI. — La bienheureuse recluse connut aussi souvent par révélation des choses hors de sa portée naturelle : des faits nombreux l'ont prouvé.

En 1539, Ariadan Barberousse, amiral de la flotte turque, s'empara de Castelnuovo, et fit ses préparatifs pour attaquer Cattaro qui en était à peu de distance. Consternés, les citoyens n'eurent plus d'espoir que dans les prières d'Osanna. « Ne craignez rien, leur dit-elle ; cet homme ne pourra vous faire aucun mal ; vous en aurez la preuve « demain. » Le jour suivant, Barberousse se retirait sur ses galères et renonçait à s'emparer de Cattaro.

Une fois, un commerçant de cette ville, Tryphon Bucchia, s'embarquait pour revenir de la Pouille, ses affaires terminées. Averti par lettre de sa prochaine arrivée, son frère, le P. Eugène Bucchia, dominicain de grande sainteté, n'oublia pas de recommander son voyage à la Bienheureuse. C'était à l'époque où les Frères-Prêcheurs habitaient près de l'église St-Paul et célébraient leurs Offices dans cette même église (1). Une nuit, comme les Frères se rendaient à Matines, éclate

(1) Le premier couvent des Frères-Prêcheurs à Cattaro était d'abord situé hors des murs ; mais en 1539, devant les menaces de l'amiral turc Barberousse, on avait dû l'abattre dans l'intérêt de la place. Les Frères vinrent alors habiter une maison près de l'église Saint-Paul et restèrent là jusqu'en 1550. Cette année-là, ils cédèrent

soudain une furieuse tempête. Osanna appelle par sa fenêtre le Père Eugène. « Mon Père, dit-elle, il faut beaucoup prier pour votre frère. » C'est maintenant, surtout, qu'il en a besoin. » A l'issue des Matines, elle lui dit : « Réjouissons-nous ; votre frère est enfin sauvé ; il aborde sur les côtes de la Dalmatie. Dans peu vous le verrez. » Deux jours après, Tryphon arrivait sain et sauf, et l'on sut, par son récit, que dans la nuit et à l'heure même où Osanna priaît, il échappait comme par miracle à un naufrage presque certain.

Un autre habitant de Cattaro, Giovanni Bisanzio, avait été pris par les Turcs, transporté à Constantinople et enfermé dans une tour ; la peste se déclara bientôt dans la ville. A cette nouvelle, le père du jeune homme, rempli d'une grande douleur, vint implorer l'assistance d'Osanna et lui recommander son fils bien-aimé. Peu de temps après, la recluse le manda : « Bon courage, lui dit-elle, votre fils se porte bien ; et pour vous prouver que je ne dis pas de vaines paroles, sachez que le premier courrier de Constantinople vous apportera une lettre, où votre fils vous donnera de lui-même les meilleures nouvelles. » La lettre, en effet, ne tardait pas à venir, et le prisonnier, en rassurant son père sur sa santé, annonçait l'espoir de recouvrer la liberté avec l'aide de Dieu. Le vieillard accourut partager sa joie avec Osanna et lui demanda d'obtenir du ciel la délivrance de son fils. La recluse promit de prier à cette intention. Dès le jour suivant, elle faisait savoir au père du captif que le prochain courrier lui apporterait la nouvelle de la délivrance tant désirée. Ainsi arriva-t-il.

Bernard Lardié attendait un navire chargé de grains. Ne le voyant pas venir, il se prit à craindre que les Turcs ne l'eussent capturé. Inquiet, il va trouver Osanna : « Déposez toute crainte, lui dit-elle, votre navire est en sûreté, et vous en aurez bientôt de consolantes nouvelles. » Le soir même, le navire entra dans le port.

En 1564, un affreux tremblement de terre causa les plus tristes ravages à Cattaro et dans toute la contrée. Pendant les huit jours qui précédèrent, la Bienheureuse ne cessa de pleurer à chaudes larmes sans pouvoir se retenir : « Malheureuse que je suis ! s'écriait-elle continuellement. Quels désastres je prévois pour cette ville de Cattaro ! Hélas ! quelle dévastation ! » Ses pieuses compagnes surtout furent témoins de cette désolation. Incrédules, elles cherchaient à apaiser le

aux Tertiaires la maison qui leur servait d'abri provisoire, et prirent possession de leur nouveau couvent de S. Nicolas.

trouble de la Bienheureuse : « Chère Mère, disaient-elles, calmez-vous. Quel désastre avons-nous donc à craindre ? » Rien ne pouvait la consoler. Au contraire, elle s'attristait de plus en plus et redoublait ses larmes et ses lamentations. On ne devait que trop tôt reconnaître avec combien de raison la pieuse recluse gémissait et pleurait pour tâcher d'apaiser la colère divine.

L'année suivante, se répandit la triste nouvelle que le cruel sultan des Turcs se disposait à une attaque contre l'île de Malte. Quelques habitants de Cattaro prièrent Osanna d'obtenir de Dieu aide et secours pour les chevaliers chrétiens qui défendaient cette place, le boulevard de l'Occident. « Réjouissez-vous, mes fils, répondit la Bienheureuse. « Les Turcs abandonneront honteusement l'attaque de l'île et se « retireront avec de grandes pertes. » L'événement vérifia la prédiction.

Osanna avait une ferme espérance, pour ne pas dire la certitude, que la dissolution de l'empire du Croissant approchait et que la lumière de la vraie foi éclairerait enfin les contrées jusque-là plongées dans les ténèbres. Cette dissolution, sans doute, ne devait pas venir de si tôt ; mais on était à la veille de la fameuse bataille de Lépante, qui allait porter un coup mortel à la puissance des Turcs et en arrêter pour toujours les funestes progrès.

La vie angélique d'Osanna touchait à son terme. Après cinquante et un ans de réclusion volontaire, après tant de prières, de larmes et d'austérités héroïques, le temps était bien venu pour elle de jouir de la vision de Dieu face à face. Naïve enfant, elle avait voulu quitter ses brebis pour venir voir Dieu à Cattaro, et sans doute, elle l'avait vu, non-seulement dans ses images, mais encore dans les communications intimes dont il se plaît à favoriser les âmes pures, suivant la promesse faite à l'amour : « Si quelqu'un m'aime, je me manifesterai à lui ! » Toutefois, après cette manifestation encore imparfaite, il lui fallait maintenant la pleine révélation du paradis ; après le Dieu de Cattaro, celui de l'éternelle félicité !

C'est le 28 avril 1565, que la Bienheureuse rompit les liens qui la retenaient sur la terre ; elle gisait sur son grabat depuis deux mois, malade et complètement à bout de forces. En lavant son corps selon l'usage, on découvrit sur ses épaules une large et horrible plaie dont elle n'avait jamais parlé à personne (1). La précieuse dépouille fut

(1) Cette plaie était encore visible en 1736, au rapport du P. Cerva.

déposée sur le pavé de sa cellule, et la petite fenêtre qui communiquait avec l'église St-Paul demeura ouverte. Pendant deux jours et une nuit, le concours des fidèles fut ininterrompu. Avoir vu Osanna une fois ne suffisait pas : on ne pouvait se rassasier de la contempler et de l'admirer, tant son visage, d'une blancheur surprenante, était beau et resplendissant.

Enfin, la nuit qui précéda le premier jour de mai, la Sainte fut ensevelie par ses compagnes dans l'église Saint-Paul, comme elle l'avait demandé. Durant quelque temps, il sortit de sa tombe un parfum très suave, que ses disciples constatèrent très souvent. Deux mois après, cette tombe ayant été ouverte, le corps trouvé intact, sans corruption et exhalant une odeur très agréable, fut solennellement transféré par l'évêque dans l'église Saint-Nicolas, des Frères-Prêcheurs. Plus tard, cette dernière église passa aux mains des Grecs schismatiques qui en firent leur cathédrale, et les restes de la Bienheureuse Osanna furent transportés dans l'église collégiale de Sainte-Marie-du-Fleuve, où ils se trouvent encore. Ils sont enfermés dans une châsse convenable en bois doré et orné de cristaux, avec cette simple inscription : « *Exuvix* » *Beatæ Osannæ*. Dépouilles de la Bienheureuse Osanna. » C'est là que les pèlerins du Monténégro viennent en foule la visiter, comme leur spéciale protectrice auprès de Dieu.



LE MÊME JOUR

1257 — A Milan, au couvent de St-Eustorge, le V. Père HUGOLIN PUSTELA, prédicateur accompli, homme puissant en œuvres et en paroles. Le peuple de Milan, dans une effervescence générale, qui ne pouvait se terminer que par l'effusion du sang, lui dut d'échapper aux horreurs d'une mêlée fratricide. Le Père, pour lors Prieur du couvent, monta en chaire, prêcha avec tant de force et d'éloquence, que par ce seul sermon il apaisa entièrement les esprits, les remplit de componction, et les mit parfaitement d'accord. En reconnaissance de ce bienfait, il fut ordonné que dorénavant le Prieur du couvent de Saint-Eustorge assisterait toujours au grand conseil de leur ville. Ce V. Père florissait l'an 1257. — (Pio.)

1260 — A Cracovie, les Pères SANCTÈS et SIMON, père et fils selon la chair, mais très chers Frères en Jésus-Christ dans l'Ordre de notre P. S. Dominique. Simon, né aveugle, recouvra la vue par un vœu que son père Sanctès fit à S. Hyacinthe ; et six mois après, le voyant aux portes de la mort, Sanctès l'en retira encore par un semblable vœu qu'il accompagnait d'une promesse de servir Dieu dans l'Ordre avec son enfant le reste de leurs jours. Le fils guérit soudain, et tous deux accomplissant leur vœu, menèrent une si sainte vie, qu'ils ont mérité le titre de Bienheureux. — (Pio.)

1282 — A Limoges, le V. Père JEAN DE NONTRON vivait comme un ange, prêchait comme un apôtre et était zélé comme un Elie pour l'observance de l'Ordre et pour ce qui touchait la vertu. Par cinq diverses fois il fut choisi dans les Chapitres provinciaux qui se tenaient pour lors tous les ans, pour être Visiteur de sa Province. Il fut Prieur de son couvent, et après une glorieuse persévérance il y mourut plein d'années et de mérites, en 1282. — (Bern. Guid.)

12. . — A Bologne, mémoire d'un religieux dont la vocation se déclara dans de singulières circonstances. Au début de la fondation de notre couvent, les personnes du dehors pouvaient facilement prendre garde aux disciplines que les Frères se donnaient le soir après Complies dans leur modeste église. Un jeune homme fort libertin les observant, un jour, par l'une des portes, et entendant ces coups redoublés, au lieu de s'en édifier, s'en moqua et accourut dire à un autre écolier, son compagnon, qu'il venait de voir les plus grands fous du monde, savoir ces Frères Prêcheurs, qui se fouettaient comme des ânes. Ce dernier témoigna le désir de voir lui-même ce qui lui était rapporté. Tous deux allèrent ensemble, le lendemain, regarder et entendre par les fentes de la porte de notre église. Même bruit que le jour précédent. « Entends, entends, » dit le libertin à l'autre, ce que font ces fous. » Son compagnon entendit ; mais entrant sérieusement en lui-même par une grande componction. « Hé ! » misérable que je suis, s'écria-t-il, si des hommes si saints se traitent avec « tant de rigueur pour l'amour qu'ils portent à Dieu, que devrais-je faire, moi, » pécheur si abominable ? » Cette réflexion fut si efficace, et cette componction si salubre, qu'il quitta le monde, et entra dans cette maison de Dieu, où il devint un fervent imitateur de ces hommes apostoliques. — (Vit. Frat.)

12. . — En Allemagne, mémoire de quelques excellents religieux, qui, sur le courant du premier siècle de l'Ordre, ont été de très beaux ornements de cette Province : Frère Edmond, Provincial, qui pour ses rares mérites fut choisi par Rodolphe, roi des Romains, pour aller traiter de sa part des affaires importantes avec le Pape ; Frères Achille et Everard, Prédicateurs de la croisade, de concert avec le Prieur du couvent de Bâle ; Alexandre, Lecteur du couvent de

Constance, Frères Henry et Hermann, du couvent de Bâle; tous très estimés et chéris du roi des Romains. La reine son épouse étant accouchée d'un fils, en 1276, Rodolphe voulut qu'à l'occasion du baptême qui eut lieu le samedi-saint, la Messe fût célébrée par l'évêque de Constance, que le P. Hermann fût Diacre et chantât l'*Exultet*, et que les Pères Alexandre et Henry tinssent l'enfant sur les fonts et en fussent les parrains.

La chronique de Colmar, qui nous transmet ces détails, fait encore mention du B. P. Othon, surnommé d'Enfer, homme d'une dévotion admirable et orné de très belles vertus. Doué du don de prophétie, il vit en oraison la bataille du roi des Romains avec celui de Bohême, et les grandes blessures que ce dernier y reçut en 1279. — (*Chron. de Colmar.*)

13.. — A Valence, en Espagne, le V. Père BERNARD FERRIER, grand prédicateur, d'une conversation si sainte, d'une piété si solide et si reconnue, et d'une oraison si continuelle et si fervente, qu'on l'appelait communément l'ami de Dieu. Il mourut le 28 avril, mais on ne sait pas en quelle année. — (Diago.)

1470 — A Bergame, le V. Père THOMAS DE LECCO, religieux d'une admirable piété et observance, et très excellent prédicateur. Il prêcha avec un grand succès dans cette ville et employa aussi ses efforts à rétablir l'observance de l'Ordre dans le couvent de Bergame. Animés par ses exhortations, les Pères acceptèrent la réforme et voulurent avoir le P. Thomas pour supérieur. Il acheva de perfectionner en cette charge ce qu'il avait si glorieusement commencé, et fit fleurir la sainteté parmi ses religieux. Le P. Thomas fut encore Vicaire général de la Congrégation de Lombardie et trois fois Prieur du fameux couvent de Bologne. Il vivait l'an 1470. — (Pio.)

1490 — A Modrusch, ville de Croatie, le V. P. ANTOINE DE JADRE, insigne en doctrine et intégrité de mœurs. Comme il était Vicaire provincial de la Province de Hongrie, le roi Matthias Corvin, qui honorait son mérite, le fit son grand chapelain, et la reine Béatrice son épouse le choisit pour confesseur. Leurs Majestés l'ayant ensuite fait nommer évêque de la dite ville, il se conserva avec beaucoup de soin dans l'humilité et la modestie. Par la permission du R^{me} P. Général, deux religieux de l'Ordre vivaient avec lui dans son palais. Après avoir gouverné huit ans son Eglise, il mourut en haute estime de sainteté en 1490. — (Fontana.)

1571 — Au Pérou, le V. P. DOMINIQUE DE SAINT-THOMAS, l'un des premiers apôtres de ce pays, et évêque de La Plata dans le même royaume. Profès du couvent de Saint-Paul à Séville, il s'était embarqué avec les autres religieux de l'Ordre, qui accompagnaient les troupes du roi au Pérou, pour

faire, eux, la conquête spirituelle des habitants. Frère Dominique, arrivé dans ces régions lointaines, apprit, en peu de temps, la langue et les différents idiômes de ces peuples, et se mit à les évangéliser avec le plus grand succès. Il était appliqué à ces labeurs gigantesques, lorsqu'il fut élu Prieur de Lima. Nous avons raconté plus haut, dans la vie du P. Thomas de Saint-Martin, les troubles arrivés au Pérou par suite de l'ambition des nouveaux conquérants. Le P. Dominique aborda un jour un de ces ambitieux, et lui remontra en toute liberté les maux dont il était cause. Pizarre se contenta de répondre : « Ou le « diable emportera mon âme, ou je serai gouverneur du Pérou. » Tout autre que le P. Dominique eût payé de sa vie, en pareille circonstance, la fermeté de son langage.

En 1548, le V. Père se rendit au Chapitre Provincial de Cuzco, où il fut institué prédicateur général du couvent du Rosaire, lecteur en théologie au même couvent, et catéchiste particulier de certains Indiens aux environs de Lima. Trois ans après, le R^{me} P. Roméo le nomma Visiteur général du Pérou. Dans cette charge, le V. Père travailla avec ardeur à l'extension de la foi et à la prospérité de l'Ordre. Il envoya au Chili, à la suite des Espagnols, trois religieux qui jetèrent dans ce royaume les premiers fondements de la Province de Saint-Laurent ; il établit sur des bases solides l'Université de Lima ; il prit la défense des Indiens exploités, comme un vil bétail, par des hommes sans entrailles et sans conscience. Lorsqu'il dut passer en Europe pour rendre compte au R^{me} P. Général de sa mission, ce fut dans tout le Pérou, de la part des villes, des communautés, des particuliers, commissions sans fin, chacun voulant être recommandé à Sa Majesté catholique. Fort bien reçu à la cour d'Espagne, le P. Dominique fit entendre la voix de la vérité et de la justice, sans recevoir pourtant satisfaction complète pour toutes ses nombreuses demandes. Il passa ensuite en Italie et se rendit à Rome. En qualité de Provincial du Pérou, il assista au Chapitre général de 1558, où fut élu le R^{me} P. Justiniani.

Ses affaires terminées à Rome, le P. Dominique de Saint-Thomas reprit le chemin de l'Espagne. L'empereur Charles-Quint lui remit cinq cents écus pour enrichir les bibliothèques de nos couvents du Pérou, et lui fit savoir qu'il l'avait présenté au Pape pour l'évêché de La Plata. L'humble religieux alléqua, pour décliner pareil honneur, l'impression fâcheuse qu'il produirait sur l'esprit des populations, s'il arrivait avec la mître, lui qui n'était venu en Europe que pour soutenir les intérêts confiés à sa sollicitude. Ne l'accuserait-on pas d'avoir agi par secrète ambition ? L'empereur le laissa dire et sembla même goûter ses raisons, mais le Père, une fois rentré au Pérou et exerçant à l'université de Lima, dont il était l'âme, les fonctions de docteur et de régent, reçut les lettres qui l'instituaient évêque de la Plata. Après bien des perplexités, il courba la tête et fut sacré au couvent du Rosaire par l'archevêque de Lima, son frère en religion, l'illustre P. Jérôme de Loaysa.

Rendu dans son diocèse, le P. Dominique en fit la visite et s'appliqua avec

vigueur à la réforme de tous les abus. Il voyageait sur une simple mule, épargnait beaucoup pour donner aux pauvres et se montrait toujours, pour tout le monde, d'une affabilité touchante. Après bien des travaux et de grandes peines dans l'exercice de sa charge, le V. Père fut pris des douleurs de la pierre, douleurs intolérables. Il ne cessait de répéter : *Peccavi, Domine*; et ces autres paroles : *Fiat voluntas tua!* Entouré des religieux de l'Ordre qui se succédaient, depuis plusieurs jours, autour de son lit, le pieux moribond rendit son âme à Dieu, tenant d'une main le crucifix et de l'autre le cierge bénit, et redisant ces paroles du Psalmiste : *In domum Domini ibimus*; nous irons dans la maison du Seigneur. On l'enterra dans sa cathédrale, devant le grand autel. — (Mélendez.)

15.. — Au couvent de Trianos, en Espagne, le V. Père MICHEL DE SAINTE MARIE, homme d'une haute vertu, d'une pénitence très rigoureuse et d'une oraison continuelle. Il était protès du couvent de Sainte-Croix de Ségovie; mais ses talents le firent nommer Prieur en divers couvents de la Province. Comme il s'acquittait de cet office avec son application et vigilance ordinaire en celui de Trianos, dédié à la Très Sainte Vierge, il rendit saintement l'âme sous les auspices de la Mère des miséricordes, dans le courant du seizième siècle. — (Lopez.)

1600 — A Milan, au couvent de S. Eustorge, le V. P. SÉBASTIEN CATANÉE, remarquable par sa science, sa sagesse, et sa grande piété. Il fut théologien de l'archevêque de Saltzbourg, deux fois Provincial de la Province de Hongrie, qu'il honora beaucoup par ses rares talents et excellentes vertus, enfin évêque de Chiem en Bavière, et suffragant de Saltzbourg. Mais son premier état lui plaisant davantage, il renonça à cette dignité; et se retirant en son couvent, il y mourut parmi ses Frères, dans l'humilité d'un simple religieux, environ l'an 1600. — (*Hist. Prov. Hung.*)

1608 — A Florence, au couvent de Saint-Marc, le V. Père JÉRÔME POLINI, noble de naissance, mais beaucoup plus de vertu. Plein de zèle pour la défense de l'Eglise, il écrivit une histoire d'Angleterre, où il publia la vérité avec une liberté non moins généreuse que chrétienne, et prédit les maux qui devaient affliger ce royaume. La reine Elisabeth, cette Jézabel de l'Eglise, tenta plusieurs fois de le faire mourir; mais Dieu, le protégeant de sa main toute-puissante, dissipa les desseins de cette femme impie, laquelle pour se venger en quelque manière de ce généreux athlète de la foi, fit brûler publiquement son effigie à Londres, en haine de la cause qu'il soutenait. Il vivait encore l'an 1608. — (Pio.)

1660 — A Venise, au couvent des Saints-Jean-et-Paul, le V. Père XANTES MARIALES, Vénitien, dont la vie, depuis ses premières années jusqu'à la fin de ses jours (il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans), ferait le sujet d'une belle histoire. Il prit l'habit en ce couvent des Saints-Jean-et-Paul. Après y avoir passé quelques années, il alla étudier en Espagne, d'où il revint théologien consommé. Mais ne désirant pas moins profiter en la science des Saints qu'en la connaissance spéculative des vérités catholiques, il se mit sous la protection particulière de la Très Sainte Vierge à laquelle il était très dévot; et au lieu du nom de sa famille, qui était Pinardi, il prit celui de Mariales. Bientôt chargé des cours les plus considérables, il s'acquitta de ses fonctions avec beaucoup de gloire, et au grand avantage des écoliers. Il aurait eu beaucoup d'autres charges à cause de ses belles qualités : mais, faisant ses délices de sa chère cellule et de la retraite, il y vivait éloigné de toute sorte d'affaires, attaché uniquement à Dieu et à l'étude. Il ne savait presque d'autres endroits dans le couvent que la sacristie, où il se préparait à dire la sainte Messe, le chœur où il assistait inmanquablement à l'Office, la bibliothèque et le réfectoire. Il ne recevait que très peu de visites, et disait que le propre d'un religieux est de travailler ou de prier. C'était sa vie, comme le prouvent les savants livres qu'il a composés, et dont une partie a été imprimée.

Cette solitude, pourtant, n'empêcha pas des personnes très considérables de le consulter, tant sur les points de doctrine que sur des cas de conscience et sur des maximes ou des difficultés de la vie spirituelle. Il recevait tout le monde avec tant de douceur, parlait avec tant de grâce, et répondait avec tant de solidité et de décision, qu'on était ravi de l'entendre. Il fit paraître son grand zèle pour l'Eglise en écrivant avec érudition, pour en défendre les immunités, dans un pays où elles étaient peu respectées. Cela fut cause qu'il fut banni deux fois de sa patrie, si toutefois le religieux en a une autre que le ciel. A Ferrare, la dévotion avec laquelle il disait la sainte Messe sur l'heure de midi attirait du monde en foule. Pendant un séjour qu'il fit à Bologne, tous les religieux, d'un commun consentement, l'admirent au nombre des fils du couvent. De retour à Venise, il résolut de ne plus vivre qu'en solitude et aspirer de tout son cœur vers la céleste patrie. Dans ces dispositions si saintes, il fut pris d'une attaque d'apoplexie qui lui ôta l'usage de la langue, mais qui lui laissa une entière liberté d'esprit pour penser à Dieu. Il demanda une plume et du papier pour écrire sa confession; mais sa main se trouva trop faible. Quelqu'un l'excitant à la confiance envers S. Thomas qu'il avait tant aimé pendant sa vie, il sourit doucement et témoigna y prendre un singulier plaisir. Regardant la mort avec joie, il passa heureusement de cette vie, pour aller recevoir la récompense de ses travaux, l'an 1660, sur la fin d'avril. Il fut enterré avec beaucoup de pompe, et toute la ville accourut à ses funérailles. On prononça une oraison funèbre à sa louange, et parmi les personnes de marque qui y assistèrent, se trouvait l'ambassadeur d'Espagne avec ses gens. — (*Act. cap. 1670.*)

16.. — En Irlande, le martyr du V. P. ENÉE AMBROISE CAHIL. Après avoir séjourné quelque temps au collège de nos Pères Irlandais à Lisbonne, il était revenu en son pays, pour y assister les catholiques opprimés par les hérétiques anglais. Comme il s'acquittait avec un travail infatigable des devoirs d'un véritable missionnaire, prêchant avec zèle contre l'erreur, encourageant les faibles, confirmant les forts et animant tout le monde à persévérer constamment en la foi catholique, et à mourir pour sa défense, il fut découvert et reconnu pour religieux. Les ennemis de l'Eglise, pour se venger des maux qu'ils croyaient en avoir reçus, le firent mourir du martyr que notre B. Père S. Dominique souhaitait autrefois avec tant d'ardeur ; ils le coupèrent en morceaux et le jetèrent ensuite en pâture aux corbeaux, c'était vers l'an 1653. — (Dominic. à Ros. ; *Act. cap.* 1656.)

1302 — Mémoire de la très illustre princesse ELISABETH DE MAJORQUE, fille du roi de Majorque. D'une éminente piété, et très affectionnée à l'Ordre de Saint-Dominique, elle en prit l'habit sur la fin de ses jours, et demanda par grâce spéciale au Provincial de la Province de Toulouse de faire dire pour elle, après sa mort, les mêmes suffrages que pour les Frères. On l'ordonna ainsi au Chapitre provincial tenu à Carcassonne l'an 1302, sous le V. Père Guillaume Pierre de Godin, pour lors Provincial, et depuis Cardinal de la sainte Eglise. Les Actes du même Chapitre portent qu'on ferait de même pour l'illustre dame Bruniscende, autrefois comtesse de Foix et vicomtesse de Castelbou, ensevelie dans l'église de notre couvent de Pamiers. Ce couvent de Pamiers était autrefois très magnifique, surtout son église, à la construction de laquelle les comtes de Foix avaient beaucoup contribué, ainsi qu'on reconnaît par les clés des voûtes qui restent de la démolition de l'église et dans lesquelles on voit gravées les armes de cette maison. — (Bern. Guid.)

15.. — Au monastère de la Mère de Dieu, à Valladolid, la V. Sœur converse, FRANÇOISE DE SAINT JÉRÔME, d'une grande observance et d'un rare exemple. Plusieurs religieuses, qui assistèrent à son trépas, assurèrent qu'étant à l'extrémité, elle se prit à dire à haute voix : « Faites place, mes Sœurs, faites place ; car voici la Mère de Dieu qui vient accompagnée de plusieurs vierges saintes : je la vois qui arrive. » Marque assurée de la sainteté de sa vie, et de la dévotion qu'elle avait toujours portée à la Très Sainte Mère de Dieu ; et comme preuve de la vérité de cette apparition, elle ajouta : « Dites à Sœur Anne de la Vallée et à Sœur Anne de la Mère de Dieu, qu'elles se préparent à leur mort, qui arrivera bientôt. » Ces deux religieuses, qui n'étaient pas avec les autres, moururent peu de temps après, à vingt-quatre heures d'intervalle. Le décès de notre Sœur Françoise eut lieu vers 1594, le 28 avril. — (Lopez.)

1661 — Au monastère du Tiers-Ordre, à Aumale, la très vertueuse Sœur converse MARIE DE JÉSUS. Jeune encore, il lui vint une telle plaie à la jambe, qu'on avait résolu de la lui couper. Son père, honnête bourgeois de la même ville et qui l'aimait beaucoup, promit à Dieu de lui consacrer cette chère fille, s'il lui plaisait de la guérir. Il fut exaucé. La jeune fille recouvra la santé et eut des désirs si vifs d'entrer en Religion, qu'elle soupirait continuellement après cette grâce. Mais son père dès qu'il la vit guérie, ne se mit plus en peine d'accomplir son vœu et s'opposa même de tout son pouvoir aux saintes intentions de Marie. Celle-ci par sa persévérance l'emporta néanmoins, et donna aux Sœurs pour dot sa propre maison, laquelle étant contiguë au monastère, pouvait leur être grandement utile. Reçue comme religieuse de chœur, Sœur Marie de Jésus était si humble et se reconnaissait tellement indigne d'être admise en cette sainte communauté, qu'elle ne voulut consentir qu'à être Sœur converse. Ces beaux commencements lui attirèrent une grande abondance de grâces. Elle s'acquitta avec une exactitude sans pareille de tous les devoirs de sa vocation, étant obéissante sans réplique, patiente sans murmure, douce sans aigreur, dévote sans dissimulation, et charitable sans réserve, surtout envers les malades. Elle employait tout le temps libre à vaquer à l'oraison, cherchant pour cela les lieux les plus retirés du monastère. Sa ferveur était si grande que, bien qu'incommodée, elle n'omettait rien de tous ses devoirs. Dans sa dernière maladie, ayant reçu fort dévotement les Sacrements, elle avoua avec une confiance admirable qu'elle n'avait aucune crainte des démons, et dit à la Mère Prieure, la Mère Marguerite de Jésus, qu'elle la suivrait bientôt, ce qui arriva de la sorte; cette vertueuse Sœur étant décédée, âgée seulement de 28 ans, le 28 avril 1661, la Mère Marguerite de Jésus mourut le 15 mai de la même année. — (Mém. d'Aumale.)





XXIX AVRIL

SAINT PIERRE MARTYR

Prince de la sainte Inquisition romaine ().*

(1203-1252)



PIERRE Martyr, écrit Thomas de Lentino, premier biographe du Saint, Pierre Martyr, la gloire des Frères-Prêcheurs, l'orgueil de l'Italie, l'incomparable champion de la foi, appartenait à la Province de Lombardie et avait reçu le jour à Vérone. Il brilla comme un astre dans la première moitié du XIII^e siècle, siècle privilégié qui entendit les prédications de saint Dominique et de saint François, qui vit s'élever les cathédrales, qui goûta les enseignements de saint Thomas d'Aquin et jouit des prospérités du règne de saint Louis.

Chose vraiment prodigieuse ! C'est du plus profond des ténèbres que jaillit cette lumière qui allait répandre sur le monde un vif éclat, c'est au milieu des épines que s'épanouit cette fleur qui allait embaumer le cloître, c'est parmi les buissons qu'apparut cette rose destinée au céleste parterre. Les parents de Pierre étaient hérétiques, hérétiques obstinés ! Voilà tout ce que nous apprend d'eux l'histoire. Comment Pierre, tout enfant, ne suça-t-il point l'erreur avec le lait maternel, comment des lèvres de son père le poison ne coula-t-il point dans son cœur, comment les traditions de la famille n'enchaî-

(*) Campana : *Storia di San Piero Martire*. — Milano 741 ; Mss. de la bibliothèque de Barcelone et de Dijon.

nèrent-elles pas de bonne heure son esprit, c'est la merveille de la grâce ; car, écrit Sixte-Quint, il fallait une grâce insigne à cet enfant prédestiné pour qu'il pût concevoir si jeune une telle horreur de l'hérésie, et, au sein d'une atmosphère empoisonnée, aspirer, au lieu du venin, le zèle de la vraie foi. Jamais les parents de Pierre ne purent l'amener à frayer avec les hérétiques qui fréquentaient la maison, ni même à converser avec eux. Il les fuyait d'instinct, comme l'homme fuit le serpent, comme la brebis fuit le loup ; car ils étaient serpents aux replis perfides et vrais loups couverts de peaux de brebis, ces Vaudois, Cathares et Patarins qui infestaient, à cette époque, toute la Haute-Italie, renouvelant, avec les erreurs de Mannès, des désordres sans nom. Leurs doctrines subversives n'allaient à rien moins qu'à la destruction de tout ordre social et religieux. Aussi, princes de l'Eglise et princes séculiers s'entendaient-ils ordinairement pour les combattre. Le lien qui unit la nature et la grâce, l'homme et Dieu, l'Etat et l'Eglise, était alors reconnu de tous, et attaquer l'Evangile, base des sociétés chrétiennes, c'était attaquer l'Etat lui-même, lequel a pour devoir, et exerçait alors la mission, de frapper l'erreur poursuivie et hautement dénoncée par l'Eglise.

A peine âgé de sept ans, Pierre revenait un jour de l'école où un maître chrétien lui enseignait les premiers éléments de la grammaire. Il rencontre son oncle, grand discoureur de la secte manichéenne, qui lui demande ce qu'il a appris. « J'ai appris le *Credo* », répond l'enfant, et il se met à le réciter : « Je crois en Dieu, Père Tout-Puissant, Créateur du ciel et de la terre... » — « Ne dis pas Créateur du ciel et de la terre, interrompt tout à coup l'oncle mécontent, car ce n'est pas Dieu, mais le diable qui a créé le ciel et la terre. » Et comme il était fort versé dans les argumentations captieuses, il pensait en quelques mots dissiper la croyance de l'écolier. Celui-ci laissa dire et reprit avec un accent imperturbable : « Je crois en Dieu, Créateur du ciel et de la terre... c'est ainsi que j'ai lu, ainsi qu'on m'a appris, et c'est ainsi que je dirai toujours. » Désarçonné par cette contenance énergique, l'oncle irrité eût volontiers fait sentir à son neveu la force d'autres arguments ; il se contint, et crut meilleur d'aller trouver le père de l'enfant pour lui exprimer ses craintes. « Votre petit Pierre, dit-il, pourrait bien un jour passer à la prostituée, (ainsi appelait-il l'Eglise !) et nous faire à nous beaucoup de mal. » Comme un autre Caïphe, il prophétisait sans le savoir et annonçait les futurs triomphes de l'enfant sur l'hérésie. La Providence permit que le père ne donnât

à cet avertissement qu'une attention distraite et ne vît dans les conseils de son frère que la mauvaise humeur d'un avocat battu par la réplique d'un enfant. D'ailleurs, il était bien résolu à mettre plus tard son fils entre les mains d'un chef hérétique qui saurait le convertir à la secte.

Vers l'âge de quinze ans, Pierre fut envoyé à Bologne, dont la célèbre Université attirait alors, de tous les points de l'Europe, l'élite de la jeunesse studieuse. Le danger des séductions domestiques cessait pour lui ; mais le jeune combattant, victorieux des ennemis de sa foi, allait-il triompher avec la même vigueur des ennemis de sa vertu, jusque-là sans tache ? Au milieu d'une jeunesse turbulente, amie des plaisirs, livrée à tous les entraînements, il était certes difficile à un adolescent de conserver son corps et son âme exempts de flétrissure. Par une nouvelle et signalée protection du ciel, Pierre, entouré du feu des tentations, sut vivre comme un ange dans un corps de chair. Lui-même en fit plus tard l'aveu, remerciant l'Auteur de tout bien d'une préservation qu'il n'avait pas de peine à reconnaître comme étonnante.

II. — Toutefois, plein de défiance envers lui-même et sachant bien qu'il faut à tout prix fuir le danger, le jeune étudiant, que le monde poursuivait de ses appels, se décide à laisser aux mains du monde le manteau que Joseph, effrayé pour sa vertu, laissa aux mains d'une infâme séductrice. C'était en 1221. Dominique, le fondateur du nouvel institut des Frères-Prêcheurs, se trouvait à Bologne et préparait les secondes assises générales de son Ordre. Il prêchait un jour sur une des places de la ville. Pierre entendit les derniers accents de cette éloquence qui avait remué tant de populations, soulevé tant d'âmes vers le ciel. Saisi et touché à son tour, il n'a plus qu'un rêve, plus qu'un désir : se présenter à Maître Dominique et recevoir de ses mains l'habit de la Religion. Il exécute son projet. Fils d'hérétique, il vient demander au Père des prédicateurs, au vainqueur des Albigeois, d'être son père. Le B. Patriarche a reconnu, au premier coup d'œil, quel trésor la Providence lui envoie. Il serre sur son cœur ce nouveau fils qui, après lui, méritera le titre de prince de la très sainte Inquisition (1). Quelques mois plus tard, Dominique quittait la terre.

(1) *Post B. Dominicum, non immerito princeps appellari debet sacrosancti officii Inquisitionis.* (Sixte-Quint.)

Fr. Pierre assista à cette mort bienheureuse, il recueillit sa large part de l'héritage que le Saint laissait à ses enfants : pauvreté, mortification, humilité, charité, zèle apostolique ; il enrichit son cœur de tous ces trésors et ne tarda pas à les faire fructifier abondamment. L'ardent novice était surtout appliqué à la mortification. Il s'exerçait au jeûne avec une telle rigueur, qu'il en tomba gravement malade. Fermée par suite d'une contraction nerveuse, sa gorge ne laissait passer aucune nourriture, et on était obligé de lui desserrer les dents avec violence pour introduire un peu de boisson. Dieu eut pitié de son serviteur, ou plutôt des âmes que les oracles sortis de sa bouche devaient convertir. Le malade revint à la santé, mais sans perdre aucun de ses attraits pour la pénitence. Tout en gardant néanmoins l'esprit de mortification, il en tempéra les rigueurs sur son corps. Ce religieux, si intraitable pour lui-même, était, à l'égard du prochain, d'une compassion sans bornes ; son âme débordait d'une charité toute fraternelle. Recevait-il des aumônes, Fr. Pierre demandait à partager avec les autres religieux et avait soin de s'oublier lui-même.

On lui confia pendant quelque temps l'office d'hôtelier. Il l'exerça avec beaucoup de discrétion et d'humilité, recevant les hôtes avec une amabilité exquise. Mais après avoir rempli les fonctions de Marthe, comme il se plaisait à celles de Marie ! Prostrné au pied des autels, il entraînait avec son Dieu dans d'ineffables colloques. Sa conversation assidue avec le ciel lui mérita plus d'une fois des grâces extraordinaires. En ces temps de ferveur primitive, les divines apparitions n'étaient point rares. Frère Pierre reçut un jour la visite de célestes messagères qui l'entretenirent assez longuement. Des religieux passant devant la porte de sa cellule entendirent des voix de femmes et furent scandalisés. Quoi ! malgré la règle stricte de la clôture, Fr. Pierre avait introduit des femmes dans la maison !. Il fut dénoncé et solennellement accusé en Chapitre. Interrogé par le Prieur qui lui demande si la chose est ainsi et d'où venaient ces personnes, Fr. Pierre ne peut se décider à dévoiler la vérité trop sublime pour sa modestie ; il se prosterne et se contente de dire : « Qui peut se pro-
« clamer pur de toute faute et n'a aucun besoin de pardon ? » Cette réponse parut un aveu. Le Prieur était persuadé que le jeune religieux avait agi par simplicité et irréflexion. Toutefois, le scandale subsistait, et Fr. Pierre reçut pour pénitence de changer de couvent et de se transporter à celui d'Iesi, dans les Marches. Quelques-uns pensent qu'il était alors dans celui de Côme. Le prétendu coupable,

après avoir entendu la sentence du supérieur, incline la tête et peu après se met en route. Un jour que dans ce couvent éloigné Fr. Pierre priait devant le crucifix, toujours sous le coup de l'accusation déshonorante, il fond en larmes et s'écrie : « Seigneur Jésus, vous qui savez mon innocence, comment permettez-vous qu'un bruit si faux circule sur mon compte ? — Et moi, Pierre, répond le crucifix, qu'avais-je fait pour être livré aux opprobres et abreuvé d'outrages ? Apprends, à mon exemple, le support des plus dures calomnies. » Merveilleusement consolé, l'accusé reprit courage et au bout de quelque temps on sut de quelle nature était la visite que Fr. Pierre avait reçue. Complètement réhabilité, il n'en demeura que plus humble.

Comment parler de ses autres vertus, comment peindre la sérénité de son obéissance, la suavité de sa douceur, les grâces de sa dévotion, les ressources inépuisables de son dévouement, en un mot comment saisir tous les traits de cette physionomie religieuse qui le rendait si aimable à Dieu et aux hommes ? Ceux qui avaient pu jouir de ses entretiens, disent ses premiers biographes, n'en parlaient qu'avec admiration. Pour lui, s'ignorant tout à fait lui-même, il ne songeait qu'à combler les vides de son intelligence et les abîmes de son cœur, en puisant chaque jour à la source de toute lumière et de toute dévotion : l'étude des saintes Ecritures. La parole de Dieu le mettait, comme saint Dominique, hors de lui. Il portait continuellement sur son cœur ou tenait dans sa main droite un des Livres Saints, buvant avec délices le vin de la divine Sagesse. D'une mémoire heureuse, il retenait tout ce qu'il avait une fois lu et compris et l'exprimait ensuite avec une facilité surprenante. En peu de temps, il devint comme une arche des divines Ecritures et put tirer à son gré, du trésor de sa mémoire, les plus belles sentences dictées par le Saint-Esprit. Dans son application à l'étude, il avait surtout pour but de se munir, en vue de la défense de la foi, d'armes victorieuses. Il connaissait toutes les ruses, toutes les perfidies des hérétiques. En secret, il aiguisait donc chaque jour ses flèches et enrichissait son carquois. Il avait soif de cette guerre pour la vérité, car il se sentait vraiment soldat du Christ. Aussi avec quel bonheur il commence à répandre ses sueurs sur le champ du combat ! Mais ce n'était pas assez de ses sueurs, il eût voulu donner sa vie. Il avoua un jour qu'au moment de l'élévation du calice à la messe, il demandait toujours la grâce de verser son sang pour la foi. Un désir si généreux ne pouvait manquer d'être exaucé ;

mais avant d'arriver au martyre, Fr. Pierre devait engager bien des combats, paraître sur plusieurs champs de bataille et remporter de signalées victoires.

Exposons cette phase militante et principale de la vie de notre Saint.

III. — A l'heure marquée par la Providence, le nouveau prédicateur parut en chaire. Comme un autre Gédéon, écrit Thomas de Lentino, il sonna de la trompette, et les accents de son éloquence émurent bientôt fidèles et hérétiques. Les premiers saluaient avec transport un athlète intrépide, les seconds tremblaient en face d'un adversaire visiblement assisté d'en haut. Stature élevée, front énergique, regard enflammé, voix vibrante, Fr. Pierre réunissait tous les talents qui font l'orateur et il possédait en outre la sainteté. Il parcourut la Lombardie, la Toscane; Rome entendit cet autre Paul et acclama le fléau des hérétiques. Partout, Fr. Pierre laisse après lui la bonne odeur de Jésus-Christ, odeur de vie pour les élus, odeur de mort pour ceux qui préfèrent le tombeau. Toute oreille qui l'avait entendu, toute âme qui avait bu aux flots de son éloquence, voulait encore s'y désaltérer. Quels fruits de salut et de perfection opéra un tel prédicateur dans ses courses à travers l'Italie? Celui-là seul le sait qui a compté les étoiles du ciel. Après une seule prédication de Fr. Pierre, le changement était visible. Si ce changement était un peu plus long à se produire, le glorieux fils de saint Dominique rassurait autour de lui les timides : « Attendez, attendez, disait-il, je n'ai pas encore prêché Ninive et les quarante jours. » Son sermon sur Ninive pénitente était ordinairement décisif. L'envoyé de Dieu proférait les menaces de Jonas d'un ton qui ébranlait tous les cœurs, brisait toutes les résistances.

Toutefois, la grâce de Fr. Pierre éclatait surtout contre les hérétiques. Avec lui, la lutte prend des proportions et des aspects jusque là inconnus. Depuis déjà plus d'un siècle l'hérésie et la foi sont aux prises. Le nouveau champion de la vérité marche contre l'erreur au nom de Dieu et avec pleine confiance. C'est, enseignes déployées, que les populations viennent à sa rencontre. La multitude considérable qui assiste à ses sermons l'oblige à parler en plein air. Il répand sa doctrine, dit Thomas de Lentino, comme une pluie féconde, au milieu des éclairs des miracles. Notre Seigneur avait dit à ses apôtres : allez et enseignez, et il avait énuméré les merveilles qui accompagneraient leurs discours. Depuis les apôtres, peu de prédicateurs avaient uni,

comme Fr. Pierre, les splendeurs de la doctrine et l'éclat du miracle. Aussi l'ascendant qu'il exerce sur les peuples va-t-il toujours grandissant et son nom vole-t-il de bouche en bouche.

Cesena est une ville agréablement située sur la petite rivière de Savio dans la Romagne. L'infatigable apôtre eut l'occasion d'y porter plusieurs fois la parole. Dès qu'on savait qu'il devait venir, on allait à sa rencontre et il était reçu avec une joie qui tenait du délire. Les nobles dames elles-mêmes, dans leur précipitation à se rendre au devant du Serviteur de Dieu, oubliaient de revêtir certains atours, sans lesquels, en d'autres circonstances, elles n'auraient osé paraître en public. Le Saint était conduit triomphalement sur la grande place de la cité, tout le monde s'asseyait, et, préparé ou non, il lui fallait prononcer un discours. On l'accompagnait ensuite jusqu'à la maison hospitalière qui devait le loger. Un jour que le Bienheureux traversait la ville, il rencontre Giovanni di Biaggio, jeune noble qui l'aborde humblement et le prie de le guérir d'un mal à la main, mal invétéré. « Que suis-je pour vous guérir? » dit l'homme de Dieu. Mais le jeune noble prend un air si dolent, un ton si plaintif, que Fr. Pierre, touché de compassion, fait le signe de la croix sur le mal et dit : « Cela n'est « rien » ; puis il s'éloigne rapidement. Giovanni regarde sa main, tout mal avait disparu. L'Ordre n'ayant pas encore de couvent dans cette ville, Fr. Pierre se retirait dans la maison du curé, près de l'église de Saint-Jean l'évangéliste. Un jour qu'on lui préparait pour son repas quelques légumes, l'huile vint à manquer. Ne voulant pas être à charge à son hôte, Fr. Pierre appelle un jeune homme habitué à le servir et lui dit d'aller chercher de l'huile chez le seigneur Bonaccorsi, personnage tout dévoué à notre Saint. Aux premiers mots qui expriment le désir de Fr. Pierre : « Quel contre-temps ! s'écrie Bonaccorsi, « notre provision d'huile vient de finir ! » et comme il craignait que ses paroles ne fussent interprétées dans le sens d'un refus poli, il dit au commissionnaire : « Voyez vous-même, » et il montre un large vaisseau destiné à contenir l'huile. Il le croyait vide. On soulève le couvercle, le jeune homme regarde ; le vaisseau était plein, débordant. A ce miracle, le propriétaire appelle ses voisins pour les rendre témoins de la merveille. Fr. Pierre reçut, on n'en doute pas, une large provision de l'huile miraculeuse.

Quelques auteurs placent dans cette cité un événement tragique, dont de jeunes insolents furent victimes. Le Saint prêchait sur la place publique, selon sa coutume. Montés sur le toit d'une maison voisine

de la place, quelques jeunes gens hérétiques s'amusaient à jeter sur le prédicateur et les assistants de petits cailloux. Plusieurs fois le saint les avait avertis avec une douceur paternelle. Pour toute réponse, les jeunes hérétiques continuaient à lancer leurs projectiles en y mêlant des immondices. Animé et comme transporté du zèle de la divine justice, le Saint se tourne tout à coup vers eux et maudit la maison sur laquelle ils se trouvent. La maison s'écroule aussitôt et ensevelit les malheureux jeunes gens et d'autres hérétiques rassemblés sous ce même toit. En vain essaya-t-on, dans la suite, de rebâtir cette maison, les ruines accusatrices subsistèrent sans qu'on pût les relever.

Émerveillés de tout ce que l'intrépide défenseur de la foi accomplissait au milieu d'eux, les habitants de Cesena voulurent bâtir un couvent à l'Ordre. On se mit à l'œuvre et les aumônes en argent et en nature affluèrent. Un jour un morceau de salé fut offert pour la nourriture des ouvriers. Le Saint le bénit. Or, bien que coupé tous les jours, le morceau ne diminuait point. Il dura jusqu'à la fin des travaux. La tranche qui restait fut appendue à la voûte de l'église de St-Jean, en attestation du miracle.

Un jeune homme vint un jour en confession s'accuser à notre Saint d'avoir donné un violent coup de pied à sa mère. Pour mieux faire concevoir à son pénitent l'indignité de sa conduite, le confesseur lui dit : « Malheureux ! ce pied mériterait d'être coupé ! » et après une pénitence en rapport avec sa faute il le renvoya absous. Rendu chez lui, le jeune homme entendait toujours résonner à son oreille ces paroles dites avec un accent qui lui avait fendu l'âme : ce pied mériterait d'être coupé ! Dans sa simplicité il crut qu'il entrerait dans les intentions de Dieu et du confesseur, s'il se coupait effectivement le pied. Il a le courage de prendre une hâche et de frapper le membre coupable. La douleur lui fait aussitôt pousser de grands cris. On accourt ; le blessé montre sa jambe mutilée et rapporte ce que lui a dit le Saint. Le père de l'enfant se rend aussitôt auprès de l'homme de Dieu, lui raconte avec larmes le malheur qui vient d'arriver, et quelle fâcheuse interprétation ont reçu ses paroles. Le Saint s'empresse de venir, prend le pied coupé, l'ajuste de nouveau et à l'instant plus aucune trace de blessure, sinon une légère cicatrice qui témoigne du miracle.

Un certain Frère Guillaume Cavozzani, de Fano, accompagnait le Saint à cette époque. En ouvrant un livre trouvé à l'église, ce Frère fut piqué par un scorpion logé entre les feuillets du volume. La main

enfle, une vive douleur se fait sentir. « Père, s'écrie Fr. Guillaume, « guérissez-moi ! » Le saint se contente de faire un signe de croix, et l'enflure, en même temps que la douleur, s'évanouit.

IV. — De Cesena l'infatigable apôtre passe à Ravenne. Là, les signes du Tout-Puissant devaient donner à sa parole un crédit également irrésistible.

Ravenne ne possédant pas encore de couvent de l'Ordre, nos religieux dans leurs voyages descendaient à la maison curiale de St-Jean-Baptiste. Fr. Pierre fut accueilli avec empressement.

Il avertit le sacristain qu'il prêcherait le lendemain et demanda qu'on voulût bien sonner les cloches. « Inutile, répondit le sacristain, le froid est intense, la neige est très haute, personne ne viendra. — Je prêcherai demain et soyez sûr qu'il y aura grande foule », reprit Fr. Pierre. Là dessus, il se retira avec son compagnon dans la chambre qu'on leur avait préparée et il entra en oraison ; car, comme le B. Dominique, notre saint donnait le jour aux hommes et une grande partie des heures destinées au sommeil, à Dieu. Tout à coup, vers le milieu de la nuit, on frappe à la porte du presbytère. Le sacristain va ouvrir. Quelle n'est pas sa surprise de trouver grand nombre de personnes qui lui demandent : pourquoi ce flambeau allumé sur le clocher ? qui l'a placé en cet endroit ? comment peut-il brûler au milieu de la neige qui tombe ?.. De plus en plus stupéfait, le sacristain ne sait que répondre à de si étranges interrogations. Il sort pour voir le flambeau dont on lui parle. Il brillait, en effet, sur la tour du clocher et jetait un éclat merveilleux. Aux visiteurs impatients de connaître la cause de ce phénomène, le sacristain répond avec quelque embarras : « Hier soir, un religieux de Saint-Dominique est venu demander l'hospitalité ; tout son extérieur indiquait la sainteté. Il me dit de sonner pour la prédication parce qu'il prêcherait demain matin. Je lui répondis que ce n'était pas la peine d'ébranler les cloches, parce que, à cause du grand froid, personne ne viendrait. » La foule eut assez de ces paroles et comprit l'avertissement qui lui était donné. Le lendemain, de bonne heure, l'église était remplie de fidèles. Le saint monta en chaire, fit un sermon des plus émouvants, et tout le monde saisit la signification du flambeau ardent allumé au sommet du clocher. Fr. Pierre dut s'arrêter plusieurs jours à Ravenne pour répondre aux désirs d'une multitude avide de l'entendre et de lui parler.

Nous le trouvons ensuite à Venise, toujours accompagné du miracle. Il confessait une fois, dans l'église de Saint-Martin, une noble dame dont l'enfant allait et venait autour du confessionnal. Le saint l'aperçut. « Quel est cet enfant ? » dit-il. « Hélas ! Père, répondit la dame, c'est mon fils et il est muet. » Le saint appelle l'enfant, lui commande d'ouvrir la bouche, fait le signe de la croix sur sa langue en disant : *In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti* ; l'enfant répond : *Amen*, et depuis ce jour il jouit du libre usage de la parole. Le serviteur de Dieu fit à Venise un autre miracle qui émut grandement. Une malheureuse femme était de la part de son mari l'objet d'affreux soupçons. Dévoré de jalousie, ce dernier voulut un jour se fournir à lui-même une preuve de la fidélité de son épouse en l'obligeant à serrer dans la main un fer rougi au feu. La malheureuse, confiante en Dieu et forte du témoignage de sa conscience, prend le fer incandescent et n'est point brûlée. Bien loin de s'apaiser à la vue du prodige, le mari s' imagine qu'il y a dans ce fait prestige diabolique ; ne se possédant plus de fureur, il court sur sa femme, la renverse, la frappe à plusieurs reprises avec un coutelas et s'enfuit. La pauvre blessée trouve encore assez de force pour appeler au secours ; elle demande aux voisins accourus à ses cris, d'aller chercher Fr. Pierre. Le saint se présente, entend la confession de la moribonde qui lui dit après avoir reçu les sacrements : « Mon Père, ayez pitié non pas tant de mon corps si maltraité que de ma réputation. » Vivement ému Fr. Pierre répond : « Courage, ma fille, Dieu vous viendra en aide. » Puis, après une courte prière, il la bénit. Cette bénédiction cicatrise toutes les plaies de la malheureuse qui ne ressent plus aucune souffrance.

Plaçons ici la guérison non moins merveilleuse d'une malade à l'agonie. Le saint se trouvait à Mantoue. Dans cette ville, une femme dont la vie avait été fort peu exemplaire touchait à ses derniers moments. Autour d'elle, grande affliction, car déjà elle avait perdu la parole et ne s'était pas confessée. On essayait en vain de ramener un peu de vie et de force dans ses membres. Fr. Pierre, dont la réputation de sainteté s'était déjà répandue à Mantoue, est appelé auprès de la moribonde. Il arrive et commence par réciter l'Evangile de saint Jean en faisant sur la malade plusieurs signes de croix. Peu à peu, l'agonisante reprend la parole et dit qu'elle veut se confesser. Tout le monde se retire. La pénitente commence sa confession ; elle s'accuse sur un ton de voix si élevé que de la chambre voisine on

peut entendre ses aveux. Par cette confession publique, elle veut tout à la fois témoigner de sa reconnaissance envers Dieu qui lui a rendu la parole et réparer son triste passé. Sa confession achevée, Fr. Pierre lui donne l'absolution, et avec la santé de l'âme lui rend la santé du corps.

Dès 1230, au début de son ministère apostolique, Fr. Pierre s'était fait entendre à Milan. Cette ville devait être, avec Florence, le principal théâtre de ses exploits contre les hérétiques; nous l'y voyons reparaître vers 1233. La multitude considérable qui accourait à ses sermons l'oblige, comme à Cesena, à parler en plein air. Un jour qu'il se préparait à prêcher du seuil de l'église de Saint-Eustorge à une grande multitude réunie sur la place, on lui présente un jeune homme muet. Le saint touche, avec l'un des doigts qui tiennent le corps du Sauveur à l'autel, la langue du muet et lui dit : « Qu'avez-vous dans votre bouche? — J'ai votre doigt, » répond à la surprise universelle le jeune muet qui éclate aussitôt en actions de grâces. Ce miracle aurait dû ouvrir les yeux aux hérétiques, mais comme des chiens incapables d'aucune honte, dit Thomas de Lentino, ils ne surent point rougir de leurs erreurs. Dieu, plus que jamais, dut entourer son héraut de l'éclat des prodiges pour aider sa mission. L'affluence des auditeurs qui se pressaient aux sermons de Fr. Pierre était si considérable, que, pour éviter tout accident, les Milanais fabriquèrent un échafaudage roulant orné de peintures. Sur cette chaire, qu'ils traînaient eux mêmes, le glorieux prédicateur était conduit comme en triomphe. Il convenait, dit le premier biographe du saint, que sur ce chariot fût ramené, du champ où il avait semé la parole de vérité contre l'hérésie, la parole de paix contre les discordes, la parole de justice contre l'iniquité, cet agriculteur infatigable qui ne se plaignait jamais de trop de labeurs.

Un citoyen milanais, du nom d'Acerbo, était forcé, par suite d'une contraction générale des nerfs, de rester perpétuellement étendu sur un lit. On l'amène sur la place St-Eustorge dans une petite carriole, juste au-dessous de la chaire du prédicateur. Le saint le bénit, et incontinent l'infirmes sent courir dans tous ses membres une vigueur nouvelle. Il se lève parfaitement guéri.

V. — Les prodiges d'éloquence et de sainteté accomplis par Fr. Pierre attirèrent bientôt l'attention et lui valurent la confiance du Pape Grégoire IX, qui lui confia la défense des intérêts de la foi

catholique, en qualité d'Inquisiteur agissant au nom même du Chef de la chrétienté. Jusque là Fr. Pierre avait combattu l'hérésie, en travaillant de concert avec les évêques, et sous les ordres de ces gardiens nés de la vérité catholique. Désormais, c'est le Juge suprême de la foi qu'il représente, ce sont ses ordres qu'il va remplir, ses anathèmes qu'il va fulminer.

Disons ici, en quelques mots, ce qu'étaient les fonctions d'Inquisiteur à cette époque :

« L'Inquisition, écrit le P. Danzas, est au moyen-âge une des applications du grand principe de l'intervention coercitive de l'Église dans l'ordre temporel, alors que cette intervention est nécessitée par la défense de la foi, par le bien de la communauté catholique et des âmes. L'hérésie était nécessairement agressive. Pour s'établir il fallait qu'elle supprimât, pour régner il fallait qu'elle détruisît. La chrétienté se trouvait menacée tout entière, jusque dans ses intérêts du temps. Déplacer l'intimidation, comme parle saint Augustin, à propos des violences des hérétiques, est le droit et le devoir de toute société mise en demeure de se défendre. L'Église avait usé d'un moyen extrême en faisant appel aux armées catholiques, mais l'hérésie était plutôt abattue que réduite par les chances adverses de la guerre. Les périls subsistants donnèrent lieu à un système de répression non pas nouveau, mais régularisé, organisé sur une plus vaste échelle et centralisé entre les mains du Pontife romain (1). »

C'est vers 1230, sous le pontificat de Grégoire IX, qu'apparut dans sa forme complète le célèbre tribunal chargé de connaître des délits contre la foi. « De tout temps l'Église a poursuivi l'erreur. Phare divin montrant aux hommes la route de l'éternité et ses divines splendeurs, l'Eglise est portée, à l'égard des ténèbres, d'une haine nécessaire et très parfaite. Et comme par la volonté de son céleste fondateur, elle est non seulement un magistère qui enseigne, mais une autorité qui gouverne, elle témoigne de sa haine sur un terrain pratique ; par tous les moyens en son pouvoir, elle combat et proscriit l'erreur. La société civile lui vient en aide et c'est justice : issues de Dieu l'une et l'autre, les deux puissances sont faites non pour s'entraver et se combattre, mais pour s'entendre et s'entr'aider. D'où il suit qu'indépendamment de ses indéclinables devoirs envers Dieu et l'Eglise, la société civile satisfait à ce qu'elle se doit à elle-

(1) *Etudes sur les temps primitifs de l'Ordre de S. Dominique*, tom. II, pag. 257.

même et à ce qu'elle doit à ses membres, quand, de concert avec la même Eglise, elle favorise l'impression de la vérité, et s'oppose à la propagande de l'erreur (1). »

Au XIII^e siècle, le sol de la chrétienté est miné par le plus redoutable des systèmes anti-chrétiens, le Manichéisme. A peine a-t-on mis la main sur ce foyer que la flamme en jaillit et se montre partout. La France, l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne se trouvent menacées d'une même conflagration. Evêques et prêtres sont vivement rappelés à leur devoir par le Vicaire de Jésus-Christ ; mais quelques princes sont secrètement ou ostensiblement de connivence avec l'erreur, et plus d'un évêque est négligent à remplir sa fonction de pasteur pour écarter les loups du troupeau. C'est alors que la Providence fait surgir l'Ordre des Frères Prêcheurs, dont la mission spéciale aura pour objet la défense de la vérité. Jusqu'en 1233, les fils de S. Dominique se montrent les auxiliaires empressés des évêques, et souffrent pour la cause de la foi des tribulations sans nombre. A cette époque, par sa bulle *Ille generis humani*, Grégoire IX investit l'Ordre nouveau de pleins pouvoirs et crée une magistrature régulière, indépendante, agissant au nom et pour le compte du Souverain Pontife directement. C'était l'Inquisition romaine.

Eclairer, en enseignant les vraies doctrines sous forme de prédications générales au peuple et au clergé ; réprimer, en infligeant aux coupables les dispositions marquées dans les statuts émanés du Saint Siège ; pardonner aux repentants qui demandaient à se réconcilier ; telles étaient les fonctions de l'Inquisiteur.

Son premier devoir était donc d'éclairer. Saint Pierre répand la lumière, il lui donne tout l'éclat des discussions publiques. Ces discussions se prolongent quelquefois plusieurs heures, des journées entières ; car, si l'objection est rapidement formulée, la réponse demande plus d'une distinction essentielle, plus d'un éclaircissement sagace, plus d'un recours aux principes. Tout l'effort de l'hérésie était d'opposer des ombres à la lumière, en multipliant les objections les plus subtiles. « Un jour, disent les *Vies des Frères*, Fr. Pierre disputait avec un hérétique d'un esprit retors et d'une réelle éloquence. Pour ne pas prolonger une discussion qui durait déjà depuis trop longtemps, d'un commun accord, on remit à un autre jour la poursuite du sujet. En attendant Fr. Pierre invita, pour cette prochaine confé-

(1) *Etudes sur les temps primitifs de l'Ordre de S. Dominique*, tom. V.

rence, les religieux les plus rompus à la dispute de tous les couvents voisins. Ceux-ci négligèrent de se rendre à son appel. Au jour fixé, l'hérétique, accompagné d'un grand nombre de ses partisans arrive sur la place publique, disons mieux, se présente en champ clos. Il s'avance, le front haut, comme un Goliath. Fr. Pierre, suivi d'un seul compagnon, s'avance de son côté. L'hérétique a la parole ; il commence l'exposition de sa thèse, accumule les autorités, multiplie les raisons, mélange le tout des plus insidieux sophismes. Le voici arrivé à la fin. « Eh ! bien, dit-il en se redressant, qu'avez-vous à objecter ? Répondez, si vous le pouvez. Mes arguments ne sont-ils pas irréfutables ? Que vous en semble à tous ? A moi la victoire !... » Fr. Pierre demande quelques instants pour réfléchir. « Attendez-moi, dit-il, je vais revenir. » Et il se retire dans l'église voisine. Déjà l'hérétique triomphe. « Vous le voyez, s'écrie-t-il, il se dérobe ; c'est une fuite dissimulée ; nous avons gagné... » La foule impatiente murmure. Pendant ce temps Frère Pierre, prosterné aux pieds de l'autel de Marie, supplie avec larmes cette mère de la divine sagesse de l'aider à confondre l'hérétique insolent. Il entend une voix qui lui répond : « J'ai prié pour toi, Pierre, afin que ta foi ne défaille point. Retourne au combat, je serai ta défense. » Réconforté par cette voix céleste, le soldat de la vérité reparait sur le champ de bataille. A son air radieux, l'hérétique se sent déjà moins à l'aise. « Reprenez vos arguments, dit Frère Pierre ; je suis prêt à résoudre une à une toutes vos difficultés. » L'argumentateur reste muet. « Je vous écoute, » reprend le Saint. Même silence. On attendit en vain un seul mot de réplique. Le superbe déclamateur est obligé de se retirer honteux, aux applaudissements des catholiques et à la grande confusion des ennemis de la foi qui s'éloignent pleins de dépit et de rage.

Pour comprendre le trouble et l'hésitation de Fr. Pierre en face des objections de l'hérétique triomphant, et pourquoi il préfère lui fermer miraculeusement la bouche plutôt que de lui répondre, il faudrait avoir sous les yeux quelques-unes des objections des sectaires de l'époque, objections d'une rare malice et qui frappaient d'autant plus le vulgaire qu'elles étaient présentées avec plus de bonhomie. La meilleure réponse effaçait parfois difficilement l'impression produite par la contre-vérité revêtue de belles apparences. Pour s'en faire une idée, il suffit de parcourir un manuscrit du XIII^e siècle, conservé jadis au couvent des Frères-Prêcheurs de Clermont, et édité par Dom

Martène. Dans ce travail, sorte de manuel des Inquisiteurs, se trouvent tracées d'avance les réponses à opposer aux arguties des hérétiques. Toutes les questions sociales et religieuses y sont passées en revue. A côté de l'objection formulée en quelques lignes se trouve la réponse parfois très chargée, et on est étonné en parcourant ces pages de retrouver dans l'arsenal du manichéisme la plupart des armes que le protestantisme devait employer un jour.

VI. — Les fonctions d'Inquisiteur n'empêchaient pas Fr. Pierre de se fixer ailleurs qu'à Milan, bien que cette ville demeurât le centre principal de son action. Il exerce la charge de Prieur à Plaisance, à Asti, à Côme, et prend une grande part à la vie et au développement de son Ordre. Nous le trouvons à un chapitre général tenu à Paris (1), et il n'est pas douteux que sa Province ne l'ait souvent appelé comme une lumière dans ses assemblées délibérantes. Les évêques étaient heureux de l'attirer dans leurs diocèses, sentant bien qu'un tel homme était suscité de Dieu, comme un autre Samson, pour combattre les nouveaux Philistins en hostilité perpétuelle contre l'Eglise. Un jour que le Saint voyageait avec l'évêque de Plaisance, il fut reçu par le comte Geoffroy de Lumello, dont le fils était expirant par suite d'une esquincie. Fr. Pierre s'approche du moribond, lui enveloppe avec un coin de sa chape le gosier, récite une prière, et soudain l'enfant respire à l'aise et se trouve absolument guéri. Le comte ordonne qu'on fasse aussitôt une autre chape au Saint, et il garde avec respect celle qui a servi au miracle. Peu de temps après, saisi lui-même d'un mal qui le torture et qu'aucun remède ne peut soulager, il se fait apporter la chape, la pose sur sa poitrine, et rejette un gros ver hideux.

En 1237, le Saint exerçait à Côme son office d'Inquisiteur. Ses courses étaient toujours marquées par quelque miracle. Entre Côme et Milan on rencontre le bourg de Carate; là s'élève une église dédiée à la Purification et desservie autrefois par les religieux Humiliés. Un monastère était adjacent à cette église. On profita un jour de la présence du saint Inquisiteur pour obtenir la guérison d'une reli-

(1) Il est certain, écrit le P. Souéges, que saint Pierre martyr est allé à Paris, ainsi que Bernard Guidonis, écrivain exact et soigneux, le remarque dans son manuscrit, où parlant du V. Père Gaillard d'Orsaut, il dit que s'étant trouvé à Paris dans le temps que saint Pierre arriva, il eut le bonheur de lui donner la bénédiction lorsqu'il se préparait à repartir pour l'Italie. (Voir le volume de janvier, page 903.)

gieuse appelée Carisia. Depuis sept ans, cette religieuse, privée de toute force, n'avait pu seule faire le moindre mouvement dans son lit. On prie Fr. Pierre de lui rendre visite. A sa vue, la religieuse est pénétrée d'une joie extraordinaire, présage de la grâce qu'elle va recevoir. Le saint se met au pied d'un crucifix et fait la prière suivante : « Seigneur Jésus, qui avez guéri le paralytique, ressuscité Lazare, je vous en conjure, daignez rendre la santé à cette pauvre infirme. » Cette prière était à peine achevée que Sœur Carisia sentit une nouvelle vie la pénétrer. Devenue robuste et forte, elle put pendant sept ans rendre à la communauté toutes sortes de services.

Que de fois le saint Inquisiteur accomplit le trajet de Milan à Côme ! Un jour, à la porte du susdit monastère, il rencontre quantité d'estropiés venus là pour prier et recevoir l'aumône. Il leur rend à tous l'usage de leurs membres.

Les miracles sont une preuve sans réplique de la vérité ; ils sont aux yeux de tous, du peuple en particulier, la raison suprême, l'argument victorieux. Aussi, quantité d'hérétiques revenaient-ils de leurs erreurs, à la vue des grandes œuvres de notre Saint. Les chefs de la secte, pour arrêter ce mouvement de conversion, résolurent de discréditer le thaumaturge. L'un d'eux dit un jour en assemblée secrète : « Ce peuple de Milan est la crédulité même ; il honore Frère Pierre à cause de ses prétendus miracles. Montrons la fausseté de ses prodiges, et coupons court à cet enthousiasme. Voici ce que je propose. Vous me voyez bien portant ; je vais faire le malade. Je m'approcherai de Frère Pierre et lui demanderai humblement de me guérir. Il fera le signe de la croix et me touchera de la main ; mais aussitôt me redressant, j'accuserai l'imposteur et vous serez là pour témoigner. » Les choses se passèrent dans la première partie du programme comme il était convenu. Le faux malade, appuyé sur un bâton, soutenu par ses complices, se présente à l'église des Frères-Prêcheurs. Il a l'air de souffrir beaucoup. Fr. Pierre est appelé ; il accourt : « Père saint, dit l'infirme, voici un pauvre malheureux qui a épuisé tous les remèdes pour trouver un peu de soulagement à ses maux ; il n'a plus d'espoir qu'en vous, en votre charité. Touchez-moi, étendez sur moi votre main bénie, et je serai délivré de mes longues, de mes pénibles souffrances. » Et il incline la tête, faisant effort pour se mettre à genoux.

Eclairé d'en haut, le Saint lui dit : « Je prie le Seigneur Jésus de vous rendre la santé, si réellement vous êtes infirme ; mais si fraudu-

leusement vous implorez la guérison, je le prie d'affliger votre corps pour sauver votre âme. » Au même moment, le faux malade est pris d'une fièvre pernicieuse. Il faut l'emporter chez lui. Les médecins appelés déclarent qu'il est perdu. Le malheureux comprend que la main de Dieu l'a frappé, il se repent, demande Frère Pierre, se confesse, avoue tout son jeu coupable, répudie ses erreurs et implore son pardon. Frère Pierre a pitié de ses gémissements ; après avoir purifié son âme, il rend la santé à son corps. Prise dans ses filets, l'hérésie, cette fois encore, en fut pour ses frais d'invention.

L'Inquisiteur n'avait pas seulement pour office d'éclairer et de convaincre dans les discussions solennelles. Au besoin, il requérait l'appui du bras séculier pour se rendre maître de certains hérétiques, meneurs dangereux, et faire leur procès en public. Un évêque de la secte avait été capturé. Un jour, écrivent les *Vies des Frères*, le Bienheureux Pierre examinait un évêque des hérétiques qu'on venait de prendre. Milan presque tout entier assistait à cette scène ; il s'y trouvait aussi beaucoup de prélats et de religieux. Une grande partie de la matinée avait été consacrée à la prédication, puis à l'examen de l'hérétique. C'était le milieu du jour et il faisait grand chaud. L'évêque manichéen était près de l'Inquisiteur, sur l'échafaudage roulant dont nous avons parlé. « O méchant Pierre, dit tout à coup ce dernier, si tu es saint comme ce peuple le croit et l'affirme, pourquoi permets-tu que tout l'auditoire étouffe de chaleur, au lieu de demander au ciel un nuage qui ombragerait toute cette multitude. » Le B. Pierre répondit : « Si vous promettez de renier vos erreurs et de vous convertir à notre foi, je prierai le Seigneur et il fera ce que vous demandez. » A ces mots, les affidés et partisans de l'évêque lui crièrent : « Promettez ! promettez ! » Ils pensaient que Frère Pierre ne pourrait faire ce qu'il disait, car le ciel était d'une sérénité désespérante. D'autre part les prélats et tous les autres catholiques commencèrent à craindre beaucoup que l'Inquisiteur ne se fût trop avancé, et ils redoutaient un échec pour la bonne cause. L'évêque hérétique, toutefois, n'ose prendre les engagements qu'on réclame. Plein de confiance, le B. Père s'écrie : « Afin qu'il soit bien prouvé que le vrai Dieu est, seul, créateur des choses visibles et invisibles, je prie ce même Dieu pour la consolation des fidèles et la confusion des dissidents, d'envoyer un nuage qui s'interpose entre le ciel et nous. » A un signe de croix du Bienheureux, le nuage se montre et durant une grande heure protège toute la foule contre les ardeurs du soleil.

Plaçons ici un autre miracle en faveur de la vraie foi, opéré dans les environs de Milan. Traversant une campagne, Frère Pierre entendit l'altercation de deux paysans. L'un était catholique, l'autre hérétique. Ce dernier se riait du catholique qui, avant de jeter la semence dans le sillon, avait imploré la bénédiction du Dieu créateur. D'après lui, Dieu, principe bon, ne pouvait garantir les fruits de la terre qui viennent du principe mauvais, le diable. Aussi, en jetant la semence, l'hérétique invoquait-il fréquemment le démon. Le catholique reprochait à son voisin sa folie et son endurcissement. Sur ces entrefaites, Frère Pierre arrive et intervient dans le débat. Il s'adresse à l'hérétique : « Au nom de Dieu, je te le dis, à la prochaine récolte le champ du catholique sera couvert d'une belle moisson, et le tien n'aura pas même un brin d'herbe. Si ce miracle s'opère, te convertiras-tu ? — Je me convertirai, » dit l'hérétique. Vient l'époque de la moisson. Le champ du catholique donna des gerbes magnifiques, celui de l'hérétique pas une seule paille. Touché de la grâce, ce dernier ouvrit les yeux, raconta la prédiction de Frère Pierre et, à sa parole, plusieurs quittèrent la fausse religion.

On ne peut exprimer la rage des sectaires obstinés, en face d'un Inquisiteur qui les confondait à maintes reprises, qui leur enlevait leurs plus belles proies, qui ne leur laissait ni trêve, ni repos. Ils se mirent à vomir l'imprécation et l'injure, à déblâter contre l'Inquisition, tribunal sans miséricorde, sans justice. Alors commencent les calomnies qui ont traversé les siècles. On déclare pareille intervention de l'Eglise intempestive, un empiétement sur le pouvoir séculier, une oppression des consciences. Quant à l'Inquisiteur lui-même, c'est un hypocrite, un homme adonné à la magie et qui a ensorcelé par ses prestiges la multitude simple et crédule. Des calomnies on passe à l'intimidation. De sourdes menaces se font entendre, Frère Pierre continue avec intrépidité sa mission glorieuse, et prie pour ceux qui le maudissent. Un jour pourtant, affligé de voir tant de haines gratuites accumulées sur sa tête, il éprouve, comme saint Paul, un ennui, un dégoût profond de la vie. Entré dans l'église Saint-Eustorge et prosterné devant une image de Jésus en croix, il exprime toute sa désolation. L'image s'anime et lui répond : « Pierre, aie confiance, je suis avec toi, et tu partageras avec moi la couronne de gloire. — O Seigneur, reprend Frère Pierre tout réconforté, vous êtes mon Dieu et je suis votre humble serviteur, que votre sainte volonté sur moi s'accomplisse. » Depuis ce jour, l'athlète du Christ poursuit

avec vigueur la lutte entreprise. Il avait, après les paroles si douces de la divine Mère, entendu celles de son Fils; comment rester abattu et ne point sentir redoubler son courage? D'ailleurs, de nouveaux et plus rudes combats l'attendaient; la lutte allait devenir un vrai drame.

VIII. — Nous voici à Florence. Cette ville, fortement entamée par l'hérésie, était en proie aux plus profondes divisions. Deux camps se trouvaient en présence. L'Inquisiteur, Frère Ruggiero Calcagni, se voyait débordé. Ne parvenant pas à maîtriser le mouvement séditieux, il écrivit au Pape pour se plaindre du mauvais vouloir et de la complicité des magistrats, fauteurs avérés des ennemis de l'Eglise. Innocent IV écrivit à l'évêque de Florence et aux seigneurs du Palais, pour qu'ils prêtassent main forte à son représentant. En même temps, il donnait ordre à Frère Pierre de Vérone de venir promptement à Florence. Celui-ci accourt en toute hâte. Dès les premiers mois de 1244, « le prince de la sainte Inquisition », comme l'appelle Sixte-Quint, commence sur la place du Dôme et à Santa-Maria-Novella ses prédications au milieu d'un grand concours de peuple et sans cesse escorté de prodiges.

Un jour que le Saint prêchait sur la place du Nouveau-Marché, une multitude pressée et attentive buvait ses paroles. Voici que tout à coup débouche, au coin d'une rue, un jeune homme monté sur un destrier. Le cheval, devenu tout à coup furieux, s'emporte, désarçonne son cavalier et se précipite du côté de la foule. Saisie de frayeur, la multitude s'apprête à fuir, mais déjà le cheval atteint les premiers rangs. « Ne craignez rien, s'écrie le prédicateur, que personne ne quitte sa place, car personne ne sera blessé », et il fait le signe de la croix. Toutefois, le cheval a poursuivi sa course furibonde; plus d'une tête, plus d'une épaule, plus d'un genou ont été foulés sous le sabot de l'animal. Mais après examen, il est reconnu que personne n'est meurtri. Une peinture, à moitié effacée, représente encore aujourd'hui ce fait sur une paroi extérieure de l'oratoire de la Miséricorde.

Une autre fois, le Serviteur de Dieu prêchait également sur une des grandes places de la ville. La même attaque diabolique eut lieu. Sous la forme d'un superbe cheval noir, le démon se précipite au milieu de l'assistance. Frère Pierre se contente de tracer en l'air un signe de croix et l'animal disparaît.

Le concours aux prédications de Frère Pierre était si grand, que

la place de Santa-Maria-Novella n'étant pas assez vaste, le Saint demanda aux autorités de pouvoir l'élargir. Pierre de Lodi, Servite, qui vivait au XIII^e siècle, raconte que, parmi ceux qui accouraient aux sermons du saint Inquisiteur, les bienheureux fondateurs de son Ordre se montraient des plus empressés. Voici ses paroles :

« Pendant que le B. Pierre était à Florence et travaillait avec un soin infatigable à l'extirpation de l'hérésie et à la démonstration des vérités catholiques, en organisant des discussions solennelles, le Saint-Esprit parlait par sa bouche et faisait par lui des merveilles. Les glorieux personnages, nos Pères, assistaient à ses prédications, et touchés de l'esprit de ferveur qui l'animait, conquirent pour lui une grande affection, jusqu'à le choisir pour leur Père spirituel et leur conseiller intime. » Les premiers religieux Servites, retirés sur le mont Senario, près de Florence, avaient été soupçonnés de partager, dans une certaine mesure, les erreurs des sectaires de l'époque qui, sous des dehors religieux et austères, cachaient des impiétés monstrueuses. Frère Pierre fut chargé par le Pape d'éclaircir les origines et le but de la nouvelle Religion. Voici comment le P. Gianni, l'annaliste des Servites, raconte l'intervention du saint Inquisiteur à cette occasion :

« Pierre de Vérone, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, homme en qui la sainteté brillait, à l'égal de la doctrine, avait été muni par le Souverain Pontife de pleins pouvoirs en vue d'extirper les vices et l'hérésie en Italie. Pendant qu'il remplissait ses fonctions à Florence, désireux de se rendre compte du but et des pratiques du nouvel institut des Servites, il se rendit auprès de l'évêque Ardingo, pour connaître ses sentiments et noter son appréciation. Après avoir obtenu les meilleurs renseignements, il voulut voir par lui-même toutes choses, fit appeler les nouveaux religieux et se rendit chez eux. Il interrogea Bonfils et ses compagnons, entra dans le détail de leur vie, et après avoir constaté l'irréprochable pureté de leurs mœurs, la régularité de leur conduite, l'homme de Dieu ne put contenir sa joie et l'explosion de sa reconnaissance. C'étaient eux, c'étaient bien eux que la Sainte Vierge lui avait montrés à plusieurs reprises dans de mystérieuses apparitions !

« Depuis son arrivée à Florence, le Saint, en effet, avait aperçu dans ses visions une montagne couronnée d'une lumière éclatante et toute émaillée de fleurs. Parmi ces fleurs, sept lis d'un éclat éblouissant balançaient leurs corolles et répandaient un parfum

exquis. Cueillis par les anges, les sept lis avaient été présentés à la Sainte Vierge qui les avait reçus avec un gracieux sourire, en les recommandant à Frère Pierre. D'autres chroniqueurs rapportent que, dans une vision subséquente, Marie, entourée d'anges, avait montré au saint Inquisiteur, réunis sous les plis de son manteau, les religieux Servites qu'il avait entretenus. « Regarde Pierre, disait la Sainte Vierge, regarde ces hommes que je me suis choisis pour serviteurs attirés : je veux qu'ils soient perpétuellement à mon service ; fais en sorte qu'ils gardent mon nom et l'habit qu'ils portent, et se soumettent à la règle de saint Augustin. » Ces mots achevés, la vision avait disparu. Le cœur débordant de joie, Frère Pierre s'était rendu dès le matin chez l'évêque de Florence pour lui raconter ce que le ciel venait de lui manifester. Tous deux, pleins d'une sainte allégresse, vont trouver les nouveaux religieux ; Frère Pierre les embrasse avec effusion et leur fait part de tout ce que la Reine du ciel lui a révélé à leur sujet. Depuis cette époque, l'éloquent prédicateur recommanda fréquemment à la vénération et à la charité des fidèles l'Ordre naissant.

Il informa Innocent IV des mérites et du crédit qu'avaient au ciel les nouveaux religieux, et les soutint auprès des peuples et des princes de l'Eglise (1). »

En se déclarant les serviteurs de Marie, les religieux du mont Senario avaient pour but d'honorer tout spécialement la Mère de Dieu dont les hérétiques blasphémaient les gloires. Au xiii^e siècle, les confréries des *Laudesi*, instituées pour célébrer les louanges de Marie par des hymnes en son honneur, avaient vu se ranger sous leurs bannières de nombreux fidèles. C'est du sein de ces confréries qu'étaient sortis les fondateurs des Servites. Quelques auteurs attribuent à saint Pierre, martyr, venu à Florence dès les premiers temps de son ministère apostolique, le renouvellement de ces sociétés de *Laudesi*, que l'évêque Ardingo couvrait de sa protection et de ses faveurs.

(1) On voit quelle part la Providence avait ménagée à saint Pierre, martyr, dans la fondation des Servites de Marie. C'est après un demi-siècle d'orages que le nouvel Ordre fut définitivement approuvé par le Pape Benoît XI. Un autre Pape dominicain, Benoît XIII, procédait, en 1718, à la béatification des sept fondateurs. Le 26 juin 1834, grâce à un mémoire décisif du cardinal Zigliara, de l'Ordre de Saint-Dominique, la cause de canonisation, longtemps arrêtée, reprenait son essor, et le 17 janvier 1888, Léon XIII, au milieu des solennités de son Jubilé sacerdotal, plaçait sur les autels les sept Serviteurs de Marie.

Les succès de Frère Pierre, à Florence, remplirent d'un nouveau courage Frère Ruggiero, qui se mit à procéder contre les hérétiques, sans épargner seigneurs et châtelains. Ceux-ci, exaspérés par ce coup de vigueur, réunirent leurs partisans et convinrent avec eux de recourir à l'empereur d'Allemagne. Ils savaient que partout où se trouvait Frédéric II, florissait l'hérésie ; que son apparition aux plaines lombardes avait été le signal des dernières violences contre les catholiques et leurs chefs. Ils l'avaient vu de près, en 1237, sous les murs de Brescia. De sa bouche, ils avaient recueilli d'impies encouragements. Si notoire et si efficace était la protection qu'il accordait aux Patarins, qu'à sa mort, en 1251, Innocent IV écrivait à Frère Pierre qu'enfin on pouvait penser à détruire l'hérésie.

Grâce à de si hautes intelligences et soutenus par le podestat de Florence, Pace de Pesannola, les hérétiques se montraient menaçants et proféraient des cris de mort contre les Frères-Prêcheurs. Pour faire face au danger, Frère Pierre invita les nobles catholiques, qui tous avaient l'habitude des armes, à se réunir dans le couvent de Santa-Maria-Novella. Il forma ainsi une milice qu'il appela Société des capitaines de Sainte-Marie. Les nobles enrôlés furent revêtus d'un habit blanc avec croix rouge sur la poitrine et sur le bouclier. Douze des principaux reçurent des gonfalons blancs avec croix rouge au milieu et une étoile au coin supérieur, près de la hampe. C'étaient les capitaines. Taddeo Gaddi représenta sur la muraille de l'hospice del Bigallo ou de la Miséricorde, dans une seconde fresque, Frère Pierre remettant l'étendard aux capitaines. Le Pape approuva cette nouvelle milice.

Rebelles aux sommations réitérées de l'Inquisiteur, les hérétiques préparèrent un coup de force. C'était le 24 août, fête de saint Barthélemy. Les fidèles étaient accourus dans les églises de Santa-Reparata et de Santa-Maria-Novella pour la solennité. Le premier magistrat de Florence fait sonner le beffroi. En un instant, Cathares et Patarins, ayant à leur tête les Baroni, chefs de la sédition, se trouvent réunis sur la place ; arcs et flèches aux mains, gonfalons déployés, ils se dirigent vers les deux églises. La foule, en rangs pressés au pied de la chaire, entendait ses prédicateurs favoris. « Brutalement, ils se précipitent sur elle, ils la dispersent, la dépouillent, la frappent, blessent plusieurs personnes, en poursuivent d'autres dans le cimetière de Santa-Reparata, et là, sans le moindre

souci du sacrilège, leur donnent la mort. Ce fut dans Florence un scandale effroyable (1). »

Dans l'après-midi du même jour, Frère Pierre, d'accord avec l'évêque et l'Inquisiteur, assemblait le peuple sur la place agrandie de Santa-Maria-Novella. Là, devant un innombrable auditoire, fut promulguée la sentence contre les Baroni, promoteurs du criminel et sanglant conflit du matin, fauteurs d'hérétiques, hôtes impénitents des évêques Patarins Brunetto et Torsello, et de beaucoup d'autres de la secte, notamment d'un certain Giovanni, condamné par le Saint-Office et délivré de vive force par leurs propres mains. En conséquence, la justice ecclésiastique les déclarait infâmes, ainsi que leurs complices, et les soumettait à toutes les peines édictées par les saints canons. Leurs maisons, « repaires de perfides, » devaient être renversées de fond en comble et leurs biens confisqués. Quant aux autres hérétiques, les juges, voulant accomplir leur tâche avec douceur, promettaient miséricorde à quiconque, déposant les armes, viendrait avant la fin du jour s'humilier au pied de leur tribunal, et exprimer le vœu de rentrer sans retard dans le giron de l'Eglise.

Une si grande bonté, dit le P. Sandrini, ne toucha point le cœur endurci des hérétiques. Plus violents que jamais, ils poursuivaient d'insultes leurs principaux adversaires dans les rues et jusque dans les églises. Ils ne reculaient ni devant le meurtre, ni devant l'incendie. Les catholiques s'assemblèrent en conseil ; il fut décidé, après en avoir référé à Rome, qu'on rendrait aux Patarins attaques pour attaques et qu'on les débusquerait des points stratégiques dont ils s'étaient emparés.

Le chef de cette croisade, Frère Pierre de Vérone, se mit à la tête des chevaliers de la foi. Tenant dans ses mains la bannière blanche à croix rouge, il inspirait à tous la confiance et l'enthousiasme. Partie de Santa-Maria-Novella, la troupe valeureuse marcha au devant de l'ennemi. La rencontre eut lieu, non loin du couvent, à l'étroit carrefour qui porte aujourd'hui le nom de Croce al Trebbio. Refoulés plutôt que vaincus, les hérétiques battirent en retraite vers le quartier d'Oltrarno et la place dite des Rossi. Là s'élevaient sur la rive gauche, au bout de Ponte-Vecchio, les maisons de cette noble et riche famille. En cet asile, ils pouvaient être inexpugnables, s'ils y parvenaient à

(1) Ainsi s'exprime Perrens, auteur peu suspect de tendresse à l'égard des catholiques.

temps pour occuper les têtes de pont qui, seules, y donnaient accès. Serrés de trop près dans cette poursuite ardente, ils virent leur échapper ce moyen de salut. Frère Pierre continuait d'enflammer les courages. Les chevaliers de Sainte-Marie, ayant passé les ponts à la suite de leurs ennemis, arrivèrent presque aussitôt qu'eux sur la place, et le combat se termina par la déroute complète des Cathares.

Cette victoire remplit d'allégresse les âmes catholiques qui sentaient l'hérésie frappée à mort. En témoignage de reconnaissance à l'égard du héros de la journée, Frère Pierre, on éleva plus tard, sur les deux étroites places qui avaient servi de champ de bataille, deux colonnes. Celle du carrefour al Trebbio portait une croix sculptée dans la pierre; celle de la place des Rossi la statue du martyr.

Un tableau, qu'on vit longtemps à la porte des capitaines d'Or San Michele, le représentait tenant dans ses mains son glorieux étendard. Le 29 avril, jour de sa fête, les chevaliers de Sainte-Marie, (institution qui se transforma dans la suite en une société charitable et survécut aux événements qui l'avaient suscitée) les chevaliers de Sainte-Marie promenaient dans la ville cette bannière vénérée. Avec le temps, la procession fut supprimée, et le gonfalon blanc avec croix rouge ne sortit plus du couvent, mais on le suspendait dans l'église le jour de la fête du Saint. Aujourd'hui il reste confiné dans la sacristie, et, dit un auteur moderne (1), il ne voit la lumière que par aventure et pour un instant, à la demande bien rare d'un voyageur curieux.

L'œuvre du B. Inquisiteur fut durable. « Le parti gibelin, écrit le P. Sandrini, ne put faire de nouveau son nid dans les murs de Florence, et la foi qui souffrait de ses attaques resta désormais à l'abri des tempêtes. »

Informé des glorieuses victoires de l'Inquisition à Florence, Innocent IV récompensa Frère Ruggiero en le nommant évêque de Castro dans la Maremme. Ce prélat figura quelque temps après, parmi les Pères du concile de Lyon. Quant à Frère Pierre, un ordre de Rome le renvoya en Lombardie, où la faction impériale, toujours prépondérante, favorisait les Patarins et autres sectaires du Languedoc (1246). Sa présence était plus que jamais nécessaire dans cette Haute-Italie, théâtre de son prochain martyre. Une tradition, que rapporte Savonarole, compte parmi ses meurtriers quelques-uns de ces Cathares qu'il avait vaincus à Florence et chassés de leur patrie.

(1) Perrens, *Hist. de Florence*.

VIII. — De retour à Milan, Frère Pierre eut la consolation de voir rendre aux corps des SS. Eustorge et Magnus, saints évêques de cette ville dans les premiers siècles de l'Eglise, de nouveaux honneurs (1). On les transféra en grande pompe pour les placer sous l'autel majeur de notre église. Bientôt après, à l'occasion du Chapitre provincial, ces précieuses reliques furent déposées dans un sépulcre de marbre. Tel était alors le crédit du saint Inquisiteur que, s'il eût voulu, dit la chronique, il eût bâti un couvent tout d'argent. Sa piété le porta à fonder le monastère de Sainte-Marie des Vierges, dit della Vecchiabbia, où il réunit de nobles âmes, qui devaient, par la rigueur de leurs expiations, réparer les crimes abominables que l'hérésie sème sur ses pas.

Ce couvent fut comme une bonne semence qui porta des fruits au centuple. De nombreuses filles de saint Dominique répandirent dans Milan le parfum de leurs vertus, et l'on compta dans la suite jusqu'à neuf monastères de l'Ordre. Dans ces courses évangéliques, Frère Pierre s'arrêtait avec complaisance près de ces asiles de la perfection pour y respirer les parfums de la vertu cachée. Les chroniques du monastère d'Adelhausen (2), près de Fribourg en Brisgau, mentionnent le passage du glorieux athlète de la foi. Il prêcha aux Sœurs en latin, et telle était, à cette époque prétendue inculte, l'érudition des cloîtres, que la plupart des religieuses le comprirent.

Pour mieux comprimer l'audace entreprenante des hérétiques à Milan, le B. Inquisiteur forma, comme à Florence, une compagnie de Croisés, armés pour la cause de la foi. Grégoire IX plaça sous la protection spéciale du Saint Siège cette milice. Après la mort du Saint, les nouveaux croisés prirent le nom de *Société de Saint-Pierre-Martyr*, et, en l'année 1255, le B. Humbert de Romans, devenu général de l'Ordre, affilia cette société à la famille dominicaine.

Il arriva un jour au Bienheureux, pendant qu'il parcourait, avec un zèle infatigable, les villages de Lombardie, le fait qu'on va lire.

(1) *Bullarium Ordinis*, tom. I, p. 180.

(2) Le monastère d'Adelhausen fut fondé en 1234. Au moment où saint Pierre de Vérone le visita, il comptait soixante-dix religieuses. L'une d'elles était la comtesse Cunégonde de Soultz, la propre sœur de l'empereur Rodolphe de Habsbourg. Non contente de venir en aide à la pauvreté du monastère par sa fortune, elle se rendit à Lyon auprès d'Innocent IV, en 1245, et en obtint une bulle qui incorporait les Sœurs à l'Ordre de saint Dominique. Elle mourut le 30 janvier 1250. — Cfr. *Freiburger Diöcesan Archiv*. 1880, p. 134.

Dans un castel vivait un noble chevalier, toujours empressé à recevoir fort charitablement Frère Pierre. Les hérétiques qui pullulaient en cet endroit résolurent d'enlever pareil appui à l'Inquisiteur, en attirant à eux le personnage. Comme ils avaient eu vainement recours aux voies de persuasion, un de ces hérétiques, versé dans l'art des évocations infernales, essaya de changer, par des moyens diaboliques, celui que la discussion n'avait pu ébranler. Le châtelain fut donc attiré un jour dans le temple où se tenaient les conventicules de la secte.

En présence de plusieurs de ses coreligionnaires, le magicien dit au catholique : « Pour vous prouver que Frère Pierre est un imposteur et que notre foi est la vraie, je prie le Seigneur de faire présentement un miracle. » A peine avait-il fini de parler que le jeu diabolique commence. Un grand éclat de lumière se répand dans le temple, et le démon, sous la forme d'une vénérable dame tenant dans ses bras un bel enfant, apparaît sur l'autel. Appelant le châtelain par son nom, la dame lui dit : « Vous avez été jusque-là indigne de mes grâces, crédule que vous étiez aux prédications de ce Pierre de Vérone, mon ennemi et l'ennemi de mon Fils, l'ennemi de la doctrine vraie et pieuse que professent mes fidèles ici présents. Mais je suis la Mère de miséricorde et je veux bien vous pardonner, si toutefois vous laissez Frère Pierre pour vous joindre à mes fidèles. » A ce spectacle et à ces paroles, le châtelain reste quelques instants interdit. Incapable de démêler la ruse infernale, il finit par acquiescer aux avis de l'esprit malin, se jette à genoux et confesse qu'il a été jusqu'à ce jour dans l'erreur, mais sans le savoir ; et, implorant son pardon, il embrasse l'hérésie.

Peu de jours après cette scène, le saint Inquisiteur, traversant le pays, s'arrête chez son hôte habituel. L'accueil est froid, embarrassé. Le châtelain se fût passé d'une telle visite, mais comme il était tard il n'osa congédier l'homme de Dieu. Celui-ci remarqua bien vite l'attitude nouvelle. Soupçonnant une influence hérétique, il tire à part son hôte et de question en question arrive à l'exacte vérité. Pour désabuser cette âme si indignement trompée, Frère Pierre usa des ménagements de la plus charitable prudence. Comme un ami se penche pour relever son ami tombé, ainsi sembla-t-il incliner au sentiment du châtelain. « Je voudrais bien voir, moi aussi, ce que vous avez vu », dit-il à son hôte. Content de pouvoir gagner un si grand homme, le châtelain se rend auprès des hérétiques, leur raconte comment

Frère Pierre, ému de son récit, veut contempler la vision pour embrasser lui aussi la vraie doctrine. Le magicien, au comble de la joie, répond qu'il ne doute pas que la Sainte Vierge ne soit prête à opérer un second miracle pour une seconde conversion. On arrête le jour et l'heure, et le châtelain annonce la nouvelle à Frère Pierre. La nuit qui précéda le rendez-vous, l'homme de Dieu la passa presque tout entière en oraison. De bon matin, il sort furtivement du château et va célébrer les saints mystères dans l'église la plus voisine. Il consacre deux hosties, en consomme une et renferme l'autre dans un ciboire qu'il cache soigneusement sous son scapulaire. Revenu au château, il presse son hôte de partir et on se dirige vers le temple hérétique. Les sectaires attendaient, convoqués en grand nombre. Leur magicien, comme la première fois, se prosterne devant l'autel et dit : « Seigneur, je vous en prie, daignez découvrir à Frère Pierre, ici présent, la vérité de notre religion. » Comme la première fois, une grande lumière éblouit subitement les yeux et, sous la forme de la Sainte Vierge, tenant dans ses bras le divin Enfant, le démon apparaît sur l'autel. « Frère Pierre, dit l'apparition, Frère Pierre, jusqu'à ce jour mon ennemi, moi, la Mère de toute piété, je suis prête à vous obtenir de mon fils le pardon, si, laissant la foi romaine, vous embrassez celle de nos fidèles ici présents. » Après avoir entendu ces mots, le Saint tire le ciboire caché sous ses vêtements, l'ouvre et dit : « Si vous êtes vraiment la Mère de Dieu, adorez votre Fils que voici. » A ces mots et à l'ostension du corps du Seigneur, l'apparition s'évanouit au milieu d'un fracas horrible. Par suite de la secousse, le mur du temple se trouva lézardé de haut en bas. Le mensonge était confondu. Epouvanté, le châtelain n'eut pas de peine à revenir à la vraie foi, et d'autres hérétiques présents se convertirent à l'instant même.

IX. — En 1250, Frère Pierre fut élu Prieur de Plaisance. Se sentant victime, et mûr pour l'immolation, le Saint n'attendait pas que le glaive du bourreau répandît son sang. Armé contre son corps d'une haine vigoureuse, il s'exténua de jeunes, de veilles, de mortifications de tout genre; au point que ses Frères l'accusèrent de vouloir se tuer et portèrent plainte au prêtre de Plaisance, pour lors don Matthieu de Corrigio. Ce personnage racontait, plus tard, très volontiers, ces plaintes et ces accusations d'une nature si édifiante. A Plaisance, Frère Pierre jouissait de la vénération universelle. Un jour, la femme d'un certain Jean Scotti vint le trouver, pour lui confier ses

peines et en recevoir conseil et consolation. Après avoir entendu l'exposé de ses chagrins, causés par l'éloignement de son mari que des raisons politiques avaient obligé de s'expatrier et par sa désolation de n'avoir point d'enfants, le Bienheureux, inspiré d'en haut, lui dit tout à coup : « Ma fille, confiance, avant un an votre mari sera de retour ; vous aurez bientôt un fils que vous élèverez chrétiennement et qui sera un jour le premier magistrat de sa ville natale. » Ce qui paraissait impossible se réalisa. Le mari de cette femme rentra dans ses foyers ; elle-même eut un fils qui arriva aux plus brillantes destinées.

Un an à peu près avant sa mort, le Saint passait, avec Frère Gérard de Trente, près du château de Gathi, ou comme d'autres écrivent de Gatta ; il dit à son compagnon : « Ce château sera détruit par les armes catholiques, et les cadavres de Nazaire et de Désiré, évêques hérétiques enterrés en ce lieu, seront exhumés et livrés aux flammes. » Après la mort du Saint, les choses se passèrent comme il les avait prédites. Par ordre de l'Inquisition, les restes des deux chefs hérétiques furent réduits en cendres et le château, repaire de manichéens, fut rasé.

Quelques mois plus tard, Frère Pierre revoyait Céséna, cette ville où il était si chéri des habitants et où lui-même aimait à revenir. Au moment des adieux il fit les prédictions suivantes : « Mes enfants, je vous quitte cette fois pour ne plus vous revoir. Je vous annonce trois choses qui ne manqueront pas d'arriver. Après les prochaines fêtes de Pâques je serai tué par les hérétiques ; la Romagne, maintenant en paix, sera bientôt livrée aux plus grandes perturbations ; à cause des péchés de la multitude, des hommes, dont vous n'entendrez pas la langue, viendront vous soumettre aux plus dures charges. » Dans ces dernières paroles, le Saint faisait allusion aux envahissements de l'empereur d'Allemagne et à ses exactions par des représentants Teutons.

Nommé Prieur de Côme l'année qui précéda sa mort, Frère Pierre reprit ses anciennes courses entre Côme et Milan. Dans cette dernière ville, une dame Giralda, depuis quatorze ans obsédée et maltraitée par les démons, entre un jour à l'église et dit à un prêtre qui passait : « Je suis possédée et le démon me tourmente affreusement. » A ces mots, le prêtre court à la sacristie, revêt l'étole qu'il cache sous un manteau et, prenant le livre des exorcismes, retourne vers la malheureuse.

Aussitôt qu'elle l'aperçoit, la possédée s'écrie : « Eh ! fripon, où es-tu allé et que caches-tu sous ton manteau ? » Le prêtre commence les exorcismes et les continue, mais sans rien obtenir. La malheureuse femme vient alors trouver Frère Pierre, qui lui dit devant tout le monde : « Ma fille, ne vous découragez pas, la grâce que je ne puis vous accorder à l'heure présente, vous la recevrez dans quelque temps, près de mon tombeau. » Après le martyre du Saint, la possédée vint en effet à son tombeau et fut pleinement délivrée.

En 1251, au mois de juin, le Pape Innocent IV, revenant de Lyon, s'était arrêté à Gênes. C'est de là qu'il date la lettre envoyée à Frère Pierre et à Frère Vivien de Bergame, lettre dans laquelle il leur fait part de la situation de l'Eglise, situation sans doute améliorée depuis la mort de Frédéric II, prince sans foi ni mœurs, fauteur des hérétiques, tyran détestable. . . Enfin, Dieu en a délivré la terre. Il s'agit maintenant de mettre vigoureusement la main à l'œuvre pour arracher la zizanie du champ du père de famille, en particulier de la Lombardie. Voilà pourquoi il charge Frère Pierre, qui a fait ses preuves dans maints combats pour la foi, de se rendre à Crémone et d'instrumenter avec vigueur contre les hérétiques. « Comme un preux chevalier, exercé dès son jeune âge dans les luttes religieuses, le saint Inquisiteur se livre à son office, et, sans laisser aux hérétiques aucune trêve, il les pourchasse et les éloigne du pays. » Ainsi parle Frère Rodrigue de Atencia, qui nous donnera tout à l'heure les plus précieux détails sur le martyre du Saint.

Le Pape Innocent IV s'était rendu de Gênes à Milan. Il profita de son séjour dans cette ville pour instituer, dans toute la Haute-Italie, des inquisiteurs pris parmi les vaillants de l'Ordre de Saint-Dominique. Traqués de toute part par des hommes qu'on n'intimidait point, les hérétiques songent à user de violence. Ceux de Milan, ceux de Côme, ceux de Lodi, ceux de Bergame, ceux de Pavie ourdissent un complot où se trouvent enveloppés Frère Rainier Sacconi, autrefois un de leurs grands dignitaires dans la secte, et Frère Pierre de Vérone. La tête des deux religieux est mise à prix. A Pavie, des émissaires préparent l'assassinat de Frère Rainier, mais cette partie du programme échoue. Il n'en est point de même à Milan, où les conjurés, moyennant une grosse somme, parviennent à soudoyer des sicaires, et vont consommer leur crime.

Plusieurs fois, le Bienheureux Pierre avait annoncé à ses Frères et son martyre et le lieu de sa sépulture : « Sachez, disait-il, que je

mourrai de la main des hérétiques, et on m'enterrera à Milan. » Le dimanche des Rameaux, prêchant dans cette ville, Frère Pierre parla ouvertement de la passion que lui-même allait bientôt subir. « Mais ne craignez rien, disait-il à ses auditeurs, après ma mort je serai redoutable aux hérétiques encore plus que de mon vivant. » Cette prédiction devait se vérifier à la lettre.

L'histoire nous a gardé les noms des principaux complices qui trempèrent dans le meurtre sacrilège de saint Pierre Martyr. A leur tête se présente un certain Etienne Gonfalonieri d'Agliate, homme audacieux, âme vénale, dit Ripamonti. Par métier, il se faisait l'exécuteur des plus atroces vengeances, et avait à ses ordres des scélérats de son bord et de sa trempe.

Le premier jour de la semaine de Pâques, Etienne Gonfalonieri quitte Milan et se dirige vers le bourg de Giussano où résidait un affidé, Manfred d'Olirone. Il le rencontre sur la place, le tire à part dans un jardin écarté et la conversation s'engage. « Nos amis de Milan, dit Etienne, viennent d'arrêter qu'il faut à tout prix nous débarrasser de Frère Pierre de Vérone, notre ennemi acharné. Qu'en pensez-vous? — Je pense que vous avez mille fois raison, » répondit Manfred. « S'il en est ainsi, reprit Etienne, venez donc à Milan et nous nous entendrons avec ceux de notre parti pour tout le détail de cette affaire. » Giussano n'était qu'à quelques milles de Milan. Manfred consent à s'y rendre. Arrivés dans cette ville, les deux sectaires s'abouchent avec un autre hérétique, Giudotto Sachela, qui promet vingt-cinq livres pour exécuter le meurtre. De là on se rend chez un certain Jacques della Chiusa, sectaire fanatique qui avait déjà comploté pour le meurtre de l'inquisiteur de Pavie. Ce dernier promet trente livres qu'il déposera entre les mains d'un tiers.

L'argent trouvé, Etienne et Manfred retournent à Giussano pour chercher un assassin. Ils sont suivis de près par Jacques della Chiusa qui, dès le lendemain matin, se présente chez la tierce personne convenue, un nommé Fazio, lui remet, dans un petit sac bien fermé et cacheté de son sceau, les trente livres, avec la recommandation expresse de ne donner cet argent à Manfred qu'après la mort de Frère Pierre de Vérone. Manfred aurait pu être payé d'avance, car il n'était pas homme à reculer sur le chemin du crime. Déjà il a trouvé l'exécuteur de l'horrible forfait. C'est Carino, homme sanguinaire, d'un village voisin de Monza.

Après avoir reçu l'assurance que, s'il vient à être pris, on a ménagé

en sa faveur de hautes protections à Milan, Carino s'engage, mais à la condition d'avoir pour compagnon Albertino Porro, du bourg de Lenta. Manfred hésite, car cet Albertino est un bandit sur lequel jadis il a dû sévir, et il craint les vengeance de ce scélérat. Mais Carino promet de traiter sans nommer personne. Le hideux marché est conclu ; c'est, on le voit, dans le plus grand mystère que se passe tout le premier acte du drame sanglant auquel nous allons assister.

Frère Pierre connaît tous les détails du complot. Revenu à Côme, pour célébrer avec les Frères les fêtes de Pâques, il déclare les particularités de sa mort prochaine, explique comment le jour même où Judas avait traité du prix offert pour le sang de son Maître, les hérétiques avaient, eux aussi, traité du prix de son assassinat ; il affirme que l'argent du crime a été compté, mis en lieu sûr, et que c'est entre Côme et Milan qu'il doit succomber. Désolés d'entendre ces sinistres prédictions, les religieux prient nuit et jour pour la conservation de leur bien-aimé Prieur. L'homme de Dieu, brûlant d'un saint désir, demande, lui, de partager au plus tôt le calice de son divin Maître.

Le mardi de la semaine de Pâques, Etienne Gonfalonieri, Manfred et Carino arrivent à Côme et viennent secrètement loger en la maison d'un certain Pasino Greco. Ils y demeurent trois jours ; durant ce temps Carino, sous des airs de piété, se présente au couvent, s'informe avec adresse des projets du Père Inquisiteur et finit par apprendre qu'il doit quitter Côme pour se rendre à Milan le samedi qui précède l'octave de Pâques. En effet, le samedi, après s'être confessé plus longuement et plus minutieusement que de coutume, après avoir célébré les saints mystères, et fait, au Chapitre, une brûlante exhortation à tous ses religieux, Frère Pierre les embrasse avec effusion et s'apprête à prendre congé d'eux. Quelques-uns veulent le retenir, appréhendant un malheur ; tout ce qu'ils obtiennent, c'est de retarder un peu son départ. On lui objecte en vain qu'il est à peine remis d'un accès de fièvre quarte, et que, vu son état de faiblesse, il lui sera très difficile d'arriver à Milan avant la fin du jour. « Si je n'arrive pas à Milan, ce soir, dit le Bienheureux, je passerai la nuit à Saint-Simplicien. » C'était, nous allons le voir, une prédiction.

Tous ses religieux auraient voulu le suivre, le B. Prieur n'en prit que trois avec lui. A peine était-il sorti du couvent que Carino courut avertir Manfred, lui demanda son cheval pour devancer l'Inquisiteur et aller quérir Albertino, son compagnon. Manfred, craignant de se compromettre, refusa de prêter sa monture et revint sans bruit à son

domicile. Obligé de doubler le pas, Carino parvient à avertir à temps son compagnon du village de Lenta. Tous deux sont maintenant réunis et se tiennent en embuscade dans un bois que traverse la route ; ils attendent que leur victime se montre. Midi a sonné et l'Inquisiteur ne paraît pas.

Frère Pierre avec ses compagnons avance, en effet, lentement. Le long du chemin, il raconte avec animation les tourments infligés à plusieurs saints martyrs. Après avoir achevé ces récits édifiants, contrairement à son habitude, il se met à chanter. Il entonne la séquence du temps pascal : *Victimæ paschali laudes...* Frère Dominique, un de ses compagnons, celui qui allait partager avec lui les gloires du martyr, unit aussitôt sa voix à celle du Saint, et tous deux poursuivent le chant suave en l'honneur de la plus précieuse des victimes. Un des deux autres religieux, Frère Conrad, veut accompagner et prend sur la quinte. Frère Pierre se tourne vers lui avec bonté : « Je vous en prie, mon Frère, dit-il, laissez-moi chanter seul avec Frère Dominique, vous n'êtes pas à l'unisson. » Frère Conrad se tut et les deux victimes destinées au sacrifice chantèrent à pleine voix toute la séquence. Vers le milieu du jour on était arrivé à Bréda sur le territoire du diocèse de Milan. Il fallait songer au dîner. Pour ne pas être à charge aux hôtes qui allaient leur faire la charité, les religieux se séparèrent ; deux se rendirent dans une maison voisine, et Frère Pierre avec Frère Dominique allèrent frapper à la porte d'un couvent, où ils trouvèrent le repas tout préparé. Après avoir mangé en toute hâte, ils se remirent en route, faisant savoir aux deux autres religieux qu'ils avaient pris les devants. On eût dit que Frère Pierre était impatient d'aller cueillir la palme tant désirée.

Nos deux voyageurs étaient arrivés non loin de Barlasina. C'est là, dans un taillis épais que les attendaient les assassins. Dès que les Serviteurs de Dieu apparaissent à l'horizon, les deux valets de Satan, comme s'exprime Rodrigue de Atencia, prennent leurs mesures et s'apprêtent à fondre sur leur proie. Mais voici qu'Albertino, saisi tout à coup d'une horreur subite, se sépare de son compagnon et s'enfuit. Il rencontre en chemin les religieux restés en arrière et leur fait part du crime qui est sur le point de se commettre, s'il n'est déjà consommé. Les deux religieux se mettent à courir pour porter secours à Frère Pierre : hélas ! ils arrivent trop tard. Carino avait déjà fait deux victimes. S'élançant de sa retraite, il s'était précipité sur Frère Pierre et lui avait fendu le crâne en le frappant avec une de ces larges serpes qui

servent à tailler les buissons. Renversée à terre, l'innocente victime, sans pousser une plainte, sans se défendre, priait pour son bourreau, et, les mains au ciel, disait : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. » D'après une tradition vénérable, trempant son doigt dans le sang de ses blessures, le Saint, n'ayant plus la force de parler, trouvait encore celle d'écrire sur le sable les premières paroles du *Credo* (1). Frère Dominique ne put échapper aux fureurs de l'assassin. Après avoir frappé à mort Frère Pierre, Carino se jette sur son compagnon qui reçoit, lui aussi, plusieurs larges blessures. Aux cris de ce dernier, un paysan, témoin éloigné de cette scène, accourt. Fort et robuste, il se jette sur l'assassin, le terrasse et parvient à le lier. Lorsque les deux Frères avertis par Albertino arrivèrent, ils trouvèrent le corps de Frère Pierre encore palpitant, son compagnon mortellement blessé à côté de lui, et non loin le meurtrier solidement garrotté. Bientôt la foule s'est accrue autour des deux victimes. Frère Dominique est l'objet des soins les plus empressés ; il devait vivre encore six jours. Le corps inanimé de Frère Pierre est placé sur des branchages et on le porte ainsi jusqu'à une faible distance de Milan. La nuit était tombée. On n'entra point dans la ville, mais le corps du martyr fut déposé dans l'église de Saint-Simplicien. « Si nous n'arrivons pas aujourd'hui à Milan, avait dit le Saint en quittant ses Frères de Côme, nous passerons la nuit à Saint-Simplicien. » La prédiction s'accomplissait à la lettre.

La nouvelle de l'assassinat de Frère Pierre se répand avec la rapidité de la foudre. Dès le matin, toute la ville de Milan est dans l'émoi. L'archevêque, le podestat, le clergé et le peuple catholique se portent à la rencontre du saint martyr. « Quel deuil, s'écrie Rodrigue de Atencia, quel deuil inexprimable, de la part surtout des religieux qui affectionnaient comme un Père le défunt ! Les pierres elles-mêmes semblaient s'amollir en face d'une pareille douleur. »

Le corps, promené en grande pompe à travers la ville, est déposé sur la place du palais communal. Là, au milieu de l'attendrissement

(1) Nous lisons, dans le *Dialogue* de Sainte Catherine de Sienne, ces paroles de Notre-Seigneur à la Sainte :

« Regarde Pierre, vierge et martyr, qui combattit l'erreur avec son sang... Au moment d'expirer, la voix et l'encre lui manquaient : il trempe le doigt dans le sang qui sortait de sa blessure, et comme il n'avait pas de papier, ce glorieux martyr s'inclina vers la terre pour y écrire cette profession de foi : *Credo in Deum*.

universel, l'archevêque prend la parole. Jamais panégyrique n'avait été prononcé en présence d'une foule aussi sympathique et aussi émue. L'archevêque de Milan était alors Léon de Pérégo, de l'Ordre des Frères-Mineurs. Il célébra avec des accents dignes du héros pleuré de tous, la sainteté de Frère Pierre, sa prédication enflammée, son zèle infatigable, et flétrit en termes éloquents le crime atroce qui lui avait ôté la vie. Après que l'archevêque eut fini de parler, le convoi se dirigea vers l'église des Frères-Prêcheurs, et c'est là, dans une chapelle, que furent ensevelis les restes du glorieux martyr.

XI. — Cette journée devait être suivie d'une autre d'un caractère tout différent. Aux démonstrations pieuses succéda un soulèvement populaire.

L'assassin de Pierre de Vérone, nous l'avons vu, avait été capturé, sur le lieu même du crime. Mis à la question, il n'avait pas tardé à dévoiler toute l'œuvre d'iniquité ourdie par les sectaires. Ceux-ci avaient déjà pris tous les moyens pour soustraire le coupable au châtiment : Carino parvient à s'échapper. Le bruit se répand que le podestat s'est laissé gagner et est de connivence dans cette évasion préméditée. Les catholiques, indignés à cette nouvelle, se réunissent et marchent sous la bannière de l'archevêque jusqu'à la demeure du podestat, bien résolus à lui faire payer chèrement sa faiblesse ou sa complicité. Ne l'ayant point trouvé, ils tuent son cheval de bataille et pillent sa maison.

Dans sa fuite, le meurtrier se dirigeait sur Rome. Arrivé à Forli, il tombe malade et est recueilli dans l'hôpital de Saint-Sébastien, voisin du couvent des Frères-Prêcheurs. C'est là que l'attendait sa victime, pour exercer sur lui la vengeance des saints. Réduit à l'extrémité, Carino demande à se confesser à un Père du couvent, avoue son crime et donne les signes du plus profond repentir. Sa dernière heure n'avait pas sonné encore, il revient à la santé, et au bout de quelques jours supplie humblement nos religieux de lui accorder l'habit de Frère convers. La miséricorde de l'Ordre s'étend sur lui, et les Frères de Pierre martyr ouvrent leurs bras à l'assassin, fervent religieux dès son entrée au noviciat. Pendant quarante ans il pratiqua les vertus héroïques et mourut en odeur de sainteté. La dévotion des peuples l'appela « *il Beato*, » et son corps fut, quatre

siècles plus tard, déposé dans le tombeau du Bienheureux Marcolin (1). Saint Pierre martyr n'avait pas vainement prié pour son féroce meurtrier.

La nouvelle de la mort du saint Inquisiteur de Milan fut portée au Pape Innocent IV, à Pérouse, par les Frères Raynier de Plaisance et Guy de Sesto. Grande fut l'émotion du Pontife en apprenant l'attentat commis contre le représentant du droit et de la justice en ces contrées. Son premier soin fut de relever le courage des Inquisiteurs des évêques, des magistrats, du peuple chrétien, et de les exciter à une répression énergique en face des agissements de la secte cathare. Différentes lettres, datées du 27 avril, du 13 et du 15 mai, c'est-à-dire dans le mois qui suivit le tragique événement, prouvent notre assertion.

Cette même année, s'ouvrit, à Bologne, aux fêtes de la Pentecôte, 19 mai, le Chapitre général de l'Ordre présidé par le B. Père Jean le Teutonique. On peut facilement se rendre compte de la consternation des Pères, quand, à Bologne et déjà sur leur route, ils apprirent la mort de Frère Pierre. Dans un mouvement de bonté paternelle et prévoyante, le Pape, dès le 15 mai, écrivait au Maître général, aux Provinciaux et aux autres membres du Chapitre la belle et touchante lettre « *Horridus nuper* » (2), si propre à les consoler et à les encourager. Parmi les Provinciaux présents, on comptait celui de la Province de France, Frère Humbert de Romans, qui, trois ans plus tard, devenu Maître général, prononça au chapitre de Milan le plus magnifique éloge du saint Inquisiteur ; Frère Gérard de Frachet qui, dans les *Vies des Frères*, a inséré des faits nombreux et circonstanciés touchant la vie, la mort et les miracles du B. Pierre de Vérone ;

(1) L'inscription suivante fut gravée sur ce tombeau :

CORPUS SERVI DEI CARI CARINI
A BALSAMO DOMINICANI CONVERSI
INTUS IN ALTARI BEATO MARCOLINO
DICATO REQUIESCIT REQUIESCETQUE IN ÆVUM
ANNO SALUTIS 1664.

Fr. Carino était autrefois représenté dans l'église Saint-Eustorge de Milan avec trente-trois autres saints ou bienheureux de l'Ordre. Il portait l'auréole et on lisait au-dessous de son image : *B. Acerimus de Balsamo Petricida*. Le nom défiguré de Carini ne peut faire ici une difficulté.

(2) *Bull. Ord.* tom I, p. 212.

Frère Jean de Colonna, Provincial de la Province romaine, lequel écrivait de Pérouse, quelques mois plus tard, une lettre pleine d'intérêt et d'édification sur le glorieux martyr; Frère Gilles de Santarem dont le compagnon était probablement ce Frère Rodrigue de Atencia, dont la lettre à Saint Raymond, sur l'attaque et la mort de Frère Pierre, a fourni les détails rapportés plus haut.

Vers le même temps, 18 mai, Innocent IV, dans une lettre restée jusqu'ici inédite, félicitait les Milanais d'avoir prêté main forte aux Frères Prêcheurs pour les aider à remplir leur mission de défenseurs de la foi. Il les exhortait à se montrer de plus en plus fermes dans la répression de l'hérésie, et il accordait une indulgence de trois ans à ceux qui donneraient un concours effectif à l'Inquisition.

Le mois suivant, 9 juin, le Pape exhortait de nouveau les magistrats et les municipalités des villes Lombardes à assister les Inquisiteurs dans leurs fonctions périlleuses, Le 31 du mois d'août, Innocent IV prescrivait à l'archevêque de Milan, Léon de Pérégo, à l'évêque de Lodi, au prévôt du chapitre de Saint-Nazaire de Milan, d'informer juridiquement sur la vie, la mort et les miracles de Frère Pierre de Vérone et du compagnon de son martyr (1). Son désir était d'arriver à une prompte glorification de la victime.

Par délégation spéciale du même Pontife, Frère Raynier de Plaisance et Frère Daniel, tous deux Inquisiteurs, ouvrent à Milan, le 2 septembre, une enquête sur le meurtre de Frère Pierre. Plusieurs des conjurés cités à comparaître se présentèrent. Manfred de Giussano fut interrogé le premier. Il raconta dans le détail la visite d'Etienne Gonfalonieri, sa conversation avec lui dans le jardin, comment après avoir obtenu promesse d'argent, il avait cherché un assassin... Le dépositaire de l'argent versé pour le crime, Fazio de Giussano, expliqua à son tour comment cet argent lui avait été remis et comment il l'avait versé entre les mains du destinataire. Nous ignorons les résultats de cette procédure et quelle sentence fut portée contre les coupables.

Nous ne possédons point, d'autre part, le rapport de la commission instituée par Innocent IV pour enquêter sur la vie, les vertus et les miracles du B. Pierre; mais si le texte de ce document nous fait défaut, nous savons, par le témoignage du Pape lui-même, ce qu'il renfermait en substance.

(1) *Bull. Ord. Præd.* tom I.

L'enquête eut à constater d'une manière éclatante dans la vie, les vertus, les dons extraordinaires du Saint, plus de merveilles que n'en proclamait la voix de la renommée. Le Souverain Pontife, après en avoir mûrement délibéré dans un consistoire plénier des cardinaux présents à Pérouse, et qui tous estimèrent qu'il y avait lieu d'inscrire solennellement Pierre de Vérone au catalogue des martyrs, le Souverain Pontife procéda à la cérémonie de canonisation. Entouré de sa cour, d'un nombreux clergé, le premier dimanche de carême 1252, un an à peine après la mort du martyr, Innocent IV se rendit en grande pompe au couvent des Frères-Prêcheurs. A cause de l'affluence des fidèles, il resta sur la grande place de l'église ; là, aux acclamations du peuple chrétien, il déclara digne des honneurs d'un culte public et universel Frère Pierre de Vérone, vaillamment tombé pour la cause de la foi, et il fixa sa fête au 29 avril.

Un des témoins de cette solennité était Frère Jean de Colonna, Provincial de la Province romaine, à laquelle appartenait le couvent de Pérouse. Ce religieux que son nom, ses mérites, ses écrits rendaient déjà illustre, fut deux fois Provincial, puis créé archevêque de Messine par le Pape Alexandre IV. Il avait reçu l'habit de l'Ordre, à Paris, au couvent de Saint-Jacques, couvent resté cher à son cœur. Aussi, en cette circonstance mémorable, s'empressa-t-il de communiquer aux Frères de Paris les vives et douces impressions de son âme. Sa lettre, écrite dix jours après la cérémonie, c'est-à-dire le 19 mars 1253, réflète les plus pures gloires de cette fête. « Le premier dimanche de carême, écrit Frère Jean, le Pape vint dans notre maison, escorté des cardinaux. En présence d'une foule dont l'allégresse se traduisait par les larmes, il proclama membre de la glorieuse phalange des martyrs, Frère Pierre, qui a vécu si saintement, qui est mort si glorieusement, qui brille par tant et de si étonnants miracles. »

Le 25 du même mois, Innocent IV informait l'univers catholique du grand acte qu'il venait d'accomplir, et lançait la bulle « *Magnis et crebris* », vrai poème lyrique en l'honneur du saint martyr. Écoutons ces accents d'une éloquence dont le moyen âge a gardé le secret :

« INNOCENT, ÉVÊQUE, SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU, A TOUS NOS FRÈRES LES ARCHEVÊQUES, ÉVÊQUES DU MONDE CATHOLIQUE, A NOS CHERS FILS LES ABBÉS, PRIEURS, ARCHI-

PRÊTRES, DOYENS, ARCHIDIACRES ET AUTRES PRÉLATS DE L'ÉGLISE AUXQUELS PARVIENDRONT CES LETTRES, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

« La foi chrétienne, dont la vérité resplendit de l'éclat de nombreux miracles, vient d'être empourprée du sang d'un nouveau martyr. De récentes merveilles viennent s'ajouter aux anciennes pour affermir encore les bases de la vérité catholique. Voici qu'un nouveau champion de la foi a remporté la victoire.

« Quelles joies pour toute l'Eglise ! Déjà se dressent les appareils de triomphe. La voix du sang répandu se fait entendre, la trompette d'un glorieux martyr jette ses sons vibrants, la terre, baignée d'une rosée précieuse, prend une voix ; c'est un pays tout entier qui s'émeut pour acclamer un noble combattant. Le glaive parricide lui-même, humide du sang de la victime, en proclame les gloires. Pour la foi, quelles preuves irréfragables, quels témoignages authentiques, quels monuments dignes d'elle ! Aussi, les cieux se réjouissent, et la terre, à l'unisson des cieux, tressaille. Notre mère l'Eglise trouve matière aux plus douces fêtes, matière aux plus beaux cantiques de reconnaissance envers Dieu. Tous les fidèles ont bien sujet d'applaudir, de chanter, d'enivrer leur âme d'allégresse. Car dans le jardin de la foi vient d'être cueilli un fruit pour la table du Roi éternel ; dans la vigne de l'Eglise vient d'être exprimée une liqueur pour le calice royal ; frappée par le tranchant, la branche n'en a produit qu'un jus meilleur, n'en est restée que plus adhérente au cep. Le parterre fleuri de l'Ordre des Prêcheurs a produit une rose vermeille, offerte au regard du Souverain Maître et pleine d'une suave odeur. De la carrière où l'Eglise travaille les élus, a été extraite cette pierre, sculptée, polie, maintenant enchâssée dans les murs du céleste édifice. Une fleur gracieuse et empourprée vient d'apparaître au Rosaire du ciel, et un lis d'une blancheur éblouissante se balance au milieu des autres lis de la sainteté. Aussi, le paradis entier est en fête et tous les saints prennent part à la solennité de ce jour.

« Le B. Pierre, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, était d'origine lombarde. De bonne heure, instruit d'en haut, il comprit les périls d'un monde trompeur, les égarements d'un siècle qui passe et dont les caresses se changent en blessures. Choissant le sentier étroit, il s'éloigna des routes bordées de précipices, pour cheminer d'un

pas solide et ferme. On le vit se consacrer tout entier au service divin, s'appliquer soigneusement aux conseils évangéliques, s'attachant à la règle salutaire de son Ordre.

« Il vécut près de trente âns sous cette règle, escorté magnifiquement des vertus. La foi lui frayait le chemin, l'espérance marchait à ses côtés, la charité l'accompagnait. Il se montra toujours plein de vaillance, surtout pour la défense de la vérité catholique, objet de ses ardents travaux. C'est contre les ennemis de la foi qu'il déploya, sans se lasser jamais, un courage intrépide, jusqu'au jour où il toucha le terme de sa carrière, couronné d'un glorieux martyre. Vraiment digne de son nom de Pierre, il demeura ferme sur la pierre de la foi, eut la tête écrasée contre la pierre de la persécution et s'élança vers la pierre mystique, Jésus-Christ, pour être glorifié. Afin de ne pas perdre entièrement de si beaux exemples, citons quelques traits de cette vie merveilleuse ; nous y trouverons tous instruction et profit.

« Fils de la vérité, disciple de la vertu, d'une conduite irréprochable, d'une réputation sans tache, Frère Pierre brilla d'un grand éclat de pureté. Au témoignage de ses confesseurs, vierge de corps et d'esprit, il ne souilla jamais son âme d'aucune faute mortelle. Et parce que l'esclave trop délicatement nourri se révolte contre son maître, il tint sa chair en perpétuelle sujétion par une abstinence sévère. Pour ne pas laisser l'ennemi entrer en son cœur par la porte de l'oisiveté, il s'occupait toujours aux choses de Dieu ou du prochain. La nuit même, au milieu du silence favorable au repos de tous, lui se levait après un court sommeil pour se livrer aux études salutaires, aux veilles saintes. Il donnait le jour au prochain, soit en prêchant ou en entendant les confessions, soit en discutant avec les hérétiques qu'il confondait par ses arguments victorieux. Sa dévotion était pleine de charmes, son humilité suave, son obéissance empressée, sa bonté affable, sa charité compatissante, sa patience à toute épreuve, son extérieur édifiant ; toute sa personne exhalait un parfum de piété communicative. Mais surtout la foi était son culte, sa passion, sa vie. Il en avait tellement imprimé en son cœur les vérités, subi le joug avec amour, que toutes ses paroles, que toutes ses actions reflétaient cette vertu ; sa langue, comme un rayon de miel trop riche, laissait couler doucement les inépuisables enseignements de la vérité révélée. Pour elle, il désirait avec ardeur donner sa vie, demandant chaque jour au Seigneur avec supplication de ne pas permettre qu'il sortît de

ce monde sans avoir bu le calice de la Passion. Un pareil athlète de la foi ne pouvait manquer de remporter la palme de la victoire et d'entrer dans la patrie céleste, le front ceint d'un diadème de roses.

« Un jour qu'il s'éloignait de Côme, pour se rendre à Milan où l'appelaient les affaires de la sainte Inquisition, affaires importantes dont l'avait chargé le Siège Apostolique, il fut attaqué, ainsi qu'il l'avait lui-même prédit, par un sicaire à la solde des hérétiques. Le loup se précipite sur l'agneau, l'impie sur le juste, le forcené sur l'innocent, le profane sur le saint, pour l'abattre, le fouler aux pieds, lui donner la mort. L'homme de Dieu est cruellement frappé à la tête, son corps reçoit plusieurs blessures mortelles, l'arme du meurtrier ruisselle de sang, mais le martyr se laisse immoler comme une hostie et attend avec douceur les coups qui lui sont portés, jusqu'à ce qu'enfin il exhale l'esprit sur le lieu même. Pendant que l'assassin sacrilège s'acharnait sur sa victime, celle-ci ne laissait même pas échapper un cri plaintif, mais on entendait sortir de ses lèvres ces mots : « Seigneur, je recommande mon âme entre vos mains. » Prononçant les paroles du Symbole de la foi, Frère Pierre ne cessa, même à ce moment, d'en être le prédicateur et le héraut, comme en témoignèrent le meurtrier lui-même et Frère Dominique, qui partagea avec le Saint la couronne du martyr.

« C'est ainsi que le grain de froment, jeté en terre par la main des hérétiques, est mort pour lever aussitôt et donner un épi très riche ; c'est ainsi que le raisin, foulé dans le pressoir, a répandu une liqueur précieuse ; c'est ainsi que la gerbe, étendue et battue dans l'aire, a fourni le bon grain transporté dans les greniers du Seigneur ; c'est ainsi que l'aromate broyé, broyé encore, a exhalé tous ses parfums ; en un mot, c'est ainsi que le royaume du ciel a été emporté de force, c'est ainsi que la foi se fraye un chemin jusqu'à la pleine lumière. Oh ! le glorieux martyr, subi pour une cause si juste !

Pour la défense et l'exaltation de la foi catholique, pour les droits et l'autorité de l'Église romaine, cet homme vénérable a souffert une mort cruelle. Il brillait ici-bas comme un astre par la splendeur de son enseignement et la grâce de sa prédication. Maintenant, placé au ciel comme un superbe luminaire, il laisse arriver jusqu'à nous les rayons de sa gloire dans l'éclat des prodiges. Car Dieu n'a pas voulu tenir cachés ses mérites et laisser sa sainteté dans l'ombre ; il l'a mis au rang de ces candélabres qui éclairent tous les habitants de la maison de Dieu. Sur cette terre même les prodiges l'accom-

pagnaient. (Ici la Bulle énumère quelques-uns des miracles racontés dans la Vie du Saint.)

« Après sa mort, des lampes suspendues près de son tombeau se sont d'elles-mêmes rallumées. Il convenait que ce miracle de la lumière eût lieu pour celui qui avait brillé, en ce monde, par le rayonnement de la foi. Un misérable, au cours d'un festin, se moquant de la sainteté et des miracles de notre Bienheureux, s'écria qu'il voulait être étranglé par le morceau qu'il avait dans la bouche, si ce qu'il disait n'était pas vrai ; au même moment il avale le morceau et le sent s'arrêter sans qu'il puisse ni l'avalier tout à fait ni le rejeter. Son visage pâlit, c'est déjà l'étreinte de la mort. Saisi de repentir, le coupable promet dans son cœur de ne plus se livrer à de tels excès de langage. Incontinent il rejette le morceau et se trouve hors de danger. Une pauvre hydropique conduite au sépulcre du martyr ne tarde pas à recouvrer pleinement la santé. De malheureuses femmes, depuis longtemps possédées du démon, obtiennent par l'intercession du Saint leur délivrance. Que de fièvres et d'infirmités diverses guéries par l'homme de Dieu ! Un tel avait le doigt dévoré par un ulcère, il invoque le B. Pierre et se trouve sans aucun mal. Un enfant tombé de très haut gisait sans mouvement ni connaissance et passait pour mort ; on répand sur sa poitrine un peu de terre imbibée du sang du martyr, l'enfant se redresse aussitôt plein de vie. Cette même terre guérit d'un chancre une malheureuse depuis longtemps rongée par ce mal hideux. Plusieurs autres infirmes, apportés au tombeau du saint martyr, en sont repartis d'eux-mêmes, jouissant d'une santé parfaite. A la vue de si nombreux miracles, impossibles à nier, et preuves irréfragables de la vérité de notre foi, grand nombre d'hérétiques ont ouvert les yeux à la lumière et se sont convertis.

« Quoi de plus ? Le Seigneur par tant de merveilles n'a-t-il pas déclaré la gloire de son serviteur et ne l'a-t-il pas proposé déjà lui-même aux hommages de la catholicité ? Que tous les fidèles donc se réjouissent et chantent à Dieu des hymnes de louanges, en voyant un des leurs prendre place dans la maison du Père de famille. Que l'Eglise, notre Mère, laisse éclater ses cantiques de jubilation, puisque la palme qu'elle avait cultivée dans le champ de la foi a été réunie à celles du jardin céleste. Que l'Ordre illustre des Frères-Prêcheurs se livre à l'allégresse ; de son sein est sorti l'astre brillant dont les clartés illuminent les voyageurs de notre vallée terrestre. Que les hérétiques, faussaires de la vérité, rougissent de honte en voyant

leurs mensonges percés à jour et la vérité catholique et apostolique exaltée. Que leurs lèvres menteuses se ferment, que leurs fronts impudents s'abaissent, puisque celui dont ils ont méprisé les leçons et les avertissements, celui auquel ils ont donné la mort, règne maintenant dans le ciel. Chose douloureusement surprenante ! En voyant l'Eglise de Dieu portée sur de telles colonnes, entourée de pareilles murailles, ceinte de fortifications si puissantes, défendue par de tels protecteurs, illustrée par de si grands miracles, comment s'obstinent-ils à marcher dans les ténèbres de la nuit et les ombres de la mort, comment, pour jouir de la vraie lumière et suivre ses clartés, n'envoient-ils pas de leurs yeux les écailles qui les aveuglent ?

« Au reste, comme il convient que le monde honore celui que Dieu exalte, Nous avons commandé une enquête sur la sainteté de vie et les miracles du B. Pierre. Cette enquête, après les recherches les plus minutieuses, l'examen le plus sérieux, la discussion la plus solennelle, a démontré que la réalité l'emportait encore sur tout ce que Nous avons entendu. C'est pourquoi, avec l'assentiment de Nos Frères les évêques et les prélats assemblés autour de Notre personne, plein de confiance dans la force du Dieu Tout-Puissant, en vertu de l'autorité des apôtres Pierre et Paul et de la nôtre, Nous jugeons qu'il faut inscrire au catalogue des saints martyrs Pierre de Vérone.

« Nous vous avertissons donc tous, archevêques, évêques, abbés, Prieurs, Nous vous exhortons et Nous vous commandons, par les présentes lettres, de faire célébrer solennellement le 29 avril, la fête de saint Pierre martyr, afin que par sa protection, préservés de tout mal, vous arriviez aux joies éternelles. De plus, pour encourager l'affluence des pèlerins au tombeau du B. Pierre, et pour faire célébrer sa fête avec plus de dévotion, Nous accordons aux fidèles qui viendront chaque année au tombeau du martyr le jour de la fête, un an et quarante jours d'indulgences, à ceux qui viendront à ce même tombeau durant la quinzaine qui suivra la fête, quarante jours d'indulgences.

« Donné à Pérouse, le 25 mars, la 9^e année de Notre Pontificat. »

Innocent IV, le 8 août 1254, recommandait de nouveau à tous les évêques et prélats du monde catholique, la célébration solennelle de la fête de saint Pierre martyr, et à cette occasion redisait ses gloires avec les mêmes accents de triomphe.

Les fêtes de la canonisation de saint Pierre eurent leur retentis-

sement dans tout l'Ordre. En cette année 1253, il n'y eut pas de Chapitre général, le B. Père Jean le Teutonique étant mort à Strasbourg au mois de novembre de l'année précédente ; mais la Province de Lombardie tint son Chapitre à Milan. On profita de ces assises solennelles pour honorer le nouveau martyr. En présence des Pères du Chapitre, l'archevêque de Milan, Léon de Perégo, fit la translation du corps de notre Bienheureux. Il fut retrouvé intact et déposé dans un sépulcre de marbre donné par l'abbé du monastère de Saint-Simplicien. Quelque temps avant sa mort, s'entretenant avec l'abbé et voyant ce sépulcre nouvellement travaillé, Frère Pierre avait dit : « Voilà qui conviendrait très bien à un martyr. » L'abbé se souvint de ces paroles. A l'époque de la translation il dit aux Frères : « Puisque ce tombeau convient à un martyr, Pierre de Vérone est un glorieux martyr ; le tombeau sera pour lui. »

« Je serai plus redoutable aux hérétiques après ma mort que de mon vivant » avait encore dit, quelques jours avant son immolation, le saint Inquisiteur. Cette parole obtint immédiatement une éclatante réalisation. Les conversions d'hérétiques se multipliaient d'une façon extraordinaire. La puissance du Saint auprès de Dieu se fit sentir même pour les criminels auteurs de son meurtre. Carino, l'assassin, entra repentant dans l'Ordre, nous l'avons vu plus haut. Il en fut de même de Daniel de Giussano un des complices. Albertino Porro, d'après les Bollandistes, aurait suivi le même chemin et se serait fait religieux. Des autres conjurés poursuivis par la Sainte Inquisition nous ne savons rien, sinon que leur chef, Etienne Gonfalonieri, après s'être montré repentant, puis relaps, fut traité avec la plus grande indulgence.

En 1295, quarante-trois ans après le crime, il vivait encore. De nouveau poursuivi, à cette époque, et condamné à passer le reste de ses jours dans une tour de Milan, il ne paraît pas qu'on ait urgé et qu'il ait satisfait à la justice de l'Eglise. Tant il est vrai que ce redoutable tribunal de l'Inquisition représentait encore plus la miséricorde que la rigueur. Pour en connaître d'ailleurs le vrai caractère, il suffit de voir ses victimes, convaincues et repentantes, entrer dans l'Ordre religieux qui avait fourni les arrêts tant incriminés. Quel prisonnier, libéré, a jamais demandé à faire partie de la famille de son juge, disposée de son côté à lui ouvrir largement les bras ?

Le 4 juin, l'Ordre célèbre la fête des translations du corps de saint Pierre martyr. A cette date, nous achèverons de raconter les gloires posthumes du « prince de la sainte Inquisition. »



*La V. M. REGULA KELLER,
Professe du monastère de Sainte-Catherine
à Saint-Gall(*).*

(1497-1573)

LE monastère de Sainte-Catherine de Saint-Gall, on l'a vu dans la notice de la M. Sapientia Wirth (1), fut soumis aux plus rudes épreuves de la part des hérétiques durant les années 1527 et 1528. Les années suivantes apportèrent aux Sœurs un repos relatif. La bataille de Cappel en 1531 avait quelque peu abattu l'orgueil insolent des sectaires et relevé le courage des catholiques. A la suite de cette victoire pour le parti fidèle à l'Eglise, l'abbaye de Saint-Gall, un instant tombée sous la domination séculière, reprit son état normal, et l'Abbé, sous la sauvegarde des cantons catholiques, rentra en possession de ses droits et de toute sa puissance temporelle. Les biens considérables qui appartenaient au monastère de Sainte-Catherine étant des fiefs de l'abbaye, les autorités de la ville furent obligées en 1538 de laisser renouer les liens de féodalité qui assujettissaient Sainte-Catherine au prince Abbé, et en 1539, les Sœurs, heureuses de s'assurer un protecteur dans la personne de leur seigneur suzerain, reçurent de l'Abbé Diethelm, par l'entremise de leur chargé de pouvoirs, David de Watt, l'investiture de leurs biens dans la forme usitée.

Mais la puissance abbatiale ne réussit pas à leur obtenir la paix et la tranquillité et les religieuses demeurées au monastère continuèrent à subir la persécution. La plus vaillante de toutes fut Regula Keller, femme forte et généreuse, à qui Dieu donna un front d'airain pour résister énergiquement à tous les assauts.

(*) *Die Frauen zu St-Katharina in St-Gallen* ; Pie Kolb, chronique inédite conservée actuellement au monastère des Dominicaines de Wyl.

(1) Cfr. xxvii avril.

Regula était née à Zurich en 1497 d'une famille noble. Son père, Hans Keller, était trésorier de la ville. Reçue en 1514 au monastère de Saint-Gall, elle fit profession, l'année suivante, à l'âge de dix-huit ans. On lui laissa son nom de baptême, Regula, qui est le nom d'une sainte patronne de Zurich.

Après avoir joui paisiblement du bienfait de la vie religieuse une dizaine d'années, elle vit s'ouvrir enfin, par l'intolérance des hérétiques, une longue série de tribulations. Mais dans toutes les luttes qu'il lui fallut soutenir presque jusqu'à la mort, sa foi ne faiblit pas un instant. Obsessions et menaces furent toujours impuissantes à la faire passer dans le camp de l'erreur. La Réforme lui inspirait une telle aversion, qu'elle déclara plusieurs fois aux envoyés du Conseil ne vouloir à aucun prix écouter les prédicants, qu'ils vinssent au monastère ou qu'on lui ordonnât d'aller à leur prêche.

Après la cessation complète du culte à Sainte-Catherine en 1528, le nombre des Sœurs diminua forcément peu à peu, par la mort des unes, par la retraite des autres. Regula, qui aimait son cher couvent, avait résolu de ne jamais l'abandonner. Elle continua d'y demeurer, toujours vraie religieuse, toujours rebelle à l'hérésie.

En 1545, un arrêté du gouvernement enjoignit à tous les catholiques de quitter la ville ou d'embrasser la Réforme. Les Sœurs ne voulurent faire ni l'un ni l'autre (1). L'année suivante, de proches parents de Regula vinrent à Saint-Gall pour l'engager à rentrer dans le monde ou à se montrer du moins plus docile aux magistrats qui la sollicitaient d'adopter la nouvelle religion. Pour toute réponse, cette femme généreuse demanda qu'on la laissât mourir en paix dans son couvent qu'elle habitait depuis plus de trente années.

Cependant, à la longue, les religieuses furent réduites au nombre de trois, Regula Keller, l'économe Elisabeth Schajenwiler, et la Sœur converse Catherine Taschler; ces deux dernières étaient entrées au couvent en 1511.

Le Conseil de Saint-Gall jugea le moment favorable pour faire main basse sur le monastère et toutes ses possessions. Mais il comptait sans Regula qui devait lui opposer une énergique résistance. Les magistrats demandèrent d'abord aux trois Sœurs de consentir un acte d'abandon pur et simple de tous leurs biens contre une rente viagère annuelle avec droit d'habiter le monas-

(1) Von Mulinen, *Helvet. sacra*, II.

tère toute leur vie. Ces conditions acceptées, ils se proposaient de faire résider dans l'immeuble un administrateur de tous les revenus. Les Sœurs repoussèrent ces avances. Elles ne voulaient ni souffrir la présence d'un homme dans les bâtiments conventuels, ni soumettre leurs affaires intérieures au contrôle de l'autorité.

Battu de ce côté, le Conseil promit aux Sœurs, si elles consentaient à l'abandon, de considérer leurs biens comme une fondation indivisible, dont les revenus principaux seraient employés exclusivement au soulagement des pauvres, jusqu'à ce qu'un Concile général se fût prononcé, d'après l'Ecriture, sur la légitimité des cloîtres. En même temps il proposait de payer à chacune une somme de mille florins comptant et un mobilier convenable, contre quittance définitive en bonne et due forme. Les Sœurs élevèrent contre ces propositions de nombreuses difficultés et refusèrent tout compromis, quoique les magistrats cherchassent, par tous les moyens, sans en excepter la violence, à les amener à leurs fins.

II. — Au commencement de l'année 1554, le Conseil, résolu d'en finir, reprit la négociation, avec l'intention de ne laisser aux Sœurs ni trêve, ni repos, jusqu'à conclusion de l'affaire. Aux nouvelles instances qui leur furent adressées, Regula répondit qu'en conscience, elle n'avait pas le droit de disposer des biens temporels du monastère pour un autre but que celui de sa fondation ; le lieu ayant été donné pour que des personnes religieuses y consacraient leur vie au service de Dieu, elle priait en conséquence le Conseil de lui permettre de réunir quelques jeunes filles, afin de mener avec elles une existence certainement honorable, sinon conforme à la nouvelle doctrine. « Voilà mon sentiment, dit-elle, je demande aux magistrats de ne point s'en fâcher et d'agréer ma proposition. »

Le Conseil fut fort embarrassé devant ces déclarations et ces vœux légitimes qui contrecarraient tout son plan. La commission spéciale nommée à cet effet se remit à délibérer, et l'avis unanime fut de faire appel à l'influence des parents de Regula, pour arracher à celle-ci son consentement aux transactions qu'on lui proposait. Quelques semaines après, Rodolphe Escher, beau-frère de Regula, arrivait de Zurich, sur l'invitation du Conseil de Saint-Gall, et ses instances furent telles, qu'un jour enfin, à moitié vaincue, elle lui dit : « Je vous demande à réfléchir jusqu'à demain matin sept heures, pour

« vous donner ma réponse définitive. » Le délai lui fut accordé; mais pour l'empêcher de recevoir du dehors aucune influence, on fit fermer les deux passages du couvent, et l'on mit à la porte une garde de quatre hommes, avec ordre de ne laisser passer que Rodolphe, sauf permission spéciale du Conseil. Le lendemain, à l'heure marquée, les recluses de Ste-Catherine n'avaient encore pris aucune décision, et loin de se montrer disposées à sortir, elles persistaient à vouloir rester toute leur vie dans leur cher couvent. Les magistrats impatientés menacèrent les trois religieuses de leur rendre ce qu'elles avaient apporté et de les mettre à la porte. Regula répondit qu'on pouvait les expulser, mais qu'elles ne donneraient aucune quittance et maintiendraient leurs droits sur le monastère. Cependant, cédant aux obsessions et à la contrainte morale exercée sur elle par son beau-frère, la noble femme consentit enfin à composer, et Rodolphe, dont le but était atteint, retourna à Zurich. Mais le compromis venait à peine d'être scellé, que les Sœurs déclarèrent de nouveau ne pouvoir ratifier un tel acte. Cette fois, le Conseil, à bout de patience, fit dire aux religieuses qu'il allait les expédier chacune avec mille florins et écrivit à Rodolphe Escher d'emmener Regula avec son argent. Sans se laisser intimider, les Sœurs protestèrent ne vouloir accepter aucun argent. Regula persista dans son refus, mais l'économe et Sœur Catherine Taschler donnèrent enfin quittance contre la somme de mille florins, en demandant qu'on leur laissât un petit coin dans le monastère, jusqu'à ce qu'elles eussent trouvé un gîte convenable. On leur accorda d'abord un délai de quatre semaines, mais l'une d'elles ayant élevé une nouvelle réclamation, il leur fut enjoint de partir sur-le-champ.

Quant à Regula Keller, elle fut, par ordre du Conseil, emprisonnée dans une chambre, et l'on donna au couvent un gardien dans la personne de Conrad Krenck qui devait surveiller Regula, ou plutôt lui servir de geôlier, jusqu'à l'arrivée de ses parents. Vaincue enfin par la violence, Regula se déclara prête, le 27 mai, à recevoir l'argent contre quittance, demandant toutefois un délai pour chercher un autre monastère. Elle requit pour témoins Jacob Krumm et Léonard Keller; l'acte signé, elle fut relâchée.

A peine mise en liberté, la courageuse Sœur déclara nul et sans valeur un contrat qui lui avait été extorqué par la force, et se hâtant d'aller trouver l'abbé de Saint-Gall, elle lui déféra l'affaire. Celui-ci, seigneur féodal de Sainte-Catherine, prétendit qu'aucun contrat ne

pouvait être passé sans son consentement, et taxant de nullité l'acte arraché aux trois Dominicaines, il actionna la ville devant la Diète de la Confédération. Enfin tout se termina par un arrangement à l'amiable, qui mit le Conseil de Saint-Gall provisoirement en possession du monastère contre indemnité, mais sauvegarda en une certaine mesure les droits des Sœurs, en stipulant leur rétablissement, si le Concile général se prononçait en faveur des Ordres religieux. Ce contrat fut signé, de part et d'autre, le 22 juin 1555, non sans de nouvelles et vives réclamations de la part des intéressées.

Quarante ans plus tard, en 1594, lorsque tout espoir du rétablissement de l'unité religieuse était perdu, cet acte fut annulé par un contrat définitif, passé entre l'abbé de Saint-Gall et l'évêque de Constance d'une part, et la ville de l'autre, avec le concours des quatre cantons de Zurich, Lucerne, Schwytz et Glaris. Le monastère de Sainte-Catherine devint définitivement, avec toutes ses dépendances, propriété de la ville, pour la somme de 24,000 florins, qui furent payés aux Dominicaines, avec réserve expresse que si, dans la suite, la religion catholique redevenait dominante à Saint-Gall, on céderait aux Sœurs issues de Sainte-Catherine un lieu convenable pour la construction d'une maison (1).

Quant à Regula Keller, maintenant chassée de son cloître bien-aimé, dont elle avait espéré en vain conjurer l'extinction, elle fut obligée de mener une vie errante pendant cinq ans, au milieu de la plus extrême pauvreté. Dieu, toutefois, lui réservait dans sa douleur une immense consolation; c'était de devenir la mère d'une autre lignée de religieuses destinées à perpétuer son couvent supprimé. En 1560, le prince abbé de Saint-Gall lui concéda un petit ermitage au Nollenberg, près de Wuppenau. D'autres compagnes ne tardèrent pas à l'y rejoindre, des postulantes se présentèrent, et ainsi se forma un humble monastère, auquel Regula donna le nom significatif de couvent de Sainte-Catherine. En 1570, sur la demande du gouvernement de Schwyz, cette communauté naissante pouvait déjà donner trois religieuses pour faire une fondation à Steinen in der Au (2).

(1) Après sa complète sécularisation, le monastère des Dominicaines de Saint-Gall resta propriété publique jusqu'en 1855. Une partie des bâtiments fut affectée à des coles et le réfectoire converti en salle de justice. L'église, à partir de 1685, servit au culte protestant en langue française. Aujourd'hui il ne subsiste du couvent que le cloître et l'église.

(2) Von Mulinen, *Helvetia sacra*, II, 189.

Après avoir présidé comme Prieure pendant douze ans aux consolants débuts de la maison du Nollenberg, Regula Keller alla enfin goûter au ciel le repos et la paix que la terre lui avait si longtemps refusés. Elle mourut en 1573, à l'âge de 76 ans. Son corps fut inhumé au Nollenberg. Mais lorsque, trente ans plus tard, les Sœurs se transportèrent à Wyl, elles prirent avec elles son chef et tous ses ossements qu'elles estimaient un grand et précieux trésor. On exposa le chef publiquement, pour exciter les Sœurs à contempler et à imiter ses vertus; les autres ossements furent confiés à la terre (1).

« Il n'est pas facile de dire, ajoute le P. Kolb, ce qui prédomina en cette femme forte, de sa grande maturité d'esprit, de son extraordinaire piété, ou de sa fermeté plus que virile. L'Abbé Diethelm eut assez souvent occasion de reconnaître la sûreté de son jugement, et l'Abbé Othmar la proclama une femme extrêmement pieuse et craignant Dieu. Quant à son indomptable fermeté dans la défense de son monastère, la longue misère, les mille tracasseries, l'arrestation et l'emprisonnement qu'elle subit, en témoignent suffisamment. »

Nous terminerons par les belles paroles que le P. Josse Metzler consacre à la mémoire de cette sainte religieuse, dans sa chronique du monastère de Saint-Gall :

Fuit Regula Kellerium, Tigurina virgo, animi constantia et religione illustris, quæ quidem pro fide catholica et pudicitia servanda exilium, ærumnas, summam denique paupertatem fortiter subeundo, Nollenbergam ab Abbate nostro una cum aliis Sororibus recepta, recuperatis demum nonnullis redditibus, seminarium novarum Virginum ibidem fecit, et aureola martyrii dignissima diem obiit.

Regula Keller, native de Zurich, se rendit illustre par sa piété et sa constance. Après avoir courageusement souffert, pour conserver la foi catholique et la virginité, l'exil, les tribulations et une extrême pauvreté, elle fut reçue, avec d'autres Sœurs, au Nollenberg, par notre Abbé, et ayant pu recouvrer quelques ressources, elle ouvrit un asile à une nouvelle communauté de vierges. Enfin, très digne de l'auréole du martyr, elle rendit précieusement son âme à Dieu.

(1) Les Dominicaines de Nollenberg furent autorisées le 13 décembre 1608, par le prince-Abbé, Bernard II Müller, à se construire une maison à Wyl, non loin de leur premier asile. C'est là qu'elles ont continué les traditions de leur monastère de Saint-Gall. Après bientôt trois siècles d'existence, cette communauté est encore aujourd'hui florissante.



LE MÊME JOUR

12.. — En la Province de Lombardie, mémoire d'un Vénérable Père, duquel il est dit dans les *Vies des Frères* qu'étant novice, il fut excité à la perfection et à une grande pureté de vie par la vision suivante. Une nuit, comme il faisait oraison dans l'église après Matines, selon la sainte coutume des religieux de ce temps. il s'endormit, et durant son sommeil, il lui sembla entendre une voix, qui disait : « Va, va faire encore raser ta tête. » Il s'éveilla sur cet ordre ; mais ayant la couronne fort bien faite, et la tête rasée, il comprit que la voix mystérieuse avait voulu parler de la rasure intérieure de l'âme, et qu'il devait retourner au tribunal de la pénitence pour découvrir plusieurs circonstances omises dans ses confessions précédentes. Sans différer, il alla se prosterner aux pieds mêmes de notre Père S. Dominique, et l'informant de ce qui venait de lui arriver, il lui découvrit avec beaucoup de regret et de contrition tout ce qu'il avait sur le cœur. Etant ensuite allé se reposer de nouveau il vit en son sommeil un Ange qui descendait du ciel, et qui lui mit sur la tête une riche couronne d'or. La joie qu'il ressentit d'une faveur si particulière l'éveilla ; et considérant la bonté de Dieu, qui l'excitait par des voies si extraordinaires à purifier son âme, et à se rendre digne de la couronne de vie, il éclata en actions de grâces pleines d'humilité, de reconnaissance et d'amour ; et après ce cher gage des infinies miséricordes, il n'eut plus que du mépris pour toutes les choses de la terre, et de l'ardeur pour celles du ciel.

Au sujet de la confession, les *Vies des Frères* font encore mention d'un autre novice du couvent de Lausanne, lequel ayant fait de son mieux, croyait-il, une confession générale, eut la nuit suivante un songe. Il lui semblait voir le démon, qui tenait un papier à la main, et lui disait : « Tu « penses t'être bien confessé ? cependant il y a là beaucoup de choses qui « prouvent que tu es encore à moi. » Le novice demandait à voir cet écrit : mais le démon refusait et s'enfuyait. Or, dans sa fuite, l'esprit malin heurta contre le bénitier de l'église, et aussitôt laissa choir le papier accusateur. Le novice s'en empara soudain, et le lisant, il y trouva en effet des fautes qu'il n'avait pas confessées. Sur cela il s'éveilla et se souvenant fort bien de ce qu'il avait lu en songe, il s'en confessa le même jour avec un grand désir de servir Dieu en toute pureté et innocence. — (*Vit. Frat.*)

124. — Au couvent de Côme, le B. Père PAUL RETTEGNI. Animé d'un admirable et ardent amour envers Jésus notre Sauveur, il compatissait avec tant de sentiment et de douleur à ses souffrances, qu'il en versait des larmes de sang. On voit dans l'église de ce couvent un tableau où il est représenté avec des rayons de gloire autour de la tête. — (Pio.)

124. — Au couvent de Côme, mémoire de plusieurs saints religieux, lesquels dans le commencement de sa fondation, et en particulier à l'époque où saint Pierre Martyr le gouvernait en qualité de Prieur, réalisèrent dignement les trésors que le ciel avait fait paraître quelque temps avant que l'Ordre fût établi en ce lieu. Une dame de qualité mais hérétique, vit, une nuit, des feux du ciel qui descendaient sur l'endroit où, peu après, le couvent fut édifié, et considérant ensuite la vie céleste et la conversation toute sainte de ces religieux, elle abjura l'erreur et embrassa la foi catholique.

Une autre personne, un mois avant que nos Pères prissent possession de ce lieu, aperçut en songe deux grands vases, dont l'un était rempli de miel, et l'autre de vin ; des hommes nouveaux-venus mêlaient les deux ensemble, et donnaient à boire au peuple ; tous ceux qui buvaient de ce mélange étaient remplis d'une si grande joie, force et consolation, qu'ils couraient avec une allégresse et vitesse admirables. Cette femme ne comprenait pas le sens de sa vision. Mais ayant ouï prêcher ces hommes apostoliques, elle reconnut que leurs prédications étaient cette boisson, laquelle par le mélange de la suavité et de la force contenues dans la divine parole, plus douce que le miel et plus reconfortante que le vin, faisait courir dans les voies du salut ceux qui la recevaient avec des dispositions convenables. Elle renonça aux erreurs de sa secte, et apprit par expérience combien Dieu est bon à ceux qui ont le cœur droit.

Une religieuse vit dans le même endroit une large et belle fontaine, dont les eaux limpides coulaient en abondance par les rues de Côme ; toute sorte de personnes, hommes et femmes, accouraient avec empressement, pour recueillir cette eau et l'emporter en leurs maisons. Symbole touchant qui indiquait que le nouveau couvent serait une source d'eau céleste, et que ceux qui l'habiteraient répandraient cette eau avec tant d'impétuosité et d'abondance par la clarté de leur vie, la pureté de leur doctrine, et les flots de leur éloquence, que tous les habitants de la ville en rempliraient le vase de leur cœur pour laver les taches de leur âme, et se conserver dans la sainteté chrétienne. — (*Vit. Fratr.*)

124. — A Metz, les VV. Pères LOUIS et PIERRE DE METZ et JEAN DE SALMES. Le premier fut un Père d'une éminente piété, qui gouverna saintement son couvent en qualité de Prieur, l'an 1297. Le second ajouta à

l'éclat de ses vertus celui d'une profonde érudition et doctrine : les livres qu'il mit au jour, entre autres un commentaire sur les quatre livres des Sentences, lui méritèrent cet éloge :

*Doctrina quantus fuit, et quantum arte profundus,
Edita quæ plurima scripta docent.*

Le troisième releva encore la noblesse de l'illustre maison de Salmes, dont il portait le nom, par une admirable intégrité de mœurs, et par un zèle très éclairé du salut des âmes. L'évêque de Metz, ayant obtenu du Pape Boniface VIII un Bref qui lui accordait de prendre des religieux, même exempts, pour les canonicats et les paroisses de la ville, intima aux supérieurs de l'Ordre de lui céder ce Père, quelque résistance qu'il apportât lui-même, et lui confia l'office de curé. Le P. Jean de Salmes fut aussi boursier de la cathédrale, et s'acquitta de l'un et de l'autre emploi avec la vigilance, la sollicitude, la charité et la fidélité qu'on attendait de sa vertu. Il se reposa en Notre-Seigneur l'an 1298, et fut regretté généralement de toute la ville. On lui dressa cette épitaphe, qui marque la pureté de ses intentions, et l'obéissance qu'il rendit au Saint-Père et à ses supérieurs dans l'acceptation de cette cure :

*Pastor hic est, cives, qui non quæsit honores.
Cogitur, ab! supplex subjuga ferre pedes. — (Mém. de Metz.)*

13.. — A Milan, mémoire des VV. PP. VERCELLIN DE VERCEIL, JULES CICALA et AUGUSTIN DE NOVARE, tous trois successeurs, quoiqu'en divers temps, de saint Pierre Martyr en l'office d'Inquisiteur, et singuliers imitateurs de son zèle contre les hérétiques. Le Père Vercellin était consommé dans toutes les sciences divines et humaines, et fit un recueil de toutes les bulles des Papes relatives à l'office de l'Inquisition. Le second exerçant cette charge non seulement à Milan, mais encore dans toute la Lombardie, avança beaucoup les affaires de la religion. Quant au P. Augustin, il acheva de purger cette partie de l'Italie des restes de la secte manichéenne qui l'infestait. — (Pio).

1440 — Au couvent de Bemfica, en Portugal, le V. Père JEAN DE MOURA. Sa sainteté le fit chérir des rois de Portugal, qui recherchaient sa conversation, comme celle d'un homme de Dieu. La reine Eléonore, femme du roi Edouard, princesse fort pieuse, et qui sous ses habits royaux portait un cilice, le prit pour son confesseur, quoique déjà vieux et presque aveugle. Très éclairé pour les choses de l'âme, il donna de très bons conseils à cette reine, qui s'en trouva fort bien tant qu'elle les suivit. Mais étant allée en

Castille, sous prétexte de remédier à quelques affaires de la couronne, contre l'avis de son confesseur, elle reconnut, par les accidents qui lui arrivèrent, qu'il était non seulement un saint, mais encore un prophète. Il passa de cette vie l'an 1440. — (Sousa.)

1490 — En Danemark, au couvent de Roskild, le B. Père MATTHIAS, dévot serviteur de la T. Sainte Vierge. Sur le point de rendre son âme à Dieu il se trouva rempli de tels sentiments de foi, de confiance et de dévotion, par une faveur de la Très Sainte Vierge, que, tenant d'une main le crucifix, et de l'autre un cierge bénit, il mourut en chantant ces paroles : *Maria mater gratiæ, mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege, et horâ mortis suscipe*. C'est-à-dire : Marie, mère de grâce et mère de miséricorde, protégez-nous contre l'ennemi, et recevez-nous à l'heure de la mort. — (Pio.)

1550 — Au monastère de la Rose, à Lisbonne, la V. Mère JEANNE D'ATAYDE. C'était une dame de qualité, laquelle ayant vécu plusieurs années dans un honnête mariage sans avoir d'enfants, proposa enfin à son mari d'établir un monastère de religieuses de l'Ordre, sous le titre du Saint-Rosaire, auquel elle était fort dévote. Le mari n'y voulant point consentir, notre Père saint Dominique lui apparut une nuit, et d'un visage sévère lui dit de bien se garder d'entraver les intentions de sa femme. La fondation eut lieu. Quelques années plus tard, Jeanne d'Atayde, devenue veuve, renonça entièrement au monde et entra dans le monastère ; où, après une longue vie et la pratique de plusieurs vertus, elle alla jouir du repos éternel environ l'an 1550. — (Sousa.)

1574 — Au monastère royal de Saint-Louis, à Poissy, la V. Mère CATHERINE BURAUD. Dieu l'avait prévenue dès son enfance de plusieurs grâces, qui la rendirent un miroir de sainteté, et le temple du Saint-Esprit. Elle excellait en zèle, ferveur et amour de Dieu. Toutes ses actions paraissaient animées d'une certaine crainte filiale envers Dieu, qui imprimait un pareil sentiment dans le cœur de ses Sœurs. Elle était admirablement tendre, compatissante et libérale envers les pauvres, fort adonnée à l'oraison, humble, patiente, pacifique, d'une conversation douce et aimable, d'une piété qui allait droit à Dieu, d'un grand esprit et d'une rare prudence. Capable de tous les offices de la religion, elle exerça très dignement en divers temps ceux de chantre, de cellière, de maîtresse des novices, d'infirmière et de Sous-Prieure. Enfin après avoir été plusieurs années le soutien et l'exemple de cette illustre communauté, son cœur soupirant ardemment après la possession des biens célestes, elle vit ses désirs accomplis l'an 1574. — (*Mém. de Poissy.*)

1627 — A Dinan, la dévote Sœur PÉTRONILLE DE VIGNAC, du Tiers-Ordre, digne d'une éternelle mémoire, tant pour ses vertus, que pour avoir contribué à la fondation du très observant monastère de Sainte-Catherine en la même ville. Encore dans l'état séculier, elle avait un grand désir de la vie religieuse, et voulait entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique. Espérant contre l'espérance dans la poursuite de ce bien, elle se joignit à une sienne tante, qui portait le même nom et nourrissait le même projet. Toutes deux s'adonnèrent à l'oraison et à tous les exercices d'une piété solide. Mais après une persévérance de deux ans, dans l'attente des desseins de Dieu, Pétronille fut retirée de ce monde avec des marques visibles de prédestination éternelle. Elle laissa tout ce qu'elle avait pour la fondation du monastère que sa pieuse tante désirait construire, et qui se bâtit enfin dans l'abondance des bénédictions du Seigneur. — (Jean de Ste-Marie.)

1648 — Au monastère de Prouille, la dévote Sœur JEANNE DE ROQUELAURE, de l'illustre maison dont elle portait le nom. Jalouse de la noblesse qui fait le caractère des enfants de Dieu, elle fut toute sa vie zélée pour la gloire divine et pour les observances de l'Ordre. Elle eut même le bonheur de souffrir des persécutions pour une cause si juste. Fort exemplaire dans sa conduite, elle aimait l'oraison, l'Office, le recueillement, la modestie, et les autres vertus inséparables de la pratique des règles, lorsqu'on les a véritablement à cœur. Elle alla prendre place au ciel entre les véritables filles de notre Père saint Dominique, l'an 1648. — (*Mém. de Prouille.*)

1663 — Au monastère de Metz en Lorraine, la V. Mère JEANNE MAILFER, religieuse tellement pacifique et débonnaire, qu'elle paraissait n'avoir nulle passion, et s'être rendu les vertus comme naturelles. Sa douceur et sa charité envers le prochain la distinguaient de toutes les autres. Les offices les plus embarrassants n'étaient pas capables d'altérer la paix de son cœur; et dans celui de procureuse, qu'elle exerça longtemps, elle était le refuge des affligés, et autant admirable aux séculiers par sa sagesse et ses discours, pleins de grâce et d'onction, qu'à ses Sœurs par sa religion et par son observance. Elle décéda chargée d'années et de mérites, l'an 1663. — (*Mém. de Metz.*)

1667 — Au monastère de Saint-Etienne-en-Forez, la vertueuse Mère CATHERINE DE PEYSSONNEAUX, fille fort intérieure, et de grande expérience pour les choses de Dieu. Sa sœur Anne, dont la vie a été écrite au 28 février, lui découvrait avec beaucoup de confiance et d'ouverture toutes les lumières et sentiments que Dieu lui donnait. Mère Catherine, qui était son aînée et avait été trois fois sa supérieure, mourut la première, le 29 avril 1667. Dix-neuf jours après, elle apparut à sa sœur et lui donna des assurances de sa gloire. — (*Mém. de Saint-Etienne.*)



XXX AVRIL

SAINTE CATHERINE DE SIENNE *Du Tiers-Ordre de Saint-Dominique (*).*

(1347-1380)



U xv^e siècle, la France, envahie par les Anglais, semblait à la veille de périr comme nation, et son roi, presque entièrement dépossédé, en était réduit à n'être plus que le roi de Bourges. Lorsque tout espoir de relèvement fut évanoui, Dieu, pour nous servir de l'expression naïve du temps, vit la grande pitié qui était au cœur du royaume de France, et sa miséricorde envoya, pour la secourir, une simple jeune fille. Jeanne d'Arc, instrument de la Providence, mena le roi à Reims, la ville du sacre, et lui rendit ses Etats, jusqu'alors la proie de l'étranger.

Au xiv^e siècle, l'Eglise de Dieu s'était vue dans une situation assez analogue. Ses chefs, exilés de la ville éternelle et courbés sous la tutelle des rois de France, laissaient peu à peu s'amoindrir le prestige

(*) B. Thomas Nacci Caffarini, *Supplément à la légende du B. Raymond de Capoue; Processus contestationum super sanctitate et doctrina B. Catharinæ de Senis* (Martène et Durand, *Amplissima collectio veterum scriptorum*, tom. VI). *Annales Ecclesiastici*, contin. Oderici Raynaldi; Alph. Capeceaturo, *Histoire de sainte Catherine de Sienne et de la Papauté de son temps*; Gigli, *Diario Sanese*; Dialogue et Lettres de sainte Catherine de Sienne, traduction de E. Cartier, Malavolti, *Histoire de Sienne: History of S. Catherine of Siena, by Theodora Drane*, London 1880; *Lettere di Santa Caterina di Siena*, avec des annotations, par Federigo Burlamacchi, S. J.; *Vie de sainte Catherine de Sienne*, par l'abbé Chirat, Lyon, 1888.

et la majesté du Souverain-Pontificat. Une femme, presque une enfant, la fille d'un teinturier, fut choisie d'en haut, pour faire quitter aux Papes les bords du Rhône, et pour les reconduire à Rome, le centre prédestiné de la chrétienté. Vraie Jeanne d'Arc de la Papauté, sainte Catherine de Sienne, à l'âge de trente ans, apparut dans l'Eglise, au xiv^e siècle, avec une puissance d'action et un déploiement de merveilles, qui n'ont de comparable que l'apostolat des saints les plus illustres. Toute son histoire est un commentaire éclatant de cette parole de l'Ecriture : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.*

Catherine naquit à Sienne, le dimanche 25 mars 1347. Son père, Giacomo Benincasa, était un simple teinturier de laines, mais pieux, bon, et réservé dans ses paroles, au point de ne jamais blesser la charité. Ses affaires avaient prospéré, et il se trouvait sinon riche, du moins dans une certaine aisance. L'épouse de Giacomo, nommée Lapa, était une femme honnête et industrieuse, quoique fort ordinaire. Comme une vigne fertile qui ne cesse de pousser de nouveaux rejetons, elle augmentait la famille presque chaque année, et put donner à son mari jusqu'à vingt-cinq enfants.

Catherine, de bonne heure prévenue de la grâce, se porta comme instinctivement aux choses de la piété. Son cœur s'ouvrait à Dieu comme la plante à la rosée, comme la fleur au rayon du soleil. A peine âgée de cinq ans, elle récitait sans cesse la Salutation angélique. Quand elle montait ou descendait les escaliers, elle s'agenouillait à chaque marche, et disait un *Ave Maria*. A six ans, une première faveur extraordinaire lui fut accordée. Un jour qu'elle revenait de chez sa sœur Bonaventura avec son frère Etienne, elle aperçoit tout à coup, au-dessus du pignon de l'église des Frères-Prêcheurs, Notre-Seigneur Jésus-Christ, assis sur un trône resplendissant, en habits pontificaux et le front ceint de la tiare. A cette vue, Catherine s'arrête ravie d'admiration et contemple le Sauveur, qui fixe sur elle un regard plein d'amour, lui sourit doucement et lui donne sa bénédiction en forme de croix, comme font les évêques. Les yeux attachés à ce spectacle, la tête immobile, l'enfant était restée sur le chemin, comme en extase, ne prenant plus garde ni aux passants, ni aux voitures. Cependant, Etienne avait poursuivi sa route, croyant être suivi par sa sœur. Au bout de quelque temps, il se retourne et voit Catherine occupée à regarder vers le ciel. Il l'appelle, point de réponse ; Catherine ne semble pas entendre ; alors revenant sur ses pas, il s'approche, et, la prenant par la main, il lui

dit : « Que fais-tu là ? Pourquoi t'arrêter ainsi ? » Catherine, comme réveillée d'un profond sommeil, abaisse son regard et dit à son frère : « Oh ! si tu voyais ce que je vois, tu ne me dérangerais pas ! » Et de nouveau elle lève ses yeux vers le ciel, pour jouir encore de la vision ; tout avait disparu. Accablée de chagrin, l'enfant se mit à pleurer, croyant avoir perdu, par sa faute, cette céleste faveur. Rentrée chez ses parents, elle ne dit rien à personne ; mais cette vision produisit en son âme un tel effet, qu'à partir de ce jour elle conçut une vive horreur des moindres fautes et s'adonna à l'oraison, à la recherche intérieure du Bien-Aimé. Elle soupirait après la solitude pour prier avec plus de ferveur, continuer l'étude de la suprême Beauté, entrevue quelques instants.

En même temps qu'un vif dégoût de tous les amusements de son âge, elle éprouvait un ardent désir de pratiquer la pénitence, et se crut même appelée à quitter sa famille, pour imiter les Pères du désert. Un matin elle sort de la maison paternelle, et se dirige vers la campagne siennoise ; là, pensant être au désert, elle entre dans une petite grotte, et se met en oraison. A peine avait-elle commencé à prier qu'elle se sent doucement élevée du sol et portée à la hauteur de la voûte. Elle demeura en cet état jusqu'à trois heures de l'après-midi. Dieu, qui ne l'appelait pas à la solitude, la ramena miraculeusement chez ses parents, car tout à coup elle se trouva transportée aux portes de Sienne, et put regagner facilement le toit paternel. De plus en plus désireuse de plaire uniquement à Dieu, elle se consacra irrévocablement à son service, en faisant le vœu de virginité. Se considérant, dès lors, comme engagée à la vie de perfection, elle résolut de fuir jusqu'à l'ombre du péché et de déclarer une guerre sans trêve à ses sens, par la mortification. Elle commença aussi vers cette époque à s'enflammer d'un zèle ardent pour le salut des âmes, et, saint Dominique s'étant montré l'instrument spécial de la Providence pour la conversion des pécheurs, elle eut pour lui une grande dévotion et pour les religieux de son Ordre un profond respect.

Ce zèle pour le salut des âmes, elle se mit à l'exercer avec un ascendant qui imposait à tous la plus vive admiration. Un jour, sa mère l'envoya porter une messe à la paroisse. Catherine, sa commission faite, demeura à l'église pour assister au saint sacrifice. A son retour, Lapa, toute colère de voir que l'enfant était restée dehors trop longtemps, s'écrie en se servant d'une locution usitée dans le pays : « Mau-dites soient les langues qui prétendaient que tu ne reviendrais pas ! »

La jeune fille ne répondit rien ; mais, après un moment de réflexion, elle prit sa mère à part : « Chère mère, dit-elle avec gravité, quand je vous désobéis, prenez une verge et battez-moi, si vous le voulez ; c'est votre droit ; mais je vous en supplie, ne maudissez personne à cause de moi ; cela n'est pas bien et me cause une très grande peine. » Lapa, très surprise des paroles de sa fille, en admira la sagesse, et raconta tout à son mari, qui rendit grâces à Dieu des merveilleuses dispositions de sa chère enfant.

Cependant cette vénération de tous pour Catherine ne la mit pas à l'abri des persécutions, même au sein de la famille. Elle avait à peine douze ans, que ses parents songèrent à la marier. Dans ce but, sa mère l'invita à faire un peu plus de toilette. Comme la Sainte ne se montrait guère empressée de lui obéir, Lapa appela à son aide une de ses filles, nommée Bonaventura. Cette dernière détermine sa sœur à se parer un peu, et à soigner sa belle chevelure. Mais bientôt la pauvre enfant a compris sa faiblesse. Elle se met à pleurer amèrement ce qu'elle considère comme un affreux péché, et s'en accuse avec tous les signes de la plus profonde douleur. Après avoir lavé dans les eaux de la pénitence ce qu'elle appelait son crime, Catherine servit Dieu avec une ferveur nouvelle, et conçut, à partir de cette époque, une grande dévotion envers l'admirable pénitente sainte Marie-Madeleine.

Les parents de la jeune vierge, ne se tenant pas pour battus, lui envoyèrent le Père Thomas della Fonte, pour l'exhorter à suivre leurs conseils. Celui-ci avait promis à Giacomo et à Lapa de la faire entrer dans leurs vues, mais bientôt, subjugué par la sagesse et la vertu de la jeune fille, et reconnaissant en elle l'action du Saint-Esprit, qui l'appelait à une vocation supérieure, il lui donna des conseils exactement opposés aux désirs des parents, et l'exhorta même à se couper les cheveux, pour rompre complètement avec le monde. Catherine le fit aussitôt, non sans provoquer la colère de sa mère et de ses frères, qui prirent la résolution d'employer tous les moyens pour vaincre sa résistance. On lui enleva sa chambre ; on lui imposa tous les travaux du ménage ; on imagina contre elle un système de persécutions, qui ne lui laissait ni trêve, ni repos ; mais éclairée d'en haut, Catherine se fit une cellule dans son cœur, et goûta une telle paix dans cette retraite intime, qu'elle ne cessait de dire plus tard aux personnes très occupées dans le monde : « Faites-vous une cellule dans votre cœur, et n'en sortez jamais. »

La persécution cependant devait bientôt finir. Un jour qu'elle priait dans la chambre de son frère Etienne, Giacomo aperçut sur sa tête une petite colombe blanche comme la neige. Vivement impressionné, il se prit à réfléchir et se demanda sérieusement si Dieu n'avait pas sur sa fille des desseins particuliers. Quelque temps après, Catherine eut une vision. Plusieurs fondateurs d'Ordres se présentèrent à elle et lui offrirent les habits de leur famille religieuse. Après un regard sur chacun d'eux, la jeune fille se jeta aux pieds de saint Dominique, qui lui promit de l'admettre un jour au nombre de ses enfants. Transportée de joie, et fortifiée par sa confiance en Dieu, Catherine réunit le jour même son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, et leur parlant d'un ton ferme, elle leur dit : « Depuis longtemps, vous cherchez
« à me marier; ce projet, vous le savez, je l'ai en horreur; ma
« conduite a dû vous le prouver. Je ne me suis pas expliquée cepen-
« dant, parce que Dieu commande de respecter ses parents, mais il
« ne m'est plus permis de me taire; il faut enfin vous ouvrir mon
« cœur avec sincérité, pour vous déclarer un engagement qui
« n'est pas nouveau, puisque je l'ai contracté dans mon enfance.
« Apprenez donc que, dès mes premières années, j'ai fait vœu de
« virginité, non pas légèrement, mais sérieusement et en toute
« connaissance de cause. J'ai promis à Notre-Seigneur de n'avoir
« jamais d'autre Epoux que lui. Aujourd'hui, plus âgée, et pesant
« mieux tous mes actes, je persiste, aidée de la grâce de Dieu, dans
« ma résolution; vous pourriez plus facilement attendrir un rocher,
« que me changer; renoncez-y donc, et ne perdez plus de
« temps à faire pour moi des projets de mariage; il m'est absolu-
« ment impossible d'être d'accord avec vous sur ce point; parce qu'il
« vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Si vous voulez que je
« continue à vous servir dans la maison, je le ferai avec bonheur, et
« je vous rendrai, comme par le passé, tous les services en mon
« pouvoir; si vous voulez me chasser, soyez persuadés que je ne
« serai pas ébranlée; j'ai un Epoux riche et puissant; il ne me laissera
« manquer de rien. »

A ces mots, tout le monde pleura; Catherine remportait la victoire; plus moyen désormais de s'opposer à l'accomplissement de son vœu. La première émotion calmée, Giacomo dit à sa fille : « Nous le
« voyons maintenant, tu n'as pas agi avec légèreté, mais par un
« mouvement de la grâce divine. Exécute donc ton vœu et fais tout
« ce que le Saint-Esprit t'ordonnera. » Puis il enjoignit à toute la

famille de ne plus tourmenter Catherine et de la laisser vaquer en toute liberté à ses pieux exercices.

En conséquence, la jeune Vierge demanda pour elle une chambre, où elle pût vivre dans la solitude, la prière et la pénitence. Dès cette époque, elle ne mangea plus de viande, ni aucun mets capable de flatter ses sens, et l'eau fut son unique boisson. Peu à peu elle s'habitua à ne prendre chaque jour qu'un peu de pain avec des herbes crues, et encore les mangeait-elle avec parcimonie. Sa couche se composait de quelques planches ; mais à force de réduire son sommeil, elle en vint à ne dormir qu'une demi-heure toutes les deux nuits. Sourde à toutes les supplications de sa mère, et victorieuse de tous les moyens employés pour empêcher ses mortifications, elle se donnait trois fois par jour une rude discipline, et faisait chaque fois jaillir des ruisseaux de sang.

II. — Catherine, qui n'avait pas oublié la promesse de saint Dominique, pria sa mère d'aller demander aux Tertiaires de l'Ordre de lui donner leur habit. Lapa, pour la distraire de cette pensée, imagina de la mener à des bains sulfureux. La Sainte y trouva le moyen d'exercer une rigoureuse pénitence sur son corps, en l'exposant à la chaleur brûlante de l'eau au sortir de la source. De retour à Sienné, elle insista de nouveau auprès de sa mère, pour qu'elle obtînt son admission parmi les Sœurs du Tiers-Ordre. Lapa se décide à tenter une démarche. Les Sœurs refusent d'abord, alléguant que Catherine est trop jeune et trop belle. Alors Dieu servit à souhait sa fille bien-aimée, en lui envoyant une maladie qui flétrit son teint et durcit ses traits, de telle sorte que les Sœurs l'admirent sans plus de difficulté. Sa joie fut extrême ; cependant il lui restait à subir une étrange tentation. Un soir, peu de temps avant de recevoir l'habit, elle était dans sa chambre, priant selon sa coutume devant le crucifix lorsque le malin esprit lui apparut sous une forme qui n'était nullement effrayante. Il apportait quantité de robes très riches, et des étoffes de soie très précieuses. Les dépliant devant Catherine, il l'engageait par des paroles flatteuses à les accepter. Catherine méprisa les avances du démon, mais quand il eut disparu, elle se trouva aux prises avec une suggestion violente. Elle se sentait poussée à sortir de sa cellule, parée non pas de l'élégant costume que portaient les jeunes filles de son âge, mais vêtue avec le luxe d'une nouvelle mariée. Tourmentée par une si odieuse idée, elle se tourna vers son Crucifix,

en disant : « Très doux Sauveur, vous savez que je n'ai jamais désiré « un époux mortel ; aidez-moi dans cette épreuve ; je ne demande « pas d'en être délivrée, mais d'avoir la force d'en triompher. » Pendant qu'elle priait, la Sainte Vierge lui apparut, et lui montrant une robe d'une éblouissante richesse, qu'elle avait tirée du Côté blessé de son divin Fils, elle en revêtit sa fille bien-aimée en lui disant : « Sache qu'un habit tiré du Côté de mon Fils surpasse en beauté les « plus magnifiques vêtements sortis de la main des hommes. »

C'est probablement vers l'année 1364 que Catherine reçut l'habit du Tiers-Ordre. Quelle joie pour elle de porter le voile blanc des filles de Saint-Dominique ! Mais elle chérissait surtout sa chape noire, symbole de l'humilité : « Jamais je ne m'en séparerai, » disait-elle. Quand ce manteau avait besoin d'être raccommodé, la Sainte le recousait et le rapiécail de ses propres mains. Quelque chère que lui fût cette chape, elle s'en dessaisit un jour par charité. Un pauvre lui demandait l'aumône avec importunité. « Je vous assure, mon cher frère, que je n'ai pas d'argent sur moi, dit Catherine. — Mais, répond le pauvre, vous pourriez me donner ce manteau. — C'est vrai, » dit Catherine, et elle le lui donna. Ceux qui l'accompagnaient eurent de la peine à racheter la chape, le pauvre en voulait un très haut prix, et quand ils demandèrent à la Sainte comment elle avait pu se résoudre à poursuivre sa route sans le manteau de son Ordre, elle répondit ces nobles paroles : « J'aime mieux être trouvée sans chape que sans charité. »

Vêtue de l'habit dominicain, Catherine se proposa plus que jamais de n'aimer que Dieu et de se donner plus complètement à lui, en mourant tout-à-fait au monde et à elle-même. Quoique le Tiers-Ordre ne l'astreignît pas aux trois vœux, elle voulut vivre suivant l'esprit de ces vœux et pratiquer exactement les vertus qu'ils prescrivent. Elle s'engagea à suivre les ordres de son confesseur, et la pratique de cette obéissance lui fut quelquefois excessivement douloureuse. Son silence devint absolu ; pendant trois ans elle ne parla que pour se confesser. Sa prière était continuelle ; elle ne l'interrompait qu'au moment où les religieux de l'Ordre se levaient pour leur Office de nuit : « Jusqu'à présent, disait-elle à Notre-Seigneur, mes Frères « ont dormi, et moi j'ai veillé à leur place à vos pieds ; maintenant « qu'ils se lèvent pour vous bénir, souffrez que je prenne un peu de « repos. » Dieu voulut enseigner lui-même à Catherine, ou par de secrètes inspirations, ou en lui apparaissant et lui parlant de vive

voix, le chemin de la sainteté. Comme elle avait des doutes sur la nature des visions qu'elle recevait, le divin Maître voulut bien lui expliquer que celles qui viennent du Ciel commencent par une certaine crainte et une certaine amertume, mais que la paix et la douceur se font sentir bientôt dans l'âme, tandis que les visites du démon, après une délectation naturelle, jettent bien vite l'âme dans l'inquiétude et le trouble. Les visions qui viennent de Dieu rendent l'âme plus humble ; celles qui viennent du démon augmentent l'orgueil. On reconnaît l'arbre à ses fruits. A partir de cette époque, l'union de Catherine avec Notre-Seigneur fut continuelle, elle le considérait toujours auprès d'elle ; ses yeux étaient comme fixés sur lui ; ses oreilles l'entendaient ; elle n'avait que lui sur ses lèvres et dans son cœur. Les objets qui pouvaient la porter à Jésus attiraient seuls son attention, et jamais les rapports qu'elle eut plus tard avec le monde ne parvinrent à affaiblir cette union.

Pénitences et extases, voilà désormais la vie de Catherine. Au moment où il ravit son âme, Notre-Seigneur commence à lui donner ces merveilleuses leçons, qui forment la base de toute vraie doctrine spirituelle : « Sais-tu, ma fille, lui dit-il un jour, ce que tu es et ce que je suis ? tu es celle qui n'es pas, et moi je suis Celui qui suis. »

Le Sauveur lui dit une autre fois : « Ma fille, pense à moi, et je penserai à toi. » Ces paroles remplirent de joie l'âme de la Sainte, qui ne pensa plus qu'à glorifier Dieu.

Souvent elle s'entretenait avec son confesseur de l'état d'une âme unie à Dieu par les liens de la charité parfaite. Elle voyait cette âme concevoir peu à peu une sainte haine d'elle-même, et arriver à une transformation parfaite en Dieu par un désir efficace d'extirper la racine de tous ses péchés : l'amour-propre. Catherine avait donc rapidement franchi les degrés qui mènent à la perfection. La perfection pour elle, c'était le triomphe de la volonté de Dieu sur les ruines de la volonté propre. Cette haine de soi est la base de tout son enseignement, et la substance de son Dialogue.

Ainsi solitaire dans sa petite cellule de la rue de l'Oca, elle recevait de son Epoux lui-même ses sujets de méditation. Son oraison était à peu près continuelle. Jésus, les mystères de son Incarnation et ses souffrances en faisaient l'unique objet ; elle y trouvait le repos dans ses fatigues et la force pour terrasser l'ennemi infernal. Pendant que son âme s'élevait vers le Ciel, elle voyait parfois des Anges la couronner de lis ; d'autres fois elle entendait les chants du paradis,

ou recevait l'intelligence de certains passages de la Sainte-Ecriture ; elle sentait, en certaines occasions, son âme mystiquement baignée dans le sang de Jésus, et alors ses larmes étaient des larmes de sang. Ses prières vocales se composaient de fréquentes oraisons jaculatoires ; ordinairement elle sollicitait les vertus et surtout la perfection de la charité ; elle recommandait aussi à Dieu ses fils spirituels ; mais, qu'elle priât pour une chose ou pour une autre, c'était toujours à la condition de ne point contredire la sainte volonté.

L'ennemi de tout bien, mais surtout du bien parfait, ne pouvait laisser Catherine en repos. Pour la prévenir d'avance contre ses assauts, Dieu lui inspire d'implorer le don de force et lui recommande de s'appuyer sur la Croix. Il lui apprend à regarder, par amour pour lui, toute chose amère comme douce, et tout ce qui est doux comme amer. Le malin esprit ne tarde pas à ouvrir l'attaque. Après les suggestions du vice, sa représentation visible, il montre à Catherine les fantômes les plus horribles et les scènes les plus abominables. La pureté de la jeune vierge subit de continuel assauts. Rassemblés dans sa cellule, les démons cherchent à lui persuader qu'elle a fait preuve d'une grande indiscretion, en choisissant un genre de vie si contraire à la nature, qu'il lui est impossible de garder la chasteté, et que par le fait elle met son salut en péril. Mais l'héroïque épouse du Christ ne daigne même pas répondre à l'astucieux serpent, elle châtie son corps en se disant à elle-même : « Je me confie en Notre-Seigneur et non point en moi-même. » Cette tactique lui parut meilleure. Plus tard, elle recommandait à ses disciples de ne point discuter avec le père du mensonge. « Quand le démon nous tente, disait-elle, ne lui répondons pas ; il ne désire rien tant que de nous voir entrer en conférence avec lui, car il compte sur la subtilité de sa malice pour nous vaincre par ses sophismes. » Nouveau surcroît de peines pour Catherine ! Son Bien-Aimé, qui avait coutume de la visiter souvent et de l'inonder de consolations, semble s'être éloigné d'elle et la livrer à la merci de l'enfer. Epreuve terrible ! moment critique que celui où une âme qui ne vit que pour Dieu, se croit délaissée du ciel ! C'est alors que la Sainte comprit la nécessité du don de force et comment au service du divin Maître il faut savoir, par amour pour lui, regarder toute chose amère comme douce et se passer des plus chères consolations. « Non, non, mon Dieu, s'écriait-elle, rien ne me séparera de votre service ; cachez-vous tant qu'il vous plaira, ne me visitez plus, si

« tel est votre bon plaisir ; partout où je serai, je vous aimerai sans
« partage ; le temps et l'éternité me trouveront inébranlable dans
« cette résolution. »

Il y avait bien des jours que la Sainte vivait au milieu des angoisses, quand, une fois, revenant de l'église et rentrant dans sa cellule pour faire oraison, elle fut environnée d'une bande de satellites infernaux. L'un d'eux, plus audacieux que les autres, se jette sur elle en disant : « Misérable, continueras-tu encore cette vie ?
« nous te poursuivrons jusqu'à la mort, si tu ne consens à nos
« volontés. » Catherine, prosternée, redouble sa prière. A l'instant, une lumière intérieure éclaire son âme, et l'admirable persécutée s'écrie : « Les peines, voilà ma consolation, mes délices ! » Ce cri de guerre sème l'épouvante parmi les hordes sataniques ; les démons s'enfuient pêle-mêle avec des hurlements épouvantables. En même temps, un éclat céleste remplit la chambre, et les yeux de la Sainte contemplent Jésus-Christ comme il était le jour à jamais béni où il sauva le monde par son sang précieux. « Catherine, ma fille, dit-il
« d'une voix pleine de douceur, tu vois combien j'ai souffert pour
« toi ; ne te lasse point de supporter pour mon amour vexations et
« épreuves. » Puis, s'approchant d'elle, il la console par de suaves paroles : « Eh ! mon Seigneur, dit l'humble vierge, où donc étiez-
« vous durant cette tempête ? — J'étais au milieu de ton cœur,
« répond Jésus. — J'en demande pardon à votre auguste majesté,
« reprend Catherine, comment puis-je croire que vous fussiez dans
« mon cœur qui servait de repaire aux pensées les plus immondes ?
« — Et le Seigneur : ces pensées te causaient-elles de la joie ou de
« la tristesse ? — Une tristesse souveraine et une horreur profonde,
« répond Catherine. — Qui mettait en ton âme cette tristesse et
« cette horreur, sinon moi caché au fond de ton cœur ? » La vision disparut, laissant l'âme de la Sainte embaumée d'un parfum de paix et de suavité que la parole humaine ne saurait exprimer. La séraphique vierge éprouvait surtout une joie particulière de ce que le Seigneur l'eût appelée « ma fille » ; aussi en rapportant cette apparition à son confesseur, confident de ses luttes, lui disait-elle avec émotion : « Mon Père, appelez-moi désormais « ma fille », afin de
« raviver la joie qui a rempli mon âme quand Jésus a daigné me
« dire cette parole. »

III. — A partir de ce moment, le Sauveur se plut à combler plus que

jamais de ses faveurs sa fidèle servante. Il lui apprit miraculeusement à lire, pour qu'elle pût réciter l'Office divin. Catherine aimait surtout le verset qui commence chacune des Heures : *Deus, in adiutorium meum intende*, Seigneur, hâtez-vous de me secourir, et elle le répétait souvent sous forme d'oraison jaculatoire. Un autre de ses versets favoris était celui-ci : *Domine, illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte*. Seigneur, éclairez mes yeux, afin que je ne m'endorme pas dans la mort. Elle avait fait écrire ces mots sur une tablette, et les tenait suspendus à la tête de son lit.

Notre-Seigneur venait souvent réciter avec Catherine l'Office divin. Il alternait les psaumes avec elle, comme alternent deux religieux disant leur bréviaire. Aussi, au *Gloria*, qui termine chaque psaume, elle avait l'habitude de changer les mots, et au lieu de dire : *Gloria Patri et Filio et Spiritui sancto*, elle disait : *Gloria Patri, et tibi, et Spiritui sancto*, s'adressant ainsi à Celui qui daignait lui tenir compagnie.

Dès que Catherine sut lire, elle donna beaucoup de temps à la récitation de l'Office. Non seulement elle prononçait les paroles, mais elle pénétrait son cœur du sens de chaque mot. On la trouvait toujours en prière, ou occupée à lire, souvent le visage inondé de larmes. Quelquefois la joie de son cœur s'exhalait en un doux cantique. Un jour que Notre-Seigneur était auprès d'elle, il l'invita à prier pour demander la perfection de la foi, et il lui promit de l'épouser dans la foi. Ce mariage mystique eut lieu le mardi après la Quinquagésime de l'année 1367. Il fut célébré solennellement. Voici avec quelles particularités : le dernier jour du carnaval, pendant que les habitants de Sienne se livraient à des plaisirs mondains, Catherine, enfermée dans sa cellule, s'efforçait de réparer par le jeûne et la prière les offenses faites à Dieu en ce temps de joies profanes. Elle lui demandait aussi de remplir sa promesse, et de lui accorder cette perfection de la foi qu'elle désirait depuis longtemps. Le Seigneur lui apparut et lui dit : « Parce que tu as méprisé toutes
« les vanités du siècle, et préféré, pour ma gloire, d'affliger ton corps
« plutôt que de partager les festins du monde, je veux aujourd'hui
« célébrer avec toi une fête solennelle et épouser ton âme dans la foi
« avec une grande pompe. » A l'instant, paraissent la sainte Vierge, saint Jean l'évangéliste, le grand apôtre Paul, saint Dominique et avec eux le prophète David tenant en mains une harpe d'or. Tandis que le Psalmiste prélude aux plus suaves accords, Marie s'approche

de Catherine, et, lui prenant la main, la présente à son divin Fils, afin qu'il veuille bien contracter alliance. Le Seigneur y consent et incline gracieusement la tête. Prenant ensuite une bague ornée de quatre pierres précieuses et d'un diamant d'une merveilleuse richesse, il le met au doigt de la Sainte : « Voici que moi, ton Créateur et ton « Sauveur, dit-il, je t'épouse dans la foi ; tu la conserveras pure et « entière, jusqu'au jour où tu me seras unie dans la joie céleste. « Demeure toujours remplie de courage ; armée de la foi, tu triom- « pheras de tous tes ennemis. » La vision disparut, mais la bague demeura au doigt de la Sainte, invisible à tous, visible pour elle seule.

Catherine est l'épouse du Fils de Dieu ! Sans doute elle va jouir en paix des colloques de l'Epoux sans tache, et se reposer à son ombre dans les délices de la contemplation. Il n'en est rien. La voix du Bien-Aimé se fait entendre : « Ouvre-moi, dit-elle, ouvre-moi, ma « sœur, mon amie, mon immaculée ; ouvre-moi par ton zèle la porte « des âmes ; ouvre-moi, par un apostolat fécond, l'entrée des cœurs ; « ouvre-moi, ouvre-moi!... » Et l'épouse alarmée de répondre : « J'ai « dépouillé le vêtement des soucis temporels, comment les reprendre « avec le manteau du zèle ? J'ai purifié des moindres souillures les « pieds de mes affections, comment les ternir encore par le contact « avec les créatures ? » Ce dialogue, emprunté au Cantique des cantiques, que Raymond de Capoue établit entre le Sauveur et Catherine, ne pouvait trouver une meilleure application. Un jour, en effet, à la suite d'une de ces communications intimes qui ravissaient jusqu'au ciel la fille des Benincasa, Jésus lui dit : « Voici « l'heure du dîner pour ta famille, va rejoindre les tiens, tu revien- « dras ensuite près de moi. » Cette parole inattendue retentit comme un coup de foudre aux oreilles de Catherine. « Vous me repoussez, « s'écrie-t-elle. Malheureuse que je suis ! Si j'ai offensé votre Majesté, « voici mon faible corps, châtiez-le, je vous prêterai main forte ; « mais ne m'infligez pas la peine si dure de m'éloigner de vous. « — Loin de vouloir te séparer de moi, reprend Notre-Seigneur, « je prétends t'y voir davantage au moyen de la charité fraternelle. Tu « le sais, j'ai fait deux commandements d'amour, il faut m'aimer « et aimer le prochain. Je veux que tu parviennes à la perfection « de ces deux préceptes, que tu aies deux pieds pour marcher, deux « ailes pour voler au ciel. — Comment cela se peut-il, répond « Catherine, comment, fragile créature, pourrai-je exercer l'apos-

« tolait, être utile au prochain? » Ici, Notre-Seigneur rappelle à la Sainte que, dès ses plus tendres années, elle a eu soif des âmes, qu'elle appartient à un Ordre apostolique, et qu'il veut, par des femmes simples et ignorantes, confondre l'orgueil des sages et des savants de l'époque.

Catherine mènera donc désormais une vie active et tout apostolique. Ange de dévouement sous le toit paternel, nous la verrons ensuite remplir Sienne du parfum de sa charité, étendre son influence sur les villes voisines, arracher au démon d'innombrables proies et mériter bientôt l'admiration et la reconnaissance de l'Eglise entière.

Après avoir entendu la réponse de son Epoux, Catherine avait repris : « Que votre volonté, et non la mienne, s'accomplisse en « toute chose! Je ne suis que ténèbres, et vous êtes la lumière; je « suis le néant, et vous êtes l'être; je suis l'ignorance, et vous êtes « la sagesse du Père. » Puis elle était descendue auprès de ses parents, pour prendre quelque nourriture. Mais désormais sa vraie nourriture à elle, c'est la sainte communion; elle demande avec plus d'ardeur le pain des forts, nécessaire pour mieux soutenir les luttes qu'elle va livrer, les travaux qu'elle va entreprendre. Cette vie active commence d'abord au sein de la famille. Toujours souriante, affable, joyeuse, l'angélique vierge remplit les fonctions de Marthe. Souvent l'extase vient interrompre son travail. Occupée un jour, près du foyer, elle entre dans un ravissement; sa tête se penche, son corps s'incline, elle tombe sur le brasier. Mais le feu la respecte et pas un de ses vêtements n'est endommagé.

IV. — Docile aux ordres du Seigneur, Catherine sort bientôt de la maison, pour accomplir en ville les œuvres de charité. Munie de la permission de son père, elle fait de larges brèches aux provisions de linge et d'aliments, attentive aux seuls besoins des pauvres. Elle aimait surtout ceux auxquels la honte interdisait de mendier. Un jour, elle apprend que dans la voisinage, une pauvre veuve meurt de faim avec ses enfants. Bien qu'altérée par suite d'une enflure qui lui avait gagné tout le corps, Catherine se lève, va aux provisions, charge ses épaules, ses bras, du butin de la charité, en attache une partie à sa ceinture, et court au domicile de la pauvre veuve, aussi alerte que si elle eût porté une paille. Une autre fois, sur le seuil de l'église des Frères-Prêcheurs, un pauvre tend la main à notre Sainte.

Elle détache, pour la lui donner, une petite croix d'argent. La nuit suivante le Seigneur apparaît à la jeune vierge, tenant en main la petite croix ornée de mille pierreries. « Au jour du jugement, dit le « Sauveur, je te la présenterai, en face de tous les anges et de tous « les hommes, pour accroître ta gloire. » Afin de couvrir la nudité d'un malheureux, elle quitte, un jour, un vêtement dont la décence lui permet de se dépouiller. Ce pauvre, qui s'était montré fort importun, sans pouvoir lasser la charité de notre Sainte, était Notre-Seigneur lui-même. La nuit suivante, il lui apparaît, sous les traits du mendiant de la veille, lui montre sa tunique enrichie d'émeraudes, de rubis et de diamants. « Ma fille chérie, dit-il, reconnais-tu cette « tunique? — Oui, dit la Sainte, mais je ne l'ai pas donnée avec « tous ces ornements. — Hier, répond le Seigneur, tu me l'as offerte « avec tant de générosité pour garantir mes membres grelottants, « que je vais à mon tour te donner un vêtement invisible aux « hommes, mais apparent pour toi; il te préservera de l'intempérie « des saisons, et te sera le gage du manteau de gloire et d'honneur « que tu recevras un jour. » Retirant alors de son côté sacré une robe couleur de sang toute éclatante de lumière et faite à la mesure de la vierge, il l'en revêtit de ses mains divines et remonta au ciel. Jamais depuis cette époque la Sainte ne s'aperçut du froid, bien qu'elle ne portât dans la saison rigoureuse d'autres habits que ceux d'été.

Il est une œuvre de miséricorde plus méritoire que l'aumône, parce qu'elle exige une plus grande vertu : c'est le soin des malades, surtout quand le dévouement ne s'arrête devant aucun péril de contagion, aucune forme de l'ingratitude. L'Epoux divin qui voulait orner son épouse de tous les mérites, lui fournit l'occasion d'exercer plusieurs actes de charité vraiment héroïques. Une lèpreuse, Cecca, à laquelle Catherine prodiguait ses soins, ne voit en sa bienfaitrice qu'une servante, qu'elle traite avec mépris. La lèpre se communique aux mains de la Sainte, qui continue ses services. Ce n'est qu'après la mort de cette malheureuse que les mains de Catherine retrouvent leur netteté. Palmérina, Sœur du Tiers-Ordre de la Pénitence, jalouse de Catherine, avait conçu contre elle une haine profonde. Elle vient à tomber malade. Toujours obstinée dans son péché, elle ne cesse de calomnier la Sainte, bien que celle-ci s'emploie toute à son service. Catherine, le cœur transpercé à la vue d'un pareil endurcissement, se jette aux pieds de son divin Epoux, et obtient la conversion de la malade, qui meurt en bénissant sa bienfaitrice.

Ce fut au tour de Giacomo de mourir. Catherine, qui aimait tendrement son père, supplia Notre-Seigneur de rétablir une santé si précieuse. Mais Dieu lui fit comprendre que le départ de ce monde était utile au salut de Giacomo. Toujours soumise à la divine volonté, l'humble fille se contente de demander au Seigneur d'épargner à son père les flammes du purgatoire ; elle s'offre de payer sa dette à la Justice éternelle : « Comment pourrais-je, disait-elle, supporter la « pensée que mon père souffre d'horribles tourments dans le feu « de votre justice, lui qui m'a nourrie et élevée, lui dont j'ai reçu des « preuves d'une si grande bonté et d'un si tendre amour ? » Dieu lui accorde sa demande. Dès que l'âme de son père eut quitté ce monde, Catherine ressentit au côté une très vive douleur, dont elle souffrit toujours. Deux ans plus tard, Lapa mourut elle-même, avant de s'être soumise à la volonté de Dieu. La Sainte, inconsolable, répandit des torrents de larmes devant Notre-Seigneur, et obtint le retour à la vie de sa pauvre mère, qui acheva de se sanctifier ici-bas jusqu'à un âge très avancé.

V. — L'éclat de sainteté que Catherine répandait autour d'elle n'avait pu demeurer caché sous le voile de sa modestie. Mais, comme il arrive d'ordinaire, l'admiration des uns excita le blâme des autres. Un Franciscain, Frère Lazzarino de Pise, était au nombre des plus ardents détracteurs de la Sainte. Il vint un jour la trouver, pour essayer de la surprendre dans ses paroles. Après une courte conversation, dans laquelle Catherine se montra vraie fille d'humilité, il se retira. A peine avait-il quitté la Sainte, qu'il commença à pleurer, sans pouvoir tarir ses larmes. Il se demandait jour et nuit quelle pouvait être la cause de ses pleurs. Dieu lui fit entendre qu'il le punissait pour avoir osé dénigrer sa servante. Frère Lazzarino retourne aussitôt auprès de Catherine, et la conjure de le diriger dans les voies du salut. La Sainte l'invite doucement à rentrer en lui-même, et à mépriser les vains applaudissements du monde, lui rappelant qu'il était fils de l'humble François d'Assise.

Cette époque de la vie de Catherine est pleine des faveurs les plus signalées de son Epoux divin. Après avoir obtenu la perfection de la foi, elle lui demanda un jour la perfection de la charité. Dieu lui fit comprendre que cette perfection consistait dans la substitution de sa sainte volonté à notre volonté perverse. Dès lors, Catherine désira ardemment n'avoir d'autre cœur que celui de Jésus, et le Seigneur, plein de condescendance pour sa chère fille, laissa descendre sur elle

une pluie de sang mêlée de feu, qui la purifia et détruisit en notre Sainte jusqu'au principe du péché. Le lendemain, pendant la communion, son visage parut enflammé et baigné d'une grande abondance de larmes. Comme elle le révéla à son confesseur, Thomas della Fonte, le Seigneur l'avait tellement attirée à Lui, que tout, excepté Dieu, lui était devenu pénible et à charge. « Je lui ai adressé, dit-elle, cette
« humble prière, de me priver de toute consolation et de toute joie
« ici-bas, afin que je ne puisse trouver bonheur et plaisir qu'en Lui
« seul. Je l'ai prié aussi de m'enlever ma volonté et de me donner la
« sienne. » Notre-Seigneur avait exaucé la Sainte. A partir de ce jour, ceux qui vivaient auprès d'elle s'apercevaient que les événements extérieurs, contradictions et peines, ne pouvaient aucunement troubler son âme. Elle se tenait cachée, disait-elle, dans le Cœur sacré de Jésus, et ses lèvres étaient collées à la sainte blessure de son côté. Le même jour elle pria de nouveau Jésus de lui enlever son cœur, et le Seigneur lui apparut. Catherine sentit qu'il lui prenait son cœur et l'emportait. Deux jours après il revint, tenant un cœur vermeil et tout brillant; s'approchant de la Sainte, il lui ouvrit la poitrine :
« Ma fille, dit-il, l'autre jour je t'ai pris ton cœur; aujourd'hui je te
« donne le mien, qui te servira dorénavant à la place du tien. » Depuis ce moment, elle avait coutume de dire, non plus comme avant : « Mon Dieu, je vous donne mon cœur, » mais « mon Dieu, je vous donne votre Cœur, » parce qu'elle sentait qu'en effet la volonté et les affections de son éternel Epoux lui avaient été données à la place de sa volonté et de ses affections humaines. Il lui semblait, comme elle l'expliquait à son confesseur, que son cœur, entré dans le côté de Notre-Seigneur, était uni et comme mêlé au sien. Brûlée par les flammes du divin amour, elle répétait continuellement : « Mon
« Dieu, vous avez blessé mon cœur ! » Catherine fut ainsi une des premières âmes privilégiées, auxquelles Notre-Seigneur jugea à propos de révéler « le secret de son Cœur. » Elle répète souvent ces mots dans son dialogue et dans ses lettres. Les pieds percés du Christ en Croix sont à ses yeux des degrés pour monter au Côté sacré. « Dans
« la blessure de ce côté, vous découvrez, dit-elle, l'amour du Cœur
« de Jésus; car tout ce qu'il a fait pour nous lui a été inspiré par
« l'amour de son Cœur. Allons au grand refuge de son amour, que
« nous trouvons dans la blessure de son Côté; là il nous découvrira
« les secrets de son Cœur, en nous montrant que les souffrances de
« sa Passion étaient incapables, en tant que limitées, de nous mani-

« fester son amour infini, ainsi qu'il le désirait, et de nous donner tout ce qu'il voulait nous donner. Appliquez vos lèvres sur le Côté sacré du Fils de Dieu, de la divine Blessure s'échappe le feu de la charité et le sang qui enlève tous nos péchés. L'âme qui se cache et qui regarde dans ce Cœur ouvert par l'amour lui devient semblable, parce que, se voyant tant aimée, elle ne peut s'empêcher d'aimer à son tour. »

Cette citation suffit à prouver que si on rapprochait différents passages des lettres et du dialogue de sainte Catherine, dans lesquels se trouve exprimé l'ineffable amour de Dieu pour les hommes, on pourrait formuler un très riche traité de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

Les faveurs d'en haut continuaient à pleuvoir sur Catherine. Un jour elle reçut la visite de son Bienheureux Père Dominique. Frère Barthélemy Dominici, son confesseur en l'absence de Frère Thomas della Fonte, était venu la voir ; il la trouva toute joyeuse, et elle se mit aussitôt à lui parler de son Père bien-aimé : « Ne le voyez-vous pas ? lui dit-elle, je l'aperçois aussi distinctement que vous-même. Oh ! comme il ressemble à Notre-Seigneur ! Son visage est ovale, grave et plein de douceur ; ses cheveux et sa barbe sont de même couleur. » Et elle déclara au Père Barthélemy qu'elle avait eu le bonheur de contempler dans une vision le Père éternel produisant sa Parole de sa bouche divine ; elle avait vu en même temps saint Dominique sortir du sein de Dieu tout resplendissant de clarté, et il lui avait été révélé que l'adorable Personne du Père avait engendré ces deux fils ; l'un, son fils par nature, l'autre par adoption.

Un jour de l'Assomption, Catherine vit de la fenêtre de sa chambre, où elle était retenue par la maladie, la Sainte Vierge au sommet de la cathédrale de Sienne. Les joies de ces visions ne lui faisaient pas oublier la seule chose qu'elle désirât sur la terre, et elle priait le Seigneur de la faire participer à ses souffrances. Bientôt exaucée, elle porta jusqu'à sa mort, et toujours joyeusement, la ressemblance de Jésus crucifié. L'abondance même des communications célestes lui coûtait d'inexprimables souffrances, parce qu'elle la réduisait à une extrême faiblesse. Le Bienheureux Raymond nous apprend qu'elle souffrit jusqu'à la fin de sa vie un terrible supplice, semblable à celui qu'aurait produit la dislocation des os de sa poitrine. Aux tortures physiques se joignaient les tortures morales. La pensée de l'amour que le Sauveur avait eu pour elle et pour tous les hommes

lui fendait l'âme. Elle commença alors à comprendre clairement la vérité de ces paroles : « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il lui a « envoyé son Fils unique, afin que par lui nous fussions sauvés, » et ces autres paroles : « Il est mort pour nous tous. » « Un Dieu « nous aimer ! un Dieu mourir ! » s'écriait-elle, « ah ! que l'Apôtre a « eu raison de dire : *La charité du Christ nous presse.* » Ces vérités impressionnaient vivement son cœur : « Il m'a aimée, répétait-elle « souvent, il s'est livré pour moi. » Un jour l'excès de son amour envers le divin Sauveur fut si violent, que son cœur ne put résister ; il éclata comme un vase rempli d'une liqueur qui fermente, et les liens qui l'attachaient à la vie parurent se briser. La nouvelle se répandit aussitôt que Catherine était à l'agonie. Plusieurs religieux, et une multitude de personnes amies coururent à la maison de la Sainte. Elle leur sembla vraiment à l'extrémité, et l'on commença les prières pour les mourants. Quand Frère Barthélemy Dominici entra, Catherine paraissait être morte. Tous sanglotaient, et la douleur d'un Frère convers, nommé Jean, fut si violente, qu'il se brisa une veine dans la poitrine ; Frère Thomas della Fonte lui ordonna de prendre la main de Catherine et de l'appliquer sur sa poitrine, et aussitôt il fut guéri. Pendant ce temps, on préparait les funérailles.

Cet état de mort apparente dura quatre heures. Au bout de ce temps, Catherine, poussant un soupir, ouvrit les yeux et regarda autour d'elle. Elle vivait ; mais que s'était-il passé durant ces heures mystérieuses ? Ceux qui avaient été témoins de cette mort et de ce retour à la vie, remarquèrent qu'elle passa trois jours et trois nuits à pleurer, comme saisie d'un profond chagrin, et ils conclurent de ses paroles que son âme avait été introduite dans un état bienheureux, d'où elle était revenue pour continuer une vie de travaux et de souffrances. Quand le B. Raymond eut fait plus tard connaissance avec la Sainte, il la pria de lui dire ce qui s'était alors passé en elle. Après bien des larmes, elle s'écria : « O triste sort, que celui d'une âme délivrée de la prison de son corps et invitée à entrer dans l'éternelle lumière, forcée ensuite d'abandonner les joies du ciel pour revenir sur la terre ! Mon Père, vous me demandez de vous dire la vérité. La voici : le désir que j'éprouvais d'être unie à mon divin Epoux était si grand, que mon âme ne put y résister, et connaissant par ma propre expérience l'immense amour du Sauveur pour moi et quelles horribles peines cet amour lui a fait souffrir, je fus terrassée par la considération de sa bonté infinie, et mon cœur se brisa ! Mon

âme alors quitta son corps, et je pus jouir de la vue de la divine Majesté. Je contemplai les peines de l'Enfer et celles du Purgatoire ; elles sont si grandes que la langue des hommes ne pourrait les dépeindre. Et, quand je commençais à goûter la joie d'avoir passé des peines de cette vie à l'état du bonheur éternel, Notre-Seigneur me dit : « Ma fille, vois tous les malheureux pécheurs, vois quel « bonheur ils perdent, et quel malheur les attend. C'est à cause « d'eux que je t'ai montré toutes ces choses, parce que je veux « que tu retournes dans le monde, pour dévoiler à mon peuple ses « péchés et ses iniquités, et lui dire quel péril il court, s'il ne se convertit pas. » Quand j'appris qu'il me fallait retourner ici-bas, je fus saisie d'une vive douleur. Pour me consoler, mon Epoux me dit alors : « Ma fille, il y a sur terre quantité d'âmes qui doivent être « sauvées par ton entremise, voilà pourquoi je t'y renvoie. Va donc « et sois courageuse. Je veux que maintenant tu changes de manière « de vivre. Ne reste plus dans ta maison, mais parcours le monde, « pour gagner des âmes. Tu voyageras de ville en ville, comme je te « l'ordonnerai. Tu paraîtras devant les hommes, et tu parleras en « public. J'enverrai les pécheurs vers toi ; je t'enverrai à eux selon « mon bon plaisir. Sois seulement toujours prête à faire ma volonté. » Quand Notre-Seigneur eut dit ces mots, mon âme fut soudain réunie à mon corps, et alors je pleurai amèrement, et vous devez comprendre combien j'aime les âmes, puisqu'elles m'ont coûté la privation du bonheur éternel. »

Le pouvoir de la Sainte sur les âmes devint à partir de ce jour extraordinaire ; sa première conquête après sa mort mystique fut André de Naddino di Bellanti. C'était un homme dégradé par l'amour du vin et du jeu, et qui avait toujours d'horribles blasphèmes à la bouche. Devenu malade, il demeura d'abord sourd à tout conseil, et refusa de se convertir. Sur l'ordre de Frère Thomas della Fonte, la Sainte se répandit en gémissements devant Dieu pendant toute la nuit pour le salut de cette âme. Le Seigneur se laissant vaincre enfin accorda ce que Catherine demandait. Au commencement de l'année suivante, 1371, elle obtint par ses prières la conversion de deux criminels, auxquels les apprêts du supplice arrachaient d'épouvantables blasphèmes. Elle retira par ses conseils des vanités du monde les deux filles de Tolomei, chef d'une des plus puissantes familles de Sienne, et convertit leur frère aîné qui avait juré de tuer tous les moines, plutôt que de se confesser.

Plusieurs membres des familles les plus nobles et les plus puissantes de la ville s'attachèrent de bonne heure à elle comme à un guide sûr dans les voies du salut. Tous l'appelaient leur mère, et non sans raison ; car elle était vraiment d'une affection maternelle à leur égard. En quelque endroit que fussent ses disciples, Dieu lui donnait la connaissance de leurs actes. Couraient-ils de graves dangers, elle le savait à l'heure même et les délivrait par ses prières.

Des connaissances surnaturelles lui étaient données en beaucoup de circonstances. Deux docteurs en théologie viennent un jour pour mettre en défaut la science surnaturelle de la Sainte. Avant leur arrivée, elle se met à prophétiser que deux gros poissons allaient être pris. Les deux théologiens entrent dans la cellule de l'humble vierge, et cherchent à la surprendre dans ses paroles. Catherine les entretient de Dieu et du triste état de leurs âmes avec des paroles si ardentes, qu'ils se jettent à ses pieds et répandent des torrents de larmes. La vue seule de cette admirable vierge était capable de sanctifier ceux qui s'approchaient d'elle. Quand on la voyait prier la face contre terre pour l'Eglise et pour les pécheurs, ou s'élever au-dessus du sol par la puissance de son oraison, quand on entendait, au milieu de ses supplications, ses os se disjoindre et son cœur se déchirer, il était facile de comprendre combien les âmes lui coûtaient cher.

VI. — Au commencement de 1372, Dieu annonça à Catherine qu'il allait multiplier les merveilles dans sa vie, et qu'elle continuerait à lui gagner beaucoup d'âmes, mais en essuyant la contradiction des hommes. Il lui inspira en même temps le désir de le recevoir plus souvent dans le Sacrement de l'Eucharistie. Avec la permission de son confesseur, elle commença dès cette époque à communier presque chaque jour. L'aliment divin soutenait jusqu'à son corps lui-même, qui ne pouvait plus supporter aucune nourriture matérielle. On voulut forcer Catherine à manger ; parents et confesseur lui en firent un précepte ; elle obéit, mais cet acte de déférence la rendit si malade, qu'on craignit pour ses jours. Le confesseur la laissa libre de se nourrir simplement du jus de quelques herbes. Si parfois elle mangeait seulement une bouchée de pain, c'étaient d'intolérables souffrances. Mais alors, elle faisait, suivant son expression, justice de son pauvre corps.

Une existence si extraordinaire ne pouvait manquer d'être appréciée diversement.

Plusieurs personnes accusèrent Catherine d'hypocrisie. La Sainte fut extrêmement peinée du scandale qu'elle causait sans le vouloir, surtout quand elle vit son confesseur troublé lui-même à son sujet. Elle obtint de Dieu par ses prières la fin des hésitations du P. Thomas della Fonte, et eut bientôt son entière approbation. La difficulté de prendre de la nourriture augmentait chaque jour pour Catherine. Toutefois l'anéantissement de ses forces physiques ne diminuait en rien son activité au service du prochain. Dieu lui rendait sa vigueur, quand elle avait à remplir une œuvre de charité; cette œuvre achevée, elle perdait de nouveau ses forces et sa faiblesse était si grande qu'on craignait de la voir expirer. Le matin de l'Ascension 1372, elle paraissait sur le point de mourir, lorsque tout à coup elle demande sa chaussure et son manteau, et s'en va joyeuse recevoir la communion à l'église des Frères Prêcheurs. Telle était l'existence de Catherine. Cependant les méchantes langues ne cessaient pas leurs critiques; on lui adressait même des lettres de blâme, auxquelles la Sainte ne répondait jamais. La fréquence de ses communions comptait parmi les principaux griefs. Plusieurs de ses Sœurs du Tiers-Ordre s'unissaient aux accusateurs, et le directeur des Tertiaires se retourna lui-même contre elle. Ses ennemis réussirent à décider le Père Prieur des Dominicains à priver Catherine de la communion et à changer son confesseur. Dès qu'elle se dirigeait vers la sainte Table, on l'arrêtait brusquement; ou, si on lui permettait de communier, on l'obligeait à quitter l'église immédiatement après, chose souvent impossible à cause de ses extases. Une fois, on la jeta à la porte de l'église sur un tas de balayures. Catherine supportait tous ces mauvais traitements avec une inaltérable patience.

Vers ce temps, notre Sainte entreprit de soigner une vieille femme, Sœur de la Pénitence, nommée Andréa, malade d'un cancer au sein. Son dévouement n'obtint jamais le moindre signe de reconnaissance; au contraire cette malheureuse nourrissait contre sa bienfaitrice d'horribles soupçons, et finit par l'accuser publiquement d'avoir manqué à son vœu de chasteté. La Sainte, interrogée par sa Prieure et les Sœurs, se contentait de répondre : « Par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je suis vierge. » Dans cette terrible peine, Notre-Seigneur lui promit assistance, et Catherine continua courageusement son œuvre de charité. Un jour qu'elle entra dans la chambre de la malade, une brillante lumière descendit du ciel, son visage devint si resplendissant de gloire et de majesté, qu'elle paraissait un ange du ciel. A ce

spectacle, Andréa reconnut sa faute, et se jetant aux pied de la Sainte, elle lui demanda pardon de son horrible imputation.

L'ennemi, n'ayant pu, par les calomnies, arrêter le zèle de Catherine, essaya d'un autre genre d'attaques ; il lui inspirait un dégoût extrême, chaque fois qu'elle découvrait la plaie d'Andréa. Un jour, saisie d'une sainte indignation contre la délicatesse de sa nature, l'héroïque Vierge s'écria : « Malheureuse, c'est ainsi que tu as horreur » d'une chrétienne qui est ta sœur ! Je vais te faire avaler ce dont tu ne peux supporter l'odeur. » Et se penchant vers la plaie de la malade, elle en suçà le pus. Notre-Seigneur lui apparut la nuit suivante, et découvrant la blessure de son côté, il l'invita à y coller ses lèvres. Catherine, transportée de joie, but à longs traits à la source de vie, à la fontaine du salut éternel.

En 1374, au retour d'un voyage à Florence, où l'avait appelée le Maître général des Frères Prêcheurs à l'occasion du Chapitre général, Catherine trouva sa ville natale ensanglantée par les discordes, déchirée par les vieilles inimitiés qui divisaient les principales familles. Pendant qu'elle travaillait à pacifier ses concitoyens par l'ascendant de ses vertus et l'autorité que lui donnaient les faveurs célestes, la peste et la famine s'abattirent sur sa chère cité. Catherine apparaît aussitôt au milieu des pestiférés ; elle respire à l'aise au milieu de tous ces maux. N'est-elle pas l'épouse du Sauveur qui a donné sa vie pour les hommes ! Heureuse de pouvoir offrir la sienne, Catherine parcourt les hôpitaux et les parties les plus contaminées de la ville, multipliant ses charitables services et ses prières. Elle prépare les agonisants au dernier passage, et ensevelit les morts de ses propres mains. Qu'était le danger pour elle qui avait vu les secrets de l'Eternité ? « Le corps » d'une morte ne craint rien », disait-elle à son confesseur, quand celui-ci lui conseillait de se ménager un peu.

En 1373, Catherine était entrée en relations avec le Bienheureux Raymond de Capoue. La Sainte Vierge l'avait préparée à recevoir un confesseur qui lui donnerait plus de consolation que tous les autres. La première fois qu'elle l'aperçut à l'autel, une voix lui dit : « Voici mon serviteur bien-aimé ; c'est à lui que je veux te confier. » Dès le premier jour, ce nouveau Père défendit sa fille contre les critiques et les blâmes que lui attirait la fréquence de ses communions.

Frère Raymond s'associa aux travaux de Catherine au milieu des pestiférés et fut témoin de nombreux prodiges. Maître Matthieu, recteur de l'hôpital de la Miséricorde, ayant été atteint par le terrible

mal, la Sainte alla le trouver. « Levez-vous, Maître Matthieu, dit-elle, ce n'est pas le moment de demeurer couché. » Et le recteur se leva aussitôt, parfaitement guéri. Frère Raymond frappé lui-même fut également guéri par les prières de sa pénitente.

Aux horreurs de la peste vint se joindre la famine. Le dévouement de Catherine ne se lassa point, et les miracles accompagnèrent ses œuvres de charité. Un jour, elle pétrit du froment de ses mains délicates ; les pains furent faits si vite et en si grande quantité, que la compagne de la Sainte, Alessia, en était dans un profond étonnement ; « car, disait-elle, il aurait fallu, pour cette quantité de pain, cinq ou six fois autant de farine ». Alessia avait été sur le point de jeter ce froment, parce qu'il était altéré et moisi, et cependant le pain fut si bon que ceux qui en mangèrent déclarèrent n'en avoir jamais goûté de meilleur ; et, plus on en distribuait, plus la quantité augmentait. Catherine, interrogée par le Bienheureux Raymond, lui avoua qu'aussitôt qu'elle se fut mise à l'ouvrage, la Très Sainte Vierge et une grande quantité d'anges et de saints étaient venus l'aider. Marie faisait les pains et les donnait à Catherine, qui les remettait à Alessia.

La Sainte tomba sérieusement malade au mois d'août 1374. Se voyant aux portes de la mort, elle se réjouit dans l'espoir de se réunir à son divin Epoux. Elle supplia la sainte Vierge de décider son Fils à la rappeler de ce monde, mais la divine Mère lui dit que le Sauveur ne le voulait pas encore, et, lui montrant une grande multitude de personnes, elle ajouta : « Si tu te soumetts sans te plaindre à la volonté de Dieu, mon Fils te donnera toutes ces âmes, et tu les sauveras. » Catherine se soumit aussitôt, et, bientôt guérie, elle reprit sa tâche avec courage.

Pendant qu'elle vaquait à ses bonnes œuvres, le B. Raymond de Capoue, devenu depuis peu son confesseur, conçut des doutes à son sujet. N'était-il pas trompé ? Les phénomènes surprenants qui arrivaient à sa pénitente avaient-ils Dieu pour auteur ? Afin de sortir d'incertitude, il voulut avoir un signe. « Je priai Catherine, dit-il, de m'obtenir de Dieu la rémission de mes péchés, et j'ajoutai qu'il me fallait une bulle de pardon. Elle demanda, en riant, en quelle forme je voulais cette bulle. Je répondis qu'elle devait avoir pour authentique une contrition extraordinaire de mes péchés. » Catherine promit de le satisfaire.

Le lendemain, elle revint le voir et se mit à discourir, selon son habitude, de la bonté divine et de l'ingratitude des hommes. Pendant

qu'elle parlait, Frère Raymond fut saisi d'un excessif regret de ses péchés et commença à répandre un torrent de larmes, avec une si profonde douleur, qu'il pensait en mourir. Alors, se souvenant de l'entretien de la veille, il se tourna vers la Sainte : « N'est-ce pas, » dit-il, la bulle que je vous ai demandée hier ? — C'est elle-même, » répondit-elle. Puis, se levant, elle se retira en disant : « Sou- »
« venez-vous des grâces de Dieu. »

Une autre fois, Catherine entretenait son confesseur de choses si extraordinaires, qu'il s'abandonna encore au doute et se demanda en lui-même : Faut-il croire ce qu'elle dit ? Au même moment, le visage de la Sainte se changea en celui d'un homme sévère qui le regardait et le remplissait de terreur ; sa figure ovale indiquait la plénitude de la vie ; sa barbe peu abondante avait la couleur du froment, et toute sa physionomie était empreinte de cette majesté qui révèle la présence de Dieu. Epouvanté, il s'écria en levant les mains : « Oh ! qui me regarde ainsi ? » Et la voix de Catherine répondit : « Celui qui est. »

Outre le soin des malades, la Vierge de Sienne s'appliquait à une autre œuvre de miséricorde non moins importante, l'extinction des haines et des inimitiés. Les réconciliations qu'elle opéra sont innombrables. Une des plus merveilleuses est celle de Nanni di Ser Vanni. Cet homme entretenait des inimitiés avec plusieurs familles de Sienne, et ne voulait pas entendre parler de pardon. Catherine, avec qui on lui ménage une entrevue, l'exhorte ; vains efforts. Alors, elle se prosterne, suivant son habitude, pour supplier Dieu d'amollir le cœur de cet homme. Tout-à-coup Vanni se lève et dit : « J'ai quatre in- »
« mitiés dans la ville ; je veux bien, pour vous faire plaisir, en sacri- »
« fier une. » Puis il s'écrie : « O mon Dieu, quelle force me retient »
« ici ? Je ne puis plus rien refuser de ce qu'on me demande. » Et répandant un torrent de larmes, il se jette aux genoux de Catherine : « Vierge sainte, dit-il, que voulez-vous que je fasse ? » Celle-ci l'envoya se confesser ; Vanni obéit et conclut la paix avec ses ennemis.

L'agitation politique dans laquelle se trouvait alors le peuple de Sienne réclamait impérieusement la charité de Catherine. Sans doute elle n'entra jamais dans aucun parti, mais son rôle, accepté d'ailleurs par les Siennois, et auquel elle ne pouvait se soustraire à cause de l'autorité de ses vertus, se borne à calmer des susceptibilités ombrageuses, à apaiser des cœurs irrités, à porter des consolations aux victimes d'un gouvernement injuste. Elle descendait dans les prisons, parlait aux pauvres détenus de ce Jésus, qui le premier avait donné

l'exemple de la patience et du pardon et préparait à la mort les condamnés. Il est impossible de lire sans attendrissement la relation du supplice de Nicolas Tuldo, jeune noble de Pérouse, condamné à mort pour avoir diffamé les gouverneurs de Sienne. La Sainte alla le visiter, obtint qu'il pardonnât à ses ennemis, ramena la paix dans son âme, et lui fit accepter la mort comme un moyen de racheter ses péchés, et d'aller jouir du bonheur éternel. Mais elle-même raconte ce triste épisode dans une lettre au Bienheureux Raymond : « Je suis allée voir celui que vous savez, et ma visite lui donna tant de force et de consolation, qu'il se confessa dans les meilleures dispositions. Il me fit promettre d'être auprès de lui, quand viendrait le jour de la justice ; cette promesse, je l'ai remplie. Le matin, j'allai le trouver, et il fut grandement consolé. Je le menai entendre la Messe, et il reçut la sainte Communion, dont il s'était toujours éloigné. Sa volonté était soumise et unie à la volonté de Dieu. Il lui restait seulement la crainte d'être faible au moment suprême, mais l'infinie bonté de Dieu l'enflamma d'un tel amour et d'un tel désir, qu'il ne pouvait se rassasier de sa présence. Il me disait : « Reste avec moi, ne m'abandonne pas, et je serai toujours bien ; je mourrai content. » Et il appuyait sa tête sur ma poitrine. Alors je sentis une vive joie et un parfum de son sang, qui était comme mêlé au mien, que je désire répandre pour le doux Epoux Jésus. Ce désir augmentait dans mon âme, et, quand je sentais la crainte s'emparer de lui, je disais : « Courage, mon doux frère ; bientôt nous serons aux noces éternelles ; tu iras, baigné dans le doux sang du Fils de Dieu, au lieu de la justice. » Je lui promis de l'accompagner, pour le soutenir dans ses derniers moments. Son cœur perdit alors toute crainte ; la tristesse de son visage se changea en joie, et dans son allégresse il disait : « D'où me vient une si grande grâce ? Quoi ! la douceur de mon âme m'attendra au lieu saint de la justice ! » Voyez quelle lumière il avait reçue, puisqu'il appelait saint le lieu de la justice. Et il ajoutait : « Oui, j'irai fort et joyeux, et il me semble que j'ai encore mille années à attendre, lorsque je pense que vous y serez. » Et il disait des paroles si douces, que j'admirais la bonté de Dieu. Je l'attendis donc au lieu de la justice, en priant et en invoquant sans cesse l'assistance de Marie et de Catherine vierge martyre. Avant son arrivée, je me baissai, et je plaçai mon cou sur le billot, mais je n'obtins pas ce que je désirais. J'invoquais Marie avec ardeur, et je lui disais que je voulais pour lui au moment suprême la lumière et la paix du cœur, et pour moi la grâce de le voir retourner

à sa fin dernière. Mon âme était tellement enivrée de la douce promesse qui m'était faite, que je n'apercevais plus personne au milieu de cette multitude.

« Il arriva enfin comme un agneau paisible, et en me voyant il se mit à sourire. Il voulut que je lui fisse le signe de la Croix, et, quand il l'eut reçu, je lui dis tout bas : « Mon cher frère, allez aux noces éternelles, jouir de la vie qui ne finit jamais. » Il s'étendit avec une grande douceur, et je lui découvris le cou. J'étais baissée vers lui, et je lui rappelais le Sang de l'Agneau. Sa bouche ne disait autre chose que : « Jésus, Catherine, » et pendant qu'il disait ces mots, je reçus sa tête dans mes mains. »

« Alors je fixai mon regard sur la bonté divine, et je dis : « Je veux. » Aussitôt je vis, comme on voit la clarté du soleil, Celui qui est Dieu et homme. Il était présent, et il recevait le sang. Dieu recevait le sang, le désir et l'âme de Nicolas, qu'il plaça dans l'ouverture de son côté, dans le trésor de sa miséricorde. O bonheur ineffable, de voir avec quelle douceur et quel amour la bonté de Dieu attendait cette âme séparée de son corps ! Comme il la regardait miséricordieusement, lorsqu'elle entra dans son Côté, toute baignée dans son sang, que rendait précieux le Sang du Fils de Dieu ! Nicolas goûtait déjà la douceur divine. Il se retourna, comme fait l'épouse, quand elle est arrivée à la porte de l'époux : elle regarde en arrière, et incline la tête pour saluer ceux qui l'ont accompagnée, et leur fait un dernier signe de remerciement. Lorsqu'il eut disparu, mon âme se reposa dans une paix délicieuse, et je jouissais tant du parfum de ce sang, que je ne voulais pas souffrir qu'on lavât celui qui avait jailli sur moi. Hélas ! pauvre misérable, je reste sur la terre avec un grand regret, et il me semble que la première pierre de ma demeure est déjà posée. Ne vous étonnez donc pas, si je ne vous demande autre chose que de vous voir anéanti dans le sang et dans le feu qui s'échappent du Côté du Fils de Dieu. Oui, plus de négligence, mes fils bien-aimés ; car c'est le Sang qui donne et contient la vie. »

VII. — Après avoir répandu la douce influence de sa sainteté sur ses concitoyens, Catherine devait élargir peu à peu son horizon et couvrir enfin toute la chrétienté du bouclier de son amour. Elle avait reçu pour mission de s'occuper du bien général de l'Eglise, et son zèle d'ailleurs, à l'étroit dans les bornes restreintes d'une cité et d'une république, réclamait un plus vaste théâtre.

Rien d'admirable comme l'action universelle exercée par l'humble fille du teinturier siennois dans la seconde moitié de sa vie. Sa sollicitude embrasse le monde entier. Comme un ministre d'Etat le plus actif et le plus dévoué, elle tient sans cesse les yeux ouverts pour suivre la marche des événements. Elle voit le Turc à la porte de l'Europe, elle pacifie les chrétiens, elle gémit comme d'un obstacle à ses projets de la guerre acharnée que se livrent les rois de France et d'Angleterre. Elle forme des plans gigantesques et spéculé sur les ressources que lui apportera chaque royaume de l'Europe. Ange gardien de l'Eglise, elle ressent tous ses maux, se rend compte de tous ses périls; elle sait le remède à tout et l'indique à qui peut l'appliquer. Papes, rois, cardinaux, évêques, chefs de républiques reçoivent avec respect ses lettres, toujours pleines de sages conseils. Telle fut sainte Catherine de Sienne depuis l'âge de vingt ans jusqu'à sa mort, à l'âge de trente-trois ans.

Ce qui attire d'abord ses préoccupations, c'est l'état de l'Italie. Les républiques de la Péninsule étaient sans cesse armées les unes contre les autres, et non contentes de subir la guerre étrangère, elles voyaient encore leur propre sein continuellement déchiré par les factions. Combien notre sainte eût voulu faire pénétrer à travers tant de discordes un peu de paix et de charité! Par dessus tout, elle ne cesse de rappeler à tous les gouvernements, quel que fût leur parti, la sainte origine du pouvoir, son noble but et la nécessité de l'exercer avec justice. « Si vous êtes des hommes justes, écrit-elle aux consuls et aux gonfaloniers de Bologne, si vous gouvernez, non avec passion, par amour propre ou en vue d'un intérêt particulier, mais pour le bien général fondé sur la pierre vivante, le Christ, le doux Jésus, si vous faites toutes vos actions en le craignant et en l'invoquant, vous conserverez, avec votre pouvoir, la paix et l'union dans votre cité. »

A André Vanni, son disciple, nommé capitaine du peuple à Sienne, elle prêche la justice : « Je veux, dit-elle, qu'elle règne en vous, que vous la mainteniez dans notre cité, que vous régliez et gouverniez toute chose par elle. »

Ces leçons de gouvernement, la Sainte les adresse à toutes les villes d'Italie, qu'elles fussent sous l'autorité d'un prince ou sous le régime populaire. « Je vous prie pour l'amour de Jésus crucifié, » dit-elle au podestat de Pise, Pierre Gambacorti, d'avoir toujours « dans votre position le regard fixé sur la sainte et divine justice.

« Que ce soit elle, et non pas la haine ou le désir de plaire à la « créature qui vous fasse punir les fautes. »

A Volterra, les Guelfes Pierre Benuccio et Bernard Hubert de Belfort s'étaient emparés du pouvoir et s'en servaient pour écraser les Gibelins, contre lesquels ils conservaient une haine implacable. Catherine n'approuve pas cette manière de triompher de ses ennemis : « Mes enfants, s'écrie-t-elle, le désir que j'ai de votre « salut me fait souhaiter de voir la haine disparaître de votre cœur. « Ne faites pas comme ces insensés, qui en persécutant les autres, « se persécutent eux-mêmes. Le premier mort est celui qui veut, « dans sa haine, tuer son ennemi ; il s'est frappé lui-même avec le « poignard de la haine et il est mort à la grâce. »

Barnabé Visconti, le farouche seigneur de Milan, qui faisait trembler tout le nord de l'Italie, avait envoyé un serviteur à l'humble fille de Benincasa pour une affaire que nous ignorons. Catherine en profita pour lui faire entendre de sérieuses vérités. « Personne, se « connaissant soi-même, lui écrit-elle, ne se laissera aller à l'orgueil « à cause de sa grandeur et de sa puissance. Celui qui posséderait « le monde entier doit reconnaître son néant, car il est sujet à la « mort comme la plus vile créature. Les folles jouissances du monde « passent pour lui comme pour les autres, et il ne peut empêcher que « la vie, la santé, toutes les choses créées ne disparaissent comme « le vent. »

Les légats du Saint-Siège eux-mêmes consultent Catherine et en reçoivent des lettres où elle exprime déjà ses vues et ses désirs pour le bien général de l'Eglise. « J'ai reçu votre lettre avec joie et « consolation, dit-elle à Gérard de Marmoutiers, nonce en Toscane, « et pour répondre à la première des trois choses que vous me « demandez au sujet de notre doux Christ de la terre, je crois et « je pense devant Dieu qu'il ferait bien de réformer deux choses « qui corrompent l'épouse du Christ, la trop vive affection et « sollicitude pour les parents et la trop grande douceur fondée sur « trop d'indulgence. »

Au cardinal d'Estaing, légat à Bologne, elle adresse les plus vives instances pour le prier d'affectionner le peuple à l'autorité du Saint-Siège par une bonne administration.

Les lettres de sainte Catherine portaient sur tous les points de l'Italie de touchantes exhortations à la paix, et si ces conseils ne parvenaient pas toujours à triompher complètement des passions, du moins ils les empêchaient souvent d'aller aux excès.

Pour donner la paix à l'Italie et pour d'autres fins de la plus haute importance, Catherine conçut le projet d'une croisade générale contre l'Islamisme. Grégoire XI, devenu Pape en 1370, désirait lui-même de son côté cette expédition. La vierge de Sienne entra en relation avec lui dès les premiers temps de son pontificat, et le pressa de proclamer la guerre sainte : « Levez l'étendard de la croix, disait-elle, et par « cet étendard protecteur des chrétiens, nous serons délivrés de la « guerre, de nos divisions, de nos iniquités, et les infidèles seront « affranchis de leurs erreurs. » Le Pape eût voulu d'abord rétablir la paix en Europe. « Saint-Père, répondait Catherine, il n'y a pas « de meilleur moyen que d'entreprendre une croisade. Tous les « gens de guerre qui entretiennent la division parmi les fidèles « iront volontiers combattre pour la cause sainte. Bien peu refusent de servir Dieu dans la profession qui leur plaît, et ce sera « un moyen d'expier leurs péchés; alors le feu s'éteindra faute « d'aliments. Vous ferez ainsi, Saint-Père, plusieurs choses excellentes à la fois; vous donnerez la paix aux chrétiens qui la demandent, et vous sauverez, en les éloignant, de grands coupables. « S'ils remportent quelques importantes victoires, vous pourrez agir « ensuite auprès des princes chrétiens; s'ils succombent, vous aurez « sauvé leurs âmes et, de plus, beaucoup de Sarrasins peuvent se « convertir. »

Enfin, Grégoire XI, en 1373, décréta la croisade, et lançant un appel à tous les rois et princes de l'Europe, il se mit à déployer le plus grand zèle pour tout préparer et tout organiser. La promulgation en Italie fut confiée au Provincial des Frères-Prêcheurs, à celui des Frères-Mineurs, et au B. Raymond, confesseur de sainte Catherine. Cette dernière circonstance montre combien notre Sainte avait influencé la détermination du Souverain-Pontife.

Mais non contente d'avoir contribué à la décision de cette grave affaire, elle s'emploie encore activement à son succès en écrivant de tous côtés aux rois, aux princes, à tous ceux qu'elle jugeait capables de s'enrôler ou de prêter une assistance quelconque. Le Saint-Siège était en lutte avec le Seigneur de Milan, elle le pousse à conclure la paix, puis elle exhorte Visconti à se croiser. La reine Jeanne de Naples lui promet son concours. L'appui de la Hongrie pouvait être de grande utilité, Catherine prie la reine de décider son fils, le roi Louis, à s'armer pour la défense de la chrétienté. Plus tard, elle sol-

licite également le roi de France, Charles V, de mettre fin à ses guerres particulières et de tourner ses efforts contre les Turcs. En Sardaigne, le Juge d'Arboré à qui elle avait envoyé Frère Jacques, s'engage à fournir pendant dix ans deux galères, mille cavaliers, trois mille fantassins et six cents arbalétriers.

La Sainte eut encore la noble pensée de faire tourner au profit de la croisade l'impétuosité guerrière de plusieurs compagnies d'aventuriers, et se hâta d'écrire des lettres pleines de feu aux différents chefs de ces bandes, composées d'Allemands, d'Anglais, de Français et même d'Italiens. Celle des Anglais, la plus redoutable de toutes, était commandée par le célèbre capitaine Hawkwood. Cet homme, habitué à verser le sang dans des guerres fratricides, fut touché de l'appel de Catherine, et promit, avec tous les chefs de sa compagnie, d'aller combattre les infidèles. Leur serment fut reçu par Frère Raymond, qui leur avait apporté la lettre de la Sainte, et chacun voulut en outre envoyer à celle-ci un écrit signé de sa propre main, en témoignage de la foi jurée.

Elle s'adressa encore avec le même succès à Thomas d'Alviano, fameux capitaine qui combattait en Toscane, au comte de Monne Agnola à Florence, ainsi qu'à quelques-uns de ses amis, qui devinrent tous zélés partisans de la croisade.

Malheureusement, tant d'efforts ne devaient servir à rien. En 1375, alors que les préparatifs se poursuivaient activement, l'Italie vit encore éclater une nouvelle conflagration, qui rendit la croisade impossible. Les légats du Saint-Siège en furent cause en partie. Etrangers à l'Italie, souvent hommes de peu de vertu, avides de richesses, ils pressuraient les villes qu'ils recevaient mission de gouverner, et sans tenir compte des instructions du Souverain-Pontife, ils fomentaient sans cesse le mécontentement par leurs abus de pouvoir et leurs imprudences. En 1373 et 1374, années de disette pour la Toscane, le légat de Bologne défendit l'exportation des grains, ce qui exaspéra les populations dont l'existence était ainsi compromise. Peu après, Florence, attaquée par les troupes du condottiere Jean Hawkwood, crut voir là une agression concertée avec le légat. Ce fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres. Florence, la ville Guelfe entre toutes, déclara la guerre à l'Eglise, et l'ouvrit par une émeute sanglante. Le peuple envahit églises et couvents, massacra les inquisiteurs et proclama le clergé ennemi du bien public. L'incendie se propagea rapidement dans les Etats pontificaux; le légat de Pérouse fut obligé de s'enfuir, celui de Bologne fut fait pri-

sonnier ; bref, avant la fin de l'année 1375, l'Eglise avait perdu quatre-vingt villes et places fortes.

Sainte Catherine, qui avait vu se former l'orage, ne négligea rien pour le conjurer. Elle écrivit de nombreuses lettres pour prêcher l'obéissance, et payant même de sa personne, elle se rendit à Lucques et à Pise, afin d'exhorter ces villes à ne pas tremper dans la révolte. En même temps elle suppliait Grégoire XI de laisser de côté les voies de rigueur, et de se montrer doux et magnanime. Sur son conseil, le Pape envoya aux Florentins des messagers porteurs de propositions bienveillantes. Mais au moment même où le Vicaire de Jésus-Christ leur offrait le pardon, ils excitaient le peuple de Bologne à secouer le joug de l'autorité. Le châtiment suivit de près. Poussé par ses conseillers, le Pape frappa Florence d'excommunication et lança une armée en Italie sous la conduite du cardinal Robert de Genève.

L'orgueilleuse république, dont l'excommunication ruinait le commerce (1) jugea enfin nécessaire de revenir à résipiscence, et décida le rétablissement de la paix. Mais comment l'obtenir ? Le Pape voudrait-il même accueillir des ambassadeurs ? Dans ces circonstances, la médiation de sainte Catherine parut l'unique ressource, et le gouvernement lui envoya des députés pour la solliciter. Ce rôle de médiatrice, si extraordinaire pour une femme, la Sainte l'accepta volontiers et se disposa à partir pour Florence. Peu de jours auparavant, elle apprit par révélation comment ces désordres servaient à purifier l'Eglise, et le Seigneur, lui plaçant une croix sur les épaules, une branche d'olivier à la main, lui ordonna de porter la paix.

A son arrivée à Florence, les magistrats vinrent à sa rencontre et lui témoignèrent le plus profond respect. Immédiatement, se mettant à l'œuvre, elle eut des conférences avec les chefs, et parla plusieurs fois en public, pour conjurer les Florentins, au nom de leur salut, de se réconcilier avec Dieu et avec l'Eglise. Bientôt elle put envoyer quelques-uns de ses disciples à Grégoire XI pour lui faire part des dispositions pacifiques de Florence, et le supplier de se montrer favorable à la paix. Mais les magistrats la pressant de partir elle-même pour Avignon, afin de plaider leur cause en personne, Catherine prit le chemin de la France au commencement de juin 1376. Le 18 du

(1) Au moyen âge, les débiteurs croyaient recevoir quittance par l'acte d'excommunication. On s'imaginait même pouvoir prendre et piller ce qui appartenait aux excommuniés.

même mois, elle entra à Avignon, accompagnée de vingt-deux disciples. Deux jours après, le Souverain-Pontife lui envoya l'ordre de venir parler en sa présence, au nom des Florentins, dans un consistoire solennel. Elle obéit aussitôt. Grégoire, assis sur son trône, était entouré des cardinaux, qui lui faisaient une brillante couronne. Catherine apparut devant ces princes de l'Eglise dans toute la simplicité de sa pauvreté religieuse. Quel spectacle que cette humble vierge dans une telle assemblée ! Ses paroles exprimées en toscan furent traduites en latin par Frère Raymond. Le Pape en fut tellement touché, qu'il donna immédiatement à la Sainte pleins pouvoirs pour négocier la paix en son nom. « Seulement, dit-il, je vous recommande « l'honneur et l'intérêt de l'Eglise. »

Devenue plénipotentiaire, Catherine se hâta de voir les cardinaux, et put bientôt annoncer que la paix était sur le point d'aboutir. Hélas ! depuis son départ d'Italie, les Florentins n'avaient cessé de multiplier les fautes et d'agir avec une mauvaise foi évidente. Les ambassadeurs qu'ils avaient promis d'envoyer n'arrivaient pas, et la mission de Catherine commençait à être fort discréditée dans l'entourage du Pape : « Croyez-moi, ma fille, disait Grégoire XI ; les Florentins vous « ont trompée comme ils m'ont trompé souvent. Ils n'enverront « point d'ambassadeurs, ou s'ils en envoient, ceux-ci ne concluront « rien. » Les ambassadeurs arrivèrent enfin, et la Sainte leur demanda aussitôt un entretien ; mais ils refusèrent d'entamer avec elle aucun pourparler, disant qu'ils n'avaient reçu d'instructions que pour traiter avec le Pape. Vainement elle leur affirma que le Souverain-Pontife lui avait remis tout pouvoir ; ils ne voulurent rien entendre. Ils entrèrent donc directement en rapport avec Grégoire XI, mais ces négociations, comme il était prévu, n'aboutirent à aucun résultat, et Catherine, affligée de n'avoir pu rétablir la paix, dut tourner ses efforts d'un autre côté.

VIII. — Une des choses qu'elle avait le plus à cœur était la réforme du clergé, dont les mœurs, à cette époque, s'écartaient trop souvent de la sainteté ecclésiastique. Elle appela spécialement l'attention du Vicaire de Jésus-Christ à cet égard. Grégoire entra dans toutes les vues de l'humble vierge, et trouvait en elle cette fermeté qui manquait à sa nature. Il la faisait souvent parler en plein consistoire, et Catherine s'y exprimait avec une autorité qui étonnait et subjuguait tout le monde. « Jamais homme n'a parlé de la sorte, disaient les

« cardinaux ; ce n'est pas cette femme qui parle, c'est le Saint-Esprit « lui-même ! » Elle reprenait avec une sainte liberté les abus qui désolaient l'Eglise, et attaquait sans crainte le luxe de la cour pontificale. Elle se plaignait un jour de trouver l'infection des vices de l'enfer là où devaient fleurir toutes les vertus du ciel. Le Pape, sachant qu'elle venait d'arriver, lui dit : « Comment avez-vous pu « connaître en si peu de temps ce qui se passe ici ? » Catherine se dressa de toute sa hauteur et d'un ton de majesté qui surprit toute l'assistance : « Je dois dire à la gloire de Dieu Tout-Puissant, « s'écria-t-elle, que, dans ma ville natale, j'ai plus senti l'infection « des péchés qui se commettent à Avignon, que ceux-là mêmes qui « les ont commis et les commettent tous les jours. »

Réconcilier Florence avec le Pape, promouvoir la réforme des mœurs, étaient déjà des œuvres capables de tenter la noble ambition de Catherine. Mais Dieu l'avait amenée en France pour une autre œuvre infiniment plus importante, le retour du Saint-Siège en Italie. Les intérêts les plus graves de Rome, de l'Italie, de la chrétienté tout entière, imposaient cette mesure. Loin du tombeau de saint Pierre, la Papauté, qui est le sel de la terre, s'affadissait de jour en jour, et les peuples, ne voyant plus dans le Souverain-Pontife ce juge impartial qui domine toutes les questions, mais un Français nécessairement inféodé à une politique nationale, laissaient peu à peu leur respect s'affaiblir. L'Italie avait perdu l'arbitre suprême, dont la présence contenait dans une certaine mesure la fureur des partis. Quant à la Ville Eternelle, elle n'était plus qu'un corps sans âme, et son enceinte désolée n'offrait qu'une solitude dévastée par les violences des nobles et les émeutes populaires. « O Pontife d'Avignon, s'écriait Pétrarque, « j'ai vu à la porte de ton palais une vénérable matrone qu'il me « semblait reconnaître. Son visage était triste et ses vêtements « négligés. Néanmoins, une majesté sublime brillait en elle ; ses « traits étaient nobles et son langage celui d'une femme longtemps « habituée à régner. Je lui demandai timidement son nom ; elle le « murmura tout bas entre les lèvres et je le recueillis au passage à « travers ses sanglots ; c'était Rome (1). »

La Vierge de Sienne, avec cette lumière intérieure qui l'éclairait sur tous les besoins de l'Eglise, s'était vite rendu compte de la nécessité pour les Papes de revenir auprès du tombeau de saint Pierre. Dès

(1) Capecelatro, *Hist. de S. Catherine*.

les premières lettres, elle avait supplié Grégoire XI d'effectuer cette réintégration. Le Pontife la voulait lui-même ; mais faible et irrésolu, il n'aurait jamais su sans Catherine surmonter les obstacles. Plein de confiance en notre Sainte, il lui demanda un jour son avis sur cette grave affaire. « Saint-Père, répondit Catherine, votre misérable « petite fille désire vous voir inébranlable dans votre résolution de « partir pour Rome, et insensible à tous les artifices employés pour « vous empêcher de l'accomplir. » Ces artifices étaient puissants. Avec foi et courage, Catherine entreprit d'en triompher. Les princes de l'Eglise ne voulaient pas entendre parler du retour de la Papauté à Rome. Il fallait que la Sainte détruisît un à un tous leurs arguments, et qu'elle affermît la volonté de Grégoire ébranlée par des raisons spécieuses et par des menaces.

On avait écrit au Pape pour l'avertir qu'il serait empoisonné s'il sortait d'Avignon, mais cette lettre, œuvre d'un faussaire, était aux yeux de la Sainte, un criminel mensonge. Grégoire ne pouvait-il pas être empoisonné aussi bien à Avignon qu'à Rome ? Le plus mauvais des poisons, lui dit sa conseillère, est celui qu'on veut lui faire prendre, en l'empêchant de faire la volonté de Dieu. Il a annoncé son projet à toute l'Europe ; s'il ne part pas, il sera accusé de mensonge, lui assis dans la chaire de vérité ; de plus, il ne pourra pas faire la paix avec ses enfants révoltés, ni réformer la sainte Eglise, ni commencer la croisade.

Le duc d'Anjou, frère du roi de France, Charles V, était venu à Avignon, pour entraver les projets de retour à Rome ; mais Catherine le gagna à sa cause par l'irrésistible ascendant de sa vertu. Il voulut même qu'elle vînt passer quelques jours dans son château de Ville-neuve, désireux qu'il était de la présenter à la duchesse, sa femme, mais surtout de lui ouvrir son cœur et de devenir un de ses fils spirituels ; la Sainte l'engagea à changer de vie, et à servir la cause du Christ, en s'armant pour la Croisade. Le duc promit, mais il ne put décider la Sainte à se rendre à Paris, pour traiter elle-même avec le roi de la réconciliation de la France avec l'Angleterre. L'humilité de Catherine s'opposait à ce voyage ; elle se contenta d'écrire à Charles V une lettre célèbre, où elle lui recommande surtout de regarder son royaume comme appartenant à Dieu, d'y faire régner la justice, de respecter les droits des pauvres, et enfin de se réconcilier avec l'Angleterre.

Pendant que Catherine travaillait ainsi pour le bien de l'Eglise,

Grégoire XI retombait dans ses hésitations au sujet de son départ pour la Ville Eternelle. Un jour, il manda à la Sainte de prier pour lui après sa prochaine communion. Catherine obéit. A peine entrée en extase, elle adressa à Dieu une magnifique prière, puis elle écrivit au Pape que le Seigneur ne lui avait montré aucun des dangers que ses conseillers lui faisaient craindre pour le détourner de sa résolution. Elle le pria de préparer en secret son départ, et de raffermir son cœur contre les excès d'une tendresse naturelle, que Dieu ne pouvait approuver. Quelques jours après, elle lui rendit visite, et le Pape lui demandant si elle savait la volonté divine au sujet de cette affaire, elle jeta sur lui un regard pénétrant, et lui dit : « Qui peut « mieux connaître la volonté de Dieu que Votre Sainteté, qui s'est « engagée par vœu à retourner à Rome ? » Grégoire n'avait rien dit de ce vœu à personne ; aussi, convaincu une fois de plus que l'Esprit de Dieu habitait en Catherine, il donna de nouveaux ordres pour son départ, et défendit à la Sainte de quitter Avignon avant lui. Enfin, le 13 septembre 1376, le Souverain-Pontife abandonnait les bords du Rhône et prenait le chemin de Marseille où il devait s'embarquer pour Gênes.

Catherine, partie d'Avignon en même temps, se rendit en Italie par la voie de terre. A Toulon, elle guérit un enfant, dont le corps était horriblement enflé. A Varazze, ville dépeuplée par une peste récente, elle promit au peuple que, s'il bâtit une église en l'honneur de la Très Sainte Trinité, de la Sainte Vierge et du Bienheureux Jacques, des Frères-Prêcheurs, jamais sa cité ne serait désolée par le fléau. La parole de la Sainte s'est vérifiée jusqu'à ce jour. A Gênes, elle retrouva Grégoire XI tout découragé. Les orages avaient maltraité son vaisseau, et les nouvelles apportées de Rome étaient peu rassurantes.

Craignant tout à la fois et ses cardinaux, et les foules qui entouraient pendant le jour la maison de la Sainte, il vint la nuit visiter sa céleste conseillère. Sans doute Catherine eut à fortifier l'âme hésitante du Pontife, toujours travaillée par les malignes influences de sa suite mécontente.

Grégoire continua sa route, raffermi par les paroles de la Sainte. Celle-ci fut obligée de demeurer à Gênes, retenue dans cette ville par l'état de Landoccio, l'un de ses bien-aimés disciples, qui venait de tomber gravement malade. Un médecin fut mandé ; il déclara la maladie mortelle. Etienne Maconi, désolé, courut se jeter aux pieds de

Catherine, la suppliant d'obtenir de Dieu la guérison de son cher Landoccio. Le lendemain matin, Catherine pria pour le malade au moment de la communion, puis, revenant toute joyeuse de son extase, elle alla à Etienne et lui dit : « Vous avez obtenu la grâce que vous demandez. — Eh ! quoi, ma mère ? s'écrie Etienne, est-ce la guérison de Néri ? — Oui, reprit Catherine, Dieu vous le rendra. » Ce fut au tour d'Etienne de tomber malade. La Sainte vint aussitôt le visiter, et lui demanda de ses nouvelles. « Entendez-vous ce que dit cet enfant ? s'écria-t-elle en riant, il ne peut rendre compte de sa maladie, et il est dévoré par la fièvre. Ne suivez pas, mon fils, les exemples des autres. Au nom de l'obéissance, je vous commande de ne plus être malade ». Et aussitôt Etienne se trouva guéri. Ces miracles firent briller la sainteté de Catherine dans une ville où elle n'était pas connue. Aussi gens de lettres, docteurs, maîtres en théologie vinrent lui rendre visite, s'estimant heureux de recevoir ses conseils.

Sienna revit son illustre compatriote à la fin de décembre de l'année 1376. Sans perdre de temps, la Sainte adressa du fond de sa cellule, une lettre à Grégoire XI, qui se trouvait à Corneto, pour le raffermir contre sa timidité, et lui rappeler que la paix, si nécessaire aux intérêts de l'Eglise, devait être l'objet de tous ses efforts. « Imitiez, lui dit-elle, le Christ dont vous êtes le Vicaire. Que n'a-t-il pas fait pour le salut des âmes ? » Le Pape entra enfin à Rome et y fut reçu triomphalement, mais on eût en vain cherché auprès de lui la fille du teinturier Giacomo, celle qui avait tant travaillé pour rendre la Papauté à la Ville Éternelle. Elle avait été à la peine, son humilité lui défendait d'être à l'honneur.

IX. — En même temps que Catherine s'occupait des intérêts généraux de l'Eglise, son zèle s'exerçait sur les âmes avec des fruits admirables.

Notre-Seigneur lui avait donné à cet égard une vocation spéciale. « Ma fille, lui avait-il dit un jour, je verserai en toi une telle abondance de grâces, que ton corps lui-même en ressentira les effets et ne vivra plus que d'une manière extraordinaire. Ton cœur deviendra si ardent pour le salut du prochain, que tu oublieras ton sexe et ta réserve. Tu ne fuieras plus, comme autrefois, la conversation des hommes et tu t'exposeras à toutes sortes de fatigues pour sauver leurs âmes. Beaucoup murmureront, mais ne crains rien ; je serai

« toujours avec toi et je retirerai par ton moyen beaucoup d'âmes du « gouffre de l'enfer. » Pour exciter davantage son ardeur, Jésus lui montra un jour une âme au salut de laquelle ses prières avaient contribué. Quoiqu'elle n'eût pas encore la gloire de la vision béatifique, mais seulement l'éclat que donnent la création et la grâce du baptême, elle était d'une beauté au-dessus de toute expression. « Voici cette « âme perdue que tu m'as fait retrouver, dit Jésus à sa servante ; qui « ne voudrait supporter toute espèce de peines pour gagner une « créature si parfaite? » Plus tard, Catherine disait au B. Raymond : « O mon Père, si vous pouviez voir la beauté d'une âme raisonnable, « vous sacrifieriez cent fois votre vie, s'il le fallait, pour assurer son « salut. »

Rendue par ces lumières passionnément avide de la conversion des pécheurs, notre Sainte en ramena un nombre incalculable. On ne pouvait résister à la force de ses paroles. « Je l'ai entendue à Pise en « 1375, disait le B. Jean Dominici ; ses discours aux pécheurs étaient « si profonds, si brûlants, si pleins de puissance, qu'elle transformait « immédiatement ces vases souillés en un pur cristal, comme fit Jésus- « Christ de Marie-Madeleine. » Partout où elle se rendait, les foules se pressaient sur ses pas. « J'ai vu souvent, dit le B. Raymond, des « milliers d'hommes et de femmes accourir du sommet des montagnes « et des pays environnants, comme si une trompette mystérieuse les « eût appelés. Ils venaient la voir et l'entendre. Sa parole même était « souvent inutile ; sa présence suffisait pour convertir et pour ins- « pirer la plus vive contrition. Tous pleuraient leurs péchés. Le « Souverain-Pontife nous a accordé, à moi et à deux de mes Frères, « les pouvoirs réservés aux évêques pour absoudre tous ceux qui « viendraient trouver Catherine. Nous avons entendu de grands cou- « pables souillés de toute espèce de crimes, qui ne s'étaient jamais « confessés. Nous restions quelquefois à jeûn jusqu'au soir et nous « ne pouvions suffire à tous ceux qui se présentaient. La foule était « souvent si considérable que j'en étais fatigué et découragé. »

Chose surprenante ! en dépit des nombreuses sollicitudes que lui causait l'état général de l'Eglise, et malgré son zèle ardent pour le salut des âmes, sa vie intérieure ne souffrait aucun ralentissement. Elle avait beau donner, elle ne s'appauvrisait jamais. C'est qu'elle avait soin de se tenir toujours unie à Dieu, océan de toute vie et de tout amour. « De même, dit-elle dans une belle comparaison, que le « vase rempli à la source est vidé si on l'en retire pour boire, mais

« demeure toujours plein, si en buvant on le laisse plongé dans l'eau, « ainsi l'amour spirituel et temporel doit être bu sans cesse et uni-
« quement en Dieu. »

Donner Dieu aux âmes et en être toujours remplie, deux mots qui résument toute l'existence de sainte Catherine ! Son commerce avec Notre-Seigneur était presque toujours ininterrompu. Souvent, lorsqu'elle parlait avec quelqu'un, ce divin Sauveur se manifestait à sa servante et s'entretenait avec son esprit, tandis que ses lèvres continuaient la conversation commencée : mais cet état ne pouvait durer longtemps. L'âme de Catherine, bientôt ravie par son Bien-Aimé, quittait ses sens et entrait en extase. Les ravissements étaient très fréquents, et souvent avec élévation au-dessus de terre.

L'aliment et le soutien de cette vie intérieure si admirable était la divine Eucharistie. Nous avons déjà vu qu'elle ne pouvait se passer de ce céleste aliment, mais son désir du Pain de vie était devenu insatiable. « Oh ! si vous saviez comme mon âme a faim ! disait-elle souvent le matin au B. Raymond ; vite, vite, ma nourriture ou je tombe d'inanition. » Un jour, pendant qu'il offrait le Saint Sacrifice, Frère Raymond en se retournant pour dire : *Dominus vobiscum*, aperçut la face de Catherine illuminée comme celle d'un ange. « Allez, « Seigneur, dit-il, allez à votre épouse », et la sainte hostie vint aussitôt se placer sur la patène, pour être portée à la bienheureuse affamée. Parfois en fixant les yeux sur le Saint-Sacrement, Catherine voyait un délicieux petit enfant, ou une fournaise, dans laquelle entrait le prêtre, quand il communiait. D'autres fois un parfum des plus suaves l'embaumait, quand la sainte Hostie lui était apportée, et son cœur battait si fort, que ceux qui étaient près d'elle en entendaient les palpitations. Un regard jeté sur l'adorable Sacrement, un acte d'adoration devant le Tabernacle suffisaient pour la faire entrer en extase. Ses transports d'amour, au moment de la communion, étaient si vifs, qu'ils se manifestaient par des soupirs et des gémissements qui lui attirèrent un jour les reproches de son confesseur, le Père della Fonte. Catherine, pour se venger, lui obtint un si ardent amour, qu'il comprît par expérience combien il est quelquefois difficile de réprimer ces marques extérieures. On la voyait tantôt verser d'abondantes larmes ; tantôt sa face paraissait radieuse. Un jour de la Circoncision, elle sortait de l'Eglise après sa communion, quand elle aperçut Notre-Seigneur qui lui dit : « Viens à moi, ma fille bien-aimée ! » Et il déposa sur le front de la Sainte un ineffable baiser. Un autre jour, le

B. Raymond raconte qu'après avoir communiqué, elle fut ravie en Dieu selon son habitude ; la voyant remuer les lèvres, il s'approcha d'elle, et l'entendit s'écrier en latin : « *Vidi arcana Dei*, j'ai vu les secrets de Dieu. » Il la pria, après son extase, de lui révéler ce qu'elle avait vu. « Je croirais blasphémer, mon Père, répondit-elle, en essayant d'expliquer de si hauts mystères. Ce que je puis dire, c'est que j'ai vu des choses ineffables. » Une fois, son désir de la communion était si vif, que le Seigneur ne voulut pas attendre, pour s'unir à elle, jusqu'au moment de la Messe, où le prêtre distribue le Pain de vie. Quand le B. Raymond brisa la sainte Hostie après le Pater, le Sauveur en apporta lui-même une parcelle à Catherine. Le Bienheureux crut que cette parcelle était tombée, et tout troublé, il la chercha avec anxiété.

Après la messe, la Sainte lui dit en souriant : « Mon Père, ne vous inquiétez pas de cette parcelle ; quelqu'un me l'a apportée, et pour vous dire la vérité, c'est le Sauveur Jésus lui-même. » Souvent, quand Catherine ne pouvait faire la communion sacramentelle, Notre-Seigneur s'unissait à son cœur par des moyens merveilleux. Cette faim insatiable de l'adorable Eucharistie la poussa à conseiller à ses disciples de communier souvent. « Purifiez votre conscience de tout ce qui est capable de vous éloigner du divin Sacrement, » écrivait-elle à l'un d'eux, et approchez-vous de la sainte Table. » La doctrine de la communion fréquente date donc de plus loin que notre époque. La Sainte recommandait aussi beaucoup à ses fils la communion spirituelle, comme un moyen très puissant de maintenir leurs âmes dans une union étroite avec Notre-Seigneur.

X.— Au commencement de 1378, Catherine fut de nouveau appelée à montrer son dévouement envers l'Eglise. Florence était toujours en guerre avec le Saint-Siège, et quoique le Pape, sur les instances de la vierge de Sienne, eût tout fait pour mettre un terme à cet état de choses, rien n'avait réussi. Un jour, Grégoire XI fait venir le B. Raymond de Capoue, alors Prieur de la Minerve. « On m'écrit, dit-il, que si Catherine se rend à Florence, la paix se fera.— Non seulement Catherine, répartit Raymond, mais tous nous sommes prêts à obéir à Votre Sainteté, et à souffrir le martyre, s'il le faut. » Le Saint-Père lui dit : « Je ne veux pas que vous alliez à Florence, on vous y maltraiterait ; mais pour elle, comme elle est femme et qu'on la vénère, je crois qu'elle ne courra aucun danger. » Le B. Raymond

écrivit donc à la Sainte, qui partit aussitôt pour remplir la difficile mission dont la chargeait le Vicaire de Jésus-Christ. Le jour même de son arrivée, elle prononça trois beaux discours pour faire cesser le scandale de la violation de l'interdit, et ne cessa ensuite d'insister sur ce point, jusqu'à ce qu'elle eût obtenu une scrupuleuse observation de l'arrêt pontifical. Puis, dans de nombreuses conférences avec de dignes citoyens, elle leur persuada de ne plus faire opposition au Pasteur des âmes et de se réconcilier avec le Souverain-Pontife. Elle s'aboucha aussi avec les chefs du parti Guelfe et leur fit comprendre que ceux qui entretenaient la division entre le père et les enfants devaient être privés de leurs fonctions. Le conseil était bon. Malheureusement les chefs Guelfes outrepassèrent les intentions de la Sainte, et non contents d'exiler les ennemis de la paix, ils chassèrent beaucoup d'autres citoyens, avec une injustice évidente, et pour satisfaire des vengeances particulières. Le nombre des bannis devint si considérable, que toute la ville se prit à murmurer, et Catherine, quoique étrangère à ce qui se passait, en fut rendue responsable.

Une sédition éclate enfin contre les auteurs de tous ces bannissements; le peuple prend les armes, descend dans la rue et se précipite sur les maisons des chefs de la faction Guelfe. Catherine est désignée la première à ses fureurs, comme la cause de tout le mal. On la cherche de tout côté. « Où est cette maudite femme ? » s'écrient les meneurs, « nous voulons la mettre en pièces. » Ceux qui la logeaient, saisis par la peur, la prient de sortir de leur maison. La Sainte, tranquille et calme, se retire dans un jardin et se met à prier. Bientôt les forcenés la poursuivent dans cette retraite. « Où est Catherine ? » s'écrient-ils. Celle-ci se mettant à genoux devant le plus furieux, lui dit sans trembler : « Faites-moi ce que Dieu vous permettra, mais ne touchez à aucun des miens. » Cet homme, troublé devant l'attitude courageuse de Catherine, balbutie quelques mots et lui conseille de fuir : « Non, je ne m'en irai pas, répond la Sainte ; mon plus ardent désir est de souffrir pour Dieu et son Eglise. Si vous devez me tuer, tuez-moi ; je ne résisterai pas. » A ces mots, celui qui en voulait à sa vie un instant auparavant, se retire confus avec ses compagnons, et Catherine se met à pleurer amèrement : « Hélas ! s'écriait-elle, je pensais que Dieu allait me couronner aujourd'hui des roses du martyre ! Malheureuse que je suis ! mes péchés m'ont privée de répandre mon sang pour sa cause ! »

Le tumulte apaisé, Catherine était encore exposée à de sérieux dangers. Ses disciples l'engageaient à quitter Florence. « Non, dit-elle, j'ai reçu de Dieu l'ordre de venir ici, et je n'en sortirai pas » que la paix ne soit faite entre les Florentins et leur Père. » Ne pouvant vaincre sa résolution, ses amis la cachèrent dans une maison appartenant à un homme honnête, et quelques jours après, la conduisirent dans un lieu solitaire, à peu de distance de la ville. De cette retraite, la Sainte écrivit à ses disciples de Florence, pour les consoler des mauvais traitements et des pertes qu'ils avaient essuyés pendant l'émeute.

Dès que le calme fut tout à fait rétabli, Catherine revint à Florence, et adressa de cette ville sa première lettre à Urbain VI, successeur de Grégoire XI, mort le 27 mars 1378. Elle lui recommandait d'unir dans tous ses actes la miséricorde à la justice, et le suppliait de traiter avec indulgence les Florentins en leur accordant le pardon. Elle vit enfin ses désirs exaucés. La réconciliation de Florence avec le Saint-Siège fut un des premiers actes du nouveau Pontife. Catherine en ressentit une immense joie.

Rentrée à Sienne, après la conclusion de cette affaire, elle s'occupa de la composition d'un livre, qu'elle dicta sous l'inspiration du Saint-Esprit, et généralement connu sous le nom de *Dialogue*. Elle avait recommandé à ses secrétaires de ne jamais la quitter pendant ses extases, et d'écrire avec soin tout ce qu'elle dicterait. Pendant qu'elle parlait, tantôt ses mains étaient serrées sur sa poitrine, tantôt elle se promenait dans sa chambre, quelquefois elle se tenait à genoux ; ses yeux étaient toujours dirigés vers le ciel, et son esprit absorbé dans la présence de Dieu.

Pendant que Catherine rafraîchissait son âme dans les douceurs de l'oraison, de sombres nuages s'étendaient sur Rome et menaçaient la Papauté. Barthélemy Prignano, archevêque de Bari, dans le royaume de Naples, avait été élevé sur la chaire de saint Pierre sous le nom d'Urbain VI. Homme doux, pacifique et humble pendant les jours de son épiscopat, il était devenu tout d'un coup brusque, sévère, et, traitant les cardinaux avec la dernière rigueur, il les froissait profondément au lieu de les corriger. Ce manque de prudence et de modération pouvait être fatal. Presque tous Français et ennuyés du séjour de Rome, les cardinaux désiraient revoir les rivages du Rhône ; qu'arriverait-il s'ils ne trouvaient auprès du Pape que reproches et sévérités ? Catherine vénérât le nouveau Pontife comme un Pasteur juste et

bon, déterminé à purifier l'Eglise, et à en arracher les vices pour y planter les vertus, inaccessible à la crainte et agissant toujours avec justice et fermeté, mais elle connaissait le défaut qui venait de se manifester dans son caractère ; et dès sa première lettre, elle lui conseillait d'unir dans tous ses actes la bonté et la patience à la justice. Elle lui donne de nouveau ce conseil dans une autre lettre : « Réprimez, lui dit-elle, ces mouvements trop brusques de « votre nature, » et en même temps elle écrit au cardinal Pierre de Lune, pour le prier d'engager le Pape à agir toujours avec douceur et miséricorde. Elle eût voulu aussi que le Pontife ne tardât pas à nommer des cardinaux pleins de mérite et de piété, et dévoués à sa personne. Urbain eût bien fait de suivre les bons avis de Catherine ; malheureusement il continua de mécontenter ses cardinaux. Ceux-ci quittèrent bientôt Rome et se retirèrent à Anagni, tout disposés à se révolter ouvertement contre lui. Catherine, informée de ces dispositions des princes de l'Eglise, se hâte d'écrire à ceux d'entr'eux qui par leur influence étaient plus capables d'empêcher une rupture avec le Saint-Siège. Elle les conjure par le précieux Sang du Sauveur de ne pas se séparer de leur chef, et leur montre l'horrible danger d'un schisme, dont ils se rendraient coupables, s'ils ne se conduisaient pas en fils obéissants à leur Père. Les conseils de la Sainte ne purent prévenir le malheur qu'elle redoutait. Les cardinaux protestèrent que l'élection d'Urbain VI était invalide et élevèrent sur le trône pontifical le cardinal Robert de Genève, qui prit le nom de Clément VII.

Catherine reçut cette nouvelle avec une peine inexprimable, et s'empressa d'écrire à Urbain VI pour l'animer au courage et à la confiance ; elle l'assure que rien de grand ne se fait dans ce monde sans la souffrance, et lui conseille de remplir son cœur de la divine charité, de se préparer à donner sa vie, s'il le faut, pour le troupeau du Christ, Puis elle adresse des reproches aux fauteurs du schisme, et écrit en particulier à la Reine Jeanne de Naples, pour lui prouver que l'acte des cardinaux était souverainement illégitime.

XI. — Urbain, qui avait conçu à Avignon une haute idée de la sagesse et des vertus de Catherine, se hâta de l'appeler auprès de lui par l'intermédiaire du Bienheureux Raymond ; la vierge de Sienne partit aussitôt, et parvint à Rome le 28 novembre 1378, avec une suite nombreuse d'amis et de disciples, qui n'avaient pas

voulu la quitter. Elle les réunit en communauté et leur conseilla de vivre dans la sainte pauvreté, en demandant l'aumône pour subvenir à leurs besoins, pendant tout le temps qu'ils resteraient à Rome. Pour la première fois de sa vie, Catherine voyait la cité des Papes, et elle ne pouvait se défendre d'un saint enthousiasme : « Je marche sur le sang des martyrs, » disait-elle. Elle écrivait à Maconi, qui n'avait pu l'accompagner : « Le sang des glorieux martyrs qui ont donné à Rome leur vie pour l'amour du Christ, semble bouillir encore, et vous inviter à venir ici, afin de souffrir pour la gloire de Dieu et de son Eglise. »

Dès que la Sainte fut arrivée, Urbain la manda auprès de lui et de ses cardinaux ; il voulut même qu'elle parlât en leur présence, et qu'elle donnât son opinion et ses conseils sur le schisme naissant. Catherine obéit ; elle les anima au courage et à la constance, leur montra la divine Providence veillant sur toutes ses créatures, et spécialement sur ceux qui souffrent pour l'Eglise, et termina en les suppliant de faire sans crainte l'œuvre de Dieu. Urbain, encouragé par ces paroles, s'écria : « Que nous sommes coupables devant Dieu de nous laisser aller à la crainte ! Cette petite femme nous confond ; ce n'est pas par dérision que je l'appelle ainsi, mais à cause de la faiblesse de son sexe, qui devrait la rendre timide ; ce serait à nous à l'encourager ; c'est elle au contraire qui nous prête sa force. Non, le Christ n'abandonnera jamais son Eglise. »

Mais il fallait plus que jamais que le Pape employât les voies de la douceur. Catherine ne cessait de lui donner ce conseil. Aux fêtes de Noël, elle trouva le moyen de le lui réitérer, en lui envoyant quelques oranges confites : « L'orange, lui écrit-elle avec une aimable simplicité, paraît amère. Quand on retire ce qui est dedans pour la confire, elle se remplit de choses fortifiantes et douces et se couvre d'or à l'extérieur. Où est allée l'amertume ? Dans l'eau et dans le feu. Ainsi en est-il de l'âme qui conçoit l'amour de la vertu. Les commencements paraissent amers, mais, si elle veut s'appliquer le remède du Sang du Sauveur, l'eau de la grâce détruira l'amertume de la sensualité, et, comme le sang n'est jamais sans le feu, puisqu'il a été répandu avec le feu de l'amour, ce feu et ce sang détruiront l'amertume, c'est à dire l'amour-propre, et rempliront l'âme de persévérance et de patience, de cette patience qui se manifeste par le service du prochain et le fait supporter toujours avec une grande tendresse de cœur. »

La charité, c'était l'arme toujours victorieuse que Catherine voulait voir entre les mains d'Urbain VI. Au lieu de ces soldats dont s'était déjà entouré Clément VII, elle suggère au Pontife de Rome d'appeler autour de lui les hommes les plus recommandables par leur piété et leur vertu, pour être son conseil et son appui. Munie d'un bref du Souverain-Pontife, elle écrit en son nom à plusieurs serviteurs de Dieu, pour les supplier d'abandonner leurs tranquilles solitudes et d'accourir au secours de l'Eglise. Deux des disciples de la Sainte, Frère Guillaume et Frère Antoine, moines à Lecceto, refusent de se rendre au désir du Souverain-Pontife : « Mes chers fils, leur écrit Catherine aussitôt, je désire vous voir « mourir à vous-mêmes, et vous dévouer tout entiers au salut des « âmes et à la réforme de la sainte Eglise. Elle est en ce moment « dans un si pressant besoin, que pour l'aider vous ne devez pas « hésiter à abandonner votre solitude et vous-mêmes. »

A mesure que ces saints personnages mandés par le Pape arrivaient à Rome, Catherine les recevait dans sa maison, heureuse toutes les fois qu'elle trouvait l'occasion de pratiquer la charité. Bien qu'elle ne possédât ni terre, ni or, ni argent, et qu'elle vécût avec sa famille spirituelle d'aumônes journalières, elle était aussi disposée à recevoir et à nourrir cent pèlerins, que s'il n'y en avait eu qu'un seul. Pleine de confiance en la Providence de Dieu, elle était sûre de ne manquer de rien ; il y eut des jours où le nombre de ses hôtes s'éleva à trente, et même à quarante. Catherine avait beaucoup d'ordre dans la tenue de sa maison. Chacune de ses filles était chargée pendant une semaine de procurer et de préparer la nourriture, de telle sorte que les autres pussent vaquer en liberté à leurs exercices de piété et à leurs affaires. Dieu ne fit jamais défaut. Comme ses hôtes vivaient d'aumônes, Catherine avait ordonné que, si le pain manquait, la Sœur chargée de tout procurer le lui ferait savoir un jour à l'avance, afin d'envoyer à la quête ou d'y aller elle-même. Or, un jour que Jeanne de Capoue était de semaine, les provisions furent épuisées et elle oublia de prévenir la Sainte. L'heure du dîner arrivée, elle constata qu'il n'y avait du pain dans la maison que pour quatre personnes à peine. Jeanne se sentant coupable alla trouver Catherine, et lui avoua, toute chagrine et honteuse, sa négligence. « Dieu vous « pardonne, ma Sœur, lui dit la Sainte, de nous mettre dans un « pareil embarras. Vous savez que toute notre famille a faim ; car « il est tard. Où trouverons-nous assez de pain pour tous ? »

Jeanne ne pouvait que déplorer son oubli, et avouait qu'elle avait mérité une bonne pénitence. La Sainte lui dit : « Priez les serviteurs de Dieu de se mettre à table », et la pauvre Sœur lui représentant qu'il y avait si peu de pain à mettre devant chacun d'eux, que, si on le divisait, ils n'en auraient presque point, Catherine répondit : « Dites-leur de commencer avec cette petite quantité, et Dieu fera le reste, » et aussitôt elle se mit à prier.

Jeanne fit ce qui lui était ordonné, et partagea entre les hôtes le peu de pain qui restait. Ceux-ci, épuisés par le jeûne avaient grand faim ; ils trouvèrent leurs portions misérable et pensèrent qu'ils les auraient bien vite fait disparaître ; cependant, quoiqu'ils mangeassent de bon appétit, ils ne purent finir leurs morceaux de pain, et furent même obligés d'en laisser sur la table. Tous étaient remplis d'étonnement, et se demandaient où était Catherine et ce qu'elle faisait. Apprenant qu'elle était en prière, ils s'écrièrent d'une seule voix : « Ce sont ses supplications qui nous ont fait descendre du ciel ce pain ; car nous voilà tous rassasiés, et le peu qui nous a été servi s'est plutôt augmenté que diminué. » Il resta assez de pain pour nourrir les Sœurs ; elles en mangèrent toutes abondamment et purent en donner beaucoup aux pauvres. Ce même fait miraculeux se reproduisit pendant le carême de la même année.

Peu de temps après l'arrivée de Catherine à Rome, il fut question de l'envoyer à Naples avec Catherine de Suède, fille de sainte Brigitte, auprès de la reine Jeanne, qui favorisait de plus en plus les schismatiques. Catherine de Suède objecta à Urbain VI les dangers matériels et moraux de ce voyage pour deux jeunes vierges ; Catherine de Sienne accepta de le faire. Le Pape céda aux conseils de la première ; la vierge de Sienne fut vivement peignée : « Si Agnès et Marguerite avaient fait tous ces raisonnements, dit-elle au B. Raymond, auraient-elles obtenu la couronne du martyr ? N'avons-nous pas un Epoux, qui veut et peut nous protéger ? Ce n'est pas la prudence, c'est le manque de foi, qui a donné naissance à de pareilles objections. » Mais le Pape s'était prononcé ; Catherine n'alla point à Naples. Non content de lui imposer ce sacrifice, Dieu lui envoya une autre peine bien poignante pour son cœur : le B. Raymond fut obligé de la quitter, envoyé par le Souverain-Pontife vers le roi de France.

Quelques jours auparavant, Catherine avait fait deux prophéties à son père spirituel au sujet de l'état de l'Église. « Tout ce qui

« se passe maintenant, lui avait-elle dit, n'est qu'un jeu d'enfant, en
 « comparaison de ce qui arrivera dans les contrées voisines. »
 En effet, d'affreux malheurs tombèrent bientôt sur le royaume de
 Naples. « Et qu'arrivera-t-il après ces maux? lui demanda Frère
 Raymond. Catherine reprit : « Ces tribulations passées, Dieu purifiera
 « l'Eglise par des moyens inconnus aux hommes; il éveillera les
 « âmes de ses élus, et la réforme de la sainte Eglise sera si
 « belle, le renouvellement de ses ministres si parfait, qu'en y
 « pensant, mon âme tressaille dans le Seigneur. Je vous ai bien
 « souvent parlé des plaies et de la nudité de l'Épouse du Christ,
 « mais alors elle sera éclatante de beauté, couverte de bijoux
 « précieux et couronnée d'un diadème de vertus; les peuples
 « fidèles se réjouiront d'avoir de saints pasteurs, et les infidèles,
 « attirés par la bonne odeur de Jésus-Christ, reviendront au bercail
 « et se donneront à l'évêque de leurs âmes (1). »

XII. — Dès que Fr. Raymond connut l'intention du Saint-Père de
 l'envoyer en France, il vint consulter Catherine. Le voir s'éloigner
 lui était bien pénible, mais elle n'hésita pas à le presser d'obéir aux
 désirs d'Urbain : « Soyez sûr, mon Père, lui dit-elle, qu'il est le vrai
 « vicaire de Jésus-Christ; en conséquence il faut vous exposer
 « pour défendre ses droits, comme vous le feriez pour défendre
 « l'Eglise elle-même. » Fr. Raymond n'avait aucune hésitation à
 cet égard, mais les paroles de la sainte l'encouragèrent tellement à
 combattre le schisme, que depuis ce moment il se consacra
 entièrement à soutenir la cause d'Urbain VI, et il n'avait qu'à
 se les rappeler pour se fortifier dans ses épreuves et ses difficultés.
 Quelques jours avant le départ de son directeur, la sainte, connais-
 sant l'avenir, désira conférer avec lui sur l'état de son âme, toute
 seule et sans témoin. Après l'avoir entretenu pendant quelques
 heures, elle lui dit à la fin : « Maintenant allez où Dieu vous appelle.
 « Je ne pense pas que nous puissions jamais causer de nouveau
 « sur cette terre, comme nous venons de le faire aujourd'hui. »
 Et il en fut ainsi; car avant le retour de Fr. Raymond, Catherine

(1) Les termes de cette prédiction sont tellement magnifiques qu'on se demande
 si elle a été jamais réalisée depuis sainte Catherine, et si elle ne regarde pas
 plutôt un temps encore à venir. L'abbé Rohrbacher considère comme un commen-
 cement d'exécution de cette prophétie les admirables progrès faits de notre temps
 par l'Eglise catholique dans toutes les parties du monde.

était montée au ciel, et il ne put plus jouir de ses admirables conseils. Sachant qu'elle ne le verrait plus, la Sainte vint lui dire un dernier adieu au port du Tibre où il devait s'embarquer. Quand le bateau eut quitté le rivage, elle s'agenouilla en pleurant pour faire une prière, puis elle traça le signe de la croix sur son confesseur, comme si elle eût voulu lui dire : « Allez, mon fils, en toute confiance sous la protection de ce signe sacré, mais soyez bien persuadé que vous ne verrez plus jamais votre mère ici-bas. » Arrivée au terme de sa vie, Catherine demeurait, sinon seule, du moins privée de celui dont elle avait fait le confident de tous ses secrets.

La mission de Fr. Raymond était hérissée, elle le savait, de difficultés et de dangers sérieux ; le devoir de sa fille était de l'encourager à travers tous les périls. Aussi, à peine furent-ils partis, lui et ses compagnons, qu'elle leur adressa une lettre pour les fortifier et leur inspirer une joyeuse confiance : « Courage, mon Père et mes bien-aimés fils, » leur dit-elle, allez comme les Apôtres, pauvres, mais portant avec vous les richesses de la foi et de l'espérance, et la force de la charité. « Souvenez-vous des paroles de l'éternelle Vérité : « Envoyez vos fils comme des brebis au milieu des loups ; qu'ils aillent sans crainte, car je suis avec eux, et, s'ils manquent d'appuis humains, le mien ne leur fera jamais défaut. » O mon père et mes enfants, pouvez-vous désirer un plus grand secours, une plus douce consolation ? D'où viendrait votre crainte ? Celui-là pourrait trembler, qui n'a point de confiance, mais non celui qui a faim de l'honneur de Dieu et du salut des âmes. Au contraire il sera brûlé par le feu de la divine charité ; il sera baigné, consumé, anéanti dans le Sang de l'Agneau. Hélas ! je meurs et ne peux pas mourir ! Mon cœur se brise, parce qu'il ne vient pas, ce moment attendu depuis si longtemps. L'éternelle Vérité commence à produire des fleurs ; mais ces fleurs ne me satisfont pas ; car nous ne pouvons vivre de fleurs, il faut des fruits. Aidez-moi donc, mon Père et mes enfants ; priez Dieu qu'il m'envoie bientôt ces fruits. » La Sainte leur adresse une nouvelle lettre à Pise : « Ce n'est plus le temps de dormir, leur dit-elle, il faut secouer l'assoupissement de la négligence, et épouser la vérité avec l'anneau de la fidélité. Il faut que nous déclarions bien haut la vérité ; ne gardons pas le silence par peur, mais soyons prêts à donner généreusement notre vie pour la sainte Eglise. Nous la voyons maintenant démembrée, mais j'espère de

« l'éternelle et souveraine bonté de Dieu qu'il guérira ses infirmités, « de telle sorte que ses membres seront renouvelés et réunis. Oui, « nous serons consolés de toutes nos souffrances par la joie que nous « aurons de voir le rajeunissement de cette douce Epouse. »

Animée par son amour pour l'Eglise, Catherine ne se lasse pas ; elle multiplie ses efforts contre le schisme, elle écrit au roi de France, à la reine Jeanne de Naples, au roi de Hongrie, en s'attachant à prouver que l'élection d'Urbain VI est parfaitement légitime. Elle écrit aussi à trois cardinaux italiens, restés neutres après l'élection de l'antipape, pour leur démontrer que l'abandon qu'ils ont fait d'Urbain VI n'est pas autre chose que le résultat de leur amour-propre blessé. Elle tente de même de ramener à de meilleurs sentiments le comte de Fondi, gouverneur de la Campanie et de la ville d'Anagni, qui avait favorisé la révolte des cardinaux français. Puis elle se tourne vers les magistrats de Florence, de Sienne, de Bologne, de Pérouse et de Venise, et parvient à maintenir ces villes dans l'obéissance d'Urbain VI.

De tels succès étaient surtout le fruit des oraisons de Catherine. Parmi les prières fidèlement recueillies de ses lèvres par ses disciples, nous en trouvons six datées des mois de février et de mars de cette année 1379. Ces prières sortent, comme un trait de feu, du cœur de la Sainte, son âme s'élance jusqu'au pied du trône de Dieu, elle invoque sa bonté infinie, et son miséricordieux amour ; puis, anéantie en présence de l'adorable Trinité, elle s'abîme dans la connaissance et la haine d'elle-même. Combien devait être pénétrant le cri de cette prière, s'élevant des profondeurs de l'humilité pour montrer les plaies qu'il fallait guérir : « O Père miséricordieux, disait la Vierge de Sienne, jetez un regard de bonté sur l'Eglise ; abritez votre Vicaire sous les ailes de votre miséricorde, afin que l'iniquité des superbes ne puisse lui nuire, et accordez-moi d'arroser de mon sang et d'engraisser de la moëlle de mes os le jardin de votre sainte Epouse. O bonté ineffable, bonté qui coulez dans les âmes comme un baume délicieux, et détruisez la colère et la cruauté, je vous le demande encore, communiquez-vous à toutes les créatures. »

C'était par la charité, non par les armes que Catherine voulait voir défendre l'Eglise. Aux gémissements de la Sainte, on comprend toute son horreur pour l'effusion du sang. Urbain VI dut pourtant se procurer des soldats, pour les opposer à ceux de l'antipape Clément. Il acheta les services de la troupe du comte Albéric de Balbiano, toute

composée d'Italiens, et Catherine qui comprenait en quelle nécessité se trouvait le Pape, ne refusa pas ses conseils et ses encouragements aux soldats chargés de le défendre.

Les deux armées furent bientôt en présence, et les soldats d'Urbain gagnèrent une éclatante victoire à Marino. Les Romains transportés de joie attribuèrent ce succès aux prières de Catherine. La Sainte ne vit dans ce triomphe qu'un moyen de rapprocher de Dieu les cœurs des habitants de la Ville éternelle, de les confirmer dans leurs sentiments de fidélité à leur Pontife, et de rendre au saint nom de Jésus-Christ un tribut de louange et d'honneur, en réparation des nombreux outrages qu'il recevait en ces temps malheureux. Sur son conseil, le Pape, pour remercier solennellement le Seigneur, ordonna une procession, qui alla de Santa-Maria in Transtevere, où il habitait alors, à l'église Saint-Pierre, et lui-même voulut la suivre pieds nus.

Cependant Frère Raymond n'avait pas accompli sa mission ; obligé de s'arrêter à Vintimiglia, il écrivit de là à Urbain et à Catherine, se réjouissant d'avoir évité une mort presque certaine. La réponse de la Sainte respire la sévérité. Eût-il été mis en pièces ou jeté dans une prison par les schismatiques, elle se fût réjouie, mais elle ne pouvait comprendre qu'un homme envoyé par le Christ de la terre ait pu penser à sa vie et ne pas continuer son voyage, malgré tous les dangers.

Catherine désira se rendre elle-même à Paris, et se mit à la disposition du Souverain-Pontife. Toujours désolée de n'avoir pu répandre son sang à Florence pour la cause du Christ, elle caressait en secret l'espoir de souffrir le martyre, et de donner sa vie pour l'Eglise. Elle était, d'ailleurs, la personne la plus capable d'être agréée par Charles V et ses conseillers. A la cour du roi de France, elle était déjà connue et respectée. Mais Urbain ne voulant pas la laisser partir, elle se contenta d'écrire à Charles V, pour lui prouver qu'Urbain est le pontife légitime, et lui montrer la gravité du péché des cardinaux révoltés. Elle le supplie, en outre, d'appeler auprès de lui de vrais serviteurs de Dieu, qui feront luire à ses yeux la lumière de la vérité, et l'exhorte à ne pas laisser au démon les âmes de ses sujets.

Il est probable que cette lettre fut interceptée, et que Charles V ne la reçut pas. Quoi qu'il en soit, la France se déclara en faveur de Clément VII. Urbain se tourna alors du côté de Louis de Hongrie et de son cousin, Charles de Durazzo. Catherine leur écrivit à tous deux pour les conjurer de venir au secours de l'Eglise ; elle adressa aussi une dernière lettre à Jeanne de Naples, espérant la ramener au bercail

du vrai Pasteur. Ce fut en vain. La charitable Catherine avait tout tenté. Le Pape, à sa prière, avait longtemps tenu suspendue sur la tête de Jeanne l'excommunication ; il la laissa enfin tomber sur l'incorrigible reine.

XIII. — Les souffrances que la Sainte endurait depuis de longues années déjà augmentèrent beaucoup à cette époque de sa vie. Après la fête de la Circoncision de l'année 1380, elle fut obligée de changer complètement sa manière de vivre. La petite quantité de nourriture qu'elle avait l'habitude de prendre chaque jour lui causait d'inconcevables douleurs. Elle ne pouvait pas même avaler une goutte d'eau, bien qu'elle fût brûlée par une terrible fièvre. Le dimanche de la Sexagésime qui tombait cette année le 29 janvier, ses souffrances prirent un caractère très alarmant. Les douleurs qu'elle ressentait au cœur furent si violentes, que son vêtement se déchira. Elle s'agitait dans sa chapelle, comme une personne en convulsions, et elle serait morte, si on eût essayé de la contraindre au repos. Ce même jour, pendant qu'elle était dans la basilique de Saint-Pierre, elle eut une mystérieuse vision. Non seulement elle vit, mais elle sentit le vaisseau de l'Eglise qui portait sur ses épaules. Le poids de la barque de Pierre la fit tomber sur le pavé, elle comprit qu'elle devait offrir sa vie pour l'Eglise. Depuis ce jour, ses forces diminuèrent considérablement, et ses douleurs augmentèrent encore. Le lundi soir elle avait à écrire au Pape et à trois cardinaux ; on l'aida à retourner dans sa cellule, mais, sa lettre au Pape terminée, la douleur l'obligea de s'arrêter.

La violence de la crise, qui l'accabla durant la nuit, fut telle qu'elle-même ne pouvait comprendre comment elle y résistait. Ne la voyant plus donner signe de vie, ses disciples la pleuraient déjà ; mais tout-à-coup elle se lève, comme si rien ne lui était arrivé.

Peu de temps après, commencèrent les attaques terribles des démons. Leur présence causait à la Sainte un tel effroi, qu'elle voulait fuir de sa cellule, et aller à sa chapelle. Elle se leva donc, et ne pouvant marcher, elle s'appuya sur son fils Barduccio, mais aussitôt renversée et jetée par terre, il lui sembla que son âme avait quitté son corps et qu'elle ne pouvait se servir de ses membres. Laisant son pauvre corps aux prises avec sa faiblesse, elle fixa son intelligence sur l'abîme de la Trinité, et sa mémoire se remplissant du souvenir des besoins de la sainte Eglise, elle se mit à supplier Dieu, par le Sang de l'Agneau, de faire grâce et miséricorde.

La terreur que lui causaient les démons se dissipa et Catherine sentit son corps se ranimer ; mais elle demeura sans joie, sans consolation et sans force. On la transporta dans une chambre qui lui parut, elle aussi, remplie de démons. Ces esprits infernaux commencèrent à lui livrer un combat, le plus terrible qu'elle ait soutenu ; ils voulaient lui persuader qu'elle était au pouvoir d'un esprit immonde. Elle se mit à prier Dieu avec ardeur, et à invoquer son assistance en disant : *« O Dieu, venez à mon aide ! Seigneur, hâtez-vous de me secourir ! »*

Deux jours et deux nuits se passèrent dans ces tempêtes ; l'esprit et les désirs de Catherine étaient toujours fixés en Dieu, mais son corps semblait anéanti. Le jour de la Purification, pendant qu'elle assistait à la messe, Dieu lui montra le grand danger qui menaçait le Souverain-Pontife ; Rome était sur le point de se révolter, et l'on n'entendait qu'injures et outrages contre son autorité. Grâce aux germes de discorde probablement semés par les agents secrets de Clément VII, les Romains en étaient venus à un tel point d'irritation contre Urbain, qu'ils le menaçaient ouvertement de mort.

Quelle indicible douleur pour Catherine ! Elle se hâta d'écrire au Souverain-Pontife, pour le prier de veiller à la sécurité de sa personne, et de se faire garder soigneusement, « parce que, lui dit-elle, la méchanceté ne s'endort pas. » Quelques jours après, dans une lettre au Bienheureux Raymond, elle dépeint les démons sinistres qui remplissaient la ville de Rome, et poussaient le peuple au meurtre du Vicaire de Jésus-Christ. Ces démons lui faisaient d'affreuses menaces : « Mau-
« dite femme, criaient-ils, tu cherches à nous contrecarrer, nous te
« ferons subir une mort horrible. » Catherine ne répondait rien, elle priait Dieu de ne pas permettre aux Romains d'accomplir le crime qu'ils méditaient. Et le Seigneur lui dit : « Laisse ce peuple qui
« blasphème chaque jour mon nom. Quand il aura consommé son
« forfait, je le châtierai dans ma fureur ; car ma justice ne peut
« souffrir plus longtemps ses iniquités. » Catherine supplia Dieu, de nouveau, d'apaiser sa colère et de pardonner à son peuple. « O très
« miséricordieux Seigneur, lui disait-elle avec larmes, vous voyez
« comme votre Epouse rachetée par votre Sang est outragée dans
« tout l'univers, combien faible est le nombre de ceux qui la
« défendent, et avec quelle méchanceté ses ennemis veulent l'humilier
« et faire mourir votre Vicaire ! Si ce malheur arrivait, que de
« souffrances, non seulement pour les Romains, mais encore pour
« tous les fidèles ! O Seigneur, miséricorde, et ne méprisez pas

« votre peuple, pour lequel vous avez payé une si précieuse rançon. » Pendant le carême, malgré son état de prostration, elle se levait chaque jour à une heure matinale, entendait la messe, puis s'en allait à la basilique de Saint-Pierre, semblable à une morte plutôt qu'à une personne vivante. Arrivée à Saint-Pierre, elle se mettait, disait-elle, « à travailler dans le vaisseau de la sainte Eglise, » c'est-à-dire qu'elle priait, et ne rentrait dans sa demeure qu'à l'heure des Vêpres. Elle eût voulu ne quitter ce lieu ni le jour, ni la nuit, jusqu'à ce qu'elle eût vu le peuple plus calme et réconcilié avec son Père. Dès qu'elle rentrait chez elle, la faiblesse se faisait de nouveau sentir, et sa vie ne tenait plus qu'à un fil.

Dans cette lutte contre Dieu par la prière, pour obtenir la paix au sein de la Ville éternelle, Catherine avoue que son corps exténué était comme réduit à néant ; mais sa ferveur était si grande, que si Dieu, suivant une expression qui lui était familière, n'eût pas cerclé ses membres, elle aurait succombé. Elle triompha enfin, mais à quelle condition ! « O Seigneur, dit-elle, si votre justice doit être satisfaite, « infligez à mon corps le châtiment que ce peuple mérite ; pour « l'honneur de votre Nom et de la sainte Eglise, je boirai volontiers « jusqu'à la lie le calice de la souffrance et de la mort ; vous savez « que tel a été toujours mon ardent désir. » Elle comprit que Dieu l'exauçait ; car la sédition se calma dans la ville, mais les puissances de l'enfer eurent la permission de tourmenter de nouveau son pauvre corps. Quel lent martyre ! Sa peau était collée à ses os, et elle paraissait un fantôme plutôt qu'une personne vivante. Elle continuait à prier avec ferveur, mais ses souffrances ne pouvaient être allégées par aucun remède, parce qu'elles étaient, disait-elle, d'un ordre surnaturel. Les démons criaient à ses oreilles : « Maudite femme, « tu n'as cessé de nous poursuivre, mais nous prendrons sur toi « notre revanche ; tu veux nous chasser de Rome ; nous te chasserons « de la vie. » Elle était étendue sur son lit, sans force et sans mouvement. Ceux qui l'entouraient la croyaient à chaque instant près de rendre le dernier soupir.

« Maintenant, écrivait Catherine au B. Raymond, je ne sais ce que la Bonté divine voudra faire de moi. Quant à ce que j'éprouve, comment dire que j'ignore sa volonté ? mais quant à ce que je souffre, dans mon corps, il me semble que je dois le couronner par un nouveau martyre dans la douceur de mon âme, c'est-à-dire, dans la sainte Eglise. Peut-être, ensuite, Dieu me fera-t-il ressusciter avec

lui, pour mettre un terme à mes misères et aux angoisses de mon désir, ou prendra-t-il les moyens ordinaires pour guérir mon corps. J'ai prié et je prie sa miséricorde d'accomplir sa volonté en moi, et de ne pas vous laisser orphelins, vous et les autres, mais de vous diriger toujours dans la voie de la doctrine, à l'éclat d'une vraie et parfaite lumière. »

La douleur et l'ardeur de son désir augmentaient toujours, et elle s'écriait en présence de Dieu : « Que puis-je faire, ô amour ineffable ? » Un jour Dieu lui répondit : « Offre de nouveau ta vie, et ne te donne aucun repos jamais ; c'est pour cela que je t'ai choisie, toi et tous ceux qui te suivent et te suivront. » Et il ajouta que, ni elle, ni ses disciples, ne devaient jamais ralentir l'ardeur de leurs désirs, qu'il voulait les voir se consumer pour servir l'Eglise, prier sans cesse pour qu'elle triomphât de ses ennemis, et faire à cette intention toutes les œuvres que le Saint-Esprit leur inspirerait. « Quand vint le soir de cette journée, ajoute Catherine écrivant au B. Raymond, j'étais tellement transportée d'amour, que je ne pouvais m'empêcher d'aller au lieu de la prière. Je comprenais que le moment de ma mort approchait, et je me prosternais, en me reprochant amèrement d'avoir servi avec tant d'ignorance et de négligence l'Epouse du Christ, et d'être cause que les autres avaient fait de même. J'étais remplie de ces pensées, lorsque Dieu me mit en sa présence, non pas comme j'y suis toujours, puisqu'il renferme tout en lui, mais d'une manière nouvelle, comme si la mémoire, l'intelligence et la volonté n'avaient plus rien à faire avec le corps. Et je contemplais la Vérité avec une telle lumière, que je revoyais dans cet abîme les mystères de la sainte Eglise, toutes les grâces passées et présentes que j'avais reçues dans ma vie, et le jour où Dieu avait pris mon âme pour épouse. Tout cela dans l'ardeur de l'amour qui augmentait sans cesse. »

Dès lors Catherine ne pensa plus qu'à rendre parfaite son immolation pour la sainte Eglise. Les démons continuaient à se déchaîner contre elle, mais son désir s'enflammait davantage, et elle s'écriait : « O Dieu éternel, recevez le sacrifice de ma vie dans le corps mystique de l'Eglise ; je n'ai à vous donner que ce que vous m'avez donné vous-même. Prenez mon cœur, et pressurez-le sur la face de l'Epouse. »

Alors l'Eternel regardant la Sainte avec clémence s'empara de son cœur, et le pressurait sur l'Eglise avec tant de violence que, si pour

empêcher le vase de son corps de se briser, il ne lui eût pas donné sa force, la vie aurait quitté Catherine. Et les démons criaient avec plus de fureur, comme s'ils avaient enduré une douleur insupportable ; ils multipliaient leurs efforts pour l'épouvanter, et la menaçaient de rendre inutile tout ce qu'elle souffrait ; « mais l'humilité, disait la Sainte, triomphe toujours de l'enfer ». Plus ils s'agitaient, plus elle luttait avec ardeur, et elle entendait, en présence de la Majesté divine, des paroles si tendres et des promesses si douces, qu'elle était inondée de joie.

Catherine en avait le pressentiment ; ce que Dieu lui avait promis était sur le point de s'accomplir. Il avait accepté le sacrifice de sa vie, et elle allait mourir pour l'Eglise. Son corps était tellement amaigri, qu'il semblait comme desséché sous les influences d'un climat de feu, et elle ne pouvait faire seule aucun mouvement. Le jour de Pâques, Frère Barthélemy de Sienne, que les affaires de l'Ordre avaient appelé à Rome, dit la messe dans sa chambre. Au moment de la communion, Catherine se lève, sans le secours de personne, et va au pied de l'autel. Une fois sortie de son extase habituelle, on fut obligé de la rapporter sur son lit. Malgré son état de prostration, elle put s'entretenir un peu avec le Père Barthélemy pendant les quelques jours qu'il demeura à Rome. Elle lui révéla les incroyables douleurs et les peines que les démons lui faisaient souffrir. Le Père la vit prier pour la paix de l'Eglise avec une ardeur que la souffrance ne pouvait ralentir. « Soyez assuré, mon Père, dit la Sainte, que si je meurs, c'est que je suis brûlée et consumée pour la sainte Eglise. Je suis heureuse de souffrir pour sa délivrance, et, s'il le faut, je suis prête à mourir pour elle. »

Quand les négociations qui avaient conduit le Père Barthélemy à Rome furent terminées, son compagnon le pressa de partir. Mais le Père résista ; Catherine était si malade, il ne pouvait la quitter. La Sainte, cependant, l'exhortait à s'en retourner : « Ma mère, répondit Barthélemy, comment m'en aller, en vous laissant à l'extrémité ? » Si je n'étais pas ici, en apprenant votre état, je laisserais tout pour venir auprès de vous. Non, je ne puis partir avant de vous voir hors de danger. » Catherine reprit. « Mon fils, vous n'ignorez pas quelle grande consolation j'éprouve de voir ceux que Dieu m'a donnés, et que j'aime dans la Vérité. Ce serait pour moi un très grand bonheur, si Dieu daignait m'accorder votre présence et celle du Père Raymond, mais son intention est que j'en sois privée, et,

« comme je ne veux pas faire ma volonté, mais la sienne, il faut que
 « vous partiez. Vous le savez, bientôt un Chapitre général de l'Ordre
 « sera célébré à Bologne ; on nommera le Père Raymond Maître
 « général ; je veux que vous soyez avec lui et que vous lui obéissiez.
 « Je vous l'ordonne autant que cela est en mon pouvoir. » Fr. Bar-
 thélemy répondit qu'il ferait tout ce qu'elle lui commanderait, dès
 qu'il la verrait mieux, et il ajouta : « Si c'est la volonté de Dieu que
 « je m'en aille, priez-le de vous rendre la santé avant mon départ. »
 Elle lui promit de le faire. Quand Frère Barthélemy revint le len-
 demain, il la trouva calme et joyeuse, et elle qui ne pouvait jus-
 qu'alors se permettre le moindre mouvement, lui tendit les bras, et
 l'embrassa affectueusement. C'était lui faire connaître la volonté de
 Dieu et l'inviter à partir. Il obéit aussitôt.

XIII. — Quelque temps avant que Catherine fût réduite à l'extré-
 mité, Thomas Petra, l'un de ses disciples, l'avait un jour rencontrée
 dans un jardin appartenant à une dame de Rome ; elle avait été portée
 là pour respirer un air meilleur. Thomas, la voyant pâle et extrê-
 mement amaigrie, lui avait dit : « Ma Mère, il me semble que votre
 « Epoux va vous enlever de cette terre ; avez-vous pris vos dernières
 « dispositions ? — Quelles dispositions peut prendre une pauvre
 « femme comme moi ? » répliqua la Sainte. Il lui répondit : « Vous
 « laisseriez un admirable testament, si vous traciez à chacun de
 « vos disciples ce qu'il devra faire après votre mort ; je vous prie
 « d'accéder à ma demande pour l'amour de Dieu ; je suis sûr qu'ils
 « vous obéiront tous, et moi comme eux. — Je le ferai volontiers,
 « répondit-elle, avec la grâce de Dieu. » Et Thomas continua : « J'ai
 « une autre faveur à vous demander, et je vous prie de me l'accorder
 « encore pour l'amour de Dieu. Obtenez de votre divin Epoux que
 « je connaisse l'état de votre âme après votre mort. — Cela, dit
 « Catherine, ne me paraît pas possible ; car, ou l'âme est sauvée, et
 « alors le bonheur qui l'enivre lui fait oublier les choses de cette vie ;
 « ou elle est damnée, et dans ce cas les tourments qu'elle souffre ne
 « lui permettent pas de rien obtenir. » Elle lui promit cependant de
 contenter son désir, si Dieu le permettait.

Après le départ de Frère Barthélemy, Catherine sentit que les
 heures qu'il lui restait à passer sur la terre étaient comptées. Lapa
 était auprès de sa fille ; Etienne Maconi, son disciple de prédilection,
 avait reçu de la Sainte une lettre : « Quand viendrez-vous, Etienne ?

« Oh ! venez vite », lui disait-elle. Une nuit, priant à Sienne, il avait entendu distinctement ces mots : « Va à Rome ; hâte-toi ; le départ de ta mère est proche. » Il avait quitté Sienne aussitôt, et arrivé à Rome, il était accouru vers sa mère, qu'il n'avait pas vue depuis dix-huit mois. Il la retrouvait épuisée par les souffrances, mais le visage transfiguré par l'amour. Il entendait le son de cette voix bien-aimée, qui lui disait : « Te voilà, enfin, mon fils ; tu as obéi à la voix de Dieu, qui ne manquera pas de te découvrir sa volonté. Va donc, confesse tes péchés, et prépare-toi avec tes compagnons à donner ta vie pour le Souverain-Pontife Urbain VI. »

Ses disciples étant réunis, la Sainte les fit venir autour d'elle, et se rappelant sa promesse à Thomas Petra, elle leur adressa, avec ses dernières paroles, une dévote exhortation, pour les encourager à la pratique de la vertu, et particulièrement à ne pas oublier certaines choses qu'elle considérait comme le principe et le fondement de la perfection. D'abord elle dit que celui qui veut se donner entièrement à Dieu doit dépouiller son cœur de tout amour des choses créées, parce que le cœur ne peut pas appartenir complètement à Dieu, s'il n'est libre, simple et affranchi de tout partage. Et elle déclara que depuis ses plus jeunes années, elle avait surtout tâché de pratiquer ce détachement complet, et toujours cherché Dieu par la voie des souffrances.

Elle dit aussi qu'elle avait fixé l'œil de son intelligence dans la lumière d'une foi vive, où avec pleine certitude elle avait vu que tout ce qui lui arrivait venait de Dieu, et procédait de la grande affection qu'il porte à ses créatures. Cette vérité lui avait fait concevoir un vif amour pour les ordres de Dieu et des supérieurs, et une grande promptitude à leur obéir, se souvenant que leurs commandements étaient dictés par Dieu, soit pour les besoins de son salut, soit pour l'augmentation de la vertu dans son âme. Et elle ajouta : « Quant à l'obéissance, je puis dire en la présence de mon doux Créateur, que, grâce à sa bonté, je n'y ai jamais manqué. »

Elle dit ensuite que Dieu lui avait montré que personne ne peut arriver à la perfection, ni acquérir une vertu solide, sinon par le moyen d'une prière humble, continuelle et pleine de foi ; elle appelait cette prière la mère qui conçoit et nourrit toutes les vertus ; sans elle notre âme languit et s'affaiblit. Elle recommanda à ses disciples de s'appliquer avec ferveur à cette prière, laquelle est de deux sortes : prière vocale et prière mentale. Ils devaient faire la prière vocale à des heures

fixées, et continuellement la prière mentale, en s'efforçant de se connaître eux-mêmes, ainsi que la grande bonté de Dieu à leur égard.

Pour arriver à la pureté du cœur, ils devaient se garder de tout jugement sur le prochain et de toute parole inutile sur sa conduite, ne regardant que la volonté de Dieu dans ses créatures; elle affirma avec force que pour nulle raison nous ne devons juger les autres. Verrions-nous dans le prochain péché évident, notre unique devoir serait de l'excuser, de compatir sincèrement à ses faiblesses, et de prier pour lui en esprit d'humilité.

Puis elle leur recommanda de s'aimer les uns les autres, et les supplia de désirer toujours la réforme et le triomphe de la sainte Eglise, et d'adresser à Dieu de ferventes et continuelles prières à cette intention. C'était là, surtout depuis sept ans, la pensée constante de son cœur, et ce qu'elle n'avait cessé de demander à la divine et souveraine Bonté, non sans souffrir, dans le but d'être exaucée, des douleurs et des infirmités très grandes. Comme Satan avait obtenu de Dieu la permission d'accabler Job de toute sorte de maux, ainsi pensait-elle que l'enfer avait obtenu également le pouvoir d'affliger et de torturer son corps par toute sorte de tourments, au point que de la plante des pieds à la tête, il lui semblait n'avoir rien de sain en elle : « Mes chers amis, dit-elle enfin, je pense que mon Epoux » a tout disposé pour que, selon le désir ardent de mon cœur, mon » âme soit tirée de son obscure prison et retourne à son principe. » Tenez pour certain, mes chers et très doux enfants, que, quand » mon esprit sortira de mon corps, j'aurai vraiment consumé et » donné ma vie dans l'Eglise et pour l'Eglise, ce qui est une très » grande faveur. »

Comme tous pleuraient autour d'elle, elle ajouta qu'il fallait plutôt se réjouir, parce qu'elle allait se reposer dans la paix éternelle de Dieu : « Je vous assure, dit-elle, que je vous serai plus utile après » ma mort, que si je restais dans cette vie ténébreuse et pleine de » misères. » Puis elle appela ses disciples l'un après l'autre, et prescrivit à chacun le genre de vie qu'il devait embrasser après sa mort, indiquant à celui-ci la vie religieuse, à celui-là la vie solitaire.

Le dimanche avant l'Ascension, 29 avril, il semblait que Catherine allait entrer en agonie. Elle demanda avec une profonde humilité l'absolution qui lui avait été accordée par Grégoire XI et Urbain VI pour l'article de la mort. Comme elle respirait péniblement, l'abbé de

Saint-Anthime lui administra l'Extrême-Onction. Ce sacrement reçu, elle parut soutenir contre le démon un terrible combat, qui dura une heure et demie. Elle s'écriait : « J'ai péché, Seigneur. Ayez pitié de moi ! » Elle répéta ces mots plus de soixante fois, levant le bras, et le laissant ensuite retomber vivement sur son lit. Puis elle disait : « O Seigneur, ayez pitié de moi ! Ne m'enlevez pas le souvenir de « votre Divinité ! » et ces mots revenaient souvent sur ses lèvres. Elle disait aussi : « O Dieu, venez à mon secours ! ô Seigneur, hâtez-« vous de me secourir ! » Elle murmurait encore d'autres prières très humbles et très dévotes. Tout à coup elle s'écria, comme si elle répondait à quelqu'un qui l'aurait accusée : « La vaine gloire ! Non, « jamais, mais la vraie gloire de Jésus crucifié ! » Puis son visage devint joyeux et angélique, tellement que ses disciples crurent un moment qu'elle allait revenir à la vie. Ses yeux étaient fixés sur un crucifix placé devant elle, et elle ne cessait de s'accuser tout haut de ses péchés, se frappant la poitrine et multipliant les actes de contrition. Elle disait souvent : « *Meâ culpâ* », en s'accusant de ses fautes. « O Trinité éternelle, je vous ai souvent et misérablement « offensée par ma négligence, mon ignorance, mon ingratitude et « ma désobéissance. Hélas ! malheureuse, je n'ai pas observé vos « commandements généraux, ô mon Dieu, ni ceux que vous m'aviez « donnés à moi en particulier. » Et en faisant cette confession, elle continuait à se frapper souvent la poitrine. « Vous m'aviez « prescrit de vous chercher en tout et de travailler sans cesse au bien « du prochain, et j'ai fui la peine, même quand il était très néces-« saire de m'y soumettre. O Dieu éternel, vous m'aviez commandé « de ne tenir aucun compte de moi-même, et de ne penser qu'à « votre gloire et au salut des âmes en prenant cette douce nourriture « sur la table de la très sainte Croix, et j'ai cherché ma propre « consolation. Vous m'invitiez sans cesse à m'unir à vous par « l'ardeur des désirs, l'humilité des larmes et la prière persévérante « pour le salut du monde et la réforme de l'Eglise, et vous promet-« tiez d'accorder vos miséricordes aux hommes et de nouveaux « trésors à votre Epouse, et moi, malheureuse, au lieu de répondre « parfaitement à vos désirs, je me suis endormie sur le lit de la « négligence. Hélas ! vous m'aviez confié des âmes et donné des « enfants que je devais aimer d'un amour spécial et conduire vers « vous dans le chemin de la vie. Seigneur, j'ai manqué de sollicitude « à leur égard, je ne les ai pas secourus en vous adressant une

« humble et continuelle prière ; j'ai négligé de leur donner de bons
 « exemples et d'utiles enseignements. Malheureuse ! avec combien
 « peu de respect j'ai reçu les grâces innombrables et les trésors de
 « peines et de souffrances qu'il vous a plu de m'accorder. Je ne les ai
 « pas accueillis avec cet insatiable désir et cet ardent amour que
 « vous éprouviez vous-même en me les envoyant. Hélas ! mon
 « Amour ! votre bonté infinie m'a choisie pour épouse dès ma plus
 « tendre enfance ; mais je ne vous ai pas été assez fidèle, puisque ma
 « mémoire n'est pas toujours restée pleine de vous, de vos immenses
 « bienfaits ; puisque mon intelligence ne s'est pas uniquement atta-
 « chée à vous comprendre ; puisque ma volonté ne s'est pas appli-
 « quée à vous aimer de toutes ses forces. »

Après cette admirable confession publique, la Sainte sollicita une nouvelle absolution et se remit à prier. La mère de la sainte agonisante se tenait près d'elle, et se lamentait. Sa bien-aimée fille implora sa bénédiction, et la reçut avec une profonde humilité.

Enfin Catherine fit à Dieu une prière spéciale pour l'Eglise et Urbain VI, qu'elle déclarait le vrai Pontife et le vicaire du Christ sur la terre, et lui recommanda encore une fois ses fils : « Mon Père, dit-elle, ils sont à vous ; vous me les aviez donnés ; maintenant je vous les rends, et je vous prie qu'aucun ne soit arraché de vos mains. » Puis elle les bénit, ainsi que tous ceux qui étaient absents, et, sentant que la mort approchait, elle dit : « Mon Père, vous m'appellez à vous, et j'y vais, non pas par mes mérites, mais à cause de votre miséricorde, que je vous demande en vertu du très précieux sang de votre cher Fils. » Elle s'écria ensuite : « O Sang, ô Sang ! » puis elle prononça doucement les paroles du Sauveur : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains, » et baissant la tête, elle rendit l'esprit. C'était le dimanche 29 avril, à l'heure de Tierce. Le corps de la Sainte demeura sur son lit jusqu'au mardi suivant, frais, beau, comme serait celui d'un ange, et répandant une agréable odeur.

XIV. — La nouvelle de la mort de Catherine se répandit bien vite dans Rome. Le peuple se porta en foule vers l'église de la Minerve, où le corps avait été transporté, pour baiser les pieds et toucher les vêtements de la Sainte. Les Romains se montraient si avides d'avoir des reliques, qu'on put craindre que les pieuses dépouilles ne fussent mises en pièces, et, par précaution, on les plaça derrière la grille de fer

de la chapelle de Saint-Dominique, où, pendant trois jours, elles opérèrent nombre de miracles.

Au moment même où Catherine s'envolait vers le ciel, sa gloire était miraculeusement révélée à plusieurs personnes. Une dame de Rome, nommée Sémia, était très affectionnée à la bienheureuse Servante de Dieu. Depuis plusieurs jours cependant, elle ne l'avait pas vue et ignorait l'aggravation de sa maladie. Dans la nuit qui précéda la mort de la Sainte, Sémia se disait tout en sommeillant : « C'est « aujourd'hui dimanche ; il faudra me lever de bonne heure pour aller « à la messe. » Tout à coup, elle voit un enfant d'une grande beauté, âgé de huit à dix ans, qui lui dit : « Je ne veux pas que vous vous « leviez, avant d'avoir contemplé les merveilles que j'ai à vous montrer de la part de Dieu. » Cela dit, l'enfant la conduit dans une sorte d'église, au fond de laquelle était un tabernacle d'argent très grand et très élevé. Un autre enfant apporte une échelle pour monter au tabernacle, et l'ouvre avec une clef d'or. Sémia aperçoit alors une jeune fille très belle et magnifiquement parée ; sa robe était éblouissante de blancheur, et tout ornée de pierres précieuses. Sur sa tête reposait un diadème composé de trois couronnes, la première, d'argent et blanche comme la neige, la seconde, d'argent mêlé d'or, et la troisième, de l'or le plus pur, semé de perles d'une grande richesse. En regardant attentivement cette jeune fille, Sémia reconnaît le visage de Catherine, mais la trouvant si peu âgée, elle croit être en face d'une autre personne. A ce moment quatre autres enfants apparaissent, apportant un brancard couvert d'étoffes précieuses, et disposé en forme de lit. La jeune fille leur dit : « Vous voyez bien qu'elle ne me reconnaît « pas. Laissez-moi lui parler. »

Et s'approchant de la dame, comme en volant, elle lui dit : « Sémia, « vous ne me reconnaissez pas ; je suis Catherine de Sienne, remarquez bien ce que vous allez voir. »

A ces mots, elle est conduite sur le lit par les six enfants et aussitôt élevée vers le ciel. Tout à coup, apparaît un trône sur lequel était assis un roi couronné et couvert de pierreries, tenant un livre ouvert à la main. Portée par les enfants jusqu'aux marches du trône, la Vierge se jette aux pieds du Roi et l'adore : « Soyez la bienvenue, dit le Roi, ma chère Epouse et ma fille, Catherine ! » Sur l'ordre du Roi, elle lit dans le livre ouvert, et à un nouveau signe, elle se lève, et se tient près du trône, pour attendre la Reine, qui s'avancait suivie d'une multitude de vierges. A son approche, la Bien-

heureuse se hâte de descendre l'estrade et se prosterne devant Marie. La Reine du Ciel lui prenant les mains, lui dit : « Soyez la bienvenue, Catherine, ma fille bien-aimée ! » et la relevant, elle lui donne le baiser de paix. Après quoi, la jeune fille, sur son ordre, s'avance vers les autres vierges, qui l'embrassent avec joie.

Quand Sémia se réveilla, le soleil était haut sur l'horizon et marquait l'heure de Tierce. Vite, elle alla entendre la messe, et courut à la maison de Catherine qu'elle trouva fermée ; le lendemain, elle se dirigea par hasard vers l'église de la Minerve, et ne fut pas peu surprise d'y voir exposé le corps de Catherine. Apprenant qu'elle était morte à l'heure de Tierce, Sémia s'écria : « Je l'ai vue ; « j'ai vu ma mère bien-aimée qui quittait son corps ; les Anges l'ont « portée au ciel devant moi. Je sais maintenant que le Seigneur m'a « envoyé son ange, et m'a montré la mort de ma mère. O ma « mère ! ma mère ! comment n'ai-je pas compris pendant cette « vision que vous quittiez la terre ? »

On se rappelle que Catherine avait promis à Thomas Petra de venir lui manifester son état, si Dieu le permettait. Huit jours s'étaient écoulés depuis la mort de la Sainte, lorsque, de grand matin, un homme de haute piété qui se nommait Jean de Pise, frappe à sa porte : « Catherine de Sienne va venir, » lui dit-il. Thomas répond : Comment peut-elle venir puisqu'elle est morte depuis longtemps ? — Sachez que vous la verrez, » réplique le visiteur en se retirant. Le lendemain, le surlendemain, et pendant près de trente jours, Thomas reçoit semblable visite d'hommes recommandables par leur sainte vie. Probablement c'étaient des anges de Dieu qui prenaient ces formes pour lui annoncer ce qui allait arriver. Enfin, un dimanche, après avoir récité Matines, il se disposait à prendre un peu de repos, lorsque, vers le point du jour, il aperçoit dans un ciel sans nuage une multitude d'esprits bienheureux qui s'avançaient en procession. Ils étaient vêtus de blanc et allaient trois par trois, portant des ornements, des reliques, des croix, des chandeliers d'argent, des cierges allumés, des instruments de musique et ils chantaient en plusieurs chœurs des cantiques sacrés, le *Kyrie eleison*, le *Gloria in excelsis*, le *Sanctus*, le *Benedictus* et le *Te Deum*.

La magnificence de ce spectacle mit Thomas Pétra hors de lui, mais se souvenant de la promesse et des mystérieux avertissements, il se rassura et dit à un Ange : « Que faites-vous ? » Celui-ci répondit :

« Nous conduisons l'âme de Catherine de Sienne en présence de la divine Majesté. » Quand l'Ange se fut éloigné, Thomas s'adressa à un autre et dit : « Où est-elle ? » A peine eut-il fait cette demande, que la procession se forma en un cercle très large, au centre duquel apparut Catherine. Elle était vêtue comme les Anges, et ressemblait à Notre-Seigneur, tel qu'on le peint dans les coupes des églises. Elle avait les mains pleines de palmes, tenait la tête inclinée et les yeux modestement baissés. Thomas la reconnut parfaitement, mais, pour que la vision fût complète, il demanda à Dieu de lui montrer bien en face le visage de Catherine. Sa prière fut exaucée. La Sainte leva la tête, et le regarda avec ce gracieux sourire, qui avait été pendant toute sa vie la continuelle expression de la joie de son âme. La procession se remit ensuite en marche, continuant à chanter des hymnes célestes (1).

Le mardi 1^{er} mai, le saint corps de la Vierge séraphique fut placé dans le cercueil par le B. Etienne Maconi, et déposé au cimetière des religieux, dans un sarcophage quelque peu élevé au-dessus du sol. Le lendemain eurent lieu les funérailles solennelles, aux frais du Pape, avec l'assistance de tout le clergé séculier et régulier de la ville.

En 1384 ou 1385, la tête de sainte Catherine fut transportée à Sienne, et reçue solennellement. Le samedi soir, 23 avril, les cloches annoncèrent la fête. Le lendemain matin, Fr. Raymond fit un sermon ; plusieurs autres furent prêchés par les disciples de la Sainte. On fixa au jeudi, 5 mai, une grande procession, à laquelle furent invité évêques, abbés et autres prélats de la république. Une grande foule d'étrangers étaient accourus. La grosse cloche du palais donna le signal, et la procession partit de la porte Romaine. Tous chantaient de si bon cœur, et il y avait tant d'instruments de musique, qu'il semblait que les portes du ciel étaient ouvertes. Deux cents jeunes filles et autant de jeunes gens ouvraient la marche, portant des lis, des roses et d'autres fleurs. Puis, derrière un long cortège de confréries, d'ermites, de communautés religieuses, de prêtres, de magistrats et d'évêques, venait un baldaquin d'or, orné de diamants, sous lequel était portée la sainte relique, accompagnée à gauche par le B. Raymond, Général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, à droite, par l'évêque de Sienne. Les Mantellates de la ville suivaient

(1) Cartier, *Vie de S. Catherine de Sienne*; *Déposition de Frère Barthélemy*.

la relique ; au milieu d'elles marchait Lapa , la vieille mère de l'illustre Sainte. Tous pleuraient d'attendrissement en la voyant, et disaient : « O heureuse Mère, qui contemplez de vos propres yeux le triomphe de votre fille ! » La procession arrivée à l'église de Saint-Dominique, Fr. Raymond fit un discours, l'évêque bénit le peuple ; puis la sainte tête fut déposée dans un reliquaire et placée dans la sacristie.

Quand le grand schisme eut pris fin par l'élection de Martin V au concile de Constance, et que la cause pour laquelle Catherine avait généreusement offert sa vie à Dieu, eut triomphé, de tous côtés des suppliques furent adressées à la cour de Rome, demandant la canonisation de la Vierge de Sienne. Le doge de Venise, les souverains d'Autriche et de Hongrie et un grand nombre de personnages illustres conjuraient le Pape d'élever sur les autels celle qui, pendant sa vie, avait été l'infatigable défenseur de l'Eglise.

Cette gloire était réservée à un Pape, siennois de naissance, et dont le nom avait été porté par quelques-uns des disciples de Catherine. C'était Sylvio Piccolomini, qui monta sur le trône pontifical en 1458, et prit le nom de Pie II. Non content de publier, le 29 juin 1461, la bulle de canonisation de Catherine, Pie II voulut composer lui-même l'Office de la Bienheureuse Vierge.

La bulle fixait la fête de sainte Catherine au premier dimanche de mai. Urbain VIII, par un décret en date de 1630, l'assigna au 30 avril, le 29, qui fut celui de sa mort, étant occupé par la fête de saint Pierre martyr.

Plus tard, Benoit XIII autorisa une fête en l'honneur des stigmates de la Sainte, et la fixa au trois avril ; le jeudi avant la Quinquagésime fut assigné pour la commémoration des épousailles de Notre-Seigneur avec cette Bienheureuse Vierge.

En 1855, un nouveau triomphe était réservé à sainte Catherine. L'église de la Minerve venait d'être restaurée avec grande magnificence. Le 5 août de cette même année, le corps de la Sainte fut retiré de l'autel du Rosaire, et porté dans les rues de Rome, au milieu d'une magnifique procession, pour être ensuite déposé sous l'autel majeur, que Pie IX avait consacré de ses propres mains, le 4 août précédent, jour de la fête de saint Dominique. La commémoration de cette translation fut concédée par le Souverain-Pontife, et fixée au jeudi avant la Quinquagésime, jour auquel on faisait mémoire du mariage mystique de la Sainte avec Notre-Seigneur.

Quelques années plus tard, le même Pontife entourait de nouveaux honneurs l'illustre Vierge de Sienne, en la déclarant, par un décret en date du 17 avril 1866, patronne secondaire de Rome, et en élevant pour tout l'Ordre son octave au rit solennel.



*Le V. P. LÉONARD DE CHIO,
Archevêque de Mételin, dans l'île de Lesbos (*)*

(1462)

LÉONARD naquit dans l'île de Chio, d'une famille assez obscure, qui lui fit donner une éducation soignée. Après avoir appris les belles-lettres et la langue grecque dans sa patrie, il embrassa la vie religieuse dans l'Ordre de S.-Dominique. Ses talents ne tardèrent pas à le distinguer, et les supérieurs, fondant sur lui de hautes espérances, l'envoyèrent en Italie se perfectionner sous les plus habiles maîtres. Ses études complétées à l'Université de Padoue, il expliqua publiquement les saintes Ecritures dans cette même ville, puis à Gênes et en d'autres endroits de la Lombardie.

De retour dans l'archipel, le P. Léonard, par ses vertus et sa doctrine, s'attira l'estime de la princesse souveraine de l'île de Chio, Marie Justiniani, qui l'honora de sa confiance, et le fit nommer par Eugène IV archevêque de Mételin, dans l'île de Lesbos.

Pendant que le nouveau prélat travaillait avec zèle à instruire son troupeau, les Grecs de Constantinople tendaient visiblement à retourner au schisme. En 1439, au Concile de Florence, l'union de l'Eglise grecque et de l'Eglise latine avait bien été consentie, signée et ordonnée à tous les fidèles de l'Orient. Mais autre chose d'ordonner, autre chose d'obtenir. Longtemps habitués à vivre dans la séparation d'avec Rome, fidèles et clergé ne pensaient qu'à se révolter contre un décret qui les assujettissait au Pontife romain.

Pour essayer de les maintenir dans la soumission, le Pape

(*) Bzovius, Touron.

Nicolas V, sur la demande de l'empereur Constantin Paléologue, envoya à Constantinople comme légat, le cardinal Isidore, en lui adjoignant l'archevêque de Mételin, tous deux habiles dans la science des Grecs et zélés pour l'union. Tandis que les deux nonces préparaient leur voyage, le Souverain-Pontife écrivit aux Grecs, pour les exhorter à penser à leur salut et à ne point lasser plus longtemps la patience de Dieu. Il leur rappelait en particulier le figuier de l'Evangile, auquel il fut accordé un délai de trois ans, et qui, demeurant toujours sans fruit, finit par être coupé et jeté au feu. Ces lettres étaient datées de 1451. Dans la troisième année qui suivit, Constantinople tombait au pouvoir de Mahomet II, et c'en était fait de l'empire des Grecs. Mais n'anticipons pas.

Le cardinal Isidore et le P. Léonard de Chio reçurent bon accueil de l'empereur Constantin et entrèrent en pourparlers avec les Orientaux. Après beaucoup de conférences, l'empereur, au mois de décembre 1452, donna enfin, avec une partie du clergé, des marques publiques de sa soumission au décret du Concile de Florence. Mais le peuple fut loin de s'associer à cet acte. Quand on s'aperçut que le nom du Pape était inséré dans la liturgie, toute la ville s'émut. Le tumulte commença pendant la célébration des divins mystères, en pleine église de Sainte-Sophie. Un moine qui passait pour saint annonça les derniers malheurs à tous ceux qui se soumettraient au décret « impie » de Florence. De toutes parts ce n'était u'un cri : « Anathème, anathème à ceux « qui s'unissent avec les Latins ! »

En même temps que les Grecs achevaient de combler la mesure de leurs iniquités, Mahomet II mettait le siège devant Constantinople avec une armée de trois ou quatre cent mille combattants. Au lieu de se retirer, le légat et l'archevêque de Mételin continuèrent leurs efforts, et supplièrent les schismatiques d'apaiser la colère de Dieu par un sincère retour à l'unité catholique. Mais leur endurcissement était sans remède. A l'heure même où la ville s'abandonnait à la consternation, en présence de la formidable armée des infidèles, il se rencontra un sénateur, un amiral assez dépourvu de sens, pour dire tout haut qu'il valait mieux voir le turban dominer dans Constantinople que le chapeau d'un cardinal latin. Le châtiment allait enfin éclater. En vain les assiégés firent des prodiges de valeur. En vain l'empereur se multiplia. La ville fut emportée d'assaut le 29 mai 1453. Constantin succomba en

héros, l'épée à la main, et avec lui périrent plus de quarante mille personnes. Tous les autres habitants furent faits prisonniers ; dans le nombre se trouvèrent le cardinal Isidore, qui avait quitté les marques de sa dignité, ainsi que l'archevêque de Mételin. « Je fus saisi, enchaîné et même frappé par les Turcs, rapporte le P. Léonard, mais je ne fus pas trouvé digne de mourir pour le Christ Sauveur. »

La captivité des deux nonces ne dura pas longtemps ; ils parvinrent à se racheter et se retirèrent dans l'île de Chio, d'où le P. Léonard écrivit au Pape Nicolas V une relation de la prise de Constantinople (1). Il raconte avec douleur que les schismatiques, dans leur aveugle obstination, paraissaient moins redouter le joug des infidèles, la servitude et la mort, que l'union qu'on leur proposait avec l'Eglise catholique, et voyaient dans tous leurs malheurs un châtement de l'obéissance rendu au décret de Florence par une partie des Grecs.

Pendant que les Turcs, victorieux dans la capitale de l'empire, faisaient sentir leur joug à ceux qui avaient secoué celui de Jésus-Christ, le pieux archevêque de Mételin, revenu comme par miracle au milieu de son troupeau après une absence de cinq ans, reprenait avec une nouvelle ferveur les fonctions de la sollicitude pastorale. Mais il ne lui restait que peu d'années à vivre. En 1458, selon les uns, 1462, selon d'autres, le puissant Mahomet II s'empara de l'île de Lesbos ; la capitale, Mételin, où se trouvait le P. Léonard, se rendit à composition. Mais qu'était la parole jurée pour les Turcs ? Ils transportèrent une partie de la population à Constantinople ; quant aux principaux habitants, surtout les ecclésiastiques, ils les firent périr par divers genres de supplices. On ne saurait mettre en doute que tel n'eût été le sort de notre archevêque.

Si l'on place la prise de l'île de Lesbos en 1462, Léonard de Chio gouverna dix-huit ans son Eglise de Mételin, et avec une application infatigable. Tout le temps que lui laissait le soin des âmes, il l'employait à la prière ou à la lecture, surtout des Pères grecs. Il a composé aussi quelques ouvrages, dont il ne nous reste qu'une petite partie.

(1) Cet écrit, daté de Chio le 16 août 1453, est inséré en entier dans les Annales ecclésiastiques de Bzovius.



*Le V. P. ÉTIENNE DE LA COMBE,
Profès du Couvent de Belvès (*).*

(14..)

LE Père Etienne de la Combe, illustre religieux de la Province de Toulouse, prit l'habit au couvent de Belvès, dans le Périgord, vers le milieu du quatorzième siècle. Ses études achevées, il enseigna quelque temps au couvent de Bordeaux et devint maître en théologie. Son mérite l'appela bientôt aux plus hautes charges. De 1367 à 1374, il remplit les fonctions de Procureur de l'Ordre auprès d'Urbain V et de Grégoire XI. En 1368, pendant que son emploi le fixait à Rome, le Chapitre général de Bruges l'institua Vicaire de la Province romaine ; mais le 18 novembre de la même année, au Chapitre de Narni, les religieux auxquels il était imposé comme supérieur le mettaient bénévolement à leur tête avec le titre de Provincial. Il gouverna un an et demi cette Province, en apportant le plus grand zèle à réparer les ravages causés dans l'intérieur des cloîtres par les guerres ou par la peste.

Au bout de ce temps, il fut appelé par le cardinal Grimoard, légat en Emilie, pour réformer la Province de Lombardie inférieure, et institué à cette fin, par autorité apostolique, vicaire du Maître général. Après le couvent de Bologne, qui attira le premier son attention, il réforma successivement les couvents de Frères et les monastères de Sœurs, et comme le Provincial, au lieu de l'aider, lui faisait opposition, il le priva de son office. Ainsi remise dans une meilleure voie, la Province de Lombardie réunit son chapitre au mois de février 1371 pour l'élection d'un nouveau supérieur. Quoique les religieux moins observants n'eussent pas manqué d'accuser le P. Etienne de sévérité excessive, et que beaucoup l'eussent gravement offensé, néanmoins telle avait été sa prudence, que les Pères, avec paix et grande joie, portèrent sur lui leurs

(*) Masetti, *Monum. et Antiq.* ; *Bull. O. P.*

suffrages et le nommèrent Provincial. Mais cette élection ne fut pas confirmée. De graves affaires exigeaient la présence du Procureur à la cour romaine, et le P. Etienne de la Combe dut revenir à Avignon, rappelé par le Maître général sur l'ordre même de Grégoire XI.

Quelques années après, en 1375, le bruit courut que le Révérendissime P. Elie Raymond, qui tenait en main le gouvernement de l'Ordre, allait être revêtu de la pourpre. Sainte Catherine de Sienne s'intéressait vivement au choix du successeur. Le religieux qu'elle eût souhaité de préférence était le P. Etienne de la Combe; aussi, dans une lettre à l'archevêque d'Otrante, qui vivait à la cour romaine, elle appelait sur lui l'attention du Souverain-Pontife.

« J'ai appris, dit-elle, que le Maître de notre Ordre devait être nommé cardinal. Je vous conjure, par l'amour de Jésus crucifié, de prendre les intérêts de l'Ordre et de prier le Christ de la terre de nous donner un bon Vicaire. Je voudrais que vous parliez de Maître Etienne de la Combe, qui a été Procureur de l'Ordre et de la Province de Toulouse. Je crois que, s'il était choisi, ce serait un grand avantage pour la gloire de Dieu et pour notre Ordre. Car il me semble que c'est un homme vertueux, énergique et sans crainte; nous avons maintenant besoin d'un médecin qui n'ait pas peur, et qui use du fer de la sainte et droite justice. Car on s'est tant servi d'onguent jusqu'à présent, que tous les membres sont pour ainsi dire corrompus. Je n'ai pas écrit au Saint-Père à ce sujet, et je ne le lui ai pas désigné; mais je l'ai prié de nous donner un bon religieux et de s'entretenir à cet égard avec vous et avec Mgr Nicolas d'Osimo. »

Ces paroles d'une Sainte, si capable d'apprécier les hommes à leur juste valeur, sont pour le P. Etienne de la Combe un magnifique éloge. Toutefois, cette recommandation si autorisée demeura sans résultat, car le P. Elie Raymond ne fut pas créé cardinal et conserva la direction de l'Ordre.

En 1378, le Chapitre général de Carcassonne nomma le P. Etienne Provincial de la Province de Toulouse. C'est en cette même année qu'éclatait malheureusement le grand schisme qui divisa l'Eglise et avec l'Eglise les Ordres religieux. Comme toute la France, le P. Etienne embrassa l'obédience d'Avignon.

Nous perdons ensuite sa trace pendant plus de trente ans, pour le retrouver vers 1410, exerçant les fonctions d'Inquisiteur à Toulouse. Evidemment, il devait avoir atteint à cette dernière époque un

âge avancé ; n'importe, le zèle du vaillant religieux n'a rien perdu de son énergie, comme le prouve sa conduite dans les circonstances difficiles que traversait alors la sainte Eglise.

En 1409, on le sait, le conciliabule de Pise créa un troisième Pape dans la personne d'Alexandre V : mesure désastreuse, qui, au lieu d'éteindre le schisme, comme on le prétendait, ne fit que l'aggraver, non sans porter partout le désordre et la confusion. La conséquence principale de cette funeste élection fut de partager la chrétienté en trois obédiences. Le P. Thomas de Fermo, Maître général des Frères-Prêcheurs dans l'obédience de Grégoire XII, se rallia à Alexandre V. Une partie de la Province de Toulouse fit de même, ce qui donna à cette Province deux supérieurs, l'un pour les couvents et les religieux fidèles à Benoît XIII, l'autre pour les couvents entrés dans l'obédience d'Alexandre V.

Le P. Etienne de la Combe était demeuré dans le parti de Benoît XIII, suivant en cela l'exemple de saint Vincent Ferrier. Mais non content de repousser pour lui-même l'élection faite à Pise, il crut de son devoir d'user de la puissance inquisitoriale pour sévir contre les partisans d'Alexandre V et de son successeur Jean XXIII. En conséquence, il soumit à un emprisonnement rigoureux, durant plusieurs jours, des Frères-Mineurs et des Frères-Prêcheurs, et parmi ces derniers, le Prieur de Carcassonne et le Provincial de la partie de la Province de Toulouse qui s'était séparée de Benoît XIII. Plainte fut portée par les victimes à Jean XXIII, qui écrivit au P. Dominique Florent, archevêque de Toulouse, de citer le P. Etienne à comparaître devant lui et d'en faire bonne justice (1).

Nous ignorons quelle suite l'archevêque de Toulouse donna à cette affaire. Mais un autre document nous apprend que le Provincial de Toulouse, celui qui obéissait à Jean XXIII, ôta au P. Etienne de la Combe son office d'Inquisiteur, pour le conférer au P. Jean Dupuy, l'un des Frères précédemment incarcérés par le terrible P. Etienne. Mais cet acte fut matière à discussion entre ce dernier et le P. Jean Dupuy, qui fit confirmer sa nomination d'Inquisiteur par le Père Thomas de Fermo, Maître-général, puis par Jean XXIII lui-même, sous la date du 19 septembre 1414 (2).

Nous ne savons en quelle année mourut le P. Etienne de la

(1) *Bull. O. P.*, II, 510.

(2) *Ibid.*, II, 522.

Combe ; ce fut sans doute peu de temps après ses démêlés avec les partisans de Jean XXIII. Il est à croire que ses vertus, son zèle, son amour de l'observance religieuse lui méritèrent au ciel, auprès de sainte Catherine de Sienne, une belle récompense.



LE MÊME JOUR

1240 — A Cordoue, au couvent de Saint-Paul, mémoire d'un religieux anonyme, insigne en sainteté et singulièrement adonné à l'oraison.

Revenant une nuit de l'église, après y avoir dévotement visité les chapelles, selon sa coutume, et passant devant le Chapitre, il le vit rempli de clarté et d'un grand nombre de saints qu'il ne connaissait pas. Il leur demanda qui ils étaient « Nous sommes, répondirent-ils, des martyrs qui ont autrefois « répandu leur sang en ce même lieu pour le soutien de la foi ; nous prenons « plaisir à le venir visiter comme l'illustre champ de notre triomphe. »

Ce religieux alla dire au Prieur ce qu'il avait vu. Bien convaincu de la sainteté et de la sincérité de ce Père, et n'ignorant pas d'ailleurs que notre couvent était en effet bâti sur l'emplacement où les Arabes, autrefois maîtres de Cordoue, faisaient cruellement mourir les chrétiens qui ne voulaient pas renoncer à la religion, le Prieur ne fit point difficulté d'ajouter foi à ses paroles et de faire part à sa communauté de la complaisance que les martyrs avaient encore pour ce saint lieu. Il exhorta les religieux à se rendre dignes de plus en plus de leurs visites et à honorer ce lieu par le martyre volontaire des austérités de la Religion.

Cet emplacement fut donné à l'Ordre par le roi d'Espagne saint Ferdinand, qui aimait tendrement les Frères Prêcheurs et en avait toujours en sa compagnie.

On montre encore un cachot affreux dans lequel les rois mahométans détenaient les fidèles. De la révélation que nous venons de raconter naquit la grande vénération de nos Pères et de toute la ville de Cordoue pour cette terre sanctifiée par le sang des chrétiens. Tous les jours, au sortir de Matines et des Vêpres, on fait mémoire en commun de plusieurs martyrs.

Ce lieu est aussi le champ où dorment les religieux après leur mort. Ils estiment un grand bonheur d'être mis dans une terre si sainte. — (Lopez.)

1254 — A Roskild en Danemark, le V. Père ABSALON. Il était natif de la même ville et fut un homme plein de zèle, de piété, de prudence et de reli-

gion et l'un des apôtres de son temps dans les royaumes de Danemark, de Norwège et de Suède. Il gouverna pendant vingt ans avec des travaux immenses la Province fondée par l'Ordre en ces pays, laquelle s'étendait dans les trois royaumes et y a subsisté jusqu'aux désastres causés par l'hérésie de Luther. Il reçut la récompense de ses mérites l'an 1254. — (Bern. Guid.)

1365 — A Patras, ville d'Achaïe, le V. Père BARTHÉLEMY DE ROME, d'une très illustre famille de la même ville, recommandable pour sa science et sa vertu. Le Pape Urbain V l'éleva d'abord sur le siège de Chiesi, qu'il éclaira quelque temps de ses lumières et réchauffa de ses ardeurs. Transféré ensuite à l'évêché de Patras, célèbre par le martyre de saint André, il imita pendant trois ans les actions de ce glorieux apôtre et mourut de la mort des justes, l'an 1365. — (Fontana.)

1480 — A Pavie, les VV. Pères MODESTE DE VICENCE et AUGUSTIN DE PAVIE, tous deux inquisiteurs, tous deux remarquables par une rare intégrité de mœurs et par la sainteté de leur vie. L'un mourut en 1265, l'autre en 1480. — (Pio.)

... En la Province de Sicile, mémoire du V. P. JEAN-JACQUES, Grec de nation, excellent casuiste, puissant orateur pour la cause de Dieu et très zélé pour l'observance régulière, et des Pères Marian Valdivie, Jean Pierre de Saint-Jacques, Sébastien de Taormina, Jean-Pierre Costes, Etienne Bollani et Michel Salone, tous grands religieux, excellents docteurs et supérieurs sages, très vigilants et très exemplaires. Ils ont gouverné en divers temps cette Province et singulièrement honoré l'Ordre par leurs belles actions. On raconte en particulier du P. Michel Salone que, prêchant avec une ferveur et un fruit admirables dans Syracuse et les hirondelles se rendant extraordinairement importunes par leurs gazouillements, il les chassa avec le signe de la Croix, au nom de la T. S. Trinité, avec défense de ne plus revenir, à quoi elles obéirent. — (Pio.)

1600 — Aux Indes orientales, le martyre du V. Frère convers PIERRE DES SAINTS, et la mort précieuse de quelques-uns de nos Pères missionnaires dans ces régions. Ils furent envoyés par le Vicaire général de la Congrégation des Indes orientales au royaume de Siam, pour y prêcher la foi, y cultiver et faire croître la semence que nos religieux avaient jetée en cette terre et arrosée de leur sang. Mais ayant trouvé partout le pays en armes, ils perdirent espoir d'y annoncer avec fruit l'Evangile de paix. Les uns s'en retournèrent à Malacca d'où ils étaient partis, les autres prenant terre en des ports différents y furent consumés par la peste qui infectait ces contrées.

Le Frère Pierre tomba entre les mains des Maures qui le dépouillèrent de ses habits et le fouettèrent d'une manière si cruelle qu'enfin, ayant tout le corps déchiré, il tomba mort entre leurs mains et mérita de prendre rang parmi les saints martyrs dont il portait le nom. — (Sousa.)

1610 — A Modène, le V. Père LAZARE PELISSIER, éminent en science et en piété. D'abord théologien des ducs de Modène, il fut ensuite, à leur instance, promu à l'évêché de Nusco, dans le royaume de Naples, par le Pape Clément VIII, puis, à leur sollicitation, transféré par Paul V à celui de Modène. Après avoir rempli très dignement les devoirs de sa charge pendant trois ans, il alla recevoir la récompense de ses soins et de sa vigilance, l'an 1610. Il fut enterré dans notre église de Modène, proche du P. Sixte Vice-Domini, évêque de la même ville, et, lui aussi, religieux de l'Ordre. — (Fontana.)

1640 — A Dijon, le V. Père FRANÇOIS CHEVALIER, profès du couvent de la même ville, religieux insigne en piété, zèle et observance régulière, qu'il travailla de tout son cœur à rétablir dans la Province de France. Il s'en rendait lui-même un modèle accompli, gardant exactement toutes ses règles ; et comme la vertu unie est plus forte et plus efficace que lorsqu'elle est divisée, il se joignit pour le même dessein aux RR. Pères René Chaillant et Henri Beaulieu, avec lesquels il réforma le couvent de Toul, et fut l'un des premiers directeurs de la V. Mère Etienne de l'Incarnation et de ses compagnes, fondatrices du monastère des Sœurs du Tiers-Ordre en la même ville.

Retiré dans son couvent de Dijon, il y vécut jusqu'à une vénérable vieillesse avec une ferveur de novice, gardant indispensablement abstinences et jeûnes de l'Ordre et assistant au chœur du jour et de nuit, tout occupé et rempli de Dieu, dans un total éloignement des créatures et dans les exercices continuels de l'oraison. Il décéda l'an 1640 dans une sainte estime, laquelle fut admirablement augmentée par une beauté si agréable qui parut sur son visage, qu'on accourait de toute la ville pour le voir. — (*Ex relat. fidei.*)

1640 — En Irlande, le V. Père THOMAS POETINS, religieux dévot dès sa jeunesse, humble, modeste et doué d'une douceur et débonnairété qui le faisait aimer de tous. Il perfectionna toutes ces qualités par les pratiques de la Religion, dans laquelle s'étant rendu digne de travailler utilement au salut des âmes, il s'adonna entièrement à la prédication, aux confessions, aux visites des malades et aux autres œuvres de la charité chrétienne et religieuse.

Dieu couronna une si sainte vie par une sainte mort ; un jour, ayant communiqué et prêchant selon sa coutume, il dit publiquement à son auditoire que sa mort était proche, et, comme il continuait son sermon avec plus de ferveur, les forces vinrent à lui manquer tout-à-coup. Il rendit ainsi l'âme dans cet exercice apostolique, vers l'an 1640. — (*Act. Cap. 1644.*)

1268 — Au monastère de Montargis, la Vénérable Sœur BENGARDE DE BEAULIEU, femme insigne en humilité, dévotion et charité et très affectionnée à l'Ordre, même dans l'état séculier. Elle fut mariée à un honnête bourgeois de Beaulieu, en Limousin, qui sympathisait parfaitement bien avec elle, ayant les mêmes inclinations, toutes saintes et charitables. Ils offraient l'hospitalité à nos Pères, lorsque ceux-ci passaient en ces endroits et se montraient leurs dévoués bienfaiteurs. Le mari se nommait Adhémar Dagonès. Au terme de sa vie, étant assisté par quelques-uns de nos religieux du couvent de Limoges, il leur demanda très instamment la grâce, qu'il avait toujours souhaitée, de mourir et d'être enterré dans l'habit de l'Ordre. Cette grâce lui fut accordée et il rendit ainsi fort dévotement son âme à Notre-Seigneur. Le P. Bernard Guidonis le met, pour cette raison, parmi les religieux défunts du couvent de Limoges; il ajoute qu'après sa mort, sa pieuse femme se voyant sans enfants, vendit ses biens et s'en vint demeurer à Limoges où elle acheta une maison proche de notre couvent. Elle y demeura environ quatre ans; mais, Dieu l'appelant à une vie plus parfaite, elle donna cette maison à nos Pères ainsi que quantité de meubles, et emportant le reste de ses biens elle alla les donner et se donna elle-même à Dieu dans le monastère de nos Sœurs à Montargis, où elle vécut en vraie religieuse et finit heureusement ses jours vers l'an 1268. — (*Mém. de Montargis.*)

1515 — En Espagne, la V. Mère MARIE DE SAINT-DOMINIQUE, fille d'une admirable sainteté, qui avait gagné l'estime générale; les personnes de la plus haute qualité regardaient comme un singulier bonheur de mettre leurs filles à son école.

Elle en rassembla en peu de temps environ quatre cents qu'elle conduisit en un lieu un peu éloigné de la ville de Piedrahita où elle fonda un monastère sous l'obéissance et l'observance très exacte des Constitutions de l'Ordre. Elle établit une si grande perfection dans cette communauté qu'on y voyait une fidèle représentation de la première ferveur de l'Eglise et de l'Ordre. Parmi ces nobles filles aucune délicatesse : toutes travaillaient de leurs mains, peignant, filant, tissant elles-mêmes l'étoffe dont elles faisaient leurs habits. Leurs veilles étaient continuelles, leurs disciplines fréquentes, leurs vêtements grossiers et dans leur nourriture elles observaient une sobriété admirable.

Ennemies de tout ce qui ressentait la mollesse, elles s'étudiaient à devenir les dignes Epouses de cet Epoux de Sang qui a donné sa vie pour le salut du monde. La Mère Marie portait au divin Crucifié un si grand amour et avait un si vif sentiment de ses souffrances, qu'elle eut le bonheur de partager les glorieuses marques sur son corps, ayant reçu les stigmates l'an 1515, auquel elle florissait sous le Généralat du Père Cajetan. — (*Antoine de Sienne.*)

1635 — A Dijon, au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, la V. Sœur

AGNÈS COQUELIN, religieuse d'une humilité profonde et d'une obéissance parfaite. Pour ne manquer jamais en quoi que ce soit à l'obéissance, elle avait grand soin de s'informer de tout ce que les supérieures avaient recommandé en leurs Chapitres, lorsqu'à raison de quelque occupation pressante ou maladie, elle n'avait pu y assister ; elle l'exécutait ensuite avec la dernière fidélité. Fort dévote et assidue à l'oraison, grandement recueillie et retirée, elle aspirait continuellement aux exercices spirituels de dix jours, considérant ce saint temps comme un temps de bénédiction auquel le ciel s'ouvrait pour la remplir de grâces. Elle souhaitait aussi beaucoup de mourir en les faisant : en quoi il semble qu'elle fut exaucée et que même elle eut quelque pressentiment de sa mort ; car, se préparant à les faire pour la dernière fois : « Je m'en vais, dit-elle aux Sœurs, m'unir à Dieu et me préparer à la mort. » Après les avoir commencés, elle fut saisie, le troisième ou quatrième jour, d'une fièvre violente qui l'avertit que son heure approchait. Elle s'y disposa dévotement, et quoiqu'elle eût toujours beaucoup appréhendé la mort, Dieu lui donna une si grande paix et tranquillité d'esprit qu'elle n'en fut aucunement effrayée, mais sembla s'endormir doucement en Notre-Seigneur, le 30 avril 1635. — (*Mém. de Dijon.*)





APPENDICE



DOCUMENTS SUR SAINT PIERRE MARTYR (*)

I. — *Lettre de Frère Roderic de Atencia à saint Raymond de Pennafort sur le martyre de saint Pierre de Vérone, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs* (1).

(MAI 1252).

Reverendo in Christo fratri Raymundo de Pennaforti Fr. R. de Atencia, etc.

Noveritis quod, cum (in) Lombardia propter guerras quadam gauderent heretici libertate maligna, evomentes impune virus heretice pravitatis, et Dominus Papa (2), cum nuper pertransiret et hoc audiret, instituit de Ordine, inquisitores fratres idoneos per singulas civitates, qui potestate apostolica, ipsos arcerent a finibus Lombardorum.

Inter ipsos inquisitores in Mediolano et Cumis ubi noverat multitudine et malitia exercitum hereticorum fortiolem, posuit Fr. Petrum de Verona priorem fratrum Cumis velut strenuum militem, et, ab ipsa infantia, doctum certaminis dominici bellatorem, qui inquisitionis officium strenue ac diligenter exercens hereticos exulabat.

Hinc heretici in Mediolano, de Cumis, de Bergamo, de Laude, de Papia, in necem fratrum conspiraverunt : duorum scilicet fratris Petri et fratris Ray-

(*) Recueillis par le R. P. François Balme.

(1) Document inédit. — Barcelone. Bibl. de l'Université. Arm. I, III, 1-6.

(2) Innocent IV

nerii, qui quondam fuit ipsorum magnus heresiarcha (1). Quos ceteris acrius heretici expugnarunt, ut sic de catholicis victoriam obtinerent. Hujus ideo maligni consilii ministros duos elegerunt, scilicet multa pecunia conduxerunt, sed hoc non latuit servos Christi, nec in modico nec in magno ab hoc vigore justicie desinentes.

Dominica ideo in octava Pasche, cum pro causa fidei, oporteret ipsum fratrem Petrum Mediolanum venire de Cumis iter arripuit sabbato præcedenti. Cumque, summo mane accepta benedictione iter arripere vellet, subito venit in cor ejus ut antea missam de Resurrectione celebraret et cujusdam fratris, qui secum ire debebat, pedibus provolutus, ut frequenter confiteri consueverat, solito morosius et curatius est confessus, ut dictus frater retulit viva voce et sic, missa devote celebrata, una cum tribus fratribus iter fecit et, ut postmodum fratres dixerunt, dum irent per totam illam viam nil aliud fecit quam narrare devote quorundam martyrum fortissimas passiones ; qua sic longa narratione finita, contra morem suum, cœpit alta voce cantare : *Victimæ paschali laudes*, et statim jovit eum frater Dominicus, futurus socius proxime passionis. Cum vero alius frater, Conradus nomine, eundem cantum in quinta voce cantare cum quadam consonantia niteretur, frater Petrus ad fratrem benigne conversus, ait : « Rogo vos quod permittatis me cantare » solum et fratrem Dominicum, quia vos discordatis in cantu », et, sic fratre tacente, ipsi duo, alta voce, totam sequentiam cantaverunt. Qua finita, jam hora prandii, quemdam burgum qui Meda (2) dicitur Mediolanensis diocesis intraverunt, et ne hospites gravarentur se ad prandium diviserunt ; duo namque iverunt ad unum locum, frater vero Petrus cum fratre Dominico ad quoddam monasterium declinaverunt, ubi prandium paratum invenientes, celeriter manducaverunt, et misso ad alios fratres nuntio ut suum eis nuntiaret recessum et diceret eis, quod, sumpto prandio, sequerentur, iter arripuit properans celeriter ad coronam.

Cum autem in quodam menticulo (3) burgo per duo miliaria essent longe, duo conductitii pretii, id est, ministri Satane latitabant ; qui fratres videntes a longe de ipsorum nece colloquium habuerunt : sed unus illorum pœnitentia ductus, horrens tanto sceleri consentire, ab altero recedens versus predictum burgum cursu celeri properabat, et habens obvios alios duos fratres totum iniquum consilium cum lacrymis propalavit ; et tunc fratres fortiter currere cœperunt, ubi fratri Petro fierent in salutem, sed cum pervenerunt, alter minister Satane cum quodam falcastro quinque ictibus fratrem Petrum cru-

(1) Frère Pierre de Vérone et Frère Rainier Sacconi de Plaisance, jadis chef des Patarins, qui, s'étant converti, se fit dominicain, devint Inquisiteur et écrivit la célèbre *Somme* contre les Cathares.

(2) Méda est un bourg sur la route de Côme à Milan, presque à moitié chemin des deux villes.

(3) N'est-ce pas plutôt *minuscule* ou mieux *monticuloso burgo* ?

deliter trucidavit. Qui, cum feriretur, ut socius ejus testatus est, (qui per dies sex postmodum supervixit) exemplo Salvatoris, non murmurans, non se defendens, non fugiens sed constanter sustinens, benigne ferienti remisit injuriam, et pro eo rogans, protensis in cœlum manibus, clara voce dicendo : « In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum », Christo crucifixo et resurgenti, tempore nonis hora sexta, spiritum reddidit impollutum. Tunc ad fratrem Dominicum socium ejus minister Satane veniens ipsum pluribus ictibus letaliter vulneravit.

Quidam agricola, a longe videns scelus, audacter cucurrit ad locum et quodam zelo justitie in actorem sceleris inflammatus ipsum cepit et ligavit, in suorum scelerum funibus comprehensum, et ita, cum alii duo fratres venerunt invenerunt fratrem Petrum palpitantem in extremo spiritu constitutum, et alium fratrem letaliter vulneratum captumque effusorem sanguinis innocentis. Fratres autem, cum pluribus aliis qui convenerant, corpus fratris Petri extinctum usque Mediolanum portantes, illa nocte prope Mediolanum in quadam ecclesia posuerunt (1).

Altera vero die, mane, cum rumor ad civitatem venisset, universa civitas est commota et exivit obviam funeri Archiepiscopus et Potestas (2) cum toto clero et populo civitatis.

O quantus luctus hominum et præcipue religiosorum qui, in illo loco, proprium velut patrem affectuosissime diligebant, ita ut non solum homines verum et lapides viderentur ad spectaculum hujusmodi commoveri !

Positum autem fuit corpus in medio civitatis in platea communitatis, unde Archiepiscopus, presente toto populo, predicans, et dicti fratris laudabilem conversationem, predicationis fervorem et fidei zelum commendans, detestatus est flagitium tam immane. Hinc omnibus ad domum fratrum corpore venientibus, in ecclesia cum honore est sepultus.

His ita gestis, patrator sceleris positus est ad gravissimas questiones, ubi totam veritatem confessus, conjurationem hereticorum plenarie propalavit.

Mortem autem homicide graviter portantes, heretici Potestatem, ut creditur, pecunia corruperunt et sic dimissus est dignus morte. Quod cum audisset fidelis populus civitatis, intraverunt in domum Potestatis una cum Archiepiscopo vexillo crucis ipsius Archiepiscopi precedente et non inveniētes Potestatem ejus dexterarium occidentes, depredati sunt totam domum, et inde ad palatium communitatis venientes ubi Potestas fugerat et tota familia Potestatis, palatium ad comburendum cum omnibus, qui ibi aderant, populus acclamabat. . . . *Inachevé dans le manuscrit.*

(1) L'église St-Simplicien située dans un des faubourgs de Milan.

(2) Pietro Avvocato.

II. — *Innocent IV félicite les Milanais d'avoir prêté main-forte aux inquisiteurs dans la poursuite des meurtriers de Frère Pierre de Vérone et les exhorte à favoriser de plus en plus l'action salutaire des Frères-Prêcheurs contre l'hérésie.*(1)

(18 MAI 1252)

Innocentius Episcopus, servus servorum Dei.

Dilectis filiis Potestati, consilio et Communi Mediolanensibus, salutem et apostolicam benedictionem.

Gaudemus in Domino quod salutari ducti proposito, circa munimen catholice fidei ad impugnandam pravitatem hereticam diligenter intenditis et non permisistis impune transire scelus homicidii nequiter perpetrati de duobus fratribus Prædicatoribus, quorum unum destinaveramus ad hujusmodi prosecutionem negotii in criminis tam gravis vindictam potestatis secularis brachium favorabiliter extendentes, alias favendo libenter fratribus Prædicatoribus contra res hujusmodi criminis generaliter in Lombardie provincia et alibi circiter Inquisitoribus a Sede Apostolica deputatis, prout ipsi viva voce nobis referre fideliter curaverunt: super quo zelum vestræ devotionis et fidei dignis in Christo laudibus commendantes vestros pios in hac parte affectus, eo per effectus gratiarum condignos desideramus plenius prosecui circa ea quæ in vestros et civitatis vestræ gratos et honorabiles poterunt redundare profectus, quo favor vester temporaliter negotio tantæ salutis impensus fortius parat fidei orthodoxe subsidium in generali Ecclesia, de quo et vobis et premia vitæ perennis et famæ præconia provenient potiora.

Quocirca Universitatem vestram rogamus in Christo, monemus etiam propensius et hortamur per apostolica vobis scripta mandantes, quatenus, ad tollendam de medio vestrum tanti contagii pestem et contagionem pestiferam, vestræ semper de bono in melius devotionis studia convalescant ut adversus hereseos damnatos actores, suosque sequaces et fautores, receptatores ac defensores eorum, predictis Inquisitoribus, aliisque fratribus quos in hujusmodi rei laudabile ministerium prosequendum et exequendum utiliter sibi absumpserint, cum ab eis requisiti fueritis ex animo sicut cepistis, totisque viribus semper assistatis, ita quod ipsi vestre potentie favore adjuti, venari et capere libere valeant in civitate Mediolanensi ejusque districtu, vulpeculas demolientes vineam Domini et caude ipsarum colligate in unum ad fallendum animas quas sese fallentes cum eis pariter perimunt suæ perversæ doctrinæ fallaciis aliquatenus vivificare non possunt deprehendi et dissolvi valeant prudentia earundem; preces nostras monita et mandata impleturi taliter in hac parte quod participes esse possitis spiritualis remissionis et gratie trium

(1) Document inédit, copié jadis sur l'original par le P. Allegranza, à Milan. — Arch. de l'Ordre à Rome.

annorum quam Apostolica sedes indulget omnibus et singulis Vestrum qui arma sumpserunt in predicti sceleris ultionem, et qui prestiterint super his opportuna favoris auxilia, et, nos devotionem vestram et laudum semper attollere titulis et actionibus inde possimus prosequi gratiosis.

Datum Perusii XV Kal. Junii Pontificatus nostri anno nono.

III. — *Enquête sur la mort de saint Pierre martyr, de l'Ordre des Frères Prêcheurs faite en présence des Frères Rainier de Plaisance et Daniel, dominicains Inquisiteurs délégués par le Pape Innocent IV* (1).

(2 SEPTEMBRE 1252.)

Anno Domini 1252 die 2^o septembris in domo sancti Eustorgii Mediolani presentibus fratribus Raynerio de Placentia et Daniele Ordinis Fratrum Predicatorum Inquisitoribus constitutis auctoritate Domini Innocentii Papæ IV super negotio isto :

Millano de Cabiago ad ipsum Ordinem nuper ingressus, Manfredus diaconus et Facius qui dicuntur de Glussiano a prædictis Inquisitoribus requisiti dicere veritatem sub debito juramento, quod ad mandatum eorum prestiterunt, sicut apparet per publicum instrumentum ab Alberto Janone sicut infra legitur.

In primis ipse Manfredus dixit : cum ego essem in platea nostra de Glussiano in hebdomada sancti spiritus (?) venit illuc Stephanus Confalonarius de Aliate et invitavit me ad hortum ibi et cum essemus simul, cepit mihi dicere talia verba : « Ego venio de Mediolano et credentes de Mediolano (2) conveniunt inter se et dixerunt mihi, quod volunt facere occidi fratrem Petrum de Verona, quid tibi videtur super hoc ? Ego volo quod eamus simul Mediolanum et tractandum cum eis de negotio isto ; et respondi quod placebit mihi et sic ambo tunc venimus Mediolanum et cum essemus ibi, dixit mihi ipse Stephanus : « Eamus loqui cum Guidoto de Sachella qui mihi dixit quod ipse vult de suo ad hoc dari libras viginti quinque ; qui etiam mecum venit ad domum sancti Eustorgii nuper ad inquirendum de redditu fratris Petri, qui tunc erat Cumis et invenimus ipsum Guidotum. Deinde dixit ipse Stephanus : « Eamus ad Jacobum de la Clusa de Porta Jovis qui dixit mihi quod vult omnino esse ad hoc negotium, et invenimus eum ; et cum de facto ipso

(1) Copie du Père Séraphin Villa, dominicain. — (Archiv. istorico Lombardo. — Déc. 1877. — *Analecta juris Pontificii*).

(2) Dans la secte Cathare il y avait deux catégories, celle des hérétiques proprement dits et celle des adhérents à la secte qui n'étaient pas hérétiques formels et que l'on appelait *Croyants*.

loqueremur secum, diximus inter alia verba; quod pecunia ad hoc necessaria erat et quesivit ipse Jacobus quanta pecunia erat necessaria et nos diximus de libris viginti imperialium et respondit quod pecuniam habebat paratam nec volebat quod hoc factum propter pecuniam remaneret; qui adhuc et mille libras se habere dicebat et addidit se velle aliam tantam pecuniam portare Papie ut faceret ibi occidi fratrem Raynerium (1).

His et aliis dictis, discessimus ab invicem, dicente nobis ipso Jacobo; quod iremus et sequenti die, portaret Glussianum pecuniam et ita factum est: sequenti enim die venit cum illa pecunia Glussianum et locutus est inde mihi et Facio de Glussiano et dimisit pecuniam in commendatione illius Facii sigillatam Glussiano sigillo suo et erant libre quadraginta tertiorum in denariis grossis minus denarios quadraginta tertiorum pro cambis.

Dixit adhuc: Idem Jacobus della Clusa volebat nobiscum venire Cumas et videre homines qui fratrem Petrum erant occisuri; et cum ego dixi eis: vos habetis voluntatem stulticiarum; non consulo vobis, sed super nos dimittatis, et respondit quod secure faceremus fieri factum et ipse iret Papiam ut alium faceret expediri de quo supra scriptum fratrem Raynerium. Post hoc autem ego misi pro homine (qui) facere deberet hoc maleficiū, scilicet pro Carino de Balsamo et invitavi eum ad hoc faciendum pro tanta pecunia et respondit: sic; sed dixit: non auderet facere solus et cum acciperet alium secum, nominavit Albertinum Porrum de Lentate, qui dicitur magnificus.

Et ego dixi quod non placebit mihi de ipso nec confidebo de eo quia feceram illum banniri et tunc promisit mihi Carinus quod de me nihil penitus ei diceret, sed haberet omnino secretum ab illo Albertino et etiam quod ullo modo non accusaret me alicui homini, si deberet etiam propter hoc torqueri vel interfici. Deinde, statuta die, in hebdomada Pasche ego et predictus Stephanus ivimus Cumas pro negotio exequendo et hospitali fuimus in domo Paxini; eodem die venit simul Cumas ad nos prædictus Carinus et dixit quod Albertinus Porrus voluerat venire Cumas, sed remanserat in partibus suis, quia magis ibi securus erat ad illud negotium peragendum. Contraximus autem ibi moram tribus diebus et ibat Carinus omni die ad domum fratrum Prædicatorum, ut quæreretur de recessu fratris Petri et sabbato post Pascha, cum inde venisset, nunciavit nobis, quod illo mane recesserat frater Petrus et requirebat a me ipse Carinus equum meum ut prosequeretur eum et ego nolui dare ei ne cognosceretur; et sic pedes recessit a nobis velociter prosecuturus et perempturus dictum fratrem Petrum qui occisus fuit et dedit sibi duo vulnera in capite et in humeris. Nos autem, ego Stephanus Confalonerius et Manfredus (?) sumpta ibi comissione redivimus ad terras nostras.

Ipso die cum essemus Glussianum audivimus ut supra quod peractum

(1) Il y avait la livre dite « Terzuole » et la livre impériale.

erat maleficium fratris Petri simul quondam fratris Dominici qui comes illius fratris Petri erat; et ipse vulnere percussus diebus aliquibus supervixit; medio itinere in nemore apud Barlassinam (anno) 1252, 6 aprilis. Denique (facta) evasione dicti Carini de carcere Communis Mediolani venit ad me Uccellarius Petrus de Lentate frater dicti Albertini et requirebat dictam pecuniam promissam pro maleficio cui negotium illud nolui revelare scilicet votum negotii.

Interrogatus de pecunia quid factum fuit. Respondit: « Accepi eam a predicto Facio et solus retinui eam sicut volui et expendi. »

Item si prædictus Jacobus secum habuit aliqua verba de factis istis. Respondit sic haberi post introitum fratris Danielis de Glussiano ad Ordinem fratrum Predicatorum quæsit a me et a prædicto Facio idem Jacobus cum pavore si dictus Daniel aliquod inde sciret. diximus sic et ille nobis dixit: Creditis quod accusabit nos? et nos respondimus: non credimus.

Facijs de Glussiano sub eodem juramento dixit: Ante mortem fratris Petri, per aliquot dies dixerat mihi Manfredus de Glussiano quod reciperem in commendationem quamdam quantitatem pecuniæ quæ asportanda erat per Jacobum della Clusa de Porta Jovis; pro qua debebat fieri grande factum et ego respondi, si factum est bonum placet mihi; sin autem, non placeret, et non manifestavit mihi factum. Post diem illam venit ille Jacobus della Clusa Glussianum cum pecunia sua et numeravit eam quadraginta libras minus denarios quadraginta pro cambio in moneta grossa et post collectam in saccalo et sigillatam commendavit eam mihi. Tunc manifestatum fuit per eos factum totum, quod faciendum erat de occisione fratris Petri de Verona; et ita dixit mihi Jacobus quod si illud pactum expediret, darem ei, unde cum factum evenisset feci sicut mihi commissum erat de predicta pecunia.

Interrogatus si scivit vel audivit quod aliqui alii conscii fuerint illius maleficii, respondit: Audiui de ipso Manfredo de Stephano Confalonerio qui bene scivit quod pecuniam illam habebam in deposito; item audiui ab eisdem de Carino de Balsamo et Albertino Porro de Lentate post mortem fratris Petri quod ipsi ad hoc maleficium conducti fuerunt.

Item si predictus Jacobus postea secum habuit aliqua verba de factis istis, respondit: sic haberi videlicet postquam frater Daniel de Glussiano ad Ordinem Predicatorum intravit, quæsit a me et ab ipso Manfredo idem Jacobus si Daniel aliquid inde sciret et respondimus quod sic, et ipse dixit nobis: « creditis quod accusabit nos », et respondimus: « non credimus. »

Ego frater Aurigo filius quondam Petri de Solario Imperialis Pallatii notarius olim, nunc frater ordinis Predicatorum, hos testes recepi et eorum dicta manu mea scripsi et subscripsi.

Testes in facto qui tractaverunt mortem Beati Petri de Verona.

IV. — *Lettre de Frère Jean de Colonna, Provincial de la Province romaine, au Prieur et aux religieux du couvent de Saint-Jacques de Paris, sur la canonisation de saint Pierre martyr.*

(19 MARS 1253).

Littere de canonizatione beati Petri martyris (1).

Omnibus in Christo fratribus et Priori et conventui fratrum Predicatorum Parisien frater Johannes de Columpna eorundem fratrum in Romana Provincia Prior indignus salutem et in sancta subsequi professione leticiam.

Vexilla victoriosa Regis eterni producta nuper in medium, nostris inusitata temporibus et novi belli victoriam jocunditate perfusus, vobis qui longe estis positi, duxi presentibus intimare quam Deus omnipotens novis signis et prodigiis numerosis et cui doctores pestiferi nec non et duces (?) pravitatis heretice nuper salubris conversionis indiciiis et assumpte religionis insigniis irrefragabiliter attestantur.

Sane anno preterito, summo Pontifice posito in partibus Lombardie, fratris Petri de Verona de ordine nostrorum fama venerabilis, non minus vera quam redolens, attigit auras suas.

Qui licet et fratrum nostrorum collegio viveret, qui relictis temporalibus sarcinis cum vero David transierunt fluvium dampnabilis nativitatis ad amalechitarum exercitus (cuneos) convertendos zelo divine legis accensi pertiera (per terras) gentium fugiunt, salutem sitiunt proximorum, et ut Christum lucrifiant omnia contempserunt in terra frumenti figentes oculos sue mentis, divinus tamen spiritus fratrem predictum induerat gratia largiori et acutum de vagina puri cordis proferens verbi gladium cultores fidei protegebat.

Advertens ergo summus Pontifex zelum suum, copiam gratie, predicationis officium velut equo glorie (gloriose) dimicare parato fortitudinis arma contulit ipsius collo circumcidens Apostolice commissionis hynnitum, quatenus et validius adversarios fugaret, quo sua dignoceret auctoritate suffultus, sed dum conceptum propositum sui cordis exequitur, dum professe debitum religionis exsolvit et sibi a Domino Papa commissum officium diligenter exercet, hereticorum contremuit secta (ad) confusionem nostram latebras occultationis elegit et contra Christum Domini fremens dentibus ad crudelitatis consilia se convertit. Igitur virtute vacui, destituti gratia, sicut homines habentes, ut ait Apostolus, intellectum tenebris obscu-

(1) Document inédit. (Archives de la Côte d'Or, fonds des Dominicains H. 53 cartul. 221 n° 93-95, écriture du XIV^e siècle.) Le manuscrit de Dijon est malheureusement très défectueux.

ratum, lucernam Dominique splendoris et ardoris longe lateque radios diffundeat moliuntur extinguere quatenus et liberius damnationis vulpecule ad vineam Domini Sabaoth progredierentur radicitus extirpandam, quo insecutiones canis admirabilis arcerentur et lucerna tante gratie non luceret. Iter igitur faciente dicto fratre Petro de Cumis Mediolanum cum suo socio fratre Dominico, insilierunt in eum duo credentes hereticorum rebelles lumini, nuncii mortis, hostes justicie, vasa nequitiæ, ministri Sathane, detestabiles incredulorum satellites, ipsum cum socio trucidarunt, et, dicto fratri Petro quinque plagis impositis mortalibus, abierunt, mortuum relinquentes. Ne vero foret causa mortis ejus incognita et ut meditatio cordis ejus patefieret hominibus, qui interiora non norunt, referente dicto fratre Dominico, qui, post septem susceptos ictus diebus quatuor supervixit et, ut asseruit unus illorum satellitis, qui propter multa miracula que per eum Dominus effecit veritatis semitas est aggressus vulnera non curabat, pro nichilo ducebat rivulos sanguinis pro quacumque parte sui corporis defluentes, sed fidem qua fervebat et actorem fidei Dominum, piis et puris lacrymis fatebatur ac ipsius fidei symbolum, sui cursus terminio propinquante libens et avidus innocentis sanguinis effusione subscripsit !

O strenui constantia militis ! O cunctis et fratribus maxime nostri Ordinis imitanda patientia patientis, quam nec incursus hostium terruit nec asperitas fugavit armorum nec multiplicis illatio vulneris ad comminationis vel impaciencie verba commovit !

Ceterum ut dissiparet Dominus consilia malignorum et opus nepharium converteret in ampliorem gloriam servi sui dilatationem cultus catholici et extirpationem multitudinis pestilentis, aperuit Dominus, post obitum dicti fratris, manus suas ad miracula facienda, multosque diversis infirmitatibus occupatos ejus meritis restituit sanitati.

Unde cum tanti negotii fama celebris summi Pontificis attigisset auditum, cupiens fidei puritatem diffusius et limpidius radiare, Venerabili Patri Mediolanensi Archiepiscopo et viris aliis auctoritate discretis per suas dedit litteras in mandatis ut de dicti fratris vita fama morte nec non et miraculis factis post obitum, inquisitionem facerent diligentem et quid super hoc invenirent receptis fide dignis et juratis testibus sibi transmitterent per litteras responsales. Illis autem procedentibus super inquisitione prefata, cum pateret martyr famam nosse (vel nosci), virtutibus et divinam dexteram sibi et pro eo pluribus aliis copiosioris gratie munera contulisse quam popularis communis relatio colligebat, gloriosis ergo quam plurimis miraculis sine dubitatione perceptis et in pleno consistorio acceptance (vel acceptatis) majores, facta de his omnibus plena fide ipsum multiplicibus laudibus extolles omnes eum canonizandum unanimiter judicarunt.

Propter quod Dominus Pontifex in prima dominica quadragesime, ad domum nostram adveniens supra dictis sibi prelati astantibus et populi multitudine copiosa gaudentis pariter et pre gaudio lacrymas effundentis

dictum fratrem Petrum, qui tam laudabiliter vixit tam feliciter obiit tam multipliciter miraculis coruscat et signis, cathalogo duxit sanctorum martyrum ascribendum; mandans ac statuens ut per totum mundum ab universis Christi fidelibus, fidelis Christi martyris tertio kalendas maii celebris solempnitas celebretur.

Hoc igitur vobis de quorum numero me unum magnum (sic) reputo fratres carissimi, fidei pugiles christiane, significare curavi ut Predicatorum extollat (ur) cuneus et suo Domino laudes exsolvat qui de Predicatorum numero martyrum numerum augmentavit. Valete.

Datum Perusii xiii Kalendas aprilis.

V. — Lettre d'affiliation à l'Ordre de Saint-Dominique accordée par le B. Humbert, Maître général, aux membres de la Société de Saint-Pierre, martyr, instituée pour la défense de la foi dans le Milanais (1).

(8 JUIN 1255).

Carissimis et in Jhesu Christo devotis fidelibus universis civitatis et diocesis Mediolanensis de societate Beati Petri martyris, frater Humbertus ordinis fratrum Predicatorum servus inutilis salutem in omnium Salvatore.

Pia vestre devotionis affectio quam ad ordinem nostrum intelleximus vos habere nec non et reverentia singularis qua beatum Petrum Martyrem nostri ordinis gloriosum singulariter honoratis, ob ejus amorem precipuum et cultum fidei orthodoxe societatem in civitate vestra in ejusdem martyris nomine statuentes; quod in ipsius et totius ordinis nostri redundat honorem, omnium fratrum nostrorum gratam retributionem sibi noscitur promereri.

Nos itaque vestrum laudabile collegium quod proficere ac augeri ad Dei gloriam, non minus merito quam numero affectamus habentes in Domino commendatum omnium bonorum videlicet missarum orationum predicationum jejuniorum laborum ceterorum hujusmodi que per fratres ordinis nostri Dominus fieri dederit ubique terrarum vos qui jam in ipsa societate adscripti estis, et in posterum adscribendos de speciali gratia, tenore presentium participes facimus et consortes volentes nihilominus post decessum vestrum, vos omnes et singulos in capitulo generali totius ordinis recommendare fratrum orationibus si vester ibidem obitus fuerit nunciatus.

Datum Mediolani vi ydus junii. Anno Domini millesimo CCLV.

(1) L'original est au Musée Trivulzio de Milan. — Cf. Arch. de l'Ordre à Rome. — Caffi Iscrizioni, Milan, 1842.





TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS



Noms des religieux	Décès	Pages
Absalon.....	1254	Roskild..... 896
Achille.....	12..	Allemagne..... 766
Aimery de Bar.....	1271	Brives..... 594
Albert Boschetti.....	1264	Modène..... 376
Albert Garnica.....	1580	Indes..... 377
Albert de Paretis.....	1390	Metz..... 608
Alexandre.....	12..	Allemagne..... 766
Alexis Figliucci.....	1567	Sienna..... 377
Alexis de Gast.....	1679	Bédoin..... 588
Alphonse de Castro.....	1520	Majorque..... 483
Alphonse Sanchez.....	1588	Ayodar..... 292
Alvarès de Costa.....	15..	Indes..... 310
Ambroise de la Mère de Dieu.....	1626	Philippines..... 114
André de Balaguer.....	1628	Oriola..... 338
André de Fano.....	1570	Rome..... 484
André de Moguer.....	1576	Mexico..... 489
André Parilla.....	1646	Carmone..... 566
André de Portugal.....	1590	Indes..... 698
André Turriani.....	1377	Gênes..... 261
Ange Blanc.....	1655	Le Thor.. 249
Ange de Caserte.....	1656	Naples..... 586
Ange Sérigi.....	16..	Grèce..... 670
Annibal Annibaldi.....	1272	Orvieto..... 309
Anselme.....	1256	Gênes..... 646
Antoine de Bergame.....	153.	Bergame..... 566
Antoine de Jadre.....	1490	Modrusch..... 767
Antoine de Jésus.....	1679	Bédoin..... 587

Antoine de Longuyon	1294	Metz	594
Antoine Neyrot	1460	Rivoli	313
Antoine Pavone	1374	Savigliano	295
Antoine Pegado	1568	Goa	327
Antoine de la Résurrection	165.	Ile St-Michel	356
Antoine de Sainte-Marie	1586	Goa	328
Antoine Tinelon	1490	Mougères	275
Antonin Réginald	1676	Toulouse	345
Arnaud Séguier	1296	Prouille	481
Arrigoni	1310	Sienne	586
Augustin	1653	Naxivan	453
Augustin de Novare	13..	Milan	896
Augustin de Pavie	1480	Pavie	897
Aymeric Maumet	126.	Nice	337
Balthasar Textor	1577	Saint-Omer	356
Baptiste de Casale	153.	Casale	566
Baptiste de Salo	153.	Salo	566
Barthélemy de Cervere	1466	Savigliano	569
Barthélemy Colombi	1490	Mougères	265
Barthélemy Riera	1615	Valence	632
Barthélemy de Rome	1365	Patras	897
Barthélemy de Trente	1260	Trente	585
Bérard	1430	Allemagne	291
Bernard de Baco	1281	Barcelone	565
Bernard de Cossac	12..	Bordeaux	355
Bernard Ferrier	13..	Valence	767
Bernard de Goes	1619	Ziriczée	341
Bernard de Metz	128.	Metz	355
Bernard de Robetto	1656	Naples	586
Bernardin Gosellini	1643	Trévisé	131
Bertrand	12..	Bologne	697
Bertrand de Cabanac	1306	Bordeaux	452
Boniface	1460	Bologne	631
Bonini de Candie	165.	Grèce	293
Bonino	1320	Trévisé	631
Brice	1280	Angleterre	516
Buono	12..	Orvieto	596
Carino, meurtrier de S. Pierre martyr ..	129.	Forli	806
Célestin d'Isernia	1670	Rome	587
Chrétien	12..	Bologne	697

TABLE DES NOMS

913

Christophe Cazé.....	1646	Paris	261
Christoval de Pesquera.....	15..	Valladolid	699
Clair Landocci	125.	Sienne	645
Claude-Joseph Fournet.....	1689	Moulins	378
Conradin Ariosti.....	1468	Bologne.....	283
David.....	12..	Angleterre	499
David Fox.....	1648	Irlande	650
Diego de Cabrera.....	15..	Talavera	484
Dominique et Grégoire.....	12..	Bésians	655
Dominique.....	1252	Milan.....	337
Dominique Buelli.....	13..	Novare.....	631
Dominique Gonzalez.....	16..	Manille	517
Dominique de Saint-Ange.....	1656	Naples	518
Dominique de Saint-Blaise.....	1602	Philippines	119
Dominique de Saint-Thomas.....	1571	Pérou.....	767
Dominique de Tineo.....	1566	Mexico.....	647
Dominique de Valderrama.....	1608	Pérou.....	501
Durand Aragon.....	1537	Paris.....	310
Edmond.....	12..	Allemagne.....	766
Elie de l'Ile.....	12..	Arles	630
Elie Martel.....	1275	Brives	337
Elie de Verneuil.....	12..	Bordeaux	355
Emmanuel Ferreyra.....	1613	Syriam.....	94
Emmanuel Testa.....	13..	Novare.....	631
Enée Ambroise Cahil.....	16..	Irlande.....	771
Etienne.....	1482	Aveiro	452
Etienne d'Auvergne.....	1270	Béziers	514
Etienne Bollani.....		Sicile.....	896
Etienne de la Combe.....	14..	Toulouse	893
Etienne de Goson.....	12..	Arles.....	630
Everard.....	12..	Allemagne.....	766
Fernando de Jésus.....	12..	Santarem.....	41
Fernando Pirez	122.	Santarem.....	39
François Appo.....	1310	Ceneva.....	646
François Cendra	1281	Barcelone.....	500
François Chevalier.....	1640	Dijon	898
François Couty.....	1660	Poissy	94
François Donato.....	1634	Malabar.....	248
François Garcia.....	1586	La Puebla.....	254

François Mandulana.....	1653	Guanaco.....	597
François Piscopi.....	1677	Rome.....	610
François de Pigna.....	1561	Amérique.....	596
François de la Puente.....	167.	Guayaquil.....	427
François de Saint-Michel.....	1643	Penna-di-Francia...	566
François de Sarabia.....	1649	Oaxaca.....	669
François de Véga.....	16..	Valdivia.....	425
Gabriel de Savigliano.....	153.	Savigliano.....	566
Garcia de Loaysa.....	1546	Talavera.....	575
Gaspard de Casabianca.....	1644	Philippines.....	587
Gérard d'Ersagne.....	1250	Marseille.....	411
Gérard de Hongrie.....	12..	Hongrie.....	411
Gérard de Pardinis.....	12..	Narbonne.....	451
Gérard de Saint-Amand.....	1280	Rodez.....	667
Gérard Girardin.....	1648	Irlande.....	650
Godefroy d'Epinal.....	1273	Metz.....	310
Gonzalve.....	1613	Syriam.....	94
Grégoire et Dominique.....	12..	Espagne.....	655
Guillaume de Barbera.....	1255	Barcelone.....	480
Guillaume de Belafar.....	1315	Carcassonne.....	608
Guillaume de Béroé.....	1238	Narbonne.....	275
Guillaume Cerdan.....	12..	Perpignan.....	697
Guillaume de Fourcelles.....	1292	Limoges.....	697
Guillaume-Raymond de la Pierre.....	1262	Bordeaux.....	630
Guy de Longjumeau.....	1265	Palestine.....	499
Henry.....	12..	Bâle.....	767
Hermann.....	12..	Bâle.....	767
Hermann.....	12..	Frisach.....	476
Hugolin Pustela.....	1257	Milan.....	765
Hugues de Bonneville.....	1280	Metz.....	412
Hugues de Metz.....	1240	Paris.....	481
Hugues de Montvallier.....	1250	Le Puy.....	646
Hyacinthe de Oliva.....	1644	Tolède.....	587
Jacomini.....	1311	Trévise.....	698
Jacques d'Alcantara.....	1530	Séville.....	412
Jacques Arnaud.....	1610	Yepes.....	517
Jacques du Rosaire.....	1590	Indes.....	698
Jacques des Rois.....	1557	Cordoue.....	501
Jacques Vidal.....	1647	Xérez.....	669

TABLE DES NOMS

915

Jacques de Viterbe.....	1273	Tarente.....	697
Jean	12..	Angleterre.....	424
Jean d'Apremont.....	1296	Metz.....	668
Jean-Baptiste Falezi.....	1648	Metola	597
Jean Bernard	1553	Paris.....	632
Jean de Bologne.....	1494	Faenza	292
Jean de Braga.....	1530	Aveiro.....	516
Jean Capréole.....	1444	Rodez.....	251
Jean Cennini	16..	Rome.....	292
Jean de Constantinople.....	1430	Rome.....	609
Jean de las Cuevas.....	1599	Avila.....	613
Jean Dupuy.....	1292	Rodez.....	377
Jean de Escudero	1656	Pérou.....	609
Jean Hurtado.....	1525	Piedrahita.....	432
Jean Jacques		Sicile	897
Jean-Jacques Olier.....	1657	Paris.....	67
Jean Lazare	15..	Séville	698
Jean Malaquin.....	1296	Metz.....	668
Jean Martinez.....	1599	Saint-Onuphre.....	265
Jean Martinez de Prado.....	1669	Ségovie.....	485
Jean de Moura.....	1440	Bemfica.....	824
Jean de Nontron	1282	Limoges.....	766
Jean de Noviac.....	12..	Metz.....	451
Jean d'Opatowic.....	1440	Chelm	698
Jean de Paris ou Poinlane.....	12..	Paris.....	423
Jean Pierre Coste.....		Sicile	897
Jean-Pierre de Saint-Jacques.....		Sicile	897
Jean de la Pitié.....	1572	Afrique.....	566
Jean Poler.....	1404	Metz	326
Jean Regnart.....	1647	Paris.....	413
Jean du Rosaire.....	1666	Santa-Fé.....	502
Jean de Saint-Dominique.....	159.	Madagascar.....	566
Jean de Saint-Maurice.....	12..	Arles.....	630
Jean de Salinas	1569	Ségovie.....	507
Jean de Salmes.....	1298	Metz.....	823
Jean de Szandeland.....	1373	Coblentz.....	42
Jean de Vaysserie.....	1472	Prouille	483
Jérôme Chaparro.....	1551	Cordoue	647
Jérôme Polini	1608	Florence.....	769
Jérôme de Pologne.....	1538	Thorn.....	311
Joseph de Rueda.....	1658	Lima.....	146
Joseph de Sainte-Marie.....	1670	Nouvelle-Ségovie..	632
Jourdain de Sévérac.....	1336	Quilon.....	1

Jules Cicala	13..	Milan.....	824
Jules de Crémone.....	1531	Pavie	647
Julien de Borgo-San-Sepolcro.....	15..	Florence.....	356
Landi.....	1250	Sienne	667
Lazare Pélissier.....	1610	Modène	898
Léonard.....	126.	Nice	337
Léonard de Chio.....	1462	Mételin.....	890
Léonard de Glotto.....	1647	Russie.....	311
Louis Colla.....	16..	Grèce	670
Louis de Fonseca.....	16..	Siam	480
Louis-Marie Grignon de Montfort.....	1716	St-Laurent-s.-Sèvre.	703
Louis de Metz.....	1297	Metz	823
Luc.....	1329	Otrante.....	291
Luc de Naples.....	127.	Trivento.....	290
Luc de Pontecorvo.....	1460	Pontecorvo.....	591
Marc-Antoine Zancaroli.....	16..	Grèce	670
Marian Valdiva.....		Sicile	897
Martin d'Ayançu.....	15..	Tuy.....	248
Martin Réal de la Croix.....	1650	Nouvelle-Ségovie...	669
Martin des Saints	1580	Murcie	412
Martin des Saints	15..	Salamanque.....	484
Martin de Sandomir.....	1296	Pologne.....	501
Matthias de la Paix.....	1535	Salamanque.....	93
Matthias de Danemark.....	1490	Roskild.....	825
Matthieu Salot	1700	Amiens.....	262
Maurice de la Croix.....	16..	Portugal.....	328
Melchior da Luz.....	1605	Indes.....	633
Melchior Po.....	1550	Lérída.....	566
Michel Bonardeau.....	1619	Limoges.....	425
Michel Columna.....	1525	Sicile.....	327
Michel Dandaló.....	16..	Grèce	670
Michel Gonzalez.....	12..	Santa-Cruz de Viana.	415
Michel de Sainte-Marie.....	15..	Trianos.....	769
Michel Salone.....		Sicile	896
Modeste de Vicence.....	1265	Pavie.....	897
Nicolas de Biard.....	13..	France	668
Nicolas Brugman.....	1492	Bruxelles	609
Nicolas Durand.....	1662	Blois.....	276
Nicolas de Ovis.....	1406	Raguse.....	516

TABLE DES NOMS

917

Nicolas de Prato.....	1322	Avignon.....	679
Nicolas de Prin.....	12..	Narbonne.....	451
Octavien.....	1250	Florence.....	336
Odon.....	1339	Metz.....	291
Othon d'Enfer.....	12..	Allemagne.....	767
Paris de la Chapelle.....	1309	Metz.....	516
Paul de Pilastris.....	1313	Gradi.....	565
Paul Rettagni.....	124..	Côme.....	823
Pierre.....	1345	Palestine.....	668
Pierre Andion.....	1604	Paris.....	517
Pierre de Angulo.....	1562	Guatemala.....	43
Pierre de Ansa.....	1670	Nouvelle-Ségovie...	610
Pierre d'Arconada.....	1565	Salamanque.....	285
Pierre d'Aveiro.....	1550	Santarem.....	632
Pierre de Belera.....	1560	Perpignan.....	609
Pierre Bellorado.....	1509	Messine.....	631
Pierre Bonhomme.....	1281	Alais.....	127
Pierre Boucher.....	12..	Bordeaux.....	355
Pierre de Caussemire.....	12..	Narbonne.....	411
Pierre de la Croix.....	1614	Saint-Omer.....	699
Pierre de la Croix.....	15..	Valladolid.....	248
Pierre Delgado.....	156..	Salamanque.....	599
Pierre de Durfort.....	1439	Périgueux.....	326
Pierre Gabilanes.....	1650	Lima.....	501
Pierre Gonzalez.....	1246	Tuy.....	383
Pierre de Lucrinis.....	12..	Paris.....	274
Pierre de Madrid.....	12..	Madrid.....	499
Pierre de las Marinas.....	1246	Ribadavia.....	411
Pierre Martyr.....	1252	Milan.....	773
Pierre de Ortega.....	16..	Valdivia.....	425
Pierre de Metz.....	12..	Metz.....	823
Pierre de Pessoa.....	16..	Valdivia.....	425
Pierre de Pologne.....	1298	Gênes.....	412
Pierre de Rives.....	1572	Bordeaux.....	356
Pierre des Saints.....	1600	Indes.....	897
Pierre de Salamanque.....	1585	Valence.....	452
Pierre de Sérendon.....	1250	Marseille.....	411
Pierre de Soto.....	1563	Salamanque.....	546
Pierre Tornielli.....	13..	Novare.....	631
Pierre de Tulle.....	12..	Bordeaux.....	355

Raoul Bocking	12..	Chichester	424
Raymond Baragne	1301	Toulouse	377
Raymond de Comminges	1268	Orthez	514
Raymond Coppée	1660	Bergues-St-Winoc ..	338
Raymond de Fréjus	1259	Carcassonne	696
Raymond Rocco	1655	Naples	54
Raymond de Saint-Pierre	1674	Cadenet	146
Raymond Ticquet	1689	Paris	277
Robert Humbleton	1390	Angleterre	275
Robert de Noia	1515	Naxia	646
Rodrigue Cervantès	15..	Cordoue	337
Samuel de Casacalenda	1652	Monopoli	49
Sanctès	1260	Cracovie	766
Sébastien Catanée	1600	Milan	769
Sébastien de Taormina		Sicile	896
Simon	1260	Cracovie	766
Simplicien de Sicignano	162.	Naples	146
Suero Gomez	1233	Espagne	673
Thadée dei Jacobi	1327	Pérouse	482
Théodore de Metz	12..	Metz	290
Thibault Morel	1309	Metz	565
Thomas Carbonel	1692	Madrid	234
Thomas Caplotin	1617	Braine-le-Comte	425
Thomas Cospi	153.	Bologne	566
Thomas de Faenza	153.	Faenza	566
Thomas Fazelli	1571	Palerme	649
Thomas Gutierrez	1653	Philippines	20
Thomas Hippory	1525	Sicile	327
Thomas de Lecco	1470	Bergame	767
Thomas de Mercado	1576	Amérique	668
Thomas Molini	16..	Grèce	670
Thomas Pirolle	1574	Valence	452
Thomas Poetins	1640	Irlande	898
Thomas de Saint-Martin	1554	Pérou	657
Thomas Stella	1566	Capo d'Istria	331
Vercellin de Verceil	13..	Milan	824
Vincent Donzelli	1575	Sulmone	327
Vincent Ferrier	1419	Valence	151
Vincent Funel	1694	Saint-Maximin	427
Vincent Lansade	1673	Brives-la-Gaillarde .	128
Vincent-Marie de la Visitation	1673	Le Thor	369

TABLE DES NOMS

919

Walter.	1270	Castello.....	667
Wigbald.....	137.	Cologne.....	424
Xantès Marialès.....	1660	Venise.....	770

Noms des Sœurs	Décès	Pages
Adélaïde de Rheinfelden.....	12..	Unterlinden..... 348
Adélaïde de Sigoltzheim.....	12..	Unterlinden..... 288
Adélaïde de Torolzheim.....	12..	Unterlinden..... 421
Agathe de la Croix.....	1621	Alcala..... 556
Agnès.....		Unterlinden..... 46
Agnès Coquelin.....	1635	Dijon..... 888
Agnès Cuello.....	1490	Jaën..... 611
Agnès de Herckenheim.....	12..	Unterlinden..... 26
Agnès de Jésus-Christ.....	13..	Zamora..... 305
Agnès de Mittelheim.....	12..	Unterlinden..... 26
Agnès de Montepulciano.....	1317	Montepulciano..... 519
Agnès de Roux.....	1642	Viviers..... 280
Aldonce de Luna.....	1580	Salamanque..... 428
Alessia Saraceni.....	138.	Rome..... 338
Angèle de Claramonte.....	162.	Valence..... 652
Angèle Varnbuler.....	1509	Saint-Gall..... 660
Anna de Wineck.....	12..	Unterlinden..... 406
Anne de la Bouisce.....	16..	Toulouse..... 339
Anne des Cinq-Plaies.....	1663	Dinan..... 567
Anne Deschamps.....	1657	Toul..... 270
Anne de Jésus.....	1609	Valladolid..... 91
Anne-Marie Hebdébault.....	1692	Lille..... 96
Anne de la Roque.....	1673	Albi..... 581
Anne de Saint-Dominique.....	1694	Aumale..... 382
Antoinette des Plaies.....	1603	Lisbonne..... 413
Antoinette Ximenez.....	1544	Ségovie..... 357
Béatrix de Aranha.....	15..	Leyria..... 593
Béatrix de la Couronne.....	1568	Lisbonne..... 294
Béatrix de Jésus.....	1596	Lisbonne..... 311
Béatrix de la Mère de Dieu.....	1617	Lisbonne..... 700
Bengarde de Beaulieu.....	1268	Montargis..... 899
Catherine Buraud.....	1574	Poissy..... 825
Catherine Capocefala.....	1674	Naples..... 240
Catherine de Gaudillac.....	1548	Prouille..... 611
Catherine Guillermy.....	1677	Bordeaux..... 339
Catherine de Jésus.....	1710	Salamanque..... 505

Catherine de Peyssonneaux.....	1667	Saint-Etienne.....	826
Catherine Raggi.....	16..	Messine.....	414
Catherine des Saints.....	16..	Montemor.....	329
Catherine de Saint-Dominique.....	1657	Dijon.....	380
Catherine de Sainte-Ursule.....	1661	Aumale.....	612
Catherine de Sienne.....	1380	Sienne.....	827
Catherine Tossian.....	16..	Toulouse.....	605
Catherine des Vierges.....	1697	Saint-Etienne.....	494
Catherine de Westhausen.....	1437	Unterlinden.....	293
Claire Gambacorti.....	1419	Pise.....	455
Claude de Sainte-Marie.....	1641	Langres.....	122
Constance de Russie.....	129.	Léopol.....	301
Danielle d'Orvieto.....	139.	Orvieto.....	45
Dauphine de Magrin.....	1590	Prouille.....	379
Eléonore de Saint-Jérôme.....	1569	Lisbonne.....	632
Elisabeth de Junckholtz.....	12..	Unterlinden.....	421
Elisabeth de Majorque.....	1302	Majorque.....	771
Elisabeth Peteyta.....	1324	Prouille.....	278
Eugénie du Saint-Sacrement.....	1659	Lima.....	671
Euphrosyne de Balzo.....	1654	Naples.....	636
Françoise de Bracamonte.....	1590	Avila.....	611
Françoise de la Croix.....	1661	Aumale.....	582
Françoise de la Fire.....	1595	Agen.....	429
Françoise de la Nativité.....	1661	Aumale.....	443
Françoise de Saint-Jérôme.....	15..	Valladolid.....	771
Françoise de Soto.....	165.	Jaën.....	654
Françoise des Voisins.....	1653	Prouille.....	590
Gausside de Tanus.....	1648	Prouille.....	611
Gertrude de Girsperg.....	12..	Unterlinden.....	421
Gertrude de Herckenheim.....	12..	Unterlinden.....	256
Grazia Turtura.....	1653	Naples.....	453
Guiomar de Saint-Augustin.....	1603	Lisbonne.....	129
Hippolyte Pappin.....	1668	Abbeville.....	322
Isabelle de Saint-Jérôme.....	1626	Cuzco.....	279
Isabelle de Padilla.....	1623	Cuzco.....	280
Isabelle Rodriguez.....	15..	Aveiro.....	503
Jacqueline de Saint-Joseph.....	1633	Aumale.....	262
Jacqueline Morguin.....	1624	Toul.....	330
Jeanne d'Atayde.....	1550	Lisbonne.....	825
Jeanne de Bigorre.....	13..	Poissy.....	518

TABLE DES NOMS

921

Jeanne de Braux.....	1633	Tournay.....	430
Jeanne Mailfer.....	1663	Metz.....	826
Jeanne Perez de Banuelo.....	15..	Cordoue.....	632
Jeanne Rengite.....	1590	Avila.....	611
Jeanne de Richard.....	1649	Poissy.....	486
Jeanne de Roquelaure.....	1648	Prouille.....	826
Jeanne de la Spina.....	1395	Tolède.....	597
Jeanne de Sainte-Catherine.....	1655	Dinan.....	670
Jeanne de Saint-Dominique.....	1511	Ferrare.....	334
Jeanne de Saint-Dominique.....	1644	Langres.....	122
Jeanne de Saint-Dominique.....	1530	Ségovie.....	518
Jeanne de Sinhas.....	1311	Saragosse.....	486
Jérôme Casaldaguila.....	15..	Valence.....	518
Jérôme de Jésus.....	1534	Séville.....	670
Jérôme des Plaies.....	16..	Santarem.....	95
Judith d'Aquin.....	1644	Naples.....	568
Laurence de Saint-Joseph.....	1660	Lima.....	671
Léonore des Anges.....	1626	Lima.....	357
Louise du Corps de Jésus-Christ.....	1673	Séville.....	504
Louise de Dieu.....	1641	Evora.....	33
Madeleine Charbot.....	1660	Viviers.....	263
Madeleine de Lorca.....	1580	Valence.....	617
Madeleine Picard.....	1649	Poissy.....	357
Marcia de Belon.....	1328	Prouille.....	502
Marguerite de Cahusac.....	1608	Prouille.....	652
Marguerite de Citta-di-Castello.....	1320	Citta-di-Castello....	359
Marguerite de Claire.....	1408	Poissy.....	699
Marguerite du Saint-Esprit.....	1648	Toul.....	379
Marguerite de Tarraube.....	1421	Prouille.....	427
Marie, reine de Castille.....	1522	Valladolid.....	589
Marie-Blanche de Saint-Hyacinthe.....	1646	Viviers.....	701
Marie du Bosquet.....	1630	Lille.....	503
Marie-Catherine Tedaldi.....	1665	Florence.....	339
Marie de la Conception.....	1580	Séville.....	651
Marie Dupuis.....	1657	Anvers.....	590
Marie Isotta Merlini.....	1670	Faenza.....	130
Marie de Jérusalem.....	1590	Espagne.....	589
Marie de Jésus.....	1661	Aumale.....	772
Marie de Jésus.....	1590	Isnatorafe.....	580
Marie de Jésus.....	15..	Séville.....	511
Marie Lopez.....	1588	Chinchilla.....	279

922 ANNÉE DOMINICAINE. — TABLE DES NOMS

Marie Platamone.....	1618	Palerme.....	150
Marie de la Purification.....	1665	Lima.....	671
Marie de Quiros.....	15..	Avila.....	262
Marie de Reggio.....	1528	Prato.....	502
Marie de la Résurrection.....	153.	Evora.....	148
Marie Ronzet.....	1647	Saint-Etienne.....	653
Marie de Sainte-Christine.....	15..	Séville.....	329
Marie de St-Dominique.....	1590	Isnatorafe.....	589
Marie de St-Dominique.....	1515	Espagne.....	899
Marie de Saint-Philippe.....	1590	Espagne.....	589
Marie de Saint-François.....	1611	Evora.....	279
Marie de Saint-Paul.....	1670	Pasta.....	671
Marie de la Solitude.....	1601	Séville.....	700
Marie-Thérèse de Jésus.....	1668	Paris.....	48
Mechtilde de Stans.....	12..	Toss.....	136
Melchiore Marie de Saint-Joseph.....	1650	Lima.....	671
Orietta.....	1400	Pise.....	650
Osanna de Cattaro.....	1565	Cattaro.....	750
Pace.....	1529	Brescia.....	148
Pétronille de Chaves.....	1588	Yepes.....	653
Pétronille Nelli.....	1560	Florence.....	428
Pétronille de Vignac.....	1627	Dinan.....	826
Philippe de l'Incarnation.....	1658	Lima.....	671
Philippe de Saint-Thomas.....	166.	Santarem.....	250
Prégente de Melun.....	1521	Poissy.....	428
Prudence Rasconi.....	162.	Palerme.....	245
Renée de la Tour de Boulogne.....	1545	Poissy.....	588
Regula Keller.....	1573	Saint-Gall.....	816
Sapientia Wirth.....	15..	Saint-Gall.....	690
Servane de tous les Saints.....	1640	Dinan.....	652
Thérèse d'Ayala.....	1423	Tolède.....	598
Thérèse Carpentier.....	1694	Lille.....	130
Thérèse de Coral.....	1560	Médina-del-Campo..	598
Thérèse Ruis.....	1500	Médina-del-Campo..	278
Yolande de Norry.....	1453	Poissy.....	339





TABLE DES MATIÈRES



Approbations	V
Lettre de Son Eminence le Cardinal Zigliara	VII

1^{er} AVRIL

Le V. Père Jourdain Cathala de Sévérac, évêque de Coulam (Quilon).	1
Le V. Père Thomas Gutierrez, profès du couvent d'Orihuela et missionnaire aux Philippines.....	20
Les VV. Mères Agnès de Herckenheim et Agnès de Mittelheim, fondatrices du monastère d'Unterlinden à Colmar.....	26
La V. Mère Louise de Dieu, professe du monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Evora.....	33
Notices.....	39

2 AVRIL

Le V. Père Samuel de Casacalenda, profès du couvent de Saint-Dominique de Monopoli.....	49
Le V. Père Raymond Rocco, profès du couvent de Notre-Dame de la Santé à Naples.....	54
Le V. Jean-Jacques Olier, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique et fondateur du séminaire de St-Sulpice à Paris.....	67
La V. Mère Anne de Jésus, professe du monastère de la Mère de Dieu à Valladolid	91
Notices	93

3 AVRIL

Stigmates de sainte Catherine de Sienne.....	97
Frères et Sœurs stigmatisés.....	103
Le V. Père Ambroise de la Mère de Dieu, missionnaire aux Philippines	114
Les VV. Mères Jeanne de St-Dominique et Claude de Ste-Marie, fondatrices du monastère du Tiers-Ordre à Langres	122
Notices.....	127

4 AVRIL

Le V. Père Bernardin Gosellini, profès du couvent de St-Nicolas à Trévise.....	131
La B. Mechtilde de Stans, professe du monastère de Toss, en Suisse.....	136
Notices.....	146

5 AVRIL

Saint Vincent Ferrier, profès du couvent de Valence en Espagne....	151
Le V. Père Thomas Carbonel, profès du couvent de St-Thomas de Madrid, confesseur du roi Charles II et évêque de Siguenza.....	234
La V. Sœur Catherine Capocefala, du Tiers-Ordre, au monastère de Ste-Catherine de Sienne, à Naples.....	240
La V. Mère Prudence Rasconi, professe du monastère de l'Annonciation, à Palerme.....	245
Notices.....	248

6 AVRIL

Le V. Père Jean Capréole, profès du couvent de Rodez et surnommé le prince des Thomistes.....	251
Le dévot Frère convers François Garcia, profès du couvent de la Puebla, au Mexique.....	254
La B. Gertrude de Herckenheim, professe du monastère d'Unterlinden, à Colmar.....	256
Notices.....	261

7 AVRIL

Le V. Père Jean Martinez, profès du couvent de Saint-Onuphre et Provincial de la Province d'Aragon.....	265
La V. Mère Anne Deschamps, professe du monastère du second Ordre, à Toul, en Lorraine.....	270
Notices.....	274

8 AVRIL

Le B. Conradin Ariosti, de Bologne.....	283
Le V. Père Pierre d'Arconada, profès du couvent de Saint-Etienne, à Salamanque.....	285
La B. Adélaïde de Sigoltzheim, du monastère d'Unterlinden, à Colmar.....	288
Notices.....	290

9 AVRIL

Le B. Antoine Pavone, profès du couvent de Savigliano et martyr..	294
La B. Constance, reine de Russie, du Tiers-Ordre, à Léopol.....	301

TABLE DES MATIÈRES

La B. Agnès de Jésus-Christ, professe du monastère de Sainte-Marie, à Zamora	305
Notices.....	308

10 AVRIL

Le B. Antoine Neyrot, de Rivoli, martyr.....	311
La V. Mère Hippolyte Pappin, professe du monastère de Saint- Dominique, à Abbeville	322
Notices.....	326

11 AVRIL

Le V. Père Thomas Stella, fondateur de la Confrérie du Très-Saint- Sacrement, évêque de Capo d'Istria.....	331
La B. Jeanne de Saint-Dominique, professe du monastère de Sainte- Catherine de Sienne, à Ferrare.....	334
Notices.....	336

12 AVRIL

Le V. Père Bernard de Goes, dernier religieux du couvent de Zi- riczée, en Hollande.....	341
Le V. P. Antonin Réginald, célèbre défenseur de la doctrine de saint Thomas	345
La B. Adélaïde de Rheinfelden, du monastère d'Unterlinden, à Colmar	348
Notices.....	355

13 AVRIL

La B. Marguerite de Città-di-Castello, du Tiers-Ordre.....	359
Le V. Père Vincent-Marie de la Visitation, de la Congrégation du Saint-Sacrement.....	369
Notices.....	376

14 AVRIL

Le B. Pierre Gonzalez, surnommé S. Telme, patron des marins..	383
La B. Anna de Wineck, du monastère d'Unterlinden, à Colmar...	406
Notices	411

15 AVRIL

Le B. Michel Gonzalez, compagnon de S. Telme, en Galice, Espagne.	415
Les VV. Mères Adélaïde de Torolzheim, Gertrude de Girsperg, et Elisabeth de Junckholtz, du monastère d'Unterlinden, à Colmar..	421
Notices.....	423

16 AVRIL

Le V. Jean Hurtado, profès du couvent de Piedrahita, en la Province d'Espagne.....	431
La V. Mère Françoise de la Nativité, professe du monastère du Tiers-Ordre, à Aumale.....	443
Notices	451

17 AVRIL

La B. Claire Gambacorti, fondatrice du monastère de Saint-Dominique, à Pise.....	455
Le B. Hermann, premier Prieur de Frisach.....	476
Notices	480

18 AVRIL

Le V. Père André de Moguer, profès du couvent de Saint-Etienne à Salamanque, Provincial de la Province de Saint-Jacques, au Mexique.....	489
La V. Mère Catherine des Vierges, du monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Saint-Etienne en Forez.....	494
Notices.....	499

19 AVRIL

Le V. Père Jean de Salinas, réformateur de la Province de Portugal, Provincial d'Espagne et confesseur de sainte Thérèse.....	507
La V. Mère Marie de Jésus, fondatrice du monastère de Notre-Dame de Grâce, à Séville.....	511
Notices	514

20 AVRIL

Sainte Agnès de Montepulciano.....	519
Le V. Père Pierre de Soto, confesseur de Charles-Quint et théologien du Pape au Concile de Trente.....	546
La vénérable Agathe de la Croix, du Tiers-Ordre, à Alcalá.....	556
Notices	565

21 AVRIL

Le B. Barthélemy de Cervere, profès du couvent de Savigliano et martyr.....	569
Le V. Père Garcia de Loaysa, général de l'Ordre, archevêque de Séville, cardinal du titre de Sainte-Susanne et président du Conseil royal des Indes.....	575
La V. Mère Françoise de la Croix, professe du monastère du Tiers-Ordre, à Aumale.....	582

TABLE DES MATIÈRES 927

Notices.	585
------------------	-----

22 AVRIL

Le B. Luc de Pontecorvo, fondateur du couvent de l'Annonciade, à Pontecorvo	591
La V. Mère Béatrix de Aranha, professe du monastère de Sainte-Anne à Leyria, en Portugal.	593
Notices.	594

23 AVRIL

Le V. Père Pierre Delgado, profès du couvent de Saint-Etienne de Salamanque, l'un des fondateurs de la Province de Mexico en Amérique.	595
La V. Sœur Catherine Tossian, du Tiers-Ordre, à Toulouse.	605
Notices	608

24 AVRIL

Le V. Père Jean de las Cuevas, profès du couvent de Saint-Grégoire de Valladolid, visiteur de l'Ordre des Carmes et évêque d'Avila. .	613
La V. Sœur Madeleine du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, à Valence. .	617
Notices	629

25 AVRIL

Le V. Père Melchior da Luz, missionnaire aux Indes orientales.	633
La V. Mère Euphrosyne de Balzo, professe du monastère de Saint-Jean-Baptiste, à Naples	636
Notices.	645

26 AVRIL

Les BB. Dominique et Grégoire.	655
Le V. Père Thomas de Saint-Martin, premier Provincial de la Province de Saint-Jean-Baptiste et premier évêque de la Plata, au Pérou.	657
La V. Mère Angèle Varnbuler, Prieure du monastère de Sainte-Catherine, à Saint-Gall.	660
Notices.	667

27 AVRIL

Le B. Suero Gomez, fondateur de l'Ordre en Portugal et premier Provincial d'Espagne	673
L'éminentissime cardinal Nicolas Albertini de Prato, profès du couvent de Santa-Maria-Novella, à Florence.	679

928 ANNÉE DOMINICAINE.—TABLE DES MATIÈRES

La V. Mère Sapientia Wirth, dernière Prieure du monastère de Sainte-Catherine, à Saint-Gall.	690
Notices.	699

28 AVRIL

Le B. Louis-Marie Grignon de Montfort, missionnaire apostolique, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique.	703
La B. Osanna de Cattaro, du Tiers-Ordre.	750
Notices.	765

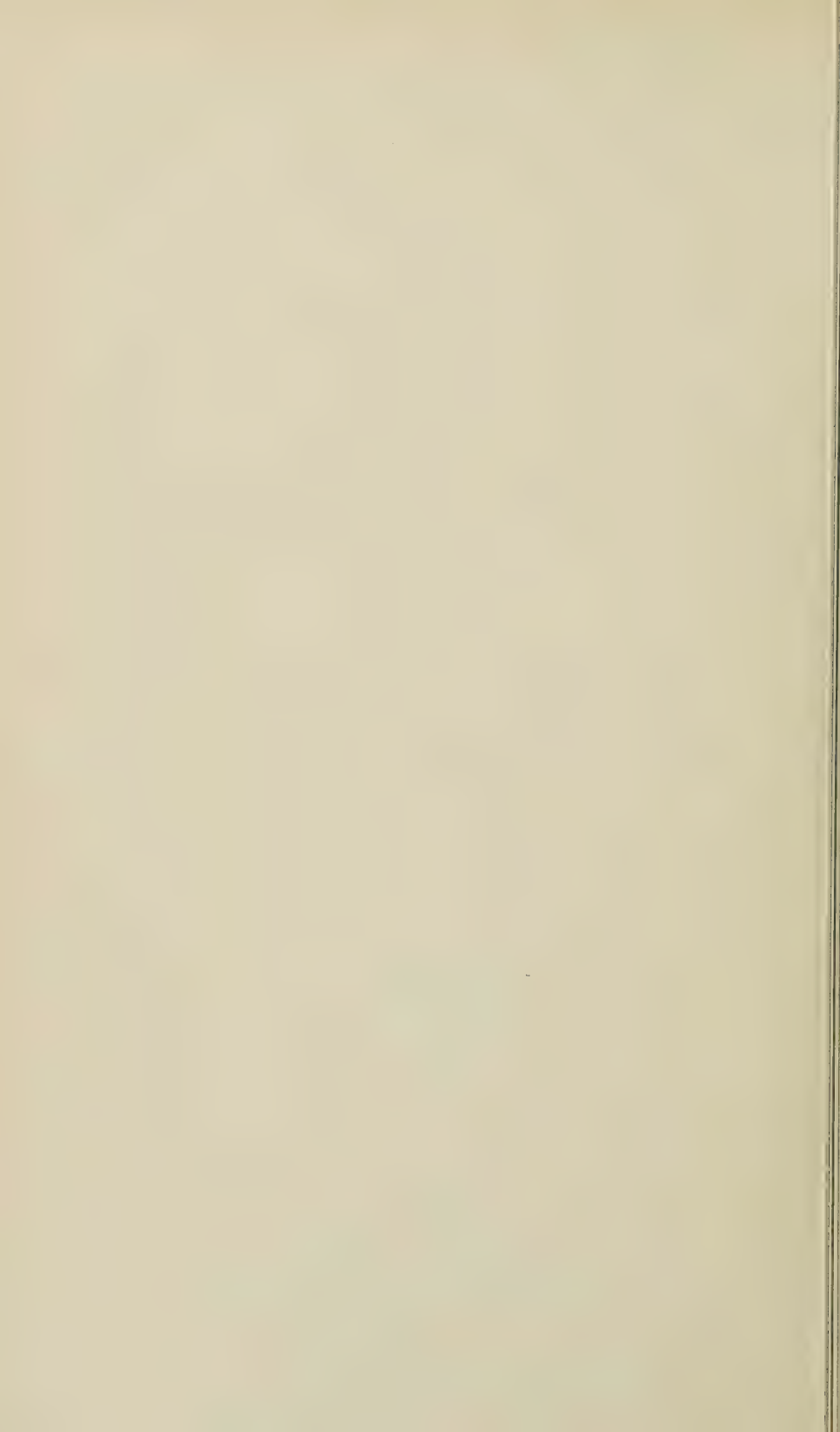
29 AVRIL

Saint Pierre Martyr, Prince de la sainte Inquisition romaine.	773
La V. Mère Regula Keller, professe du monastère de Sainte-Catherine, à Saint-Gall.	816
Notices.	822

30 AVRIL

Sainte Catherine de Sienne.	827
Le V. Père Léonard de Chio, archevêque de Mételin.	890
Le V. Père Etienne de la Combe, inquisiteur.	893
Notices.	896
Documents inédits sur saint Pierre Martyr.	901
Table alphabétique des noms.	911





4377

271.2

AN 74

Annee Dominicaine. (Avril)

AUTHOR

TITLE

DATE
RETURNED

